LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE.

1861

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 6 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. 7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. 9 fr. 50

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXI

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXIXe ANNÉE. — 1861.

DAVID ET SON ÉCOLE.

Le Père Gérard et sa famille. — Peinture de Louis David, faisant partie de la collection de M. Abel Vautier, et gravée pour la première fois, d'après le dessin de M. Pauquet.

Gérard, cultivateur breton, conventionnel obscur, a reçu du pinceau de David une immortalité que sans doute il n'ambitionnait guère; son front, solide et bien formé, révèle une sorte d'intelligence austère que n'ébranlent pas les orages politiques; mais la bonhomie de sa bouche, l'épaisseur de son menton, le prédestinaient à la vie patriarcale, à la paix des champs. Peut-être l'enfant aux yeux vifs qu'il tient entre ses genoux, et la fillette mal coiffée assise au clavecin, éveillés par les événements, se plairont-ils au tourbillon parisien; mais les deux aînés ne dépouilleront pas leur rude enveloppe: l'un regarde, sans la comprendre, la musique de sa sœur; l'autre a le sourire du paysan qui se voit *tirer en portrait*.

Ce tableau présente des qualités qu'on refuse souvent à son illustre auteur; la nature y est reproduite avec force et simplicité; ce n'est pas d'ailleurs, il s'en faut, l'unique échantillon d'une manière mal connue de David. Beaucoup d'œuvres de la période révolutionnaire, et tous les portraits du maître portent l'empreinte de la réalité; on la retrouve même dans quelques-unes des peintures qui empruntent leur sujet à l'histoire ancienne. L'étude du modèle et la vigueur du ton sont inhérentes au talent de David; c'est là, ce nous semble, le caractère qui le distingue de la plupart de ses prédécesseurs.

A un moment où l'art, amolli par Boucher, alourdi par Greuze, s'engourdissait dans une mythologie efféminée, ou se défigurait dans une action déclamatoire, David fut élevé par Vien, peintre médiocre, mais que le dégoût de la fadeur ramenait à la simplicité. Accompagné à Rome par son maître, il put dessiner d'après les grands artistes et s'inspirer d'eux. Son goût cependant ne se forma pas tout d'abord; la haine de la noblesse classique le jeta dans l'école brutale du Caravage; il débuta par une bonne copie d'une Cène de Valentin. Un saint Roch, peinture de transition (aujourd'hui à Marseille), lui donna quelque renommée, et l'État lui commanda les Horaces et le Brutus. Ces deux toiles trouvèrent faveur auprès d'un public las des fantaisies maniérées de Fragonard, et les critiques de la nouvelle école n'ont point prévalu contre elles. Si l'attitude du premier Horace est théâtrale et la figure du second vulgaire, que peut-on reprocher au groupe des femmes? Celle qui est assise au coin droit, la main et la tête sur l'épaule de sa voisine penchée en arrière, n'a-t-elle pas un profil touchant et distingué? La pose du père et des trois héros a vieilli; mais elle fait encore impression; elle convient au sujet, puisqu'elle dénote l'enthousiasme et la force. Le Brutus a ses beautés aussi; on critique à tort l'éloignement des deux groupes; seulement l'intervalle qui les sépare est mal rempli par une table couverte d'un vulgaire tapis rouge. Brutus fier, mécontent de lui-même, entend, sans oser tourner la tête, les cris de ceux qui escortent les restes de ses fils. De l'angle opposé, les femmes voient passer le cortége; la plus jeune tombe, la tête renversée, dans les bras de sa compagne. On peut critiquer l'épaule trop virile de la mère, qui est assise à droite, la tête voilée.

L'influence du Caravage, jusqu'ici manifeste dans le relief des muscles, s'affaiblit par degrés. Le Socrate achevant son discours sur l'immortalité, avant de boire la ciguë, est une excellente composition, et le Bélisaire a presque l'aspect harmonieux d'un Poussin. La femme qui donne l'obole est bien drapée; mais l'aveugle et l'enfant manquent de caractère.

David, déjà célèbre, projetait une réforme complète. Séduit par l'art étrusque et romain que révélaient alors les premières fouilles de Pompéi, il commença par rechercher, dans les accessoires, l'exactitude historique; les meubles des Horaces et de Brutus furent bientôt à la mode, et se répandirent dans le monde, premiers modèles du mauvais style d'ameublement de l'empire. David cependant étudiait sans cesse; il en vint à effacer les muscles qu'il exagérait, et à vêtir les contours d'une ligne pure qui rappelât la forme antique; mais il ne réussit pas du premier coup. Le tableau d'Hélène et Pâris est au-dessous de la renommée d'un couple qui a passé pour le plus beau de son temps. Le lit et les tentures sont étudiés; mais un peintre n'est pas un archéologue. La vie manque; les deux personnages sont collés sur la toile comme des découpures. Les proportions d'Hélène sont mal indiquées par les plis de la robe; sa figure est gracieuse, sans rappeler la fille de Léda et du cygne, la beauté qui faisait sourire les vieillards, le prix d'une guerre nationale. Pâris est un bellâtre insignifiant: on ne voit pas pourquoi il est sans vêtements. Mais David se persuadait que les peintres anciens ne donnaient aucun voile à leurs figures, et la manie de la nudité allait le pousser à l'invraisemblance. S'il est avéré que les exercices du corps amenaient souvent les Grecs à quitter leur tunique, nul ne croira que Léonidas aux Thermopyles ne fût vêtu que d'une épée, ou que Romulus n'opposât pas aux coups de Tatius une solide armure.

Les graves événements auxquels David se trouva mêlé le détournèrent longtemps de l'art antique, et le rejetèrent dans la réalité; mais si les années de la Convention n'ont pu que nuire à la réputation de l'homme, elles n'ont pas été inutiles aux progrès du peintre: sans rien perdre de son amour pour la forme idéale, il reprit l'habitude des tons vigoureux et du relief. Les tableaux de Lepelletier, Marat, Viala, marquèrent avec éclat son retour à son ancienne manière; en même temps, l'esquisse du Jeu de paume fait voir qu'il n'abandonne pas la voie nouvelle. Si le spectacle bizarre de tous ces Français sans vêtements n'était désagréable, on admirerait la fermeté du dessin et le naturel des attitudes; on s'arrêterait devant le torse puissant de l'homme qui porte ses mains à sa poitrine.

David revint à la beauté pure pour représenter les Sabines, devenues Romaines, séparant au nom de leurs enfants leurs anciens et leurs nouveaux époux. Cette œuvre conçue, exécutée avec une sage lenteur, et achevée au moment précis où l'idée de l'artiste approchait de la perfection, fut exposée dans une salle du Louvre (nivôse an 8). Malgré les succès d'une école rivale (Regnault et Guérin), et des critiques de détail aujourd'hui oubliées, les Sabines longtemps attendues excitèrent l'enthousiasme. David, qui n'avait guère été payé jusque-là de ses tableaux, eut l'idée de percevoir un droit d'entrée, rémunération indirecte qui lui valut vingt mille francs.

Les nobles proportions d'Hersilie, l'émotion et l'éclat de la jeune mère à genoux penchée sur ses enfants, le charme douloureux de la matrone qui montre sa poitrine, le mouvement de la femme qui tend son enfant aux piques, l'harmonie du ton, de la composition, le juste mélange d'idéal poétique et de vie réelle, séduisent et attirent les yeux du spectateur qui n'est pas prévenu. Le Romulus, bien maltraité de tous temps, est à la fois élégant et vigoureux. David avait d'abord dessiné un guerrier trapu, barbu, plus conforme aux probabilités historiques; mais c'était faire deux Tatius; ce n'était pas justifier l'amour d'Hersilie enlevée. Il fallait donner au Romain la jeunesse et la beauté.

Ceux qui reprocheraient aux Sabines de manquer de couleur n'épargneraient ni Raphaël, ni Léonard. Les peintres sont divisés en deux camps qui se donnent rarement la main: les uns, plus amoureux de la réalité, cherchant une fusion parfaite entre les corps et le milieu qui les environne, négligent l'indication des contours, heureux s'ils les font deviner; les autres, curieux de l'idéal, avides de saisir les lignes entre lesquelles le regard enferme les

figures, font gloire d'une ondulation, d'un geste pris au vol; ils traduisent la forme d'un mouvement, le pli d'une pensée; heureux si leurs chairs ne sont ni trop lourdes, ni trop aériennes, si leurs couleurs ne crient pas, si l'harmonie n'est pas contrariée par quelque draperie crue, comme le justaucorps rouge du premier Horace, ou le manteau bleu de l'enfant dans le Déluge de Girodet. David a le plus souvent, à défaut de coloris, la vigueur et l'unité du ton.

Au moment où parurent les Sabines, la gloire de l'école faisait comme une auréole à la renommée du maître. Déjà Drouais était mort à vingt-cinq ans (février 1788), après avoir donné son Marius menacé par le Cimbre, inspiré des Horaces et du Brutus; Fabre, qui a fondé le Musée de Montpellier, était connu pour son Abel; Girodet peignait Endymion; Gérard exposait l'Amour et Psyché.

La conception du Léonidas suivit de près l'achèvement des Sabines. David, dédaignant les spectacles vulgaires, a choisi l'heure qui précède le combat des Thermopyles : ce choix a valu à l'art les figures sereines de l'adolescent qui se chausse, du groupe qui agite des couronnes, du vieillard embrassant son fils. La gauche du tableau, poétique et simple, respire le recueillement qui précède une lutte suprême, l'amour religieux de la patrie. Mais Léonidas, assis au centre, paraît inquiet, autant du public que de la postérité. La droite est un peu brutale : les lumières y sont plus vives, les formes moins pures; on y sent l'effort d'une main lassée à peindre des soldats et des uniformes. C'est que David, devenu premier peintre de l'empereur, laissait s'envoler l'inspiration, et interrompait son œuvre pour revenir aux sujets modernes. Jadis ami zélé de Marat et de Robespierre, il s'était épris d'amour pour Napoléon, dont il avait ébauché le portrait en 1798. Il s'empressa de peindre le Couronnement de son héros et la Distribution des aigles. Si ces ouvrages d'apparat lui gâtèrent la main à la longue, ils reçurent l'empreinte poétique réservée aux sujets anciens : aussi furent-ils exempts de cet ennui roide et gourmé qu'exhalent les peintures de cérémonies; le monde officiel y est transformé en peuple héroïque.

Napoléon, vêtu de blanc et de pourpre, debout, couronné par sa propre main d'un laurier d'or, tient le diadème qu'il va placer sur le front de Joséphine agenouillée; il est ému, enivré de sa grandeur. Derrière lui, le pape assis bénit le couple auguste; on lit dans ses yeux surpris une admiration involontaire; des prélats debout contemplent la scène imprévue. Dans le fond sont assises l'impératrice mère et les princesses; de chaque côté s'étalent les riches costumes des femmes et des fonctionnaires. Les personnages accessoires présentent une certaine monotonie qui attire l'œil sur les héros, et qui ne va pas mal au système hiérarchique de l'empire. Le costume impérial sied au profil romain de Napoléon et se relie avec les robes pontificales; les robes à taille courte ne déplaisent pas, tant le peintre les a modelées sans lourdeur sur des corps dont on devine les perfections. Où trouver, sur un visage plus beau, plus de fraîcheur et d'éclat que n'en montre la dame d'honneur qui porte la gauche du manteau de Joséphine? Et quelle lumière plus radieuse? Le groupe central est magnifique.

Tournons la tête, et, sur la paroi opposée (à Versailles), contemplons la Distribution des aigles. A ne voir que l'ensemble, l'œil est choqué d'abord par deux groupes bleu foncé sur un fond de velours vert. Ce sont les soldats qui reçoivent les aigles, et les maréchaux qui les saluent. La fâcheuse impression causée par la dureté des uniformes s'efface peu à peu devant l'enthousiasme des soldats et les attitudes variées des maréchaux; celui qui, de face, sur le premier plan à gauche, descend les degrés de l'estrade, est une merveille d'équilibre et de vérité. Napoléon, grave et superbe, tient le sceptre; derrière lui sont assis ses frères et ses grands dignitaires. La richesse des costumes de la cour a permis à David de fondre dans une heureuse harmonie les personnages groupés à gauche.

Comme pour mieux faire ressortir les beautés de forme et de ligne qui éclatent dans le Couronnement et la Distribution des aigles, la même salle a donné place à une des plus riches compositions d'un élève de David.

Gros est un coloriste instruit par un amant de la ligne, et les formes, sous son pinceau agile, conservent une certaine précision. Remarqué d'abord pour des portraits de Bonaparte, il s'attacha aux combats, et gagna, en les transportant sur la toile, le titre de baron, que d'autres ont ramassé parmi les boulets. Sa Bataille d'Aboukir, que nous indiquons, ne peut guère être décrite; elle parle plus aux yeux qu'à l'esprit. Les champs d'Eylau, dont le fond se perd dans un lointain neigeux, sont couverts de groupes plus saisissants, plus définis, que domine un geste calme de l'empereur. La Peste de Jaffa, tant par l'intérêt du sujet que par l'exécution, demeure son meilleur ouvrage. On revoit toujours le pâle général, impassible, posant la main sur l'ulcère, et ce malade à genoux, dont le torse puissant est flétri par le mal. Gros est unique dans l'école de David, et la rattache, par un brillant anneau, à la chaîne des coloristes modernes. Il ne faudrait pas rapprocher de lui Léopold Robert, qui n'arrive au coloris que par l'étude attentive d'un ciel et d'un sol particuliers, pinceau délicat dont la pointe lumineuse saisit le soleil italien, et fixe les rayons que Gros et Delacroix laissent flotter dans l'atmosphère.

Les amis, les émules de Gros, suivaient de plus près l'enseignement de David. Girodet, qui, entraîné par une fausse vocation littéraire, avait perdu, à traduire et illustrer Anacréon, le temps qu'il eût dû remplir d'œuvres, déployait alors dans son Atala toute sa science de la forme et du modelé; il suspendait, dans l'obscurité sillonnée d'éclairs, le groupe des naufragés du Déluge. Gérard florissait dans le portrait; mais, tourmenté par le désir du grandiose, il rêvait sans cesse à de grandes compositions, que sa vogue ne lui laissait pas le temps d'esquisser. Il se livra carrière une fois, dans la Bataille d'Austerlitz. Les quatre Renommées qui devaient dérouler la toile révèlent des tendances très-hautes, très-idéales. Un souffle épique enfle leurs draperies et leurs ailes; celle qui est vêtue de rouge, au bas, à droite, semble se réjouir dans l'air. La beauté des raccourcis et de la perspective aérienne, l'opulence des formes, font regretter que Gérard, dans la jeunesse et l'ampleur de l'inspiration, n'ait pas eu le loisir d'achever quelques grandes pages.

De nouveaux disciples, qui soutiennent encore noblement le drapeau de l'école, porté par eux dans des voies nouvelles, commençaient à mêler leurs noms aux gloires consacrées. M. Schnetz, dont la pâte est si solide, M. Ingres, dont l'esprit s'élance avec tant de puissance vers la beauté sereine, avaient chacun leur atelier dans le cloître des Capucines, vaste officine abandonnée aux artistes. Des sculpteurs, Bartolini, Dupaty, transportaient de leur côté sur le marbre les traditions du maître. David régnait sans conteste (1810) sur tout ce monde d'esprits gravitant autour de l'idéal plastique.

Mais l'heure de la décadence était proche : l'empire de Napoléon déclinait brusquement; le royaume de David allait être foulé sous les pieds de novateurs qui voulaient accommoder la peinture aux dimensions des demeures, remplacer l'histoire par le genre, chasser de la toile la solennité, assouplir enfin la manière parfois tendue de leurs prédécesseurs. La fin de tous ceux dont nous avons parlé fut

attristée par l'exil ou l'envie : Girodet mourut jeune encore et découragé ; Gérard se survécut à lui-même, et sa fin fut triste ; Gros ne put supporter les outrages de ses rivaux, et se noya (1824-1837). David s'était retiré à Bruxelles après les cent-jours. Quelques compositions mythologiques occupèrent sa vieillesse ; il peignit, à l'âge de soixante-seize ans, un tableau de Mars et Vénus exposé à Paris en 1825. Garanti de toute critique jusqu'à sa dernière heure, bercé d'illusions par de fidèles amitiés, il crut disparaître dans la plénitude de sa gloire (29 décembre 1825). Il méritait ce respect ; son caractère avait acquis, avec l'âge, une dignité qui lui avait trop longtemps manqué ; sa bonne foi d'artiste, son désir de progrès, et l'amour qu'il avait porté à ses élèves, devaient lui conserver tout son prestige aux yeux de sa génération, prestige qui dure encore. Lorsqu'on parcourt les œuvres de nos écoles, on se lasse vite des immenses machines de Jouvenet et de Restout, des compositions mythologiques de Coypel. On fuit la salle des

Louis David. — Dessin de Chevignard.

chiens ; les nymphes molles de Boucher ne disent rien à l'esprit. Après *le Dîner sur l'herbe*, *la Jeune Fille accoudée*, et quelques autres toiles, que reste-t-il à voir ? Ne valait-il pas mieux demeurer dans le salon carré ? Mais que l'on revienne sur ses pas, ou qu'on fasse le tour par les salles égyptiennes, on est arrêté par les Sabines ou par les Horaces, et renvoyé de l'un à l'autre. Il semble que le hasard ait concentré, aux deux bouts du chemin, tout l'attrait de la peinture antérieure à notre époque. Les tableaux de David semblent rayonner sur les toiles qui les environnent ; la plupart de ces œuvres, variées selon les sujets et les talents, sont reliées par un sentiment commun qu'on aime à retrouver. Un des grands mérites de David est d'avoir été un centre, d'avoir répandu un sain enseignement, honoré encore de nos jours par le Vœu de Louis XIII et l'Apothéose d'Homère ; il a été le dernier maître dont les élèves aient appliqué les principes sans perdre leur propre originalité. Et pourquoi ? C'est que son enseignement reposait purement sur l'étude de la nature et de la simplicité, qu'il a toujours aimées. Il a aimé l'antique, et ne l'a pas copié. S'il a donné peu d'œuvres, en comparaison des anciens maîtres, faut-il l'accuser de stérilité ? Les circonstances se sont tournées contre lui : où était, en 1789, le public des vastes compositions ? L'art était tout entier à la tribune. Quel aiguillon pouvait pousser le pinceau à couvrir des toiles et des murailles de sujets religieux ou historiques ? — Par ses œuvres, par ses efforts, ses aspirations, ses élèves, David a conquis une très-haute place dans l'école française ; après Poussin, parmi les morts, il reste notre plus grand peintre d'histoire.

A PROPOS D'UNE RUE DE NAPLES.

Quelle foule! quelle agitation! quel bruit! Que se passe-t-il? S'agit-il d'un événement heureux ou malheureux? Qui a mis le pied sur cette fourmilière? Le Vésuve fait-il gronder ses tonnerres et rouler ses torrents de flammes? Quelque révolution vient-elle d'éclater? Est-ce un roi qui part, un roi qui arrive, le pouvoir absolu qui s'en

La rue Pallomette da San-Lucia, à Naples. — Dessin de Rouargue, d'après nature.

va, la liberté qui entre? Mais peut-être est-ce aujourd'hui la fête de saint Janvier? — Non, candide étranger, non; calme ton imagination trop inventive, ne la fatigue pas vainement. Rien de nouveau, je t'assure, rien d'extraordinaire. On voit bien que tu arrives à l'instant même de ton pays, et que ce cher pays est situé quelque part entre les quarante-huitième et soixantième degrés de latitude nord au-dessous de la Petite et de la Grande-Ourse. Toute cette animation dont tu t'ébahis a commencé il y a plus de deux mille ans, et, à moins de tremblement de terre ou de pluie de cendres, on peut affirmer qu'elle durera aussi longtemps que le monde. Crois bien que tu la retrouveras toute semblable demain, après-demain et les jours suivants : c'est simplement la physionomie habituelle de la rue Pallometta de San-Lucia, ainsi que de beaucoup d'autres. — Voilà une ville qui ne cache pas ses mœurs! Voilà un peuple qui n'expose pas le voyageur au vilain péché d'indiscrétion! Pas n'est besoin de plonger des regards furtifs à travers les portes entr'ouvertes ou derrière les vitres. Ici point de vie privée, voilée, murée; les habitations dès le point du jour sont vides, et tout se fait au dehors. Les artisans travaillent en plein air : serruriers, emballeurs, ébénistes, cordonniers, gens de tous métiers, frappent, cognent, clouent, scient, au milieu de la cohue qui passe; les barbiers, sans se soucier qu'on les coudoie, savonnent, rasent les mentons ou s'escriment du ciseau; les cuisiniers soufflent leurs fourneaux, font frire leurs poissons, rôtir leurs volailles, bouillir leurs saucisses et leur pâte de Mellicole; d'autres industriels, sous leurs échoppes, vendent l'huile d'olive, les viandes salées et le fameux fromage *caccio cavallo*, que l'on conserve dans des vessies liées par le milieu. Les ouvriers chantent, tout en s'occupant de leur besogne; les traiteurs interpellent les passants, et, à côté des enfants qui grouillent et se démènent comme de petits singes, les animaux domestiques prennent leurs ébats aussi librement que dans la cour d'une ferme. Ah! qu'une bonne averse, qui tout à coup vient à tomber d'aplomb comme un déluge, est d'un effet divertissant! Disparaissez! plus personne! Qu'est devenue cette multitude? En un moment la pluie, comme une rivière qui descend du pied des Camaldules, a balayé la rue et en a fait un désert. Mais le nuage s'évanouit, les rayons du soleil rejaillissent sur le sol résonnant qu'ils dorent, et toute la population sort on ne sait d'où, criant, gesticulant, et vive la joie! car c'est le caractère de cette vie tumultueuse d'être avant tout d'une gaieté intarissable et si communicative qu'il n'est peine ou ennui qui tienne, on n'y saurait résister. Aussi n'est-il pas surprenant que les riches Anglais fassent de si fréquentes visites à la ville de Naples. Certes il ne manque pas de foule aux ponts, aux rues, aux places de Londres, à Temple-Bar, à Fleet-Street, au Strand, ou à Piccadilly; mais cette foule anglaise est froide, silencieuse : pas un geste, pas un mot; tous ces passants glissent roides et muets le long des trottoirs. Notre population parisienne elle-même, quoiqu'elle soit loin de s'accommoder du flegme britannique, ne saurait donner aucune idée de l'entrain de celle de Naples; elle ne la rappelle qu'un peu de loin sur les boulevards ou aux Champs-Élysées. Il y a quelque chose de si éclatant et de si stimulant, pour ainsi dire, dans cette joie bruyante des Napolitains, qu'à notre avis et d'après notre propre expérience, les médecins ne sauraient prescrire de meilleur antidote contre la mélancolie, l'hypocondrie et tous les autres maux où l'esprit broie du noir. Docteurs, allopathes et autres, au lieu de vos pilules, de vos bouteilles de Vichy et d'Évian, de l'hydrothérapie elle-même, si à la mode soit-elle, ordonnez seulement huit jours de Naples à vos clients soucieux, poëtes sans éditeurs, auteurs sifflés, victimes de la hausse ou de la baisse, actionnaires mystifiés, solliciteurs évincés, époux qui pleurent leur première lune; ordonnez, et toutes ces voix qui, dans vos cabinets, se lamentaient en ton mineur, béniront en ton majeur vos noms et votre science dès qu'ils auront posé le pied sur le quai Sainte-Lucie, dans la rue de Tolède, sur le môle, ou au balcon de San-Carlino.

Le lendemain de mon arrivée à Naples, j'allai porter une lettre à un pauvre musicien français qui, effrayé par nos dissensions civiles, il y a dix ans, s'était volontairement exilé de Paris. Un de ses amis le priait de revenir dans « la capitale du monde civilisé, la grande protectrice des arts », lui garantissant un revenu facile de quelques milliers de francs. L'exilé me parut âgé de trente-cinq à quarante ans. Sa chambre, au troisième étage d'un ancien palais, était petite, sans autre tenture qu'une couche de plâtre, et sans autre mobilier qu'une couchette, une table et une chaise. Ses habits, deux ou trois instruments de musique pendus à des clous, en étaient les seuls ornements. Avec un ciel brumeux, rien n'eût été plus triste. Cette pauvreté resplendissait sous la lumière d'Italie. Comment vivait ce compatriote mélomane dans ce nid d'hirondelle? Il me fit gaiement l'aveu qu'il gagnait neuf cents francs au plus en donnant des leçons de chant dans quelques maisons religieuses. Cependant, après avoir lu à haute voix la lettre de son ami, il répondit à sa proposition par un triple « non » énergiquement accentué. « Non, non et non! Mes neuf cents francs à Naples valent mieux que trois et quatre mille à Paris; cent fois plus heureuse est la misère, ici, que la richesse même ne le serait là-bas. » Il me montra sa table chargée de raisins, de figues et de *fruits de mer*. « Voilà, dit-il, mes trois repas du jour. Ils m'ont coûté moins cher qu'une tasse de café-chicorée dans la rue Sainte-Anne. » Il me conduisit à sa fenêtre, d'où le regard embrassait à la fois le Vésuve fumant, Portici, Sorrente, Capri, Ischia, Procida, le cap de Misène, le golfe entier dans sa magnificence, le Pausilippe, et, au pied de la maison, les ombrages embaumés de la villa Reale et ses blanches statues. « Devinerez-vous, Monsieur, combien me coûte cette délicieuse petite loge ouverte sur le plus beau spectacle de l'univers? Quinze écus, Monsieur, sans impositions, sans bûche de Noël, sans étrennes, et sans portier. A Paris, il m'en faudrait payer plus de cent pour une vue de toits, de cheminées et de brouillards. « Voir, c'est avoir », a dit le poëte. Et ce tableau m'émeut à tout instant, de mon lever à mon coucher, comme au premier jour. Et remarquez encore ceci, Monsieur (il me montrait l'extrême modestie de son costume) : on m'en ferait honte à Paris; ici, je passe à bon droit pour propre et bien vêtu, et je ne dois rien à mon tailleur; il y a deux ans et plus que je n'ai vu son visage. Je connais vingt bons endroits où j'entends, aussi souvent qu'il me plaît, de belles voix, gratis : la vieille école qui a formé Lablache n'est pas morte. Que me faut-il de plus pour vivre heureux? Une nature comme j'avais cru l'entrevoir, dans mon enfance, en rêvant ou en écoutant les contes de fée, un éternel été, une abondance frugale, de la musique à souhait, une belle ville et une population joyeuse! » Et, après une pause rêveuse, il ajouta : « J'ai beaucoup voyagé; il n'est aucun autre endroit de l'Europe où je n'aie regretté la France : pardonnez-moi cette confidence, Monsieur, ici seulement, quelquefois il m'arrive presque de l'oublier! »

Que répondre à cet enthousiaste? Il était sous un enchantement : mes meilleurs arguments auraient été sans pouvoir et n'auraient pas rompu le charme. Pour moi, je savais déjà que Naples ne saurait effacer le souvenir de la patrie chez ceux qui pensent que la nature n'est que le cadre de la vie humaine, et que nous ne sommes pas faits pour vivre

seulement de soleil et de musique. L'homme est lui-même, après tout, l'objet le plus curieux et le plus intéressant de la création. Or, depuis la veille, j'avais assez vu de Napolitains pour soupçonner que le principal acteur de cette belle scène devait nuire considérablement à l'effet du drame. Dès la première heure, je n'avais pu réprimer un mouvement de dédain : un chef de la douane, en habit noir, m'avait suivi à la dérobée, de rue en rue, en mendiant dans les termes les plus humbles une gratification à laquelle il n'avait aucun droit; à peine satisfait et esquivé, deux subalternes, qui l'avaient épié, m'avaient obsédé des mêmes supplications; arrivé à l'hôtel, j'avais vu un officier allemand, qui avait navigué avec moi, terminer une courte discussion avec le cocher d'une voiture de place en frappant ce malheureux, qui s'était retiré sur-le-champ, baissant le dos et sans murmurer; le soir, sur la place du Palais, un agent de police avait bâtonné tout à son aise un groupe d'hommes en présence de la foule, qui n'avait pas paru même s'en apercevoir. Il est vrai qu'une heure après cet agent avait peut-être été frappé d'un coup de couteau. La lâcheté et la cruauté sont deux abominables sœurs. Plus tard, je n'eus que trop d'occasions de voir que l'absolu despotisme avait bien fait son œuvre ordinaire à Naples, et que, comme dans tous les pays où pèse son trône, il y avait extirpé un à un des âmes tous les germes virils. L'ignorance du peuple napolitain est profonde; on ne l'entend parler que de choses matérielles. A part son instinct musical, il n'a plus aucun goût pour les arts. Sa piété n'est que superstition; son courage, l'ivresse d'un moment. Il s'abandonne ingénument à tous les attraits de la sensualité la moins délicate. La manière de vivre de tels hommes est aussi voisine que possible de certains animaux gourmands et folâtres qui, du moins, en réjouissant les yeux derrière les grilles de leurs cages, n'attristent pas la pensée, parce qu'on sait bien qu'ils n'ont ni libre arbitre, ni responsabilité. Mais quoi de plus profondément triste qu'une insouciance si invétérée de tout ce qui importe à la dignité humaine? De nouvelles institutions parviendront, on doit l'espérer, à faire renaître chez le peuple napolitain le sentiment des devoirs qu'impose le noble don de la liberté morale; mais ce ne sera ni sans épreuves, ni sans souffrances, et il faudra sans doute de longs efforts pour transformer en un honnête purgatoire humain ce beau paradis d'esclaves.

SUR UN PHÉNOMÈNE PSYCHOLOGIQUE SINGULIER.

« Tout à coup la conviction naît en nous, prompte comme l'éclair, que nous nous sommes trouvés précisément dans les mêmes circonstances qu'à la minute actuelle, une ou plusieurs fois. »

Il y a bien des choses à remarquer là-dessus, dit M. *** : *Primo*, il s'agit souvent, dans ces *récurrences*, d'un état mental qui n'a rien d'extraordinaire et qui a dû se reproduire fréquemment. *Secundo*, l'impression produite est des plus fugitives, et, du moins après quelque laps de temps, aucun effort de volonté ne peut nous la rendre. *Tertio*, nous n'aimons pas à nous rappeler ce phénomène, et nous nous sentons incapables de rendre par des paroles ce que nous avons alors ressenti. *Quarto*, dans les rêves, on perçoit les mêmes impressions, et l'on a des convictions identiques.

On a voulu expliquer ce phénomène. Suivant les uns, les éclairs de mémoire seraient de soudaines ressouvenances d'une vie antérieure. Selon d'autres, le cerveau étant un organe double, dont les hémisphères opèrent ensemble, comme les deux yeux, il peut arriver qu'un des hémisphères, par suite d'une cause quelconque, soit en retard, fût-ce d'un intervalle imperceptible, en sorte que cet intervalle entre les perceptions de la moitié la plus active et celles de la moitié la plus lente prenne, dans nos calculs imparfaits, des proportions indéfinies, et que la perception seconde nous paraisse alors la reproduction d'une autre dont la date exacte nous échappe. (1)

LE VOILE NOIR.

NOUVELLE (2).

Le soleil se couchait. Le jour avait été un des plus brûlants jours d'août. Il semblait que le terrible alambic des dernières vingt-quatre heures l'eût fondu, comme la perle dans la coupe d'or de Cléopâtre, et il se dissolvait à l'ouest en une masse de feu liquide d'un éclat éblouissant. Les marges colorées des nuages projetaient leurs reflets empourprés sur les rochers, les arbres, les fleurs, prêtant aux objets les plus familiers un aspect fantastique et une lueur surnaturelle.

Un groupe d'enfants se pressaient autour de leur mère, dans un berceau du jardin qui faisait face au couchant. La maison était un de ces vastes édifices carrés, en bois lavé de chaux, à jalousies vertes, qui faisaient jadis l'orgueil et les délices des premières classes de la Nouvelle-Angleterre, et qui restent comme les témoins d'un vénérable passé. Elle s'élevait à l'ombre du portique de deux gigantesques ormes, environnée de jardins et de terres qui semblaient s'étendre tout exprès pour favoriser l'hospitalité et la liberté de la famille.

La lumière du soir colorait les corbeilles de pétunias aux corolles blanches et purpurines tournées vers l'ouest, comme des créatures animées et pensantes. Les verveines couleur de flamme, les hautes tiges du phlox à quenouilles vermeilles ou d'un blanc de neige, les buissons de roses d'août, s'illuminaient de la transparence radieuse des fleurs qu'on voit en rêve.

Au milieu du groupe réuni sous le berceau on distinguait tout d'abord le père et la mère, riches habitants d'une ville voisine que les facilités du chemin de fer et un bon sens pratique avaient décidés à fixer leur résidence dans le tranquille petit village d'A... Le père ne différait en rien de la majorité des bons vivants, robustes, bien portants, d'humeur joviale, qui savourent chaque jour leur journal et trouvent ce bas monde le meilleur des mondes possibles. La mère, fraîche, épanouie, heureuse, atteignait le midi de la vie. Les joues fermes et pleines, l'œil noir, la rondeur maternelle des formes, attestaient qu'elle acceptait avec reconnaissance les biens terrestres et savait en jouir : c'était une femme au cœur chaud, une mère indulgente, une maîtresse de maison hospitalière. Le sourire des lèvres trahissait, il est vrai, une nuance d'orgueil mondain tempéré de douceur féminine : l'orgueil de qui n'a jamais connu que la prospérité, à qui nul mécompte n'a encore appris sur quelle base fragile reposent les espérances humaines. Ses pieds n'avaient foulé que des sentiers fleuris, mais elle y marchait avec tant d'aisance et de grâce qu'ils semblaient faits pour elle, comme elle pour eux.

Près des parents se groupaient de beaux enfants alertes et gais, s'affairant autour d'un paquet que le père venait d'apporter de la ville.

— Laisse-moi faire, Rose, dit la petite Amy, blonde fillette aux yeux bleus qui jouissait de priviléges particu-

(1) *The Autocrat of the Breakfast table;* Boston, 1859. — Voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1860, article de M. Forgues.

(2) Par l'auteur de *la Case de l'oncle Tom*, Mme Beecher Stowe. Trad. avec son autorisation.

liers; avec ta façon méthodique, tu y passerais la nuit. Au lieu de vouloir dénouer, laisse-moi couper : c'est bien plus court!

Un rapide éclair des ciseaux, le craquement de la corde qui cède... et le contenu fut livré aux petits maraudeurs. Rose se recula, et, avec un sourire bienveillant, céda la place à son impatiente sœur cadette et aux deux bambins qui accouraient à l'assaut. Rose était une de ces calmes et pensives jeunes filles en qui la femme se révèle de bonne heure, et qui semblent nées pour servir de modèle aux sœurs aînées et pour étayer le cœur des mères. Elle regardait avec un intérêt doux et calme les petits doigts agiles qui plongeaient dans les mystérieuses profondeurs du paquet.

— Voilà une robe pour Rose! dit Amy.

Elle étala en triomphe une fine mousseline d'un dessin délicat.

— Je reconnais toujours ce qui est pour elle.

— A quoi? demanda le père, qui assistait à l'exploration de cet air de suprématie enjouée que s'arrogent les porteurs de drap sur la gent qui s'habille de mousseline, de barége et autres futilités.

— A quoi? répéta Amy : à un certain air de ressemblance. Je verrais cette robe lilas en Chine que je devinerais tout de suite qu'elle est destinée à ma sœur. Celle-ci est pour moi, j'en suis sûre, ce joli rose vif! n'est-ce pas, maman? Une belle couleur tranchée, à la bonne heure! Je ne peux pas souffrir les nuances; d'abord je n'en ai pas l'ombre.

— Oui, en vérité, dit sa mère; c'est ton plus grand défaut.

— Oh bien! maman, Rose en a pour nous deux. Il faut nous frotter l'une contre l'autre, comme on fait du vermillon et du bleu de Prusse pour avoir une teinte neutre... Mais quel charmant ruban! oh! mère, quel amour de ruban! Rose, regarde-le donc! Et cette garniture de boutons!... Fred, je crois qu'elle est pour ton habit neuf. Et ces autres boutons de manche sont-ils jolis! Où les avez-vous achetés, papa?... Qu'y a-t-il donc dans cette boîte?... un bracelet pour Rose?... Tout juste!... Qu'il est beau et de bon goût! Et ici? Ah! ici...

Un incident coupa court à la volubilité de la petite curieuse. Comme elle tirait à la hâte, avec la pétulance d'un enfant gâté, chaque objet l'un après l'autre, elle tressaillit à la vue d'un voile de crêpe noir jeté au milieu des vives et riantes couleurs. Sombre, et de triste présage, il gisait encadré de rose, de lilas, de bleu et de scintillants bijoux.

Amy le laissa retomber avec une répugnance instinctive. Il y eut une exclamation générale :

— Qu'est-ce donc, maman? Par quel hasard est-ce là? Pourquoi l'avez-vous acheté?

— C'est étrange! dit la mère : un voile de deuil!... Je n'avais rien demandé de pareil. J'ignore comment il se trouve dans le paquet. Il faut que le commis se soit trompé.

— Oui, certes, c'est une méprise, dit Amy. Nous n'avons que faire de noir, n'est-ce pas, maman?

— De qui ou de quoi serions-nous en deuil? reprirent en chœur Fred et Marie.

— C'est si sombre, si laid! dit Amy le déployant et le mettant sur sa tête. Comme tout paraît triste vu à travers ce noir.

— Et pourtant qui n'a pas vu le monde à travers un de ces voiles n'a pas encore vécu, dit une voix grave qui se joignit à la conversation.

— Ah! père Peyson, c'est vous! s'écrièrent à la fois deux ou trois voix.

Le père Peyson était le desservant du village, le plus proche voisin de la famille et, ce qui valait encore mieux, son plus intime ami. Il avait franchi le milieu de la vie; il touchait à l'heure où les ombres s'allongent vers l'orient, où les couleurs sont plus chaudes, les chants des oiseaux plus doux même qu'à l'aube vermeille.

Dieu accorde quelquefois au juste une seconde et candide jeunesse. L'âme redevient enfantine sans être puérile; les facultés, pleinement développées, sont mûres et ne trahissent aucun symptôme de déclin. C'est l'harmonieuse terre de Beulah (1), où ceux qui ont marché d'un pas ferme dans les voies du Seigneur s'arrêtent un moment pour que le monde puisse contempler la nature humaine dans sa perfection. La vie, avec ses luttes et ses douleurs, gît loin derrière eux. L'âme a dépouillé son armure de combat et se repose sereine dans le calme et saint loisir du soir. Trois fois bénie la famille qui compte parmi les siens un de ces saints attardés sur la route des cieux! Doux et tolérants, faciles aux plaisirs simples, ils se complaisent avec les petits, et ramènent avec une douce et compatissante sagesse ceux qui s'égarent. La Nouvelle-Angleterre eut le bonheur de posséder plusieurs de ces pasteurs des âmes, et une déférence spontanée et instinctive les honora du titre de *Père*.

La suite à la prochaine livraison.

SCEAU DE LA COMMUNE DE MEULAN.

Les têtes que l'on voit sur ce sceau représentent les douze pairs ou échevins de Meulan. Alentour est cette légende : SIGILLUM CONCIONIS DE M...LENT (Sceau de l'assemblée de Meulan); au-dessus, une fleur de lis; sur le contre-sceau, une autre fleur de lis est accompagnée de l'inscription : SIGILLUM MAJORIS MECLENTI (sceau du maire

Sceau de l'assemblée communale de Meulan (1195).
Tiré du cabinet de M. de Paulis.

de Meulan). Le maire de Meulan, vu à mi-corps, a la tête nue, et est revêtu d'une tunique; il tient un bâton à la main.

Meulan (*Melleatum*), ville du Vexin français, avait un baillage; elle était du diocèse de Rouen, et du ressort du Parlement de Paris.

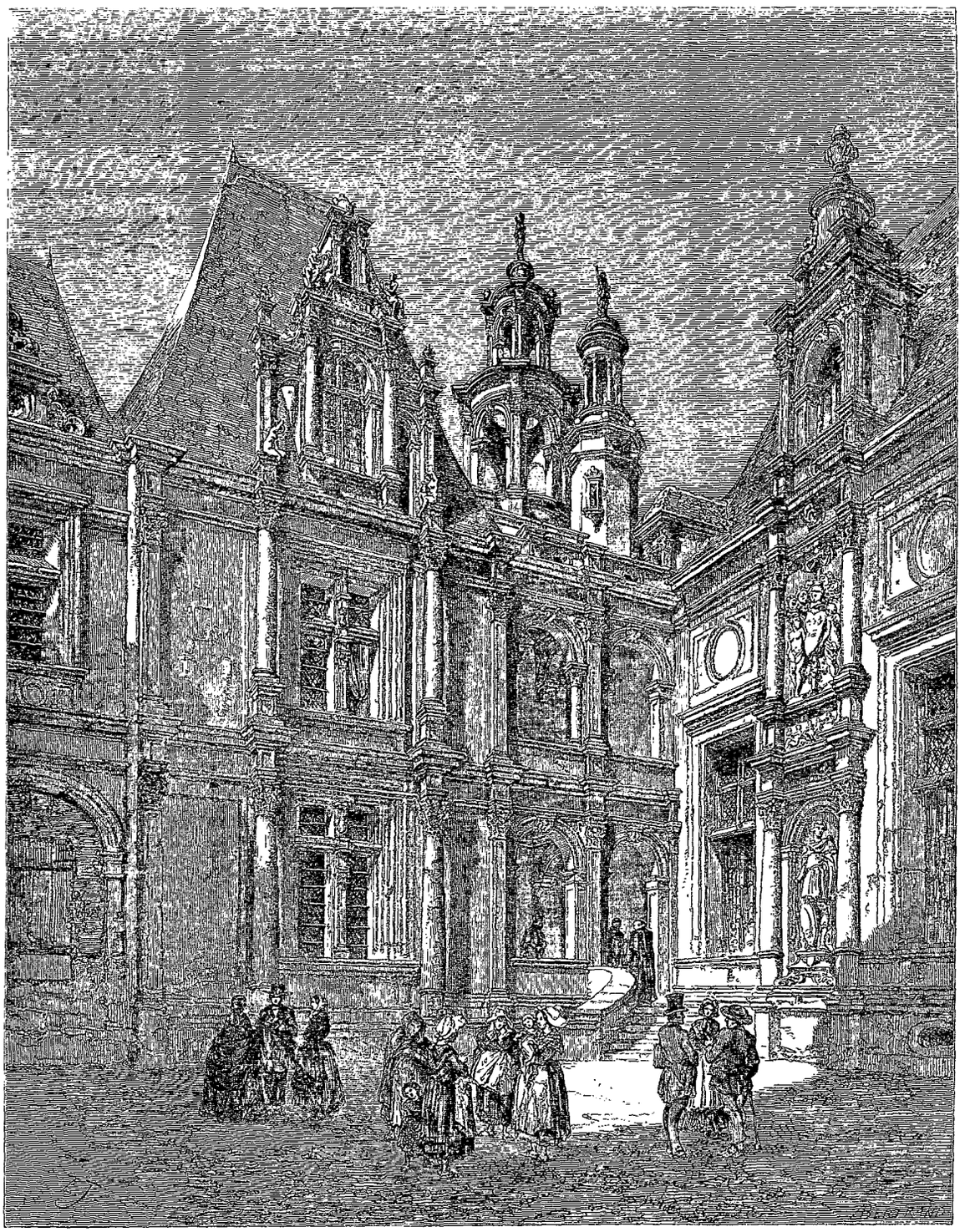
Le fort, situé dans une île sur la Seine, près de Meulan, fut assiégé par le duc de Bourgogne; mais le duc fut chassé par le roi Henri IV (2).

(1) Allusion à un passage du Voyage allégorique du Pèlerin, de Bunyan.

(2) Voy. le *Trésor de numismatique et de glyptique*.

COUR DE LA BOURSE, A CAEN

(CALVADOS).



Cour de la Bourse, à Caen. — Dessin de Thérond.

L'hôtel de Caen aujourd'hui désigné sous le nom de « cour de la Bourse » est situé sur la place Saint-Pierre, vis-à-vis le côté méridional de l'église de ce nom. Il est composé de quatre corps de logis, dont trois seulement méritent quelque attention. Le premier, qui forme presque à lui seul un des côtés de la place, est décoré d'ordres composés et d'une porte d'entrée voûtée, anciennement surmontée d'une fort belle statue équestre en ronde bosse, représentant le *Fidèle* et le *Véritable* de l'Apocalypse, mais qui a été détruite en 1793, ainsi que la plus grande partie des ornements des croisées et de la corniche. Le second, parallèle à celui-ci, occupe le fond de la cour et est divisé en trois pavillons également ornés d'ordre corinthien. Le pavillon du milieu est surmonté d'un toit fort élevé et d'une fenêtre en lucarne richement décorée d'arcades, de colonnes et d'entablements dans le goût du temps. Des bas-reliefs représentant Apollon et Marsyas garnissent la lucarne. A côté de ce pavillon, on trouve l'entrée principale, sous un

péristyle ouvert, formé de deux arcades, conduisant à un escalier construit en spirale. Cet escalier est couronné à l'extérieur de deux lanternes à jour d'une grande élégance qui dominent l'édifice d'une manière très-pittoresque et rappellent, à quelques égards, les charmants détails du château de Chambord. Enfin le troisième corps de logis, qui forme le côté droit de la cour et vient se réunir en retour d'équerre au premier bâtiment, est remarquable par la beauté des sculptures et des ornements qui enrichissent les trumeaux des fenêtres. La partie inférieure de ces trumeaux offre deux niches avec chambranle à colonnes, dans lesquelles sont placées deux statues d'un bon style et de forte proportion, qui représentent David tenant la tête de Goliath, et Judith tenant celle d'Holopherne. Dans la partie supérieure, des écussons armoriés sont soutenus par des nymphes et des génies, le tout enrichi de lucarnes pyramidales terminées par des vases. Enfin, on voit encore sur le reste des murs de jolis médaillons et des têtes en relief de personnages historiques ou fabuleux.

Ce riche édifice fut bâti, en 1538, pour Nicolas le Valois, seigneur d'Écoville, par des architectes et des sculpteurs florentins. L'hôtel le Valois était vulgairement connu sous le nom d'hôtel *du Grand-Cheval*. Ce nom lui venait de la statue équestre qui surmontait l'entrée et dont nous avons parlé, et non d'un bas-relief, comme quelques auteurs l'ont écrit. Il reste une curieuse description de cette statue par le médecin Jacques de Cahaignes, dans son Éloge de Blaise Leprestre. Était-ce, comme on est réduit à le supposer, l'œuvre de cet architecte, qui, dans ce cas, aurait été aussi un habile sculpteur ou *tailleur d'images*? Il n'y a là rien d'impossible, car on sait qu'au moyen âge ces deux professions se trouvaient réunies; et à l'époque même où vivait Blaise Leprestre, Michel-Ange en offrait encore un illustre exemple. Cahaignes, il est vrai, n'est pas explicite à cet égard; mais il résulte très-positivement de son texte que cette statue était l'œuvre d'un artiste de Caen.

De la famille de Nicolas le Valois, le manoir d'Écoville passa en la possession d'un homme érudit, poëte, et plein de zèle pour le progrès des sciences, Moisant de Brieux. Il avait loué une partie de son hôtel à un libraire, dans la boutique duquel il rencontrait fréquemment le savant Huet, plus tard évêque d'Avranches, et d'autres littérateurs distingués. Comme ils se trouvaient à l'étroit et trop souvent dérangés dans cette boutique, Moisant de Brieux leur proposa de se réunir chez lui une fois par semaine. Telle fut l'origine de l'Académie de Caen, qui reçut des lettres patentes de Louis XIV, en 1705.

Cet hôtel devint plus tard la propriété de la municipalité, et servit de maison commune jusqu'en 1793.

Presque abandonné aujourd'hui, il est loué en partie à des particuliers. Une autre partie est affectée au Tribunal de commerce. On y trouve une grande pièce récemment restaurée qui sert de lieu de réunion aux négociants, et quelquefois de salle de concert.

LE VOILE NOIR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 6.

Le père Peyson était l'hôte bienvenu de toutes les maisons du village, l'ami préféré des jeunes et des étourdis. Il avait en réserve des contes pour l'enfance, des plaisanteries pour la jeunesse, de la sagesse pour tous. Il « parlait d'or », selon le dicton populaire, non parce qu'il était curé, mais parce qu'étant lui-même de l'or le plus pur, il ne pouvait y avoir alliage.

Souvent, à son insu, il traduisait sa pensée en paraboles. La vie, pour lui, s'était spiritualisée, et il voyait le sens sacré des choses terrestres.

Les enfants le prirent affectueusement par la main et le firent asseoir sous le berceau.

— Comme ce vilain crêpe noir, reprit Amy, fait tache au milieu de ces brillantes couleurs! C'est une sotte méprise de ce commis.

— Pour peu qu'on fût superstitieux, dit le père, on pourrait en tirer un mauvais augure.

— Que vouliez-vous dire tout à l'heure, Monsieur, demanda Rose en s'asseyant aux pieds de l'ecclésiastique, quand vous avez parlé de voir la vie à travers ce voile?

— C'était une parabole, ma fille, dit-il en lui posant la main sur la tête.

— Je n'ai jamais eu de grande douleur, reprit la mère d'un air pensif. Jusqu'ici nous avons été favorisés. Mais pourquoi disiez-vous que quiconque n'avait pas vu le monde à travers ce crêpe n'avait pas vécu?

— La douleur est d'institution divine, répondit le vieillard. Le propre fils de Dieu a souffert, pour nous montrer que c'est la purification suprême, l'école où fléchit l'orgueil, où s'apprend l'obéissance. Les plus hautes vertus sont comme les étoiles : il leur faut la nuit pour briller. Sans la souffrance, il n'y aurait ni force, ni patience, ni pitié, ni sympathie. Otez la douleur de la vie, et vous lui enlevez toute richesse d'affection, toute profondeur, toute tendresse. La douleur est la fournaise qui fond les cœurs égoïstes. La plupart des gens sont indifférents et durs, non par incapacité de sentir, mais parce que le vase qui contient les eaux amères et douces n'a pas encore été brisé.

— Est-ce donc une imperfection et un malheur de n'avoir jamais souffert? demanda la mère.

Le père Peyson baissa la tête. Rose le regardait en face. Il y avait dans les yeux de la jeune fille une expression qui le frappa et qu'il lui avait souvent vue à l'église; une aspiration vive, ardente, et pourtant contenue. Il semblait que les paroles du saint homme eussent évoqué l'ange qui battait des ailes au dedans. Rose avait été de bonne heure un de ces enfants pensifs, recueillis, attentifs, avec qui l'on converse sans le secours des mots. Nous passons des heures à leur parler, et nous imaginons qu'ils nous ont dit bien des choses, tandis que leurs yeux limpides et profonds nous ont seuls compris et répondu. Ceux qui disent beaucoup de paroles répondent souvent moins que ceux qui écoutent et pensent en silence. A cause même de cette nature absorbante et tranquille, Rose tenait de plus près au cœur de ses parents. Sa beauté était dans tout l'éclat de ses dix-huit ans. Le miracle de croissance et de perfectionnement d'un corps et d'une âme humaine ne vieillit pas. Il se renouvelle dans chaque intérieur, et père et mère s'en émerveillent toujours, comme si jamais auparavant enfant n'avait grandi. Ainsi, les parents de Rose contemplaient chaque jour leur fille bien-aimée avec un orgueil plein d'espoir et de sécurité.

Elle posa sa main sur le bras du père Peyson :

— Devons-nous donc, dit-elle, demander à Dieu, dans nos prières, la grâce de souffrir?

— Oh! non, interrompit la mère avec un frisson, un de ces frissons qui s'emparent d'un cœur ardent et chaud quand une ombre sinistre lui voile le soleil. Ne dites pas oui, mon père!

— Je ne dis pas que nous devions demander la souffrance, reprit le pasteur; cependant le Maître a dit : « Heureux ceux qui pleurent! » et non : « Heureux ceux qui se réjouissent! » Le ciel et la terre diffèrent dans leurs jugements.

— Hélas! soupira la mère, je crains de n'avoir pas le courage de désirer être parmi les heureux de l'Évangile.

— Eh bien, interrompit le père de Rose, que la gravité

de l'entretien troublait un peu, n'allons pas au-devant des maux; il sera temps d'y penser quand ils viendront. L'air fraîchit, la rosée tombe, rentrons. Je veux montrer au révérend des pêches qui, tout bon chrétien qu'il est, lui feront faire le péché d'envie. Allons, Rose, ramasse tout cela.

En quelques minutes, Rose eut tout réuni, et les précéda dans la maison.

— Vous verrez, dit son père, que la chère enfant aura tout mis en place, tout rangé, sans dire une parole. Elle est née maîtresse de maison; elle a la vocation du ménage, comme un lévrier a l'instinct de la chasse.

— Rose est mon bras droit, reprit la mère; je ne sais vraiment ce que je ferais sans elle.

D'où vient qu'à la veille des grandes crises de la vie, nous proférons souvent des paroles qui, rappelées plus tard, nous semblent prophétiques? Que de fois n'entendons-nous pas dire : « Ah! le jour même nous avons pensé cela, parlé ainsi! » Il semble que l'âme se sente attirée dans la sombre sphère d'un malheur prochain que rien au dehors ne fait prévoir.

La soirée se passa gaiement, malgré le tour grave qu'avait pris la conversation sous le berceau. Le voile noir fut serré avec son brillant entourage, et les tristes pensées qu'il avait éveillées disparurent avec lui. Les francs et joyeux éclats de rire qui résonnaient à travers la porte entr'ouverte du salon témoignaient que le digne ecclésiastique savait aussi observer le commandement qui enjoint de « se réjouir avec ceux qui se réjouissent. »

Rose joua et chanta; les enfants dansèrent une ronde, et la gaieté se prolongea jusqu'à une heure avancée.

La famille s'était retirée, et le père et la mère tardaient encore au salon, s'assurant que les fenêtres étaient closes, remettant les siéges en place, avec ce sentiment d'ordre qui préside à tout intérieur bien tenu.

Un cri perçant les fit tressaillir; un cri qui, une fois entendu, ne s'oublie plus. Frappés de terreur, ils s'élancèrent vers l'escalier. La lampe du vestibule était éteinte, mais une vive et sinistre clarté rougissait les marches, le corridor : elle venait de la chambre où couchait leur plus jeune enfant, leur dernier né. Les draperies du lit flambaient autour de l'enfant endormi : sur ce fond de flammes, ils virent se dessiner une ombre, une forme svelte, qui arrachait les rideaux embrasés.

— Rose! Rose! prends garde!... ta robe!... Tu te tueras! Mon Dieu, secourez-nous!

Il s'écoula quelques secondes, — affreux moments! — d'une terrible lutte, où personne ne sut, ne se rappela ce qui s'était passé; puis Rose, haletante, se retrouva dans les bras de son père, enveloppée d'une épaisse couverture de laine qu'il avait jetée sur elle et ses vêtements brûlants. L'incendie était éteint; l'enfant dormait toujours, et les noires flammèches éparses sur le lit, l'amas noirci et foulé aux pieds qui gisait à terre, disaient seuls le désastre. Mais Rose avait respiré le souffle ardent qui tue la vie, et aucune eau ne pouvait étancher le feu intérieur.

Une imprudente nourrice avait placé la lampe trop près des rideaux qu'un courant d'air avait poussés vers la flamme. La chambre de Rose communiquait avec celle de l'enfant. Debout devant une glace, elle arrangeait ses cheveux, lorsqu'elle vit se réfléchir dans le miroir le premier jet de l'incendie. Elle n'eut qu'une pensée : sauver l'enfant! Cet acte d'abnégation fut le dernier qu'elle accomplit ici-bas. Entre elle et l'éternité, il n'y avait plus que quelques heures de patiente souffrance. Elle mourut comme elle avait vécu, calme, résignée; de ses grands yeux bleus regardant avec tendresse ses pauvres parents, elle s'efforçait d'adoucir leur chagrin.

— Oui, je souffre, disait-elle, mais ce sera court, je le sens. Ne devons-nous pas tous souffrir? La part que m'envoie mon Père céleste est légère. J'ai mené une si heureuse vie, que je puis bien souffrir un peu à la fin.

L'esprit de la jeune fille se troubla :

— Maman, maman, disait-elle dans son délire, j'ai tout rangé : la mousseline lilas, le barége... et le voile aussi... vous savez, le voile noir! Oh! maman, ce voile était pour vous; ne le refusez pas, c'est Dieu qui l'envoie... peut-être verrez-vous le ciel au travers.

C'est chose effrayante à penser que les heures les plus prospères de la vie puissent toucher de si près aux heures les plus terribles et les plus désolées. De cruelles menaces planent sur nous et peuvent devenir des réalités sans le concours de redoutables agents, sans que l'éclair, la tempête ou la guerre interviennent. La paisible lampe du foyer domestique, une bouffée de l'air frais et parfumé du soir, un faux pas au milieu d'une course joyeuse, un breuvage donné par mégarde, une allumette oubliée ou mal placée, l'étourdi maniement d'une arme à feu, et l'existence est irréparablement changée!

Il ne s'était écoulé qu'un jour depuis la réunion sous le berceau, et tout était deuil et désolation dans cette demeure si hospitalière et si gaie. Les yeux ne voyaient plus qu'à travers les larmes; on n'entendait que soupirs étouffés, que gémissantes prières; puis, le chant de l'hymne funèbre, les pas alourdis des porteurs qui emportaient sous le drap mortuaire celle qui ne devait plus jamais repasser ce seuil aimé.

Les parents suivirent jusqu'à sa dernière demeure leur enfant chérie. Le voile noir abritait sous ses sombres plis la douleur de la mère. Sous quel lugubre aspect lui apparaissaient les fleurs du jardin, les ormes familiers de l'avenue, le paysage jadis si riant, vus à travers ce crêpe, emblème de l'ombre qui s'était abaissée entre son cœur et la vie! Elle s'étonnait que le soleil brillât encore, que les oiseaux pussent chanter, et les fleurs s'épanouir comme par le passé.

Ah! mère, le monde contenait hier la même somme de douleurs qu'aujourd'hui; l'air était aussi chargé d'adieux faits aux mourants, de sanglots sur les morts; mais toi, qu'en savais-tu? Aujourd'hui le monde extérieur se révèle à travers le crêpe noir, le voile de deuil.

La fin à la prochaine livraison.

Après votre propre estime, c'est une vertu que de désirer l'estime des autres. CICÉRON.

L'importance des mots et des actions les plus simples augmente avec le nombre de nos années. GŒTHE.

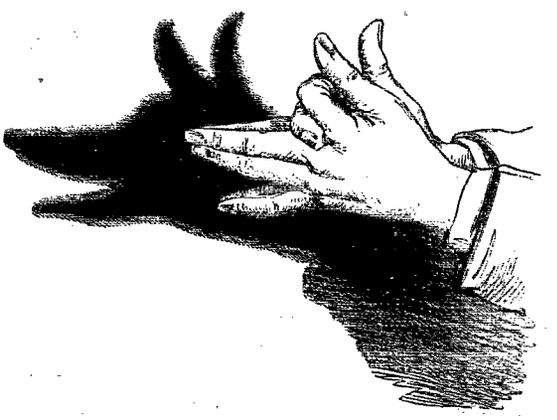
LES OMBRES DES MAINS.

Nous voici dans la saison des longues soirées, des réunions nombreuses autour de la lampe allumée. Tandis que la mère de famille, toujours appliquée, s'absorbe en quelque ouvrage d'aiguille, les enfants se pressent autour de votre chaise, se glissent entre vos genoux, et vous regardent avec de grands yeux interrogateurs; c'est de vous qu'ils attendent leur plaisir. Que faire? Leur raconter *Peau-d'âne* ou *la Belle au bois dormant?* Mais à la moindre erreur de mémoire, ils vous reprendront impitoyablement et continueront l'histoire de façon à décourager à jamais votre bonne volonté. Si vous donnez à *Barbe-Bleue* plus ou moins de femmes qu'il n'en a dans le récit authentique, vous scandaliserez leur conscience et ils se récrieront. Si

Le Chameau.

L'Oie.

Le Lièvre.



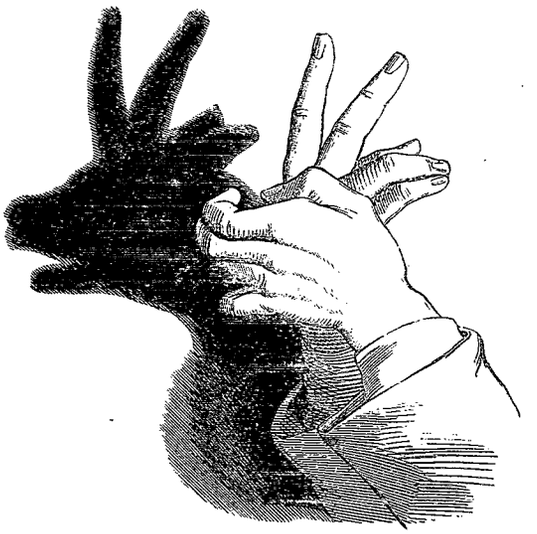
Le Loup.

Le Lapin.

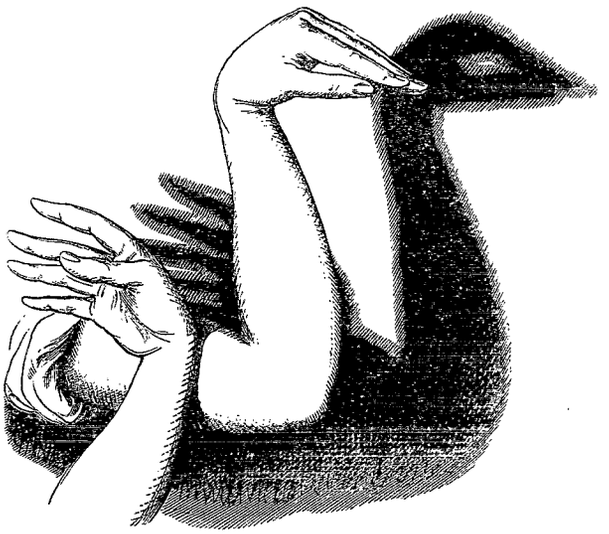
La Chèvre.

vous ne citez pas exactement les paroles de l'ogre au moment où ses terribles appétits lui révèlent la présence du *Petit-Poucet* et de ses frères, ils se regarderont entre eux avec surprise et prendront de vous une assez chétive

Le Chien roquet.



Le Chamois.



Le Cygne.

L'Oiseau.

Le Père Thomas.

Le Nègre.

opinion. C'est ici que le jeu des *Ombres* vous viendra merveilleusement en aide.

Il ne vous faut pas de grands frais d'établissement ni de bien longs préparatifs. Placez-vous seulement entre la

lampe et la muraille. Gardez-vous de deux lumières; il n'en faut qu'une seule, et il importe de ne la poser ni trop haut, ni trop bas, ni trop loin. Évitez les demi-lueurs que renvoient les miroirs. Maintenant, à l'œuvre! vous n'avez besoin d'aucun autre instrument que de vos deux mains : le tout est d'en bien composer les diverses attitudes. Imitez ces modèles gravés à votre intention (p. 12 et 13); livrez-vous, si vous l'aimez mieux, à votre imagination. Le résultat ne sera peut-être pas très-satisfaisant d'abord, et vous n'obtiendrez pour prix de votre peine qu'une tache informe sur le mur; mais patience! ne perdez pas courage; étendez davantage ce doigt, relevez cet autre, courbez un peu ceux-là, inclinez plus ou moins vos deux mains, et voici, parfaitement dessinée sur la boiserie, l'ombre d'un lapin avec ses longues oreilles et ses petites pattes, auxquelles il ne tient qu'à vous de donner le mouvement. Les enfants l'ont vu, l'ont reconnu; quels cris de joie! quels transports d'enthousiasme!

Que sera-ce quand au classique lapin succédera la chèvre avec ses cornes et sa barbe, le loup au museau effilé, le roquet hargneux et camard, et surtout quand l'aînée de vos jeunes spectatrices, mettant à vos ordres ses bras souples et ronds, représentera elle-même un beau cygne au cou onduleux! Je vous le prédis, au bout de quelques jours, vous ne vous contenterez plus de ces têtes d'animaux, qui sont à la portée du vulgaire; vous voudrez vous élever jusqu'à l'homme : vous commencerez par le nègre et vous ne désespérerez pas d'atteindre au noble profil de l'Apollon. Ce n'est qu'un modeste passe-temps; mais il enseigne au moins ceci : que pour imiter, même grotesquement, les formes en apparence les plus simples, il faut observer, s'appliquer et persévérer.

PROMENADES ALPESTRES.

I.

Départ de Zurich. Bateau à vapeur. Fraîcheur matinale. Gaieté malgré la pluie. Il y a de la lumière dans l'air, et l'effet du lac à travers les ondées est charmant. Nous débarquons à Horgen. Ascension par un sentier pittoresque, à travers les vergers. Au sommet du col, bourrasque et déluge. Descente à la course. Arrivés à Zug à midi, aussi trempés que si nous sortions des eaux du lac. Cuisine de Gamache à l'hôtel du Cerf; nous prenons place au milieu des rôtis pour nous sécher, et bientôt, assis en nombreuse compagnie à une belle table, nous oublions nos peines.

Beauté du lac, miroir modeste des masses imposantes du Righi. Nous conjecturons le retour du beau temps, et, malgré les nuages noirs qui flottent encore et les prédictions menaçantes de la compagnie, nous nous lançons en avant. Un vieux batelier nous transporte à Immisée. Tranquillité, paisibilité, douces émotions : seuls sur le lac. Visite à la chapelle de Guillaume Tell. Est-ce une chapelle expiatoire? Elle est bâtie sur le terrain de l'assassinat.

Il n'est pas trop tard, et nous nous décidons à escalader le Righi. Ascension admirable par ce côté : on se trouve tantôt dans les prairies, tantôt dans les bois; tantôt la vue plonge sur le lac des Quatre-Cantons, tantôt sur le lac de Zug, tantôt dans l'intermédiaire. Magnifiques escarpements de la zone supérieure. Arrivée au sommet au moment où le soleil va se coucher. Scène sublime! Rayons d'or tombant sur le canton de Berne et sur l'Argovie; les montagnes couleur d'encre, la neige blafarde, et de longues traînées de nuages rampent ça et là sur les flancs des vallées. Nous planons : élévation vers Dieu, actions de grâce, prière. La crainte du mauvais temps a retenu les voyageurs tout autour de la montagne, et nous sommes heureux de nous voir presque seuls. Retour sur le plateau après le souper. Effet magique par le clair de lune; les montagnes semblent terribles : on sent en frissonnant que tout homme qui se trouverait à cette heure sur leurs cimes y trouverait la mort.

II.

Nous sommes levés avant le soleil; l'aube est radieuse et le ciel est couvert de flocons qui se colorent successivement. Contraste entre cette lumière pure, sereine, diaphane, dont la profondeur semble aller à l'infini, et les teintes encore sombres et glaciales de la terre. Debout au-dessus du lac perdu à mes pieds dans l'abîme, les yeux posés sur la Suisse, sur les Vosges, sur le Jura, sur la Forêt-Noire, qui se dessinent au lointain horizon, élevant vers Dieu ma pensée, je renouvelle solennellement en moi-même, à l'instant où le soleil paraît, mon serment de fidélité au genre humain. Transformation sublime de la nature! les rayons se précipitent à travers les anfractuosités des montagnes; le linceul de la nuit disparaît; les cimes neigeuses semblent s'allumer; la planète se réveille. C'est pour la troisième fois de ma vie que je me trouve en face de ce même tableau, et jamais il ne m'a causé tant d'impression. Bien que je ne sois pas au niveau des grandes cimes, l'action de la perspective me les fait traiter d'égal à égal. Le lac est à quinze cents mètres au-dessous de moi, presque à pic; un faux pas, et il me semble que j'y tomberais : je n'ai jamais plus vivement éprouvé l'émotion de l'abîme. Je me sens pénétré cependant d'une joie forte et sérieuse. Est-ce de me voir élevé au-dessus de la terre, comme si je l'avais déjà quittée? Est-ce d'apprécier à leur juste valeur, en les apercevant à mes pieds dans une mesure si microscopique, les champs, les maisons, toutes ces petites choses qui font l'orgueil des hommes? Est-ce de vivre plus près des régions sublimes et de remplir ma poitrine d'un air plus éthéré? Est-ce d'assister par la pensée aux prodigieux bouleversements qui ont soulevé les unes au-dessus des autres les masses colossales de ces montagnes? Est-ce de me sentir reporté par ces vivants témoignages à des milliers de siècles dans les lointains du passé? Je ne sais; mais mon âme est dans une effervescence morale et religieuse qui la ravit. Si c'est à produire un pareil résultat que tendent les cérémonies instituées dans tous les sanctuaires, il y a certainement ici les éléments d'un culte puissant; et n'est-ce pas, en effet, dans les hauts lieux que les premiers hommes se plaisaient à adorer l'Éternel?

Les voyageurs du Stapfel, du Kaltbad, de Notre-Dame des Neiges, commencent à arriver. Le sommet se peuple de curieux. Je m'assieds à l'écart sur un quartier de roche, et j'écris à mes amis.

Départ de l'hôtel à onze heures pour Notre-Dame des Neiges. Descente à la course sur la vallée de Goldau. Scène de désolation. Nous errons à travers les ruines de la montagne écroulée. A quelle profondeur sous nos pieds sont les églises et les villages que l'éboulement a ensevelis? Les roches brisées semblent former une série de tumulus au milieu desquels nos pas s'égarent. Nous rejoignons et côtoyons le joli lac de Lowerz. Il nous remet en mémoire les pastorales de Gessner. Brusque interruption de l'idylle : deux énormes rochers viennent de tomber du haut des escarpements du Rigni jusque sur la route, en entraînant avec eux un amas de branchages; en levant les yeux, nous suivons, aux arbres fracassés, les traces de leurs bonds dans la forêt. Peu s'en faut que nous n'ayons été témoins de la chute, qui, d'après la fraîcheur du feuillage, doit être de tout à l'heure. Une moitié de sapin a été lancée jusque dans le lac.

Arrivée au village de Brunnen par une chaleur excessive.

Nous prenons le dessin, au milieu d'un attroupement de riants enfants, de l'édifice modeste où s'est réunie pour la première fois la diète helvétique. Les trois libérateurs sont peints à fresque sur la muraille en face de la prairie du Gruttli, où, suivant la tradition, ils prononcèrent leur serment; ils montrent tous trois le ciel de la main droite : c'est de là que venait leur droit.—Le bateau a vapeur est passé : nous montons dans une grande barque à voile, avec des chevaux, et une foule de gens du pays; l'orage se déclare, et le sombre lac s'agite : tel était-il lorsqu'il menaçait l'esquif qui portait Guillaume Tell et Gessler. Nous baragouinons en allemand avec nos compagnes de voyage : ce sont des femmes et des filles d'Uri; les unes s'effrayent, les autres rient, quelques-unes disent leurs prières; au milieu de tout cela, les chevaux se cabrent et font vacarme. Enfin nous arrivons à Fluelen à la chute du jour, avec une pluie battante qui ne discontinue pas de toute la nuit. L'auberge est au bord du lac. Des musiciens ambulants occupent la soirée avec des chants auxquels les mugissements du lac et les éclats du tonnerre, répercutés par les échos de la montagne, font accompagnement.

III.

Les nuages rampent le long des montagnes; il tombe une petite pluie. Nous allons à Altorf. Ville bien déchue : ce n'est plus qu'un gros village. Au Lion-Noir, nous trouvons pour hôte un Suisse de la vieille roche, qui nous représente tout au moins la Suisse d'il y a cent ans. C'est ici que se passa le premier acte du drame de Guillaume Tell : la place est ornée de deux fontaines en pierre indiquant, si l'on s'en rapporte à la tradition, la position du père et de l'enfant au moment du fameux coup de flèche. Toute réflexion faite, ce coup de flèche ne me satisfait pas plus que celui du dénoûment. Quel archer s'est jamais considéré comme sûr de son trait? Le rude bouvier le dit bien lui-même à Gessler, en lui montrant sa seconde flèche. Ainsi, il a prévu la possibilité de l'infanticide, et l'on veut que je l'admire! on veut que je m'incline devant un père qui joue de sang-froid sa liberté sur la tête de son enfant! Nenni; et dût l'Helvétie tout entière pousser un cri contre moi, je regrette plutôt que le patriotisme ait mêlé cette histoire à la noble histoire des trois libérateurs, qui pouvait s'en passer.

Du reste, c'est bien ici que les admirateurs du Brutus rustique doivent venir en pèlerinage. C'est dans le joli village de Burglen, à une demi-lieue de la ville, qu'il est né, et sur l'emplacement même de son chalet s'élève une chapelle qui lui est en quelque sorte consacrée; c'est sur la place d'Altorf qu'il a frappé la pomme, et l'on y montre une vieille tour qui lui servit de prison; enfin, c'est autour du Righi que se dispose tout le reste de la légende : embarqué avec Gessler, Tell s'élance hors du bateau, un peu au-dessus de Brunnen, au pied des grands escarpements de la montagne; il en fait le tour par le lac de Lowerz, en suivant notre chemin d'hier, tandis que Gessler continue à longer la montagne par le lac des Quatre-Cantons, et il court s'embusquer à l'autre extrémité, entre ce lac et celui de Zug, dans le chemin creux d'Immisee, aux abords duquel on voit encore une vieille tour, reste informe du château qu'habitait le tyran. Le mouvement général de l'indépendance est gravé ici également : au Gruttli, où il naît; à Brunnen, où il se légalise. Les deux théâtres sont en face l'un de l'autre, et remplissent l'âme d'une haute leçon.

Un léger char-à-bancs nous emporte à Amsteg, au pied des premières rampes de la route du Saint-Gothard. Nous voulons jouir en pleine liberté des beautés de ce fond sauvage d'Uri, que symbolise si bien la tête blasonnée du taureau noir, et, malgré le déchaînement du vent et de la pluie, nous mettons pied à terre à l'entrée de la gorge. C'est une coupure dans les granites dont la tête supporte les neiges éternelles. La nature est austère, le torrent violent, et le contraste des sombres forêts de sapins et de l'éclatante verdure des prairies est saisissant. Des milliers de quartiers de roche, quelques-uns de la taille d'une maison, se sont éboulés, par le lent travail des siècles, du haut de ces escarpements perdus dans les nuages! Sur plusieurs points, le fond de la vallée en est obstrué. La superstition populaire fait honneur au diable de cette grêle effroyable; le diable m'a toujours semblé peu poétique, et j'aimerais mieux en faire honneur aux Titans, ou même, comme dans la vallée de Gavarnie, au chaos.

Nous nous arrêtons à Wasen. Bonne auberge du pays, à l'enseigne du Bœuf, enseigne livrée aux vents, à la vieille mode : bonnes gens; maison de sapin; point de façons; rien qui rappelle le confortable de mauvais aloi des hôtelleries de touristes. Nous examinons avec curiosité les portraits du maître et de la maîtresse de la maison, exécutés en cire par un artiste italien; ce sont de petits médaillons de profil, très-ressemblants, mais d'un réalisme un peu outré. Ce genre de portraiture était assez commun chez nos pères; mais il est tout à fait en désuétude chez nous : je le regrette; cette reproduction naïve des traits que nous aimons n'était ni sans mérite ni sans valeur pour les familles chez lesquelles les sentiments supérieurs de l'art ne sont point développés.

Nous repartons avec la même pluie qui nous a accompagnés jusqu'à Wasen. Arrivés au pont du Diable, nous nous trouvons tout à coup au milieu même de la zone des nuages; le voile, chassé par le vent, est tantôt épais et tantôt diaphane; la pluie s'est interrompue, mais le tonnerre se met de la partie, et augmente par ses grondements, qui se joignent à ceux de la cascade, l'horreur de ce lieu sauvage. Sensibilité amicale d'Édouard : nous admirions ensemble une petite fleur blanche penchée sur l'abîme, et tandis qu'il a le dos tourné, j'escalade le parapet, et, appuyé sur la corniche du pont, je cueille la fleur pour la lui donner; son émotion, en me revoyant sain et sauf auprès de lui, après avoir tout à coup cessé de m'apercevoir, ne s'effacera jamais, je l'espère, du fond de mon cœur, et je lui demande pardon avec effusion de l'effroi que je lui ai bien involontairement causé. O amitié, le premier et le plus durable des biens de la terre!

L'obscurité croissante nous décide à nous éloigner de cette scène de tumulte et de violence, et nous nous engageons dans cet étroit tunnel, nommé le Trou d'Uri, qui faisait l'admiration des voyageurs, au temps où l'on n'avait pas encore imaginé de forer de la sorte, pour les chemins de fer, des montagnes entières. Notre sortie du passage est un effet de théâtre : l'obscurité n'était causée que par l'épaisseur des nuages et l'encaissement de la gorge; le soleil n'est pas couché, comme nous le pensions; il inonde de ses derniers rayons la belle vallée d'Urseren. En une minute, comme par un coup de baguette, tout s'est métamorphosé : la Reuss, au lieu de ses effroyables cascades de tout à l'heure, coule au milieu des prés avec le calme et la lenteur du classique ruisseau des pastorales; plus de rocs, plus d'escarpements : partout de gras herbages; en place du désert de l'âpre gorge, toute une population en mouvement, fauchant, fanant, chargeant les chariots, et dans le fond du tableau, les deux villages d'Andermatt et de l'Hospenthal, avec leurs clochers. Je ne connais aucun exemple d'un mouvement de paysage aussi dramatique. N'est-ce pas une image de la vie? Souvent, lorsque nous sommes au plus fort de l'agitation et du désespoir, et dans la ferme persuasion que nous y sommes pour toujours, la paix est

justement à deux pas de notre vie; nous y entrons, et quelques instants nous suffisent pour ne plus nous en étonner et la regarder comme notre lot d'habitude; les heures terribles ne sont pas oubliées, mais elles ne sont plus qu'une ombre dans notre souvenir, et, comme au sortir du passage d'Uri, le jour a pris en nous la place de la nuit.

La suite à la prochaine livraison.

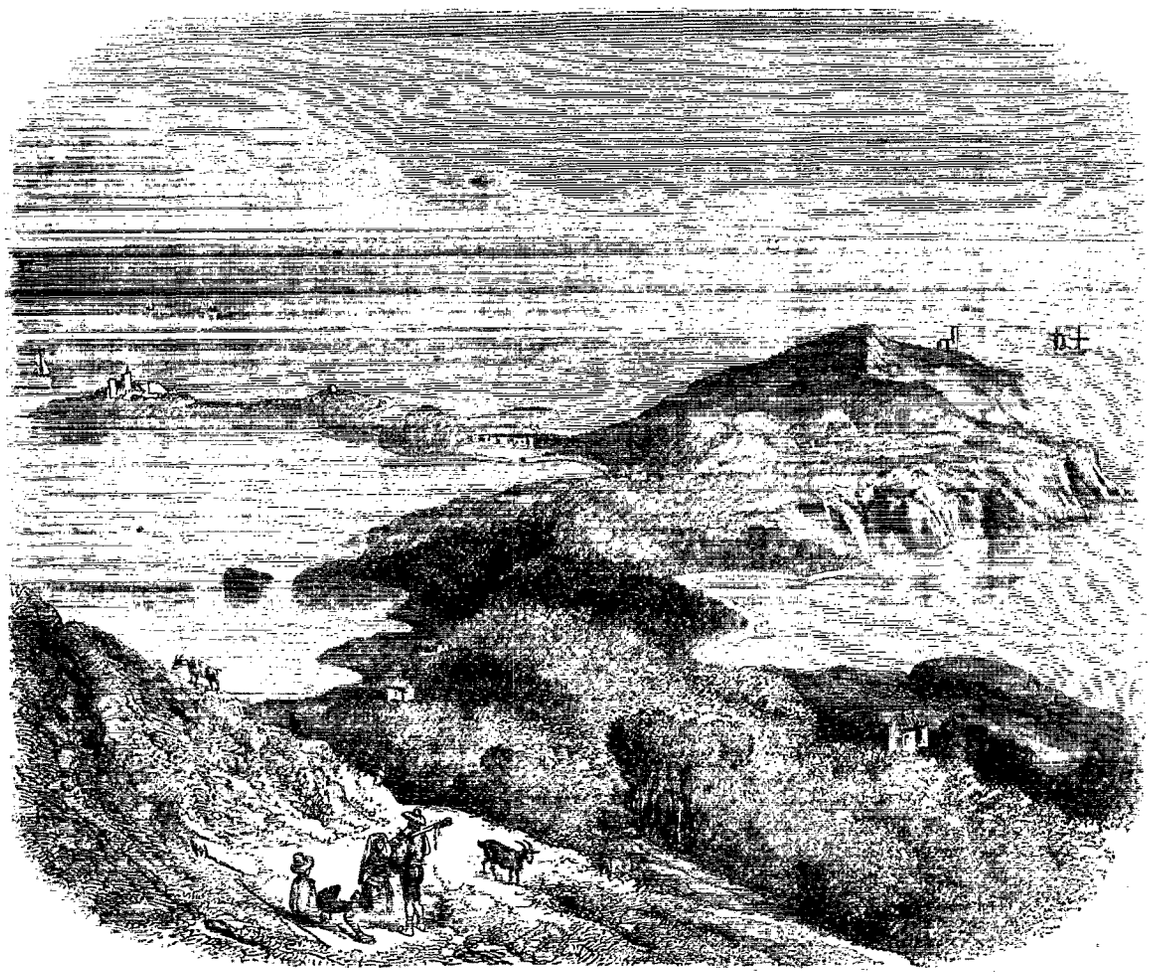
VILLAFRANCA

(Villefranche)

DÉPARTEMENT DES ALPES-MARITIMES.

Millin, vers 1815 (1), décrivait ainsi Villafranca, voisine de Nice, et qu'il ne faut pas confondre avec l'autre ville italienne de ce nom où a été subitement interrompue la guerre contre l'Autriche, en juillet 1859 : « ... Je sortis de Nice, et je m'arrêtai quelques heures à Villefranche. On trouve d'abord le fort de Montalban (*Montalbano*), qui défend à la fois Nice et Villefranche. Rien de plus élégant que le port de cette dernière ville et les édifices qui l'environnent; on croirait voir un plan en relief des arsenaux de Toulon : les mêmes établissements s'y retrouvent en petit, et, par conséquent, sous une forme plus agréable. Il y a un bassin très-beau; une darse où les galères du roi de Sardaigne sont à l'abri sous un toit; une corderie; des ateliers de sculpture, de voilerie; des magasins, et un bagne pour les galériens. Deux frégates protégent le commerce de Nice.

» Les forts ont été construits par Emmanuel de Savoie, au commencement du dix-septième siècle. La ville a été bâtie dans le treizième, par Charles II, roi de Sicile et



La Baie de Villafranca. — Dessin de Rouargue, d'après M. du Moncel.

comte de Provence, pour défendre la côte des invasions des Sarrasins; elle devait être alors dans une situation plus élevée. Les maisons sont aujourd'hui placées en amphithéâtre au fond de la rade, au pied de la montagne qui les met à l'abri du nord. La température de Villefranche est la plus douce qu'on puisse imaginer; on la compare à celle de Naples; l'olivier y acquiert une beauté peu commune; tous les végétaux du midi y prospèrent; on pense même qu'il y viendrait des ananas, si on prenait la peine d'en cultiver. Honoré d'Urfé (2) est né dans cette ville.

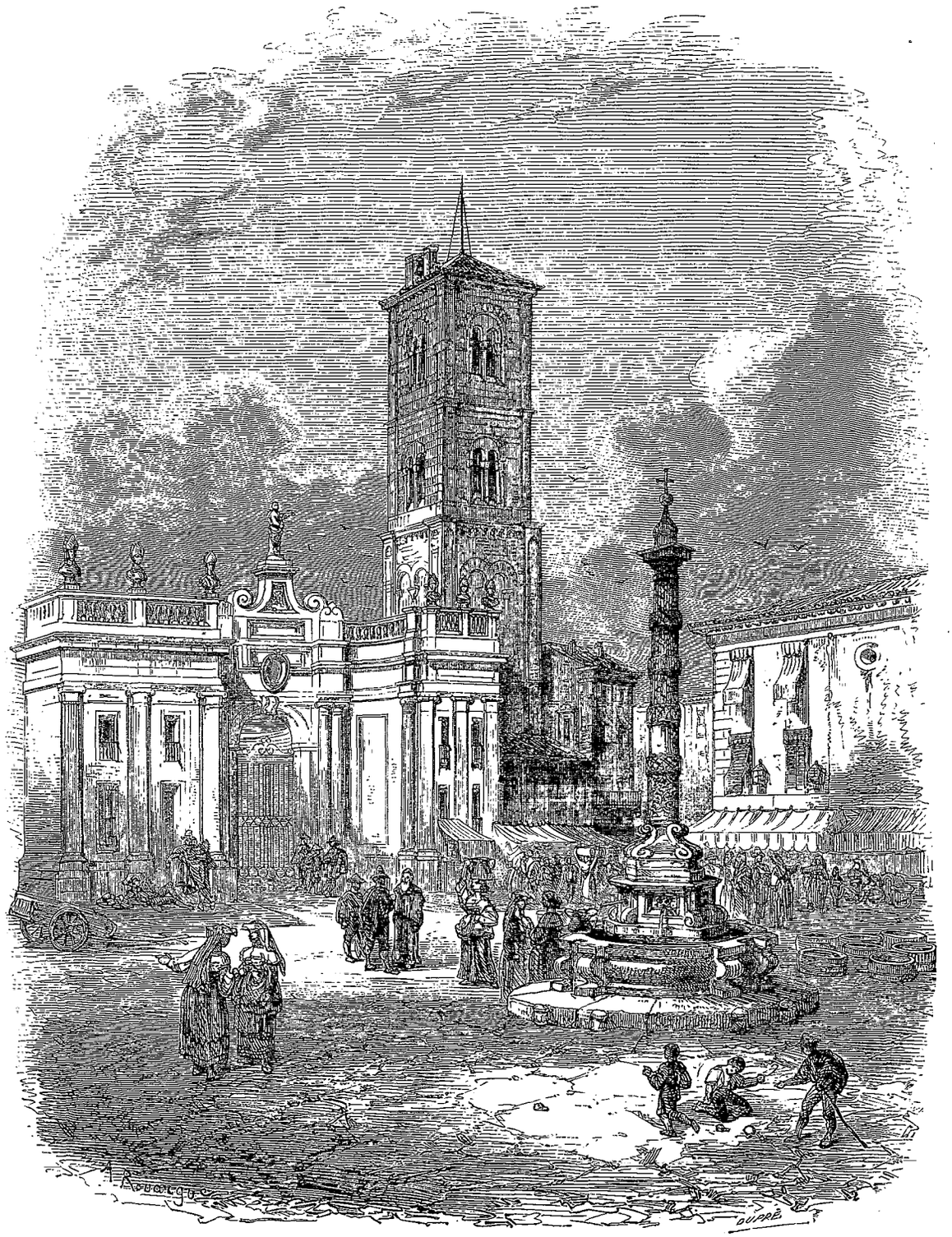
» Je mangeai à Villefranche de l'espèce de mollusque qu'on appelle *datte*, à cause de sa forme. »

Il y a peu de détails à changer dans cette description. Ce ne sont plus les « galères » du roi de Sardaigne qui s'abritent dans la darse, mais bien les navires de la France. Depuis le mois de juin 1860, Villafranca nous appartient. Le bagne n'existe plus. Le joli petit port a été construit, dit-on, par les Génois, d'après les conseils de Frédéric Barberousse. La rade pourrait abriter soixante vaisseaux de ligne. Aux environs, la mer est riche en beaux coquillages, et les pêcheurs de corail font quelquefois de riches récoltes au fond de ces belles eaux azurées.

(1) *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et à Gênes*, par A.-L. Millin; Paris, 1816.

(2) Voy. t. IX, 1841, p. 268.

CAPOUE.



Une Fontaine à Capoue. — Dessin de Rouargue.

La moderne Capoue (*Capua Nuova*) est située près des ruines de l'ancienne, sur le Vulturne, à 28 kilomètres de Naples. Ses habitants, au nombre d'environ dix mille, ne sont ni riches, ni voluptueux, ni féroces comme leurs ancêtres; ils travaillent mollement et vivent de peu. Les voyageurs qui vont de Rome à Naples, ou de Naples à Rome, ne s'arrêtent guère à Capoue. Tandis qu'on change les chevaux de leur véhicule, diligence ou voiturin, ils courent aux monuments et regardent à la hâte : — les fortifications du neuvième siècle refaites par Vauban; — l'archevêché, dont l'entrée toute moderne ne manque pas d'élégance; — la cathédrale, où l'on remarque une statue du Christ de Bottiglieri avec quelques peintures de Solimène; — et aussi la jolie fontaine de style renaissance que représente notre dessin, colonne ornée qui plonge sa base dans un bassin circulaire d'où sortent huit consoles destinées à sou-

tenir les vases à puiser de l'eau : les Capouanes sont belles et portent ces vases avec grâce. — « Capoue, dit le président des Brosses, est une ville passablement grande, bâtie tant bien que mal, où je ne remarquai rien de curieux; et, quand j'y aurais remarqué quelque chose, je n'en sonnerais mot, car je suis indisposé contre elle. *Lei si figura* (figurez-vous) que je ne m'étais pas donné le temps de manger un morceau à Mola. A Santa-Agata, communément, il n'y a pas de pain; cependant c'était sur le soir, et vous savez mieux que personne combien il est difficile de faire entendre raison à cette heure-là à un estomac qui s'est laissé mener en poste depuis quatre heures du matin. Le mien faisait des hypothèses charmantes sur les auberges de Capoue; mais, ne vous en déplaise, en ramassant en un tas toutes les provisions de la ville et des faubourgs, nous ne pûmes jamais mettre ensemble que deux os de jambon rances qui furent avalés sans mâcher; après quoi, m'armant d'une généreuse fermeté, je m'arrachai moi-même aux délices de Capoue, et remontai dans ma chaise plein de dédain pour Annibal. » — Les auteurs plus modernes qui font mention de Capoue, entre autres MM. Valery et Fulchiron, décrivent avec quelque détail les restes de l'amphithéâtre antique dont nous donnerons prochainement le dessin.

— Avec une bourse au cou, personne n'est pendu.
— La loi vacille quand le juge tient un verre en main.
— Mieux vaut entendre parler du roi que de le voir.

Proverbes finnois.

On n'est jamais plus esclave que quand on se croit libre sans l'être. GŒTHE.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

EN JANVIER ET FÉVRIER 1861.

JANVIER.

La constellation qui dominait notre horizon à l'heure que l'usage assigne pour le renouvellement de l'année est celle des Gémeaux, que les anciens considéraient comme un symbole d'union et de concorde. En effet, à ce moment la Lune était encore loin d'être parvenue au sommet de la course qu'elle a dû parcourir pendant la première nuit de 1861. Elle ne s'est levée qu'à dix heures du soir, et par conséquent n'est passée au méridien que trois heures après l'instant où nos horloges ont sonné les douze coups de minuit.

La portion du ciel que notre satellite éclairait alors de ses feux n'était pas éloignée de la brillante constellation du Lion. Ce remarquable groupe d'étoiles s'étale, comme on le sait, sous la forme d'un immense trapèze dont les angles sont occupés par quatre étoiles. A l'un d'eux se distingue une étoile de première grandeur nommée Régulus, et à laquelle les astrologues attachaient la plus haute importance dans les horoscopes.

Dans les parages où brillait alors la Lune se trouvaient à la fois les deux plus grosses planètes connues des anciens, qui escortaient ainsi la reine des nuits dans sa course. Jupiter, qui s'était levé à huit heures et demie du soir, ne s'en trouvait éloigné que de 25 degrés environ et la précédait, comme pour annoncer sa venue. Saturne; au contraire, marchant en arrière d'une trentaine de degrés, semblait la poursuivre.

La lumière couleur de plomb de cet astre, si lent dans ses mouvements, a été pour ainsi dire éclipsée par le rayonnement du disque lunaire, qui, au commencement de janvier, brillait encore d'un assez vif éclat; car la Lune n'a atteint son dernier quartier que quatre jours après le commencement de 1861.

Les observateurs attentifs à la naissance de l'année nouvelle n'ont pas pu jouir cette fois du spectacle que présente ordinairement à cette époque la voûte étoilée, lorsque notre satellite se trouve près du méridien inférieur et que le ciel est serein. Rien n'égale la majesté de la scène qu'offrent les campagnes couvertes d'un blanc linceul de neige, sur lequel se reflètent les pâles et rares rayons des étoiles qui brillent au firmament.

Lorsque le nouveau cycle de trois cent soixante-cinq jours s'est ouvert à l'activité des hommes, Mars venait de fuir sous notre horizon comme s'il se fût empressé de se dérober. Il s'est caché vers onze heures du soir, allant porter sous d'autres climats ce que les astrologues nommeraient sa maligne influence. A ce moment, les deux planètes inférieures se trouvaient situées du même côté du Soleil, et le précédaient toutes deux; comme tous les jours, à l'heure de minuit, elles avaient à parcourir un arc considérable avant de venir frapper aux portes de l'orient. C'est seulement à cinq heures vingt-deux minutes que Vénus s'est élevée au-dessus de l'horizon. Quant à Mercure, il a été encore plus lent à se montrer : aussi a-t-il été noyé dans les rayons du premier soleil de l'an 1861.

Lorsque de faux savants essayaient de lire l'avenir en observant les mouvements des globes d'or qui se déplacent harmonieusement dans les espaces célestes, ils auraient pu tirer à volonté d'heureux présages ou de sinistres pronostics des conjonctions que nous venons de décrire; suivant qu'ils avaient besoin d'entretenir les espérances de leurs dupes, ou qu'ils croyaient avantageux de les épouvanter, ils trouvaient que la présence de Jupiter annonçait une année glorieuse, ou prétendaient que Saturne, rapproché du globe lunaire, annonçait de lugubres événements, funestes à l'humanité!

L'année 1861 sera féconde en phénomènes remarquables. Les révolutions des sphères célestes, que règle la loi de l'attraction universelle, offriront de splendides spectacles pendant les onze mois qui restent encore à parcourir, avant l'épuisement de la période où nous venons d'entrer. Plusieurs éclipses de Soleil, dont une totale; une éclipse de Lune; une disparition de l'anneau de Saturne; un passage de Mercure sur le disque du Soleil : voilà de quoi tenir toute l'astronomie en suspens, sans compter les comètes vagabondes qui peuvent secouer leur chevelure étincelante jusque dans nos régions inférieures.

Mais avant de décrire les phènomènes qui, enchaînés par un ordre immuable, vont se succéder avec une régularité parfaite, arrêtons notre compte avec le passé.

Le 11 janvier 1861 a eu lieu, sans que nous pussions nous en apercevoir, une éclipse annulaire de Soleil. Ce phénomène s'est passé bien loin de nous, et s'est produit à peu près au milieu de notre nuit, lorsque le Soleil se trouvait près du méridien inférieur.

Les navigateurs parcourant l'océan Indien et les habitants des nombreux archipels qui bordent cette mer ont pu voir notre satellite se projeter, comme une tache noire, sur le disque solaire. A un certain moment, lorsque le centre de la Lune a passé sur le centre du Soleil, une couronne éblouissante a régné tout autour du noyau opaque qui est venu s'interposer entre la Terre et l'astre des jours. Le phénomène a commencé à être sensible sur le parallèle de Bourbon, à peu de distance de cette île; il est venu expirer dans les mers de la Chine, à l'est de Manille. Environ huit heures après, il a été visible à Madagascar, dans la Nou-

velle-Guinée, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande. Chose assez étrange! il a commencé par Bourbon, au lever du Soleil, et fini par Tahiti, au coucher de cet astre. Les habitants de ces deux points isolés où flotte le pavillon français ont vu le même phénomène dans des circonstances bien différentes.

Deux jours seulement après cette éclipse intéressante a commencé l'année des Russes, qui, suivant le calendrier julien, sont en retard de douze jours sur les autres peuples européens. La réforme grégorienne ne s'est pas encore étendue jusqu'à eux; mais, les retards s'accumulant, ils finiront sans doute par s'apercevoir, au bout d'un nombre suffisant de siècles, qu'il est incommode d'avoir l'hiver au milieu des mois d'été.

FÉVRIER.

Cette année, la nouvelle Lune de février aura lieu le 9. C'est donc aux environs de ce jour que le ciel se prêtera le mieux aux observations faites à la vue simple.

La partie du ciel que le Soleil occupe alors est, sans contredit, la moins riche en astérismes (étoiles); par conséquent, notre ciel boréal est en ce moment dans toute sa splendeur nocturne. Sur dix-sept étoiles de première grandeur que présente l'étendue entière du firmament, on peut en contempler à la fois une douzaine lorsque les circonstances sont favorables. La voûte céleste offre, à minuit, un spectacle véritablement admirable. Lorsque la Lune est nouvelle et que le ciel est serein, le nombre des étoiles visibles à l'œil paraît considérable, et les amateurs d'astronomie stellaire peuvent explorer à leur aise toute la région céleste qui s'étend du Taureau et d'Orion jusqu'au Bouvier et jusqu'à la Vierge. Cependant, la richesse du ciel étoilé n'est pas aussi grande qu'on pourrait le croire au premier abord. Le spectateur se trouve malgré lui le jouet d'une illusion dont Arago a trouvé une explication ingénieuse, et qui augmente considérablement l'effet optique. En effet, des étoiles dont l'éclat est assez faible pour qu'elles ne puissent être aperçues isolément d'une manière distincte, possèdent encore la force de donner aux parties latérales de la rétine la sensation d'une lumière lointaine et d'une lueur fugitive.

Du reste, cette illusion n'est pas la seule à laquelle les observateurs soient exposés. Humboldt fait remarquer, dans son *Cosmos*, que les rayons qui accompagnent les étoiles disparaissent quand on les regarde à travers un très-petit trou percé dans une carte à l'aide d'une aiguille. Cet astronome a fait l'expérience sur Sirius, qu'il a vu ainsi comme un simple point lumineux tout à fait dépourvu de rayons.

Ce qui suffirait pour prouver d'ailleurs que ces appendices lumineux sont le produit d'une étrange illusion d'optique, c'est que tout le monde n'en voit pas le même nombre. Humboldt en comptait jusqu'à huit, régulièrement espacés. On en voit généralement cinq autour des étoiles brillantes.

C'est le 11 février que l'équation du temps atteint sa plus grande valeur. Elle s'élève, ce jour-là, à 14 minutes 34 secondes. Il y a donc déjà près d'un quart d'heure que nos horloges ont sonné midi quand le Soleil passe à notre méridien. Par conséquent, il faut ajouter cette quantité à l'heure que marquent les cadrans solaires, si on veut se servir de ces appareils pour régler les montres ou les pendules, instruments qui, comme on le sait, doivent avoir une marche uniforme d'un bout de l'année à l'autre.

Le 26 de ce mois aura lieu une très-forte marée, qui pourra être dangereuse si le vent vient augmenter ses effets en soufflant dans un sens défavorable.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Voy. t. XXVIII, 1860, p. 214, 263, 370, 383.

LA LOCOMOTIVE.

C'est en 1829 que la première locomotive sortit des ateliers de Georges Stephenson, armée de toutes pièces et prête à entrer en lice, comme la Minerve antique du cerveau de Jupiter. Mais un jour n'avait pas suffi à enfanter cette merveille; depuis plus de vingt-quatre ans la locomotive s'essayait à naître en rampant le long des chemins de fer établis dès la fin du dix-septième siècle pour le service des principales houillères anglaises.

Si nous pouvions nous reporter en 1804 et visiter l'un de ces chemins de fer primitifs, nous y verrions la lourde machine de Trewithick et Vivian, marchant avec la vitesse d'un cheval de roulage et suivie d'un wagon de charge portant des soufflets mus par la machine et servant à activer le feu. A cette époque, personne n'aurait osé songer à transformer ce lourd serviteur en une de ces machines élégantes de forme, ardentes à la course, qui nous entraînent avec une vitesse de douze lieues à l'heure.

Ce prodige fut réalisé par Georges Stephenson, à l'aide de deux moyens principaux, savoir : la construction de la chaudière tubulaire telle que l'avait proposée M. Seguin aîné, l'un de nos ingénieurs les plus habiles, et l'emploi de la vapeur injectée dans la cheminée de manière à augmenter le tirage. L'idée de ce dernier perfectionnement, attribuée pendant longtemps à un autre de nos compatriotes, M. Pelletan, paraît être d'origine anglaise. Mais il arrive souvent que dans les inventions modernes les hommes et les nations se rencontrent soit dans la théorie, soit dans la pratique.

Sans la chaudière tubulaire, la locomotive restait indéfiniment à l'état d'enfance. Comme l'a très-bien dit Arago, *la locomotive, c'est la chaudière;* en effet, pour imprimer à la locomotive une vitesse suffisante, il faut produire en peu de temps une énorme quantité de vapeur. La chaudière doit donc présenter une très-grande surface à l'action de la chaleur du foyer.

Pendant longtemps les progrès de la locomotive furent arrêtés par une difficulté imaginaire, contre laquelle les ingénieurs les plus habiles s'épuisaient en efforts inutiles. On craignait toujours que l'adhérence de la locomotive sur les rails polis ne fût pas suffisante pour empêcher les roues de tourner sur place sans faire avancer la machine et le convoi qu'elle remorque. C'est pourquoi Trewithick et Vivian, les premiers créateurs de la locomotive, recommandent dans leur brevet de rendre les jantes des roues suffisamment raboteuses pour qu'elles ne glissent pas sur les rails.

D'autres inventeurs allèrent encore plus loin : ils se servirent de rails dentés en forme de crémaillères et engrenant avec les roues de la locomotive, qui portaient aussi des dents. Un ingénieur habile, Brunton, eut même l'idée malencontreuse de faire agir le mécanisme moteur, non pas sur les roues, mais sur des espèces de béquilles s'appuyant sur le sol et se relevant alternativement, comme les jambes d'un cheval.

Enfin, en 1813, un ingénieur mieux avisé que les précédents, M. Blackett, démontra qu'en raison du poids énorme de la locomotive, l'adhérence entre les rails polis et les roues également polies est toujours suffisamment grande pour empêcher celles-ci de tourner sur place. Pour établir ce fait capital, il fit des expériences nombreuses, par lesquelles on aurait dû commencer, plutôt que de s'en rapporter à des idées théoriques contestables.

Depuis 1830, la machine locomotive a reçu, dans les détails de sa construction, d'importants perfectionnements.

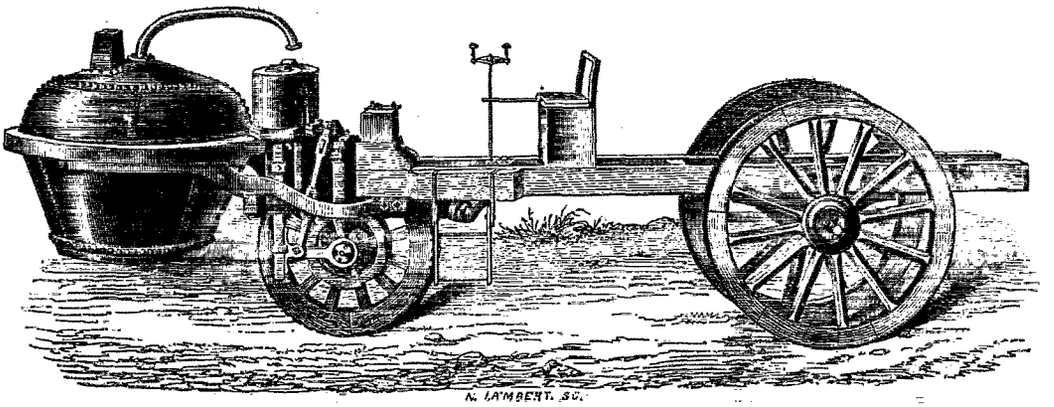


Fig. 1. — Voiture à vapeur de Cugnot (sous Louis XV).

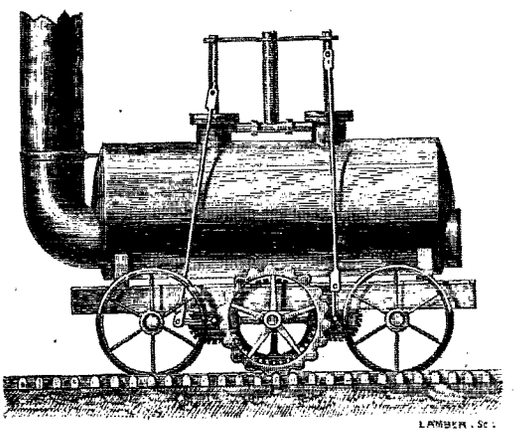


Fig. 2. — Locomotive à roues dentées, de Blenkinsop (1811).

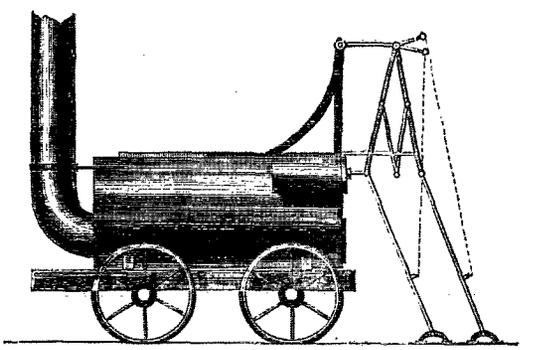


Fig. 3. — Locomotive à jambes, de Brunton (1813).

Les locomotives qui circulent actuellement sur les chemins de fer appartiennent à deux espèces bien distinctes :

1° La machine à marchandises, destinée à traîner les plus lourds convois avec une vitesse modérée. Les roues motrices sont de petit diamètre; le poids de la machine est très-considérable, et son aspect général rappelle celui d'un fort cheval de roulage.

2° La machine à voyageurs, qui transporte à grande vitesse des convois plus légers que les trains de marchandises, possède au contraire les formes élancées du cheval de course. Les roues motrices ont un diamètre très-considérable, de sorte que chaque fois qu'elles se développent sur le rail, elles font avancer la machine d'une grande longueur.

C'est M. Crampton qui a réussi le premier à construire de puissantes machines pour les grandes vitesses. Afin de pouvoir augmenter suffisamment le diamètre des roues motrices, il eut l'idée heureuse de les placer à l'arrière de la machine, ce qui permit de maintenir la chaudière assez près du sol pour conserver la stabilité du système.

Pour donner à nos lecteurs une idée exacte des progrès immenses réalisés dans la construction des locomotives, nous réunissons ici les dessins des principales machines de ce genre, en terminant par les plus modernes (1).

La figure 1 représente la *voiture à vapeur* de Cugnot, qu'on peut voir encore au Conservatoire des arts et métiers. Cugnot était un habile officier du génie (né en 1725, mort en 1804). C'est à lui qu'on doit les premiers essais sur l'application de la vapeur à la locomotion.

La machine de Cugnot fut essayée sur des routes ordinaires; mais la première locomotive qui ait circulé sur un chemin de fer fut construite par Trewithick et Vivian. En

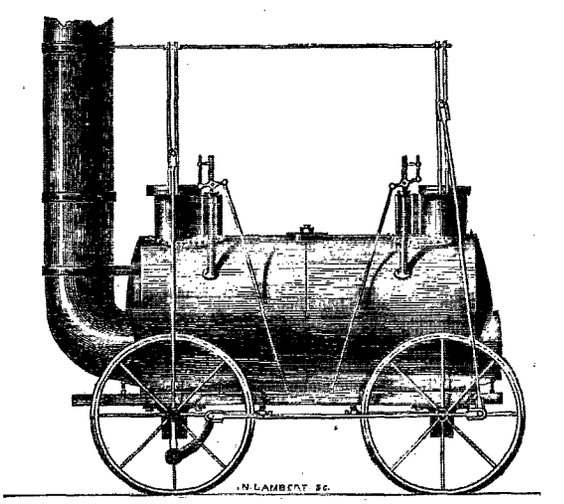


Fig. 4. — Locomotive à roues couplées, de G. Stephenson (1815).

1811, Blenkinsop crut apporter un perfectionnement à cette machine primitive en employant pour roues motrices des roues dentées engrenant avec des rails en forme de crémaillères (fig. 2).

(1) Nous empruntons en partie ces dessins au bel ouvrage de M. Perdonnet intitulé : *Notions générales sur les chemins de fer*, et publié par Lacroix (1 vol. in-12).

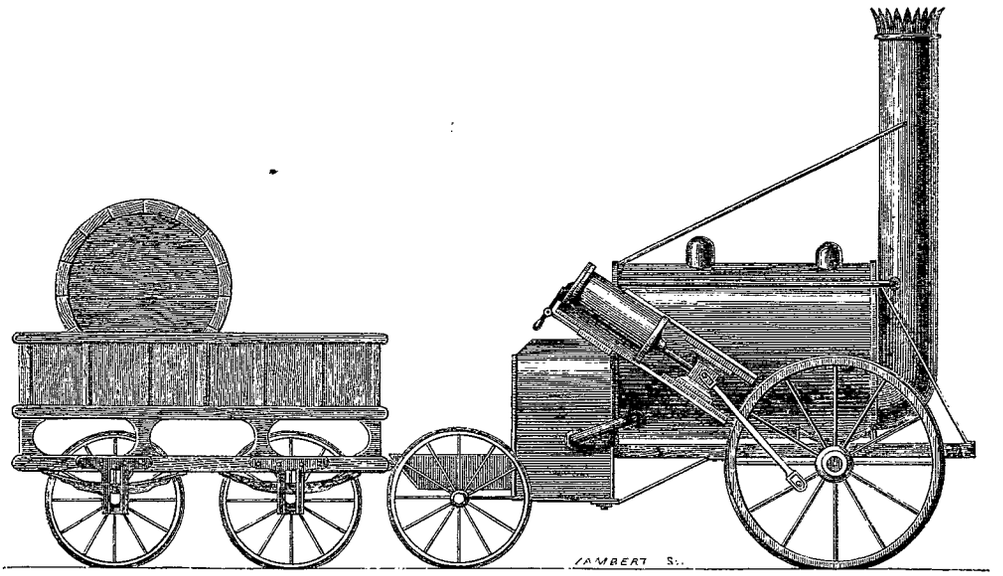


FIG. 5. — La *Fusée*, de Georges Stephenson (1829).

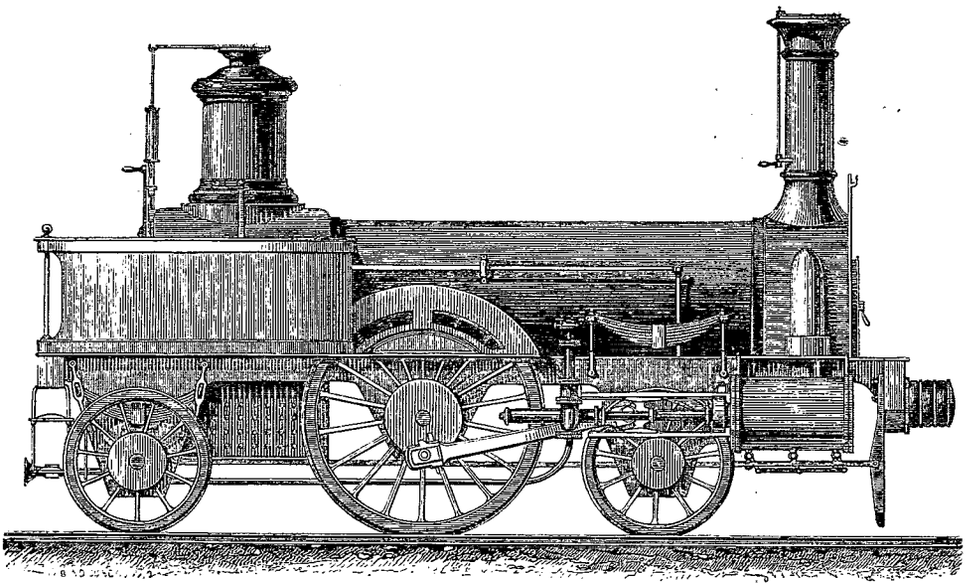


FIG. 6. — Locomotive à voyageurs, moyenne vitesse.

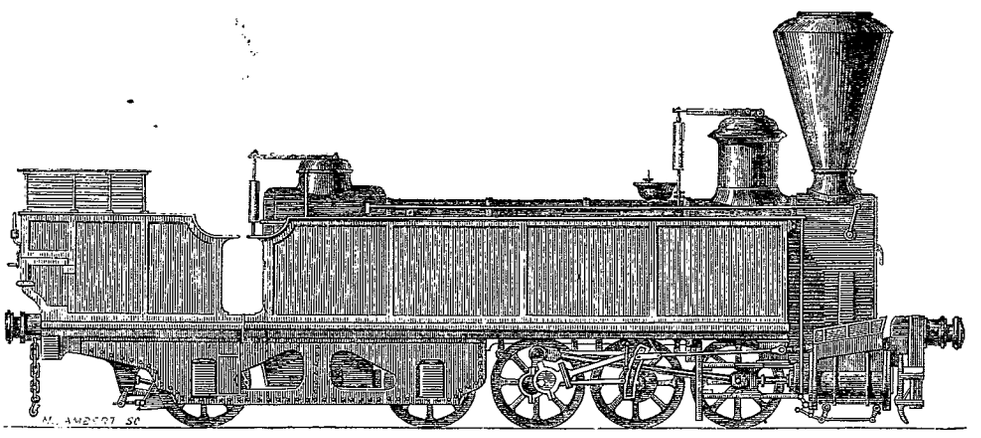


FIG. 7. — Locomotive Engerth.

Deux ans plus tard, Brunton remplaçait les engrenages par une paire de *jambes* placées à l'arrière de la machine et s'appuyant l'une après l'autre sur le sol (fig. 3).

Ces deux inventions n'étaient propres qu'à entraver les

progrès de la locomotive. Mais après les travaux de Blackett (dont nous avons parlé plus haut), Georges Stephenson construisit, en 1815, une machine à roues couplées (fig. 4), bien supérieure aux précédentes, et fonctionnant régulièrement par la seule adhérence déterminée entre les roues et les rails par le poids de la machine.

De 1815 à 1829, la locomotive reste à peu près stationnaire. Mais c'est en 1829 que parut *la Fusée*, sortie des ateliers de Georges et de Robert Stephenson (fig. 5). Grâce à la chaudière tubulaire et au tirage produit par l'injection de la vapeur dans la cheminée, cette machine célèbre réalisa une véritable révolution dans la locomotion sur les chemins de fer.

Toutefois, *la Fusée* nous paraîtra bien mesquine si nous la comparons aux puissantes locomotives modernes, et nos lecteurs croiront à peine que cette machine ait pu faire ses dix lieues à l'heure au concours ouvert, en 1829, sur le chemin de fer de Liverpool à Manchester.

La figure 6 représente une locomotive à voyageurs, en usage pour les moyennes vitesses. Les machines à marchandises présentent une disposition analogue; seulement les roues motrices ont un diamètre moindre et sont au nombre de plusieurs paires. Toutes les roues du même côté sont *couplées*, c'est-à-dire réunies par une même tige qui leur communique le mouvement.

Comme type de puissantes machines à marchandises, pouvant remonter de fortes pentes et passer dans des courbes de petits rayons, nous ne pouvons rien citer de mieux que la machine Engerth (fig. 7). Cette locomotive a été construite pour le service des rampes du Sœmmering (Autriche). Sur les lignes françaises, on emploie aussi les locomotives Engerth pour les transports à grandes dis-

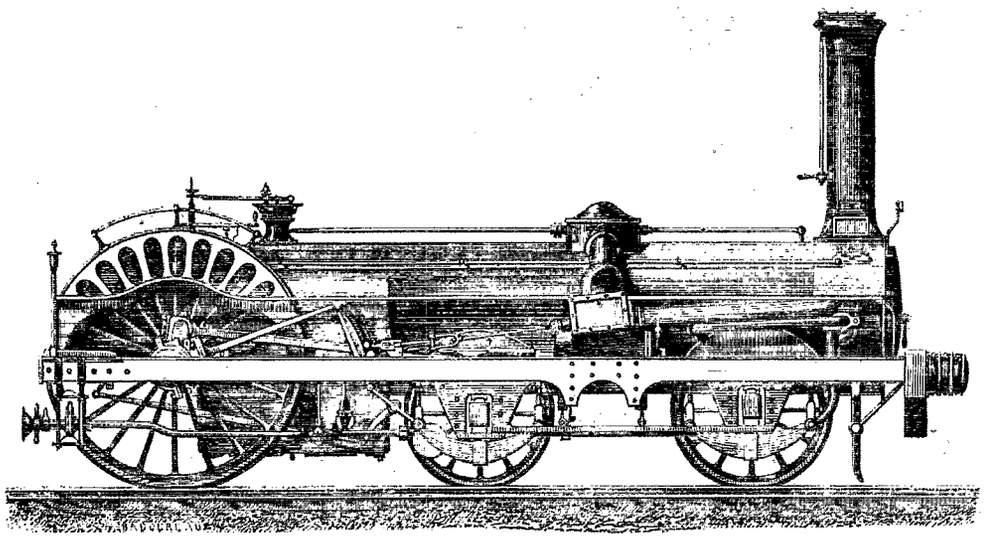


Fig. 8. — Locomotive Crampton, grande vitesse.

tances de la houille ou autres marchandises encombrantes.

Enfin la figure 8 représente la locomotive Crampton, exclusivement destinée aux grandes vitesses. Les roues motrices, de très-grand diamètre, sont placées à l'arrière de la machine.

La suite à une autre livraison.

LE VOILE NOIR.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 7, 10.

Après les funérailles, la vie revient : la vie dure, froide, inexorable, frappe à la porte de l'affligé, le somme d'un ton impératif d'agir, impose ses lieux communs à la douleur. Le monde ne saurait nous attendre; le monde n'a pas de loisir pour les larmes; il marche et traîne avec lui dans sa course implacable ceux qui, las et surchargés, auraient tant besoin de repos!

La mère eût voulu s'ensevelir dans sa tristesse. Il en est qui ne veulent pas être consolés; la condoléance des amis leur semble dérisoire. En effet, rien ne montre plus le vide de l'humaine nature que le néant de ses consolations.

Seul, le père Peyson ne se laissait pas éconduire. Il avait l'irrésistible autorité de ses cheveux blancs, de sa longue expérience des misères terrestres. Il vint avec ce tendre et respectueux silence que gardent tous ceux qui ont souffert devant le divin mystère de la douleur. De temps à autre il jetait sur les eaux troublées de rares paroles : semences stériles aux heures d'angoisse, mais destinées à germer après que les grandes eaux se seraient retirées. Il veillait près de l'âme en détresse comme une mère épie et attend la crise qui doit décider de la vie ou de la mort de son enfant; car il savait bien que les grandes douleurs ne nous laissent jamais tels qu'elles nous ont trouvés; qu'au cœur meurtri et mal pansé il se forme souvent un calus qui l'endurcit et le déforme.

Il avait un inépuisable fonds de patience pour chaque phase de la douleur; il savait que l'âme est d'abord aveugle, sourde, muette. Il ne s'alarmait pas lorsque le retour à la vie ramenait des spasmes et des convulsions morales. Dans toutes les grandes douleurs viennent les heures de lutte, où l'âme tentée gémit, murmure, se révolte; où de noires et sceptiques pensées tourbillonnent comme une nuée de feuilles mortes et pénètrent dans ses profondeurs.

— Qu'ai-je donc appris en voyant le monde à travers ce haïssable voile? disait la mère désolée au vénérable ecclésiastique, un jour qu'ils sortaient ensemble d'une autre maison dont l'ange exterminateur avait touché le seuil. Je me confiais à Dieu comme à un père indulgent. Dans la lumière de sa bonté, la vie me semblait radieuse; maintenant, je ne vois plus que son inflexible rigueur. Jamais auparavant je n'avais soupçonné ce qu'il y avait d'affliction et de deuil dans ce petit village : à peine renferme-t-il une seule demeure qui n'ait été visitée par quelque terrible épreuve. Que de familles ont eu à pleurer quelques-uns des leurs depuis notre grande perte! Je n'ouvre pas un journal que je n'y voie le récit de quatre ou cinq morts accidentelles,

quelquefois plus cruelles et plus tragiques même que celle de notre chère enfant. Ce matin encore je lisais qu'en l'absence d'une pauvre blanchisseuse partie pour aller gagner le pain quotidien de la famille, sa maison avait brûlé et ses enfants aussi. L'autre jour, c'était le fils unique d'un aveugle noyé devant son père incapable de le sauver. Hier, j'ai visité la pauvre ouvrière que vous connaissez; à force de travail et de privations, elle a élevé un fils docile, beau, laborieux, intelligent, et le voilà frappé d'un mal incurable; il sera enlevé à sa mère, tandis que des êtres inutiles ou nuisibles seront épargnés. Ah! ce voile noir, en dessillant mes yeux, ajoute les douleurs du monde entier à mes propres douleurs! Comment puis-je croire à l'amour de Dieu?

— Ma fille, dit le vieillard, je ne suis point novice en ces choses. J'ai perdu ceux que j'aimais; j'ai traversé de mauvais jours; il a plu au Seigneur de m'éprouver par les reproches, les contradictions, le dédain. Chaque croix me semblait plus lourde que la précédente; chacune, à son heure, dépassait la mesure de mes forces, et je m'écriais : « Tout, mon Dieu, excepté cette angoisse! » Et cependant, aujourd'hui que je regarde en arrière, je vois qu'il n'est pas un de ces maux qui n'ait enfanté un bien. Chaque épreuve a dompté un vice, redressé un mauvais pli de l'âme, délié une de ses chaînes, hâté l'accomplissement d'un bon désir. Dieu, qui m'a pris les objets de mes plus tendres affections, m'a donné plus d'amour, plus de résignation, plus de puissance pour consoler. Que de fois ne lui ai-je pas rendu grâces de souffrances qui, dans mon ministère, m'ont aidé à soutenir et à sauver ceux qui périssaient!

— Ah! reprit la pauvre mère, je comprends l'apaisement de votre douleur devant les fruits que vous en recueillez; mais moi, je n'en deviens pas meilleure; au contraire, je suis écrasée, anéantie, mais non corrigée.

— Prenez patience avec vous-même, ma fille; les pleurs doivent avoir leur cours. Tout ne vient pas à la fois. L'épreuve *présente* n'apporte pas avec elle de joie, mais la paix vient *ensuite*. Ayez foi dans l'avenir. Ce n'est pas pendant la tempête que les pauvres naufragés peuvent recueillir les épaves du vaisseau qui a sombré; mais quand les flots et les vents s'apaisent, leurs trésors reviennent à la plage. N'avez-vous pas déjà recueilli quelques épaves de votre grand naufrage? L'affection qui existait entre vous et votre mari n'est-elle pas plus intime, plus profonde, depuis votre commune douleur? N'aimez-vous pas vos autres enfants d'une plus grande tendresse? Ne me disiez-vous pas que vous preniez part aux afflictions qui visitent chaque famille de ce village? Courage, mon enfant; cela est d'un bon augure! Autrefois, en lisant les journaux, vous étiez indifférente aux malheurs des autres; maintenant vous y pensez, vous y compatissez. Prenez à cœur la douleur du prochain, et votre cœur en deviendra plus profond et plus large. L'exemple du Sauveur nous montre que la souffrance est la voie de la perfection. Notre Père céleste est le Dieu de toute consolation; il est le consolateur suprême. Tous les autres mystères sont absorbés dans le mystère de la douleur divine. Dieu lui-même ne s'est pas refusé à souffrir; nous y refuserions-nous?

L'expérience confirma la sagesse de ces paroles du vieillard. Il n'est pas de tombe si nue qui ne reverdisse et ne se pare de fleurs. Le temps et son baume salutaire cicatrisèrent les plaies de la famille de Rose. Aux larmes succédèrent les pieux et tendres souvenirs. La place restée vide au foyer perdit son amertume et devint un muet enseignement. Les vertus de celle qui n'était plus semblaient, comme les graines éparses de la fleur flétrie, prendre racine et germer dans les cœurs de ceux qui lui survivaient. La mystérieuse influence des morts aimés est souvent plus bénie et plus efficace que les paroles des vivants.

La mère devint l'hôte habituel des pauvres logis où il y avait des affligés à consoler, des souffrances à guérir. Une source d'amour plus profonde et plus pure jaillit en elle; et l'amour, même quand il naît de la douleur, amène avec lui la paix. Bien des cœurs s'appuyèrent sur le sien; elle ramena au bercail plus d'une brebis errante; elle soutint celles qui chancelaient, elle releva celles qui étaient tombées. De même que du haut des cieux une âme bienheureuse regarde la terre et sourit à ses douleurs passées, l'âme peut ici-bas atteindre une sphère d'où elle domine la tempête qui a failli l'engloutir.

C'était par une après-midi d'été pareille à celle que nous avons décrite au commencement de cette histoire : la mère repliait ses vêtements de deuil. Elle prit le voile noir et le regarda quelque temps en silence. Que n'avait-elle pas vu et appris à travers ses sombres plis! Elle tourna sa pensée au dedans. Elle était redevenue calme, — dirai-je heureuse?... — Elle s'appuyait du moins sur une base plus ferme et plus large qu'autrefois. Un monde nouveau s'était ouvert à elle. Elle déposa, avec un sentiment de pieuse reconnaissance, le sombre voile auprès de ses plus précieux trésors; à côté de la souriante image de sa fille chérie, des boucles de ses blonds cheveux, et des fleurs qui s'étaient fanées sur son cercueil.

Il ne faut pas se mettre en colère contre les choses, parce que ça ne leur fait absolument rien.

MARC AURÈLE.

(Beaucoup d'hommes peuvent n'être considérés, sous ce rapport, que comme des choses.)

COSTUMES DE L'ILE DE RÉ.

L'île de Ré, qui faisait autrefois partie de la province d'Aunis, appartient maintenant au département de la Charente-Inférieure. Située au niveau de la Rochelle, elle est séparée de la terre ferme par un canal étroit et peu profond. La côte orientale est basse et accessible; mais celle qui regarde l'Atlantique se dresse en falaises escarpées, contre lesquelles se brisent les vagues. Cette disposition du sol, jointe à d'autres observations géologiques, a fait penser qu'autrefois l'île de Ré, comme celle d'Oléron, formait le littoral du continent, et qu'elle en a été détachée par quelque éruption volcanique. Le gouffre de Chéverache, qui s'ouvre au milieu du pertuis breton, et qui a, dit-on, plus de cent brasses de profondeur, est peut-être le cratère par lequel a jailli le feu souterrain qui a bouleversé les terres et creusé un passage à l'Océan.

L'île de Ré a fourni à l'histoire de France un de ses épisodes les plus intéressants. En 1627, le duc de Buckingham l'envahit avec cent vingt vaisseaux et huit mille hommes, sous le prétexte de porter secours aux réformés de la Rochelle. Le marquis de Toiras, chargé de la défense de l'île, n'ayant que des forces insuffisantes, dut céder au nombre, et se retira dans le fort Saint-Martin. Buckingham l'y enferma, intercepta toute communication avec le dehors, et résolut de réduire la garnison française par la famine. Pour hâter la réussite de son projet, il rassembla toutes les femmes de l'île, et les fit chasser à coups de bâton vers la citadelle. Quand celles-ci, repoussées par les assiégés, qui n'avaient pas assez de vivres pour tant de bouches inutiles, voulurent revenir sur leurs pas, l'amiral anglais ordonna de faire feu sur elles. A cette vue, la garnison du fort ouvrit ses portes et reçut toutes celles qui avaient échappé aux balles de l'ennemi. L'une de ces malheureuses portait un petit enfant dans ses bras; atteinte d'un coup

de feu, elle s'arrêta dans sa fuite et tomba à terre; pour calmer les cris de son enfant effrayé, elle fit un dernier effort et lui présenta le sein. Quand les soldats du fort, émus de ce spectacle, accoururent à son secours, ils trouvèrent l'enfant qui suçait en souriant le sein de sa mère; mais celle-ci n'était plus qu'un cadavre.

Aucun secours de vivres n'arrivait dans la place. Buckingham avait fait construire dans la mer, en face de la citadelle, un barrage demi-circulaire, formé de gros mâts de navire reliés entre eux par des chaînes de fer. La disette se faisait de plus en plus sentir, et la garnison désespérée se voyait dans l'alternative, à moins d'être immédiatement secourue, de se rendre ou de mourir de faim. C'est alors que trois soldats prirent l'héroïque résolution de traverser à la nage le détroit qui sépare l'île du continent. Par une nuit obscure, ils se jetèrent à la mer. L'un d'eux se noya; l'autre, se sentant défaillir, revint au rivage; mais le troisième, nommé Pierre Lanier, continua sa route, tantôt plongeant pour éviter les chaloupes anglaises qui l'avaient aperçu et qui le poursuivaient, tantôt luttant contre les poissons qui se collaient à ses membres et l'empêchaient d'avancer. Enfin, mourant de fatigue, il toucha

Costumes de femmes de l'île de Ré. — Dessin de A. Varin, d'après nature.

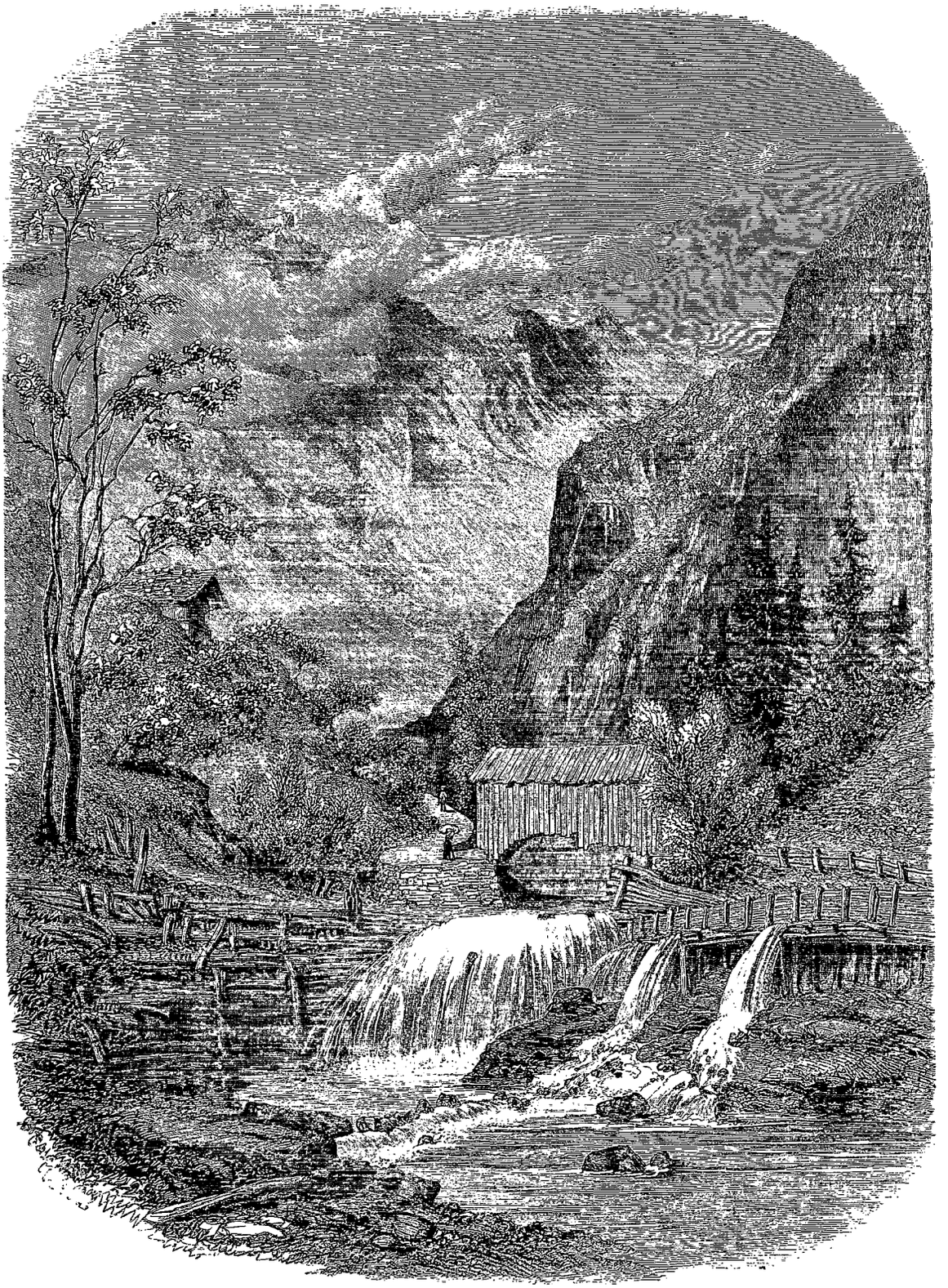
la côte, et, ne pouvant marcher, se traînant sur ses genoux et sur ses mains, il arriva au quartier du duc d'Angoulême. Il portait, suspendue au cou dans une boîte de plomb, une lettre de Toiras qui informait le duc que dans cinq jours, s'il n'était secouru, il serait forcé d'ouvrir ses portes. Ce court délai n'était pas expiré que douze bateaux chargés de vivres et de munitions franchissaient le barrage endommagé par une tempête récente, et, malgré les boulets de l'escadre anglaise, abordaient au pied de la citadelle, aux cris répétés de Vive le roi! C'était le jour de la fête de saint Denis. Aussitôt on fit circuler l'épigramme suivante :

Buckingham, vous avez juré
De prendre Saint-Martin de Ré.
Si saint Denis, seul et sans tête,
A renversé tous vos dessins,
Jugez que feront tous les saints,
S'ils vous rencontrent à leur fête.

Quelques jours après, vingt-cinq navires parvinrent encore à ravitailler la citadelle, et le duc de Buckingham perdit tout espoir de l'affamer. Après avoir inutilement tenté de la prendre d'assaut, les troupes anglaises se retirèrent, poursuivies et décimées par Schomberg, et se rembarquèrent pour l'Angleterre.

LA VALLÉE DE LA GIETAZ

DÉPARTEMENT DE SAVOIE.



La Vallée de la Gietaz, entre Flumet et le col des Aravis. — Dessin de A. Varin, d'après nature.

La belle vallée de la Gietaz est cachée dans un pli des Alpes, presque à égale distance d'Annecy et d'Albertville. A vol d'oiseau, on ne compterait guère que vingt kilomètres d'Annecy à la Gietaz; il y a plus loin pour les touristes; mais le pays charmant qu'on traverse occupe assez l'âme. La route est facile par Alex et Thones; à Saint-Jean-de-Sixt elle devient plus abrupte; adieu, chars et carrosses de montagne : il faut aller à pied ou à dos de mulet, par des sentiers tournants ou penchés, jusqu'à la Cluzaz, et franchir le col des Aravis. Ce col est à quinze cent deux mètres au-dessus du niveau de la mer. A mesure que l'on pénètre plus avant dans cette brèche aride, taillée au flanc des

granits sombres, l'alpestre austérité des monts met au cœur un sentiment grave, austère, profond; ce qu'on éprouve n'est pas de la tristesse, ce n'est pas du contentement, c'est une mélancolie douce et digne où il semble que l'on s'estime plus soi-même : on est heureux de respirer un air si vif et si fortifiant; et en même temps qu'on se sent petit, chétif, presque humilié, on est satisfait de poser un pied aventureux sur le bord des précipices et la crête des monts abrupts. Tout à coup, à un détour du col, la montagne déchire le voile gris foncé de ses masses granitiques; comme si elle voulait rasséréner les yeux et l'âme de ses visiteurs, elle découvre un panorama de chalets, de collines ombragées, de ruisseaux et de sources murmurant, bondissant, tombant en blanches cascades. C'est la vallée de Gietaz. Le voilà, ce jardin imprévu, creusé au flanc des Aravis. Les grandes herbes sont diaprées de fleurs alpestres; des bois d'essences variées et des coteaux abritent de pittoresques habitations; les champs, et les prés, et le bétail, ont toute l'apparence de la félicité. Le paysan au pas fier et posé, à la physionomie calme et loyale, rappelle les générations d'hommes forts et simples des traditions patriarcales. De tous côtés le paysage ressort en contrastes. Là, dans un coin, une cascade adossée à un pan de granit épand sa nappe écumante auprès d'une passerelle jetée sur un ruisseau qui bouillonne; là se hâte le Flon, cours d'eau qui descend du *Grand-Crete*, se grossit de petits affluents, serpente d'un bout à l'autre de la vallée, et va rejoindre, auprès de Notre-Dame de Bellecombe, l'Arly, rivière venue du mont Joli. Laissez aller vos regards où les conduisent la fantaisie et l'admiration : vous êtes à l'une de ces heures rares où l'âme semble planer entre le ciel et la terre, comme si elle était dégagée de ses liens matériels. Au milieu de ces spectacles grandioses, la pensée est plus haute et plus pure.

LE CIEL (1).

« Le fond de l'homme est l'inquiétude », a dit Massillon. Sans cesse agité par le désir de l'inconnu, l'homme se détourne de la terre qu'il touche et qu'il foule, vers l'espace dont il est environné, vers l'horizon qui recule devant ses pas, vers le ciel dont il ne sait ni le chemin, ni la distance. Il se plaît à le peupler de tout ce qu'il aime, de ce qu'il n'a pas et de ce qu'il n'a plus; il en fait la demeure de l'insaisissable idéal. Que d'êtres invisibles, que de corps glorieux ont régné, combattu, flotté dans l'azur; le ciel est plein de trônes écroulés, de religions évanouies, de radieuses chimères, vérités relatives auxquelles ont été suspendues les destinées humaines. Énumérer tous ces divins fantômes, n'est-ce pas faire l'histoire des plus nobles aspirations de l'âme? n'est-ce pas révéler l'homme moral, et célébrer les poésies des antiques théodicées?

Tournons les yeux vers l'Orient; volons en esprit au delà d'Athènes, plus loin que Jérusalem, qu'Ur en Chaldée; passons le Gange. Au-dessus des cimes blanches de l'Himalaya, des formes indécises, grandioses, ondoient sous le soleil. Ce sont les forces de la nature, à peine revêtues encore, par l'effroi ou la reconnaissance, de figures humaines; l'air, la lumière et l'étendue, chantés par nos ancêtres indiens sous des noms magnifiques : Indra, Agni, Varouna, premières émanations de la substance active; car le monde n'est pour la race arienne que le développement d'un germe qui contient tout, Brahma, flottant dans un œuf d'or sur les eaux primitives, comme le souffle divin dont parle Moïse. A côté de Brahma, principe des êtres, des philosophes ingénieux nous montrent Vishnou, la vie qui conserve, et Siva, la mort qui transforme. Autour de ces trois foyers, des étages sans nombre, noyés de clarté, portent les palais des génies, des femmes divines, des chanteurs qui s'inspirent de l'universelle harmonie. Les Perses, s'arrêtant à des idées moins hautes, moins compliquées, mais sœurs des visions indiennes, voient dans le jour et la nuit les constantes vicissitudes, les victoires alternées du bien et du mal, Ormuzd et Ahrimane, rois des anges et des démons. Moins variées et moins riches sont leurs célestes tribus que les races indiennes des Apsarâs, des Gandarvâs, dont les Hellènes ont fait leurs nymphes et leurs centaures; car les dieux du Thibet et du Gange, un moment chassés de leur ciel par de froides philosophies, ou par les extases bouddhiques, ont émigré, traversant l'Asie, dans les régions tempérées de l'Occident. L'atmosphère de la Grèce épure leurs contours, et d'incarnations monstrueuses fait des dieux humains; la fraternité des êtres vivants qui s'épanouissait dans l'air dévorant de l'Asie se rompt comme une chaîne mal attachée. L'humanité s'isole du règne animal; elle a progressé, et la nature vivante est restée stationnaire autour d'elle. Toutefois, quelques animaux humains gardent, en Grèce, l'empreinte de leur origine; mais leurs troupeaux ne souillent plus l'azur. Sylvains aux pieds de bouc, centaures aux croupes de cheval, sphinx aux griffes léonines, sirènes aux écailles d'argent, sont relégués sur le sol ou dans les eaux; à peine reste-t-il des ailes aux harpies et aux chimères. La beauté, les proportions harmonieuses, donnent seules droit à l'entrée de l'Olympe; Vulcain, génie inventeur, est relégué dans les cavernes pour cause de laideur.

Mais l'immortalité décernée par les poëtes aux divines figures ne les sauve pas de la décrépitude; elles ont trop de l'homme pour ne pas vieillir. Déjà Socrate les écarte, comme Énée chassait de son glaive les ombres vides des enfers. Si Platon aime à leur conserver leurs noms, il les anime d'un esprit nouveau. Zéus, le grand roi, poussant dans le ciel un char ailé, s'avance le premier : il règle et ordonne toutes choses; sur ses pas se presse une armée de dieux et de génies préposés à onze régions. Seule, Estia, le feu vivant, l'âme du monde, garde le palais des dieux. Précédé du cortége céleste, vient celui qui toujours veut, toujours peut, l'Amour; car la Haine est bannie du divin chœur. Aspirant au festin sublime, ils atteignent la suprême voûte et touchent déjà l'infini. Puis Platon, dans un noble orgueil, mêle les âmes à ces êtres surnaturels qui cherchent la substance divine. Elles ont deux coursiers, mais qui ne marchent pas, comme ceux des dieux, d'une allure toujours égale; l'un, le mauvais, tire vers la terre et pèse aux mains du guide. C'est une lutte décisive; car l'âme qui peut atteindre la coupole bleue, s'élancer et s'arrêter sur le dos du ciel, est proclamée immortelle; un tourbillon d'extase l'emporte; dans sa course, elle voit de près la justice, la sagesse, et la science telle qu'elle réside dans l'essence éternelle; lorsqu'elles rentrent à leur demeure, le guide, arrêtant les coursiers, les nourrit d'ambroisie, les abreuve de nectar. D'autres, moins heureuses, gênées par l'indiscipline des coursiers, ne peuvent élever dans l'espace extérieur, au-dessus du ciel, que la tête du guide; encore voient-elles au passage les vertus idéales. Celles-ci s'élèvent et retombent au gré des coursiers, voient et ne voient pas; celles-là, aspirant toutes au sommet qu'elles ne peuvent atteindre, essayent de se dépasser, et se choquent dans l'atmosphère; beaucoup se sont blessées à l'aile; toutes, brisées par la fatigue, reviennent sans s'être rassasiées de la vue de l'Être. Celles qui ont perdu leurs ailes sont emportées jusqu'à la rencontre d'une substance solide où elles s'incorporent. Ce sont les vivants, les hommes;

(1) Nous devons ces ingénieuses perspectives du ciel idéal à la collaboration de M. André Lefèvre.

mais tout espoir ne leur est pas ravi. Jugées après l'épreuve terrestre, les âmes sont récompensées ou punies. Les unes subissent l'expiation dans de souterraines demeures; les autres, allégées, reprennent leurs ailes et habitent quelque région supérieure.

N'entrons-nous pas déjà, conduits par le sage, dans le ciel occidental, le ciel chrétien, destiné à la gloire des saints, aux mémoires chéries, à la splendeur du juge porté sur les nuées? Les génies de Platon sont les frères de ces archanges et de ces chérubins qui, poussant devant eux les légions alourdies des dieux romains, ont percé de leurs glaives de flamme les nuages amoncelés à l'occident, dissipé le Valhalla d'Odin, la cour sanglante de Thor, et coupé sur les chênes celtiques le dernier gui sacré.

Si quelques divinités brahmaniques viennent encore tremper leurs pieds dans le Gange; si les peuplades séduisantes, impures, balayées par le Verbe, se reformant derrière le vainqueur, ont trouvé un refuge dans le paradis de Mahomet; si enfin les enchanteurs et les fées, les mânes des héros d'Ossian, planent encore dans les brumes de la Gaule, que ces spectres tiennent peu de place dans les cieux modernes agrandis par la science! La pensée humaine aujourd'hui, crevant cet azur où les Grecs voyaient une voûte de cristal, s'envole d'étoile en étoile, se joue sur la Voie lactée dans la poussière argentée des mondes futurs, et ose pénétrer dans le foyer du soleil, plus grande qu'Empédocle descendant au fond embrasé de l'Etna. Que les philosophes, que les rêveurs, ambitieux artistes, remplissent sans scrupule de leurs compositions, paradis et purgatoires, cette coupole insaisissable, ils ne la couvriront jamais tout entière; ils y laisseront toujours une échappée par où l'humaine inquiétude s'élancera d'un vol indéfini vers des sphères plus inconnues. Le ciel doit à jamais demeurer, pour les langues humaines, le séjour de la perfection, de la beauté, de l'impossible; l'azur est l'emblème de la paix, de la béatitude où aspirent ces âmes privilégiées qui n'ont pas perdu leurs ailes dans les labeurs de la vie terrestre. C'est là que les âmes aimantes trouvent leur étoile; elles vont,

Comme on voit, en automne, un couple solitaire
De cygnes amoureux
Partir en s'embrassant du nid qui les rassemble,
Et vers les doux climats qu'ils vont chercher ensemble
S'envoler deux à deux.

LAMARTINE.

VISITE AUX CITÉS OUVRIÈRES DE MULHOUSE.

Premier article.

Un dimanche d'été, je me trouvais à Mulhouse, plus désœuvré que ne le fut jamais un Parisien en province. Que faire à Mulhouse un jour de repos? Le repos à Mulhouse, est-ce vraiment possible? Lorsque le coton cesse de s'enrouler autour des innombrables broches des filatures, de courir sur les métiers à tisser ou sur les rouleaux d'impression, Mulhouse n'a pas plus de raison d'être que Thèbes ou Memphis d'antique mémoire; encore dans ces vieilles cités égyptiennes a-t-on des ruines à contempler; mais ici pas de monuments, pas de promenade publique, pas même de musique militaire, cette distraction officielle des plus petites sous-préfectures. Le Parisien est tout à fait dépaysé; ses poumons aspirent après le suave mélange de poussière et de fumée de tabac qui remplace l'air à Paris.

Irai-je visiter la Tannenwald, belle forêt qui domine Mulhouse et à laquelle mènent plusieurs routes pittoresques bordées de villas? C'est la première chose que j'ai vue en arrivant ici. Question de principe : toute forêt, toute rivière a droit à ma première visite, non pas seulement parce que ce sont choses fort agréables à voir, mais aussi parce que les bois et les cours d'eau sont les premiers bienfaiteurs de tout pays.

D'ailleurs je garde rancune à la Tannenwald; elle abuse du nom qu'elle porte pour tromper les gens qui lui rendent visite. Ce nom signifie *forêt de sapins*, et vous n'y trouvez pas un seul sapin. Si vous réclamez, on vous montre quelques pins plantés dans un coin de la forêt; si vous insistez, on vous renvoie aux sapins des Vosges ou de la Forêt-Noire, à votre choix.

Je m'empresse de tourner le dos à cette forêt de mauvais aloi, absolument comme si c'était la forêt de Bondy, et je m'avance au nord de la ville, où sont situées les cités ouvrières qui, le dimanche, doivent être peuplées de tous leurs habitants.

Je suis bientôt hors de la ville, et je m'avance vers une famille d'ouvriers assis devant une maison de coquette apparence; je demande où sont les cités ouvrières.

« C'est ici, me répond en allemand le chef de la famille. Monsieur est étranger (au premier mot d'allemand que vous risquez, l'Alsacien sourit et vous décerne ce titre); je vais le conduire près du surveillant, qui lui fera voir en détail *nos établissements* et quelques-unes de nos maisons. »

Nous traversons plusieurs rues bien alignées, bien pavées, éclairées au gaz et pourvues de fontaines.

Toutes les constructions qui bordent ces rues sont établies sur le même plan. Ce sont de jolies maisons entourées de jardins fort bien cultivés.

Les habitants sont tout endimanchés. Décidément ce sont bien là les cités ouvrières, ce que j'avais peine à croire, car je m'attendais à voir d'immenses casernes à quatre ou cinq étages, pressées l'une contre l'autre, avec de petites cours semblables à des puits.

Nous arrivons à la maison du surveillant, située sur la place principale (qu'on voit à droite de la vue d'ensemble, page 28). A côté se trouvent l'école, la salle d'asile et la chapelle. Ces bâtiments plus élevés que les maisons de la cité et construits en encoignures sur la place, ce sont les bains publics, le lavoir, la boulangerie, le restaurant et les magasins de denrées, meubles et ustensiles de première nécessité que la Société des cités ouvrières achète en gros et revend au plus bas prix possible.

La boulangerie, qui fonctionne à l'aide d'appareils mécaniques perfectionnés, livre le pain au-dessous du prix courant. Non-seulement l'ouvrier paye moins cher, mais il est sûr de ne pas être trompé sur le poids du pain et sur la manière dont il est cuit; car chacun sait que le pain vendu au poids est souvent trop peu cuit et retient par conséquent trop d'eau.

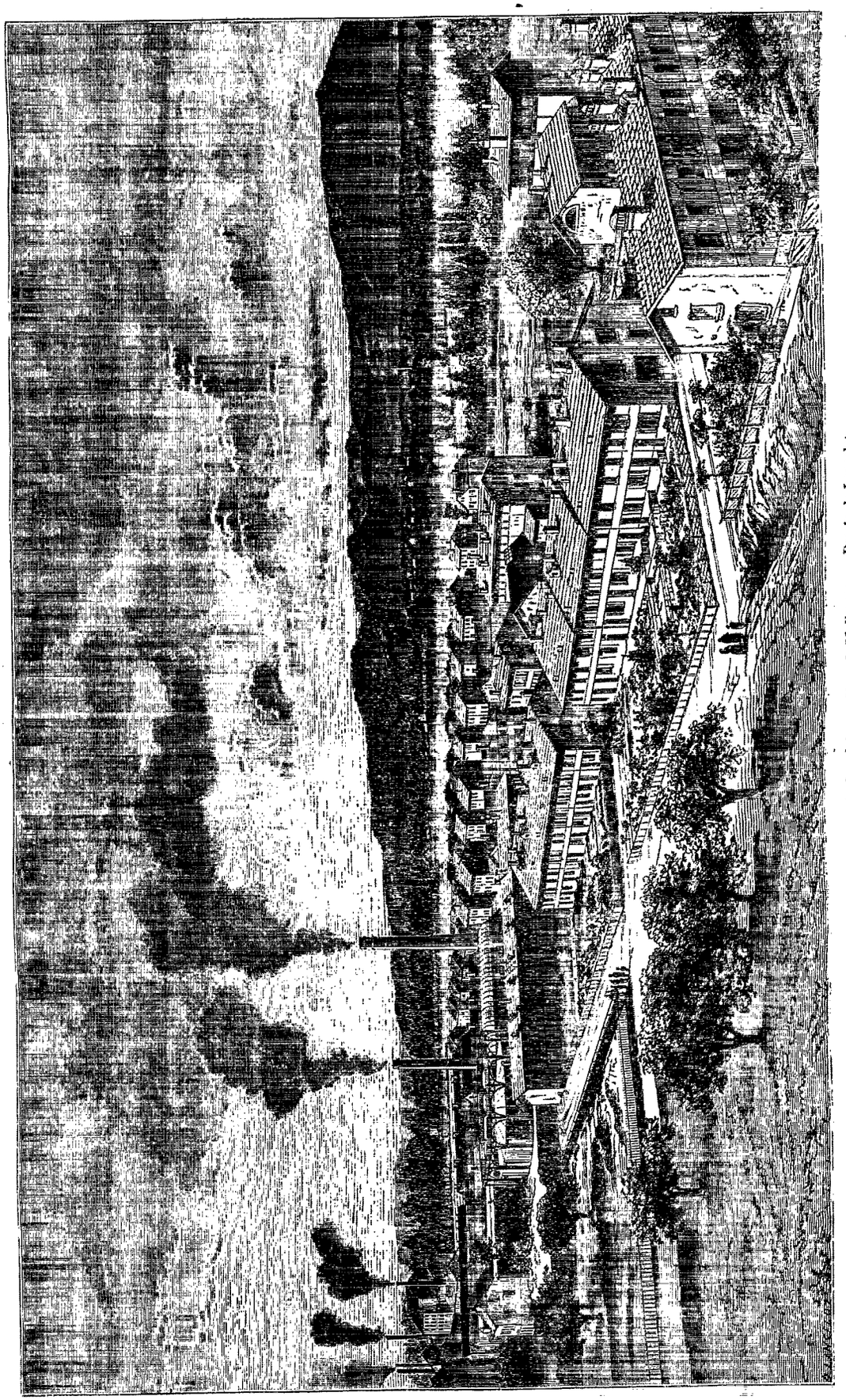
Mais l'homme ne vit pas seulement de pain, et voici un restaurant fort bien tenu, avec place pour deux cent cinquante personnes. Ici l'habitant de la cité peut faire un repas convenable pour la somme incroyable de 30 ou 35 centimes.

Voici du reste quelques-uns des prix de cet établissement, moins somptueux, mais plus utile que le café Anglais ou la Maison-Dorée :

Une portion de pain	05 cent.
Soupe grasse ou maigre (une respectable assiettée)	10
Bœuf	10
Légumes	10
Veau rôti (ou autre viande rôtie)	15
Un demi-verre de vin	10

Le plus grand nombre des ouvriers dîne avec soupe, bœuf, légumes et pain; total, 35 centimes.

Je lis avec attention le règlement du restaurant, et je constate par mes propres yeux que les bonnes dispositions



Vue perspective d'une partie des cités ouvrières de Mulhouse. — Dessin de Lancelot.

qu'il renferme sont suivies de point en point; qualité essentielle qui manque à la plupart des règlements, lesquels seraient presque tous parfaits s'ils étaient seulement exécutés.

Parmi les dispositions les plus sages de ce code gastronomique, je citerai surtout :

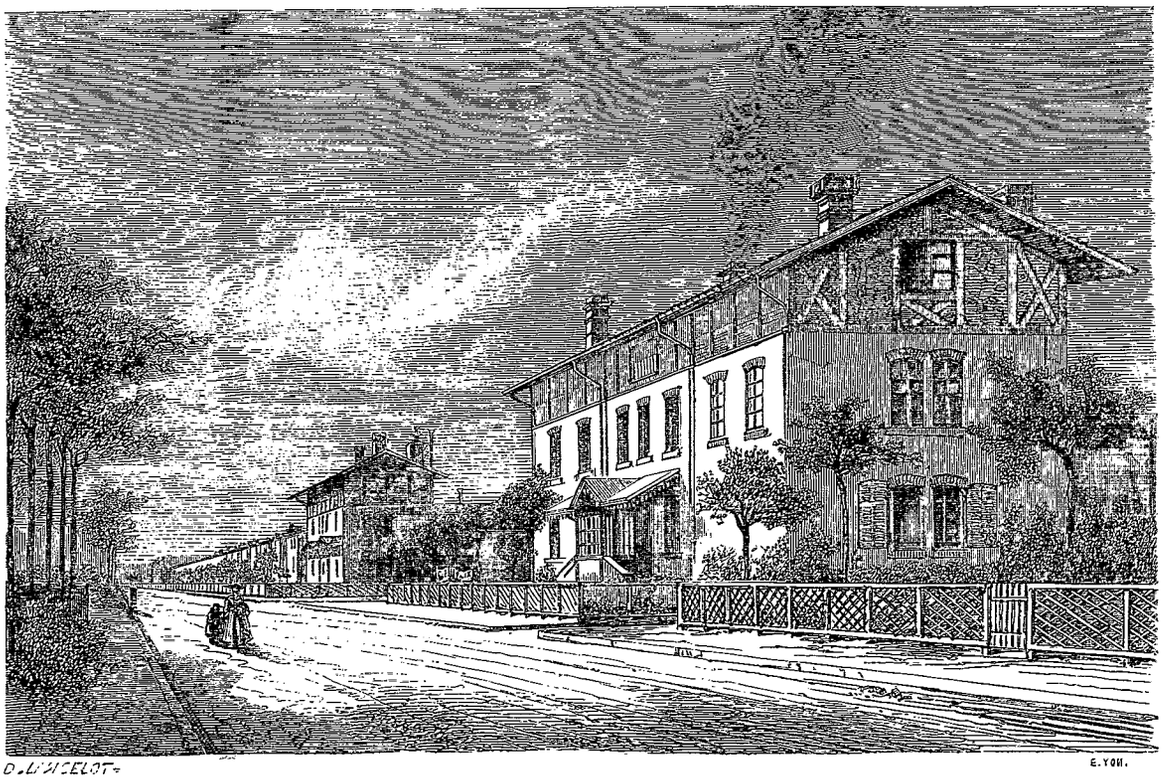
Le refus de donner à chaque consommateur plus d'un quart de litre de vin par repas;

La défense absolue de fumer dans l'établissement, et *même d'y allumer du tabac.*

Ces deux décrets, dirigés spécialement contre la pipe et la bouteille, deux ennemies implacables de la bourse et de la santé du travailleur, ne peuvent que fortifier les bons ouvriers dans les résolutions qu'ils prennent pour marcher dans la bonne voie, malgré les entraînements de tout genre. Combien d'apprentis ou de jeunes ouvriers sont devenus ivrognes et fumeurs pour avoir d'abord bu et fumé par instinct d'imitation, pour avoir voulu se poser en hommes dans les cabarets où la population ouvrière est trop souvent obligée de prendre ses repas!

Depuis plusieurs années, le restaurant des cités ouvrières fonctionne à la satisfaction de tous; mais, à l'origine de cette utile création, les objections n'ont pas manqué, et comme l'expérience en a fait bonne justice, j'en citerai quelques-unes. En procédant ainsi, on peut épargner dans l'avenir bien des difficultés aux fondateurs d'œuvres philanthropiques.

Plusieurs sociétés alimentaires, créées sur divers points de la France et des principaux États de l'Europe, ont donné d'excellents résultats, notamment à Grenoble (1). Une semblable société fut fondée en 1848 dans le quartier de Dornach (faubourg de Mulhouse). Elle rencontra plus d'un obstacle; mais en présence des résultats obtenus, la Société des cités ouvrières n'hésita pas à demander le concours de cette société pour la création d'un restaurant spécialement destiné aux cités ouvrières.



Cités ouvrières de Mulhouse. — Boulangerie, Restaurant, Bains, et Lavoir public. — Dessin de Lancelot.

On reprochait surtout à la Société alimentaire de Dornach d'admettre beaucoup de gens relativement aisés, qui profitaient plus que les simples ouvriers des avantages de l'association. Mais l'expérience a prouvé qu'il y a plutôt avantage à admettre des consommateurs aisés, habitués à manger beaucoup plus de viande que les ouvriers, ce qui permet d'améliorer à la fois le bouillon et la viande, en introduisant celle-ci en plus grande quantité. Il y a donc, en réalité, profit pour le pauvre, pour le riche et pour la bonne réputation du bouillon de la Société.

Une seconde objection paraît plus sérieuse. On a reproché à la Société de donner de trop petites portions de soupe ou de légumes, de sorte qu'il faut y revenir trop souvent pour nourrir une famille. Mais la Société s'est attachée à livrer des aliments substantiels renfermant, sous un petit volume, plus de nourriture réelle que la soupe à grande eau des petits restaurants ou même des ménages d'ouvriers. La nourriture à l'*eau chaude*, usitée dans la plupart de ces ménages, trompe momentanément un estomac affamé; mais, au bout de quelque temps, la faim reparaît, et ce n'est qu'à force de pain qu'on parvient à l'apaiser.

On a constaté qu'il faut un certain temps pour que des ouvriers habitués à une nourriture plus abondante que substantielle, s'accoutument à un régime plus fortifiant et fondé sur de plus petites quantités de nourriture.

Mais de nombreux exemples ont prouvé qu'une fois cette habitude prise, l'ouvrier se porte beaucoup mieux, tout en vivant plus économiquement. En effet, la consommation du pain de la famille diminue d'un tiers, et lui procure une économie de 4 à 6 francs par mois.

C'est dans les bâtiments du restaurant que se trouvent les magasins d'épicerie, de mercerie, de chaussures, d'habillements confectionnés, de literie, de meubles et d'ustensiles de ménage, où l'ouvrier peut trouver aux meilleures conditions tout ce qui est nécessaire à la vie. Le combustible est aussi livré pour le prix coûtant aux ouvriers habitant la cité.

En face du restaurant se trouvent les bains et le lavoir. Ces deux établissements offrent de même des conditions de bon marché vraiment incroyables. L'eau chaude est fournie par une des machines à vapeur d'une filature voisine. On sait que, dans une machine à vapeur fixe, il y a production

(1) Voy. *Un Restaurant populaire à Grenoble*, t. XXIII, 1855, p. 106 et 118.

d'une grande quantité d'eau chaude qui reste inutile, et l'on peut voir dans les faubourgs de Paris plus d'un lavoir improvisé dans le ruisseau, à la porte d'une usine à vapeur.

A l'établissement de bains de la cité ouvrière, un bain, linge compris, se paye 20 centimes.

Au lavoir, on est admis à laver à l'eau chaude, pendant deux heures, pour 5 centimes. On ne paye rien pour le séchage du linge. Chaque heure de lavage en plus des deux heures se paye 5 centimes; mais il est rare qu'une femme d'ouvrier ait besoin de rester plus de deux heures au lavoir.

Pour lessiver 10 kilogrammes de linge, on paye 15 centimes. Il y a dans le bâtiment du lavoir un atelier de repassage où chaque femme peut repasser son linge gratuitement. Bien plus, la femme qui désire laver en même temps tout le linge qu'elle porte sur elle trouve au lavoir des effets d'habillement qu'on lui prête sans aucune rétribution, et qu'elle laisse en reprenant son linge et ses vêtements lavés, séchés et repassés.

En hiver, cent cinquante femmes fréquentent journellement le lavoir. L'usage des bains a pris aussi beaucoup de développements; on a souvent donné jusqu'à cent vingt bains par jour.

J'étais curieux de pénétrer dans la vie intime d'une population qui prend si à cœur les habitudes de propreté; mon guide m'offrit alors de choisir moi-même la maison que je désirais visiter, m'assurant que les habitants se feraient un plaisir de m'en montrer les moindres détails.

Je continuai donc ma promenade, tout en admirant la culture des petits jardins, qui ne sont séparés de la rue que par une palissade à hauteur d'appui, plantée en avant d'une haie de troëne qui doit plus tard remplacer la clôture de bois.

J'entrai sans façon dans un des jardins, où toute une famille paraissait fort occupée du soin des fleurs et de la récolte des légumes. *La fin à une autre livraison.*

ATTRACTION MORALE.

Le soleil attire les astres où parvient sa lumière; ces globes qu'il enchaîne l'attirent à leur tour, selon leur distance et leur masse; ceux qui ne peuvent lutter contre sa puissance se rapprochent de lui jusqu'à un point imaginaire où ils puissent s'arrêter et se maintenir; quelques-uns sont si faibles qu'ils vont presque, comme Mercure, se fondre en lui.

L'homme rayonne aussi comme la fleur au milieu de son parfum; il est environné d'une atmosphère qu'il exhale, et dont la disparition serait la mort spirituelle. Il porte partout avec lui cette enveloppe invisible où il se meut, où il vit, et qui est le désir lui-même, impatient de se manifester. Il attire tout ce qui passe à sa portée et se l'attache, même sans intention. Qu'est-ce donc lorsqu'il le veut? La pensée où il condense, pour ainsi dire, toute sa force, devient semblable à ces verres qui concentrent les rayons solaires et brûlent de loin. Il devient ainsi le guide d'un mouvement, l'astre d'un système. Mais tout ce qu'il fascine et groupe autour de lui possède, à divers degrés, la même vertu secrète. Un esprit et son monde particulier peuvent être attirés par un autre esprit centre d'une autre sphère. Les sphères morales peuvent elles-mêmes s'attirer entre elles. Ici, un homme lutte seul contre une agrégation de sphères, les saisit, les soumet, et s'en fait le moteur unique; là, dominent quelques intelligences égales; ailleurs, des sociétés réunies en un seul esprit se gouvernent elles-mêmes. Toutes les combinaisons sont possibles. L'équilibre moral n'est ni aussi parfait ni aussi stable que l'équilibre physique : tout y change, tout s'y meut, parce qu'il y a vie, liberté, initiative personnelle. Mais de quelque façon que les éléments se coordonnent, l'ensemble ne peut être rompu; car il se fonde sur une hiérarchie pareille à l'harmonie céleste, à laquelle obéissent, même à leur insu, tous les membres de la société; « il en est, a dit Montesquieu, comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes et la réaction des autres. »

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET AGRICOLE DE LA FRANCE (1).

La nature du sol, le climat, les productions et la culture diffèrent assez, en France, pour que l'on puisse partager le pays en sept grandes régions agricoles, qui ont chacune des caractères assez tranchés. Ces régions sont :

La région du nord, comprenant.	19 départements.
La région du nord-est	10
La région de l'est.	12
La région du sud.	9
La région du sud-ouest.	15
La région du centre.	12
La région de l'ouest.	9

Nous nous proposons de décrire successivement chacune de ces régions, au point de vue des productions végétales et animales, et nous commencerons par indiquer quelles sont les principales plantes cultivées par l'agriculture française.

Dans les céréales, nous citerons en première ligne le *blé*. A l'exception de l'*aubaine rouge*, variété de blé dur en usage dans le Languedoc, on ne cultive en France que des variétés de blé tendre. Le blé est la céréale des bonnes terres. — Le *seigle*, la céréale par excellence des sols pauvres et montagneux, est l'objet de grandes cultures dans la France centrale, le Morvan et la Bourgogne méridionale, dans la Bretagne, dans les plaines crayeuses de la Champagne, en Sologne, dans les Landes. — L'*orge*, qu'on emploie pour la fabrication de la bière et pour la nourriture des porcs et des volailles. (Le blé, le seigle et l'orge alimentent, surtout dans la France orientale, de nombreuses distilleries d'eau-de-vie de grains.) — L'*avoine*, qui sert à la nourriture du cheval; cependant, en Bretagne et dans les Ardennes, on la mange en bouillie. — Le *maïs*, employé pour la nourriture de l'homme en Gascogne, dans les Landes, dans la Bresse, en Bourgogne, à Lyon, en Franche-Comté et en Alsace. Il sert aussi à l'engraissement des porcs à Bayonne, des oies à Toulouse et à Strasbourg, des poulardes dans la Bresse. — Le *millet* est récolté dans quelques parties du Midi, dans le Morbihan et dans l'Alsace. — Le *sarrasin*, ou *blé noir*, est d'une autre famille botanique que les céréales; cependant, par ses usages, il doit être classé avec elles. Ce blé des sols granitiques est répandu dans la Bretagne, la basse Normandie où on l'appelle *carabin*, dans l'Anjou et le Maine occidentaux, dans la Marche, les Ardennes, la Franche-Comté méridionale et le Morvan. Le sarrasin est la céréale favorite de la Bretagne, qui en fait des crêpes et des bouillies très-estimées; c'est un mets national chez les Bretons bretonnants. — Le *riz* n'est cultivé que dans la Camargue.

Les principales racines sont la *pomme de terre* et la *betterave*. On cultive, par toute la France, de nombreuses variétés de pommes de terre. Ce tubercule sert à la nourriture de l'homme, et à fabriquer des fécules et de l'alcool. — La *betterave* donne du sucre et de l'alcool, et est employée aussi à nourrir le bétail. On la cultive en grand dans les départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise. C'est vers 1809 que l'on

(1) Ces études ont été faites avant l'annexion des trois nouveaux départements (Savoie, Haute-Savoie et Alpes-Maritimes), qui seront l'objet d'un article supplémentaire.

a commencé à fabriquer le sucre de betterave. La France en produit actuellement 80 millions de kilogrammes. — Les autres racines ne servent qu'à la nourriture du bétail : le *topinambour*, en Alsace et en Bretagne ; — le *panais*, aux environs de Brest et de Morlaix ; — la *carotte*, en Flandre ; — les *navets* (turneps des Anglais), les *rutabagas*, les *choux-navets* et les *choux-raves*, sur le plateau central de la France, dans la Bretagne et les pays de landes déjà améliorés.

Les plantes fourragères sont employées pour faire les prairies artificielles. Les plus importantes sont : le *trèfle commun*, le *trèfle blanc*, le *trèfle incarnat* ou *farouch* (Midi), la *luzerne*, la *lupuline* ou *minette dorée* (Nord), et le *sainfoin*. A ces principales espèces fourragères, il faut ajouter : la *vesce*, puis le *moha de Hongrie* et le *sorgho*, nouvellement introduits en France et qui conviennent plus spécialement au Midi ; l'*ajonc*, qui couvre d'immenses espaces en Bretagne, et le *genêt*, qui croît sur les garrigues ou steppes des Cévennes.

Les plantes industrielles, auxquelles on pourrait rattacher la betterave, sont celles qui fournissent des matières premières à l'industrie : elles sont l'objet de cultures très-étendues. On les divise en *plantes oléagineuses*, dont les graines donnent de l'huile ; en *plantes textiles*, dont l'écorce fournit des fibres propres à la filature et au tissage ; en *plantes tinctoriales*, qui produisent des sucs colorants. — Les plantes oléagineuses sont : le *colza*, la *navette*, le *pavot œillette* et la *cameline*. L'Artois, la Picardie, la Lorraine et l'Alsace cultivent en grand les trois premières. — Les plantes textiles sont : le *lin* et le *chanvre*. — Les plantes tinctoriales sont : la *garance*, récoltée dans les départements de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, de la Drôme, du Gard et dans l'Alsace ; le *safran* (Gâtinais, Vaucluse, Angoumois, environs de Rochefort) ; la *gaude* (Eure, Reims, Pontoise) ; le *pastel* (Albigeois, Lauraguais, environs de Marmande, de Blaye, de Bazas et de Caen) ; le *tournesol* et le *carthame* (Midi).

On cultive encore en France le *tabac*. Le meilleur tabac français est celui de Tonneins. Les départements où la culture de cette plante est autorisée sont ceux de Lot-et-Garonne, du Bas-Rhin, du Lot, du Nord, d'Ille-et-Vilaine, du Pas-de-Calais, de la Corse, du Var et de la Dordogne. — Le *houblon*, qui sert à la fabrication de la bière, est récolté dans la Flandre, l'Artois, la Picardie, la Seine-Inférieure, la Meurthe et le Bas-Rhin. — La *cardère* ou *chardon à foulon*, employée au peignage des draps, se trouve principalement dans le voisinage des grands centres de fabrication de draps (Louviers, Elbeuf, Carcassonne, Bouches-du-Rhône). — La *chicorée à café*, qui n'est autre que la chicorée sauvage perfectionnée par la culture et dont les racines sont devenues plus grosses et moins âcres, est cultivée en grand dans le département du Nord (surtout dans l'arrondissement de Valenciennes) et en Alsace. Il se débite actuellement par an, en France, plus de 30 millions de kilogrammes de chicorée-café. C'est vers l'année 1800 qu'on commença à cultiver la chicorée au point de vue de la substituer au café. Le blocus continental avait tellement fait enchérir le sucre et le café, que l'on chercha dans les végétaux indigènes les remplaçants de la canne à sucre et du cafier. Si la betterave nous a donné du sucre, la chicorée ne nous a donné qu'une poudre amère qu'on mêle sans utilité au café. La chicorée est employée aussi comme fourrage. — Le *pavot blanc*, dont on extrait l'opium, est, dans le Midi de la France, l'objet d'une certaine culture. — La *citrouille* est cultivée en grand, dans l'Anjou, le Maine et la Touraine, pour la nourriture du bétail. — On récolte dans diverses parties de la France un tubercule dont on ignore la nature et qui paraît être un champignon ; nous voulons parler de la *truffe*. Les plus excellentes sont celles du canton de Sarlat, dans le département de la Dordogne (Périgord), et du canton de Romans, dans le département de la Drôme. Puis viennent celles de l'Isère, de la Charente et de Vaucluse.

Il nous reste encore à parler de la culture maraîchère et de celle des arbres fruitiers, de la vigne, de l'olivier, du mûrier et du châtaignier. Les *légumes* sont cultivés en grand dans les environs de toutes les grandes villes pour la consommation locale ; mais c'est principalement dans les départements voisins de Paris que la production des légumes a pris ses développements les plus considérables. Le littoral de la Manche est, après le rayon de Paris, le centre le plus important de la production des légumes ; Paris et surtout l'Angleterre sont les deux débouchés des produits de cette zone maritime, si fertile et si riche.

On compte en France 2 100 000 hectares de vignobles ; et la récolte moyenne paraît être de 45 millions d'hectolitres de vin, valant 480 à 500 millions de francs. Les centres principaux de production, dont nous reparlerons plus loin, sont : la Bourgogne, la Champagne, le Bordelais, la côte du Rhône (entre Condrieu et Valence), le Mâconais, le Beaujolais, les rives du Cher, l'Orléanais, le département de l'Hérault, etc.

Vingt-cinq millions de mûriers couvrent 40 000 hectares dans le bassin du Rhône, produisent pour 20 millions de francs de feuilles consommées dans les magnaneries, et donnent lieu à une production de 100 millions de francs de cocons. Ce sont les départements du Gard, de la Drôme, de l'Ardèche et de Vaucluse, qui renferment le plus de mûriers.

L'olivier, une des grandes richesses de la région méditerranéenne, y occupe 120 000 hectares et produit pour 23 millions de francs d'huiles excellentes.

La culture des arbres fruitiers s'est beaucoup développée depuis une vingtaine d'années et a reçu des perfectionnements considérables, de telle sorte que la France est devenue une des régions fruitières les plus importantes de l'Europe. Les espèces ont été améliorées, et les procédés de culture, ainsi que les méthodes pour la taille, ont fait de grands progrès. Les principaux centres de cette culture sont : la Provence (*abricotier, amandier, câprier, cognassier, figuier, grenadier, pêcher, pistachier, oranger, aveline*) ; le Roussillon (*grenadier, amandier, noisetier, pêcher*) ; le Bordelais (*abricotier, amandier, cerisier, figuier, pommier* et *poirier, prunier, vigne* cultivée pour produire du raisin de table) ; l'Agénais (*abricotier, amandier, prunier*) : la Russie achète presque toutes les prunes de l'Agénais, qu'elle paye 6 millions de francs annuellement ; la vallée de la Garonne entre Bordeaux et Toulouse (*amandier, cognassier, pêcher*) ; le Toulousain et le bas Languedoc (*figuier, grenadier*) ; le centre de la France (*noyer*) ; la Limagne (*abricotier* et *cerisier*) ; la Touraine (*prunier*) ; la Bourgogne (*cerisier, pommier* et *poirier*) ; la Lorraine (*groseillier, merisier, prunier*) ; la Brie (*cerisier*) ; les environs de Paris (*cerisier, groseillier, pêcher*) ; les environs de Fontainebleau et de Montauban (chasselas et raisin de table) ; Montauban en fait d'énormes envois en Russie et en Angleterre. La vallée de la basse Seine cultive en grand les cerisiers, dont les produits sont expédiés en Angleterre. Enfin, les arbres à cidre couvrent la Normandie, la Picardie, l'Artois, la Bretagne et le Maine. On évalue le produit des arbres à cidre à 85 millions de francs, et celui des autres arbres fruitiers à 80 millions de francs.

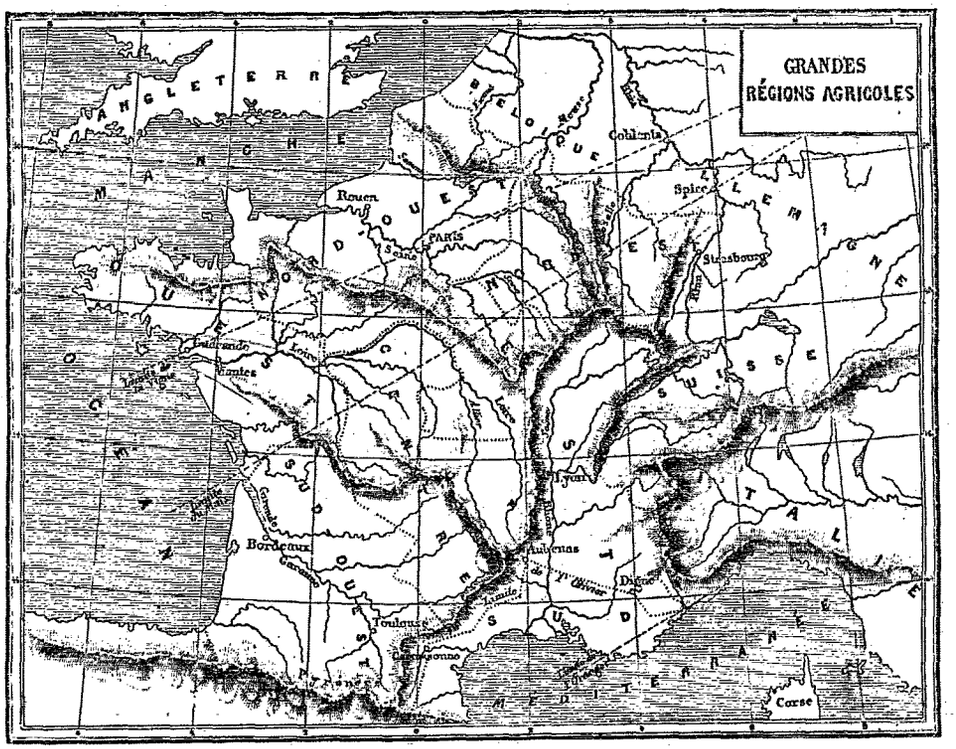
Le châtaignier, dont le fruit est l'aliment principal des populations pauvres de la Corse et de la France centrale (Limousin, Auvergne, Vivarais, Gévaudan), couvre une surface de 560 000 hectares et produit 3 500 000 quin-

taux métriques de châtaignes valant 13 à 14 millions de francs.

Enfin, les forêts occupent 8 760 000 hectares, c'est-à-dire le sixième du territoire français. Les principales essences de nos forêts sont : les pins, le sapin, l'épicéa, l'orme, le chêne, qui forme à lui seul l'essence de 4 millions d'hectares; viennent ensuite : les peupliers, le tremble, l'aune, le bouleau, le tilleul, le frêne et le charme. Les grandes masses forestières ne se trouvent plus que dans les Vosges, les Ardennes, l'Argonne, le Bassigny, le Jura, le Morvan, quelques parties des Alpes du Dauphiné et des Pyrénées. Les forêts de la France produisent annuellement 34 500 000 stères de bois de construction et de chauffage valant 250 millions de francs; et cependant cette production ne suffit plus à nos besoins : dès 1853, la France achetait à l'étranger pour 28 millions de francs de bois de toute espèce.

De toutes les plantes que nous venons de mentionner et qui donnent à la France un revenu de plus de 5 milliards et demi, bien peu sont originaires de la France. Ainsi, parmi les céréales : le *froment* et le *sarrasin* viennent de l'Asie; le *seigle*, de la Sibérie; le *riz*, de l'Éthiopie. Parmi les légumes : le *concombre* est originaire d'Espagne; l'*artichaut*, de l'Andalousie et de la Sicile; le *cerfeuil* vient d'Italie; le *cresson*, de Crète; la *laitue*, de Cos; le *chou vert*, le *chou rouge*, l'*oignon* et le *persil*, d'Égypte; le *chou-fleur*, de Chypre; l'*épinard*, de l'Asie Mineure; l'*asperge*, de l'Asie; la *citrouille*, d'Astrakan; l'*échalote*, d'Ascalon; le *haricot*, de l'Inde; le *raifort*, de la Chine; le *melon*, de l'Orient et de l'Afrique. Parmi les fruits : l'Asie nous a donné l'*aveline*, la *grenade*, la *noix*, le *coing* et le *raisin;* la Grèce, l'*olive;* l'Arménie, l'*abricot;* la Médie, le *citron;* la Perse, la *pêche*. Nous devons l'*orange* à l'Inde, la *figue* à la Mésopotamie, la *noisette* et la *cerise* au Pont, la *châtaigne* à la Lydie, la *prune* à la Syrie. Les *amandes* nous viennent de Mauritanie. — L'Égypte nous a donné l'*anis;* le *fenouil* vient des Canaries. Une partie de nos arbres, l'acacia, le marronnier, l'orme, le mûrier, sont d'origine étrangère; l'introduction du premier est de 1635, les autres ont été acclimatés aux quinzième et seizième siècles.

La carte que nous joignons à ce premier article indique



Géographie agricole de la France. — Régions de la vigne, du maïs, de l'olivier et de l'oranger.

les grandes régions agricoles que nous devons décrire dans les numéros suivants. On y a tracé les lignes qui marquent la limite que certaines cultures ne peuvent dépasser.

En effet, il y a dans le climat des diverses parties de la France des différences assez considérables pour arrêter quelques cultures à des limites qu'elles ne peuvent dépasser. En prenant l'oranger, l'olivier, le maïs et la vigne, les limites de culture de ces quatre plantes partagent la France en cinq zones d'inégale grandeur, et dirigées du sud-ouest au nord-est. La limite de chaque zone s'élève plus au nord dans sa partie orientale, parce que l'Est de la France, région de climat continental, a des étés beaucoup plus chauds que l'Ouest, région de climat marin, qui en revanche a des hivers plus doux.

La première zone, fort petite, est celle des *orangers;* sa limite est déterminée par le massif des montagnes des Maures. On y trouve l'oranger en pleine terre; il y gèle cependant dans les hivers très-rigoureux.

La seconde zone est celle des *oliviers*. La limite part d'Olette dans les Pyrénées, passe par Carcassonne, Lodève, Alais, Aubenas, Digne et Bargemont. Au nord de cette ligne on ne trouve plus d'oliviers.

La troisième zone est celle du *maïs*. La ligne au nord de laquelle le maïs ne se cultive plus va de l'embouchure de la Gironde à Spire.

La quatrième zone est celle de la *vigne*. La ligne au nord de laquelle la vigne n'est plus cultivée pour la production du vin va de Guérande, à l'embouchure de la Loire, à Coblentz, en passant un peu au nord de Paris.

La cinquième zone est celle des pâturages et des arbres à cidre.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

UNE FAMILLE A BETHLÉEM.

Voy. t. XXVIII, 1860, p. 407 et 408.

Une Famille à Bethléem. — Dessin de Bida.

Nous voici ramenés à Bethléem, à cet humble et pauvre village, plus grand et plus vénéré à jamais dans l'histoire humaine que Babylone, Memphis, Athènes, Rome ou Paris, avec toutes les splendeurs de leurs arts, l'éclat de leurs richesses et l'orgueil de leur puissance. Cette scène que nous représente un crayon habile, n'a rien d'imaginaire : ce n'est point là une inspiration d'atelier; c'est la vérité même. L'artiste les a bien vus ainsi, au pied d'un sycomore : la mère grave et pensive, et près d'elle son fils aîné souriant avec tendresse à ce beau petit enfant, caressant et avide, qui s'enivre à la sainte source de lait. Qui de nous, à la rencontre subite de ce groupe simple, rustique, et où respire cependant une sorte de distinction native, ne se serait senti ému et reporté avec tressaillement à un des

souvenirs bibliques? L'effet saisirait ici plus vivement le lecteur si nous avions pu ajouter la couleur au dessin. La couleur est pour beaucoup dans l'agrément de ces costumes. La tunique du jeune homme est blanche (le bâton qu'il tient à la main est bien connu des voyageurs en Orient et indique l'état de chamelier : il sert à ramener à soi la bride du chameau). La robe de la femme est noire, ornée de bandes de diverses nuances; le plastron est rouge, et le voile recouvre une sorte de petit casque rouge et vert, à fond plat, qui s'attache sous le menton. Les étoffes sont de coton; les manches seules sont de soie. Leurs couleurs s'harmonisent bien sous l'azur du ciel et le soleil ardent. Les femmes Bethléemites savent se draper avec une élégance sevère; elles respectent une tradition qui se perd derrière elles dans l'ombre du temps, et il est très-permis de croire qu'on s'habille aujourd'hui dans leur village à peu près comme on s'y habillait il y a dix-neuf cents ans. Les mœurs y sont tout aussi primitives, la nourriture y est aussi frugale : le maïs et les dattes suffisent aux habitants de Bethléem. Les aiguillons du progrès moderne n'y tourmentent pas les âmes, et on y rêve plus qu'on n'y agit. Rien ne semble changé sur ce petit coin du globe d'où, depuis tant de siècles, jaillissent incessamment les puissants rayons de vérité et de grandeur morale qui vont au loin éclairer et réchauffer le monde.

LES AVENTURES D'UN COLON ALGÉRIEN.

NOUVELLE.

Thomas Saucerot, né à Paris, au coin de la petite place du Chevalier-du-Guet, était le dernier enfant d'une porteuse de pain et d'un cocher de fiacre. Il avait à peine huit ans lorsque son père, homme brutal, égoïste, ivrogne, était mort sans laisser même la somme indispensable pour le faire porter à la fosse commune. La pauvre veuve, vieillie avant l'âge par le chagrin et la fatigue, n'eût pas trouvé dans son pénible métier des moyens suffisants d'existence, si le travail à l'aiguille de sa fille Rose, sœur aînée de Thomas, ne lui fût quelque peu venu en aide. Les deux femmes, courageuses et aimantes, avaient élevé l'enfant de leur mieux. A dix-sept ans, Thomas savait passablement lire, écrire et compter; mais il s'était fait renvoyer de plusieurs apprentissages et ne montrait de goût pour aucune profession. Sa mère et sa sœur s'épuisaient à le soutenir et à l'encourager. Il les aimait, et cependant il n'était pas toujours assez reconnaissant pour elles. Ce n'était pas qu'il fût méchant : il était faible. Souvent il entrait dans de grandes colères contre lui-même; il se reprochait son oisiveté, son ignorance, et prenait les plus belles résolutions pour le lendemain. Mais le jour suivant, à son réveil, il se sentait tout aussi paresseux et irrésolu, et tout aussi prêt à céder avec une facilité déplorable à l'appel de quelques jeunes voisins, toujours à l'affût pour l'entraîner dans de longues flâneries de plus en plus dangereuses.

Au commencement de l'année 1841, Thomas trouva sa vie monotone; la fantaisie lui prit de voir du pays, de faire son tour de France. Une difficulté l'arrêtait; il fallait gagner son gîte et son pain sur la route : or, il n'avait jamais bien réussi qu'à traîner, par intervalles, aux jours les plus difficiles, la brouette du terrassier; c'est un art avec lequel on ne va pas loin. Tandis qu'il hésitait, on lui parla de l'Algérie, où les travailleurs étaient rares, et où on pouvait, lui disait-on, gagner aisément de quoi vivre sans beaucoup de fatigue et sans savoir grand'chose. Sa mère et sa sœur, qui redoutaient pour lui l'habitude de l'oisiveté et les mauvaises compagnies, approuvèrent son projet tout en lui cachant quelques larmes : elles parvinrent à lui obtenir un passage gratuit de Marseille à Alger, et le secours de route des indigents de Paris à Marseille.

Thomas voyagea gaiement jusqu'à la mer. Le secours de route lui dissimulait les difficultés de son entreprise; mais sur le pont du bateau à vapeur qui le conduisait en Afrique, il se prit à réfléchir plus sérieusement, à la vue d'une centaine de passagers, hommes, femmes et enfants, cantonnés le long des bastingages, sans autre abri contre le soleil pendant le jour et la fraîche rosée pendant la nuit que les cordages du bâtiment; sans autre distraction, quand l'atroce mal de mer les quittait pour un instant, que le spectacle de leur commune misère. Une vingtaine d'autres passagers occupaient les cabines de l'avant et de l'entre-pont et jouissaient du privilége de se réunir sur la dunette. Au nombre de ces heureux était un jeune homme qui, en passant près de Thomas, remarqua sa physionomie narquoise. Il s'approcha, lui adressa quelques questions, et lui demanda de surveiller son chien qui, attaché à l'arrière, hurlait dès qu'il cessait d'apercevoir son maître. Thomas accepta, et fit si bien, à force de bons procédés, qu'il réussit à gagner l'amitié de Pluton (c'était le nom de l'animal), et à obtenir de lui qu'il fît comme tout le monde et prît en patience son malaise et son ennui. Le fils de la porteuse de pain n'avait pas l'imagination très-poétique; cependant il se sentait ému au milieu de cette silencieuse solitude où se berçait de droite à gauche et d'avant en arrière le bateau, qui lui semblait ne se mouvoir que sur lui-même au centre de l'Océan immense, à la surface tantôt unie et resplendissante comme un miroir d'argent, tantôt ridée, moutonnée et prise d'un bouillonnement terrible; en même temps la misère des familles gisant le long du bord le reportait au souvenir de sa vieille mère, de sa sœur Rose. Son cœur se serrait : elles lui apparaissaient dans le lointain, tristes et inquiètes sur son sort. Que n'avait-il eu hélas! assez de raison pour écouter leurs avis et se préparer paisiblement près d'elles à un métier utile? Qu'allait-il chercher si loin qui n'eût été à portée de ses bras dans sa grande ville natale qu'il aimait tant? Au retour, retrouverait-il sa mère, et que deviendrait sa sœur si elle devenait orpheline?

Cependant la vue du port d'Alger et l'agitation du débarquement chassèrent de son esprit ces pensées douloureuses. Une fois arrivé sous les majestueuses arcades de la Marine, une fois les deux pieds carrément posés sur un sol immobile, il redevint le garçon insouciant, flâneur et moqueur dont lui-même avait eu honte quelques minutes auparavant.

Le jeune homme qui lui avait confié Pluton le paya généreusement de sa peine. Mais le chien regarda Thomas et ne parut pas disposé à le laisser s'en aller seul.

— Eh bien, reste avec Pluton, dit le jeune maître à Thomas. Je te prends à mon service.

Thomas accepta sans se faire prier.

Ce passager, nommé Ferrand, était ce qu'on appelle, parfois un peu ambitieusement, un capitaliste. Il venait à Alger, non pour cultiver, mais pour acheter et revendre des hectares de terre, persuadé que, dans un avenir prochain, les acquéreurs arriveraient en foule. Malheureusement il y a dans Alger des Juifs, des Maures et des Arabes, des indigènes, en un mot, gens tout aussi habiles que nos plus fins spéculateurs à exploiter la probabilité d'un bénéfice quelconque, et infiniment plus audacieux dans leurs ruses commerciales.

Thomas acquit bien vite, en franc Parisien qu'il était, les qualités de l'emploi de valet de chambre; mais il s'ennuya non moins rapidement d'une vie qui, à son gré, ressemblait encore trop à celle de Paris. Deux ans après

son débarquement, il demanda son compte pour suivre, à titre de cantinier civil, une colonne que le gouverneur général envoyait vers le sud-est pour y mettre à la raison une tribu récalcitrante. La perspective des aventures plaisait à Thomas.

Il se composa, ainsi que c'est encore en Algérie la coutume des voyageurs qui parcourent le pays, une sorte de tenue militaire. Il pendit un sabre à son côté, logea des pistolets à sa ceinture, jeta une carabine sur son dos, et, affublé d'un large chapeau gris et d'un burnous blanc, il se mit gaiement en campagne, suivi d'un bourriquet porteur de deux barils, l'un rempli d'absinthe, le poison de prédilection de notre colonie, et l'autre d'eau-de-vie, poison ordinaire de nos soldats par tout pays. C'était ainsi, lui avait-on dit, qu'avaient débuté dans le négoce plus d'un des gros financiers de l'ancien régime. Les petits profits que Thomas avait faits avec M. Ferrand lui avaient servi à couvrir les frais de cette pacotille. Du reste, il espérait bien l'échanger en route contre les trésors qu'il croyait entendre tinter dans la poche de nos troupiers, et la renouveler, pour le retour, au moyen de razzias qu'on exécuterait certainement dans quelque *douar* ou village indigène. Il était excessivement peu philosophe à cette époque. Ce n'est pas lui qui aurait donné des leçons d'humanité, de charité, ni même d'exacte probité à l'égard des anciens maîtres du sol. Il n'avait guère de bien arrêté qu'un seul principe : celui de passer joyeusement une vie qu'il ne tenait pas à avoir longue pourvu qu'elle fût bonne. Ses plans fort simples réussirent d'abord. Il vida rapidement ses deux barils avec un énorme bénéfice ; mais cela fait, comme on ne trouvait point de douar à piller, et comme l'ennemi fuyait toujours vers le sud-est en laissant au nord la grande Kabylie, Thomas, ne gagnant plus rien, se dégoûta du métier. Il se prit à regretter M. Ferrand, comme il avait regretté sa mère et sa sœur. Pour comble de contrariété, son âne mourut. Il était vraiment démoralisé quand, après un long circuit, il arriva à Constantine. Il croyait fermement qu'il n'irait jamais plus loin. Toutefois, lorsque après quelques jours de repos la colonne se reforma pour pacifier la province jusqu'à Bône, Thomas alléché de nouveau acheta un autre bourriquet, d'autres barils plus grands que les premiers, et s'apprêta à se remettre en marche. Avec les bénéfices qu'il allait infailliblement réaliser, il préméditait, à son retour à Alger, de spéculer à son tour sur les terres et les maisons et d'amasser une fortune. Par malheur, le refus du commandant de la colonne de souffrir désormais aucun « civil » à sa suite, dérangea les calculs de Thomas et fit tomber son « pot au lait. »

Constantine n'offrait pas encore aux colons les ressources dont il abonde maintenant. Ce nid de vautour juché au sommet d'un roc isolé de toutes parts, sauf sur un point qui le relie aux roches qui l'entourent et le dominent ; cet amas de sombres masses bâti avec des ruines sur des ruines le long de rues et d'impasses salès, humides, étroites, tortueuses, grouillantes d'une population qui aurait besoin de dix fois plus d'espace ; cette reine des cités arabes ; ce sanctuaire d'une aristocratie patriarcale autrement orgueilleuse mais non moins intraitable, dans son orgueil, que les plus vaines aristocraties européennes, ne s'était pas encore résignée à obéir au mouvement de notre civilisation. Là, où il n'y a plus aujourd'hui que du mépris pour le *mercanti*, le marchand ou colon civil, il y avait, outre le mépris, de la haine. La sécurité n'était réelle, à quelques portées de fusil des remparts, que pour les étrangers appartenant à un corps militaire, ou à l'administration qui se confondait, dans l'esprit des indigènes, avec l'armée. Thomas résolut de regagner Alger par le plus court chemin. Devenu avare depuis qu'il possédait quelques centaines de francs, il se refusa la commodité de la diligence qui venait de s'établir entre Constantine et Philippeville. Il est vrai qu'il eût couru le danger, en prenant cette voie plus rapide, de verser deux ou trois fois en route avant d'arriver ; mais il eût été sûr, du moins, de ne pas être attaqué, dévalisé, décapité par les « coupeurs de route. » Afin d'éviter ce dernier inconvénient, il profita de l'occasion d'un convoi de laines et de grains qu'accompagnaient une quinzaine d'hommes, dont faisaient partie trois indigènes et leurs femmes. Il était depuis assez longtemps en Algérie pour balbutier le patois des naturels. A Constantine il avait changé ce qu'il avait jusqu'alors retenu d'européen, et il ne lui manquait, pour ressembler tout à fait à un Arabe, que de porter son burnous noblement en effaçant les épaules, et de savoir s'aider d'un long bâton sans avoir l'air de s'y appuyer. Tout alla bien pendant la première journée ; mais la situation ne tarda pas à devenir critique. Quand on s'arrêta le soir pour camper, les charretiers européens s'arrangèrent des abris, comme ils purent, sous leurs voitures dételées ; les indigènes entassèrent leurs femmes sous une tente installée à la hâte avec quatre piquets et autant de couvertures, puis s'étendirent sur le sol à leur tour. Thomas et son bourriquet n'avaient point de telles commodités : ils allèrent, à l'aventure, dans l'obscurité, cherchant un arbre, un coin, un refuge quelconque. Ils s'écartèrent trop et s'exposèrent de telle sorte qu'au point du jour, Thomas, criblé de blessures et presque nu, n'aperçut plus en revenant à lui ni son bourriquet, ni son bagage, ni personne, aussi loin que ses regards purent s'étendre. Comme il retrouva sa tête sur ses épaules, il n'accusa point les indigènes : il soupçonna un Maltais à qui il avait raconté ses aventures et fait goûter son eau-de-vie. Ses blessures, dont par hasard aucune n'était mortelle, le faisaient horriblement souffrir. Il avait perdu beaucoup de sang ; il s'évanouit plusieurs fois et retomba épuisé sans avoir pu atteindre un bouquet de peupliers et de saules qui lui indiquait dans un pli du terrain une source dont il avait grand besoin. En reprenant ses esprits, il aperçut, arrêté devant lui et le contemplant, un de ces paquets vivants, emballés, tête, bras, corps et jambes, dans une sorte de manteau de bain en cotonnade à petits carreaux blancs et bleus, un paquet tout semblable à ceux que les trois Arabes, ses derniers compagnons de voyage, charriaient à dos de mulet : c'était une femme. Un instant après il entendit des cris aigus qui se rapprochaient, et distingua un Arabe, un vieillard à large barbe blanche, qui accourait gesticulant et parlant avec une grande animation à son impassible moitié. Thomas ne savait pas ce que c'est que la peur ; il essaya de se dresser sur ses pieds. Il était tout couvert de sang et horrible à voir, si horrible que le vieil Arabe en fut ému, fit signe à sa femme de prendre le Roumi (le Français) sous un bras, en fit autant de son côté, et guida doucement, tout doucement, le blessé vers un marabout caché sous les peupliers et les saules.

Hadj (1) Mohammed ben Mohammed ben Mehemet-el-Cheik et sa vénérable femme Fatma bent Ibrahim ben Kaddour bou Zian étaient de saintes gens. Ils avaient perdu tous leurs enfants jusqu'au dernier lors de la prise de Constantine, et depuis ils s'étaient religieusement soumis à la volonté d'Allah. Hadj Mohammed, vénéré des tribus voisines, ne se mêlait à aucune des conspirations qui se tramaient dans le pays et nous étaient périodiquement dénoncées avec une émulation remarquable par les principaux d'entre les conjurés. C'était un sage. Le marabout qu'il habitait n'était

(1) On sait que les musulmans qui ont accompli le pèlerinage de la Mecque prennent le titre de *Hadj*, titre à peu près semblable à celui de *Révérend*.

pas assez vaste pour permettre qu'à l'aide d'une tenture on y établît deux pièces : un « harem » pour le ménage, un « divan » où l'hôte pût être logé sans inconvenance. Il n'y avait qu'une seule ouverture, une porte basse et large, à cet antique tombeau dont la coupole brillait au loin, émaillée de briques vernissées. Quand les plaies de Thomas eurent été nettoyées et bandées, Hadj-Mohammed appuya trois lances de cactus contre le côté oriental extérieur du marabout, étendit sur ces perches légères une épaisse couverture en poil de chameau, ce qui forma une tente où il habita avec Fatma tant que le blessé n'eut pas assez de force pour venir l'y remplacer.

Au bout de douze ou quinze jours, la jeunesse de Thomas avait repris le dessus. Ses blessures se fermaient. Encore une semaine ou deux, et il pourrait se remettre en route.

Il avait eu le temps de réfléchir, et il en avait profité. Ses pensées avaient été peu agréables. Jamais il ne s'était encore trouvé dans un dénûment si absolu. Jamais il ne s'était senti si pauvre et si complétement isolé sur la terre. L'indigène et sa femme, qui l'avaient recueilli et le soignaient d'ailleurs avec une grande charité, ne devaient être, après tout, que des indigènes, et en cette qualité fort peu dévoués à un Français; ils étaient sans doute déjà fatigués de sa présence, ils lui souhaiteraient meilleure chance dès qu'il pourrait marcher, et alors où irait-il? que ferait-il? De nouveau il regretta son ancien patron, même le bon Pluton. Sa sensibilité, d'autant plus vive qu'il l'avait moins exercée, s'exalta au souvenir de sa pauvre vieille mère et de sa courageuse sœur qui le croyaient peut-être millionnaire et l'accusaient d'ingratitude. Il se promit de quitter le plus tôt possible cette affreuse Algérie où le commerce court tant de risques, sans compter les défaillances du crédit.

De son côté, Hadj-Mohammed avait aussi médité longuement. Il était très-affligé de n'avoir plus la force de cultiver sa terre et d'aller au marché voisin vendre sa récolte. Une idée lui était venue. Fatma, qu'il consultait dans les grandes occasions, avait approuvé cette idée; mais il fallait la faire goûter par le Roumi, et cela lui semblait aussi difficile que de faire redescendre de la lune la jument du prophète. Jamais un Arabe ne va droit au fait. Il marche en rond; il se figure que tous ses interlocuteurs en font de même. Les interminables formules complimenteuses dont il abuse ne sont pas chez lui affaire d'habitude, mais de calcul; il sait fort bien qu'il dit des riens, mais pendant qu'il les débite il avise au moyen de cacher quelque chose. Hadj-Mohammed n'était pas arabe sous ce rapport : il était franc et laconique.

— Fais savoir tes malheurs au khalifat de Constantine ou au sultan d'Alger, dit-il à Thomas; ce sont des hommes justes et puissants, ils viendront à ton secours. J'enverrai ta lettre par Issoudi si tu écris à Constantine, ou par Ahmed si tu t'adresses à Alger. Ces deux amis sont en discussion avec Sidi Domino (1) pour des terres qu'il leur a prises; tu diras un mot en leur faveur, on t'écoutera et tu auras fait deux heureux.

Thomas n'avait pas la naïve confiance de son hôte : il refusa.

— Il n'est pas pressé de nous quitter, dit Hadj-Mohammed à sa femme; c'est déjà bon.

Pendant deux jours il se donna un mouvement extraordinaire dans son jardin; il se fit accompagner par Thomas autour de ses champs, en friche depuis plusieurs saisons, et autour de ses paturages où il n'avait plus que deux chèvres, une douzaine de moutons et deux ânes, restes de son opulence au temps où il avait des fils.

— Je me suis fait instruire dans la loi, lui dit-il : elle est dure pour nous, anciens maîtres de cette terre; mais nous nous inclinons sous la volonté d'Allah; il est puissant et miséricordieux. Faisons, toi et moi, un marché.

En prononçant ces mots, il en observait l'effet sur Thomas.

— Un marché? et lequel?

— Reste auprès de moi. La terre est bonne par ici. Le chemin qui mène à Constantine n'est pas loin; tu pourras faire du commerce avec les voyageurs et t'enrichir. Ce marabout et les dix djebdas (1) alentour ont été, il y a bien des générations, rendus *habous* (2) au profit de la grande mosquée de Constantine et donnés en jouissance à ma famille, à la charge d'entretenir la fontaine pour le service des pèlerins qui viendraient prier au tombeau de Hadj-Ibrahim ben Mokacem, mon ancêtre. Depuis longtemps les pèlerins ont oublié le sentier qui conduit plus loin que la fontaine; bien peu montent jusqu'au marabout dans l'intérieur duquel mon père, Mohammed ben Mehemet-el-Cheik, s'est retiré pour converser plus constamment avec l'esprit de son aïeul, et où j'habite pour faire comme a fait mon père. Je te vends mes dix djebdas. Si je faisais cette vente à un Arabe, Sidi Domino la casserait; mais il n'osera rien dire si je la fais à toi, un Roumi comme lui.

Thomas, peu instruit de la législation algérienne, ne comprenait pas bien ce que lui racontait Hadj-Mohammed. Seulement, le mot de vente lui rappelait douloureusement sa bourse absente.

— Tu es inquiet pour me payer? reprit Hadj-Mohammed, rassure-toi; mes conditions sont douces. Tu laboureras, tu sèmeras, tu récolteras, tu vendras et tu partageras tout par moitié avec moi, et après moi, avec Fatma. Quand nous serons morts tous deux, la propriété t'appartiendra. Cela te convient-il?

Thomas ne pouvait en croire ses oreilles. Il se défiait. Il essaya de plusieurs objections pour voir s'il ne découvrirait pas une ruse sous d'aussi belles paroles.

— Je ne sais ni labourer, ni planter, ni semer, ni récolter.

— Je te l'enseignerai.

— Je ne veux pas mourir ici; j'ai en France une mère.

— Fais-la venir. Je la prendrai pour seconde épouse et tu seras mon fils. Ne crains rien de Fatma; elle sait que je suis un homme craignant Dieu et sous les yeux de qui il ne faut pas s'écarter du droit chemin.

Thomas sourit.

— J'ai une sœur aussi, dit-il, une sœur que je ne puis laisser seule en France.

— Je ne puis épouser la fille et la mère, la loi le défend; mais pour cultiver dix djebdas il te faudra un serviteur : nous en chercherons un, et, pour salaire, nous lui donnerons ta sœur.

Thomas sourit encore.

— Non, garde ta terre. Je cultiverai ton jardin jusqu'à ce que tu me dises : « C'est assez; tu m'as payé. » Alors je m'en irai; mais je ne t'oublierai jamais.

— Qu'il en soit à ta volonté, répondit Hadj-Mohammed; Dieu nous voit et nous juge.

La suite à la prochaine livraison.

(1) Les indigènes appellent ainsi, en la personnifiant, l'administration des domaines.

ÉGLISE DE SAINT-ÉRASME, A GAETE.

L'église métropolitaine de Gaëte est placée sous l'invocation de saint Érasme, évêque d'Antioche et compatriote

(1) La *djebda*, ou superficie que la charrue arabe peut parcourir en une journée, est en moyenne, dans la province de Constantine, de dix hectares.

(2) Afin de prévenir les confiscations fréquemment exercées par les souverains, beaucoup d'indigènes donnaient la nue propriétés de leurs terres à un établissement religieux, à la condition que l'usufruit n'en serait jamais ôté à leur descendance.

Église de Saint-Érasme, à Gaëte. — Dessin de Rouargue.

d'Archias, de saint Luc, de saint Jean Chrysostôme. Le clocher est fort élevé, et peu proportionné au corps même de l'église. Frédéric Barberousse, qui le fit bâtir, passa presque toute sa vie à conquérir et à combattre

l'Italie en révolte; il n'eut sans doute pas le temps de mettre l'édifice en proportion avec le clocher. Les empereurs d'Allemagne ont eu rarement la fortune d'ordonner les choses par juste mesure. L'église est néanmoins remarquable à plus d'un titre. On y admire un tableau de Paul Caliari (Paul Véronèse), dont le Guide (Guido Reni) disait : « Si j'avais à choisir ma destinée entre tous les peintres, je voudrais être Paul Véronèse. »

On conserve pieusement à Saint-Erasme l'étendard que don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint, reçut des mains du pape Pie V en partant pour aller combattre les Turcs. Les troupes que cet étendard conduisait au golfe de Lépante, en l'année 1571, prirent ou tuèrent trente mille Ottomans, et s'emparèrent d'environ deux cents navires. C'est un vase antique, un peu mutilé, qui sert de baptistère : quatre lions en marbre le supportent, et, par une bizarre alliance des arts profane et sacré, les bas-reliefs représentent Ino, femme d'Athamas, roi de Thèbes, assise sur un rocher et cachant un de ses enfants entre ses bras pour le défendre des fureurs du tyran. Autour de cette scène, des satyres et des bacchantes mènent leurs chœurs de danse. Le sculpteur était d'Athènes; le vase est signé Salpion. En face de l'autel du Saint-Sacrement, se trouve un autre débris de l'art païen; cette allégorie, taillée dans le marbre, paraît se rapporter à Esculape. Elle fut apportée de Formies (aujourd'hui Mola), à une époque indéterminée.

Avant et depuis le clocher de Barberousse, l'église a vu passer devant son sanctuaire bien des personnages différents. Si l'on songe qu'elle est bâtie sur cette terre de Gaëte, déjà renommée dès l'antiquité, hommes et choses se pressent en mille souvenirs, et le passé vient mêler ses leçons à celles du présent. Dans ces temps reculés, la fertilité du sol attira les étrangers du voisinage, d'abord les Lestrigons; puis des aventuriers grecs vinrent s'y établir de Samos, et appelèrent leur naissante colonie *Gaiatta* (courbure). Virgile, en ses fictions, assure que ce nom est tout simplement celui de la nourrice d'Énée. Turnèbe prétend que les Troïens nommèrent ce lieu Caïète, parce que leur flotte y brûla et que brûler se dit *caiô*. Commerce, heureuse situation, abondance des biens de la terre; villas romaines, entre autres une de Cicéron, délices de la délicieuse Campanie : Gaëte (*Gaëta, Gaieta, Caeta, Caieta*) veut dire tout cela, pendant de longs siècles. A partir de la chute de l'empire romain, elle prend place dans l'histoire politique et religieuse de l'Italie. Elle se constitue en république; au septième siècle, elle a des ducs souverains, qui pourtant relèvent du pape, la suprême puissance du moyen âge. En 760, un duc de Gaëte prend au pape une parcelle du patrimoine de saint Pierre et refuse de la rendre. Didier, roi des Lombards, met ses soldats au service des réclamations pontificales, et le duc vaincu restitue. Gaëte se distingue ensuite contre les invasions des Sarrasins, et obtient les bonnes grâces de Léon IV. En 1229, un bref de Grégoire IX lui concède le droit de frapper monnaie (image de saint Pierre et le nom de Gaëte sur une face; sur l'autre, l'effigie du pontife régnant); bientôt elle a une marine. Le Normand Roger s'intitulait duc de Pouille et de Gaëte; la ville eut un vice-roi sous la domination d'Alphonse d'Aragon. C'est là que se réfugia, comme a fait de nos jours Pie IX, le pape Gélase II, qui rentra dans Rome, en fut chassé une seconde fois par une révolution, et vint chercher en France des consolations, le repos, et la sépulture au couvent de Cluny. C'est encore de là que partit plus tard Thomas de Vio, surnommé Caïétan (ou Gaiétan), pour aller tenter la conversion de Martin Luther. Depuis la réunion au royaume de Naples par Alphonse d'Aragon, en 1435, Gaëte a suivi les destinées de Naples, jusqu'à François II de Bourbon.

La ville est devenue une place de guerre de premier ordre; on l'a comparée à un petit Sébastopol. Le port, creusé par ordre d'Antonin le Pieux, agrandi successivement, peut contenir une flotte considérable; un isthme rattache la ville au continent. Les tours d'Orlando, Latratina, de Cicéron, offrent de curieux vestiges d'antiquité. Il y a aussi une colonne à douze faces qui porte, écrits en grec et en latin, les noms des douze vents. Le château et les fortifications ont reçu les travaux d'Alphonse et de Ferdinand d'Aragon, de Charles-Quint, des rois de Naples, surtout de François II et de son père. On conserva pendant longtemps au château, dans une niche à côté de la chapelle, le corps du connétable Charles de Bourbon, qui avait assiégé le pape dans Rome. Comme il était excommunié, on n'osa l'enterrer. Le roi d'Espagne le fit embaumer et placer dans cette niche. En 1628, le prince d'Ascoli le mit « dans une châsse dont la porte brisée s'ouvrait par le milieu; il était habillé de velours vert avec des galons d'or, debout, l'épée au côté, botté, éperonné, ses armes en broderie à côté de lui. » On le voyait encore dans cette châsse en 1757. Ses descendants, devenus rois, l'ont honoré de pompeuses funérailles. Le château n'est plus qu'une faible partie des fortifications de la ville : des murs épais, des bastions, des redoutes, des tours carrées posées sur des rochers élevés, l'enveloppent de plusieurs lignes de défense. La clef de la place est au mamelon du Télégraphe. Des défilés, des marécages, des hauteurs escarpées, favorisent la résistance; outre la difficulté des abords, l'étroitesse et la rapidité des rues permettent d'établir de nouveaux obstacles à l'ennemi, qui ne peut pénétrer dans la ville que par une brèche ou par l'une des deux portes. Gaëte a soutenu plusieurs siéges. Même avant d'avoir des ouvrages blindés, elle défendait énergiquement ses murs, ses couvents, ses 10 000 habitants, ses faubourgs le long de la mer, et ses rois. Charles-Quint et Philippe II se plaisaient à vanter l'attachement des Gaiétans à leurs princes, du temps où la terre de Labour comprenait Naples elle-même. Les Autrichiens l'ont prise en 1712, en 1815 et en 1821; les Sardes-Espagnols, en 1734; les Français, en 1799 et en 1806. En 1712, les Autrichiens ne s'en emparèrent qu'après y avoir dépensé vingt mille coups de canon et mille quatre cents bombes, la garnison n'étant que de deux mille quatre cents Espagnols. En 1806, Joseph Napoléon n'y entra qu'au bout de six mois de siége. L'école militaire de Gaëte est renommée en Italie. Du haut du rocher de Barberousse, on embrasse le golfe, les îles volcaniques des Ponces, et Mola di Gaeta, et le Garigliano, et tout un panorama de champs d'oliviers, d'orangers et de citronniers, de prairies et de sillons que semblent protéger les murailles hérissées de canons.

Les maux imaginaires deviennent bientôt réels lorsqu'on se laisse aller à y penser; comme celui qui, dans un moment de rêverie, croit voir une tête sur le mur, peut, avec deux ou trois coups de crayon, la rendre tout à fait visible et d'accord avec ce qu'il imaginait. SWIFT.

PROMENADES ALPESTRES.

Suite. — Voy. p. 14.

IV.

Nous jouons de malheur; la pluie redouble et rien n'assure que nous n'en ayons pas pour huit jours. Notre voyage coïncide évidemment avec une période aquatique.

Nos manteaux imperméables n'empêchent pas que nous ne soyons parfaitement mouillés. C'est l'état chronique dans lequel nous vivons depuis Zurich. Passe encore s'il faisait chaud; mais la température est glaciale. Que résoudre? Édouard est d'une complexion délicate : si ce régime d'hydrothérapie allait la compromettre! D'ailleurs, je ne puis me dissimuler que c'est par amitié pour moi qu'il m'accompagne. Il aime autant les arts que j'aime la nature, et le nom magique d'Italie a déjà fait explosion plus d'une fois. Nous ne sommes, en ce moment, qu'à quelques heures de ce pays des merveilles. Il suffit d'enjamber le Saint-Gothard pour trouver sur l'autre versant le soleil et l'azur. Il n'y a point à hésiter : je vais m'efforcer de décider mon ami à me laisser; je lui dirai qu'étant seul, je serai plus libre d'aller où il me plaira et comme il me plaira, et de mener ainsi à bonne fin l'étude que je me suis proposée; au fond, l'argument est vrai, et il sera décisif.

Édouard s'est rendu. Je lui ai même improvisé des compagnons de voyage, du moins jusqu'au lac Majeur, et la compagnie a frété, à frais communs, une calèche de poste. Je viens d'assister au départ, et j'ai suivi du regard la voiture jusqu'au dernier tournant. Me voilà seul. Seul, au milieu de ces Alpes! Je me sens triste.

Mes raisons étaient-elles donc sans valeur? et indépendamment de l'intérêt de ma chère géologie, n'y en a-t-il pas encore un autre? Est-ce la première fois que j'ai vécu seul dans les Alpes? La compagnie d'un ami eût assurément rendu le voyage plus doux et plus riant; mais le voyage aurait-il produit le même effet? Dois-je oublier mon principe, que les voyages de montagnes doivent être un exercice moral bien plus qu'un amusement? Notre vie parisienne sans dangers, sans émotions, sans courage, n'est-elle pas une vie imparfaite, et ne faut-il pas de temps en temps s'appliquer à la compléter par un peu de hasard, de peine et d'aventures? D'ailleurs l'impression de ces grandes scènes alpestres ne prend sa force qu'à la condition que l'on soit seul à en porter le poids. L'homme en tête à tête avec cette nature colossale, voilà où l'énergie se retrempe! En vain ces masses à demi perdues dans les nuages semblent-elles s'élever contre moi : si je le veux, avec un peu de décision et de persévérance, dans quelques heures, je leur frapperai la tête avec le talon de mon soulier; chétive fourmi, je forcerai par ma volonté ces cimes altières à me servir de piédestal et à s'abaisser devant moi! Point de guide! je n'ai pas besoin du secours d'autrui pour me gouverner à mon gré dans ce dédale; ma carte, ma boussole, mon bâton, et je hanterai ces sublimes déserts, aussi libre que l'aigle et le chamois. Il n'est que midi; le ciel se calme : partons!

V.

Début peu satisfaisant. Entre deux et trois heures, au lac de l'Oberalp, pris par la neige. Le tourbillon est si serré que je ne distingue plus les objets à dix pas. Malgré carte et boussole, direction perdue à chaque instant, trous dans lesquels j'entre à mi-corps. Vent tellement glacial que je suis obligé d'attacher mon bâton à ma main avec un mouchoir. Je ne sais trop si je réussirai, et je prends des repères pour assurer ma retraite en cas de besoin. Je ne me suis encore vu à pareille fête qu'une seule fois, en passant de Lauterbrunnen dans le Kienthal, et encore avais-je avec moi un berger. Combien je pense à Édouard qui, en ce moment même, fait sans doute son entrée à Airolo dans des flots de poussière! Combien je me félicite de ne l'avoir point entraîné ici!

Après une heure de contrariété, une éclaircie se fait à ma gauche : j'aperçois une hauteur frappée par le soleil; j'y monte, et de là je découvre au-dessous de moi la vallée du Rhin. C'est sur cette hauteur que je respire un instant en me disposant à descendre à la course sur les chalets de Chiamots que je distingue à mes pieds dans les gazons. L'aspect est sévère : le Rhin frémissant se précipite de chute en chute, comme un filet d'argent, du haut des neiges; la montagne, ombragée par la couche de nuages dans laquelle j'étais enveloppé tout à l'heure, est noire comme l'encre. Outrage fait par Boileau à la couleur locale quand il nous représente la source du Rhin dans une sorte de marécage :

> Au pied du mont Badus, entre mille roseaux,
> Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux.

A six heures, je suis à Dissentis; pauvre village; pauvre auberge. On ne parle plus ici ni allemand, ni français; le romanche est seul en usage. Singulière idée des jésuites d'être venus prendre asile en un tel réduit : c'est une Thébaïde alpestre; s'ils ne savaient se donner du mouvement, nul assurément ne viendrait les y chercher. C'est le foyer du fond duquel leur influence rayonne dans ces vallées. Leur institution, aujourd'hui en décadence, est logée dans un ancien monastère qui remonte, dit-on, au septième siècle. Conversation sur ce sujet, durant mon souper, avec le professeur de musique de l'établissement. Il doit épouser dans un mois la fille de l'aubergiste : avenir peu brillant; quatre cents francs d'appointements. Il demande un verre de bière dont il boit la moitié et passe le reste à la jeune fille, qui rougit beaucoup et accepte : subalternité avant le mariage, que sera-ce après?

Je n'avais jamais entendu parler cette douce langue romanche : je profite de la soirée pour m'en faire donner une leçon par l'aimable jeune fille. Ce vocabulaire me sera utile.

VI.

Parti de Dissentis à huit heures et demie; arrivé à Ilanz à trois heures, sans repos. Route monotone et fatigante. Bel effet du massif du Saint-Gothard dominant toute la vallée; mais il faut se retourner pour le voir, et c'est ce qu'un piéton bien lancé ne fait pas volontiers. Différence, dans les pays de montagnes, entre descendre ou remonter les vallées : l'excitation causée par le paysage fait qu'on se lasse moins en remontant. Je suis ici sur ce que l'on nomme le Rhin antérieur : mais des trois Rhins consacrés par l'usage des siècles, quel est le plus légitime? Qu'est-ce, en définitive, que la source d'un fleuve? Une question de cabinet et de fantaisie. La nature ne connaît pas cela. C'est comme si l'on disait : quel est le bourgeon d'un arbre? Un arbre n'a pas un bourgeon, il en a des milliers; de même un fleuve, des milliers de sources.

La monotonie du trajet est variée de temps à autre par le bruit des sapins précipités dans le fleuve du haut des escarpements par les gens de la montagne; de loin, on croirait voir tomber des brins de paille; le courant les fait bondir et les entraîne comme la flèche.

Visité en passant, avec intérêt, le village de Trons, premier point de réunion de la ligue grise, qui a fini par donner son nom à tout le canton. Vieux platane du quinzième siècle à demi mort, à l'ombre duquel se fit le serment des confédérés; arbre entretenu et honoré. Fresques, dans la grande salle de l'abbaye, plus respectables que recommandables; peintures commémoratives, mais d'un style barbare, sur les murs d'une petite chapelle; inscription éloquente qui semble jeter ses rayons dans toute l'étendue de ces vallées :

> Ubi spiritus Domini, ibi libertas.

Que l'homme se concentre assez pour sentir en lui le

souffle de Dieu, et il sera libre virtuellement; il pourra se reconnaître des supérieurs, mais il ne se reconnaîtra d'autre maître que celui du ciel et de la terre; quels que soient les obstacles imposés à l'exercice de son corps, il portera dans son âme la liberté, et il en jouira avec plénitude en envoyant ses pensées devant Dieu et dans l'immortalité.

L'extérieur de l'auberge de Trons ne m'a pas séduit, et, malgré la chaleur, j'ai passé outre. Il paraît que j'ai bien fait, tout au moins dans l'intérêt de mes finances, car voici un quatrain déposé à Ilanz sur le livre des voyageurs par un de mes devanciers; poésie fantaisiste d'un touriste rancuneux :

Voyageur altéré, ne reste pas à Trons :
L'aubergiste en ce lieu, landamann et fripon,
Te ferait payer cher la téméraire envie
De mêler à ton eau la goutte d'eau-de-vie.

N'est-ce pas en abrégé la jolie comédie de Scribe, le bourgmestre de Saardam? Il n'y a pas si loin des Grisons aux Hollandais : ils boivent au même fleuve.

Arrivé à Reichenau à huit heures. A partir d'Ilanz, sur l'avis de l'hôtesse, excellente femme, au lieu de la route ordinaire, j'ai pris la rive droite. Tous les Guides devraient indiquer cette ligne, bien plus pittoresque que la vallée. Pont couvert, le plus hardi que j'aie jamais vu; œuvre merveilleuse de quelque charpentier inconnu, suspendue à la même hauteur que les ponts en fil de fer de Fribourg. Au delà du pont, maisonnette isolée sur la hauteur. Étendu en silence à l'ombre d'un sapin, j'y entends par une fenêtre entr'ouverte une sonate de Beethoven; quart d'heure délicieux. Mon imagination bâtit sur ce piano égaré dans les solitudes un roman que la réalité démentirait peut-être, et je m'éloigne discrètement.

La suite à une autre livraison.

GLUCK.

Gluck. — D'après Houdon.

Gluck (Christophe), cet admirable compositeur qui a ému si profondément les cœurs et si vivement excité les esprits pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, était né dans le haut Palatinat, en 1714, sur les frontières de la Bohême. Il fit ses premières études musicales à Prague, et écrivit ses premiers opéras à Milan et à Venise. Plus tard il alla vivre en Allemagne, et il composa pour le théâtre de Vienne *Alceste* et *Orphée aux enfers*, de 1762 à 1764. Ce fut à l'âge de soixante ans, en 1774, qu'il se rendit en France, où il triompha au milieu d'une guerre de plume mémorable. *Iphigénie* fut représentée, à Paris, le 19 avril 1774.

A ne considérer que la musique dramatique, la seule à peu près qui soit bien connue en France, la seule qui veuille la subordination de la musique à la parole, Gluck a été jusqu'ici un des plus grands et peut-être le plus grand de tous les musiciens. Nul autant que lui n'a rehaussé par des accords l'expression de la poésie; il est ce que nous appelons aujourd'hui un artiste de sentiment, il est peut-être plus poëte que musicien. « L'imitation de la nature, disait-il, est le but commun que doivent se proposer le poëte et le musicien : c'est aussi celui auquel j'ai tâché d'atteindre. J'ai voulu réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus. » On a beaucoup critiqué cette théorie, qui réduit la musique à n'être que l'accessoire des paroles d'un opéra. Qu'elle soit juste ou non, Gluck ne l'appliquait évidemment qu'aux représentations théâtrales, et c'est peut-être volontairement que, pour exceller dans cette partie de l'art, il a limité son genre.

Il est certain que, comme musicien (dans le sens général qui convient à ce mot), malgré des beautés mélodiques et harmoniques du premier ordre, il n'est plus au premier rang. C'est ce que disaient déjà ses adversaires, qui ne lui opposaient cependant que les opéras de Piccini et de quelques compositeurs italiens contemporains. Hændel, Bach, ces deux divinités de l'art, dont maints ferrailleurs d'esthétique paraissent avoir ignoré et les œuvres et le nom, plus tard Mozart, Haydn, Beethoven, ont été de plus grands musiciens que Gluck. Un chœur d'oratorio de Hændel, une cantate religieuse ou un prélude d'orgue de Sébastien Bach, un quatuor instrumental ou une symphonie de Mozart, de Haydn, de Beethoven, sont des œuvres d'une force de conception musicale qui surpasse celle de l'auteur d'*Orphée*.

Les personnes qui n'ont pas eu le bonheur de connaître ces œuvres, les plus anciennes surtout, ou que la nature n'a pas douées du sens musical, peuvent trouver cette appréciation hasardée ou exagérée; mais elle est dictée par une conviction qui s'appuie sur une longue expérience et ne veut rien diminuer d'ailleurs de la juste admiration qu'on doit avoir pour les sublimes beautés des œuvres dramatiques de Gluck.

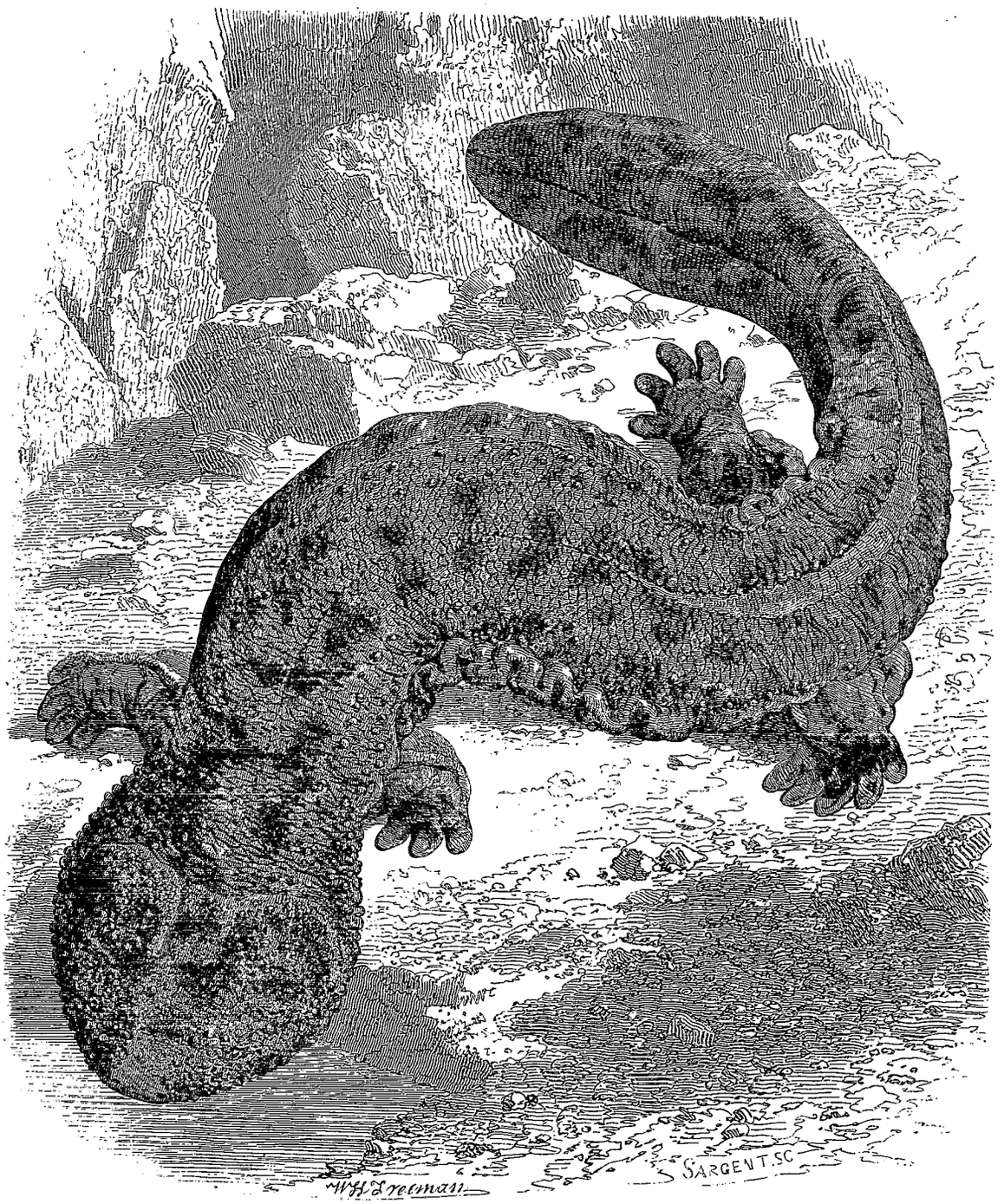
Nos opéras modernes ont plus de coloration dans l'instrumentation, plus d'ampleur dans le développement des pensées musicales; ils n'ont pas cette grandeur d'expression et de style qu'on trouve dans les deux *Iphigénie* ou dans *Alceste*. Aucun compositeur n'a trouvé de mélodies plus tendres ni plus suaves que celles d'*Armide* ou d'*Orphée*. L'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, le songe d'*Iphigénie en Tauride*, la scène des enfers dans *Orphée*, la marche religieuse dans *Alceste*, sont des pages qui vivront certainement aussi longtemps que vivra la musique.

Au souvenir de ces œuvres, il ne peut manquer de naître cette consolante pensée que, dans l'art musical, la mode, qui appelle au théâtre un public frivole, peut faire délaisser des chefs-d'œuvre; mais qu'au foyer domestique, ce qui fut beau, ce qui émut jadis, restera éternellement beau pour tous les esprits cultivés.

Gluck, riche et célèbre, alla passer ses dernières années à Vienne, où il mourut le 15 novembre 1787.

LA GRANDE SALAMANDRE DU JAPON.

Voy., sur la Salamandre, la Table des vingt premières années.



La grande Salamandre du Japon (vivante), au Muséum d'histoire naturelle. — Dessin de Freeman, d'après nature.

La grande salamandre du Japon (*Tritomegas* de Siebold) appartient à l'ordre des *batraciens* (reptiles qui respirent d'abord par des branchies, puis par des poumons), et à la famille des batraciens *urodèles* (pourvus d'une queue).

Elle est remarquable par ses dimensions colossales, qui, en longueur, peuvent atteindre et dépasser un mètre. Sa tête est large, plus large que le tronc, et extrêmement aplatie; on dirait qu'aucune base osseuse ne la soutient, et qu'elle s'affaisse comme une masse gélatineuse et inerte. Sa queue est comprimée latéralement en forme d'aviron, et ses flancs sont bordés d'une sorte de replis membraneux, de crête épaisse et festonnée, destinée sans doute à faciliter la natation. Les couleurs les plus sinistres, le brun, le roux ferrugineux, le noir, l'olivâtre, se sont donné rendez-vous sur son corps, et y composent une bigarrure livide et confuse. Sa peau, sur la tête et sur le dos, est boursouflée de protubérances et de verrues, et, hors de l'eau, laisse suinter une humeur visqueuse et fétide.

Il existe en ce moment au jardin des Plantes de Paris un individu de cette singulière famille. C'est le premier que l'on ait vu vivant en France. De la tête à l'extrémité de la queue, il mesure environ 80 centimètres. Il reste immobile et inerte, au fond du réservoir où on l'a placé, sous une nappe d'eau continuellement renouvelée. Quand il veut

respirer, il avance son museau hors du liquide, puis il se retire lentement pour reprendre sa position accoutumée. De temps en temps il fait entendre un grognement sourd, produit par l'air que rejettent ses narines ou sa bouche. On le nourrit de petits poissons et de grenouilles, dont il se montre fort avide. Quand il aperçoit sa proie, il s'avance lentement vers elle, la saisit brusquement par un mouvement latéral de la tête, la garde quelque temps entre ses dents serrées, puis tout à coup, dans un second mouvement, l'avale. Sa nourriture prise, il retombe pour huit ou quinze jours dans cette stupide apathie où il semble oublier de vivre.

A propos du préjugé qui, depuis Aristote, prête aux salamandres la faculté de résister aux atteintes du feu, voici seulement ce qu'il paraît raisonnable de dire. Il est possible que leur peau, d'où suinte une liqueur d'autant plus abondante qu'ils sont irrités, domine un instant la chaleur d'un feu peu ardent; mais là s'arrête leur puissance, qui n'est autre que celle de tous les corps humides. Quant à la mauvaise opinion que, de temps immémorial, les hommes professent à l'égard de la plupart des reptiles, ce n'est pas la grande salamandre du Japon qui aura la gloire de l'effacer. Quelque intéressante qu'elle soit au point de vue de la science, on est forcé d'avouer, quand on l'a vue, qu'elle n'est pas faite pour diminuer en rien la répugnance que nous ne pouvons nous empêcher de ressentir pour ces êtres lents et visqueux, inertes et furtifs, informes et voraces, dont elle est elle-même le modèle le plus accompli.

SUR LA CHAMBRE CLAIRE.

Voy. t. XXVIII (1860), p. 167.

LETTRE AU DIRECTEUR.

Monsieur,

Votre livraison du mois de mai dernier (1860) contient une exposition très-nette et très-simple des avantages que la chambre claire peut procurer aux artistes pour la reproduction directe de la nature, et même pour celle des tableaux ou des gravures. Mais cet éloge se trouve bien atténué par la restriction qui le termine. Vous ajoutez que « malheureusement, l'usage de ce précieux instrument n'est pas aussi facile qu'on serait porté à le croire d'après la simplicité de sa construction. » Une telle allégation pourrait fort bien décourager ceux de vos lecteurs qui seraient tentés d'en essayer l'emploi, d'autant plus que vous la justifiez aussitôt par des faits. Permettez-moi de les rassurer à cet égard. Au moyen de quelques précautions fort simples, la chambre claire peut devenir d'un emploi aussi commode qu'assuré, et on peut l'utiliser avec un très-grand avantage, non-seulement pour faire des dessins de paysages, mais aussi pour reproduire des monuments à une échelle déterminée, avec une très-grande exactitude, pour l'arpentage et pour le levé des plans. Ce dernier usage, peut-être le plus précieux de tous, est encore peu connu des architectes et des ingénieurs.

Réduite à sa plus simple expression, comme le représentait votre dessin, la chambre claire est sujette à deux inconvénients : l'un provient de l'inégalité habituelle des distances à l'œil de l'objet à reproduire, et de la pointe du crayon dont on se sert; l'autre est dû aux petits déplacements de l'opérateur lui-même pendant son travail.

Tout le monde sait que les objets ne sont parfaitement distincts pour nous qu'à une distance d'environ 30 centimètres, un peu moins pour les myopes, un peu plus pour les presbytes. C'est à cette distance que nous plaçons instinctivement un livre pour le lire. Les objets plus éloignés ou plus rapprochés exigent un effort, une sorte d'*ajustement* de l'œil, qui s'opère sans que nous en ayons conscience. On conçoit d'après cela l'effort, la fatigue même que l'on éprouve à regarder simultanément deux objets dont chacun exige un ajustement différent de l'œil; après un travail prolongé, la fatigue devient intolérable.

Les déplacements, impossibles à éviter, de l'observateur sont plus graves encore. Lors même que sa tête serait appuyée contre un corps fixe, son œil est sans cesse mobile, et l'image de l'objet à reproduire partage tous ses mouvements, s'éloignant sans cesse du contour déjà commencé pour y revenir et l'abandonner encore. Or, si l'on se résigne, pour faire un dessin, à éprouver une certaine fatigue, c'est à la condition qu'il sera satisfaisant, et que l'on ne poursuivra pas d'un trait mal assuré une figure toujours vacillante et fugitive. L'illustre savant à qui nous devons l'invention de la chambre claire a publié plusieurs mémoires, dans lesquels il indique des moyens variés de remédier aux inconvénients que je vous signale. Amici de Bologne et d'autres physiciens s'en sont occupés aussi, et l'on peut consulter à cet égard tous les traités de physique, et particulièrement une brochure de M. Ch. Chevalier intitulée : *Conseils aux artistes et aux amateurs sur le dessin à la chambre claire;* Paris, 1835. Le premier moyen imaginé pour diminuer l'étendue des mouvements de l'œil a été de placer entre lui et le prisme un écran percé d'un petit trou (fig. 1); mais ce diaphragme laissait encore un

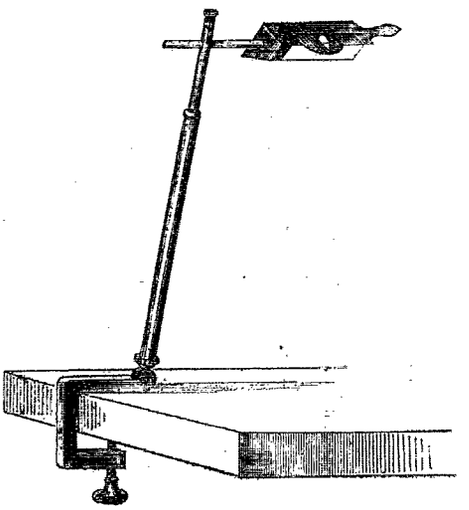


Fig. 1.

champ assez vaste à l'erreur, à moins de réduire outre mesure la force du faisceau de rayons lumineux. Amici, retrouvant une des dispositions de Wollaston, n'employait

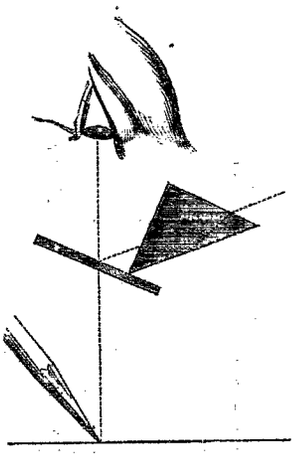


Fig. 2.

qu'un prisme ordinaire ayant pour base un triangle rectangle à côtés égaux (fig. 2). Comme il s'y faisait une seule réflexion, et que l'image eût été renversée comme dans une glace, il la redressait au moyen d'un miroir plan transparent, à travers lequel on pouvait apercevoir le crayon. Il y avait à cela de graves inconvénients : l'affaiblissement de la lumière, qui tombait souvent d'une manière trop oblique sur les faces extérieures du prisme; la décomposition de l'appareil en deux pièces, dont la position relative devait être déterminée par une recherche préalable. M. Ch. Chevalier, pour obvier à la différence d'intensité des rayons venant de deux sources différentes, affaiblit les plus forts en leur faisant traverser des verres colorés (fig. 3). Mais

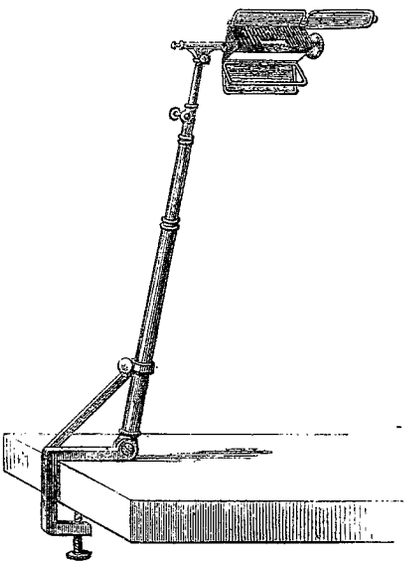


Fig. 3.

par aucun de ces moyens on ne parvient à empêcher l'image de vaciller devant le dessinateur. Le dernier résultat des recherches de Wollaston fut de proposer l'emploi d'une lentille concave, placée entre le prisme et l'œil (fig. 4). Les

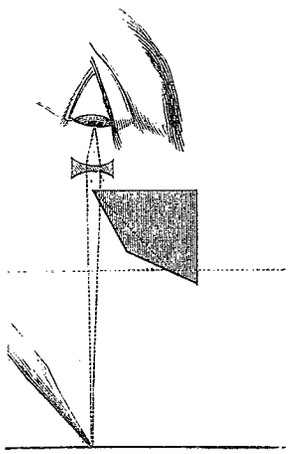


Fig. 4.

lentilles ont une propriété bien connue des physiciens et de toutes les personnes qui se sont occupées d'optique : elles introduisent dans la direction des faisceaux lumineux un point fixe, le *centre optique*. En regardant à travers la lentille, l'œil n'était donc plus susceptible que de très-petits déplacements. Wollaston avait même songé à réunir la lentille au prisme, en creusant la face supérieure de ce dernier. La figure 5, qui lui est empruntée, montre ce qu'il appelait une chambre claire périscopique. Malgré l'avantage qu'elle possède d'éviter la vacillation des images, cette

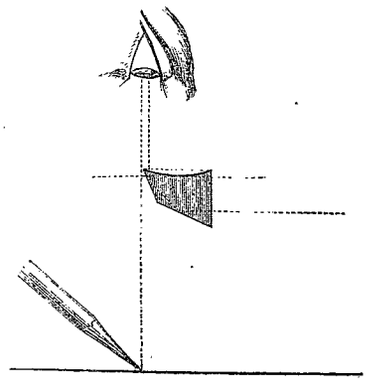


Fig. 5.

disposition n'a jamais été employée par les artistes, car elle ne faisait que remplacer un inconvénient par un autre. Toutes les personnes qui ont fait usage de lunettes savent en effet qu'il faut toujours regarder par le centre des verres, sous peine de voir naître des déformations qui augmentent très-vite lorsqu'on se rapproche des bords. Or, pour se servir de la chambre claire, on doit placer l'œil au-dessus du bord même du prisme, afin d'apercevoir la pointe du crayon. Que faire donc pour rendre applicable l'idée de Wollaston? Donner à l'échancrure supérieure une forme demi-circulaire, et placer son centre au-dessous de l'œil, sur l'arête du prisme (fig. 6). C'est une chose si simple

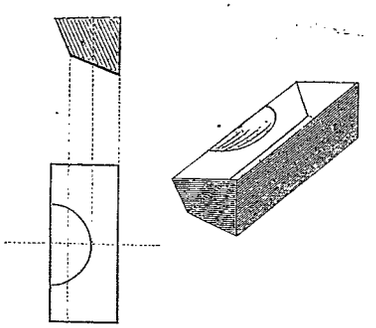


Fig. 6.

qu'elle semble devoir venir à la pensée de chacun; mais les idées les plus simples sont d'ordinaire les dernières dont on s'avise, et l'invention de la chambre claire était déjà ancienne lorsque la disposition dont je vous parle a été indiquée par M. le capitaine du génie Laussedat. La courbure à donner à la cavité doit être telle que l'image de l'objet à reproduire paraisse formée à la distance précise où se trouve le crayon (1), ce qui dispense l'œil d'un ajustement pénible, et évite la fatigue que cause toujours l'emploi de la chambre claire ordinaire. Ainsi donc, cette seule modification fait disparaître du même coup les deux inconvénients que l'on reprochait à cet utile instrument, et il devient alors véritablement le compagnon presque indispensable du dessinateur. Il ne supprime pas l'art, comme vous l'avez très-bien fait remarquer, et il lui apporte un concours précieux.

La lentille concave, demi-circulaire, placée ainsi au-dessus du prisme, offre encore bien d'autres avantages. Supposez le dessinateur le plus exercé en face d'un monument, la colonnade du Louvre, par exemple; il en repro-

(1) Le rayon doit être de 15 centimètres pour la distance de 30 centimètres du point de vue au papier.

duira fidèlement tous les détails ; mais si vous lui demandez la hauteur des chapiteaux, les proportions exactes des ordres d'architecture, il aura besoin d'une échelle et d'un mètre pour vous satisfaire, Dieu sait au prix de quelles fatigues. La chambre claire, au contraire, répond à cette question sans déplacement, sans peine, et avec toute la précision désirable. Elle ne déforme pas les objets, et les images, parfaitement exactes, étant dessinées en bloc, sur un même tableau, tous les points conservent leur position relative. Pour passer du *dessin en perspective* ainsi obtenu à une *élévation* à l'usage des architectes, il suffit de connaître la distance du *point de vue* au tableau, la *ligne*

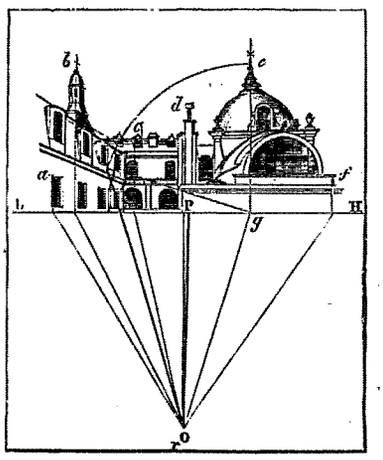


Fig. 7.

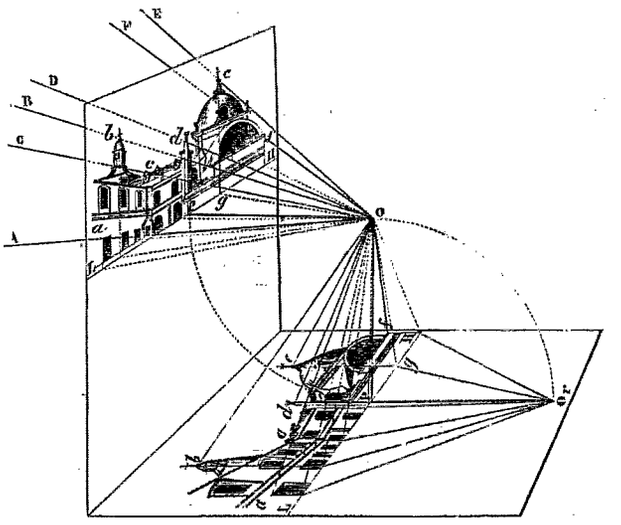


Fig. 7 *bis*.

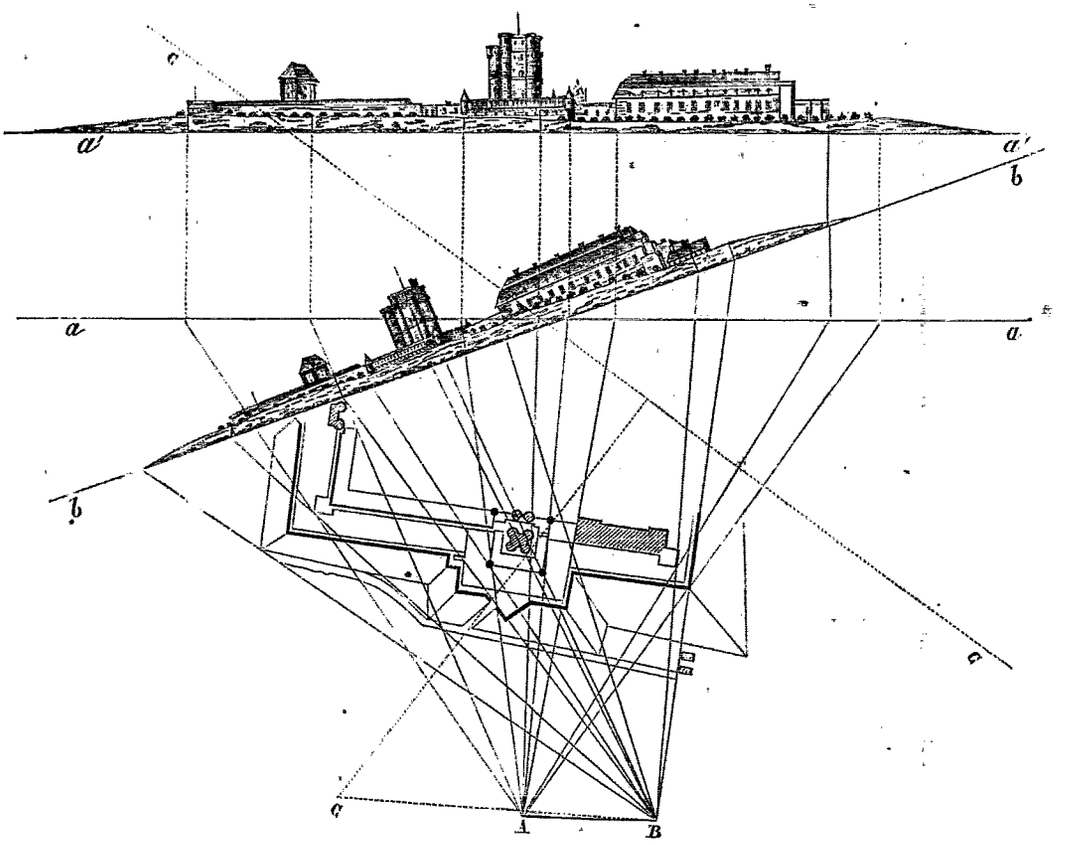


Fig. 8.

d'horizon, et l'éloignement où l'on se trouve du monument. Cette dernière indication détermine l'*échelle* du dessin. Le point de vue est au centre de la cavité du prisme, et se projette facilement sur le dessin au moyen d'un fil à plomb. La ligne d'horizon est une horizontale passant par la projection ainsi obtenue. On peut la tracer par différents moyens; le plus simple est de mener, par la projection du point de vue, une perpendiculaire aux lignes verticales que le dessin contient presque toujours. Si l'élévation que l'on veut obtenir est sensiblement dans un seul et même plan, une seule vue suffit, et il ne faut, pour faire le travail demandé, que construire une série de triangles rectangles dont les côtés sont connus, opération familière aux géomètres, et facile pour tout le monde. Si l'élévation com-

prend des parties inégalement éloignées, il faudra deux vues prises de points différents; mais le procédé est semblable. La transformation est donc très-facile; rien n'oblige d'ailleurs à la faire sur place, en même temps que le dessin, et on peut la remettre au retour d'un voyage, après avoir rempli le plus volumineux portefeuille.

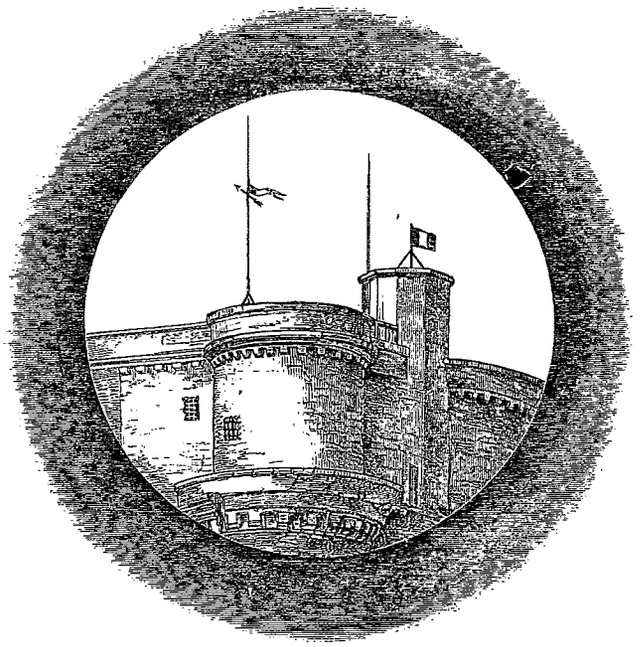


Fig. 9.

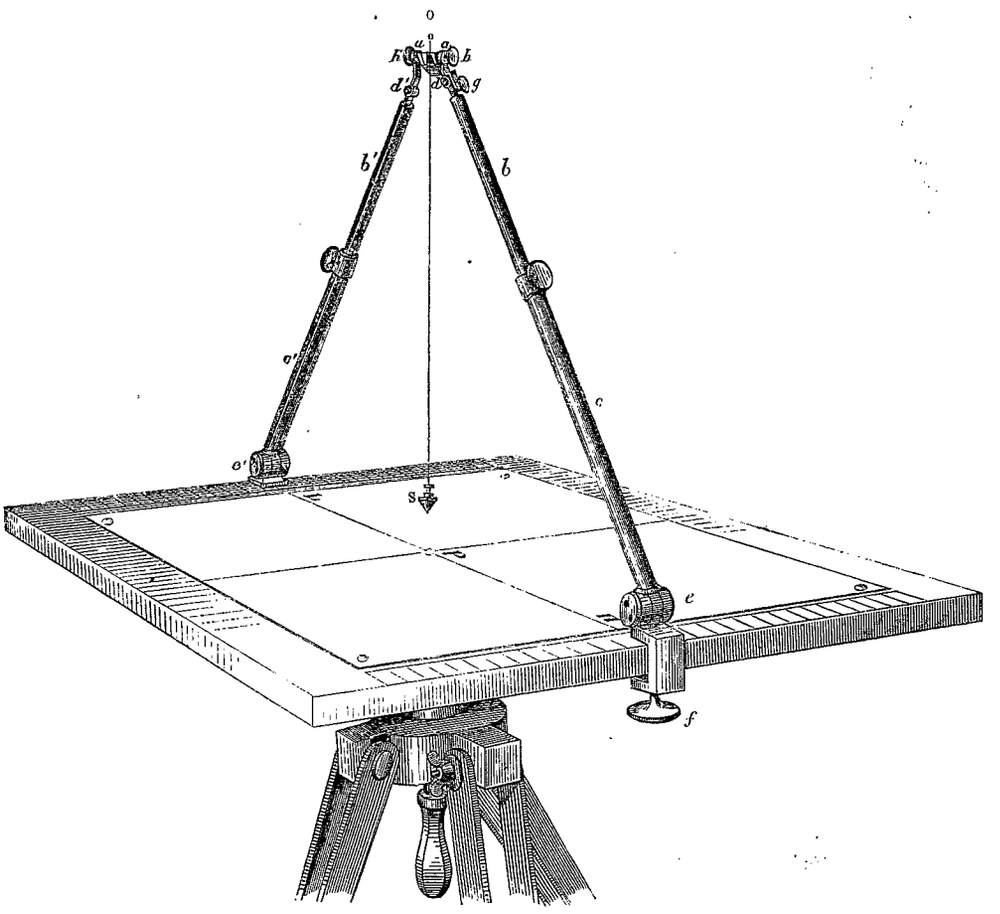


Fig. 10.

Les ressources que présente la chambre claire pour la mesure des longueurs permettent également la mesure des angles; et il est bon de remarquer qu'aucun procédé graphique ne comporte une exactitude aussi grande, car la valeur d'un angle s'apprécie par le nombre de divisions qu'il intercepte sur un cercle donné. Or, plus ce cercle

sera grand, et plus le nombre des divisions pourra être augmenté au profit de l'exactitude. Les rapporteurs en corne dont se servent communément les ingénieurs ont de 6 à 10 centimètres de rayon; le fameux cercle répétiteur, employé dans les grandes opérations géodésiques, avait 20 centimètres environ (il n'est cité ici que pour faire connaître la dimension habituelle des cercles divisés, car les astronomes y joignent des moyens d'observation plus délicats). Sur un dessin obtenu à l'aide de la chambre claire, le rayon est égal à la distance du point de vue au tableau, c'est-à-dire de l'échancrure du prisme au dessin, environ 30 centimètres. Une telle longueur de visée donne donc à la chambre claire une grande supériorité sur les autres instruments goniométriques dont peuvent se servir les architectes ou les ingénieurs; et ce n'est pas là son seul mérite : le même instrument leur offre un champ de vue plus étendu qu'aucun autre, si ce n'est le cercle divisé. La chambre obscure, en effet, comme tout appareil fondé sur l'emploi des lentilles, déforme les objets au delà de 35 degrés, tandis que la chambre claire embrasse un champ de plus de 60 degrés.

Les paysagistes y trouveront donc l'indication de l'espace le plus vaste qu'il leur soit permis de reproduire dans un même tableau, et même bien au delà. Ils pourront d'ailleurs demander à la chambre claire la perspective exacte qui doit leur servir de canevas, ou le moyen de retracer un phénomène de peu de durée.

La figure 7 représente l'exécution d'une vue de l'église de Panthemont, à Paris, prise de la fenêtre d'une maison voisine. On a indiqué la vue telle qu'elle se présente au dessinateur, et la position où il la reporte sur le papier. O est la position de son œil; O*r*, la même, rabattue sur le dessin; P, le point de vue; LH, la ligne d'horizon. Le dessin primitif était beaucoup plus grand : on l'a réduit au dixième par une seconde intervention de la chambre claire.

Vous vous étonnerez peut-être, Monsieur, que cette amélioration récente si utile apportée à l'instrument soit encore inconnue des artistes; c'est qu'elle n'a été publiée, à ma connaissance, du moins, que dans un recueil qu'ils n'ont guère l'habitude de feuilleter, *le Mémorial du génie*, année 1854. L'inventeur ne songeait pas à eux; son but était d'utiliser la chambre claire pour un usage tout différent, dont il me reste à vous entretenir, et pour lequel l'amplitude du champ devient une considération importante. Le prisme de Wollaston permet de déduire de la vue perspective une projection horizontale des objets, aussi bien qu'une élévation. On peut donc le faire servir au lever des plans, et l'on y trouve l'avantage de faire du même coup le nivellement, s'il est nécessaire, puisque l'on a le relief de chaque point au-dessus ou au-dessous de l'horizon.

Les hydrographes font un usage journalier des vues perspectives pour l'exécution des cartes marines, et Arago, rendant compte, à l'Académie des sciences, du voyage de MM. Galinier et Ferret en Abyssinie, insistait fortement sur l'utilité qu'aurait l'introduction de ce procédé dans les levers terrestres, auxquels il s'applique très-bien. Ordinairement les vues sont prises à main levée, et les angles des diverses directions sont mesurés à l'aide d'une boussole. Il y a là de nombreuses causes d'inexactitude que la chambre claire supprime tout à fait : avec cet instrument, en effet, il n'y a plus d'erreurs de lecture, de dessin, de copie; la minute reste, comme un procès-verbal que l'on peut toujours consulter. Il suffit de deux stations, à des points dont la distance est connue, pour faire le lever du terrain, par un procédé tout semblable à ce que l'on appelle *lever à la planchette*, pourvu que l'on ait chaque fois la précaution de déterminer la projection du point de vue (1) et la ligne d'horizon, et de relier les stations l'une à l'autre, soit en les comprenant dans la vue, soit en observant leur position à l'égard d'un point représenté sur celle-ci. Pour exécuter le plan à l'aide des vues, on abaisse de chaque point remarquable une perpendiculaire sur la ligne d'horizon, et l'on en joint le pied au point de vue rabattu. Les deux vues s'orientent facilement l'une par rapport à l'autre sur le papier, et les intersections des lignes de jonction marquent la position de chaque point en plan; sa cote de niveau se détermine, comme pour les dessins d'architecture, au moyen d'un triangle rectangle.

On voit tout de suite combien la nouvelle modification apportée à la chambre claire était nécessaire pour cet usage, puisque sans elle on ne pouvait déterminer le point de vue, sans cesse variable, ni la ligne d'horizon. L'auteur a indiqué aussi dans son mémoire plusieurs procédés pour trouver cette dernière ligne, lorsque le paysage ne présente que des verticales trop courtes pour se prêter à une détermination exacte. Le plus simple est de s'en donner une au moyen d'un fil à plomb.

J'ai dit que, pour lever un plan, deux stations peuvent suffire; il n'en est pas toujours ainsi : beaucoup d'objets se masquent les uns les autres, se trouvent au delà du champ de vue de 60 degrés, ou donnent des lignes de construction très-obliques, et dont, par suite, l'intersection est peu précise. Il sera donc préférable de multiplier les vues, soit au même point, soit en des lieux différents; mais avec des vues uniques, reliant des stations successives, un voyageur peut très-bien retracer la carte des pays qu'il a parcourus. Lors même qu'il ignorerait la distance des deux premières stations, il n'en pourrait pas moins faire un travail utile; rectifier, par exemple, une carte fautive. L'*échelle* de son dessin ne lui serait pas connue; mais il lui serait facile de la déterminer au moins approximativement en mesurant, ne fût-ce qu'au pas, la distance de deux des points représentés. Je joins à cette lettre le plan d'une partie du château de Vincennes levé ainsi au moyen de plusieurs vues (fig. 8); deux d'entre elles et quelques-unes des lignes de construction ont été seules figurées, afin de ne pas embrouiller le dessin.

Si l'on veut étudier un détail du paysage et l'obtenir à une plus grande échelle, on peut mettre devant le prisme, et aussi près que possible, une longue-vue, ou même une simple lorgnette de spectacle. On observe alors sur le papier l'image amplifiée de l'objet que l'on se propose de dessiner. Je vous donne pour exemple la portion supérieure du donjon de Vincennes extraite de la vue prise au point B (fig. 9).

La chambre claire, représentée sur la figure 10 construite d'après les indications de l'auteur du mémoire, est en station sur une planchette, pourvue du fil à plomb qui projette le point de vue et de toutes les pièces accessoires qui peuvent être utiles à un ingénieur géographe (fig. 11 et 12). Le prix d'un semblable instrument est assez élevé; mais cette complication n'est pas indispensable. Le prisme de quelques centimètres de long, évidé en dessus, suffit; il faut seulement qu'il soit d'un verre bien pur, que les angles soient d'une très-grande exactitude, et que la cavité supérieure ait son centre précisément au-dessus de l'arête postérieure. L'expérience prouve que la distance du prisme au papier peut différer assez notablement de 30 centimètres, sans qu'il s'ensuive d'erreur grave pour le dessin. Tout opticien un peu adroit peut construire une chambre claire d'après ces données. Quant à la monture, elle im-

(1) C'est cette projection que les artistes désignent simplement sous le nom de *point de vue*, et les géomètres, sous le nom de *point principal*.

porte peu; celle qui se trouve représentée sur la figure 3 est bonne, elle pourrait même être simplifiée encore. Une heure d'essais permettra à toute personne intelligente de se familiariser avec l'usage de l'appareil.

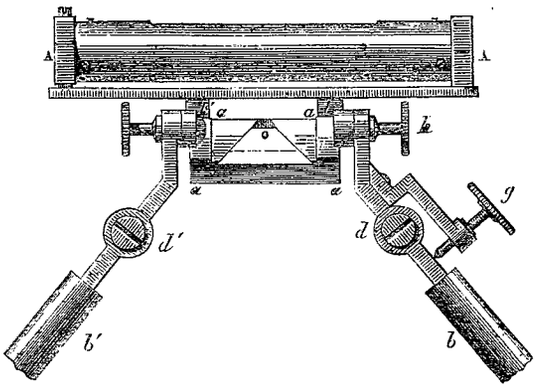


Fig. 11.

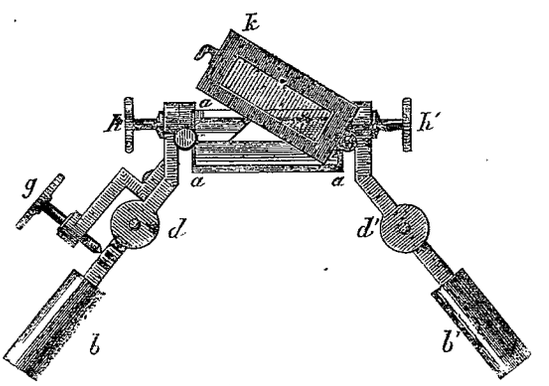


Fig. 12.

Il est une conséquence de tout ce que je viens de dire qui doit vous avoir sans doute frappé. Puisque les vues prises à l'aide de la chambre claire permettent si aisément de construire un plan, pourquoi n'emploierait-on pas au même usage les vues photographiques, dont la précision est bien plus grande encore? Cela peut se faire aussi, Monsieur; le *collodion* est d'une finesse incroyable, et permet de retrouver les détails les plus délicats; on peut même amplifier les images, de telle sorte que celles obtenues de très-loin donnent encore des renseignements précieux. Aussi, à l'aide des photographies, aurait-on des plans aussi exacts que ceux levés par les procédés les plus longs et les plus précis. Cela est dû à la grande longueur de la ligne de visée, qui est égale à la distance focale des appareils, et presque toujours de 40 à 50 centimètres. La seule infériorité de la chambre obscure sur la chambre claire consiste dans la moindre étendue du champ de vision; encore est-il facile d'y remédier en multipliant les images. Les photographes apprendront sans doute avec plaisir que toutes les vues qu'ils prennent dans des pays lointains peuvent servir à en donner la carte et à déterminer la hauteur des accidents du sol, pourvu qu'ils aient la précaution de chercher exactement, et une fois pour toutes, la distance focale de leur appareil, et de caler celui-ci comme tous les instruments d'arpentage, au moyen d'un niveau.

Il serait facile d'entrer dans des détails plus circonstanciés sur les services que l'on peut attendre de la chambre obscure et de la chambre claire pour le lever des plans; mais ils dépasseraient le cadre de votre recueil; et d'ailleurs ceux de vos lecteurs qu'ils intéresseraient pourront les trouver dans la notice que j'ai mentionnée plus haut, ou dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences (numéro du 24 juin 1860), qui contient un rapport favorable à un mémoire présenté sur ce sujet.

Nous remercions notre correspondant de l'occasion qu'il nous donne de faire connaître à nos lecteurs ces modifications ingénieuses apportées à la chambre claire. Nous complétons sa pensée en ajoutant quelques éclaircissements pour la complète intelligence des figures, dont la plupart sont empruntées au mémoire imprimé.

La figure 10 montre la disposition adoptée pour fixer d'une manière stable l'instrument sur une planchette. A cet effet, il est enfermé dans une monture en laiton *aa* portée par deux tiges à tirage *bc*, *b'c'*, articulées en *d*, *d'*, *e*, *e'*, et terminées à leur extrémité inférieure par des mâchoires à vis de pression *f*, que l'on peut fixer solidement aux deux bords opposés de la planchette. C'est au point *o* que l'on place l'œil, et c'est en ce point que l'on suspend le fil à plomb, dont l'extrémité S vient déterminer sur la planchette la projection du point de vue P.

La figure 11 montre le prisme, dans sa monture, surmonté d'un niveau à bulle d'air AA. Ce niveau est destiné à ramener à une horizontalité parfaite l'inclinaison des arêtes du prisme. Les articulations *d*, *d'*, ainsi que la vis de rappel *g*, servent à faire varier cette inclinaison. Au moyen des goujons *h*, *h'*, on fait tourner le prisme autour d'une de ses arêtes, pour voir le plus distinctement possible les objets situés en face du point le plus bas, au point le plus élevé.

La figure 12 montre le prisme débarrassé du niveau à bulle d'air. La pièce *k* mobile autour de la goupille *i* permet d'introduire le prisme dans sa monture, ou de l'en retirer pour enlever au besoin la poussière ou l'humidité qui se seraient déposées sur ses faces.

La figure perspective 7 *bis* permet de comprendre très-facilement ce que l'on voit sur la figure 7. Dans la figure 7 *bis*, le point O indique la position de l'œil, et les lignes OA, OB, OC, sont des rayons qui partent de l'œil pour aboutir à des points remarquables de l'édifice. Les rayons percent un plan vertical fictif qui se trouve à une distance de l'œil justement égale à la hauteur du point O, au-dessus de la planchette. C'est ce que l'on a indiqué par un arc de circonférence ayant son centre en O. Cette même distance OP est portée sur une perpendiculaire PO*r* à la ligne d'horizon, à partir du point P jusqu'en O*r*.

La figure 7 montre la perspective de l'édifice telle qu'on la dessine sur la planchette, et la position du point O*r*, déterminé comme nous venons de l'expliquer. On peut dire aussi que la figure 7 représente le tableau vertical de la figure 7 *bis*, que l'on a fait tourner autour de la ligne d'horizon pour le rendre horizontal. On voit tout de suite que les lignes qui vont du point O*r* à la ligne d'horizon sont les projections horizontales des rayons OA, OB, OC.

Reportons-nous enfin à la figure 8.

De deux points A, B, dont on connaît la distance horizontale et la différence de niveau, on a fait des vues du donjon de Vincennes. On a obtenu ainsi deux dessins, que l'on a disposés chacun comme celui de la figure 7, et que l'on a rapprochés sur une même feuille, en conservant les rapports de position des deux points de vue.

Les projections des rayons partant de A et de B, pour aboutir à un même point du paysage, en se coupant, déterminent un point du plan. En opérant ainsi pour tous les points remarquables, on a obtenu le plan du donjon et de la portion de fortification qui l'entoure.

Pour ne pas superposer les deux vues perspectives, on a transporté la ligne d'horizon *aa* en *aa'*. Notre figure 8 a

été construite au moyen de réductions faites, à la chambre claire, des perspectives obtenues sur le terrain.

Nous devrions peut-être encore donner quelques détails au sujet du nivellement; cependant, rien n'est plus facile que de concevoir comment, au moyen des *hauteurs apparentes*, prises sur les vues perspectives, on obtient les *hauteurs réelles* des différents objets remarquables, en ramenant ces objets aux distances qui les séparent des points de vue. Ces distances se mesurent sur le plan à l'aide de l'échelle adoptée; la distance du point de vue au tableau comptée sur la direction du point considéré, ainsi que la hauteur apparente, s'évaluent avec un double décimètre, et une double proportion donne la hauteur réelle ou la différence de niveau.

LE GREC ET LE GOTHIQUE.

Un édifice grec n'a aucun ornement qui ne serve qu'à orner l'ouvrage. Les pièces nécessaires pour le soutenir ou pour le mettre à couvert, comme les colonnes et la corniche, se tournent seulement en grâce par leurs proportions : tout est simple, tout est mesuré, tout est borné à l'usage; on n'y voit ni hardiesse, ni caprice qui impose aux yeux. Les proportions sont si justes que rien ne paraît fort grand, quoique tout le soit; tout est borné à contenter la vraie raison.

Au contraire, l'architecte gothique élève sur des piliers très-minces une voûte immense qui monte jusqu'aux nues. On croit que tout va tomber; mais tout dure pendant des siècles. Tout est plein de fenêtres, de roses et de pointes. La pierre semble découpée comme du carton. Tout est à jour, tout est à l'aise. Nest-il pas naturel que les premiers architectes gothiques se soient flattés d'avoir surpassé, par leurs vains raffinements, la simplicité grecque? Changez seulement les hommes; mettez les poëtes et les orateurs à la place des architectes : Lucain devait naturellement croire qu'il était plus grand que Virgile; Sénèque pouvait s'imaginer qu'il brillait bien plus que Sophocle.

FÉNELON.

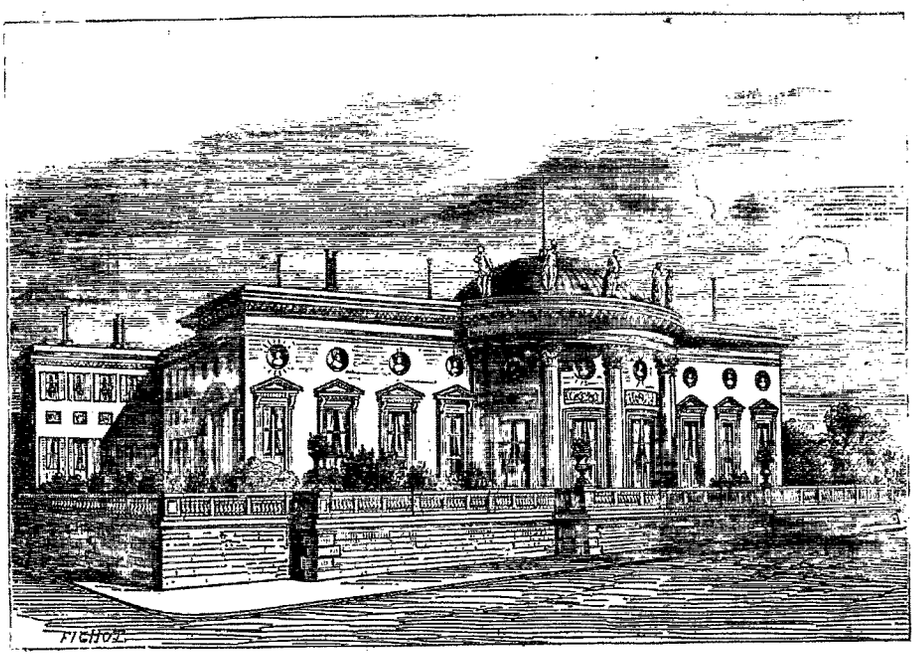
S'obstiner à exécuter de main d'homme, laborieusement, chèrement, des travaux que les machines réalisent en un clin d'œil et à bon marché; assimiler les prolétaires à des brutes; leur demander des efforts journaliers qui ruinent leur santé, et que la science peut tirer au centuple de l'action du vent, de l'eau, de la vapeur, ce serait marcher en sens contraire du but qu'on veut atteindre; ce serait vouer les pauvres à la nudité, réserver exclusivement aux riches une foule de jouissances qui sont maintenant le partage de tout le monde; ce serait, enfin, revenir de gaieté de cœur aux siècles d'ignorance, de barbarie et de misère. ARAGO, *Éloge historique de J. Watt.*

Je n'ai jamais senti le besoin de me taire quand j'ai admiré. Quoi de plus doux que l'admiration? C'est de l'amour dans le ciel, de la tendresse élevée jusqu'au culte.

CHATEAUBRIAND, *Essai sur la littérature anglaise.*

LE PALAIS DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Le nom de palais, que l'on donne ordinairement à l'hôtel de la Légion d'honneur, peut paraître ambitieux lorsque l'on en considère les modestes dimensions. Ce petit édifice, en style romain du dernier siècle, est situé sur le quai



Le palais de la Légion d'honneur, sur le quai d'Orsay, à Paris.

d'Orsay, à la droite du palais occupé par le conseil d'État et la Cour des comptes. De sa terrasse, on domine la Seine; en face, on voit le jardin des Tuileries. C'est l'architecte Rousseau qui l'a construit, en 1786. Son premier propriétaire avait été le prince de Salm. Dans les années 1796 et 1797, un prétendu marquis de Boisregard y vint étaler un luxe insolent. Cet homme n'était qu'un misérable faussaire nommé Lieuthrand; ses crimes furents découverts, et il passa du palais de Salm aux galères. Une des gloires littéraires de la France vint effacer ce souvenir; Mme de Staël habita quelque temps cet édifice, plus élégant que confortable, acheté bientôt par l'État, sous Napoléon, et occupé, depuis ce temps jusqu'à nos jours, par la grande chancellerie de la Légion d'honneur.

A LA NATURE

Dessin de Dargent, d'après J. de Sève, peintre du dix-huitième siècle.

A la nature! Cri du dix-huitième siècle; cri du poëte las des misères de la ville; cri du peintre que révoltent le fard et les paniers; aspiration d'une société qui s'étiole dans une atmosphère corrompue; rêve incertain, affecté, mièvre encore, d'une race qui voit la nature dans les boulingrins, les quinconces et les grottes de rocaille. A la nature! Retrempons-nous dans la fraîcheur! Cœurs fanés dans les intrigues des cours et des boudoirs, rajeunissons! Lavons notre rouge et nos mouches, masque de notre beauté! Buvons à la source réparatrice!

Voilà ce que voudrait dire sans doute la fontaine symbolique que reproduit notre gravure. Mais n'est-elle pas trop parée encore? Un simple ruisseau parmi les fleurs des prés n'aurait-il pas plus d'éloquence? On dirait la fontaine de marbre d'une villa italienne; elle rappelle ces ravissants escaliers préparés à l'eau sur le flanc des collines en face des casinos de Frascati : ni les génisses fatiguées, ni les chevaux haletants, ne se sont jamais abreuvés à ses eaux claires; tout au plus quelque cerf privé y a-t-il réfléchi ses bois découpés.

Et qui est ce jeune homme? Est-ce le fils d'un fermier général déguisé en jardinier? Ce chapeau déformé, cette souquenille, ces chausses lâches, ont bien une tournure agreste; mais l'attitude trahit le peintre de damerets et d'élégants; on voudrait voir là l'émondeur de Virgile qui chantait à plein gosier dans l'arbre, au-dessus de Tityre étendu à l'ombre. Quel paysan se plairait à faire de l'équilibre sur une échelle, un pied en l'air? Aucun, même par galanterie, et pour faire valoir son adresse. Ce serait d'ailleurs ici peine perdue : la jeune fille ne lève pas les yeux, ou bien elle regarde plus le chien que l'homme; le chien la distrait si bien qu'elle laisse tomber, faute impardonnable, toutes les belles poires qui remplissaient son tablier. Ce n'est pas ainsi que l'on manie les fruits. Ah! Jeanneton, votre fanchon est de simple coton, mais ce n'est pas une marmotte : elle ne cache pas vos cheveux bien plantés, soigneusement relevés; les plis de votre jupe ont trop de grâce : n'auriez-vous pas des camériste? Jeanneton, Jeanneton, si tous les jours vous vous attifez ainsi, surtout si vous jetez les poires comme aujourd'hui, vous devez faire de bien mauvais ouvrage. A la nature! ma fille, à la nature! Et vous, Colin, reposez votre pied droit sur l'échelon.

A la nature! Poétique ironie jetée sur deux figures maniérées, sur un paysage de petite maîtresse. Qui sait? le peintre était peut-être de bonne foi; il a cru revenir aux champs, à la pastorale pure; il a pensé qu'il suffisait de grossir les chevilles et les poignets d'une femme pour en faire une paysanne. C'est ainsi que tous les disciples de Boucher ont fardé la nature à l'image des personnages qu'ils y mettaient en scène; ils l'ont cherchée dans les charmilles bien taillées, dans les bosquets, rarement dans les forêts et les campagnes.

Cette école bocagère a eu aussi ses poëtes, moins piquants et plus ennuyeux que ses peintres : artistes en épithètes, en mouches symétriques; maîtres en monotonie.

Par bonheur, un sentiment moins faux, ou moins fastidieux, avait dans le même temps ses interprètes : Watteau jetait dans ses feuillages harmonieux un souffle d'air libre; il savait même donner la vie aux ormeaux des parcs; il peignait, il est vrai, des jardins, mais il en faisait des jardins d'Armide. Les groupes bouffons ou mélancoliques de la comédie italienne que sa fantaisie dissémine sous les grands arbres ne jurent pas avec la verdure, et séduisent par la variété des couleurs. Les anciens poëtes n'ont pas autrement procédé, eux qui dans les bois, les eaux, sur les montagnes, évoquaient les sylvains et les nymphes. Colombine n'est pas une dryade, Arlequin n'est pas un faune; les races diffèrent, mais les inventions des artistes sont de même ordre et quelquefois presque de même valeur.

Cependant, en Grèce, à Rome, il se trouvait des auteurs qui peignaient dans toute leur naïveté les habitants réels, visibles, de la nature : Théocrite rapportait les entretiens des moissonneurs, des bergers, des pêcheurs (1); Virgile essayait, tout en l'imitant, de donner à ses acteurs rustiques une physionomie italienne. Le siècle de Watteau a produit de même des idylles et des églogues; mais les écrivains prétendus champêtres de cette époque n'ont pas su bien déterminer, ce nous semble, le modèle qu'ils voulaient idéaliser dans leurs poésies. Heureux si, comme Ronsard, ou même Segrais, ils avaient au moins entrevu la nature à travers Théocrite et Virgile; leur imitation pourrait conserver le charme de ces figures voilées que l'on devine vaguement. Déjà les anciens avaient trié les paroles de leurs paysans, et choisi les plus belles, partant les moins ordinaires; ils avaient donné à leurs bergers une délicatesse exquise. Fontenelle a renchéri sur les maîtres; il a raffiné si bien l'esprit des pasteurs et des pastourelles, qu'ils peuvent lutter de subtilité avec les précieux des salons. Cependant les champs étaient tellement ignorés des villes que les nouvelles églogues furent goûtées; et bien qu'un retour vers les idées champêtres commençât à se manifester dans les mœurs, il fallut, pour répandre la connaissance d'une enchanteresse aussi peu cachée, aussi peu lointaine que la nature, les efforts de trois ou quatre écrivains de génie ou de talent, et l'horreur du sang versé sous la république et l'empire.

Rousseau est le premier dont la plume ait peint les bois, les champs, et avec quel charme! Il est le premier qui ait laissé déborder son cœur dans les vallées pleines de rêveries; il a bu dans l'air printanier ces douces fièvres qui agitent l'agneau enivré de lait, qui animent et semblent élever plus près de la sensibilité humaine la vie obscure des êtres inférieurs de la création; il s'est laissé aller aux sereines tristesses de l'automne, quand les peupliers sèment leurs feuilles jaunes comme un prodigue ses pièces d'or, quand les eaux profondes coulent plus vertes sous les rameaux brunis, quand les oiseaux partent pour l'orient, invitant les âmes à fuir, loin de la terre, vers une atmosphère plus lumineuse. Voltaire aussi s'est plu aux champs, mais surtout comme propriétaire; il aimait son foin, ses blés, son domaine de Ferney; il ne chérissait guère dans la nature que l'indépendance. Son âme railleuse et très-civilisée ne cessait de voyager par le monde, de Berlin à Moscou, et flottait au-dessus de Paris, qui lui réservait le Panthéon. Il serait mort d'ennui à Ferney sans les visiteurs, la comédie et la correspondance. Parmi les disciples de Rousseau, il en est un dont l'heureuse vocation fut d'étudier ce qui avait fait les délices de son maître, de compter les mouches brillantes sur les feuilles d'un fraisier, d'interpréter les saluts involontaires que s'adressent les arbres poussés par le vent, de célébrer les harmonies du monde végétal; Bernardin de Saint-Pierre a, par-dessus tout, aimé l'exubérance tropicale, les forêts de nos colonies, où la noix de coco est le gland, où la banane est la cornouille, et l'ananas la fraise. Il rapproche l'homme des arbres qui croissent avec lui, et plante deux palmiers à la naissance de Paul et de Virginie. Son style tendre et comme embaumé donne plus de charme au moindre rameau, qu'au lion et au colibri les peintures pompeuses ou éblouissantes de Buffon; mais, malgré quelques découvertes heureuses, comme l'influence de la lune sur les mouvements de la mer, ses *Études* ont moins d'autorité que les *Époques de la nature*. Buffon élargit le sens du mot; il en fait le synonyme du monde, sans cesse transformé; il recherche les origines de la terre et de l'homme. Autour de lui, des philosophes, plus entraînés, considèrent les corps organisés dans leurs rapports avec l'humanité et un créateur suprême; ils poursuivent de leur curiosité hardie une sorte d'âme universelle répandue parmi les mondes et les règnes. Le danger de l'exagération est proche. L'homme se rapproche trop de l'insecte et de la plante; les formes ne sont plus que des degrés dans l'échelle des êtres, et l'on n'a plus guère d'yeux que pour les formes. Lucrèce se relève : admiré, commenté, traduit, mal combattu, il règne sur les intelligences; les *systèmes de la nature* pullulent; la nature, si dédaignée naguère, monte comme un flot qui menace de tout submerger : elle devient la devise des libres penseurs, et c'est à elle seule qu'on demande des inspirations. Un gentilhomme dont le style fit d'abord presque scandale, mais qui fut pour beaucoup dans notre révolution littéraire, un ami des tropiques et des forêts vierges comme Bernardin de Saint-Pierre, catholique par tradition, Chateaubriand, essaya de faire rentrer dans l'orthodoxie la nature : il voulut la spiritua-

(1) Voy. le beau dialogue que M. Gérome a illustré d'un dessin dans notre t. XXIII, 1855, p. 9.

liser, pour ainsi dire, et, de parti pris, il porta les échos de sa foi jusqu'au fond des solitudes américaines. André Chénier ne suivit pas cet exemple; il peupla ses campagnes de souvenirs païens. Mais quel mal peuvent attendre les générations modernes des dieux qui, détrônés de leur Olympe, se sont réfugiés dans le ciel de l'art, et prêtent leurs noms toujours sonores aux idées, aux allégories du poëte? Puis, André Chénier était Grec par sa mère. Pouvait-il oublier les Muses, filles de Zéus et de Mnémosyne?

De nos jours, l'école romantique, née de Chateaubriand, s'est peu à peu retournée contre lui. A la nature! se sont écriés de nouveau les poëtes; et, à force d'être chantée, décrite, aimée, la nature a presque passé déesse; ses fidèles l'entrevoient dans les vastes horizons, sur le fond splendide des soleils couchants; elle varie pour chaque regard; elle se plie à tous les cultes : c'est ce qui assure son triomphe. Les écrivains qui prodiguent le plus le nom et la présence de Dieu, Victor Hugo à leur tête, le glorifient tellement dans ses manifestations extérieures qu'ils le métamorphosent en montagnes, en prairies, en ramures épaisses. N'entendons-nous pas, dans leurs poëmes, l'oracle de Dodone? Le bourdonnement des essaims dans les forêts, c'est la voix diffuse de la pythie; le cri des oisillons dans les blés murs, c'est le murmure, que sais-je? de Cybèle, mère des humains. On revient ainsi, non pas, comme André Chénier, seulement à la forme, mais en quelque sorte à la substance des mythes païens. Relisez aujourd'hui Lucrèce : vous l'entendrez comme un contemporain; mais vos yeux seront faits à bien d'autres obscurités; les métempsycoses de Pythagore vous deviendront familières. Les esprits, ou, pour mieux dire, les personnes, ne parcourent-elles pas, dans certaines œuvres, tous les cercles de la vie et de la mort, de la bête fauve au rocher battu des eaux? Le monde extérieur semble être la forêt du Tasse, où tous les arbres, pleins de victimes humaines, saigneraient sous la hache; l'enfer du Dante et les cieux indiens se confondent dans l'immensité de la nature une et solidaire. La nature! qu'est-ce donc, ô poëtes? Est-ce une réalité extérieure à vous, et dont on puisse affirmer la vérité absolue? Non; c'est tout ce que vous versez de vous-mêmes au dehors de vous; c'est l'espace où vous développez vos rêves.

Les doctrines incertaines qui se dégagent de cet enthousiasme pour la nature nous ont valu de belles œuvres; mais à quel sentiment moral, à quelle croyance se rattachent-elles? Le panthéisme y a plus de part que tout autre système. Toute distinction tranchée entre les âmes et les corps s'évanouit; ce ne sont plus qu'apparences d'une seule et unique substance, ou d'éléments irréductibles dans leur essence; tout devient matière subtile ou solide; il n'y a plus de l'esprit à la substance que la différence de l'éther impondérable à la terre visible et tangible. On s'habitue à considérer la nature comme l'être suprême, la vie, sans forme et sans personnalité, agissant sur soi-même par la vertu propre de molécules indéfiniment divisibles, selon quelques lois générales où se joue le hasard, c'est-à-dire le concours de circonstances qui peuvent être et ne pas être; la pensée de la providence s'affaiblit : on arrive à ne croire qu'au *possible*.

De pareilles conclusions doivent sérieusement attirer l'attention sur ce qui n'était, au départ, qu'une aimable digression de l'esprit humain. N'est-ce pas le follet qui entraînerait notre siècle à l'abîme avec toute loi morale absolue, avec toute chaleur de dévouement? Si le bien et le mal ne sont plus que des lois sociales, indifférents en eux-mêmes, sur quoi s'appuieront désormais les esprits ignorants ou à demi instruits à qui la science n'a pu apprendre que le bien est le but quand même, le but forcé de l'homme, et que sa nature l'y porte, de même que son intérêt l'y convie? Où sont la perpétuité de la personne, l'immortalité, l'espoir et le frein, la récompense et le remords?

De là peut-être cette défaillance passagère dans la marche des esprits, ce progrès extrême vers la perfection matérielle. Nous savons bien qu'il ne faut pas désespérer. L'idée de la nature changera. Un voyageur ne peut pas toujours aller par bonds; ses deux pieds ne peuvent marcher à la fois dans le même sens; il faut qu'ils avancent tour à tour; la matière marche aujourd'hui en avant, ce sera bientôt le tour de l'esprit. Ne nous effrayons pas outre mesure de ce mouvement qui se reproduit après toutes les époques de sénilité sociale et de rajeunissement tumultueux. Concédons ce qui peut être concédé par la raison; aimons la nature dans sa beauté extérieure et sa force intime; mais donnons l'exemple de n'adorer que l'essence de l'âme et de la pensée. Rois d'une planète, ne nous perdons pas par l'orgueil sacrilége; premiers entre les animaux par notre corps, n'humilions pas notre esprit jusqu'à la fraternité du lion ou du singe. En haut les cœurs! *Sursum corda!* Et travaillons sans cesse au bonheur de ces générations déshéritées du présent que nous retrouverons sans doute ailleurs, ennoblies et purifiées par l'épreuve de la vie.

SUR UNE ANCIENNE TAPISSERIE.

LE MARIAGE DE LOUIS XII.

Voy. t. XXVII, 1859, p. 212.

Le trait dominant du caractère de Louis XII était une bonté poussée tantôt jusqu'à la faiblesse, tantôt jusqu'à l'abnégation. Ce cœur facile eut, dans sa jeunesse, des dévouements qui sembleraient aujourd'hui singuliers. Vivement épris, dit-on, d'Anne de Bretagne, il la céda au roi Charles VIII, et même la décida au sacrifice de leur mutuel amour. Quelle femme n'aurait douté d'une affection capable d'un tel héroïsme? Mais Anne ne tint pas rigueur à celui qui lui procurait une couronne royale; et lorsque, roi lui-même à son tour, il voulut renouer la chaîne brisée, elle lui rendit bénévolement sa main et partagea son trône. O mœurs d'un autre temps! mœurs des plus délicats, des raffinés d'alors! Car c'était vraiment ici abnégation sincère, et non bonhomie bourgeoise. Le jeune prince avait désiré, avant tout, l'honneur et le bonheur de sa dame, et il l'avait suppliée de lui préférer une couronne. Sa générosité lui avait fait perdre ce qu'il ambitionnait le plus; mais plus tard une fatalité heureuse, imprévue, indépendante de sa volonté, lui rendit ce qu'il avait abandonné. Comme il avait dû rêver l'impossible dans l'intervalle du sacrifice à la récompense! combien de fois il avait dû se repentir, et chasser avec peine le regret et l'envie!

Ces réflexions, si l'on en croit une explication ingénieuse, auraient inspiré à un artiste du temps une suite de compositions reproduites sur une tapisserie que l'on voyait encore, il y a cinquante ans, tendue dans la ville de Mantes les jours de Fête-Dieu. Les riches couleurs de cet ouvrage, la variété des costumes et des coiffures, qui étonnent et réjouissent les yeux, l'incertitude même du sujet, frappèrent alors un amateur, qui en fit dessiner au trait deux fragments. Il faut s'en rapporter à la copie, car l'original a disparu; vendu il y a vingt-cinq ans, il est peut-être à Vernon, peut-être à Saint-Germain.

Rien de plus difficile à déterminer, au fond, que le sens et le sujet de cette tapisserie. La tradition y voit le mariage de Louis XII; une interprétation habile, accueillie par le *Magasin pittoresque* (t. XXVII, p. 212), la rapporte à l'histoire poétique de Pétrarque et de Laure. Mais cette opinion, adroitement appliquée à un fragment déjà gravé

et publié, aurait peine à se soutenir devant les figures du second fragment, que nous présentons aujourd'hui au lecteur. Nous garderons donc pour base de notre explication la donnée du mariage.

Si l'on joint les deux fragments, en observant que la gravure a renversé le sens des figures dans le premier, et que la femme qui porte l'enfant, par exemple, se trouve dans le coin droit du dessin pris sur l'original, on verra que les groupes du bas reproduisent le même personnage dans des attitudes différentes, et que le haut de la composition présente une série d'événements successifs tels qu'un mariage, un baptême. Une des circonstances qui ont fait penser à Pétrarque et à Laure est une erreur de la gravure; les lauriers qui couronnent la femme debout près de la fontaine et le joueur de harpe, semblent en faire une Muse et un Apollon; mais ce ne sont que les ornements d'une coiffure bouffante; les plis de l'étoffe ont passé pour des feuilles.

La partie inférieure (1859, p. 212) nous montre d'abord Louis XII, encore duc d'Orléans, les yeux fermés,

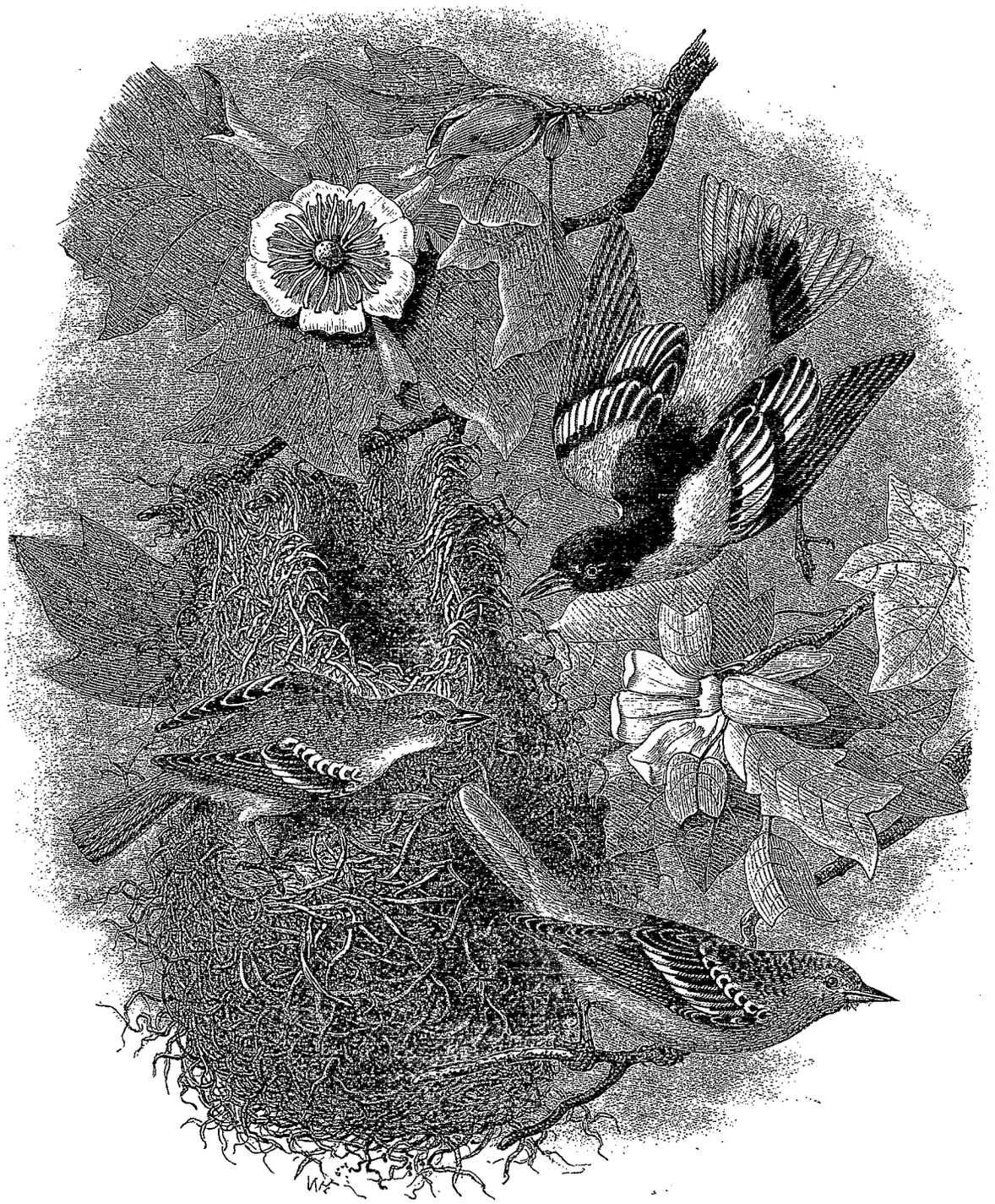
Fragment d'une tapisserie du seizième siècle. (Voy. t. XXVII, 1859, p. 212.) — Dessin de Chevignard.

bercé par les sons d'une harpe que tient un trouvère, et rêvant de celle qu'il a dû épouser. Il la voit couronnée, à genoux devant lui, comme pour lui rendre son cœur; une femme debout, qui le regarde, serait Jeanne, fille de Louis XI, qu'il va répudier. Plus loin, dans le second fragment, il est le centre d'un groupe qui lui rend hommage. Il n'est pas roi encore : sa tête est couverte d'un simple chaperon; dans sa main se dresse le bâton noueux, emblème adopté par sa famille, et qu'il délaissera bientôt pour le porc-épic; un A inscrit dans un cercle, sur son vêtement, semble être l'initiale d'*Aureliensis*. On pourrait voir, parmi les personnages qui l'entourent, le clergé qui le bénit et l'encense, l'Église agenouillée lui présentant le vase où elle enferme l'huile du sacre, ou bien la noblesse qui lui offre les vases précieux; enfin, divers fonctionnaires et des dames de la cour. Au-dessus, son mariage est célébré : il tient la main de la reine; les grands de l'État portent les insignes de la royauté; les assistants expriment leur étonnement. L'union sera féconde : un enfant couvert d'une riche étoffe quadrillée est conduit au baptême. Enfin, des figures allégoriques, comme le Commerce, l'Amour, regardent ces noces heureuses, et président aux destinées du nouveau roi.

Peut-être n'avons-nous construit qu'un roman; peut-être l'artiste a-t-il peint une scène imaginaire, ou travesti l'histoire juive. Qui sait si le premier fragment ne représente pas David jouant de la harpe pour endormir Saül?

LE BALTIMORE.

Le baltimore est un oiseau d'Amérique. Plus petit qu'un merle, il est plus gros qu'un moineau : Sa longueur est d'environ 18 centimètres. La couleur de son plumage et sa manière de suspendre son nid l'ont fait quelquefois comparer au loriot d'Europe (1) ; mais pour la plupart de ses instincts, il se rapproche plus encore de l'étourneau. Il émigre annuellement pour fuir le froid ; en hiver, il s'avance vers les régions méridionales ; il revient au nord avec l'été. Pendant la migration, il vole au-dessus des arbres tout le jour, en droite ligne, sans arrêts. Au moment où le soleil



Nid du Baltimore (*Oriole*) sur un tulipier (*Liriodendron tulipifera*, Wild. (2)). — Dessin de Freeman, d'après Audubon.

se couche, il s'abat vers la terre et se pose sur quelque branche basse pour y passer la nuit. « J'ai épié un mâle le soir, dit Audubon. Je suis revenu de grand matin. Il était encore à la même place. Aux premières lueurs du jour, j'ai joui du plaisir d'entendre ses premières notes ; je l'ai vu chercher sa nourriture, puis s'élever dans l'air et s'élancer dans la direction de climats plus chauds. » Au-

(1) On n'a pas rencontré le loriot dans le nouveau monde.

(2) *Magnolia*, Juss. C'est le plus beau des arbres indigènes des États-Unis ; il atteint jusqu'à la hauteur de 33 mètres. Ses fleurs sont

dubon parle de ce joli petit oiseau avec une sorte de tendresse. Il semble reconnaissant de l'avoir rencontré le long des bois sur les rivages du Mississipi et de l'Ohio, dont il animait la solitude et le silence par la prestesse de ses mouvements, l'éclat de sa couleur orange, et l'agréable vivacité de son chant. Mais c'est surtout dans la Louisiane que le grand naturaliste américain (1) a observé le baltimore. Cet oiseau y arrive au printemps. D'où vient-il alors? Sans doute du Mexique et de plus loin. Il s'approche avec confiance des habitations, choisit avec sa compagne un arbre sur le versant d'une colline, et tous deux s'occupent aussitôt de la construction de leur nid. Le baltimore rase la terre, et cherche çà et là jusqu'à ce qu'il trouve un brin long et sec de cette mousse qu'on appelle, dans le pays, « barbe d'Espagnol. » Il témoigne sa joie en lançant quelques notes dans l'air, et vole vers l'arbre. Il y attache à une branche l'un des bouts de la mousse à l'aide de son bec, de ses pattes, et « avec autant d'habileté qu'un matelot. » Il porte ensuite l'autre bout à une autre branche voisine et l'y fixe aussi artistement. La mousse flotte alors en courbe, dans l'intervalle, à 15 ou 16 centimètres des branches, comme une balançoire ou un hamac. La femelle paraît examiner avec attention, tour à tour, chacun des nœuds, comme pour s'assurer si l'on peut se fier à leur solidité; puis, elle-même se met à l'œuvre avec ardeur, ramassant et apportant des mousses, du coton, de petites fibres d'arbustes. Elle dispose ses fils dans un sens opposé à celui des fils du mâle; elle les croise et recroise, et le tissu du nid a bientôt la forme d'un filet régulier. Quand il est achevé, on craindrait volontiers pour lui, à le voir ainsi suspendu et mobile, les souffles de la tempête. Vaine appréhension! il est si bien fixé à l'arbre que les vents les plus furieux ne sauraient le jeter à terre qu'en arrachant l'arbre même. Mais voici ce qui est vraiment le plus merveilleux. En Louisiane, le nid n'est tapissé intérieurement ni de coton, ni de laine, ni d'aucune autre substance chaude. Il n'est composé presque entièrement que de la mousse espagnole, et, comme on l'a vu, à claire-voie, de manière à ce que l'air traverse le tissu. Les baltimores savent à quelles formidables chaleurs devront résister leurs petits. Ils leur réservent les bienfaits de la brise. Par le même motif, ils placent leurs nids au nord-ouest. Or, tout au contraire, quand ils arrivent dans les États du Nord (et ils remontent jusqu'au Labrador et à Terre-Neuve), ils ont bien soin d'exposer leurs nids de manière à ce qu'ils ne perdent aucun des rayons du soleil, et ils leur donnent le plus d'épaisseur possible, les construisant avec les matières les plus chaudes et les plus moelleuses. Ils ont évidemment l'instinct que sans ces précautions les variations de température, qui, dans ces climats, se succèdent souvent pendant la période de l'incubation, seraient mortelles à leurs espérances. « J'ai observé bien souvent ces différences dans le mode de construction de leurs nids suivant les degrés de latitude », dit Audubon. La femelle pond de quatre à six œufs. En Louisiane, elle a souvent deux couvées dans une seule saison. L'incubation dure quatorze jours. Avant de quitter le nid, les petits grimpent sur ses bords et y font l'essai de leurs forces. Quand ils savent voler, ils accompagnent, pendant quinze jours environ, le père et la mère; ceux-ci leur apprennent à chercher leur nourriture, qui se compose surtout de figues, de mûres, de fraises, de cerises douces, et aussi d'insectes, non pas saisis au vol, mais chassés sur les feuilles et sur les branches.

Le baltimore a des antipathies : la vue d'un chien ou d'un chat l'importune; il fait entendre alors un petit chant de colère très-expressif; il n'est pas autrement sauvage et ne s'empresse pas de fuir devant les hommes. Il s'attache si fortement aux branches que même atteint d'une balle il reste debout et ne tombe que lorsqu'on agite l'arbre avec violence. Il s'habitue assez facilement à la privation de la liberté, et vit fort bien en cage; il y nourrit ses enfants avec tendresse.

Le baltimore mâle est en possession de son plumage le plus brillant dès la fin de sa première année. Son bec est de couleur plombée noirâtre; la tête, le cou et le manteau sont d'un beau noir foncé. La moitié inférieure du dos est d'un orangé un peu verdâtre; la poitrine, tout le dessous du corps et le haut des ailes sont d'une belle teinte orangée. Les couvertures des ailes sont noires, bordées d'orangé en dehors, et les pennes secondaires sont noires, bordées de blanc en dehors; les grandes pennes sont d'un brun noirâtre. La queue est d'un jaune vif, surtout en dessous, avec la base et les deux pennes du dessus noires; les pieds et les ongles sont noirâtres. Moins bien colorée, la femelle n'a point sur les ailes d'orangé et de blanc.

Nous avons nommé cet oiseau baltimore tout court, et nous ne savons trop si nous en avions le droit. Dans les ouvrages spéciaux, on l'appelle tour à tour : baltimore oriole, *Oriolus Baltimore* (Wilson); *Icterus Baltimore* (Daudin, Bonaparte, Audubon, etc.); baltimore oriole ou *golden robin* (Natt. Man.). Mais nous croyons que, pour l'usage commun, il est bon d'adopter une désignation plus simple, et le premier qui a donné à l'oiseau le nom d'une ville d'Amérique nous paraît avoir trouvé celui qui sera définitivement adopté. Les savants, du reste, ne se sont pas encore beaucoup occupés du baltimore. On paraît seulement s'accorder à le classer dans le genre troupiale, c'est-à-dire avec les oiseaux qui aiment à vivre en troupes (1).

jaunes, ou d'un rouge brillant mêlé de vert; elles ont 5 centimètres de diamètre. Les feuilles sont ovales. Le bois, jaune et dur, sert aux constructions; les Indiens en font des canots. Dans divers États, on l'appelle peuplier, bois de canne ou bois blanc.

(1) Voy. le Portrait d'Audubon et une Notice sur sa vie, t. XX, 1852, p. 75.

(1) Le genre troupiale comprend un grand nombre d'oiseaux qui vivent réunis en troupes, et qu'on a isolés du genre loriot (*Oriole*), dans lequel Linné les avait tous placés.

Cuvier a fait des troupiales une famille qu'il nomme les cassiques (*Cassicus*). « Ce sont, dit-il, des oiseaux d'Amérique, de mœurs assez semblables à celles de nos étourneaux. » Il les divise en cassiques proprement dits, troupiales (*Icterus*), carouges (*Xanthorus*) et pitpits ou dacnes.

LES AVENTURES D'UN COLON ALGÉRIEN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34.

Thomas tint parole. Il travailla beaucoup et la saison fut bonne. Hadj-Mohammed n'avait pas été, depuis bien longtemps, dans une pareille aisance. Quand les chaleurs eurent de nouveau succédé aux pluies, il prit Thomas à part, et, lui rappelant leurs dernières conventions, il l'engageait à partir.

— Tu m'as payé, et au delà; tu es libre. Je te donne un vêtement complet pour remplacer le tien que tu as usé à mon service.

— C'était déjà de toi que je le tenais...

— Le passé est passé; n'en parlons plus. Je te donne encore le plus fort de nos deux ânes; car la route que tu as à faire est longue, et je ne te laisserai pas t'éloigner sans provisions.

— Non, répondit Thomas, remué cette fois. Je reste aux conditions que tu as posées la première fois.

— Voilà qui est bon, dit paisiblement le vieil Arabe; à la première occasion, nous ferons mettre nos paroles par écrit.

A dater de ce jour, Thomas se sentit tout autre. Il trouva à tout une physionomie différente. Un champ n'était plus un champ pour lui, un arbre un arbre; c'étaient comme des parties de lui-même. Il aimait ses ânes, ses chèvres, ses moutons, sa bêche, sa charrue, comme on aime des serviteurs dévoués. Le soleil, le vent, la pluie, n'étaient plus de simples accidents atmosphériques; c'étaient des événements dans sa propre vie. Son ambition même avait changé d'objet. Ce n'était plus au repos, mais au mouvement qu'il aspirait; il ne désirait plus l'argent pour l'argent, mais pour les hectares de terre qu'il procure. Si ses deux barils d'absinthe et d'eau-de-vie lui avaient été rendus, il les aurait défoncés pour s'en faire deux puisards dans son jardin.

A quelque temps de là, il conduisit Hadj-Mohammed vers la fontaine qu'il avait nettoyée, et, lui montrant le gourbi, la cabane qu'il s'était construite à peu de distance avec des pierres ramassées une à une dans le champ voisin, des perches de bois et du chaume:

— As-tu remarqué cela? dit-il, fou de son Louvre. J'espère que c'est commode, coquet et solide!

— Je n'y avais pas manqué, répondit le vieillard, et je me suis dit : L'orgueil du Roumi bâtit aussi solidement pour un jour que pour l'éternité. Mais tu t'ennuieras tout seul là dedans. Crois-moi, guette le passage des bergers, la lune prochaine, vends-leur la moitié de nos moutons, et, avec l'argent, achète-toi une femme.

Thomas ne l'entendait pas ainsi; depuis qu'il avait sa part du premier de tous les instruments de travail; depuis qu'il se fatiguait pour ajouter à la richesse publique et non pour satisfaire aux stériles caprices d'un tiers; depuis qu'il était monté du rôle d'intermédiaire parasite à celui de producteur, il ne plaisantait plus; il se respectait; il lui venait des idées d'ordre et de dignité personnelle.

Cinq années se passèrent ainsi, et le vieil Hadj-Mohammed s'applaudissait toujours davantage de son marché. Ses cultures étaient en voie de prospérité et son troupeau aussi. Au lieu d'avoir à recevoir en aumône des poignées de grain des indigènes venant se désaltérer à la source, il en faisait vendre des charges au marché, en même temps que des laines et des peaux. La présence du Roumi n'avait certainement pas suffi à elle seule pour produire ce résultat. Il avait fallu à ce Roumi, à Thomas, plus que de l'intelligence pour parvenir à créer quelque chose avec rien, car la terre n'est rien sans le travail : il lui avait fallu un certain génie. Heureusement, en agriculture, le génie n'est que de la persistance dans l'observation et de la docilité dans l'application. A l'opposé des colons impatients, qui se figurent qu'ils n'ont jamais assez de terres à défricher, et qui éparpillent leurs ressources sur de trop vastes espaces, il avait procédé par la seule voie qui assure le succès. Il avait concentré ses efforts sur un point très-restreint; il avait amélioré ses cultures avant de penser à les développer. Il avait mis en pratique ce que le colon algérien laisse trop à l'état de théorie. Il avait étudié quels étaient les produits qui, après ceux nécessaires à sa subsistance, convenaient le mieux à ses terres et s'écoulaient le plus aisément. Il avait eu soin de ses moutons comme s'il se fût agi d'acclimater des sujets d'une espèce étrangère. Il avait évité d'en conserver plus qu'il n'en pouvait abriter dans la saison des pluies, et lorsque venait celle du pâturage, il les parquait sur le champ qu'il se proposait de labourer l'année suivante. Il en avait fait autant pour ses deux ânes, ses précieux agents de transport. Il avait, de plus, amélioré, à leur intention, le sentier qui aboutissait à la route la plus prochaine, et il avait eu encore plus de prévenances pour la vache qu'il s'était procurée à la longue. Hadj-Mohammed ne pouvait assez s'étonner qu'un Roumi eût tant de calme et de prudence. Fatma était enchantée. Elle ne manquait ni de légumes, ni de lait, ni de beurre, et, grâce à Thomas, qui savait, du reste, profiter aussi de son travail, elle n'était plus obligée de piler, chaque matin, le grain nécessaire pour confectionner les galettes de pain pour la journée et l'espèce de semoule base du savoureux couscoussou.

Au bout de ces cinq années, la bonne femme mourut. Son mari la regretta; car elle ne lui avait jamais donné lieu, durant les cinquante ans de leur union, de se repentir de l'avoir épousée. Il n'avait même jamais eu sérieusement, si ce n'est à propos de la mère de Thomas, l'idée de lui donner une rivale. Quand il se vit seul, la tristesse le prit. Il s'effraya de son grand âge et voulut absolument régulariser devant un notaire, à Constantine, la vente qu'il avait passée au Roumi, et qui n'était encore constatée que par un acte dressé devant témoins, par un thaleb, un lettré, en tournée dans le canton pour offrir à ses coreligionnaires ses services calligraphiques et ceux beaucoup moins certains de sa prétendue expérience des affaires. Thomas fut touché de cette loyale intention. Il refusa. Il trouvait son sous seing privé tout à fait suffisant. Il ne doutait pas qu'en cas d'une contestation quelconque, il ne lui fût facile de trouver autant de témoins qu'il en faudrait pour attester ses droits et se procurer autant d'actes de notoriété que les tribunaux ou l'administration en exigeraient. Cependant ces circonstances réveillèrent en lui de généreuses pensées. Riche maintenant, pourquoi n'appellerait-il pas auprès de lui sa mère et sa sœur, qui devaient avoir besoin de son assistance? Il mûrit ce grave projet pendant les huit jours qui s'écoulèrent avant qu'il pût se procurer du papier à lettre. Muni enfin de cette rareté, il écrivit à sa mère la lettre suivante :

La suite à la prochaine livraison.

LE PLONGEUR.

PAR HEBEL.

Ame qui, plongée dans un abîme insondable, voudrais t'élancer vers l'éther, et crois ton essor sans cesse comprimé par la douleur, songe au plongeur résigné qui, dans la mer ténébreuse, va pêchant au gré d'une volonté supérieure : une seule chose, le besoin de respirer, le fait souffrir.

Mais dès qu'il a trouvé sa perle dans l'horreur des gouffres sous-marins, sans retard on le hisse, pour que la lumière et l'air le raniment. Soudain alors il aperçoit clairement une vérité longtemps voilée pour lui : ce qui le tourmentait, dans l'abîme, était précisément la seule chose qui le fît vivre.

CURIEUSE STATISTIQUE DE MORTALITÉ.

Une statistique anglaise, dressée pour l'usage de compagnies d'assurances, établit que les classes de citoyens qui, dans la Grande-Bretagne, vivent le moins longtemps (sauf, bien entendu, les exceptions), sont :

En première ligne, les lords (abus de la richesse, excès dans les festins, veilles prolongées, accidents de chasse, de courses à cheval, etc., etc.);

En seconde ligne, les employés qui, enfermés tous les jours dans des chambres mal aérées, ne font presque aucun exercice corporel (on a de même observé, en France, que l'on paye moins longtemps les pensions de retraite aux employés des ministères et des grandes administrations publiques, où tout le travail consiste à écrire, qu'aux em-

ployés dont le service exige de l'exercice, et notamment aux militaires);

En troisième ligne, les citoyens exerçant des professions où l'on vit en plein air, mais presque toujours assis : cochers, marchands et marchandes ambulants, etc. (absence partielle d'exercice, abus des liqueurs fortes, etc.).

Les remarques sur les autres classes n'ont rien d'aussi saillant. Les causes de mortalité, dans les campagnes, varient considérablement, suivant les conditions d'aisance, de nourriture et de climat.

LA VIEILLE SERVANTE.

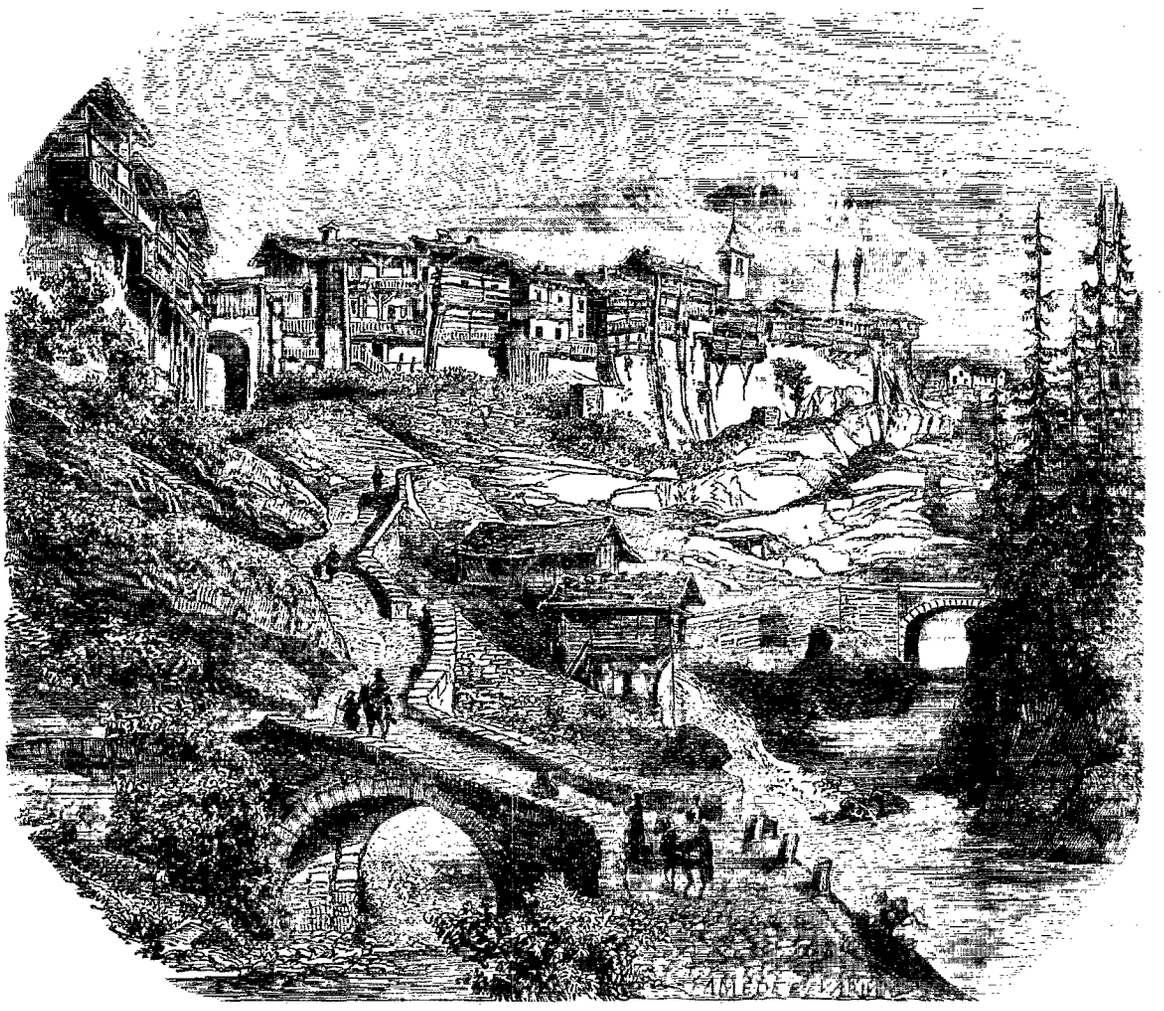
C'est une amie d'une espèce unique, une amie de tous les instants, à qui vous ne vous donnez pas la peine de plaire; qui vous délasse de la fatigue d'avoir plu aux autres; qui n'est, pour ainsi dire, personne pour vous, quoiqu'il n'y ait personne qui vous soit plus nécessaire; avec qui vous êtes aussi rebutante, aussi petite d'humeur et de caractère que vous avez quelquefois besoin de l'être; avec qui vos infirmités les plus humiliantes ne sont que des maux pour vous, et point une honte; enfin une amie qui n'en a pas même le nom, et que souvent vous n'apprenez que vous aimiez que lorsque vous ne l'avez plus et que tout vous manque sans elle. MARIVAUX.

FLUMET,

DÉPARTEMENT DE SAVOIE.

Voy. p. 25.

En suivant le Flon, qui arrose la vallée de la Gietaz, on arrive à Flumet, non loin de l'endroit où le ruisseau se jette dans l'Arly (un peu au delà, vers la chapelle de Notre-Dame de Bellecombe). Ce village, d'environ huit cents habitants, à 920 mètres d'élévation au-dessus de la mer, est à mi-chemin de Saint-Jean de Six et de Saint-Maxime de Beaufort. Grâce à cette situation intermédiaire, elle avait, au moyen âge, une importance féodale. Sur la pointe d'un rocher qui domine la contrée sont encore debout, en cercle ruineux, les restes d'un château fondé par le premier baron du Faucigny. Flumet fut autrefois une résidence seigneuriale. De nos jours, un pont, situé à une petite distance



Vue de Flumet (département de Savoie). — Dessin de A. Varin, d'après nature.

de Flumet, a servi de point de repère dans les délimitations triangulaires du pays, après l'annexion. Le village est adossé à la montagne; les chalets ont la plupart du temps pour assises le roc lui-même; le Flon y roule ses cailloux et ses truites sous deux ponts rustiques à parapets pleins, comme sont en général les ponts des rivières de montagnes. Si, après être descendu, on gravit jusqu'au versant qui est en face, on découvre de là un chaînon du mont Blanc, des vallées, de petites plaines, des forêts, des bois, des monts et des collines, des paysages gracieux ou sévères. On peut aussi aller à Flumet par Ugine, en venant d'Albertville.

LA GROTTE D'ÉGÉRIE.

La Grotte d'Égérie, près de Rome. — Dessin de Rouargue.

En sortant de Rome par la porte Latine ou par la porte Saint-Sébastien, d'où partait autrefois la voie Appia qui conduisait à Capoue, on arrive, par un sentier raboteux, dans une vallée solitaire. Le sol, arrosé par des filets d'eau qui glissent et se répandent sous les gazons, y est couvert de la plus riche végétation. On n'y voit d'autre habitation qu'une ferme paisible; à quelques pas de là, on n'entend plus d'autre bruit que les chants de quelques oiseaux et les frôlements des lézards ou des couleuvres dans les herbes sèches. Quelque chose de morne, de solennel, émane de cette solitude et vous pénètre insensiblement, comme dans un bois sacré. C'est en ce lieu que, protégées par un bouquet d'arbres, se trouvent les ruines de la grotte et de la fontaine d'Égérie.

La plus grande partie de la construction est en briques à disposition réticulaire. Les niches creusées dans les pans latéraux étaient autrefois décorées de statues, ainsi que l'attestent de nombreux fragments de marbre disséminés sur le sol. A l'orifice du canal par lequel sort l'eau de la source, on voit une petite statue couchée, en marbre blanc, qui ne paraît pas aussi ancienne que les ruines et qui répond médiocrement à la gracieuse idée qu'éveille en nous le nom d'Égérie.

On a nié que ce fût là l'endroit où Numa allait consulter la nymphe; on l'a placé beaucoup plus près du mont Cælius, à la porte même de Rome. La critique peut avoir raison; mais il est difficile, lorsqu'on entre dans cette poétique solitude, de ne point se rappeler les paroles de Tite-Live : « Il y avait un bois qu'arrosait une source d'eau vive sortant d'une sombre caverne. C'est là que Numa se rendait sans témoins auprès de la déesse... plus tard, il consacra le bois où demeurait Égérie. »

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Voy. p. 18.

MARS.

La durée de l'année a été déterminée par le mouvement apparent du Soleil sur la sphère céleste, car c'est, comme on le sait, l'intervalle de temps compris entre deux passages consécutifs du Soleil à l'équinoxe de printemps. Cette valeur n'est pas rigoureusement la même chaque fois; elle oscille autour de sa grandeur moyenne, qui a été fixée, d'après un grand nombre d'observations, à 365 jours 256 minutes.

En passant de nouveau par l'équateur, le Soleil, exilé depuis six longs mois dans l'hémisphère austral, revient enfin dans une portion du ciel moins éloignée de notre zénith. Le retour de ce grand astre distributeur de la lumière et de la vie aura lieu, cette année, le 20 mars, à 2 heures 57 minutes du soir. Au moment de ce passage par une ligne qu'on chercherait inutilement dans le ciel, le Soleil sera encore très-haut au-dessus de notre horizon, puisqu'il ne se couchera, ce jour-là, qu'à 6 heures 11 minutes du soir, c'est-à-dire quatre heures environ plus tard.

Cet événement astronomique semble donner le signal du réveil de la nature, engourdie par les frimas d'hiver. La température, qui s'est sensiblement élevée depuis le milieu de février, triomphe ordinaire des derniers grands froids, se radoucit d'une manière très-notable à partir de cette époque, où l'on peut déjà sentir les approches du printemps. Les giboulées, si désagréables pour les habitants des villes pendant la fin de mars et le commencement d'avril, sont le résultat de la lutte entre l'hiver, qui désole encore les pays du Nord, et le printemps, qui sourit déjà aux régions du Midi.

Le moyen âge était une période de ténèbres et de superstitions; mais l'esprit public, dans sa naïveté primitive, se rendait assez exactement compte du rapport qui doit exister entre les périodes naturelles et celles que l'homme a inventées pour compter le temps. C'est aux environs de l'équinoxe de printemps que l'année commençait, en France, avant un édit du roi Charles IX, qui, en 1564, reporta cette époque au 1er janvier. Il est vraiment à regretter que le décret de ce malheureux roi qui a organisé la Saint-Barthélemy ait été assez bien obéi pour produire une modification si persistante aux habitudes antérieures.

Parmi les constellations qui se trouvent en opposition avec le Soleil, on remarque la Grande-Ourse, beau groupe d'étoiles facile à reconnaître à sa forme nettement accusée et qui reste constamment visible au-dessus de l'horizon de Paris; cet astérisme brille alors de tout l'éclat qu'il peut atteindre.

Au-dessous de la figure formée par les sept étoiles qui nous montrent le nord, on peut voir une autre constellation qui, étant plus près de l'équateur terrestre, ne jouit pas de la même propriété. Six mois plus tard ce groupe d'étoiles, qu'on nomme les Lévriers, est entièrement caché par les rayons du Soleil, et disparaît par conséquent à nos regards.

Près de cette dernière constellation se trouve une nébuleuse remarquable, étudiée d'abord par Herschell et ensuite par lord Ross, dont le beau télescope est, comme on le sait, une des merveilles de l'astronomie moderne. Herschell a cru remarquer que cette nébuleuse était formée de deux disques de lumière blanchâtre situés l'un au-dessus de l'autre, de sorte que le plus petit de ces objets remarquables semble planer sur le plus grand. Mais lord Ross n'a pas vu cet objet céleste sous la même forme que l'illustre astronome dont il a contrôlé les travaux. Le célèbre observateur prétend que l'espace compris entre ces deux disques n'est pas obscur, comme Herschell le supposait. Il serait rempli par les jets d'une lumière blanchâtre, partant d'un centre commun autour duquel elle paraît tourner en hélice, comme si elle était animée d'un étrange mouvement de rotation.

Dans le commencement de mars, lorsque l'atmosphère est pure et sereine et que le crépuscule du soir fait place à une nuit éclairée par la lueur des étoiles, on peut apercevoir les Pléiades sous la forme d'un petit nuage lumineux que le mouvement diurne fera bientôt disparaître. Ce groupe d'étoiles était autrefois visible de mai en novembre seulement, ce qui est l'époque favorable pour les voyages dans la Méditerranée. Leur nom, venant d'un mot grec qui veut dire naviguer, tient, nous dit Humboldt, à cette circonstance.

Le nombre des Pléiades visibles à l'œil nu a diminué depuis les temps anciens. La septième, qui portait le nom de Mérope, s'éteignit à l'époque de la guerre de Troie sans que les astronomes de l'époque soient parvenus à déterminer la cause de ce phénomène. Lors de l'invention des lunettes, on retrouva cet astre à peu près à la place qu'indiquait la tradition. Il paraît que le nombre des Pléiades visibles varie un peu avec la force des organes visuels des observateurs. On cite des gens qui prétendent en voir jusqu'à neuf; mais il faut souvent se défier des personnes qui prétendent être douées de ces vues phénoménales. On se rappelle que deux sœurs, vivant à Hambourg, prétendaient apercevoir, à la vue simple, les satellites de Jupiter, et se faisaient entretenir aux frais des personnes crédules frappées de cette merveille. Un astronome, curieux de vérifier ce fait, les soumit à des épreuves et trouva que les deux sœurs voyaient à droite ce qui était à gauche, *et vice versa*. La raison de cette transposition fut facilement découverte et mit sur la trace de leur supercherie. Les éphémérides de l'Académie de Berlin, sur lesquelles elles étudiaient en cachette, présentent les objets célestes comme on les voit avec une lunette, c'est-à-dire renversés. Nos deux aventurières, qui n'avaient pas compris la différence, avaient nécessairement oublié de tenir compte de cette circonstance.

C'est en général de Persée, constellation limitrophe des Pléiades, que part le plus grand nombre d'étoiles filantes; c'est également aux Pléiades que vient s'éteindre la lumière zodiacale que les observateurs peuvent déjà s'apprêter à voir surgir dans le ciel lorsque le Soleil se couche.

En combinant les observations astronomiques particulières inventées par Herschell, lesquelles consistent, comme on le sait, à déterminer le nombre d'étoiles contenues dans le champ d'une lunette astronomique portée successivement dans toutes les directions, on est arrivé à supposer que le centre de gravité de tout le système stellaire dont nous faisons partie se trouve près des Pléiades. Il en résultera peut-être, dans l'astronomie de l'avenir, un rôle important pour cette constellation que les amateurs d'astronomie stellaire observeront avec intérêt, quoiqu'elle ne soit pas, à beaucoup près, des plus brillantes du ciel, puisqu'elle ne renferme pas d'étoiles de première grandeur.

Le 31, la planète Mars se lève à 7 heures et demie du matin et se couche à 10 heures 54 minutes du soir. Cet astre ne sera donc pas facilement visible pendant toute l'étendue du mois qui porte son nom. Il passe au méridien à 3 heures 7 minutes, presque en même temps que la constellation de la Balance, qui sera bien près de l'horizon lorsque le crépuscule permettra de la distinguer sur la voûte céleste. Cependant la planète a encore à se rap-

procher du Soleil, car elle n'arrive en conjonction que le 27 août prochain.

Tout le monde désire de vivre longtemps; mais personne ne voudrait être vieux. SWIFT.

LES AVENTURES D'UN COLON ALGÉRIEN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34, 54.

« Ma chère mère, je t'écris cette lettre pour t'apprendre que je me porte bien et que j'espère qu'il en est de même de toi et de ma sœur Rose, à qui j'envoie bien le bonjour. Je suis présentement dans la province de Constantine. J'ai eu bien des misères. J'ai été domestique, puis j'ai failli être tué; des brigands, qu'on rencontre quelquefois par ici, m'ont volé mes habits, mon argent, mon âne et des barils d'eau-de-vie et d'absinthe, qui me servaient à faire un petit commerce avec nos braves soldats que j'avais suivis dans une campagne contre les Bédouins; mais je suis plus heureux maintenant, et, si tu voulais venir ici avec Rose, nous ferions de bonnes affaires. Je suis propriétaire à cette heure, ma chère mère. J'ai des terres, des bestiaux, des poules, des chèvres, enfin une grosse ferme qui vaudrait des mille et des cent si elle était à la porte de Paris. Tu seras la plus heureuse des mères si tu veux en croire ton Thomas, qui t'a causé bien des peines, chère bonne mère, mais qui ne t'a jamais menti et est devenu aussi sage, aussi rangé que le plus brave homme que tu puisses connaître. Je dois ma fortune à un Arabe qui m'a sauvé la vie en compagnie de son épouse, qui, à présent, est défunte. Ces gens-là ne sont pas si sauvages que le croient ceux qui ne les ont jamais vus. Mon ami s'appelle Hadj-Mohammed; il est vieux; c'est comme serait un moine de chez nous, avec cette différence qu'il pourrait se remarier.

» Moi, je suis encore célibataire. Les femmes sont très-rares par ici. Il y a bien les Arabes; mais, au contraire de ce qui se passe chez nous, c'est le mari qui les dote, et elles sont chères. Au surplus, sans cela, elles ne me plaisent pas, elles sont toutes sottes. En revanche, elles ne sont pas trop propres et elles caquètent comme des poules. Nos Françaises valent cent mille fois mieux. Si Rose n'est pas encore établie, elle trouvera ici très-bien à se marier. Si même le cœur lui en dit d'épouser mon ami et associé Hadj-Mohammed, elle peut regarder l'affaire comme faite. Mon ami n'est plus jeune; mais il est très-beau sous son burnous, qui est un grand manteau sans manches avec un capuchon. J'en porte un aussi avec un *chéchia* sur la tête : c'est un grand bonnet de laine rouge, aussi large du haut que du bas, qui couvre une demi-douzaine de calottes, de laine aussi. J'ai par-dessus tout cela, car je me suis mis, pour raison de santé, à la mode des natifs du pays, un *haïck*, une espèce de camisole blanche, pièce d'étoffe légère, laine et soie blanche, que je tourne autour de mon visage et de mon buste et que j'attache sur mes bonnets avec une grosse corde. Les bords m'entourent la figure de gros plis qui ne font pas mal ressembler le tout à une grande coiffe de vieille femme négligemment tuyautée. Je porte, en plus, un gilet de flanelle de couleur et une veste brodée à la hussarde, sans col et avec des manches fendues par-dessous jusqu'au coude; puis des culottes très-bouffantes arrêtées au genou, et, au lieu de bretelles, une longue ceinture me faisant plusieurs fois le tour du corps au-dessus des hanches. Quant aux jambes, je n'ai pas besoin de bas; mais j'ai des souliers larges, ronds, presque pas couverts, sans talons, et qui n'ont jamais besoin d'être cirés, étant de la couleur naturelle du cuir. Je te donne tous ces détails pour te faire voir que je ne suis pas mis comme un pauvre, et je me flatte, chère bonne mère, que tu seras un peu heureuse de voir comme ton Thomas est bien en Arabe.

» Mon ami est musulman, puisqu'il est né en Algérie avant la conquête; mais je t'assure que les musulmans prient très-souvent Dieu. Même ils ont beaucoup de respect pour nos sœurs de charité; ils n'ont rien de semblable chez eux, vu que les femmes n'y causent qu'entre elles. C'est étonnant comme ils aiment tout ce qui tient à la médecine et à la justice, pourvu qu'on ne leur demande pas d'argent; car, sur ce chapitre, ils sont intraitables.

» Quoi qu'il en soit, arrangez-vous toutes deux pour venir. Il faut arriver à Stora par Marseille. De Stora on vous débarquera jusqu'à Philippeville, où j'irai vous attendre sur le port quand vous m'aurez fait connaître d'avance le jour du courrier que vous aurez pris.

» Je vous enverrais bien de l'argent, car j'en ai; mais c'est chose difficile, à cause des communications avec la poste qui ne sont pas toujours possibles au jour et à l'heure voulus. Tâchez d'en emprunter. La présente lettre, par laquelle je m'engage à rendre tout ce qu'on vous aura prêté, vous servira auprès du premier banquier venu qui connaîtra l'Algérie, province de Constantine.

» Je finis parce que mon papier n'est pas plus grand; autrement, bonne chère mère, et toi aussi, ma chère sœur, vous deux à qui je demande pardon de mes fautes passées, je vous en dirais plus long. Je suis, en attendant le plaisir de vous voir, votre respectueux fils et frère

THOMAS SAUCEROT.

» *P. S.* Voici mon adresse : Propriétaire à Aïn-Betli, route de Philippeville à Constantine.

» Si, par hasard, Rose était mariée, qu'elle vienne avec son mari, ses enfants, toute la maisonnée; il y a place pour tous. Nous manquons de bras de nos côtés. Si même Rose me trouvait une femme qui eût un peu d'argent, qu'elle l'amène avec mes papiers. Nous nous ferions, tous ensemble, une colonie bien heureuse. »

Sa lettre écrite et partie, Thomas se sentit plus vaillant et plus léger. Il avait la conscience d'avoir accompli un devoir en appelant près de lui sa famille; il était content. Il n'avait qu'un souci, c'était de savoir combien de semaines s'écouleraient avant qu'il reçût une réponse.

Cependant la fondation d'un village avait été décidée par le gouvernement non loin de sa propriété, dont, à cette occasion, l'administration des domaines lui avait enlevé une parcelle.

— Laisse-les faire, avait dit Thomas, en bon calculateur, au vieil Hadj-Mohammed qui se désespérait et voulait plaider; ce village nous vaudra un marché de plus et des bras pour nos cultures. La djebda qu'on t'a prise te sera bien payée si la valeur des neuf autres est doublée ou triplée.

L'Arabe ne regardait pas si loin dans l'avenir. Il voulut à toute force donner signe de vie, et, pour cela, aller à Constantine avec Thomas, dont la qualité de Roumi imposerait probablement à cet insatiable Sidi-Domino. Il ferait, en même temps, procéder à la régularisation de l'acte du thaleb. Thomas résista tant qu'il put. Il attendait d'un jour à l'autre la réponse de sa mère et de sa sœur. Que deviendraient ces pauvres femmes à Philippeville s'il n'était pas là pour les recevoir au jour de leur arrivée? Il fallut pourtant se résigner. Hadj-Mohammed lui prouvait, en comptant les jours sur ses doigts, qu'ils avaient le temps de faire deux ou trois fois le voyage de Constantine avant que la réponse de sa mère pût lui parvenir.

Quand l'excursion fut décidée, Hadj-Mohammed se rendit dans la tribu qui avait ses tentes sur l'autre versant du coteau, et dit au cheik :

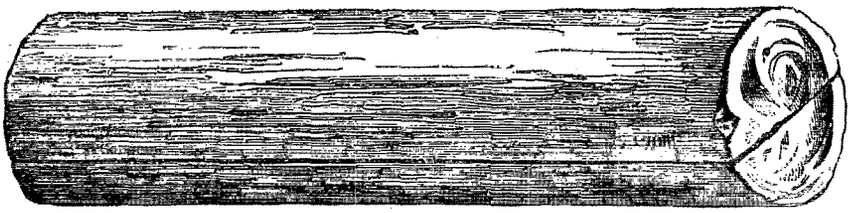
— Frère, je vais en pèlerinage à la grande mosquée de Constantine. J'emmène Thomas. Nous serons absents cinq ou six jours. Si à mon retour je trouve ici deux arbres au lieu d'un, cent moutons au lieu de cinquante, et de toutes choses ainsi, je te donnerai deux fois la valeur de chacune des choses en plus. S'il y en a moins, le prophète les fera payer au quadruple le jour du jugement. S'il n'y a rien de plus, rien de moins, je te donnerai ce qui sera juste pour ta peine.

Le cheik consentit.

La suite à la prochaine livraison.

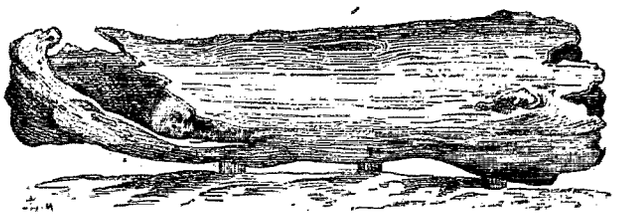
ANCIENS CERCUEILS EN BOIS.

En 1846, le capitaine Von Durrich et le docteur Wolfgang Menzel de Stuttgart découvrirent, au mont Lupfen,



Ancien cercueil trouvé au mont Lupfen, dans le Wurtemberg, en 1846.

près Oberflacht, dans l'ancienne Souabe, un grand nombre de cercueils en bois. « La plupart de ces cercueils étaient des *todtenbaüm* (arbres de mort) en bois de chêne; quelques-uns étaient en poirier, et ces derniers étaient presque entièrement détruits. Les *todtenbaüm* sont des troncs d'arbres naturels, divisés en deux dans la longueur, et creusés en dedans, comme une auge, les deux pièces posées l'une sur l'autre, celle de dessus formant un épais couvercle. Ils sont tous travaillés à la hache, sans aucune apparence que la scie ait été employée : aussi le travail est-il le plus sou-



Cercueil anglo-saxon trouvé à Solby, dans le Yorkshire (1834-1857).

vent irrégulier; ordinairement l'écorce seule a été enlevée; il n'y en a que quelques-uns qui soient coupés en planches. Sur le couvercle de la plupart des cercueils contenant des ossements d'hommes, deux serpents sont grossièrement sculptés en relief; leurs corps dentelés se réunissent sur le dos du cercueil, et les têtes ressortent aux deux extrémités comme pour servir de poignées.» (Rapport à la Soc. archéol. du Wurtemberg.) Une seule des bières de femme était surmontée de ces serpents. Il y avait aussi quelques chambres carrées en bois avec piliers où étaient de même des ossements. Un toit de forme longue ou carrée protégeait quelques-uns des *todtenbaüm*. Les cercueils des seigneurs étaient en planches épaisses en chêne. On attribue la longue conservation de ces bois, qui avaient la dureté de l'ébène, à la terre bleue qui les pressait de toutes parts et à l'eau qui s'était infiltrée à l'intérieur. — De semblables cercueils ont été trouvés en Angleterre pendant les années 1834, 1848 et de 1855 à 1857. Ils ont été décrits par le savant Thomas Wright. — On suppose que ces divers monuments si simples datent du neuvième et du dixième siècle. (1)

VISITE AUX CITÉS OUVRIÈRES DE MULHOUSE.

Fin. — Voy. p. 27.

A peine entré, je félicite le chef de la famille sur la bonne apparence de son jardin, aussi bien entretenu que s'il en était le propriétaire.

— C'est que nous sommes en effet propriétaires de la maison et du jardin, me répond-il avec une satisfaction visible; ou du moins nous le serons bientôt tout à fait, car j'ai déjà payé plus de la moitié du prix de la maison; et comme l'ouvrage ne manque pas, j'espère m'acquitter tout à fait d'ici à deux ou trois ans.

— Bien! dis-je en moi-même, je ne m'étonne plus de l'aspect si propre et si régulier du jardin. Ce brave homme est possédé de l'amour du jardinage, comme tous les propriétaires de campagne aux environs des grandes villes; son jardin lui rapporte sans doute autant que tel jardinet d'Auteuil ou de Passy qui, si nous en croyons *le Charivari*, produit grande abondance de haricots à 3 francs la douzaine, et de melons à 100 francs la pièce (dans les bonnes années).

Je veux absolument apprendre de lui si le jardinage, qui remplace si avantageusement le cabaret, n'est pas aussi coûteux.

— Je vous approuve fort de vous délasser des travaux de la semaine par la culture de votre jardin; il reste à savoir si cela vous rapporte quelque chose. Voilà certainement des choux, des haricots, et même quelques arbres fruitiers; mais est-ce que ces légumes et ces fruits ne vous coûtent pas en réalité plus cher que si vous les achetiez au marché?

— Tout compte fait, ce petit jardin nous rapporte environ pour 36 francs de légumes par an; c'est-à-dire qu'en y ajoutant peu de chose nous en avons pour notre subsistance. Du reste, comme le jardin n'est pas grand, nous l'entretenons facilement en n'y travaillant qu'aux heures

(1) Voy. le Tombeau de Childéric, roi des Francs, etc., par l'abbé Cochet, p. 44 à 47.

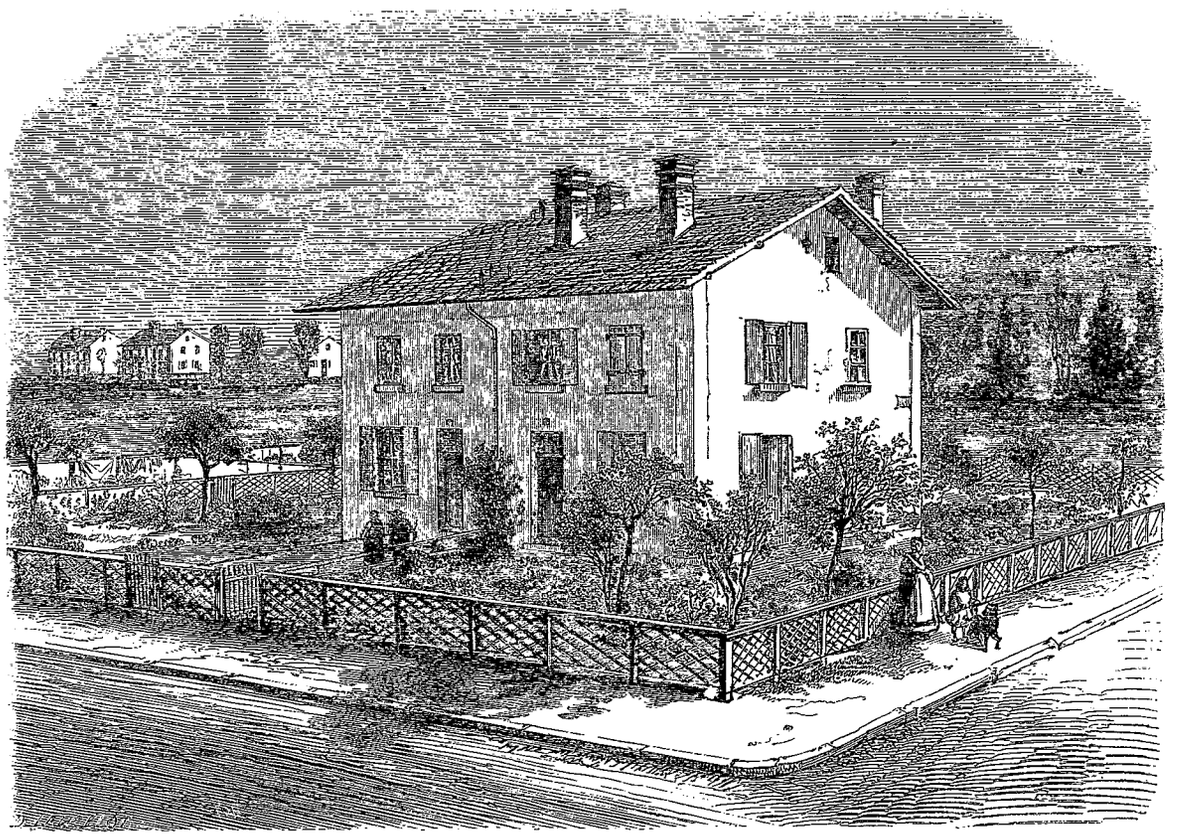
perdues, le soir, après la journée, et puis le dimanche. Il serait seulement un peu plus grand que nous n'aurions pas le temps de le cultiver tout entier.

Cette dernière réflexion me parut très-sensée; j'aurais eu peine à voir une partie du jardin inculte faisant contraste avec ces allées si bien sablées, ces bordures si nettement alignées, et ces petites plates-bandes ornées de fleurs. Car les horticulteurs de la cité ouvrière ne négligent pas la partie agréable, et c'est même à qui d'entre eux, sous ce rapport, surpassera son voisin.

Après le jardin, on me montra la maison dans ses moindres détails. Elle forme juste le quart du pavillon représenté dans la figure ci-dessous, et qui est entouré de quatre jardins, séparés par des clôtures de bois.

Comme la plupart des maisons de la cité, chacune des quatre divisions de celle-ci se compose de trois chambres, une cave (ou cellier) et un grenier. La propreté de l'intérieur ne m'a paru rien laisser à désirer. Des personnes bien renseignées m'ont affirmé que ces habitudes de propreté sont générales dans toute la cité.

Construites sur les dessins de M. Émile Muller, sans aucun luxe, mais non sans élégance, ces maisons réu-



Cités ouvrières de Mulhouse. — Pavillon pour quatre ménages (¹). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

nissent les meilleures conditions d'économie, de solidité et de salubrité.

La plus grande ambition de l'ouvrier père de famille est de devenir propriétaire de sa maison : aussi la Société des cités ouvrières lui donne-t-elle toute facilité pour faire cette acquisition tant désirée.

Depuis 1853, date de la fondation de cette société, cinq cent soixante maisons ont été construites, et trois cent soixante ont été vendues aux ouvriers, moyennant quatorze ou quinze ans de terme pour le payement complet. On demande seulement 300 à 400 francs comptant, et il est peu d'ouvriers laborieux et rangés qui ne puissent arriver à posséder cette somme après quelques années de travail. Pour le reste du prix d'achat, le futur propriétaire donne de 23 à 25 francs par mois.

Le prix des constructions ayant augmenté dans une forte proportion, le prix d'une maison varie maintenant de 2 600 à 3 500 francs.

La plupart des ouvriers n'usent pas de tous les termes accordés pour le payement; ils se libèrent beaucoup plus tôt, poussés par le désir bien naturel d'être logés chez eux et de ne plus payer d'intérêts. En moyenne, les acquéreurs des maisons ont payé, dans les cinq premières années, près de la moitié du prix d'achat.

Le prix du loyer d'une maison complète, avec jardin, est de 18 francs par mois, soit 210 francs par an, tandis que, pour le même prix, l'ouvrier ne peut trouver dans l'intérieur de la ville qu'un logement trop petit, et souvent malsain.

Quelques-unes des maisons ont été disposées de manière à servir de logements aux célibataires. Le prix d'une chambre meublée est de 8 francs par mois.

Pour procurer un tel bien-être aux ouvriers, la Société a-t-elle dû s'imposer de très-grands sacrifices? La plupart de nos lecteurs croiront sans doute que ces sacrifices sont énormes, et possibles seulement pour les riches industriels de l'Alsace, qui ne regardent pas à quelques centaines de mille francs pour préserver leurs ouvriers de la misère.

Ce serait là une grave erreur. Depuis sa fondation, la Société a dépensé environ deux millions, y compris 300 000 francs de subvention accordés par l'État à la condition que les travaux exécutés atteindraient au

(¹) On a omis sur cette gravure une palissade qui sépare le jardin vers le point où sont placés la femme, l'enfant et le chien.

moins le triple de cette somme, soit 900 000 francs.

Il ne faudrait pas croire que de telles entreprises aient besoin de l'aide du gouvernement. La subvention donnée à l'œuvre mulhousienne s'est trouvée complétement absorbée par les travaux nécessaires à l'établissement des rues, des places, des plantations d'arbres, et par la construction des bains et lavoirs.

Tout compte fait, chacun des actionnaires de la Société touche 4 pour 100 d'intérêts par an. Ce revenu paraît suffisant, si l'on considère qu'aucun mode de placement ne présente plus de garanties que celui-là. Ne doit-on pas s'estimer d'ailleurs très-heureux de contribuer à une œuvre vraiment philanthropique, tout en plaçant sûrement ses fonds à 4 pour 100?

Ce qui a fait avant tout le succès de l'œuvre mulhousienne, c'est que la Société, formée sous le patronage des principaux industriels du pays, s'est formellement interdit toute spéculation, tout bénéfice au delà de cet intérêt de 4 pour 100.

Supposons, au contraire, sur le terrain des cités ouvrières de Mulhouse, un propriétaire, ou une société de propriétaires n'ayant d'autre but que la spéculation. Les voyez-vous à l'œuvre, supprimant les jardins, entassant maisons sur maisons, étages sur étages? Voilà dix chambres à chaque étage; il y en a jusque sous le faîte du toit. C'est ainsi que l'on utilise le terrain, lorsqu'on veut retirer 15 ou 20 pour 100 de son capital.

Cette supposition n'est pas tout à fait gratuite; telle cité ouvrière que l'on avait entreprise avec une intention philanthropique s'est transformée pendant la construction, et, malgré les protestations de l'architecte, est devenue une immense maison découpée en une infinité de trop petits logements.

Pour élever des constructions où les ouvriers puissent trouver des logements salubres à des prix modérés, est-il donc nécessaire qu'une puissante société s'organise et dépense quelques millions? Pas le moins du monde; tout propriétaire d'une fabrique un peu importante trouve le plus souvent avantage à loger ses propres ouvriers, sans s'imposer de grands sacrifices.

M. Jean Dollfus, dont le nom fait autorité en pareille matière, a prouvé ce fait de la manière la plus évidente. Un propriétaire de fabrique, qui consacre une somme de 20 000 francs à la construction d'habitations qu'il revend à ses ouvriers avec quinze ans de terme, peut établir, dans l'espace de vingt ou trente ans, quarante à cinquante maisons, tout en retrouvant un intérêt suffisant de son capital. Il est d'ailleurs si préférable pour le fabricant d'employer des ouvriers *propriétaires*, qu'il ne saurait faire un meilleur placement de ce faible capital, tiré sans inconvénient du fonds ordinaire de roulement.

Ajoutons qu'aux portes de Paris même, quelques personnes animées des plus louables intentions s'occupent avec succès de faire bâtir des maisons pour les ouvriers. On les vend à longs termes, ou bien on les loue à des prix modérés, qui de même représentent l'intérêt à 4 ou 5 pour 100 du capital engagé dans l'achat du terrain et dans la construction.

FANTASUS.

FRAGMENT PAR LUDWIG TIECK.

Voy., sur Ludwig Tieck, la Table des vingt premières années.

Quel est ce vieux bonhomme garrotté dans un coin et qui ne peut remuer? Mme Raison monte la garde près de lui et le surveille attentivement. Le vieillard a l'air de mauvaise humeur; un large manteau l'enveloppe de ses replis.

Eh! c'est le malicieux Fantasus, l'étrange vieillard qui toujours suit ses caprices. On l'a garrotté pour qu'il cesse de faire des espiégleries, de troubler la Raison quand elle médite de mener droit ces pauvres mortels qui ont besoin d'accomplir leur tâche journalière, de s'entretenir sagement avec leurs voisins, et de ne point s'exposer à passer pour des fous. Car ce vieillard n'a dans la tête aucune saine idée; il n'aime qu'à badiner, à étaler ses joujoux; comme il ferait du tapage si on n'avait pas l'œil sur lui!

Il ne paraît pas fort content d'être ainsi enchaîné, et se moque des paroles sensées qu'on prononce autour de lui; car tout ce qui n'est pas babiole lui déplaît. Pendant ce temps, l'homme agit, pense et remplit fidèlement son devoir.

Mais voici que le crépuscule du soir paraît; le Sommeil sort de sa cachette : c'est maintenant le tour de la Raison de se reposer et d'aller se coucher. Le Sommeil s'approche d'elle et lui chante pour l'endormir :

— Dors tranquille, mon enfant; demain luira une autre journée. Tu ne dois pas dépenser toutes tes idées en une fois. Aujourd'hui tu es fatiguée. Demain tu feras davantage, pour rapporter le plus d'honneur possible à ton propriétaire, en récompense de l'estime qu'il a pour toi. Fais dodo, mon enfant!

— Où donc est passée ma Raison? se dit l'homme.

Et il envoie la Mémoire à sa recherche. La Mémoire part au plus vite et trouve la Raison endormie; encouragée par cet exemple, elle s'endort à son tour.

L'homme dit alors :

— Sans doute, ils vont délivrer le vieillard.

Déjà il tressaille en lui-même.

En effet, le Sommeil s'est glissé vers Fantasus et lui tient ce langage :

— Mon ami, si tu restes ainsi en repos, tes membres se paralyseront. Le Devoir, la Raison, l'Intelligence, font de toi ce qu'ils veulent. Tu es trop débonnaire.

En disant cela, le Sommeil le débarrasse de ses liens, et Fantasus laisse entendre un murmure de satisfaction.

— Ah! voyez comme ils me traitent, moi à qui ils doivent tant, moi qui les ai élevés! Ils prétendent que je tombe en enfance, que je ne suis plus bon à rien! Toi seul, cher Sommeil, mon ami, tu prends encore soin de moi; nous resterons toujours bons camarades, je l'espère.

Ce disant, le vieux se lève; il est libre et se trémousse de joie. Il étale son large manteau, d'où s'échappent une foule de merveilles; puis il le retourne et l'étend sur une plus large surface. Le plaisir brille dans ses yeux; caché sous sa tente, il travaille avec ardeur. Le voilà qui bâtit des palais en cristal, sur la cime desquels sont accroupis des nains à têtes monstrueuses. En bas, on voit des fontaines qui se promènent à travers les plates-bandes, et des jets d'eau qui lancent non-seulement de l'eau, mais encore des fleurs, tandis que le vieux chante des chansons étranges et pince sa harpe de toutes ses forces.

L'homme, qui voit ce manége, se réjouit, oubliant la Raison qui le rend supérieur à tous les êtres de la nature. Il lui dit même :

— Continue, mon bon vieux.

Et Fantasus ne se le fait pas répéter. Aussitôt des formes étranges glissent dans l'ombre, des piétons et des cavaliers passent avec fracas, des anges se montrent suspendus au sein des nuages, et les rayons du soleil se confondent avec le clair de lune. Des beautés pudiques aux joues de pourpre, aux bras d'albâtre, avec des tuniques brodées de rayons étincelants, sont couchées sous les charmilles. Une troupe de nains danse et s'agite; des guerriers reviennent de la prise de Troie; Achille et le sage Nestor sont en train de jouer; ils se disputent comme de vrais polissons.

Fantasus en a-t-il assez? Ah bien, oui! Il s'adresse à l'homme :

— Laisse là, lui dit-il, tes efforts, tes recherches, ta vie agitée. Viens avec moi. Je te ferai cadeau de tout un jeu de quilles d'or avec des boules d'argent, et de petits pantins qui se tiennent d'eux-mêmes sur leurs jambes; certes, voilà de quoi te rendre l'existence agréable! Nous resterons toujours ensemble, passant le temps à bavarder, et moi t'enseignant mille choses dont tu ne soupçonnes pas l'existence.

A ces mots, il présente à l'homme les séduisants joujoux; l'autre étend les bras pour s'en emparer.

... Le matin est venu, dame Raison s'éveille, et, après s'être frotté les yeux, après avoir exhalé deux ou trois bâillements, s'écrie :

— Où est donc passé mon cher compagnon? A-t-il amassé des forces pour la vie d'aujourd'hui?

A peine Fantasus a-t-il entendu cette voix qui lui est familière qu'il tremble de tous ses membres. L'homme rougit de sa faiblesse, plante là ses quilles et ses boules, et dame Raison rentre dans ses appartements.

— Quoi! dit-elle, toutes les nuits la même faute! Te laisseras-tu toujours enjôler par ce vieil enfant, qui ne sait faire que des folies?

Fantasus se met à pleurer, jette son manteau sur ses épaules, et, serrant ses jouets, se laisse de nouveau garrotter par la Raison, qui lui lance des yeux courroucés. Après quoi l'homme va à ses affaires, et jusqu'à ce que sonnent les heures de la nuit, il n'est plus question de Fantasus.

SUR LES LOIS GÉNÉRALES
DES ÉRUPTIONS VOLCANIQUES.

L'effet ordinaire des éruptions sur les montagnes qui en sont le théâtre est d'y déterminer de grandes crevasses, dont la direction prolongée passe toujours par le centre du cratère. C'est le long de ces crevasses que se produisent les phénomènes ignés les plus considérables. Leur étude a donc la plus grande importance. M. Deville, dont les persévérantes observations dans l'ancien et dans le nouveau monde ont porté tant de jour sur cette matière, et dont nous résumons ici les conclusions générales, donne à ces crevasses le nom d'*appareil volcanique adventif*, pour les distinguer nettement de l'*appareil normal* ou *central*, placé au sommet et dans l'axe du cône supérieur du volcan. Ce dernier est permanent et fonctionne avec une intensité qui est plus ou moins prononcée, mais qui ne cesse pas tant que le volcan n'est pas arrivé à s'éteindre définitivement; l'autre ne se manifeste que dans le moment des éruptions, et ses organes, c'est-à-dire la fissure elle-même et les orifices qui la jalonnent, ne se témoignent habituellement qu'à une certaine distance du sommet et cessent de fonctionner dès que l'éruption est à son terme.

Les observations comparées d'un grand nombre d'éruptions paraissent donner appui, quant aux éruptions, aux lois suivantes : que les premiers orifices qui se déterminent sur la crevasse causée par une éruption sont ceux qui se trouvent le plus rapprochés de la cime; qu'il s'en forme successivement d'autres de plus en plus bas; que la violence de l'éruption et la masse des laves qui s'écoulent sont d'autant plus considérables que l'orifice est plus bas. C'est ainsi, par exemple, que les deux plus grands courants de lave qui soient sortis de l'Etna, celui de 1699 et celui de 396 avant notre ère, sont précisément ceux dont les points de départ sont le moins élevés.

Sous le rapport des substances gazeuses qui s'échappent du sein de la terre, même quand le phénomène de l'éruption a cessé, on distingue aussi des différences caractéristiques entre le jeu des deux appareils. L'appareil central, même dans les périodes de tranquillité relative, donne toujours des vapeurs aqueuses qui, suivant l'intensité actuelle du volcan, entraînent avec elles des acides chlorhydrique ou sulfureux accompagnés ou non de chlorures métalliques; de l'acide sulfureux seul; de la vapeur de soufre; de l'acide sulfhydrique; de l'acide carbonique. C'est toujours cet appareil central qui donne le signal des éruptions, soit par une explosion, soit par la formation d'un gouffre plus ou moins profond. Le plus ordinairement, l'explosion n'a pas lieu au centre même du cratère, mais sur un de ses bords et du côté où se déterminera la crevasse, soit toute nouvelle, soit résultant de la réouverture d'une ancienne crevasse. Une fois formé, ce second appareil laisse échapper avec la lave les chlorures alcalins sans eau, ainsi que les chlorures de fer, de cuivre, de plomb, de manganèse; mais ces phénomènes se ralentissent peu à peu, et à mesure qu'ils se ralentissent, l'appareil central reprend l'intensité qu'il avait en partie perdue pendant l'éruption.

Tous ces phénomènes semblent s'expliquer d'une manière assez naturelle en considérant la montagne volcanique comme percée, suivant son axe, par une sorte de cheminée en communication avec les amas de minéraux incandescents contenus dans le sein de la terre. La substance renfermée dans la cheminée exerce sur les parois, par l'effet de sa fluidité, une pression qui va en croissant de haut en bas; et si, en vertu de quelque circonstance des courants souterrains, la matière en fusion vient à être poussée dans l'intérieur de la cheminée plus haut qu'à l'ordinaire, la pression peut devenir assez forte pour déterminer une fente dans les flancs de la montagne; plus le point où la fente s'élargira suffisamment pour donner passage à la lave sera voisin du pied de la montagne, plus la pression y aura d'intensité, et plus aussi la quantité de lave qui s'écoulera par là de l'intérieur de la cheminée sera considérable. Quand la matière fluide ne sera pas assez abondante pour occasionner soit une crevasse nouvelle, soit la réouverture d'une ancienne crevasse, elle pourra s'élever jusqu'au sommet de la cheminée, c'est-à-dire au fond même du cratère proprement dit, et elle y produira soit un simple amas de lave incandescente, soit une série de petites éruptions ou bouillonnements. Quant aux substances gazeuses provenant directement du sein de la terre, il est sensible que leur tendance principale sera toujours de s'échapper par les orifices placés le plus près du sommet de la cheminée.

On entend quelquefois répéter comme une proposition évidente par elle-même qu'aucun peuple n'a droit à être libre tant qu'il n'a pas été instruit à faire bon usage de la liberté. Maxime digne de ce pauvre insensé qui avait résolu de ne jamais entrer dans l'eau avant d'avoir appris à nager! S'il faut que les hommes attendent la liberté jusqu'à ce qu'ils soient devenus bons et sages sous le despotisme, ils peuvent vraiment attendre toujours.

LORD MACAULAY, *Éloge de Milton.*

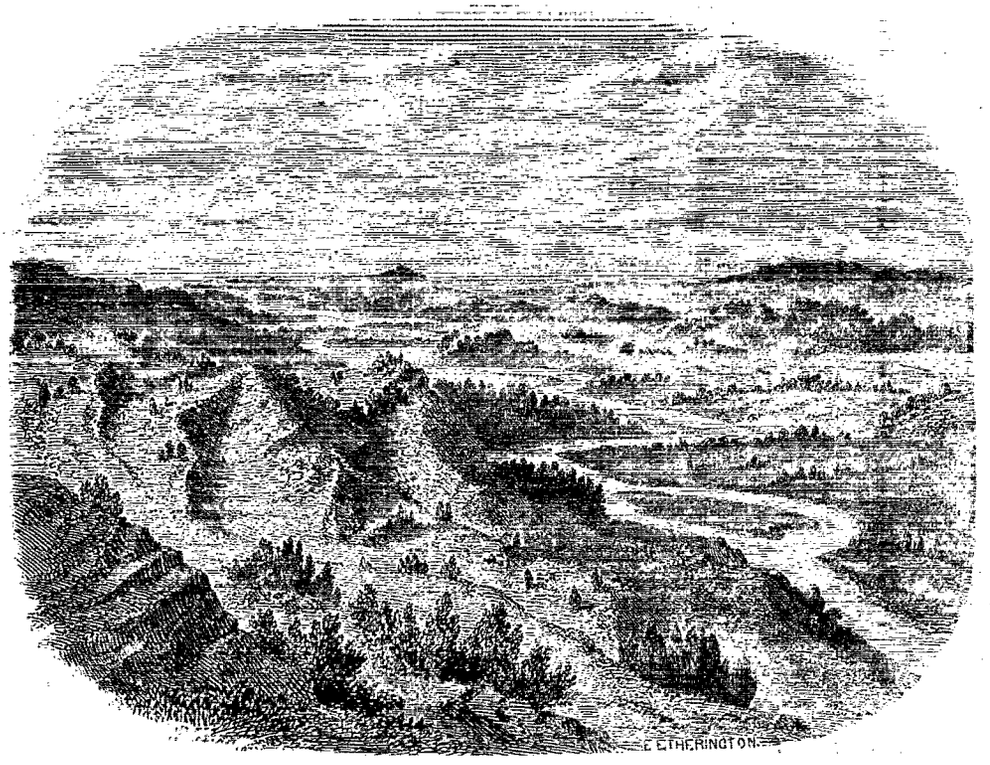
L'homme est une chose imparfaite qui tend sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand qu'elle-même.

DESCARTES.

COURS DE L'ALPHÉE.

« Ce fleuve, dit Pausanias, forme la limite du pays des Laconiens et du pays de Tégée; il naît à Phisaque; à peu

de distance de là, il reçoit les eaux d'un grand nombre de sources. » Plusieurs fois, dans son cours, l'Alphée dérobe tout à coup ses ondes, les précipite au fond d'un gouffre et les fait reparaître comme une source nouvelle. L'une de ses réapparitions est le torrent de Saranda-Potamos, qui jaillit sur les pentes septentrionales d'Arakhova, où le mont Tsoka s'élève à plus de douze cent quatre-vingt-dix-neuf mètres au-dessus de la mer; pendant un parcours de douze à quinze lieues, il va lacérant, fracassant, dépouillant les montagnes, roulant des roches, jusqu'à ce qu'il s'enfonce dans un de ces gouffres que les Grecs modernes appellent *catavothra*. Les légendes populaires assuraient qu'il allait se remontrer aux moulins d'Argos; Thucydide dit qu'il allait jusqu'aux terres des Mantinéens, soit par des conduits naturellement souterrains, soit par les aqueducs de l'armée d'Agis. La Fable raconte que l'Alphée passait même sous la mer pour aller retrouver en Sicile la fontaine Aréthuse. La science établit que ces catavothra étaient d'anciens lacs à méandres souterrains. L'un d'eux, qui s'appelle *Francovrisi*, était du temps de Pausanias un bassin fermé : il est aujourd'hui comblé par les alluvions. Les atterrissements ont même déplacé l'embouchure du fleuve. L'Alphée n'a point encore achevé ses métamorphoses. Son nom moderne de Rouphia ne lui appartient pas non plus en propre : il ne se nomme Rouphia qu'à sa rencontre avec le Ladon, qui est le vrai Rouphia. La géographie n'est pas exempte de caprices. Il est vrai qu'un fleuve à surprises, à disparitions, à cours inégal et fantasque, perd ses droits à la régularité du nom. La diversité des terrains qu'il parcourt répond à la variété imprévue de ses fantaisies. Quand il s'échappe à travers le piton de Karithène, au pied du Diaforti, on le voit sur un lit de grès rouges et de roches calcaires; non loin du rocher en pointe qui sert de base au vieux château de Colocotroni, ses rives sont herbeuses, et au-dessous du gravier, les lignites à fleur de terre indiquent des gisements de même matière; au delà, des bois épais, des ravins profonds, des nappes d'eau jaillissantes à l'ombre de platanes séculaires; auprès du pont si pittoresque de Karithène, il y a des vignes et des noyers, toujours des sources; puis des gués presque sans eau, des poiriers sauvages, des aubépines, de gros chardons épineux, des myrtes, des lentisques, des oliviers, des boues et des bains sulfureux; de chaque côté, sur les montagnes ou les collines, l'ombre noire des forêts de pins, où bondissent avec des miaulements stridents des bandes de chats sauvages. A l'endroit où la Dogana (ancien Érymanthe) sépare l'Arcadie de l'Élide, et va se jeter dans l'Alphée, le paysage devient saisissant de pittoresque et



La Vallée de l'Alphée, rivière d'Élide (Grèce).

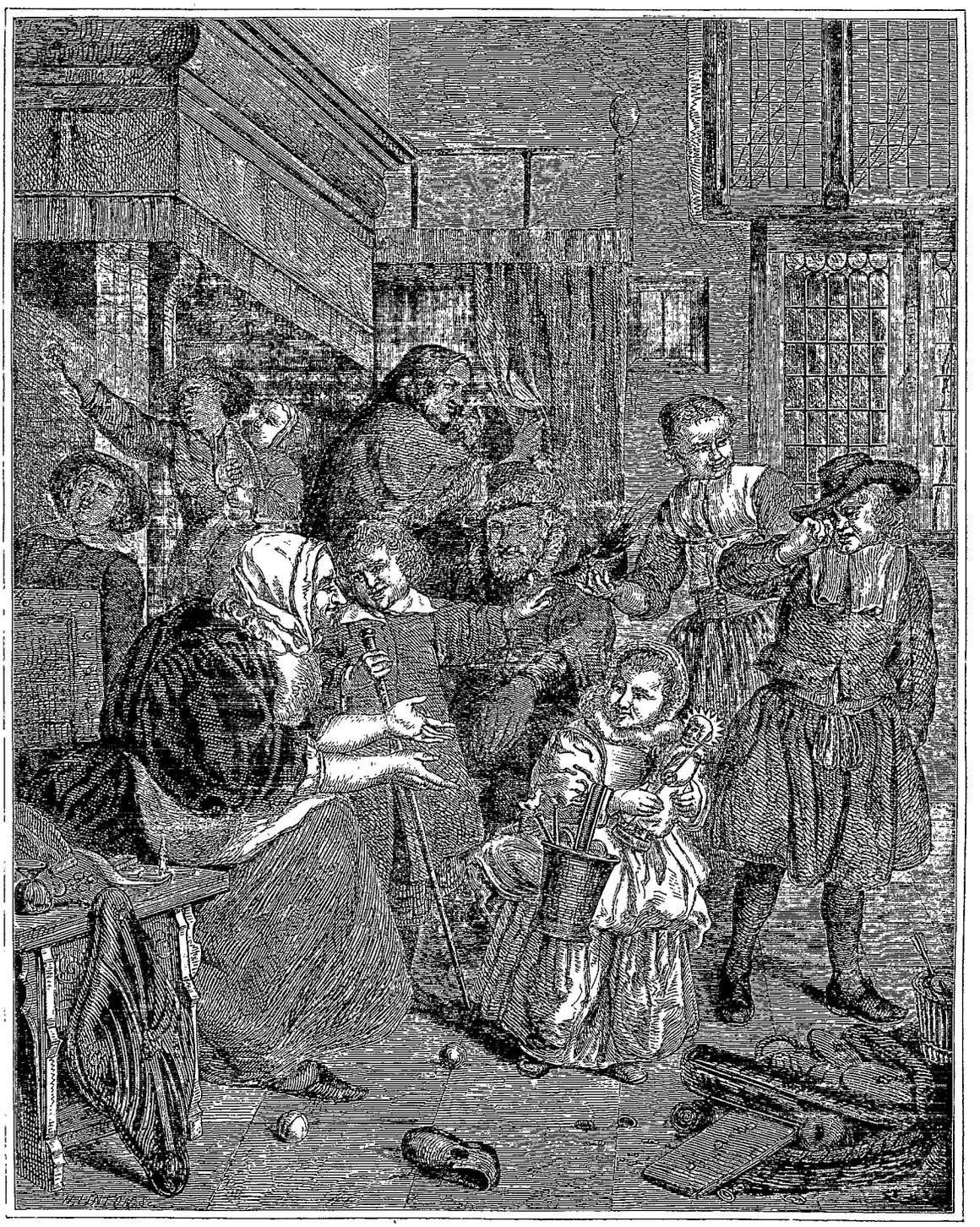
de singularité. Quand, du haut des restes de l'acropole de Nerovitza, on découvre devant soi toute la vallée de l'Alphée, on se croirait volontiers dans un pays fantastique. On aperçoit peu de monuments, parce que la pierre est peu résistante et que le temps a fait là l'œuvre des Barbares et des Musulmans; mais les souvenirs de l'histoire peuplent cette vallée et la rendent vivante. L'Achéron, d'infernale mémoire, le charmant Selinus, les débris de Megalopolis (le Pallantium d'Évandre, d'où Rome appela Pallantin l'un des sept monts immortels) et les restes d'Olympie, suffiraient à eux seuls pour rendre le voyageur attentif. Ne semble-t-il pas qu'il passe dans cette vallée comme un frémissement de ces peuples qui se pressaient, sur les bords de l'Alphée, aux jeux Olympiques? Nous n'avons plus du Jupiter de Phidias qu'une tête mutilée; les mille statues qui entouraient le temple sont enfouies ou perdues; tout ce passé glorieux a fui. Mais la nature est toujours belle, et les bergers se sont transmis d'âge en âge le même costume qu'on voit sur les bas-reliefs antiques, avec la mangoura et la tunique arcadienne; bergers et troupeaux sont restés les mêmes, comme un souvenir sur des ruines.

Paris, — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

LA HOLLANDE.

Voy. les Tables du tome XXVIII, 1860.

AMSTERDAM.



Musée d'Amsterdam. — La Fête de Saint-Nicholas, par Jan Steen. — Dessin de Bocourt.

RÊVERIES ET CAUSERIES DU MATIN.

Volonté débile, cœur ennuyé, pensée inerte, tel est le triste bulletin de mon premier lever à l'hôtel de Brack's-Doelen. D'où vient qu'on peut s'éveiller ainsi dans un état de l'âme tout différent de celui où l'on se trouvait lorsqu'on s'est endormi? Notre vie, pendant le sommeil, est semblable à la barque qui glisse sans boussole, la nuit, sur une mer ténébreuse : le matin, nous abordons à une plage riante et fleurie, ou nous échouons sur une roche aride et nue, sans rien savoir de la route que nous avons suivie, ni du vent qui nous a poussé, selon son caprice, à l'orient, à l'occident, au sud ou au septentrion.

En achevant de m'habiller, j'écarte un peu le rideau de ma fenêtre. Le spectacle de cette fourmilière hollandaise, de tous ces hommes s'agitant dans la rue, sur le pont, ne

donne pas un cours plus agréable à ma pensée. Ils sont chez eux, ils travaillent! Je sens que volontiers, sur le moindre prétexte, je partirais, je prendrais mon vol, j'irais me réfugier derrière mes humbles remparts!

Il me semble que je ne fais pas un bon emploi de mon temps, et ce doit être la véritable cause de mon ennui. J'avais noté déjà une première atteinte de cette secrète inquiétude en me promenant dans Harlem. Je me sens ressaisi du besoin d'agir, de la passion d'être productif, utile. C'est trop tôt. Il y a quelques années, pendant tout un mois, en Italie, où je ne m'occupais pas mieux, je n'avais éprouvé rien de pareil. Errant de même, seul, oisif, de ville en ville, je n'avais regret ni de mes livres, ni de mon vieux fauteuil près de ma table; j'oubliais ma tâche quotidienne, mes études interrompues; je n'avais souci ni de la veille, ni du lendemain; mes heures s'envolaient légères et souriantes, et je pouvais dire, comme Calderon : « La vie est un rêve! » Cette fois je cherche, depuis dix jours à peine, un repos nécessaire après de longs labeurs. Qu'ai-je à me reprocher? C'est un devoir aussi de se refaire des forces, et de raviver en soi les sources de l'activité intellectuelle. Serait-ce qu'ici le ciel, la lumière, les eaux, le paysage, les arts, l'architecture, la langue, les physionomies, n'ont pas la puissance de soutenir assez longtemps ma curiosité? Quoi! le beau, le bien, tout ce qui est digne d'observation, n'existeraient-ils que dans quelques contrées seulement? Céderai-je à de tels préjugés? N'aurai-je pas la bonne foi de reconnaître que, si je tourne à l'hypocondrie, je ne dois certainement m'en prendre qu'à moi-même? Qui voit et comprend bien trouve partout de riches moissons de faits, de pensées, de sentiments nouveaux; pour le regard pénétrant et sincère, il y a d'infinis sujets d'étude et d'admiration en tout endroit de la terre où descend un rayon de soleil et où bat un cœur humain. Que sais-je d'ailleurs d'Amsterdam? Arrivé depuis hier soir, à peine l'ai-je encore entrevue.

Tandis que je me débats ainsi avec moi-même, mes deux jeunes amis, Raph et Bob, frappent discrètement à ma porte, et me demandent avec obligeance s'il peut me plaire d'aller avec eux au Musée. Je remercie, j'hésite, puis j'accepte, tout en confessant ma crainte de n'être qu'un compagnon très-médiocrement sociable et nullement récréatif.

Quelques instants après, nous longeons un canal qui conduit au Kloveniers-Burgwal. L'aimable Raph lit au fond de moi-même; il cherche à se mettre à l'unisson de mon humeur chagrine, se plaint du ciel gris, de l'eau terne, de la brume froide; demande si c'est donc qu'en Hollande l'aurore ne se lève qu'après dix heures, et dit enfin :

— Hé! Bob! ne ferions-nous pas mieux d'aller ailleurs qu'au Musée? Ne sommes-nous pas un peu trop frivoles, et n'est-ce pas une habitude bien banale de courir ainsi aux tableaux dès qu'on arrive dans une ville étrangère? Ne ressemblons-nous pas aux enfants qui, si l'on met entre leurs mains un nouveau livre, se hâtent aussitôt de sauter de feuille en feuille à la découverte des images?

A cette interpellation inattendue, Bob tressaille, s'arrête, jette sur son ami un regard indigné, croise les bras, ouvre la bouche, ne trouve pas d'expressions assez énergiques à son gré, se remet en marche, et hausse les épaules.

Raph éclate de rire :

— Bravo! Bob; un dévot musulman ne répondrait pas avec plus d'éloquence au perfide giaour qui lui demanderait ce qu'il va faire à la Mecque. Mais, que veux-tu? monsieur et moi, nous ne nous sommes pas réveillés aujourd'hui, je le crains, avec une foi dans l'art aussi robuste que la tienne. Cependant je m'accuse, j'ai tort, je fais amende honorable. Toute réflexion faite, où avais-je l'idée? J'ai parlé en barbare. Est-ce qu'il y a telle chose en ce monde qu'on puisse préférer à la peinture? Les belles imaginations vraiment que celles de ces sots parents du seigneur Sganarelle qui offraient, pour consoler sa jolie fille Lucinde, des tentures d'appartement ou des garnitures de diamants, de rubis et d'émeraudes! Que ne lui apportaient-ils tout d'abord, les malavisés, un bon tableau largement touché, de pâte solide et bien croustillante à l'œil! Le cœur de Lucinde n'y eût pas tenu, et Sganarelle lui-même en eût dansé d'aise. Oui, la peinture, ô Bob, comprend tout, enferme tout dans son cercle lumineux : nature, poésie, histoire, morale et religion même (n'est-ce point ta conviction intime?). La peinture! c'est le grand théâtre d'ici-bas, et toutes les choses de la création n'en sont que les décors ou les acteurs. Je m'incline, ô cher Bob, et je tiens non-seulement pour agréable, mais encore pour instructif, utile et nécessaire de visiter le Musée sans retard. Aussi bien est-ce le conseil que la bonne vieille ville d'Amsterdam elle-même me donnait ce matin, en tête à tête, au point du jour.

Ce fut mon tour de regarder Raph avec un peu de surprise, et de l'air d'un homme qui se heurte à un non-sens.

Raph alors nous raconta plaisamment que, las d'insomnie, il était sorti du Brack's-Doelen à l'heure où tout était encore paix et silence, et qu'Amsterdam, éveillée au bruit de ses pas, avait engagé avec lui le suivant dialogue :

DIALOGUE AVEC AMSTERDAM.

AMSTERDAM. Étranger, que me veux-tu?

RAPH. Te voir, te connaître.

AMSTERDAM. Eh bien, regarde-moi tout à ton aise!

(Et, dit Raph, je regardai les maisons, les rues, les quais, les canaux, les ponts, les marchés, les monuments; après quoi, je m'arrêtai.)

AMSTERDAM. Es-tu satisfait?

RAPH. Tant s'en faut; je n'ai encore aperçu qu'un peu de ta figure, de ta tournure; je ne t'ai vue qu'extérieurement.

AMSTERDAM. Que souhaites-tu donc de plus?

RAPH. Savoir ce que tu es, qui tu es, ce que tu penses, comment tu vis, quel est ton caractère, quelles sont tes qualités bonnes ou mauvaises...

AMSTERDAM. C'est donc que tu te proposes de vivre ici pendant une dizaine d'années?

RAPH. Non, certes; mais, pour t'étudier à fond, j'ai deux jours à te donner.

AMSTERDAM. Je m'en doutais. Vous êtes tous les mêmes, mes gentils voyageurs! Voilà des siècles que je vois passer vos petites personnes, me toisant fièrement du regard, et notant avec de petits crayons toujours les mêmes petites choses sur de petits agendas. Va, jeune philosophe, paye ton compte à l'hôtel et poursuis plus loin tes graves observations; tu me connais assez pour écrire, à ton retour, ton petit livre sur la Hollande; tu n'as plus rien à faire ici; un jour de plus ne t'en apprendrait pas davantage.

— Je m'inclinai, comme pour demander grâce; mais Amsterdam reprit avec colère :

— Nous crois-tu donc semblable à ces villes fainéantes des pays où l'on brûle, qui jettent par leurs fenêtres, pêle-mêle et sans dire gare, leurs mœurs, leurs plaisirs, leurs peines, toute leur vie de famille, sur la tête des passants? Portez là-bas, Messieurs, votre curiosité vagabonde; son indiscrétion aura de quoi s'y satisfaire; ici, c'est autre chose. Soyez un peu plus sérieux dans un pays sérieux. Voyons, jeune homme, viens-tu chez moi pour acheter ou pour vendre? mes places, mes boutiques te sont ouvertes; mais veux-tu m'épier, regarder sous mon voile, scruter mes sentiments? bonsoir; mes fenêtres sont closes et mes

verroux tirés. Tu n'es, ce me semble, ni mon parent, ni mon ami; laisse-moi ton argent, puis bonsoir! emporte tes « Impressions », et vends-les à Lévy si tu peux.

— J'interrompis la bonne dame pour m'excuser; je fis valoir ma bonne foi. Je n'avais, après tout, que de bonnes intentions. Ne pourrais-je pas, du moins, entre-bâiller çà et là quelque battant de porte, et regarder, du seuil seulement, le moindre petit coin du plus modeste foyer? — Prières inutiles!

AMSTERDAM. Écoute-moi bien. Tu n'as qu'une ressource. Non loin d'ici, là-bas, vers ce fond qui commence à s'éclairer, tu rencontreras une maison où l'on a rassemblé un grand nombre d'espèces de petits miroirs magiques et fort jolis sur lesquels on voit se mouvoir en tous sens, à leur logis et dehors, mes habitants d'autrefois; tu verras là, en une heure, plus de mes mœurs et de ma manière d'être qu'en plusieurs jours à flâner dans mes rues. Les hommes ingénieux qui ont fait ces petites drôleries merveilleuses sont morts depuis longtemps; mais ce qui existait de leur vivant est encore la vérité d'aujourd'hui : nos habitudes, nos amusements, nos goûts, nos caractères, sont les mêmes; il n'y a de changé que les costumes.

— Serviteur! murmura Bob. Je vais au Musée pour y voir de l'art, et non pour y faire de l'histoire ou des études de mœurs. Je veux de belles peintures, et il m'importe peu de savoir ce qu'elles représentent : Japon ou Néerlande, amiraux ou marchands de poisson, batterie de cuisine ou batailles. Qu'elles soient de vraies imitations de la nature et faites de main de maître, c'est tout ce qu'il me faut. En avant!

LE TRIPPENHUIS.

Comme Bob parlait ainsi, nous gravissions l'escalier du « Trippenhuis » (maisons de la famille Trip), édifice réellement assez peu digne de la collection qui l'illustre depuis 1814.

— J'imagine, dit Bob, que ces chambrettes-là encadraient fort joliment les gracieuses figures de madame et de mesdemoiselles Trip, mais il est malséant, je le déclare, d'y condamner au demi-jour les princes de l'art, quand ils n'auraient pas trop de tout le soleil de la Hollande. Que fait donc Amsterdam de tous ses sacs d'écus?

Suivant l'excellent conseil de Bob, nous ne nous approchons pas trop près des tableaux; nous ne nous jetons pas comme des affamés sur les premières toiles venues; nous marchons à distance, sans trop regarder; nous nous offrons à l'attrait et attendons qu'il se saisisse de nous, comme lorsqu'on est tranquillement assis à entendre un opéra ou des orateurs qui se disputent vos suffrages. Après quelques pas faits ainsi au hasard, nous sommes arrêtés tous trois, du même coup, par une vaste peinture qui couvre toute une paroi : c'est la fameuse « Ronde de nuit » de Rembrandt. L'effet est magique. Dans un édifice incertain, au milieu d'une atmosphère dorée, se détache en relief un étrange pêle-mêle de personnages la plupart armés. On affirme maintenant que ces guerriers citoyens se préparent, non pas à une ronde de nuit, mais à une fête civique, à faire escorte à des magistrats, à recevoir quelque prince, ou à passer une revue et à s'exercer au tir. Le tambour bat, le drapeau se déploie, un soldat tout de rouge habillé charge son arme avec des cartouches de bois, un autre souffle sur sa mèche, un troisième, dont le casque est orné de feuilles de chêne, est plus impatient et tire son mousquet. Derrière lui, curieuse apparition! marchent d'un pas léger deux jeunes filles : l'une d'elles, blonde, ornée de perles fines, vêtue de satin jaune paille, porte à sa ceinture un pistolet, une bourse et un oiseau mort! Assurément le sujet est d'un intérêt très-ordinaire, l'action assez indifférente; les figures sont loin de rappeler les types grecs, romains, ou de la renaissance italienne; mais quelle vivacité, quel mouvement, quelle animation, quels yeux, quels regards! Il semble qu'on entende le bruit des voix, des lances, des piques, des mousquets, des bottes, des éperons; et, en même temps, la lumière, la couleur, exercent sur l'esprit une sorte de fascination. Il y a, dans ce tableau, à la fois assez de réalité et d'idéal, de vérité et de mystère pour contenter tous les Bob et tous les Raph du monde.

— Notons, dit Raph (qui cependant pour l'honneur de sa thèse veut dissimuler son émotion), notons que vers l'an 1642 la ville d'Amsterdam avait une garde nationale qui s'exerçait bravement et avec pompe à la défense de ses libertés, et que, de plus, les magistrats qui commandèrent ce tableau tenaient à bon exemple et à honneur de transmettre un souvenir de leurs fêtes civiques à la postérité.

— Notons, dit Bob, que cette toile est tout simplement admirable et égale en génie à ce que Titien ou Velasquez ont fait de plus beau.

— Soit, ils ont raison tous deux :

Et vitulâ te dignus et hic.

Nous contemplons ensuite un autre chef-d'œuvre de Rembrandt, les « Syndics des drapiers ». Ces dignes magistrats sont au nombre de cinq, vêtus de drap noir, portant des chapeaux à larges bords et des collets plats; quatre d'entre eux sont assis devant une table couverte d'un tapis rouge à larges franges.

— Harmonie, ampleur, unité, lumière, expression de la vie au plus haut degré! s'écrie Bob tout rayonnant d'exaltation et saisissant son album.

Raph est prêt à faire une remarque critique; je l'en dissuade d'un signe. Pourquoi troublerait-il l'enthousiasme d'ailleurs fondé du jeune peintre? Je le laisse plus volontiers oser quelques objections devant le vaste et admirable tableau de Van der Helst : le « Banquet donné par la garde civique d'Amsterdam en commémoration de la paix de Munster (1648). » La réalité de tous ces personnages assis autour d'une table est prodigieuse et portée jusqu'à l'illusion. Tout est là, sans doute : vérité, habileté, puissance, correction, science et conscience; tout, hors la poésie.

Bob ne nous écoute pas. Absorbé dans la comparaison de cette toile avec la « Ronde de nuit », il va de l'une à l'autre et paraît très-perplexe. Évidemment Van der Helst a représenté « très-réellement » et en artiste supérieur la scène qu'il avait sous les yeux; il n'a rien ajouté à la vérité. Rembrandt, volontairement ou non, n'a pas été un imitateur si exact ou si scrupuleux. Cette lumière, d'un sombre d'or, qui donne à son œuvre un charme si mystérieux, jamais, en ses plus beaux jours d'été, Amsterdam ne l'a connue. Rembrandt la voyait cependant, mais en lui-même. C'est le droit du génie de mêler ses rêves à la réalité et de transformer toutes choses en les figurant comme il lui semble qu'elles sont ou telles qu'elles devraient être. L'ultra-réaliste, qui n'admet qu'une manière de voir, ne peut concevoir pour chaque modèle qu'un seul tableau qui en serait la représentation parfaite et définitive. Mais il arrive, au contraire, que le même modèle, choisi dans la nature, peut inspirer mille tableaux, tous différents, tous sincères, tous également dignes d'intérêt, comme étant l'expression de la liberté de l'esprit humain cherchant par mille voies le beau dans l'art, comme il cherche éternellement le vrai dans la morale ou dans la science.

Raph persiste à demander au Musée des leçons d'histoire et de mœurs. — Regardez, me dit-il, voici les ruines de l'ancien hôtel de ville d'Amsterdam après l'incendie du 7 juin 1652 (peinture de Jan Beerstraaten); elles fument

encore; les curieux sont aussi stupéfaits que des bourgeois de Paris; d'autres moins contemplatifs apportent des seaux d'eau. — Quelques années plus tard, l'édifice est noblement relevé; la place est couverte de gens affairés; quelques marchands ont un costume oriental; les traîneaux sont chargés de denrées (Gérard Berkheijden). — Ici une brasserie au bord d'une eau glacée; on joue aux boules sur la glace (Nicolaas Berchem). — L'été succède à l'hiver. De braves gens se rendent visite, en bateau, le long d'un canal. Quelle paix dans cette scène familière! une jeune mère donne le sein à son enfant; le petit garçon, en veste lilas, chapeau à plumes et bas bruns, monte à califourchon sur la proue et joue de la flûte. Là-bas, un paysan et sa femme reconduisent à son bateau un convive qui s'est un peu trop attardé à leur table. Que ce dessin est ferme et vrai! comme la composition est habile dans sa simplicité!... Déjà Raph oublie sa recherche; c'est l'art qu'il admire : aussi sommes-nous devant une œuvre de Jan Steen, que la Hollande place avec raison dans les premiers rangs de son école. On a dit, avec un peu d'exagération, *qu'il y a du Molière* dans Steen (1); il est impossible de souscrire à un si grand éloge si du moins l'on ne connaît à peu près toutes ses œuvres. Les plus belles ne sont pas au Trippenhuis. Nous y regardons cependant avec plaisir sa « Fête de saint Nicholas », tableau dont les figures sont, pour la plupart, communes et grotesques, mais qui peut donner une juste idée de la justesse de son talent d'observateur et de son habileté à composer une scène.

Pendant la nuit qui précède la fête de saint Nicholas, comme chez nous à Noël, il est tombé du ciel par la cheminée des récompenses pour les enfants sages, des châtiments pour les paresseux et les mauvais caractères. Sur le devant du tableau, une bonne petite fille emporte, toute réjouie, son ample provision de jouets, et sa mère la complimente. En opposition, une servante montre en riant un balai dans le soulier de ce grand benêt qui pleure et dont se moque un jeune frère. Le grand-père assis paraît suivre du regard avec complaisance la petite fille : ses souvenirs le reportent à son enfance; mais la grand'mère trouve le garçon trop puni et cherche à l'attirer vers l'alcôve où elle a mis en réserve pour lui quelque cadeau. Le père tient dans ses bras la benjamine, et lui montre l'intérieur de la cheminée, d'où viendront aussi plus tard pour elle les joies ou les déceptions; un autre garçon, qui s'efforce naïvement de voir ce que le père indique du doigt, représente simplement la crédulité. Il n'est pas une de ces figures qui soit inutile au sujet et ne contribue pour quelque part à l'intelligence et à l'intérêt de cette scène domestique. De même, il n'est pas un trait de visages ou un geste qui ne soit en parfaite harmonie avec l'ensemble. Ce sont là de grandes qualités, et plus rares même chez les grands maîtres italiens que dans l'école hollandaise.

A côté de la « Fête de saint Nicholas », nous remarquons un des meilleurs tableaux de Jan Steen connu sous le titre de « la Cage du perroquet » ou « la Perruche » : c'est un intérieur où le groupe principal joue au trictrac; mais l'attention est surtout attirée par une jeune fille qui tient de sa main gauche une petite cruche blanche et de la droite donne à manger à un perroquet enfermé dans une cage; elle est charmante et doit plaire aux plus délicats. Steen pouvait représenter autre chose que ce que Louis XIV appelait des « magots. » Il aurait peint au besoin et d'un vigoureux pinceau le grand roi lui-même et les seigneurs de l'Œil-de-Bœuf; mais il est à louer d'avoir pris pour thème de son art ce qu'il connaissait le mieux, la vie familière des bonnes gens de sa condition; il a excellé dans son genre, Raph en convient, et cependant soupire. C'est sa raison surtout qui rend justice aux maîtres de l'école hollandaise. Après Rembrandt, qui est en dehors et s'élève au rang des premiers de tous les temps, et qui l'a profondément ému, il préfère Terburg (Ruysdaël est à peu près absent au Musée d'Amsterdam). Il aime Gérard Dow (le Bourgmestre de Leyde et son épouse dans un paysage, l'École du soir); il sourit à Van Ostade; mais évidemment, pour lui, cet art, dans son ensemble, est trop « humain. »

Raph est de ceux qui, à l'entrée de la jeunesse, ne regardent qu'avec inquiétude les réalités d'ici-bas; ils s'en détournent à demi : — « Le roi et la reine disaient au fils du plongeur novice qu'il trouverait la coupe d'or au fond du gouffre sombre, amer; avant de s'élancer, Nadir se souvint de son père et leva les yeux vers le ciel. » — Moi-même, après tant d'années, suis-je toujours plus confiant que le jeune plongeur et plus sage que Raph?

La suite à une autre livraison.

(1) Voy. la Biographie et le portrait de Jan Steen, t. XXVII, 1859, p. 67.

UNE PROMENADE

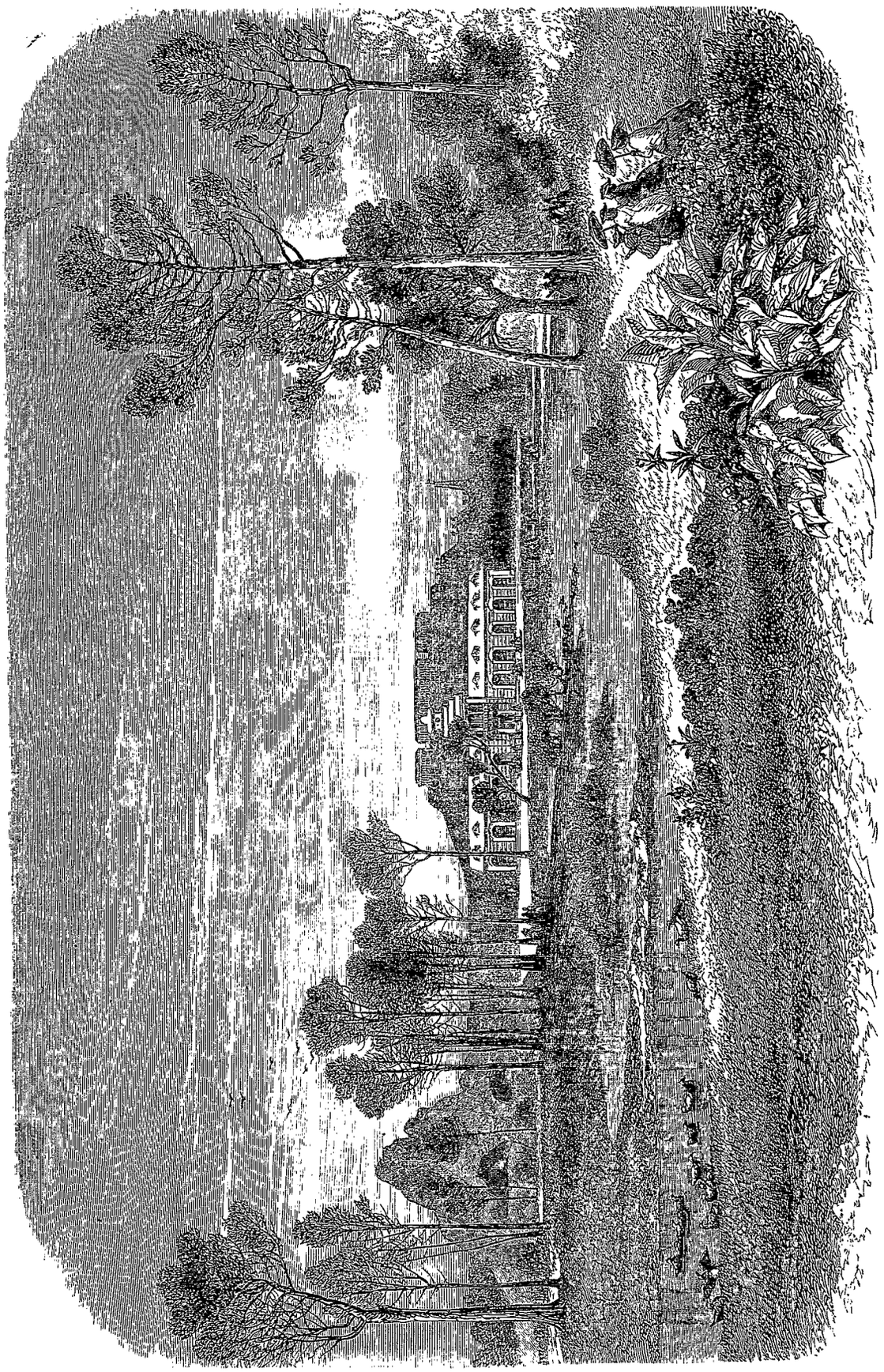
AU JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION.

Le jour où j'allai visiter le jardin zoologique d'acclimatation, il faisait froid, le ciel était couvert d'une brume épaisse, un âpre vent du nord soufflait par rafales. Et cependant, en traversant les allées du bois de Boulogne, au milieu de tous ces arbres et de ces gazons dont la végétation suspendue par l'hiver laissait encore échapper un reste d'émanations balsamiques, je me sentais pénétré de bien-être. Il est vrai que j'allais là comme à une fête et que j'avais l'esprit rempli des plus riantes pensées. Je songeais que cette heureuse idée de réunir sous nos yeux, dans un asile champêtre, des animaux choisis sur tous les points du globe et capables de devenir pour nous de nouveaux aides et de nouveaux amis, était maintenant un fait accompli, dû à l'initiative des premiers savants de notre pays et au concours d'un grand nombre d'hommes éclairés et influents (1); qu'un pareil établissement, en conviant le public au plus charmant des plaisirs, éveillerait en lui le désir du plus utile, du plus bienfaisant des progrès; qu'après tant de négligence et d'oubli, nous entrions enfin dans une ère de conquêtes pacifiques, les moins coûteuses et les plus fécondes; je voyais d'avance les générations futures enrichies de ressources imprévues, la terre embellie et plus fertile, l'homme plus heureux... Et comme j'approchais du but de ma promenade, des mugissements et des bêlements lointains, des chants de coqs de plus en plus distincts, des voix d'animaux inaccoutumées et familières à la fois, tout l'étrange et joyeux concert des campagnes de l'avenir, accompagnaient mes rêveries et m'attestaient qu'elles n'avaient rien de chimérique.

J'avais à peine franchi l'élégant pavillon d'entrée et fait quelques pas dans le jardin que je fus frappé de la beauté du paysage. Aucun mur n'arrête le regard, ne rétrécit l'horizon. Les clôtures, en léger treillage de fer presque invisible, laissent l'œil se perdre de tous côtés dans les profondeurs du bois et sur les vastes tapis de gazon. Ainsi entourés d'espace et de verdure, respirant le grand air de leurs solitudes, les animaux peuvent oublier leur captivité. Devant soi, à droite et à gauche, on ne voit que vertes

(1) C'est à la Société zoologique d'acclimatation, et en particulier à son fondateur et président M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qu'est due la création du jardin d'acclimatation. Ses directeurs sont : un savant médecin, M. Rufs de Lavison, et M. Albert Geoffroy Saint-Hilaire. Le magnifique terrain, de 20 hectares, qu'il occupe dans le bois de Boulogne, a été concédé gratuitement par la municipalité de la ville de Paris.

pelouses, parsemées d'arbres isolés ou de massifs touffus, à travers lesquels apparaissent çà et là quelques pavillons dispersés. On dirait un de ces parcs anglais où d'heureuses perspectives sont habilement ménagées, où sont



Vue du Jardin d'acclimatation, dans le bois de Boulogne, à Paris. — Dessin de de Bérard, d'après nature.

réunis à souhait tous les charmes d'une pittoresque campagne.

Après avoir joui de l'aspect de l'ensemble, avançons et examinons le détail. Le bon goût n'a pas seul présidé à la

disposition du jardin; on a voulu tenir compte des exigences des diverses espèces d'animaux que l'on se proposait d'acclimater, tout en se préoccupant de la commodité et du plaisir du spectateur. Et je ne me suis pas aperçu que nulle part l'utile eût porté préjudice à l'agréable. Au milieu du terrain légèrement creusé en vallon serpente une petite rivière qui bientôt s'élargit pour former une vaste pièce d'eau, et dont les larges rives sont des gazons d'un vert d'émeraude. Là, sur l'eau ou sur ses bords, parsemés de blancs flocons de duvet, s'ébat avec mille cris divers une foule de beaux oiseaux aquatiques, appelés à faire l'ornement de nos basses-cours et de nos parcs. Ce sont des canards de la Caroline, les races mignonnes du Labrador et d'Aylesbury, des sarcelles de la Chine; des oies de Gambie, de Guinée, de Magellan, des îles Sandwich; des oies domestiques du Danube, des bernaches indigènes et étrangères. *La suite à une autre livraison.*

LES AVENTURES D'UN COLON ALGÉRIEN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34, 54, 59.

Thomas avait eu trop de bonheur. Trop de bonheur s'expie toujours. Le bon Hadj-Mohammed ne put supporter la fatigue du voyage; il mourut subitement, avant d'avoir atteint Constantine. Thomas se trouva en un cruel embarras. Il était dans un pays où les lieux habités ne sont pas multipliés comme dans notre France, et où, par suite, il ne suffit pas de franchir une courte distance pour trouver des moyens de constatation du moindre événement. De plus, en Algérie l'administration est, avec juste raison, extrêmement sévère en matière de crimes contre les personnes. Quand il fut bien sûr que son ami n'existait plus, il rechargea le corps sur l'un des ânes et se dirigea vers un énorme olivier isolé au milieu d'un champ de broussailles. Arrivé là, il étendit à l'ombre la dépouille intacte d'Hadj-Mohammed, la couvrit de branches garnies de leurs feuilles et revint s'asseoir sur le bord du chemin pour attendre quelque voyageur qu'il pût prendre à témoin. Il était là depuis très-longtemps, faisant de bien amères réflexions, lorsqu'il aperçut un chien boiteux, trottant la queue basse, le museau rasant le sol et comme suivant une piste. L'animal était vieux, maigre et d'une saleté qui ne lui laissait plus guère de ressemblance avec le magnifique Pluton dont l'amitié avait facilité les débuts de Thomas en Algérie. Thomas ne put cependant se défendre de l'idée que c'était Pluton, le bon Pluton. Il l'appela. Le chien retourna la tête, serra la queue et courut plus fort.

— Pluton! Pluton! cria de nouveau Thomas.

Le chien s'arrêta, regarda, flaira le vent. Thomas siffla, et l'animal s'assit, leva le museau et se mit à hurler. Thomas s'était approché en le flattant de la voix et du geste : l'animal remua la queue, se coucha à plat ventre et lui lécha les mains, les pieds, en aboyant avec une joie convulsive. Un Arabe accourait brandissant son bâton, poussant des cris furieux. Pluton, repris par la peur, cherchait à s'échapper. Thomas le retint, l'attacha entre ses deux ânes, et fut au-devant de l'Arabe.

— Combien veux-tu de ce chien? lui dit-il.

Cette question apaisa soudainement cet homme.

— C'est un voleur, répondit-il; donne-m'en un boudjou et emmène-le bien loin.

— Voilà un boudjou, dit Thomas. Y a-t-il longtemps que tu es le maître de cette bête? Comment est-elle venue chez toi?

— Chez moi? répliqua l'Arabe qui avait empoché l'argent. Elle ne va pas plus souvent à ma tente qu'aux autres; elle rôde par ici depuis des mois. Elle vit aux dépens de tout le monde. Méfie-toi, c'est un sorcier.

— Je suis plus grand sorcier, répondit Thomas avec un sang-froid mystérieux qui donna beaucoup à réfléchir à l'Arabe et lui fit considérer le Roumi avec une crainte respectueuse.

— C'est égal, reprit-il, méfie-toi. Il est peut-être plus puissant que toi. On dit qu'il courait dernièrement le pays avec un Roumi qu'il a dévoré si complétement que la justice n'a jamais pu retrouver vestige du moindre de ses os.

Thomas présuma que son ancien patron, M. Ferrand, avait été, comme lui, victime d'un assassinat. Il n'était pas trop rassuré, malgré sa bravoure. Ses deux ânes pouvaient tenter autant que l'avaient fait jadis ses deux barils, et l'endroit ne paraissait pas plus sûr que celui où il avait été relevé par Hadj-Mohammed. Il fit bonne contenance pourtant, et d'autant plus facilement qu'il voyait poindre à l'horizon, au sommet de la route, le burnous rouge d'un spahi, d'un membre de cette espèce de corporation militaire indigène organisée par nous et si redoutée des indigènes.

Quand le spahi fut à portée de la voix, il le héla. Le cavalier accourut. Thomas se hâta de lui dire comment il attendait depuis deux heures sur la route que quelqu'un passât pour l'aider à donner la sépulture à son bon père, Hadj-Mohammed, mort subitement. Le spahi, alors, l'Arabe et Thomas creusèrent un grand trou où ils déposèrent pieusement le corps du vieillard, après avoir retiré de ses vêtements tout ce dont son héritier pouvait avoir souci maintenant, et notamment l'acte de vente des dix djebdas attenant au marabout. Cela fait, le spahi renvoya l'Arabe et continua sa route vers le sud avec Thomas.

Pluton ne quittait pas Thomas. Quand celui-ci s'asseyait sur son âne, en avant des deux sacs de grains qui pendaient de l'un et de l'autre côté vers la croupe, le chien suivait presque sous le ventre du robuste serviteur, et, quand la route était belle et que Thomas marchait en racontant son histoire au spahi, Pluton, timide et caressant, se frottait à ses jambes et, sans s'arrêter, lui léchait de temps en temps la main. Les animaux ont de la reconnaissance : s'ils pouvaient parler, nous ne les maltraiterions jamais.

On monte constamment de Philippeville à Constantine; mais sauf en deux ou trois points où il s'agit de franchir des croupes prononcées, la pente est presque insensible. On chemine presque partout entre des collines au sommet largement arrondi, aux courbes gracieuses et faisant rêver de sites enchanteurs pour le temps où une population industrielle couvrira de nouveau ce sol, le plus fertile que la charrue puisse jamais revivifier. On ne s'aperçoit bien réellement qu'on est dans un pays de montagnes que lorsque, parvenu à l'extrémité de la vallée du Rummel, à l'endroit où le pont d'Aumale est jeté sur l'Oued encore frémissant de la chute qu'il vient de faire au sortir du ravin de Constantine, on voit se dessiner, sur l'azur foncé d'un ciel vaste et pur, la silhouette rocheuse du Sidi-M'eid, qui domine, à l'orient, celle de la casbah de la vieille cité africaine.

Il y a quinze ou seize ans, ce lieu ne ressemblait pas, quant au tracé de la route et à sa sécurité, à ce qu'il est de nos jours. La rare population indigène, campée çà et là avec ses moutons, ses chameaux, ses mulets, n'avait pas encore appris de nous à respecter le voyageur. Thomas remarqua que Pluton donnait des signes d'inquiétude à mesure qu'on approchait d'un endroit où les anciens sentiers arabes se multipliaient de l'autre côté du gué pour escalader la hauteur. Il le laissa aller, et le suivit ainsi que le spahi. L'animal prit sa course, et, arrivé derrière une haie de cactus gigantesque, il se mit à hurler.

— Mon patron a certainement été tué ici, dit Thomas. Et, aidé par le spahi, il fouilla le terrain environnant. Il ne trouva rien. Le chien s'était éloigné en grondant sourdement. Thomas eut toutes les peines du monde à le décider à revenir.

Enfin, ils arrivèrent à Constantine vers la tombée de la nuit. Les charges de blé furent consignées au marché, et le spahi conduisit Thomas, ses ânes et son chien dans une auberge ou foudouck, près de la célèbre rue Combes, la plus commerçante, la plus arabe de toutes les rues arabes encore subsistantes dans l'ancienne régence.

Qu'on se figure un long passage de deux mètres de large, tout au plus, sur une grande partie de son étendue, et abrité presque partout contre les ardeurs du soleil par un toit en planches mal rapprochées. Les côtés sont bordés, à hauteur d'appui, de trous carrés d'un mètre à trois mètres dans tous les sens, faisant office de boutiques, affectées, ici au commerce de détail, plus loin à l'industrie manufacturière. Dans les premières, on devine dans l'ombre, et fumant sa pipe ou se bourrant le nez de tabac à priser, un indigène, généralement un juif, reconnaissable à son turban noir, à quelque chose d'indéfinissable, d'insaisissable dans sa physionomie, qui retient l'empreinte des continuelles appréhensions que lui causaient les procédés des anciens maîtres du pays dont ils venaient pomper le numéraire. Les marchandises sont peu étalées; il faut les deviner sous les enveloppes où elles sont constamment ensevelies. Dans les autres boutiques, ouvriers et patrons, assis à l'orientale ou debout, mais s'arrangeant pour occuper le moins d'espace possible, cousent, tréfilent, battent le fer, l'argent et l'or, déchirent les viandes, les font frire ou rôtir sous les yeux et sous le nez des passants. Puis de distance en distance des ruelles viennent aboutir à cette maîtresse artère où se pressent piétons et cavaliers, étourdis de perpétuels « Baâliek! baâliek! » (Gare! gare!) Bienheureux encore quand ils ne se croisent pas avec quelque chariot campagnard qui oblige les cavaliers à se réfugier dans la ruelle la plus voisine, et les piétons à se blottir contre les boutiques, à les envahir pour ne pas être renversés.

Le spahi avait occupé un emploi de chaouch, garçon de bureau, à la sous-direction de l'intérieur, aujourd'hui la préfecture; il avait une teinture des formes administratives et parlait avec respect de ses connaissances en cette matière.

— Maintenant que ton vendeur est mort, avait-il dit à Thomas, tu n'as plus de nouvel acte à passer avec lui; il faut présenter ton titre aux domaines et en demander la reconnaissance. Mais nous irons d'abord faire la déclaration de la mort d'Hadj-Mohammed.

Sitôt donc que Thomas eut attaché ses bêtes dans le foudouck, il suivit son guide au bureau de police.

Au nom de Thomas Saucerot, l'employé eut une réminiscence, regarda attentivement son interlocuteur, fouilla dans un carton, remua des papiers, fit un signe à son chaouch qui saisit par derrière le pauvre colon, le poussa hors de la salle, et, sans daigner répondre à aucune de ses exclamations, le livra à deux gendarmes qui le menèrent à la prison, où il fut reçu avec les égards dus à un meurtrier depuis longtemps attendu.

Thomas, en s'entendant qualifier de la sorte, se croyait accusé de la mort d'Hadj-Mohammed et prenait à témoin de son innocence Dieu et le spahi; on ne l'écoutait pas. Huit jours s'écoulèrent avant qu'il commençât à percer ce mystère. Il était arrêté comme coupable de l'attaque nocturne dont lui-même avait failli être victime cinq ou six ans auparavant. L'Arabe, et non le Maltais, qui l'avait suivi dans l'ombre lorsqu'il cherchait un abri pour la nuit, et qui croyait l'avoir tué; avait été blessé dans le premier moment de la lutte, et, craignant l'œil de la justice, avait pris les devants pour lui donner le change. Il avait raconté que c'était Thomas qui, le sachant porteur d'une bourse bien garnie, l'avait attiré dans un guet-apens où il aurait succombé sans la protection du prophète. Et, pour preuve, il montrait sa blessure, et les deux ânes et les deux barils d'eau-de-vie; mais il cachait soigneusement la longue sacoche de cuir enlevée à Thomas.

— C'est évident, avait dit la police; si cet Arabe était le coupable, il se serait tu, il aurait gardé les ânes et les barils; il ne se dépouillerait pas ainsi du produit de son crime. *La suite à la prochaine livraison.*

JUGEMENT DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY SUR LE TÉLÉMAQUE DE FÉNELON (1).

Le *Télémaque* est diffus, à la vérité, un peu monotone et trop chargé de descriptions, mais il est plein d'une grande morale; non de celle que tout le monde sait, ou que tout le monde oublie à force de la savoir, mais de celle qui rendrait un roi et son peuple également heureux. Cette morale est l'unique objet de l'auteur, et fait l'essence du livre. Si M. de Fénelon n'avait voulu faire qu'un ouvrage d'agrément, et que son état lui eût permis de mettre en jeu tous les éléments du cœur, je suis persuadé qu'il aurait mieux réussi. Ce n'était pas un poëme qu'il voulait fabriquer, mais un roi; et comme il parlait à un prince destiné à le devenir, il fallait qu'il lui dît cent fois la même chose. Ce n'est pas pour nous qu'il écrivait; c'était pour nos maîtres. Il est arrivé ensuite que nous l'avons lu, et que nos maîtres se sont bien gardés de le lire.

ANECDOTE.

Le soir, il y avait feu d'artifice et spectacle dans les jardins de l'hôtel d'Eyre-Arms; je pris avec moi les enfants et les y conduisis. Une femme devait monter à 60 pieds de hauteur et parcourir une corde de 300 pieds de long qui, à cette élévation, traversait tout le jardin. Elle avança lentement parce que, je l'appris depuis, la corde n'était pas suffisamment tendue; arrivée à peu de distance de l'extrémité, elle s'arrêta, incapable et de poursuivre et de retourner. Le relâchement de la corde avait rendu l'ascension tellement difficile que l'acrobate ne pouvait ni avancer d'un pas, ni s'arrêter pour saisir la corde, car alors il aurait fallu jeter son balancier, et, en pareil cas, elle était perdue. Elle resta quelques moments immobile; son mari s'agitait, et, au-dessous d'elle, l'appelait et la suppliait de rebrousser chemin. J'étais trop loin pour entendre sa réponse; mais il n'était que trop évident qu'elle ne pouvait se hasarder à faire volte-face. De minute en minute sa situation devenait plus alarmante, et j'allais quitter le jardin, craignant que toute présence d'esprit ne l'abandonnât, et ne voulant pas exposer mon innocente petite compagnie à être témoin d'une effroyable catastrophe. Il était tard, la nuit était profonde; on n'apercevait la pauvre créature qu'à l'aide des feux d'artifice qui éclataient autour et au-dessous d'elle. Soudain le bout d'une échelle s'éleva et apparut au milieu de la foule; dressée, elle n'atteignait pas aux pieds de la femme, et il y eut encore une ou deux minutes d'affreux suspens au milieu des cris et des clameurs effrayées de la multitude. Une table de restaurant fut apportée; l'échelle, placée dessus, était maintenue par deux hommes qui se tenaient à la base,

(1) Lettre du 27 octobre 1771 à Mme du Deffand.

tandis qu'un troisième y montait. A mesure qu'il grimpait d'échelon en échelon, des cris furieux partaient de la foule émue : « Ne laissez pas l'échelle toucher à la corde! Prenez garde! Prenez garde à la corde! » Cependant, à peine si le sommet de l'échelle la dépassait d'un pied; l'homme, forcé de se retenir d'une main aux montants, n'avait qu'un bras libre pour aider et soutenir l'acrobate en péril; il semblait donc presque impossible qu'il lui portât un utile secours. L'homme se consulta une seconde avec la femme, et cria aux assistants de s'écarter : soudain elle jette son balancier, se penche; ses bras s'enlacent aux barreaux de l'échelle, et elle tombe dessus, une jambe encore accrochée à la corde. Ce ne fut pas sans difficulté que son sauveur parvint à la dégager et à l'établir sur les échelons, qu'elle franchit rapidement au milieu des applaudissements frénétiques des spectateurs, tandis que le brave qui venait de la sauver semblait en grand danger lui-même : quelques instants, un pied à peine appuyé sur le haut de l'échelle, il demeura suspendu à la corde; mais bientôt il reprit son aplomb et regagna la terre.

J'allai lui demander s'il était parent de celle pour laquelle il venait d'exposer sa vie. Non; il n'était qu'un simple domestique, me dit-il. C'était un fort beau jeune homme, et j'appris dans la foule qu'il avait été matelot. Je n'avais en poche qu'une demi-guinée, et je la lui mis dans la main. *Souvenirs de Leslie.*

UN PEUPLE ÉTRANGE.

FABLE.

Après avoir bien couru le monde, certain voyageur revint enfin au pays; ses amis accouraient en foule et l'embrassaient, ainsi que cela se pratique. « — Ton retour nous comble de joie, lui disaient-ils; eh bien, qu'as-tu à nous conter? » Et c'étaient de longs récits à faire. « — Écoutez, commença-t-il une fois; vous savez combien il y a loin de notre ville au pays des Hurons; à onze cents milles au delà se rencontrent des hommes qui m'ont paru bien étranges. Souvent ils demeurent assis une partie de la nuit, serrés l'un contre l'autre. Ils ne pensent ni à Dieu, ni au diable; la table n'est point servie, on ne s'humecte point le palais; le tonnerre pourrait tomber, deux armées se mesurer et le ciel menacer ruine sans leur donner de distraction. Ils sont sourds et muets; seulement de temps à autre s'échappent de leurs bouches quelques mots entrecoupés et incohérents; à peine s'ils lèvent les yeux. Croyez-moi, frères, je n'oublierai jamais l'horrible expression de leurs physionomies. Désespoir, rage, joie maligne, inquiétude, s'y peignaient tour à tour. — Mais, demandaient les amis, que font-ils? Peut-être s'occupent-ils des affaires publiques? — Hélas! non. — Ils cherchent donc la pierre philosophale? — Erreur. — Peut-être veulent-ils trouver la quadrature du cercle? — Non. — Alors ils pleurent d'anciennes fautes? — Rien de tout cela. — Puisqu'ils n'entendent pas, ne parlent pas, ne sentent pas, ne voient pas, que font-ils donc? — Ils jouent. »

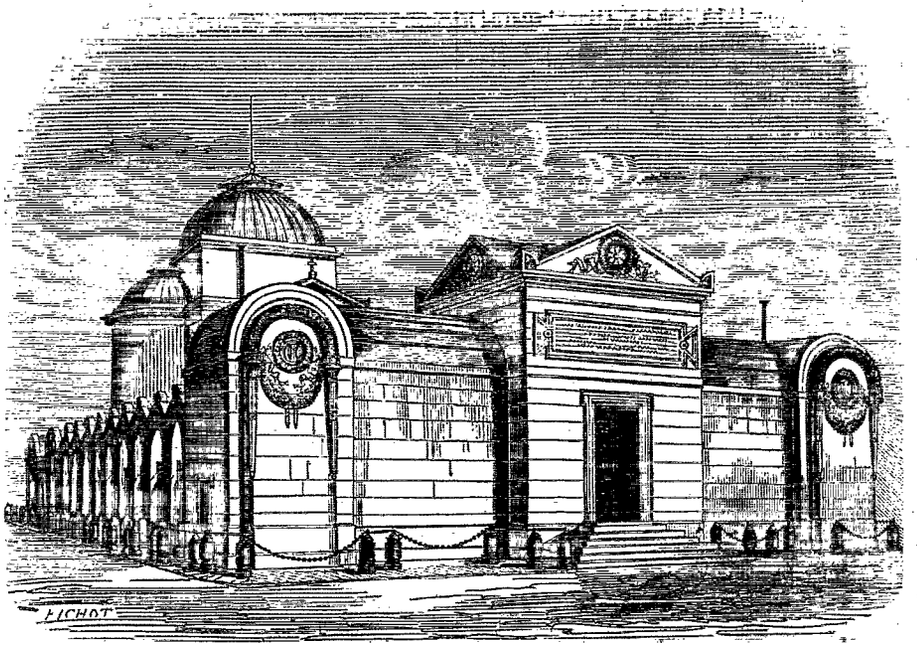
LICHTWER, 1719-1783.

LA CHAPELLE EXPIATOIRE

DE LA RUE DE L'ARCADE

A PARIS,

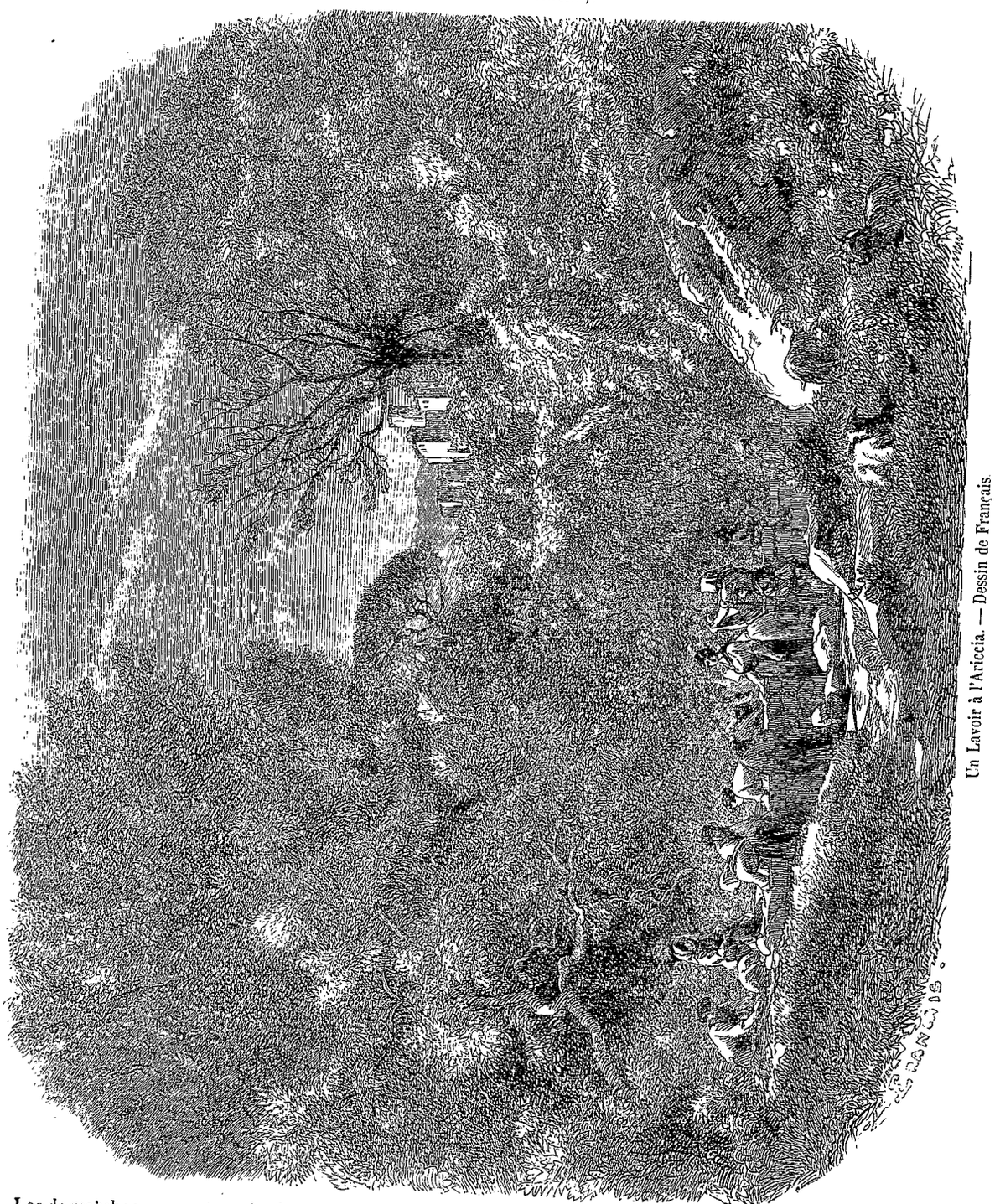
Ce monument, élevé par les ordres de Louis XVIII, consacre le lieu où les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette ont été ensevelis pendant plus de vingt ans. Il occupe en partie l'ancien cimetière de la Madeleine. Construit sur les dessins des architectes Percier et Fontaine, il fut inauguré le 21 janvier 1825. L'autel couvre la place où étaient les deux cercueils. On voit à l'intérieur plusieurs statues : celle de Louis XVI et de l'abbé Edgeworth, son confesseur, par Bosio; celle de Marie-Antoinette et de la Religion, par Cortot. Les testaments du roi et de la reine sont gravés en lettres d'or sur les piédestaux. La cour qui précède le monument est plantée de cyprès. Le style sévère du monument et tous ses attributs sculptés rappellent bien sa destination funèbre. Dans cette petite enceinte, si près que l'on soit des rumeurs de la vie parisienne, on les oublie, et la pensée se reporte vers les terribles tempêtes de la fin du dernier siècle. Plusieurs révolutions ont passé autour de la chapelle expiatoire, et le peuple l'a respectée.



Chapelle expiatoire de la rue de l'Arcade, à Paris.

L'ARICCIA

(ÉTATS ROMAINS).



Un Lavoir à l'Ariccia. — Dessin de Français.

Las de marcher sur une terre brûlante, fauve comme une peau de lion, parmi les plantes desséchées où bruissent des insectes aux ailes éclatantes, le voyageur se réfugie sur les pentes des monts azurés qui ferment le cirque de la campagne romaine. Frascati lui offre ses pins au large dôme, ses majestueux cyprès qui semblent des obélisques sombres, ses perspectives infinies sur les terrasses des villas désertes; mais ces ruines modernes sont encore toutes jonchées de souvenirs, qui exhalent la tristesse, comme des feuilles mortes; les siècles seuls donnent aux tombeaux la sérénité. Et pourquoi ne pas chercher la simple nature, qui change aisément d'aspect au gré de notre esprit, et nous emprunte nos mélancolies et nos joies? Il faut descendre et monter au hasard, s'égarer dans ces régions pittoresques. Le voyageur passe à Grotta-Ferrata, où le corsage des femmes est terminé par une planchette horizontale; à Gensano, repaire d'aventuriers aux haillons bizarres; il suit une pente rapide, jette à gauche un coup d'œil sur un vaste parc abandonné, et remonte par une belle avenue de chênes verts, bordée d'innombrables oliviers. Il admire en marchant les feuilles polies et foncées sur des rameaux vêtus d'écorce lisse et pareils à des bras musculeux, ou les réseaux grêles, pâles, des vieux oliviers rabougris. Voici Albano, où Pline le Jeune eut une maison; puis un ravin immense, une sorte d'abîme verdoyant, de lit profond abandonné par son fleuve, qui paraît creusé en travers du chemin pour arrêter l'indiscret et défendre quelque mystère. Mais notre siècle, ennemi des vains scru-

poles, a passé outre et jeté sur l'escarpement un pont aux arches immenses, et qui ne déparera pas la nature, lorsque l'âge aura comme doré sa blancheur. Au bout du pont est l'Ariccia, village ancien où le poëte Horace, partant pour Brindes, trouva jadis un gîte modeste. Rome borne l'horizon de Frascati; ici, la vue n'est pas arrêtée; du versant occidental du Monte-Cavi, le regard franchit les marais Pontins, et va se jouer sur l'eau bleue de la Méditerranée; s'il se sent trop loin emporté vers l'infini, s'il s'irrite de son impuissance, il peut se reposer sur les beaux lacs de Nemi et d'Albano, vastes coupes dont la vue désaltère. Ces murs blancs qui brillent, c'est Ardea, vieille capitale des Rutules, qui, brûlée par le héros Énée dans les temps fabuleux, fut changée en oiseau, pareille au phénix qui renaît de ses cendres. Ainsi l'esprit est partout ramené à de poétiques réminiscences, et le nom même d'Ariccia... Mais d'où viennent ces rires sonores et ce babil argentin? Le voyageur a été vu par un groupe de femmes et de jeunes filles qui lavent le linge dans ce bassin qu'environnent de petits murs à hauteur d'appui; il a été vu, et aussitôt les langues de s'émouvoir, les rires de s'éveiller, les battoirs de languir.

Nos lavoirs sont vulgaires; les femmes accroupies sur le bord des rivières ont peu de grâce; elles médisent en mauvais français. Dans les lavoirs d'Italie, tout change: les femmes, debout autour d'un haut rebord, sont vêtues de couleurs vives, tranchées; leurs attitudes sont variées, libres. Cette grande fille qui se repose, coiffée à l'antique, regardant la campagne ou le curieux, ne vous reporte-t-elle pas aux jours où les princesses lavaient leurs vêtements, comme la Nausicaa d'Homère? Les langues, aussi agiles qu'en France, n'épargnent guère sans doute ceux dont elles blanchissent le linge; heureux les noms qui sortent de leur causerie aussi purs que la toile secouée et tordue dans l'eau courante! Peut-être aussi ne parlent-elles pas un idiome bien élégant. Mais l'étrangeté de l'accent, l'harmonie musicale de ces gosiers du midi, font de leur babil un concert. Cependant le voyageur, assailli d'enfants qui demandent *uno baïocco*, esquisse d'un crayon rapide cette scène imprévue; il saisit le rayon de soleil que les grands arbres n'écartent pas du lavoir, prend sur le fait les poses des lavandières, sans oublier Nausicaa, et ajoute au tableau quelques bêtes à cornes qui ne se sont pas levées à son approche. L'heure qui vient de s'écouler, les baïocchi donnés, ont établi une sorte de familiarité; et lorsqu'il part, toutes les fraîches voix lui crient: *Addio, addio*.

Sa promenade n'est pas terminée; il veut voir de près ce ravin qu'à son arrivée il a traversé sur un pont. Tout souriant encore, il descend, effrayant les lézards, glissant parfois et se retenant aux branches. Au fond passe la voie Appienne, qui sort de Rome toute bordée de tombeaux; où va-t-elle le conduire? Encore dans le pays des fables, dans le sanctuaire de la nymphe Égérie (voy. p. 57), aux lieux mêmes où fut apportée de Tauride la statue de Diane aux prêtres féroces. Là vivait, selon Ovide et Virgile, cette Aricie que Racine a introduite dans *Phèdre;* là fut transporté le malheureux Hippolyte après avoir péri victime d'une injuste vengeance: il y trouva la récompense de sa vertu, le bonheur, l'immortalité. Le voyageur y goûte comme lui la paix, et s'y oublie à chercher le sens des traditions antiques, allégories capricieuses où s'enveloppe la croyance à la vie future, à la justice définitive.

La nature ne va pas par sauts et par bonds; elle passe d'un degré à un autre degré par des transitions insensibles. Vous croyez constater un intervalle vide dans les espaces de la nature; attendez: l'espace qui vous manque, quelque chercheur obstiné va le découvrir; c'est une lacune, non de la nature, mais de la science. Aussi bien les yeux de l'homme ont une faible portée, et la nature est immense; l'homme ne dure qu'un jour, et la nature est immortelle... Dans l'espace, dans le temps, dans la grandeur et dans la petitesse, dans toutes les formes et dans tous les degrés de l'existence, partout et toujours, la nature va à l'infini.

ÉMILE SAISSET, *Leibnitz.*

JOUETS BRISÉS.

Le premier usage que l'enfant fait de sa force est de briser ce qu'on met entre ses mains. Avant de briser les jouets, il secoue les hochets; mais sitôt que les bergeries, les armées, les automates, peuvent réjouir et exercer ses yeux, il les saisit sans ménagement, les jette sur le carreau, les arrache, les met en pièces. On peut dire qu'il n'a pas encore établi un rapport exact entre sa force et la résistance des objets, qu'il est maladroit malgré lui; en effet, quand ses pantins, ses victimes, sont disloqués, informes, perdus, il s'étonne et il pleure sur leurs débris. Les légistes verront dans sa brutalité l'indice du sentiment de propriété qui se manifeste dès le berceau, et ils n'auront pas tort: les mains sont faites pour saisir; les sens n'ont d'autre objet que l'appropriation des choses extérieures à l'intelligence humaine; le génie de la propriété est inhérent à notre nature. L'enfant fait donc acte de propriétaire sur ce qui est à sa portée; il use et il abuse; il rayonne et il absorbe. Mais voyez-le grandir; observez-le dans sa conduite à l'égard de ce qui l'entoure: direz-vous qu'il agit avec la même brusquerie, la même maladresse? Sans doute, il est des malfaiteurs précoces qui étranglent les oiseaux sur leur couvée, qui déchirent les plus belles images et détruisent les plus ingénieuses machines; l'instinct de la propriété tourne au vol, à la maraude, et plus d'un gamin ressemble au chien des *Plaideurs:*

> Rien n'est sûr devant lui; ce qu'il trouve, il l'emporte.

Mais les vices ne sont-ils pas des déviations de nos qualités, des exceptions? En général, vers l'âge à tort appelé de raison, l'enfant allie à la fougue de la jeunesse un faible degré de réflexion; au lieu de briser, il démonte. L'agitation désordonnée se transforme en curiosité; et la curiosité ne tient-elle pas de près à l'essence de l'homme, essence sur laquelle on ne s'entend guère, faute de voir dans toutes les qualités de l'âme et du corps un caractère commun, le mouvement? Quelles graves questions soulève l'acte irréfléchi d'un enfant! Et faut-il s'en étonner? N'est-ce pas là qu'il faut prendre sur le fait, dans leur simplicité, les ressorts dont la vie sociale doit plus tard compliquer l'action?

L'enfant qui brise un jouet obéit à l'unique besoin du corps et de l'esprit, le mouvement; mais appelons désir dans l'ordre moral ce que dans l'ordre corporel on nomme mouvement. Ces deux termes se répondent toujours; ces deux facultés se développent avec l'homme; elles sont innées. L'enfant se meut et désire dans le sein de sa mère; il se meut et désire sur les genoux de sa nourrice. Il se meut sans but, il désire sans objet, indistinctement. Mais peu à peu, il cherche, il questionne; il mesure les distances et les grandeurs; il compare, invente, et compare encore; il démonte et il remonte. Il poursuit le mieux, l'idéal! Que d'avenir dans un jouet brisé!

Regardez donc sans irritation, ô jeunes mères, l'indiscipline des bambins qui folâtrent dans le bruit, au milieu des jambes et des bras tombés de leurs poupées. Étudiez la

surprise de celui qui, crevant la peau du tambour, ne voit rien dans le fond, et ne tire plus de la surface détendue le son qui le charmait. Il vient de faire l'expérience du savant qui pose les lois de l'acoustique, ou du chimiste qui décompose l'air. Sa découverte est petite, incertaine, inutile à la science; mais elle jette autant de jour sur la nature humaine que les calculs les plus profonds. Ne les grondez pas trop parce qu'ils brisent, parce qu'ils veulent s'instruire; apprenez-leur à briser; brisez même avec eux, et reconstruisez.

L'ANGON DES FRANCS.

L'angon est une des armes les plus rares et les plus curieuses dont il soit fait mention dans l'histoire. Elle semble avoir appartenu plus spécialement aux Francs. Du moins, jusqu'à présent, les historiens ne l'ont accordée qu'à eux seuls. L'archéologie, qui est appelée à contrôler l'histoire écrite, a confirmé sur ce point toutes ses assertions; car un ou deux spécimens de cette arme, signalés en dehors des terres mérovingiennes, ne sauraient infirmer la règle générale.

L'ancien auteur qui le premier, et presque le seul, ait traité de l'angon de nos pères, est Agathias, écrivain des bas temps qui, au second livre de son Histoire du siècle de Justinien, décrit cette arme de jet à peu près en ces termes : « L'angon, dit-il, est une pique qui n'est ni trop longue ni trop courte. C'est une arme de jet qui peut être lancée au besoin, mais qui est également propre à la défense et à l'attaque.

» Cette javeline, en effet, est presque entièrement en fer, si bien qu'on n'y trouve de bois que ce qui suffit pour la poignée. A l'extrémité supérieure de l'arme (c'est-à-dire à la pointe) sont deux espèces de crochets recourbés vers la hampe et assez semblables aux crochets d'un hameçon. Lorsque l'angon est jeté sur un ennemi et qu'il pénètre dans la chair, il s'y engage tellement qu'il ne peut en être extrait sans rendre la blessure mortelle, quand même elle ne le serait pas d'abord.

» Si, au contraire, le fer frappe sur l'appendice du bouclier, il y reste engagé, parce que les crocs dont il est muni rendent toute extraction impossible. Il demeure alors suspendu, balayant la terre par son extrémité. A ce moment, le Franc se précipite sur son ennemi, met le pied sur le manche du javelot, découvre le corps de son adversaire et le tue avec son glaive.

» Quelquefois l'angon, attaché au bout d'une corde (comme la lance à son *amentum*), sert, en guise de harpon, à amener tout ce qu'il atteint. Pendant qu'un Franc lance le trait, son compagnon tient la corde; puis tous deux joignent leurs efforts, soit pour désarmer l'ennemi, soit pour l'attirer à eux par son vêtement ou par son armure. »

C'est à propos de la bataille de Casilinum, en Campanie, gagnée, vers 555, par Narsès sur les Francs et les Allemands, qu'Agathias décrit cette arme exceptionnelle et terrible. Procope et Sidoine Apollinaire nous en laissent seulement soupçonner l'existence.

Tous les historiens modernes, et surtout les antiquaires, se sont préoccupés de l'angon. Ce n'est pourtant que depuis quelques années qu'il a été permis, à l'aide de découvertes précieuses, d'établir sa forme véritable. Le père Daniel et Ribauld de la Chapelle s'étaient fait de cette arme des formes imaginaires. Les dessins qu'ils nous en ont laissés prouvent combien la seule étude des textes est insuffisante pour faire revivre les monuments de l'antiquité.

Dès 1853, M. Wylie, antiquaire anglais, se préoccupait de l'angon au point de vue monumental, et il crut un moment l'avoir trouvé dans une javeline barbelée de notre Musée d'artillerie de Paris. C'était une erreur. Mais l'année suivante cette œuvre mystérieuse apparaissait sur plusieurs points de l'ancien territoire mérovingien, et elle s'offrait d'elle-même à deux observateurs qui ne s'en préoccupaient pas.

La première découverte se fit, en 1854, dans ce précieux cimetière d'Envermeu qui, en huit années, nous a révélé à peu près toute l'archéologie franque. En 1855, pareille trouvaille se renouvelait dans les mêmes conditions et dans le même champ de sépultures.

A la même époque, trois cimetières rhénans des anciens Ripuaires présentaient à M. Lindenschmit cinq angons bien constatés, lesquels avaient trouvé un refuge dans les musées de Wiesbaden, de Mayence et de Darmstadt. La description et le dessin donnés par l'archéologue allemand étaient si probants et si démonstratifs, que les antiquaires de Londres, fort attentifs aux faits archéologiques, s'empressèrent de les reproduire dans les pages de l'*Archæologia*, le premier recueil archéologique de l'Angleterre et peut-être de l'Europe.

Les deux angons d'Envermeu, dont nous donnons ici la reproduction, ont un mètre de longueur. Ils sont entièrement en fer, mais ils possèdent au bas de la hampe une douille qui reçut autrefois un manche de bois. Ce manche, qui dut être court, ne consistait guère qu'en une poignée qui ne devait pas excéder 40 à 50 centimètres.

Ce manche devait être arrondi comme celui des lances. Du reste, la douille de l'angon est ronde et la hampe est circulaire dans toute sa longueur. La pointe seule est quadrangulaire, et sous un des angles s'ouvraient deux ailes ou crochets de fer que la rouille a soudés à la hampe. La pointe mesure 10 centimètres de longueur, et les ailerons 5 seulement.

MM. Akerman et Lindenschmit s'accordent parfaitement avec nous dans la description qu'ils nous font des angons des bords du Rhin; tous deux aussi regardent ces cinq pièces teutoniques comme conformes à celles que décrit Agathias et à la peinture que fait l'*Egil's Saga* de la lance de Thorulf.

« Les pointes quadrilatérales de ces javelines, dit M. Akerman, sont très-remarquables. Elles diffèrent de toutes les autres têtes de lance de cette période, et ressemblent aux pointes de flèches et de hallebardes du moyen âge, et aussi aux pointes de différentes épées et de poignards faits pour percer les armes défensives.

» Dans presque toutes ces têtes de lance, observe M. Lindenschmit, les barbes sont serrées contre la hampe, comme si elles y eussent été appliquées fortement par quelque corps solide. Celles de Wiesbaden et de Darmstadt sont aussi ployées, comme si elles avaient servi à la guerre. »

L'angon, si bien déterminé et si nettement défini par les découvertes des bords de l'Eaulne et du Rhin, s'était déjà montré précédemment sur le sol de la France, mais il n'y avait pas été reconnu. C'est ainsi que nous pouvons citer plusieurs apparitions de cette arme sans qu'on ait pu déterminer sa nature. La première eut lieu près de Verdun, en 1740, dans la tombe d'un chef franc dont le contenu fut confié à l'expérience du savant Schœpflin. L'illustre Alsacien ne reconnut dans les fragments rouillés qui lui furent remis qu'*exæsum scabrâ rubigine telum*.

M. Baudot, de Dijon, paraît avoir tiré deux angons du cimetière burgonde de Charnay (Saône-et-Loire), exploré en 1832. Remennecourt en Lorraine (Meuse) me semble avoir donné un angon en 1838; un quatrième a été signalé à Reims, chez M. Duquesnel. Tout porte à croire que M. Lindenschmit en trouva un, en 1846, dans le cimetière de Selzen, près Mayence. Enfin M. Houben semble avoir rencontré l'angon dans ces riches fouilles du Xanten

auxquelles il n'a manqué qu'un interprète mieux préparé.

Dans la dernière livraison de ses *Collectanea antiqua*, M. Roach Smith reproduit une javeline ailée qui a toute l'apparence de l'angon des Francs. Cette arme a été trouvée, en 1859, dans un tombeau du Kent qui renfermait en sus un couteau, une lance et un bouclier. Outre cet angon du Kent, l'archéologue anglais prétend qu'un javelot de la même famille a été trouvé, par le docteur Bruce, aux environs du mur d'Adrien; mais cette attribution,

Angons des Francs. — D'après l'abbé Cochet.

quoique déjà mise en avant par M. Wylie, paraît moins fondée que la première; elle est contestée par M. Akerman.

Qu'il soit permis à l'auteur de cette courte étude archéologique sur l'angon d'ajouter qu'il croit avoir reconnu l'angon sur la monnaie de nos premiers rois. La Bibliothèque impériale de Paris possède sept pièces d'or au type de Théodebert. Ce roi guerrier est représenté tenant de la main droite une javeline dont le manche perlé pose sur l'épaule droite, passe derrière le cou et reparaît au côté gauche de la tête. C'est alors qu'on voit la pointe de l'arme munie de deux ailes, absolument comme les angons d'Envermeu et des bords du Rhin. La même particularité se remarque sur une monnaie d'or de Sigismond, roi des Burgondes, du commencement du sixième siècle. Toutefois la monnaie de Sigismond et de Théodebert est trop servilement calquée sur le type impérial pour que l'on soit autorisé à en tirer des conclusions bien précises. La présence de cette arme sur les rois guerriers de ce temps prouverait, ce semble, que l'angon ou javeline barbelée était une arme d'élite, portée même par les chefs militaires. Chaque fois qu'elle s'est rencontrée dans les tombes, elle était toujours sur des leudes qui portaient avec elle la lance, l'épée et le bouclier. (1)

LE SUCURUHYU (2), BOA DU BRÉSIL.

Latreille est le premier qui ait donné au sucuruhyu le nom de *Boa gigas*, pour le distinguer des autres grands reptiles du même genre. Cet hôte des grands lacs du Matto-Grosso, du pays de Goya, et des marécages immenses entretenus par le rio Parana, parvient en effet, au Brésil, à des dimensions prodigieuses. Si de bonnes observations peuvent donc nous éclairer sur les mœurs de ce reptile gigantesque, c'est aux naturalistes de l'Amérique du Sud qu'il les faut demander : eux seuls, en effet, sont à même d'observer les énormes ophidiens que nourrissent leurs marais, lorsqu'ils sont encore doués de leur énergie native, animés par l'instinct qu'ils déploient au sein des forêts. Ceux qui ont franchi la mer, et qu'on nous amène tristement couchés dans leur couverture de laine, semblent engourdis par un sommeil qui doit aboutir à la mort. Ainsi ne sont pas ces reptiles dans le Muséum d'histoire naturelle de Rio de Janeiro; et quand le docteur Burlamaque nous les peint animés de fureur, déroulant rapidement leurs anneaux dans leur cage, et faisant entendre des miaulements prolongés que le savant naturaliste compare aux sifflements d'une machine à vapeur, on sent que l'animal captif est là avec toute la puissance qui terrifie en imagination le voyageur, mais que le *sertanejo* (3) cependant ne craint pas de braver, ne fût-ce que pour arracher à la voracité du reptile quelqu'un des animaux confiés à sa garde.

Le sucuruhyu est, pour ainsi dire, amphibie, et ne se rencontre guère que dans le voisinage des lacs; on en a vu qui parvenaient à la grandeur prodigieuse de 60 *palmos* brésiliens (4). Quoique ce redoutable serpent se montre dans plusieurs des provinces du Brésil, c'est surtout dans celles de l'intérieur, qui sont beaucoup moins habitées, qu'on le trouve, et il y est la terreur aussi bien des hommes que des animaux. Il faut dire que, dans son extrême voracité, il ne choisit guère ses victimes; pour lui, un homme sans défiance ou un animal de petite dimension est une proie facile. Il lui est moins aisé d'enlacer un cheval ou un bœuf. Néanmoins, si quelqu'un de ces animaux s'approche d'une rivière ou d'un lac dans lequel les sucuruhyus ont établi leur demeure, le plus monstrueux de tous prend ses mesures pour le dévorer. Il commence par chercher un point d'appui; c'est-à-dire qu'il fixe sa queue à quelque monceau de pierres, à quelque racine, ou même à un tronc d'arbre, avant de commencer son attaque. S'il est à terre, resté libre, le terrible animal s'élance subitement sur la victime; avant de l'enlacer, il la prend à la gorge, comme pour l'étrangler; lorsque l'animal résiste et conserve une

(1) Nous devons cet article à M. l'abbé Cochet.

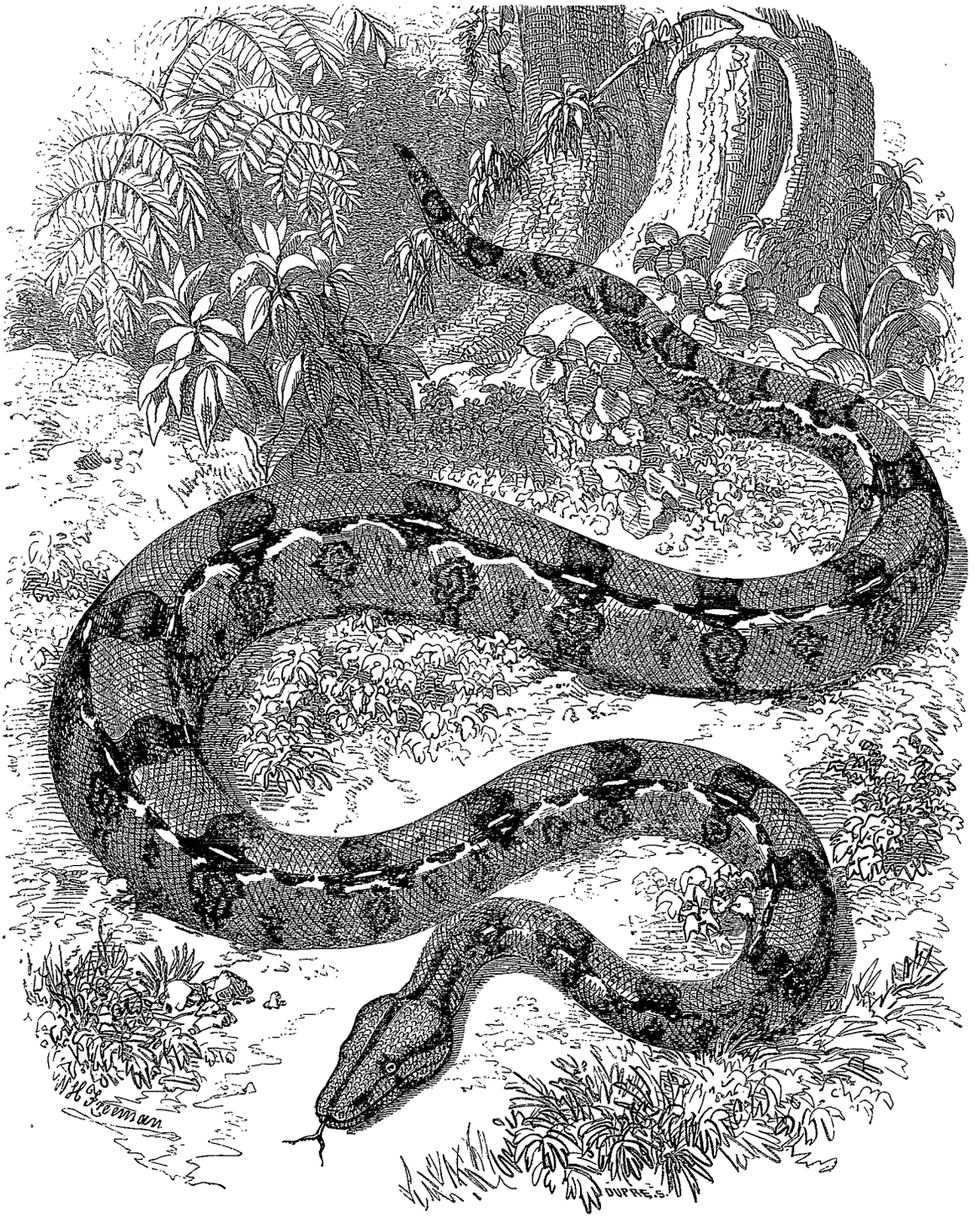
(2) Prononcez *Soucouroüou*.

(3) Du mot portugais *sertam*, intérieur des terres. On désigne sous le nom de *sertanejos* les pasteurs du désert; ils vont presque toujours vêtus d'un habillement de cuir qui leur permet de passer sans danger à travers les halliers épineux de ces solitudes.

(4) Le *palmo* brésilien est égal à 22 centimètres.

vigueur suffisante pour arracher lui-même le reptile à son appui, celui-ci se déroule immédiatement et se réfugie dans l'eau. Si cette attaque subite a été fatale au quadrupède, le sucuruhyu s'enroule complétement autour de lui et le tue; il l'entraîne ensuite jusqu'au lac ou au fleuve qu'il habite. C'est alors que le travail de la déglutition commence, et il est des plus laborieux.

Quelquefois les sertanejos tuent le sucuruhyu à balle; mais il y a une manière plus curieuse à la fois et plus périlleuse de le détruire. Lorsque ces pasteurs mènent



Le Sucuruhyu ou *Boa gigas*. — Dessin de Freeman, d'après nature.

boire les troupeaux au bord de quelque lac ou de quelque rivière qu'ils savent être fréquentés par les sucuruhyus, ils se munissent de grandes lames affilées, emmanchées au bout d'une gaule, et au moment où l'énorme reptile se dispose à enlacer l'animal dont il a fait choix, le sertanejo lui donne, de toutes ses forces, un coup de son arme; il arrive parfois qu'il le sépare ainsi en deux parties. Bien que coupés en deux, ces tronçons se jettent, dit-on, immédiatement à l'eau, et c'est une croyance populaire enracinée chez les sertanejos, qu'une fois réfugiés dans leur élément, ils se rejoignent, parfaitement soudés l'un à l'autre; ils vivent comme par le passé.

On raconte un trait assez étrange de l'audace des jeunes Indiens. Ils sont souvent en quête du sucuruhyu pour se procurer sa peau; de sorte qu'ils le dépistent jusque dans les lieux écartés où il s'est réfugié pour digérer sa proie. Parfois il arrive alors que la crue d'un fleuve soulève le reptile engourdi, et l'entraîne par la force de son courant. Nos jeunes chasseurs s'en vont à la nage vers lui, le lient solidement avec des cordes dont ils se sont munis, et naviguent en se jouant sur le monstre comme sur un canot.

Les peaux de sucuruhyu servent à divers usages dans l'Amérique du Sud, et maint voyageur a admiré l'élégance des cuirs de serpent. Tout récemment un savant français a recommandé leur emploi. Son rapport est parfaitement exact, et nous aimons à le signaler ici, parce que rien n'est à dédaigner dans les arts industriels. Il y a quelques mois, M. J. Cloquet a présenté à l'Académie des sciences certaines chaussures fabriquées en peau de boa (c'étaient probablement des bottes de sertanejo), et, après en avoir fait remarquer la souplesse et la force, il a ajouté : « Les écailles de la peau du reptile ont conservé leur imbrication régulière, ainsi que leur coloration à peu près naturelle; les dessins bariolés et symétriques, de couleur noire, de la peau, sont parfaitement conservés, et se détachent sur le fond marron clair du reste de l'enveloppe. Le cuir présente une épaisseur et une force de résistance qu'on ne lui soupçonne pas à première vue, et l'envers de la peau présente le dessin des écailles par des reliefs et des sillons alternatifs. Il serait à désirer que des tentatives nouvelles fussent faites pour la préparation industrielle des peaux d'animaux des classes inférieures des vertébrés qui offrent de si grandes différences avec celles des classes supérieures. » Si l'on fait attention à l'innombrable quantité de grands ophidiens que recèlent encore, dans leurs plaines inondées et dans leurs lagunes, les solitudes inexplorées du Goyaz, du Matto-Grosso et du rio Negro, on ne saurait accepter avec trop d'empressement les conclusions du savant professeur.

UNE RECETTE

POUR FAIRE APPARAITRE DES ESPRITS.

Il y avait à Hale, vers 1740 ou 1750, un professeur qui faisait à volonté apparaître des esprits. Le célèbre roi de Prusse, Frédéric II, étonné d'entendre des officiers dont il connaissait bien le bon sens et le courage assurer qu'on leur avait bien réellement fait voir des esprits, fit venir ce professeur à Berlin, et lui ordonna de le rendre témoin de quelqu'une de ces merveilleuses apparitions. Il était dangereux de plaisanter avec Frédéric le Grand. Aussi le professeur prit-il le meilleur parti, celui d'avouer par quels stratagèmes il parvenait à abuser ses spectateurs.

« Je ne suis pas sûr, dit-il au roi, que ma recette soit sans quelque maligne influence sur le cerveau. Pour moi, j'ai soin de n'en user qu'après avoir pris des précautions pour sauvegarder ma santé. Je me garderai donc bien de faire devant Votre Majesté des expériences qui pourraient lui être nuisibles. Je lui demande la permission de lui révéler tout simplement mon secret. Je prépare une espèce particulière de parfum, dont voici la recette, dans la salle où doivent entrer les curieux. Ce parfum, d'une odeur peu sensible, a une grande action sur ceux qui le respirent. Il a la propriété, 1° d'engourdir insensiblement leur intelligence dans une mesure suffisante pour qu'ils entendent et comprennent sans pouvoir cependant réfléchir; 2° d'exciter tellement leur cerveau que leur imagination leur reproduit vivement l'image des mots qu'ils entendent et y ajoute même la représentation qui sert à poursuivre et atteindre le but qu'ils se sont proposé. Ils se trouvent alors dans l'état d'un homme qui compose un rêve avec les légères impressions qu'il reçoit pendant son sommeil.

» Je procède donc ainsi : Après avoir obtenu autant que possible du curieux qui me vient visiter, au moyen d'une conversation ou autrement, des renseignements sur la personne qu'il veut que je fasse apparaître, après l'avoir questionné sur la forme et la couleur des vêtements avec lesquels il désire la voir, je l'introduis dans la salle où le parfum est préparé et où règne une obscurité complète. Quand je vois que le parfum commence à produire son effet, j'entre à mon tour, après m'être protégé contre l'influence du parfum au moyen d'une éponge que j'imbibe de la liqueur que voici. Ensuite, je dis au curieux : « Ne voyez-vous pas » la personne à laquelle vous pensez? Regardez bien. N'est-» ce pas sa figure? ne sont-ce point ses vêtements? » J'insiste et je commande, pour ainsi dire, à la raison affaiblie du spectateur qui n'a plus de volonté et que domine l'imagination. L'influence du parfum augmente. Si je m'aperçois que j'ai réussi, je change de voix, et d'un accent caverneux je dis, comme si j'étais l'apparition même : « Que me veux-tu? » Quelquefois un dialogue s'engage et se prolonge jusqu'à ce que l'action du parfum amène une syncope. Le dernier effet du parfum répand un voile mystérieux sur ce que les visiteurs s'imaginent avoir vu et entendu, efface de leur souvenir les petites invraisemblances qui les auraient désillusionnés s'ils avaient eu toute leur raison, et leur laisse, au réveil, une conviction mêlée de crainte et de respect qui ne leur permet plus le doute. »

Frédéric voulut faire personnellement l'expérience du pouvoir que s'attribuait le professeur de Hale, et reconnut qu'en effet il était difficile de se soustraire à l'espèce de fascination qu'il exerçait sur la raison affaiblie. Il est du reste certain que les moyens dont se servaient les thaumaturges du dix-huitième siècle variaient beaucoup. En 1782, on fit apparaître devant le roi de Suède, Gustave III, dans l'église Hofœ, à Drottningholm, les spectres de Gustave-Adolphe et d'Adolphe-Frédéric. Gustave III fut très-frappé de l'apparence de réalité de cette fantasmagorie : il avait vu les spectres s'élever de terre et se perdre sous le dôme; mais on lui apprit ensuite que l'on avait simplement employé des fils pour tirer ainsi en l'air des masques cousus à des étoffes blanches. Presque toute la magie était dans l'art d'amener les esprits à un état de crédulité passagère. (1)

LE COMTE EBERHARD.

PAR UHLAND.

Le comte Eberhard à la longue barbe, Eberhard du pays de Wurtemberg, était parti pour un pieux voyage aux rives de la Palestine.

Comme il chevauchait un jour à travers une fraîche forêt, il y coupa un vert rameau d'aubépine.

Il le mit sur son heaume d'airain, le porta dans la bataille et sur les flots de la mer.

De retour dans sa patrie, il le planta en terre, et bientôt des pousses nouvelles parèrent le frêle rejeton.

Le comte, loyal et bon, le visitait chaque année et se réjouissait le cœur à voir comme il grandissait.

Le seigneur était vieux et cassé, l'arbuste était un arbre; à son ombre mainte fois s'asseyait le vieillard dans de profondes pensées.

Le feuillage haut et touffu, avec son doux bruissement, le faisait songer à son grand âge et aux lointains pays.

(1) Voy. le curieux ouvrage intitulé : *Personnages énigmatiques, histoires mystérieuses*, etc., par Frédéric Bulau, traduit par W. Duckett.

PENSÉES.

— Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire.

— Dans le cours de ma vie, je n'ai trouvé de gens communément méprisés que ceux qui vivaient en mauvaise compagnie.

— Il y a bien peu de vanité à croire qu'on a besoin des affaires pour avoir quelque mérite dans le monde, et à ne se juger plus rien lorsqu'on ne peut plus se cacher sous le personnage d'homme public.

— Il y a autant de vices qui viennent de ce qu'on ne s'estime pas assez que de ce que l'on s'estime trop.

— Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie contre des heures délicieuses. MONTESQUIEU.

CHANNING.

William Ellery Channing naquit le 7 avril 1780, en Amérique, dans le chef-lieu de l'État de Rhode-Island, Newport, ville fondée par une colonie de persécutés qui, à deux reprises, avaient fui leur patrie pour conserver leur religion; un certain puritanisme y régnait dans les mœurs, et les discussions théologiques y jouaient un grand rôle : l'opinion y veillait sur la foi.

Élevé entre son père, homme probe, pieux, tendre de cœur, mais sévère dans l'exercice de l'autorité paternelle; sa mère, femme vive, courageuse, pleine de bon sens; et son aïeul maternel, vieillard qui avait signé la mémorable déclaration de l'indépendance, et qui fonda toujours sa conduite comme ses pensées et ses jugements sur la droiture, la charité, la justice, Channing tourna de bonne heure ses regards vers les hautes préoccupations. On raconte que, tout enfant, il disposait les chaises autour de lui, se faisant une manière de chapelle; puis, qu'il montait en chaire sur un fauteuil, se supposant entouré d'auditeurs, et quelquefois aussi ayant pour auditeurs ses jeunes amis qui venaient écouter le petit ministre, lequel n'était pas, après le prêche, le moins ardent au jeu.

La vie de Channing peut se diviser en deux grandes phases : celle de l'étudiant et celle du pasteur.

L'ÉTUDIANT.

L'enfant grandit; les sujets abstraits, les écrits des stoïciens, les philosophies de l'école écossaise de Hutcheson et de Fergusson le captivèrent bientôt; tous les livres qui pouvaient lui apprendre quelque chose des mystères de la pensée humaine, de la haute destinée de l'homme, de sa perfectibilité et de ses rapports avec l'Être par excellence, tous ces livres l'intéressaient au suprême degré. Dès l'âge de quinze ans, toutes ces grandes vérités fondamentales prirent brusquement et fortement racine dans son âme; il sentit son cœur inondé tout à coup d'une joie divine; il éprouvait des ravissements et des sortes d'extases qu'il se plaît à rapporter, tout en condamnant lui-même la tendance à la rêverie et au mysticisme qui s'empara de lui et qui fut, dit-il, le défaut qui lui coûta le plus de combats. Quoi qu'il en soit, il était pénétré de la beauté de l'univers, de la grandeur de l'amour divin et de la gloire que retire l'humanité de ses rapports avec un Être d'une sagesse et d'une puissance infinie : il croyait avec émotion.

A quatorze ans, il avait été envoyé à l'Université de Harward, à Cambridge, près de Boston; les jeunes gens qui suivaient les cours n'étaient pas tenus d'habiter dans l'enceinte du collége, Channing vécut chez son oncle.

Quelques jeunes étudiants, avides d'apprendre et trouvant trop restreint le programme de l'enseignement du collége, établirent des clubs d'instruction mutuelle où l'on s'occupait principalement d'éloquence, de littérature et de théologie; Channing, élu membre de quatre de ces clubs, y acquit une grande influence par la facilité de sa parole, en même temps que par la solidité de son jugement, son amour de la littérature et de Shakspeare par-dessus tout : il avait le rare privilége d'exciter l'admiration sans éveiller l'envie.

Délicat, malingre, il avait le teint pâle, le visage long, l'abord froid, et il parut toujours peu attrayant à première vue; mais, peu à peu, on sentait entre soi et lui fondre la glace à mesure qu'il parlait : sa voix était sympathique, sa parole persuasive, son visage s'animait et rayonnait d'intelligence et de bonté. Il était impossible de ne pas se laisser gagner par la tendresse profonde qui se trouvait unie, dans ce corps débile, à l'enthousiasme et à la fermeté.

La révolution française marchait à pas de géant; les questions politiques, devenues des questions patriotiques (car on crut un moment à l'imminence de la guerre entre les deux républiques de France et des États-Unis), fournirent bien des sujets de discussion à nos jeunes orateurs.

Channing éprouva un vif regret de quitter le collége, et il se rappela toujours avec bonheur cette époque de sa vie; mais il sentait déjà en lui se développer de plus en plus cet amour de l'humanité qui devait faire la préoccupation et la force de toute son existence; à dix-neuf ans, il se décida à se consacrer à l'état ecclésiastique; pour subvenir aux frais que nécessiteraient ses études théologiques, il quitta sa mère, veuve alors et chargée d'une assez nombreuse famille, pour accepter une place de précepteur dans la Virginie.

Cette seconde partie de la première phase de sa vie est la plus douloureuse; les luttes et les déchirements de cette âme, son développement laborieux et pénible, sont dignes d'intérêt et de méditation.

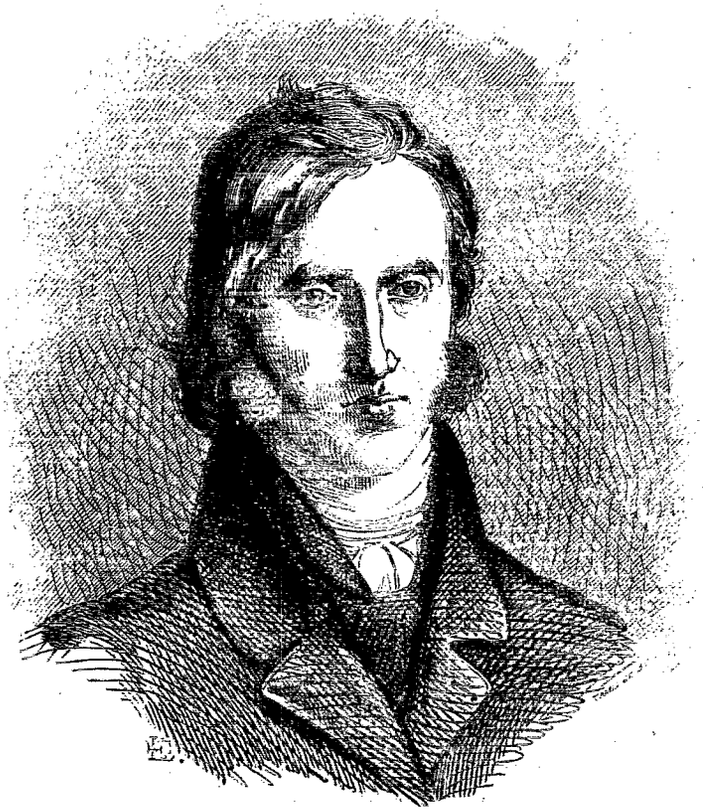
La Virginie parut à Channing un pays enchanteur par sa richesse naturelle et l'élégance de ses habitants; mais il en oublia bientôt les charmes, quand il y découvrit l'esclavage dans toute sa cruauté.

Établi dans la famille Randolphe, à laquelle il fut toujours dévoué, il forma à Richmond une sorte de classe de douze élèves, leur consacrant ses journées et donnant presque toutes ses nuits à l'étude. Écoutons-le nous dépeindre lui-même l'état de son âme : « Je vivais seul, écrit-il, trop pauvre pour acheter des livres, passant mes jours et mes nuits dans une mansarde, n'ayant jamais personne près de moi, si ce n'est pendant les heures de l'école. Là, je travaillais comme je n'ai jamais travaillé depuis; peu à peu, ma santé s'affaissa sous des efforts incessants. Sans un seul être à qui communiquer mes plus intimes pensées et mes sentiments les plus secrets, et me dérobant à la société du monde, je traversai des luttes morales et intellectuelles, je ressentis des surexcitations du cœur et de l'esprit qui devinrent si absorbantes qu'elles chassèrent le sommeil et détruisirent presque entièrement mes organes de digestion. J'étais devenu un squelette; et cependant je rends grâces à Dieu, quand je me souviens de ces jours et de ces nuits de solitude et de tristesse. Si jamais j'ai lutté de toute mon âme pour atteindre à la vérité, à la pureté, à la vertu, ce fut dans ce moment. Là, au milieu de dures épreuves, la grande question fut résolue pour moi : Obéirai-je aux principes élevés, ou aux principes inférieurs de ma nature? Serai-je la victime des passions et du monde, ou l'enfant libre et le serviteur de Dieu? J'éprouve aujourd'hui une satisfaction intérieure de penser que ce combat se livrait en moi et que mon âme prenait son essor vers la perfection, sans qu'une seule personne autour de moi s'en doutât. Et n'est-ce pas là, au

reste, ce qui se passe tous les jours? A notre insu, la plus grande œuvre de la terre peut se faire près de nous, sous notre toit même, peut-être, sans que rien la révèle au dehors. Dans une ville licencieuse, débauchée, une âme au moins se préparait par le silence et la solitude à combattre, non sans fruit, pour la cause de la vérité et de la sainteté. »

Un an après son départ de Newport, Channing y revint; son air absorbé effraya tous les siens. Pendant un an et demi, il soigna lui-même l'éducation de ses sœurs, de son jeune frère et d'un fils de la famille Randolphe; puis, en 1801, il fut appelé aux fonctions de régent du collége de Harward, ce qui lui donna accès dans la bibliothèque du collége, où il put compléter ses études, tendant toujours au même but, se préparer au ministère évangélique : « Je regarde, disait-il, l'amour de Dieu comme le premier de tous les devoirs, et la morale ne me paraît être qu'une branche poussée sur la vigoureuse racine de la religion. J'aime les hommes parce qu'ils sont enfants de Dieu; je cherche et la pureté de la vie et celle du cœur, afin de devenir un temple où le Saint-Esprit puisse habiter. »

Il notait scrupuleusement toutes les remarques qu'il faisait sur lui-même, sur ses défauts ou ses penchants, s'interdisant tous les livres frivoles, ne se permettant que de sérieux ouvrages de prose et de beaux morceaux de poésie, propres à élever l'âme et à l'agrandir, s'enseignant à lui-même, d'après son expérience, la manière d'étudier avec fruit; malgré cette activité, cette vigilance, il se sentait tour à tour transporté d'enthousiasme, puis écrasé comme sous un fardeau qui pesait sur tout son être, et il écrivait à son grand-père Ellery : « Une sorte de stupeur a saisi mon intelligence; mon imagination et ma sensibilité sont couvertes d'un nuage; je n'ai plus de ressort. Rien



Channing. — Dessin de Chevignard (1).

ne me touche, et cependant je souffre. C'est une atonie maladive; je ne puis ni agir ni sentir, et cette apathie n'est point volontaire en moi; je suis enchaîné, et je gémis, comme Encelade, sous le poids d'une montagne; je cherche à la soulever, mais à chaque effort que je fais, je la sens retomber plus lourde sur ma poitrine. »

Enfin il fut admis en pleine communion et fit son premier sermon en 1802; il avait pris pour texte cette parole des Actes des apôtres : *Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, je vous le donne.* Il fit sensation; toutes les sociétés de Boston se le disputèrent, mais il choisit la charge de ministre à Federal-Street, parce que ces fonctions y étaient moins fatigantes qu'ailleurs. Au mois de mai 1803, il prit les ordres; sa figure austère et pâle, sa voix douce et émue, son air céleste, firent une grande impression sur tous les assistants; et lui, partagé entre le bonheur d'appartenir à Dieu et la frayeur que lui inspirait la grandeur de ses devoirs, il écrivait à son oncle : « ... Je suis rempli d'une sainte terreur à la pensée de la grandeur des devoirs qui vont m'incomber. L'Église de Dieu rachetée par le sang de son fils, les éternels intérêts de l'humanité, que ces objets sont grands! Je demande vos prières pour qu'il me soit fait la grâce de n'y jamais faillir. »

La suite à une autre livraison.

(1) On ne peut manquer d'être surpris du désaccord qui semble exister entre ce portrait de Channing et la charité expansive qui donne une si haute valeur à ses œuvres. Cependant ce sont bien là les traits et la physionomie du célèbre moraliste. M. de Tocqueville dit que lorsqu'il visita Channing, en 1831, à Boston, il le trouva froid. « Cette » chaleur, dit-il, qui m'avait pénétré en lisant quelques-uns de ses » écrits, se diminua beaucoup au contact de l'auteur. Je fus un peu, » je l'avoue, rebuté par ce premier abord; je ne retournai plus chez » lui, et aujourd'hui je déplore d'avoir perdu une si bonne occasion » d'entrer en contact personnel avec lui. » (Lettre à Mme Hollond, auteur de *Channing, sa vie et ses œuvres*, 1 vol. in-8; 1857.)

LA COMPLAISANCE MATERNELLE.

Dessin de Dargent, d'après Freudeberg.

Sur la terre battue qui sert de plancher aux humbles demeures, comme sur les plus riches tapis, une jeune femme et ses enfants forment un groupe plein de grâce qui presque toujours a bien inspiré les peintres. N'est-on pas charmé tout d'abord par l'attitude de la mère, soit que le pinceau de Greuze nous la montre épanouie, renversée en arrière, prêtant ses genoux aux ébats de bambins joufflus, soit que, vêtue à la hâte, elle conduise à la lisière un gros garçon, tandis que la sœur plus grande est déjà assez habile pour se régaler toute seule de la bouillie restée au fond du poêlon? Puis, à voir le sourire ému dont la jeune femme enveloppe l'enfant au pas incertain, on se sent pénétré par le rayonnement de ce plaisir naïf, et l'on murmure avec le poëte ancien :

Reconnais, jeune enfant, ta mère à son sourire!

On rêve enfin, et la pensée se laisse entraîner à de douces et graves réflexions sur ce nœud instinctif, puissant, qui, même aux derniers degrés de la race humaine, enchaîne le père et la mère à leurs enfants.

L'enfant vient au monde sans l'avoir demandé; les deux êtres qui l'y ont appelé doivent tout faire pour l'attacher à la vie qu'ils lui ont donnée. Non que l'amour filial ne puisse se manifester sans la bienveillance paternelle, ou même résister aux mauvais traitements; car il existe une affinité, une attraction naturelle entre l'âme naissante et les deux âmes qui l'ont formée. Mais que répondre à l'enfant qui, abandonné ou cruellement opprimé, et maudissant comme les héros tragiques le jour où il est né, dirait à ses parents : « Pourquoi m'avoir appelé de la sphère bienheureuse où j'attendais la naissance? Vous me deviez au moins des armes contre les épreuves de la terre, le moyen de les écarter, ou la force de les subir. » On doit à l'enfant toute la protection possible, jusqu'à l'heure où le complet développement du corps et de l'esprit le met à même d'apprécier la vie, et de rendre aux appuis de sa jeunesse leurs bienfaits en reconnaissance.

Pourquoi la naissance de l'enfant est-elle implorée et bénie comme une faveur céleste? C'est que l'enfant est le but, le témoignage, la preuve de cette affection profonde des heureuses unions, qui ne laisse subsister aucun intervalle entre deux cœurs, et qui absorbe deux personnes. L'enfant est le vivant emblème de l'amour saint; autour de ses joues roses flottent deux images toujours présentes à une mutuelle tendresse; les époux cherchent dans les traits l'un de l'autre le modèle de son visage. L'enfant est un lien perpétuel. Sa naissance répond à un désir instinctif commun aux deux époux, mais qui, dans l'esprit du père, se complique de raisonnements fondés sur un juste orgueil, et mêlés à la fois de dévouement et de tendre égoïsme. Le père souhaite un héritier de son nom et de ses biens. L'héritage du nom, factice si l'on considère que la perpétuité n'en est pas fort ancienne, est bien réel de nos jours, puisque le nom représente l'homme et ses œuvres : — « Qui pourra rendre témoignage pour moi, honorer ma mémoire, si ce n'est le fils qui me doit tout, le cœur, la pensée, la vie, qui est la continuation de ma personne et de mon être? » — On dit que la solidarité est détruite aujourd'hui, et que, depuis que le fils n'est pas aussi strictement forcé par la loi et par l'usage d'accepter la succession paternelle, la famille périclite (1); mais si l'opinion laisse à la délicatesse de chacun l'appréciation des circonstances secondaires, à la conscience du fils de chercher dans quelle mesure il est tenu par les fautes de son père, en peut-il être autrement, à cette époque de libre arbitre où chacun ne répond que de soi-même, où les crimes de l'aïeul ne retombent plus guère que sur les enfants jusqu'à la quatrième génération? Il ne paraît pas, en réalité, que cette tolérance ait nui beaucoup aux liens de famille; et nous ne croyons pas qu'en aucun temps les fils et les filles aient vécu dans une plus étroite intimité avec les parents. S'il est des intelligences d'élite qui, vivant pour une abstraction, par exemple la gloire, peuvent se passer d'enfants, sûres qu'elles sont de leur laisser le regret de valoir moins que leur père, la foule qui tend moins haut répugne à n'avoir pour héritier qu'un collatéral éloigné ou l'État. L'esprit individuel, dont l'esprit de famille est une conséquence, domine tellement aujourd'hui la vaste idée de la nation, que nous ne pouvons mêler au désir que nous analysons le besoin de donner un défenseur à la patrie.

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage,

disait l'octogénaire en plantant; tous les pères parlent ainsi. Pour qui travailler au delà du nécessaire, si l'enfant n'est pas là pour recueillir les moissons que j'ai semées, les biens que j'ai lentement amassés?

Toutes ces pensées qui, plus ou moins vives, entrent dans l'amour paternel et lui donnent une gravité sereine, la mère s'en inquiète peu; elle désire l'enfant, avant tout, pour l'aimer. De là ces soins charmants, ces gâteries, ces complaisances qui offrent au crayon mille scènes aimables. Voyez cette mère que nous représente une peintre du dernier siècle : les lisières dont elle soutient le jeune corps sont, elle le sait, les chaînes les plus sûres du cœur muet encore; elle ne les quitte jamais; elle saura les allonger pour les rendre insensibles, les mesurer sur la croissance, de peur qu'un premier effort roidi par la gêne, les brisant en ses mains, ne glace son cœur d'effroi; elle en fait un appui toujours, une entrave jamais; et les tendres émotions qui l'agitent et l'occupent sont inconnues à ces mères, rares heureusement, même à la cour de Louis XV, dont la froideur, répugnant aux premiers soins, pose comme une barrière entre leur sein et les expansions filiales.

(1) Notre ancienne législation admettait le principe que « n'est héritier qui ne veut »; mais, dans la plus grande partie des pays coutumiers, on ne pouvait accepter une succession sous bénéfice d'inventaire qu'avec l'autorisation royale. Partout l'opinion était sévère contre les enfants qui voulaient se soustraire au devoir d'acquitter les dettes paternelles.

LES AVENTURES D'UN COLON ALGÉRIEN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34, 54, 59, 70.

Il ne fut pas difficile à Thomas de prouver, par de nombreux témoins, par de nombreuses pièces, et notamment par la date de l'acte passé entre lui et Hadj-Mohammed, qu'il ne s'était jamais éloigné beaucoup du théâtre de son prétendu crime, ce qu'il eût certainement fait s'il en avait eu la conscience chargée.

Il sortit de prison après un délai d'un peu moins de six mois. Il avait dépensé tout son argent, perdu ses ânes, ses peaux, son grain; il ne lui restait que Pluton qui l'avait fidèlement attendu, cherchant sa nourriture dans les rues et venant s'étendre, chaque soir, à la porte de la prison.

Il lui fallait de l'argent pour regagner sa ferme. On lui indiqua un agent d'affaires. Il lui présenta son titre, et, comme complément de preuve de sa solvabilité, il lui vanta l'état de ses cultures, enfla un peu le nombre de ses moutons. L'agent d'affaires prit force notes d'après l'acte, puis le rendit en prévenant Thomas ébahi que cet écrit, ne contenant ni prix de vente stipulé d'une manière précise, ni terme fixe pour la durée de l'association, était sans valeur légale, et que par suite le *habous* dont avait joui Hadj-Mohammed était bien et dûment dévolu aux domaines. Il ajouta, toutefois, que les troupeaux n'étant pas compris dans ledit habous, il consentait, par pur intérêt pour un brave travailleur, à lui prêter cent francs contre un billet de cent dix francs à quatre-vingt-dix jours. Enfin il donna à entendre que, malgré la nullité de l'acte, il pourrait encore s'accommoder du marabout, à ses risques et périls, pour un millier de francs, les cent dix francs du billet compris. Les cent francs tentaient Thomas, et il les accepta; mais il ne voulut pas entendre parler de céder ses droits sur les dix djebdas. L'agent d'affaires eut beau lui expliquer combien un plaideur ordinaire a de chances contre lui dans une lutte avec l'administration, tandis qu'un plaideur habile, très-habile et très-fourni de patience et d'argent a quelque chance d'avoir raison de ce rude adversaire, il persista dans son refus.

— Vous avez tort, lui dit-on.

— C'est ce que nous verrons! répondit-il énergiquement, en montant dans la diligence avec Pluton.

Il se sentait des écus dans sa poche et n'osait plus affronter les mauvaises rencontres. De plus, il était pressé d'arriver chez lui. Il lui semblait qu'une fois sur sa terre personne n'oserait la lui disputer.

Cependant il ne laissait pas que de réfléchir à ce que lui avait dit l'agent d'affaires : si par hasard cet homme avait raison, qu'allait-il devenir, lui Thomas, avec une mère, une sœur, un beau-frère, et peut-être une troupe de petits neveux sur les bras?

Hélas! et qu'étaient devenus cette mère, cette sœur, ce beau-frère, ces neveux, depuis le temps qu'arrivés à Philippeville, ils erraient peut-être à l'aventure, ne le trouvant nulle part? Cette pensée le bouleversait. Pluton, couché sur ses pieds dans le fond de la voiture, ne pouvait fermer l'œil, tant il était incessamment remué, dérangé, bourré. Thomas arrivait à gesticuler d'une façon très-gênante. Le voyageur qui lui faisait vis-à-vis, un homme d'un certain âge, ne put se défendre de lui adresser quelques observations.

— On serait agité pour moins! s'écria Thomas.

Et il se mit à raconter l'histoire de son acte de vente, celle de ses barils d'eau-de-vie et de ses six mois de prison, celle aussi de sa lettre à sa mère, et celle de Pluton, à commencer par leur première rencontre sur le bâtiment venant de France. La voiture était pleine. Les six autres voyageurs entassés dans cette ancienne patache exportée de France pour cause de vétusté firent chorus avec l'indignation du pauvre garçon que tant de sympathies apaisèrent. Chacun profita de l'occasion pour faire le récit de ses griefs personnels, sous prétexte de consoler son voisin. Les oreilles durent tinter au gouverneur général et à toutes les autorités civiles et militaires. Le monsieur d'un certain âge fut le seul qui ne se laissa aller à aucune exclamation ni récrimination, et quand Thomas quitta la voiture à l'entrée du sentier qui conduisait au marabout d'Hadj-Mohammed, il lui dit :

— Ne désespérez de rien; les colons tels que vous sont de ceux qui doivent réussir.

Ces mots firent à Thomas l'effet d'une banalité; il ne répondit rien, siffla son chien et partit. A mesure qu'il approchait de chez lui, il se sentait renaître. S'il avait rencontré sa mère ou sa sœur venant joyeusement au-devant de lui, il n'en aurait pas été étonné. Il secouait ses inquiétudes de même que l'homme qui se réveille d'un pénible cauchemar secoue ses dernières terreurs.

Rien ne se présenta à lui; pas même les gens du cheik à qui Hadj-Mohammed avait confié la garde de son bien. Un silence profond régnait autour du marabout. Il n'y avait pas trace de troupeau; les cultures étaient mornes, le gourbi était ouvert et dévalisé; plus de charrue, plus de bêches, plus de chariot, plus rien, pas même un bout de corde qui pût faire un licou. Thomas s'assit et pleura.

— Suis-je ou non un homme? s'écria-t-il avec une énergie sauvage. N'y aura-t-il donc de justice pour moi que celle qui se trompe et opprime? C'est ce que nous allons voir.

Il réveilla, du bout de son bâton, le malheureux Pluton, et il courut au douar : il n'existait plus. La tribu avait levé ses tentes pour descendre dans la plaine de Philippeville. Tel fut du moins le renseignement donné par un Arabe d'une autre tribu qui glanait les débris de l'ancien campement, bouts de bois, lambeaux d'étoffes, tristes épaves de la misère en tout pays.

— Eh bien, je vais à Philippeville! J'irai au bout du monde s'il le faut pour me faire rendre justice! dit Thomas.

On ne l'avait pas trompé. Le cheik, dépositaire infidèle, était en effet descendu à Philippeville. L'autorité militaire, qui ne plaisante pas en matière de police indigène, eut bientôt mis le coupable en présence de Thomas.

— Je ne sais ce que tu veux dire, lui répondit le cheik à travers des myriades de protestations noyées dans le plus abondant et le plus imagé style oriental. J'ai vécu avec le savant, le sage, le juste, le vénéré Sid Hadj-Mohammed-ben-Ahmed-el-Cheik; il était mon ami, mon conseil, mon père; il me traitait de fils aussi souvent que de frère; s'il m'a confié quelque chose, lui et moi et Dieu nous sommes seuls à le savoir; mais toi, je ne te dois rien, je ne te connais pas. Tu n'es qu'un mercanti qui cherches à faire ton profit d'un mort, puisque tu dis qu'Hadj-Mohammed est mort.

Thomas n'avait pas de témoins à faire comparaître, pas de notoriété publique à invoquer à propos d'un fait resté une confidence entre son bienfaiteur, son voleur et lui-même. La cause entendue, la plainte fut repoussée. Une sombre tristesse l'envahit, et, deux jours après, dévoré par la fièvre qui l'avait jusqu'alors épargné, il gisait dans un lit à l'hôpital. Il n'y avait plus qu'un seul être en qui il eût encore confiance : c'était son chien Pluton, qu'il avait, en se rendant à l'hôpital, recommandé à son aubergiste bien payé.

Tant de traverses, tant de mécomptes, et la maladie couronnant l'œuvre de malheur, avaient fini par triompher de sa force et briser son courage. Il ne tenait plus à rien, il n'espérait plus rien. Si une idée se réveillait quelquefois en lui et le tourmentait, c'était celle des cent dix francs qu'il lui faudrait bientôt rembourser à l'agent d'affaires : il n'avait plus ni terres, ni récoltes, ni instruments aratoires; mais le sentiment que lui avait donné la possession de ces choses était si vif qu'il n'était pas encore convaincu qu'elles lui eussent échappé; il redoutait une saisie, et à tout prix il voulait s'en garantir. Son énergie se ranima, il voulut guérir, et, en effet, il guérit.

Il y avait, dans le lit à côté du sien, un homme avec lequel il avait lié connaissance dans les moments de répit que leur laissait la souffrance. Cet homme attendait depuis trois ans une concession de terre pour l'obtention de laquelle il avait tout d'abord justifié de ressources pécuniaires plus que suffisantes. Au bout de cette longue et ruineuse attente, une nostalgie compliquée de déception s'était déclarée, et ses forces s'étaient peu à peu épuisées. Thomas avait pris intérêt à ce malheureux dont la bourse, naguère un Pactole comparativement à beaucoup d'autres, menaçait de finir par ne loger que la misère.

Un jour où ce voisin lui tendait péniblement un bras, Thomas, prompt à répondre à ce douloureux appel, avait senti tomber dans sa main quelque chose de lourd.

— C'est tout ce qui me reste, lui avait dit le moribond; sauvez-le des hommes de loi. Si je meurs, faites-le parvenir à mon frère. L'adresse est dedans.

Le lendemain, le pauvre homme expirait. Thomas avait ouvert le paquet à la dérobée. Il y avait cinq cents francs en or et six francs soixante-quinze centimes en menue monnaie. Quant à un nom, à une adresse, il n'y en avait plus. On devinait à grand'peine, sur un débris de papier qui avait enveloppé l'or, des traces d'écriture; mais il était tout à fait impossible de rien déchiffrer. Le défunt s'appelait Martin. Les pièces de police déposées par lui à la sous-direction, à l'appui de sa demande en concession, se bornaient à faire connaître qu'il était originaire du département du Doubs, habile cultivateur, homme de bonnes vie et mœurs et célibataire, disposant d'un capital de trois mille francs. Thomas apprit cela des sœurs de l'hôpital.

— Le frère sera difficile à trouver, se dit-il. Et il ou-

blia cette aventure pour penser à ce qu'il pourrait entreprendre afin d'être prêt à s'acquitter lors de l'échéance des cent dix francs de l'agent d'affaires, et pour remettre en produit les djebdas de Hadj-Mohammed devenues, à son avis, sa propriété exclusive aux termes de l'acte qu'il persistait à considérer comme parfaitement valable.

Il lui arriva pourtant de tenir conseil avec lui-même dans le silence de la nuit et de palper avec convoitise le dépôt du défunt. Serait-ce, en définitive, bien mal à lui, propriétaire d'un gage valant dix fois au moins ce dépôt, s'il en usait, s'il l'empruntait pour une campagne, afin d'améliorer ce gage lui-même? La tentation était forte.

— Non! se dit-il courageusement, point de capitulation de conscience. Je sais ce que c'est que d'être volé, moi qui l'ai été; je sais ce que doit souffrir un coupable, moi qui ai été accusé injustement. Martin ne m'a pas permis de faire courir aucun risque à son dépôt. Ce n'est pas cinq cent six francs soixante-quinze centimes que je suis chargé de remettre à un particulier que j'ai à découvrir; c'est n'importe quoi, un caillou sans valeur pour personne autre que ce particulier : c'est dit, c'est convenu !

La suite à la prochaine livraison.

HISTOIRE DE LA SCULPTURE EN FRANCE.

Suite. — Voy. t. XXVIII, 1860, p. 211.

SCULPTURE GAULOISE.

Les bas-reliefs d'Entremont, près d'Aix en Provence, paraissent être la seule œuvre de sculpture vraiment gauloise que nous possédions, et dans laquelle l'influence romaine ne se fasse pas encore sentir.

Bas-reliefs attribués à un artiste gaulois, trouvés à Entremont, près d'Aix, par M. Rouard.

M. Rouard a écrit un savant mémoire sur ces bas-reliefs (1) :

« Il nous paraît bien difficile, dit-il, de ne pas reconnaître dans la plupart de ces détails quelques traits caractéristiques des mœurs gauloises : l'espadon, longue et large épée, sans pointe, sur le flanc droit; le grand javelot armé d'un large fer; l'aspect effrayant et sauvage de la physionomie; la tête ou le casque hérissé de cornes et de figures en saillie; la chevelure abondante, tressée et relevée sur le front; de fortes moustaches, etc. : tout cela ne se trouve-t-il pas sur nos bas-reliefs, comme dans Diodore et autres? Enfin, lorsque Strabon écrit, d'après Posidonius d'Apamée, qui avait voyagé dans nos contrées peu après la défaite des Cimbres par Marius, que « les Gaulois, comme la » plupart des peuples septentrionaux, ont des coutumes » étranges, annonçant leur barbarie et leur férocité; tel est, » par exemple, ajoute-t-il, l'usage de suspendre au cou de » leurs chevaux, en revenant de la guerre, les têtes des » ennemis qu'ils ont tués, et de les exposer ensuite en spec- » tacle, attachées au-devant de leurs portes » ; Strabon n'aurait-il pas pu écrire ces lignes d'après nos bas-reliefs, comme il les a écrites d'après un témoin oculaire? Ce cavalier qui se pare et qui pare son cheval d'une dépouille sanglante, d'une tête coupée, n'est-ce point un chef gaulois revenant de la guerre, qui a voulu célébrer sa victoire, ou dont une population reconnaissante a voulu immortaliser le triomphe, en représentant le retour du vainqueur sur ce trophée de pierre, auquel on n'a pas manqué d'at-

(1) *Bas-reliefs gaulois trouvés à Entremont*, 1 vol. in-8; à Aix, chez Tavernier.

tacher, sur les parties latérales, les têtes figurées des ennemis, que le chef avait appendues au-dessus de sa porte? Et dans les cavaliers au galop courant dans le même sens, ou attaquant, ne pourrait-on point voir le départ pour la guerre ou la lutte sur le champ de bataille, comme on verrait peut-être un sacrifice solennel là où quelques lignes, quelques traits, semblent indiquer un autel, si le temps avait moins maltraité cette partie du bas-relief? »

Quant à la date de ces curieuses sculptures, M. Rouard pense qu'elles ont été exécutées avant la conquête romaine de la Province et la fondation d'Aix par les Romains, c'est-à-dire antérieurement à l'an 150 avant Jésus-Christ, et il justifie son opinion par la défense que firent les Romains de couper les têtes des ennemis, d'en faire des trophées et d'en parer le poitrail des chevaux.

Le bas-relief du mont Donon, dans les Vosges, qui représente un sanglier, l'animal national des Gaulois, combattant contre un lion, est une sculpture très-probablement gauloise, quoique postérieure à la conquête romaine (voy. t. XXVI, 1858, p. 388). L'influence de l'art romain ne se fait pas encore sentir dans cette œuvre rudement énergique, et l'inscription, quoique écrite en lettres latines, paraît gauloise elle-même; on ne sait pas si *surbur* n'est pas le nom celtique du sanglier.

Avec le bas-relief du Donon, nous arrivons à la période gallo-romaine.

SCULPTURE GALLO-ROMAINE (1).

Conquise par les légions de Jules César, la Gaule adopta promptement la civilisation romaine; la langue, les lois, les mœurs et les arts de Rome se répandirent dans les Gaules, qui, un siècle après la conquête, avaient complétement changé d'aspect. Dès le temps de Néron, un sculpteur grec, nommé ZÉNODORE, vint exécuter, à Gergovie, le colosse de Mercure. Les villes se transformèrent et se couvrirent de monuments : basiliques, aqueducs, thermes, temples, cirques et amphithéâtres, arcs de triomphe, tombeaux couverts de sculptures et de bas-reliefs, statues de dieux et d'empereurs. Les nobles gallo-romains construisirent à la campagne de somptueuses villas décorées, peintes et sculptées avec la plus grande richesse. Artistes romains et grecs, peintres, sculpteurs et

Tombeau dit de Jovin, maître de la cavalerie des Gaules, conservé dans la cathédrale de Reims.

mosaïstes, débordèrent sur la Gaule, répandirent et firent accepter partout l'art des vainqueurs, si plein de noblesse, de grandeur et d'élégance, bien que ce ne fût qu'un art déjà en décadence. Le nombre des monuments sculptés pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne paraît avoir été très-considérable. Lorsque le christianisme, longtemps persécuté, devint triomphant, il prit pour lui les basiliques et conserva les monuments de l'architecture gallo-romaine; au contraire, les œuvres sculptées furent détruites, parce qu'elles avaient, pour la plupart, des caractères ou des attributs païens, qui devaient les faire proscrire par le nouveau culte.

Parmi les monuments de la sculpture gallo-romaine qui ont survécu à l'action du temps, aux destructions pieuses des chrétiens et aux fureurs des Barbares, un des plus beaux, sans contredit, est le tombeau que l'on suppose être celui de Jovin, maître de la cavalerie des Gaules; ce mausolée, conservé dans la cathédrale de Reims, et dont nous reproduisons ici un des bas-reliefs, est un ouvrage de la fin du quatrième siècle.

Mais l'heure était venue où la société romaine allait être détruite. Le despotisme des empereurs et de leur administration, l'anarchie, les invasions des Barbares, les révoltes et les pillages des Bagaudes, l'établissement du christianisme, détruisaient peu à peu l'empire; à la fin du cinquième siècle, la domination romaine était détruite dans tout l'Occident. Quant à la Gaule, elle appartenait aux Franks de Clovis. Dans cette révolution, aussi effrayante par ses violences que par sa durée d'un siècle, au milieu de ce prodigieux bouleversement, architecture et sculpture avaient disparu; et tandis que la société franque commençait à s'organiser, la sculpture était retombée dans un état de barbarie presque complet.

La suite à une autre livraison.

(1) Le *Magasin pittoresque* a publié les gravures de plusieurs sculptures gallo-romaines :

Un bas-relief représentant un Repas gaulois, trouvé à Paris (t. X, 1842, p. 361);

Divers autels conservés au Musée de Cluny (t. XIV, 1846, p. 216 et 356-57);

Un autel conservé au Musée de Reims (t. XV, 1847, p. 164);

Le vase d'argent de Bernay (t. XVIII, 1850, p. 57);

Le tombeau de Léocade, à Déols (t. XIX, 1851, p. 212);

Une statuette antique représentant peut-être le poëte Ausone (t. XX, 1852, p. 360);

Un diptyque en ivoire conservé à Sens (t. XXV, 1857, p. 152);

Le tombeau d'un jeune danseur (t. XXV, 1857, p. 352);

Un buste d'Apollon (t. XXVI, 1858, p. 376).

L'AUMONE MORALE.

Nous sommes trop portés à oublier combien les formes de l'aumône sont multiples. Notre langue elle-même a fini par ne plus comprendre sous ce grand nom que l'assistance matérielle. Il semble que le monde en soit à apprendre que la pauvreté n'est qu'une de ses misères. Il suffit cependant d'y avoir fait quelques pas pour s'apercevoir que les afflictions du corps ne forment pas la part la plus lourde du fardeau de la vie. C'est aux peines de l'âme qu'appartient la primauté, et aucun mode de secours n'est par conséquent plus digne d'estime que celui qui tend à les abréger. C'est dans cette voie que la charité rencontre les œuvres les plus élevées et les plus difficiles, et aussi les plus méritoires devant celui aux yeux duquel les sentiments comptent plus encore que les actes. Partager son pain avec le malheureux que torture la faim est un mouvement tellement naturel que, pour s'y refuser, le barbare lui-même serait obligé de faire violence à son cœur. Mais pénétrer délicatement dans les secrètes douleurs de l'affligé; adoucir son amertume par de sages et affectueuses paroles; faire luire dans les ténèbres où il gémit les doux rayons de l'espérance; lui montrer le ciel; lui témoigner, même dans ses résistances et ses ingratitudes, bonté et tendresse de frère; en un mot, suivant l'esprit de ce mot si profond de compassion, pâtir et souffrir avec lui : voilà le sublime.

La scolastique, qui, par de vives distinctions, avait introduit tant de précision dans les idées, posait nettement la catégorie de l'aumône spirituelle à côté de la catégorie de l'aumône matérielle; et autant que l'esprit l'emporte sur la matière, autant elle lui donnait la préférence. Conduite par sa prédilection pour le nombre sacramentel, elle la partageait en sept divisions : éclairer l'ignorant; conseiller celui qui est dans l'embarras; consoler l'affligé; redresser celui qui est dans le péché; pardonner à celui qui nous a offensé; supporter celui qui nous est à charge; prier pour tous, bons et méchants, heureux ou malheureux, pieux ou impies. Peut-être, si la scolastique n'avait pas été retenue par une fidélité trop systématique envers le septénaire, aurait-elle trouvé juste d'instituer une huitième division pour l'intercession auprès du puissant en faveur du faible. C'est un complément nécessaire; et quelle époque le comprendrait mieux que la nôtre, où tant de désordres règnent, où tant de sévices ont cours, où tant d'individus vivent désassociés et sans protection?

Que l'on réfléchisse à tout ce qui est possible en fait d'assistance de la part de l'âme sur l'âme, et l'on se convaincra que tous les modes de secours sont en effet compris dans ces termes : défaut de savoir, défaut d'esprit de conduite, défaut de force de caractère, voilà les infirmités morales qui demandent remède; actes coupables en général, offenses déterminées envers autrui, travers onéreux à ceux qui nous entourent, voilà les défaillances qui demandent soutien; défaut d'autorité personnelle dans les relations sociales, voilà l'état d'abandon qui demande intervention; et si les moyens humains sont impuissants, c'est à Dieu, par la prière, que parvient le recours suprême.

LA GRUE BLESSÉE.

PARABOLE.

L'automne dépouillait déjà les forêts, et la bise étendait le givre sur les plaines; une bande de grues se rassembla sur la plage pour chercher de l'autre côté de l'Océan une terre hospitalière. L'une d'elles, que le trait du chasseur avait blessée, se tenait à l'écart, triste et muette, au lieu de joindre ses cris aux cris de joie de l'escadron ailé, et elle était la risée de la troupe joyeuse. — Je ne suis pas coupable de ma blessure, pensait-elle à part; je travaillais autant que vous au bien de notre nation. La raillerie et le mépris me frappent sans justice. Hélas! qu'adviendra-t-il de moi pendant le voyage? La souffrance ne me laisse ni courage ni force pour un vol soutenu. La mer va sûrement me servir de tombeau. Que le barbare ne m'a-t-il achevée! — Cependant le vent propice s'élève de la terre. L'armée part en ordre et vole à tire-d'aile en poussant de gaies clameurs. L'oiseau blessé restait loin en arrière et se reposait souvent sur les feuilles de lotus qui tapissaient les eaux, et il soupirait de tristesse et de douleur. Après mainte halte, il vit la terre meilleure, le ciel plus riant, où l'attendait la guérison.

O vous sur qui s'appesantit la lourde main de l'adversité! qui, dans votre affliction, vous prenez souvent à maudire la vie, ne désespérez pas; tentez la traversée : de l'autre côté du rivage vous attend une terre meilleure.

VON KLEIST.

En instruisant l'ouvrier, en éclairant son cœur et son intelligence, non-seulement vous l'élevez sous le rapport moral et intellectuel; vous le mettez encore en état de gagner sa vie plus sûrement et plus aisément, d'arriver par ses propres efforts à une position meilleure. Grâce à l'instruction, l'ouvrier porte, lui aussi, le bâton de maréchal dans sa valise. En répandant l'instruction, vous combattez de la façon la plus efficace l'hydre du paupérisme, parce qu'au fond les bras inintelligents peuvent seuls être de trop; l'ouvrier habile, l'ouvrier instruit ne sera jamais, tant s'en faut, une charge pour la société. Instruire et éclairer l'ouvrier, c'est donc réaliser une œuvre de haute philanthropie en même temps qu'une œuvre d'utilité publique, que la politique et la science économique ne sauraient trop encourager.

BAUDRILLARD.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET AGRICOLE

DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 14.

RÉGION DU NORD-OUEST.

La région du nord-ouest, composée, pour sa plus grande partie, du versant de la Manche, est presque partout plate; c'est la plus riche et la plus fertile partie de la France; c'est aussi la mieux cultivée. Si elle doit sa fertilité à la nature du sol et à son climat marin, d'autre part l'emploi des machines, l'abondance des engrais et des amendements, et enfin les capitaux considérables qui sont engagés dans sa culture, ont de beaucoup augmenté sa fécondité.

La superficie totale de la région est de 10 739 468 hectares. On y compte :

Terres de labour.....	7 132 698 hect.,	soit les $^2/_3$ de la région.
Prés.....	913 640	soit le $^1/_{12}$
Vergers et jardins.....	915 637	soit le $^1/_{34}$
Vignes.....	162 067	soit le $^1/_{67}$
Bois.....	1 340 318	soit le $^1/_8$
Landes et terres incultes..	341 813	soit le $^1/_{31}$

Le nombre des bêtes à cornes est de 2 351 288 soit le $^1/_4$ du nombre
— moutons — 7 857 178 soit le $^1/_4$ total existant
— chevaux — 1 065 160 soit le $^1/_6$ en France.

La région du nord-ouest renferme :

La Flandre et le Hainaut;
L'Artois;
La Picardie, le Boulonnais, le Vimeux;
L'Ile-de-France, la Brie;
La Normandie, le pays de Caux, le pays de Bray, la vallée d'Auge, le Bessin, le Cotentin, le Perche;

Le Maine (1);
La Touraine;
L'Orléanais, la Beauce, le Gâtinais.

Chacun de ces *pays* constitue une petite région agricole ayant ses caractères spéciaux, sa physionomie, ses modes de culture, ses races d'animaux domestiques; les costumes, les constructions, les clôtures des fermes, les mœurs, les patois, les traditions locales, varient de l'une à l'autre; et bien que beaucoup de ces différences tendent à disparaître, il en est qui sont trop essentielles pour s'effacer complétement.

La Flandre flamande présente, en particulier, deux petites régions tout à fait caractérisées : le *pays à watteringues* (2) et *les Moëres*, ou *Moures*, toutes les deux aux environs de Dunkerque.

Le *pays à watteringues* se compose de toute la lisière maritime de l'arrondissement de Dunkerque, et occupe 38 881 hectares. Ces terres, au-dessous du niveau des hautes mers, et dominées par les hauteurs, qui y versent leurs eaux, n'étaient qu'un lac autrefois; on les a desséchées par des canaux dont le développement est de 510 kilomètres. Une administration composée des représentants de tous les propriétaires intéressés dirige et fait exécuter tous les travaux nécessaires pour maintenir et améliorer les desséchements.

Jusqu'au dix-septième siècle, *les Moëres* ne furent qu'un marais malsain, recevant les eaux qui découlent des terres environnantes plus élevées. On les a desséchées en les entourant de digues, et en épuisant l'eau par des machines hydrauliques, qui la versent dans des canaux par lesquels elle se rend à la mer.

C'est en 1619 que le premier desséchement fut opéré, à l'aide des moyens que l'on vient d'indiquer, par le baron Wenceslas Cœbergher, ingénieur belge; mais en 1632 les Espagnols, assiégés dans Dunkerque, étendirent les inondations, et les Moëres rentrèrent dans l'eau; Cœbergher en mourut de chagrin. Un nouveau desséchement, commencé en 1746, promettait les plus heureux résultats, lorsque la honteuse paix de Paris, en 1763, en obligeant le gouvernement français à combler encore une fois le port de Dunkerque, amena une nouvelle et presque complète inondation des Moëres. En 1779, on recommença à entreprendre leur desséchement; mais le siége de Dunkerque, en 1793, détruisit encore les résultats obtenus. Enfin, en 1802, les propriétaires nommèrent M. de Buyser directeur du desséchement, et, en peu d'années, cet habile administrateur répara tous les désastres; le desséchement était entièrement achevé en 1826. Aujourd'hui les marais insalubres ont complétement disparu et fait place à un sol riche et fertile.

Les cultures dominantes de la région du nord-ouest sont : le *blé* (3), qui est cultivé partout, mais plus spécialement dans la Beauce, la Brie, le pays de Caux; les *plantes fourragères* (trèfle, luzerne, sainfoin); les *plantes industrielles* (colza, betterave, houblon, œillette, tabac, lin, chanvre), cultivées plus spécialement dans la Flandre, le Hainaut, l'Artois, la Picardie et le département de l'Aisne. — Les *herbages* couvrent une partie du Cotentin, le Bessin, la vallée d'Auge et le Lieuvin, c'est-à-dire tout le pays compris entre la Manche et une ligne qui passe par les points de la Hougue, Valognes, Périers, Saint-Lô, Falaise, le Pin, et suit la Touques jusqu'à son embouchure. Cette région d'herbages plantureux doit sa fertilité à son climat marin; elle élève un grand nombre de chevaux et de bœufs. On retrouve encore de grands herbages dans la haute vallée de la Sarthe (Alençon) et dans la haute vallée de l'Huisne (Nogent-le-Rotrou), puis dans le triangle allongé qui est compris entre Dieppe, Gournay et Gerberoy, c'est-à-dire dans les grasses vallées d'Arques, de la Béthune et du pays de Bray. Tout le monde peut admirer, en allant à Dieppe, ces prairies d'un vert sombre, à l'herbe drue et abondante, et couvertes d'admirables bêtes à cornes. Enfin, les autres pays à herbages sont le Vimeux, la Flandre flamande, surtout dans la vallée de la Lys, les vallées de la Sarthe, de la Mayenne et du Loir. Les prairies des environs de Château-du-Loir sont au nombre des plus belles de France.

La *culture maraîchère* et celle des fruits se fait en grand dans presque toute la région, mais surtout dans les départements voisins de Paris et sur le littoral de la Manche. Les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de l'Oise et d'Eure-et-Loir, fournissent à l'énorme consommation de la capitale, à qui il faut pour plus de 30 millions de francs de légumes de toute espèce. Le littoral de la Manche exporte presque tous ses produits en Angleterre.

La culture des arbres à fruits tient une place importante dans la région. Il faut mettre en première ligne les pommiers à cidre, qui abondent en Normandie, dans le Perche, la Picardie et l'Artois, et qui produisent un revenu de 60 à 70 millions de francs. Viennent ensuite les cerisiers, que l'on cultive en Picardie, aux environs de Paris, dans la Brie et dans la vallée de la basse Seine, et dont les fruits sont en grande partie consommés à Paris ou exportés en Angleterre. La culture du pêcher, à Montreuil et à Bagnolet, près Paris, et celle du chasselas, à Thomery près Fontainebleau, et à Conflans-Sainte-Honorine, donnent lieu à une production que l'on peut évaluer à environ un million de francs pour le premier, et à plus d'un million pour le second. La vigne est cultivée dans les environs de Paris, sur les rives de la Loire dans la Touraine et dans l'Orléanais, sur les rives du Cher et dans le Gâtinais; mais elle ne produit dans toute la région que des vins médiocres, surtout aux environs de Paris. Le Gâtinais, qui a une culture spéciale, celle du safran, est un plateau couvert de landes, qui joint, de ce côté, la région du nord-ouest à la Sologne.

Les races d'animaux domestiques de la région sont : les races bovines *normande, flamande* et *mancelle;* les races chevalines *flamande, boulonnaise, normande* et *percheronne;* les races ovines *flandrine, artésienne, picarde, cauchoise, mérinos* (d'origine espagnole) et *dishley* (d'origine anglaise).

L'espèce bovine rend à l'homme trois services principaux : elle donne du lait (et par suite le beurre et le fromage), de la viande de boucherie, et elle est employée aux travaux agricoles. D'après ces services, on peut partager les races bovines en trois grandes catégories :

Les races de boucherie,
Les races laitières,
Les races de travail.

Les deux dernières finissent bien, comme la première, par arriver à la boucherie, mais elles sont moins précoces que les sortes qui sont élevées spécialement pour la production de la viande.

Dans l'infinie variété qui caractérise si heureusement son climat et ses produits, la France possède ces trois sortes de races bovines. La *race normande,* élevée spécialement dans le Cotentin, le Bessin et le pays de Bray, donne du lait, du beurre (Isigny et Gournay), d'excellents fromages et de bonne viande. On estime que la Normandie

(1) Le Maine, qui appartient naturellement à l'ouest de la France, est rapporté ici à la région agricole du nord-ouest, à cause de l'analogie des cultures.

(2) On appelle *watteringues* les travaux destinés à conserver le desséchement et à maintenir les propriétés rurales dans leur état de culture

(3) La culture de l'*avoine* accompagne partout celle du blé.

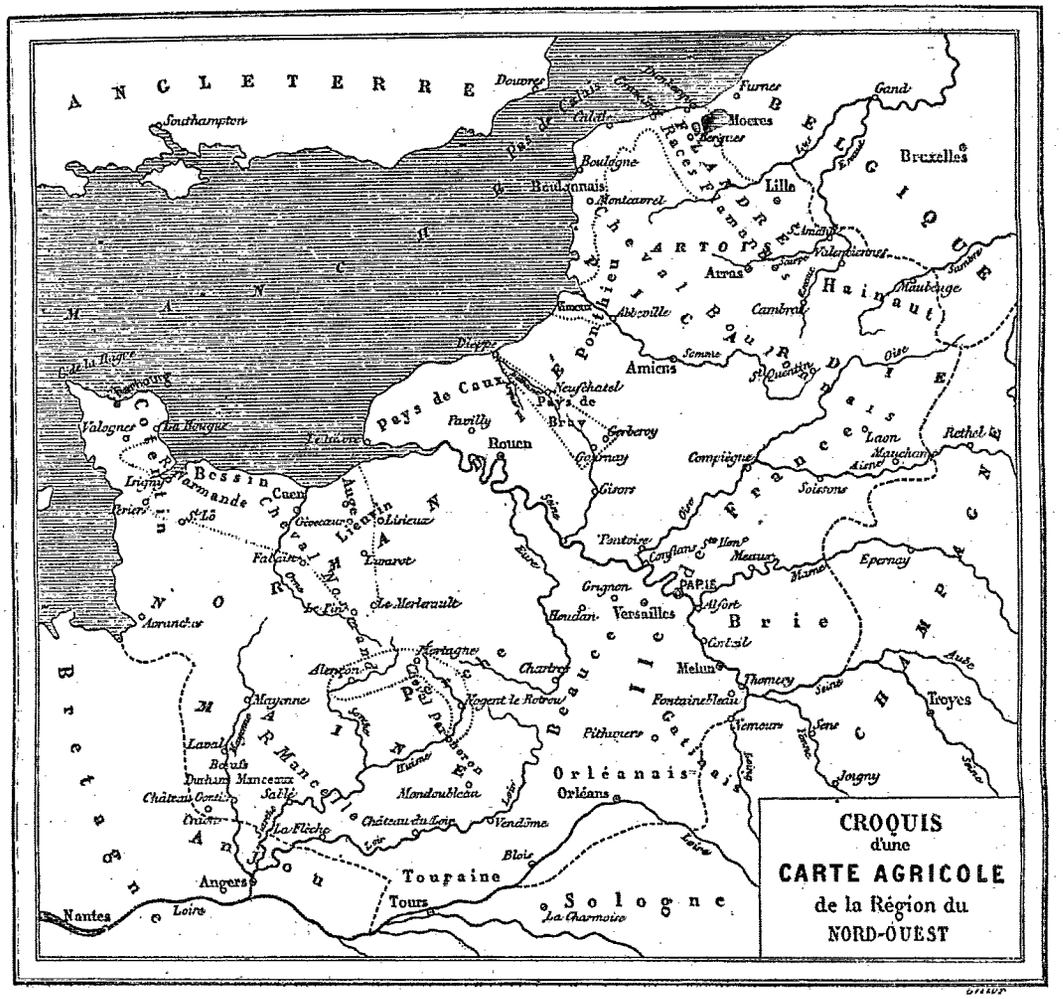
produit annuellement cent mille bœufs gras, ou le quart environ de la viande consommée en France; Paris est le principal débouché de cette énorme production. — La *race flamande*, une des meilleures races laitières du monde, a son centre principal de production dans la Flandre flamande, à Bergues. Elle donne du lait, de bons fromages et de la viande. — La *race mancelle*, dont le principal centre de production est à Sablé, a été fort heureusement croisée avec la race anglaise de Durham : c'est la race de boucherie la plus précoce que l'on connaisse; elle réussit très-bien dans le Maine, qui paraît devoir devenir, en France, le principal centre de la production des durhams ou *courtes-cornes*.

Les races chevalines se classent, d'après les services qu'on leur demande, en cinq catégories :

1° Chevaux de grande vitesse.

2° Chevaux de luxe (*grande taille, énergie, vitesse*).

Chevaux de carrosse,
Chevaux de selle,
Chevaux de cavalerie de réserve ou de ligne.



3° Chevaux de trait léger (*force et vitesse*).

Chevaux de poste, d'omnibus,
Chevaux d'artillerie,
Chevaux de cavalerie de ligne.

4° Chevaux de gros trait (*force et pesanteur*).

Chevaux de roulage ou de halage.

5° Chevaux de selle de petite taille.

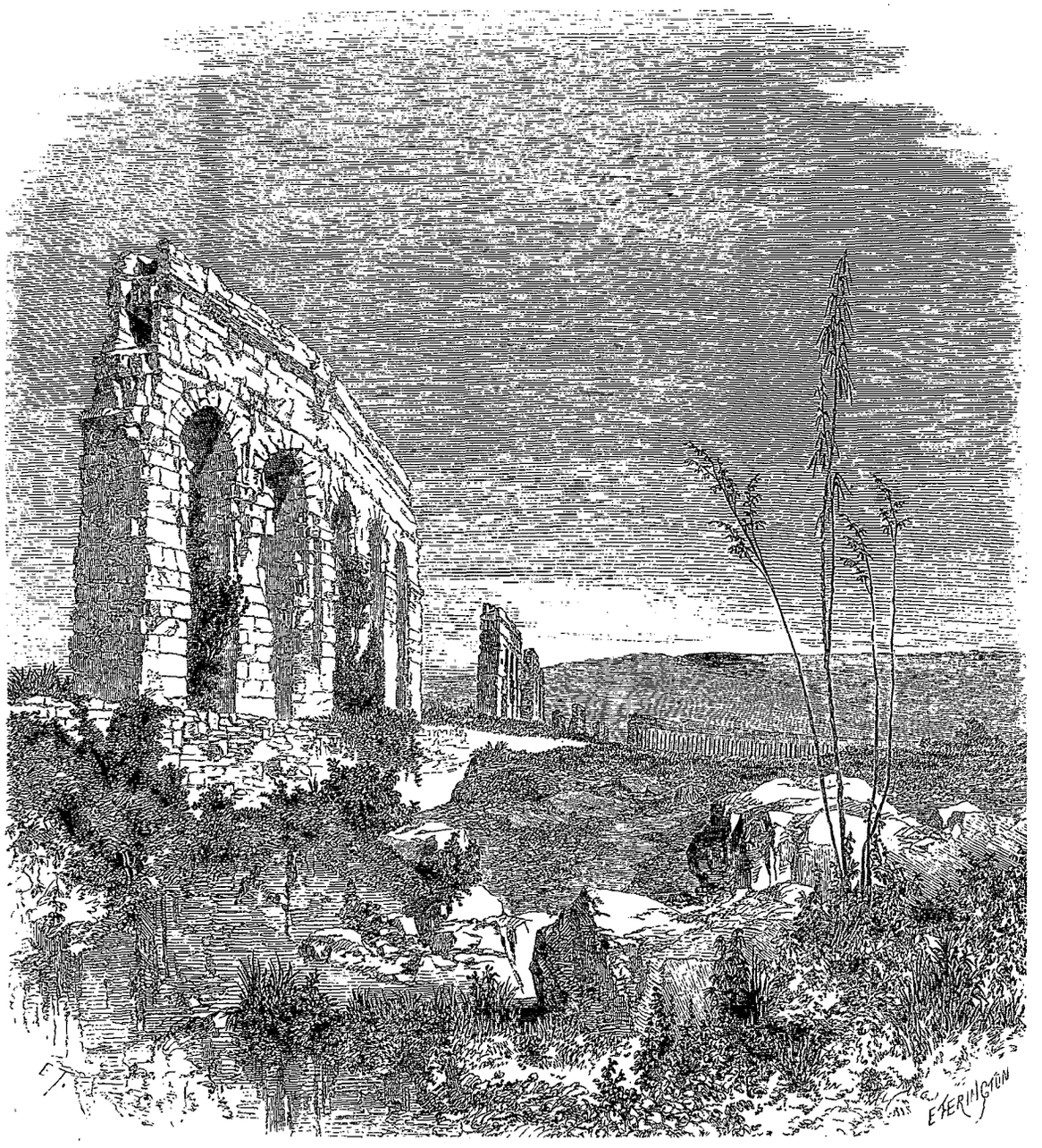
Pour la cavalerie légère.

La Normandie (plaine de Caen, plaine d'Alençon, le Merlerault) produit des chevaux de luxe, qui n'appartiennent plus à l'ancienne race normande, aujourd'hui détruite et remplacée par une variété anglo-normande. — La *race percheronne*, dont le type est à Mortagne et à Montdoubleau, donne d'excellents chevaux de trait léger. — Les *races flamande* et *boulonnaise* fournissent, surtout la seconde, d'admirables chevaux de gros trait.

La région du nord-ouest possède aussi de belles races ovines. Parmi les françaises, il faut citer les races flandrine, artésienne, picarde et cauchoise. Les mérinos, d'origine espagnole, sont, comme les races précédentes, élevés principalement pour la production de la laine; les moutons dishley, au contraire, le sont pour la production de la viande. Les mérinos et les métis-mérinos se trouvent surtout le long de la Seine, de l'Oise, de la Marne, de l'Aisne, dans la Brie et dans la Beauce. Les dishleys sont principalement élevés dans le Boulonnais. — La meilleure race porcine de France est celle de Craon (Maine). — Enfin la région du nord-ouest compte encore parmi ses richesses les excellentes races de volailles de Crèvecœur, Gournay, Pavilly, Houdan, la Flèche, et les canards de Rouen, qui fournissent à l'agriculture de la région plus de 100 millions de revenu, dont la moitié au moins est produite par les œufs. Le port de Gravelines embarque tous les ans plus de 170 millions d'œufs destinés à l'Angleterre. Le Havre expédie de son côté, à Southampton, plus de 30 millions d'œufs.

L'AQUEDUC DE L'ANIO NOVUS,

DANS LA CAMPAGNE DE ROME.



Ruines de l'Aqueduc de l'Anio Novus. — Dessin de Thérond.

Au temps de Procope, vingt-deux aqueducs amenaient l'eau dans Rome. La plupart de ces constructions sont aujourd'hui détruites; c'est à peine s'il en reste encore, çà et là, quelques vestiges imposants, pour témoigner de leur grandeur passée. L'Anio Novus est du nombre de ces glorieux débris; à voir ce qui est debout à l'heure présente, on peut aisément se représenter ce qui fut jadis, car jamais ruine n'eut plus de majesté, plus d'orgueil, pour ainsi dire.

C'était aussi le plus important de tous, d'après le témoignage des écrivains anciens et modernes. « L'Anio Novus, dit William Smith dans son Dictionnaire de géographie grecque et romaine, commençait à 4 milles au-dessous de la *Via Sublacencis*, et était le plus long et le plus élevé de tous les aqueducs : il avait 58 700 pas, ou près de 59 milles de long; plusieurs de ses arches avaient 109 pieds de haut. » Il avait été construit sous le règne de Caligula et sous celui de Claudius, empereurs, l'an 789 de Rome, par un disciple d'Agrippa, le célèbre *curator perpetuus aquarum*, à qui l'on doit le pont du Gard. Il conduisait les eaux au pied de l'Aventin, en entrant près de la porte Maggiore. Son nom lui venait de la rivière, connue aujourd'hui sous le nom de Teverone, qui prend sa source à l'extrémité méridionale de la délégation de Frosinone, sur la limite du royaume de Naples, pour aller se jeter dans le Tibre, après avoir traversé la comarca de Rome.

L'aspect de l'aqueduc d'aujourd'hui est bien différent de celui qu'il avait autrefois, et la solitude s'est faite autour de lui, remplaçant le fracas des armées; car c'est là, dans cette campagne immense et désolée, dans ces maremmes où

quelques maigres troupeaux viennent brouter de maigres herbes, l'acanthe, le lycium, le rhamnus et le ciste, c'est là que se livrèrent de mémorables combats, entre autres celui dans lequel Tarquin l'Ancien mit en fuite les Sabins. Mais après les victoires, les revers, et la campagne de Rome fut dévastée par les armées des Barbares. L'endroit dont nous parlons et où se dressent les ruines imposantes de l'aqueduc de l'Anio Novus, fut principalement le théâtre de ces dévastations, qui eurent pour auteurs les Goths d'Alaric, les Vandales de Genséric, les Hérules d'Odoacre, et les Langobards d'Astulphe. Ces champs qui, au temps de Pline, étaient si verdoyants, *viridissimis agris*, sont aujourd'hui déserts.

LES AVENTURES D'UN COLON ALGERIEN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34, 54, 59, 70, 82.

Il écrivit, dès qu'il put tenir une plume, à M. le préfet du Doubs, pour faire rechercher le domicile du frère d'un sieur Martin, cultivateur, décédé en Algérie où il était arrivé il y avait près de quatre ans. Par la même occasion, il écrivit à son prêteur. Il lui annonça franchement qu'ayant été volé de tout ce qu'il avait laissé sur sa terre, il prévoyait qu'il lui serait impossible d'être prêt à l'échéance du billet. Mais il ajoutait qu'aussitôt guéri il retournerait sur son bien et travaillerait de plus belle; qu'il aurait cependant besoin de deux cents francs encore pour acheter des semences et quelques moutons et brebis; que cela ferait trois cent dix francs qu'il devrait et qu'il s'engagerait à rembourser, capital et intérêts, en deux ou trois années, moyennant l'abandon de la moitié des produits de toutes sortes qu'il aurait obtenus chaque année.

Le préfet du Doubs ne lui répondit jamais. Mais l'agent d'affaires ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude. Il n'était pas encore sorti de l'hôpital que ce spéculateur lui écrivit : « Le marabout Hadj-Mohammed est devenu ma propriété en vertu d'une vente de gré à gré à moi consentie par l'administration des domaines. Je ne refuse pourtant pas d'entrer en arrangement avec vous que j'estime tout particulièrement. Je vous fournirai, à nouveau, non pas deux cents francs, mais mille francs. Vous me rembourserez en vous chargeant de l'exploitation de ma terre aux conditions suivantes : 1° Abandon du montant brut de la vente que j'effectuerai moi-même de tous les produits de la ferme; ceci est, à proprement parler, le prix du fermage. 2° Abandon de la moitié de la seconde moitié jusqu'à parfait remboursement, capital et intérêts, au taux légal de dix pour cent des cent dix francs échéant prochainement, des mille francs que je tiens à votre disposition dès aujourd'hui, et de toutes les avances que j'aurai à vous faire subséquemment pour la création d'un cheptel dont la composition sera réglée à l'amiable entre nous, et dont le tiers sera votre propriété à la fin du bail de fermage, dont je vous propose de fixer la durée à dix ans. Faites-moi connaître, courrier par courrier, si vous acceptez mes propositions. »

Thomas faillit suffoquer de colère.

— Lui, propriétaire de mes terres!... moi, son fermier! et à quelles conditions, grand Dieu! Que ne me propose-t-il tout de suite d'aller mourir de fatigue et de faim sur sa prétendue terre pour l'engraisser encore un peu?

L'impatience lui fit quitter l'hôpital plus tôt qu'il n'aurait dû. Il était méconnaissable. Maigre, hâve, défait, le front soucieux, l'œil couvert, ce n'était plus le Parisien à la physionomie alerte et souriante. Hadj-Mohammed, qui l'avait quitté si brillant de santé, lui aurait dit : « Tu étais moins effrayant quand Fatma et moi nous t'avons ramassé blessé et tout couvert de ton sang. »

En sortant de la salle où il avait langui trois semaines, il rencontra une sœur hospitalière qui portait dans ses bras un enfant malade, un petit garçon de trois ans que suivait une mère en pleurs.

— Rose! s'écria-t-il en arrêtant cette mère.

— Thomas! s'écria douloureusement celle-ci après l'avoir considéré.

— Où est ma mère? reprit-il.

— Morte! et mon mari, et mon aîné aussi, et bientôt j'en dirai autant de mon dernier.

Thomas regarda l'enfant que la sœur arrangeait dans une couchette, et un immense remords l'étreignit.

— Ils étaient tous venus à mon appel; c'est moi qui les ai tués tous... pensait-il.

— Ne t'accuse pas, mon pauvre Thomas, lui dit en sanglotant la bonne Rose qui le devinait; ta lettre n'a plus trouvé à Paris que moi et le petit que voilà.

Thomas, attendri par tant de bonté au milieu d'une si grande affliction, se baissait pour embrasser son neveu; l'enfant sortit les bras de dessous la couverture, ouvrit de grands yeux secs et brillants, remua les lèvres, balbutia : « Maman! » et resta la bouche entr'ouverte, l'œil fixe, les mains crispées. La sœur s'approcha, lui ferma les yeux, lui jeta le drap sur le visage, et entraîna la mère, stupide de saisissement.

— J'espère que voilà assez de malheurs pour ma part! murmurait Thomas en les suivant à travers les rues.

La sœur hospitalière lui fit signe de ne pas réveiller Rose qui marchait d'un pas rapide, mais court, comme marche une somnambule dans un rêve oppressé.

Rose était en service. Ses maîtres se montrèrent charitables pour elle et pour Thomas, qui reconnut dans le mari son grave compagnon de la diligence. Quand la douleur de Rose eut enfin pu éclater et se laisser peu à peu raisonner, Thomas se souvint de Pluton. Il courut au cabaret où il l'avait laissé.

— Votre chien? lui dit en riant la servante, il doit être loin s'il court encore depuis qu'il s'est sauvé.

— Il a senti la ruine, se dit Thomas, indifférent à tout; les chiens ne valent pas mieux que les hommes.

Il calomniait Pluton, et il calomniait aussi les hommes. Le maître de Rose était probe et bon. Il manque en Algérie, et surtout à Philippeville, de familles qui y soient fixées pour y jouir paisiblement d'une existence acquise. La population européenne s'y partage en trois classes complétement distinctes : les militaires, qui commandent tant qu'ils peuvent et n'estiment que les indigènes, leurs sujets; les spéculateurs, dont la plupart s'agitent, dont quelques-uns seulement travaillent; et les fonctionnaires civils, qui louvoient entre les militaires, les spéculateurs, les indigènes et les difficultés inhérentes à leur propre métier. Le maître de Rose, celui qui avait pris à son service la pauvre femme à bout de ressources après avoir attendu en vain son frère Thomas sur la place du port futur, appartenait à l'administration civile. Il y remplissait des fonctions élevées et jouissait d'une grande considération.

Ce qu'il avait entendu raconter par Thomas en diligence l'avait intéressé. Ce qu'il apprit de la conduite du cheik et de l'agent d'affaires acheva de le gagner à la cause d'un travailleur qui avait fait ses preuves. Il agit auprès de l'autorité militaire, qui consentit à entendre de nouveau l'affaire, non plus au point de vue du droit absolu, mais à celui de l'équité. Le cheik, pressé de questions dans l'intimité d'une simple conversation, se trahit; on l'en fit apercevoir, on lui montra les dents, et il s'estima heureux d'en être quitte pour une centaine d'écus.

Ce compte réglé, le maître de Rose dit à Thomas d'écrire à l'agent d'affaires que les fonds du billet de cent dix francs étaient prêts et seraient déposés, la veille de l'échéance, au domicile indiqué sur l'effet. Il lui recommanda d'ajouter, quant aux propositions relatives aux quatre-vingt-dix hectares, autrement dit aux neuf djebdas du marabout Hadj-Mohammed, qu'il n'avait pas à y répondre, attendu qu'elles étaient un piége pour obtenir une sorte de renonciation à des droits de propriété que les tribunaux reconnaîtraient certainement.

— Mais, Monsieur, disait Thomas, je ne veux pas plaider.

— Je le crois bien!

Mais, Monsieur, puisque le domaine lui a vendu...

Il ment. Le domaine ne va pas si vite en affaires; je m'y connais.

En effet, après renseignements pris, il fut avéré que le domaine n'avait rien vendu, et n'avait pas même pris possession des neuf djebdas qu'on lui avait dénoncées. Cependant, ces neuf djebdas connues une fois du domaine ne pouvaient revenir entières à Thomas; il devait s'attendre à en abandonner deux ou trois; mais il recevrait, en compensation, une reconnaissance formelle de ses droits à la propriété des six ou sept autres.

— Il n'y a pas encore beaucoup de cultivateurs en France qui s'étendent sur soixante à soixante-dix hectares, dont trente de bonnes terres, disait le brave garçon pour se consoler; mais je vous en prie, Monsieur, arrangez cela de manière à ce qu'on me laisse le marabout. C'est là que vivaient mon bon père Hadj-Mohammed et sa bonne femme Fatma. Je voudrais bien aussi avoir le coin où j'avais installé mon gourbi, au beau milieu de mon jardin, les meilleures terres, et pas loin de la route. Et puis encore la source... Ah! la source, Monsieur!... je savais si bien m'en servir; je ne laissais pas perdre une goutte d'eau, et c'est de l'or que cette eau-là!... Puis, je voudrais encore...

Son conseiller l'arrêta; il aurait, de proche en proche, voulu les quatre-vingt-dix hectares, le canton, la province, et l'Algérie tout entière.

La fin à la prochaine livraison.

Je ne sais pas de condition plus défavorable pour la pureté de l'âme que la saleté physique.

Mme Beecher Stowe.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

LA LOCOMOTIVE.

Suite. — Voy. p. 19.

Après avoir donné à nos lecteurs un aperçu des progrès réalisés dans la construction des machines locomotives, nous allons essayer de leur expliquer aussi clairement que possible le mécanisme d'une locomotive. Dans notre siècle, chacun doit posséder au moins quelques notions sur la construction de cet admirable moteur, que les nations modernes regardent avec raison comme étant désormais l'un des principaux éléments de leur richesse.

La figure 1 (p. 92) représente une *coupe longitudinale* de la locomotive; c'est-à-dire que si l'on suppose la machine coupée en deux parties égales, suivant sa longueur, de manière à laisser voir les détails intérieurs, la figure 1 représentera l'une de ces deux moitiés.

Les figures 2 et 3 sont, au contraire, des coupes transversales. Pour bien comprendre ces figures, il suffit d'admettre qu'on a coupé la machine par le travers, à l'arrière pour la figure 1, à l'avant pour la figure 2.

C'est à l'arrière, comme chacun sait, que se trouve la *boîte à feu*, c'est-à-dire l'espace qui contient le foyer. La figure 2 représente donc la boîte à feu, ou le foyer.

A l'avant se trouve, au contraire, la *boîte à fumée* (fig. 3). C'est l'espace où viennent se réunir la fumée du foyer et la vapeur qui a servi à faire mouvoir la machine. La fumée, mélangée de vapeur, se rend ensuite dans la cheminée.

On distingue, dans une machine locomotive, trois parties essentielles :

1° L'*appareil producteur de la vapeur* (chaudière, foyer, pompe alimentaire, etc.).

2° Le *récepteur*, c'est-à-dire la partie qui *reçoit* l'action de la vapeur venant du producteur. Le récepteur consiste essentiellement en deux pistons auxquels la vapeur imprime un mouvement de va et vient.

3° L'*appareil de transmission*; c'est le mécanisme qui sert à *transmettre* aux roues le mouvement des pistons.

Nous allons décrire successivement chacune de ces trois parties.

1° *Appareil producteur de la vapeur.*

« La locomotive, c'est la chaudière », a dit Arago; et ce mot est devenu célèbre à juste titre, car il est impossible de mieux exprimer ce fait fondamental : que la puissance de la machine augmente rapidement avec la quantité de vapeur que peut produire la chaudière dans un temps donné, et que cette quantité dépend elle-même de la forme de la chaudière.

Pour produire en peu de temps la plus grande quantité de vapeur possible, il faut que la chaudière possède une très-grande *surface de chauffe*, c'est-à-dire qu'elle offre à l'action directe de la chaleur du foyer et de la flamme du combustible une surface aussi étendue que possible.

La chaudière tubulaire, inventée par notre compatriote Seguin, satisfait complétement à ces conditions; elle a été adoptée par Stephenson en 1829, et elle est devenue l'organe essentiel de la locomotive.

On peut distinguer trois parties principales dans l'appareil producteur de la vapeur.

Ces trois parties sont nettement indiquées dans la figure 1.

A est le foyer, ou la *boîte à feu*.

B est le *corps cylindrique*, ou la chaudière proprement dite.

C est la *boîte à fumée*, qui se termine par la cheminée V de la locomotive.

Le foyer A est complétement entouré d'eau sur trois de ses faces (la face supérieure, celle de droite et celle de gauche). La partie inférieure est occupée par la grille et par le combustible, qui est ordinairement le coke. Cependant, pour les trains de marchandises, on chauffe maintenant la plupart des locomotives à la houille.

Dans la partie postérieure se trouve la porte A′ (prononcez A *prime*) du foyer, par laquelle le chauffeur jette le combustible dans le foyer.

Vis-à-vis la porte, c'est-à-dire dans la paroi antérieure du foyer, nous trouvons les orifices des cent soixante-quinze tubes qui traversent la chaudière dans toute sa longueur. Ces orifices sont indiqués sur la figure 2.

Les tubes sont entourés de tous côtés par l'eau de la chaudière, et comme ils livrent passage à la flamme et aux gaz chauds provenant du foyer, on voit qu'ils représentent une énorme surface de chauffe.

Dans la figure 3, on aperçoit les orifices antérieurs de ces cent soixante-quinze tubes de laiton qui sont très-solidement adaptés dans les plaques qui terminent le corps cylindrique à ses deux extrémités.

Au sortir des tubes, les produits de la combustion se rendent dans la boîte à fumée C, et de là dans la cheminée V.

Mais la hauteur de cette cheminée serait tout à fait insuffisante pour donner un tirage assez énergique. Pour obtenir ce tirage, on fait arriver dans la cheminée, par deux tuyaux T, T, qui viennent se réunir en U, la vapeur qui a servi à faire mouvoir la machine.

Cette méthode fort simple donne un tirage tellement puissant que le combustible brûle très-rapidement dans le foyer; on est même souvent obligé de modérer ce tirage au moyen d'un régulateur formé de deux valves qu'on peut éloigner ou rapprocher à volonté, au moyen d'une tige U' (fig. 3) placée extérieurement. On obtient ainsi un *échappement variable*, c'est-à-dire que le jet de vapeur prend une vitesse plus grande quand les deux valves sont plus rapprochées, et augmente d'autant plus le tirage.

Au sommet du dôme placé au-dessus du foyer (fig. 1 et 2) vient aboutir le tuyau de prise de vapeur EEE. Ce tuyau prend ainsi la vapeur à une grande distance du niveau de l'eau dans la chaudière, précaution nécessaire pour que la vapeur soit *sèche*, autrement dit, qu'elle ne renferme pas de gouttelettes d'eau en suspension.

Le mécanicien peut ouvrir ou fermer plus ou moins l'orifice du tuyau de prise de vapeur en tournant à droite ou à gauche une manivelle G (fig. 1) qui agit au moyen de leviers de renvoi H sur un registre F (fig. 1 et 2), lequel réduit à volonté l'ouverture du tuyau E.

La chaudière porte encore divers organes accessoires :

Une soupape de sûreté I (fig. 1 et 2), chargée par un

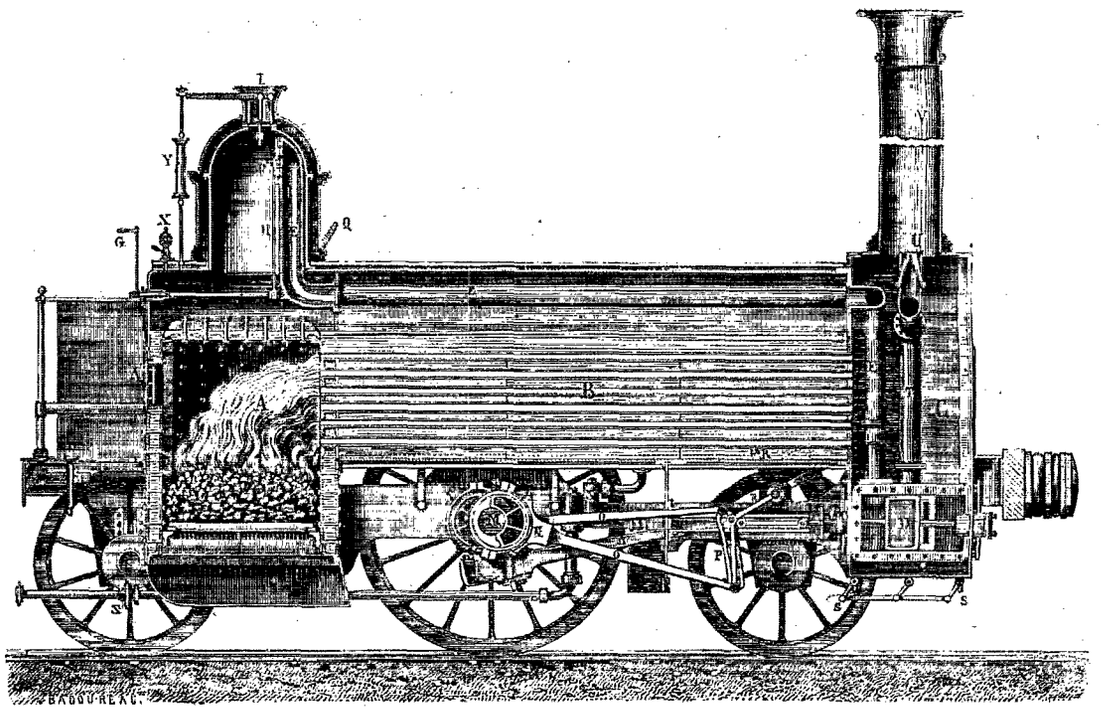


Fig. 1. Coupe longitudinale d'une locomotive.

levier qui agit par une de ses extrémités sur un ressort placé dans une boîte Y. La quantité plus ou moins grande dont fléchit ce ressort est indiquée par une aiguille; elle fait connaître la pression de la vapeur. Si cette pression dépassait la limite réglementaire, le levier se soulèverait, et la vapeur s'échapperait par la soupape.

Un manomètre métallique placé sous les yeux du mécanicien. Cet instrument (qui n'est pas représenté sur la figure) indique la pression plus exactement que le précédent.

Un sifflet X, dans lequel le conducteur peut faire arriver un jet de vapeur en tournant un robinet placé immédiatement au-dessous. La vapeur s'échappe par une fente circulaire, et vient frapper les bords d'un timbre qu'elle fait vibrer très-énergiquement en produisant ce son strident bien connu de tous les voyageurs.

Enfin, au-dessous du foyer sont placés les tuyaux Z', Z', de la pompe alimentaire, qui vient puiser l'eau dans le tender, et la refoule dans la chaudière. La pompe est mise en mouvement par la machine elle-même; ses dimensions sont calculées de telle sorte que la quantité d'eau qui entre dans la chaudière pendant un temps donné soit à peu près égale à la quantité d'eau réduite en vapeur pendant le même temps.

Cette disposition permet de maintenir le niveau de l'eau dans la chaudière à une hauteur à peu près constante. Le conducteur peut d'ailleurs s'assurer de la position du niveau au moyen de deux robinets placés sous sa main : l'un, qui est au-dessous du niveau, doit toujours donner de l'eau; l'autre, qui est au-dessus, doit toujours laisser échapper de la vapeur. Un tube de verre communiquant avec la chaudière indique aussi à chaque instant la position du niveau.

2° *Appareil récepteur.*

C'est à l'avant de la locomotive, à la partie inférieure de la boîte à fumée, que se trouve l'appareil récepteur, composé principalement de deux cylindres à vapeur contenant deux pistons (fig. 1 et 3).

Au bas de la boîte à fumée, le tuyau de prise de vapeur EEE se bifurque (fig. 3), et porte la vapeur tantôt dans la partie droite, tantôt dans la partie gauche du récepteur.

Ces deux parties de l'appareil récepteur étant identiques, nous allons décrire seulement l'une d'elles, celle de gauche, par exemple, et ce que nous dirons sur cette partie s'appliquera exactement à l'autre.

La vapeur arrive d'abord dans une boîte contenant un organe de distribution qu'on appelle un tiroir. Cet organe

a la forme d'une cuiller munie de rebords aplatis s'appliquant exactement sur le côté du cylindre à vapeur. C'est le tiroir qui permet d'introduire la vapeur tantôt à droite, tantôt à gauche du piston, et, par conséquent, de le faire mouvoir dans un sens ou dans l'autre. Dans la figure 1, D représente le tiroir.

Comme il est très-important de se faire une idée exacte du jeu du tiroir, nous l'avons représenté dans les deux positions qu'il occupe successivement (première position, fig. 4; seconde position, fig. 5). Ce mouvement alternatif est donné au tiroir, par la machine elle-même, au moyen de la tige *f* que porte le tiroir.

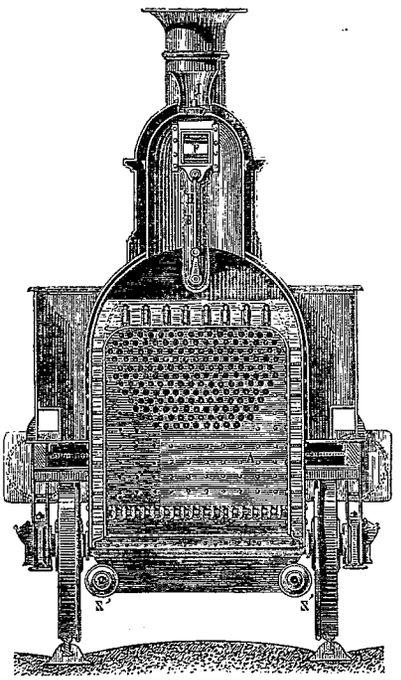


Fig. 2. Coupe transversale par la boite à feu.

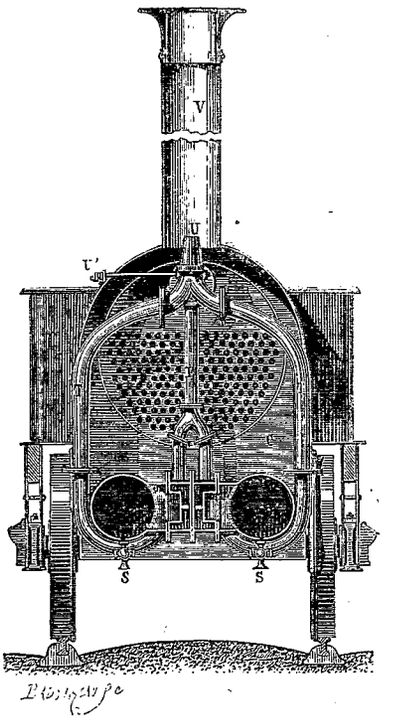


Fig. 3. Coupe transversale par la boîte à fumée.

Considérons d'abord le tiroir dans sa première position (fig. 4). Dans cette figure et dans la suivante, la direction que suit la vapeur est toujours indiquée par des flèches.

La vapeur arrive par le tuyau de prise de vapeur EEE, dont l'extrémité est représentée en A sur la figure 4. Elle remplit aussitôt la boîte B qui contient le tiroir F, *mais sans pénétrer à l'intérieur de ce dernier;* elle sort ensuite de la boîte du tiroir par le conduit recourbé E, et arrive dans la partie D du cylindre à vapeur qui contient le piston P.

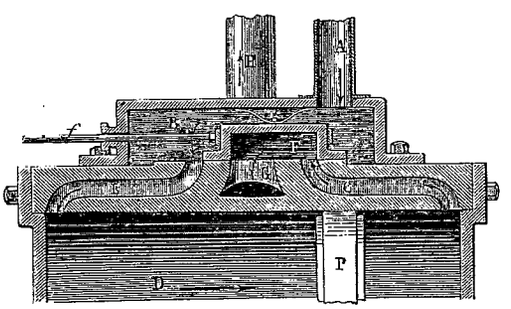


Fig. 4. Tiroir; première position.

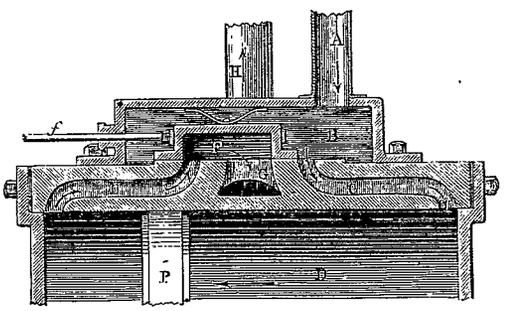


Fig. 5. Tiroir; seconde position.

La vapeur agira donc pour pousser le piston P de la gauche vers la droite.

Pendant ce temps, la vapeur qui se trouvait à droite du piston, et qui avait d'abord servi à le faire mouvoir en sens contraire, s'échappe par un conduit C, tout semblable à E, passe *dans l'intérieur du tiroir* F, et de là dans un conduit G qui se recourbe au-dessous du cylindre à vapeur. Enfin ce dernier conduit vient aboutir à un tuyau H qui n'est autre chose que l'un des deux tuyaux T (fig. 3) par lesquels la vapeur est lancée dans la cheminée.

En résumé, lorsque le tiroir occupe la première position (fig. 4), le piston parcourt toute la longueur du cylindre à vapeur en allant de gauche à droite, et, dans ce parcours, il chasse devant lui la vapeur qui se trouve à sa droite, et s'échappe dans la cheminée sans opposer de résistance au mouvement du piston.

A ce moment, la machine déplace le tiroir en le ramenant vers la gauche, à la position marquée par la figure 5. Tout se passe alors d'une manière exactement inverse, comme le lecteur peut s'en convaincre en suivant attentivement la marche de la vapeur au moyen des flèches indicatrices.

La vapeur arrive toujours par le tuyau A dans la boîte B qui contient le tiroir, *mais sans pénétrer dans l'intérieur de ce tiroir;* elle passe ensuite par le conduit C dans le cylindre à vapeur D, et pousse le piston P de la droite vers la gauche.

Pendant ce temps, la vapeur qui avait servi à faire mou-

voir le piston de gauche à droite est chassée par le conduit E dans l'intérieur du tiroir, et de là dans le conduit G qui mène à la cheminée.

Ainsi, la vapeur qui a produit son effet pour faire mouvoir le piston soit dans un sens, soit dans l'autre, s'échappe toujours au dehors en passant par l'intérieur du tiroir, tandis que la vapeur qui n'a pas encore servi circule en dehors du tiroir et passe dans l'un des conduits C ou E, suivant que le tiroir laisse à découvert l'une ou l'autre des ouvertures de ces deux conduits.

Cet ingénieux mécanisme du tiroir est une des plus remarquables inventions dues au génie du célèbre Watt.

Comme le récepteur se compose de deux cylindres et de deux pistons, chaque cylindre étant muni d'un tiroir (fig. 3), on conçoit que les tiges des deux pistons reçoivent un mouvement de va et vient; et le mouvement des tiroirs est réglé de telle façon que les pistons marchent toujours en sens contraires : l'un va de droite à gauche, par exemple, pendant que l'autre s'avance de gauche à droite.

Comme accessoires du récepteur, citons encore les *robinets purgeurs* S, S, que le conducteur peut manœuvrer à l'aide de leviers de renvoi. Ces robinets permettent de faire écouler l'eau qui provient de la condensation de la vapeur dans les cylindres aux premiers moments de la mise en marche, lorsque les cylindres ne sont pas suffisamment échauffés.

Ces robinets sont indiqués sur les figures 1 et 3.

3° *Appareil transmetteur.*

Le mouvement de va et vient des pistons se transmet à l'essieu M (fig. 1) qui porte les roues motrices. Cette transformation d'un mouvement de va et vient en un mouvement circulaire continu n'est pas particulière à la locomotive; on la rencontre dans une foule de machines vulgaires, telles que le rouet à filer, la meule du rémouleur, etc.

L'essieu M est doublement coudé. Les deux coudes sont en sens contraires, et chacun d'eux est entouré d'un anneau porté par une *bielle* L (fig. 1), c'est-à-dire par une tige qui reçoit le mouvement de va et vient de la tige d'un des deux pistons. L'essieu coudé tournera donc d'une manière continue, et entraînera dans son mouvement les roues motrices, qui font corps avec lui.

Enfin les roues, qui adhèrent fortement aux rails, puisqu'elles sont chargées d'une grande partie de l'énorme poids de la locomotive, ne peuvent tourner sur place, et font avancer la machine en se développant sur les rails; de sorte que si la roue motrice a 6 mètres de tour, à chaque tour de roue la locomotive avancera de 6 mètres le long des rails.

Par les temps de pluie et de verglas, il y a toujours du *temps perdu*, c'est-à-dire que les roues motrices tournent souvent sur place en glissant sur les rails. La même chose arrive quand la machine remorque un convoi trop lourd, ou qu'elle remonte une rampe trop inclinée. On conçoit même que si la machine était solidement attachée à un obstacle fixe, les roues tourneraient indéfiniment sur place.

Pour les machines destinées à remorquer de très-lourds convois, ou à remonter de fortes rampes (comme celle du Pecq à Saint-Germain-en-Laye), on augmente donc autant qu'on peut l'adhérence sur les rails. Dans certaines machines (locomotives Engerth; voy. p. 21), on a même réuni le tender à la locomotive, afin d'augmenter le poids de celle-ci.

L'essieu coudé qui donne le mouvement aux roues motrices porte deux *excentriques* N, N, lesquels, au moyen de deux bielles O, O, ou *barres d'excentrique*, transmettent le mouvement à la tige du tiroir. Cette dernière transmission se fait par l'intermédiaire d'un organe spécial P nommé *coulisse*. Le conducteur peut, à volonté, marcher *en avant* ou *en arrière*, en agissant sur cette coulisse au moyen de leviers de renvoi R, R, qui se terminent par une mannette Q placée sous sa main, à côté du dôme de prise de vapeur (fig. 1).

Nous ne pouvons décrire ici complétement le mécanisme de la coulisse; nous dirons seulement que ce mécanisme permet, *même pendant la marche*, de changer le sens du mouvement du tiroir en mettant la tige de ce tiroir en prise avec l'une ou l'autre des deux barres O, O.

Il est, du reste, facile de comprendre que si la position du tiroir est changée, la vapeur qui agissait sur le piston pour le faire mouvoir de droite à gauche, par exemple, aura maintenant un effet contraire. Par conséquent, la bielle qui reçoit le mouvement du piston agira aussi en sens contraire sur l'essieu coudé, et donnera un mouvement inverse aux roues motrices. — Chacun des deux tiroirs est ainsi manœuvré par deux excentriques et deux barres, qu'on peut substituer l'une à l'autre au moyen d'une coulisse.

La suite à une autre livraison.

VISITE A LA COMMUNAUTÉ DES FRÈRES MORAVES

A ZEIST, PRÈS D'UTRECHT.

Zeist est un charmant village, situé à deux lieues de la ville d'Utrecht, et que recommande particulièrement à l'attention du voyageur la maison de *Herrnhuters* ou frères Moraves, fondée depuis plus d'un siècle.

Les frères Moraves sont les descendants des Hussites, et se rattachent par eux à la secte des Vaudois. Après le concile de Bâle, où les sectateurs de Jean Huss étaient venus formuler leurs griefs et leurs réclamations, ceux qui n'acceptèrent pas les décisions du concile prirent la désignation de *frères unis*, ou *frères Moraves*, du nom de la Moravie, leur berceau. On sait l'agitation et les luttes que les hussites soulevèrent dans la Bohême, après la mort violente de leur chef. Poursuivis et traqués, ils semblaient à peu près définitivement anéantis, et les misérables restes de la secte erraient au hasard dans le pays, quand la protection d'un riche et noble Allemand, le comte Zinzendorf, leur rendit une nouvelle vie. En 1722, quelques Moraves, sous la direction de Christian David, étant venus se réfugier près de lui, il les accueillit, et leur céda, dans la haute Alsace, un emplacement où ils bâtirent le village d'Herrnhut (c'est-à-dire *garde de Dieu*), d'où ils ont conservé le nom de *Herrnhuters*, sous lequel on les désigne encore. Ce fut de 1746 à 1748 qu'un certain nombre des Moraves ainsi réunis en corps fondèrent l'établissement de Zeist, qui a de la sorte aujourd'hui pour le moins cent douze ans d'existence.

Lorsque le chemin de fer rhénan vous a conduit d'Utrecht à la station de Zeist-Driebergen, vous suivez, pendant une demi-lieue, une route délicieuse, bordée d'arbres et de propriétés particulières, qui se dirige vers le village. A peine avez-vous fait quelques pas dans la première rue de Zeist, que vous apercevez, sur la gauche, une longue et large avenue aboutissant à une grande maison qui en forme le fond, et des deux côtés de l'avenue, dont elle est séparée par une double rangée d'arbres et un étroit canal, une immense cour gazonnée autour de laquelle s'étend, sur trois faces, le *phalanstère* des Moraves. Les bâtiments de gauche sont spécialement destinés aux frères, et ceux de droite aux sœurs. On trouve également, dans les bâtiments de gauche, les boutiques, la pharmacie, la pension des garçons; dans les bâtiments de droite, l'église de la communauté, la demeure du pasteur général et la pension des filles. Non-seulement les sexes sont séparés, mais dans chaque sexe les individus qui ne sont point

mariés, et les veufs, aussi bien que les familles, habitent des quartiers distincts. Pour entrer dans quelque détail, que l'on suive, sur la gravure de la page 96, la ligne des bâtiments affectés aux sœurs, en commençant par la partie du fond : on rencontre d'abord, dans la petite aile qui fait retour sur l'avenue, le logement des veuves, puis, en tournant, celui des sœurs non mariées et sans famille, ou du moins qui n'ont pas leur famille à Zeist; ensuite, de chaque côté de l'église et du logis du pasteur, les maisons particulières des familles. Les bâtiments irréguliers qui font retour, en face du logement des sœurs non mariées, sont des fabriques et des ateliers. La disposition se répète à gauche pour l'autre sexe d'une façon analogue.

Les Moraves vivent en communauté, mais non pas, comme on le croit généralement, en communisme. Les familles ont leurs propriétés particulières. Les ouvriers célibataires reçoivent un salaire égal, mais peuvent s'enrichir plus ou moins, suivant leur esprit d'ordre et d'économie. C'est un lien surtout moral et religieux qui réunit les *Herrnhuters*, avec l'ensemble des règlements matériels que nécessite toute corporation. On a répandu sur eux les contes les plus faux et les plus ridicules, et j'ai vu de fantastiques gravures qui avaient la prétention de reproduire exactement leur costume. Or la vérité est que les frères Moraves sont habillés comme tout le monde, et que la seule particularité qu'on puisse signaler dans la mise des sœurs, c'est leur petit bonnet blanc, plat et sans dentelles, rattaché sous le menton par un ruban dont la couleur indique leur âge ou leur position : ce ruban est rouge pour les jeunes filles de quinze à dix-huit ans; rose de dix-huit ans au mariage, et jusqu'à la mort si elles ne se marient pas (ce qui arrive assez souvent, en dépit des *Guides* qui assurent que c'est une espèce de honte pour les Moraves de ne point se marier); bleu pendant la durée du mariage; blanc pour les veuves. Mais comme ce bonnet est presque toujours recouvert d'un chapeau, il en résulte qu'il est à peu près impossible de reconnaître une sœur Morave d'une autre femme lorsqu'elle passe dans la rue. Ce n'est guère que dans leur église qu'on peut juger de l'effet du costume, car l'usage et les règlements exigent que les sœurs, à moins d'une maladie qui les force à se mieux couvrir la tête, assistent aux exercices en bonnet.

Les pasteurs aussi n'ont plus maintenant rien de spécial dans leur costume, sauf pour donner la cène : ils portent alors une longue robe blanche, avec une ceinture très-large, de même couleur, et de grandes manches pendantes.

Il y a un pasteur général, marié, pour toute la communauté, et un pasteur spécial pour les frères, qui ne peut être marié. Outre la grande église dont le campanile s'élève au milieu des bâtiments de droite, chaque sexe a sa petite église spéciale : c'est une chambre très-simple et très-propre, qui n'a rien de particulier que les cadres apposés sur le mur avec des devises religieuses en allemand, et dans le fond une inscription commémorative du grand incendie de 1855, qui détruisit le magasin des cotons où était entassée une quantité considérable de marchandises, et commençait à gagner l'église des frères quand on parvint à l'éteindre.

Les Moraves ont adopté la confession d'Augsbourg; mais c'est plutôt dans la morale que dans le dogme qu'ils font consister l'unité de leur foi. Ils ont les fêtes religieuses protestantes, et, en outre, quelques-unes qui leur sont particulières. Du reste, en voici l'énumération rapide : le 4 mai, fête des sœurs non mariées; le 4 juin, fête des jeunes filles de quinze à dix-huit ans : il n'y a pas de cène pour elles; le 9 juillet, fête des jeunes gens du même âge; le 13 août, grande fête de toute la communauté, avec une cène où les étrangers sont admis; le 17 août, fête pour les enfants des deux sexes au-dessous de quinze ans; le 29, pour les frères non mariés; le 7 septembre, pour les frères et sœurs mariés; le 20 octobre est une fête particulière à la communauté de Zeist; le 13 novembre, grande fête et grande cène pour tout l'établissement. A chacune de ces fêtes, excepté à celle des jeunes gens et des jeunes filles qui n'ont pas dépassé leur dix-huitième année, il y a dans la grande église, à trois heures de l'après-midi, une assemblée où l'on distribue aux assistants de petits pains ronds avec des tasses de thé, comme un symbole d'union fraternelle.

Le jeudi saint est jour de grande cène, et on se réunit trois fois à l'église, de même que le vendredi saint, jour où tout travail est interdit. A Pâques, la communauté s'assemble au cimetière dès cinq heures et demie du matin, et y fait des prières accompagnées de chants.

Pendant les quatre dimanches de l'Avent, et les mercredis, à sept heures du soir, il y a musique, chœurs, orchestre à l'église, pour exprimer l'allégresse de la prochaine venue du Sauveur, qui, dans la croyance des Herrnhuters, a complétement et absolument effacé par sa mort la tache originelle de l'homme. Le 24 décembre, à la même heure, la même assemblée se renouvelle à l'église, et cette fois la musique est accompagnée d'une distribution de thé et de petits pains. Les Moraves fêtent d'une façon toute particulière la solennité de Noël : c'est un usage, ce jour-là, entre les frères et les sœurs, de se faire des cadeaux réciproques, et l'arbre de Noël est en vogue, comme en Angleterre, dans les familles de la communauté.

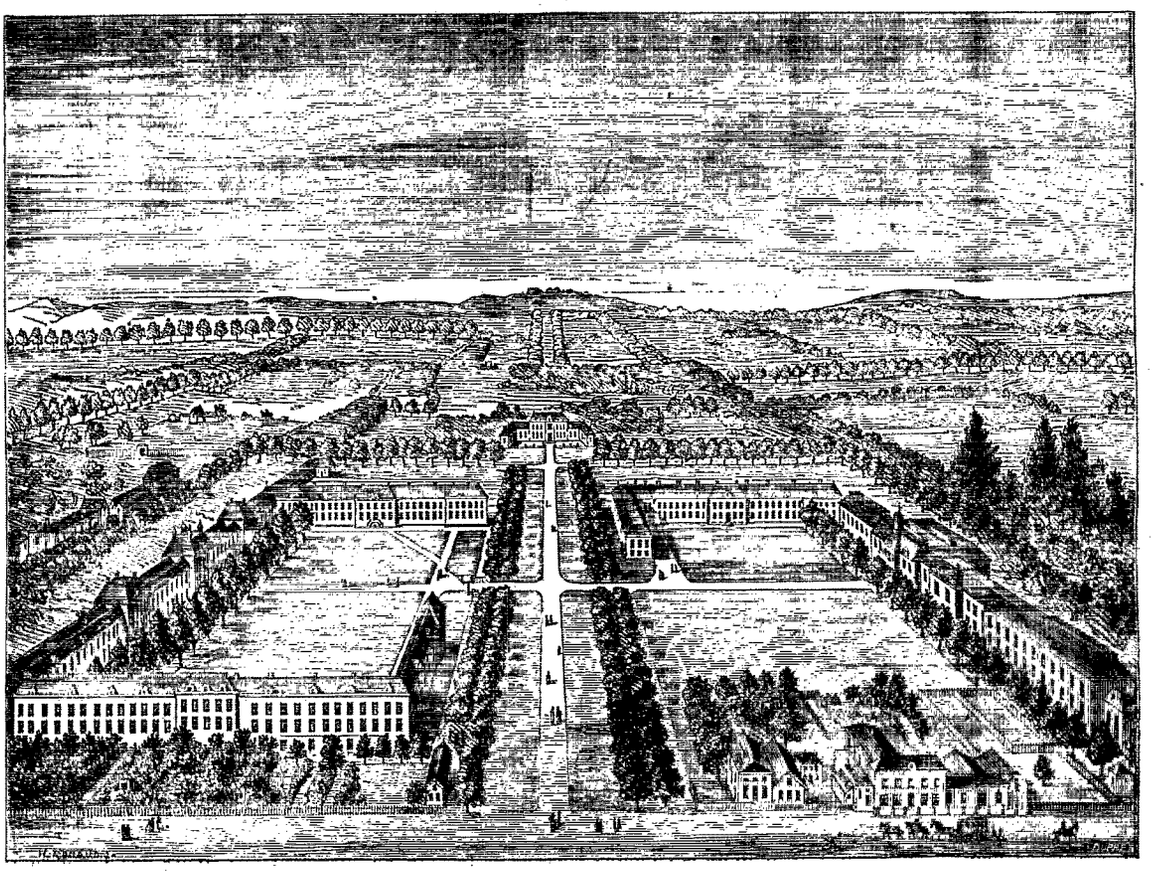
Chaque soir, à sept heures, on se réunit à l'église : on y chante ou l'on y explique la Bible, ou l'on y fait une lecture pieuse, un discours, etc. Chaque dimanche, trois de ces assemblées ont lieu, avec les mêmes exercices, qui généralement ne durent pas plus d'une demi-heure, et qu'on a soin d'alterner d'une réunion à l'autre.

Les jours de fête, un concert de trompettes a lieu devant l'église, à huit heures du matin. La trompette est l'un des instruments favoris des Moraves, et elle joue particulièrement son rôle dans les enterrements, par allusion sans doute aux trompettes de la résurrection. Le mort est porté au cimetière sur les épaules de douze hommes; devant le cercueil marchent les enfants des pensions; derrière, la famille du défunt, puis les frères, et en dernier lieu les sœurs, car la communauté tout entière assiste à la cérémonie.

J'ai visité le cimetière, qui s'étend derrière la partie du bâtiment réservé au logement des sœurs non mariées. Il est divisé par des bandes de gazon en tranches égales où s'alignent, pour tous monuments, des pierres posées à plat, qui portent le nom du défunt, le lieu et la date de sa naissance et de sa mort. Deux ou trois de ces tombes, appartenant à des familles plus fortunées, ont au centre une plaque de marbre blanc : c'est toute la distinction que l'usage tolère. Les enfants mort-nés sont désignés dans ces inscriptions par le prénom de *Beatus*, ce qui est la conséquence naturelle de la croyance des Moraves que la faute originelle a été absolument abolie par la mort du Christ. La communauté fait les frais des funérailles pour ceux de ses membres qui ne sont pas riches. Ce cimetière n'a rien de lugubre : c'est un lieu de promenade pour les frères. On voit des bancs au tournant des allées et des berceaux dans les coins du mur.

Les Herrnhuters vivent assujettis à une discipline commune, garantie par une pénalité toute morale, qui parcourt les trois degrés de la réprimande, de l'exclusion de la cène et de l'expulsion, momentanée ou définitive, de la communauté. A cinq heures du matin, la cloche sonne le réveil dans l'établissement des frères et des sœurs non

mariés; c'est la règle, quoiqu'on ne soit pas forcé de se lever aussitôt, ni même de se rendre à l'assemblée qui a lieu pour chaque sexe dans son église spéciale à six heures du matin. Mais la plupart des membres se conforment à la coutume. Il y a également des heures fixées pour l'entrée dans les ateliers. Les portes se ferment, autant qu'il m'en souvient, à dix heures du soir; néanmoins, un gardien veille pour ouvrir aux retardataires. Quand un membre veut se marier, il faut qu'il en demande la permission au pasteur, et prouve au directoire qu'il a la fortune et les ressources nécessaires pour nourrir une famille. Il ne pourrait s'unir à une personne d'une autre religion sans sortir de la communauté, à moins que cette personne ne consentît à entrer elle-même dans la petite famille des frères. Tous doivent résider dans l'établissement : quelques exceptions, très-rares, sont motivées par des cas exceptionnels; c'est ainsi qu'une auberge de Zeist, à l'entrée de l'avenue qui conduit au Herrnhuter, est tenue par un Morave, et qu'une famille de quatre frères, dont l'industrie n'eût pu s'exercer dans l'intérieur de la maison, s'est établie à Utrecht; mais ce sont à peu près les seuls exemples que j'aie pu recueillir. Les frères couchent dans des dortoirs communs et habitent, le jour, dans des chambres, au premier étage, qu'ils se partagent à quatre. Il y a là autant de commodes et de placards, autant de chaises autour de la longue table, que d'habitants. Ces chambres sont d'une simplicité extrême : souvent un portrait du comte Zinzendorf en forme la seule décoration. Le pasteur et le directeur particuliers des frères, qui ne sont pas mariés, on s'en souvient, possèdent chacun deux chambres, et



Vue de la Communauté des frères Moraves, à Zeist, près d'Utrecht (Néerlande).

couchent chez eux. Les frères et sœurs non mariés s'approvisionnent à la cuisine de l'établissement, moyennant un prix déterminé pour chaque portion, et peuvent emporter leur repas dans leurs chambres.

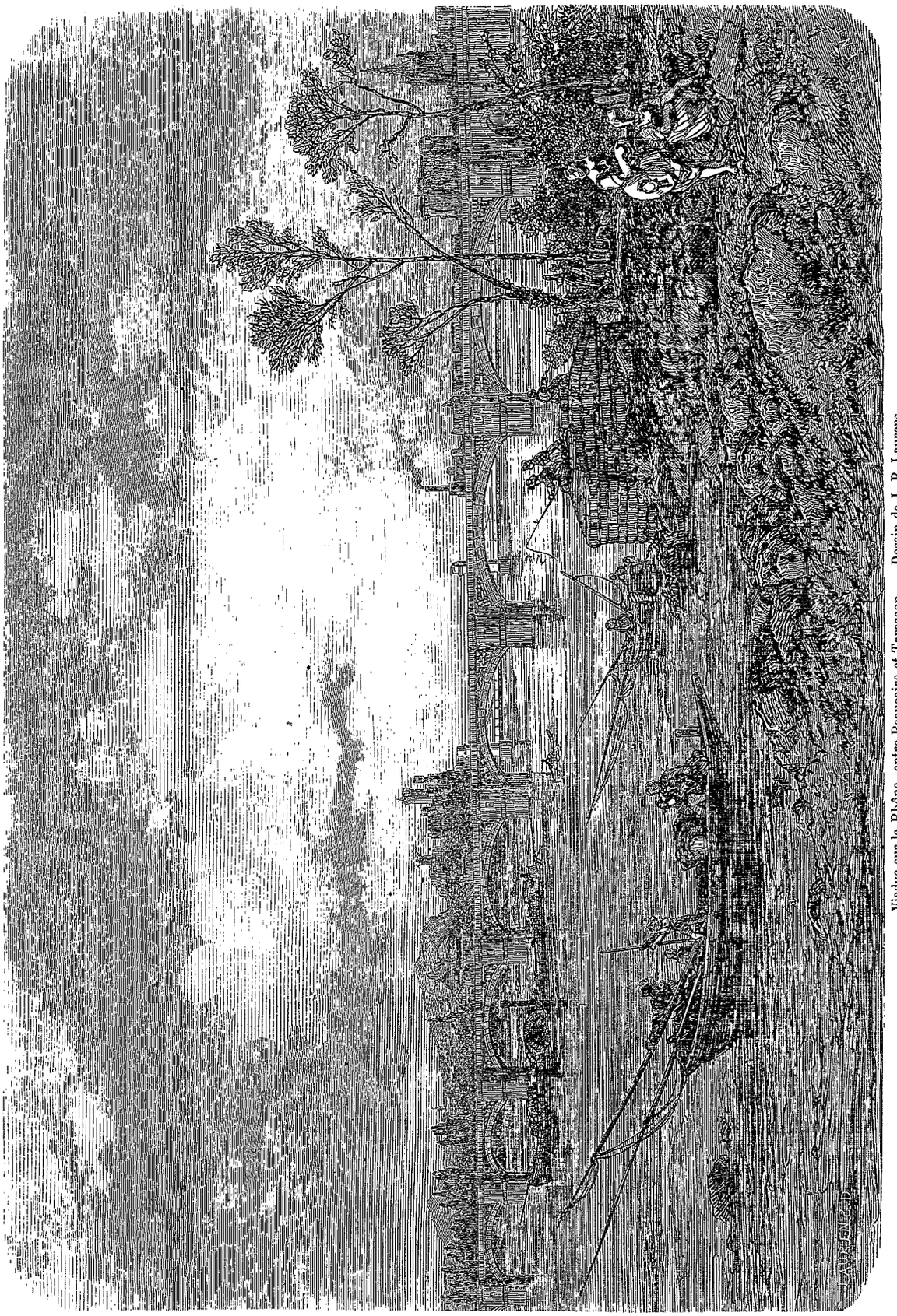
La communauté est assez riche. Quelques terrains attenant à la maison, mais, en somme, peu étendus, lui appartiennent. C'est à l'industrie et non à l'agriculture qu'elle demande ses ressources. Tous les frères célibataires sont ouvriers et travaillent dans des spécialités diverses, fabriquant en partie ce dont la communauté a besoin. Dans le côté gauche de l'établissement, une foule de chambres séparées forment autant de petites boutiques où sont continuellement exposés en vente les objets confectionnés par eux et d'autres achetés au dehors; on y trouve de tout : de la librairie, de la papeterie, des jouets, des effets d'habillement, de l'orfévrerie, de menus objets de fantaisie, etc. La ferblanterie de l'établissement est tout spécialement renommée, et d'ailleurs tous les produits qui en sortent se recommandent par la conscience et le soin du travail. Aux ressources de la vente, dont les visiteurs de passage sont les principaux clients, se joignent, pour la maison, celles des contributions volontaires, et surtout les tributs imposés à chaque membre, tributs qui varient suivant les saisons et les circonstances. Pour un frère célibataire, indépendamment du prix qu'il paye pour ses repas, l'impôt est d'environ trois florins toutes les quatre semaines (treize fois par an), et plus pendant l'hiver à cause des frais supplémentaires de l'éclairage et du chauffage. C'est au directeur qu'il appartient de déterminer tout cela.

Les frères se tutoient entre eux et les sœurs aussi, comme les quakers; mais le tutoiement n'est pas en usage d'un sexe à l'autre.

Les Moraves de Zeist, doux, polis, probes, religieux, de mœurs pures, sont tous Allemands d'origine et parlent entre eux la langue allemande; il n'y a pas un seul Hollandais dans la communauté, sauf parmi les domestiques.

VIADUC DU CHEMIN DE FER DE LYON A LA MÉDITERRANÉE

ENTRE TARASCON ET BEAUCAIRE.



Viaduc sur le Rhône, entre Beaucaire et Tarascon. — Dessin de J.-B. Laurens.

Le sol du monde antique est couvert de ruines qui donnent la plus haute idée de l'état des arts et des sciences dans ces temps reculés que nous sommes portés à considérer comme l'enfance de la civilisation. Les pyramides et les temples de l'Égypte, les amphithéâtres ou les aqueducs romains, les cathédrales du moyen âge, étonnent notre ima-

gination et semblent devoir humilier le présent. Mais non! notre temps laissera aussi des monuments qui témoigneront de découvertes et de progrès prodigieux dans la science et dans l'industrie, progrès qui modifieront l'état social plus que ne l'a jamais fait toute autre influence. Les plus remarquables de ces monuments, dont plusieurs dépassent de beaucoup ceux qu'on appelait *travaux* des Romains, sont aujourd'hui les tunnels et surtout les viaducs des chemins de fer. La publicité des journaux a fait connaître les ponts de Cologne, de Kehl, de Bordeaux. L'*Almanach du Magasin pittoresque* a donné l'image du fameux pont Britannia qui lie la province de Galles et l'île d'Anglesey, en traversant le détroit de Menay, et qui a coûté 12 500 000 francs. Des ouvrages spéciaux ont expliqué les moyens ingénieux inventés et employés pour mener à bonne fin des constructions d'une exécution aussi difficile.

Nous avons voulu ajouter à l'illustration de ces monuments l'image du viaduc posé sur le Rhône pour le service de la rive droite du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée.

Ce viaduc, formé d'arches en fonte, a coûté cinq années de travaux et 6 500 000 francs de dépense. Il a été livré à la circulation le 17 juillet 1852.

Ceux de nos lecteurs qui, par leurs connaissances spéciales, pourraient apprécier convenablement les difficultés vaincues dans cette construction et toutes les considérations auxquelles elle a donné lieu, trouveront un grand intérêt à la lecture du rapport imprimé dans les *Annales des ponts et chaussées*, en mai et juin 1854.

Comme les grands viaducs de Cologne et de Menay, celui de Tarascon se trouve placé dans un milieu des plus pittoresques. La vue des châteaux bâtis au moyen âge sur les rives du Rhône est une des plus belles que puisse rencontrer l'œil du voyageur promené en wagon dans le midi de la France.

— Ne pas croire aux maux d'autrui, pour n'avoir pas à les soulager, est la méthode de quelques-uns; en déplorer le trop grand nombre, pour s'exempter d'en secourir aucun, celle de quelques autres.

— Certaines gens n'ont de probité que jusqu'au moment où il vaut la peine d'en manquer : honnêtes en détail, il semble qu'ils se réservent de devenir malhonnêtes en gros.

— L'unité de la vie est moins encore dans la fixité des opinions que dans leur inaltérable sincérité.

— Même en jouissant d'un bien, on regrette souvent le temps où on le désirait. J. Petit-Senn.

LES AVENTURES D'UN COLON ALGÉRIEN.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 34, 54, 59, 70, 82, 90.

Rose était satisfaite de rentrer dans son ancien rôle de protectrice de Thomas. Elle trouvait son frère si changé! elle admirait de si bon cœur et si sincèrement ce que le travail avait apporté d'amélioration dans cette nature rebelle autrefois à tout frein, à toute gêne!

Les démarches du maître de Thomas avaient eu un bon résultat. On ne prenait au pauvre garçon que vingt hectares et la moitié de l'eau de la fontaine. On lui laissait le marabout et le jardin avec le gourbi. Thomas ne se possédait pas de joie.

— Du calme, du calme; sans cela, vous ne ferez rien de bon, lui dit son protecteur : vous avez de la terre, mais point d'argent; or, sans argent, point de troupeau; sans troupeau, point d'engrais; sans engrais, point de récolte. C'est donc à peu près comme si vous n'aviez rien.

Thomas baissa l'oreille. Le petit paquet de Martin, qu'il caressait au fond de sa poche, lui brûlait la main.

— A votre place, continua son protecteur, je vendrais mes soixante-dix hectares et j'en achèterais de quoi faire une belle et bonne culture maraîchère ici près.

— C'est vrai, soupira Thomas; mais ce n'est pas là que j'ai connu mon bon père Hadj-Mohammed...

— Alors, cherchez-vous un associé, un associé travailleur qui ait de l'argent et point de terre.

Thomas ne pouvait prendre une résolution. Il lui semblait qu'il y aurait de sa part ingratitude, monstruosité, à vendre le marabout d'Hadj-Mohammed. Il sortit le paquet de Martin, il en raconta l'histoire, il n'omit même pas ses précédentes tentations.

— Mais, dit-il, maintenant qu'il est bien certain que je suis propriétaire, ne pourrais-je pas... en attendant que le frère...

Le fonctionnaire lui prit le paquet et dit :

— Nous remettrons cela, s'il vous plaît, à M. le curateur aux successions vacantes.

— Mais, s'écria Thomas, si le frère ne se trouve pas, c'est moi qui hérite!

— Le défunt ne vous l'a pas dit. Si le frère ne se trouve pas, c'est tout le monde qui hérite, et voler tout le monde, voler le trésor public, c'est absolument voler chaque Français en particulier.

Thomas se tut. Ce mot, prononcé par un si honnête homme, lui était allé au cœur.

Deux jours après, il n'était pas encore décidé à vendre ou à garder.

Il était allé se promener du côté de Stora, charmant village grimpant, de l'autre côté de la baie, le long d'une petite gorge abritée du sud et du nord. L'idée d'y établir un jardin, dont les légumes et les fruits auraient un débouché certain, lui souriait par moments. Il avait sa dose d'incertitude dans le caractère. Il n'était pas non plus dénué d'imagination, et il bâtissait, comme tout cerveau chauffé par le soleil africain, ses fantastiques châteaux en Espagne. Il n'était pas d'ailleurs éperonné par l'urgence d'un parti à prendre. Rose avait remis ses vêtements en état, et il se sentait un protecteur puissant : il n'aurait fallu qu'un peu plus de bien-être pour le replonger dans son ancienne paresse.

Après avoir gravi les hauteurs de Stora, il s'était assis et considérait, en face de lui, Philippeville et sa baie, parsemée de capricieuses barques à la blanche voile, traversée incessamment par de lourds chalands transportant les masses de marchandises des navires ancrés dans la mauvaise rade de Stora au misérable épi en charpente qui sert de débarcadère à Philippeville, grand entrepôt commercial de la plus riche des trois provinces.

Deux pattes se posèrent sur ses épaules et une tête de chien se frotta joyeusement à son visage : c'était Pluton. Il n'était pas seul. Il précédait un homme mis assez pauvrement à l'européenne et qui paraissait appesanti par les fatigues plus que par l'âge. Thomas reconnut M. Ferrand, son ancien patron, et s'en fit reconnaître. Celui-ci avait perdu ses allures dégagées d'autrefois. Il avait toujours été convenable avec son serviteur; mais il lui tendit la main avec une affabilité qui était toute une révélation sur sa situation présente.

On était alors en 1847, année de crise, année fatale, où les spéculateurs qui étaient venus dans l'Afrique française de 1840 à 1845, et y avaient exagéré la valeur vénale des terres et des maisons, durent liquider leur position et se trouvèrent ruinés. Il ne restait plus à l'ancien maître de Thomas que de nombreux procès et quelques milliers de francs. Il avait couru les trois provinces, cherchant par-

tout, mais en vain, quelque hardie opération à tenter avec les indigènes, puisqu'il n'y avait plus rien à tirer des colons. C'était pendant ces courses que Pluton lui avait été volé dans le voisinage de Constantine.

— Et vous, que faites-vous? dit-il à Thomas.

— Moi? Je suis propriétaire de soixante-dix hectares de bonnes terres, et je cherche un associé qui m'apporte de l'argent.

— Vous faut-il beaucoup?

— Non. Je sais comment, avec de la prudence, on peut réussir ici avec peu de capital.

— Allons dîner et nous causerons. Je suis las d'acheter et de revendre.

Les transactions entre particuliers se nouent et se dénouent rapidement en Algérie. Huit jours après cette rencontre, Thomas et son ancien patron étaient établis au marabout d'Hadj-Mohammed. Le maître de Rose avait pris soin de rédiger le contrat de leur association de manière à ce qu'elle pût se dissoudre sans entraîner la ruine ni de l'une ni de l'autre des parties. Le marabout était relevé de ses ruines et servait à l'habitation de Rose et d'une jeune fille indigène que sa maîtresse lui avait confiée pour l'aider. Son frère et M. Ferrand s'étaient logés dans le gourbi agrandi, consolidé, transformé en une chaumière commode.

Tous les efforts ne produisaient pas de merveilleux résultats, toutes les saisons n'étaient pas favorables, tous les marchés ne donnaient pas des prix avantageux; mais on vécut d'abord, puis on réalisa des bénéfices; plus tard on s'élargit à droite et à gauche au moyen d'acquisitions faites aux concessionnaires de l'administration : la ferme du marabout fut citée comme un modèle.

M. Ferrand avait pris goût à son nouveau métier. Cependant, il y avait toujours en lui du vieil homme. Si Thomas l'avait écouté, ils auraient plus d'une fois couru le risque d'improviser une fortune ou une misère complète. Il était chargé de la vente des récoltes et avait eu ainsi l'occasion de nouer des relations à Constantine. Il en revint un jour marié à la fille d'un juif très-riche. La désunion se mit entre les associés; ils se séparèrent, et Thomas ne regretta que Pluton, qui mourut fort peu de temps après. Cependant la prudente Rose, s'apercevant que le voisinage du ménage Ferrand faisait rêver Thomas, se donna pour belle-sœur l'orpheline qu'elle avait amenée. Cette orpheline, petite-fille d'un bey de Constantine, tenait aux plus aristocratiques familles du pays et n'en était ni plus fière, ni plus riche. Quant à Rose, elle n'était plus jeune, la saison des illusions était passée pour elle; elle avait éprouvé de grandes douleurs, elle craignit de s'y exposer de nouveau, et resta veuve.

JEAN SANS-TERRE.

Jean, quatrième fils de Henri II Plantagenet, fut un des plus tristes rois de l'Angleterre. Son caractère « léger, licencieux et perfide » éclata de bonne heure. « Son père l'avait envoyé en Irlande, afin de concilier à tout prix les habitants de cette nouvelle et importante contrée qui venait d'être réunie à la couronne. Dans cette grave circonstance, les « chieftains » s'empressèrent de venir au-devant du fils du roi, et de lui offrir leurs hommages et le baiser de paix; mais, au lieu de les recevoir avec bienveillance, Jean et ses courtisans, encore plus pétulants que lui, ne surent pas résister à la tentation de tirer ces chefs par leur longue barbe, outrage qui, comme ils auraient dû s'y attendre, fut vivement ressenti par ces dignitaires. » (Walter Scott.) Très-aimé de son père, il lui resta d'abord fidèle; mais l'exemple de ses frères, sans cesse mécontents, l'entraîna dans la révolte de Richard, le seul de ses frères qui survécût. La nouvelle de sa trahison fut pour son père, vieux et malade, le coup de la mort

Richard, devenu roi, le combla de faveurs, et lui donna sept comtés avant de partir pour l'Orient. Jean était, jusque-là, demeuré sans apanage, et, malgré la libéralité fraternelle, il garda le nom de Jean Sans-Terre. D'ailleurs, ses possessions nouvelles ne lui suffisaient pas; il désirait la régence : aussi fit-il tout, durant la croisade, pour en dépouiller l'évêque d'Ely. Il réussit à se faire remettre les clefs de tous les châteaux royaux. De concert avec Philippe-Auguste, il tenta de prolonger l'absence de son frère, prisonnier en Autriche (1192); ses agents proposaient à l'empereur, pour une captivité perpétuelle, le prix que Richarrd offrait pour sa liberté. « En même temps, il fortifiait son parti dans le royaume, dont, en cas de mort du roi, il comptait disputer la succession au légitime héritier, Arthur de Bretagne, fils de Geoffroy, son frère aîné. Il s'attacha aisément tous ceux qui avaient des raisons de craindre le ressentiment de Richard, et aussi la classe nombreuse de ces gens qui bravent les lois, et que les croisades ramenaient dans leur patrie, imbus des vices de l'Orient, appauvris, le cœur endurci, et qui plaçaient leurs espérances de butin dans une commotion intérieure et une guerre civile. » Selon W. Scott, que nous avons ici laissé parler, non dans son rôle de romancier, mais comme historien sérieux, Jean, lorsqu'il apprit le retour d'abord secret de Richard, lui envoya des assassins; mais cette criminelle tentative demeura sans résultat, et aussi sans preuves (1194). Abandonnant son parti à la merci de son frère, il s'enfuit en Normandie, près de Philippe-Auguste; puis, il trahit son allié. Il acheta l'impunité par le massacre de la garnison française d'Évreux, et courut se prosterner devant Richard qui débarquait. Sa mère, Éléonore, intercéda pour lui. « Je lui pardonne, dit le roi, et je désire oublier ses méfaits aussi aisément qu'il oubliera la grâce que je lui accorde. » Ainsi rentré en faveur, et désigné comme héritier du royaume, au mépris des droits d'Arthur, il monta enfin sur le trône qu'il avait tant convoité.

Le début de son règne fut troublé par la guerre et les dissensions. S'il obtint d'abord de Philippe-Auguste (Gaillon, 1200) un traité qui lui livrait son neveu et le délivrait d'un compétiteur dangereux, il mécontenta ses barons par son divorce avec Jeanne de Glocester et son mariage avec Isabelle d'Angoulême, déjà fiancée au comte de la Marche. Arthur s'échappa, et, armé chevalier par le roi de France, assiégea dans un château du Poitou sa grand'mère Éléonore, vieille furie qui n'avait pas laissé un moment de repos à Henri II. La tour où elle se défendait bravement allait se rendre, lorsque Jean survint et dispersa les assaillants (1202). Arthur, prisonnier, refusa d'abandonner ses droits, fut enfermé à Falaise, et disparut. Mourut-il de la main de son oncle, selon le bruit populaire, ou, comme Jean le fit répandre, se noya-t-il en s'échappant du château de Rouen? Shakspeare a supposé, dans une belle scène, que Hubert du Bourg fut chargé de le tuer :

Le Roi. Viens ici, Hubert... Je te dois beaucoup... Crois-moi, mon ami, ton dévouement est profondément gravé dans mon cœur. Donne-moi ta main. J'avais quelque chose à te dire; mais j'attendrai un moment plus opportun. Par le ciel! Hubert, je suis presque honteux de dire à quel point je t'estime... J'avais quelque chose à te dire. Mais laissons cela .. Si nous étions dans un cimetière, ou bien si tu pouvais me voir sans yeux, m'entendre sans oreilles... alors, en dépit des regards du jour et de sa vigilance importune, j'épancherais dans ton cœur le secret de mes pensées... Mais non, je n'en ferai rien. Et cepen-

dant, je t'aime, et je crois vraiment que tu m'aimes aussi.

Hubert. Tellement que, quoi que vous m'ordonniez, dût ma mort suivre l'acte, par le ciel! je le ferais.

Le Roi. Ne le sais-je pas bien? Mon cher Hubert, Hubert, Hubert! jette les yeux sur cet enfant. Écoute, ami... c'est un serpent sur mon chemin, et partout où mon pied se pose, sans cesse il est là, devant moi. Me comprends-tu? Tu es son gardien.

Hubert. Et je le garderai si bien, qu'il n'importunera pas Votre Majesté.

Le Roi. La mort!

Hubert. Sire?

Le Roi. Une tombe!

Hubert. Il ne vivra pas!

Et lorsque le meurtre accompli est soupçonné, le roi dit: « Pourquoi me lancez-vous des regards si sombres? pensez-vous que je porte les ciseaux de la destinée? » Puis, reconnaissant le mauvais effet du crime, il le reproche à Hubert: « J'avais de puissants motifs pour l'assassiner; tu n'en avais aucun pour le tuer! » Mais « on ne saurait bâtir rien de solide dans le sang; on n'assure point sa vie par la mort des autres. » Jean, sommé par Philippe, son suzerain, de comparaître devant ses pairs, convaincu de meurtre et de félonie, fut condamné à perdre toutes ses provinces de terre ferme. Il ne put arrêter l'exécution de la sentence (1203-1206).

Statue de Jean Sans-Terre sur son tombeau, à Worcester.

Méprisé de ses sujets, il s'engagea dans des intrigues d'élection épiscopale qui attirèrent sur lui les foudres d'Innocent III (1208-1209). Il brava l'interdit, confisqua les biens ecclésiastiques, et, jurant par les *dents de Dieu*, il renvoya les plaignants à la *justice du pape*. Des expéditions heureuses en Écosse, en Irlande et dans le pays de Galles (1209-1211), occupèrent la noblesse et le peuple, que désolaient ses exactions. Mais ses prospérités durèrent peu; Innocent III, s'arrogeant un droit illusoire, le déposa, et offrit l'Angleterre à Philippe-Auguste. Jean pouvait se défendre, et, par un suprême effort, il réunit soixante mille hommes. Mais le pape désirait plutôt l'abaissement des têtes royales que la grandeur menaçante de la France; il sut persuader au roi d'Angleterre qu'il était perdu, et le malheureux, pris de vertige, déposa sa couronne, et la reprit des mains du légat Pandolphe (1212-1213).

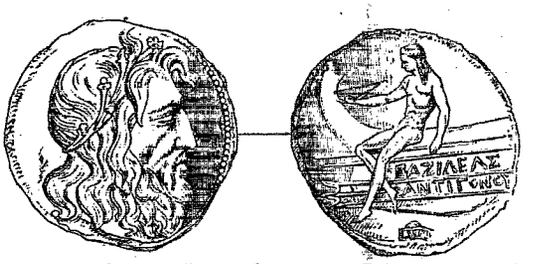
Jean chercha vainement à se venger sur la France de cette humiliation; tandis que ses alliés étaient écrasés à Bouvines (1214), il était chassé du Poitou qu'il avait envahi. Les barons murmuraient contre toutes ces hontes, et ne voulaient plus d'un roi vassal du pape. Au moins lui imposèrent-ils de dures conditions; révoltés et victorieux, ils le contraignirent à signer la grande charte, ou charte des libertés, et la charte des forêts, les deux fondements de la liberté anglaise (Runnimead, 1215). Rappelons que les articles les plus importants étaient ceux-ci: « Nul homme libre ne sera arrêté, emprisonné, dépossédé, proscrit, banni, blessé, injurié, qu'en vertu du jugement légal de ses pairs, ou de la loi du pays; nul *vilain* ne pourra, pour l'acquit d'une dette ou d'une amende, être privé de ses instruments aratoires; nul ne sera mis à mort ou condamné à perdre un membre pour avoir chassé dans les forêts de la couronne. » Cependant, Jean songeait à rendre à ses sujets violence pour violence; et sitôt qu'il eut réuni quelques forces et obtenu l'appui du pape, son nouveau suzerain, il mit à feu et à sang le nord de son royaume. Ses barons appellent les Écossais, puis les Français. Le dauphin Louis (Louis VIII) aborde à Thanet (mai 1216), s'empare du midi, et est reconnu roi à Londres. Mais la mort misérable de Jean détruit les chances de l'étranger; le jeune Henri, innocent des fautes paternelles, voit revenir à lui les grands vassaux, qui pensent s'en faire un instrument docile. Louis est contraint de se rembarquer.

Ainsi vécut, ainsi mourut Jean Sans-Terre, impudent et pusillanime, « vil mélange d'ineptie et de lâcheté. » Mais la providence, qui se plaît parfois à démontrer l'utilité des méchants, voulut placer sous son règne, comme le dit Hallam, « le plus grand événement de l'histoire d'Angleterre, avec cette révolution sans laquelle les bienfaits de la charte auraient été bientôt anéantis. »

ANCIENNES MONNAIES.

Monnaie d'argent d'Antigone. — La pièce d'argent dont on voit le dessin est un tétradrachme. Au droit, figure une tête barbue, tournée à droite, ceinte d'une couronne formée de branches qui portent des espèces de grappes. Au revers, un personnage nu est assis sur la proue d'un navire. De la main droite il présente un arc tendu; de la gauche il s'appuie sur le bord du vaisseau. Son pied semble tremper dans l'eau. On lit sur les flancs du navire, terminé par le trident de Neptune: *Basileôs Antigonou;* Du roi Antigone (sous-entendu monnaie).

Cette monnaie fut frappée par le roi Antigone en commémoration de la bataille navale que son fils Démétrius gagna l'an 306, près de Chypre, sur Ptolémée Lagus, bataille qui fut une des plus sanglantes de l'antiquité; toute



la flotte de Ptolémée y périt. Démétrius s'empara de l'île de Chypre, et Antigone, s'étant avancé de son côté dans la Syrie avec des troupes de terre, fut sur le point de se rendre maître de l'Égypte. C'est en souvenir de cet événement,

qui lui donnait l'empire de la mer, que le roi de Syrie frappa ce magnifique tétradrachme. Sur le droit, il fit graver la tête de Neptune; sur le revers, Apollon lui-même assis sur la trirème que Démétrius avait montée pendant la bataille et qu'il consacra à ce dieu après la victoire. Démétrius était aussi bon marin qu'ingénieur habile. On lui avait donné le surnom de *Poliorcetès*, preneur de villes; les Athéniens, après ses succès maritimes, y ajoutèrent celui de Fils de Neptune, et allèrent jusqu'à l'adorer en cette qualité.

Monnaie d'or byzantine de l'empereur Manuel Comnène. — L'empereur est debout, revêtu du manteau im-

périal, le sceptre dans la main droite, le globe crucigère dans la gauche. Ces pièces d'or concaves sont désignées par les anciens auteurs sous le nom de *manuelats*, par contraction *manlats*. Elles ont été émises à l'époque de la première croisade, et diffèrent complétement par le style de celles qu'ont fait frapper dans le quatorzième et au commencement du quinzième siècle les Manuel Paléologue.

LES OLAS.

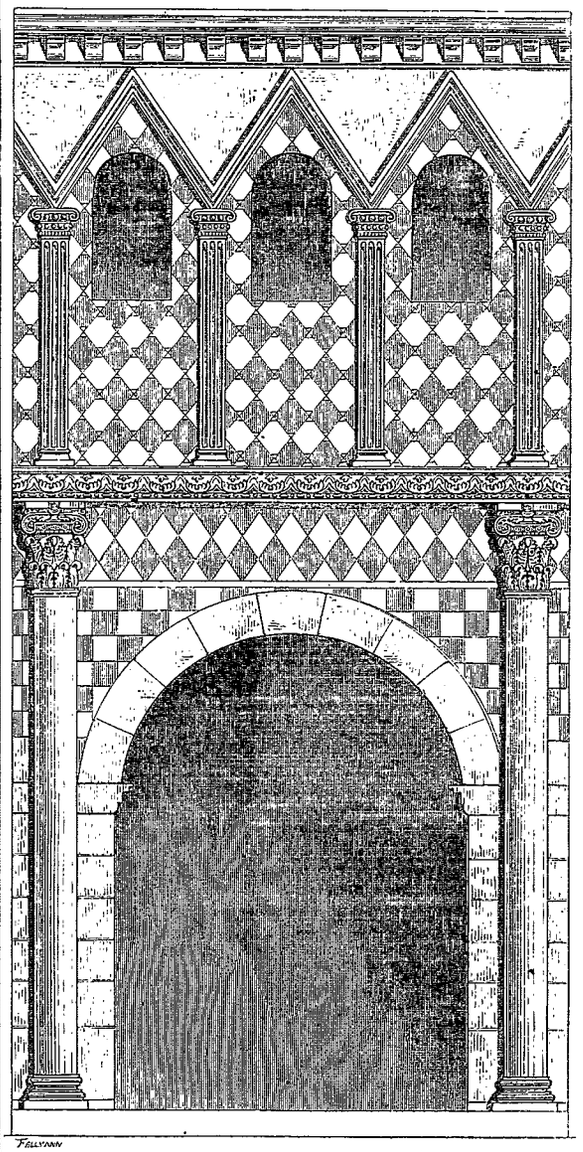
Dans un travail très-curieux sur le « papier », M. Ambroise Firmin Didot, juge si compétent en ces sortes de matières, a prouvé que la feuille de papyrus, qui recevait la réflexion judicieuse du philosophe ou l'inspiration du poëte antique, ne coûtait pas moins de 4 fr. 50 c. à 5 fr. de notre monnaie. Il fallait donc de toute nécessité se montrer ménager de ce papier primitif, fabriqué principalement sur les bords du Nil, et que Peignot appelle, avec quelque peu de recherche, la matière subjective de l'écriture. Dans l'extrême Orient, la nature a été plus libérale, et le papier dont on fait constamment usage s'agite en folioles innombrables au sommet des plus beaux palmiers. Toutefois, il ne faut pas supposer que ces petites pages verdoyantes, qui doivent se couvrir des chefs-d'œuvre du poëte hindou ou des élucubrations du prêtre de Ceylan, n'exigent aucune préparation. Le mot *olá*, *hola* ou *olla*, signifie feuille en portugais tel qu'il est parlé surtout à Goa (1); c'est principalement du cocotier qu'on tire cette matière première des livres du Malabar et du Carnatic. Voici ce que dit à ce sujet une excellente monographie de l'arbre le plus utile peut-être qui croisse sous les tropiques :

« Les folioles du cocotier servent à faire des cahiers. On les prend lorsqu'elles sont blanches et tendres; elles ont, dans cet état, l'avantage de jaunir très-peu et de conserver pendant de longues années une certaine élasticité. Placées les unes au-dessus des autres, elles sont reliées entre elles, à chaque extrémité, par un cordon qui traverse le cahier ainsi façonné dans toute son épaisseur. Les Indiens et les Singalais, pour former les caractères, les posent sur une main et écrivent de l'autre avec un poinçon; ils écrivent des deux côtés et passent ensuite du noir et de l'huile sur les caractères fraîchement tracés (cette dernière opération n'est pas toujours pratiquée). Autrefois, pour envoyer plus proprement les lettres qu'on adressait à l'empereur mogol ou à ses premiers ministres, on les mettait dans un bambou creux, d'un pied de long, dont l'ouverture était fermée soigneusement par de la gomme laque. Quinte-Curce parle des olas, mais d'une façon assez erronée. » (Ch. Regnauld, *Histoire naturelle, hygiénique et économique du cocotier.*)

(1) Le cardinal Saraïva regarde *ola* comme la véritable orthographe de ce mot; il signifie, dit-il, proprement feuille. On appelle parfois *ola* un décret de l'autorité. « De ce mot de l'extrême Orient, dit le prélat portugais, vient le mot *folium* des Latins; en hébreu, *hholeh* veut dire feuille. » (Voy. le *Glossaire des mots portugais dérivés des langues orientales et africaines;* Lisbonne, 1837, in-8.)

RESTES DE L'ABBAYE DE LORSCH.

Lorsch est un bourg de la vallée du Rhin, situé dans la Hesse-Darmstadt, à peu près à la hauteur de Worms, et de l'autre côté du fleuve. C'était un domaine anciennement appelé Lauresheim, qu'un seigneur franc donna en 764 à l'évêque de Metz. Une abbaye y fut fondée à cette époque; les constructions somptueuses dont notre gravure reproduit un reste précieux avaient été élevées en 775. On sait



Architecture du huitième siècle. — Porche de l'atrium de l'église de Lorsch (grand-duché de Hesse-Darmstadt).—D'après Gailhabaud.

quelle est l'extrême rareté des monuments du huitième siècle; ce fragment de l'abbaye de Lorsch est assurément un des plus beaux spécimens que l'on en puisse citer.

Le grand-duché de Hesse-Darmstadt est entouré par la Hesse-Électorale, la république de Francfort, la Hesse-Cassel, la Prusse, le Nassau, la Bavière, Bade et le Palatinat bavarois. Il comprend soixante-six villes et quarante-neuf bourgs; sa population est d'environ 850000 habitants; elle a l'avantage d'être gouvernée constitutionnellement.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Voy. p. 18, 58.

AVRIL.

Quand le mois d'avril ramène dans nos climats la douce et réparatrice saison du printemps, le riche habitant des villes peut regretter les fêtes dont les longues nuits d'hiver sont le prétexte; mais l'homme des champs salue avec bonheur le retour de ses occupations journalières, le moment où la terre va se couvrir d'une nouvelle parure de verdure et de fleurs.

Le Soleil, qui semble revenu des régions lointaines du firmament, d'où il nous envoyait une chaleur oblique et insuffisante pour nous réchauffer, parcourt en apparence la constellation des Poissons, pour entrer, vers le 20, dans celle du Bélier. De là aux Pléiades, qui forment l'avant-garde de la région étincelante où brillent le Taureau, Orion et Sirius, il n'y a plus, pour ainsi dire, qu'un pas. Déjà l'aspect du ciel étoilé, qu'on a pu admirer pendant la durée de la saison rigoureuse, se modifie notablement; une portion des constellations qui l'émaillaient disparaissent au-dessous de l'horizon en même temps que s'éteignent les derniers feux du crépuscule. Déjà Orion et Sirius, relégués loin du zénith, ont perdu la majeure partie de leur éclat, avant de devenir invisibles pendant une longue période de plusieurs mois.

Une autre région du ciel se découvre progressivement: c'est celle qui est située au-dessous de la Grande-Ourse, et dans laquelle on a pu étudier, le mois passé, les Lévriers. Incontestablement moins riche que l'autre, elle n'est pourtant point sans éclat, car nous pouvons contempler, outre la constellation déjà signalée, le Bouvier avec Arcturus, la chevelure de Bérénice, le Lion, la Vierge, portant l'étoile que l'on nomme l'Épi, et qui forme sans contredit le plus bel ornement de sa modeste coiffure.

Dans les mois de mars et d'avril, on peut facilement apercevoir un faisceau de matière lumineuse sur la nature duquel les astronomes ont souvent disserté. Ils lui ont donné le nom de lumière zodiacale, pour indiquer qu'elle apparaît dans la zone qui contient douze constellations correspondant aux douze mois de l'année.

On a supposé sans preuves, et probablement sans raison, que cette substance lumineuse fait partie du corps même du Soleil, qu'elle enveloppe comme une espèce d'immense atmosphère. Des considérations tirées de la force centrifuge ne permettant pas de s'arrêter à cette idée, nous ne saurions trop vivement engager les amateurs à observer avec attention cette lueur, dont l'effet pittoresque ne laisse rien à désirer.

Quelle que soit la constitution de cette immense lentille lumineuse, elle se trouve incontestablement située dans le plan de l'équateur solaire, qui fait un très-petit angle avec celui de l'écliptique, comme on a pu s'en assurer en observant le mouvement de rotation dont sont animées les taches du Soleil.

Si l'écliptique se trouvait près de l'horizon, la lueur zodiacale deviendrait invisible; elle se perdrait dans les vapeurs qui, montant de toutes parts, viennent obscurcir ces régions du ciel où l'air est si rarement pur, et où la réfraction déforme prodigieusement les objets.

Il faut donc que le plan de l'équateur solaire fasse un angle assez grand avec l'horizon, au moment où le Soleil se couche, pour que la lumière zodiacale vienne enrichir le ciel étoilé. Quand cette condition se trouve remplie, ses feux doux et mélancoliques ajoutent un nouveau charme à la poésie du spectacle qu'offre alors le ciel aux amis de la nature.

C'est vers le 20 mars que les circonstances astronomiques favorables à l'observation de ce beau phénomène commencent à se produire. Par conséquent, les observateurs devront se hâter de profiter des trop rares éclaircies que pourra leur offrir l'atmosphère des premiers jours d'avril. Malheureusement, la Lune n'atteint son dernier quartier que le 2 avril; il faut donc attendre jusqu'au 10 pour avoir une lune nouvelle, c'est-à-dire pour observer les astres sans être troublé par la lumière que notre satellite répand autour de lui sur la voûte céleste.

A cette époque de l'année, les jours possèdent déjà une durée considérable, car le Soleil se lève, le 30, à quatre heures quarante-trois minutes du matin, et ne se couche qu'à sept heures douze. Le crépuscule et les lueurs de l'aurore viennent encore augmenter cette période et rétrécir le règne de la nuit. Vénus apparaît à quatre heures quarante-deux minutes du matin, et disparaît à six heures cinquante-deux minutes du soir. Mercure se montre à quatre heures treize minutes, et se dérobe bien avant le Soleil. L'astre central de notre système va donc parcourir sa route quotidienne sans être accompagné de l'une ni de l'autre des deux planètes qui forment la plus curieuse partie de son brillant cortége.

SALAIRES DES FEMMES.

Est-il rien dans l'industrie qui dépasse les périls mortels et les fatigues des brodeuses des Vosges, silencieusement courbées sur leur ouvrage jusqu'à dix-neuf heures sur vingt-quatre, et mangeant assises à leur travail, leur pain sur leurs genoux, sans quitter l'aiguille de peur de perdre un quart d'heure? Si la femme de Bordeaux gagne jusqu'à 3 francs par jour dans les chais, la cardeuse, la batteuse, ne reçoivent que de 1 franc à 1 fr. 25 cent. par jour, l'éplucheuse de coton que 60 à 75 centimes, la tireuse des cocons de soie que 80 à 90 centimes, la brodeuse avec ses dix-huit heures de travail que de 75 centimes à 1 franc. La tisseuse de Lyon, qui travaille tout le jour suspendue sur des courroies, dans la position la plus pénible, obligée d'agir à la fois des pieds et des mains, ne gagne que 300 francs par an. Dans l'industrie parisienne, où l'élévation des salaires est exceptionnelle, la dernière enquête industrielle, dirigée par M. Horace Say, a constaté pour les femmes, à côté d'un maximum de salaire de 20 francs par jour, un minimum de 15 centimes et une moyenne de 1 franc. On peut juger par là du reste de la France. (1)

Le devoir a des plaisirs qui ne connaissent pas la satiété.

SELDEN.

EUGÈNE BURNOUF.

Les docteurs allemands tiennent en médiocre estime, dit-on, les orientalistes de notre pays. Ce serait donc qu'ils abusent à notre égard du droit que les majorités s'arrogent sur les minorités. Le nombre des universités saxonnes, prussiennes et autres donne place à beaucoup de professeurs et d'élèves qui, flattés d'un avenir honorable, se don-

(1) Victor Modeste, *le Paupérisme*.

nent tout entiers à la philologie. De là tous ces textes publiés et traduits, toutes ces comparaisons hardies entre les dieux de la Grèce et de l'Inde; de là aussi bien des nuages assemblés où se complaît trop souvent le génie de la race germanique. Tout autre est l'esprit français : moins laborieux peut-être, mais moins ami des rêves scientifiques, il possède par excellence et répand sur les œuvres critiques une clarté qui donne la précision aux idées, aux jugements le tour définitif; et s'il trouvait ici les encouragements, la considération que l'Allemagne prodigue aux érudits, nul doute qu'il n'élevât des monuments très-solides et très-durables; plusieurs noms lui font assez d'honneur pour qu'on ne lui refuse pas une aptitude véritable aux études philologiques. De Sacy, Abel Rémusat, Eugène Burnouf, ont-ils rien à envier aux savants étrangers? N'ont-ils pas posé des bases qui ne sont pas renversées, élucidé des questions qui sont pour toujours éclaircies? Et quelques-uns de ceux qui les oublient ne sont-ils pas après tout leurs élèves et leurs successeurs? C'est à la France d'ailleurs à défendre ses gloires; à elle de rappeler les œuvres de ses critiques et de ses philologues. Il n'en est pas de plus intéressantes et de plus précieuses que celles d'Eugène Burnouf.

Eugène Burnouf est né à Paris, le 8 avril 1801, et mort le 28 mai 1852. Il a, dans une carrière trop courte, fondé l'histoire des origines indiennes de l'Europe.

Il fut, pour les langues classiques, l'élève de son père, l'excellent helléniste, et pour le sanscrit, son condisciple; il eût pour maître M. de Chézy, qui forma aussi Langlois et Loiseleur-Deslongchamps, traducteurs du Rig-Véda et de Manou. Tout jeune, il se fit remarquer à l'École normale par des leçons de philologie comparée; à vingt-cinq ans (1826), il publia, de moitié avec le savant Lassen, de Bonn, un essai sur le pâli où huit alphabets de l'Inde et des îles sont ramenés au type du caractère dévanâgari; il y recherche en outre d'où les peuples birmans et siamois, dont le pâli est la langue sacrée, ont reçu l'enseignement bouddhique; il en remonte le cours, il en trouve la source à Ceylan, source où lui-même plongera pour en rapporter son œuvre la plus accomplie. Mais, quittant tout d'abord les temps et les idées qui ont succédé au brahmanisme pour les âges et les doctrines qui l'ont précédé, il consacra sa sagacité, sa science divinatoire, à dévoiler les mystères de la langue des anciens Perses, le zend, déjà oublié aux temps du premier Darius. Il lutte avec les textes que Duperron a rapportés de ses périlleux voyages, et leur arrache leur secret. Il contrôle une traduction imparfaite, apprend à lire un caractère nouveau, sépare les racines des flexions, crée de toutes pièces une langue et une religion. Il établit le principe commun aux mages et aux prêtres védiques, cet amour de la divinité lumineuse qui recevra des peuples tant de noms et tant d'attributs; il constate l'égale antiquité et le destin différent du sanscrit et du zend, idiomes sacrés, l'un dominant les formes des langues latines, l'autre les flexions helléniques; celui-ci éteint sans littérature connue, dès avant notre ère, et consigné dans un seul livre que les Parsis ou Guèbres emportent de refuge en refuge jusque dans le Guzerate où brûle encore aujourd'hui le feu sacré; celui-là s'épanouissant en philosophies, en épopées, en drames, rajeuni par le bouddhisme, parlé encore peut-être au huitième siècle de l'ère chrétienne, et presque vivant dans les nombreux dialectes du Bengale et de l'Hindoustan. Le commentaire sur le Yaçna (partie du Zend-Avesta), publié en 1833, donne le modèle de la méthode à suivre pour l'interprétation d'un monument inconnu. Le lecteur déchiffre, lit, raisonne, avance avec le traducteur; il explique à peine plus d'un chapitre, mais ne reste étranger à aucun des procédés qui doivent lui faciliter l'intelligence du reste. Si l'amour de la clarté a conduit parfois E. Burnouf à la surabondance, c'est qu'il savait ne pouvoir encore être compris à demi-mot; il ne le serait même pas aujourd'hui, malgré tout le développement qu'a pris la connaissance de l'Orient.

Ses excursions au sud-est et au nord-ouest de l'Inde ne lui faisaient pas négliger la langue des brahmanes, et une traduction, faite en sanscrit sur un texte pehlvi au quinzième siècle, lui avait été d'un grand secours dans ses recherches sur le zend. Enfin l'Institut, qui l'avait accueilli dès 1832, lui attribuait justement la chaire vacante au Collége de France par la mort de Chézy. Il commença, en 1833, ces leçons qui firent connaître en France le code de Manou, les hymnes védiques, la grande épopée du Mahâbhârata, le système rationaliste de la Sânkya; il y déploya toutes les séductions d'une parole nette et facile, d'une vaste et sûre érudition, d'un vrai génie critique et philosophe. Mais ses merveilleux talents ne lui attirèrent pas un nombreux auditoire; quelques étrangers, députés de l'Europe savante, trois ou quatre Français, une demi-douzaine de fidèles, se pressaient seuls chaque année autour de lui, et il leur enseignait tout : les subtilités grammaticales, les ressemblances des idiomes, les destinées d'un radical poursuivi de climat en climat depuis le Gange jusqu'au Rhin, les dieux, les hommes, les végétaux de l'Inde; il reconstituait pour eux une histoire qu'il dégageait des fables poétiques. Aussi est-il justement considéré comme chef d'une école, et chez ses disciples le petit nombre est peut-être racheté par le mérite. Rien ne donne mieux l'esprit de son enseignement que son hardi programme : « C'est, disait-» il dans son discours d'ouverture, c'est l'Inde avec sa » philosophie, ses mythes, sa littérature et ses lois, que » nous étudierons dans sa langue... Autant l'étude des » mots, s'il est possible de la faire sans celle des idées, est » inutile et frivole, autant celle des mots considérés comme » les signes visibles de la pensée est solide et féconde. Il » n'y a pas de philologie véritable sans philosophie et sans » histoire; l'analyse des procédés du langage est aussi une » science d'observation, et si ce n'est pas la science même » de l'esprit humain, c'est au moins celle de la plus éton-» nante faculté à l'aide de laquelle il lui a été donné de se » produire. » Voilà bien le langage d'un homme qui se propose de déchiffrer une page des origines du monde.

En dehors de ses cours, dont chacun lui coûtait huit heures de préparation, il continuait ses recherches sur la Perse ancienne, et se trouvait entraîné à l'attaque de ce terrible alphabet cunéiforme encore gros de mystères. Il lut des inscriptions trouvées près d'Hamadan (Ecbatane), et en publia une interprétation fort vraisemblable; au moins Lassen, qui les traduisait de son côté, leur donna-t-il un sens presque toujours identique; elles nous apprirent qu'au cinquième siècle avant notre ère Ormuzd était adoré en Perse. L'acquisition d'un renseignement si précieux poussa Burnouf à s'occuper des inscriptions de Persépolis; il se détournait de l'Inde, si l'envoi fait à la Société asiatique et à l'Institut de nombreux traités bouddhiques ne l'eût rappelé sur un terrain qui ne lui était pas inconnu (1836).

MM. Hodgson et de Canstadt disposaient en notre faveur de textes rares et difficilement acquis, Burnouf voulut répondre à leur générosité. Il lut et compara les manuscrits; puis, traduisant l'un d'entre eux, le moins diffus, le plus estimé, il le donna pour base et soutien à un livre où il classait toutes ses observations sur l'histoire et la doctrine du bouddhisme. La mort ne lui laissa pas le temps de donner sa traduction du *Lotus de la bonne loi*, qui parut en 1852, avec un index, par les soins de M. Th. Pavie, son disciple et son successeur; mais l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien* fut publiée en 1844 (in-4°).

Burnouf y mit tout ce qu'il savait, et que ne savait-il pas? Nous y voyons le doux Sâkya-Mouni (le Bouddha), premier apôtre de la charité fraternelle et de la morale austère, exaltant la puissance des œuvres aux dépens de la grâce divine et des barrières étroites des castes; puis, quand des légendes traduites ou analysées nous ont rendu familières les formes bizarres d'une doctrine qui règne encore sur plus de cent millions d'âmes, nous voyons se présenter à nous les successeurs du maître, les *gramanas*, qui domptent les sens par la mortification, les *bhikchous*, qui domptent l'orgueil par la mendicité, clergé monastique dont la vie se consume en pratiques pieuses. Voici les sectes nées d'interprétations diverses : les *aiçwarikas*, qui reconnaissent un principe immatériel dépourvu de personnalité et de providence; les *svâbhâvikas*, qui douent la matière impérissable d'activité et d'intelligence; les *kârmikas* et *yâtnikas*, qui croient à l'action morale, à l'effort intellectuel, sans se préoccuper de métaphysique. Sur cette foule aux vagues croyances plane le fantôme du panthéisme, ombre de l'athéisme; car tous ces mystiques espèrent qu'après avoir épuisé les transmigrations ou métamorphoses, graduées pour le châtiment et la récompense temporaires, ils atteindront l'éternel repos, la libération de la forme, la fusion dans l'essence divine, l'anéantissement de la personne, ce *nirvâna* enfin que les érudits ne peuvent définir sans stupeur et qui n'est autre que le *môkcha*, la délivrance brahmanique. Ainsi Burnouf portait la lumière dans ces régions ténébreuses au seuil séduisant, aux solitudes immobiles et mornes; régions pareilles à quelque élysée virgilien dont la chasteté, la vertu, la méditation, ouvrent les portes sévères, mais où les essaims d'âmes nouvelles qui voltigent aux bords du Léthé finissent par se laisser aller au courant du fleuve oublieux qui les emporte au néant!

Eugène Burnouf. — D'après le médaillon de David d'Angers (1).

Tant d'œuvres ne suffisaient pas à sa pensée; il se plaisait encore à suivre, dans certains poëmes immenses, parmi les fables antiques revêtues de couleurs plus modernes, à l'époque où les doctrines brahmaniques reprirent le dessus dans l'Inde, les filons, et pour ainsi dire les veines d'idées bouddhiques qui s'étaient insinuées dans le bloc informe des croyances restaurées. En effet, déjà le bouddhisme, dans les Tantras, s'était associé toutes les extravagances mythologiques du culte qu'il devait remplacer durant treize siècles, et ce ne fut pas sans une sorte de transition que les esprits indiens revinrent à leurs premiers dieux. De dix-huit Pourânas, attribués à Vyasa, collecteur des Védas, mais contemporains sans doute des héros du Mahâbhârata, longs ouvrages perdus sous le règne du bouddhisme et refondus du huitième au treizième siècle de notre ère, Burnouf choisit, pour le publier et le traduire, le plus célèbre et le plus important, le Bhâgavata-Pourâna.

Le héros de ce poëme est Krichna, incarnation de Vichnou. Vichnou, Aditya védique ou génie solaire, était devenu le centre d'une trinité, le conservateur du monde crée par Brahma, détruit par Çiva; c'est le plus doux des dieux indiens; il a beaucoup d'affinité avec le Bouddha, dont il répète à peu près les doctrines, sous le nom et le masque noir de Krichna. Il enseigne que l'amour de Vichnou fait plus pour le salut que la science; que par la contemplation l'âme humaine s'absorbe dans l'essence divine. Nous ne sortons pas du panthéisme. Vichnou est tout : il crée, il conserve, il détruit. Il aime l'humanité; d'âge en âge, il s'incarne pour la secourir. Il est l'homme lui-même, *Pouroucha*, la plus complète manifestation de l'être actif et intelligent, condamné à la mort et à la renaissance. Il est enfin le chaos de toutes les belles aspirations et de toutes les croyances funestes. Et tous les dieux de l'Inde, qu'ils revêtent une forme clémente ou terrible, sont pareils au Vichnou du Bhâgavata. C'est en suivant de tels guides dans un cercle éternellement immuable que l'Inde, étourdie comme un être qui tourne longtemps sur lui-même, enchaînée pendant son sommeil, tombe dans une incurable prostration.

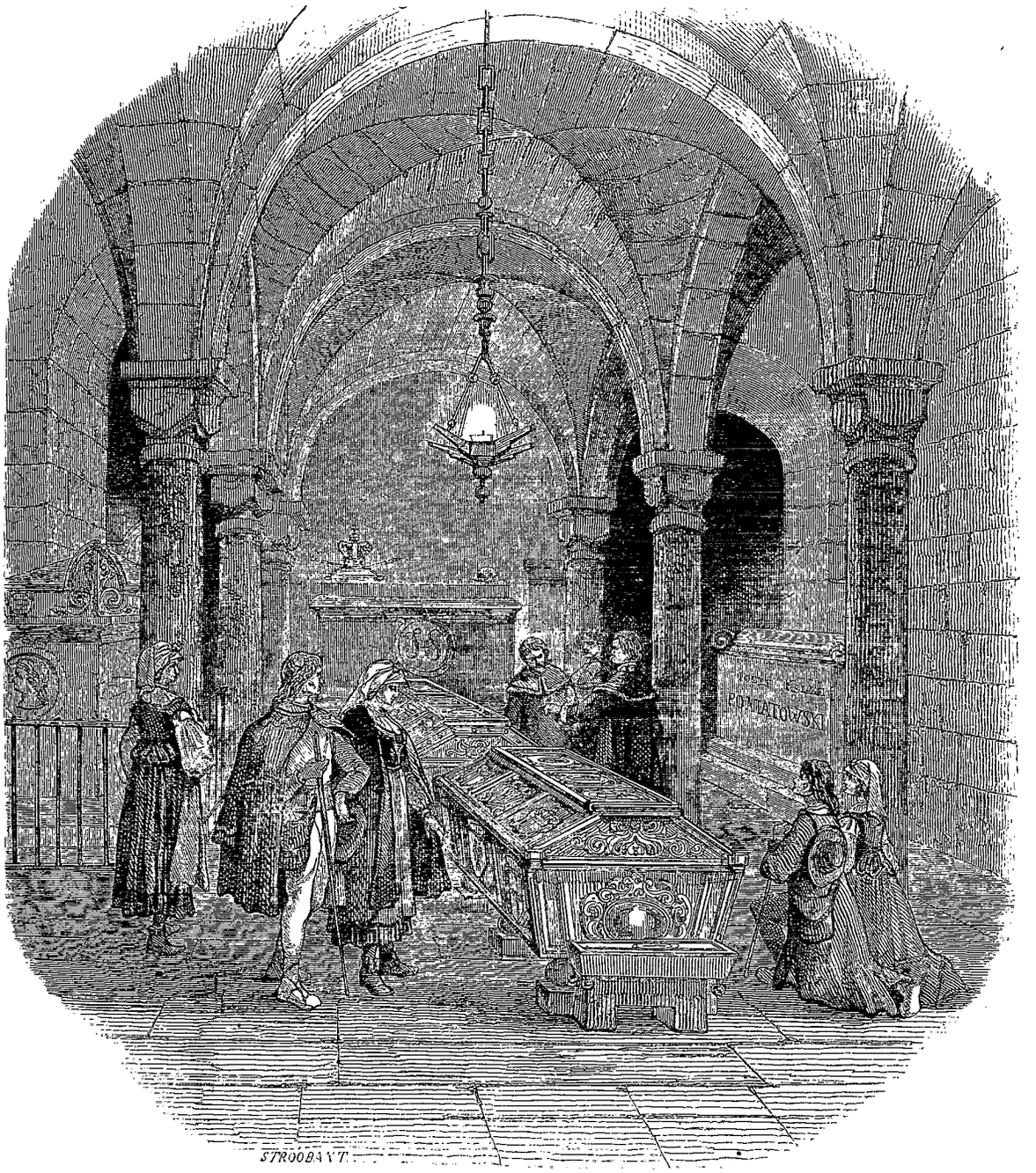
Ces idées et bien d'autres entraînaient Burnouf à des études sans fin. De 1841 à 1844, il avait publié deux volumes du Bhâgavata; dans la préface du troisième, qu'il laissa inachevé, on dirait « qu'il revient des bords du Gange, qu'il s'est entretenu avec les plus anciens sages du monde brahmanique. Des questions inattendues ont surgi; il va les résoudre. » (Th. Pavie.) Il veut, dans le Rig-Véda, dans les Brahmanas, immenses recueils qu'il s'est assimilés, puiser toute une histoire mythique, réelle même. Il se joue au milieu des traditions mêlées et confondues; il veut tout débrouiller, tout préparer pour ses successeurs, leur enlevant l'honneur de l'initiative; mais la mort le saisit (1852), jeune encore par l'esprit et le visage, et livre son nom à la postérité, qui ne l'oubliera pas. Les discours prononcés sur sa tombe par MM. de Wailly, Barthélemy Saint-Hilaire, Guigniaut, célébrèrent à l'envi ce juste mélange de prudence et d'enthousiasme que révèle son style précis et coloré, toutes ces qualités éminentes qui, peu d'heures avant sa mort, le faisaient choisir par l'Académie des inscriptions pour son secrétaire perpétuel. Par son commentaire sur le *Yaçna*, par ses travaux sur le *Lotus* et les *Pourânas*, il a joint les deux bouts d'une longue chaîne religieuse; dans ses leçons, il a fait entrevoir à ses disciples toutes les ramifications de la langue mère d'où viennent l'allemand, le celte, le latin, le grec, le sanscrit et le zend. Il a donc embrassé tout ensemble deux mondes, celui des idiomes, celui des doctrines. Il a circonscrit dans le lieu et dans le temps, dans la critique et dans la philosophie, les domaines des indianistes. Enfin si, comme le prouvent trente ouvrages restés manuscrits, il n'a pas fait assez pour sa noble ambition, il a fait assez pour sa gloire.

(1) Nous empruntons ce dessin à la belle collection lithographiée des Œuvres de David d'Angers, dont Mme David a confié l'exécution à un habile artiste, M. Marc (6 vol. in-fol.). Ce n'est qu'au Musée d'Angers ou dans cette galerie de dessins, pieux monument élevé à la mémoire du maître, qu'on peut bien apprécier toute la variété et toute la force du talent supérieur de David d'Angers. Ses médaillons sont ses œuvres les moins contestées; en tout temps ils seront admirés et recherchés pour leur double mérite, comme témoignage de l'art et de l'histoire au dix-neuvième siècle.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

CRYPTE DE LA CATHÉDRALE DE KRAKOVIE.

TOMBEAU DE SOBIESKI.



Crypte de la cathédrale de Krakovie. — Tombeau de Sobieski. — Dessin de Stroobant.

La cathédrale de Krakovie est assise sur le mont Warwell (1). Les premiers fondements en furent jetés au dixième siècle, lors de l'introduction du christianisme en Pologne, du temps où Carrodunum était devenu Krakovie (de Krakus, qui y transporta sa résidence royale, précédemment fixée à Gnezne). De ce mont Warwell, on aperçoit la vieille ville et ses trois bourgs de Podgorze, de Kazimierz et de Kleparz, avec leurs faubourgs, les douze rues aboutissant à la grande place carrée, le jardin botanique, l'observatoire, l'hôtel de ville, le château des évêques, le château de Krakus, la promenade de Wesola, les allées et promenades établies en 1822, par les Autrichiens, sur les quarante bastions, fossés et remparts de la place, et sur les ruines des portes rondes, octogones, carrées, ou de plein-cintre. Les Autrichiens n'ont laissé subsister qu'une seule porte, celle de Saint-Florian. La cathédrale, dans un pays féodal comme la Pologne, est naturellement située près du château royal. Elle n'est pas la plus grande des églises de Krakovie, qui sont au au nombre de trente-huit, sans compter celles des faubourgs ni celles que les Autrichiens ont converties en casernes, magasins, etc. Ladislas Ier Herman la dédia à saint Venceslas, y attacha vingt-quatre chanoines et des biens considérables. En 1307, un incendie la détruisit. L'évêque Nanker la fit recon-

(1) A 50° 3′ 52″ de lat. N., 17° 55′ 45″ de longit. orientale,

struire sur des plans nouveaux; en 1715, l'évêque Kasimir Lubienski y ajouta la tour de l'horloge, où se trouve une cloche énorme, fondue en 1520, aux armes de la république. On remarque dans cette église des tableaux de l'école polonaise et des écoles étrangères; il y a dix-huit chapelles et vingt-six autels, en marbres de toute couleur. Les chapelles sont consacrées aux saints et saintes, ou aux croyances les plus respectées en Pologne : sainte Croix, la sainte Vierge et les trois Rois, les Docteurs, les Psautiers, les Sigismonds (voy. t. XXVIII, 1860, p. 385), les Pénitenciers, saint Jean-Baptiste, saint André, les Innocents, saint Thomas, le saint Ciboire, sainte Catherine, saint Côme et saint Damien, saint Laurent, saint Mathias, sainte Marie de la Neige, la sainte Trinité, saint Stanislas. Dix-neuf rois et neuf reines y ont leurs tombeaux.

Dans une même crypte sont rassemblés Ladislas IV, Jean Sobieski, Poniatowski et Kosciuszko. Une dalle énorme en bronze ferme la demeure souterraine, près de laquelle semble veiller la statue du grand maréchal du royaume Pierre Kmita, le dernier de l'héroïque famille des Szréniavit, mort en 1553. Il est revêtu d'une armure, tient une lance d'une main, et s'appuie de l'autre sur une épée. Ce fut le roi Stanislas qui, en 1783, fit élever, au fond de ce caveau, sur trois marches en pierre de taille, le tombeau de Sobieski. Le sarcophage est en marbre noir, surmonté simplement d'une couronne et d'un sceptre. A gauche, sous la première arcade, repose la femme de Sobieski, la reine Marie Kasimire, morte en 1715, à Blois, et enterrée à Krakovie en 1754. L'empereur d'Autriche donna, en 1840, l'ordre de la mettre dans le nouveau cercueil où elle est à présent.

On ne célèbre guère en Sobieski que le génie militaire, ses seize jours de bataille et ses merveilleuses victoires de Podhayçé, de Kaluza, de Kamienieç, de Vienne, et sa glorieuse royauté, et son patriotisme. Nous oublions facilement les vertus privées des grands hommes; pourtant Plutarque attachait du prix aux événements inédits du foyer. Les ennemis de la patrie exerçaient son courage; il trouvait chez lui, chaque jour, mille occasions d'entretenir sa patience. Marie Kasimire était avare, ambitieuse, fantasque, volontaire avec son mari, faible avec ses deux femmes de chambre Letreu et Federba, deux rivales qui s'abhorraient. A la mort du garde des sceaux, Sobieski promit les dignités du défunt à l'évêque André Zaluski; la reine les avait données à l'ivrogne Donhoff. Le bon roi va trouver l'évêque et lui dit : « Mon ami, vous connaissez les droits du mariage, et vous savez si je puis résister aux prières de la reine; il dépend donc de vous que je vive tranquille ou que je sois constamment malheureux. Elle a promis déjà à un autre cette charge vacante, et si je n'y consens pas, je suis obligé de fuir ma maison; je n'imagine pas où je pourrai aller mourir en paix. Vous serez compatissant, vous ne m'exposerez pas à la risée publique. » L'évêque fut en effet compatissant; il se résigna. D'ailleurs, cette franchise d'un roi qui ne fuyait que devant sa femme, jamais devant l'ennemi, était bien propre à désarmer le cœur de Zaluski. Le vainqueur des musulmans, si débonnaire dans sa vie privée, unissait l'énergie de l'action à celle de l'éloquence, quand les intérêts de la patrie et de la liberté étaient en discussion. Le palatin de Sieradie, acheté par l'Autriche, accuse le roi de trahison. Sobieski, indigné, s'écrie devant les sénateurs : « Celui-là connaissait bien les peines de l'âme, celui qui a dit que les petites douleurs aiment à parler, que les grandes sont muettes... La nature, cette mère bienfaisante, a doté tous les êtres animés de l'instinct de conservation; elle a donné aux plus chétives créatures des armes pour se défendre; nous seuls dans le monde tournons les nôtres contre nous-mêmes. Cet instinct nous est ravi, non par quelque force supérieure, par un inévitable destin, mais par un délire volontaire, par nos passions, par le besoin de nous nuire à nous-mêmes. Oh! quelle sera un jour la morne surprise de la postérité, de voir que du faîte de tant de gloire, quand le nom polonais remplissait l'univers, nous ayons laissé notre patrie tomber en ruine, y tomber, hélas! pour jamais! Car, quant à moi, j'ai su vous gagner çà et là des batailles; mais, je l'avoue, je n'ai pas les moyens de vous sauver. Il ne me reste plus qu'à m'en remettre, non pas à la destinée, car je suis chrétien, mais au Dieu grand et fort de ma patrie bien-aimée. Il est vrai que l'on a dit, en s'adressant à moi, qu'il y a un remède aux maux de la république; ce serait que le roi ne fît point divorce avec la liberté, et la restituât... L'a-t-il donc ravie, sénateurs? Cette liberté sainte dans laquelle je suis né, dans laquelle j'ai grandi, elle repose sur la foi de mes serments, et je ne suis pas un parjure. Je lui ai dévoué ma vie; dès mon jeune âge, le sang de tous les miens m'apprit à fonder ma gloire sur ce dévouement. Qu'il aille, celui qui en doute, visiter les tombeaux de mes ancêtres; qu'il suive la route qu'ils me frayaient vers l'immortalité; il reconnaîtra, à la trace de leur sang, le chemin du pays des Tatars et des déserts de la Walaquie; il entendra sortir des entrailles de la terre et de dessous le marbre glacé des voix criant : « Qu'on » apprenne de moi qu'il est doux et beau de mourir pour » la patrie! » Sénateurs, en présence de Dieu, du monde, de la république entière, je proteste de mon respect pour la liberté; je promets de la conserver telle que nous l'avons reçue. Rien ne pourra me détacher de ce saint dépôt, pas même l'ingratitude, ce monstre de la nature... Je continuerai d'immoler ma vie aux intérêts de la religion et de la république, espérant que Dieu ne refusera point ses miséricordes à qui ne refusa jamais de donner ses jours à son peuple. »

Le vieillard voulut continuer; les larmes et les sanglots étouffaient sa voix. Les sénateurs, émus, protestèrent de leur dévouement au roi, et l'Autriche, qui avait parlé par la voix du palatin de Sieradie, se tut en attendant le partage.

Sobieski mourut le 17 juin 1696, double anniversaire de sa naissance et de son élection. Il avait refusé de faire son testament, en disant à ce même Zaluski, qu'on avait député vers lui : « Pour l'amour de Dieu, brisons là. Pouvez-vous attendre quelque bien du temps où nous sommes? Voyez le débordement des vices, la contagion des folies. Et nous croirions à l'exécution de notre volonté dernière! Nous ordonnons, vivants, et nous ne sommes pas écoutés; morts, le serions-nous? Qu'on ne m'en parle plus! » Au moment de sa rapide agonie (il avait encore fait sa promenade du matin le jour même de sa mort), il eut auprès de lui la reine, l'évêque Zaluski, l'abbé de Polignac, des palatins et des évêques qui soupaient joyeusement, dans une chambre voisine, à la table du cardinal d'Arquiez. Louis XIV lui avait offert un duché-pairie et le bâton de maréchal de France. La reine Marie vint achever ses jours au château de Blois, d'où elle fut transportée, trente-neuf ans plus tard, à la cathédrale de Krakovie.

Au milieu de la crypte sont étendus deux cercueils en cuivre doré. L'un contient les restes de Ladislas IV, l'autre ceux de sa femme Cécile, archiduchesse d'Autriche. Les bas-reliefs du cercueil royal représentent, d'un côté la fameuse victoire de Smolensk, remportée par ce prince en 1634, de l'autre la victoire de Sossowrog sur les Tartares, en 1633. Près de ces deux cercueils un autre cercueil, de petite dimension, renferme le corps de Marie-Anne-Isabelle, fille de Ladislas et de Cécile.

Le tombeau de Kosciuszko, plus rapproché de celui de

Sobieski, est de forme grecque. Le statuaire Filippi et l'architecte Lanzi ont mis à cette œuvre tout le soin du patriotisme. Le plus grand titre de Kosciuszko au souvenir de la postérité sera sans contredit l'école qu'il a fondée, par testament, à Newark (chef-lieu du comté d'Essex, États-Unis), pour l'instruction des nègres. On oubliera peut-être ses services comme adjudant de Washington, ses batailles en Europe, ses victoires, sa glorieuse défaite, son diplôme de citoyen français; on se rappellera toujours ses volontés dernières et l'école Kosciuszko.

A droite est le tombeau du prince J. Poniatowski, vaincu à la bataille de Leipzig avec Napoléon Ier, noyé dans l'Elster, retrouvé quelques jours après, enseveli et transporté à Varsovie, d'où sa sœur, la comtesse Tiszkiewiez, le fit conduire, en 1830, dans la crypte qui sert d'asile aux morts illustres dont la mémoire toujours vivante est, pour les aspirations nationales des Polonais, une leçon, une espérance et un encouragement.

LA SCIENCE EN 1859 ET 1860.

Suite. — Voy. les Tables du t. XXVIII.

ASTRONOMIE.

Mouvement de la Lune.— Ainsi qu'une pierre élevée au-dessus du sol descend dès qu'elle est abandonnée à elle-même, ainsi la Lune, comme un immense rocher que rien ne soutient dans les espaces célestes, tombe d'une chute perpétuelle vers la Terre, et, dans sa chute non interrompue, décrit l'orbite qui la maintient près de nous. C'est Newton qui l'a démontré. Dans son mouvement de descente, la Lune ne vient jamais nous frapper. Pourquoi cela? C'est qu'en vertu d'une vitesse primitive imprimée à l'origine des temps, la Lune est comme une pierre que le bras lance vers l'horizon : la pierre ainsi chassée tombe, mais elle ne va pas droit vers le sol; elle ne l'atteint qu'à une distance plus ou moins éloignée, selon la force d'impulsion, selon sa hauteur au début. Quant à la Lune, elle est si loin, elle est animée d'une si grande vitesse, que, dans sa chute, elle ne peut atteindre notre globe, qui est trop peu étendu; elle tombe, mais là où elle doit atteindre, la Terre manque; alors se continue ce perpétuel effort de la Terre qui attire son satellite toujours courant vers elle sans jamais pouvoir l'atteindre. Newton, en trouvant les lois de la gravitation universelle, a permis le calcul exact de la courbe ainsi décrite par la Lune, et il l'a fait. Toutefois, il n'a pu dessiner que la force générale de cette courbe; le temps, les difficultés du problème, ne lui ont pas laissé faire plus. Ces difficultés naissent d'une foule d'actions perturbatrices qui proviennent des astres que notre satellite rencontre dans sa marche. Il est perpétuellement détourné de son chemin par ces grands globes célestes qui, eux aussi, exercent leur action attractive, et font effort pour nous enlever ce compagnon de nos courses à travers les espaces infinis. Heureusement ils ne sont pas assez puissants, ils ne peuvent pas s'approcher assez près pour nous causer ce grand malheur. Le calcul le démontre, et fournit le moyen de connaître exactement tous les écarts, petits ou grands, de la Lune à chaque approche. Il y a mieux : comme les astres de notre système planétaire sont peu nombreux, comme les perturbations sont régulières, les savants ont espéré arriver à la détermination exacte du mouvement de la Lune, et comprendre cette détermination dans des formules de quelques lignes, qui résumeraient tous les faits du passé et tous ceux de l'avenir. Laplace, Poisson, ont fait cette tentative au commencement du siècle. M. Delaunay en France, M. Adams en Angleterre, M. Hausen en Allemagne, M. Plana en Italie, ont voulu, dans ces derniers temps, perfectionner les méthodes; mais tous ne sont pas arrivés exactement aux mêmes résultats.

Utilité des calculs relatifs au mouvement de la Lune.— Quelques personnes pourront se demander à quoi servent ces efforts puissants de la science pour déterminer exactement le mouvement de la Lune. Un jour, dans une assemblée publique, je me souviens d'avoir entendu exprimer une pareille demande alors qu'Arago avait la parole. Pour nos lecteurs, qui témoignent, par cela seul qu'ils nous lisent, de leur amour sincère des choses de l'esprit, il est une première réponse qu'ils ont tous faite : c'est que l'homme trouve les jouissances les plus hautes et les plus pures dans le développement des facultés de son âme, celles de l'esprit comme celles du cœur. Quand son intelligence s'élève, il se sent meilleur, et réellement il est meilleur. Le culte des études désintéressées, même des études physiques, quand elles portent sur de beaux sujets, élève nos sentiments en remplissant notre âme d'admiration, et là où l'admiration habite, la perversité n'a plus de place. Sans insister sur ce point, qui n'est douteux pour personne, ajoutons que toute étude désintéressée a toujours sa récompense. S'il est permis d'appliquer aux choses de la terre ces paroles de l'Évangile : « Cherchez le royaume des cieux, et le reste vous sera donné en surplus », je dirai : Cherchez à pénétrer la nature sans arrière-pensée d'avantages matériels, et ils vous seront donnés en surplus. Écoutez M. Delaunay : « Un marin qui veut trouver la longitude du point où est situé son navire sur l'Océan a besoin de connaître deux choses : 1° l'heure qu'il est, à un certain instant, au lieu où il est placé; 2° l'heure qu'il est, au même instant, dans le lieu à partir duquel se comptent les longitudes, à Paris, par exemple... La seconde (l'heure de Paris) nous est indiquée par la position que la Lune occupe dans le ciel par rapport aux divers astres qui sont dans son voisinage. On peut assimiler la sphère étoilée à un immense cadran placé dans le ciel, et destiné à faire connaître l'heure de Paris aux marins disséminés sur toute l'étendue des mers. Mais il faut que les marins sachent lire, sur ce cadran gigantesque, l'heure que la Lune y marque à chaque instant... L'exactitude de la détermination des longitudes dépend donc essentiellement de la précision avec laquelle on connaît les lois de ce mouvement. »

Ainsi la théorie du mouvement de la Lune fournit au marin les meilleurs renseignements sur sa position. Perdu sur l'immensité des mers, il bénit la main de l'astronome qui lui a tracé sur l'horloge céleste les signes qui servent à reconnaître la marche de l'aiguille qui brille à ses yeux. Qu'il vienne à réfléchir, et, sentant combien l'homme est le bienfaiteur de l'homme, il portera son âme émue vers l'idée de la fraternité universelle. L'homme d'action comprendra le penseur.

Nous déplorons les excès qui accompagnent les révolutions; mais plus ces excès sont violents, plus nous avons la conviction qu'une révolution était inévitable. Leur violence se mesure toujours à l'ignorance et à la férocité du peuple, comme cette ignorance et cette férocité se mesurent à l'oppression et à la dégradation sous lesquelles le peuple a vécu. LORD MACAULAY.

LE LEEGHWATER.

Voy. t. XXVIII, 1860, p. 100.

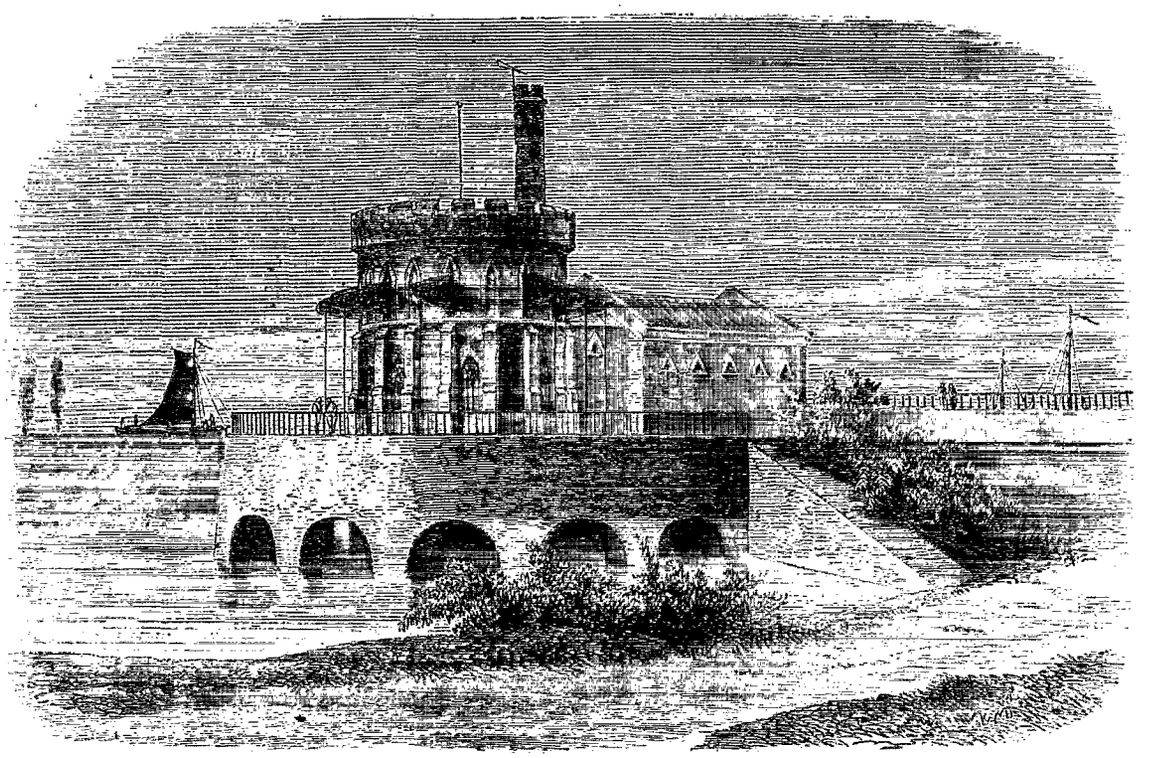
Nous avons décrit le Leeghwater en racontant notre visite au *Haarlemmer-meer-Polder;* nous ne l'avons point

figuré. Depuis, un de nos dessinateurs a eu l'occasion de faire une esquisse de cette célèbre machine; la voici. En même temps, M. l'ingénieur Starck a bien voulu nous adresser quelques renseignements spéciaux, qui complètent ceux que nous avions recueillis à notre passage.

Après avoir rappelé que le Leeghwater, ainsi nommé en souvenir d'un ingénieur du dix-septième siècle qui, le premier, avait proposé de dessécher le lac de Harlem, a été construit en 1845, M. Starck nous écrit :

Cette machine est de la force de cinq cents chevaux; elle fait mouvoir onze pompes munies d'autant de balanciers. Les extrémités de ces balanciers se réunissent sous l'édifice, au-dessous d'une grande *cass*, ou contre-poids; ce contre-poids est attaché au piston.

Il y a deux cylindres, dont l'un est intérieur à l'autre; la vapeur travaille dans le cylindre intérieur, et soulève le contre-poids; les balanciers suivent ce contre-poids, et quand la course supérieure, qui a une longueur de 3m,24, est terminée, la vapeur qui remplit le cylindre intérieur se disperse dans l'espace annulaire compris entre les deux cylindres, et la pression que la vapeur conserve s'ajoutant au poids de la *cass*, celle-ci redescend, et le coup



Le Leeghwater, machine qui a servi au desséchement de la mer de Harlem. — Dessin de Bocourt.

de piston de chaque pompe se complète par cette course descendante.

Le piston de la machine donne six coups par minute, et chaque pompe fournit, par coup, 6 mètres cubes, faisant ainsi, pour les onze pompes, 66 mètres cubes par coup.

La vapeur est produite par cinq chaudières.

La machine a été construite, partie en Angleterre, et partie en Hollande.

Deux autres machines ont travaillé avec le Leeghwater, l'une nommée le Cruquius, près de Harlem, et la seconde nommée le Lijnden, près d'Amsterdam. Les trois machines ont commencé leurs travaux en 1848 et 1849, et le desséchement était achevé en 1853. Les premières terres furent vendues à cette époque. Le terrain mis à découvert par le desséchement a une superficie de 18 600 hectares. Le gouvernement néerlandais a dépensé, pour l'exécution de ce travail, une somme de 9 millions de florins.

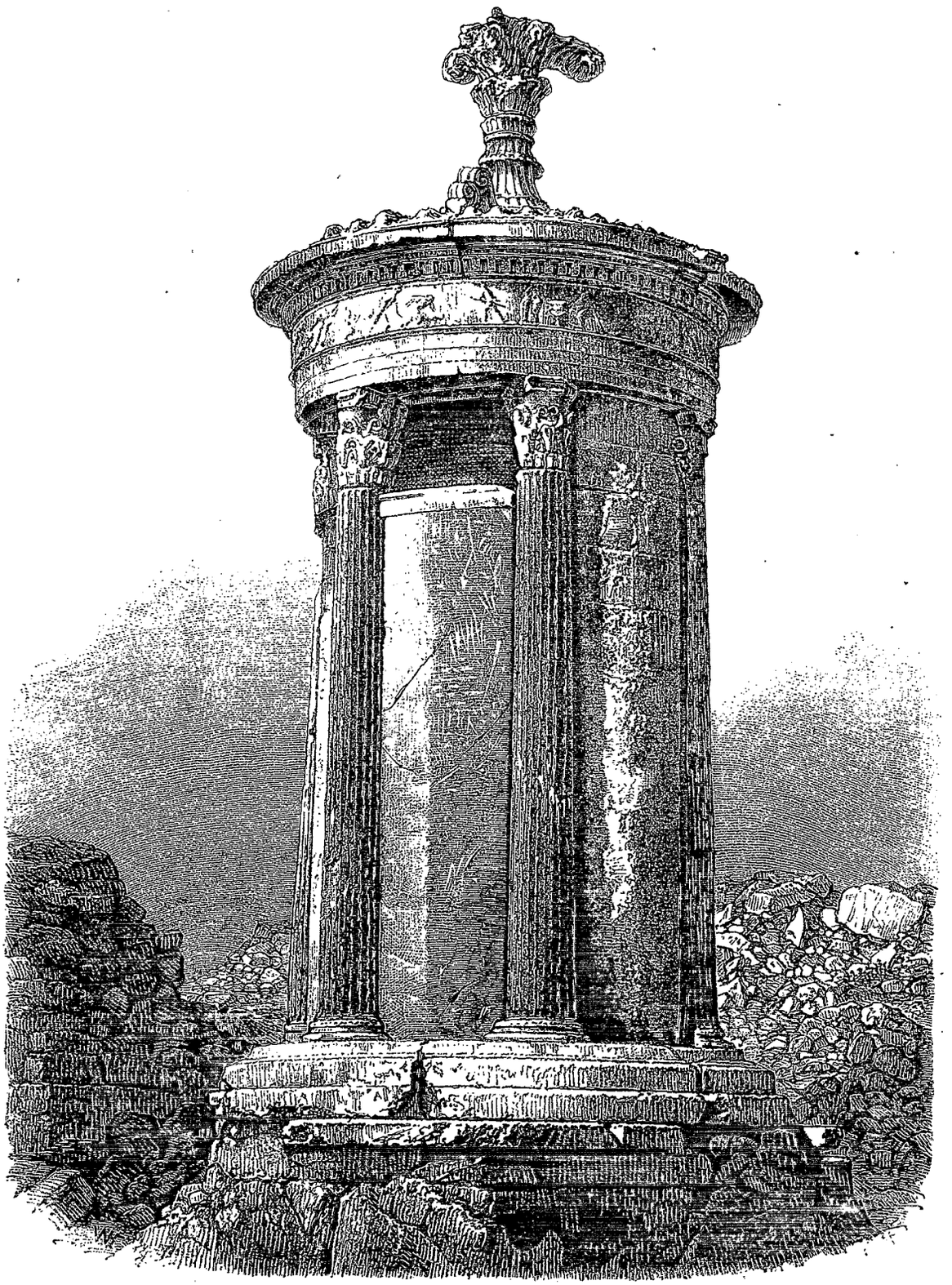
MONUMENT CHORAGIQUE DE LYSICRATE.

Les modernes habitants d'Athènes, jusqu'à ces dernières années, appelaient ce charmant petit monument la *Lanterne de Démosthènes* (*to Phanari tou Démosthénous*), et répétaient, avec une parfaite confiance et sans la moindre nuance de scepticisme, qu'il avait été construit par ce célèbre orateur, et consacré par lui à la retraite et à l'étude. Cette tradition populaire, qu'eût suffi à démentir l'inscription gravée sur la frise, était trop absurde pour mériter une réfutation sérieuse. Cette dénomination erronée disparaît d'ailleurs de jour en jour de l'usage, et même à Athènes, et dans la bouche du peuple, la ruine a repris son vrai nom. Le voyageur qui voudra s'y faire conduire par un gamin athénien devra désormais lui demander le monument de Lysicrate. C'est que tout le monde maintenant à Athènes se pique plus ou moins d'archéologie. C'est une des vanités de ce peuple qui en a tant.

Cette élégante construction est la seule qui soit parvenue jusqu'à nous, dans un état de conservation à peu près passable, des monuments nombreux et variés qui ornaient autrefois une des principales rues d'Athènes, la *rue des Trépieds*, située derrière l'extrémité orientale de l'Acropole. Des deux côtés de cette voie, les vainqueurs dans les jeux scéniques avaient élevé, chacun à sa guise et suivant son goût, un monument destiné à porter le trépied qui était accordé au vainqueur de ces luttes, et à rappeler la victoire par une inscription commémorative contenant le nom du triomphateur et de tous ceux qui avaient aidé à son succès. Ce devait être un charmant coup d'œil que la réunion de toutes ces petites constructions où avait pu se dé-

ployer librement la riche diversité, le génie inventif et fécond des artistes grecs. L'échantillon qui nous en reste nous fait, en tout cas, singulièrement regretter ce que nous avons perdu.

Ce monument se compose de trois parties distinctes : 1° un soubassement quadrangulaire; 2° une colonnade circulaire dont les entre-colonnements étaient entièrement fermés par des panneaux en marbre blanc; 3° un tholos ou



Le Monument choragique de Lysicrate, à Athènes. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

coupole, avec un ornement, en forme de grand fleuron, qui est placé dessus.

Quand les six panneaux, dont trois maintenant sont brisés, étaient en place, il n'y avait aucun moyen de pénétrer dans l'intérieur du monument, où devait régner une parfaite obscurité. Cet intérieur n'a d'ailleurs que deux

mètres dans œuvre, et par conséquent ne fut jamais destiné à servir soit d'habitation, soit de lieu de dépôt d'aucun genre. Si, dans des temps postérieurs, on y a pratiqué des ouvertures en brisant quelques-uns des panneaux, c'est là l'effet d'une superstition encore répandue dans tout l'Orient; on espérait y trouver des trésors.

L'architrave et la frise de la colonnade circulaire sont d'un seul bloc de marbre; sur l'architrave est gravée une inscription dont voici la traduction : « Lysicrate de Cicyne, fils de Lysithidès, avait fait la dépense du chœur. La tribu Acamantide avait remporté le prix par le chœur des jeunes gens. Théon était le joueur de flûte. Lysiades, Athénien, était le poëte. Évanœtès, l'archonte. » D'après ce dernier nom, il paraît que le monument a été construit trois cent trente ans avant l'ère chrétienne, à l'époque où vivaient Démosthènes, Apelles, Lysippe et Alexandre le Grand. La belle exécution de l'ouvrage rend cette conjecture très-vraisemblable. Le bas-relief de la frise représente l'aventure de Bacchus et des pirates tyrrhéniens. La figure de Bacchus, celles des faunes et des satyres qui forment son cortége au moment où il manifeste sa divinité; le châtiment des pirates qui l'avaient fait prisonnier, leur terreur et leur métamorphose en dauphins; tout, dans cette composition, est traité avec autant d'esprit que d'élégance. La coupole est sculptée avec beaucoup de délicatesse dans sa partie extérieure, où elle imite une couverture de feuilles de laurier placées en recouvrement les unes sur les autres. Le grand fleuron qui la surmonte et qui supportait le trépied (on distingue encore les traces du scellement) présente la plus gracieuse combinaison de feuillages.

Dans les colonnes corinthiennes qui soutiennent la coupole, bases, proportion des fûts et travail des cannelures, chapiteaux, tout est d'une élégance achevée; c'est là que les architectes vont chercher un des types les plus anciens et les plus purs, le plus pur peut-être, de l'ordre corinthien tel que l'ont pratiqué les artistes grecs. C'est ainsi qu'Athènes, malgré tout ce qu'elle a souffert de ruines et d'outrages, depuis Sylla et Alaric jusqu'à Morosini et lord Elgin, nous garde encore parmi ses ruines les meilleurs, les plus parfaits modèles des trois formes principales de l'architecture grecque. Personne ne conteste que le Parthénon ne soit le chef-d'œuvre du style dorique; l'ionique de l'Érechtéion a une grâce exquise et surtout une richesse d'ornementation que l'on ne retrouve nulle part ailleurs jointe à un goût aussi sévère; enfin le corinthien est, dans le monument de Lysicrate, d'une élégance bien autrement sobre et précise que dans les monuments sans nombre où l'Asie Mineure et Rome ont employé cet ordre. Aussi nos jeunes architectes de la villa Médicis, quand de Rome ils viennent passer quelques mois à Athènes et profiter de l'hospitalité empressée que leur offre l'École française, ne font-ils aucune difficulté de reconnaître que les monuments de l'Acropole ont dépassé leur attente, et ce n'est parfois qu'avec larmes qu'ils leur disent adieu quand a sonné l'heure du départ.

LE MOT *SEPT* DANS LA LANGUE DES ZAPAROS.

Tout le dix-huitième siècle a ri du mot démesuré cité par la Condamine, et qui signifie cinq sur les bords de l'Amazone. Une tribu indienne du Rio Napo, les Zaparos visités naguère par Osculati, va plus loin encore dans la longueur de ses noms de nombre; elle exprime ainsi le chiffre sept : *haîmuckumaracki-ckarainatacka nuquaqui*. Hâtons-nous de dire que ce joli mot signifie littéralement, en le décomposant : trois pailles doublées et une. Les Zaparos sont d'habiles calculateurs, comparés aux Botocudos; ces pauvres Indiens de la côte orientale du Brésil, aujourd'hui un peu plus instruits, grâce aux généreux efforts de Guido Marlière, n'allaient jamais au delà du chiffre cinq dans leur numération. Le mot *ouroufou*, « beaucoup », désignait les noms de nombre auxquels leur pensée ne pouvait atteindre. Montrer les doigts de leurs mains et de leurs pieds à diverses reprises est encore un moyen d'exprimer chez eux une multitude infinie.

NE PAS REMETTRE AU LENDEMAIN CE QU'ON PEUT FAIRE LA VEILLE.

Quand on a pris l'habitude de « ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille », l'idée seule de ne pas s'y conformer strictement crée une gêne dans l'esprit, une sorte de remords dans la conscience. On se sent malheureux de voir le jour s'achever sans qu'on ait mené à bonne fin tout ce qu'on s'était promis à soi-même. Cette disposition morale accroît l'activité et les forces. Si l'on examinait de près beaucoup de fortunes et de succès honorables, on trouverait qu'il faut les attribuer en grande partie à l'observation de cette vieille règle, enseignée par la sagesse de tous les temps. Ajourner sans nécessité ses devoirs, c'est s'endetter envers soi-même, et s'exposer tôt ou tard à une faillite morale.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE.

CHAPITRE III.

5 avril.

J'ai appris hier une coutume arabe bien touchante, et d'un sens bien profond. Quand un Arabe devient père d'un fils, un surnom s'ajoute à son nom; on l'appelle le *père d'un tel*. Le jour où Kadija, la femme préférée de Mahomet, lui donna son fils Cacim, Mahomet fut surnommé *Abou-el-Cacim* (le père de Cacim). Cette appellation n'était pas un vain titre; elle constituait comme une dignité, et parfois même servait de sauvegarde. En voici un curieux exemple. Un jour, Mahomet était engagé dans une violente querelle théologique; l'emportement de ses adversaires s'éleva presque jusqu'à la menace, et Mahomet se crut en danger; mais tout à coup le chef de ses ennemis, qui ne l'avait jamais nommé, pendant tout le cours de la dispute, que du nom de *Mohammed*, l'appela *Abou-el-Cacim!* « A ce seul mot, dit Mahomet, je sentis que l'emportement de mes adversaires s'apaisait, que le péril s'éloignait; m'appeler *Abou-el-Cacim*, c'était me rendre un nom d'affection et mon titre d'honneur. »

Ce fait m'a beaucoup donné à réfléchir. N'est-ce pas, en effet, une véritable investiture que la dignité paternelle? Si la naissance de mon fils n'a rien ajouté à mon nom, ne sens-je pas bien profondément tout ce qu'elle a ajouté à ma personne intérieure? Du premier jour, n'y a-t-il pas eu en moi un second homme joint au premier; un homme pour qui les idées de devoir, de conscience, ont pris une bien autre valeur, je dirai presque un autre sens? Si cet enfant n'a pas sauvé mes jours, comme Cacim ceux de son père, ne sens-je pas que je lui dois pourtant la vie aussi, la *vita nuova*... la vie morale? Si je m'instruis, c'est pour lui; il m'instruit à son tour! Ah! les Arabes ont raison,.. le plus beau nom d'un homme, c'est *Abou* (le père).

15 mai.

J'ai fait, il y a huit jours, un acte héroïque. A l'ouverture des classes, je l'avais envoyé au collége. Un mois après, il était au premier rang, et, depuis, il ne l'avait pas quitté. Eh bien, il y a huit jours, au milieu de ses succès, je l'ai emmené avec moi à la campagne. Pourquoi?

me dira-t-on. Oh! plusieurs motifs m'y ont engagé. D'abord, convaincu que l'idéal de l'éducation est le mélange de la vie de famille et de la vie publique, je veux prolonger et multiplier le plus possible ses séjours au milieu de nous; je veux l'imprégner si profondément de l'image de sa mère, de ses sœurs, et, pourquoi ne le dirais-je pas? de la mienne, que notre empreinte soit ineffaçable en lui! Les souvenirs de nos parents sont les dieux pénates du cœur.

Puis, je n'étais pas fâché de savoir de quel air il se verrait ainsi arraché à l'espoir certain des triomphes de la fin de l'année. Il y avait là pour lui une lutte à soutenir contre notre plus terrible ennemi, la vanité, et cette lutte me semblait salutaire. Enfin, je voulais retarder en son cœur l'avénement de ces émulations nécessaires sans doute, mais dangereuses, qui, prêtant à des triomphes d'enfant une importance illusoire, agitent ces jeunes cœurs d'ambitions précoces, puériles et ardentes, les trompent sur leur propre valeur, et tendent même à détruire en eux jusqu'à la noble passion du travail qu'elles semblent exciter, en substituant l'amour fiévreux du succès à l'amour désintéressé de l'étude.

Je suis donc entré un matin, il y a huit jours, dans sa chambre, et je lui ai dit : « Ta mère a besoin de l'air de la campagne; nous partirons mardi, et tu ne rentreras au collége qu'à l'automne. » Je l'observais attentivement. Il pâlit un peu, me fit pour toute réponse un léger *Ah!* où perçait une nuance imperceptible de regret; je crus même voir au bord de sa paupière une petite ligne brillante, un commencement de larme; puis soudain, avec sa charmante expression de bonté : « Si maman en a besoin, me dit-il, partons tout de suite! » Je ne pus me défendre, à ce mot, de le serrer vivement dans mes bras, et des larmes montèrent aussi dans mes yeux. Comprit-il mon intention? Non! et cependant il ne m'en demanda pas la raison; il la devinait confusément, et, plus tard, il la comprendra.

15 juin.

Mon épreuve me réussit à merveille. Depuis un mois, depuis que nous sommes installés dans notre retraite, son ardeur au travail a redoublé; et cependant, pas d'émulation! J'ai fait, il est vrai, un changement considérable dans ses études. Le plus grand vice de l'éducation de collége, vice nécessaire peut-être, mais réel, c'est qu'on n'y étudie guère que des fragments : des morceaux de Tite-Live, des morceaux de Cicéron, des morceaux de Tacite; pas un seul ouvrage de suite. Rien de plus contraire au génie des anciens, qui cherchent surtout l'ensemble dans leurs œuvres; la beauté y naît de l'harmonie générale, non de l'éclat plus ou moins artificiel de ces pièces de marqueterie qu'on appelle des discours. C'est ce qui fait que tant d'élèves (je parle des meilleurs), après dix ans passés dans le commerce perpétuel de l'antiquité, l'ignorent absolument : ils ne connaissent pas même un seul auteur tout entier; et tel jeune homme qui est très-capable de traduire avec talent, en deux heures, une demi-page très-difficile des Épîtres d'Horace, serait fort embarrassé de lire couramment, en un jour, un quart de volume de Tite-Live. Aussi, à peine arrivés ici, plus de versions, plus d'extraits : au lieu de lui demander la traduction d'un fragment de Tacite, je lui donne à lire vingt-cinq pages de Cornelius Nepos; au lieu d'un passage de Plutarque, cinq ou six chapitres de la Cyropédie. Je suis surpris moi-même de voir combien ces deux mois de familiarité avec les anciens, cette manière de se rapprocher d'eux, comme on fait pour les auteurs des langues vivantes, sans tant de façon, et pour causer, lui a donné de facilité à les comprendre, et d'ardeur à les admirer.

Allons! voilà trois beaux résultats : une victoire sur la vanité, un pas de plus dans la connaissance du passé; et le troisième... Eh bien, le troisième, quel est-il donc? Eh! ce sont mes progrès à moi! Je deviens savant, j'y suis condamné; il faut que je réapprenne pour enseigner. Décidément, il n'y a pas à dire, ce sont nos enfants qui nous élèvent.

30 juillet.

Encore un bienfait de notre séjour à la campagne. L'éducation n'est, selon moi, que l'apprentissage de la liberté; et autant que je le peux, partout où je le peux, je livre cet enfant à lui-même. Cet hiver, je l'envoyais au collége tout seul (ou du moins je ne le surveillais qu'à son insu), afin qu'il se familiarisât avec la rue et avec l'indépendance; qu'il ne fût ni effrayé, ni *grisé* de se trouver seul; qu'il apprît à se garantir aujourd'hui d'une voiture, et plus tard d'une tentation. Les enfants que l'on garde toujours à vue ne manquent jamais de faire une sottise le premier jour où ils sortent seuls.

Ici, à la campagne, je lui laisse de même pleine liberté dans les heures qui ne sont pas consacrées au travail. Mais comment lui préparer, dans notre retraite, une bonne camaraderie de jeu? Car, à douze ans, c'est une grosse affaire que le jeu! Lui donner pour compagnons les enfants des domestiques? J'y vois plus d'un danger : il n'y a là ni camaraderie, ni égalité; l'enfant du maître reste toujours le maître, c'est-à-dire qu'il est adulé, cajolé, obéi; il ne fait que contracter les défauts de ceux qui commandent, et faire connaissance avec les vices de ceux qui servent. J'avais bien songé à attirer chez moi, les jours de fête, des enfants du village; mais on n'obtient jamais ainsi que quelques automates que leurs mères endimanchent pour aller jouer avec *le petit monsieur du château*. J'ai adopté un grand parti : nous avons pour curé un véritable homme de bien; en arrivant, je l'ai prié de permettre à mon fils de prendre part à tous les exercices de la première communion avec les enfants du village. Pendant un mois, il s'est donc assis à côté d'eux, sur le même banc qu'eux, dans le grand sanctuaire de l'égalité, à l'église; il a suivi la retraite avec eux; il a communié avec eux; et, ce mois achevé, il avait trois amis, le fils d'un charpentier, et les enfants de deux pauvres et honnêtes ouvriers en terrasse. Leur union est vraiment touchante. Dès qu'il a un jour ou une heure de liberté, c'est pour ses amis; tantôt il va goûter chez eux, tantôt ils viennent goûter avec lui; mais pas plus de luxe chez l'un que chez l'autre : un morceau de fromage, du pain et des fruits, tel est le menu invariable. Je ne l'ai pas lié avec eux pour qu'il leur apprenne la gourmandise, mais pour qu'ils lui enseignent la sobriété. Elle ne nuit pas à leurs joies. Quelles courses à travers les bois! Quelles ascensions dans les arbres! Quelles parties de natation dans la rivière!... Un jour, je l'ai trouvé donnant une leçon d'arithmétique à son ami le petit charpentier, qui veut entrer à l'école professionnelle de la ville voisine; et celui-ci, à son tour, lui donnera quelque jour des leçons de rabot. On conçoit qu'une fois là, il ne se hâte pas de revenir. Eh bien, la tendresse paternelle est quelque chose de si mystérieux, l'oubli de soi est tellement son caractère principal, que j'éprouve une sorte de plaisir à le sentir loin de moi! L'idée qu'il est heureux, l'idée qu'il se fortifie, l'idée qu'il vit par lui-même et qu'il n'a pas besoin de moi, enfin le sentiment profondément doux que je me prive de lui par amour pour lui, tout cela prête à son absence une sorte de charme particulier, plus différent que distant de la joie que me donne sa présence. Une autre pensée me soutient encore : je le sens là en plein peuple! Le commerce libre et fraternel avec le vrai et bon peuple est aussi sain pour l'âme que l'aspiration de l'air de la campagne l'est pour le corps. Mon fils, dans cette intimité, fait connaissance avec des misères, des courages, des sympathies, *et même des haines* dont notre monde ne se doute pas. Le

peuple est une énigme pour les hautes classes. Comment en serait-il autrement, puisqu'il est une énigme pour lui-même? Il faut cependant la deviner, cette énigme; le salut de l'avenir est peut-être à ce prix! Or, il n'est qu'une manière de le comprendre, c'est de se faire peuple soi-même!

13 août.

Depuis quinze jours, mon écolier m'inquiète. Je ne le reconnais plus; il est distrait; son travail semble lui peser; il regarde l'heure vingt fois pendant la leçon, et part dès qu'il est libre. Qu'a-t-il donc? Est-ce cette date du 11 août, cette distribution des prix de la Sorbonne qui l'attriste? J'ai cependant fait disparaître tous les journaux où sont rapportés les détails de la solennité et les noms des lauréats; j'ai eu peur que la vue de cette liste, où il aurait figuré, sans doute, ne lui fût douloureuse : elle m'a bien un peu serré le cœur, à moi! On en aura peut-être parlé devant lui... Enfin, il n'est plus le même. Pourtant, je le trouve plutôt distrait que triste... Mais enfin, il a quelque chose... *Qu'est-ce donc?*

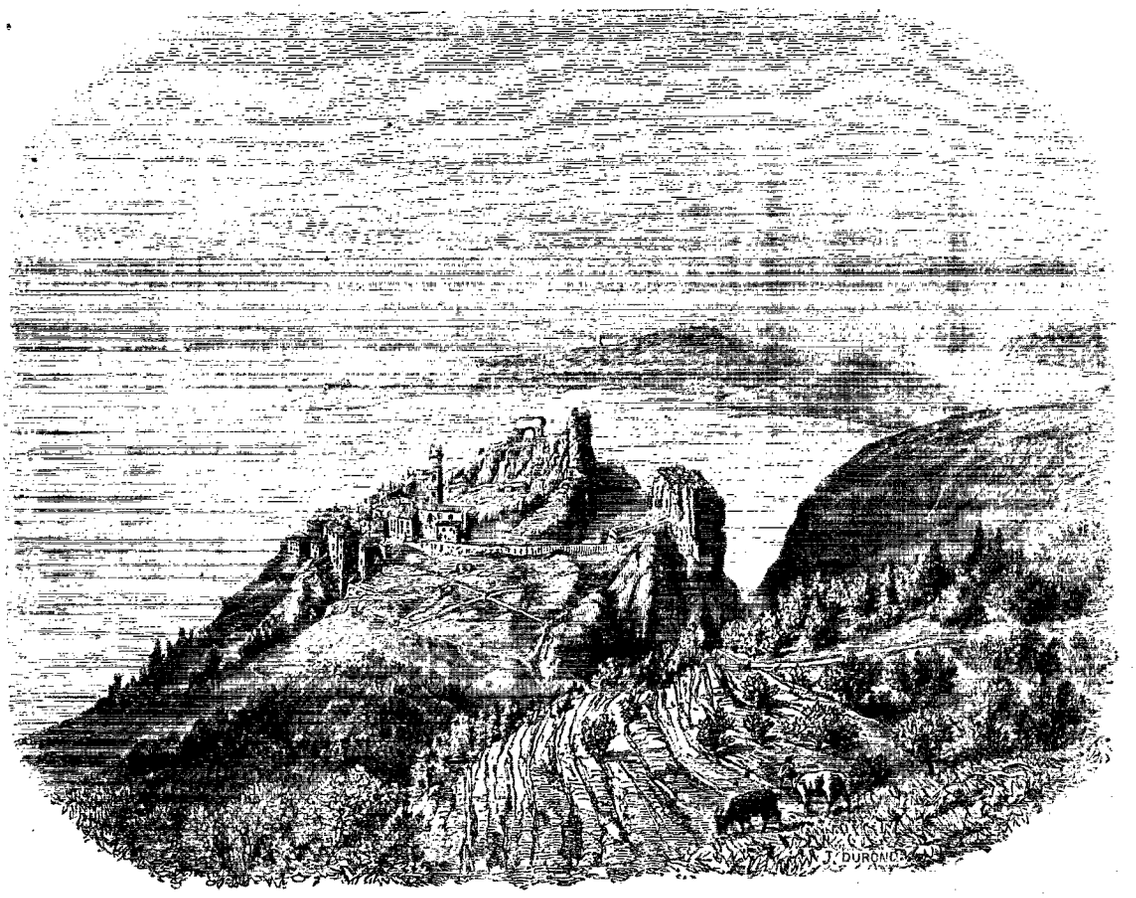
15 août.

Nouveau motif de surprise. Hier, jour de congé, il est parti après le déjeuner; la journée m'ayant paru un peu longue, j'ai été, le soir, le chercher chez ses amis. Mais qu'ai-je appris! Il n'y a pas paru de la journée; depuis trois semaines, ses visites sont plus rares. Cependant, ses sorties de chez moi sont plus fréquentes. Où va-t-il donc? Et cette journée d'hier, où l'a-t-il passée? Je suis inquiet.

La suite à la prochaine livraison.

ESA.

Quand on va de Gênes à Villefranche, le long des côtes, on peut suivre deux routes : l'une, à travers des accidents de terrain, courant par monts et par vaux; l'autre, évitant les fatigues, tournant les obstacles, et carrossable tant qu'elle peut. Le paysage offre des sites singuliers. Si vous passez par là, quittez le chemin de la poste, gravissez à pied un sentier roide, étroit, taillé dans le roc, et vous arriverez au sommet d'un pic à plate-forme qui domine la mer. De là, on découvre les côtes de France découpées en golfes jusqu'aux îles d'Yères, Nice, Villefranche et la chaîne des Mores. Ramenez vos yeux de l'horizon à cette pyramide granitique, et vous vous demanderez si ce village qui semble attacher ses masures à ce granit n'est point un repaire. En effet, vous êtes à Esa. Ce village fut une ville, ou plutôt une station de Sarrasins, au moyen âge, et, dans les temps modernes, un refuge de brigands. Nous devons aux Sarrasins beaucoup de choses, entre autres l'art de canaliser, d'arroser les jardins, de distiller les fleurs, et même un peu de médecine; mais leur poésie manque souvent de morale, comme leur Coran. Akbah ne s'écriait-il



Esa. — Dessin de Durond, d'après M. du Moncel.

pas, en poussant son cheval dans les flots de la mer Méditerranée, presque en face d'Esa, au septième siècle : « Dieu de Mahomet, si je n'étais arrêté par cette mer, j'irais jusqu'aux terres inconnues de l'Occident, prêchant l'unité de ton saint nom, et passant au tranchant du sabre les nations rebelles qui adorent d'autres dieux que toi. » Un moment, les Sarrasins occupèrent toutes les côtes d'Espagne, débarquèrent sur le littoral de France, de Dalmatie, de Sicile et d'Italie, sans compter leurs établissements sur les côtes d'Afrique, à l'autre rive du lac méditerranéen.

CLAUDE.

Statue de Claude trouvée à Herculanum et conservée au Musée de Naples. — Dessin de Worms, d'après une photographie.

Tout en flattant le modèle, l'artiste n'a pu souffler l'énergie à ce gros et grand corps, et manifester l'esprit sur ce masque épais d'une beauté vulgaire; seulement, et comme pour prouver la légèreté de son ciseau, il a disposé avec art les plis de la draperie. Le sculpteur a mêlé un peu d'idéal au réel; notre tâche est moins difficile que la sienne. Nous devons simplement grouper quelques détails exacts, tirés d'auteurs anciens, autour de ce triste empereur demi-imbécile, demi-savant, trop lâche pour être bon après Tibère et Caligula, assez dénué d'instinct paternel pour adopter Néron, insipide intermède entre deux drames sanglants. Claude était né sur le sol gaulois; nous lui devons un peu plus de mépris qu'à d'autres.

Le père de Claude, Drusus, surnommé Decimus et plus tard Néron, était fils de Livie et peut-être d'Auguste. Tour à tour questeur, préteur, consul, « le premier des généraux romains qui ait navigué dans la mer du Nord », Drusus exécuta au delà du Rhin de vastes fossés qui portaient encore son nom au temps de Suétone; il battit souvent les Barbares, « et s'arrêta seulement lorsqu'un spectre gigantesque de femme barbare lui défendit, en latin, de passer outre. » Sa mort est suspecte, et quelques-uns la crurent provoquée, hâtée par ses idées républicaines. Toutefois, Auguste, qui l'avait toujours bien traité; vanta sa vie et sa mort, et le maintint au nombre de ses héritiers. Drusus avait eu, d'Antonia la jeune, Germanicus, Livilla et Claude, né à Lyon neuf ans avant l'ère chrétienne. Claude porta d'abord les noms de Tiberius-Claudius Drusus, et reçut un instant celui de Germanicus, lorsque son frère aîné entra par adoption dans la famille Julia. Il traversa durant son enfance de nombreuses et tenaces maladies dont il sortit faible de corps et d'esprit. Jugé incapable de tout office privé ou public, il fut livré à un pédagogue, un Barbare, ancien écuyer; cependant, dès son jeune âge, il s'appliqua, non sans zèle, aux études libérales et publia quelques essais, entre autres tout un livre de plaintes contre son cruel gardien. On n'en augura pas mieux de ses talents. Sa mère le traitait de monstre humain, ébauche

de la nature, et pour accuser quelqu'un de sottise, elle disait : Plus bête que Claude. Son aïeule Livie l'eut toujours en mépris et lui parlait peu. Auguste ne savait qu'en faire; il n'osait le produire, de peur d'attirer le ridicule sur sa famille; il en fit seulement un augure. Il essayait bien de l'avoir à dîner, mais il se plaignait de ses mauvaises manières, empruntées sans doute à ses intimes, un Sulpice, un Athénodore. Enfin, il le relégua au troisième rang parmi ses héritiers et ne lui laissa que huit cent mille sesterces. Éloigné des honneurs par Tibère, qui lui envoya seulement les ornements consulaires, il se retira dans ses villas suburbaines, ou bien en Campanie, avec des compagnons de table et de jeu qui nuisaient à sa renommée bien mince déjà. L'apparence de disgrâce dans laquelle il vivait suffit à lui attirer quelques distinctions : les chevaliers le choisirent deux fois pour les représenter; ils se levaient à son entrée au théâtre. Le sénat voulut qu'on reconstruisît aux frais de l'État sa maison incendiée; il demanda même pour lui le droit de rendre la justice qu'avaient les personnages consulaires. Mais Tibère prétexta, pour refuser, l'imbécillité de son neveu, et promit de compenser ce dommage par ses libéralités; il se borna, d'ailleurs, à le recommander, dans son testament, aux armées, au sénat et au peuple. L'avénement de Caligula changea la fortune de Claude; il fut deux fois consul; on l'acclamait au théâtre lorsqu'il remplaçait l'empereur; un jour, un aigle se posa sur son épaule droite. « Il n'en vivait pas moins en butte aux affronts. S'il arrivait un peu tard à l'heure du repas, on le recevait mal, on l'obligeait à faire le tour du triclinium. Toutes les fois qu'il s'endormait après souper, ce qui lui arrivait, on lui jetait des noyaux d'olives ou de dattes. Souvent on l'éveillait, comme pour rire, à coups de fouet ou de houssine. S'il ronflait, on lui chaussait les mains, et, réveillé en sursaut, il se frottait la figure avec ses souliers. » Caligula lui joua encore de plus mauvais tours, comme de le faire jeter à l'eau tout habillé, de l'accuser d'avoir signé un faux testament, de le réduire si bas par des dépenses forcées qu'il fût affiché à vendre sous l'édit du préteur.

Il avait cinquante ans lorsqu'il parvint à l'empire. Au moment du meurtre de Caligula, il se tenait caché derrière une portière; mais un soldat vit des pieds et leva la tapisserie. Éperdu, Claude embrassait les genoux du légionnaire qui le proclamait empereur. On l'emporta au camp dans une litière, et la foule, tant il était tremblant et inquiet, plaignait le pauvre innocent qu'on menait au supplice. Il passa la nuit entre le désespoir et la terreur. Le lendemain, le sénat et les consuls réunis au Capitole parlaient de rétablir la république, et lui-même, invité par les tribuns à donner son avis, s'excusa sur la violence qui lui était faite. L'indécision du sénat et les cris de la populace, qui demandait un maître, le décidèrent enfin à laisser les soldats prêter serment en son nom. Le premier des Césars il paya la fidélité de l'armée et introduisit l'usage du *Donativum*. Son règne commença par une amnistie pour tout ce qui s'était fait et dit pendant l'interrègne de deux jours; toutefois, quelques tribuns, complices des meurtriers de Caligula, et qui avaient demandé la tête de Claude, payèrent de leur vie cette menace stérile. Livie, aïeule de l'empereur, reçut les honneurs divins; la naissance de Drusus fut célébrée. Claude cassa tous les actes de Caligula; mais, par bienséance, il défendit de placer parmi les jours heureux celui de son propre avénement. Peu avide d'honneurs, il s'abstint du titre impérial; il respecta les magistrats, et, honteux de ne pas faire asseoir les tribuns qui venaient à son tribunal, il s'excusait sur la petitesse du lieu. Quand les consuls donnaient des jeux, il les saluait à leur entrée et se levait pour eux avec la foule. Tant d'humble politesse lui avait gagné le peuple, et le bruit s'étant répandu qu'on l'avait tué dans un voyage à Ostie, l'armée fut accusée de trahison et le sénat de parricide. Il faillit, d'ailleurs, être la victime d'attentats isolés, de conjurations ou de révoltes; un homme du peuple s'était glissé jusqu'à son lit, un poignard à la main; deux chevaliers voulurent le tuer à coups d'épieu à la porte d'un théâtre et d'un temple. Le complot de Gallus Asinius et de Statilius Corvinus, petits-fils des orateurs Pollion et Messala, recruta des complices parmi ses affranchis et ses esclaves. Les troupes de Dalmatie nommèrent Scribonianus empereur; mais des présages mauvais dissipèrent cette rébellion.

Il faut reconnaître que Claude essaya d'être juste et remplit en conscience ses magistratures. Il ne suivait pas toujours la loi dans ses applications rigoureuses; par exemple, il rendit une *action* à ceux qui en étaient privés par la *plus-pétition*. Mais il se montrait parfois plus dur que la loi; il lui arriva de condamner aux bêtes les gens convaincus d'une grande fraude. Singulier mélange de science et de sottise, de discernement et de démence, il n'était guère respecté : un petit Grec, plaidant devant lui, le traita de vieil idiot. Un chevalier, faussement accusé, furieux de voir admettre contre lui des témoins infâmes, jeta à la tête de Claude un mémoire et un stylet à écrire, et si fort qu'il lui blessa la joue. La gestion de sa censure fut inégale et marquée de succès divers; il n'avait pas assez de bon sens pour une charge aussi délicate. Souvent la justice était sacrifiée à une plaisanterie puérile; heureuse quand elle s'accordait avec un bon mot, comme le jour où, en rayant une note d'infamie, il dit au postulant : « Il en restera toujours la rature. » Un grand personnage, le premier de la province de Grèce, fut rayé du livre des juges parce qu'il ignorait le latin. Bien des gens furent notés d'infamie qui ne s'y attendaient guère : ils étaient sortis d'Italie sans congé ou bien ils avaient accompagné un roi; et Posthumus, disait Claude, pour avoir suivi Ptolémée à Alexandrie, n'avait-il pas été accusé de lèse-majesté? Quelquefois, il notait des personnes qui, à sa honte, lui démontraient leur innocence manifeste; ainsi, ceux qu'il accusait de pauvreté ou de célibat apportaient des preuves de leur fortune ou de leur mariage : il prétendit qu'un homme avait voulu se poignarder, et ne lui trouva pas une cicatrice sur tout le corps. Il proposa en un jour vingt édits. Les plus importants recommandaient de bien boucher les tonneaux et d'employer contre la morsure des vipères la résine de l'if. Certes, Claude n'était ni insensé ni cruel, mais sa faiblesse d'esprit et d'âme l'entraînait à des inconséquences terribles ou ridicules : le même jour, il condamnait à rentrer dans l'esclavage les affranchis ingrats, et il gorgeait d'or les siens qui lui arrachaient des ordres de sang; il faisait frapper de la hache ceux qui usurpaient le droit de cité romaine, et il le demandait pour toute la Gaule chevelue : on a encore à Lyon son discours inscrit sur des tables de bronze. Il déclarait homicide le maître qui tuait son esclave, et, fier de cette noble décision, il entretenait le sénat des cabarets où il avait bu dans sa jeunesse. Comment lier en un récit des actes et des pensées sans suite? Il s'occupa des questions religieuses, releva en Sicile le temple de Vénus Érycine, tenta d'introduire à Rome les mystères d'Éleusis, persécuta les druides et abolit leurs pratiques cruelles, chassa de Rome « les juifs qui remuaient sans cesse au nom du Christ. » (C'est ainsi qu'on jugeait le christianisme naissant : une émeute.) La grammaire l'intéressait, et il voulut ajouter trois lettres à l'alphabet. Il écrivit beaucoup; jeune, conseillé par Tite-Live, aidé par Sulpitius Flavus, il s'était essayé à l'histoire; empereur, il composa huit volumes de mémoires plus ineptes encore que mal rédigés. Il publia une apologie assez érudite de Cicéron contre Asinius Gallus; et, en grec,

vingt-huit volumes sur les Étrusques et les Carthaginois (*Tyrrhenicon, Carchedonicon*).

Le bien-être et le plaisir du peuple lui furent chers; ils se liaient trop à sa propre sécurité pour qu'il les négligeât. Depuis que les cris d'une populace affamée, qui l'accablait de bribes de pain, l'avaient forcé de fuir par une sortie dérobée, il proposait aux marchands, à ses risques et périls, des bénéfices qui les décidaient à des transports réguliers d'approvisionnements. Il creusa le port d'Ostie, acheva un aqueduc commencé par Caligula, amena dans Rome les fontaines Cærulea, Curtia, Albudina, sources fraîches et abondantes qui portent aujourd'hui son nom. Une dérivation de l'Anio remplit dans la ville des bassins nombreux et ornés. Le théâtre de Pompée fut rebâti; le cirque Maxime eut des *carceres* de marbre et des bornes dorées. A la suite d'une stérile expédition en Bretagne (Angleterre), Claude triompha, et fit attacher aux combles de son palais une couronne navale (remarquez qu'il avait fait naufrage dans le golfe de Gênes). Des petites guerres exécutées au champ de Mars retracèrent à la foule les travaux militaires de l'empereur. Des combats de taureaux, des jeux séculaires, des exercices nouveaux ou renouvelés des anciens, se succédaient dans les amphithéâtres. Suétone vante une naumachie donnée sur le lac Fucin pour célébrer l'achèvement d'un canal de décharge creusé dans la montagne, et qui avait coûté à trente mille ouvriers onze ans de travail. Des flottes de Sicile et de Rhodes combattirent ce jour-là, tandis qu'un triton d'argent, élevé par une machine au milieu du lac, semblait sonner de la trompette. La naumachie avait failli ne pas commencer; comme les acteurs criaient : « Salut à César! » Claude, qui se croyait plaisant, répondit : « Salut aussi à vous! » Les pauvres gens prétendirent que César leur faisait grâce et ne voulurent pas engager la lutte. Claude se demanda d'abord s'il ne les ferait pas brûler ou tuer, puis sa fureur se tourna en folie débonnaire. Il descendit de son siége, et, courant çà et là, hué, poussé, par menaces et par prières, il décida les récalcitrants à commencer.

La peur chronique était le fond de son caractère. Il avait toujours préféré la vie à l'empire; une lettre d'injures et de menaces faillit le décider à quitter le trône; sa défiance allait jusqu'à faire fouiller ses convives et à déguiser des soldats en esclaves. Il se réfugiait, au moindre bruit, dans le camp des prétoriens. La bonne chère et le vin, les dés, le sommeil après boire, l'amour du sans-gêne poussé à ce point qu'il permit par un édit les incongruités à sa table, tels étaient pour lui les attributs de l'empire, les priviléges de la puissance. Aussi, malheur à qui le troublait dans ses pénibles digestions! Sur la foi du songe d'un affranchi, il condamna à mort Appius Silanus, et félicita devant le sénat le délateur de veiller, même en dormant, au salut de l'empereur. Il était d'ailleurs l'humble serviteur de ses affranchis, auxquels il abandonnait le soin de l'État : l'eunuque Posis; Félix, gouverneur de la Judée et marié à trois reines; Polybe, son précepteur, qu'il faisait souvent marcher entre les deux consuls; enfin Narcisse, son secrétaire, et Pallas, son trésorier, voleurs, mais habiles ministres, qu'il revêtit des insignes de la préture et de la questure. Il commit, à l'instigation de ces hommes, un grand nombre d'assassinats. Cruel d'instinct, il aimait à considérer le visage des suppliciés.

Messaline, quatrième femme de l'empereur (il avait répudié les autres pour divers motifs), abusait de l'empire qu'elle avait sur lui pour se livrer aux intrigues et aux désordres qu'a flétris Juvénal. Elle poussa l'audace jusqu'à se remarier publiquement du vivant de son mari; et, sans la haine de Narcisse qui la fit tuer, Claude ne l'aurait pas punie; il oublia même à ce point le supplice de sa femme qu'il demanda un jour pourquoi elle ne venait pas à l'heure accoutumée. Après la mort de Messaline, il avait assuré aux prétoriens, dans un discours, qu'il garderait désormais le célibat; mais le désœuvement et les séductions d'une intimité permise le livrèrent bientôt sans défense à sa nièce Agrippine. Des sénateurs subornés déclarèrent une nouvelle union nécessaire au salut de l'État; la prohibition attachée à des mariages entre si proches parents fut levée, et le lendemain l'oncle épousa la nièce, dont il adopta le fils, Domitius Néron. On dit que vers la fin de sa vie Agrippine et Néron commencèrent à lui peser, qu'il se repentit, qu'il se rapprocha de son fils Britannicus; en le revêtant de la toge virile, ces mots imprudents lui échappèrent : « Que le peuple romain ait enfin un vrai César. » Bientôt après un de ses plats favoris fut préparé par Locuste; il s'endormit comme toujours après souper, mais il ne s'éveilla plus. Agrippine, d'accord avec les affranchis, cacha cette mort, et, appuyée sur les prétoriens, elle proclama Néron.

Terminons par un portrait que Suétone a tracé de Claude; on pourra le comparer à la gravure : « Debout ou assis, mais surtout au repos, il ne manquait pas d'autorité, de dignité dans le maintien. Ses membres étaient développés, et sa taille assez haute. Ses traits étaient beaux; des cheveux blancs donnaient de la gravité à sa figure; mais ses jambes peu solides nuisaient à la noblesse de sa démarche. Il riait mal; sa colère était ignoble; il crachait en parlant, et avait le nez toujours humide. Sa prononciation était vicieuse, et le tremblement perpétuel de sa tête redoublait au moindre mouvement. »

A la longue, on prend toujours le pli de son sourire.

SAINTE-BEUVE

LES HIRONDELLES ET LES ÉCOLIERS.

Dès les premiers jours du mois de septembre, les hirondelles se réunissent sur le toit de l'école du village, formant au sommet de cet édifice comme une auréole de gazouillements argentins et joyeux. C'est alors que les mères prudentes accoutument leurs récentes couvées aux fatigues du voyage lointain qu'elles vont entreprendre : elles s'élancent toutes ensemble dans les airs, y forment d'immenses spirales, se livrent à des évolutions rapides, variées, puis reviennent se poser et caqueter sur le couvert devenu leur rendez-vous général.

Fidèles emblèmes des petits écoliers, elles devront s'éloigner, comme bon nombre d'entre eux, des lieux où elles reçurent le jour, et chercher sous d'autres latitudes la tiède atmosphère qui les soustraira aux rigueurs de nos hivers. Mais ces oiseaux reviendront, avec les brises du printemps, se blottir aux mêmes nids qui abritèrent leurs premiers jours, tandis que plus d'un jeune élève mourra peut-être loin de son pays natal, qu'il abandonnera, regrettant l'asile protecteur où s'instruisit et s'écoula sa rieuse jeunesse.

C'est que l'hirondelle obéit; c'est que Dieu lui-même la dirige dans son vol et lui assigne le lieu comme la durée de son exil, tandis que le guide orgueilleux nommé *Raison humaine* ne vaut pas la divine impulsion donnée à ces aimables habitantes des airs.

Éternel! accorde aux enfants, ainsi qu'aux hirondelles, s'ils vont chercher comme elles des cieux plus favorables à leur destinée, cet instinct merveilleux à qui l'oiseau doit de trouver toujours ailleurs les biens dont il jouit chez nous. (1)

(1) J. Petit-Senn.

MONNAIE DE CRÉDIT.

Quelques individus, isolément ou en société, commencèrent, en 1791, à frapper des monnaies particulières ou de confiance. Les frères Monneron furent du nombre. On s'autorisait, pour faire frapper ces monnaies privées, de l'article 5 de la déclaration des droits de l'homme, constitution de 1791, ainsi conçu : « La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société; tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché; etc. »

Ces monnaies n'avaient, du reste, qu'un cours facultatif et volontaire.

L'Assemblée législative reconnut les inconvénients qui résultaient de l'émission de monnaies particulières.

Monnaie de crédit (1791), en cuivre, gravée par Montigny.

Le 3 septembre 1792, elle rendit un décret par lequel il était expressément défendu de fabriquer ou faire fabriquer directement ou indirectement, d'introduire et de faire circuler des monnaies de métal, sous quelque forme ou dénomination que ce fût, telles que médailles de confiance, sous peine d'être puni de quinze années de fer, et de confiscation desdites monnaies. (Voir l'*Hist. numismat. de la révol.;* Hennin, p. 225 et 230.)

LA CATHÉDRALE DE MEXICO

ET SON SAGRARIO.

L'église somptueuse que l'on voit aujourd'hui à Mexico n'est pas celle qui fut édifiée au temps de Cortez. La première cathédrale, qui vit officier le pieux Zumarraga, dont le zèle fut si fatal à tout ce qui pouvait rappeler les croyances mexicaines, s'éleva en 1525 (1). D'anciens documents prouvent que Fernand Cortez, en faisant bâtir ce temple chrétien, voulut que ses colonnes se dressassent au-dessus des antiques idoles aztèques, qu'on avait enfouies profondément. C'était, dans sa pensée, comme un symbole caché de la prééminence de l'Église sur les croyances barbares, qui ne devaient plus reparaître à la lumière du jour.

Ce monument ne manquait point de grandeur, et il suffit durant quelques années au besoin du culte. Dès 1552, cependant, la cour de Madrid résolut de doter Mexico d'une cathédrale plus digne encore de sa magnificence. La première pierre du nouvel édifice fut posée en 1553, le jour de la Conversion de saint Paul; mais les travaux de construction ne commencèrent réellement qu'en 1573, sous le gouvernement de don Martin Henriquez, à l'époque où la capitale du Mexique était administrée, au spirituel, par son troisième archevêque, don Pedro Moya de Contreras, qui fut plus tard président du conseil des Indes. On ne mit pas moins de quarante-deux ans à terminer les fondations de l'édifice, en raison des difficultés que présentait la mobilité du sol.

Grâce à la monographie (1) de ce vaste édifice qui nous a été laissée par don Isidro Larriñana, en l'année même de sa dédicace, il serait aisé d'exposer ici les péripéties nombreuses qui marquèrent sa lente construction. Nous nous contenterons de dire que la nouvelle cathédrale fut ouverte au culte le 22 décembre 1667, et que l'on évalue les dépenses totales de ses travaux extérieurs à la somme de 1 752 000 *pesos* (plus de 9 millions de francs).

Cette belle église mesure, du sud au nord, 127m,66; elle a de largeur 62m,36. Elle se divise intérieurement en cinq parties : la grande nef, les deux nefs latérales, et celles des chapelles. La grande nef n'a pas moins de 17m,89 de haut; les autres n'ont que 10m,71. L'église a, en tout, sept portails : deux au nord, sur les côtés de la chapelle de *los Reyes*, correspondant à ce qu'on appelle les nefs processionnales (ceux-là sont complétement achevés); deux à l'extrémité des bras de la nef qui regardent l'orient et le couchant (on admire leur architecture); les trois autres, dont on espère l'achèvement prochain, sont ceux de la façade principale, qui s'ouvrent sur la grande place et regardent le midi. Dans son ensemble, l'église affecte la forme pyramidale, diminuant proportionnellement ses hauteurs depuis la grande nef jusqu'aux chapelles. L'église est éclairée par cent soixante-quatre fenêtres de formes diverses.

Il n'y a peut-être pas d'église en Amérique, sans en excepter celles des républiques de l'Équateur et de la Bolivie, qui offrent une décoration intérieure plus riche que celle de Mexico.

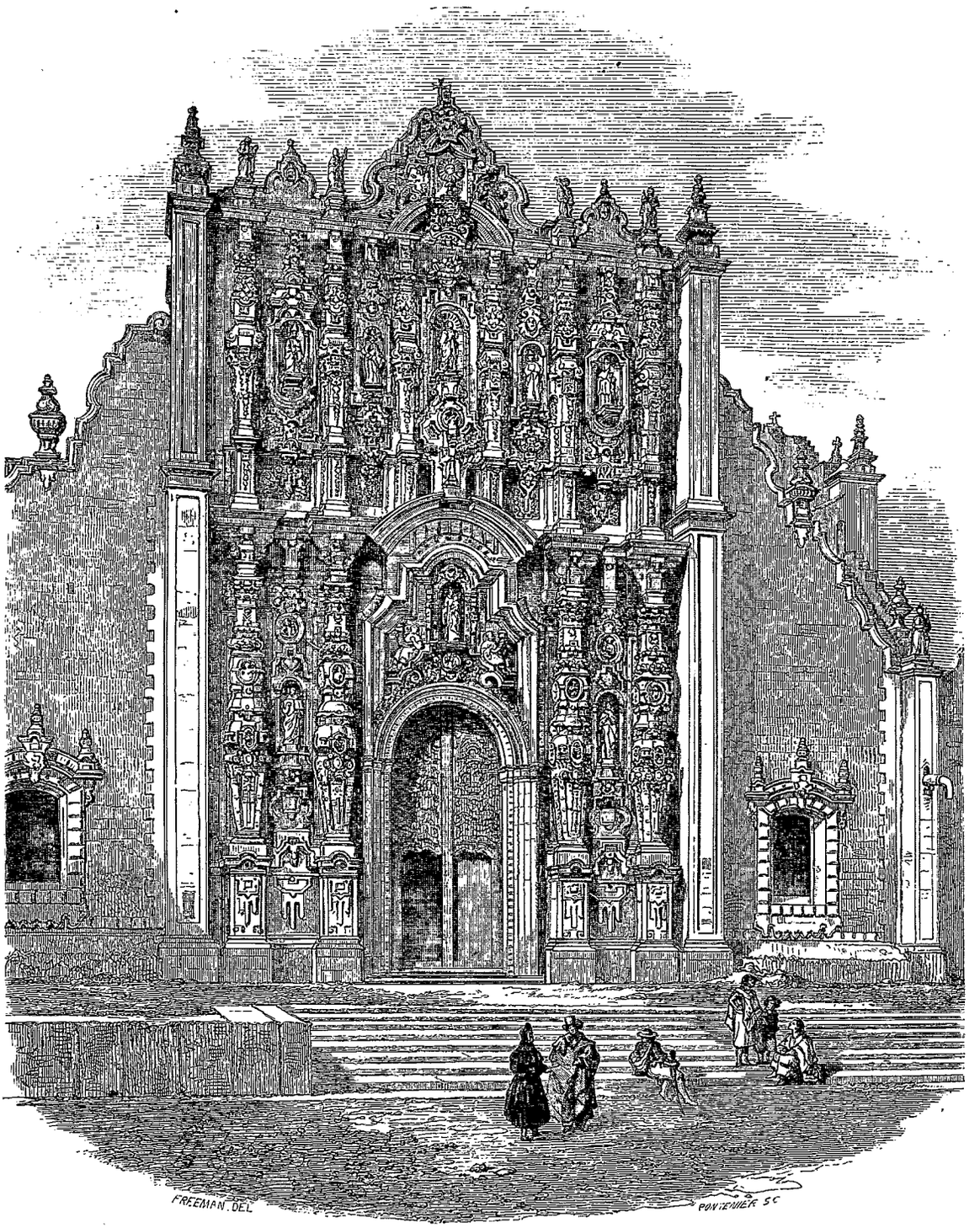
On aura quelque idée de la richesse prodigieuse qui règne dans cette église (si toutefois de récentes révolutions ne lui ont pas été fatales) quand on saura que la figure principale de la Vierge, *Nuestra Señora de la Asuncion*, est d'or massif aussi bien que le piédestal et les quatre anges qui se groupent auprès de cette statue. Le tout pèse 139 marcs, représentant 6 984 castillans. Cette Vierge est, dit-on, d'ailleurs, au point de vue de l'art, d'un travail excellent. Nous ne dirons rien de l'innombrable quantité de pierres précieuses qui brillent sur l'autel.

Le curieux monument dont nous offrons ici la représentation fidèle n'est pas la façade de la cathédrale; c'est celle du *Sagrario*, ou, si l'on aime mieux, le frontispice de l'église curiale chargée de desservir la paroisse sur laquelle se trouve construit le temple métropolitain. Le *Sagrario* communique avec la cathédrale par une porte intérieure et fait en réalité partie du grand édifice, bien qu'il soit d'un style architectonique fort différent et qu'il remonte à une époque beaucoup moins ancienne. Par suite des dernières dispositions adoptées, le *Sagrario* est devenu l'église paroissiale d'un quartier considérable.

Le culte se célèbre, dans les églises de Mexico, avec une rare magnificence; sous certains rapports, le *Sagrario* participe aux splendeurs intérieures de la métropole : un orchestre religieux, composé des instrumentistes les plus habiles de la ville, se mêle aux offices dans les grandes solennités. Attenant à la cathédrale, on remarque un établissement religieux désigné sous le nom de *Colegio de Infantes;* c'est une sorte de petit séminaire où sont élevés

(1) Un an auparavant, les franciscains venus à Mexico, en 1524, avaient élevé une vaste chapelle sur l'emplacement même où se trouvaient la maison de plaisance de Montezuma et sa ménagerie (voy. t. XVIII, 1850, p. 336). Un vieil historien aime à faire observer que si quarante théocalis entouraient le théocali principal, quarante chapelles chrétiennes ne tardèrent pas à entourer la nouvelle église. Mais il paraît également certain que lorsqu'on commença à construire la nouvelle cathédrale, ce fut en face du vieux temple de Huitzilopuchtli qu'on creusa ses fondements, et non sur les débris du vieux théocali, qui avait vu immoler tant de victimes humaines.

(1) Elle a paru sous ce titre : *Noticia breve de la deseada ultima dedicacion del templo metropolitano de Mexico, celebrada en 22 décembre de 1667;* Mexico, 1668.



Le *Sagrario*, près la cathédrale de Mexico. — Dessin de Freeman, d'après une photographie de M. de Rosti.

les enfants de chœur de l'église métropolitaine, et qui relève immédiatement de l'autorité archiépiscopale.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE.

Suite. — Voy. p. 110.

Ah! je ne l'aurais jamais deviné! Il y a dans le village une vieille fille ou une vieille folle, nommée Mlle de Mondebise, qui ne reçoit personne, qui ne va chez personne, et qui vit au milieu des chats, des chiens et des oiseaux; sa maison est l'arche de Noé, c'est-à-dire que c'est à la fois une cage, une étable, un nid, une ménagerie, et même un cimetière, car elle ensevelit à domicile les êtres chéris qu'elle perd, et a élevé dans son jardin un petit monument à une fauvette! Eh bien, voilà où mon vagabond, il me l'a appris hier, a élu domicile pour ses heures de récréation! Je voudrais bien savoir quel plaisir il peut trouver là? Ah! parbleu, il y a longtemps que je veux étudier une vieille

fille... et celle-là surtout, qui me paraît le modèle du genre... J'irai!

1er septembre.

J'ai été hier chez Mlle de Mondebise. En arrivant à sa porte, l'embarras m'a pris. Comment vais-je lui expliquer ma visite? Je ne pouvais pas prendre l'air solennel d'un père qui vient arracher son fils à un danger. Après tout, cette pauvre vieille fille est très-ridicule, soit; mais c'est une femme de cœur, dit-on. J'ai appris que si elle voit peu les habitants riches, elle voit les pauvres, et que ses aumônes sont aussi abondantes qu'intelligentes. Le curé et le médecin, qui la voient, en font cas, m'a-t-on dit. Je ne peux donc pas entrer chez elle en lui disant : Mademoiselle, qu'avez-vous fait de mon enfant? Alors, que lui dire? A la bonne chance! entrons.

J'entrai. Quelle fut ma surprise! Au lieu d'une ménagerie sale et en désordre, un petit salon charmant; des meubles de forme élégante, des fleurs partout, un piano, une bibliothèque pleine de livres choisis; et si la chambre était, en effet, peuplée d'oiseaux, c'était dans une grande et belle volière et dans quelques cages élégantes suspendues au soleil que vivait et chantait tout ce peuple ailé. Mlle de Mondebise parut, et mon étonnement ne fut pas moins grand : celle que je me représentais sous l'aspect ridicule d'une vieille fille de comédie était une femme de quarante-cinq ans tout au plus, encore agréable même à voir, vêtue simplement, mais avec goût, presque avec soin, et offrant dans sa physionomie un mélange charmant d'élévation sereine et de gaieté railleuse. On rencontre souvent cette double disposition chez les amis de la solitude : leur âme est sereine parce qu'ils vivent avec Dieu; leur esprit est railleur parce que, ne voyant les hommes que par échappées, ils sont plus frappés de leurs ridicules.

— Le père de Maurice! dit-elle vivement en m'apercevant. Que je vous remercie d'être venu, Monsieur; nous pourrons parler de votre fils!

Ces mots, dits avec une cordialité pleine d'effusion, me touchèrent au cœur, et, par conséquent, me mirent fort mal à l'aise, car je me rappelais avec confusion ce que j'avais pensé et même dit souvent sur Mlle de Mondebise, et le motif de curiosité maligne qui m'avait amené chez elle.

— Eh! de grâce, Monsieur, reprit-elle, quelle bonne chance me vaut cette aimable visite? Dites-le-moi bien vite; je serais si heureuse que vous eussiez quelque demande à me faire!

Et elle insistait du regard et de l'accent. Moi, honteux, presque repentant, je me taisais, je balbutiais; je ne savais vraiment que dire.

Elle me regarda d'abord avec surprise, puis un éclair de gaieté traversa ses yeux; et, partant d'un éclat de rire :

— Ah! je devine, s'écria-t-elle.

— Vous devinez? Mais...

— Oui, oui! Et si vous me promettez de répondre franchement, je vais vous dire pourquoi vous êtes venu.

— Mais...

— Vous vous êtes dit, en apprenant les visites de votre fils : Voilà une bonne occasion; il y a longtemps que j'ai envie de voir au sein de sa famille cette vieille Mlle de Mondebise, qu'on dit si ridicule...

— Mademoiselle! Mademoiselle!

— Qu'on dit si ridicule, et dont je me moque toujours.

— Ah! Mademoiselle, croyez que jamais...

— Allons, ayez donc le courage de votre opinion; avouez que moi, mes chats et mes oiseaux, nous défrayons les entretiens du village, et que s'il vous vient un ami de Paris, la maison de Mlle de Mondebise, les cages de Mlle de Mondebise, les douleurs domestiques de Mlle de Mondebise, sont citées parmi les curiosités du pays.

Ma position devenait de plus en plus embarrassante.

— Peut-être, en effet, Mademoiselle, ai-je pu m'étonner qu'une femme d'autant d'esprit...

— D'autant d'esprit? Voilà bien les hommes du monde! Une femme d'autant d'esprit! Qu'en savez-vous? J'en ai, c'est vrai; mais vous n'en croyez pas un mot. Dites donc tout simplement : Je m'étonne qu'une créature humaine soit assez folle...

— Mademoiselle, de grâce...

— Oui, oui, assez folle pour passer sa vie à nettoyer des cages, et à dire : « Fifi! Mimi! » et « Baisez maîtresse! »

— Eh bien, ma foi, m'écriai-je, emporté par la franchise originale de Mlle de Mondebise, c'est vrai, je l'ai dit!

— Allons donc, voilà comme je vous aime. Causons... Mais d'abord, faites attention à mon chat, que vous écrasez. Eh! pouvez-vous me dire, Monsieur l'homme du monde, en quoi je suis plus folle de passer mes soirées à écouter le chant de mes oiseaux qu'à aller m'étouffer, dans une de vos salles de spectacle, pour entendre ces belles choses que vous appelez vos drames?

— Est-ce que vous prétendriez, Mademoiselle, répondis-je en riant, qu'une pièce de théâtre a moins d'intérêt que le ramage de votre serin?

— Eh! eh! cela se peut bien, reprit-elle gaiement. D'abord, Messieurs les auteurs dramatiques, que faites-vous, depuis que le monde est monde, sinon ce que fait mon oiseau, c'est-à-dire toujours seriner le même air? Mais au moins, lui, il ne rassemble pas cinq cents personnes pour entendre son petit concert, et il ne touche pas de droits d'auteur pour cela.

— Eh! eh! des personnalités, Mademoiselle, repris-je gaiement.

— Du tout, du tout, c'est général, et je prétends que je retrouve parfois tout votre monde, avec ses ridicules, dans cette petite chambre et dans ce petit peuple ailé.

Je souris d'un air d'incrédulité.

— Ah! il vous faut des preuves, me dit-elle; eh bien, venez!

Elle se leva; je la suivis, et elle m'amena devant une cage.

— Voyez-vous dans cette cage ces deux petits oiseaux gris et rouges qu'on appelle des astrées?

— Je conviens qu'ils sont charmants.

— Eh bien, ils sont encore plus propres, plus coquets que jolis, et, chaque matin, ils se servent de valet de chambre l'un à l'autre, et s'épluchent charitablement, à tour de rôle, la tête et les plumes.

— C'est vrai, cela?

— Très-vrai! Seulement quelquefois, soit caprice, soit fierté, le petit bleu refuse de faire son service. Que fait alors le petit rose? il se jette sur son frère et le bat, jusqu'à ce que celui-ci l'ait nettoyé.

— Mais c'est du socialisme! le droit à la toilette! m'écriai-je, malgré moi, en riant.

— Précisément. Vous voyez bien qu'on n'a pas besoin d'aller dans votre monde pour en connaître les folies. Et voulez-vous voir maintenant une protestation féminine contre l'exploitation de la femme par l'homme?

— Certes!

— Eh bien, regardez, là, ce magnifique serin au plumage si doré; il appartient à une espèce qui bat sa femelle... comme si c'était une femme : on se croirait dans un pays civilisé.

— Et vous, Mademoiselle, vous, sans pitié, repris-je en regardant la cage, vous avez donné deux femmes à

ce monstre; car ce sont deux femelles que je vois là!

— Juste; et c'est bien par là que je l'ai puni et dompté.

— Vous l'avez dompté?

— Oh! je vous en réponds; il est doux comme un agneau. Je n'ai eu, pour cela, qu'à suivre le conseil de notre savant Bechstein. J'ai mis d'abord en cage ces deux femelles toutes seules; comme elles étaient seules, elles se sont très-bien accordées; car, la Bruyère l'a dit excellemment, ce sont les hommes qui sont cause que les femmes ne s'aiment pas : aussi, au bout de dix jours, mes deux serines étaient deux amies intimes. J'introduisis alors mon despote. Soudain, fidèle aux traditions de sa race, il se jette sur une des deux femelles; mais l'autre... voyons, à la place de l'autre, qu'eût fait une femme? La vanité lui aurait dit que la brutalité du tyran envers son amie était de la préférence pour elle, et elle aurait laissé battre son amie. Mais ma femelle a eu plus de cœur que cela; elle se joignit à sa sœur, et, toutes deux liguées, étrillèrent d'importance le tyran, qui, une fois étrillé, devint charmant. Ah! si cette coutume-là eût existé chez les humains, je ne dis pas que je fusse restée fille!

A cette exclamation comique, je ne pus retenir un éclat de rire. Et, me sentant à l'aise avec Mlle de Mondebise comme avec une ancienne amie, j'ajoutai, moitié franchise, moitié pour la piquer au jeu :

— Allons, Mademoiselle, vous avez dit le mot : ce sont des plaisirs de vieille fille!

— Eh bien, quand il serait vrai, reprit-elle avec un accent sérieux, et qui me donna quelque regret; quand mon amour pour les animaux ne serait qu'une manière de tromper la solitude de mon cœur; quand les pauvres vieilles filles, qui n'ont ni enfant à aimer, ni mari à soigner, et qui souvent ne se sont vues exilées des douces affections de la famille que par leur pauvreté, leur laideur ou l'abandon, chercheraient dans la nature un être qui les aimât, une créature sinon humaine, au moins vivante, un oiseau, un chat, peu importe, quelque chose qui semble avoir un cœur; une telle affection ne devrait-elle pas être sacrée, précisément à cause de ce qu'elle a d'incomplet et d'insuffisant?

Mlle de Mondebise s'arrêta un instant; moi, je baissai la tête assez honteux, et il s'ensuivit un moment de silence qui commençait à fort m'embarrasser. Tout à coup j'entendis un éclat de rire; c'était elle, la charmante vieille fille, qui s'écriait :

— Ah! vous vous attendrissez sur moi; vous croyez que je viens de vous peindre mes propres douleurs? Consolez-vous : je n'ai pas été dédaignée, et cela par une raison toute-puissante, c'est que j'avais une très-belle dot; de plus, j'étais assez jolie; on dit même que cela se voit encore : regardez, si cela vous fait plaisir. Vous comprenez que les prétendus abondèrent, et c'est bien volontairement que je les ai tous écartés, en masse et en détail.

— Eh! qui vous empêcha de faire un choix?

— Toujours mes oiseaux!

— Comment cela?

— Oui, un service de plus qu'ils m'ont rendu. J'avais remarqué qu'au mois de mai, au moment de leurs fiançailles, mes petits musiciens devenaient mille fois plus beaux; ils prenaient ce qu'on appelle joliment leur plumage d'amour. Et quel accent dans leur voix! comme l'époux était coquet, léger, brillant, persuasif, attentif! Je m'imaginais donc que tous ces charmes tenaient à la seule qualité de fiancé; que tout prétendu revêtait immédiatement son plumage d'amour. Hélas! quel désenchantement! Dès qu'un jeune homme m'était présenté sous ce titre fatal, à l'instant il devenait gauche, empesé, lourd, et son ramage répondait à son plumage.

— Et vous n'en avez distingué aucun?

— Aucun.

— Vous n'avez donc jamais aimé?

— Jamais. Vous n'en revenez pas? Quelle audace! une femme qui se permet de ne pas rendre hommage à la supériorité masculine! Ce n'est pas ma faute; je ne me suis pas défendue.

— Parlons sérieusement : vous n'avez jamais regretté les liens de famille, le titre de mère?

— Si, reprit-elle avec émotion; une fois, depuis six semaines, depuis que je connais votre fils.

— Vraiment! m'écriai-je.

— Silence! le voici.

En effet, mon écolier entra dans la chambre comme un ouragan, sans me voir d'abord, et en courant à Mlle de Mondebise pour l'embrasser. Puis, m'apercevant :

— Toi, père! dit-il avec quelque embarras.

— Oui, moi, Monsieur; moi, qui suis venu gronder mademoiselle de ce qu'elle vous dérange.

— Mais je te jure, père...

— Oui, Mademoiselle, je vous présente un garçon qui, depuis un mois qu'il vous connaît, ne songe plus ni à Xénophon, ni à Tite-Live, et me manque tous ses devoirs.

— Vraiment! reprit Mlle de Mondebise en souriant; eh bien, ne le grondez pas trop fort, ni moi non plus; et si vous voulez venir déjeuner demain matin avec moi, j'espère que j'obtiendrai notre pardon. Voulez-vous?

Elle me tendit sa main encore belle avec une grâce touchante; j'y mis la mienne en signe d'assentiment, et je m'éloignai avec mon cher compagnon, sentant que je l'aimais encore un peu plus ce jour-là. Pourquoi? Oh! pourquoi? Parce que je devinais une amie future dans Mlle de Mondebise. Et qui m'avait conduit vers elle? qui me l'avait fait connaître? Lui! Plus je vais, plus je me convaincs que la vie commune, continuelle, avec nos enfants, nous amène, qu'on me pardonne le mot, à mille trouvailles charmantes et salutaires. « Laissez venir à moi les petits enfants », a dit le maître suprême.

La suite à la prochaine livraison.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET AGRICOLE

DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 14, 86.

RÉGION DU NORD-EST.

La région du nord-est comprend :

La Champagne, les Ardennes, le Bassigny;
La Lorraine;
L'Alsace.

Elle est généralement montueuse, boisée, et d'une richesse agricole moindre que celle de la région précédente, excepté en Alsace, pays de culture perfectionnée.

La superficie totale de la région est de 5 806 231 hectares. On y compte :

Terres de labour. . .	3 197 367 hectares,	soit les $^{11}/_{20}$ de la région.
Prés.	536 246	soit le $^{1}/_{11}$
Vergers et jardins . .	70 048	soit le $^{1}/_{83}$
Vignes.	121 265	soit le $^{1}/_{49}$
Bois.	1 496 690	soit le $^{1}/_{4}$
Landes et terr. incult.	182 534	soit le $^{1}/_{32}$

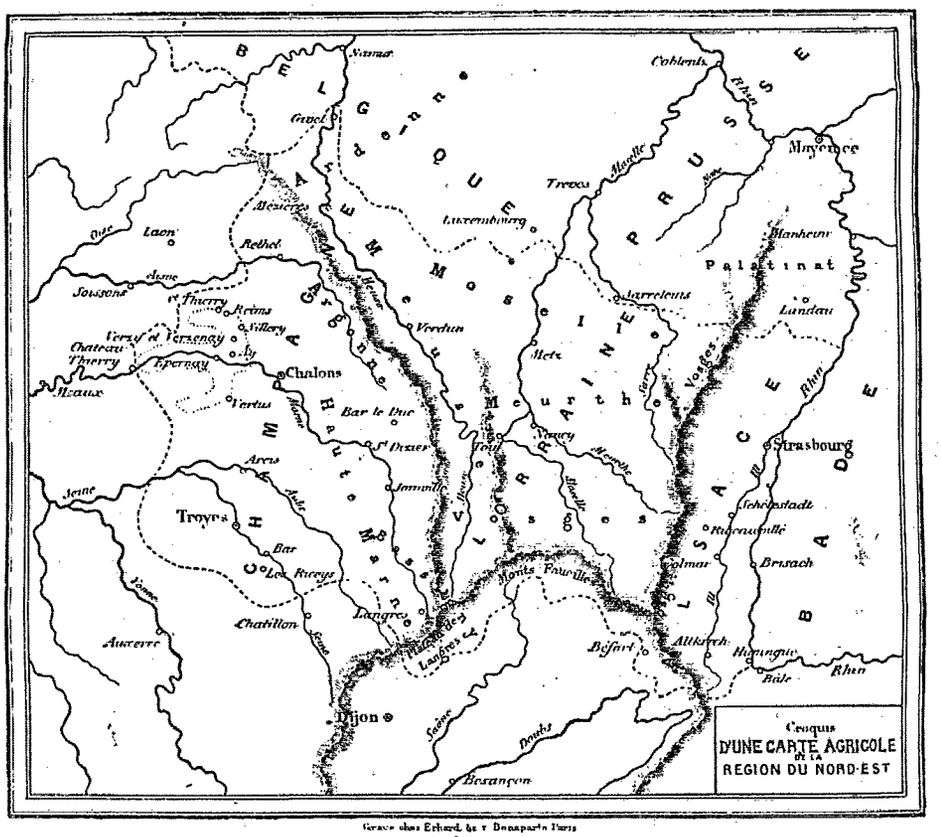
Le nombre des bêtes à cornes est de.	1 077 009,	soit le $^{1}/_{10}$ du nombre
Le nombre des moutons, de.	2 249 249,	soit le $^{1}/_{14}$ total existant
Le nombre des chevaux, de.	513 662,	soit le $^{1}/_{6}$ en France.

La région du nord-est renferme plusieurs parties pauvres : les *Ardennes*, plateau marécageux et couvert de bruyères et de genêts; les plateaux crayeux de la Champagne cen-

trale, et les plateaux des départements de la Meuse, de la Haute-Marne et des Vosges, presque stériles ou couverts de bois rabougris. Il faut dire cependant que, depuis vingt-cinq ans, on a commencé à planter des pins sylvestres dans les plaines crayeuses de la Champagne; aux environs de Troyes, principalement, ces plantations ont régénéré le pays. Dans quelques années, des forêts d'arbres résineux fourniront le bois de chauffage qui manquait, le pays sera assaini, et des plaines arides et sans valeur seront couvertes de belles forêts. Les plus riches parties de la région sont : l'Alsace, pays d'alluvions fertiles; les départements de la Meurthe et de la Moselle; le Bassigny; les vallées de la Seine, de l'Aube, de la Marne, de l'Aisne et de la Meuse.

La culture a fait de grands progrès dans toute la région. Un document très-exact, publié récemment (1), indique pour le département de la Moselle les faits généraux suivants. En cinquante-deux ans (de 1800 à 1852), la proportion des terres arables a augmenté de 16 pour 100; l'augmentation des prairies naturelles a été de 3 pour 100. Les terres incultes ont diminué d'un cinquième. On compte, en 1852, 27 000 chevaux et 77 000 bêtes à cornes de plus qu'en 1800, et les récoltes des prairies artificielles sont vingt-huit fois plus fortes. En 1800, le revenu agricole était inférieur à 48 millions de francs; en 1852, il dépasse 76 millions.

La culture forestière est très-importante dans les Ardennes, l'Argonne, le Bassigny et les Vosges, dont les bois fournissent à Saint-Dizier et à toute la Haute-Marne le combustible dont ils ont besoin pour fondre le fer. En somme, le nord-est est la région la plus boisée de la France. — Les céréales et la pomme de terre se cultivent partout. L'Alsace exploite surtout les plantes industrielles, et cultive en grand le chou pour la préparation de la choucroute (1). — L'Alsace, la vallée de la Moselle, la vallée de la Marne, dans les arrondissements de Reims et d'Épernay, sont les centres principaux de la culture de la vigne. Les



Gravé chez Erhard, Rue de Bonaparte Paris

vignobles qui produisent les vins blancs excellents que l'on transforme en vins mousseux sont ceux de la côte d'Épernay, de la côte d'Ay, de la côte de Verzy et de la côte de Verzenay. Les vins récoltés sur ces deux dernières côtes sont désignés sous le nom de Sillery. L'Angleterre, et surtout la Russie, sont les principaux consommateurs des bons vins de Champagne; on en a exporté en Russie, en 1857, plus d'un million de bouteilles. La Champagne produit aussi d'excellents vins rouges à Verzy, Verzenay, Mailly, Saint-Basle, Bouzy, Saint-Thierry (arrondissement de Reims), et aux Riceys (Aube). L'Alsace récolte des vins blancs qui tiennent le second rang parmi les vins dits du Rhin; les meilleurs sont le finkenwein, le riesling, le kitterlé, le brand, et les vins de Riquewihr et de Ribeauvillé.

La culture des arbres à fruits a de l'importance en Alsace et en Lorraine, où le cerisier, le merisier, le prunier, le poirier, le pommier et le groseillier (environs de Bar) produisent d'importants revenus. Les fruits du merisier servent à la fabrication du kirsch-wasser, ou eau de cerise.

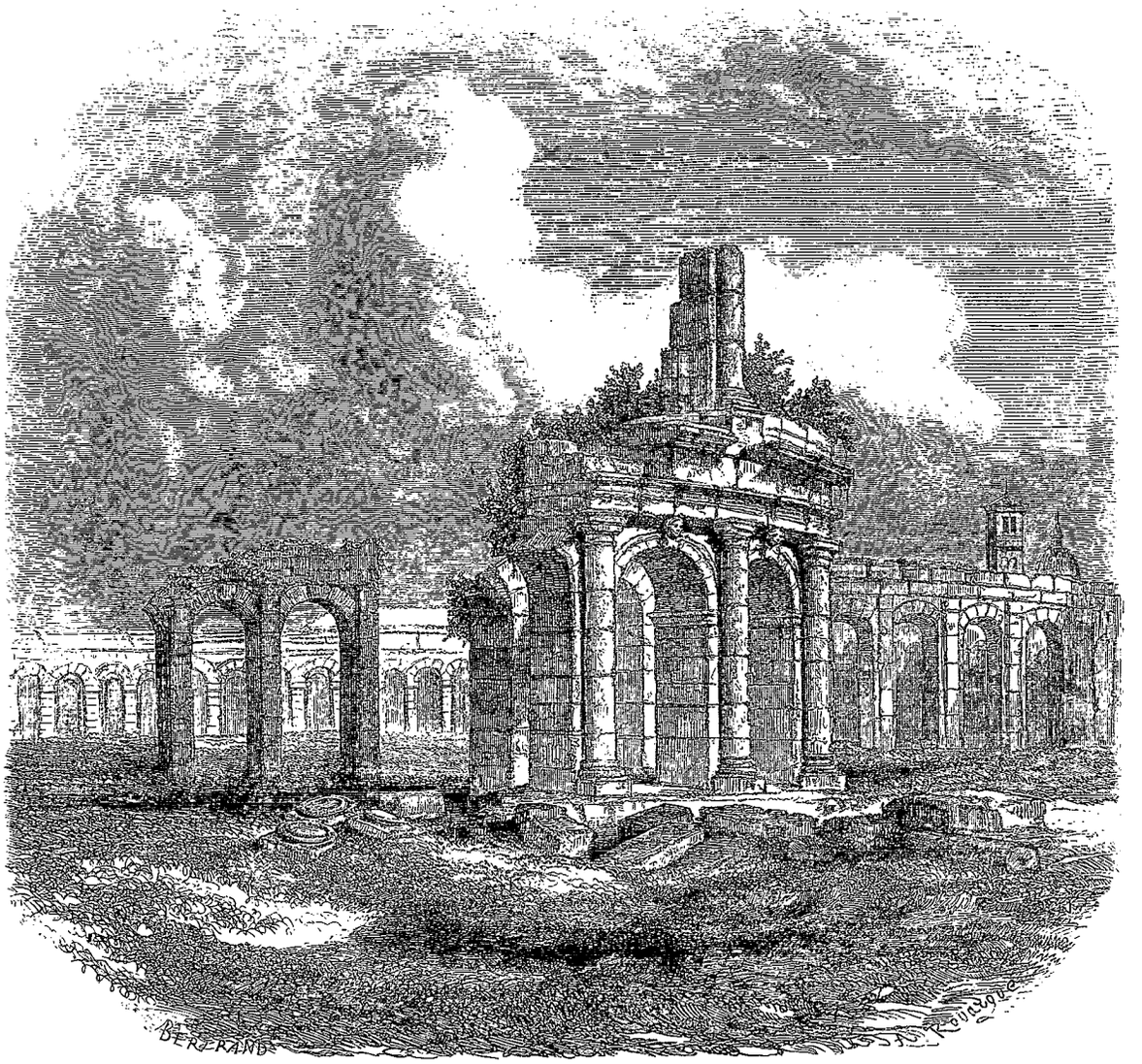
La Champagne élève une grande quantité de moutons mérinos, dont les laines alimentent les manufactures de Reims et de Sedan. Elle engraisse beaucoup de volailles. Il faut encore mentionner la pisciculture et la production du poisson, qui ont pris de grands développements dans les arrondissements de Béfort et d'Altkirch. — Les pâturages des vallées des Vosges, de la Lorraine et des Ardennes, nourrissent des bêtes à cornes des races d'*Algau* et de *Schwytz* en Alsace, de la race du *Glan* en Lorraine, et de la race *flamande* dans les Ardennes. Les principales races chevalines de la région sont celles des *Ardennes* pour le trait léger, et de la *Lorraine* pour la cavalerie légère.

(1) Par M. Raillard, sous le titre de : *Essai de statistique agricole comparée.*

(1) Les progrès de l'agriculture en Alsace sont cependant arrêtés par la pauvreté extrême des cultivateurs, et par le manque de bétail et d'engrais.

L'AMPHITHÉATRE DE CAPOUE.

Voy. p. 17.



Ruines de l'Amphithéâtre de Capoue. — Dessin de Rouargue, d'après le monument.

« Le seul peuple qui ait jamais fait un spectacle de l'homicide est le peuple romain. Tantôt c'étaient des gladiateurs et même des *gladiatrices* de famille noble qui s'entretuaient pour le divertissement de la populace la plus abjecte comme pour le plaisir de la société la plus raffinée; tantôt c'étaient des prisonniers de guerre... qui se massacraient au milieu des fêtes, la nuit, aux flambeaux, afin de désennuyer un Néron et, mieux encore, un Vespasien et un Titus. Les panthères, les tigres, les ours, étaient appelés à ces jeux des hommes par une juste égalité... Les festins particuliers étaient rehaussés par ces plaisirs de sang; quand on s'était bien repu et qu'on approchait de l'ivresse, on appelait des gladiateurs. » Ainsi parle Chateaubriand, relevant ce sombre tableau de détails bizarres et piquants; mais il affirme trop quand il attribue aux seuls Romains un goût assurément partagé par d'autres peuples issus comme eux de la haute Asie. Sans lui demander une rigueur historique inutile à ses *Études*, sans examiner jusqu'à quel point les jeux de la Grèce, les tournois chevaleresques, les combats sérieux ou simulés de gladiateurs, de boxeurs, de taureaux, sont les manifestations diverses d'un même instinct plus ou moins développé par les circonstances, il nous sera permis de trouver en Italie même, ailleurs qu'à Rome, l'origine probable des cirques. C'était, du temps de Cicéron, une opinion commune que les Campaniens avaient inventé les luttes publiques de gladiateurs; opinion qui peut s'appuyer aujourd'hui encore sur les ruines du vaste amphithéâtre de Capoue, antérieur de plusieurs siècles aux cirques romains dont il fut le modèle. Ainsi, une cité, grande et puissante il est vrai, mais souveraine d'un mince territoire, aurait donné au monde antique les leçons du plus grand vice qui l'ait infecté, tant Rome se prêtait aux coutumes de ses sujettes. Cette Capoue était un peu parente de la Grèce, qui, « vaincue, soumit son rude vainqueur. » C'était la grande séductrice, et « ce fut pour elle et son riche pays que Rome attaqua les Samnites. » (Florus.) D'où lui venaient tant de richesse, tant de cruauté, tant d'attraits? Nous ne pouvons répondre à cette question qu'en résumant ici tout ce que nous ont laissé les anciens sur son histoire, son climat et ses mœurs.

Selon Virgile, qui a réuni tant de traditions précieuses,

Capys, un des compagnons d'Énée, fonda Capoue et lui donna son nom. Le tombeau de Capys existait encore au temps de César, et Suétone raconte qu'une table d'airain en fut tirée couverte de mots grecs dont voici le sens : « Quand les os de Capys seront mis au jour, le fils d'Iule sera tué par ses proches. » Mais pourquoi cette inscription était-elle en grec et non en phrygien? Les Hellènes et les Troïens parlaient-ils la même langue? ou bien Capoue existait-elle avant Énée, et Capys ne fit-il que lui ôter le nom de *Vulturnum*? Pline l'Ancien la regarde comme une ville étrusque dont le nom fut tiré du *Campus*, de la plaine qui l'environne. Plutarque rapporte les deux avis et se range au dernier : « Il est certain que c'étoit une ville repeuplée de Toscans, laquelle fut premièrement appelée *Vulturnum*, et puis après *Capua*, du nom du gouverneur, lequel se nommait Capuis; ou bien, comme c'est plus vraisemblable, à cause des lieux champêtres qui sont à l'entour d'icelle. » (Amyot.) A la différence près de l'origine du nom, Virgile, Suétone, Pline, Plutarque, ne s'éloignent guère de la vérité historique. Capoue fut le plus grand établissement au sud des Étrusques amenés d'Asie par le Lydien Tyrrhénus; or, quels plus proches parents des Lydiens que des Phrygiens comme Énée et Capys? Rien, d'ailleurs, n'empêche de croire que Capoue fût, avant l'invasion asiatique, habitée par les Osques dont elle conserva peut-être la langue, et aussi très-anciennement gagnée par les mœurs et les religions de la Grèce. En effet, quelques-unes de ses monnaies de bronze, assez élégantes, portent sur la face, avec les têtes de Jupiter, Junon, Apollon, Diane, Hercule, le nom de la ville en caractères osques; et au revers, Diane dans un char, la Victoire élevant un trophée, un aigle, un sanglier, un épi, une lyre. Ces attributs font une bien faible part à l'élément étrusque; ils se rapportent d'une part aux divinités italiques, Jupiter, Junon, Diane; d'autre, aux dieux grecs, Apollon, Hercule, la Victoire. Les unes lui venaient plutôt des Osques que des Étrusques; les autres, des colonies telles que Crotone et Sybaris. Capoue eut certainement des rapports journaliers avec la grande Grèce, et si les pures doctrines de Pythagore ne semblent pas y avoir pénétré, on peut voir en elle une élève, une émule, une héritière de l'efféminée Sybaris. La mollesse, la paresse, sont d'ailleurs tellement communes aux villes de l'Italie méridionale, qu'il est inutile de les attribuer à l'une plus qu'à l'autre; on peut, à la manière de Montesquieu, les rejeter sur le climat.

De toute l'Italie, du monde entier, la Campanie a les plus beaux rivages. C'est une plaine de quarante mille pas, au pied de montagnes nuageuses. Le sol en est poudreux à la surface, friable en dessous et poreux comme la pierre ponce; l'humidité des monts tourne ainsi à l'avantage de la glèbe qui tamise et se transmet les pluies fréquentes. La terre n'est pas détrempée et ne rend pas en fontaines les eaux qu'elle absorbe; mais elle s'en pénètre, les digère et les garde en elle comme un suc nourricier. Point de climat plus doux, point de sol plus fertile : on y sème toute l'année. Au printemps, entre les moissons d'automne et d'été, la rose y naît spontanément, plus embaumée que celle qu'on y sème. D'où l'on dit : « Les Campaniens ont plus de parfums que les autres d'huile. » Nulle part, d'ailleurs, l'olive n'est plus généreuse. La nature s'est plu à rassembler en un seul lieu toutes ses joies. Aux champs de Sétine, de Cécube, de Calénum, Bacchus lutte avec Cérès (ce sont Pline et Florus qui parlent). Voyez ces monts vêtus de pampres : c'est le Gaurus, c'est le Falerne, le Massique, et le plus beau de tous, le Vésuve, rival enflammé de l'Etna. Heureuse Campanie! quelle rive plus hospitalière! Là sont Misène et Caïète, ports célébrés par Virgile; ici le Lucrin et l'Averne, beaux lacs où l'Océan trouve des lits de repos; là, Baïa aux sources tièdes. Des villes bordent la mer : Formies, Cumes, Pouzzole, Naples, Herculanum, Pompéi. Ce champ de l'humaine volupté fut occupé par les Osques, les Grecs, les Ombriens, les Étrusques, et par degrés il énerva ces peuples qui, dans l'Italie centrale, sous le nom d'Èques, Volsques, Sabins, Marses, Samnites, Boïens, furent la terreur des Romains, et des montagnes de la Macédoine marchèrent victorieux jusqu'à l'Indus. La richesse du sol, la beauté du ciel, tout ce qui fait la joie du corps est-il donc fatal aux qualités viriles? et faut-il dire avec Plutarque : « Les voluptés friandes et attrayantes l'homme à soi, corrompent la force et la vigueur du courage et le naturel de la vertu, abâtardissent l'esprit et ôtent le conseil. » (Amyot.) La paix dans laquelle les Campaniens savouraient leurs jouissances contribuait sans doute à leur ôter l'amour des armes, l'esprit de révolte et de dignité humaine. Eh quoi! devaient-ils perdre en querelles meurtrières des heures qui ne suffisaient pas aux plaisirs? Mais achevons l'histoire de Capoue, « cette reine des villes campaniennes, jadis tenue, avec Rome et Carthage, pour une des trois grandes cités du monde. »

Vers le milieu du quatrième siècle avant notre ère, Capoue, menacée et deux fois battue par les Samnites, craignant pour ses distractions raffinées et délicates, se donna aux Romains, et fut délivrée par Valerius Corvus. Sa soumission faillit lui coûter cher; les légions, tout d'abord séduites par sa beauté, voulurent s'en emparer et s'y établir. Un moment abandonnée par ses nouveaux alliés, en proie aux dissensions civiles, elle fut bientôt secourue, et récompensée de sa fidélité par le droit de cité sans suffrage. Elle ne joua aucun rôle dans la guerre de Pyrrhus, parce qu'elle ne fut pas menacée; elle assista sans intérêt à la ruine de Tarente, longtemps sa rivale; elle dormait. Cependant, lorsque Annibal, soulevant les Celtes du nord de l'Italie, frères des Étrusques, eut pénétré en Campanie, Capoue, effrayée et rassurée à la fois par la Trébie, Trasimène et Cannes, se hâta d'étouffer dans ses bains tous les citoyens romains qui se trouvaient dans ses murs, livra Decius Magius, partisan de Rome, et se donna au vainqueur. Annibal accueillit un présent si funeste et le paya de belles paroles; il promit à Capoue « la seigneurie de toute l'Italie. » De fait, elle était encore, selon Plutarque, puissante, peuplée, et la première de l'Italie après Rome. « Annibal pouvait user de la victoire, il aima mieux en jouir; en quittant Rome, il perdit, l'insensé! dans les plaisirs, les occasions de la guerre. Bientôt son armée s'énerva; il languit et trouva dans Capoue, comme on l'a si bien dit, sa défaite de Cannes. Ainsi l'homme que n'avaient pu vaincre les Alpes, que n'avaient pas écrasé les armes, succomba, qui le croirait? au climat de la Campanie, aux tièdes eaux de Baïa. » (Florus et Lucien.)

La nouvelle fortune de Capoue dura peu; assiégée, reprise, châtiée rudement, elle vit soixante-dix de ses sénateurs livrés à la hache et aux verges, trois cents de ses nobles condamnés aux fers, tout son peuple vendu. Elle fut déclarée propriété romaine. Elle avait mérité ces rigueurs par le massacre des Romains C'est le cas de lui appliquer ce que Montesquieu dit des Indiens : « Ils sont naturellement sans courage. Mais comment accorder cela avec leurs actions atroces? » Sans doute l'amour excessif de la vie conduit à l'indifférence pour la mort d'autrui, et, au besoin, à la férocité. L'institution du cirque, du massacre organisé pour le plaisir, peut se ramener à un principe analogue, à cette loi des contrastes si bien chantée par Lucrèce : « Il est doux, quand les vents troublent les flots de la vaste mer, de regarder, du bord, le naufrage d'un malheureux; non qu'il y ait pour nous plaisir et joie dans le mal d'au-

trui, mais on aime à sentir de quels maux on est exempt. Il est doux aussi de voir dans les plaines s'engager une grande bataille sans en partager les périls. » — A quoi bon combattre de notre personne? disaient les Capouans; et avons-nous des adversaires? Mais pour mieux sentir les biens dont nous jouissons, donnons le spectacle des plus grands maux. — Et, mettant aux prises, dans un superbe monument, des hommes armés, ils savouraient la vie en présence de la mort; ils éprouvaient, à voir tomber les gladiateurs, l'émotion que cherchent les Turcs opulents dans le spectacle de la danse.

Le charme de Capoue était contagieux : « Annibal eut tant à cœur la perte de cette ville, sa maison, sa demeure, son autre patrie, qu'il se tourna contre Rome avec toutes ses forces » (Florus), comme un furieux à qui on arrache l'objet d'un désir. Elle dut à ses grâces le pardon rapide des Romains. Colonisée par César et Auguste enfin, et, sans doute en faveur de Caprée sa voisine, dotée d'un Capitole par Tibère, elle redevint une ville opulente et aimée, jusqu'aux jours des incursions sarrasines, qui la ruinèrent de fond en comble (842). Son nom, mais non pas sa beauté, passa ensuite à une ville moderne qui est à deux milles de l'ancienne; ses débris mêmes périrent peu à peu, le village de Santa-Maria en est presque bâti. Un voyageur du dernier siècle, frappé d'une ruine si complète, composa ce distique :

Quoi, l'émule de Rome a régné sur ces bords?
Combien peu d'ossements restent d'un si grand corps!

Le seul remarquable souvenir de Capoue est l'Amphithéâtre, admirable édifice où étaient prodigués les marbres précieux; qui, plus vaste par l'enceinte extérieure que le Colisée même, donnait place, autour d'une arène elliptique, à une foule avide de sang, protégée par un *velarium* de pourpre. Il sied à la molle Capoue d'avoir inventé le vélarium. « Le total du grand diamètre, de mur en mur extérieur, est de 132 mètres. Extérieurement, quatre étages d'arcades et quatre rangs de colonnes superposées répondent aux rangées de gradins et soutiennent les escaliers, les vomitoires et les portiques. » (Fulchiron.) Deux têtes colossales de Diane et de Junon surmontent les deux arcades principales. Les figures de ces déesses se retrouvent sur les monnaies. Ce cirque est donc un monument national, élevé au temps de la richesse et de la liberté, avant Annibal. L'arène, supportée par des voûtes destinées au service des jeux, était entourée d'un mur de plusieurs mètres qui donnait toute sécurité aux émotions des spectateurs voluptueux. Elle est aujourd'hui couverte de débris qu'y ont secoués les brutalités des Goths, des Lombards et des Normands. Les gouvernements anciens ont toléré qu'on la changeât en carrière; mais le vandalisme s'est lassé. La ruine, gisante ou debout, sera conservée à l'admiration des voyageurs; elle portera jusqu'aux temps les plus reculés ces enseignements remarquables : que la moralité, la douceur, la politesse des mœurs, s'enfuient devant les excès de la sensualité et les excès de l'opulence; que l'or n'est la source ni de la gloire, ni des nobles sentiments; que si la misère enfante l'ignorance, la richesse est la corruption de la vertu; enfin que l'oisiveté, de qui naquirent tous les vices de Capoue, doit être combattue par la science et le travail.

UNE PROMENADE

AU JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION.

Suite et fin. — Voy. p. 68.

A l'écart, un couple de cygnes blancs à col noir, les premiers qui aient pénétré en France, lisse son beau plumage avec ces mouvements onduleux dont Buffon a si bien décrit la grâce et la majesté : ils se sentent déjà rois dans leur nouveau domaine. Les cabanes destinées à servir d'abri aux oiseaux pendant la nuit, formées de branches garnies de leur écorce, de chaume et de roseaux, sont de charmantes miniatures d'architecture rustique.

Si, revenus à notre point de départ, nous prenons la grande allée de droite, nous arrivons bientôt devant un petit bâtiment exposé au midi de façon à recevoir toute la lumière et la chaleur du soleil; c'est la *magnanerie*. Elle renferme une jolie salle carrée, parfaitement appropriée aux hôtes qu'elle doit recevoir. Au printemps nous y verrons, outre le ver à soie du mûrier que tous connaissent, les nouvelles espèces dont l'acclimatation aurait pour notre industrie et pour le bien-être général les plus heureuses conséquences : le ver à soie du chêne (*Bombyx myletta*), dont le fil fournira de solides et brillants tissus à la portée de toutes les bourses; celui du ricin (*Bombyx cinthia*), que l'on est parvenu à nourrir avec des plantes indigènes et particulièrement avec le chardon à foulon; enfin le ver à soie du Japon (*Bombyx arrindia*). Cette dernière espèce a déjà pu vivre et produire d'abondants cocons, exposée à toutes les intempéries de notre climat, et on a l'espoir de la voir bientôt se propager dans le midi de la France, où d'importantes plantations ont été faites pour elle.

En continuant la même allée, nous trouvons l'*oisellerie*, immense et élégante volière, véritable palais des oiseaux. Là, à travers les mailles du léger grillage de fer qui les sépare, non du grand air et du soleil, mais de la liberté tout en leur en laissant l'illusion, nous voyons le flammant, l'ibis rose et l'ibis sacré, le faisan argenté et le faisan doré, magnifiques oiseaux, que tout le monde peut maintenant admirer dans les plus modestes volières; le faisan de Cuvier et le faisan wallich, de l'Himalaya, pour la première fois introduits en Europe. Parmi les gallinacés, remarquons encore les colins (perdrix de la Californie), déjà communs dans certaines chasses particulières, les perdrix de Gambra que l'on tue aujourd'hui par douzaines dans les forêts de l'État, les gangas, les colombes du Labrador et les pigeons de la Nouvelle-Hollande. Arrêtons-nous surtout devant les hoccos, ces superbes oiseaux qui semblent vêtus de velours noir, et qui bientôt sans doute prendront place dans nos basses-cours à côté et au niveau du dindon.

Un peu plus loin, du même côté, se trouve la *poulerie*, citadelle en miniature d'où sortent, comme des fanfares de clairons, les chants répétés des coqs. Chaque compartiment ouvre par un guichet sur une petite cour sablée. Parmi toutes ces variétés diverses, qui se recommandent soit par leur beauté, soit par leur fécondité ou leur grande taille, nous distinguons les crève-cœurs au riche plumage, les cochinchinoises, ces incomparables pondeuses, et les brama-pootra qui sont les géants de l'espèce.

Avant de quitter les oiseaux, n'oublions pas de donner un coup d'œil à ces trois grands coureurs qui arpentent leur enclos avec une démarche si grave et si leste à la fois : l'autruche, qu'il est réservé à l'Algérie d'acclimater et de multiplier; le nandou (de l'Amérique méridionale), dont les instincts s'accommodent à merveille de la société de l'homme; et le casoar (d'Australie), également facile à apprivoiser, et qui se montre si peu sensible aux intempéries de notre ciel qu'on le voit dormir tranquillement sous la neige qui le couvre d'un manteau glacé. Tous trois seraient précieux comme oiseaux de ponte et de boucherie. Le premier donnera en outre ces belles plumes si recherchées qui font l'objet d'un commerce important.

Nous voici parvenus à l'extrémité du jardin : c'est ici que sont les parcs des mammifères. Les uns ont pour abri

commun une vaste étable divisée en plusieurs loges et qui forme un long bâtiment rectangulaire; les autres ont, comme au jardin des Plantes, de jolies cabanes rustiques, disséminées dans les enclos. Mentionnons les plus intéressants. A côté des chevaux nains des îles Shetland, qui ne sont pas plus hauts qu'un chien de grande taille et qui ne peuvent être qu'un objet de luxe, nous rencontrons l'hémione, ce bel animal qu'on ne peut regarder sans se sentir impatient de le voir au service de l'homme. Aussi sobre et plus vigoureux que l'âne, aussi rapide que le meilleur cheval, de quelle utilité, de quel agrément ne nous serait-il pas? Espérons que le temps n'est pas loin où nous le verrons paître en liberté dans l'enclos du petit propriétaire et même du plus humble paysan, venir à la voix de son maître, présenter son dos si souple ou sa croupe arrondie aux fardeaux qu'il lui confie, et le porter lui-même à 50 ou 60 kilomètres de sa demeure avec une vitesse que les bons trotteurs n'atteignent que rarement. Si nous ne nous trompons, l'hémione que nous avons sous les yeux a été dressé à la selle et à la voiture, et il a fait ses preuves de force et de docilité. Parmi les pachydermes, citons encore le métis de l'hémione et de l'âne, plus grand, mieux fait et plus vigoureux que ce dernier, et le tapir (de l'Amérique méridionale) qui fera un jour concurrence sur les marchés à notre cochon domestique.

L'ordre des ruminants est celui qui nous tient en réserve les plus nombreuses et les plus précieuses conquêtes : aussi est-ce lui qui a contribué le plus largement à peupler le jardin d'acclimatation. Voici d'abord l'yak (du Thibet) qui, comme l'hémione, est appelé à devenir le commensal du paysan et l'aide indispensable de la petite culture. A la fois cheval, vache et mouton, il nous donnera son travail et son lait, sa chair et sa laine. En retour de tant de bienfaits, il ne demande que sa part de fourrage à l'étable et de pâturage dans les prés exempts d'une trop grande humidité. Il s'accommode à merveille de l'air vif des endroits élevés et du froid le plus intense de nos nuits d'hiver. Un peu plus loin, nous trouvons le lama (Pérou et Bolivie), qui ne se montre guère plus exigeant. On lit dans la douceur de son œil les bonnes dispositions que ses instincts lui inspirent. Comme l'âne, il portera nos fardeaux; quatre ou cinq fois plus pesant que le mouton, il mettra à notre service plus de chair et plus de laine. Ne négligeons pas de remarquer en passant les belles chèvres d'Angora, précieuses par leur sobriété, par leur douceur, par l'excellence de leur laine et de leur chair; celles de Nubie, inépuisables laitières; et les moutons mérinos de Naz (France), de Mauchamp, ainsi que ceux de Crimée, de Barbarie et d'Abyssinie. N'oublions pas non plus le zébu ou bœuf à bosse (du Sénégal), les alpacas, les gazelles (d'Algérie), le cerf-axis, le cerf-cochon (de l'Inde), non plus que les moutons de la Corse, de l'Algérie, du Maroc, que nous voyons escalader en bondissant les rochers de leur parc, ni surtout l'antilope nilgaut, dont la vue est bien faite pour consoler en espérance les amateurs de grandes chasses de la rareté croissante des cerfs et des daims dans notre patrie : la rapidité prodigieuse de sa course et l'exquise délicatesse de sa venaison feront de lui un jour la gloire de nos forêts.

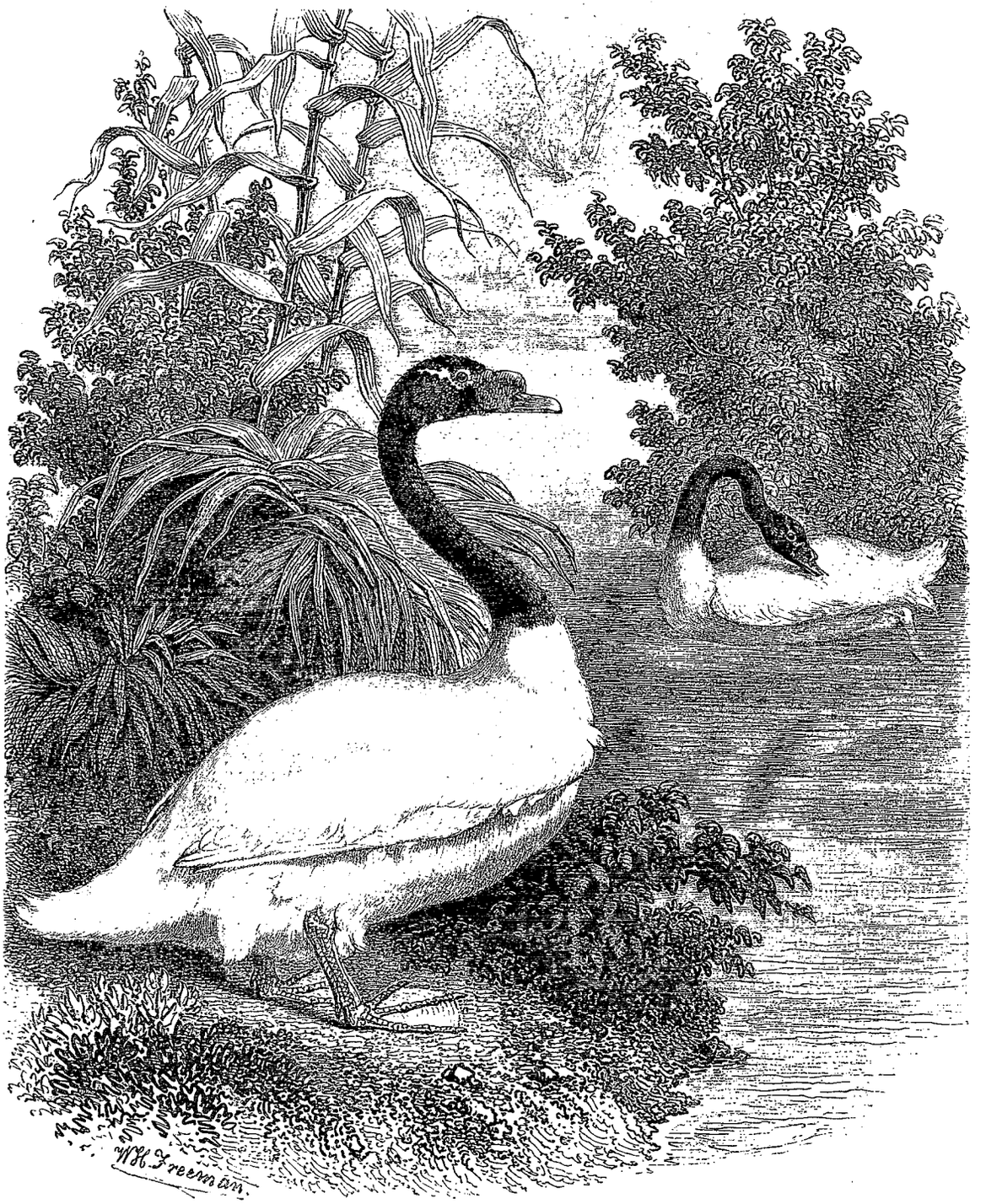
L'ordre des rongeurs a fourni peu d'habitants au jardin d'acclimatation. Nommons cependant le cabiai, le paca et l'agouti. Les marsupiaux n'y ont qu'un seul représentant : c'est le kanguroo, cet étrange animal qui, il y a quelques années, n'était encore qu'un objet de curiosité et avait le privilége d'attirer sur lui les regards ébahis de la foule, et qui bientôt peut-être nous sera aussi familier que le lièvre et le lapin. Précieux par la bonne qualité de sa chair et par la fourrure que fournit sa peau, il a déjà été l'objet de l'attention et des soins des naturalistes, et de nombreuses expériences, qui ont complétement réussi, nous autorisent à espérer qu'il se multipliera aisément dans nos contrées, soit à l'état libre, soit à l'état domestique.

Nous touchons presque au terme de notre promenade, et nous n'aurions plus qu'à suivre l'allée où nous sommes parvenus et qui, longeant le côté nord du jardin, nous ramène à notre point de départ, si nous n'étions arrêtés par la vue d'un nouveau pavillon. Il contient l'*aquarium*, formé d'une quinzaine de bassins doublés d'ardoise, bien éclairés par un large vitrage, et dont la paroi antérieure est en verre. Ces bassins, vides encore, sont destinés à recevoir des poissons d'eau douce et d'eau de mer, ainsi que différentes espèces de crustacés, et nous permettront ainsi de pénétrer les intéressants mystères de la vie aquatique. En face, dans la même salle, seront placés les appareils de pisciculture, et nous pourrons étudier les procédés et les résultats de cette merveilleuse industrie, qui n'a besoin, pour prendre un développement indéfini et rendre d'incalculables services, que de ne pas se laisser égarer par de trop ambitieuses prétentions et de savoir se conformer sagement aux lois inviolables de la nature.

Avant de sortir du jardin, donnons un dernier coup d'œil à la grande serre, encore inachevée, qui s'élève à gauche de la grille d'entrée et qui abritera sous son dôme toute une population de végétaux. Car le jardin d'acclimatation manquerait à sa destination évidente, s'il ne donnait pas aussi l'hospitalité aux plantes qui peuvent nous être utiles ou agréables. Si l'on songe qu'ainsi que les animaux les plus indispensables, tels que le cheval et l'âne, le bœuf, le mouton et la chèvre, le chien et le chat, les végétaux qui font la base de notre alimentation quotidienne sont étrangers à notre pays et nous viennent des contrées les plus lointaines, le blé et la vigne de l'Orient, la pomme de terre de l'Amérique, comment ne pas s'efforcer de faire à la flore exotique des emprunts nouveaux et d'accroître ainsi nos ressources encore si insuffisantes? Au printemps prochain, nous verrons sans doute figurer parmi les cultures offertes à notre attention le sorgho à sucre, dont les agriculteurs du midi de la France commencent à s'emparer, et l'igname de la Chine, qui a déjà récompensé par de fructueuses récoltes les tentatives de quelques propriétaires amis du progrès. Nous pouvons déjà remarquer, autour de la magnanerie, de jeunes plants qui intéressent l'alimentation des espèces nouvelles de vers à soie. Le pois oléagineux, les arbres à vernis, à suif et à cire, l'ortie blanche, les chênes de Mantchourie, le riz de la Chine et du Japon, tiendront aussi leur place parmi les échantillons botaniques qu'il nous sera donné d'étudier.

Tel est aujourd'hui, quelques mois après son ouverture, le jardin zoologique d'acclimatation. Est-ce à dire qu'en l'état où nous venons de le voir, il soit achevé ou sur le point de l'être? Loin de là. Nous assistons à sa création, à ses commencements; ce qu'il est ne doit peut-être nous donner qu'une faible idée de ce qu'il sera un jour. Le désir, l'ambition de ses fondateurs et de ses directeurs, c'est de n'avoir jamais fini leur œuvre, c'est de la trouver toujours incomplète et de travailler à la developper indéfiniment. Ils ne se flattent pas, d'ailleurs, d'obtenir des résultats immédiats et décisifs, de pouvoir réunir dans un jardin tous les animaux et tous les végétaux utiles à l'homme, et de ce centre unique les répandre dans le monde. Ce qu'ils se proposent surtout, c'est de donner l'exemple, c'est d'exciter chez leurs concitoyens et aussi chez les autres peuples une salutaire émulation. Et ce but, ils l'ont déjà pleinement atteint. De toutes parts, de loin comme de près, des milliers d'adhésions sont venues, de riches particuliers sont entrés avec empressement dans

cette nouvelle carrière ouverte à leurs facultés comme à leurs ressources, des princes ont hautement approuvé et n'ont pas voulu rester en arrière. Créer ainsi sur la terre une vaste association de vues et d'efforts, découvrir une



Jardin d'acclimatation. — Le Cygne à col noir. — Dessin de Freeman, d'après nature (1).

veine de saine et bienfaisante activité, encourager l'opiniâtre travail de l'homme par l'espérance de fruits nouveaux et féconds, ne sont-ce pas là d'excellents résultats, dont nous avons le droit de nous réjouir?

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE.

Suite. — Voy. p. 110, 117.

3 septembre.

Le lendemain à onze heures, j'arrivai chez Mlle de Mondebise, très-intrigué de savoir ce qu'elle allait me dire. Dès qu'elle m'aperçut : — Hier, me dit-elle, notre conversation a été un badinage ; aujourd'hui, nous causerons sérieusement, car il s'agit de votre fils, et d'une prière que j'ai à vous adresser.

— A propos de lui?

(1) Le cygne à col noir (*Cygnus nigricollis*) est originaire de l'Amérique du Sud. On en tue un grand nombre sur tous les fleuves de cette partie du monde, et en particulier sur l'Amazone.

Les premiers cygnes à col noir venus en Europe sont arrivés au jardin zoologique de Londres en 1851. En 1847, ils s'y sont reproduits et ont élevé quatre jeunes ; il en a été de même l'année suivante.

Les individus que possède le jardin d'acclimatation sont issus de ceux de Londres et ont été payés 1 500 francs.

— Oui!

— Ainsi, vous l'aimez donc; vrai?

— Bien vrai! Et quand vous saurez comment nous nous sommes connus...

— Ah! Comment donc?

— Dans une circonstance qui peut paraître puérile à des yeux graves, mais qui, moi, m'a émue. Je me promenais dans l'allée qui forme boulevard au bout du village; j'entends un gémissement plaintif qui me semblait descendre des arbres; je lève la tête, et je vois, cramponné tout au haut d'un des plus jeunes peupliers, un tout petit chat. Comment avait-il grimpé jusque-là? Comme grimpe la jeunesse imprudente. Et, n'osant plus, ne pouvant plus ni descendre, ni bouger, il poussait des miaulements si douloureux que je me sentis prise de pitié. Pitié stérile! je ne pouvais aller le chercher si haut. Tout à coup débouche, en courant, du bois, un enfant de douze ans environ, et d'une physionomie qui me va au cœur. Il entend, il voit le pauvre petit patient, et il s'élance à l'arbre.

Cela ne m'étonne pas, il est compatissant.

— L'ascension était périlleuse, car le peuplier était très-élevé, et si mince qu'il semblait devoir se briser sous le moindre fardeau. Aussi vous jugez de ma terreur. Mais l'enfant était si adroit, si hardi, qu'il courait sur ces branches comme un mousse sur les cordages. Il arrive jusqu'à l'extrême faîte qui plie sous lui (je tremblais de tous mes membres); il saisit la pauvre petite bête de la main droite, tandis que, balancé à soixante pieds de hauteur, il se retenait, lui, fortement au tronc avec la main gauche. Puis, pour pouvoir descendre librement, il place le délivré sur son épaule, tout près de son cou. Soudain, un cri aigu se fait entendre; mais, cette fois, ce n'était plus l'animal qui criait, c'était l'enfant; car dans sa frayeur, et pour mieux se tenir, le chat s'était cramponné au cou de votre fils, et y faisait entrer ses dix griffes crispées. Un autre se serait débarrassé de l'animal et l'aurait lancé à terre; lui, le premier cri jeté, ne fit pas un mouvement d'impatience; il descendit lentement, et en tenant le cou un peu plié, pour que l'animal, se sentant mieux assis, eût moins peur et se cramponnât moins; arrivé en bas, il le détacha tout doucement de son cou, et lui dit seulement, tout en le caressant : « Ah! mon petit chat, tu m'as joliment fait mal! » Son pauvre cou était sillonné de déchirures profondes.

Mlle de Mondebise s'arrêta après ce récit et me regarda. Pourquoi le cacherais-je? j'avais des larmes dans les yeux.

— Ne faites pas l'homme fort, me dit-elle en riant, laissez-vous pleurer un peu; j'en ai bien fait autant, moi, ce jour-là, tout en le suivant de l'œil sans qu'il me vît. Quand il fut près de s'éloigner, je sortis de derrière le massif qui me cachait, et j'allai à lui : « C'est très-bien, ce que vous avez fait là, mon enfant, lui dis-je, et si vous me permettiez de vous embrasser, vous me feriez un grand plaisir. » Il avait rougi d'une façon charmante en se voyant surpris en flagrant délit de dévouement. Il me tendit son frais visage, me promit de venir me voir, et me laissa, en partant, la tête montée pour la première fois. Ce courage, car il aurait pu se tuer, cette compassion, cet amour pour les animaux, tout cela me touchait. Le mot si vrai de la Fontaine : *Cet âge est sans pitié,* me revenait à l'esprit, et je me disais : Ce n'est pas un enfant ordinaire. Mon cœur sentait pour lui je ne sais quoi de maternel, et je résolus de faire de cet enfant mon petit ami et mon élève.

— Votre élève?

— Oh! rassurez-vous; je ne veux pas empiéter sur votre terrain; il y a place pour deux, et, franchement, je crois que je puis lui enseigner ce que vous ne lui apprendrez jamais.

— Eh! quoi donc?

— Pour vous le dire, il faudrait d'abord vous raconter comme je suis devenue ce que je suis!

— Racontez, Mademoiselle, racontez! lui répondis-je vivement.

— Eh bien, soit; ce récit me donnera, j'espère, à vos yeux, un droit de plus pour ce que je vous demande, et j'aurai plaisir à ouvrir mon cœur devant le père de celui que j'aime tant. — Car enfin, ajouta-t-elle en souriant, vous êtes bien pour quelque chose dans tout ce qu'il vaut. Écoutez-moi donc.

Nous allâmes nous asseoir près d'une fenêtre ouverte qu'encadraient au dehors un jasmin et un bignonia, et elle commença ainsi, après un moment de silence :

— Je n'ai pas toujours été la vieille fille solitaire et sereine que vous voyez aujourd'hui. J'ai vécu dans votre monde; j'y ai été heureuse, aimée, et je ne l'ai fui que le cœur percé de mille blessures; blessures affreuses, car il s'agissait là de bien autre chose que de vos éphémères douleurs d'amour. Un mot vous le fera comprendre. Je perdis ma mère, et sa perte ne fut pas la plus cruelle souffrance que me causa sa mort! Sa succession ouverte me précipita tout à coup au milieu des plus âpres dissensions de famille, des plus hideuses avidités d'argent; j'appris, en un mois, en une semaine, à connaître tout ce que le cœur humain a de plus bas; je vis, en un mois, des affections, qui me semblaient éternelles, se convertir en haines implacables *pour de l'argent;* je vis des âmes qui étaient à mes yeux toute pureté, toute noblesse, m'apparaître tout à coup intéressées, improbes, méchantes quelquefois, *pour de l'argent.* Ce breuvage amer de l'expérience, que Dieu ne verse en nous que goutte à goutte et en de longues années, je fus forcée, moi, de le boire d'un trait jusqu'à la lie; j'en fus comme empoisonnée. C'est alors que, me sentant déchirée par mille convulsions intérieures, saisie de désespoir, je me sauvai dans la solitude, comme un pauvre cerf poursuivi par la meute se jette dans un étang pour y reprendre haleine. Une fois là, je cherchai à me retrouver moi-même. J'étais si dégoûtée de l'âme humaine que je ne voulais plus voir de visages humains; mais j'avais besoin pourtant d'êtres animés autour de moi : j'achetai donc une vache, une chèvre, un cheval, des bêtes de basse-cour, et mes jours se passaient, avec deux ou trois filles de campagne, dans ces travaux de fermière qui apaisaient mon cœur en occupant mon corps, et m'attachaient peu à peu à ces créatures dépendantes de moi par les soins mêmes que je leur donnais. Je leur savais un si bon gré d'être inoffensives! j'étais si heureuse de n'avoir plus rien de vil à voir ni à deviner! Puis un jour je me rappelai que, quand j'étais enfant, on m'appelait la demoiselle aux chardonnerets, tant les oiseaux venaient volontiers à mon appel et volaient familièrement autour de moi; je joignis donc une volière à ma basse-cour; je peuplai ma maison, mon jardin, d'oiseaux rares ou communs, libres ou captifs, que j'attirais, que j'élevais, que j'apprivoisais, que j'étudiais; et mon imagination commença à se désattrister au milieu de ces chants, de ces battements d'ailes, de ces grâces de toutes sortes! Bientôt, je voulus avoir un guide sérieux dans mes observations et m'instruire de ce qui m'amusait; je pris pour maîtres Buffon, Bechstein, tous les naturalistes de génie, et, sans que je m'en aperçusse, mes maîtres devenant peu à peu mes consolateurs, le travail de mon esprit continua la guérison de mon âme. Enfin, ma passion s'accroissant toujours, il me vint une autre idée en tête. Je m'imaginai d'installer, dans un bois fermé assez considérable que je possède à une lieue d'ici, des chevreuils, des daims, enfin tout ce que les hommes tuent, mais avec défense d'y tirer

un seul coup de fusil, et ma grande joie était d'aller, dans les beaux jours d'automne, me promener sous ces grands arbres, de voir errer tranquillement, avec confiance, ces beaux animaux si cruellement poursuivis partout, et qui là, n'ayant jamais été chassés, n'avaient pas peur : ils me regardaient de loin avec un air un peu étonné, mais sans fuir; ils me laissaient tout le temps d'admirer la grâce de leurs mouvements, la sauvage élégance de leurs attitudes. Nous devenions amis.

Ma convalescence fit bientôt un dernier pas. Les forêts ont d'autres hôtes que les quadrupèdes et les oiseaux : chaque touffe d'herbe, chaque feuille est peuplée d'un monde d'êtres vivants qui volent, qui marchent, qui rampent; l'observation des plus petits insectes vint donc s'ajouter à mes autres plaisirs, et c'est ainsi que, pénétrant degré à degré dans toutes les sphères de la création animale, je sentis peu à peu mon âme se répandre dans la nature entière! Oh! la nature! le ciel! la solitude! les êtres animés! les bêtes innocentes! Croiriez-vous que maintenant encore je ne puis regarder une belle vache paissant dans une prairie sans me sentir troublée, attendrie à la vue de ce grand œil si doux, si calme, si mélancolique, où semble se peindre je ne sais quelle pitié pour toutes les agitations qui nous travaillent? Cette pitié me touche, ce repos me repose. « Qui es-tu? lui dis-je malgré moi; quel degré nous sépare sur l'échelle des êtres? Ce regard qui semble m'interroger, cette intelligence que je crois lire en tes yeux, ne sont-ils qu'un reflet de ma propre pensée, ou bien as-tu vraiment une sorte d'âme, et Dieu doit-il un jour nous rapprocher en donnant une voix à ton cœur, ô ma silencieuse amie? » Et voilà comment, ajouta Mlle de Mondebise, la vue des animaux, la vie avec les animaux, m'arrachant à mon amer dégoût du monde, me reporta plus haut qu'eux et que nous. Voilà comment peu à peu mes journées s'écoulèrent en rêveries poétiques, en réflexions sérieuses, en religieuses contemplations. Les hommes m'ont blessée, les bêtes m'ont guérie!

Mlle de Mondebise s'arrêta à ces mots; à mesure qu'elle parlait, sa physionomie avait pris un grand caractère d'élévation, et à la fin, en prononçant le nom de Dieu, sa figure s'éclaira d'une lumière qui n'avait vraiment rien de terrestre. Je l'avais écoutée sans l'interrompre, et quand elle se tut, je ne pensai pas à lui répondre; j'étais sous le charme de cette révélation inattendue d'une âme si peu semblable à celles que nous offre le monde. Elle comprit mon silence, car bientôt elle reprit :

— Devinez-vous maintenant ce que je veux de vous?... Laissez-moi introduire votre fils dans ce monde merveilleux de la création; laissez-moi lui ouvrir le sein fécond et reposant de notre bonne mère Nature! L'antiquité est sans doute une très-belle chose; je ne dis pas de mal de l'histoire; et la poésie est une divine consolatrice, mais elle ne console pas de tout; l'histoire ne raconte pas tout, et les langues humaines ne disent pas tout. Laissez-moi lui apprendre la langue des créatures qui ne parlent pas. J'ai ouï dire que votre grand poëte Lamartine vit toujours entouré d'animaux, qu'il leur adresse la parole, qu'il semble les écouter; et là-dessus grande moquerie des hommes graves qui voient là une folie ou une comédie. Pauvres gens! Ils ne savent pas qu'entre cet être privilégié et ces créatures inférieures il y a un lien, une affinité qu'ils ne comprennent pas. Ce grand homme et les bêtes se parlent, s'entendent. Par droit de génie, il est, dans la création, le frère des plus petits comme l'égal des plus grands. Eh bien, génie à part, il y a des hommes qui ont le privilége d'être en intimité avec les bêtes. Privilége très-rare! n'est pas leur ami qui veut : votre fils l'est, lui. Il les comprend et elles le comprennent. Il a le don; voulez-vous me permettre de le développer en lui, d'être son institutrice? Voulez-vous me laisser apporter ma part à la formation de cet enfant que Dieu vous a donné? Vous me feriez une sensible joie; je vous en prie du fond du cœur, prêtez-moi un peu de cette âme. Je ne vous la gâterai pas, je vous le promets. Voulez-vous, dites?

Je ne dis rien. Pourquoi? c'est bien simple... parce que je ne pouvais plus parler.

15 septembre.

Hier mon écolier entre chez moi, d'un air malicieusement triomphant :

— Père, veux-tu me donner de l'arsenic?

— Comment! de l'arsenic?

— Oui, c'est Mlle de Mondebise qui m'envoie t'en demander, parce que nous en avons tout à fait besoin.

— Besoin d'arsenic?... Pourquoi faire?

— Pour compléter mon éducation, me dit-il en riant.

— Ah ça, vous vous moquez de moi tous les deux, à ce que je vois.

— Du tout, père, c'est elle qui m'a dit de dire cela.

— Je la reconnais bien.

— En ajoutant que si tu voulais en savoir davantage, tu vinsses la voir.

— J'y vais.

— Avec de l'arsenic.

— Oui, monsieur le mauvais plaisant, avec de l'arsenic et avec vous.

En me voyant arriver l'air assez effaré, l'aimable vieille fille éclata de rire.

— Ah! quelle figure! On dirait vraiment qu'il me prend pour une descendante de la Brinvilliers, et qu'il croit que je vais apprendre à son fils le talent de se délivrer secrètement d'un rival.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez faire?

— Ce que je veux? Lui enseigner un des arts les plus amusants et les plus délicats.

— Avec de l'arsenic?

— Oui, Monsieur, avec de l'arsenic. Écoutez-moi une seconde, et vous comprendrez peut-être. Aimer les animaux, ce n'est pas seulement les soigner, les élever; c'est malheureusement aussi les perdre, les regretter. Oui, il y a parmi eux tel être que l'on pleure et qu'on a raison de pleurer, car il était plus qu'un des membres de l'espèce chien ou du genre oiseau, il était *quelqu'un*, il avait ses qualités individuelles, et à tout prix l'on voudrait le faire revivre. Eh bien, il est un moyen, sinon de satisfaire, du moins d'amuser un peu ce grand désir; ce moyen, j'ai voulu le connaître, et le jour où j'ai perdu un certain Fifi que je regretterai toujours, j'ai appris ce que je voudrais apprendre à votre fils, j'ai appris à... allons, il faut dire le mot... à empailler!

— Ah! quelle chute, grand Dieu!

— Quelle chute! quelle chute! Vous voilà bien avec vos dédains et vos ignorances, messieurs les beaux esprits! Savez-vous seulement ce que c'est qu'empailler?

— J'avoue que j'ignore...

— Eh bien, je gage que, pour vous, empailler, c'est mettre du foin dans un oiseau vidé, remplacer les intestins par de la bourre et les yeux par deux petits morceaux de verre.

— La définition me semble assez exacte.

— Du tout, car vous ne définissez là que l'art grossier, élémentaire, l'art qui empaille avec les mains; mais empailler avec... je parie que vous allez encore vous récrier! mais empailler avec le cœur...

— Oh! celui-là est trop fort!

— C'est pourtant vrai, reprit-elle avec une colère comique, et je vais vous forcer à en convenir vous-même.

Maurice, dit-elle à mon fils, apportez-moi le petit astrée que nous avons commencé...

— A empailler?

— Non, Monsieur, à ressusciter! et nous allons confondre ce sceptique.

Mon fils se leva et retira d'une boîte fermée avec soin un charmant petit oiseau restauré comme à miracle.

— Regardez-moi cela, me dit Mlle de Mondebise; c'est notre ouvrage de trois jours à lui et à moi. Et ce n'est pas certes vous qui, avec vos mains d'homme du monde, en feriez autant.

Je convins que j'y aurais grand'peine.

— Eh bien, n'est-ce pas déjà quelque chose que cela? Ce travail ne suppose-t-il pas une adresse, une délicatesse dans le maniement des objets extérieurs que vos oisifs de salon auraient grand besoin d'apprendre? Car à les voir, dans les soirées de famille, tourner leurs pouces autour l'un de l'autre, ou n'être bons qu'à remuer des cartes, on se demande vraiment pourquoi Dieu leur a donné des mains.

— Ici, vous avez raison, et j'ai souvent tonné comme vous contre l'inhabileté des hommes à se servir de leurs dix doigts.

— Ne vous moquez donc pas alors de notre travail. Et encore ce que nous vous montrons là n'est qu'une ébauche. En apparence, rien n'y manque, et pourtant le plus important n'y est pas... L'âme est absente! Vous allez voir.

— Maurice, dit-elle à mon fils, regardez bien cet oiseau: le trouvez-vous achevé?

— Je ne sais trop, Mademoiselle.

— Dites-moi donc tout franchement non, car c'est votre pensée, et vous avez raison. Mon Dieu! certainement, c'est un astrée... un astrée très-bien empaillé. Mais ce n'est pas *notre astrée;* cela ne lui ressemble pas. Tenez, voyez!... Était-ce là la pose habituelle de sa tête?

— Non, il la portait un peu plus penchée, répondit l'enfant.

— Vous voyez bien! Et ses ailes, est-ce ainsi qu'il les entr'ouvrait quand il allait s'envoler?

— Non, elles se gonflaient davantage.

— Précisément; eh bien, à l'œuvre! achevons!

Et alors, tous deux, avec une adresse vraiment charmante et une touchante ardeur de souvenirs communs, ils se mirent à reproduire, à recréer trait à trait, à la façon d'un peintre qui termine un portrait, les airs, les gestes, les mouvements particuliers du petit absent, et peu à peu sortit de leurs mains, fixé dans son attitude la plus habituelle, celui qu'ils regrettaient. Je les suivais, émerveillé, charmé, presque ému.

Quand l'œuvre fut finie :

— Voilà ce que c'est qu'empailler... me dit Mlle de Mondebise en me montrant son astrée avec orgueil. Il y a huit jours, ce pauvre oiseau gisait sur cette table, roide, glacé, terni... Aujourd'hui, le voilà debout, avec ses véritables plumes, avec ses pieds délicats, avec son petit bec encore entr'ouvert comme pour exhaler des sons délicieux, avec sa physionomie... Enfin, c'est lui! Il regarde... il va voler...

— C'est vrai! m'écriai-je.

— Eh bien! emportez-le... je vous le donne... pour vous punir. Sa vue vous reprochera éternellement vos moqueries. Et sur ce, bonsoir; voilà mon dîner qui sonne.

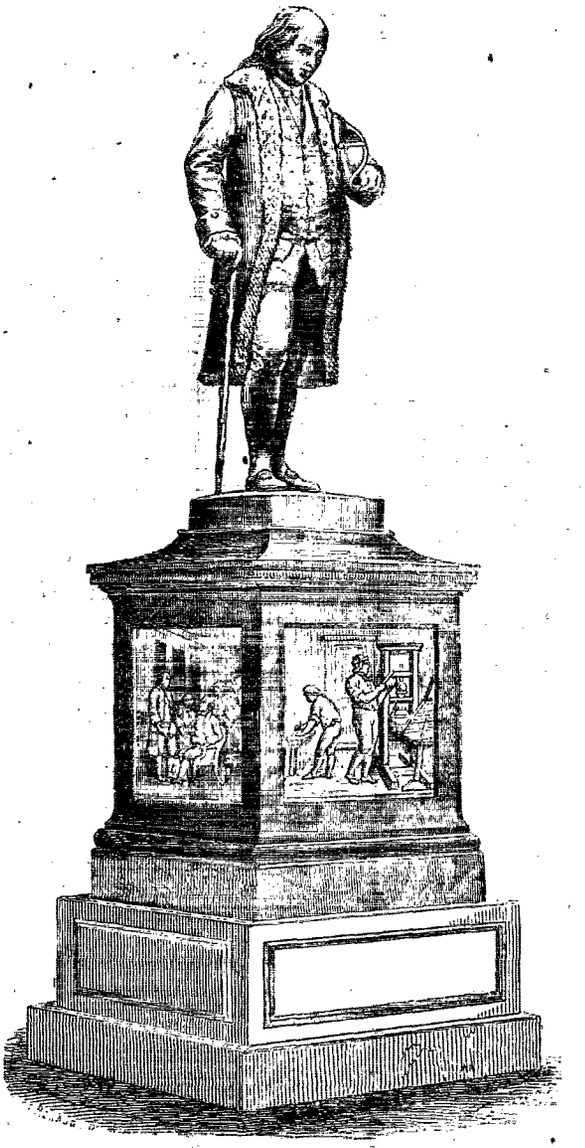
Elle embrassa mon fils, me tendit la main, et nous voilà partis. Ah! vraiment, c'est Dieu lui-même qui a mis cette aimable femme sur mon chemin.

La suite à une prochaine livraison.

STATUE DE FRANKLIN, A BOSTON.

Voy., sur Franklin, la Table des vingt premières années.

Cette statue en bronze a été inaugurée avec grande pompe à Boston, patrie de Franklin, devant l'hôtel de ville, le 7 décembre 1856, cent cinquante ans après la naissance de ce grand citoyen (1706). Elle est haute d'un peu moins de 8 pieds. Franklin y est représenté revêtu du costume qu'il portait en France, lorsqu'il y fut envoyé à la cour de Louis XVI. Il porte d'une main un bâton imité de celui qui lui avait été légué par Washington. Le buste sculpté par Houdon, qui appartient aujourd'hui à l'Athénéum de Boston, a servi de modèle pour la figure. Le piédestal, en marbre vert antique, repose sur une base de granit. Les bas-reliefs représentent : — Franklin imprimeur; — Franklin signant la déclaration de l'indépendance; — Franklin soutirant l'électricité d'un nuage; — Franklin signant le traité de paix avec la Grande-Bretagne.



Statue de Franklin, à Boston, par R. S. Greenough.

L'auteur de la statue, Richard Saltonstall Greenough, a étudié son art principalement à Florence et à Rome. On cite de lui un buste de l'historien Prescott, et une statue de Cupidon fondant un glaçon.

LA HOLLANDE.

Voy. p. 65.

CORNELIS TROOST.

Musée de la Haye. — La Fillette espiègle, par Cornelis Troost. — Dessin de Bocourt.

Les dessins à la gouache de C. Troost, que l'on voit au Musée royal de la Haye, nous avaient un moment diverti, un d'eux surtout. « Il y a là, disais-je (1), devant une porte, un grand niais et une jeune fille qui l'éclaire : je voudrais connaître leur histoire. » Les voici, ce grand niais et cette jeune fille! M. Bocourt a bien voulu les dessiner à notre intention, et, de son côté, M. C. Vosmaer a l'obligeance de nous écrire que cette scène est empruntée à une ancienne petite comédie intitulée : « la Fillette espiègle » (*Jaartje Jans*). Il ajoute qu'on retrouve maintes fois ces deux mêmes personnages sur le théâtre hollandais du temps. Le jeune sot représente une sorte de sectaires ultra-rigides et formalistes, bernés, bafoués, ridiculisés, comme le furent en Angleterre les puritains sous la figure bouffonne d'Hudibras (2), et certains dévots intrigants de France sous les traits vigoureusement comiques de Tartufe. La jeune fille était un caractère favori du public néerlandais : elle excellait à déjouer plaisamment les intrigues des sectaires, à leur enlever dextrement leurs masques et à les prendre quelquefois avec un art subtil dans les filets de sa coquetterie. On voit ici comme elle se rit de quelques propos galants du drôle dont elle observe les traits grotesques tout en abritant d'une main sa lumière. Nous regrettons de ne pas avoir sous les yeux le texte même de la comédie; peut-être y retrouverions-nous quelques bons traits à citer et à comparer avec ceux que notre immortel Molière fait décocher par ses malicieuses servantes contre les hypocrites, les pédants et les sots.

Cornelis Troost, né à Amsterdam en 1697, et mort dans la même ville en 1750, jouissait au dernier siècle d'une

(1) Tome XXVIII, 1860, p. 47.
(2) Voy. t. XVI, 1848, p. 57, 245 et 268.

grande réputation parmi ses concitoyens. Il avait été l'élève d'un certain Arnold Boonen, que nous ne connaissons guère. Il est probable qu'il fut lui-même son propre maître, comme tous les artistes originaux. D'abord il se fit connaître par ses portraits de syndics et de marchands millionnaires. Les corporations, en Hollande, ont été pour les peintres une source de travail, de richesse et de renommée, aussi féconde que l'étaient ailleurs l'église, la royauté ou la noblesse. Troost s'essaya aussi dans les genres supérieurs de l'art : on a de lui une « Leçon d'anatomie » qu'il ne faut pas mettre en parallèle, même de loin, avec celle de Rembrandt. C'est, en somme, par ses petites compositions plaisantes qu'il s'est survécu. Quelques-uns de ses contemporains l'ont comparé, dans leur enthousiasme, à Hogarth et à Jan Steen. Il n'atteint cette hauteur ni par l'esprit, ni par l'exécution ; mais, d'autre part, il n'est pas à confondre avec les caricaturistes. Il saisit finement les physionomies originales et les met en scène avec facilité. Il n'a point la profondeur d'observation et la puissance d'ironie qui caractérisent les grands satiristes. Il n'excite point l'indignation contre le mal ; il ne flétrit point les travers humains : il fait seulement sourire de leurs ridicules. Les auteurs comiques de sa génération n'avaient pas plus de force que lui ; l'art, dans son ensemble, était en décadence ; les traditions classiques faisaient sourire, et le style de convention s'était lui-même affaibli. On dédaignait les maîtres du dix-septième siècle, sans toutefois se rapprocher de la nature et de la vie. L'histoire de la peinture nous offre périodiquement le retour de semblables époques d'impuissance et d'atonie dans toutes les écoles. En France, nous en étions à peu près là vers la fin de l'empire. Qui ne se rappelle ces tableaux de Romains où il n'y avait plus aucune vérité historique ou naturelle ! ces paysages impossibles, sans style, sans couleur, où l'on ne reconnaissait plus ni le ciel, ni l'eau, ni la verdure ! Aussi, qu'au milieu de ces toiles à fonds effacés, faux, ennuyeux, se détache tout à coup un peu d'imagination, d'esprit, d'imitation fidèle, et aussitôt on l'accueille avec bonheur, on l'applaudit, on l'exalte. Ce fut la chance de Cornelis Troost. Du vivant de Terburg et de Gérard Dow, on l'eût peut-être à peine remarqué ; du temps de Boonen et consorts, il obtint rapidement autant de célébrité et de fortune que s'il eût été un artiste supérieur. Peut-être, en effet, doit-on tenir grand compte du mérite, même secondaire, qui arrive à se faire jour dans ces tristes passages du développement humain où l'on n'est soutenu par aucun enseignement, par aucun exemple, où l'on ne peut puiser toute sa force qu'en soi-même, et où il faut éveiller avec sa seule voix un public indifférent et assoupi.

LA VICTOIRE ANTIQUE DE BRESCIA.

La statue antique dont nous publions la gravure (p. 132) a été trouvée, en 1826, près de Brescia, parmi les ruines d'un édifice romain, temple ou basilique, élevé jadis sur le penchant méridional d'une colline que domine le rocher où la ville est bâtie. Trois années auparavant, la découverte de ces ruines avait fort occupé les antiquaires. Leur première pensée avait été qu'ils venaient de rencontrer les restes d'un monument du premier siècle de l'ère chrétienne. Bientôt d'autres débris furent mis au jour, et sur l'un d'eux on lut l'inscription suivante : IMP. CÆSAR VESPASIANVS AVGVSTVS PONT. MAX. TR. POTEST. IIII IMP. X. PP. COS. IIII CENSOR. Cette inscription, en confirmant les conjectures qui faisaient remonter l'origine de l'édifice au règne de Vespasien, laissait encore beaucoup de points obscurs, et le champ restait ouvert à la discussion. On paraît s'être accordé à croire que le monument en question fut primitivement une basilique, appropriée, par la suite, aux usages du culte chrétien. Le 20 juillet 1826, en pratiquant de nouvelles fouilles, on trouva, sous un monticule formé de terre mêlée de charbons, un amas d'objets en bronze dorés pour la plupart. C'étaient cinq bustes d'homme de diverses grandeurs et d'une exécution remarquable ; un buste de femme coiffée avec beaucoup de recherche ; deux pièces de harnais, l'une en mauvais état, l'autre ornée de figures de cavaliers et de guerriers blessés ; plusieurs fragments d'un char, et une statuette représentant un prisonnier, qui devait adhérer à la partie antérieure de ce char ; un bras provenant d'une statue de femme plus grande que nature ; des morceaux d'une corniche portant des lettres gravées, etc. ; enfin la statue en bronze représentant une Victoire, dont nous avons particulièrement à nous occuper.

Aujourd'hui la basilique de Vespasien est un musée où l'on a placé les débris de sculptures retrouvés dans le voisinage, et, à une place d'honneur, cette figure de Victoire devenue un morceau célèbre et qui suffirait à attirer à Brescia les artistes et les antiquaires. Un de nos premiers écrivains, qui n'est point, il est vrai, antiquaire ni artiste, mais qui, dans tous les sujets dignes d'occuper une noble intelligence, apporte l'habitude des vues élevées et des pensées délicates, M. de Rémusat, en racontant[1] le voyage qu'il fit, en 1857, dans le nord de l'Italie, a parlé de la Victoire de Brescia, et nous ne pouvons mieux faire que de citer ce qu'il en a dit. Nous reproduirons ce passage, et nous le reproduirons tout entier, parce que les lignes mêmes où l'auteur semble s'étendre un peu hors du sujet auquel nous devons nous attacher en ce moment ne sont pas une digression inutile ; ces lignes, à propos de l'œuvre qu'il avait sous les yeux, contiennent sur l'art antique et sur l'art moderne quelques réflexions excellentes.

« C'est à Brescia que j'ai été le plus frappé, dit M. de Rémusat, d'un fait qui ne s'observe nulle part autant qu'en Italie. La richesse d'une ville sous le rapport de l'art n'est nullement en proportion avec son importance et sa prospérité. Une cité médiocre et, je le crains, languissante comme aujourd'hui Brescia, resplendit de mille beautés. Ce contraste est rare de notre côté des Alpes, et les temps modernes l'offriront de moins en moins ; la richesse économique entraînera avec elle tous les autres trésors. Les capitales finiront par centraliser les œuvres du génie. Je réfléchissais à tout cela, et ma mémoire était toute pleine encore des objets que je venais de voir ; je m'efforçais d'en ordonner un peu la confusion, tout en cherchant la porte du musée, *Museo Patrio*, simple porte de jardin qui s'ouvre sur un enclos dont quelques voyageurs ont fort accusé l'état de négligence et d'abandon. Cet abandon m'a paru de très-bon goût, et je n'ai pas vu que les fragments d'antiquités dont on s'y trouve tout de suite entouré perdissent rien à rester disposés au milieu des sureaux, des rosiers et des iris en fleurs. A travers des débris précieux, on marche sous les restes du péristyle d'un temple de Vespasien. Quelques tronçons de colonnes encore debout, une seule de toute sa hauteur, des chapiteaux épars, donnent une assez noble idée de ce monument, dont on a restauré l'intérieur pour en faire le musée. La disposition a quelque analogie avec la Maison carrée de Nîmes ; seulement tout est plus ruiné et plus marqué d'un caractère de grandeur. Dans les trois salles, à peu près réparées, sont déposées des antiquités de diverses sortes et qui méritent un attentif examen ; mais il est difficile de s'en occuper bien vivement dès qu'on est entré dans la salle de gauche et que les yeux se sont levés sur une statue de bronze qui attire les premiers regards.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 octobre 1857.

» Une femme ailée, nue en partie, en partie drapée dans la disposition de la *Vénus* de Milo, le pied exhaussé sur un casque, appuyant sur son genou un bouclier d'une main, paraît, de l'autre, y graver des choses dignes de mémoire. Le bouclier a été ajouté, et c'est, dit-on, la Victoire qui écrit les louanges du père de Titus. L'ensemble se prête à l'explication, et j'avoue qu'elle m'importe peu. La vue de cette statue ne donne aucune envie de rien contester de ce qu'on voit. La *Victoire bresciane*, quoiqu'elle rappelle par son attitude la Vénus de Milo, n'en a pas l'incomparable grandeur; elle appartient plutôt à ce genre de beauté qu'on pourrait appeler la beauté élégante : ce n'en est pas moins une beauté qui ravit l'âme aux plus pures émotions que l'art puisse donner. Je rendrais difficilement l'effet qu'on éprouve lorsque, les yeux encore tout remplis des beautés de la peinture italienne, on se trouve en face de ce chef-d'œuvre de la statuaire antique. On se sent, à la lettre, transporté dans un autre monde, et la comparaison, je l'avoue, n'est pas à l'avantage du monde moderne. Évidemment l'art des anciens vous élève dans une région de calme et de pureté, véritable patrie de l'idéal.

» Après avoir longtemps contemplé ce que je m'attendais si peu à voir, il me fut impossible, en y réfléchissant, de ne pas reconnaître que les peuples modernes, par suite d'un développement qui sera, si l'on veut, une supériorité, portent dans les arts, dans les lettres, dans tous les ouvrages d'imagination, une complication morale qui pourrait bien n'être pas ce qu'il y a de plus poétique au monde. L'art tend toujours, parmi nous, à faire prédominer exclusivement l'expression. Les sujets religieux eux-mêmes, d'ailleurs si favorables à la peinture, manquent, si j'ose dire, d'une certaine tranquillité. A l'exception peut-être de la Vierge et de l'Enfant Jésus (et c'est peut-être pour cette raison que ce sujet si simple a plus qu'aucun autre captivé l'imagination des plus grands maîtres), il est peu de scènes sacrées qui ne mettent aux prises les sentiments les plus opposés ou les plus violents. La souffrance et la résignation, l'espérance triomphant de la douleur, l'étonnement et la pitié, l'exaltation, le courage, la colère, y jouent constamment un rôle dramatique; les maux du corps y sont aux prises avec les vertus de l'âme. Tout y est contrainte et combat, tout y rappelle la lutte, triste fond de la nature et de la vie. Une préoccupation constante des misères de notre existence a donné au génie moderne je ne sais quoi de souffrant et de maladif qui ajoute aux ressources de l'art, mais qui lui ôte un peu de sa sublimité. L'art s'attriste et ne s'élève pas toujours au contact de nos idées d'humilité sur le compte de la nature humaine.

» On ne saurait, en effet, admettre comme un principe d'esthétique que la beauté réside dans l'expression. Ce sont deux choses tout à fait distinctes; car on dit une belle expression, et si l'expression peut être belle, elle n'est donc pas la beauté. La beauté est une chose en soi, indéfinissable de sa nature, et qui se prête, à titre de qualité, à d'autres choses fort diverses. C'est tour à tour ou à la fois l'expression, la composition, la couleur, la forme qui est belle, et entre toutes ces beautés, s'il fallait choisir, c'est la beauté de la forme qui serait essentielle dans tous les arts du dessin. A elle seule, elle peut dispenser des autres et classer un ouvrage au plus haut rang. Dans la peinture, la forme et avec elle la couleur suffisent et au delà pour faire un chef-d'œuvre. Que serait le reste, en effet, sans la forme et la couleur?

» La beauté de la forme pure suffit à la statuaire, et voilà pourquoi, dans la statuaire, l'antiquité n'a pas d'égale. La *Victoire bresciane*, qui n'est, dit-on, qu'une reproduction d'un type connu, appartient à cette classe de figures d'une sérénité noble et charmante qui semblent à la fois possibles et supérieures à toute réalité. Or tel est le véritable idéal.

» Cette belle statue, ajoute M. de Rémusat, découverte en 1826, est devenue célèbre. L'empereur d'Autriche en a fait placer une imitation en bronze sur le champ de bataille de Culm. » La France à son tour pourra, si elle le veut, placer cette image sur ses champs de bataille. Rendue par nos victoires à la patrie italienne, la ville de Brescia a offert en témoignage de sa reconnaissance, au gouvernement français, un moulage en plâtre de la statue, son précieux trésor; et sans doute bientôt nous pourrons la voir coulée en bronze. Trois exemplaires doivent être fondus par les soins de MM. Eck et Durand. Un d'eux doit être placé, dit-on, au château des Tuileries; il est permis d'espérer que, des deux autres, un au moins, exposé dans une des galeries de nos musées, appartiendra au public. Avant d'être livrée aux fondeurs, la statue a été habilement restaurée par un jeune artiste, M. Guillaume, le plus capable sans doute de mener à bien ce travail, qui exigeait une grande science, un goût très-sûr et un scrupuleux respect de l'œuvre antique. M. Guillaume a obtenu le meilleur succès qu'il pût souhaiter : il s'est si bien effacé lui-même, qu'une comparaison attentive du premier modèle et du moulage sortant de ses mains est nécessaire pour se rendre compte de ce qu'il a fait, et qu'au premier abord, les hommes les plus compétents, des artistes, des sculpteurs, y ont été trompés.

Il ne s'agit point ici de cette opération vraiment barbare que, sous prétexte de restauration, tant d'antiques ont subie, opération qui consiste à remettre aux statues des bras, des pieds, des têtes même, qui ne sont point faits pour elles, comme s'il était possible de refaire avec des morceaux rapportés, antiques ou modernes, une œuvre d'art qui doit être une œuvre vivante. La Victoire de Brescia, Dieu merci! n'avait pas besoin de semblables remaniements, et l'artiste à qui elle était confiée n'y aurait pas prêté la main. Mais il ne faut pas oublier dans quel état cette statue a été trouvée, près de la basilique de Vespasien, enfouie parmi des débris calcinés et des décombres de toute sorte. Sans doute, lors de l'accident qui a causé la destruction de l'édifice, arrachée de son support et précipitée à terre, elle s'est déformée dans sa chute. Le métal assez mince a été légèrement déprimé au bras droit et déchiré sous l'aisselle du bras gauche, que la violence du coup a écarté du corps; deux doigts de chaque main ont été brisés, la tête et le cou enfoncés dans les clavicules. Il en résultait un mouvement faux et contraire à l'attitude naturelle du corps aussi bien qu'au caractère général de la figure. En effet, l'aile attachée au bras gauche, qui est le plus élevé, se trouvait désormais plus basse que l'aile droite; la tête rentrant dans les épaules, au lieu de respirer la confiance et la sérénité, paraissait tout assombrie; enfin, ce n'est pas seulement la tête qui penchait en avant, mais la statue entière qui manquait d'aplomb sur sa base. Cette base n'est plus celle qui la supportait jadis et qui probablement était en marbre; si elle avait été en métal comme la statue et fondue avec elle, quelques fragments adhéreraient encore au pied droit qui s'y appuie, ou bien ce pied serait lui-même entamé; mais le seul dommage qu'il ait éprouvé, c'est d'avoir été plié et relevé, soit par l'effet de la chute, soit par la pression de la terre et des décombres sous lesquels le bronze est resté enfoui. De là ce défaut d'équilibre tout à fait inadmissible et choquant dans une œuvre antique.

C'est donc, on le voit, à redresser des parties faussées, non à en ajouter de nouvelles, que consistait la tâche du sculpteur chargé de restaurer la Victoire de Brescia; et

cette tâche, il n'y avait point témérité à l'entreprendre, comme il y en aurait à prétendre remplacer les morceaux perdus de l'œuvre d'un maître. Au contraire, il fallait ici la réserve et la déférence d'un disciple soumis, mais en même temps capable de retrouver et de rendre dans ses moindres traits l'inspiration originale, d'un disciple à son tour passé maître, en un mot.

Il eût bien fallu, toutefois, que l'artiste se départit de

La Victoire antique de Brescia. — Dessin de Renaud, d'après la copie donnée à la France par la ville de Brescia.

cet absolu respect de l'œuvre antique, s'il avait essayé de la restituer dans son intégrité. Il est certain, en effet, qu'elle n'était pas jadis entièrement telle que nous la voyons aujourd'hui. Mais les changements que M. Guillaume a eu la discrétion d'accepter pour ne pas se livrer à son tour à de dangereuses conjectures, sont l'ouvrage des restaurateurs italiens. Le bouclier que la Victoire tient de la main gauche n'appartient point au modèle; il est moderne, et pour l'ajuster à l'endroit où il est appuyé sur le genou, la draperie, dans le bronze de Brescia, a été grossièrement entaillée. Cette disposition même n'est conforme à aucun des types antiques de Victoire. Celui dont se rapproche davantage la statue de Brescia est la figure que l'on voit dans les bas-reliefs de la colonne Trajane, qui tient aussi, il est vrai, un bouclier, mais en l'appuyant sur un cippe placé devant elle. La Victoire est représentée de même, à côté d'un cippe, sur deux médailles d'Antonin. Sur d'autres médailles, ou sur des pierres gravées, on la voit occupée à construire un trophée, ou tenant au-dessus de ce trophée une couronne ou une palme. Telle devait être sans doute, dans sa disposition primitive, la Victoire de Brescia. M. Guillaume a conservé le bouclier en se contentant de le placer de telle sorte qu'il ne dérobât point à la vue la figure elle-même; il a gardé aussi le casque placé sous le pied droit, et qui est également moderne, en le modifiant seulement de manière à donner à la statue une assiette plus solide. Enfin, à la base carrée sur laquelle la Victoire est actuellement posée, à Brescia, il a substitué une plinthe ronde, plus convenable dans l'état actuel de la statue; car la base carrée avait le défaut d'en indiquer inexactement les faces. Telle qu'elle est à présent, cette figure, « d'une sérénité noble et charmante », comme le dit si bien M. de Rémusat, mérite d'être rangée au nombre des plus belles antiques de l'époque romaine. Elle n'est point irréprochable, et on y pourrait reprendre tel détail peu correct, comme, par exemple, le ventre qui est trop enfoncé; tel autre peu heureux, comme les plis de la draperie qui s'ajustent sur la jambe droite; mais combien les mérites l'emportent ! comme cette draperie enveloppe ce beau corps avec largeur et avec souplesse ! La tête est charmante; les bras, les pieds surtout, d'une élégance et d'une finesse admirables; les ailes, d'une grandeur de style et d'une simplicité qui à elles seules feraient reconnaître un ouvrage de la belle antiquité.

MAFRA.

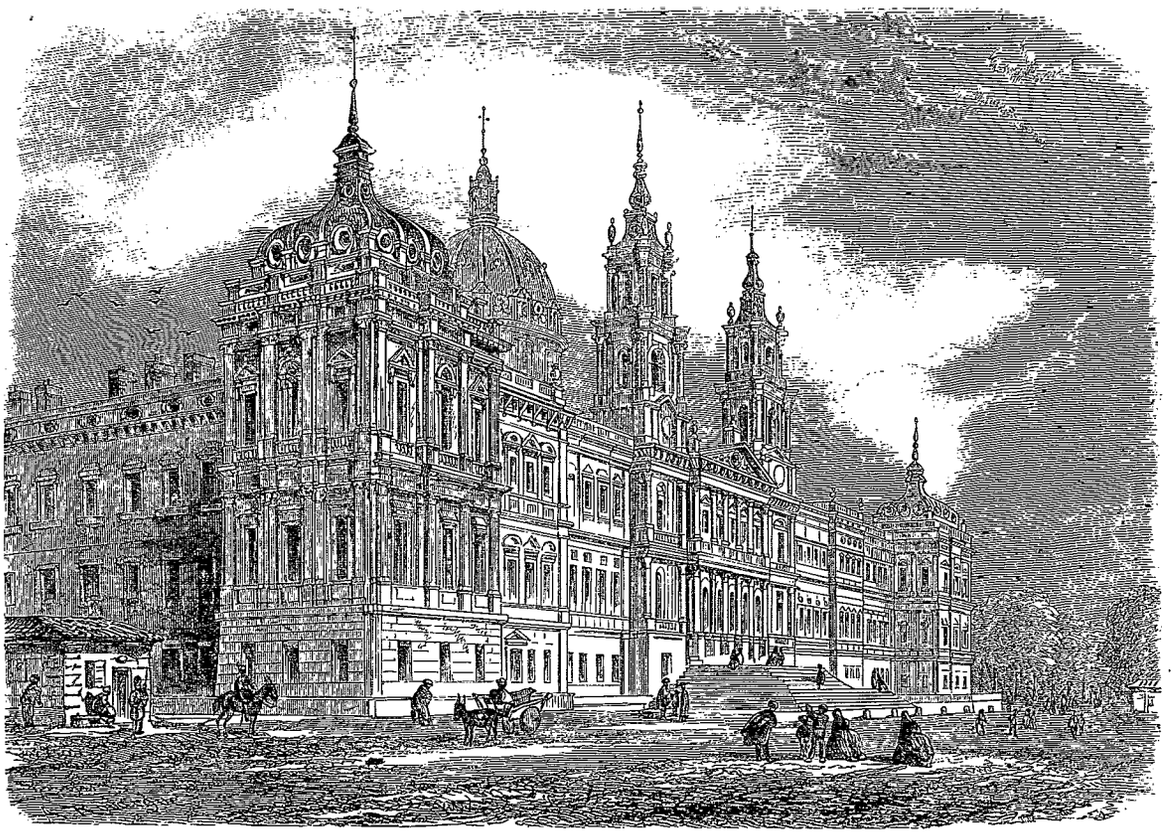
PORTUGAL.

Lorsque dom Juan V monta sur le trône, le Portugal était depuis longtemps déchu de son ancienne splendeur. Quelques années après la bataille d'Alcacer-Québir, dans laquelle le roi Sébastien perdit la vie, le magnifique héritage de Juan II, de Manoël et de Juan III avait été conquis par Philippe II et annexé à l'Espagne. La marine portugaise comptait alors trois cents navires à la mer. La domination espagnole dura soixante ans. Pendant cette courte période de temps, la décadence marcha à grands pas : l'empire des Indes, ce monument gigantesque auquel tant de héros avaient travaillé, tomba pièce à pièce sous les coups des Hollandais et des Anglais, ennemis de la maison d'Autriche, et quand le duc de Bragance rendit au pays sa nationalité, la marine n'existait plus, les arsenaux étaient vides, tout était rare dans les villes et les campagnes, hommes et argent, et les conquêtes de Gama, d'Albuquerque et d'Almeida étaient passées presque toutes aux mains de nouveaux possesseurs. Le Brésil cependant restant encore au Portugal, les ressources de cette riche colonie suffirent au luxe excessif de la cour de Lisbonne et aux dépenses occasionnées par les travaux entrepris dans la métropole. Ainsi, dom Juan V put faire construire le magnifique aqueduc *das Agoas livres* (des eaux libres), pour approvisionner la capitale et quelques localités voisines d'eau potable, — ce monument n'a pas coûté moins de 80 millions; — plus tard, José Ier, ou plutôt le marquis de Pombal, fit renaître Lisbonne des ruines entassées par le fameux tremblement de terre de 1755; enfin, en 1768, le Portugal eut en ligne dix vaisseaux de haut bord, vingt frégates, et un certain nombre de navires de moindre importance.

L'aqueduc *das Agoas livres* n'est pas le seul monument qui marque le règne de dom Juan V. Ce prince, cependant, n'employa pas toujours à propos les fonds de l'État; le plus souvent, au contraire, ses prodigalités épuisèrent le trésor sans utilité pour le pays. Voulant, par exemple, posséder une chapelle dépassant en richesse toutes celles connues jusqu'alors, il paya deux millions et demi l'orgueilleuse fantaisie d'élever dans un coin de l'église Saint-Roque, à Lisbonne, un autel en améthyste, en lapis-lazuli et en argent massif, surmonté de colonnes de cornaline,

précédé de marches de porphyre, etc., etc. Quelques années auparavant, il avait dépensé quarante-sept millions pour construire dans une contrée stérile, triste et déserte, à Mafra, un établissement colossal, couvent et palais, où l'on compte plusieurs églises, trois cents cellules, huit cent soixante-dix appartements, et cinq mille deux cents portes et fenêtres. Des caprices de cette importance appauvriraient les nations les plus prospères; et ce fut seulement à la longue que le Brésil combla le déficit causé dans les finances par le règne de Juan V.

Mafra fut conquis sur les Mores, en 1146, par Affonso Henriques, fils du fondateur de la puissance portugaise, le comte français Henri de Bourgogne. Dom Affonso venait de vaincre l'émir Ismar, dans les plaines d'Ourique, sur les confins des Algarves. Dans cette bataille, cinq rois mores périrent, et leur armée fut dispersée ou détruite. Les historiens portugais ne craignent pas d'affirmer qu'Ismar, dans cette circonstance, commandait à trois cent mille hommes, tandis qu'Affonso n'en comptait que douze mille sous ses ordres. Ils ajoutent que le chef chrétien avait eu une apparition miraculeuse. Le matin de la bataille, disent-ils, au lever de l'aurore, un rayon lumineux



Le palais de Mafra, près de Cintra, en Portugal. — Dessin de Rouargue, d'après le monument.

se développa tout à coup à ses yeux, du côté de l'orient, et forma dans les airs un cercle de feu autour d'une croix; puis une voix s'écria : « Affonso, tu seras vainqueur de tes ennemis. Je suis le Dieu des armées, l'arbitre de la victoire, le distributeur des royaumes. Tu trouveras dans ton peuple un courage et des ressources que tu n'attendais pas de lui. Aujourd'hui même, il t'offrira le titre de roi; n'hésite pas à l'accepter. » Après la bataille d'Ourique, Alfonso convoqua à Lamégo les États du royaume, pour y faire confirmer par la nation le vœu de l'armée, qui, dans l'ivresse du triomphe, lui avait décerné la couronne.

Poursuivant ses succès, Affonso, surnommé à juste titre le *Conquistador*, prit Leyria, où s'étaient réfugiés les débris de l'armée d'Ismar, ainsi qu'Arrouchès, mal défendu par ses fortes murailles; il soumit ensuite Santarem, Mafra et Cintra, et enleva enfin aux soldats du croissant Lisbonne, dont il fit la capitale de son nouveau royaume. Le siége du gouvernement, avant la prise de Lisbonne, était établi à Guimarens.

Le palais et le couvent de Mafra sont réunis dans un seul et même édifice construit près d'un bourg, à trois lieues de Cintra, à sept de la capitale. Un Allemand nommé Jean-Frédéric Ludovici fut l'architecte de ce monument, dont le plan présente un carré régulier de 245 mètres sur chaque face. Tournée à l'ouest, la façade principale est divisée en trois corps distincts de bâtiments : la partie centrale, ou l'église; la partie du sud, ou la résidence de la reine; la partie du nord, ou la résidence du roi. Du pavé à la plate-bande des terrasses, l'élévation du monument est de 30 mètres; celle des deux tours de l'église, y compris la croix qui les surmonte, d'environ 68 mètres. Les gros pavillons carrés qui flanquent les angles de la façade ont près de 30 mètres sur chaque côté; construits en pierre de taille d'un beau travail, ils dépassent de 25 mètres le bord des terrasses, et leur soubassement de granit, en talus, plonge dans un fossé profond. On pénètre dans l'église par un portique à fronton décoré de six colonnes de 9 mètres de haut entre base et chapiteau; sous ce vestibule s'ouvrent trois portes cintrées donnant accès dans la nef. C'est sur le portique que s'étend la tribune dite de *Benedictione*. Elle est percée de trois hautes fenêtres; à l'extérieur, de chaque côte de la fenêtre du milieu, sont placées, dans des niches, les statues de saint Dominique et de saint François, et, au-dessous, sur le fronton du por-

tique, celles de sainte Claire et de sainte Isabelle de Hongrie. A la pointe du fronton se détache une grande plaque arrondie sur laquelle sont représentées, en demi-relief, les images de la sainte Vierge et de saint Antoine, patron du couvent. La façade de chaque palais a trois rangs de fenêtres, chaque rang se distinguant par des architraves d'un ordre différent. Enfin le dôme, qui se dresse au milieu de l'église, achève de donner au monument un caractère imposant de grandeur et de majesté. Ce dôme est par lui-même digne de remarque; le profil en est très-élégant, la construction hardie, et l'ensemble offre une noble imitation de la célèbre coupole de Saint-Pierre de Rome. Au centre, la voûte est fermée par une pierre énorme dans laquelle huit lucarnes ont été pratiquées au ciseau. On dit que quarante ouvriers ont pu être employés en même temps à ce travail sans se gêner les uns les autres; on assure en outre qu'à l'aide d'une machine inventée par Custodio Vicira, ingénieur portugais, elle fut, en moins de deux heures, hissée au sommet du dôme et mise en place. Elle supporte une croix de bronze qui pèse, avec l'appareil de fer qui la consolide, 5 000 kilogrammes. Les cloches que renferment les tours, y compris celles du carillon, sont au nombre de cent quinze. Les carillons, mis en branle, pour la première fois, le 22 octobre 1730, jour anniversaire de la naissance de Juan V, ont été fabriqués à Liége; ils n'ont pas coûté moins de trois millions.

L'intérieur de l'église est d'une magnificence peu ordinaire; toutefois, l'abondance nuit ici au goût, et dans cette profusion presque incroyable de statues, de bas-reliefs, d'ornements, de niches, de marbres de couleur disposés en compartiments, de moulures, de colonnes, de chapiteaux et de dorures, l'œil s'égare et ne se repose nulle part. C'est une décoration pompeuse, d'un luxe effréné, et rien de plus. Les statues et les bas-reliefs ont été exécutés par des sculpteurs portugais qui formèrent une école, sous la direction d'un Italien nommé Justi.

La sacristie est immense, et en entier tapissée de marbres. Elle est précédée d'un superbe vestibule. Le vestiaire renferme les ornements sacerdotaux donnés au couvent par Juan V.

Une chapelle particulière était affectée au couvent. Ses proportions sont moindres que celles de l'église dont nous venons de parler, mais le luxe de son ornementation intérieure proclame à un égal degré le faste du royal fondateur. Sous le pavé de cette chapelle se trouve l'infirmerie. C'est une longue salle voûtée, dont le fond est occupé par un autel, et sur laquelle s'ouvrent seize cellules, toutes décorées de deux tableaux en faïence représentant, l'un le Christ, l'autre la Vierge. On communique de l'infirmerie avec une autre église, dite église des Morts.

Le cadre de cet article ne saurait permettre la revue des huit cent soixante-dix appartements de Mafra. Il suffira de dire qu'ils sont si vastes qu'en 1808, sans même les occuper tous, une armée française, forte de douze mille hommes, put s'y loger à l'aise. Nous signalerons cependant la salle du *baise-mains*, décorée de belles fresques; la salle à manger du palais du roi, meublée de beaux dressoirs des quatorzième, quinzième et seizième siècles, achetés aux moines de Necesidades, lors de la fermeture des couvents, par don Fernando, père du roi actuel. Le salon de don Fernando est une sorte de musée. Il ne s'y rencontre pas, il est vrai, d'œuvres importantes des anciennes écoles, mais seulement des tableaux de peintres modernes portugais, de MM. Menazés, Fonseca, etc., et aussi une toile représentant la *Bataille navale du cap Saint-Vincent*. On sait que, dans cette affaire, la marine de dom Miguel périt accablée par la flotte de dom Pedro. Ce tableau est de M. Morel-Fatio. La chapelle privée du roi, ornée de tableaux qui datent de la fondation de l'établissement, est extrêmement riche; celle de la reine est plus belle encore, et les plus ingénieuses combinaisons de marbres de couleur, de mosaïques, de dorures, s'y trouvent rassemblées. Les salons de ce second palais sont de tous points magnifiques, soit comme ameublement, soit comme ornementation architecturale. Il faut aussi mentionner la bibliothèque du monastère. Son étendue exceptionnelle, ses galeries de bois sculpté, ses tribunes soutenues par des consoles d'une admirable exécution, son dallage de marbre, sa coupole, sa voûte à compartiments, en font une salle d'une beauté rare. Elle est surtout intéressante par le nombre immense de volumes et de manuscrits précieux qu'on y a accumulés. Parmi les manuscrits, on en distingue plusieurs qui offrent pour nous un attrait particulier; ce sont, entre autres, dès Heures, en français, datant de 1437, 1439 et 1442, et surtout un livre de récits chevaleresques, sans nom d'auteur, dédié « à moult noble valoureux et redousté chevalier Pierre sire de Bouflers-Campigneulle, ke Dieu garde moultes années. » Il porte la date de 1450.

Mafra commencé en 1717, il ne fallut que treize années pour en achever la construction. Il est vrai que l'argent ne fut pas épargné, et qu'en moyenne quatorze mille sept cents ouvriers s'y trouvèrent constamment réunis. Les pierres employées aux travaux ont été extraites des montagnes de Cintra et de Pero-Pinheiro, où l'on a également pris les marbres noirs et rouges destinés au revêtement de l'église principale, de la sacristie et des chapelles royales.

Après l'achèvement de Mafra, dom Juan V reçut du pape Benoît XIV le titre de roi très-fidèle, que conservent toujours les souverains de Portugal.

Au moment de la fermeture des couvents, le monastère de Mafra n'était plus habité que par dix-neuf religieux. L'École militaire est aujourd'hui installée dans cet édifice, et les exercices des futurs officiers de l'armée du roi Pedro V troublent à peine les échos de cette immense solitude.

LES AJOURNEMENTS.

Demain, demain, pas aujourd'hui, tel est le mot du lâche; aujourd'hui je me repose, demain je mets à profit cette leçon, demain je renonce à ce défaut, demain je ferai ceci et cela.

Et pourquoi pas aujourd'hui? Crains-tu que demain ne trouve pas son emploi? Chaque jour a sa tâche. Ce qui est fait est fait, et seul est sûr; ce qui est à faire est incertain.

Qui n'avance pas recule. Le temps marche en avant et ne revient pas sur lui-même. A moi ce que je tiens, à moi les heures que j'utilise; l'espérance m'appartient-elle?

Chaque jour inutile est une page blanche au livre de la vie. Eh bien donc, demain, comme aujourd'hui, qu'à chaque côté de moi se place une bonne action.

CHRISTIAN-FÉLIX WEISSE.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Voy. p. 18, 58, 102.

MAI.

Nous arrivons au mois où la nature entière sourit et revêt ses plus fraîches parures; mais, au milieu même des joies du printemps, on ne doit pas négliger de jeter ses regards sur la voûte céleste dont les splendeurs sont incomparables.

Les constellations opposées au Soleil qui se trouvent dans

la situation la plus favorable pour être observées pendant la nuit entière sont le Bouvier avec Arcturus, et la Couronne boréale, qui sépare ce dernier de la constellation d'Hercule. Au-dessous de cette constellation, on peut apercevoir la tête du Serpent, qui affecte la forme d'un Y. Le corps tortueux de ce monstre mythologique est formé par une longue série d'étoiles dont on suit les innombrables détours que tracent sur la voûte du ciel une multitude de clous dorés, et entrelaçant dans leurs nombreux replis le Serpentaire. Plus bas, on peut voir étinceler le Scorpion, portant comme une brillante couronne la magnifique étoile d'Antarès. Malheureusement, le reste de cette constellation va se perdre dans les régions du ciel étoilé que nous ne pouvons encore apercevoir, parce qu'elles sont situées au-dessous de notre horizon.

La conjonction supérieure de Vénus aura lieu le 11 mai. C'est alors que cette planète, située par rapport à nous de l'autre côté du Soleil, se trouve plongée dans les feux qui la rendent complétement invisible, comme nous l'avons déjà fait remarquer.

Au commencement du mois de mai a toujours lieu un refroidissement très-remarquable, qui nuit souvent à la végétation : aussi les agriculteurs attribuent-ils une influence funeste à la lune de la fin d'avril et du commencement de mai, à laquelle ils ont donné le nom de lune rousse. Les habitants de la campagne prétendent qu'elle détruit les bourgeons quand elle se montre. En effet, lorsque le ciel est serein, le refroidissement nocturne est suffisamment actif pour abaisser la température ambiante au-dessous du point de congélation de l'eau et, par conséquent, pour congeler l'eau dont sont gorgées les plantes. La glace qui se forme produit une expansion dans les jeunes tissus, imprégnés d'humidité, et les désorganise complétement. La science fournit donc l'explication toute naturelle d'un phénomène que la superstition attribuait à une influence mystérieuse de notre satellite. Cette année, la lune rousse commence dans les premiers jours d'avril et finit le 9 mai, jour où commence une nouvelle lune, qui n'a point aussi mauvaise réputation que sa devancière.

Espérons que les observations d'astronomie nocturne seront difficiles pendant cette période critique pour la végétation. Puisse un épais rideau de brume dérober les trésors du ciel étoilé, car il protégera en même temps les plantes dont se couvrent nos prairies, et fécondera les travaux des laboureurs.

La planète Jupiter se lève à dix heures cinquante-cinq minutes du matin, et se couche à une heure quarante. Ce bel astre, qui passe au méridien vers cinq heures vingt minutes du soir, sera donc visible toute la soirée. Il faudra chercher cette planète, facile à reconnaître à son éclat brillant et à sa lumière tranquille, dans la constellation du Scorpion. Une fois qu'on est parvenu à la retrouver dans le ciel, on peut la suivre pendant longtemps à travers les étoiles, car son mouvement est très-lent, et il lui faut beaucoup de temps pour passer d'une constellation à la suivante. En effet, elle met près de douze ans à faire le tour entier du ciel, ce qui tient à son grand éloignement de l'astre central autour duquel, malgré sa masse énorme, elle ne gravite pas moins servilement que l'humble planète sur laquelle nous rampons.

POCAHONTAS.

Pocahontas, née vers 1594, était fille d'un chef puissant parmi ces faibles races d'hommes à peau rouge qui seules erraient alors à travers les solitudes du nouveau monde. Ce chef, le sachem Pouhatan, donnait son nom au plus méridional des trois grands fleuves qui versent leurs eaux dans la baie de Chesapeake; trente tribus des Lenni-Lenapes, la plus vaillante de ces sauvages nations, lui obéissaient; son village, à raison peut-être de l'étendue (il comptait douze wigwams), peut-être à cause des beautés du site, où, deux siècles plus tard, fut construite la capitale de la Virginie, s'appelait, dans l'idiome de ces peuplades, le *Sans-Pareil*.

La fille du sachem atteignait à peine sa douzième année, lorsque d'étranges rumeurs, troublant ses joies d'enfant, soulevèrent dans cette âme naïve des émotions inconnues. De mouvantes montagnes, portées par des ailes immenses, avaient paru sur le grand lac salé, et, remontant le fleuve, venaient de verser des hommes blancs sur ses rives. Les Lenni-Lenapes les avaient épiés, et racontaient que ces étrangers, semblables à des dieux, savaient tout, pouvaient tout, et tuaient du regard avec un bruit terrible. En écoutant ces récits, dont elle était avide, Pocahontas sentait, au milieu d'anxieuses craintes, s'éveiller en elle un ardent désir de voir ces êtres supérieurs.

L'occasion s'en offrit. Le chef de ces aventuriers anglais, le capitaine John Smith, surpris, séparé des siens, fut amené à Pouhatan. Son intelligence et son énergie soutenaient seules la colonie, qui sans lui eût disparu des terres où les indigènes ne la voyaient pas s'établir sans jalousie et sans crainte; sa bravoure héroïque le leur rendait redoutable : sa mort fut résolue, et Pocahontas ne vit l'Anglais que pour l'entendre condamner à avoir la tête écrasée à coups de tomahawk. Le capitaine Smith, couché à terre, garrotté, la tête sur la pierre fatale, attendait avec fermeté cette horrible mort. Les principaux guerriers des trente tribus l'entouraient leurs casse-tête levés, prêts à retomber... Mais Pocahontas s'est élancée, elle a couvert le prisonnier de son corps; c'est sur elle que porteront les coups, et les bras restent immobiles. La pitié passionnée d'une enfant est toute-puissante; les vengeances se taisent; le prisonnier, délié, devient l'hôte du chef, et, après quelques semaines passées dans le wigwam du sauvage, l'Anglais est mis en liberté.

A partir de ce temps, la pensée de Pocahontas ne se détourna plus des colons dont elle avait sauvé le chef. C'était elle qui, dans leurs fréquentes détresses, leur obtenait des provisions. Deux ans elle apaisa les ressentiments qui s'élevaient contre eux, et une paix douteuse se maintenait, grâce à elle, entre les peaux-rouges et les blancs. Mais les empiétements de ces derniers, les exigences, les violences de quelques-uns d'entre eux, excitaient, chez les siens, des craintes de plus en plus vives, et la perte des colons fut résolue. On engagea le capitaine Smith à visiter le village des Lenni-Lenapes, en lui promettant des provisions qu'il sollicitait depuis longtemps, et tout fut disposé pour l'égorger, lui et sa faible suite, lorsqu'il viendrait se livrer sans défiance. Pocahontas était surveillée; mais, la nuit même qui précédait le jour où l'on attendait l'Anglais, elle se glisse hors de sa hutte. Tous dorment; nul des siens ne l'a vue. Sans s'arrêter, sans hésiter, elle court; elle a fait trois lieues dans l'obscurité des forêts; elle a trouvé Smith; elle l'avertit, et revient. Toutes les instances du capitaine ne la peuvent retenir un moment; elle l'a sauvé, elle retourne parmi ses frères.

Cependant, sa prédilection pour les étrangers l'avait rendue odieuse aux sauvages. Afin de la soustraire au ressentiment de ses sujets, son père l'envoya plus loin au nord, et la confia à la garde de Jopazaw, chef du Potomac. C'est là que le capitaine Argal, qui remontait le fleuve et faisait des échanges de commerce avec les riverains, trouva Pocahontas, et voulut s'en emparer comme otage pour imposer la paix à Pouhatan, les Lenni-Lenapes faisant alors

aux colons une guerre acharnée. Jopazaw, tenté par l'offre d'un brillant chaudron de cuivre, le plus magnifique et le plus vaste joyau qu'il eût jamais admiré, livra la jeune captive. Pouhatan, pour racheter sa fille, offrit deux cents boisseaux de blé; mais il persista à refuser la paix, et Pocahontas demeura prisonnière dans la colonie. Elle n'y avait point retrouvé Smith; blessé grièvement par une explosion de poudre, il était reparti pour l'Europe, où il était mort, assurait-on.

Touché de la candeur, des douces vertus de la naïve petite sauvage, un jeune et brave officier, Thomas Rolfe, s'attacha à la convertir. Il y parvint. Elle fut la première conquête du christianisme dans ce monde nouveau. N'appartenait-elle pas déjà, du fond du cœur, à la religion d'amour et de charité? On la baptisa sous le nom de Rébecca. Celui qui l'avait éclairée des lumières de la foi l'aimait; du consentement du sachem, et en présence des frères de Pocahontas, l'officier anglais épousa la jeune chrétienne,

Pocahontas. — Dessin de Staal, d'après une estampe américaine.

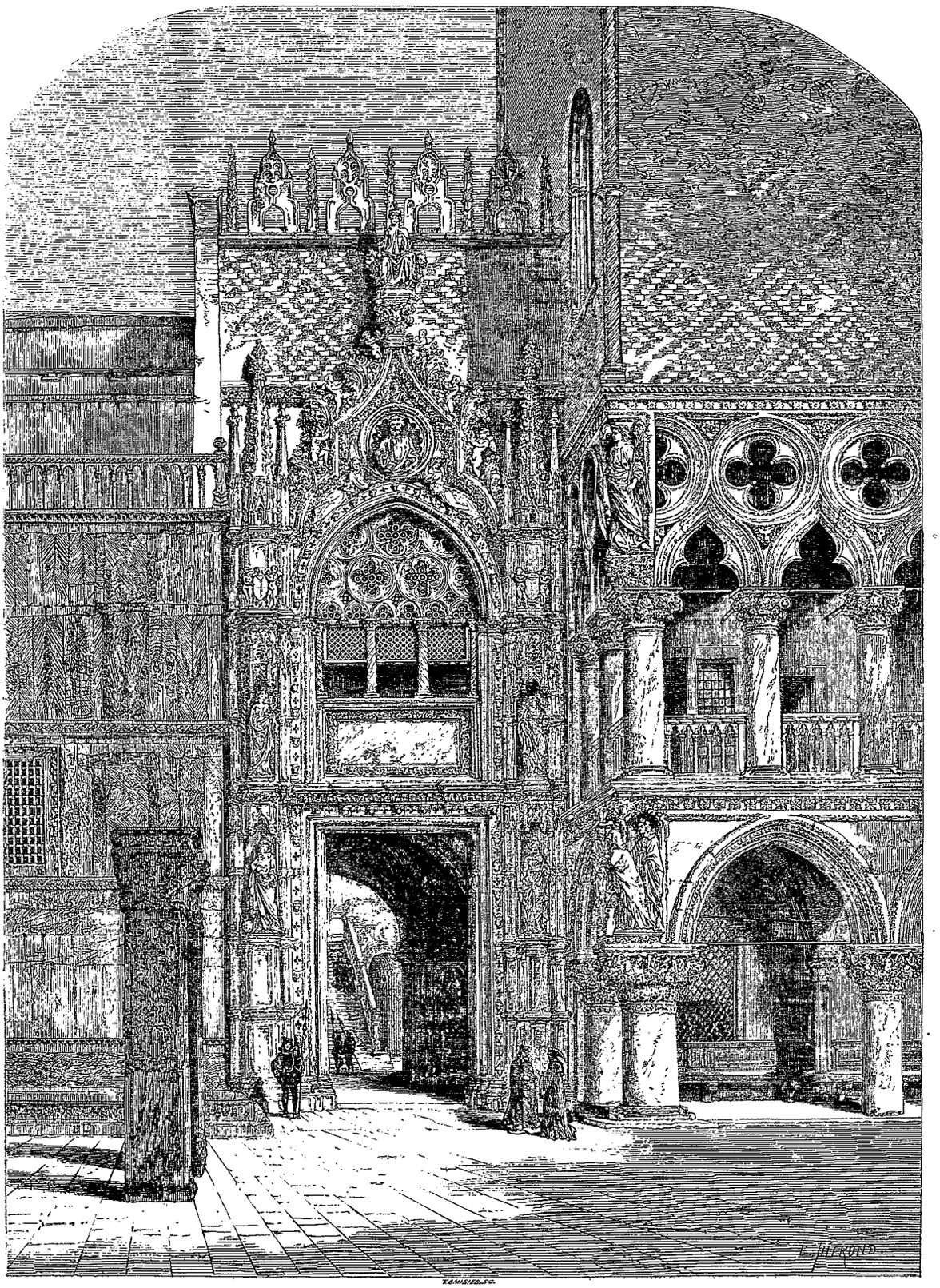
et cette union cimenta la paix entre les colons et les Lenni-Lenapes.

En 1616, Pocahontas accompagna son mari en Angleterre. Fille d'un roi sauvage, elle attirait l'attention, éveillant la curiosité; elle fut présentée à la cour, et devint un objet d'intérêt pour toutes les classes. Mais quelle fut sa surprise lorsque, à Londres, celui qu'elle croyait mort se présenta soudain devant elle. C'était bien lui; c'était le capitaine Smith. La pauvre jeune femme pâlit, se détourna, et ensevelit son visage dans ses mains jointes. Cette profonde émotion n'a pas besoin d'être expliquée. L'enfant, jadis, avait aimé celui qu'elle admirait, celui qu'elle avait tant de fois sauvé; elle l'avait pleuré en secret, et c'était pour ne plus le revoir qu'elle le retrouvait maintenant. Peu après cette rapide entrevue, sur le point de s'embarquer pour son pays, elle mourut à Gravesend, en 1617, à peine âgée de vingt-trois ans.

L'unique enfant qu'elle laissa, élevé en Angleterre par le frère de son père, retourna plus tard en Amérique, et plusieurs familles distinguées de la Virginie font remonter leur origine jusqu'au fils de Pocahontas.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

LE PALAIS DUCAL DE VENISE.



Porte du palais ducal de Venise. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

Le président Desbrosses trouva le palais ducal de Venise fort laid : « C'est, dit-il, un vilain monsieur s'il en fut jamais, massif, sombre et gothique, du plus mauvais goût. Les appartements, selon l'ordinaire des vieux palais, sont mal distribués, mal tenus et assez sombres. Le doge est logé dans ce palais; c'est de tous les prisonniers de l'État le plus mal gîté à mon gré... » Il est difficile de voir autre chose dans ce jugement qu'une boutade du pétulant magistrat, dont le goût n'était pas toujours très-sûr, comme suffirait à le prouver son admiration pour la pein-

ture en trompe-l'œil de la chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, « qu'il aurait volontiers achetée dix mille francs. » Vraisemblablement, il aurait été moins sévère pour le palais ducal s'il lui eût offert une copie de quelque modèle grec ou romain. Tout déconcerté devant ce style original et qui lui est entièrement inconnu, il lui jette la plus grosse injure qu'il puisse imaginer : il l'appelle « gothique! »

Ce palais, tout à la fois sénat, tribunal et prison sous le gouvernement des doges, date de Marino Faliero, c'est-à-dire de 1355. Ses deux façades regardent la mer et la Piazzetta. On y entre par la porte que représente notre gravure, qui est à l'angle de Saint-Marc, entre les piliers de Saint-Jean d'Acre; c'est la porte Della Carta. Elle conduit à la cour intérieure et à l'escalier des Géants, orné de deux colossales statues de Mars et de Neptune. Notons en passant que cet escalier n'a jamais été témoin de la décapitation de Marino Faliero, par la raison très-suffisante qu'il a été construit environ cent cinquante ans après ce supplice historique, lequel eut lieu à l'angle opposé, à l'autre bout de la galerie, sur le palier d'une rampe démolie depuis.

Au haut de l'escalier des Géants, élevé sous le dogat d'Agostino Barbarigo et décoré de fantaisies sculpturales dignes d'admiration, on a devant soi, lorsqu'on se retourne, la façade intérieure de la porte Bartolomeo, dont l'ornementation, antérieure à la renaissance, n'est pas moins remarquable. L'autre face, qui regarde les deux citernes en bronze, est d'une date beaucoup plus moderne.

L'escalier d'Or, qui forme pendant à l'escalier des Géants, dans la même galerie, conduit aujourd'hui à la Bibliothèque et à différentes salles importantes du palais, notamment à l'ancienne salle du Grand-Conseil, qui est une des plus vastes que l'on puisse voir. C'est aussi une des plus curieuses au point de vue de l'art, une espèce de musée de Versailles de l'histoire vénitienne. Il y a là des Véronèse, des Tintoret, des Palma le Jeune, des Bassan, des Fiammingo, des Zuccato, des Girolamo Gambarate, etc. Au-dessus de ces grandes toiles, la plupart historiques, « circule une rangée de portraits de doges par Tintoret, Bassan et d'autres peintres; ils ont, en général, la mine enfumée et rébarbative, quoiqu'ils n'aient point de barbe, contrairement à l'idée qu'on s'en fait. Dans un coin, l'œil s'arrête sur un cadre vide et noir, qui fait un trou sombre comme une tombe dans la galerie chronologique. C'est la place que devait occuper le portrait de Marino Faliero, et que représente cette inscription : *Locus Marini Phaletri, decapitati pro criminibus.* Toutes les effigies de Marino Faliero furent également détruites, de sorte que son portrait est pour ainsi dire introuvable (1). »

Après la salle du Grand-Conseil, il faut citer : la chambre *dei Scarlatti*, la salle de l'Écu, la salle des Philosophes, la salle des Stues, la salle du Banquet, la salle des Quatre-Portes, la salle de l'Anti-Collegio, la salle de réception ou du Collegio, la salle du Conseil des Dix, la salle du Conseil suprême, la salle des Inquisiteurs d'État, etc., etc., lesquelles, construites par des architectes comme Palladio, Scamozzi, Pierre Lombard, Antonio da Ponte et Sansovino, sont illustrées de peintures dues au pinceau de Véronèse, de Titien, du Tintoret, de Caliari, de Palma, du Moro, des Bassan, de Zuccari, de Tiepolo, et de sculptures dues au ciseau de Girolamo Campagna, de Pietro di Salo, de Bombarda, d'Aspetti et de Fr. Segala.

Près de la porte de l'une de ces salles, l'on voit encore, mais dépouillée de tout son prestige de terreur, l'ancienne gueule de lion dans laquelle les délateurs venaient jeter leurs dénonciations. Un corridor sombre conduit de la salle des Inquisiteurs d'État aux Plombs et aux Puits cités si souvent. Les Puits étaient vraiment des cachots infects où l'on ne tardait pas à tomber malade si l'on y séjournait quelque temps. Les Plombs, créés postérieurement aux Puits, qui parurent trop rigoureux, étaient la partie la plus élevée du palais ducal, dont la couverture est de plomb, et dans laquelle les détenus subissaient leur peine. Ils se composent aujourd'hui d'appartements convenables, et un président du tribunal d'appel de Venise a prétendu, dans un journal, qu'il souhaiterait à beaucoup de ses lecteurs de n'être jamais plus mal logés. Tout cela, certes, est vrai de nos jours; mais si autrefois, sous les premiers inquisiteurs, on a confiné un prisonnier, Carmagnola par exemple, sans air sous ces Plombs, il a pu y trouver la mort en aussi peu de temps que dans les Puits.

Une porte du palais ducal donne accès au pont des Soupirs, sur le canal Orfano. C'est un corridor double, séparé par un mur qui mène à couvert du palais à la prison, édifice sévère et solide d'Antonio da Ponte, situé de l'autre côté du canal, et qui regarde la façade latérale du palais qu'on présume avoir été élevée sur les dessins d'Antonio Riccio. Le nom de pont des Soupirs, donné à ce tombeau qui relie deux prisons, vient probablement des plaintes des malheureux voyageant de leur cachot au tribunal et du tribunal à leur cachot, brisés par la torture ou désespérés par une condamnation.

Voilà le palais ducal, l'orgueil de Venise, qui cependant, le long du grand canal, compte autant de palais que de maisons, et des palais dont les dessins ont été fournis par des artistes comme Pierre Lombard, Scamozzi, Vittoria, Longhena, Andrea Tremignan, Giorgio Massari, Sansovino, Sebastiano Mazzoni, Selva, Sammicheli, Domenico Rossi, Visentini et cinquante autres. Toutes ces demeures princières, dont chaque façade est pour ainsi dire une page du Livre d'or vénitien, ne valent pas, historiquement et artistiquement parlant, le palais de 1355, avec sa façade vermeille losangée de marbre blanc et rose, ses piliers massifs supportant une galerie de colonnettes dont les nervures contiennent des trèfles quadrilobés, ses six fenêtres en ogive, son balcon monumental enjolivé de consoles, de niches, de clochetons, de statuettes, son acrotère découpant sur le bleu du ciel ses feuilles d'acanthe et ses pointes alternées, et le listel en spirale qui coordonne ses angles et se termine par un pinacle évidé à jour.

(1) Un des savants médecins dont s'honore la France, M. Jules Cloquet, possède un portrait qui passe pour être celui de Marino Faliero, et qui aurait été destiné à occuper cette place vide.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE.

Suite. — Voy. p. 110, 117, 125.

25 septembre.

Quel bon emploi de vacances! Quel bon ménage nous faisons, lui et moi, avec Mlle de Mondebise! car j'y vais aussi. J'y vais pour mon compte. Je suis aussi son élève. Elle m'ouvre les yeux à mille beautés de la création que j'ignorais ou que je méconnaissais. Elle a toujours en tête quelque idée originale, à la fois amusante et sérieuse. Hier, nous déjeunions chez elle d'un certain café fait d'une certaine façon et accompagné d'un certain massepain; car elle a aussi une foule de recettes en fait de petits fours et de conserves; elle prétend que toute vieille fille complète se compose moitié d'une dévote et moitié d'une confiseuse. Nous étions donc tout occupés à savourer ces produits de son génie, quand tout à coup elle se leva et dit à mon fils :

— Allons, Maurice, il faut dire à votre père notre grand projet; car enfin, puisqu'il s'agit de mariage, on ne peut pas se passer du consentement du père.

Mon fils se mit à rire.

— Voyons, Mademoiselle, qu'est-ce? J'écoute.

— Eh bien! mon cher ami, je veux faire souche. C'est un peu tard; mais que voulez-vous? vous m'avez convertie. Je veux laisser après moi quelque être créé par moi. Et comme c'est votre fils qui m'a donné cette idée-là, je compte sur lui pour l'exécuter. Ah! ah! voilà qui vous intrigue; c'est cependant ainsi, monsieur le père de famille; nous nous associons, lui et moi, pour gratifier ce monde d'un dernier rejeton de l'illustre race des Mondebise. Vous n'avez plus qu'à nous donner votre bénédiction. Vous ne comprenez pas, hein?

— Certes non.

— Eh bien, je vais m'expliquer. Il y a de par le monde une certaine société qu'on appelle la Société d'acclimatation.

— J'y ai des amis.

— Je le sais bien, et avant-hier votre fils m'a apporté le dernier numéro du journal de cette société. Son but me plaît : rendre domestiques par l'éducation et indigènes par l'acclimatation les espèces étrangères, c'est une belle idée. Je veux entrer aussi dans cette société-là, moi.

— Vous le pouvez; les femmes sont admises.

— Et leur argent aussi; car, si je ne me trompe, il faut, pour en faire partie, vingt-cinq francs par an et deux parrains qui répondent de vous. Voilà mes vingt-cinq francs, et quant aux deux parrains...

— Je réclame l'honneur d'être le premier.

— Et je vous accorde l'honneur de chercher le second.

— Je m'en charge.

— Oh! mais ce n'est pas tout. Je veux être un membre actif. Il ne me suffit pas de lire les mémoires de ce que font les autres. J'ai plus d'ambition que cela; et votre fils m'a suggéré un projet.

— Lui!

— Oui, vraiment. Mon cher Maurice, répétez à votre père ce que vous m'avez dit ce matin.

— Qu'as-tu dit à Mademoiselle?

— Tu sais bien, père, ce que j'ai vu, il y a huit jours, en allant me promener avec mes amis dans la partie de la forêt de Varainvillers qui appartient à M. le comte Charpin.

— Je ne me le rappelle pas.

— Si... cet animal si singulier que la Société d'acclimatation a donné à M. le comte Charpin pour l'élever.

— En effet, elle confie volontiers, à ceux de ses membres qui lui offrent des garanties, quelque belle éducation à faire.

— Eh bien, voilà mon rêve! reprit Mlle de Mondebise. Je veux qu'elle me donne à acclimater quelque animal très-utile et très-difficile; je n'y épargnerai ni soins, ni temps, ni argent. Et vous savez que ce que je veux je le fais. Oh! nous avons déjà combiné tous nos plans, Maurice et moi. N'est-ce pas, mon cher enfant?

— Oui, Mademoiselle, reprit l'enfant enchanté.

— Je le prends pour associé.

— Oui, père, c'est convenu.

— Nous ferons ensemble toutes les expériences, tous les essais.

— Oui, père; comme ce sera amusant!

— Et honorable! s'écria Mlle de Mondebise. Doter son pays d'une espèce nouvelle, y a-t-il une plus belle gloire et surtout une plus durable? De toutes les conquêtes de Napoléon, que reste-t-il à la France? le mérinos. Le temps a balayé depuis bien des siècles toutes les traces des victoires d'Alexandre, sauf une seule, l'introduction du paon asiatique en Europe. L'expédition des Argonautes ne vit plus dans la mémoire reconnaissante des peuples que par l'importation du faisan, et tous les établissements meurtriers des Romains dans le Nord ne se rachètent que par l'importation de la pintade... Vous êtes étonné de mon érudition? ajouta-t-elle gaiement. J'ai lu tout cela hier dans le journal de la Société.

— Et vous voulez, lui dis-je, ajouter un nom à cette glorieuse liste de conquêtes pacifiques.

— Précisément; comme je vous l'ai dit, je veux faire souche. Oh! voilà une vraie postérité! une postérité à la façon d'Épaminondas. Au lieu de quelque enfant criard, pleurard, maladif et inutile, selon toute probabilité, avoir pour se perpétuer un beau quadrupède élégant et doux, à la fois serviteur et nourricier, comme le lama, ou un riche oiseau à splendide plumage désormais immortel, comme l'oie d'Égypte. Tenez, je sens que ma tête s'exalte rien que d'y penser. Oh! je trouverai mon animal, je le trouverai! D'abord, quand il y a quelque chose de grand à faire, il faut que les célibataires s'en mêlent, et surtout les vieilles filles. La moitié de ce qui a honoré ou illustré notre sexe est l'œuvre de vieilles filles. La fondatrice de l'éducation des femmes en France, Mlle Sainte-Beuve, vieille fille! Miss Edgeworth, l'institutrice de l'Irlande, vieille fille! Miss Lowel, la bienfaitrice des ouvrières en Amérique, vieille fille! Un des plus éloquents champions de l'affranchissement des noirs, miss Martineau, vieille fille! Par le nom de vos aïeux, mademoiselle de Mondebise, vous prendrez place dans cette phalange immortelle, ou vous direz pourquoi!

Je ne pus me défendre de rire à cette sortie enthousiaste.

— Vous riez! vous riez! Mais sachez bien que rien n'est plus sérieux.

— Je le sais, Mademoiselle, repris-je sérieusement, et dès demain, j'écris à la Société pour vous y faire admettre.

— Et Maurice aussi. Je veux qu'il en soit.

— Oui, oui! s'écria l'enfant.

— Je paye pour lui, dit Mlle de Mondebise. Cela rentre dans les dépenses de la communauté. Nous appellerons notre produit le *Mauriza-Mondebisiana*.

— Allons, j'accepte, repris-je gaiement et entraîné par la verve de cette aimable femme.

— Je crois bien! cela vous rendra immortel. Si nous réussissions pourtant, ajouta-t-elle sérieusement; si à quinze ans il avait déjà fait quelque chose d'utile à son pays! si peu que ce fût, cela ne vaudrait-il pas bien un prix de version grecque... fût-ce au concours? Allons, voisin, bénissez les deux époux spirituels et buvons un peu de ce ratafia; il est de ma façon.

La fin à une prochaine livraison.

LE SEL GEMME DE LORRAINE.

Au pied des Vosges, sur la rive gauche de la Sarre supérieure, et même bien au delà des Vosges, d'une part jusque dans le pays de Trèves, de l'autre jusque vers Bourbonne-les-Bains, sur une étendue totale de plus de cinquante lieues, se présente un dépôt singulier de couches marneuses et argileuses auquel les géologues ont donné le nom de *marnes irisées*, à cause de sa couleur. Rien n'est plus caractéristique, en effet, que cette coloration, et les personnes les moins exercées aux observations scientifiques ne peuvent manquer de reconnaître le terrain dont il s'agit dès qu'elles l'aperçoivent quelque part. « C'est, sans contredit, une chose admirable, dit un de nos anciens minéralogistes, de voir, par tout ce pays à gypse, de petites couches très-régulières, les unes sur les autres, tantôt parfaitement horizontales, et tantôt se courbant, s'élevant ou s'abaissant de quelques degrés. On n'admire pas moins

leur étonnante variété de couleurs : les unes sont blanches, les autres rouge de vin, les autres d'un rouge d'ocre, les autres vertes, et les autres violettes; et toutes sont si bien espacées les unes au-dessus des autres qu'elles présentent ensemble une perspective qui ravit l'œil et oblige souvent à se détourner de son chemin pour aller les considérer de plus près. Je n'en ai pas vu dont l'épaisseur surpassât deux pieds; plus ordinairement, elles n'ont que six à sept pouces d'épaisseur. » On ne peut mieux décrire les apparences; mais ce que Monnet ne pouvait entrevoir, sinon par de lointains soupçons, c'est que ce terrain, dans une partie considérable de son étendue, cachait souterrainement une substance bien autrement intéressante que les couches colorées : je veux dire le sel gemme.

On savait cependant, vraisemblablement de toute antiquité, que cette contrée, dans sa partie moyenne, est salifère. Les rivières de la Seille et de la petite Seille, dont les noms mêmes sont significatifs, y coulent à travers des prairies marécageuses, rendues stériles çà et là par les efflorescences salines qui les couvrent durant l'été; et assez fréquemment aussi se montrent dans ces mêmes prairies des plantes spéciales aux bords de la mer, telles que la salicorne et quelques autres. On comprend que la terre étant ainsi imprégnée de sel, les sources salées ne doivent pas être rares dans le pays; et même, sur certains points, est-il difficile de s'y procurer par les puits une eau qui ne soit point saumâtre. Aussi, celle des sources qui présentaient le plus d'avantages, tant par leur abondance que par leur degré de salure, a-t-elle été depuis longtemps exploitée. Ce sont des sources salées qui ont déterminé successivement la fondation des salines de Vic, Moyenvic, Marsal, Dieuze, Château-Salins, Salonne, la Grange-Fouquet, Lezey, Basse-Lindre, etc. Dès le septième siècle, les trois premières étaient déjà en pleine prospérité, et il y a des preuves que celle de Dieuze existait au neuvième siècle.

A voir une si grande quantité de sel sortir du sein de la terre sans que les sources, malgré le travail des siècles, parussent s'appauvrir, il était assez naturel de conjecturer que les profondeurs du sol devaient renfermer des amas considérables de cette substance, dont les eaux se bornaient à dissoudre journellement quelques parcelles dans la partie souterraine de leur cours. On assure que cette conjecture régnait, en effet, d'ancienne date dans le pays; mais ce n'est qu'à partir du milieu du dix-huitième siècle, par un mémoire de Guettard à l'Académie, qu'elle a pris ce qu'on peut appeler une consistance scientifique. « Les montagnes de Château-Salins en Lorraine, disait ce célèbre minéralogiste, font voir beaucoup de lits argileux ou glaiseux, verdâtres ou d'un rouge lie de vin. Le rapport qu'il y a entre ces montagnes et celles de Wicliska, en Pologne, du moins quant à ce qui regarde les lits de glaise ou d'argile, leur couleur, leurs ondulations, leur inclinaison; ce rapport, dis-je, est tel que j'en fus, en voyant ceux de Wicliska, tellement frappé que je pensai d'abord que des recherches faites en Lorraine pourraient peut-être conduire à la découverte de quelque mine de sel en roche. L'eau des fontaines salées ne doit sans doute le sel dont elle est chargée qu'à des rochers de sel dans lesquels elle passe; il ne s'agirait que de trouver ce magasin. La découverte n'en sera peut-être due qu'au hasard; mais un hasard prévu pourrait n'en pas devenir un si on tournait ses vues de ce côté, et si, par des fouilles faites dans les montagnes voisines de ces fontaines, on cherchait à s'assurer s'il ne se montrerait pas quelques indices de sel en masse. »

L'analogie de la nature des terrains en Lorraine et en Pologne ajoutait beaucoup à la simple probabilité déduite du fait des eaux salées. Cependant il fallut encore près de soixante ans pour que l'on se décidât à tenter quelques efforts en faveur d'une découverte qui devait être si utile aux intérêts généraux. C'est en 1819 seulement, sur les instances d'un ancien magistrat habitant de la ville de Vic, M. Vignon, qu'on se décida à donner près de cette ville, située à peu près au centre de la contrée salifère, un coup de sonde. Le sel fut atteint dès la profondeur de 65 mètres. On continua le forage, afin de s'éclairer sur la nature du terrain, jusqu'à la profondeur de 166 mètres, profondeur médiocre comparativement à celle d'un grand nombre de houillères et de mines métalliques, et, sur ce simple trajet, la sonde traversa six bancs de sel d'une épaisseur totale de 35 mètres, sans même que la limite du sixième eût été touchée. La découverte était accomplie. En effet, les couches de grès, de calcaire et de gypse que la sonde avait rencontrées avant d'arriver aux couches de sel étant connues pour s'étendre horizontalement à une grande distance, la science autorisait à conclure qu'il devait en être de même des couches de sel placées au-dessous et déposées originairement dans le même fond de mer. C'est ce dont on s'assura immédiatement par le témoignage décisif de l'expérience. De nouveaux sondages exécutés dans un certain rayon, de 1819 à 1823, sur sept points différents, donnèrent les mêmes résultats que le premier et confirmèrent l'importance de la découverte.

Le gîte étant ainsi exploré sur une étendue suffisante, on se décida à exploiter directement les bancs de sel, comme dans les mines célèbres de Wicliska. Ce fut à Vic que furent creusés, en 1821, les premiers puits; mais, dès 1825, les travaux ayant été envahis par des masses d'eau trop considérables, on prit le parti de les abandonner et de transporter à Dieuze le siége de l'exploitation. On y atteignit les mêmes couches de sel à peu près aux mêmes profondeurs, dans l'enceinte même de l'ancienne saline, et c'est là que les établissements ont pris leur principal développement.

En résumé, la formation du sel gemme de la Lorraine se compose d'une série de plus de treize bancs, présentant en somme une épaisseur de 60 à 65 mètres, séparés les uns des autres par des intervalles composés de marne et d'argile mêlées de gypse. Ces bancs sont des couches régulières, ou tout au moins des masses lenticulaires assez développées pour régner d'une manière continue sur une étendue de plusieurs myriamètres. Pour juger de l'importance de cette formation, il suffit de remarquer qu'il n'y a guère de terrain houiller en Europe où la somme des épaisseurs de houille atteigne la même valeur, et dont la superficie soit égale à l'étendue reconnue des couches de sel de la vallée de la Seille. Malheureusement, dans les conditions actuelles de l'industrie, le sel n'est pas susceptible d'être employé en aussi grande masse que la houille; mais qui peut prévoir le parti que tirera la postérité d'un tel trésor?

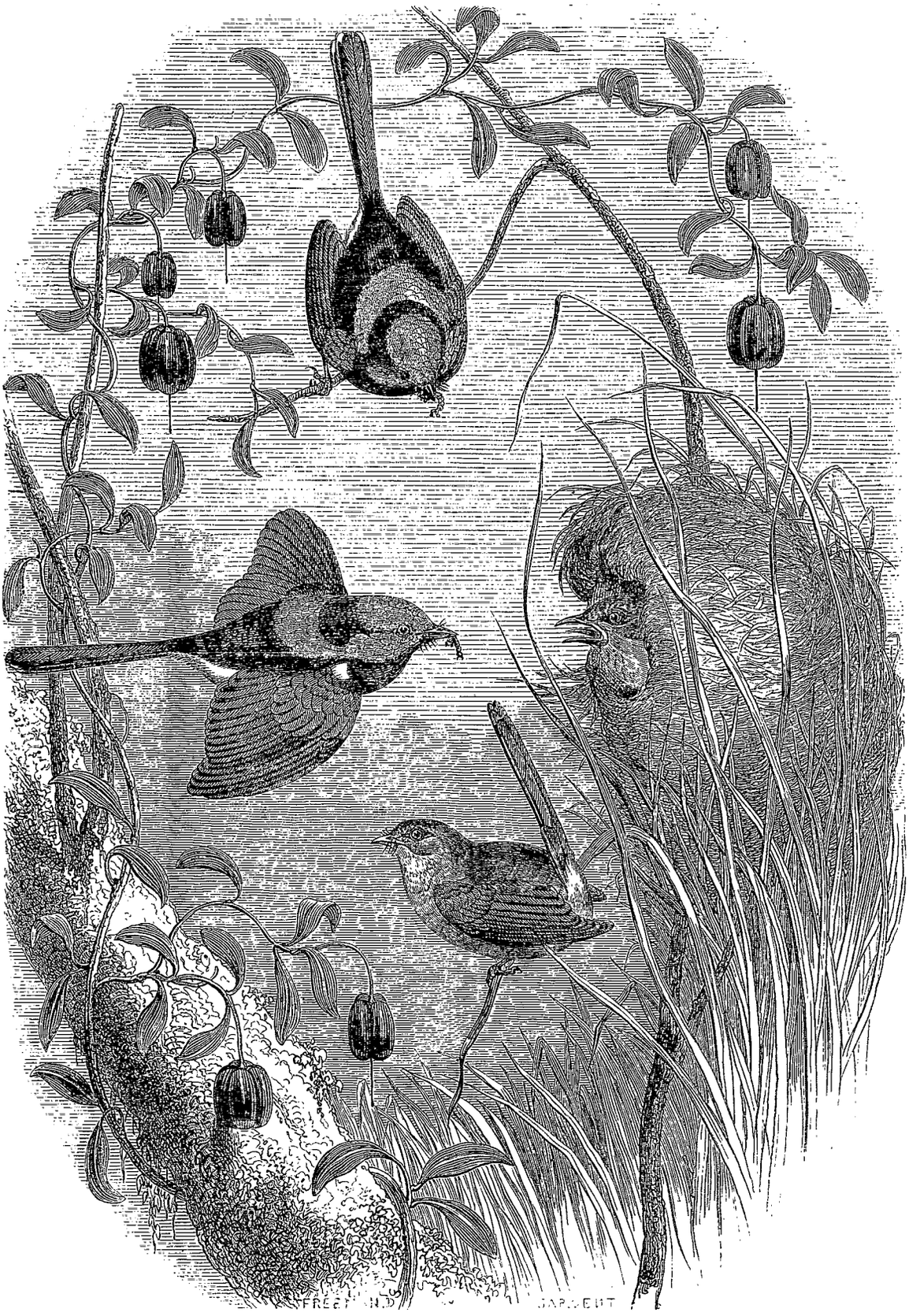
LE MALURUS CYANEUS (1).

C'est en Australie, dans les plaines de l'intérieur, et particulièrement dans la partie méridionale de la Nouvelle-Galles, qu'habite le *Malurus cyaneus* (*Sylvia cyanea*). Il semble surtout se plaire dans les lieux stériles et sauvages, couverts de buissons chétifs et bas, sur les bords des rivières ou des torrents. Pendant les mois d'hiver, ces oiseaux se réunissent en petites troupes de six ou huit, probablement la couvée d'un seul couple. Bien qu'ils ne s'éloignent jamais à une grande distance, ils sont très-voyageurs et sillonnent continuellement en tous sens la

(1) C'est encore au magnifique ouvrage de Gould sur les Oiseaux d'Australie que nous avons emprunté les détails de cette notice sur le *Malurus cyaneus* et la planche qui le représente.

localité où ils sont nés; à la tombée de la nuit, ils disparaissent pour aller percher dans leur retraite habituelle.

A cette époque de l'année, le plumage des deux sexes est si semblable qu'à moins de la plus minutieuse attention il



Le *Malurus cyaneus*. — Dessin de Freeman, d'après Gould.

est difficile de les distinguer. On peut cependant reconnaître les mâles, pourvu qu'ils aient plus d'un an, à leur bec d'un noir plus sombre, à leur queue d'un bleu plus foncé.

Quand vient le printemps, les troupes se séparent, les

couples se forment, et le mâle subit la plus complète, la plus étonnante métamorphose. Il met de côté, pour quelques mois, sa robe d'hiver, dont les couleurs ternes n'avaient rien d'attrayant, et il revêt une magnifique parure qui ne saurait être comparée qu'à celle des oiseaux-mouches et des cotingas d'Amérique. Son caractère se modifie en même temps que son plumage; il devient d'une extrême vivacité, étale comme à plaisir sa brillante toilette et déploie incessamment ses chants animés, jusqu'à ce que sa femelle ait achevé l'incubation et que les impérieux besoins de ses nouveau-nés lui imposent une tâche nouvelle. C'est dans le mois de mars que les mâles adultes prennent généralement leur parure d'été, et c'est dans le mois d'août qu'ils la quittent.

Pendant l'hiver aucun oiseau n'est plus doux et plus familier; il fréquente les jardins et les vergers des colons, il voltige autour de leurs demeures, comme s'il recherchait la présence de l'homme. Quand il a revêtu son riche plumage, il se montre plus craintif et plus farouche; il semble avoir une conscience instinctive du danger auquel l'expose sa beauté. Cependant c'est presque toujours dans les endroits habités qu'il vient construire son nid et élever sa couvée. Tous les ans on en voit plusieurs couples nicher dans le jardin botanique de Sydney et jusque dans l'intérieur de la ville. Si la forme courte et ronde de leur aile ne leur permet pas d'échapper aux poursuites par la rapidité de leur vol, ils peuvent du moins se sauver en fuyant sur le sol par une succession de sauts et de bonds d'une étonnante agilité : en courant ainsi, ils portent toujours la queue perpendiculairement relevée sur le dos; ce n'est guère que pendant le vol qu'ils la tiennent horizontalement comme la plupart des autres oiseaux.

Du mois de septembre au mois de janvier, les *Maluri* font deux ou trois couvées. Dès que les petits se suffisent à eux-mêmes, la femelle recommence à pondre. Il arrive souvent que le coucou dépose son œuf dans leur nid, comme notre coucou d'Europe dans celui de la fauvette ou du rouge-gorge : alors ils élèvent le jeune parasite avec la même sollicitude que leurs propres enfants, ainsi que nous en donnons un exemple dans notre gravure.

Leur nid est en forme de sphère, avec une petite ouverture ménagée sur le côté; il est généralement construit en gazon entrelacé de plumes et de cheveux. On le trouve presque toujours près du sol, dans un touffe d'herbes, ou bien sous l'abri d'une butte de terre. Il renferme ordinairement quatre œufs d'un blanc délicat, moucheté de taches rougeâtres rassemblées en circonférence irrégulière à la plus grosse extrémité. Ils ont 0m,018 de long sur 0m,012 de large.

Par son chant, qui est un gazouillement impossible à décrire, et par plusieurs de ses habitudes, le *Malurus cyaneus* se rapproche du roitelet d'Europe, mais il l'emporte de beaucoup sur lui par l'éclat de son plumage d'été. Le mâle a le sommet et les côtés de la tête, ainsi qu'une large bande en forme de demi-lune sur le dos, d'un bleu clair admirable; le cou, la poitrine et la partie postérieure du dos, d'un noir de velours avec des reflets d'un bleu sombre; la queue également d'un bleu très-foncé, bordée de blanc à l'extrémité; le ventre blanc, nuancé de bleu sur les flancs; les ailes brunes; le bec noir et les pieds bruns. Tout le corps de la femelle est, en toute saison, d'une teinte brune plus ou moins foncée.

HUMBLES NAISSANCES.

Un président américain, auquel un gentilhomme anglais demandait ironiquement quelle cotte de mailles il avait portée (par allusion à ce que dans sa jeunesse il avait été casseur de pierres), répondit : « Une paire de manches de chemise. » Lord Tenterden était fier de montrer à son fils la boutique dans laquelle son père avait rasé pour deux sous. Les petits esprits seuls rougissent de leur origine; mais, par leurs efforts pour la dissimuler, ils se trahissent eux-mêmes, comme ce teinturier du Yorkshire qui, honteux d'avoir été ramoneur dans sa jeunesse, avait fait bâtir une maison où il n'y avait pas une seule cheminée.

LA COLLECTION DES COINS ET POINÇONS
DU MUSÉE MONÉTAIRE
A L'HOTEL DES MONNAIES DE PARIS.

Voltaire a dit, dans son *Siècle de Louis XIV* : « C'est une chose admirable que ces poinçons et carrés (1), rangés par ordre historique dans l'endroit de la galerie du Louvre occupé par les artistes. Il y en a pour deux millions, et la plupart sont des chefs-d'œuvre. »

Cette collection, admirée au Louvre il y a un siècle par l'illustre écrivain, a été transférée au Musée monétaire de l'hôtel des Monnaies, en 1832, à la suite de la réunion de la monnaie des médailles à celle des espèces. Elle comprend la série des coins et poinçons des médailles et jetons frappés en France depuis le règne de Charles VIII, c'est-à-dire depuis l'époque environ où l'on a commencé à conserver les poinçons originaux comme types primitifs et moyens de reproduction des coins. Outre plusieurs œuvres de mérite d'artistes inconnus de la renaissance, on y admire les magnifiques aciers des Dupré, J. Varin, Molart, Dollin, Mauger, Roetiers, Duvivier, le Blanc, Gatteaux, etc., etc. Cette collection s'est successivement enrichie des chefs-d'œuvre de la gravure moderne; beaucoup plus considérable qu'au temps de Voltaire, elle renferme aujourd'hui plus de vingt mille coins et poinçons dont la valeur est inappréciable.

Le Musée monétaire du quai Conti possède les médailles et jetons frappés à l'aide de ces coins, et les amateurs qui en font la demande peuvent en obtenir, à des prix très-modérés, déterminés par un tarif officiel. Cette facilité offerte par l'administration des Monnaies n'est pas assez connue du public, et les personnes sollicitées pour l'achat d'une pièce réputée rare, c'est-à-dire vendue très-cher par les marchands qui exploitent la passion du collectionneur, feraient sagement de s'assurer au préalable qu'elle n'existe pas au Musée monétaire et qu'elle ne peut être fabriquée à l'aide des coins de sa riche collection.

Le public est admis librement à visiter le Musée de l'hôtel des Monnaies deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, de midi à trois heures (2).

Outre les coins et les médailles françaises, ce musée renferme l'ancien médailler du roi, lequel contient une nombreuse collection non-seulement des monnaies frappées en France depuis l'origine de la monarchie, mais encore de celles émises dans presque tous les États du globe. On y trouve aussi des réductions au tiers de la grandeur ordinaire de tous les appareils, instruments et ustensiles servant ou ayant servi à la fabrication des monnaies dans tous les temps, la série de tous les procédés successivement employés pour les essais de l'or et de l'argent et pour l'affinage, et des spécimens de toutes les opérations relatives à la gravure des coins.

(1) On a longtemps appelé de ce nom les coins de monnaies et de médailles, à cause de la forme carrée qu'ils présentaient. De nos jours, ils affectent généralement la forme ronde.

(2) Une autorisation spéciale est nécessaire pour pénétrer dans les ateliers de la fabrication des monnaies et des médailles.

THÉNARD.

Louis-Jacques Thénard, l'un des plus éminents chimistes de l'époque qui nous a précédés, était homme de bien autant qu'homme de science. Les bonnes actions et les grandes découvertes ont également honoré sa vie. Au début, on voit le jeune homme énergique travailler sans relâche et parvenir ; lorsqu'il est parvenu, il travaille encore, mais il tend la main à ceux qui le suivent et aide leurs premiers pas ; au déclin d'une longue existence, quand les forces le trahissent, il lui reste l'énergie du bien et il use de l'autorité de son nom et de ses propres ressources pour l'accomplir avec largesse.

Thénard naquit, le 4 mai 1777, à la Louptière, près de Nogent-sur-Seine, de cultivateurs peu aisés. La position de ses parents était si modeste, que son génie manqua de périr en germe faute de circonstances heureuses de développement. Mais sa mère le devina, à moitié du moins. Simple femme de la campagne, elle avait une intelligence haute et ferme, et ce fut elle qui décida son mari à envoyer leur fils à Paris. D'ailleurs, elle n'était pas bien ambitieuse : elle voulait que son fils devînt pharmacien de la ville voisine. Ce fut dans ce but que le jeune Thénard vint étudier la chimie auprès des maîtres de la science.

Thénard avait alors environ dix-huit ans; il avait travaillé un peu chez M. le curé dans son enfance, et un an ou deux au collége de Sens; le reste du temps, il l'avait passé aux travaux des champs avec son père.

Le voilà donc à Paris avec seize sous par jour à dépenser; il se loge chez la mère Bateau, pauvre charbonnière qui, pour ce salaire modique, donne au jeune campagnard un logement qu'il doit partager avec deux de ses compatriotes, et une nourriture que l'on devine.

Il étudie avec ardeur; il suit les cours des professeurs illustres, mais il n'y comprend pas grand'chose. Il sent ce qui lui manque : c'est qu'il ne touche pas lui-même aux choses qu'il veut connaître, c'est qu'il ne répète pas lui-même les expériences, et, après une année d'hésitation, il se décide à aller trouver Vauquelin, dont il suivait les cours au Collége de France, et lui demande l'entrée du laboratoire. Le professeur, mal rétribué, obligé de dépenser ses modestes ressources pour ses propres recherches, ne veut pas se charger de dépenses nouvelles; il refuse. Thénard insiste, et l'une des sœurs de Vauquelin, prenant le solliciteur en compassion, intercède pour lui; mais, hélas! à quelle condition! c'est que le chimiste en herbe se chargera de faire le pot-au-feu. Il voulait s'instruire; il accepta, je dirai même avec reconnaissance.

Trois ans après, l'aide était devenu un chimiste : il avait découvert un corps nouveau, la glucine; il était nommé répétiteur à l'École polytechnique, et Guyton de Morveau, faisant à l'Académie son éloge, le représentait comme « en possession de tous les moyens d'avancer la science. » Dix ans plus tard, alors qu'il n'avait guère que trente-deux ans, il se trouvait l'un des maîtres les plus écoutés du Collége de France et de la Sorbonne, et il entrait à l'Académie, nommé à l'unanimité des suffrages. Depuis, les honneurs ne cessèrent pas de s'accumuler sur lui; mais il ne cessa pas de les mériter. Jusqu'à ses derniers jours, il s'occupa d'avancer la science. En 1856, il publiait encore un dernier mémoire; en 1857, il n'était plus.

L'analyse de tous les travaux scientifiques de Thénard serait impossible dans une courte notice; je me bornerai à signaler les plus importants, ceux qui contiennent quelques-unes de ces idées mères d'où sortiront mille découvertes dans la suite des temps, ceux que développeront des générations de savants.

La grande découverte de Thénard est celle de l'eau oxygénée. Il trouva qu'à l'eau ordinaire pouvait se combiner de l'oxygène. Le hasard lui donna les premières indications; je dis le hasard, mais ce hasard fut provoqué par son amour pour ses élèves et pour la vérité. Voici comment il raconte sa découverte :

« C'était en 1818; je faisais à la Sorbonne ma première leçon sur les sels. Pour que les métaux s'unissent aux acides, disais-je, il faut qu'ils soient oxydés et qu'ils ne le soient qu'à un certain degré; quand la quantité d'oxygène est trop grande, l'oxyde perd une partie de son affinité. Comme exemple, j'allais citer le deutoxyde de barium, quand un remords me traversa l'esprit : l'expérience n'avait pas été faite.

» A peine rentré dans le laboratoire, je demande de la baryte oxygénée; j'étends de l'acide chlorhydrique avec de la glace, et j'en ajoute de manière à avoir un liquide à zéro. J'hydratai la baryte et la mis à l'état de pâte. Je fis le mélange : la baryte, à mon grand étonnement, se dissout sans effervescence sensible.

» Je m'éloignai l'esprit préoccupé d'un fait aussi anormal. Quand je revins pour la leçon suivante, j'aperçus de petits globules attachés aux parois du vase comme ceux que l'on observe dans un verre rempli de vin de Champagne; il s'échappait du milieu du liquide des bulles de gaz assez rares du reste. Je prends alors un tube fermé à la lampe par l'une de ses extrémités; j'y verse de ce liquide et je chauffe : bientôt les bulles très-nombreuses se dégagent, le gaz s'accumule dans la partie du tube restée libre; j'y plonge une allumette, elle s'enflamme : c'était de l'oxygène.

» C'était aussi l'heure de faire ma leçon; je la fis, mais elle se sentit terriblement de ma préoccupation! »

Unir de l'oxygène à l'eau, qui en contient déjà, c'eût été produire une combinaison nouvelle comme les chimistes en produisent mille autres, si des difficultés sans nombre ne s'étaient pas opposées à la préparation. Le composé est si facile à détruire qu'avant d'être purifié il s'était mille fois évanoui dans les opérations où l'expérimentateur faisait agir des substances trop actives. Maintenant, grâce à Thénard, on sait comment il faut procéder, et les chimistes un peu exercés réussissent à coup sûr; mais que l'on imagine l'inventeur qui, dans le chaos formé par ses réactifs, sait qu'un être existe, qui ne sait pas quel il est, quelles actions le détruisent, quelles autres le conservent, et qui doit cependant le faire sortir pur des mélanges qui le dissimulent. Qu'on s'imagine ce problème à résoudre avec un corps que presque tous les agents réduisent à ses éléments, et l'on comprendra quel habile chimiste était Thénard.

La découverte ne serait qu'imparfaitement appréciée si l'on ne considérait que les difficultés à vaincre pour y parvenir. Elle a une bien autre valeur. Dans l'étude des propriétés du corps obtenu, des phénomènes sont apparus d'une telle nature que jamais les chimistes n'en avaient observé de pareils : ce sont les phénomènes de contact, qui ont été depuis mille fois retrouvés. Ils se réalisent en multitude dans la nature, mais ils ont échappé long-temps à la sagacité des chimistes : aucun ne s'était manifesté avec cette netteté que l'eau oxygénée a laissé apercevoir. Thénard fut ainsi le fondateur d'une partie nouvelle de la science.

Thénard accomplit donc une des plus belles découvertes de la chimie moderne, puisqu'il constata des phénomènes d'un ordre inconnu jusqu'à lui. C'est par là qu'il restera comme un des maîtres de la science. Sur l'idée qu'il a développée travaillent depuis quarante ans d'habiles chimistes, et pendant longtemps encore les générations qui se

succéderont auront à continuer l'œuvre commencée. Ainsi, l'on sait déjà que c'est par des actions de contact que l'amidon se change en sucre, que les alcools se changent en éthers, et l'on pense que les fermentations s'opèrent et que les phénomènes de la digestion s'accomplissent par suite d'actions de même espèce.

L'activité de Thénard se porta sur bien d'autres sujets; toutes les parties de la chimie portent sa forte empreinte. Toutefois, outre le travail que nous avons signalé, on doit citer surtout comme remarquables les expériences qu'il fit avec Gay-Lussac.

Du temps où l'empire était en guerre avec toute l'Europe, l'Institut de France eut à décerner un grand prix à l'auteur des plus belles découvertes relatives à l'électricité. Ce fut un Anglais, sir Humphry Davy, qui l'obtint. Napoléon eut le bon sens de ne pas s'y opposer; le monde savant aurait protesté, en France à voix basse, en Europe à grands cris. Mais Napoléon ne se résigna pas: « Laisserez-vous cette victoire aux Anglais? » dit-il avec humeur à Berthollet; et il fit les frais d'une pile gigantesque qui fut livrée à Thénard et à Gay-Lussac. Les deux amis se mirent à l'œuvre; ils répétèrent les expériences de Davy, et, sauf quelques faits de détail, ne tirèrent pas grand parti du dispendieux appareil. On n'invente pas

Thénard. — D'après le médaillon de David d'Angers.

sur commande. Laissant alors l'instrument de côté, ils procédèrent selon leur génie et ils firent connaître des procédés purement chimiques qui permettaient d'obtenir le potassium, dont la découverte faite par Davy lui avait valu le grand prix. Davy convint lui-même que la méthode de Thénard et Gay-Lussac était préférable à la sienne. Une fois en état de produire d'assez grandes quantités de potassium, les deux savants étudièrent l'action de cette substance sur divers composés, et l'un de ces composés, l'acide borique, leur donna un corps simple inconnu alors : c'est le *bore*.

Contents de leur association, Thénard et Gay-Lussac continuèrent à travailler ensemble. La science dut à cette union une méthode qui s'applique à l'analyse de toutes matières organiques. Avant eux, Lavoisier en avait indiqué les principes; après eux, d'autres chimistes ont trouvé des perfectionnements; mais ce sont eux qui ont réalisé les premiers un appareil et qui ont obtenu des résultats certains. Le chimiste put dès lors introduire dans la chimie organique une précision qui jusque-là n'était pas connue.

On ne peut pas parler des services rendus à la science par Thénard sans rappeler son enseignement public. Il fut l'un des professeurs les plus suivis de son temps. Je laisse un de ses anciens préparateurs, M. le Canu, aujourd'hui professeur à l'École de pharmacie, décrire une des leçons du maître :

« Je le vois encore dans l'amphithéâtre du Collége de France, où se presse une foule avide de l'entendre, où pas une place n'est demeurée vide, où les couloirs eux-mêmes sont encombrés d'auditeurs, où le professeur et ses aides sont comme assiégés dans l'étroite enceinte qui leur est réservée.

» Il est debout, portant fièrement sa forte tête qu'ombrage une épaisse et noire chevelure; sa haute taille se dessine sur le tableau, tout couvert de chiffres et de figures, placé derrière lui. Son œil brillant d'intelligence et largement ouvert vient de passer en revue les appareils et les réactifs disposés sur la table; son regard s'est promené avec assurance sur ses auditeurs, comme pour prendre la mesure de leur entendement; à ses côtés se tient le préparateur attentif à ses mouvements, anxieux de devancer ses désirs; tous font silence.

» La leçon commence; la voix du professeur est pleine, sonore, vibrante; sa parole, facile, rapide, abondante; sa main, adroite au maniement des vases les plus fragiles, des instruments les plus délicats; son geste, prompt et quelque peu impérieux.

» Il aura parlé plus d'une heure sans que l'attention ait faibli, tant les faits se sont enchaînés les uns aux autres, tant les théories destinées à leur servir de liens en auront été déduites avec clarté, tant les expériences dont les résultats les devaient confirmer auront été habilement choisies, et les applications qui devaient en être les conséquences heureusement rappelées. »

Il nous resterait à parler du caractère de Thénard : quelques traits suffiront pour le faire connaître.

Dans sa jeunesse, alors qu'il prend ses repas chez la mère Bateau, il n'arrive pas à l'heure pour dîner; la charbonnière, un peu impitoyable, lui dit qu'il n'y a plus rien, qu'il est trop tard. Thénard est obligé de se passer de manger, et souffre. Deux ou trois fois encore il est retardataire : même réponse de la mère Bateau. Thénard devient d'une exactitude scrupuleuse; et plus tard, il se plaisait à dire : « Si j'ai pris la bonne habitude d'être exact, c'est à la mère Bateau que je le dois. »

Autre fait : Vauquelin le rudoyait assez durement; alors le pauvre aide faisait et le pot-au-feu à la cuisine et la préparation au laboratoire de chimie. Depuis, Thénard en était reconnaissant, et disait : « Vauquelin m'a donné de la promptitude dans l'esprit. » N'est-ce pas aussi beau que le début des Pensées de Marc Aurèle. L'empereur philosophe signale ce qu'il doit à ses parents et à ses amis; mais parents et amis l'ont tous bien traité.

Thénard crut sincèrement avoir contracté une dette sacrée de reconnaissance envers ses bienfaiteurs, et il s'efforçait de la payer en tendant une main secourable à la jeunesse peu fortunée qui voulait bien faire.

Une position élevée, celle de conseiller de l'Université, lui donna, vers la fin de sa vie, de puissants moyens d'exercer un patronage actif, et de nul autre l'Université n'a pensé tant de bien.

Personne n'eut à se plaindre de lui; beaucoup parlent de leur gratitude, et la plupart, je l'espère (je voudrais dire tous), se souviennent qu'ils ont à payer aux plus jeunes la dette contractée envers leur premier protecteur. Tous ceux qui l'ont connu pensent de lui comme le prêtre qui, au dernier jour, arrivant trop tard près de son chevet, s'en alla rassuré en disant : « Il n'y a pas de danger, il était prêt. »

LA HOLLANDE.

Suite. — Voy. p. 65, 129.

AMSTERDAM. — MAISON D'ORPHELINS.

Orphelins et orphelines à Amsterdam. — Dessin de Marc.

Pendant notre visite au Trippenhuis, les brumes du matin se sont dissipées; un rayon de soleil perce les nuages, et çà et là paraissent dans le ciel de larges places bleues. De même en moi : Rembrandt a fait des trouées dans ma tristesse; je sens renaître ma curiosité.

Dans la Zwanenburger Straat, près d'un pont, je lis au-dessus d'une porte ces mots : *Diakenie-Wees-Huis*, ce qui m'annonce que par hasard j'ai rencontré la maison d'asile et d'éducation pour les orphelins et orphelines calvinistes de la classe pauvre. La maison est vaste, de bonne apparence très-simple; un de ses côtés borde l'Amstel. J'entre sans délibérer; on est habitué aux visiteurs : le concierge, sans m'interroger, me conduit dans une salle bien meublée où en ce moment une dame d'âge moyen, à physionomie digne et aimable, s'attache un tablier. Je suppose que je suis en présence d'une sous-maîtresse de l'établissement. La dame me tire d'erreur; elle est l'une des six diaconesses qui viennent tour à tour, pendant une journée, s'acquitter gratuitement d'un devoir de surveillance fort laborieux. Je veux me défendre d'être importun et m'adresser à quelque subalterne; mais la dame, en souriant avec grâce, fait un geste de dénégation, prend un trousseau de clefs et insiste pour me guider elle-même.

La maison, peuplée d'environ sept cents orphelins et orphelines échelonnés depuis la première enfance jusqu'à l'âge de dix-neuf ou vingt ans, est divisée en deux moitiés parfaitement régulières, l'une destinée aux filles, l'autre aux garçons. La distribution est exactement la même dans

chacune des deux moitiés. Nous parcourons successivement les salles d'asile, d'école, de lecture, les réfectoires, les préaux, les cuisines, les salles à manger, les ateliers, les dortoirs, l'infirmerie. Partout l'ordre, la paix, le travail, une propreté extrême, un air de doux contentement. Le régime est sain, suffisant, modeste : le matin, on distribue à chaque enfant deux grandes tartines beurrées; on dîne à midi copieusement; le soir, on sert du gruau ou du laitage. Les heures de récréation se passent, suivant le temps, dans une des salles de lecture ou dans une cour plantée d'arbres, près du fleuve, où, à travers la palissade, on voit passer les bateaux. Le système d'éducation paraît très-sagement conçu et appliqué; on est loin de négliger l'instruction proprement dite, parce qu'en Hollande on n'a pas le moindre doute sur sa nécessité et sur ses bienfaits : il faut, avant tout, éclairer les âmes, mais l'enseignement des connaissances élémentaires ne se sépare point de celui de la morale et de la religion; en même temps, on prépare les enfants aux professions qu'ils doivent exercer un jour : les jeunes filles sont destinées très-simplement à devenir domestiques, femmes de chambre, couturières; les jeunes garçons apprennent tous les états manuels. Je n'ai vu dans la maison que des ateliers de cordonniers et de tailleurs; mais on les met en apprentissage au dehors, et jusqu'à ce qu'ils soient en mesure de se suffire à eux-mêmes, ils reviennent à l'établissement chaque soir. Dans les salles de lecture, la diaconesse me fait remarquer des sentences morales écrites à la craie et que l'on renouvelle de manière à approprier les avertissements à l'état moral des élèves; on fait des lectures variées dans les salles pendant le repas. Je ne traverse pas sans émotion l'infirmerie, que j'aurais volontiers évitée. La dame s'approche du lit d'une fillette de huit ans, qui essaye en vain de se soulever. Quelle charmante petite figure, mais si pâle, si amaigrie, les yeux si grands et si tristes! Pauvre enfant! combien de jours, d'heures peut-être, avait-elle encore à vivre? La dame ouvre une bonbonnière où la petite malade jette un regard avide et puise un peu de pâte sucrée; elle lève ensuite vers la diaconesse des yeux où se peint un sentiment si attendrissant de reconnaissance! O douloureux mystère! naître et n'avoir à aimer ni père, ni mère; languir quelques années dans la souffrance, et mourir! Ma poitrine est oppressée; je sens venir les larmes. J'embrasse les longs petits doigts maigres et brûlants de l'orpheline, et je fuis.

La salle réservée au repos du soir témoigne particulièrement d'une grande sollicitude morale. L'association charitable qui soutient l'institution veut que les enfants se plaisent dans leur asile et aient à regretter le moins possible cette vie de la famille qui ne leur a pas été donnée; on met à leur disposition un choix d'excellents livres, la plupart amusants : voyages, histoire, poésies, et même, me dit la dame, en écartant ses bras baissés comme lorsqu'on avoue une faiblesse, et même des contes et quelques bons romans hollandais ou traduits de l'anglais et de l'allemand. Sous les vitrines je vois des jeux de dames, d'échecs, des modèles de dessins, des instruments de musique. « Nous voulons éviter absolument que nos orphelins ne s'ennuient : vous nous blâmerez peut-être, Monsieur; mais nous permettons même à nos grands garçons, qui ont déjà plusieurs années d'apprentissage, d'aller fumer un peu le soir dans le préau. Partout ailleurs, à leur âge et dans leur condition surtout, on fume. »

Les murs de plusieurs grands corridors sont couverts de cases en bois d'un pied carré environ, fermées avec de petites portes numérotées. Chaque enfant a la sienne. Le bonheur des filles est d'y ranger, avec un soin parfait, leur linge et les petits présents de leurs parents ou des maîtresses; elles s'appellent les unes les autres pour se montrer le nouvel ordre qu'elles imaginent et pour se consulter. Les garçons, plus inventifs et plus avides d'émotions, se donnent, dans leurs boîtes, des spectacles; plusieurs de ces cases sont vraiment curieuses à étudier : l'une d'elles surtout me paraît une petite merveille; son possesseur, un blondin de six à sept ans, au teint frais et rose, l'a décorée et peuplée d'images de manière à en faire un splendide opéra ou plutôt un poëme en miniature de la vie. Au premier plan, on voit des fleurs, des oiseaux, des enfants; au second, des troupeaux, des moissons; plus loin, des soldats, des voyageurs leur sac sur le dos, des barques sur des canaux, des maisons, les unes riches, les autres pauvres; ces scènes s'élèvent par degrés jusqu'à des montagnes dont le pauvre enfant n'a jamais vu les modèles, et qui lui sont d'autant plus prodigieuses et poétiques; enfin, au-dessus des cimes de neige ou des cratères fumants le ciel s'entr'ouvre, et dans la perspective se déroule toute la gloire céleste avec une pompe plus catholique que calviniste. Des espèces de festons dorés ou peints tombent à quelques pouces du plafond de la boîte, comme des nuages, et servent à la fois à orner et à jeter un peu d'ombre et de mystère dans les lointains. Toutes ces splendeurs en papier peint et en images découpées n'ont pas coûté dix sous, et je suis sûr qu'elles intéresseraient nos plus habiles décorateurs de théâtres. L'imagination d'un poëte s'en serait ému; Gœthe en aurait fait une description charmante. Le jeune auteur avait invité un de ses amis à voir son œuvre. Ils étaient là tous deux agenouillés, regardant de tous leurs yeux et contemplant en silence. La diaconesse, avec sa douceur accoutumée, leur adressa quelques paroles en hollandais sans les tirer de leur rêverie; puis elle me dit en français : « Oh! les pauvres enfants, ils ont fait là le monde plus beau qu'ils ne le verront jamais! »

On ne perd point de vue les élèves de la maison lorsque, après vingt ans, ils en sont sortis : on veille sur eux, on les protége; et s'ils arrivent à la vieillesse sans avoir eu la chance de se fonder une famille et de se créer quelques ressources, on les reçoit dans un hospice spécial où ils achèvent paisiblement leur vie avec d'anciens compagnons d'enfance. On en cite, me dit la diaconesse, qui sont devenus des hommes fort distingués dans leurs professions; l'un d'eux a fait une belle fortune dans l'Inde et l'a léguée à l'orphelinat.

Les élèves de cette maison sont habillés de noir, et portent, comme marque distinctive, un chiffre cousu en fil blanc sur le bras gauche. Est-il bien de leur imposer ainsi une sorte de livrée? La question a été souvent débattue. En somme, les orphelins paraissent tenir leur costume plutôt à honneur qu'à honte, et l'on trouve, dit-on, un grand avantage à les mettre ainsi dans la nécessité de se respecter eux-mêmes pour ne pas nuire au renom de l'établissement auquel ils doivent tout.

Les orphelins et les orphelines qui attirent le plus l'attention dans les rues d'Amsterdam portent des vêtements noirs d'un côté et rouges de l'autre; ce sont les couleurs des armes de la ville. Leur asile, entretenu aux frais d'Amsterdam, est destiné aux orphelins de la classe bourgeoise; on l'appelle en hollandais *Burgre-Wees-Huis*. En passant dans le Kolverstraat, on en voit une entrée que surmonte un petit bas-relief colorié assez curieux. Cette maison s'honore d'avoir élevé Van-Speijk, l'un des héros de la marine hollandaise.

On cite aussi un asile d'orphelins catholiques admirablement dirigé. Les institutions charitables de toute espèce sont, du reste, très-nombreuses à Amsterdam comme dans toute la Hollande. Les malheureux, relativement beaucoup

plus rares qu'en France, n'attendent pas leurs secours de l'État : il y a toujours près d'eux quelque association privée dont ils n'invoquent pas la protection en vain. Chaque Hollandais considère comme un devoir naturel de faire partie d'une de ces sociétés, et la charité se pratique de cette manière depuis si longtemps, que les générations n'ont qu'à suivre l'exemple de celles qui les ont précédées. Les commotions publiques, soit politiques, soit commerciales, ne se font pas sentir au delà du seuil des asiles du pauvre; rien n'en altère la vie régulière et tranquille. On voit, dans la Diakenie-Wees-Huis, deux très-anciens tableaux représentant les orphelines d'un autre siècle; ces peintures sont l'image exacte de ce qu'on a aujourd'hui sous les yeux : mêmes costumes, mêmes expressions des figures, même morale salutaire.

Comme le Musée avait relevé mon esprit, l'orphelinat a ranimé mon cœur.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE.

Fin. — Voy. p. 110, 117, 125, 138.

4 octobre.

Morte! morte! en quelques jours, en pleine vie! Oh! excepté ma mère et ma sœur, je n'ai pleuré personne plus sincèrement. Tant de cœur avec tant d'esprit! Sa dernière parole a été pour cet enfant. O pauvre chère femme! je l'entends encore, je la vois toujours, et lorsqu'à mon retour de ce malheureux voyage je trouvai ici, il y a trois jours, car il n'y a que trois jours qu'elle est morte, et il me semble qu'il y a des mois entiers tant j'ai souffert depuis ce moment! quand j'ai trouvé, en arrivant, cette lettre d'une écriture si altérée : « Venez vite, mon ami, je » m'en vais. Amenez-moi mon petit Maurice, je veux l'em- » brasser, et lui apprendre encore quelque chose... à » mourir! » je me sentis frappé au cœur, frappé pour moi et pour lui... J'hésitais à lui apprendre la fatale nouvelle, j'avais peur qu'elle ne lui fît trop de mal, et en même temps... Oh! à quoi ne pense-t-on pas quand on est père!... Et en même temps je tremblais qu'il n'eût pas assez de chagrin. Pauvre enfant! je n'eus pas longtemps cette peur-là. Nous courûmes chez elle. Je vis bien, en arrivant, combien nos regrets étaient légitimes. La nouvelle de son danger n'était répandue que depuis quelques heures, et déjà sa porte était assiégée par une foule de pauvres femmes, de malheureux tout en larmes; car ses soins ne se bornaient pas aux bêtes : sa pitié pour elles n'avait rien d'une singularité, d'une manie, et n'était qu'une part de sa sympathie inépuisable pour tout ce qui est faible et souffrant. Comme nous franchissions le seuil, le curé et le médecin sortaient.

— C'est une sainte, me dit le prêtre.

— Elle est perdue, me dit le médecin. Entrez vite, elle vous appelle.

Nous entrâmes. Elle était presque assise sur son lit. En l'apercevant, mon pauvre enfant courut à elle, et tomba sur son lit en poussant de vrais cris de désespoir.

— Eh bien, eh bien! lui dit-elle avec un faible sourire, qu'est-ce que cela, mon élève? Tant de douleur parce que je vais rejoindre Dieu! Mais qu'est-ce qu'une créature humaine qui meurt? c'est un oiseau qui s'envole.

Et comme les sanglots de mon fils redoublaient :

— Allons, Maurice, je vous en prie!

Et elle promenait sa pauvre main déjà froide sur cette petite tête, et elle l'attirait à elle, et elle l'embrassait avec une véritable passion maternelle; et, pleurant aussi malgré elle, elle disait :

— Oh! le vilain! avec son chagrin, il me gâte le plus beau jour de ma vie!

On conçoit qu'une telle scène ne me laissait pas plus de courage qu'à mon fils. Elle le vit, et, avec un ton de reproche :

— Vous aussi, me dit-elle, vous ne voulez donc m'être bon à rien!

— Si, si, Mademoiselle! repris-je en rassemblant mes forces. Que puis-je faire, dites?

— A la bonne heure! car j'ai besoin de vous. Mais approchez-vous un peu plus, je commence à avoir peine à parler.

Je m'assis à son chevet, pendant que sa main caressait toujours les cheveux de mon fils.

— Mon ami, mon testament est là, sur cette table. Vous le voyez, n'est-ce pas? J'ai fait beaucoup de legs. Je suis si riche! et je ne veux plus qu'il y ait ici aucun malheureux, ni bêtes, ni gens. Aussi, ajouta-t-elle en souriant, ai-je écrit un certain article 7... Lisez-moi l'article 7...

Je pris le testament, et je lus :

« Art. 7. Outre les pensions que je laisse à tous les » animaux qui peuplent ma maison, je lègue aux libres » oiseaux du ciel, les mésanges, les bouvreuils, les pin- » sons, même les moineaux, mon grand verger dit le » *Clos-Renard*. Je veux qu'on y entretienne toujours des » arbres à fruits et baies de toutes espèces et de toutes » saisons, sorbiers, cerisiers, aubépines, etc., de façon à » ce que tous mes petits héritiers y trouvent toujours l'abri » et la nourriture; je défends, bien entendu, qu'on y tire » jamais un seul coup de fusil, ni que jamais on y cueille » un seul fruit, les fruits sont à eux; et dans l'hiver sur- » tout, les jours de neige, je veux que, quand on distribuera » la soupe à mes pauvres, on fasse en même temps une » distribution de pain à mes oiseaux... »

— Voilà bien un legs de vieille fille, n'est-ce pas? dit-elle en souriant; on est capable de le mettre dans les journaux. Continuez.

Je repris :

« Je charge de ce soin, ainsi que de l'accomplissement » de toutes mes autres volontés et de l'exécution de tous » mes legs, l'être que j'ai le plus aimé dans le monde, » le fils de mon ami, le petit Maurice... »

A mon tour je m'arrêtai, moitié par émotion, moitié par surprise.

— Oh! je sais, je sais, reprit-elle d'une voix qui s'affermit pour un moment : la loi ne me le permet pas, elle dit qu'il est trop jeune pour cela; mais je dis, moi, qu'il n'est trop jeune pour rien de bien, cet enfant-là... Et elle le regarda avec une tendresse divine... Seulement, comme il faut être en règle, je vous ai nommé, vous, en même temps... parce que j'y ai été forcée, ajouta-t-elle en souriant; mais c'est lui que je veux. Êtes-vous jaloux, dites? reprit-elle avec cette grâce qu'elle mettait à toute chose.

Puis, s'adressant à lui :

— N'est-ce pas, cher enfant, que vous voulez bien me remplacer près de mes pauvres? Répondez, répondez!

— Oui, Mademoiselle, dit l'enfant d'une voix entrecoupée de sanglots.

— N'est-ce pas que vous irez payer vous-même leurs petites rentes à toutes mes vieilles pensionnaires?

— Oui, Mademoiselle.

— Et que vous n'oublierez pas, le dimanche, le pot-au-feu et la bouteille de vin pour les ouvriers sans ouvrage?

— Non, Mademoiselle.

— Cela leur sera plus doux, venant de vous; et puis, j'en suis sûre, vous parlerez de moi ensemble, et je crois que cela me fera plaisir là-bas.

Le pauvre enfant était à bout de ses forces, et ses sanglots éclatèrent avec violence.

— Mais voyez donc, reprit-elle, comme il a du chagrin! Oh! que j'ai eu bien raison de l'aimer!

Et comme il cachait sa tête dans les draps avec une sorte de terreur:

— La mort te fait peur, cher enfant, dit-elle avec une sorte d'autorité; c'est si terrible à ton âge, la mort! Mais regarde-moi, regarde, et tu verras que son image n'est pas aussi effrayante que tu te figures. Je t'en prie, regarde-moi!

Il leva les yeux, et, à l'aspect de ce visage si radieux d'espérance, et empreint de la beauté solennelle qui n'appartient qu'à la dernière heure, il resta frappé d'une surprise qui n'était point du désespoir, mais une sorte de piété.

Elle le vit : ses yeux s'illuminèrent d'extase.

— Allons! s'écria-t-elle en se levant à demi, voilà une bonne leçon pour finir!...

Puis, comme épuisée par cet effort, elle retomba sur elle-même, et, d'une voix à demi éteinte :

— Car... je finis!... Mes... amis... un dernier plaisir...

Nous nous approchâmes encore plus près.

— Il fait beau, n'est-ce pas, aujourd'hui?

— Oui.

— Le soleil brille, n'est-ce pas? Eh bien... ouvrez ces rideaux et cette fenêtre... toute grande...

Et comme j'hésitais :

— Avez-vous peur que je ne prenne froid? dit-elle en souriant.

J'ouvris la fenêtre, et soudain, une éblouissante traînée de lumière ayant envahi la chambre et l'illuminant, tous les oiseaux de la volière se mirent à chanter.

— C'est cela, c'est cela, dit la mourante. Voilà ce que je voulais. Chantez, mes amis... chantez... Maurice... mon enfant... ouvre encore la volière... Ouvre les cages... toutes... toutes... je veux voir...

Il obéit, et aussitôt les astrées, les chardonnerets, les bouvreuils, s'élancèrent hors de leur prison, et volant, et chantant, et effleurant le front de la mourante, remplirent cette chambre d'agonie de vocalises et d'accents de joie. Elle, radieuse, les suivait des yeux, à demi égarée, mais souriant, et répétait dans une sorte d'extase et en sons entrecoupés :

— Entendez-vous?... entendez-vous?... C'est le commencement du ciel... Ces bruits d'ailes, c'est le vol des anges!... ces chants... aussi les anges!... Je fais comme eux... je m'envole!... je m'en...

Et cette âme poétique et pieuse s'exhala au milieu des chants et de la lumière, laissant dans l'âme de mon fils et dans la *mienne* un éternel regret, mais une image éternelle aussi du plus pur de tous les spectacles... la mort d'une femme de bien.

BAUME DE FIERABRAS.

Qui n'a entendu parler du baume de Fierabras, ne fût-ce que dans l'immortel chef-d'œuvre de Cervantes? A ce nom, l'imagination s'en va tout d'abord chercher dans le monde des enchantements l'origine du médicament si fatal à Sancho. Fierabras était tout simplement un chirurgien célèbre, vivant au seizième siècle, et dont le nom ne se trouve dans aucune biographie. Maistre Hervé Fierabras était docteur médecin, demeurant à Rouen, où il pratiquait son art avec un plein succès, et il y vivait dans toute sa gloire aux calendes de janvier 1550. Encouragé, dit-il, par maistre Philippes de Flexelles, homme docte et expérimenté, il fit en physiologie, comme il l'avoue modestement, « vn coup d'essay. » Cet essai, inconnu des bibliographes, est intitulé : « La méthode briefve et facile povr » aisement parvenir à la vraye intelligence de la Chirurgie, » en laquelle est déclarée l'admirable construction du corps » humain, le Symbole du corps avec l'âme, régime de vivre » très-singulier, la manière de garder la santé, d'éviter la » maladie, avec avcuns secrets de l'Ame, non encore mis en » lvmière. Le tout recueilly des bons autheurs et mis en » langue françoise, à Paris, par Ant. Bourriquant, au mont » S. Hilaire, 1550, in-12. »

Ce petit livre, entièrement oublié aujourd'hui, eut un tel succès qu'on le publia de nouveau, avec de notables changements, un siècle plus tard, et il n'est certes pas étonnant que Cervantes, dont l'érudition était peu commune, en ait eu connaissance. Nous ne sommes pas néanmoins de l'avis de M. Jean de Montigny, médecin à Paris, qui, faisant réimprimer le livre de Fierabras, en 1647, et le traitant d'*auteur excellent*, transposa néanmoins des mots *qui sentoient bien le gaulois*. Nous préférons infiniment, pour notre part, le livre naïf contemporain d'Ambroise Paré à la réimpression du docteur parisien. L'indignation de maistre Fierabras contre les charlatans nous est un sûr garant de sa prudence et de la manière dont il devait administrer son fameux baume. Avant tout il flétrit les médecins empiriques de son âge, et après avoir énuméré les moyens dangereux qu'ils mettaient en pratique, il s'écrie avec passion : « Voylà les vertus dont tels insolents se introduisent en la faueur du peuple, blasmans la secte rationale et logicale... Les autres plus affrontez se ingèrent traicter tous malades, et d'vne effrénée témérité et impudente arrogance, promettent santé toute frétée; mais leurs drogues sont chères, parquoy convient avancer grand argent. O l'astuce audacieuse! ils enuenyment tout premier les aureilles, puis la bourse et finablement le corps. Vistes-vous intoxiqueurs plus rusez!... S'ils ont faict quelque voyage en vn mois, ils sont plus sages qu'Apollo, arrogance leur bransle la teste, les corpes levent le bonnet; les aultres tournent les yeux, corrugant le front : c'est un oracle. J'ay mon emplastre (à pleine bouche), mon basme, mon unguent, ma décoction, mon secret, ma diète; j'ay veu faire à un Égyptien, vn Turc me l'a apprint. Tout faict miracle : adieu l'estude... Il n'y a si gros butor qui à son ignorance n'adjoute arrogance. »

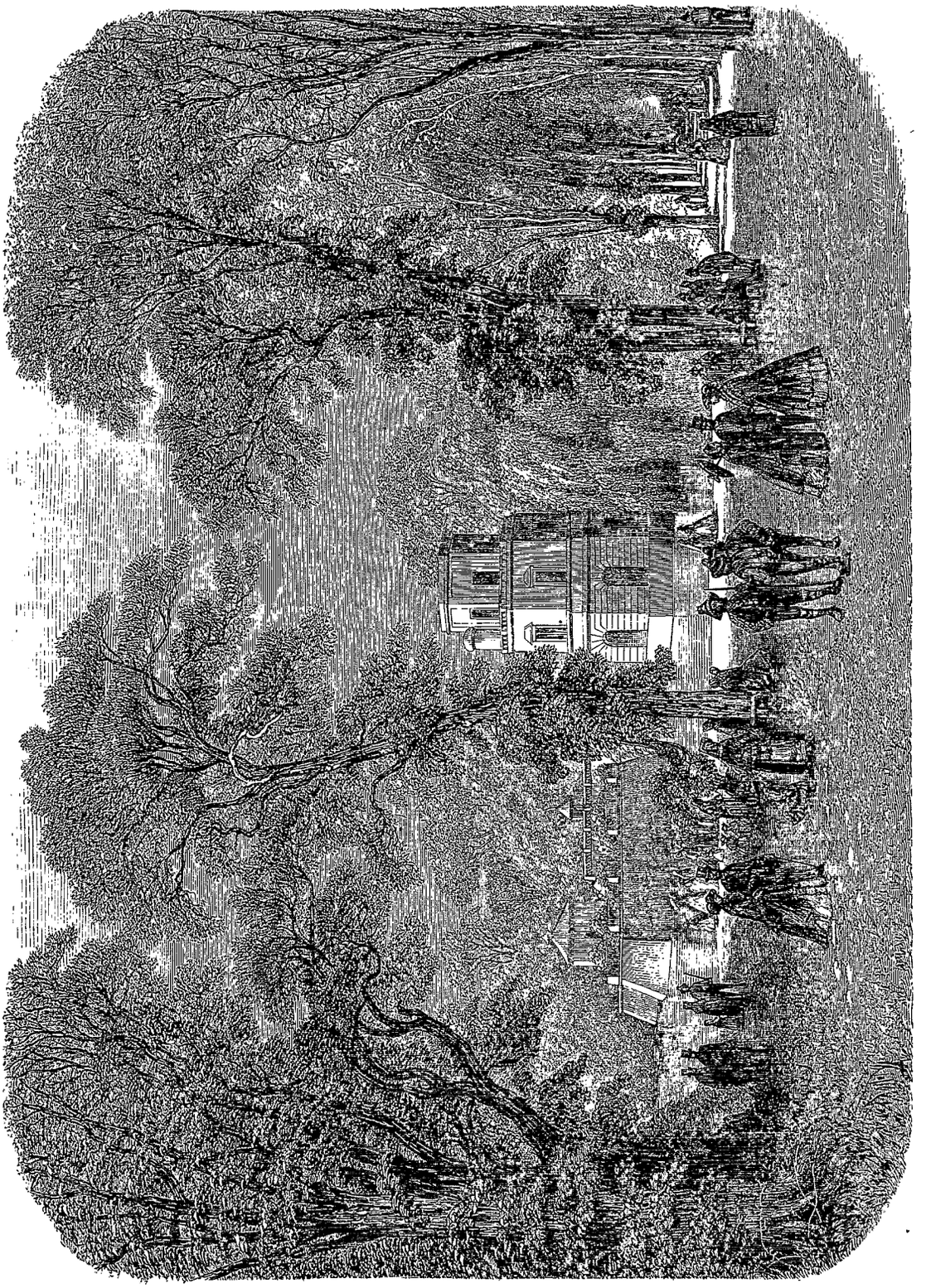
Que le torrent de votre libéralité s'échappe de votre main sans que votre oreille même en entende le bruit.

Maxime orientale.

LE PALAIS DE CASERTE.

Caserte (*Caserta*), l'une des plus belles résidences royales de l'Europe, est située à treize milles de Naples et à peu de distance de Capoue. L'architecte Vanvitelli en a donné les dessins et dirigé la construction, de 1752 à 1759, sous le règne de Charles III. « Ce palais, dit Quatremère de Quincy, ressemble à ces ouvrages qu'on appelle coulés d'un seul jet; il est un dans chacune de ses parties, simple avec variété, complet sous tous les rapports. Une plus grande conception de palais n'existe pas en Europe. » M. Fulchiron, tout en admirant la régularité et la richesse de Caserte, lui reproche de la lourdeur. Il en donne les mesures exactes : longueur, 248 mètres; largeur, 189. La forme est celle d'un parfait quadrilatère orné de colonnes et de pilastres. Aux quatre angles, des tours carrées surmontent l'entablement; une coupole octogone s'élève au

centre de l'édifice. La grande porte du milieu conduit à une voûte immense décorée de quatre-vingt-dix-huit colonnes et de marbres précieux. Le palais de la chapelle est gigantesque et somptueux. Le jardin, très-vaste, imite assez tristement, dans une de ses parties, celui de Versailles; l'art en a, pour ainsi dire, exilé la nature; mais l'autre moitié est une charmante promenade où l'art, au contraire, se dissimule, et où l'on aime à se promener sous de beaux ombrages, au milieu d'une admirable végétation et d'accidents de terrain variés.



Une Vue dans les Jardins de Caserte. — Dessin de Grandsire.

Un aqueduc, qui amène à Caserte les eaux réunies de neuf sources prises sur le territoire d'Airola, fait encore plus d'honneur peut-être à Vanvitelli que le palais lui-même; sa longueur est de vingt-sept milles. Ce conduit traverse la vallée de Maddaloni sur un pont gigantesque, à trois rangs d'arches, et haut d'environ 50 mètres.

Le palais a fait naître une ville, la Nouvelle-Caserte, qui compte vingt mille habitants.

PROMENADES ALPESTRES.

Suite. — Voy. p. 14, 38.

VII.

Repos jusqu'à midi. Auberge sans luxe, mais confortable. Matinée riante dans le joli jardin planté au-dessus du confluent des deux Rhins. Bain spartiate dans les flots glacés de cet Eurotas; natation brève et peu commode. Singulière disposition des deux fleuves qui viennent s'affronter bout à bout : le Rhin postérieur s'insinue un instant le long du Rhin antérieur à rebrousse-courant, puis il s'infléchit, se confond, et le fleuve doublé repart à angle droit sur les directions précédentes. Joli collége; bien bâti; physionomie riante, trop rare dans ce genre d'établissements; la plupart ressemblent à des prisons, quand il serait si facile et si salutaire à tous égards de les disposer comme des nids au sein de la verdure. C'est ici que Benjamin Constant a fait son éducation, et Louis-Philippe celle des autres. Le prince y a vécu paisible en 1793, moins pour gagner sa vie en donnant des leçons que pour dissimuler sa présence sur le territoire helvétique. Charmante retraite pour un proscrit : jardin paisible et fleuri, et au-dessous l'ardent tumulte des flots.

Parti pour Coire dans l'après-midi. Ville peu valable dans son état actuel. Plus d'intérêt dans la ville haute que dans la basse. Cathédrale trop vantée par les livres : on n'y voit rien, malgré les assertions contraires, que l'on puisse attribuer à l'époque romaine. La ville, *Curia*, remonte cependant aux Romains. Tant par sa position que par son histoire, elle mérite bien d'être la métropole de ces vallées. C'est à elle qu'appartient l'honneur d'y avoir donné à la race celtique le signal de l'insurrection contre les Germains. En reprenant leur indépendance, les Grisons semblent avoir repris la forme politique de la Gaule. Type unique en Europe du système municipal primitif : division de l'État, composé de 90 000 âmes, en trois fédérations distinctes, composées elles-mêmes de plusieurs républiques douées chacune de sa constitution, de ses coutumes, de sa justice, de son droit de vie et de mort; en tout vingt-cinq juridictions se subdivisant encore à certains égards. Tout ce monde vit en paix, en liberté et dans le plein sentiment de la dignité personnelle. Pas un berger qui ne sente qu'il y a en lui du souverain et que la patrie dépend de lui. Dans l'antiquité, l'ordre était analogue, mais les caractères plus farouches devaient y apporter plus de trouble. Pourquoi un tel ordre réussit-t-il à se conserver dans ces fonds de montagnes? Par la raison que la nature, en y découpant les territoires, y donne à la politique son appui. On parle dans le canton l'italien et l'allemand, outre le romanche, et le romanche lui-même se partage en trois dialectes correspondant aux trois ligues; et, malgré tout, la paix. Ce canton est un abrégé de ce que sera un jour l'univers.

VIII.

Parti de Coire à huit heures, me voici à Davos à cinq, sans déjeuner et sans repos. Arrivé au col de la Strela, à la boussole, par des sentiers d'invention, je comptais sur les hameaux du Schalfikthal; mais jusqu'au pied du col, je n'ai rencontré qu'un seul groupe de chalets déserts, et pas âme qui vive. A Langwies, par charité, j'ai obtenu un peu de lait. Tout le monde était aux foins; l'effet des prairies tout en fleurs, et couvertes çà et là de grandes flaques de neige, me reste encore dans les yeux : costumes pittoresques. Pour m'être un peu égaré, je ne suis pas moins arrivé à bon port, et ma promenade indépendante et accidentée m'a paru d'autant plus agréable. Peut-être est-ce par cette même direction et ces mêmes forêts que passèrent les chasseurs d'ours qui, au treizième siècle, découvrirent la vallée de Davos. Qui veut arriver, arrive toujours! Bien souvent, hélas! en faisant comme moi : en se déchirant les jambes et en criant famine.

Au col de la Strela, j'ai eu le prix de ma peine. Ouverture magnifique sur la vallée de Davos et les montagnes noires et blanches qui la séparent de l'Engaddine. Effet romanesque de cette vallée. Elle provient manifestement d'un ancien lac de quatre à cinq lieues de longueur qui s'est vidé à une époque reculée par l'approfondissement de la fissure qui lui servait de décharge : bassin elliptique, fermé de tous côtés par de hautes montagnes abruptes, couronnées de neige et couvertes sur leurs pentes de prairies et de forêts sombres. Il s'y conserve encore un lac en miniature, semblable à une coupe, d'où s'échappe la charmante rivière qui, après avoir arrosé doucement les prairies, s'engloutit tout à coup dans une fente où nul œil humain ne l'a jamais suivie. Pays perdu dans toute la force du terme; découvert par des chasseurs valaisans partis de Coire, qui, au lieu de tomber, comme ils s'y attendaient, dans l'Engaddine, tombèrent, à leur grand étonnement, dans ce pays inconnu au genre humain. On le leur céda sous les conditions féodales et ils y fondèrent une colonie. On pourrait en faire le théâtre d'un roman de la haute antiquité au moyen âge, qui paraîtrait invraisemblable.

Le pays se dédommage aujourd'hui de cette longue période d'abandon par une surabondance de population. Les habitants émigrent dès leur enfance pour se répandre dans toute l'Europe en qualité de pâtissiers et de limonadiers. Beaucoup, après avoir ramassé une petite fortune, reviennent au pays natal, et s'y font construire de grandes maisons blanches, percées d'une multitude de fenêtres mignonnes à volets verts : on en voit de tous côtés, et en découvrant la vallée du haut de la Strela, je ne pouvais me rendre compte de cette singularité. Aussi ai-je trouvé facilement à causer en français et en italien. Bon logis, en pleine couleur locale, auprès de l'église. C'est dans le salon de l'hôtel de ville que se réunit tous les ans la diète de Davos, la *landsgemünde;* mais je m'imagine que les délibérations doivent souvent se préparer et se conclure autour de l'immense table de bois sur une extrémité de laquelle on m'a servi un pantagruélique souper. Je viens de l'achever, c'est le mot, à la stupéfaction de mes hôtes, qui me jugent évidemment de force à présider le banquet des législateurs. Je leur raconte que j'arrive de Coire et que je n'ai pris depuis le matin qu'un peu de lait, ce qui les émerveille encore davantage : ils comprennent cependant que c'est une grande liberté que de savoir, sans trop de peine, passer une journée sans nourriture.

Promenade dans la capitale, composée d'une vingtaine de maisons, les unes en bois, les autres en maçonnerie; gens hospitaliers; lit magnifique en if, sculpté sur toutes ses faces, avec des draps bordés de dentelles : lit d'honneur s'il en fut; celui du président, sans doute.

La suite à une autre livraison.

Une raison futile diminue le poids des bonnes raisons qu'on avait données auparavant. SWIFT.

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Voy. p. 19, 91.

LA VOIE ET LES ACCESSOIRES.

Les premiers rails dont l'on fit usage dans les houillères anglaises étaient des pièces de bois. Aux États-Unis, on

emploie encore actuellement le bois pour établir des voies provisoires.

Depuis longtemps on a constaté les nombreux inconvénients que présente le bois, et on l'a remplacé d'abord par la fonte, qui est trop cassante, puis par le fer, qui est maintenant universellement adopté.

Dans l'origine, on avait craint que la rouille ne détruisît promptement les rails de fer; mais l'expérience a prouvé que cette crainte est tout à fait illusoire. Les rails s'usent par le frottement des roues; mais la rouille les attaque fort peu.

Les rails sont des barres de fer façonnées à l'aide de puissants laminoirs formés de cylindres présentant des cannelures convenables, suivant la forme que doit prendre le rail. La fabrication des rails a fait de si grands progrès que le prix du quintal métrique (100 kilogrammes) s'est abaissé de 40 francs à 25 ou 30 francs.

Les premiers rails posés, en 1831, sur le chemin de Saint-Étienne à Lyon, ne pesaient que 13 kilogrammes par mètre de longueur. Le poids des rails actuels s'élève à 36 ou 38 kilogrammes par mètre courant.

Cette augmentation du poids des rails est devenue nécessaire par suite de l'accroissement du poids des locomotives qui est aujourd'hui quatre à cinq fois plus considérable.

On a essayé successivement plusieurs formes de rails représentées ci-contre (fig. 1).

La plus employée est celle du rail *à double champignon*, que l'on peut retourner quand il est usé d'un côté. Mais la pratique a démontré que les rails usés et retournés sont d'un assez mauvais usage; de sorte qu'on a préféré sur plusieurs lignes le rail *à simple champignon*, ou mieux encore le *rail à patin*, qui présente plus de stabilité.

Quant aux deux dernières formes représentées dans la figure 1, elles ont été peu employées, surtout à cause des difficultés que présente la fabrication des rails de cette forme (rail Brunel et rail Barlow).

Les rails reposent, comme chacun sait, sur des tra-

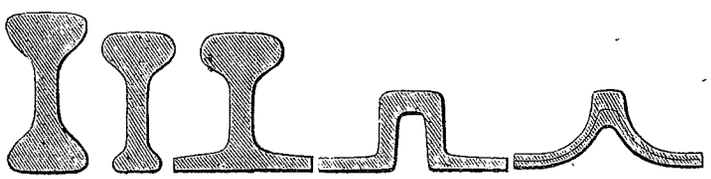


Fig. 1. Diverses formes de rails : — Rail à double champignon, à simple champignon, à patin (rail Vignolles); rail Brunel; rail Barlow.

verses de bois établies sur le *ballast*, c'est-à-dire sur une couche de sable ou de pierres cassées menu. Les rails à champignon sont fixés sur les traverses par des coussinets de fonte; des coins de bois les maintiennent dans les coussinets (fig. 2), qui sont simplement cloués sur les traverses par des clous de fort calibre.

Les rails à patin se fixent, sans coussinets, à l'aide de grands clous à tête recourbée (fig. 2). Ces rails, connus sous le nom de *rails Vignolles*, sont employés sur la plupart des grandes lignes de l'Allemagne.

Le rail creux, représenté aussi dans la figure 2, a été adopté pour la première fois par Brunel fils sur le chemin de Londres à Bristol. Il n'est pas fixé sur des traverses, mais sur des *longrines* ou pièces de bois longitudinales

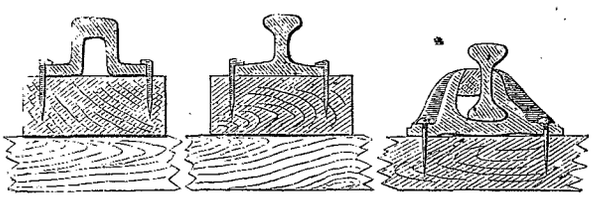


Fig. 2. Divers modes d'assemblage de voies.

qui portent, de distance en distance, sur des traverses beaucoup moins nombreuses que dans le système ordinaire.

Enfin, les rails Barlow (représentés par le dernier des cinq profils de la figure 1) sont simplement *posés* sur le ballast. Afin de les maintenir à l'écartement convenable, on les relie de distance en distance par des barres de fer transversales. Chaque rail est réuni au suivant par des éclisses boulonnées.

Ce système permet donc de supprimer complétement le bois employé en si grande quantité pour l'établissement des voies de fer. Mais la fabrication régulière des rails Barlow présente de telles difficultés que l'usage de ces rails ne s'est pas propagé jusqu'à présent.

Les traverses de bois ne durent pas plus de douze à quinze ans dans les meilleures conditions. On a proposé un grand nombre de procédés propres à assurer la conservation des traverses; ceux du docteur Boucherie passent pour être les meilleurs. Mais il est presque impossible d'arriver à préparer *très-économiquement* les bois de manière à leur assurer une longue durée.

Depuis plusieurs années, on a introduit un perfectionnement notable dans l'établissement de la voie.

On fixe chaque rail au rail suivant au moyen d'*éclisses;* ce sont de petites bandes de fer réunies par des boulons qui traversent le rail dans toute son épaisseur. On obtient ainsi un *joint* plus parfait que par l'emploi d'un simple coussinet; les deux bouts de rails réunis par les éclisses sont maintenus constamment à la même hauteur et ne présentent pas ces inégalités qui produisent des secousses et détériorent le matériel roulant.

On a récemment transformé l'éclisse en un *coussinet-éclisse* dont le nom indique suffisamment la forme et l'objet.

Il arrive fréquemment que deux voies de fer se croisent sous un angle quelconque. Il faut que chacune de ces voies ne gêne en aucune façon la circulation sur l'autre voie.

On a résolu fort simplement ce problème en interrompant les rails compris dans l'intérieur du croisement et en plaçant en regard des interruptions des contre-rails destinés à maintenir les rebords des roues, et par conséquent à empêcher le déraillement (fig. 3).

Souvent une voie ferrée se bifurque, et l'on doit pouvoir faire passer à volonté un train sur l'une ou sur l'autre des deux voies. On y parvient au moyen de rails mobiles qu'on désigne sous le nom d'*aiguilles* (fig. 4 et 5).

Les aiguilles sont reliées par deux tiges de fer qui maintiennent leur écartement invariable; elles peuvent se déplacer en tournant autour de leurs extrémités : l'une quitte le rail contre lequel elle était appliquée, l'autre vient au contraire contre le rail voisin, de sorte que les deux aiguilles peuvent prendre, soit la position indiquée par la figure 4, soit la position marquée par les lignes ponctuées.

On donne à volonté l'une ou l'autre de ces deux positions aux aiguilles en agissant sur un levier représenté figure 5. C'est l'*aiguilleur* qui est chargé de ce soin. On prend pour aiguilleurs les hommes les plus sûrs, car une fausse manœuvre des aiguilles peut exposer la vie de centaines de voyageurs en faisant passer un train sur une voie encombrée.

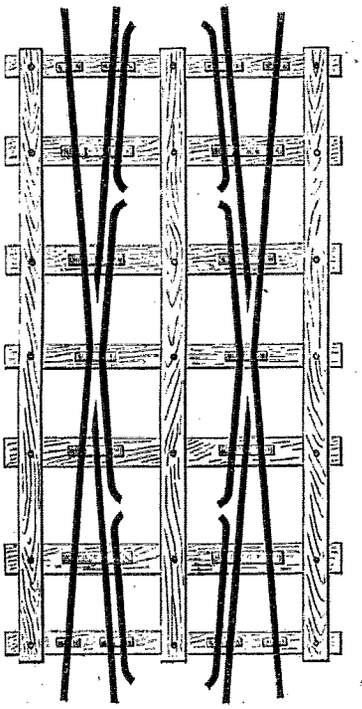


Fig. 3. Croisement de voie simple.

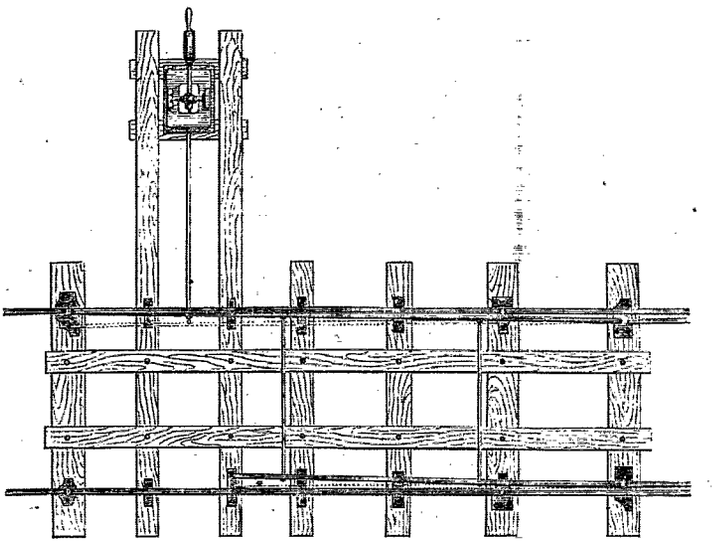


Fig. 4. Aiguilles simples; plan horizontal.

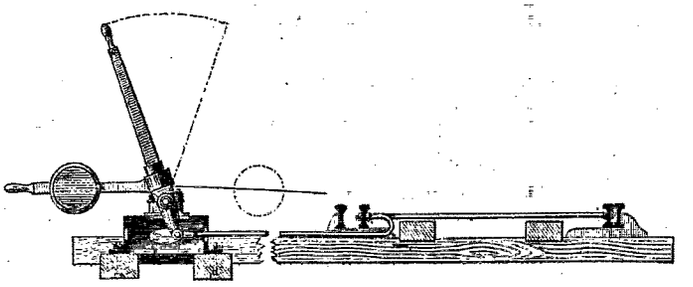


Fig. 5. Aiguilles simples; coupe verticale, pour faire comprendre la manœuvre.

Le levier qui sert à manœuvrer les aiguilles est maintenu en place par un contre-poids. Si un train lancé sur une des deux voies qui viennent se réunir par les aiguilles trouve les aiguilles *fermées devant lui*, les rebords des roues pénètrent entre le rail et l'aiguille, le contre-poids cède à la pression exercée contre l'aiguille, l'*aiguille s'ouvre*, et le train continue sa route sans dérailler, absolument comme si l'aiguille n'existait pas.

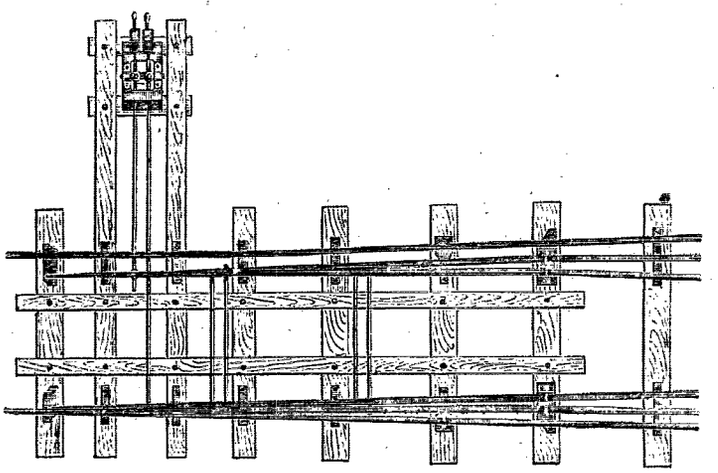


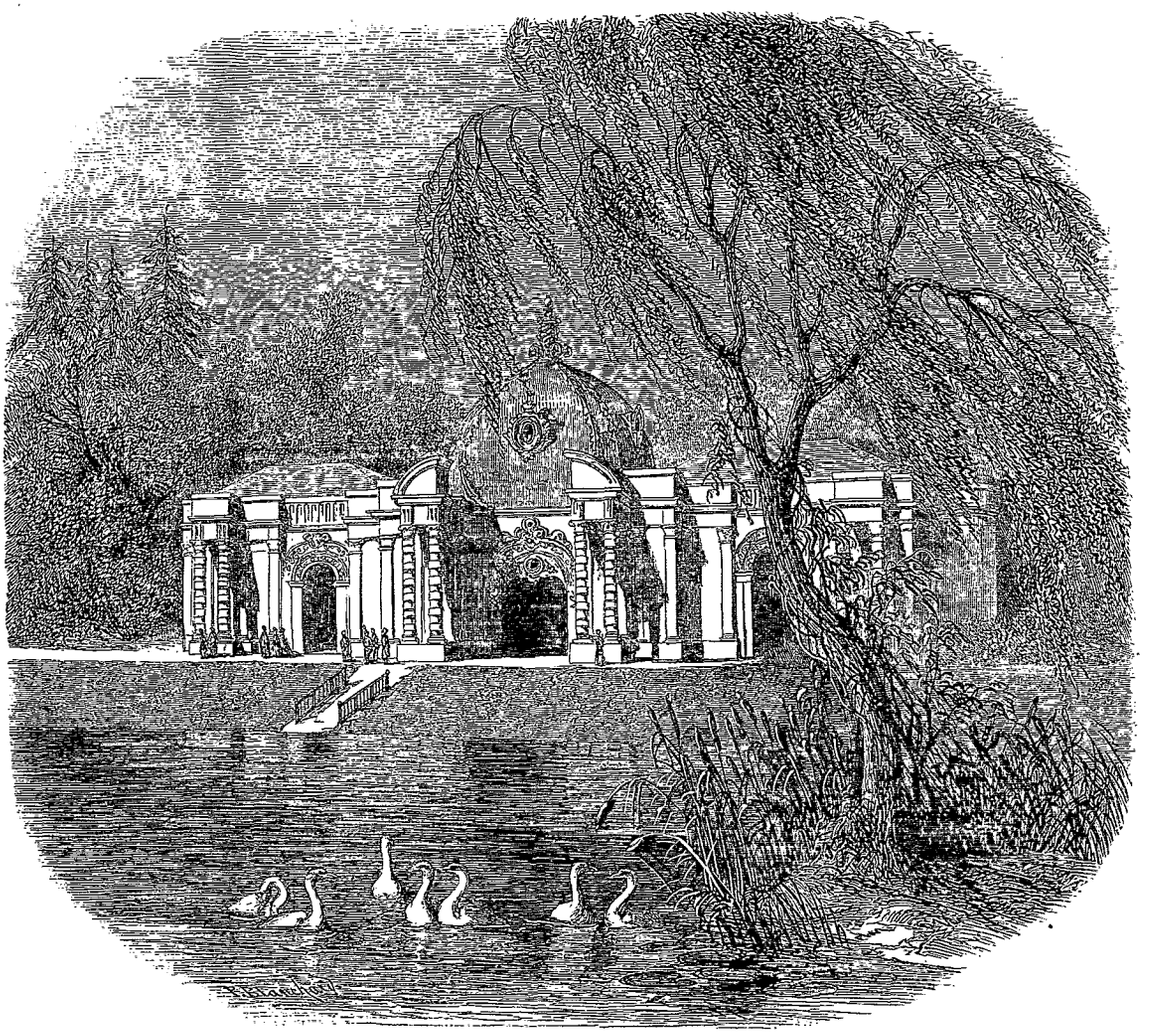
Fig. 6. Aiguilles doubles pour croisement triple.

La figure 6 représente des aiguilles doubles employées pour un croisement triple ou plus exactement pour une voie *trifurquée*. Il suffit d'examiner attentivement la figure pour en comprendre le jeu.

La suite à une prochaine livraison.

RÉSIDENCE IMPÉRIALE DE TZARSKOÉ-SELO.

(Voy. tome XXVIII, 1860, p. 297.)



Le Kiosque de Catherine II à Tzarskoé-Selo. — Dessin de Ph. Blanchard.

La résidence impériale de Tzarskoé-Selo (le Bourg du Tzar), est située à vingt-deux verstes environ de Saint-Pétersbourg, sur une éminence peu élevée qui domine la vaste plaine d'alluvion formée par la Néva; un chemin de fer la met en communication avec la capitale.

La ville (car on ne peut plus lui donner le nom de bourg) est, comme toutes les villes nouvelles de Russie, vaste et bien percée; de coquettes maisons de campagne, ornées de fleurs pendant la saison d'été, bordent ses rues larges et bien alignées; l'église principale, avec ses cinq coupoles dorées, placée au milieu d'un quinconce de tilleuls, annonce au loin l'importance de cette cité, qui doit toute son animation à la fréquence des séjours de la cour impériale.

Catherine II en avait fait son séjour de prédilection. C'était alors le règne des festons et des astragales, de cette architecture d'un goût contesté à laquelle Louis XV et Mme de Pompadour ont laissé leur nom, mais à qui cependant on ne peut refuser une certaine grâce et de l'invention dans le détail. Le palais de Tzarskoé-Selo, dû à l'architecte Forster, est peut-être l'expression la plus complète de l'architecture de cette époque; la façade, vaste et de belles proportions, est entourée d'un hémicycle renfermant d'immenses dépendances; de nombreux logements forment une cour d'honneur en rapport avec la splendeur du palais; la décoration extérieure est riche et mouvementée; l'ornementation, qui jadis, par excès de recherche, était entièrement dorée, a été, sous le règne de l'empereur Nicolas Ier, recouverte d'une couche de bronze. Peut-être l'aspect général du monument avait-il plus d'originalité, alors que sous ce ciel doux du Nord il attirait de loin les regards sur ses murs blancs constellés de paillettes d'or et que surmontait un toit peint en vert, clair et de ton brillant.

L'intérieur du palais témoigne également de la richesse des souverains de la Russie; ce serait une longue nomenclature que celle des œuvres d'art qu'il renferme; la plume richement colorée d'un écrivain français, M. Théophile Gautier, les fera bientôt connaître à tous ceux qui s'intéressent aux arts.

Le parc, couvert de beaux ombrages, entouré de vertes prairies, de bois d'essences variées, arrosé par de nombreux canaux serpentant en rivières ou s'élargissant en lacs, est planté sur un terrain un peu accidenté qui contraste avec la vue des plaines unies des environs de Saint-Pétersbourg. Ses allées sinueuses, entretenues incessamment avec une minutieuse propreté, ménagent à chaque pas une surprise au promeneur. Là, c'est une colonne monu-

mentale; ici, les ruines d'une église gothique; plus loin, un théâtre; au détour d'une allée, on rencontre un obélisque au pied duquel sont enterrés quelques-uns des chiens favoris de la Sémiramis du Nord, et sur la pierre funéraire de l'un d'eux on peut lire les vers agréables que M. le comte de Ségur a consacrés à sa mémoire. Citons encore l'arsenal fondé par l'empereur Nicolas Ier, près duquel pâliraient l'Armeria de Madrid et la salle des Armures de Malte, tant sont nombreuses et riches les armes qui y sont renfermées. Dans ce recueil, on a déjà représenté l'Hospice de la vieillesse destiné aux chevaux qui ont été montés par les souverains de la Russie (1). Il faudrait décrire aussi le palais bâti pour l'impératrice, mère de l'empereur Alexandre II; le village chinois, *Kitaïskaya-Derevna*, groupe de maisons dont la vue fait songer aux temples bouddhiques, et qui servent de résidence aux personnages les plus haut placés de la cour; et le bâtiment de l'Amirauté. Mais nous devons nous borner, et parler ici avec quelques détails du kiosque représenté par notre gravure.

A peu de distance du palais, dans le fond de la vallée, on a creusé un vaste lac. Sur l'eau limpide, une flottille en miniature sert à initier au rude métier de la mer les jeunes fils de l'empereur; au bord, on remarque un bâtiment sombre d'apparence, c'est l'Amirauté. Là, sous des cales couvertes, sont rangés tous les genres connus d'embarcations, depuis la pirogue de Malaisie jusqu'à la gondole vénitienne. Plus loin, on remarque un charmant petit monument construit par M. Monighetti, architecte actuel de Tzarskoé-Selo. C'est un bain turc qui reflète sa délicate construction dans les eaux pures du lac. L'intérieur en a été rapporté d'Andrinople lors de la guerre, heureuse pour la Russie, qui se termina par le traité signé dans cette ville. Si l'on porte la vue sur l'autre rive, on voit le palais dominant de sa masse imposante la verte ceinture qui l'entoure, et au bas d'une longue allée de sycomores et de sapins, près du rivage, un kiosque coquet et élégant opposant sur le vert foncé de la végétation sa blonde silhouette. Ce kiosque est un de ces monuments comme il s'en trouve dans tout jardin anglais, il n'a aucune destination; mais on peut le considérer comme le type complet de ce que le siècle dernier a laissé en architecture de plus fin et de plus recherché dans les détails.

Le parc et les jardins de Tzarskoé-Selo se joignent sans interruption avec ceux de Pavloskij, résidence du grand-duc Constantin. Là, le terrain est encore plus accidenté, la végétation peut-être plus puissante, les eaux sont plus abondantes, et lorsque, entraîné dans un léger drajsky, on parcourt ces deux fraîches oasis par un beau jour d'été, il est impossible de se figurer que l'on touche à la limite du soixantième degré de latitude.

INFLUENCE DU TABAC.

Le principe contenu dans le tabac, la nicotine, étant un des poisons les plus énergiques que l'on connaisse, on ne saurait nier que l'usage excessif de ce narcotique ne puisse avoir des dangers. Fumer est nuisible aux adultes, qui n'ont pas atteint tout leur développement, et, à plus forte raison, aux enfants. Les jeunes fumeurs sont en général pâles et maigres, et les fonctions de la nutrition ne s'exercent pas chez eux dans la plénitude de leurs effets. Cela suffit pour nous montrer l'influence fatale que pourrait avoir sur la génération un goût trop précoce pour la pipe et le cigare, goût que la mode a produit, que l'oisiveté entretient, et que la régie se garde bien de combattre. (2)

(1) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 297.
(2) Alfred Maury.

ÉVASION DU COMTE LAVALLETTE.

(1815.)

Marie Chamans de Lavallette, né en 1769, fit des études médiocres, commença la théologie, puis le droit; il prit, comme défenseur du trône, une part obscure aux troubles révolutionnaires. C'était un homme intelligent qui ne trouvait pas sa voie. Enrôlé dans la légion des Alpes, destitué au 13 vendémiaire, il fut replacé par Bonaparte, qui le distingua dans les guerres d'Italie et le nomma capitaine après Arcole. Courageux sur le champ de bataille, il avait moins d'aptitude à l'art militaire qu'aux missions diplomatiques. Bonaparte l'envoya à Paris étudier la situation lors du 18 fructidor, à Gênes demander une réparation au sénat, et se servit de lui à Rastadt; avant de l'emmener en Égypte, et pour le récompenser, il se mit en tête de le marier à Mlle de Beauharnais, nièce de Joséphine; se doutait-il du trésor qu'il donnait à son aide de camp? Mais laissons parler Lavallette. « — Je ne peux vous faire chef d'escadron, me dit-il, il faut donc que je vous marie; je veux vous faire épouser Émilie de Beauharnais; elle est très-belle et très-bien élevée; la connaissez-vous? — Je l'ai vue deux fois. Mais, mon général, je suis sans fortune, nous allons en Afrique, et je pourrais bien y être tué; que deviendra la pauvre veuve? — Être tué, cela est possible; alors elle sera veuve d'un défenseur de la patrie; elle aura une pension et pourra s'établir avantageusement. Maintenant, fille d'un émigré, personne ne veut d'elle; ma femme ne peut la conduire dans le monde. La pauvre enfant est digne d'un meilleur sort. Il faut que cette affaire soit terminée promptement. Causez ce soir avec Mme Bonaparte; la mère a donné son consentement; dans huit jours la noce, et vous viendrez me joindre à Toulon le 29. (Il me parlait ainsi le 9.) Vous ne serez point tué, et dans deux ans vous la retrouverez. Allons, c'est une affaire arrangée; dites au cocher de retourner à la maison. » Lavallette fut conduit à sa fiancée; il ne cacha pas que la bienveillance du général était toute sa fortune, et fut agréé avec joie. Dix-huit mois après, revenu d'Égypte, il fut envoyé en Allemagne et y conduisit sa femme. « Elle eut, dit-il, l'honneur de détruire tous les préjugés extravagants qu'on avait contre les dames françaises, et de rendre peut-être les Allemands très-exigeants pour celles qui vinrent après elle. » Quelques années après, elle fut nommée dame d'atours de l'impératrice sa tante; Lavallette devint directeur général des postes, comte, et conseiller d'État. Il exerça sa charge avec zèle et modestie.

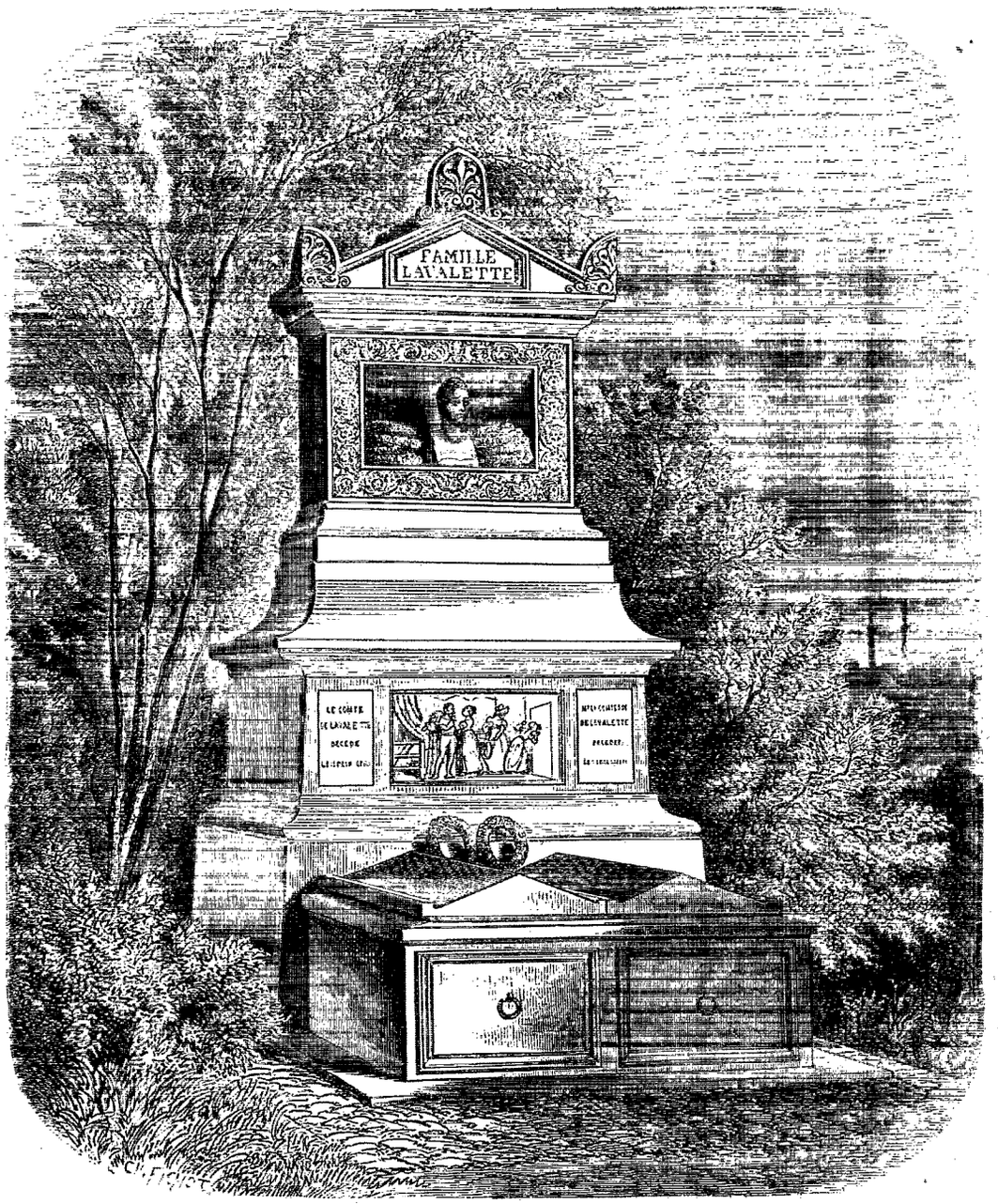
Rendu à la vie privée en 1814, il épiait avec espoir toutes les fautes du nouveau gouvernement, tous les signes qui annonçaient le retour de l'empereur. A la nouvelle du débarquement de Napoléon, il se cacha de peur d'être inquiété par Bourrienne, alors préfet de police. Le 20 mars au matin, lorsque le départ de Louis XVIII fut connu, il eut l'idée d'aller s'informer à l'hôtel des postes. « Bien qu'il fût seul et que, simple curieux, il se contentât d'interroger quelques employés, M. Ferrand, directeur général, lui fit dire qu'il allait lui céder la place. Le comte répondit qu'il n'était pas venu la prendre et qu'il se retirait. M. Ferrand se récria : il y avait de la cruauté, disait-il, à l'obliger de rester un instant de plus. Dans le trouble où la peur jetait son esprit, M. Ferrand ne se bornait pas à vouloir s'éloigner sur le champ, il sollicitait de la courtoisie de son prédécesseur un permis de poste qui lui fournît le moyen de se rendre au plus vite, non pas auprès de ses maîtres qu'il avait cruellement compromis, mais dans une terre qu'il possédait aux environs d'Orléans. Vainement M. Lavallette fit observer qu'il était sans autorité et sans

titre, et que M. Ferrand pouvait et devait se délivrer à lui-même le permis, il ne sut pas résister aux instances de la famille de ce fonctionnaire. En donnant sa signature qu'on lui demandait, il écrivait, comme on le verra, son arrêt de mort. » (Vaulabelle.) Lavallette se trouva entraîné à reprendre peu à peu ses anciennes fonctions; c'est ainsi, et à tort, qu'il arrêta le départ du *Moniteur* qui contenait une insignifiante proclamation du roi. L'empereur, jaloux de son autorité, blâmait toute initiative; il eut quelques propos aigres-doux pour son fidèle parent, le traita en souriant de conspirateur; et comme il donnait à expédier des brevets à ses nouveaux ministres, il fit cette plaisanterie : « Quant à Lavallette, il n'en a pas besoin; il a conquis les postes. » La mauvaise humeur de Napoléon avait d'ailleurs été de courte durée, et Lavallette eût pu être ministre de l'intérieur s'il n'avait préféré des fonctions qui lui étaient familières.

En 1815, après l'arrivée des alliés, une prompte fuite eût été prudente; « c'était l'avis de Fouché, mais il se gardait bien d'offrir un passe-port. » Lavallette, sûr de son innocence, ne voulut pas quitter sa femme qui était enceinte de cinq mois. Le 18 juillet, il fut arrêté. Parmi les gens qui se trouvaient dans le greffe de la prison, il reconnut un ancien secrétaire de Rovigo, et déjà il lui exprimait sa compassion, lorsque cet homme, se détournant de lui : « Conduisez monsieur au n° 17 », et il disparut. « Voilà un homme qui a bien lestement retourné son habit », pensa le prisonnier. Transféré le 24 juillet à la Conciergerie, il demeura au secret durant six semaines, soutenu seulement par la pensée de l'empereur à Sainte-Hélène. « Mon nom et ma destinée, dit-il, étaient liés à son nom immortel; j'aurais eu honte de me plaindre devant une telle infortune. » Il écoutait parfois une flûte qui jouait au-dessus de lui un air de valse qu'il n'entendit qu'une fois depuis, en Bavière. C'était le passe-temps de Ney. Plus tard, quand le secret fut moins rigoureux, il échangea quelques paroles avec le maréchal. « Labédoyère y a passé, lui dit Ney un jour; puis ce sera vous, mon cher Lavallette, et moi ensuite. » Cependant le procès s'instruisait; Lavallette était accusé d'avoir correspondu onze mois avec l'île d'Elbe et d'avoir chassé M. Ferrand de la poste. Ni l'un ni l'autre n'était vrai; Tripier, son avocat, croyait seulement à un emprisonnement de cinq ans pour usurpation de pouvoir. Ses amis, MM. de la Rochefoucauld, de Vandeul, Briqueville, Franck O'Gaerty, de Fidières, Tascher de Sainte-Rose, le voyaient souvent et lui promettaient une heureuse issue. Mais la perte d'un fils nouveau-né, l'altération de la santé de sa femme, l'amenaient parfois à de tristes pressentiments. On lui communiqua la liste des jurés; il n'en connaissait aucun, et son instinct le servit mal; il ne récusa pas M. H... de V... qu'il avait connu maître de requêtes au conseil d'État. Ce fut son plus dur accusateur; M. Jurien, royaliste qu'il avait accepté avec répugnance, plaida au contraire pour lui avec chaleur. « Enfin, vers six heures du soir (c'est Lavallette qui parle), la manière de poser les questions fut débattue entre l'avocat du roi et le mien. Celui-ci demandait qu'elles fussent ainsi posées : 1° L'accusé est-il coupable de conspiration? 2° Est-il coupable d'usurpation de pouvoir? Il était clair que je n'étais pour rien dans la conspiration, puisque cette question avait été abandonnée même au commencement des débats, et les jurés auraient prononcé mon absolution. Restait la seconde sur laquelle j'allais être condamné. Mais la peine de mort était écartée. En séparant le complot de l'usurpation, les jurés me sauvaient; c'est ce que ne voulait pas le gouvernement; c'était la mort qu'il demandait, et voici le moyen infâme dont il se servit pour entraîner la majorité : — Après un grand acte de justice, avait-on dit en secret aux jurés (c'était la condamnation de Ney), il importe beaucoup que le roi puisse faire un grand acte de clémence. La politique et l'intérêt du monarque le veulent ainsi. Prononcez donc la peine capitale contre le prévenu. La vie lui sera conservée, la justice sera satisfaite, la société vengée, et la bonté du roi brillera dans tout son éclat. — Ainsi les deux questions furent réunies en une et livrées à la conscience et à la timidité des jurés. » Lavallette resta seul deux mortelles heures, et ce ne fut qu'à minuit passé qu'on vint le chercher pour entendre l'arrêt; il s'assit, considérant les gendarmes, et lut sur leurs visages la sentence de mort. M. Jurien se couvrait la figure avec son mouchoir. Seul, M. H..., président du jury, qui avait obtenu huit voix contre quatre, paraissait satisfait. Enfin, la peine capitale fut prononcée par le président. Lavallette était calme; en rentrant au cachot, il dit au concierge, qui le questionnait : « Tout est fini »; et « cet homme recula comme si on lui eût donné un violent coup dans l'estomac. » Quant au condamné, après un moment d'exaltation, il s'endormit profondément.

Ses amis ne l'abandonnèrent pas. Suivant le conseil de la princesse de Vaudemont, sa femme écrivit au duc de Duras pour obtenir une audience royale : contre toute attente (MM^mes^ Labédoyère et Ney avaient été refusées), la permission de se présenter au château fut apportée. Mais Louis XVIII ne se laissa pas toucher : « Madame, dit-il, je vous ai reçue *d'abord* pour vous donner une marque de mon intérêt. » Il ne prononça pas un mot de plus. Cependant, Lavallette, qui avait en vain demandé à Clarke le triste honneur d'être fusillé, essayait de s'aguerrir contre le supplice; il s'en faisait énumérer par le geôlier tous les détails, tous les apprêts. A force de s'obstiner à revenir sans cesse sur cette situation, il obtint enfin ce qu'il désirait tant, un calme qui étonnait ses gardiens. Malgré six moyens de cassation, son pourvoi fut rejeté; c'était le moment de redoubler d'efforts. M^me^ de Lavallette fut partout rebutée. Raguse, ancien ami de son mari, la conduisit dans une galerie où devait passer le roi et l'y maintint malgré les huissiers; il y gagna une longue disgrâce, et la pauvre femme n'obtint du roi que ces mots : « Je ne puis faire autre chose que mon devoir. » La duchesse d'Angoulême la laissa dans la rue à sa porte. La veille de l'exécution (20 décembre), M^me^ de Lavallette, qui ne quittait plus guère son mari, lui dit : « Il paraît trop certain que nous n'avons plus rien à espérer. Il faut donc, mon ami, prendre un parti : à huit heures, vous sortirez couvert de mes vêtements; vous monterez dans ma chaise à porteurs, qui vous conduira jusqu'à un cabriolet que M. Baudus vous tiendra prêt... Point d'objections; je meurs si vous mourez. » Lavallette hésita longtemps; il proposait d'offrir cent mille francs au concierge; enfin, il consentit et passa derrière un paravent pour revêtir le déguisement que sa femme lui apportait. Il sortit avec sa fille, traversa le greffe la tête baissée, comme absorbé dans sa douleur, ne répondit pas au geôlier, qui s'étonnait de voir partir sitôt les visiteuses, monta un escalier, atteignit la chaise; les porteurs manquaient, et une sentinelle était à six pas. Des hommes vinrent; on se mit en marche. Enfin, un cabriolet, conduit par un ami, le conduisit au ministère des affaires étrangères; il ne pouvait trouver de retraite plus sûre. De sa chambre, où il était entouré de soins par la famille Bresson, il entendait crier dans la rue les peines édictées contre les fauteurs de son évasion. Qu'était devenue sa courageuse femme? Maltraitée par les guichetiers, enfermée dans le cachot de Ney, menacée par le juge qui l'interrogea, elle perdait à peu près la raison pour douze années entières. Lavallette ignora longtemps ces malheurs. Sa fille fut obligée de sortir du couvent où elle était.

La police faisait d'actives recherches; elle n'ignorait pas que le condamné était encore à Paris. Vainement le général Excelmans, proscrit et réfugié à Bruxelles, écrivait-il à sa femme en confidence qu'il venait de souper avec Lavallette; les terroristes royaux ne se laissaient pas dépister. Ils allaient mettre la main sur leur proie si elle ne trouvait pas un plus lointain asile. Plusieurs projets échouèrent. Le dix-huitième jour seulement de sa retraite chez les Bresson, M. Baudus lui annonça que deux Anglais s'offraient à le sauver : c'étaient M. Bruce et le général Wilson, qui avaient déjà tenté de sauver Ney. Deux jours après, il se transporta en cabriolet rue du Helder, dans la maison même de son juge d'instruction, passa la nuit avec le capitaine Hutchinson, qui était dans le secret, et le lendemain matin, à huit heures précises, vêtu en colonel anglais, muni d'un passe-port au nom de Lossack, il



Tombeau du comte Lavallette. — Dessin de Fichot, d'après le monument, au cimetière du Père-Lachaise.

monta en voiture découverte avec le général. Hutchinson, à cheval à côté d'eux, sut détourner adroitement l'attention de plusieurs officiers anglais, qui s'étonnaient de ne pas reconnaître leur faux compatriote. Lavallette ne respira librement qu'à quelque distance de Valenciennes, lorsqu'il mit le pied sur le territoire belge. Il quitta le généreux Wilson à Mons et gagna Worms. Là, il apprit par les journaux que sa femme était restée à la Conciergerie et que ses libérateurs anglais étaient arrêtés. Par Manheim, Stuttgardt, Ulm, il atteignit Munich où il n'avait que peu à craindre. Le roi de Bavière et les cousins de Mme de Lavallette, le prince Eugène et la duchesse de Saint-Leu (la reine Hortense), lui trouvèrent des asiles sûrs. Il ne rentra en France, après six ans d'exil, que pour déplorer la maladie de sa noble femme (1822). Louis XVIII, assez vengé d'un homme qui ne lui avait jamais fait de mal, dit alors : « Mme de Lavallette est la seule qui ait fait son devoir. »

Lavallette mourut en 1830, laissant deux volumes de

Bas-relief du tombeau du comte Lavalette, au cimetière du Père-Lachaise.

Mémoires intéressants auxquels nous avons emprunté ce que nous avons dit. Sa famille lui éleva le tombeau dont la copie accompagne ces lignes.

GREUZE.

Dans l'histoire de la peinture, on citerait peu de noms aussi populaires que celui de Greuze. C'est que peu de peintres ont possédé d'une manière aussi séduisante celles des qualités d'artiste que le commun des hommes comprend le plus ordinairement. Pour être charmé par ses œuvres, il n'est besoin ni d'études spéciales, ni d'érudition, ni de cette haute culture de l'esprit nécessaire pour comprendre les beautés de composition et de style, en un mot tout ce qui provient d'un raffinement de l'intelligence. Greuze a peint ce qu'il y a de plus charmant dans la nature : les jeunes femmes et les enfants. Il les a peints avec

Musée de Montpellier. — Peintures de Greuze. — Dessins de Salières.

leur costume français, avec leurs fraîches couleurs, dans les positions et les sentiments de la vie réelle et commune ; il a peint les choses et l'humanité telles que le monde les voit, et l'imitation étant considérée par la majorité comme

le but de l'art, Greuze a été considéré comme un des artistes qui ont le mieux atteint le but. Il y a bien certainement de grands peintres, comme de grands musiciens et de grands poëtes, et des plus illustres, qui ne sont admirés que sur parole. Ainsi tout le monde honore les noms de Michel-Ange, d'Albert Durer, de Palestrina, de Bach, de Virgile ou de Dante, le plus souvent sans les connaître et sans pouvoir les apprécier; mais Greuze et les artistes de son genre et de sa valeur relative sont aimés par conviction. Leurs œuvres reproduites par la gravure se répandent rapidement par milliers. On compte un nombre considérable d'habitations bourgeoises dont *l'Accordée de village, la Lecture de la Bible, la Malédiction paternelle, la Cruche cassée*, etc., décorent les salons.

La valeur et le succès des œuvres font toujours vivement désirer de connaître l'homme; de savoir par quelles études, sous quelle direction il a passé, dans quelles circonstances son talent s'est produit (1). Greuze n'eut point de maître et ne fréquenta point d'atelier. Il fut, écrit un de ses biographes, de cette heureuse famille de talents qui se lèvent tout d'un coup dans toute leur gloire et qui n'ont point d'aurore. Il était doué d'un de ces instincts prononcés qui font deviner les théories et les principes acquis par une longue expérience, et transmis des maîtres aux élèves. Du reste, pour ne reproduire sur la toile à peu près rien de plus que ce qui est vu et senti de tout le monde, il n'avait guère besoin d'études préliminaires des œuvres de l'antiquité et de la renaissance, et son talent y a gagné en vérité comme en sincérité.

Greuze était né en 1724, à Tournus, et il est mort à Paris, en 1805. Voici les particularités les plus intéressantes de sa vie, qui a été écrite par plusieurs bilographes Peignant les femmes, il aimait et devait forcément aimer leur société. Pour Greuze plus que pour tout autre, l'observation de la belle nature vivante valait mieux que la contemplation des tableaux, même de ceux des plus grands maîtres. La nature est, en effet, pour qui sait l'observer, le premier de tous les maîtres, et elle est la source la plus intarissable d'idées et de sujets. Friand de la louange, surtout de celle des femmes, il la prodiguait lui-même tout le premier avec une chaleur affectueuse et une délicatesse d'artiste qui semblait toujours adresser à l'art ce qui était destiné au modèle. Greuze parlait bien, avec enthousiasme, notamment de la peinture et de lui-même; plein de son mérite, il se faisait des envieux et des ennemis par sa naïveté peu discrète. « Il est un peu vain, notre peintre! s'écrie Diderot; mais sa vanité est celle d'un enfant... Je crains bien, lorsqu'il deviendra modeste, qu'il n'ait raison de l'être. Nos qualités tiennent souvent de près à nos défauts : la plupart des honnêtes femmes ont de l'humeur, et les grands artistes ont un petit coup de hache à la tête. »

Un jour, Greuze se plaignait de manquer d'ouvrage. « C'est que vous avez des ennemis, lui dit Joseph Vernet, et parmi ces ennemis, il y en a un qui a l'air de vous aimer à la folie et qui vous perdra. — Qui est cet ennemi? demanda Greuze. — C'est vous, répondit Vernet. »

Quoique par la vente de ses ouvrages notre peintre eût obtenu les moyens de passer sa vieillesse dans une aisance suffisante, il connut la misère à cette époque de sa vie. Il avait éprouvé des faillites.

On a conservé, comme témoignage des besoins qu'il éprouvait, la lettre suivante, écrite à un ministre qui lui avait commandé un tableau :

« Le tableau que je fais pour le gouvernement est à » moitié fini. La situation dans laquelle je me trouve me » force de vous prier de donner des ordres pour que je » touche encore un à-compte pour que je puisse le ter- » miner. J'ai eu l'honneur de vous faire part de tous mes » malheurs; j'ai tout perdu, or (*sic*) le talent et le courage. » j'ai soixante et quinze ans, pas un seul ouvrage de » commande. De ma vie je n'ai eu un moment aussi pé- » nible à passer. Vous avez le cœur bon, je me flatte que » vous aurez égard à mes peines le plus tôt possible, car » il y a urgence. Salut et respect. »

GREUZE.

Ce 28 Pluviôse an 9.

« Greuze, rue des Orties, gallerie du Louvre, n° 11. »

Il mourut quatre ans après. Le *Moniteur* du temps mentionna un épisode touchant de ses funérailles, qui eurent lieu avec une grande simplicité. Au moment où le corps allait être enlevé de l'église pour être placé sur le char funéraire, une jeune personne dont on pouvait remarquer l'émotion et les larmes à travers le voile dont son visage était couvert, s'approchant du cercueil, y plaça un bouquet d'immortelles et se retira au fond de l'église pour y continuer ses prières. Les tiges de ce bouquet étaient réunies par un papier ployé sur lequel se trouvaient ces mots : « Ces fleurs, offertes par la plus reconnaissante de ses élèves, sont l'emblème de sa gloire. » Il était juste, disait le narrateur, qu'une femme, au nom de toutes, vînt porter ce tribut d'admiration sur la tombe de l'artiste célèbre qui leur avait spécialement consacré ses travaux et son génie. Cette jeune personne était Mlle Mayer, l'amie du célèbre peintre Prud'hon (1), celle dont la vie finit si déplorablement.

De nos jours, les œuvres de Greuze ont été en vogue. On a beaucoup recherché et chèrement payé ses peintures originales.

Le Musée du Louvre en renferme neuf, et des plus importantes, et celui de Montpellier en contient onze de tout genre et de diverse importance; c'est dans cette dernière collection que sont prises les deux têtes dont nous publions aujourd'hui les dessins.

FÉLICITATIONS A UN MOURANT.

Nous extrayons le fragment suivant de la correspondance de Jean d'Avila, un des théologiens les plus célèbres de l'Espagne au seizième siècle. C'est simple et fort digne à tous égards de servir de leçon : féliciter un homme de ce qu'il va mourir n'est pas chose commune.

« Encore que l'on dise ici que vous êtes près de passer dans la terre des vivants, et qu'ainsi j'aie regret de voir que lorsque cette lettre arrivera au lieu de votre résidence vous jouirez déjà de la félicité de cette autre vie promise par Jésus-Christ à ses élus, je ne saurais cependant résister au désir de vous écrire pour me féliciter avec vous de votre arrivée dans la céleste Jérusalem. Allez donc, à la bonne heure, voir et posséder à jamais le souverain bien; allez vous reposer dans le sein de ce Père céleste qui reçoit avec tant de bonté, entre ses bras et dans sa gloire, ceux qu'il a nourris ici-bas de ses grâces et corrigés par ses salutaires châtiments. C'est à présent que vous allez connaître le prix de la faveur qu'il vous a faite en vous appelant à la vie religieuse et en vous donnant assez de force pour mépriser les vanités du monde. Quelle récompense va être la vôtre maintenant que vous allez passer de la religion dans le ciel et de la vie dans la gloire! Béni soyez donc, mon Dieu, de traiter de la sorte des vers de terre et de tirer les pauvres gens de leur poussière pour

(1) Voy. la Table des vingt premières années.

(1) Voy., sur Prud'hon, t. XXV, 1857, p. 148.

les faire siéger ainsi avec les princes! Heureuse cette fin corporelle qui nous élève parmi les esprits bienheureux qui jouissent sans cesse de la présence de votre souveraine majesté! »

GUEVER,

ARCHITECTE ARABE.

Guever a bâti la tour charmante d'Hassan à Rabat, qui sert de fanal sur l'un des points dangereux du Maroc. Cette tour est en tout pareille à la fameuse Giralda de Séville (voy. t. XVIII, p. 209) et à celle du Maroc. C'est le même architecte qui les a construites. Guever était né à Séville, et il vivait encore à la fin du douzième siècle, vers 1197. Cet artiste musulman d'un goût si délicat ne négligeait rien de ce qui peut concourir à la solidité. La tour d'Hassan, située à deux milles environ de la ville de Rabat, n'a pas moins de 65 ou de 70 mètres de hauteur, et elle subsiste dans son intégrité, quoiqu'elle soit « entièrement abandonnée aux ravages des animaux qui y ont leurs nids ou leurs repaires. » Bâtie sur une hauteur, au bord de la rivière, on la voit de fort loin. Ces curieux détails nous sont donnés par l'Histoire des souverains du Maghreb; ce livre expose les événements qui ont eu lieu dans le Maroc durant plus de cinq cents ans (1).

MONSTRELET ET SON HISTOIRE.

Enguerrand de Monstrelet naquit dans le comté de Boulenois, vers la fin du quatorzième siècle. « Issu de noble génération », il pouvait prétendre à quelque emploi guerrier dans ce temps de désordre et de pillage où la sécurité résidait dans une forte armure et l'honneur dans une lourde épée. Au moins était-il prudent de baiser la terre devant les porteurs de casque ou d'amuser les grands dans leurs loisirs, comme David endormant Saül avec sa harpe. Ils ne se doutaient guère, ces puissants, que les musiciens, les ménestrels, les chroniqueurs et autres minces personnes les détrôneraient un jour, et qu'un livre, l'écrit d'un pauvre clerc, serait plus considéré qu'une bataille. Affables par vanité, ils faisaient accueil à Froissard, poëte et narrateur chevaleresque, naïf admirateur de leurs brutales magnificences; ils crurent même de leur dignité de mener partout avec eux des historiographes pour consigner leurs hauts faits et ce que l'on pourrait appeler souvent leurs crimes : au cœur de ces hardis compagnons la vapeur du sang versé engourdissait le remords. Monstrelet fut probablement aux gages des ducs de Bourgogne, soit comme historien, soit comme secrétaire; il dit lui-même qu'il assista à l'entretien de Philippe le Bon avec la Pucelle; mais il paraît avoir été peu courtisan, non qu'il n'estime fort « les très-dignes et hauts faits d'armes, les inestimables et aventureux engins et subtilités de guerre dont les vaillants hommes d'armes ont usé... les journées et entreprises assignées, corps contre corps, plusieurs contre un, ou puissance contre autre. » Il raconte au long les défis du comte de Saint-Pol au roi d'Angleterre, les duels et les batailles; mais il est fort impartial et semble aussi explicite sur les trahisons des ducs de Bourgogne que sur les atrocités des Armagnacs. Il ne tient à la noblesse que par sa naissance; de sa personne il aime le calme de l'existence bourgeoise, de la famille. Il vécut, il écrivit à Cambrai, « noble cité séant en l'empire d'Allemagne », entre sa femme et ses enfants, pourvu de fonctions pacifiques. Bailli de sa ville, il exerça sans doute sa charge avec la mansuétude des baillis d'opéra-comique. Ce qui l'occupait le plus, c'était de composer l'histoire de son temps; mais laissons-le nous dire, en élaguant quelques longueurs, sa vocation et le soin qu'il prenait de la vérité : « Dès ma jeunesse et que je me suis connu, j'ai été enclin à ouïr telles histoires et y ai pris très-volontiers peine et labeur, en continuant à le faire selon mon petit entendement, jusqu'au temps de mon plus mûr âge; et je me suis informé, dès les premiers points jusqu'aux derniers, tant aux nobles gens qui, pour honneur de gentillesse, ne doivent ou voudroient dire pour eux ni contre eux que vérité, et pareillement aux rois d'armes, hérauts et poursuivants de plusieurs seigneurs et pays, qui, de leur droit et office, doivent être justes et diligents enquéreurs, bien instruits et vrais relateurs. Et ainsi l'ai fait, sans favoriser à quelque partie; et pour ce que icelle besogne est de soi dangereuse et ne se peut du tout mettre au plaisir de chacun en particulière affection, je requiers instamment à toutes nobles personnes et autres qui ce présent livre liront, qu'il leur plaise moi tenir pour excusé s'ils y trouvent aucune chose qui, à leur entendement, ne soit agréable, puisque délibéré me suis d'écrire vérité, selon la relation qui faite m'en a été. » Et quelle bonne foi dans ses précautions! Quand il est étonné de trouver des rapports contradictoires de témoins oculaires, sachant qu'une bataille ne peut être jugée de l'aile droite comme de l'aile gauche ou du centre, il pèse, il examine, il attend, et ne dicte son récit qu'au bout d'un an. Il rapporte tout au long les pièces importantes qu'il a entre les mains, les plaidoiries de Jean Petit et de l'abbé de Saint-Fiacre à l'occasion du meurtre du duc d'Orléans, les bulles des papes, les lettres des soudans, etc.; mais nous parcourrons tout à l'heure son histoire.

Sa chronique commence au jour de Pâques 1400, « auquel an finit le dernier volume de ce que fit et composa, en son temps, ce prudent et renommé historien maître Jean Froissart, natif de Valenciennes en Hainaut, duquel, par ses nobles œuvres, la renommée durera fort longtemps. » Elle finit en 1444; comme il n'est mort qu'en 1453, des éditeurs ont imaginé d'y coudre un troisième livre copié dans les grandes chroniques; puis, dépassant la mesure de la vraisemblance (l'appétit vient en copiant), ils ont reproduit les chroniques de J. du Clercq, de Louis XI, de Desrey, et conduit leur compilation jusqu'aux premières années de François Ier. Monstrelet méritait plus de respect, et l'on doit remercier M. J.-A.-C. Buchon d'avoir dégagé de ces frauduleuses additions le texte d'un narrateur aussi véridique.

Les quarante-quatre premières années du quinzième siècle furent remplies par la lutte des maisons de Bourgogne et d'Orléans, et la guerre de Cent ans, deux calamités qui se combinèrent pour réduire la France à l'agonie et dont triompha la nation, la patrie personnifiée dans la Pucelle d'Orléans. Monstrelet n'a guère compris le sens des événements sinistres qui passaient devant ses yeux. Bon, mais peu enthousiaste, il se contente de plaindre ceux qui succombent sans maudire ceux qui survivent à leurs propres forfaits; tout au plus son amour-propre de bon Français se montre-t-il dans quelques phrases incidentes, quand le roi d'Angleterre écrase, par la splendeur de sa cour, le malheureux Charles VI, abandonné de ses serviteurs et livré à sa démence. Il n'en est peut-être que plus précieux à consulter; son récit lâche, terne, mais clair, est l'expression du sentiment public; heureux encore, à cet âge de décomposition où la chevalerie tournait en fanfaronnade ou en perfidie, où la lie populaire montait à la surface d'une société en fermentation, et où la bourgeoisie n'évitait même pas, dans ses humbles génuflexions,

(1) *Boudh El-Kartas*, trad. de l'arabe par E. Beaumier, agent vice-consul à Rabat et Salé, Paris, 1860, 1 vol. in-8.

le nœud du gibet ou la hache du bourreau; heureux ceux qui, hommes de stricte vertu, d'oisive bienveillance, plaignaient les opprimés et ne prenaient point de parti entre les oppresseurs! Monstrelet est bien un peu bourguignon, mais le moins possible. Il fallait concilier la véracité de l'historien et la reconnaissance du bailli nommé par Philippe le Bon. On sent, croyons-nous, quelque mauvais vouloir dans les passages qui se rapportent à Jeanne Darc. « Jeanne, dit-il, fut grande espace de temps chambrière en une hôtellerie, et étoit hardie de chevaucher chevaux et les mener boire, et aussi de faire appertises et autres habiletés que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire. » Il rapporte, sans un mot de commisération, « l'ordre de son supplice »; mais il faut comprendre que Monstrelet, dans son bon sens défiant, se soit étonné des exploits d'une femme inspirée; il a reconnu les faits, mais, ignorant la cause, il s'est abstenu de la juger. Nous lui saurons au moins gré de n'avoir pas prodigué l'injure à l'hérétique, à la sorcière digne du bûcher; nous reconnaîtrons qu'il n'a été crédule ni au mal, ni au bien.

Il est aussi explicite sur l'assassinat du duc d'Orléans,

Monstrelet. — Collection Gaignières. (Miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque de Colbert.)

en 1407, que sur le meurtre de Jean Sans-Peur, en 1419. Voici comme il raconte l'un et l'autre : « Il faisoit assez brun pour cette nuit, et lors incontinent, mus de hardie et outrageuse volonté, saillirent tous ensemble à l'encontre de lui. « A mort! à mort! » cria l'un, et il lui abattit le poing d'un coup de hache. Le duc s'écria assez haut en disant : « Je suis le duc d'Orléans! » et les dix-huit hommes, en frappant sur lui, répondirent : « C'est ce que nous » demandons »; et ils le martelèrent; avec lui fut tué un jeune écuyer qui se coucha sur lui pour le garantir; mais rien n'y fit. Les serviteurs s'enfuirent en criant : « Le » meurtre! » les autres : « Le feu! » Et ils s'en allèrent vers leur maître, le duc de Bourgogne, qui cette œuvre leur avoit fait faire et commandée. » — Avant de se rendre au pont de Montereau, Jean Sans-Peur consulta ses amis; tous étaient d'avis que le Dauphin lui tendait un piége; mais, « ne pouvant penser qu'un tel seigneur et prince, fils de roi de France et successeur de sa noble couronne, voulût faire autre chose que loyauté », il franchit les barrières et posa la main sur l'épaule de Tanneguy du Châtel, en disant : « Voici sur qui je me fie. » Quelques instants après, Tanneguy faisait un signe : « Il est temps », dit-il, et il férit le duc d'une petite hache qu'il tenoit à la main, parmi le visage, si roidement qu'il chut à genoux (le duc), et lui abattit le menton (au duc). » Toutefois, le Dauphin, retourné en son hôtel après cet homicide, se contenta d'expliquer ainsi l'aventure dans une lettre aux bonnes villes : « ... Nous répondit plusieurs folles paroles et » chercha son épée... De laquelle chose par divine pitié et » par l'aide de nos loyaux serviteurs nous avons été pré- » servés; et lui, par sa folie, mourut en la place. »

On se lasserait de lire la triste succession de trahisons et de meurtres qui remplissent l'histoire de Monstrelet, si le sombre tissu n'était parfois égayé, le récit entremêlé d'événements lointains travestis comme les sujets religieux dans les peintures du temps. Ici nous apprenons que Julien l'Apostat « se rendit à la loi des Sarrasins, considérant que par ce moyen il seroit empereur », et que « Basilius, qui est maintenant saint Basile, lors étoit très-bon homme. » Là c'est « un grand seigneur et puissant des régions de la Tartarie, nommé le grand Tamburlant », avec deux cent mille combattants et vingt-six éléphants, qui entre en la terre de Turquie appartenant au roi Basacq (Bajazet), un prince païen et un des principaux de ceux qui avaient vaincu les chrétiens à la bataille de Hongrie (Nicopolis); celui-ci « assembla bien trois cent mille combattants et seulement dix éléphants. » Seize éléphants de moins! C'est là, sans doute, la cause de sa défaite. De temps en temps passe à l'horizon Jagellon, roi de Pologne, grand vainqueur des Prussiens d'autrefois. On voyage dans une géographie aussi mouvante que les nuages du couchant, du Brandebourg à Naples, à Chypre ou au Caire. Jacques de la Marche, marié à la fameuse Jeanne II, est un moment roi, puis entre dans l'ordre de Saint-François et meurt sous la bure monastique; Lusignan, qui avait sur ses armées et ses flottes bon nombre de seigneurs français chercheurs de fortune, est battu et pris par les Sarrasins (ceux peut-être dont Julien l'Apostat avait pratiqué la religion!) « et mené au Caire devers le soudan de Babylone. » Et ce soudan écrit ainsi aux princes chrétiens : « Baldadoch, fils d'Aire, connétable de Jéricho, prévôt du paradis terrestre, neveu des dieux, roi des rois, soudan de Babylone, de Perse, de Jérusalem, de Chaldée, de Barbarie; prince d'Afrique et d'Hircanie; seigneur de Siche, des Ainces, des païens et des maritans; gardien des îles, doyen des abbayes; froisseur des heaumes, fendeur des écus, effondreur de destriers; fleur de chevalerie, sanglier de hardiesse, aigle de largesse; étendard de Mahomet; aux rois d'Allemagne, de France et d'Angleterre... salut et dilection en notre grâce. » Voilà une bouffonnerie qui ferait l'éloge de l'esprit inventif de Monstrelet; mais que deviendrait sa véracité? Il vaut mieux croire que cette lettre lui aura été traduite par quelque orientaliste du quinzième siècle.

Monstrelet est un de nos plus précieux chroniqueurs; il n'a ni l'élégance et la fantaisie de Froissart, ni l'éloquence et le savoir de Georges Chatelain; il ne sait ni tracer de saisissants portraits, ni trouver aux événements des causes bien profondes; mais il est si bien renseigné, si impartial, si indifférent même, qu'on peut le lire en toute confiance; et les détails des faits qu'il raconte sont assez précis pour faire deviner les personnages qu'il n'a pas dépeints. Ainsi, dans un drame écrit, les paroles et les actes traduisent les pensées et le geste de l'acteur.

ORIGINES DU SOULÈVEMENT DES COLONIES AMÉRICAINES CONTRE L'ANGLETERRE.

Dessin de Staal, d'après une estampe du dix-huitième siècle.

Les côtes de l'Amérique septentionale reçurent, dans le dix-septième siècle, une multitude d'émigrés anglais qui, chassés de la mère patrie par des persécutions politiques ou religieuses, cherchaient un port tranquille, un sol vierge, libre, un champ d'aventures et de fortune. Les premières colonies fondées, New-Hampshire, Massachussets, Connecticut, Rhode-Island, prirent le nom commun de Nouvelle-Angleterre. Il en naquit bientôt neuf autres, liées aux premières par les mœurs, les intérêts, la langue; ce furent : la Virginie, New-York, la Pensylvanie, le Delaware,

New-Jersey, le Maryland, les deux Carolines, enfin la Georgie. Le fonds des populations transplantées était anglais; l'élément suédois ou hollandais fut trop faible pour influer jamais sur l'esprit général, et nous le laissons de côté. L'émigration apporta donc les lois et les coutumes de l'Angleterre, mais sans se charger de la hiérarchie ecclésiastique qu'elle avait combattue dans l'ancien monde. Les Américains étaient presque tous des dissidents « protestants contre le protestantisme », reniant toute autorité d'interprétation en dehors de leur propre raison; imbus des doctrines qu'ils tenaient d'une époque toute révolutionnaire, « ils dégagèrent, en quelque façon, le principe de la démocratie de tous ceux contre lesquels il luttait dans le sein des vieilles sociétés de l'Europe, et ils le transplantèrent seul sur les rivages du nouveau monde. » (Tocqueville.)

Les colonies s'accrurent rapidement; « le dénûment de facultés ne faisait pas regarder comme un malheur l'accroissement des familles... dans cette immensité de terres incultes; plus les enfants étaient nombreux, plus les maisons jouissaient des douceurs de la vie. » (Botta.) Et tous ces travailleurs, libres propriétaires de pays conquis par leur travail, s'administraient eux-mêmes et s'instruisaient à la vie politique. Il est vrai qu'ils ne pouvaient faire de lois contraires à la lettre et à l'esprit des lois anglaises; qu'ils étaient obligés de porter à la métropole toutes les productions du sol, la dépouille même de leurs troupeaux, et qu'ils ne pouvaient ni se fournir d'objets fabriqués ailleurs qu'en Angleterre, ni acheter aucun produit étranger qui n'eût été admis dans les ports anglais. Mais le besoin de protection, le manque d'industrie nationale, l'utilité pour eux-mêmes du monopole anglais, les pliaient sans défiance au joug léger que l'Angleterre s'étudiait à rendre insensible. Les États de la côte avaient, pour ainsi dire, déjà la plénitude du pouvoir; ils élisaient et payaient leurs magistrats; l'éloignement les mettait à l'abri des ordres royaux, et la contrebande dérobait leur commerce à la rigueur des règlements.

Les maximes républicaines étaient dans l'esprit de tous; la mémoire des puritains et de ceux qui, dans les sanglants démêlés des Stuarts avec la nation, avaient soutenu le parti du peuple et péri pour sa cause, était portée jusqu'aux nues; la moindre exigence de la métropole eût semblé un essai de tyrannie; chaque colonie se tenait en garde contre tout empiétement du gouvernement d'outre-mer. Il était un chapitre sur lequel elles se montraient intraitables : celui de l'impôt. Les impôts, selon l'Américain, sont des dons volontaires du peuple à ceux qui le gouvernent; or qui se gouverne soi-même n'a pas d'impôt à fournir. Le roi, d'ailleurs, avait solennellement reconnu à plusieurs communes le droit de ne contribuer aux dépenses de l'Angleterre que de leur aveu. C'était leur plus cher privilége. Et malgré les précautions du gouvernement, les colons, perdant tout souvenir et toute reconnaissance filiale, tendaient peu à peu à briser un lien presque imaginaire. Il arriva qu'en 1750, à l'occasion de difficultés survenues entre l'Angleterre et la France, les colonies américaines furent invitées à se confédérer avec les Indiens; tout en s'entendant avec six tribus indigènes, elles se concertèrent entre elles pour obtenir du parlement, par une adresse, un gouvernement indépendant; elles voulaient un conseil élu par les colons et un président salarié par la couronne (juillet 1754). Le ministère mécontent fut d'avis que leurs gouverneurs seuls devaient s'assembler pour aviser à la défense commune; mais il ne se borna pas à rejeter les demandes des Américains, il se risqua, poussé par le besoin d'argent, à les blesser dans leur endroit le plus sensible. Il donnait au conseil des gouverneurs la faculté de tirer largement sur le trésor britannique, dont les avances seraient remboursées par une taxe. De telles propositions furent mal reçues; Franklin écrivit que ses compatriotes ne pouvaient être imposés par un parlement où ils n'étaient pas représentés. L'Angleterre, rappelée à la prudence, ne poussa pas plus loin ses projets financiers, et l'ébranlement donné à la masse américaine parut se calmer; mais un levain secret fermentait déjà. Quatre ou cinq générations avaient passé depuis la grande émigration du dix-septième siècle; l'empreinte de la nationalité anglaise était effacée.

La guerre de 1755, où la France perdit le Canada et l'Acadie, délivra les colonies d'un voisinage redoutable et les aguerrit par la vue et l'usage des armes. Elles avaient aidé la métropole et désiraient partager le profit de la victoire; mais l'Angleterre, à qui le traité de 1763 livrait toute l'Amérique du Nord, crut le moment venu de faire plier les volontés et de remettre en avant les taxes arbitraires. Deux bills successifs (mars 1764) frappèrent de droits onéreux les exportations américaines aux Antilles espagnoles ou françaises, et enlevèrent le cours légal dans les payements aux billets de crédit émis par les colonies. Aussitôt les plaintes éclatent, les villes se liguent, les citoyens prennent la résolution de ne plus acheter d'étoffes anglaises; Boston même, ville opulente, répudie le luxe d'outre-mer; les pompes funèbres s'y font sans habit de deuil. Les manufactures nationales se perfectionnent; les négociants s'abstiennent au risque de leurs intérêts les plus chers. Cependant le commerce de la métropole souffre de cette résistance, et un déficit marqué se produit dans les revenus publics. Les ministres, lancés dans la voie de la contrainte, ne voulurent pas reculer; leur idée fixe était de faire imposer l'Amérique par le parlement. Ils ne se souvenaient pas que Robert Walpole avait toujours repoussé un projet si funeste, et quelles raisons il donnait de son refus. « Plus les colonies étendront leur commerce avec l'étranger, disait Walpole aux partisans de l'impôt forcé, plus elles alimenteront nos manufactures; c'est une manière de les imposer plus conforme à leur constitution et à la nôtre... je veux laisser cette opération à quelqu'un de mes successeurs qui aura plus de courage que moi et moins d'estime pour le commerce. » Il faut dire que la gloire et la splendeur coûtent cher; la dette publique avait fini par s'élever à la somme de trois milliards et demi, et on recherchait tous les objets susceptibles de taxes. On croyait bien faire en imposant aux Américains le payement d'une guerre qui tournait à leur avantage. L'idée n'était peut-être pas injuste; mais il ne fallait pas s'y prendre de manière à la faire échouer; pourquoi ne pas demander la taxe aux autorités coloniales?

La chambre des communes rendit, le 10 mars 1764, un bill portant qu'il était convenable d'établir certains droits de timbre sur les colonies et les plantages. La loi sur l'impôt du timbre fut soumise au parlement et adoptée l'année suivante (7 février — 22 mars). Le premier ministre, lord Grenville, avait voulu, par un délai, donner aux colonies le temps de proposer une autre taxe d'un produit équivalent; il fit même des ouvertures en ce sens aux envoyés américains qui ne furent pas dupes de cette complaisance. Les imaginations se montèrent; la chambre des bourgeois de Virginie protesta (29 mai 1765), et l'association des *Enfants de la liberté* se répandit dans tout le pays. De graves désordres éclatèrent dans le Massachussets, le Connecticut, Rhode-Island. Partout les distributeurs de papier timbré, menacés, forcés à se démettre de leur emploi, virent leurs maisons incendiées; partout des effigies furent pendues. A Boston, le palais du vice-gouverneur est pillé; un article de journal demande l'Union ou la mort. A New-York, le bill s'imprime avec ce titre : *Folie*

de l'Angleterre et ruine de l'Amérique. A Philadelphie, lorsque les bateaux porteurs du papier timbré paraissent en rade, les cloches drapées sonnent comme pour les enterrements. Le papier est partout saisi, brûlé ou caché, et le 1er novembre, jour fixé par la loi pour l'émission, l'on n'en trouva pas une feuille. Autant la multitude s'était montrée turbulente et folle, autant la classe instruite était demeurée ferme et digne; loin de rester inactive, elle se signalait par les actes les plus décisifs. Le comité des partisans de la liberté, formé par Isaac Sears, publia un plan d'association qui, tout en protestant d'une fidélité inaltérable envers le roi, s'élevait contre un certain pamphlet qu'il ne nommait pas (le bill du timbre); ce fut le manifeste de la *Confédération de New-York*. Les négociants redoublèrent de rigueur envers l'industrie et le commerce anglais; on n'acheta plus rien au dehors. Les plus riches portèrent des habits usés ou des étoffes grossières sorties des fabriques nationales. On ne mangea plus d'agneau afin d'employer plus de laine à la confection des tissus; le nombre des manufactures s'accrut. Ces représailles, parfois nuisibles à ceux qui les exerçaient, inspirées par un instinct général, s'exécutaient avec ensemble; mais la nouvelle patrie n'était pas constituée encore; il lui manquait un pouvoir élu qui fût l'interprète de ses volontés et le guide de ses actes. L'hydre aux cent têtes doutait sans cesse de son chemin et de sa force, aussi fut-elle aisément vaincue par Hercule. Il fallait qu'une assemblée pût parler et agir au nom de la nation. Les Otis père et fils, et Jacques Warren, dans le Massachussets, mirent en avant l'idée d'un congrès, et furent ainsi les véritables fondateurs de l'indépendance. Le congrès, réuni à New-York, le 7 octobre 1765, sous la présidence de Timothée Ruggles, arrêta, le 24, que des pétitions seraient portées en Angleterre par des agents nationaux.

A Londres, les cris du commerce avaient décidé la chute du ministère; l'éloquence de Franklin, envoyé américain, soutenu au parlement par William Pitt, obtint la révocation du bill (22 février 1766). Mais en retirant une taxe détestée et dangereuse, les chambres, battues en fait, voulurent conserver l'avantage en principe; elles déclarèrent que le parlement avait le droit de faire des lois obligatoires pour les colonies; et un nouveau ministère, à bout d'expédients, imagina un impôt sur le thé, le papier, le verre et les couleurs; il commettait une faute impardonnable. La méfiance et l'agitation de l'Amérique ne purent être calmées; l'apparition d'une armée anglaise à Boston fut accueillie par une insurrection furieuse. Le ministère revint sur le bill : le thé seul resta imposé; mais les Américains jetèrent le thé à la mer. Cette taxe du thé fut pour les colonies la goutte qui fait déborder le vase. Elle décida l'explosion de la révolte; la France attisa le feu. C'est ce qu'indique visiblement la gravure allégorique que nous donnons plus haut.

Huit années de troubles décidèrent enfin l'Angleterre à sévir, et la guerre de l'indépendance commença. Pitt et Wilkes essayèrent en vain de soutenir devant le parlement Bollan, Franklin et Lee. Wilkes prédit hautement les malheurs qu'il entrevoyait, le démembrement inévitable; les habitants du Massachussets furent déclarés rebelles. Dans le même temps, un congrès général, réuni à Philadelphie (septembre 1774), proclamait sa ferme résolution de défendre les rebelles. Les Anglais, battus à Lexington, se réfugient à Boston où bientôt trente mille hommes les assiégent. La prise de Tyconderoga par les milices du Connecticut intercepte toute communication entre le Canada et les États révoltés. Les Anglais, défaits encore à Breeds-Hill, cessent de mépriser leurs adversaires. Un nouveau congrès déclare l'Union des provinces. Washington, nommé généralissime, traite avec les Indiens, pousse le siége de Boston, et fait envahir le Canada par ses lieutenants; Montgommery, héros illustre dont l'éloge fut prononcé par Fox au sein même du parlement, s'empare de Montréal, mais est tué à l'assaut de Québec. Cependant les Anglais évacuent Boston (1776). Aussitôt (juillet), sur le rapport de Thomas Jefferson, J. Adams, B. Franklin, Roger Shermann et Ph. Livingston, le congrès proclame l'indépendance des treize États unis d'Amérique. On sait le reste : les alternatives diverses de la guerre, la grandeur de Washington dans l'infortune, les secours opportuns de la France, les défaites définitives de Burgoyne et de Cornwallis (1777, 1781); enfin, le traité de Paris, qui releva la France de ses humiliations récentes, reconnut l'indépendance des États-Unis et créa une puissante rivalité au commerce anglais. Le congrès établit une constitution, acceptée en 1787, et nomma Washington président en 1789.

L'ARMURE DE CIMON.

Pour faire bannir Cimon, on l'avait accusé d'être vendu aux Lacédémoniens (cinquième siècle avant Jésus-Christ). Quelques années s'écoulèrent. Un jour, les Athéniens et les Lacédémoniens se rencontrent dans les plaines de Tanagre. Cimon accourut de l'exil, demandant à combattre dans les rangs de sa tribu, et à laver les soupçons dans le sang de l'ennemi. Les généraux athéniens le repoussèrent. Alors Cimon pria ses amis de faire leur devoir de telle sorte que la calomnie fût réduite au silence. Ceux-ci, au nombre de cent, placèrent au milieu d'eux l'armure complète de Cimon, et, serrés autour de ce fantôme guerrier, ils se firent tuer jusqu'au dernier. (1)

LES SAUVAGES LEGUMISTES.

La secte des légumistes, qui fait de si grands progrès en Angleterre, trouve chez les Guarayos du pays des Missions d'innocents adhérents, dont l'existence était tout à fait inconnue avant que d'Orbigny ne les visitât. Les Guarayos, qui forment une des nombreuses tribus de la grande nation des Guaranis, ont horreur de la viande et se nourrissent exclusivement de manioc, de cara, de patates, de maïs surtout, en joignant à ce régime végétal les fruits de leurs nombreux palmiers. Ce sont de beaux Indiens, qui professent un grand dédain pour le vol, et qui conservent dans les forêts de l'intérieur d'antiques traditions prouvant qu'ils ont fait partie jadis des puissantes nations du bord de la mer. Les Guarayos se transmettent dans leurs chants certains mythes qui témoignent de leur étroite parenté avec les Tupinambas, ces terribles sauvages, lesquels, anéantis, comme on sait, de nos jours, étaient cependant les plus redoutables anthropophages du Brésil et aussi les sauvages les plus industrieux. Les Guarayos reconnaissent comme eux la divinité de Tamoï, l'Ancien des êtres, le législateur vénéré.

OBSERVATIONS ET CONSEILS

POUR L'ÉTUDE DU DESSIN ÉLÉMENTAIRE.

On a toujours cherché et souvent on a cru trouver des méthodes pour apprendre en peu de temps ce qui en exige beaucoup, et pour s'instruire facilement de choses difficiles. Les individus doués d'une organisation intellectuelle faible,

(1) Beulé, *la Jeunesse de Phidias.*

et le nombre en est grand, se persuadent volontiers que, s'ils ont peu ou mal appris, la faute en est aux maîtres et aux méthodes. Ils sont en conséquence bien disposés envers les nouveaux procédés d'enseignement dont on fait bruit de temps en temps, espérant que les derniers réussiront chez eux mieux que les premiers.

Est-ce à dire qu'il ne faille faire aucune attention aux méthodes? qu'il faille répudier l'expérience du passé et ne croire qu'à son propre instinct? Nous sommes certes bien loin de cette pensée, et c'est parce que nous avons une conviction contraire que nous essayerons de formuler ici quelques conseils.

Nous devons d'abord prévenir qu'il ne s'agit que de l'opération de copier un modèle quelconque, qu'il soit tableau, plâtre, dessin, lithographie ou gravure; qu'en d'autres termes, nos conseils ou observations ne s'adressent qu'aux commençants qui ne peuvent occuper leur main et leur esprit que d'une simple imitation, et non de composition ni d'interprétation idéale.

Faisons encore observer que l'*art* est une abstraction, le résultat d'une faculté pour combiner des formes, des tons, des couleurs, de manière à charmer et à émouvoir le sens que nous avons de la beauté pittoresque; mais pour que l'art se manifeste, il faut des moyens et des procédés. Le plus simple, disons-le sans hésitation, le plus puissant des moyens et le plus difficile aussi à acquérir, est un crayon capable d'imiter la forme d'un modèle; c'est ce moyen dont nous allons parler.

Au milieu des méthodes diverses tour à tour proposées ou pratiquées, un précepte reste vrai, et en voici la formule : « *C'est l'ensemble, c'est le tout, le tout sans le détail des parties, qu'il faut commencer par établir.* Car c'est » ce tout où viendront se placer successivement, s'ajouter » les détails, qui est la cause de notre principale impression » et qui doit être établi d'abord avec justesse. Les détails » reproduits avec le plus grand soin ne sauraient compenser » les défauts de l'ensemble. »

Voilà ce qui a été la loi dans tous les temps; elle est écrite sur les travaux des maîtres comme dans les vers d'Horace.

S'appuyant sur ces bons préceptes, M. Alexandre Dupuis avait proposé une méthode dont on a assez parlé : elle consistait à dessiner d'après une série de têtes en plâtre, offrant une même figure présentée à différents degrés du travail, depuis l'ébauche, qui ne donnait que les grandes masses, jusqu'au fini complet. Cette méthode, sujette à beaucoup d'objections, n'est pas généralement adoptée, malgré ce qu'elle peut offrir de bon, ne serait-ce que par la difficulté de se procurer beaucoup de modèles exécutés de la manière exigée. Mais il nous semble possible de profiter de ses avantages et de mettre en pratique, par un moyen bien simple, les bons préceptes que nous venons d'exposer. En effet, on peut étudier conformément à ces préceptes et à la méthode de M. Dupuis en agissant ou seulement en supposant agir de la manière suivante. Couvrez votre modèle de plusieurs voiles de gaze transparente. Par l'effet de cette superposition, tous les détails du modèle seront à peu près effacés et vous n'en verrez plus que les grandes lignes ou masses. Alors indiquez avec le crayon, d'une manière libre et légère, l'image en partie effacée que vous apercevez. Cette première partie de votre travail étant terminée, vous enlevez un des voiles : quelques détails apparaissent vaguement et l'intensité des divers tons d'ombre se prononce plus clairement. Alors vous travaillez à votre dessin de manière à lui donner l'apparence du modèle vu avec un voile de moins. Vous agissez ainsi en enlevant un voile de plus, jusqu'à ce que vous ayez devant les yeux le modèle entièrement à découvert.

En agissant ainsi, toutes les parties de votre copie avancent ensemble et graduellement; le premier galbe que vous avez tracé a une signification, comme la copie terminée; vous avez fait un travail qui a pu intéresser votre esprit depuis le commencement. Vous avez évité cette manière si peu rationnelle de copier et pourtant si généralement employée, qui consiste à finir parfaitement un coin ou une partie du dessin, lorsque le croquis n'est pas même fermement arrêté. Travailler ainsi, c'est faire du dessin comme l'on brode un cordon de sonnette sur canevas ou bien comme l'on bâtit un pavage. En d'autres termes, c'est changer en une opération purement manuelle et pour ainsi dire mécanique, ce qui doit être une opération de l'esprit.

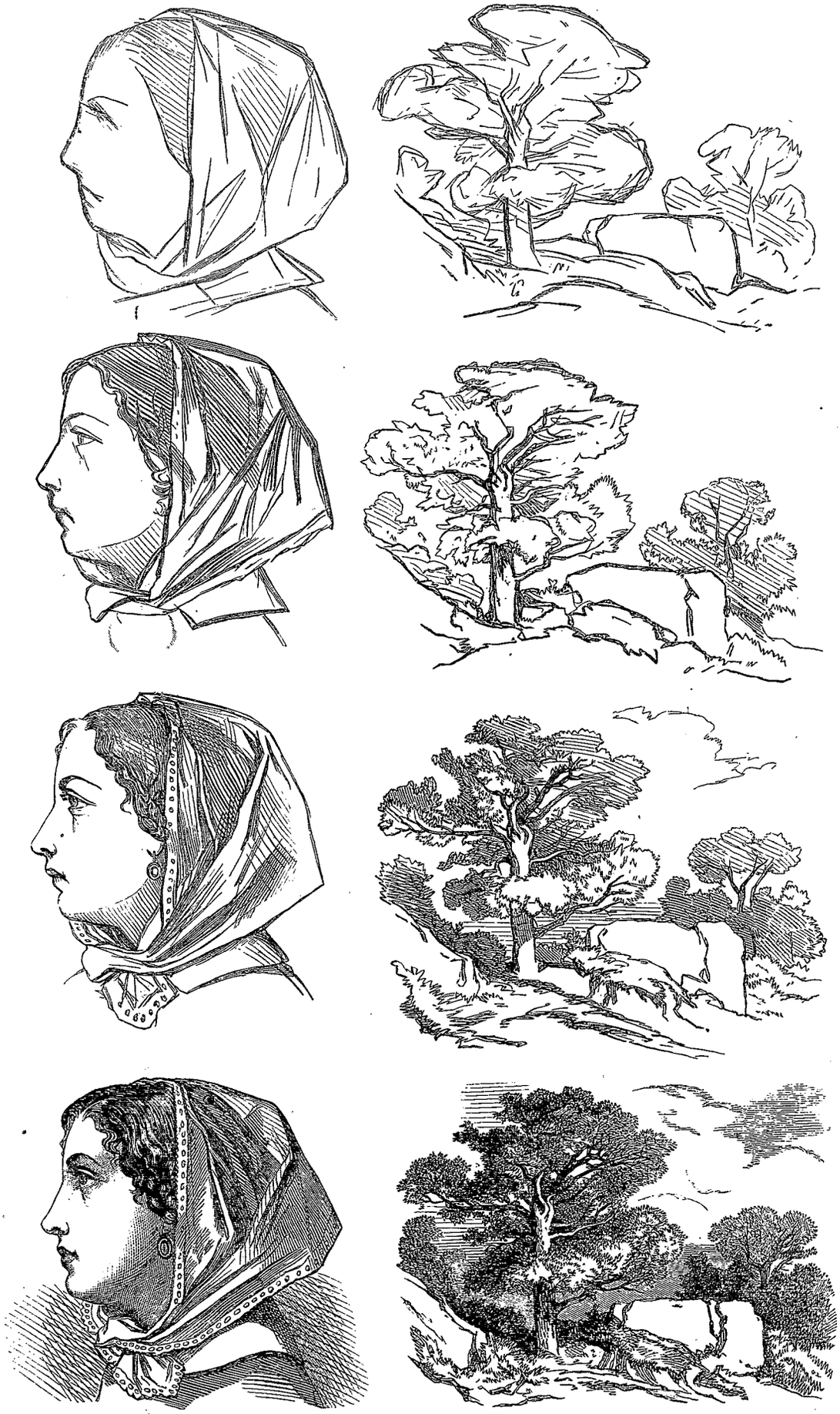
Si l'on veut bien sentir et distinguer ce qui est travail de main et travail d'esprit, on n'a qu'à comparer certains modèles trop proprement exécutés et qu'on trouve souvent dans les pensionnats, avec les dessins originaux de maîtres dont chaque musée ou cabinet d'amateur offre quelques bons spécimens. Il est impossible de voir ces derniers dessins sans être frappé du sentiment, de la verve et du caractère d'individualité qui les rend admirables.

Afin de rendre nos préceptes plus clairs, afin de faire mieux apprécier la valeur de nos observations, nous joignons ici deux séries de sujets passant par les différents états du travail dirigé comme nous l'avons indiqué. Après avoir vu l'application de nos préceptes à propos d'un arbre et d'une tête, il sera facile de l'étendre à tout autre sujet.

Les imperfections et les insuffisances de bonne direction de l'enseignement du dessin n'ont pas été inaperçues de l'autorité supérieure de l'instruction publique. Dans un rapport présenté, en décembre 1850, par une commission composée des plus hautes notabilités artistiques contemporaines, on a signalé tous les vices de l'enseignement du dessin, on a formulé d'excellents préceptes, on a même touché aux questions les plus élevées des arts du dessin, de manière à faire de ce rapport un traité complet d'esthétique. Les inconvénients des modèles trop habilement dessinés étant signalés, notre célèbre imprimeur lithographe M. Lemercier a eu la pensée d'obvier à ces inconvénients en faisant exécuter, pour spécimens d'essai, par de véritables maîtres, sur papier convenablement préparé, des dessins librement et spirituellement faits qui seraient tout comme des dessins originaux. Il y a huit ans qu'on s'est occupé de cette manière d'améliorer l'enseignement; mais rien de plus n'a été fait.

Disons, en achevant cet article, qu'il y a pour le travail de copie ou d'imitation une condition qui serait meilleure que toutes les méthodes : c'est la faculté de sentir et d'analyser; c'est, en un mot, l'intelligence des beautés pittoresques du modèle. Il ne faudrait pas se trouver placé devant ce modèle comme on le serait devant des hiéroglyphes dépourvus de tout sens précis. Malheureusement les lignes, les tons, les couleurs, forment une langue qui, tout expressive, tout intelligible qu'elle soit, a une grammaire qui ne s'apprend que par de longues études et par de longues méditations. On ne peut donc vouloir qu'un commençant soit dans la condition dont nous parlons : il ne peut connaître la grammaire de cette langue. Il serait bien heureux même de rencontrer des professeurs qui fussent capables de lui en faire connaître les premières règles. Si, au début des études, un maître pouvait faire sentir ce que valent les inflexions de ligne ou les contrastes de ton, il obtiendrait probablement bientôt cette exécution libre, accentuée et spirituelle de la touche qu'on n'acquiert que par de longs travaux ou que la nature avare n'accorde que rarement.

Ajoutons toutefois qu'il n'en est pas du dessin comme d'autres arts où un instinct naturel spécial est absolument nécessaire pour le succès des études. Dans le dessin, les



Modèles progressifs de dessin. — Dessins de J.-B. Laurens.

facultés intellectuelles et celles de la main accordées au commun des hommes suffisent pour amener à un résultat satisfaisant; une sage direction des études est d'une grande influence, et les bons conseils aident à acquérir un talent qui, même médiocre, n'est point sans agrément ni sans utilité.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Voy. p. 18, 58, 102, 134.

JUIN.

Les groupes d'étoiles qui passent au méridien vers minuit sont celles qui avoisinent la seconde branche de la Voie lactée, comprise entre le Scorpion et le Cygne. On pourra donc observer pendant toute la nuit le Sagittaire et le Scorpion, le Serpentaire, Hercule et la Lyre. Ces différentes constellations étant parsemées de nébuleuses, les observateurs devront choisir de préférence les belles et poétiques nuits du mois de juin pour se livrer à l'étude si intéressante de ces astérismes, sur la nature desquels on a encore tant de choses à apprendre malgré les travaux d'Herschel et de lord Ross.

Tantôt le télescope nous montre ces nébulosités sous une forme régulière, tantôt on les voit dans le champ de la lunette comme de légers nuages de lumière errant dans l'infini des cieux. Rien n'est varié comme les apparences que revêtent ces masses si prodigieusement éloignées de nous. Les unes sont sphériques, d'autres, au contraire, sont sensiblement elliptiques. On en voit d'annulaires, certaines paraissent enveloppées d'une photosphère phosphorescente, enfin plusieurs semblent projeter dans l'espace des traits de lumière qu'elles lancent vers les mondes voisins.

Il en est que le grossissement de nos instruments d'optique permet de reconnaître comme composées d'un nombre prodigieux d'étoiles, agglomérées dans un coin du firmament, formant un immense archipel, comme la Voie lactée dont notre système solaire fait partie. D'autres, au contraire, se présentent constamment sous la forme d'une lueur légère et blanchâtre dont le télescope ne détruit pas l'homogénéité.

Mais, sous toutes leurs formes, sous tous leurs aspects les plus divers, elles offrent une énigme indéchiffrable; les phénomènes qu'elles nous montrent dépassent jusqu'ici par leur grandeur les bornes de notre raison.

Il est bien difficile de comprendre comment des millions de soleils pressés, serrés les uns contre les autres, peuvent tourbillonner dans tous les sens, chacun conservant son orbite et décrivant paisiblement sa route pendant des milliards d'années. Comment expliquer la constitution des deux mille cinq cents nébuleuses que les plus puissants télescopes n'ont pu parvenir à résoudre en étoiles? Ces masses lumineuses sont-elles produites par des groupes semblables au précédent, mais infiniment plus éloignés? Assistons-nous à la genèse de mondes nouveaux prenant naissance dans les plages reculées du firmament, et poussant comme les arbres qui peuplent nos forêts? Grands et intéressants problèmes où nous élève la contemplation des cieux!

Il faut choisir pour ces recherches des nuits sereines, car le moindre trouble atmosphérique suffit à rendre confuses des images toujours un peu fugitives. Il n'y a peut-être pas d'observations dans lesquelles l'imagination ait plus de prise, et par conséquent dans lesquelles il soit plus important de s'environner de toutes les précautions imaginables. Malheureusement, cet ordre de recherches demande des instruments d'un assez fort pouvoir grossissant pour reconnaître des faits nouveaux. (Voy. l'article sur les Télescopes et leur usage, t. XXVI, 1858, p. 310 et 348.)

Les levers et les couchers de la planète Mars ont lieu dans un ordre directement contraire à celui qu'ils offraient en janvier. Ainsi cet astre se couche à neuf heures du soir et se lève à cinq heures du matin. Le 25 juin a lieu la plus grande élongation de Mercure, qu'on apercevra sans doute comme étoile du matin.

L'été astronomique commence le 21 juin, à onze heures quarante-quatre minutes du matin. Ce jour sera donc le plus long de toute l'année; le Soleil se lèvera à trois heures cinquante-huit minutes du matin, et se couchera à huit heures cinq minutes du soir. La nouvelle lune a lieu le 8, le premier quartier le 15, la pleine lune le 22, et le dernier quartier le 30. Les premiers jours de juin seront ainsi les plus favorables de ce mois à l'observation des étoiles. Le temps moyen, qui retardait sur le temps vrai depuis le 15 avril, concorde, le 15 juin, avec l'heure que donnent les cadrans solaires. Ce jour-là, on peut régler sa montre sur le passage du soleil au méridien, sans avoir besoin de consulter la table de correction que donne la *Connaissance des temps* pour tous les jours de l'année; mais, à partir de ce jour, l'écart commence de nouveau à se faire sentir; le temps moyen avance sur le temps vrai, c'est-à-dire que nos horloges marquent midi avant que le soleil ait paru au méridien.

La planète Saturne se lève, pendant le mois de juin, à dix heures du matin, et se couche à onze heures du soir, ce qui rend presque invisible ce globe énorme, qui se meut, avec le cortége de ses satellites et de son singulier anneau, à une distance si considérable du Soleil. Il se trouve alors vers la constellation du Lion, dans laquelle le Soleil entrera le 10 juillet, à dix heures trente-neuf minutes, temps astronomique, suivant la *Connaissance des temps pour 1861*.

Les tables que publie régulièrement ce recueil permettent de deviner facilement la position qu'occupe une planète quelconque à un jour quelconque de l'année, car les positions sont données en ascensions droites et en déclinaisons, quantités que l'on compte sur les planisphères célestes. Pour arriver à calculer ces positions, les astronomes emploient des formules fort compliquées, dont la découverte a exigé le secours d'innombrables observations, et l'intervention d'une analyse très-élevée. Chaque année on perfectionne les tables, de sorte que les positions futures des astres sont marquées avec une exactitude qui augmente sans cesse. Grâce à l'état actuel de la science, on peut déjà prévoir plusieurs années à l'avance le nom de l'astre qui, à une heure donnée, viendra se présenter dans le champ d'une lunette braquée suivant une direction indiquée.

L'astre, non pas le plus capricieux, puisque tous les mouvements des corps célestes sont réglés à l'avance, mais le plus difficile à suivre, est sans contredit la Lune, dont la course, affectée d'un grand nombre d'irrégularités, a donné lieu à de très-longues discussions. Ces inégalités tiennent à l'influence des autres planètes, qui viennent détourner à chaque instant notre satellite de la route qu'il devrait parcourir en vertu des lois de Képler, si la terre elle-même, douée d'une figure parfaitement régulière, était animée d'un mouvement rigoureusement elliptique autour du centre d'où nous vient la chaleur et la vie. (Voy. sur les mouvements de la Lune, p. 107.)

INSTRUCTION OBLIGATOIRE AUX ÉTATS-UNIS.

M. de Tocqueville, dont l'ouvrage sur la démocratie en Amérique a été publié en 1835, constate que « chaque citoyen, dans la Nouvelle-Angleterre (Massachussets, New-York, Rhode-Island, Connecticut, Maine, Vermont),

reçoit les notions élémentaires des connaissances humaines, apprend les doctrines et les preuves de sa religion, l'histoire de la patrie et les traits principaux de la constitution qui la régit », tellement que, dans certains États, « il est fort rare de trouver un homme qui ne sache qu'imparfaitement toutes ces choses, et que celui qui les ignore absolument est, en quelque sorte, un phénomène. »

Cependant, postérieurement à l'époque du voyage de M. de Tocqueville, les autorités scolaires du Massachussets, qui est, sous le rapport de l'instruction populaire, le premier des États de l'Union, ont souvent déploré l'indifférence des parents qui négligeaient d'envoyer leurs enfants à l'école. On en trouve la preuve dans les rapports du Conseil d'éducation (*Board of Education*) du Massachussets, surtout dans celui qui a été présenté à la législature en 1849. D'autres autorités inférieures montraient, dans leur sphère plus restreinte et plus humble, non moins d'ardeur et d'énergie pour le bien. Un rapport rédigé, en 1841, par un modeste comité scolaire du comté de Norfolk, celui de Braintree, dont la population était alors de 2168 habitants, contient le passage suivant :

« Il résulte des registres tenus par les instituteurs que le nombre des enfants présents aux écoles a été trop au-dessous de ceux en âge de les suivre pour qu'on puisse éviter de signaler l'impardonnable culpabilité des parents... Les obligations que vous avez imposées à votre comité scolaire, en lui donnant la direction de l'éducation de vos enfants, nous font prendre un profond intérêt à tout ce qui les touche, et vous nous permettrez de remplir notre devoir envers eux, celui d'élever en leur faveur une voix suppliante, non afin que vous donniez plus d'argent pour leur éducation, mais seulement pour que vous consentiez à ce qu'ils profitent de celui qui est déjà affecté à cet usage. Bientôt c'est à eux qu'il appartiendra d'exercer, comme nous le faisons maintenant, les droits sacrés et les prérogatives du citoyen américain; ils viendront à notre place s'asseoir sur nos siéges dans cette maison commune, et non-seulement ils auront à gérer les intérêts de la ville, mais encore, avec la génération nouvelle dont ils font partie, ils agiront sur les destinées de la patrie tout entière. Pour les préparer à de tels devoirs et à une si grande responsabilité, n'est-il pas nécessaire qu'ils jouissent aujourd'hui de tous les avantages que vos écoles mettent à leur disposition? La plupart de nos concitoyens, nous le savons, montrent, tant par leurs principes que par leurs exemples, qu'ils partagent nos sentiments. Mais à ceux qui privent leurs enfants de toute éducation, soit pour s'approprier le fruit de leur travail, soit par suite d'une folle condescendance à des caprices enfantins, à ceux-là nous disons franchement, avec le langage hardi et sérieux de la vérité, qu'ils ravissent à ces enfants le plus sacré de tous les patrimoines. Qu'ils le sachent bien, si, pendant les heures où se tient l'école, les enfants pouvaient être occupés à ramasser de la poudre d'or ou des pierres précieuses pour enrichir ainsi leurs parents et eux-mêmes, ce serait là un bien misérable avantage pour compenser la privation de tout développement intellectuel et moral. Car l'instruction est la chose essentielle; « son commerce vaut mieux » que le commerce de l'argent, et le gain qu'elle rapporte » est préférable à l'or fin; elle est plus précieuse que les » rubis, et rien de tout ce qu'on désire n'est digne de lui » être comparé. »

Les plaintes des comités locaux, les éloquents rapports du Conseil d'éducation à la législature, dans lesquels ce conseil demandait l'établissement de mesures de rigueur contre les parents, ont porté leurs fruits. Divers actes de la législature du Massachussets, votés dans les sessions de 1850, 1852, 1854, règlent les conditions dans lesquelles l'enseignement primaire peut être rendu obligatoire : l'enseignement n'est obligatoire, dans chaque ville ou commune, que si elle le demande; mais lorsque la commune a manifesté l'intention de profiter des avantages que lui offrent ces lois, l'obligation existe pour tout enfant de cinq à seize ans, et la loi sanctionne cette obligation par des peines sévères; l'amende encourue peut aller jusqu'à 20 dollars (100 francs).

UN DINER EXOTIQUE.

Un voyageur français, M. Casimir Lecomte, qui, depuis trente ans et plus, parcourt toutes les parties du globe et vient seulement de temps à autre se reposer à Paris, a invité l'an dernier ses amis à un dîner exotique ou cosmopolite dont il a eu l'obligeance de nous communiquer le menu :

Potage. — Consommé aux nids d'hirondelles de Java.

Hors-d'œuvre. — Caviar de Russie; — pontarriga de Barcelone; — olives de Séville; — pickles de mangos de Maurice; — achar du chou palmiste de Pondichéry.

Relevé. — Esturgeon de Hollande en daube, sauce au soya du Japon.

Entrées. — Canard farci à la chinoise, aux ailerons de requin, — hachis de porc frais à la chinoise, aux holothuries; — langues de rennes de Laponie; — cervelas de Suisse et saucisses d'Espagne à la purée de pois; — kari à l'indienne.

Rôti. — Selle de daim d'Écosse aux raiforts d'Allemagne.

Entremets. — Ignames de Chine frites; — garbanzos d'Espagne au jambon; — crême de patates d'Algérie à la vanille de Maurice; — gelée créole aux fruits des Antilles (1); — panier de fruits à la napolitaine.

Dessert. — Noix de coco de la Martinique; — bananes et bibasses d'Algérie; — figues de Barbarie; — dattes de Tunis; — pistaches grillées de Syrie; — oranges de Blidah; — gingembre confit et petits citrons de Chine; — chadèques de la Guadeloupe; — gelées de bois de fer de la Guyane, de fruits de Cythère, de mangues de Maurice; — ananas de la Havane; — fromages de Stilton d'Angleterre, d'Emmenthal de Suisse.

Quant aux vins, ils provenaient des meilleurs crus d'Espagne, du Rhin et de France. L'amphytrion n'a réclamé l'attention particulière de ses convives que pour un tokai de choix et un constance pris au cap de Bonne-Espérance, dans le cellier même de M. Cloote, le principal propriétaire du célèbre vignoble. On avait songé à introduire quelques échantillons de vins d'Algérie; mais leur qualité n'a pas été jugée assez établie, malgré les soins donnés récemment aux vignes de Médéah.

La soirée s'est terminée par un thé servi à la chinoise dans les plus fines porcelaines et les plus brillantes laques du Japon.

Les grandes philosophies sont les poëmes de la raison.

JULIEN TRAVERS.

PHARMACIE DOMESTIQUE.

Chaque famille devrait toujours avoir à sa disposition, et à celle du médecin lorsqu'il arrive, les objets suivants :

Amadou, alun, bandes, compresses, charpie, émétiques (tartre stibié divisé en prises de 5 centigrammes, ou bien

(1) Cette gelée, parfumée au marasquin de Zara, renfermait des quartiers d'ananas, de goyave, de mangue, de chadèque, et de pomme de liane. — On l'a fait prendre avec une colle de poisson de Chine qui lui a donné une grande délicatesse et une extrême limpidité.

ipécacuanha en poudre, quatre ou cinq prises de 75 centigrammes chacune); éther, eau-de-vie camphrée, eau de fleurs d'oranger; farine de moutarde, farine de graine de lin, fleurs de violettes, de mauves; feuilles d'oranger, feuilles de noyer; gomme arabique; huiles d'olive, de noix, d'amandes douces; laudanum de Sydenham (de 6 à 8 grammes), miel, orge mondé, sparadrap, taffetas d'Angleterre, thé.

De plus, lorsqu'on est loin des secours de la médecine et de la pharmacie, il serait nécessaire d'avoir quelques-uns des médicaments dont l'emploi est exempt de tout danger, et qui peuvent, en cas d'accident, d'empoisonnements, de morsure d'un animal suspect d'hydrophobie, servir à donner les premiers secours avant l'arrivée du médecin. Tels sont : pour l'usage externe, l'alcool camphré, l'acétate de plomb liquide (extrait de saturne), l'ammoniaque liquide (alcali volatil), la teinture de benjoin composée (baume du commandeur), le baume tranquille et le baume opodeldoch; — pour l'usage interne, l'acide sulfurique, la liqueur d'Hoffmann, le sirop de mûres, le sirop de rhubarbe, et une petite provision de quinquina, de rhubarbe, de sulfate de magnésie, de magnésie calcinée. (1)

LES PORTEFAIX TURCS.

Souvent le voyageur nouvellement débarqué à Constantinople ou à Smyrne, ou dans quelqu'une des Échelles, tandis qu'il erre parmi ces rues étroites, tortueuses, réceptacle d'immondices de toute espèce, qui conduisent du port à l'intérieur de la ville, distrait par cette succession d'objets divers et nouveaux pour lui qui passent et repassent devant ses yeux, entend tout à coup un formidable cri de *Guarda! Guarda!* retentir à son oreille. A peine a-t-il le temps de se ranger contre la muraille : une file d'hommes à la stature athlétique, au teint basané, le visage ruisselant de sueur, la poitrine et les jambes nues, un châle roulé autour de la tête, un autre serrant la taille, soutenant sur leurs épaules de longues perches desquelles pendent de lourds ballots ou des barriques d'une dimension colossale, débouche au pas de course d'une rue transversale, au milieu des jurons des passants et des hurlements des chiens troublés dans leur *kef* (1).

Ces hommes sont les *hammals* ou portefaix de la Turquie. Ils font partie de cette classe d'individus appelés *békiars* (célibataires), qui viennent des provinces de l'intérieur, et principalement de l'Anatolie, à Constantinople et dans les Échelles, pour y exercer toutes sortes de métiers ou d'industries : bateliers, porteurs d'eau, portefaix, débitants de gâteaux, de sucreries, etc. Au bout de quelques années, lorsqu'à force de labeurs et d'économie ils ont amassé un petit pécule, la plupart s'en retournent dans leur pays natal et s'y établissent.

Les hammals de Constantinople sont ordinairement des Turcs ou des Arméniens de l'Asie Mineure. Leur corporation est une des plus nombreuses et ne compte pas moins de quatre à cinq mille individus placés sous la surveillance d'un chef (*hammal-bachi*). Ils se tiennent aux abords des échelles de Topkhané et de Galata ou bien à l'entrée des kans où sont établis les comptoirs des négociants. C'est de là qu'ils partent, tantôt isolément, pliant sous un poids de 5 à 6 quintaux, tantôt par troupes de quatre, huit ou seize hommes, transportant en commun, à l'aide des longues perches dont j'ai parlé, la charge de plusieurs bêtes de somme.

La probité des hammals est plus sûre encore que celle de nos Auvergnats, avec lesquels ils ont une certaine analogie. Chargés presque seuls du transport des ballots de marchandises ou des groups d'espèces des comptoirs de Galata aux navires en partance, *et vice versa*, il est, je crois, sans exemple, qu'un colis ait jamais manqué à l'appel. Il est vrai qu'ils sont aidés en cela par l'honnêteté proverbiale de la nation. Un négociant de Galata revenait de Stamboul (1) avec un sac de 2 000 piastres en *bechliqs* (2). En débarquant à l'échelle de Topkhané, le sac crève, les

Hammal (portefaix turc). — Dessin de Foulquier.

pièces tombent et s'éparpillent sur le quai; quelques-unes roulent jusque dans la mer. La foule se précipite; les *kaïkjis* (bateliers) plongent dans l'eau. Le propriétaire, inquiet, suit tous ces mouvements, puis il se rassure en voyant que de toutes parts les piastres, au fur et à mesure qu'on les ramasse, sont réintégrées dans le sac. Un hammal prend alors le sac, le charge sur ses épaules, et accompagne le négociant jusqu'à sa demeure. Celui-ci, après avoir payé au porteur le prix de sa course, s'empresse de compter les pièces; il n'en manquait pas une seule.

Les hammals, mulsulmans ou chrétiens, sont généralement dénués d'instruction. La plupart ne savent point lire. Toutefois, vous ne remarquerez pas chez eux les habitudes grossières ou l'affectation de mauvais ton qui caractérisent trop souvent l'ouvrier et l'artisan de nos grandes villes dont l'esprit est plus cultivé que le leur. Sobres, réservés, leur tenue, comme leur langage, est empreinte de cette dignité native particulière aux Orientaux, et qui, chose étrange! semble se dégrader à mesure que l'on s'élève des classes inférieures aux classes supérieures de la société.

(1) Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne, par G. Bellèze.

(2) On sait que le *kef* est la sieste turque.

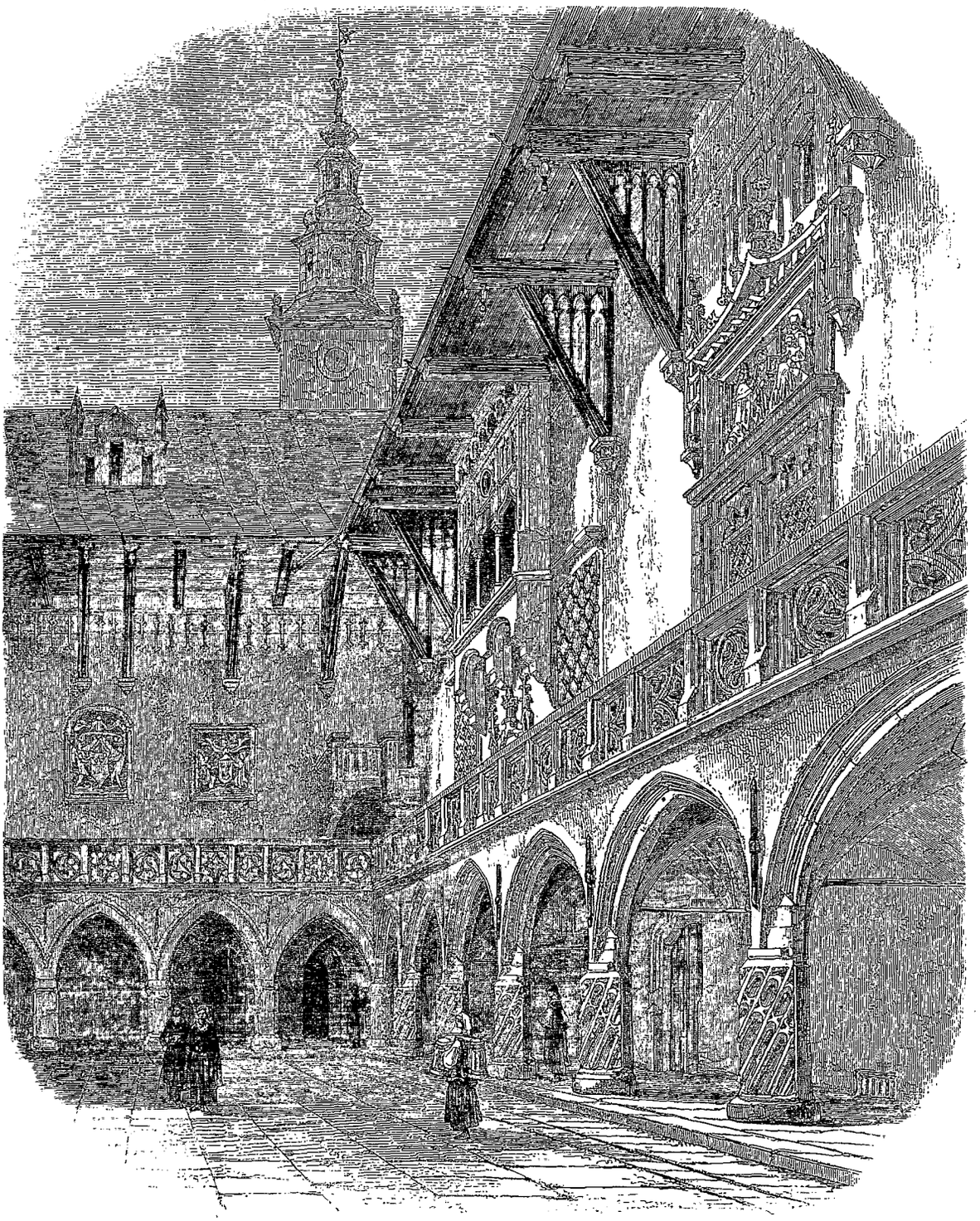
(1) Stamboul est le nom de la ville turque, séparée des faubourgs européens de Galata et de Péra par la Corne-d'Or.

(2) Pièce de cinq piastres en argent d'un titre très-inférieur.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

L'UNIVERSITÉ DE KRAKOVIE.

Voy. p. 105.



Cour de l'Université de Krakovie. — Dessin de Stroobant, d'après le monument.

Lorsqu'on entre dans la cour intérieure de l'Université de Krakovie, on se croirait bien loin des pays glacés que baigne la Vistule. Les arcades à piliers sculptés portent sur leurs ogives un balcon à carrés de guipure ciselée dans la pierre; des armoiries de princes et d'évêques, des bas-reliefs, décorent les murailles; les colonnes de soutenement, taillées aussi en carrés, s'entourent d'ornements à dentelures, comme aux palais moresques.

Cet édifice date du quatorzième siècle. Aux onzième, douzième et treizième siècles, les moines avaient conservé scrupuleusement l'idiome national contre les envahissements du latin et de l'allemand; les jeunes Polonais qui, dès le treizième siècle, étaient venus en France ou en Italie étudier auprès des grands scolastiques, avaient cultivé entre eux la langue de la patrie. En 1347, le dernier des Piasts, Kasimir le Grand, roi de Pologne, fonda l'Université de Krakovie, treize ans avant la création de celle de Prague (1360), dix-huit ans avant celle de Vienne

(1365), cinquante-sept ans avant celle de Leipsick (1404). Cette Université est donc la plus ancienne du nord-est de l'Europe. Elle fut d'abord établie à l'endroit qui s'appelait alors Bawol, près de l'église Saint-Laurent, sous le nom de *Studium generale*. Elle s'agrandit en 1364, et reçut du pape Urbain V des brefs d'approbation qui l'égalaient à toutes les autres universités d'Europe, tout en lui refusant le droit d'enseigner la théologie; le voisinage de l'Église grecque et l'indépendance d'esprit des Polonais effrayaient sans doute le pontife. Le nombre des professeurs était de dix : trois pour le droit canonique, cinq pour le droit civil, deux pour la médecine.

Sous le règne du roi Louis, qui avait en Hongrie sa résidence de prédilection, l'éloignement du souverain et de la cour fit délaisser Krakovie : les étudiants reprirent le chemin de France et d'Italie; les professeurs quittèrent un pays sans élèves; l'édifice lui-même fut abandonné. L'archevêque Jaroslas Skotnicki essaya de réorganiser les écoles; il créa une bibliothèque et réforma l'enseignement sur le modèle de l'Université de Paris, c'est-à-dire d'après le trivium et le quadrivium, ou division des sept arts : — grammaire, rhétorique, dialectique, — arithmétique, musique, géométrie, astronomie. Il rappela à tous le préambule du diplôme royal de Kasimir le Grand. « Sitque ibi » scientiarum prævalentium margarita, etc. » (Que ce soit la perle des sciences supérieures, et qu'il s'y élève des hommes remarquables par la maturité du conseil, ornés de vertus, instruits des diverses facultés. Qu'il jaillisse de là une source de connaissances qui se répande en abondance, et qu'à sa plénitude viennent puiser tous ceux qui désirent se pénétrer des arts libéraux.)

A cette époque, le dialecte bohémien devint à la mode, et la reine Hedwige, petite-nièce de Kasimir le Grand, fille de Louis, roi de Hongrie, femme de haute vertu et d'éminente intelligence, reprit en main la tâche de l'archevêque Skotnicki. Quand elle eut réuni à la Pologne la Lithuanie et les terres russiennes, par son mariage avec Jagellon Wladislas V, elle dota royalement l'Université, obtint du pape Boniface X le privilége d'y faire enseigner la théologie, et mourut, en 1399, avant d'avoir achevé son œuvre. Le pape Nicolas V refusa de la canoniser, mais les légendes populaires ont consacré la mémoire de la belle et généreuse princesse : les Polonais fêtent *sainte* Hedwige (sans confusion avec la sainte Hedwige canonisée en 1266 et que l'Église fête le 17 octobre). Dans son testament, elle recommandait à son époux l'exécution de ses desseins.

En 1400, le jour anniversaire de la mort de la reine, Wladislas se rendit rue Sainte-Anne, en grande pompe, escorté du sénat et de tous les grands dignitaires du royaume, et là il procéda à l'installation de la nouvelle université, rue Sainte-Anne, dans l'édifice où elle est encore aujourd'hui : le bâtiment de Bawol n'était plus habitable. Bientôt la renommée des professeurs de théologie, de mathématiques et de physique fit accourir à Krakovie une foule d'étudiants; ils venaient d'Allemagne, de Moravie, de Silésie, de Hongrie. On en comptait jusqu'à quinze mille par année.

En 1431, au concile de Bâle, quand on discuta la suprématie du concile sur le pape et celle du pape sur le concile, les théologiens polonais se prononcèrent en faveur de la supériorité du concile. Cette indépendance du clergé s'appliquait de même aux affaires politiques. La législation des villages restée polonaise, la législation des villes devenue allemande, la médecine, s'ajoutaient à l'explication de Virgile et d'Euclide, au programme du trivium et du quadrivium.

On peut dire que Krakovie est, au quinzième siècle, le centre du développement intellectuel et politique des Slaves. Vitellio y explique pour la première fois en Europe les lois de l'optique; on y imprime dès 1474; Kopernik y naît en 1473. Le seizième siècle recueille les fruits de ces fécondes semences d'idées. Sigismond Auguste enlève au clergé la direction exclusive des écoles, établit des succursales de l'Université à Posen, à Léopol. On voit alors l'historien Kromer, fils d'un paysan, les poëtes Dantiscus, fils d'un brasseur, Janicki, fils d'un charretier, s'élever au rang de princes évêques, et Stanislas Hosius présider le concile de Trente. En 1520, la cour de Rome essaye d'établir en Pologne l'inquisition, qui est bientôt supprimée par les évêques. Alors la patrie d'Hedwige devient le refuge des persécutés d'Angleterre, de Suède, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne. Érasme écrivait à Séverin Bonar : « C'est dans ce pays que la philosophie possède d'excellents disciples; c'est là qu'elle forme des citoyens polonais qui osent être savants. » — « Je ne devrais pas m'étonner de votre science, écrit Juste Lipse à un de ses amis; vous vivez au milieu de ces hommes qui ont été réputés barbares, et aujourd'hui c'est nous qui sommes des barbares à côté d'eux. C'est la Pologne qui a ouvert ses bras hospitaliers à la Grèce et au Latium méconnus et aux Muses qui avaient été méprisées. » — « Pays fertile, dit le président de Thou, plein de villes, de châteaux, rempli d'une noblesse courageuse qui joint ordinairement l'amour des lettres à l'exercice des armes. » Et plus loin il raconte l'arrivée à Paris des gentilshommes qui, en 1573, viennent offrir la couronne à Henri de Valois. « On ne peut exprimer l'étonnement de tout le peuple français, quand il vit ces ambassadeurs avec des robes longues, des bonnets de fourrure, des sabres, des flèches et des carquois; mais l'admiration fut extrême lorsqu'on vit la somptuosité de leurs équipages, les fourreaux de leurs sabres garnis de pierreries, les brides, les selles, les housses de leurs chevaux enrichies de même, et un air d'assurance et de dignité qui les distinguait particulièrement... Ce qu'on remarqua le plus, ce fut leur facilité de s'énoncer en latin, en français, en allemand et en italien. Ces quatre langues leur étaient aussi familières que la langue même de leur pays. Il ne se trouva à la cour que deux hommes de condition qui pussent leur répondre en latin, le baron de Milhau et le marquis de Castelnau-Maurissière; ils avaient été mandés exprès pour soutenir en ce point l'honneur de la noblesse française, qui rougit alors de son ignorance. Pour ce temps-là, c'était beaucoup que d'en rougir... Les Polonais parlaient notre langue avec tant de pureté qu'on les eût plutôt pris pour des hommes élevés sur les bords de la Seine et de la Loire que pour des habitants des contrées qu'arrosent la Vistule et le Dniéper, ce qui fit grande honte à nos courtisans, qui ne savent rien et qui sont ennemis déclarés de tout ce qui s'appelle science : aussi, quand les nouveaux hôtes les interrogeaient, ils ne répondaient que par des signes, ou en rougissant. »

Krakovie pouvait s'enorgueillir justement de son Université. Elle possédait cinquante imprimeries. Les pères de la compagnie de Jésus vinrent s'y établir en 1562, sous le règne d'Étienne Batory; ils obtinrent la direction de l'Académie de Wilna, puis, sous Sigismond III (1632), celle de toutes les écoles, où la langue polonaise fut officiellement remplacée par le latin. Bientôt des cent trente imprimeries de la Pologne il n'en resta plus que quatre. Après la suppression des pères Jésuites par le pape Clément XIV (1773), l'Université de Krakovie tenta de se relever. Les professeurs composèrent des almanachs qui obtinrent une célébrité européenne. Une commission d'éducation nationale seconda les professeurs; mais le partage de la Pologne ne tarda pas à tout renverser. L'Autriche fit de l'Université de Krakovie une simple université autri-

chienne; 1815 n'améliora rien; les règlements de 1833 et 1839 n'ont point fait renaître les grandeurs universitaires de Krakovie.

Trois grands bâtiments appartiennent à l'Université : le Collége Jagellonien, le Collége de physique, et l'École de droit.

Un décret de l'empereur d'Autriche (13 février 1861) vient d'y régler l'emploi des langues. Personne ne pourra être nommé professeur à l'Université de Krakovie sans certifier d'une connaissance parfaite du polonais.

GILLES MALET,

CONSEILLER ET BIBLIOTHÉCAIRE DE CHARLES V (1).

Quand on veut étudier sérieusement les antiquités d'un pays, on ne doit pas se contenter d'explorer les monuments qui sont en possession d'une renommée toute faite et qui se trouvent ainsi désignés d'avance comme autant d'étapes à parcourir. Notre expérience personnelle nous a depuis longtemps appris qu'il faut explorer les édifices même de la plus chétive apparence, et que c'est souvent derrière une enveloppe vulgaire ou toute moderne qu'on découvre les débris les plus intéressants du passé. Plus d'un voyageur, en suivant la rive droite de la Seine, après avoir visité la petite ville de Corbeil, aura pu traverser le village de Soisy-sous-Étiolles, sans éprouver le moindre désir d'entrer dans l'église paroissiale. Le bâtiment, reconstruit presque en totalité au dix-huitième siècle, dans le style le plus simple, n'est pas, en effet, de nature à exciter la curiosité et ne semble rien promettre à l'archéologie. Cette église possède cependant de belles balustrades en bois sculpté, un vitrail donné en 1643 par le curé de la paroisse, les restes du monument de marbre qui fut érigé sur la sépulture de Nicolas de Bailleul, magistrat illustre, président au Parlement de Paris, mort dans les premières années du règne de Louis XIV, et quelques pierres tombales plus ou moins détériorées. En 1849, à l'époque où j'en fis la visite, on n'y rencontrait pas autre chose. Mais cinq ans après, quelques travaux de réparation exécutés au dallage amenèrent la découverte d'un monument beaucoup plus ancien et plus digne d'intérêt. Une pierre de forme allongée se trouvait comprise dans ce dallage, et aucun signe extérieur ne la recommandait à l'attention. En la retournant, on s'aperçut qu'une inscription y était gravée sur le bord supérieur; on s'empressa de faire disparaître la couche de poussière humide qui l'avait envahie, et au bout de quelques instants on put reconnaître que l'église de Soisy venait de retrouver le titre le plus précieux de ses archives historiques.

C'est une pierre gravée en creux et rehaussée de couleurs, dont le dessin enluminé forme tableau. Il en existe deux du même genre et de la même époque, autrefois placées dans l'église de Sainte-Catherine à Paris, pour rappeler que cet édifice avait été fondé en mémoire de la victoire de Bouvines, et aujourd'hui conservées dans la basilique impériale de Saint-Denis. L'inscription gravée en une ligne continue sur l'encadrement de la pierre de Soisy, nous apprend les noms des deux personnages dont elle devait consacrer le souvenir. Elle est ainsi conçue :

MONSEIGNIEUR GILES MALET CHEUALIER SEIGNIEUR DE VILLEPESCLE. CONSEILLIER ET MAISTRE DOSTEL DU ROY. CHASTELLAIN DE PONT SAINTE MAXNCE. UISCONTE DE CORBEIL ET SEIGNIEUR DE SOISY. MADAME NICOLE DE CHAMBLY SA FEME.

(1) Nous devons cet article à M. de Guilhermy, le savant auteur de la *Monographie de Saint-Denis*, de l'*Itinéraire archéologique de Paris*, etc.

Un Christ en croix occupe le milieu du tableau. Le Sauveur a, suivant l'usage, le nimbe croisé qui caractérise les personnes divines; deux clous fixent les mains sur le bois; un seul traverse à la fois les deux pieds; un jupon court s'attache autour des reins. Deux petits anges reçoivent dans des calices les gouttes de sang qui tombent des mains percées de Jésus. Des ossements apparaissent au pied de la croix; ce sont ceux d'Adam que son fils Seth enterra au sommet du Golgotha, et dont le sang du Christ doit consommer la longue expiation. La mère de Jésus se tient à droite de son fils, enveloppée d'un voile et d'un ample manteau. Le disciple bien-aimé est à gauche; il a les pieds nus et tient un livre, comme il convient à un apôtre. Les donateurs sont agenouillés un peu plus loin, les mains jointes et dans l'attitude d'un pieux recueillement, Gilles Malet à droite de la croix, Nicole de Chambly à gauche, le mari en armure de fer, la femme en jupe et riche corsage. Ils sont assistés de leurs saints patrons qui leur servent d'introducteurs auprès de Dieu. Saint Gilles, en costume monacal, caresse d'une main la biche qui partagea sa solitude sur les bords du Rhône. Saint Nicolas porte les insignes épiscopaux; on voit à ses pieds, sortant d'un baquet, les trois jeunes gens qu'un batelier avait coupés en morceaux et qui ressuscitèrent à la voix du saint prélat. Deux anges, debout derrière les donateurs, tiennent des écussons armoriés de fasces d'hermines et de coquilles. Les fonds du tableau sont couverts d'une infinité de petits ornements tels que croix et quatrefeuilles.

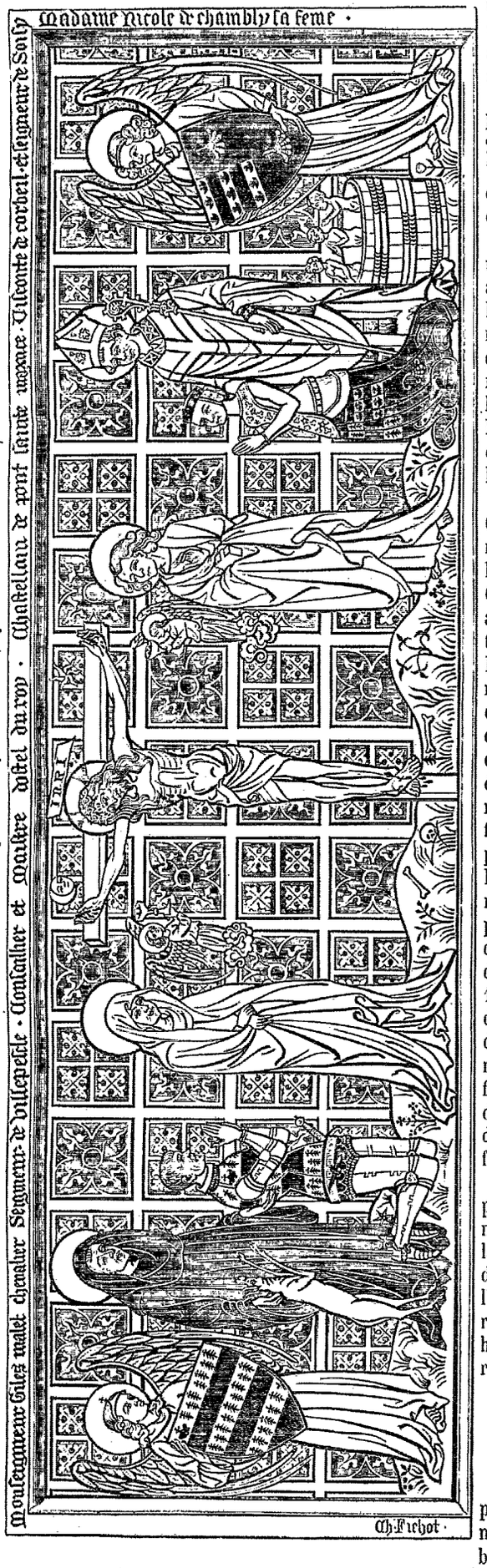
L'abbé Lebeuf, qui a décrit avec tant d'exactitude les édifices religieux de l'ancien diocèse de Paris, ne dit rien du monument dont nous mettons le dessin sous les yeux de nos lecteurs. La pierre était-elle déjà renversée et confondue dans le dallage lorsque le savant abbé visita, dans le cours du siècle dernier, l'église de Soisy? Nous serions disposé à le croire. L'abbé Lebeuf n'a pas oublié Gilles Malet dans l'article qu'il a consacré à la paroisse de Soisy; mais il cite au sujet de ce personnage un autre monument que l'église possédait alors et qui n'existe plus aujourd'hui. C'était une inscription sur lame de cuivre portant que le prieur de l'ermitage de Sénart était tenu de célébrer chaque semaine deux messes, en mémoire de l'ancien seigneur de Soisy et de sa femme, à l'autel de Saint-Michel. Gilles Malet mourut en 1410, laissant deux fils : Jean, qui fut comme son père maître d'hôtel du roi, et Charles, qui se contenta de la position plus modeste de licencié en lois. Nicole de Chambly ne survécut pas plus d'une année à son mari.

L'inscription que nous avons transcrite énumère les titres nombreux qui faisaient de Gilles Malet un personnage considérable. La postérité n'en aurait pas moins oublié comme tant d'autres le vicomte de Corbeil et le châtelain de Pont-Sainte-Maxence; mais elle n'oubliera jamais que le nom de Gilles Malet se place le premier en tête de la série des hommes illustres auxquels nous devons la formation et la conservation de la Bibliothèque des rois de France, devenue après bien des vicissitudes la Bibliothèque impériale, et la plus riche qui soit au monde. Gilles Malet avait la garde de la *librairie* du roi Charles V. Ce zélé bibliothécaire a laissé à ses successeurs un exemple trop peu suivi. Il considéra la rédaction d'un catalogue comme sa première obligation, et nous en possédons dans le fonds de Colbert un précieux exemplaire manuscrit. On lit sur la feuille de titre :

« Inventoire des livres du roi nostre sire estans en son » chastel du Louvre. »

Le second feuillet présente cette mention plus développée :

« Cy apres en ce papier sont ecrits les livres de tres



Pierre gravée en creux et coloriée trouvée récemment dans l'église de Soisy-sous-Étiolles (département de Seine-et-Oise). — Dessin de Fichot.

» souverain et tres excellent prince Charles le quint de ce » nom, par la grâce de Dieu roi de France, estans en son » chastel du Louvre en trois chambres lune sur lautre, lan » de grace MCCCLXXIII, enregistres de son commande- » ment par moi, Gilles Malet, son varlet de chambre. »

L'inventaire se divise en autant de chapitres que la bibliothèque comptait de chambres. La première contenait 269 volumes, la seconde 260, et la troisième 381. Le 7 janvier 1409, Malet ajouta à son catalogue une vingtaine de volumes envoyés à la Bibliothèque du Louvre par le duc de Guyenne, fils du roi Charles VI.

La collection toute pacifique des livres royaux occupait une des tours de la redoutable enceinte du Louvre, qui en avait pris le nom de tour de la *Librairie*. Là, sous des lambris de cyprès, des armoires en bois d'Irlande renfermaient les neuf cent dix volumes du sage roi Charles le quint. Des vitres peintes, sans doute en grisaille, tempéraient la vivacité de la lumière et ne permettaient pas que la vue des objets extérieurs vînt distraire le recueillement. Pendant la nuit, trente petits chandeliers et une lampe d'argent éclairaient la salle où se réunissaient les travailleurs qui voulaient employer leurs veilles à l'étude.

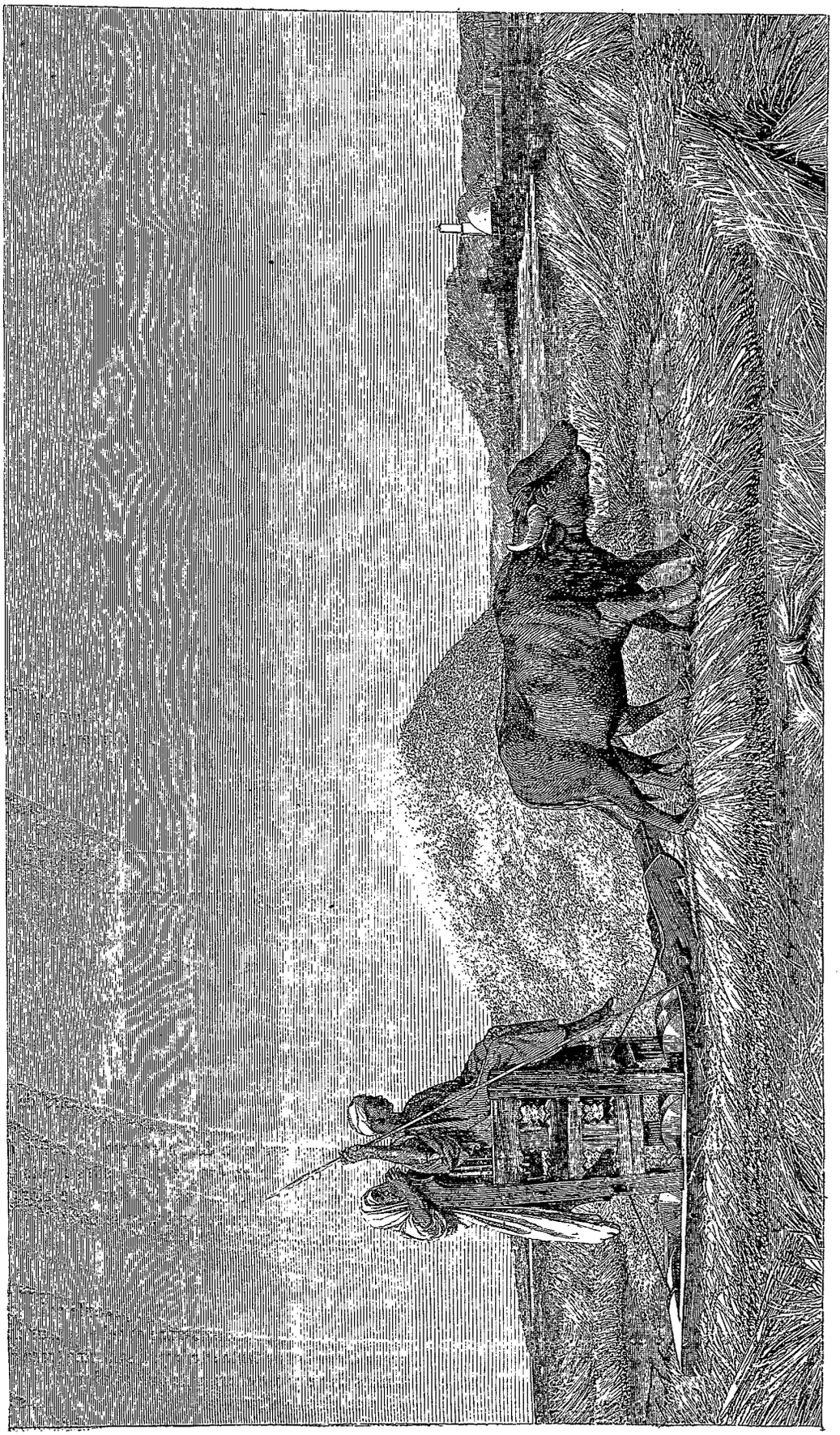
Pour compléter nos recherches sur les monuments de Gilles Malet, M. Albert Lenoir a bien voulu nous communiquer le dessin colorié d'un vitrail, autrefois placé dans l'abbaye de Bonport, représentant le bibliothécaire de Charles V et sa femme, revêtus de costumes blasonnés et agenouillés comme ils le sont à Soisy. Ce panneau appartenait, en 1814, au savant archéologue normand Hyacinthe Langlois, qui a tant fait pour remettre en honneur les monuments de la vieille France. Le fondateur du Musée des monuments français, Alexandre Lenoir, en a publié la description dans l'ouvrage où il a écrit l'histoire de tant d'œuvres arrachées par son infatigable dévouement des églises et des palais en ruines, et le dessin original est resté dans les riches portefeuilles qu'il a légués à son digne fils. Bonport était une abbaye de l'ordre de Cîteaux fondée par Richard Cœur-de-Lion aux portes de la ville de Pont-de-l'Arche, sur la rive gauche de la Seine. On en retrouve encore des bâtiments d'une assez grande importance. Alexandre Lenoir avait fait transférer à Paris, de l'église de ce monastère, les précieux débris du tombeau de Louis de Rouville, grand veneur de France, mort en 1527, et la colonne funéraire de Philippe Desportes, un des poëtes les plus gracieux du seizième siècle. La statue de Louis de Rouville avait subi d'horribles mutilations; mais elle offrait encore quelques détails de costume d'une finesse remarquable; on y lisait cette devise sur le baudrier : *Qui chasse le droit garde le change.* Du monument de Philippe Desportes, il n'existe plus qu'un médaillon qui fait partie du Musée de sculpture du Louvre.

Nous ignorons quel aura été le sort du vitrail de Bonport. Le tableau de Soisy est peut-être aujourd'hui le seul monument où Gilles-Malet soit représenté. On assure que la fabrique de Soisy aurait manifesté la fâcheuse intention de s'en dessaisir. Si cette curieuse relique devait sortir de l'église qui la possède depuis plus de quatre siècles, espérons du moins que ce ne serait que pour trouver une place honorable sous un des portiques de la Bibliothèque impériale.

LE BLÉ D'ÉGYPTE.

Quand on parle du *blé d'Égypte*, il faut avant tout s'expliquer. Il y a deux sortes de *blés d'Égypte*, si je puis m'exprimer ainsi; je ne parle pas des *variétés* : il y a d'abord le blé de momie, enseveli depuis deux ou trois mille

ans avec les anciens Égyptiens défunts, auquel on attribue une faculté germinative fort contestée et une richesse de produits non moins douteuse; puis le blé du commerce, le blé contemporain, que nous payons fort cher quand notre



Salon de 1861; Peinture. — Le Repiquage du blé en Égypte, par Gérôme. — Dessin de Gérôme.

récolte manque, et dont nous ne nous soucions guère quand notre récolte est belle.

Pourquoi le blé d'Égypte est-il si peu estimé sur le marché européen?

Je crois que le dessin de M. Gérôme pourra nous donner, en partie, la solution de cette question.

Le blé cultivé en Égypte appartient généralement à l'espèce connue en Allemagne sous le nom de *blé du Caire, blé d'Égypte*, et appelée par les savants *Triticum Polonicum*, on ne sait pas trop pourquoi, puisqu'on s'accorde à considérer cette espèce comme originaire d'Afrique. Les Polonais le nomment *blé d'Égypte* et les savants *blé de Pologne*.

« Malgré sa belle apparence et la bonne qualité de son grain, le blé d'Égypte a été presque partout abandonné après quelques années de culture », ont dit MM. Leclerc-Thouin et Vilmorin. En effet, comme blé d'automne, il est trop délicat pour notre climat d'hiver, et comme blé de printemps, il mûrit incomplétement son grain. Il convient parfaitement aux contrées méridionales. Là, il retrouve « sa belle apparence et la bonne qualité de son grain. »

Donc si le blé d'Égypte venu en Égypte est mauvais, cela ne tient pas précisément à la nature du grain; cela tient à une autre cause. Cette cause, c'est surtout la manière dont la récolte est faite et dont le blé est battu.

On ne connaît point en Égypte l'usage du fléau pour battre les grains; ce serait trop fatigant pour les fellahs chargés de ce soin; encore moins emploie-t-on la machine à battre.

Dans la partie la plus méridionale du Sayd, le blé, tel qu'il est récolté, est étendu sur une aire et foulé aux pieds des bœufs ou des buffles. C'est quelque chose d'analogue au dépiquage par les chevaux qui a été complétement abandonné, il faut l'espérer du moins, dans l'extrême midi de la France.

La paille du blé d'Égypte est très-fine; on récolte ce blé excessivement mûr, de sorte que la paille est facilement brisée par l'opération du dépiquage qui dégage le grain de l'épi.

Quand la paille est bien brisée, quand le grain est complétement debarrassé de ses glumes, on sépare le grain de la paille en projetant le tout en l'air, par petites parties, avec des fourches de bois à dents rapprochées. On le fait ensuite passer au crible. Le blé est mis dans les sacs sans autres soins et expédié sur les centres de consommation. La paille brisée, on ne peut pas trop dire hachée, est donnée aux bestiaux, dont elle constitue le principal aliment.

Dans le reste de l'Égypte, le battage s'opère à l'aide d'une machine appelée *noreg*. Au point de vue de l'agriculteur, le *noreg* est un engin tout à fait primitif; au point de vue de l'artiste, il paraît que cette machine a beaucoup de style. C'est ce côté du battage au moyen du *noreg* qui a sans doute séduit M. Gérôme.

Le *noreg* est composé d'un châssis horizontal formé de quatre pièces assemblées d'équerre entre elles : deux de ces pièces reçoivent, parallèlement aux deux autres, deux essieux en bois sur lesquels sont fixées par leur centre trois et quatre roues en fer plat de 2 millimètres d'épaisseur et de 40 centimètres de haut. Tout l'assemblage est ainsi mobile horizontalement sur les roues, dont la disposition est telle que celles que ne traverse pas le même essieu correspondent au milieu de l'espace compris entre celles que traverse l'essieu suivant. C'est la disposition adoptée, de nos jours, pour les rangées de dents successives de la herse.

Ce châssis est surmonté d'une espèce de siége en grosse menuiserie où s'assied le conducteur des buffles attelés à la pesante machine. Quand le *noreg* ne semble pas assez lourd, un homme monte derrière le conducteur et y demeure accroché comme on le voit dans le tableau. Un anneau de fer, fixé dans la traverse intérieure du châssis, sert à attacher avec une corde un timon volant à l'extrémité duquel se trouve un joug transversal que l'on fait passer sur le cou des animaux.

Cette description, presque entièrement empruntée à un rapport de la célèbre expédition scientifique d'Égypte, concorde parfaitement avec la peinture de M. Gérôme, faite il y a cinq ans à peine. On voit que les Égyptiens perfectionnent peu leurs machines agricoles.

Voici maintenant comment opère le *noreg* :

Les gerbes que l'on destine à être battues sont déliées et étendues sur une aire de 15 à 20 mètres de diamètre dont le centre est ordinairement occupé par une meule de ces gerbes. On fait ensuite promener circulairement la machine sur cette aire. Les gerbes déliées sont ainsi foulées aux pieds des animaux à plusieurs reprises, le grain se détache de l'épi, tandis que la paille se trouve hachée pendant la même opération par les roues de fer dont le *noreg* est armé et sur lesquelles il roule.

Il y a des *noregs*, du côté de Rosette et de Damiette, par exemple, qui ont d'énormes proportions, ce qui donne à cette opération un caractère qui ne manque pas d'une certaine grandeur.

On comprend qu'une opération ainsi conduite doit produire un battage assez imparfait; mais ce n'est pas là son seul inconvénient. Les buffles ou les bœufs passent et repassent, foulant aux pieds les gerbes étalées et répandant leurs immondices sur la paille et sur le blé. Les fellahs ne s'en préoccupent pas le moins du monde. Tout cela sèche ensemble, et après le vannage insuffisant dont j'ai parlé plus haut, on expédie le blé en concentrant dans les magasins ou dans la cale des navires des foyers d'infection qui se développent et donnent au blé un goût détestable.

Voilà pourquoi les blés d'Égypte sont si peu estimés sur les marchés de nos centres de consommation; voilà aussi pourquoi le ravissant tableau de M. Gérôme, étincelant de lumière, imparfaitement rendu par le dessin de l'artiste lui-même, nous fournit une explication naturelle de la juste défaveur qui frappe les blés égyptiens du commerce.

LES VIEUX MEUBLES.

J'ai dans ma chambre des objets de goût qui la décorent, des ouvrages de quelques bons peintres qui en garnissent les parois, et pourtant ce ne sont point eux qui séduisent et attirent le plus souvent mes yeux; non, ce sont des meubles d'une autre époque que les héritages successifs de mes parents ont fait arriver jusqu'à moi, et qui, alors que je les regarde, me semblent répandre autour d'eux un parfum de jeunesse et des souvenirs de famille qui me sont également chers.

Ils projettent sur mon destin comme un reflet d'innocence et de candeur en évoquant les jours riants de mon heureuse enfance; mon imagination s'empare alors de ces précieux débris pour en reconstruire le doux et vieux nid de ma famille envolée.

Ce sont de belles tasses de porcelaine, aux contours purs et bleuâtres, sur lesquelles je crois, en posant mes lèvres, embrasser mes premiers parents; la pendule qui sonna sur son timbre l'heure de ma naissance et celle de leur mort; le bureau d'une bonne tante sur lequel sa plume traça souvent les mots d'une prose charmante que m'adressa son amitié; c'est une glace gothiquement encadrée, mais où se reflétaient l'union et la paix qui régnaient au foyer paternel; c'est une grande table en noyer où je soupire seul en songeant que ma famille l'entourait jadis tout entière; c'est une antique chiffonnière où mon aïeule tenait, dans un tiroir,

une bonbonnière qu'elle n'ouvrait jamais sans me causer une certaine émotion qu'on devine; ce sont des portraits à figures si douces, si bonnes, que je m'imagine être sous leur protection et que chacun d'eux descendrait au besoin de son cadre pour me défendre; ce sont des lunettes vénérées que ma mère appelait « ses yeux ». Ah! quand les miens sont sous leurs verres, il me semble que j'y vois mieux au chemin du ciel. Enfin c'est sa Bible, témoin de sa joie et de ses peines, sanctifiant l'une, adoucissant les autres, et qu'elle nommait son « pain quotidien ». J'aime, à la fin de mon voyage ici-bas, que les maux ont rendu si triste, à considérer avec attendrissement ces muets témoins d'un passé heureux.

Oui, quand mon âme rêve aux beaux cieux d'autrefois qui se sont évanouis sous les nuages amoncelés des chagrins et de la souffrance, elle se rattache à ces anciens meubles comme aux précieux et derniers décombres des lieux où fut son paradis (1).

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Voy. p. 19, 91, 150.

LA VOIE ET LES ACCESSOIRES.

Suite.

Pour le service des gares, des remises à wagons et à locomotives, on emploie les *plaques tournantes*, qui permettent de faire passer une à une les voitures ou les machines d'une voie sur une autre.

Une plaque tournante (fig. 7 et 8) consiste essentiellement en un plateau de fonte portant deux voies de fer, le plus souvent perpendiculaires l'une à l'autre, mais cependant quelquefois obliques, lorsque le service l'exige. Ce plateau tourne autour d'un essieu vertical; des galets (ou roulettes) sont disposés de manière à rendre le mouvement plus doux.

Dans le plan représenté figure 7, une moitié de la figure

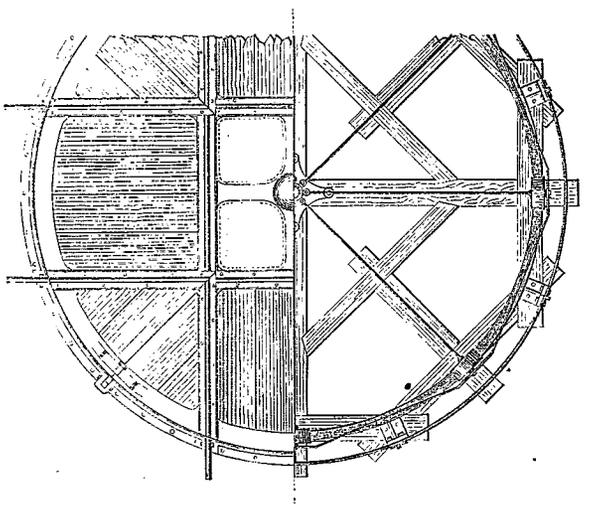


Fig. 7. Plaque tournante en fonte; plan horizontal.

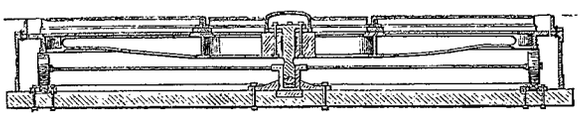


Fig. 8. Plaque tournante en fonte; coupe verticale.

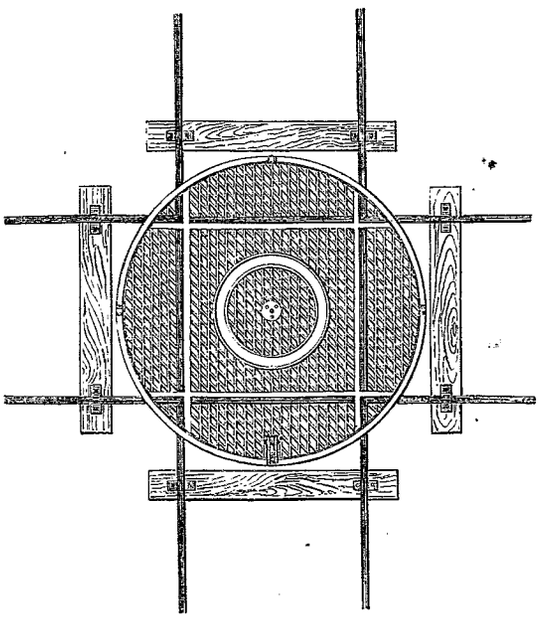


Fig. 9. Plaque tournante pour deux voies perpendiculaires l'une à l'autre.

montre l'aspect extérieur de la plaque; l'autre moitié fait voir les détails intérieurs. La figure 8 représente la coupe verticale de tout l'appareil.

La figure 9 reproduit la disposition adoptée le plus souvent pour les plaques tournantes qui ne servent guère qu'à relier des voies perpendiculaires entre elles. Cependant on peut les employer aussi pour deux voies obliques (fig. 10).

Enfin les figures 11 et 12 représentent des plaques tournantes destinées au service de trois voies parallèles coupées par une voie perpendiculaire ou par une voie oblique.

On remplace souvent les trois plaques tournantes (fig. 11) par un chariot roulant sur la voie transversale. L'usage de ces chariots de service est plus économique que celui des plaques, mais la manœuvre en est plus difficile. On les emploie surtout pour le service des remises à wagons et des halles à marchandises. La voie transversale sur laquelle roule le chariot est parfois établie dans une fosse, en contre-bas des voies parallèles à desservir; d'autres fois, au contraire, cette voie est un peu plus élevée que les voies parallèles. A plus forte raison, la plate-forme du chariot se trouve-t-elle plus haute que les voies; il faut donc faire *grimper* les voitures sur la plate-forme, de sorte que ces chariots sont plus incommodes pour le service que les chariots à fosse. Mais la suppression de la fosse permet de ne pas interrompre les voies parallèles.

Enfin, nous mentionnerons encore, parmi les accessoires de la voie, le disque-signal (fig. 13 et 14) qu'on remarque dans le voisinage des gares ou des stations.

Ce disque est peint en blanc sur une face, en rouge sur l'autre face. Lorsque le plan du disque est parallèle à la voie, le mécanicien arrivant est averti que la voie est libre. Si, au contraire, le plan du disque est perpendiculaire à la voie et présente la face rouge, le mécanicien doit s'arrêter; la voie n'est pas libre.

Afin que ce signal puisse servir pendant la nuit, il est accompagné d'une lanterne portant un verre rouge et un verre blanc qui jouent le même rôle que les deux faces du disque. On manœuvre le disque et en même temps la lan-

(1) J. Petit-Senn.

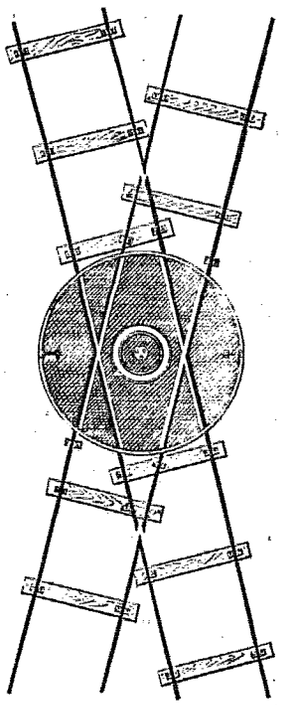


Fig. 10. Plaque tournante pour deux voies obliques.

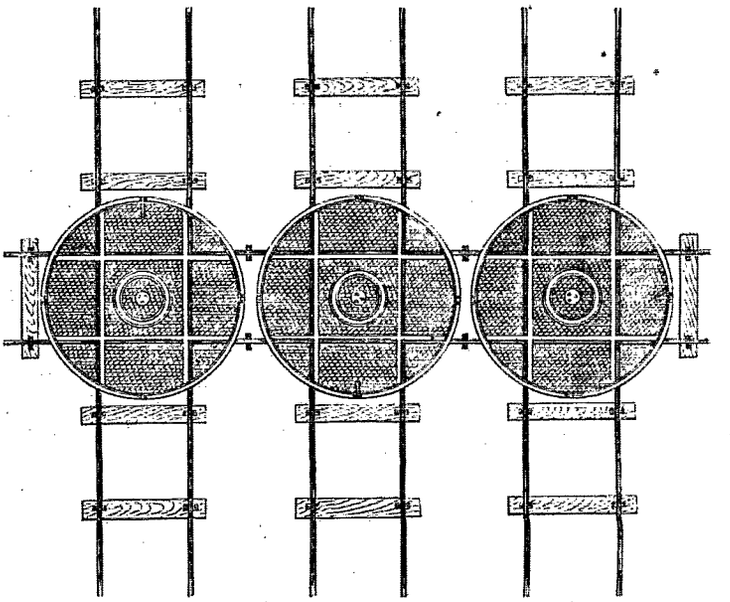


Fig. 11. Plaques tournantes pour trois voies parallèles et une perpendiculaire.

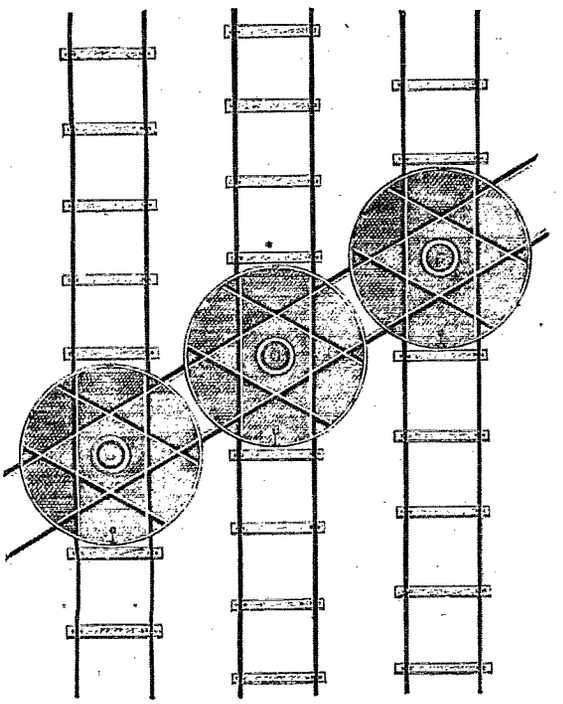


Fig. 12. Plaques tournantes pour trois voies parallèles et une oblique.

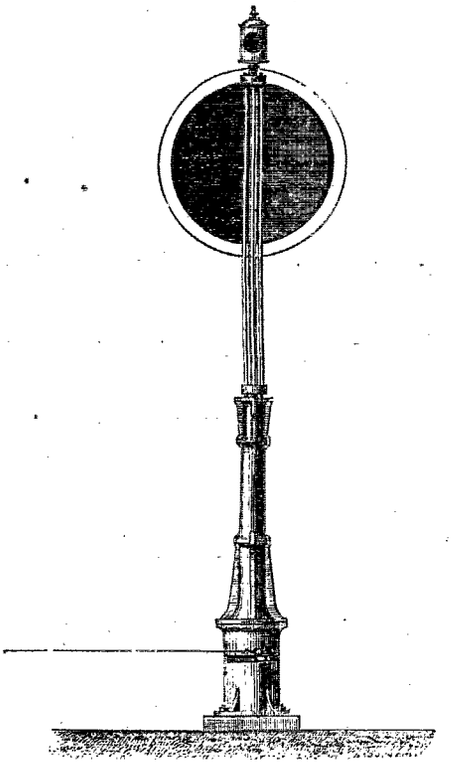


Fig. 13. Disque-signal.

terne depuis la station, au moyen de fils de fer et de leviers de renvoi.

Il arrivait quelquefois que dans le mouvement imprimé par la manœuvre la lanterne s'éteignait. Afin de remédier à cet inconvénient, on a rendu la lanterne fixe et on l'a munie de verres blancs. Lorsque le disque est parallèle à la voie, la lanterne est découverte et le mécanicien aperçoit la lumière blanche comme à l'ordinaire. Mais quand le disque est perpendiculaire à la voie, il se place devant la lanterne fixe, et comme il est percé au centre d'un trou recouvert d'un verre rouge, le mécanicien arrivant aperçoit un feu rouge et doit s'arrêter aussitôt.

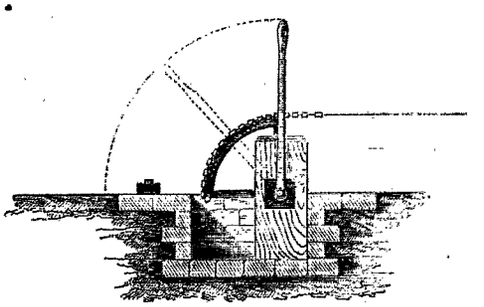


Fig. 14. Manœuvre du disque.

PATIENCE D'OBERLIN.

Oberlin et le rustre. — Composition et dessin de Th. Schuler.

Il n'est sans doute personne qui ne connaisse le nom d'Oberlin, le pasteur du Ban de la Roche (1). On sait comment cet homme admirable a transformé la population à demi sauvage au milieu de laquelle il s'était établi; comment il est parvenu, par ses enseignements et surtout par son exemple, à créer le bien-être, l'amour du travail et les bonnes mœurs, là où régnaient la misère, la brutalité et l'ignorance. Au nombre des vertus qu'il a déployées et auxquelles il a dû le succès d'une entreprise si difficile, nous aurions tort d'oublier la patience, la moins éclatante d'entre elles peut-être, mais non pas la moins utile. Comme tous les réformateurs, comme tous ceux qui se proposent de combattre les préjugés ou les passions des hommes, Oberlin rencontra de vives résistances; il eut affaire à plus d'un ennemi. Il est permis de conjecturer qu'en dépit de tous ses efforts, il eût vu son œuvre échouer s'il eût répondu à la haine par la dureté, au lieu de se contenir dans cette fermeté enveloppée d'humilité et de douceur dont nous voulons donner quelques exemples.

Un jour (cette anecdote fait le sujet de la gravure qui précède ces lignes), comme il se promenait, un livre à la

(1) La vie d'Oberlin a été racontée dans le *Magasin pittoresque* par notre bien-aimé et regretté collaborateur Émile Souvestre. (Voy. t. IX, 1841, p. 95.)

main, à quelques pas de sa demeure, un paysan, qui le voyait venir, voulut l'injurier et proféra les premières paroles que sa haine grossière lui dicta : « Voici Jean Bête », dit-il de manière à ce que le pasteur l'entendît. Au lieu de lui lancer un regard de mépris ou de l'accabler de reproches, Oberlin s'arrêta et lui dit avec douceur : « Tu te trompes, mon ami, je m'appelle Jean Oberlin. » Le paysan demeura confus, s'excusa, et devint plus tard, dit-on, l'un de ses plus zélés partisans.

Il montra le même calme et la même sérénité dans une circonstance plus importante et plus digne d'être rapportée. Plusieurs de ses adversaires, irrités de ses remontrances et de ses conseils, résolurent de le dégoûter de sa sollicitude et de lui faire quitter le pays. Ils convinrent de l'attendre, un dimanche, au passage, de s'emparer de lui et de lui infliger les plus cruels traitements. Oberlin en fut instruit. Le dimanche matin, peut-être pour apaiser et pour affermir son propre cœur, il choisit pour texte de son sermon ces paroles de l'Évangile : « Ne résiste point au mal; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre. » Le service terminé, il se rendit à la maison où il savait que les mécontents étaient réunis pour s'entendre sur l'exécution de leur complot. Quel ne fut pas l'étonnement de ceux-ci en voyant la porte s'ouvrir et le pasteur se présenter au milieu d'eux! « Me voici, mes amis, leur dit-il d'une voix douce et triste; votre dessein à mon égard m'est connu; vous voulez user envers moi de voies de fait et me châtier parce que vous me croyez coupable. Si j'ai, en effet, violé les règles que je vous ai tracées, punissez-m'en. Il vaut mieux que je me livre à vous et que je vous épargne la bassesse d'un guet-apens. » Est-il besoin de dire que ses adversaires se sentirent désarmés, et que la colère s'évanouit dans leur cœur pour faire place à l'attendrissement et au respect?

Citons un dernier trait de cette inaltérable modération, qu'il mettait aussi au service des autres, et qui était plus forte que l'audace elle-même pour dominer les ressentiments les plus acharnés. Un jour, un de ses paroissiens, qui avait épousé une femme catholique, devait se rendre avec celle-ci dans une commune voisine pour faire baptiser par le curé leur enfant nouveau-né. Riche, envié, ce jeune homme avait des ennemis qui n'attendaient qu'une occasion de satisfaire leur coupable animosité. Craignant d'être attaqués en route, les époux prièrent Oberlin de leur venir en aide et de les protéger. Le bon pasteur leur recommanda de se confier à Dieu et voulut les accompagner lui-même. Au moment de s'engager dans la forêt, qui pouvait cacher quelque embuscade, il s'agenouilla et se mit à prier : « Grand Dieu, dit-il, tu vois le crime qui veille et qui conspire; tu vois l'innocence en alarmes. Dieu puissant, écarte le danger ou donne à tes enfants la force de le surmonter! » A peine avait-il achevé ces mots que plusieurs hommes s'élancèrent d'un buisson et accoururent avec des cris menaçants. Par une inspiration soudaine, Oberlin saisit le petit enfant dans ses bras, et le présentant à ces hommes irrités : « Le voilà, leur dit-il d'une voix pénétrante, cet enfant qui vous a fait tant de mal, qui trouble la paix de vos jours! » Cette fois encore la voix du cœur triompha; le lieu qui allait servir de théâtre à une scène de fureur peut-être homicide fut témoin d'une touchante réconciliation; la jeune famille continua en paix son voyage, et Oberlin retourna vers sa demeure escorté de ceux qu'il avait détournés d'un crime et qui le suivaient soumis et reconnaissants.

Lorsque vous êtes tranquille et sans aucun sujet de colère, faites grande provision de douceur et de débonnaireté, disant toutes vos paroles, faisant toutes vos actions de la plus douce manière qu'il vous sera possible; et songez qu'il ne faut pas seulement avoir la parole douce à l'égard du prochain, mais encore toute la poitrine, c'est-à-dire tout l'intérieur de notre âme. FRANÇOIS DE SALES.

THORSTEIN COUP-DE-FOUET.

SAGA TRADUITE DE L'ISLANDAIS (1).

Il y avait à Sunnudal, en Islande, un certain Thorarin, qui était vieux et n'y voyait presque plus; mais ayant été grand *viking* (navigateur) dans sa jeunesse, il ne se sentait pas de défaillance, malgré son âge avancé. Son fils, Thorstein, était de haute stature, brave et pacifique. Il faisait valoir l'exploitation de son père aussi bien qu'auraient pu faire trois hommes. Thorarin n'était pas riche en terres, mais il possédait beaucoup d'armes. Le père et le fils avaient un haras et gagaient beaucoup en vendant des poulains, car c'étaient des chevaux de selle excellents et intrépides.

Bjarni de Hof avait à son service un certain Thord, surnommé le Palefrenier, parce qu'il gouvernait les chevaux. C'était un homme arrogant, qui faisait sentir à bien des gens qu'il servait dans une bonne maison; mais il n'en valait pas mieux et n'en était pas moins détesté.

Il y avait aussi, chez Bjarni, deux frères, Thorhall et Thorvald, qui trouvaient à redire à tout ce qui se passait dans le pays.

Thorstein et Thord s'entendirent une fois pour une course de chevaux; lorsqu'elle eut lieu, le dernier, voyant que sa bête avait le dessous, frappa sur les narines celle de son concurrent. Thorstein, s'en étant aperçu, donna un coup bien appliqué à l'autre cheval, qui se mit alors à courir, et les hommes de crier à l'envi. Thord, à son tour, frappa son adversaire d'un coup de fouet qui porta sur le front et enleva l'un des sourcils. Le blessé déchira un morceau de sa chemise, banda la blessure, et ne parut pas plus ému que si rien ne lui était arrivé. Il demanda que l'on ne dît rien de cette affaire à son père, et l'on en resta là. Thorhall et Thorvald épiloguèrent là-dessus, et donnèrent à Thorstein le surnom de *Stangarhœgg* (Coup-de-Fouet).

En hiver, un peu avant Noël, les femmes se levèrent de grand matin, à Sunnudal, pour se mettre à leur besogne. Thorstein était aussi debout; il rentra du foin, puis il s'étendit sur le lit. Son père, le vieux Thorarin, étant entré, lui dit :

— Pourquoi es-tu sur pied de si bonne heure, mon fils?

— Il me semble qu'il n'est pas beaucoup de gens sur qui je puisse me reposer de la besogne.

— N'éprouves-tu pas de douleur au crâne, mon fils?

— Non, aucune.

— Que peux-tu me dire de la course de chevaux qui a eu lieu l'été passé? Ne fus-tu pas frappé comme un chien, de manière que tu t'évanouis?

— On peut regarder le contact du fouet aussi bien comme un accident que comme un coup.

— Je ne croyais pas avoir pour fils un lâche.

— Ne prononce pas de paroles dont tu pourrais avoir à te repentir, mon père.

— Je ne veux pas dire à cet égard tout ce que j'ai sur le cœur, répliqua Thorarin.

Thorstein se leva, prit ses armes et partit pour les écuries où Thord gouvernait les chevaux de Bjarni. L'ayant trouvé, il lui dit :

(1) Tirée des *Nordiske Oldskrifter*, anciens écrits septentrionaux, publiés par la Société de littérature septentrionale; t. IV, édité par G. Thordarson. Copenhague, 1848, in-12.

— Je voudrais savoir si c'est exprès ou par mégarde que tu m'as frappé l'été dernier.

— Si tu as deux bouches, repartit Thord, tu peux, à ton choix, dire tantôt que c'est à dessein, tantôt que c'est involontairement. Voilà toute la réparation que je t'accorderai.

— Tu peux compter que je ne t'importunerai pas davantage à ce sujet, s'écria Thorstein.

Sur quoi il se jeta sur son interlocuteur et lui donna le coup de mort. Ensuite il se rendit à Hof, et trouvant une femme dehors, il lui dit :

— Rapporte à Bjarni que les bœufs se sont jetés sur son palefrenier Thord et qu'il ne le reverra pas avant d'aller aux écuries.

— Passe ton chemin, l'homme, répliqua-t-elle, je ferai ta commission quand le moment sera venu.

Thorstein retourna chez lui et la femme se remit à son ouvrage. Le matin, lorsque Bjarni se fut levé et mis à table, il demanda où était le palefrenier. On lui répondit qu'il était allé à l'écurie.

— Mais il me semble, dit-il, qu'il devrait être rentré s'il ne lui est rien arrivé.

Alors la femme à qui Thorstein s'était adressé prit la parole :

— C'est bien vrai ce que l'on dit de nous autres femmes, que nous avons peu d'intelligence. Ce matin, Thorstein Coup-de-Fouet est passé par ici et m'a conté que les bêtes à cornes avaient tellement maltraité Thord qu'il n'était pas en état de se relever. Mais je n'ai pas voulu te réveiller alors, et depuis cela m'était sorti de l'esprit.

Bjarni se leva de table et alla à l'écurie, où il trouva le corps inanimé de son domestique qu'il fit enterrer; puis il intenta une action contre le meurtrier, qui fut banni; mais il ne l'inquiéta pas quoiqu'il restât à Sunnudal et travaillât pour son père.

Un jour d'automne que Bjarni était assis derrière la cheminée, tandis que les gens flambaient les têtes des moutons abattus, il entendit la conversation suivante :

— Lorsque nous nous mîmes en condition chez Vigabjarni, commencèrent les frères Thorhall et Thorvald, nous n'aurions pas cru que nous dussions griller ici des têtes d'agneaux pendant que Thorstein ferait la même besogne à Sunnudal malgré la sentence de bannissement. Il eût mieux valu que notre maître eût été moins rigoureux envers ses parents de Bœdvarsdal et ne souffrît pas que le banni restât dans le pays à lever la tête comme son égal; mais la plupart des hommes se laissent abattre par l'adversité; nous ne pouvons prévoir quand il lavera cette souillure à sa réputation.

— Il aurait mieux valu se taire que de tenir ces propos, repartit quelqu'un de la bande; on dirait qu'un démon vous conduit la langue; quant à nous autres, nous pensons que Bjarni n'a pas voulu priver le père aveugle et les autres incapables de Sunnudal de leur seul soutien. Mais il n'est guère vraisemblable que vous restiez longtemps ici à flamber des têtes d'agneaux et à gloser sur ce qui s'est passé à Bœdvarsdal.

Ensuite on se mit à table, puis on s'alla coucher, et personne ne se douta que le maître de la maison eût entendu la conversation.

Le lendemain matin Bjarni, ayant éveillé Thorhall et Thorvald, leur commanda de partir à cheval pour Sunnudal et de lui rapporter, avant les neuf heures, la tête de Thorstein séparée du corps.

— Vous me paraissez tous deux, dit-il, très-propres à effacer les taches qui ternissent mon honneur quand je n'ai pas moi-même le courage de le faire.

Ils comprirent qu'ils avaient trop parlé, mais ils ne laissèrent pas de se rendre à Sunnudal. Thorstein était sur le seuil de la porte à aiguiser un poignard; lorsqu'ils furent près de lui, il leur demanda où ils allaient.

— Nous cherchons des chevaux, répondirent-ils.

— En ce cas, vous n'avez pas besoin de pousser plus loin, car ils sont près de l'enclos.

— Mais il n'est pas certain que nous les trouvions si tu ne nous montres le chemin.

Thorstein sort, et lorsqu'il a fait quelques pas, Thorvald brandit sa hache et lui court sus. Thorstein le repousse du bras, le renverse et le perce de son poignard. Thorvald voulut frapper à son tour, mais il eut le même sort que son frère.

Thorstein les attacha morts sur leur selle, releva les rênes et fouetta les chevaux, de façon qu'ils retournèrent à Hof.

Les domestiques, qui étaient dehors, allèrent dire à leur maître que Thorhall et Thorvald étaient de retour et qu'ils n'avaient pas fait « voyage blanc ». Bjarni, étant sorti, comprit ce qui s'était passé et ne dit mot. Il fit inhumer ses deux serviteurs, et tout resta dans le même état jusqu'après les fêtes de Noël.

La fin à une prochaine livraison.

DES HARAS EN FRANCE.

Les gouvernements de tous les pays se sont de tout temps occupés des moyens de multiplier le cheval. L'histoire de l'antiquité le prouve comme celle de notre époque. On a parlé dans les temps anciens des haras fameux de Salomon, auxquels les Arabes font remonter l'origine de leurs chevaux de race noble, comme on parle des haras de nos jours chez les différents peuples connus qui en possèdent. Quant à la France, elle a toujours fait plus d'efforts, plus de dépenses, pour améliorer le cheval, propre aux remontes surtout, que pour perfectionner et multiplier toutes les autres espèces domestiques. Sommes-nous plus avancés? Nous ne le pensons pas; et nous croyons prouver par les faits, dans cette courte note, que notre opinion n'est pas sans fondement.

L'époque à laquelle l'homme a soumis le cheval à la domesticité est ignorée. Toutefois, on doit supposer que les efforts faits pour bien élever et perfectionner cette admirable locomotive animée datent du moment où elle a été utilisée pour faire la guerre. Le cheval, en effet, est un des éléments les plus puissants de la force des États par son emploi dans les armées; d'autre part, il a dû concourir d'une manière très-active au développement de la civilisation des peuples par les relations qu'il a facilitées entre eux, alors que les moyens actuels de communication d'homme à homme, de nation à nation, ne pouvaient même pas être soupçonnés, pas plus que les sciences qui les ont donnés aux temps modernes.

Il est donc tout naturel de penser qu'un animal qui a pu contribuer d'une manière si fructueuse à la puissance des nations d'une part, et de l'autre à la marche de leur civilisation et de leur prospérité, a dû toujours intéresser les gouvernements. Un peuple qui serait tout à coup privé du cheval perdrait immédiatement l'un des principaux éléments physiques de sa prospérité et de sa force. Il est facile d'expliquer ce fait incontestable en examinant tous les services que rend ce précieux animal, et ces services sont d'autant plus étendus qu'un État est plus avancé en civilisation. Un mot d'explication à ce sujet ne sera pas inutile.

Au début des sociétés humaines, le cheval n'a sans doute été employé qu'à porter. Les routes carrossables, les canaux, les transports sur les rivières par le halage, les

usines créées par l'industrie moderne, les messageries, le roulage, le matériel des armées transporté par des véhicules à roues, tout cela n'existait pas, et ce bel animal ne pouvait être employé que comme bête de somme ou pour monter des cavaliers dans les combats ou les voyages. De nos jours encore ne voyons-nous pas les peuples relativement peu civilisés ne se servir du cheval que pour porter l'homme ou des fardeaux? Le peuple arabe, par exemple, ne le soumet qu'à ce service, et il est probable qu'il en est de même dans tous les pays où la civilisation européenne n'a pas pénétré.

Mais en France, il en est bien autrement. Le cheval y est utilisé pour une infinité de services divers et variés. Il est employé pour cultiver nos champs et pour transporter leurs produits dans les marchés; il est indispensable pour traîner les diligences, pour les postes, le roulage, le halage sur les rivières ou les canaux, les manéges dans les usines diverses, et jusque dans les souterrains; les mines en consomment des quantités considérables. Les petites voitures et les omnibus de nos grandes villes, les messageries, les voitures de luxe, les manéges d'équitation, les promenades, les voyages à cheval dans les pays qui manquent encore de routes carrossables, la cavalerie, l'artillerie, le génie, le train des équipages militaires, des ambulances, tout le matériel de guerre, se servent du cheval, et chacun de ces services divers exige de lui des

Le Haras du Pin, près Argentan. — Dessin de Thorigny.

qualités spéciales sans lesquelles il atteint incomplétement le but proposé. Ainsi, tantôt on veut qu'il soit beau, élégant, cheval de parade; d'autres fois, on lui demande une grande force musculaire, beaucoup de résistance aux fatigues, une bonne vue, de bons pieds, de bons membres; on exige qu'il soit toujours rustique, sobre, docile, obéissant au commandement de celui qui le monte ou le conduit. On veut enfin que ce pauvre animal réponde à tous les besoins des services pour lesquels il est élevé; or, pour y satisfaire, il lui faut des conditions variées de conformation, de tempérament, de taille et de force musculaire, qui expliquent toutes les difficultés qu'on éprouve pour le perfectionner de manière à le rendre apte aux services variés qu'il nous rend.

En lisant l'histoire des haras en France, on voit avec quelle sollicitude l'État s'est toujours occupé du perfectionnement et de la multiplication de nos chevaux, notamment de ceux qui sont propres aux remontes de l'armée. Dans les temps féodaux, les seigneurs avaient des haras privés, et ils élevaient des chevaux d'armes. Ce mode de production parut cependant insuffisant au commencement du seizième siècle. En 1639, le gouvernement de Louis XIII sentit la nécessité de fonder des haras de l'État; mais ce ne fut qu'en 1665 que Colbert organisa ces établissements. Toutefois, il comprit qu'il importait de s'adresser à l'industrie privée pour avoir le plus d'étalons possible sans trop grever le budget. L'État achetait donc des étalons et les plaçait chez des particuliers moyennant une prime d'entretien qui était d'environ trois cents francs par an par tête de reproducteur, en y comprenant quelques priviléges accordés aux dépositaires.

Colbert, après avoir eu recours à l'industrie privée pour l'entretien des étalons de l'État, organisa un système de primes afin d'encourager les agriculteurs à se procurer des reproducteurs moyennant des subventions suffisantes. Il résulta de cette combinaison que les éleveurs pouvaient être propriétaires des étalons quand ils trouvaient le moyen de s'en procurer; quand ils ne le pouvaient pas,

les étalons de l'État leur étaient confiés moyennant une rétribution qui leur était accordée pour les nourrir et les soigner. D'un autre côté, des haras et des dépôts d'étalons furent fondés dans les lieux les plus aptes à l'élevage du cheval. Parmi ces établissements, on remarqua le haras du Pin et celui de Pompadour. Le premier fut créé à la fin du règne de Louis XIV, vers 1714, en Normandie, près d'Exmes, à peu de distance d'Argentan. La Normandie, si riche, si fertile, si propre à l'élevage de bons chevaux, soit pour l'armée, soit pour divers autres services, ne pouvait manquer d'attirer l'attention du gouvernement, et nul pays ne convenait mieux à la fondation d'un haras. Celui du Pin contenait un grand nombre d'étalons et de juments poulinières. *La suite à une autre livraison.*

LA FAMILLE HUYGHENS.

Ce noble personnage entouré de ses cinq enfants doit être Constantin Huyghens, ministre de Guillaume III, et père du célèbre Christian Huyghens, qui découvrit en 1659 l'anneau de Saturne, et adapta aux horloges le pendule

Portraits de Constantin Huyghens et de ses enfants, par Van-Dyck, au Musée de la Haye. — Dessin de Bocourt.

ainsi que le ressort spiral au balancier des montres (1673). L'un des médaillons représente certainement Christian, second fils de Constantin, et nous avons quelque raison de croire que c'est le premier des deux qui sont à la gauche du lecteur; il nous paraît, en effet, offrir une lointaine ressemblance avec le portrait de ce savant par A. Blooteling. Van-Dyck, mort en 1641, ne soupçonna pas sans doute la gloire future de ce jeune garçon, qui était né seulement en 1629. Constantin Huyghens n'était pas, du reste, seulement un homme d'État éminent : il avait beaucoup de

goût pour les lettres, et on a de lui deux volumes de poésies latines qui ne sont point sans mérite.

Plusieurs de ces médaillons sont des peintures admirables; les autres sont faibles. On a reproché à Van-Dyck de s'être trop épargné, dans cette œuvre, le travail de la composition. Sans doute, un de ces groupes de famille que l'illustre peintre savait si bien faire eût été préférable à ce rapprochement de petits cadres ovales encadrés avec trop peu d'art; mais qui peut connaître les motifs du parti pris par Van-Dyck dans cette circonstance? Tel qu'il est, le tableau a de l'intérêt, et nous avons pensé qu'il méritait d'être plus connu.

PARALLÈLE

ENTRE LES ÉTATS LIBRES ET LES ÉTATS A ESCLAVES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Tout a été dit contre l'esclavage au nom de la raison, de la morale et de l'humanité; mais un préjugé persiste, c'est que, dans les pays chauds, le travail esclave est supérieur au travail libre, et que la prospérité agricole des régions où l'on cultive le coton, la canne à sucre et le café repose sur l'exploitation des nègres. M. Charles Sumner a réfuté cette erreur dans un éloquent discours prononcé, le 4 juin 1860, devant le sénat des États-Unis.

Plus étendus, plus favorisés sous le point de vue du climat, de la fertilité, du nombre des fleuves navigables et des ports naturels, les États à esclaves sont cependant moins peuplés que les États libres; l'accroissement de la population y est plus lent : ainsi, le premier recensement, fait en 1790, leur assignait une population de 1 961 372 habitants, celle des États libres étant de 1 968 455. Actuellement, quoique trois nouveaux territoires, la Louisiane, la Floride et le Texas, aient accru le nombre des États à esclaves, leur population n'est que de 9 612 769 habitants, tandis que les États libres, restés tels qu'ils étaient en 1790, comptent 13 434 922 citoyens, savoir, 3 822 153 de plus que ceux où le sol est cultivé par les nègres. Le contraste est encore bien plus frappant si l'on se borne à considérer la population blanche; on trouve que dans les États libres, elle est le triple de celle des États à esclaves. Ainsi, dans les premiers, la population moyenne par mille carré est de 22 individus, tandis qu'elle n'atteint pas 12 dans les seconds.

Ces résultats généraux s'appliquent aux États en particulier. Comparez celui de New-York à celui de la Virginie : le premier a un territoire de 47 000 milles carrés; le second offre une superficie de 61 352 milles. New-York n'a qu'un port; la Virginie trois ou quatre. New-York n'a qu'un grand fleuve; la Virginie en a plusieurs. L'État de New-York touche aux régions glacées du Canada : la Virginie jouit d'un admirable climat; mais la liberté est un bien préférable au climat, aux fleuves et aux ports. Grâce à elle, la population est devenue neuf fois plus considérable en soixante ans (1790-1850) dans l'État de New-York; en Virginie, elle n'a pas doublé. La comparaison de l'État de l'Ohio avec celui du Kentucky conduit aux mêmes résultats.

La valeur de la propriété foncière est encore un signe incontestable de la prospérité d'un pays : or elle est triple dans la région libre, quoique le sol soit moins productif. La conclusion s'applique encore aux États en particulier. Arkansas et Michigan, égaux en superficie, entrent la même année dans la confédération; or on estime à 64 240 726 dollars la valeur des propriétés dans l'Arkansas, y compris les esclaves; celle de l'État de Michigan, qui n'en compte pas un seul, est de 116 593 580 dollars.

L'agriculture est le fondement de la prospérité des États du Sud, et cependant, malgré tous les avantages du climat, du sol, des voies naturelles de communication, l'avantage est encore à ceux du Nord; il compte 877 736 fermes en pleine exploitation, le Sud 564 203 seulement. Tandis que l'acre de terre ne se vend que six dollars environ dans le Sud, il en coûte 20 dans le Nord. La valeur totale des produits agricoles des États libres surpasse de 227 millions de dollars celle du travail esclave. La culture du coton, du riz, de la canne à sucre, un climat sous lequel le sol porte souvent trois récoltes par an, sont donc impuissants à balancer les avantages de la liberté qui féconde la terre mieux encore que le soleil.

Sous le point de vue industriel, l'infériorité du Sud est bien plus marquée. Le capital engagé dans les manufactures des États libres s'élève à 430 240 050 dollars; dans les États à esclaves, il n'est que de 95 029 880. La production annuelle des premiers représente une somme de 842 586 058; celle des seconds, 165 413 027 seulement.

A lui seul le Massachussets a créé l'année dernière plus de produits manufacturés que tous les États à esclaves réunis.

On conçoit que tous ces éléments combinés entre eux doivent entraîner une infériorité commerciale réellement prodigieuse. Chez un peuple navigateur comme les Américains, elle peut s'estimer par le tonnage des navires employés; or, en 1855, il était de 4 252 615 tonneaux pour les États libres; 726 285 pour ceux qui ne le sont pas.

L'État du Maine seul a construit, la même année, plus de navires que tous les États du Sud ensemble.

On a beaucoup parlé de l'immense exploitation du coton des États méridionaux : elle ne compense pas l'activité commerciale des républiques du Nord, car celles-ci ont exporté une valeur de 167 520 693 dollars; le Sud, 132 067 216 seulement.

Les chemins de fer et les canaux sont des artères qui vivifient les pays qu'ils sillonnent. En 1854, le Nord avait 13 013 milles de chemin de fer en activité; le Sud, 4 212. Les canaux représentent une longueur de 3 682 milles dans la première région, et de 1 116 dans la seconde.

Le mouvement de la poste aux lettres est non-seulement la mesure de l'activité des transactions commerciales, mais encore celle des relations intellectuelles d'un pays. Dans le Nord, la recette de la poste est de 5 532 999 dollars; dans le Sud, 1 988 050 dollars.

Les œuvres de la charité privée ont représenté, en 1855, une somme de 958 813 dollars dans les États libres; de 194 784 dans les États à esclaves. On trouve les mêmes différences si l'on examine le budget des sociétés bibliques, des associations, des missions évangéliques, etc., etc. Il y a plus : lorsqu'un fléau, le choléra, la fièvre jaune, est venu fondre sur une ville du Sud, les dons envoyés par le Nord ont été plus considérables que ceux du Sud. Ainsi, en 1855, la fièvre jaune ravage la ville de Portsmouth, en Virginie; les sommes envoyées par les États du Sud s'élèvent à 33 898 dollars; celles du Nord, à 42 547.

Tous ces nombres accusateurs mettent en lumière la fatale influence de l'esclavage; elle va devenir bien plus évidente si nous considérons tout ce qui tient à l'instruction publique, véritable critérium de la valeur intellectuelle et morale d'une nation. Le Nord possède 65 écoles de droit, de médecine et de théologie : elles sont desservies par 269 professeurs, et fréquentées par 4 426 étudiants; leurs bibliothèques renferment 175 951 volumes. Le Sud n'a que 32 écoles professionnelles occupant 122 professeurs suivis par 1 807 étudiants et possédant 30 796 volumes.

Mais ce sont les écoles publiques ouvertes aux pauvres comme aux riches qui montrent la supériorité des pays qui ne sont pas déshonorés par l'exploitation de l'homme. Dans les républiques libres, on compte 62 433 écoles où 72 621

maîtres instruisent 2 769 901 enfants. Dans les États à esclaves, il n'y a que 18 507 écoles desservies par 19 307 maîtres et contenant 581 861 élèves. Le contraste est encore plus frappant si l'on met en parallèle les États isolés. La Virginie, un ancien État, a 67 353 élèves dans ses écoles. L'Ohio, État nouveau, trois fois moins étendu, 110 445. Le Massachussets, trois fois moins étendu que la Caroline du Sud, compte 176 475 enfants dans ses écoles; la Caroline, seulement 17 838. Les défenseurs de l'esclavage ont souvent prétendu que l'instruction donnée aux petits nègres par leurs maîtres était une compensation de la servitude. L'impitoyable statistique démontre encore la fausseté de cette assertion. En effet, le nombre des hommes de couleur dans les États libres s'élève à 196 016, dont la neuvième partie (22 043) suit les écoles; proportion plus forte que celle des élèves blancs dans les États à esclaves.

Les bibliothèques publiques sont encore un indice irrécusable et un puissant élément de civilisation; le Nord en compte 14 911 contenant 3 888 234 volumes; dans le Sud, 695 bibliothèques ne renferment que 649 577 volumes; celles du Massachussets égalent toutes les bibliothèques des États où règne la servitude.

Parmi les moyens d'éducation, la presse est un des plus puissants; ici encore, tous les faits témoignent en faveur de la liberté. La circulation totale des journaux est de 334 146 281 dans les États libres, de 81 038 693 dans les autres. Dans ces derniers, les journaux politiques sont les plus nombreux, et cependant ils ne tirent qu'à 47 243 209 exemplaires; ceux du Nord, à 163 583 668. Le rapport des journaux littéraires est de 20 245 360 à 57 478 768. La disproportion augmente si l'on compte les recueils scientifiques, puisque le nombre annuel des numéros s'élève à 4 521 260 dans les États libres, et à 372 672 dans ceux à esclaves. Les publications distribuées dans le Massachussets *seul* sont cinq fois plus nombreuses que celles de tous les États à esclaves réunis.

Il est presque inutile d'affirmer que le nombre des imprimeurs est fort différent dans les deux genres d'États; mais, comme confirmation des nombres précédents, nous dirons qu'il y en a 11 882 dans le Nord, et seulement 2 895 dans le Sud. Parmi les auteurs mentionnés dans l'Encyclopédie de l'Amérique par Duyckink, 403 appartiennent aux États libres, 87 aux autres. Sur 140 poëtes américains que Griswold énumère, 123 appartiennent à la région septentrionale. L'instruction générale, conséquence de la culture intellectuelle, est encore l'expression des nombres donnés ci-dessus : ainsi, dans les pays où règne la servitude, on trouve 1 individu sur 12, âgés de trente ans, qui ne sait pas lire; dans les États libres, 1 sur 53, et dans le Massachussets, 1 sur 517; dans la Virginie, 1 sur 5; et dans la Caroline du Nord, 1 sur 3.

Les chiffres qui précèdent démontrent que le système de l'esclavage, outre qu'il est criminel, est, sous le rapport économique, une faute, un mauvais calcul, une affaire détestable. Il arrête tout progrès dans le corps social, qui en souffre, de même que l'altération profonde d'un organe important mine la santé de l'homme placé dans les meilleures conditions hygiéniques.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET AGRICOLE
DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 30, 86, 119.

RÉGION DE L'EST.

La région de l'est est montueuse, couverte de bois, de pâturages, de vignes et de vastes espaces incultes, surtout dans une partie des montagnes du Dauphiné.

Elle comprend :

La Franche-Comté, la Bresse, le Bugey et les Dombes;
La Bourgogne, le Charolais, le Mâconnais;
Le Nivernais, le Morvan;
Le Bourbonnais;
Le Beaujolais;
Le Dauphiné et le Graisivaudan.

La superficie totale de la région est de 8 212 477 hectares.

On y compte :

Terres de labour . . .	3 756 369 hect.,	soit les $^5/_7$	de la région.
Prés.	803 423	soit le $^1/_{10}$	
Vignes.	255 683	soit le $^1/_{33}$	
Bois.	1 883 981	soit les $^5/_{13}$	
Vergers	59 099	soit le $^1/_{140}$	
Mûriers	8 212	soit le $^1/_{1000}$	
Landes et terres incultes.	967 395	soit les $^2/_{17}$	

Le nombre des bêtes à cornes est de.	1 658 836, soit le $^1/_6$	du nombre total existant en France.
Le nombre des moutons, de. .	3 315 851, soit le $^1/_{10}$	
Le nombre des chevaux, de. .	258 313, soit le $^1/_{42}$	

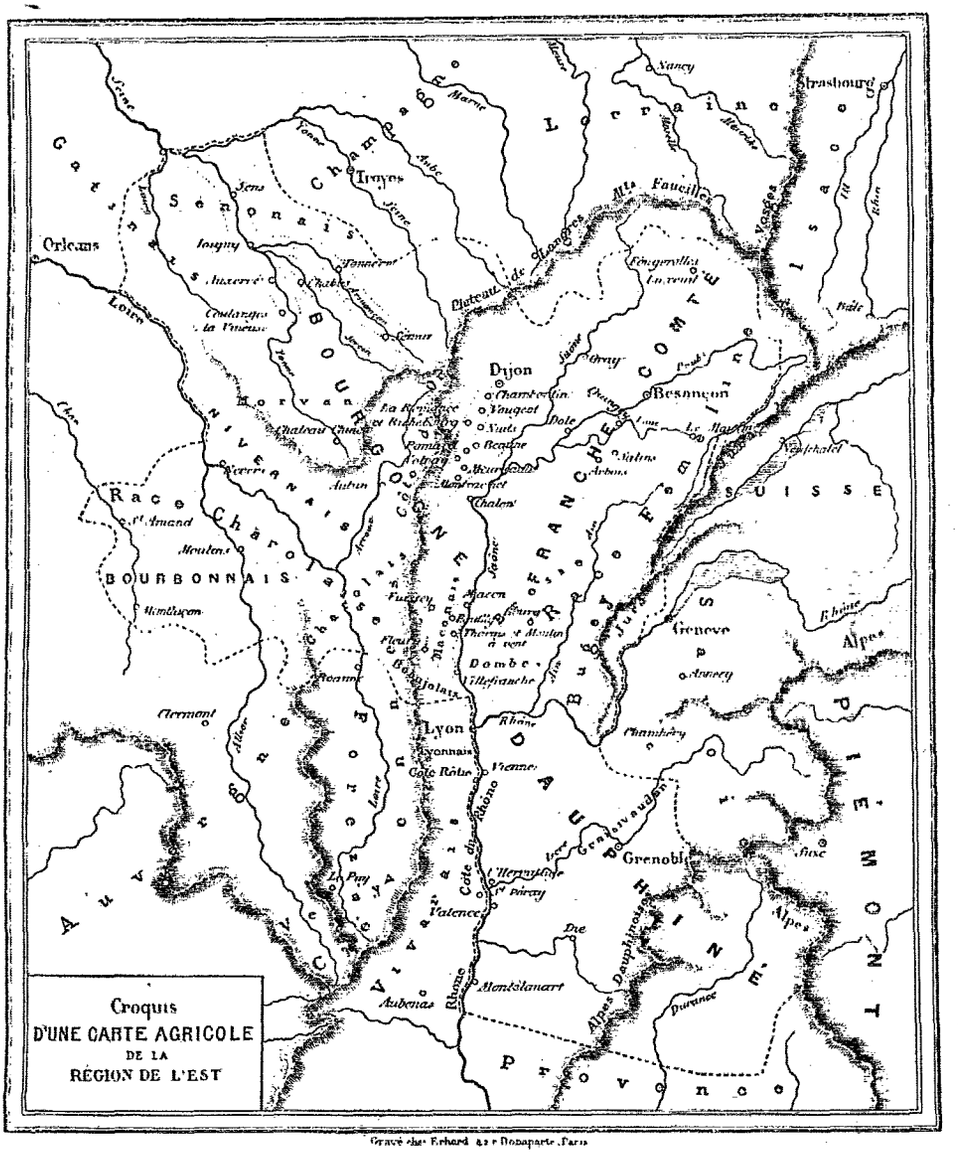
La vigne est la principale culture de la Bourgogne, du Mâconnais, du Beaujolais et des coteaux qui bordent la rive gauche du Rhône; on la retrouve aussi en Franche-Comté. C'est dans la haute Bourgogne, sur le versant oriental de la Côte-d'Or, que l'on récolte les vins renommés de la Romanée-Conti, de Chambertin, de Richebourg, Clos-Vougeot, Beaune, Pomard, Volnay, Meursault, Montrachet. Dans le Mâconnais, les vins de Pouilly, des Thorins et de Moulin-à-Vent, sont assez estimés; mais ce pays, comme le Beaujolais et la basse Bourgogne (coteaux qui bordent l'Yonne, le Serein et l'Armançon), est principalement un grand centre de production de vins ordinaires et communs. Les meilleurs crus de la côte du Rhône sont ceux de Côte-Rôtie, de Saint-Péray et de l'Ermitage. — Les départements du Doubs et de la Haute-Saône cultivent en grand le cerisier pour la fabrication du kirsch. Dans le Doubs, le centre de cette culture est la vallée de la Loue, entre le Mouthyer et Quingey; ici c'est le merisier qui est cultivé. Dans la Haute-Saône, on cultive le cerisier, dans le nord du département, au pied des Vosges et des Faucilles, à Luxeuil, à Fougerolles, à Valdajot.

La culture herbagère domine dans la Franche-Comté, la Bresse, dans toute la vallée de la Saône, dans le Charolais, le Morvan, le Nivernais et le Bourbonnais. De bonnes races bovines sont élevées et engraissées dans ces divers pays : la *race fémeline* et la *race suisse du Simmenthal* (laitières), à l'est de la Saône; la *charolaise*, une de nos meilleures races de boucherie, à l'ouest de cette rivière. Les herbages de la région orientale constituent un des principaux centres de production du bétail en France, et les bêtes à cornes qui les peuplent fournissent à la fois du lait aux fromageries du Jura et de la viande à la consommation parisienne et lyonnaise. La charcuterie de Lyon doit sa renommée à l'excellence de la chair des races porcines de la Bresse et du Charolais. La Franche-Comté élève aussi une race de chevaux de trait assez estimés. La Bourgogne et surtout la Bresse possèdent de nombreux mérinos.

Les forêts couvrent de vastes espaces dans le Jura, le Morvan et les Alpes dauphinoises. Le blé, moins répandu en général que le seigle, est principalement cultivé dans le Nivernais, la Bresse et le Graisivaudan. Ce dernier pays, d'une prodigieuse fécondité, cultive à la fois le blé, le chanvre, le maïs, les légumes, le colza, les plantes fourragères, et au-dessus la vigne, dont les ceps sont supportés par des cerisiers et des mûriers. Ce sont ces vignobles plantés d'arbres servant de tuteurs à la vigne que l'on appelle des *hautains*. — Le Morvan et la Bresse

cultivent le sarrasin, mais dans ce dernier pays c'est pour engraisser les poulardes. — La Franche-Comté et la Bresse récoltent beaucoup de pommes de terre et de maïs. Les seules cultures industrielles de la région sont celles du colza et du chanvre.

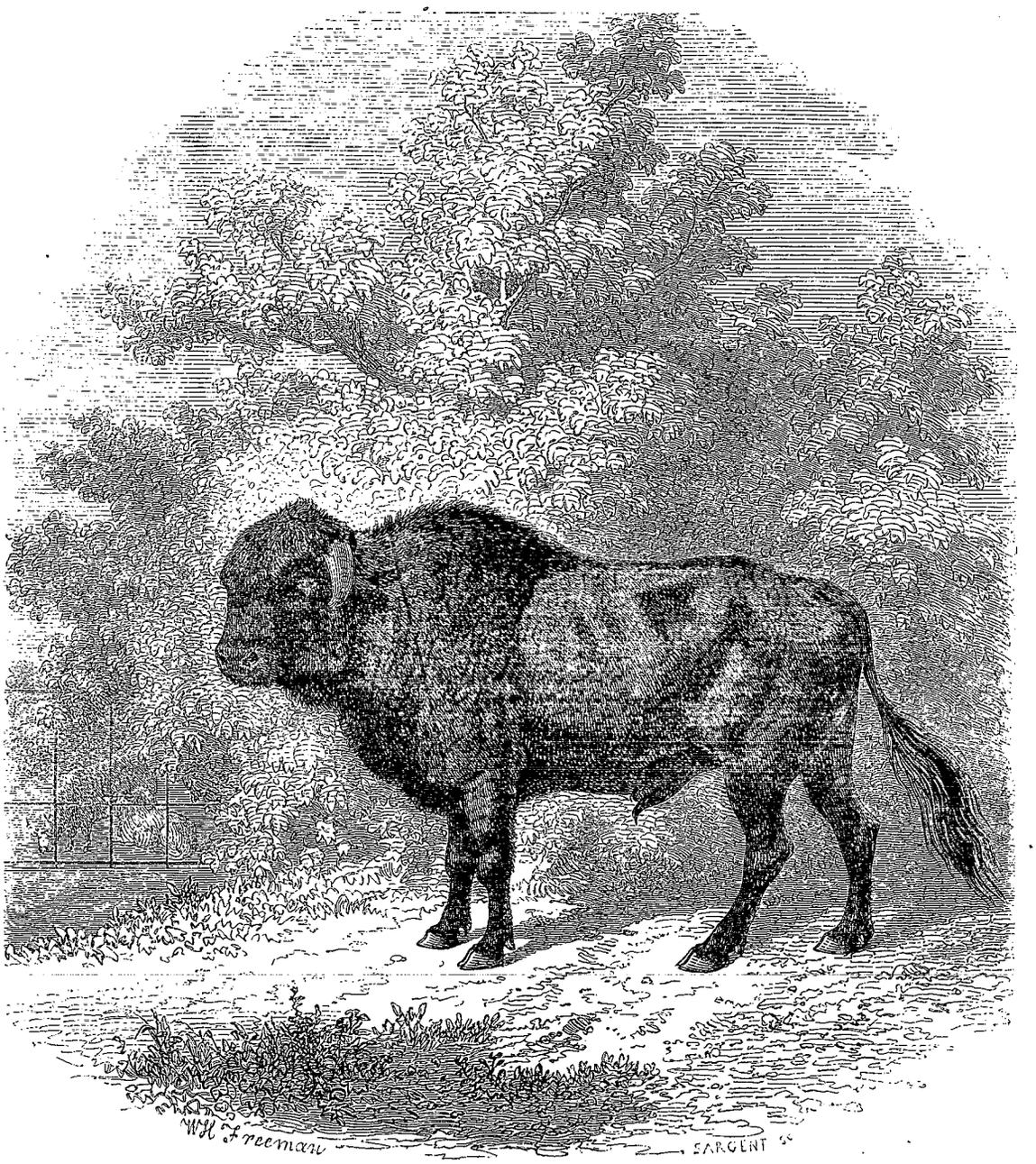
Les Dombes, plateau marécageux, stérile et malsain, de 76 000 hectares d'étendue, entre la Saône, l'Ain et le Rhône, a un aspect tout particulier. Le plateau de la Dombes, haut de 300 mètres au-dessus de la mer, est accidenté et présente des vallées et des faîtes. Le sol qui le compose est siliceux et argileux, mais le sous-sol est formé d'une couche d'argile de 9 à 10 mètres d'épaisseur, qui retient les eaux à la superficie. Tout le pays est déboisé ; il y pleut énormément; la quantité d'eau qui y tombe est double de celle qui tombe à Paris, et augmente les marécages. Les rivières sont encombrées, rétrécies, mal entretenues, et ne suffisent plus au débit des eaux de toute espèce qui noient et inondent le pays; de là une première cause d'insalubrité. La seconde cause d'insalubrité de la Dombes est dans les étangs qui couvrent environ 14 000 hectares. Les fièvres qui résultent de cette double cause d'infection réduisent la durée de la vie moyenne, qui est de trente-huit à quarante ans en France, à vingt-huit ans, et dans quelques communes à vingt ans. Les étangs ne



remontent qu'aux quinzième et seizième siècles; la Dombes ayant été dépeuplée par les guerres des quatorzième et quinzième siècles, le manque de bras décida les propriétaires à faire des étangs, que l'on empoissonne et que l'on met en culture alternativement. Les mêmes faits se sont accomplis dans la Sologne et la Brenne; faute de bras, on y a fait des étangs qui donnent du poisson et de bonnes récoltes après le desséchement. L'empoissonnement est ici une espèce de jachère. Dès le dix-septième siècle, la Dombes était devenue tellement insalubre, que la race des chevaux dombistes était dégénérée, comme les bêtes à cornes, et que les plaintes les plus vives s'élevèrent contre les étangs. Des travaux intelligents, des desséchements bien entendus, ont été commencés récemment; ils doivent avoir pour résultat, avec le marnage et le chaulage, de modifier les habitudes locales, le mode de culture, et de faire disparaître les étangs et les autres causes d'insalubrité.

La partie méridionale de la région de l'est a déjà les caractères de la région du sud; les mûriers et les oliviers commencent à paraître dans les arrondissements méridionaux du département de la Drôme. Les Alpes dauphinoises (Isère et Hautes-Alpes), souvent déboisées, ravagées par les moutons transhumans, sillonnées par des torrents dévastateurs, commencent aussi le désert que nous verrons se continuer dans toutes les Alpes provençales.

L'ARCHIPEL DES AÇORES.



Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Le Taureau des Açores. — Dessin de Freeman, d'après nature.

C'est bien de ce fertile archipel des Açores qu'on pourrait dire avec la ballade allemande : « Connaissez-vous la terre où les orangers fleurissent? » Dans ces îles charmantes où nous envoyons nos céréales et parfois nos bestiaux, que l'on voit s'y développer avec une puissance nouvelle, il y a tel oranger qui donne, en une seule récolte, au delà de neuf mille fruits (1). Cette force exubérante de la nature, si prompte à s'approprier les richesses naturelles de tous les pays, a donné aussi naissance au bel et utile animal représenté par notre gravure et qui est devenu un des plus curieux habitants du jardin des Plantes. Mais avant de parler de la richesse agricole des Açores, constatons la position réelle de l'archipel et ses nouvelles divisions.

Ces groupes divers font partie de l'Europe, bien que les géographes ne se montrent nullement d'accord sur ce point. L'archipel des Açores, par le fait, est plus rapproché de notre continent d'une quarantaine de lieues qu'il ne se trouve voisin de l'Afrique. Du cap San-Miguel au cap da Roca, en Portugal, on compte tout au plus 210 lieues portugaises; de l'île Santa-Maria au cap Cantin, il n'y en a pas moins de 250. Ces calculs ont été vérifiés.

Les neuf îles dont se compose l'archipel se trouvent situées entre 36° 57′ et 39° 41′ de latitude. Leur longitude occidentale, comptée du méridien de l'Observatoire de

(1) A l'île San-Miguel. Ce fait curieux est consigné dans un ouvrage publié à Paris, en 1834, sur les Açores, par M. Meirelles do Canto. Un autre voyageur, Boid, va plus loin; il affirme qu'un seul arbre avait produit, dans une année d'abondance, jusqu'à vingt-neuf mille fruits.

Lisbonne, doit se marquer entre 15° 46′ et 22 degrés. On divise ces îles volcaniques, depuis assez peu de temps, en trois districts administratifs. Le premier se compose des îles Santa-Maria et San-Miguel; le second comprend les îles Terceire, Graciosa et Saint-George; et le troisième réunit les îles de Pico : on joint d'ordinaire à ces trois divisions un groupe d'îlots qu'on désigne sous le nom des Formigas; ce sont sept ou huit rochers dispersés sur une étendue de deux lieues N.-O. S.-O. Les Formigas, vues dans le lointain, ont l'aspect d'une cité maritime, et pour compléter l'illusion, le plus élevé de ces rochers, qui apparaît à neuf brasses au-dessus du niveau de la mer, ressemble de loin à un navire à la voile.

L'île de Madère était découverte depuis plusieurs années, lorsque, vers 1442, un hardi marin, le commandeur d'Almourol, Gonçalo Velho Cabral, vint annoncer un jour au glorieux infant D. Henrique la bonne nouvelle qu'il venait de découvrir une terre inhabitée d'apparence fertile. En peu d'années tout l'archipel fut découvert.

Les îles Açores se sont appelées parfois les îles Flamandes, et il est certain que cette dénomination, aujourd'hui peu connue, se lie intimement au plus grand développement agricole du pays. L'infante dona Isabel, fille de Jean Ier, ayant épousé, le 10 janvier 1430, Philippe III surnommé le Bon, devint, comme on sait, par ce mariage, duchesse de Bourgogne et comtesse de Flandre (1). Trente ans environ après qu'elle eut contracté cette union, une disette déplorable se fit sentir dans les Flandres. Ce fut alors que l'épouse de Philippe le Bon supplia son frère, D. Duarte, roi de Portugal, de lui faire don de deux îles inhabitées faisant partie de l'archipel des Açores et que l'on n'avait pas encore songé à coloniser. La concession ne fut pas accordée sans peine; mais une fois que Pico et Fayal furent à la disposition de la duchesse de Bourgogne, elle fit passer dans ces îles fertiles de nombreux émigrants flamands sous la direction de Josse Van-Huerter, dont les chroniqueurs portugais ont fait le Jozé de Utra célèbre à tant de titres dans l'histoire.

Un oiseau devint à l'origine une source de fortune pour quelques habitants de l'archipel : c'était l'*açôr* lui-même ou l'autour, qui, convenablement dressé par les fauconniers, était envoyé en présent même aux souverains.

Les Portugais ont sur l'autour et sur le genre de chasse auquel il donnait lieu un livre fort curieux, mais fort rare : l'*Arte de criar e ensinar os açôres*. D. Duarte, l'un des rois les plus doctes de ces contrées, ne dédaignait pas ce passe-temps.

L'autourserie, ou la science qui consistait jadis à dresser les autours, était une des branches les plus estimées de l'art difficile du fauconnier. Il faut lire, dans les volumes qui nous ont été légués par le seizième siècle, les qualités qu'on *exigeait* d'un dresseur habile d'autours, pour se faire une idée exacte de la passion des rois et des seigneurs pour le genre de divertissement qu'on se procurait grâce à ces oiseaux. Lorsque le fameux Anne de Montmorency fit son entrée solennelle dans Londres comme ambassadeur extraordinaire de la France, il était suivi de cent vingt gentilshommes tous portant l'autour sur le poing.

Les îles Açores n'exportèrent d'abord avec les oiseaux de fauconnerie que quelques bois précieux; elles ne possédaient, dit-on, aucun quadrupède au moment de la découverte; mais peu à peu leur sol, merveilleusement fertile, se prêta à tous les genres de culture. On y récolte aujourd'hui beaucoup de blé et de maïs, et certains coteaux y produisent des vins estimés à l'égal de ceux que donnent les îles Canaries. Si les habitants de cet heureux archipel avaient plus complétement hérité de l'industrie de leurs ancêtres, ils doubleraient aisément leurs richesses agricoles; car la canne à sucre, le coton, le café même, peuvent y prospérer sans que l'on s'en occupe, et il ne faudrait que quelques soins accordés au nopal, qui produit la cochenille, au mûrier blanc, qui nourrit les vers à soie, pour que ces cultures transformassent peut-être l'état financier du pays.

On s'est, du reste, singulièrement préoccupé, dans ces derniers temps, de l'histoire naturelle des Açores : aux savantes observations des Mousinho de Albuquerque, des Meirelles do Canto, des Soares Luna, sont venus se joindre les travaux botaniques de M. Seubert (1) et les belles descriptions géologiques de M. Georges Hartung; si bien que la flore et la configuration de ces îles sont aujourd'hui parfaitement connues. Tout récemment un naturaliste français, M. A. Morelet, de Dijon, a été explorer l'archipel au profit de la zoologie générale et surtout de la conchyliologie. Il reste donc peu à faire sous ce rapport; mais l'histoire naturelle rétrospective, si l'on peut employer ce terme, pourrait être interrogée d'une façon curieuse en faveur des thérieticographes.

D'après les derniers recensements, la population totale de tout l'archipel peut être évaluée à 242 000 âmes, et cette population, assez inégalement répandue, doit trouver sa subsistance dans la pêche et dans les troupeaux qui peuplent plusieurs des îles. La race bovine est fort belle à Tercère, et le vigoureux animal qui donne occasion d'écrire cet article en est un exemple.

On a obtenu, comme on sait, par le croisement du taureau yack avec la vache commune, des hybrides qui peuvent être d'un grand intérêt pour l'agriculture. L'individu donné au jardin des Plantes par le baron da Praya, a eu pour père un yack de la variété noire qu'a ramené, en 1854, M. de Montigny; il est pareil à deux animaux du même genre obtenus à Barcelonette et qui se trouvent placés aujourd'hui au jardin zoologique d'acclimatation. « Tous trois ressemblent à leur père commun et se ressemblent entre eux par la coloration de leur pelage généralement noir, dit un éminent naturaliste (2); mais ils portent des cornes qui, chez le taureau, sont remarquables par leur courbure en bas et un peu en dedans; cet animal tient sans doute ce caractère de sa mère, qui était une vache d'origine égyptienne; il se rapproche, au contraire, de son père par la hauteur du garrot, et il est intermédiaire quant à la nature du pelage, qui est rude et presque ras, et surtout quant à l'état de la queue, qui est bien loin de reproduire chez lui la queue de cheval caractéristique de la race pure. »

Ce bel animal est arrivé à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle le 3 juillet 1858, et dès son entrée dans cet établissement il y a été l'objet des soins les plus assidus; mais il s'en faut bien qu'il réponde par la docilité à la sollicitude de son gardien; il se montre au contraire fort rétif, et son caractère irascible exige des précautions particulières de la part des surveillants. On suppose, non sans raison, que la disposition prise par sa bizarre armure de tête n'est pas pour peu de chose dans l'irritabilité qu'il montre habituellement. Une excision d'une faible portion des cornes habilement pratiquée suffira très-probablement pour le rendre moins intraitable.

(1) Cette princesse, dont on a trop promptement oublié les vertus et la haute prévoyance, était la digne sœur de l'infant D. Henrique et de son frère D. Pedro d'Alfarrobeira. Elle joue un rôle dans notre histoire. Elle vécut jusqu'en 1471 et fut enterrée à la chartreuse de Dijon.

(1) *Flora azorica ex collect. et Schedis Hochstetteri elaborata;* 1844, 1 vol. in-4° avec 15 planches.

(2) Geoffroy Saint-Hilaire, *Acclimatation et domestication*,

SAINT SÉVERIN ET LE ROI DES RUGIENS.

Séverin s'était établi en Norique, dans ces contrées qui sont devenues la Bavière et l'Autriche, et habitait un monastère près du site actuel de Vienne. Il n'avait jamais voulu révéler le lieu de sa naissance; mais son langage dénotait une origine latine, et sa vie prouvait qu'il avait longtemps séjourné dans les déserts monastiques de l'Orient avant d'introduire la vie des cénobites sur les bords du Danube. Vrai médecin et pasteur des âmes, il consacra une activité merveilleuse avec des trésors de courage, de patience et d'habileté, à maintenir la foi dans ces provinces déjà presque entièrement chrétiennes, à préserver la vie et les biens des populations envahies, à convertir les bandes conquérantes. Il dirigea plus d'une fois avec succès la défense des villes romaines assiégées par les Barbares, et quand la victoire se prononçait, comme d'habitude, pour ceux-ci, il s'occupait, avec une infatigable sollicitude, d'alléger le sort des captifs, de les nourrir, de les vêtir. Tout endurci qu'il fût par le jeûne et la mortification, « il se sentait affamé quand ils avaient faim et frissonnait avec eux quand le froid venait saisir leurs corps dépouillés. » Il semble avoir inspiré une égale vénération aux Barbares et aux Romains; et sur les deux rives du grand fleuve, qui ne protégeait plus le territoire de l'empire, le roi des Alamans, maîtrisé par le spectacle de cette intrépide charité, lui ayant offert le choix d'une faveur quelconque, Séverin lui demanda d'épargner les terres des Romains et de mettre en liberté ses prisonniers.

Séverin usait du même ascendant sur le roi des Rugiens, autre peuplade qui était venue des bords de la mer Baltique s'établir en Pannonie. Mais la femme de ce roi, plus féroce que lui, s'appliquait à empêcher son mari de suivre les inspirations du cénobite, et un jour qu'il intercédait pour de pauvres Romains qu'elle faisait traîner en servitude au delà du Danube, elle lui dit :

— Homme de Dieu, tiens-toi tranquille dans ta cellule, et laisse-nous faire ce que bon nous semble de nos esclaves.

Mais Séverin ne se lassait pas et finissait presque toujours par triompher de ces âmes sauvages, mais non encore corrompues. Sentant sa fin approcher, il mande auprès de son lit de mort le roi et la reine. Après avoir exhorté le roi à se souvenir du compte qu'il avait à rendre à Dieu, il pose la main sur le cœur du Barbare, puis, se tournant vers la reine :

— Gisa, lui dit-il, aimes-tu cette âme plus que l'or et l'argent?

Et comme Gisa protestait qu'elle préférait son époux à tous les trésors :

— Eh bien donc, reprit-il, cesse d'opprimer les justes, de peur que leur oppression ne soit votre ruine. Je vous supplie humblement tous les deux, en ce moment où je retourne à mon maître, de vous abstenir du mal et de vous honorer par vos bonnes actions.

L'histoire des invasions, ajoute Ozanam (1), a bien des scènes pathétiques, mais je n'en connais pas de plus instructive que l'agonie de ce vieux Romain expirant entre deux Barbares, et moins touché de la ruine de l'empire que du péril de leurs âmes.

LE CHOMAGE DU LUNDI.

L'ouvrier qui ne travaille pas le lundi, indépendamment du prix de sa journée qu'il perd, fait des dépenses inutiles. Pour ne rien exagérer, estimons à 4 francs la perte de temps et les dépenses de ce chômage hebdomadaire : comme il y a cinquante-deux lundis dans l'année, cela fait 208 francs par an, qui, multipliés par quarante, terme ordinaire des années de travail, donnent pour résultat une perte de 8,320 francs. Or toute somme se double par les intérêts au bout de quatorze ans; cette même somme placée tous les mois à la caisse d'épargne aurait produit à l'ouvrier 25 864 francs, capital plus que suffisant pour garantir sa vieillesse de la misère, et qu'il laisserait après sa mort à ses enfants comme un souvenir de son amour pour sa famille et un exemple à suivre de sage économie. (1)

Après votre propre estime, c'est une vertu que de désirer l'estime des autres. CICÉRON.

LE DÉSERT DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Le célèbre philosophe de Genève se trouvait à Grenoble pendant l'été de 1768. Il y avait été recommandé à un avocat au parlement, nommé Bovier, qui le combla de marques de sympathie et d'admiration, et eut pour lui toutes sortes de prévenances et d'attentions. Ce digne avocat en fut très-mal récompensé, ainsi qu'on peut le voir dans la septième « Rêverie d'un promeneur solitaire » et dans la correspondance de Rousseau.

L'illustre écrivain était déjà, vers cette époque, saisi de cette misanthropie qui lui faisait voir des ennemis dans tous les hommes, même dans ceux qui lui témoignaient le plus d'affection. Il était venu dans le Dauphiné pour y chercher la solitude et pour y vivre comme dans un désert : son projet était d'y chercher des consolations dans l'étude de la botanique qu'il aimait alors passionnément. La tradition désigne la propriété de M. Faure, située sur les premières pentes de la montagne Saint-Nizier, non loin de Grenoble, comme ayant attiré le choix du philosophe, et c'est tout près de cette habitation que se trouve le site auquel les habitants de Grenoble ont donné le nom de J.-J. Rousseau. C'est une espèce d'entaille pratiquée par la nature sur ces flancs de la grande montagne de Saint-Nizier, dont la crête s'élève à près de 2 000 mètres au-dessus de la rivière du Drac qui coule à ses pieds.

Dans ce désert, qui rappelle un peu l'entrée de celui de la Chartreuse (2), moins le torrent du Guier mort, on rencontre d'abord un massif de sapins : c'est le *bois noir* pour les habitants des villages voisins. Il a dû perdre de son caractère grandiose et sévère depuis un siècle, à en juger par la jeunesse des arbres qui sans doute en ont remplacé de vieux. Au delà de ce massif, on se trouve entre des rochers d'un aspect triste; ils surplombent comme des murailles menaçant ruine. Dans cette solitude règne un silence qui n'est troublé que par le bruissement des petites sources tombant de ces rochers et qui entretiennent à leur pied une fraîche verdure. Ce site, saisissant un peu de terreur les personnes habituées à la vue des horizons plats, était bien ce qui devait plaire au malheureux avide de rencontrer un lieu où il n'y eût plus trace d'hommes et où il fut impossible à leur prétendue haine de l'atteindre.

Toutefois, en cherchant à fuir les hommes, Rousseau n'aurait pas dû être insensible aux bontés ni aux hommages qu'il reçut des habitants de Grenoble. La famille de M. Bovier lui donna une fête dans une maison de campagne située à l'endroit où a été bâti depuis le fort appelé la Bastille, et, dans cette fête champêtre, on improvisa une représentation du *Devin du village*. Rousseau

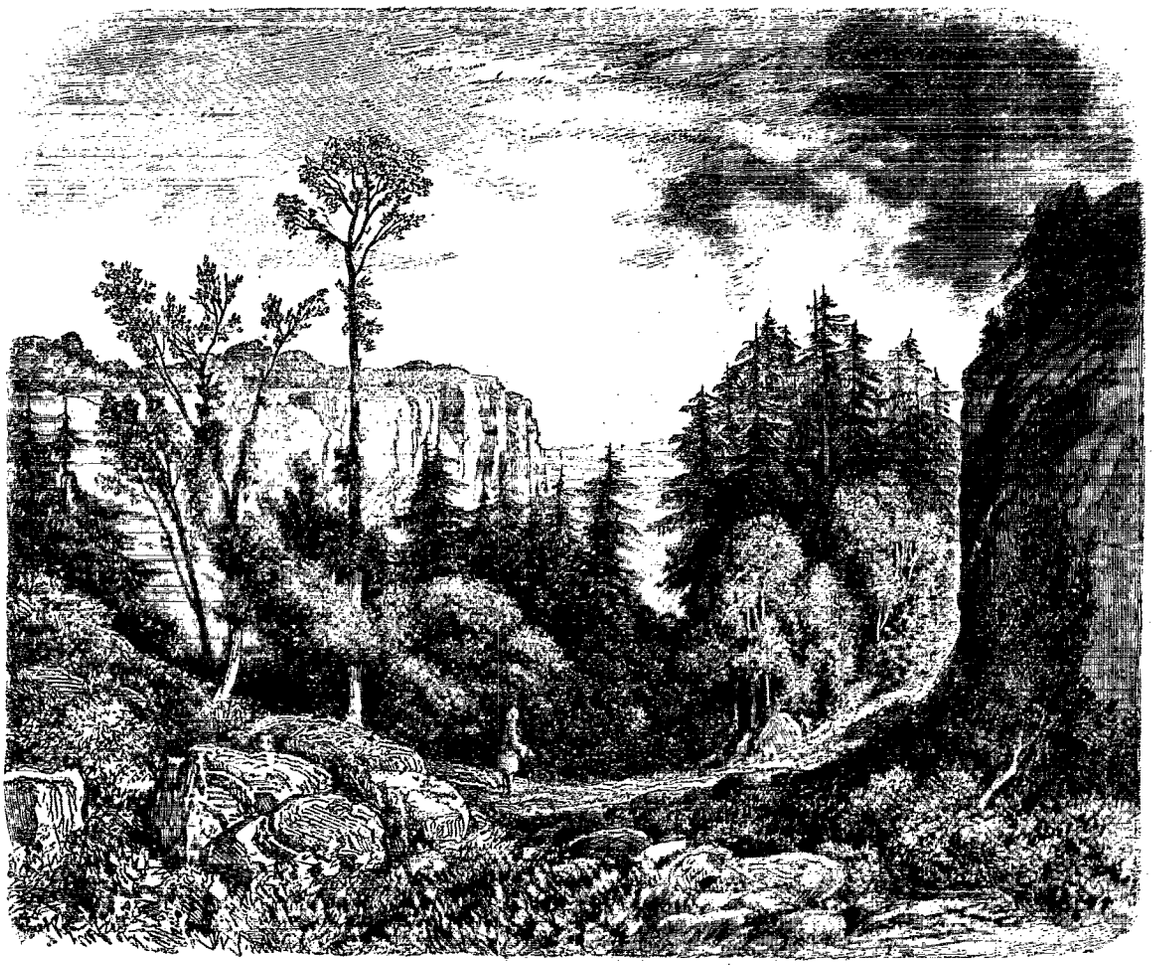
(1) Ozanam, *Études germaniques*, t. II. — Ch. de Montalembert, *les Moines d'Occident*.

(1) Al. Compagnon, *les Classes laborieuses*.

(2) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 201.

ainsi fêté, ne se pressait pas trop ni d'accepter les offres d'autres séjours plus solitaires, ni de louer l'habitation voisine du désert, pour laquelle il était cependant entré en pourparler. Mais, en dépit de toutes les plus délicates prévenances dont il était l'objet, Rousseau quitta brusquement Grenoble, ne croyant y avoir trouvé, comme ailleurs, que des ennemis, et ne laissant à ses admirateurs et à ceux qui croyaient avoir quelques droits à son amitié qu'ingratitude et oubli. Au reste, voici une singulière explication donnée à cette fuite précipitée. On lui avait ménagé une entrevue avec M. de Bérulle, président du parlement, qui le combla de promesses, de paroles flatteuses et d'offres de service. — Ce n'est pas, dit le président dans un accès de bonhomie, que je connaisse vos ouvrages : je n'en ai jamais lu aucun. — A ces paroles, Jean-Jacques sort brusquement, rentre chez lui, ramasse le plus gros de ses hardes, et quitte Grenoble. Bourgoin se trouve sur sa route, et il s'y arrête : c'est là et alors qu'il épousa Thérèse Levasseur.

Sur son invitation, M. Bovier lui fit passer sa robe de



Le Désert de J.-J. Rousseau. — Dessin de J.-B. Laurens, d'après nature.

chambre et ce qu'il avait oublié dans son départ précipité. En remercîment de tout ce qu'il avait fait pour l'auteur d'*Émile*, il réclama quelques lignes cordiales et franches à la place de la politesse banale dont Rousseau voulait gratifier Mme Bovier; il les attendit vainement, et lorsque, vingt ans plus tard, ouvrant le volume des *Rêveries*, il lut le passage qui le concernait et dans lequel il est accusé de n'avoir pas averti Rousseau qu'il allait s'empoisonner avec des graines du saule épineux (*Hippophae rhamnoïdes*), le livre lui échappa des mains, et il ne le reprit que pour déchirer le feuillet avec douleur.

On trouve dans la correspondance imprimée de Rousseau une seule lettre datée de Grenoble; mais on en a recueilli dans cette ville beaucoup d'inédites, adressées aux personnes qui avaient eu des relations avec lui. Grâce à la communication de ces lettres, à celle du registre des notes journalières tenues par M. l'avocat Boyer, et à la tradition, M. Ducoin a eu les moyens de publier la vie de Jean-Jacques pendant les trois mois qu'il passa dans la capitale du Dauphiné. M. Macé, professeur de littérature à la faculté des lettres de Grenoble, a, de son côté, rappelé dans ses *Promenades en Dauphiné* les faits intéressants qui se rapportent au séjour du célèbre philosophe. Notre dessin fait connaître un des aspects du site qu'il paraît avoir fréquenté de préférence et qui conserve son nom.

PERSONNAGES CÉLÈBRES DE L'ORIENT.

Voy. tome XXVI, 1858, p. 361; — tome XXVII, 1859, p. 177.

III. — RHIGAS.

Durant l'été de 1819, un ami de Fauriel, qui parcourait la Grèce en compagnie d'un *caloyer* (moine orthodoxe) de l'ordre de Saint-Basile, arriva dans un petit village de la Macédoine dont le nom m'échappe. Fatigués par une longue marche, les voyageurs entrèrent, pour se reposer et se rafraîchir, dans la boutique d'un boulanger qui joignait

alors à sa profession ordinaire celle d'aubergiste. Là, comme ils devisaient entre eux, leur attention fut attirée par la physionomie d'un jeune garçon qui, occupé à pétrir le pain dans le fond de la boutique, les regardait de temps en temps à la dérobée. C'était un Épirote d'une haute stature, comme tous ceux de son pays, aux traits purs et corrects comme ceux d'un masque antique, et dont les jambes, la poitrine et les bras offraient le type parfait de la grâce unie à la vigueur. Quand ils se levèrent pour se remettre en route, l'Épirote interrompit sa besogne, et, s'approchant d'eux au moment où ils touchaient le seuil, il dit à voix basse au laïque : « Savez-vous lire? » Sur la réponse affirmative de celui-ci : « Venez », ajouta-t-il avec un accent suppliant. Et, le saisissant doucement par le bras, il l'entraîna dans un champ de blé attenant à la maison et de tous côtés clos de murs. Là, après avoir regardé autour de lui d'un air de mystère, il tira de dessous sa veste un petit livre suspendu à une ficelle passée autour de son cou, et, le présentant à l'étranger : « Lisez-moi », lui dit-il de la même voix suppliante. « Ici », ajouta-t-il en montrant du doigt la page. L'ami de Fauriel prit machinalement le livre. C'était un exemplaire des *Poésies de Rhigas*

Rhigas. — Dessin de Chevignard, d'après un dessin de Damôn communiqué par M. Ubieini.

imprimées clandestinement à Jassy quelques années auparavant. Il l'ouvrit à l'endroit indiqué et commença à lire le fameux dithyrambe commençant par ces mots :

Jusques à quand, palicares, nous faudra-t-il, comme des lions, vivre seuls dans les défilés, sur les rochers, dans les montagnes? Etc.

Lorsque, s'animant par degrés, il arriva à cette strophe où le poëte appelle l'un après l'autre par leur nom les différents peuples chrétiens de la Turquie :

Souliotes, Maïnotes, lions renommés, sortez de vos repaires! Léopards de Mavrovouni, aigles de l'Olympe, vautours d'Agrapha, ne soyez qu'une âme! Frères chrétiens de la Save et du Danube, paraissez les armes à la main! Enfants de la Macédoine et de l'Épire, élancez-vous comme des bêtes fauves!...

un sanglot du jeune Grec l'interrompit tout à coup. Il regarde. Son auditeur est comme transfiguré. Son visage est enflammé, ses narines se gonflent, les poils de sa poitrine se hérissent, une larme brûlante coule comme une lave le long de sa joue.

— Quoi! lui dit le voyageur surpris, ce chant vous émeut-il à ce point? Sans doute vous l'entendez pour la première fois?

— Oh! non; on me l'a récité bien souvent.

— Comment cela?

— Quand un étranger passe dans ce village, si c'est un homme instruit et que je voie à son air que je puis me fier à lui, je le prie de lire pour moi dans ce livre.

— Et vous êtes heureux en l'écoutant?

— Non, je souffre. Mais, ajouta-t-il, patience!

Moins de deux années après l'époque où se passait cette scène, la Grèce tout entière, des rivages de la Morée aux frontières de la Thrace, s'était levée pour ressaisir son indépendance, et c'est en répétant les mâles accents de Rhigas que les palicares de la Roumélie s'élançaient à l'assaut des forteresses turques, et que les marins d'Hydra secouaient leurs torches incendiaires.

L'immortel auteur de ces chants, Rhigas, ne vit pas le sublime élan qu'il avait inspiré, ni le triomphe qui le de-

vait suivre. Il avait succombé, martyr de l'indépendance de son pays, vingt-cinq ans avant sa délivrance.

On ne sait rien des premières années de ce grand citoyen, sinon qu'il naquit, vers le milieu du dernier siècle (1753), à Velestina, petite bourgade de la Thessalie située aux pieds du Pélion. C'est, je crois, l'ancienne Phères. Ce qu'étaient ses parents, ni les livres, malheureusement fort rares, qui traitent de l'histoire de ces temps, ni la tradition, quoique d'une date récente, ne nous l'apprennent. C'étaient sans doute des gens de condition obscure, artisans ou laboureurs comme la plupart des Grecs vivant sous la domination musulmane. Dès l'âge de dix ans, des circonstances qui sont restées également inconnues (on a dit, mais le fait n'est nullement établi, la perte de son père qui aurait été victime de la barbarie turque) lui firent abandonner la ville et la contrée natales, et le conduisirent à Bucharest, où il fut placé pour y faire ses études dans le gymnase grec de cette ville.

A cette époque, la Valachie et la Moldavie étaient gouvernées, depuis environ un demi-siècle, par des princes ou beys nommés directement, au mépris des anciens traités, par la Porte, qui les choisissait d'habitude parmi les familles grecques du Phanar (1). Sous le gouvernement de ces princes, à qui leur origine a fait donner le nom de *Phanariotes*, la contrée où régnèrent jadis Rodolphe le Noir (2) et Étienne le Grand avait pris une physionomie entièrement grecque. L'ancien idiome indigène, l'idiome des soldats et des colons de Trajan, subsistait bien encore au fond des campagnes, gardiennes fidèles de la langue et de la nationalité; mais dans les villes, à la cour des princes, dans les maisons des boyards, on ne parlait que le grec. Ces boyards eux-mêmes étaient presque tous des Grecs de Constantinople ou de l'intérieur de la Turquie qui avaient envahi le pays à la suite des princes, tandis que l'ancienne gentilhommerie roumaine, dépossédée par les nouveaux venus, cachée sous le sarrau de toile du paysan, conduisait la charrue dans les vallées des Carpathes. Le grec seul était enseigné dans l'*École princière* de Bucharest qui devait bientôt, sous le prince Alexandre Hypsilantis, briller du plus vif éclat et servir de modèle à toutes les grandes écoles qui surgirent coup sur coup dans les diverses parties de la Grèce turque, à Chio, à Cydonie, à Patmos, à Janina, à Kouroutschesmé, et qui préparèrent sourdement le réveil de la nationalité hellénique.

La véritable Athènes n'était plus aux bords déserts de l'Ilissus; elle était sur les rives de la Dimboviça, dont les eaux, suivant le proverbe valaque, font boire au voyageur l'oubli de la patrie.

Dimboviça, eau douce, qui te boit ne s'en va plus.

Ses études terminées, Rhigas s'adonna pendant quelque temps au commerce, seule voie, avec la médecine, par où un Grec, à cette époque, pût se frayer un chemin à l'indépendance et à la fortune. Il paraît aussi qu'il occupa plusieurs postes de confiance auprès des hospodars, notamment auprès du vieux prince Alexandre Hypsilantis, dont la mémoire est vénérée des Roumains eux-mêmes, et qui avait pris un soin paternel de sa jeunesse.

En 1787, lorsque la guerre était sur le point d'éclater entre les Turcs d'une part et les Austro-Russes de l'autre, Rhigas accompagna à Brünn, en Moravie, son protecteur, devenu l'hôte plutôt que le prisonnier de l'Autriche.

Ce fut dans cette résidence que la nouvelle du plus grand événement de l'époque moderne, la révolution française, vint surprendre Rhigas et le précipita dans une entreprise qui devait hâter la fin de sa vie en immortalisant sa mémoire.

Depuis de longues années déjà, Rhigas nourrissait en secret un projet à la réalisation duquel il avait voué son existence tout entière. Ce projet n'était rien moins que l'affranchissement de la Grèce au moyen d'une vaste association qui, sous un titre modeste et en apparence inoffensif, *la Société (hétairie) des amis*, devait commencer par rassembler les membres épars de la nation, *disjectæ membra patriæ*, et la soulever ensuite à un moment donné en fournissant des armes et des capitaux à l'insurrection (1).

Où, comment cette idée fut-elle suggérée à Rhigas? Quels furent ses premiers confidents? On ne sait. Mais une fois qu'elle s'est présentée à lui, elle ne le quitte plus. Elle absorbe toutes les facultés de son esprit et devient comme l'âme de sa vie. L'extension donnée à son commerce, ses travaux, ses études, une série de voyages entrepris dans les diverses parties de la Grèce, tout est dirigé vers ce but constant et unique.

La secousse imprimée à l'Europe par la révolution française redoubla son ardeur et ses espérances. Prévoyant le moment où le contre-coup s'en ferait sentir en Orient, il résolut de se rapprocher du théâtre des événements, et, quittant brusquement la Valachie, où il était revenu au sortir de Brünn, il se rendit à Vienne. Cette ville, que le Danube met en communication directe avec les provinces grecques et slaves de la Turquie, lui parut un centre commode pour sa propagande. De plus, Vienne, à cette époque plus encore qu'aujourd'hui, renfermait une colonie grecque nombreuse et florissante, composée en grande partie de négociants enrichis par le commerce. Rhigas comptait sur eux pour le seconder dans son entreprise. Il ne se trompait pas. L'ardeur de son zèle enflamma les plus tièdes. Les adhésions, les souscriptions lui arrivèrent en foule. En peu d'années, l'hétairie compta dans son sein une foule d'évêques, d'archontes, de primats, de négociants, de professeurs, de capitaines de terre et de mer, toute la partie éclairée, active ou influente de la nation. Toutefois, le but secret de l'entreprise n'était connu que de Rhigas et de quelques-uns de ses affidés les plus intimes. Son zèle infatigable suffisait à tout. Poëte, écrivain, journaliste, géographe, imprimeur, en même temps qu'il correspondait avec ses lieutenants et ses agents au dehors, il fondait un journal et une imprimerie grecque à Vienne, achevait, en collaboration avec son ami Bandoti, sa traduction du *Voyage d'Anacharsis*, publiait, pour l'instruction de ses compatriotes, une série d'ouvrages de mathématiques et d'histoire la plupart empruntés à la France, faisait graver sa grande carte de la Grèce, en douze feuilles, avec les noms anciens en regard des noms modernes, chef-d'œuvre d'érudition et de patience, et composait dans cette langue vulgaire, si bien faite pour agir sur les masses, parce que c'est la seule qu'elles comprennent, ces immortelles *chansons* qui, colportées clandestinement dans les diverses parties de la Grèce turque, versaient dans tous les cœurs l'enthousiasme de la patrie et de la liberté. Sa fameuse imitation de notre *Marseillaise* : « Allons, fils des Hellènes, etc. », l'hymne aux montagnards que j'ai cité en commençant : « Jusques à quand, palicares, etc. », étaient dans toutes les bouches. Les palicares, l'hiver au coin du feu, l'été à l'ombre des oliviers et des platanes, les clephtes sur la montagne, les armatoles dans leurs marches, les répétaient sans jamais se lasser, et les Turcs eux-mêmes, charmés pour ainsi dire à leur insu, aimaient à entendre, comme un accompagnement dans leurs fêtes, ces mâles

(1) Le Phanar est un quartier de Stamboul où se groupèrent les principales familles grecques postérieurement à la conquête. (Voy. les *Lettres sur la Turquie*, par M. Ubicini, t. II, p. 59.)

(2) Voy. t. XXVII, 1859, p. 177.

(1) Telle fut l'origine de la première hétairie, qui, continuée et accrue plus tard sous des noms divers, fit explosion au commencement de 1822, et aboutit, en fin de compte, à l'émancipation de la Grèce.

refrains qui devaient bientôt résonner comme un glas funèbre à leurs oreilles.

En effet, le moment de l'action semblait proche. La nouvelle de l'entrée de Bonaparte en Italie, sa marche victorieuse des Alpes à l'Adriatique, avaient excité un enthousiasme indescriptible dans toute la Grèce. Le canon d'Arcole avait vivement ébranlé les imaginations et réveillé dans tous les cœurs des espérances longtemps assoupies. Il semblait que l'heure de la délivrance allât sonner pour tous les peuples, et que le jeune conquérant fût un nouveau Cyrus destiné à briser partout les portes d'airain de la servitude. Le chef des peuplades libres du Taygète lui écrivait pour le féliciter de ses triomphes en Italie et le solliciter en faveur des Grecs. Bonaparte accueillit avec empressement ces ouvertures, et sa réponse « au vaillant chef des Maïnotes » semblait plutôt faite pour encourager que pour détruire des espérances dont la réalisation ne paraissait nullement impossible (1).

Rhigas, à la même époque, soit qu'il se fût concerté avec les autres chefs de la Grèce, soit qu'il eût agi d'après ses seules inspirations, avait noué des rapports suivis avec Bonaparte. Du moins, nous trouvons le fait affirmé par la plupart des contemporains, notamment par Perrhévos. Toutefois, il ne reste aucune trace écrite de ces rapports, et la réponse au chef des Maïnotes reste seule comme un témoignage ou plutôt comme un indice des intentions de Bonaparte à l'endroit des Grecs. Ces intentions allaient-elles, comme on l'a écrit et imprimé, jusqu'à l'affranchissement de la Grèce et de l'Orient? Il serait téméraire de l'affirmer. Je pencherais plutôt à n'y voir qu'une de ces lueurs qui traversaient le cerveau de l'ambitieux général, à cette époque critique de sa vie où, en quête, pour ainsi dire, de lui-même et de son avenir, il enfantait projets sur projets et demandait tour à tour à l'Orient et à l'Occident le secret de sa destinée. Le malheur des Grecs fut de croire, non pas à la puissance et au génie, mais à la persistance de cet homme à l'imagination ardente, sans principes arrêtés, qui, emporté par la mobilité de son esprit, oubliait le lendemain ses desseins comme ses promesses de la veille, et trompait alors même qu'il était sincère. A quelque temps de là, Bonaparte reçut à Trieste la visite d'un autre Grec qui devait plus tard figurer avec éclat dans la guerre de l'indépendance, Pierre Mavromichalis. Peut-être rapportait-il la réponse des Maïnotes. Bonaparte l'écouta d'un air distrait et finit par lui proposer de rester auprès de lui en qualité d'aide de camp. Le Spartiate remercia et reprit le chemin de ses montagnes.

Dans l'automne de 1797, Rhigas quitta brusquement Vienne avec le dessein de se rendre en Italie pour conférer avec Bonaparte. Quelques jours auparavant, il avait eu l'imprudence d'expédier à Trieste, à l'adresse d'un négociant chiote de ses amis, Antoine Coronios, plusieurs caisses contenant des exemplaires de ses poëmes et une liasse de papiers renfermant sa correspondance avec Bonaparte. Le malheur voulut que, Coronios se trouvant alors en voyage sur la côte opposée de l'Istrie, les caisses fussent reçues par son associé, Démétrius Œconomos, qui prit connaissance des papiers, et, effrayé des révélations qu'ils contenaient, les porta au gouverneur. Rhigas, sans soupçonner une telle mésaventure, arriva à Trieste au jour indiqué, et descendit dans une hôtellerie sur le port, avec l'intention de se rendre sur-le-champ au consulat de France, où il était attendu. La police ne lui en laissa pas le temps. Un quart d'heure après son arrivée, un détachement de soldats, conduit par un officier, pénétra dans sa chambre avec l'ordre de le garder à vue jusqu'à l'arrivée du gouverneur.

(1) Voir cette réponse, datée de Milan, le 30 juillet 1797, dans le t. III, p. 213, de la *Correspondance de Napoléon Ier*.

Néanmoins, il avait eu le temps de jeter dans la mer, par une des fenêtres, le grand sceau de l'hétairie ainsi qu'une partie de sa correspondance. Après avoir été interrogé par le gouverneur, Rhigas fut conduit dans la citadelle, où il ne tarda pas à être rejoint par son ami Coronios, arrêté le lendemain ou le surlendemain, à son retour de Trieste. Quelques jours après, l'ordre vint de transférer les prisonniers à Vienne. Rhigas ne se faisait point illusion sur le sort qui l'attendait. Il chercha à se dérober au supplice par une mort volontaire. La surveillance de ses gardes trompa son dessein, et il ne réussit qu'à se faire une blessure dans le bas-ventre, dangereuse mais non mortelle. Il fut transporté dans un hôpital, et livré aux chirurgiens pour passer de leurs mains dans celles du bourreau. En effet, la Porte avait demandé son extradition, et l'Autriche s'était empressée de déférer à sa demande. Rhigas et ses compagnons furent conduits à Belgrade et remis au pacha, qui les fit jeter dans un cachot en attendant les ordres de Constantinople. Plusieurs tentatives furent faites pour sauver l'illustre patriote. Le pacha de Widdin, Paswan Oghlou, qui était alors en guerre avec la Porte, et l'un des derniers représentants de cette féodalité que détruisit plus tard le sultan Mahmoud, aposta sur la route plusieurs détachements de troupes qui devaient l'enlever durant le trajet. Le célèbre Ali de Tébélen, pacha de Janina, fit mouvoir en sa faveur les nombreuses influences qu'il avait à la Porte et dans le sérail. Ses amis particuliers réunirent une somme de 300 000 piastres qui fut offerte, par l'entremise du grand logothète Alexandre Mano, au *reiss-efendi* Ibrahim-Efendi. Celui-ci répondit du prisonnier une fois qu'il serait à Constantinople. Mais déjà il était trop tard. Le pacha de Belgrade, inquiet de ces démonstrations en faveur de ses prisonniers et craignant qu'ils ne lui fussent enlevés de vive force, donna l'ordre de les noyer secrètement la nuit dans le Danube. Rhigas, doué d'une force herculéenne, se débattit longtemps contre les kavas qui, impatientés de sa résistance, déchargèrent sur lui leurs pistolets à bout portant. Frappé de deux balles en pleine poitrine, Rhigas tomba en jetant ces mots en turc comme une insulte à ses meurtriers : « Regardez comme meurent les palicares! » Puis il ajouta dans la langue de son pays : « J'ai déposé la semence dans le sillon; l'heure approche où mon peuple recueillera la douce moisson. » Paroles prophétiques qui, moins de vingt-cinq ans après, devaient recevoir leur accomplissement, alors qu'au cri de liberté poussé par l'évêque de Patras Germanos, mille cris répondirent, et que des monts de la Morée, des vallées de la Thessalie, des îles de l'Archipel, des nuées de combattants s'élancèrent sous la bannière nationale en répétant l'hymne du moderne Tyrtée :

Allons, fils des Hellènes, le jour de gloire est arrivé.

Celui qui ne voit pas Dieu partout ne le trouve nulle part. J. PETIT-SENN.

AGE DE QUELQUES ARBRES.

Adanson a mesuré au cap Vert un baobab dont le tronc avait 22 mètres de circonférence; en le comparant à des individus plus jeunes et dont il avait pu reconnaître l'âge, il estima que ce géant pouvait avoir vécu plus de cinq mille ans. Golbery en a observé un autre qui atteignait 34 mètres de pourtour, et par conséquent, suivant toute apparence, beaucoup plus âgé que le précédent. Enfin le pin colossal de Californie, le gigantesque *Sequoia*, s'élève parfois à une hauteur de 100 mètres (307 pieds), et pré-

sente une épaisseur de 10 mètres. On a compté les couches concentriques d'un de ces immenses troncs ; on en a trouvé plus de six mille. Cet arbre était donc contemporain des premières dynasties égyptiennes.

En Écosse, il existe, à Fortingall, un if qui a plus de trois mille ans. L'if de Foullebec, dans le département de l'Eure, mesuré en 1822, devait être âgé de onze à douze cents ans.

ARMÉNIENNES.

A l'époque de mes dernières pérégrinations en Orient (il y a de cela sept à huit ans), j'entendais les anciens, les *vieux*, non-seulement parmi les musulmans, mais parmi les chrétiens sujets de la Porte, se lamenter sur la décadence des mœurs, l'oubli des traditions, l'invasion de la mode et des coutumes de l'Occident. Autrefois, il n'y avait guère que Smyrne (*Giaouri Izmir*, Smyrne la Giaour, comme l'appellent les Osmanlis) qui affectât ces allures européennes. Mais aujourd'hui le changement est partout; tout se pratique à l'européenne, *alla franca*, comme on dit : on s'habille *alla franca;* on s'aborde, on se salue, on mange, on boit, on fume même *alla franca*. La cigarette

Une Arménienne.

a remplacé le tchibouk, de même que sur la tête de l'Osmanli le *fess* s'est substitué au turban, que le Grec de Péra ou de Galata a quitté ses babouches pour des bottes ou des brodequins vernis, que les dames arméniennes ont répudié le *yachmak* (1) des femmes turques pour le bonnet et le chapeau des Européennes.

Ce changement frappe davantage chez les Arméniens que chez le reste des populations soumises comme eux à l'autorité directe de la Porte. En effet, ils sont, parmi toutes les races chrétiennes de la Turquie, celle qui offre le plus d'analogie et de points de contact avec les Turcs. Race asiatique comme eux, venant à peu près des mêmes contrées, ayant vécu côte à côte depuis des siècles sans pourtant se confondre, ils leur ont emprunté leur costume, leur genre de vie, une partie de leurs mœurs, jusqu'à leur langue; car, même entre eux, il ne se servent guère que du turc, soit pour parler, soit pour écrire. Seulement, dans ce dernier cas, ils emploient les caractères arméniens de préférence aux caractères arabes dont peu d'entre eux connaissent l'usage.

Il y a une trentaine d'années à peine, les femmes arméniennes ne se distinguaient nullement, soit par leur costume, soit par leur genre de vie, des femmes turques. L'habillement était exactement le même, à la différence près des couleurs, les nuances tendres constituant en quelque sorte un privilége des musulmanes. Leur vie, à l'intérieur, différait peu de celle des harems, sauf qu'elle était plus active et mieux remplie. Rarement on les rencontrait dans la rue, si ce n'est le vendredi matin, lorsqu'elles allaient au bain, ou le dimanche dans l'après-midi, lorsqu'elles se rendaient aux eaux douces d'Europe ou d'Asie pour y faire *kef* à l'ombre des platanes. Le reste de la semaine, tandis que les maris, les frères, les fils étaient à leurs comptoirs de Stamboul ou de Galata, aux bazars, au besestein (car tous les Arméniens sont plus ou moins banquiers ou négociants), ou bien à la Sublime Porte (un petit nombre sont employés du gouvernement), elles gardaient la maison, occupées, suivant l'état de leur fortune, de la tenue du ménage, du soin des enfants, de la préparation des aliments, ou bien, rangées en cercle autour du *tandour* (1), travaillant à des ouvrages de broderie (elles sont très-habiles dans cet art qu'elles apprennent dès l'enfance), écoutant de la musique, ou causant entre elles de ce qui fait l'éternel sujet de la causerie des femmes dans tous les pays.

Le soir, quand toute la famille était réunie au *selamlik* (salon), elles préparaient elles-mêmes le café à leur mari et à ses *muçafirs* (hôtes), et leur présentaient la pipe les yeux baissés et dans l'attitude du respect. Elles ne prenaient place sur le sofa que sur l'invitation expresse du chef de la famille, et attendaient, pour se mêler à la conversation, qu'elles eussent été interpelées directement, tant l'idée de la supériorité morale de l'homme est prédominante chez tous les peuples de l'Orient, musulmans ou chrétiens.

Aujourd'hui, ces mœurs commencent à s'effacer. Ce changement m'a surtout frappé chez les Arméniens catholiques qui, en 1828, se sont détachés du reste de la nation pour former une communauté distincte. Là, les femmes lisent des romans français et fréquentent le théâtre italien de Péra. Leur vie est beaucoup plus extérieure et mondaine. Ce sont elles qui ont répudié les premières l'usage du *yachmak* et du *feredgé* (2), portés encore aujourd'hui par les Arméniennes schismatiques, pour adopter les modes et les parures françaises. En même temps, l'on remarque un certain relâchement dans les mœurs, de même que dans la nation, en général, une tendance marquée à se *latiniser*. L'idée nationale, qui s'est conservée vivace au cœur des Arméniens non-unis, n'existe plus chez ceux qui ont consommé l'union avec Rome. Ceux-ci ont une religion; ils n'ont plus de patrie.

(1) Voile de mousseline dont les femmes turques se couvrent le haut de la tête et le bas du visage jusqu'au milieu du nez.

(1) Table ronde ou carrée, couverte de plusieurs tapis retombant jusqu'à terre, et sous laquelle on place un *brasero;* Olivier l'a décrite (*Voyage dans l'empire ottoman*).

(2) Manteau long, en forme de domino, que portent les femmes turques et arméniennes.

LES CATACOMBES, A ROME.

Les Catacombes de Rome. — Dessin de Rouargue, fait à Rome.

« Un jour, j'étais allé visiter la fontaine Égérie; la nuit me surprit. Pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cecilia Metella... En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'al-

longer devant moi des galeries souterraines qu'à peine éclairaient de loin en loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles... Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps; je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare... Mes forces commençaient à s'épuiser; je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts... Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales... Je me lève et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens; des jeunes filles couvertes de voiles blancs chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes. » (Chateaubriand.) Ainsi parle Eudore, et son récit rend fidèlement l'impression de tous les voyageurs dans ces régions souterraines. Les catacombes se ressemblent partout, et, à moins de marcher le mètre en main, on n'en peut décrire que la physionomie générale. Si Eudore les a revêtues d'une couleur poétique, qui sied au sujet des *Martyrs*, des visiteurs plus indifférents ne peuvent leur refuser le prestige de l'antiquité, la sainteté des nécropoles, la tristesse des solitudes nocturnes. L'homme est fait pour la lumière, et les plus intrépides ne se plongent pas sans trembler « dans les profondeurs de la terre et de la nuit. » Il semble que Virgile ait vécu plusieurs jours dans les catacombes avant d'imaginer ses enfers et leurs habitants « pareils aux vents légers, semblables aux songes ailés. » L'antiquité n'a pas manqué de souterrains fameux, théâtres excellents des initiations et des mystères. Qui sait l'âge des cavernes d'Ellora où vit encore le panthéon indien? Les pyramides ne recouvrent-elles pas tout un labyrinthe inconnu de galeries funéraires qui servaient aux cérémonies, aux épreuves compliquées de l'impénétrable Égypte? Les catacombes romaines n'ont point ce passé fabuleux; la nécessité seule y a réuni les premiers chrétiens. Toutefois, même dépouillées des souvenirs de l'Église naissante, elles ont joué dans le monde humain un rôle assez illustre pour n'être pas oublié. L'histoire et l'art leur sont redevables de grands événements et d'éternels modèles. C'est de leur sein qu'est sortie Rome avec ses palais et ses temples.

Vers le commencement de notre ère, la coutume de brûler les cadavres se perdit peu à peu dans le peuple, et les morts pauvres trouvèrent à peu de frais leur sépulture dans le tuf creusé des catacombes. C'est une opinion aujourd'hui peu contestée. Les corps des martyrs, si nombreux qu'ils aient été, n'auraient pu suffire à toutes les reliques saintes tirées du sol romain. C'est du moins l'avis de Papebroch et du docte Mabillon dans sa lettre sur les saints inconnus. Les persécutions forcèrent bientôt les chrétiens à cacher leurs prières et leur culte. Ils ne pouvaient trouver de refuge plus sûr qu'un labyrinthe immense protégé par l'obscurité. Ils en placèrent les soupiraux dans les jardins de riches adeptes, en gardèrent les abords, en élargirent les avenues et les salles. Abandonnées après le règne de Constantin, tout à fait oubliées depuis l'invasion des Barbares, les catacombes furent découvertes et explorées vers la fin du seizième siècle par Antoine Bosio, qui a consigné dans un grand ouvrage le résultat de trente-cinq ans de fouilles; sa *Roma sotterranea* fut commentée par Bottari et augmentée au siècle suivant par Boldetti. De nos jours enfin, le père Marchi, de la compagnie de Jésus, et le chevalier de' Rossi ont fait des recherches si complètes et si fructueuses qu'ils ne laisseront rien à leurs successeurs. Le plus beau recueil des curiosités et décorations des catacombes a été exécuté en France, avec la protection de l'Assemblée constituante (1848), par les soins de M. Perret et d'après les dessins de M. Savinien Petit. M. Charles Lenormant, de regrettable mémoire, a résumé, dans quelques pages d'un livre publié par les soins pieux de sa veuve (1), les derniers résultats obtenus et les conclusions définitives qu'on en peut tirer sur l'ensemble des questions qui se rattachent aux catacombes. Il paraît, d'après lui, qu'il faut distinguer les *arénaires* ou carrières de pouzzolane et les galeries taillées dans le tuf; les premières, antérieures à notre ère, n'auraient jamais été habitées par l'Église naissante; les autres, au contraire, auraient été creusées presque exclusivement par les chrétiens. Celles-ci forment des cimetières isolés ou joints par des communications fortuites, et qui rayonnent toujours autour du tombeau d'un martyr célèbre; elles présentent parfois de vagues apparences de basiliques souterraines; le plus souvent une église à fleur de terre a été construite au-dessus. « Quand on entre à Saint-Laurent, on trouve, par delà la grande nef et au-dessus de la Confession, un sanctuaire entouré de colonnes dont la base s'enfonce à quinze ou vingt pieds en contre-bas du sol de l'église... Ce bassin, c'était la nef de l'église primitive, et les colonnes qui s'enfoncent autour du sanctuaire actuel en formaient la décoration. La Confession, inférieure à la nef plus récente, est de niveau avec le temple des premiers siècles. » Il est vrai que ces rangées de colonnes ont été jusqu'à présent considérées comme le périptère d'un temple antique; mais telle n'est pas l'opinion de M. Lenormant; laissons-lui encore la parole. « Forts de l'instruction que nous avons puisée à Saint-Laurent, nous comprendrons mieux ce que signifie le vaste et magnifique escalier, tout rempli d'épitaphes des premiers siècles, par lequel on descend à la basilique de Sainte-Agnès... Cet escalier est la répétition en grand de ceux qui donnent accès aux catacombes de Calixte, de Domitille et de Prétextat. A la dernière marche, au lieu d'une humble et obscure chapelle creusée dans le tuf, nous trouvons une basilique ouverte, d'une élégance pour ainsi dire virginale, et qu'inondent des flots d'une pure lumière. Cet édifice que, du côté de la voie Nomentane, on ne pouvait aborder qu'en descendant à une profondeur considérable, se trouve, dans la direction du Nord, au niveau de la campagne. C'est que l'architecte a profité, pour ouvrir la catacombe autour du tombeau de la jeune martyre, de la dépression du sol qui existait à l'endroit même où on l'avait déposée; le ravin naturel favorisait ainsi la transformation de la crypte en un édifice extérieur. » On peut retrouver des dispositions analogues dans la catacombe du Vatican, qui s'ouvre au centre de Saint-Pierre, par un *Martyrium* que de longs siècles ont conservé; dans « l'autre sanctuaire souterrain, dédié plus particulièrement à saint Paul, sur la voie d'Ostie »; à Saint-Alexandre, etc. Une autre idée de M. Lenormant, plus contestable, est que les premiers chrétiens auraient voulu imiter, dans les catacombes, le sépulcre de Jérusalem; il pense en voir une preuve dans ce fait bien connu que la messe antique était toujours célébrée sur un tombeau de saint, coutume qui explique la forme de nos autels et l'usage où l'on est d'y encastrer quelque relique. Tenons-nous-en au probable; le saint sépulcre était peu connu des successeurs des apôtres, et les

(1) *Beaux-arts et voyages*, par Charles Lenormant, précédés d'une lettre de M. Guizot. Paris, 1861.

persécutions seules forcèrent une religion d'amour et de lumière à descendre en des régions obscures. Un tel séjour eût convenu au culte sombre d'Hécate Cynocéphale, la fécondité de l'abîme; et le mystère dont les fidèles furent contraints de s'entourer ne prêta que trop aux calomnies, aux accusations d'atrocités et de bacchanales sanglantes.

Les plus célèbres catacombes sont celles de Saint-Prétextat, Saint-Calixte, Sainte-Agnès, Sainte-Priscille, Saint-Saturnin, Platonia, Saint-Cyriaque, Saint-Pontien, Sainte-Hélène. Nous rassemblerons ici, dans une description d'ensemble, tout ce qu'elles présentent de curieux au voyageur. Ce sont d'abord des inscriptions simples, parfois accompagnées d'emblèmes chrétiens, des pigeons, un poisson, des palmes, un cœur; elles ne se composent souvent que d'un monogramme et d'une figure grossière, les bras en croix, dans l'attitude consacrée jadis pour la prière. Des vases, des lampes, des ampoules encore rouges du sang des martyrs, et qui ont été réunies au Vatican, présentent parfois des maximes ou des vœux naïfs gravés sur verre doré. On lit au fond d'une coupe : « Ame douce, vis à jamais! » ou : « Mon âme à toi, Seigneur! » Quelques parvis sont ornés de mosaïques. On rencontre par moment, dans des excavations qui ont la forme d'absides, des tombeaux isolés, cercueils de pierre qui, lorsqu'ils sont sculptés, représentent pour la plupart des chasses et des fêtes païennes; les marbriers du temps ne connaissaient pas encore d'art chrétien, et pas plus qu'eux les peintres et les sculpteurs. L'art primitif du moyen âge, comme on l'entend d'ordinaire, c'est-à-dire trop souvent l'affectation de la laideur, de la maigreur, le parti pris de l'horrible, né vers la fin du quatrième siècle avec la décadence byzantine, n'offre que peu de spécimens dans les catacombes; citons la tête et les bras d'un Christ en croix, d'une expression douloureuse, d'une pose roide, figure informe qui prétendait sans doute mener les esprits à l'idéal par la contemplation du laid; erreur singulière, mais réaction naturelle contre le sensualisme de l'art grec et romain! Les peintures des catacombes présentent peu de spectacles terribles; elles évitent de retracer les supplices des martyrs. La croix même n'y apparaît qu'entourée de rameaux, comme un jeune arbre de forme mystérieuse. Les Orcagna du temps n'auraient pu faire courir sur les murailles les visions et les spectres du Campo-Santo. Il y aurait eu d'ailleurs une sorte d'ostentation, pour une religion d'humilité et de modestie, à retracer les triomphes douloureux de ses saints, les combats du cirque, les grils, les chaudières et les scies; puis, il ne fallait pas effrayer les catéchumènes. Cependant les images de mort n'étaient pas absolument écartées d'un cimetière. Saint-Calixte nous présente le portrait du fossoyeur Diogène, figure jeune, doucement triste, et qui porte avec résignation la lampe funèbre et la pioche assez semblable à la faux de la Mort. Une fresque, « l'Enlèvement et la descente (aux enfers) de Vibia », est pleine de souvenirs classiques. Mercure tient le caducée; quatre chevaux traînent un char où un corps ailé, les bras pendants, est emporté par un personnage insignifiant, sorte de Pluton débonnaire. C'est l'enlèvement de Proserpine appliqué à une victime chrétienne. Trois figures de saintes, qui marchent de profil, dans le cimetière de Saint-Prétextat, rappellent vaguement les Panathénées et semblent avoir inspiré M. H. Flandrin; elles ont l'air de trois jeunes initiées aux mystères d'Éleusis. D'autres, sainte Agnès, saint Pudentienne et ses sœurs, sont représentées avec le costume de leur temps et des ornements déjà orientaux; leurs têtes portent le nimbe et une sorte de diadème anguleux; l'expression est supérieure à la beauté du travail. Nous avons gardé pour finir les deux plus belles œuvres que nous aient léguées les catacombes. La première est un Moïse frappant le rocher; ses cheveux sont brusquement redressés, son visage est fier et sauvage, sa pose naturelle et hardie, une main sur la hanche, une jambe un peu en arrière; sa longue draperie forme des plis nets et exacts; on ne peut lui reprocher qu'un peu de mollesse dans la main qui devrait frapper le rocher et ne fait que l'effleurer; il n'a peut-être pas la grandeur et l'énergie d'un magicien inspiré. L'autre œuvre est une tête du Christ en terre cuite trouvée dans une fouille au-dessus du cimetière de Sainte-Agnès. Elle respire une bonté triste et pensive; rien de plus distingué, de plus pur, que ce profil au nez long et fin, à la bouche ouverte pour la parabole, à la barbe sobrement touchée, aux cheveux disposés par masses et rejetés en arrière. Celui qui a inventé cette tête fut un grand artiste. Il comprit que la beauté, dans les arts plastiques, doit toujours accompagner l'expression idéale; qu'elle lui est nécessaire; que le sentiment du beau, même physique, est déjà l'un des plus hauts qu'il soit donné à l'homme de concevoir, et il fondit le mystique Orient dans les purs contours d'une figure athénienne. Les illustres maîtres de la renaissance semblent avoir deviné ce modèle, et M. Ingres, qui l'a vu, l'a reproduit dans son tableau des « Clefs de saint Pierre. »

LES THÉOPHILANTHROPES.

On attribue à Voltaire l'idée d'une société de *déicoles*, et l'on sait qu'il inscrivit au fronton de l'église de Ferney : *Erexit Deo Voltaire* (Voltaire a élevé ce temple à Dieu). Frédéric II eut l'intention d'élever à Berlin un Panthéon où chaque religion aurait officié à son heure, et il laissa enseigner dans les églises de Kœnigsberg le « christianisme raisonnable. » Dès 1756, Prémontval, dans son *Panagiana panurgica*, avait entrepris de fixer le déisme par un petit nombre de dogmes simples entourés de cérémonies brillantes. Delille de Salle se disait attaché au culte de Socrate et de Marc Aurèle. Les *Veillées philosophiques* de Villeterque, le *Francinisme* de Vernes, le *Zoroastre* de Mehegan, très-médiocre ouvrage (1757), présentent des essais de culte déiste; enfin l'influence de Rousseau se fait sentir dans la « religion civile » de le Clerc. C'est en Angleterre que ces tentatives passèrent de la théorie à la pratique. David Williams, ministre d'une église de *dissenters*, à Liverpool, ne se contenta pas de publier une « Liturgie fondée sur les principes universels de religion et de morale », où l'on voit des hymnes sur la présence de Dieu, l'amitié, l'humilité, le printemps, etc.; il concerta d'abord avec Franklin un plan de leçons pour propager le déisme, annonça le projet de réunir, sous le titre de *free-thinkers*, tous les gens croyant en Dieu, obtint de l'argent, puis loua une vaste salle dans Margaret-Street, et prit le nom de prêtre de la Nature. Après quatre ans de prédication modérée, Williams endetté, malade, perdit ses auditeurs. A Dessau, Basedow, dans son *Philanthropin*, avait conçu un plan analogue, et ne réussit pas mieux (1780 environ). La révolution française donna au déisme de grandes chances de succès; l'établissement du culte de la Raison, les fêtes de l'Être suprême imaginées et présidées par le chef de la république (8 juin 1794), séduisirent des âmes exaltées qui pensaient suivre le mouvement du progrès social. Le même temps voyait naître dans la république batave une société qui se proposait d'accélérer la « vraie religion », de porter l'homme à la vertu et d'encourager les arts et les sciences. Des réunions à Grave, à Bois-le-Duc, Rotterdam et Leyde, donnèrent lieu à des discours très-variés qui furent réunis

en un gros volume (1798). On remarque dans ce livre des vers d'une poëtesse aveugle, Pétronille Mœns, et un hymne latin de Hauft à la Raison, sœur de la Religion. A la société hollandaise étaient affiliés des Français : Luminais, Sobry, d'Auberménil, associés au « culte des Adorateurs », et dont les noms sont mêlés aux origines de la théophilanthropie.

Tandis que les temples de la Raison à Aurillac, à Bruyère, à Marseille, retentissaient de discours sur la religion naturelle prononcés ou commandés par les commissaires du Directoire, d'Auberménil, député, tentait de ressusciter le culte des Guèbres et des Parsis. Un asile (temple)

Costume d'un prêtre théophilanthrope.

où brûle le feu perpétuel doit réunir, pour des cérémonies mystiques, pour des danses saintes, le peuple conduit par les pères de famille, chefs spirituels de leurs maisons. Le prêtre offre des épis, des figues, de l'huile, fait des libations et adresse des apostrophes aux points cardinaux, à l'air, au feu, à l'eau, à la terre. Deux jours seulement par an sont consacrés à la célébration des mariages; des emblèmes sont attachés aux principales époques de la vie; le zodiaque est peint dans l'asile, et sous chacun des signes trente papillons, images des jours fugitifs. D'Auberménil assure qu'à Gaillac une association pratiquait sa liturgie; lui-même à Paris, rue du Bac, avait réuni sept ou huit adeptes qui jetaient, en entrant, un grain d'encens dans un brasier : il les nommait théo-anthropophiles, amis de Dieu et des hommes. On peut citer avec lui Fernand Bauvinay, inventeur d'une religion naturelle; Rallier, membre du conseil des Anciens, qui prétendait composer un culte excellent de ce que tous ont de commun entre eux; Labastays, dont le « culte philosophique » consistait en un autel, un globe d'or suspendu, un vase de parfums, des candélabres, des hymnes et des danses.

Les véritables initiateurs de la théophilanthropie furent cinq pères de famille : Chemin, auteur du *Manuel* de la secte, Mareau, Janes, Mandar, et surtout Haüy, frère du physicien et directeur des Aveugles des deux sexes (rue Saint-Denis, 34, au coin de la rue des Lombards). Ce fut le 16 décembre 1796 (26 nivôse an 5) qu'eut lieu chez Haüy la première réunion; les aveugles servaient de musiciens. Les théophilanthropes eurent un rapide succès : deux journaux, plusieurs écoles, la principale au Mont-Panthéon, préconisèrent et répandirent leurs doctrines; ils obtinrent de partager les églises avec les catholiques et s'établirent successivement à Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Sulpice, Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Étienne du Mont, Saint-Médard, Saint-Roch, Saint-Germain l'Auxerrois, Saint-Eustache, Saint-Gervais, Saint-Nicolas des Champs; enfin à Saint-Merry (vendémiaire an 6) et à Notre-Dame (mars 1798). Ils eurent des adeptes sur tous les points de la France, surtout à Bourges, à Sens, à Auxerre; leurs livres furent traduits en Hollande, en Allemagne, en Piémont; ils envoyèrent en Suisse un missionnaire pour « inoculer aux Helvétiens la religion des Confucius, des Socrate, des Voltaire et des Rousseau. » Un de leurs hymnes était dédié aux théophilanthropes répandus sur la surface du globe. La faveur du gouvernement ne leur manqua pas, et une clause insérée dans un traité conclu en l'an 5 avec Naples semble annoncer l'idée de propager leur culte dans les pays catholiques; l'article est ainsi conçu : « Tout citoyen français et tous ceux qui composent la maison de l'ambassadeur jouiront de la même liberté de culte que celle dont jouissent les individus des nations non catholiques les plus favorisées. » On sait d'ailleurs que le directeur Laréveillère, s'il ne fut pas le patriarche, le grand prêtre secret des théophilanthropes, partagea et loua leurs idées, et honora de sa présence leurs fêtes décadaires. C'est grâce à lui, sans doute, qu'ils furent quelque temps élevés au rang d'institution publique. Ils eurent des écrivains laborieux, Chemin, Chapuis, Rallier; un bon orateur, Dubroca, ex-barnabite; quelques adhérents illustres, entre autres Bernardin de Saint-Pierre, qui accepta d'être parrain théophilanthropique d'un enfant. Durant cinq années ils officièrent régulièrement à Paris, du moins dans les temples de la Victoire (Saint-Sulpice) et de la Reconnaissance (Saint-Germain l'Auxerrois); tous les décadis, et à de certaines époques consacrées, ils honoraient de cérémonies funèbres Hoche, Joubert, les plénipotentiaires assassinés à Rastadt, Socrate, Rousseau, Washington, même saint Vincent de Paul. La plus grande fête qu'ils aient donnée est celle du 3 pluviôse an 6; cinq bannières réunies en faisceau y représentaient toutes les opinions sous les titres de Religion, Morale, Juifs, Catholiques, Protestants. Après le 18 brumaire an 8, réduits aux quatre temples de la Reconnaissance, de la Victoire, de l'Hymen (Saint-Nicolas des Champs), de la Jeunesse (Saint-Gervais), ils décroissent rapidement; ils sont contraints (germinal an 9, 1801) d'abandonner le décadi pour le dimanche. Le 12 vendémiaire an 10, un arrêté des consuls leur interdit les réunions dans les édifices nationaux; ils demandent vainement la permission de louer une maison. D'ailleurs la secte est bien réellement abandonnée et n'existe plus guère que dans l'esprit de Chemin, l'un de ses plus anciens adhérents; elle avait duré moins encore dans les départements qu'à Paris. Si la tentative des théophilanthropes n'eut pas de résultat plus durable, c'est qu'elle ne fut pas dirigée, à Paris, par des esprits assez supérieurs; c'est qu'elle fut déshonorée, en province, par les pantalonnades des adeptes et l'indignité des prêtres. En effet, les conjonctures, l'état des intelligences, tout concourait, tout se prêtait à un succès populaire.

Nous recueillons ici quelques détails sur les cérémonies et les schismes de la théophilanthropie.

Amis de toutes les religions, les théophilanthropes n'en rejettent aucune; toutefois ils attaquent visiblement le catholicisme sous les noms de fanatisme et de superstition; ils profitent des maximes de morale transmises par les sages de tous les siècles, car, disent-ils, leur religion est aussi ancienne que le monde, puisqu'à la création remonte l'obligation d'aimer Dieu et les hommes; ils reconnaissent l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. Voilà leur profession de foi, leurs dogmes. Leur liturgie est simple : sur un autel modeste est placée une corbeille de fleurs ou de fruits, suivant la saison; des lecteurs et des orateurs, portant l habit français bleu ou la robe blanche nouée d'une écharpe rose, montent dans une tribune, traitent une question de morale ou lisent quelques passages du Manuel et de l'Année religieuse, leurs principaux livres. Des prières fort bien faites, des hymnes, des cantiques, souvent empruntés à J.-B. Rousseau, sont murmurés ou chantés par les assistants; des inscriptions sont appendues au-dessus de l'autel et tendent à remplacer le Décalogue :

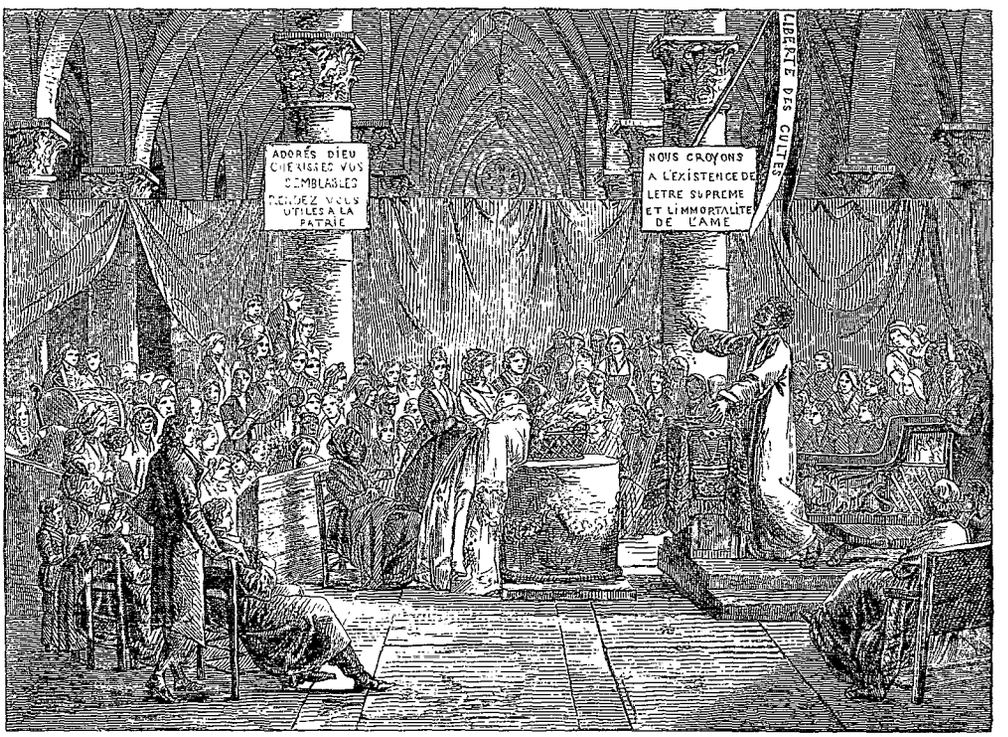
I. — Nous croyons à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

II. — Adorez Dieu, chérissez vos semblables, rendez-vous utiles à la patrie.

III. — Le bien est tout ce qui tend à conserver l'homme ou à le perfectionner; le mal est tout ce qui tend à le détruire ou à le détériorer.

IV. — Enfants, honorez vos pères et mères, obéissez-leur avec affection, soulagez leur vieillesse; pères et mères, instruisez vos enfants.

V. — Femmes, voyez dans vos maris les chefs de vos maisons; maris, aimez vos femmes; et rendez-vous réciproquement heureux.



Théophilanthropes. — Le Culte naturel, par Mallet. — Un Baptême.

Le baptême et les prières pour les morts sont conservés, mais dans un esprit étranger au culte catholique; la société accueille les membres qui lui viennent et prend congé de ceux qui la quittent. C'est ainsi qu'on attacha « une fleur à l'urne funèbre de la fille du citoyen Haüy, morte à quatorze ans, et qu'on pria le Créateur de la recevoir dans son sein. » Les mariages étaient solennellement consacrés; un anneau, une médaille, emblèmes de l'union, s'échangeaient entre les époux liés par des chaînes de fleurs. Rien de plus doux, de plus pur, de plus inoffensif que la morale et le culte des théophilanthropes; par malheur pour eux, leurs symboles et leur liturgie n'égalaient en pompe et en beauté ni les cérémonies de l'Église, ni les fêtes du paganisme, cette religion des emblèmes. Ils furent, dès l'origine, divisés par des questions de hiérarchie, de principes, et surtout de forme. Les scissionnaires de Saint-Thomas d'Aquin refusèrent d'obéir au comité directeur; ils ne voulaient, entre chaque temple, qu'une sorte de lien fédéral, tant ils craignaient le retour d'une autorité ecclésiastique. L'un des membres du comité directeur, Dupont de Nemours, refusa toujours de prêcher ou de lire; il avait sa religion à lui, qu'il avait exposée sous le titre de *Philosophie de l'univers*. Le culte départemental présente quelque variété dans le costume et le rituel. A Montreuil, des femmes étaient payées pour chanter, comme on en voit quelquefois aujourd'hui dans les églises parisiennes; à Bourges, l'orateur portait une ceinture blanche à fleurs bleues; on y célébrait la fête des époux en sacrifiant deux pigeons sur un autel triangulaire. A Sens, le baptême eut des formes particulières : le ministre trempait son doigt dans l'eau et traçait sur le front de l'enfant le signe C. T. (citoyen théophilanthrope); puis, lui mettant sur les lèvres un peu de miel et dans la main une fleur odorante : « Qu'il soit doux comme le miel de l'abeille! s'écriait-il; que le parfum de ses vertus soit plus suave que cette fleur! » Et si c'était une fille : « Qu'elle fasse un jour la joie de son époux, la consolation de ses parents! » Pour un garçon l'on joignait à la fleur un petit rameau de chêne ou de laurier; on chantait, durant la cérémonie, une strophe ainsi terminée :

Dieu bon, d'un crime imaginaire,
Pourrais-tu punir un enfant?

Dans les funérailles, un tableau portait ces mots : « La

mort est le commencement de l'immortalité. » A Auxerre, dans le temple du grand séminaire, le *mage* ou ministre revêtait une espèce d'aube en toile blanche et une écharpe violette; le culte y était, comme dans tout le département de l'Yonne, une contrefaçon des offices catholiques. Une espèce d'idiot avait traduit en mauvais français les prières de l'Église; des chœurs remplaçaient l'offertoire, une distribution de pain l'élévation. Les inventeurs de cette parodie bafouaient et menaçaient les chrétiens; toutes armes leur étaient bonnes; ordures, dessins inconvenants sur les murs de la cathédrale de Sens, ils n'épargnaient rien pour chasser leurs adversaires des édifices qu'ils partageaient avec eux. On comprend qu'un journal d'Auxerre ait salué l'apparition de la théophilanthropie, si mal enseignée et recrutée, par ce triste persiflage :

« Notre père qui êtes aux enfers... que vos décrets soient exécutés dans le département de l'Yonne comme à Sens; donnez-nous aujourd'hui notre sang quotidien, et ne nous laissez pas succomber sous les honnêtes gens et les clichyens, mais délivrez-nous des Cinq-Cents (voy. l'*Histoire de France par les monuments;* t. II, année 1796). Je vous salue, Marat plein de sang; Robespierre est avec vous; vous êtes béni parmi les théophilanthropes, et les jacobins, fruits de vos entrailles, sont bénis. Dieu Marat, secondez-nous maintenant et à l'heure de la guillotine, que nous espérons bien rétablir. Je crois en Siéyès, le père tout-puissant, créateur des jacobins et des théophilanthropes, et en Robespierre, son fils chéri, notre ancien maître, qui a été conçu du démon et est né d'une furie, a souffert le 9 thermidor, a été guillotiné, est mort et enterré; qui est descendu dans l'enfer, est ressuscité d'entre les morts le 13 vendémiaire, est monté au Luxembourg, où il est assis à la droite ou à la gauche de Barras, d'où il prétend juger les Cinq-Cents et les faire tomber dans le royaume des morts. Je crois à Barras, à Rewbell, à Laréveillère-Lépaux, aux cercles constitutionnels, à la Montagne, à la résurrection de la terreur et à sa durée éternelle. » (Cité par Grégoire, *Histoire des sectes.*) Nous laissons sans commentaire cette boutade, modèle du style réactionnaire sous le Directoire.

THORSTEIN COUP-DE-FOUET.

SAGA TRADUITE DE L'ISLANDAIS.

Fin. — Voy. p. 178.

Un soir que Bjarni et sa femme Rannveig étaient au lit :

— De quoi penses-tu que l'on jase le plus dans le pays? commença-t-elle.

— Je n'en sais rien, répondit Bjarni, et je me soucie peu des propos de la multitude.

— Eh bien, voici ce que l'on dit : On ne devine pas ce qu'il faudrait que fît Thorstein Coup-de-Fouet pour que Bjarni se décidât à le punir. Il a déjà tué trois de tes gens, et tes clients pensent qu'ils ne peuvent compter sur ta protection si tu laisses le meurtrier sans punition. On prétend que tu es bien changé.

— Voici, dit-il, une bonne preuve de la vérité de cet adage, Que personne ne profite de l'expérience d'autrui. Je veux tenir compte de ce que tu dis; mais Thorstein n'a tué personne sans motif.

La conversation en resta là et ils s'endormirent. Lorsque Rannveig ouvrit les yeux le matin, elle vit Bjarni qui dépendait son bouclier, et elle l'interrogea sur ce qu'il allait faire.

— Je veux savoir, répondit-il, qui est le plus fort de moi ou de Thorstein de Sunnudal.

— De combien d'hommes te fais-tu suivre?

— Je ne veux pas assaillir Thorstein avec une troupe, j'irai seul.

— Garde-toi bien, s'écria-t-elle, de t'exposer seul dans un combat contre ce redoutable champion!

— N'imite donc pas ces femmes qui excitent quelqu'un et plus tard en ont regret. Je ne souffrirai pas plus longtemps tes reproches ni ceux des autres. De plus, il ne sert à rien de chercher à me retenir quand je suis décidé à partir.

Arrivé à Sunnudal, il trouva Thorstein à la porte. Après avoir échangé quelques paroles avec lui, il lui dit :

— Thorstein, tu te battras aujourd'hui avec moi sur l'éminence qui est dans ces champs.

— Mais je n'ai rien de ce qu'il faut pour te tenir tête, répondit Thorstein. Je quitterai le pays sitôt que la navigation sera ouverte, car je connais ta magnanimité : tu pourvoiras aux besoins de mon père si je l'abandonne.

— Inutile d'avoir recours aux faux-fuyants, reprit Bjarni.

— Laisse-moi d'abord parler à mon père.

— Sans difficulté.

Thorstein entra vers Thorarin et lui apprit que Bjarni était arrivé et le défiait en combat singulier.

Le vieillard parla en ces termes :

— Lorsque l'on a offensé un homme plus puissant et que l'on habite dans le même pays, on ne doit pas compter d'y user beaucoup de chemises. Je ne te pleure pas, parce qu'il me semble que tu as beaucoup fait; prends donc tes armes et défends-toi le plus bravement possible. Il y a eu un temps où je n'aurais pas cédé à un homme comme Bjarni : aussi, dût-il avoir l'avantage, j'aime mieux perdre mon fils que de le voir un lâche.

Thorstein sortit et se rendit avec son adversaire sur l'éminence. Une lutte terrible s'engagea, et ils frappèrent jusqu'à ce que leurs armes fussent brisées. Lorsqu'ils eurent combattu, Bjarni dit à Thorstein :

— Voici que j'ai soif, parce que je n'ai pas, comme toi, l'habitude des fatigues.

— Eh bien, va étancher ta soif au ruisseau, dit Thorstein.

C'est ce que fit Bjarni, et il déposa son épée à ses côtés.

Thorstein, l'ayant prise et examinée, dit :

— Tu n'as pas eu cette arme à Bœdvarsdal?

Bjarni garda le silence. Retournés sur l'éminence, ils se battirent quelque temps, et Bjarni remarqua que son adversaire était plus adroit et plus ferme qu'il ne s'y était attendu.

— Il m'arrive bien des accidents aujourd'hui, dit-il; voici que mes cordons de souliers sont déliés.

— Rattache-les, dit Thorstein.

Et pendant que son adversaire était penché, il alla chercher à la maison deux boucliers et une épée. En rejoignant Bjarni, il lui dit :

— Mon père t'envoie un bouclier et une épée qui ne le cède en rien à celle dont tu te servais tout à l'heure. De mon côté, je ne me soucie pas de rester sans bouclier exposé à tes coups; car je crains que tu n'aies le dessus, et chacun tient à sa vie.

— Il ne sert à rien de chercher des défaites, dit Bjarni, il faut encore combattre.

— Ce n'est pas moi qui porterai le premier coup, répondit Thorstein.

Bjarni ayant engagé la lutte, les deux champions tranchèrent le bouclier l'un de l'autre.

— C'est un beau coup que tu as porté! s'écria Bjarni.

— Le tien ne l'était pas moins, répondit Thorstein.

— Ton arme mord mieux maintenant qu'auparavant.

— Je voudrais éviter un malheur si c'était possible, dit Thorstein. Il m'est dur de lutter contre toi; j'aimerais mieux me remettre à ta discrétion.

Les deux adversaires restaient à découvert, et c'était Bjarni qui avait à frapper.

— C'est sottise, dit-il, de commettre une mauvaise action quand on peut en faire une bonne; je crois que tu remplacerais avantageusement mes trois serviteurs si tu voulais m'être fidèle.

— L'occasion de te frapper en traître ne m'aurait pas manqué aujourd'hui, répliqua Thorstein, si mon mauvais destin l'avait emporté sur ta bonne fortune. Je ne te trahirai certainement pas.

— Je vois que tu es un homme de mérite, reprit Bjarni. Me permets-tu d'aller apprendre à ton père ce que j'ai décidé?

— Fais comme tu l'entendras, mais tiens-toi sur tes gardes.

Quand Bjarni fut près de l'alcôve où était couché le vieillard, celui-ci demanda qui était là, et quand il le sut, il dit :

— Qu'as-tu à m'annoncer, Bjarni?

— La mort de ton fils.

— S'est-il bien battu?

— Je crois que personne ne le surpassait dans le maniement des armes.

— Il n'y a rien d'étonnant que tu aies été vainqueur à Bœdvarsdal, puisque tu as triomphé de mon fils.

— Je viens t'offrir une retraite à Hof; tu y occuperas toute ta vie la seconde place d'honneur, et je te tiendrai lieu de fils.

— Il en est de moi, répondit le vieillard, comme de ceux qui sont sans ressources; l'insensé se laisse souvent prendre aux promesses; mais vous autres puissants, quand vous promettez de soulager un malheureux, vous le faites pendant un mois; après quoi, vous le traitez comme un mendiant, ce qui ne contribue guère à lui faire oublier ses chagrins. Mais quand un homme comme toi donne une poignée de main pour confirmer une promesse, on doit se tenir satisfait, quoi qu'il arrive. J'accepte ta proposition, à condition que tu la scelleras par une poignée de main. Entre donc dans l'alcôve et approche-toi, car je chancelle sur mes pieds; c'est un effet de l'âge et de la maladie, et je crois que la perte de mon fils m'a atteint au cœur.

Bjarni pénétra dans l'alcôve et prit la main du vieillard. Celui-ci tenait un poignard dont il voulait percer le meurtrier de son fils.

— Pauvre vieillard, dit Bjarni en lui saisissant le bras, tu seras traité selon tes mérites. Ton fils vit encore et je l'emmène à Hof; mais je ferai faire ton ouvrage, et tu ne manqueras de rien tant que tu vivras.

Thorstein suivit à Hof son patron, à qui il fut attaché toute sa vie; on s'accordait à dire qu'il n'avait pas d'égal pour la force et le courage.

Bjarni conserva toute sa considération et fut plus aimé et plus doux à mesure qu'il avança en âge. Il était extrêmement patient, et il devint très-dévot sur ses vieux jours. Il partit pour le Sud et mourut en voyage. Il est enterré à Valeri, qui est une grande ville en deçà de Rome. Il eut beaucoup d'enfants; son fils, Skeggbrodi, mentionné dans plusieurs sagas, était, en son temps, un homme distingué.

Toute grande question est comme une haute montagne qui se termine par une cime escarpée. De la cime au pied, l'intervalle est vaste, et la foule s'y répand, creusant, labourant et se promenant; mais ceux qui ont le courage de gravir le dernier sommet sont toujours en petit nombre. Or, toutes les grandes questions se tiennent, et toutes ont leurs sommités. Nous aurions besoin d'un génie qui, sans perdre ses pas et ses forces au milieu des rochers et des broussailles des pentes inférieures, s'élevât d'un vol d'aigle de cime en cime, jusqu'à ce que, parvenu à la plus haute, il pût contempler à l'aise, mesurer et juger toutes les autres, en signalant la chaîne invisible qui les unit.

FRANÇOIS ROGET, *Pensées genevoises.*

LA ZAOUIA (1) DE CHELLATA

DANS LA HAUTE KABYLIE.

Chellata est un village de la haute Kabylie, dont le nom n'est jamais prononcé dans toute l'Afrique septentrionale sans un sentiment de vénération.

Au Sahara comme dans les Kabylies, les marabouts (2) font remonter leur origine à une migration venue du *Saguia*-el-Hamra (le Ruisseau-Rouge), localité du Sous-Marocain.

Le fondateur de la zaouia de Chellata venait de ce lieu. C'était Mohammed-Ben-Ali, chérif qui résida d'abord à Mouça ou Ali, localité située un peu au-dessus de Chellata, où il vivait retiré loin des jouissances du monde, sanctifiant sa solitude par le jeûne et la prière. Bientôt les nombreux étudiants attirés par sa sainteté et sa science lui construisirent un asile plus convenable, autour duquel ne tardèrent pas à se grouper les maisons de ceux qui viennent s'inspirer des commentaires du maître.

Au milieu du village, aujourd'hui considérable, de Chellata, s'élèvent deux noyers gigantesques et séculaires; ils ombragent les tombeaux vénérés du fondateur de la zaouia, de Sidi Saïd dont les descendants sont devenus par extinction dépositaires du pouvoir théocratique, celui du célèbre marabout de Mila, Cheikh-el-Touncy, et ceux des membres de leurs familles au nombre de trente environ.

Cette société religieuse de Chellata présente un spectacle digne à tous égards de l'attention des peuples civilisés : accroupis sur les tombeaux ou assis à flots pressés dans les salles qui en forment l'enceinte, six cents jeunes gens étudient ou psalmodient les versets du Coran; quelques-uns sont venus des bords de l'Atlantique, des villes du Maroc, d'autres du Sahara tunisien.

Le plus grand ordre règne dans cet établissement, et cela, chose remarquable, par le seul ascendant des professeurs, vieillards à la barbe blanche, expérimentés dans la théologie et les commentaires islamiques. Pendant la saison d'été, il n'y a guère plus de trois cents étudiants; mais lors de l'hiver il n'est pas rare d'en voir jusqu'à huit cents et mille.

A leur entrée dans ce sanctuaire d'études, les élèves payent une rétribution; elle varie d'un à deux douros (10 à 12 francs), répartis moitié pour les professeurs, moitié pour les bonnes œuvres de l'établissement, qui hospitalise jusqu'à quatre ou cinq mille voyageurs par année.

Six moulins appartenant à la zaouia sont constamment

(1) Les zaouias sont à la fois des communautés charitables et des espèces d'universités musulmanes. Elles se composent généralement d'une mosquée, d'un dôme ou koubba qui couvre le tombeau d'un marabout, de salles d'étude, et d'une habitation hospitalière.

On enseigne dans les zaouias, outre les connaissances élémentaires, la géométrie, l'astronomie, la versification, le droit, la théologie.

(2) Marabout vient du participe arabe *mabreth*, lié, lié à Dieu. Ce nom s'applique spécialement aux hommes qui se consacrent à la pratique et à l'enseignement de la vie religieuse. Les Français, par extension, nomment aussi *marabouts* les tombeaux de ces religieux musulmans.

en mouvement pour la nourriture des pauvres, des élèves et des tholbas (professeurs). La pâte se confectionne chez le cheik, les gens laïques du village font cuire les pains et en conservent un sur cinq comme payement de leur travail.

En dehors de propriétés foncières considérables venant tant du fondateur que de donations pieuses, l'établissement s'enrichit encore des cadeaux et des offrandes des voyageurs riches, des pèlerins, et des vœux faits souvent à des distances considérables.

La partie la moins lettrée des marabouts de Chellata est en outre chargée de parcourir les pays voisins pour y recueillir, à certaines époques, les dons en nature ou en argent des fidèles musulmans.

Chaque frère quêteur part muni d'une lettre portant le cachet du cheik; sa circonscription est déterminée d'avance, et partout le porteur de « la bénédiction du chef » (*barrakat ech-cheikh*) est bien accueilli. Grâce à la précieuse missive, il revient porteur des biens de toute espèce destinés ensuite à être répartis sur tous les malheureux du pays, ou à être consacrés aux étudiants; car « on doit regarder comme une aumône agréable à Dieu le pain donné aux chercheurs de science. »

Il est un fait qui ne doit pas être passé sous silence : les esclaves donnés à la communauté sont acceptés, puis immédiatement affranchis. Cette coutume séculaire atteste chez les marabouts de Chellata les sentiments les plus élevés de l'homme. A certains autres moments, c'est le cheik qui envoie des cadeaux aux grands chefs féodaux ses voisins et ses feudataires spirituels; ces présents consistent en peaux et œufs d'autruche, en dépouilles d'animaux féroces, cadeaux toujours recherchés et vénérés.

Au centre du village s'élève une maison à galeries intérieures dans le genre algérien : c'est celle des hôtes de la zaouia; de nombreux appartements et de vastes dépendances entourent le local affecté au chef. (1)

L'OBÉLISQUE DE PORT-VENDRES.

L'obélisque élevé à Port-Vendres, vers 1786, était un témoignage de gratitude envers Louis XVI, qui avait fait restaurer le port. Il est encore debout, mais en partie dégradé. Sa hauteur est de 33 mètres environ. L'aiguille et la base sont en marbre blanc et rouge de Villefranche en Roussillon. Il est entouré d'une grille aux quatre angles de laquelle sont quatre trophées allégoriques en marbre blanc : l'un rappelle l'Europe, et on y voit un cheval, un casque, des armes; le second, l'Asie, désignée par un turban, un éléphant, etc. Mais les plus beaux ornements de l'obélisque étaient quatre bas-reliefs en bronze représentant quatre scènes de l'histoire sous Louis XVI : l'Abolition de la servitude (1), la Restauration de la marine, la Liberté du commerce, l'Indépendance de l'Amérique (2). Ces bas-reliefs avaient été fondus, à Paris, par Guiart (3), d'après les dessins de de Wailly, architecte du roi. En 1793, on les envoya à Toulouse pour y être fondus à l'arsenal et convertis en canons. Un directeur d'artillerie apprécia leur valeur et les sauva de la destruction. Dans la suite, la ville de Perpignan se les fit donner, et elle les garde encore aujourd'hui dans son musée. « Il manquait à deux de ces bas-reliefs (chacun d'eux est fait de trois morceaux) une des plaques, mais heureusement dans la partie qui contenait le moins de détails; on a refait ces plaques en bois (2). » M. le maire de Port-Vendres redemande depuis longtemps ces quatre bas-reliefs, afin de les restituer à l'obélisque; ses réclamations n'ont eu jusqu'à ce jour aucun succès.

Musée de Perpignan. — La Liberté du commerce; un des quatre bas-reliefs en bronze de l'obélisque de Port-Vendres.

Sur celui des quatre bas-reliefs que nous reproduisons, on voit « le génie de la France et le génie de la liberté annonçant aux vaisseaux de toutes les nations, dont la mer est couverte, la liberté du commerce due à la protection de Louis XVI. »

(1) Voy. ce bas-relief dans le tome II de notre *Histoire de France*, p. 401.

(2) Même volume, p. 398.

(3) M. le maire de Port-Vendres a bien voulu nous communiquer l'extrait suivant des comptes fournis par le sieur Guiart, fondeur :

Les quatre bas-reliefs	18 300 l.	» s.
Les quatre tortues	2 000	»
Les draperies	5 000	»
Les poupes de vaisseaux	7 000	»
Les armes du maréchal de Noailles, ministre de la guerre, et du maréchal de Mailly, gouverneur du Roussillon	6 000	»
Honoraires de l'architecte	10 000	»
Port de tous ces objets	1 091	17

(1) Le baron Henri Aucapitaine, *Excursion chez les Zouaoua de la haute Kabylie* (extrait des Mémoires de la Société de géographie de Genève; 1860).

(2) Extrait d'une lettre qui nous a été adressée par M. le conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Perpignan.

L'OUVRIÈRE.

Composition et dessin de Staal.

Est-il rien de plus intéressant, de plus digne de notre attention et de toute notre sympathie que le sort de l'ouvrière honnête? Enfant, elle a vu ses parents s'épuiser de fatigue pour subvenir aux besoins de chaque jour. Si le travail a manqué, quelles privations, quel désespoir dans la pauvre famille! Quand la maladie est venue frapper son père, elle l'a vu s'éloigner du foyer domestique pour aller chercher à l'hôpital, loin des soins et des caresses des siens, les secours que, faute d'argent, ils ne pouvaient lui procurer. Plus tard, devenue jeune fille, au prix de quelles difficultés, de quelles souffrances n'a-t-elle pas gagné sa vie? Quel grenier assez étroit, quelle nourriture assez insuffisante a-t-elle pu trouver pour ses modiques ressources? Si son aiguille a réussi à ne pas s'arrêter pendant les douze heures du jour et pendant les douze mois de l'année, à peine, son loyer payé, lui est-il resté quelques centimes pour acheter son pain quotidien. Dans les rigueurs de l'hiver, comment le froid n'a-t-il pas paralysé ses doigts et glacé son courage? Durant tant de cruelles années, comment ne s'est-elle pas lassée? Par quel miracle de vertu est-elle restée fidèle à sa pauvreté laborieuse, a-t-elle résisté aux tentations du dehors, aux funestes exemples, aux mauvais conseils qui l'ont sans doute obsédée? Ecoutons à cet égard le témoignage d'un homme de talent et de cœur qui a étudié par lui-même le sort de l'ouvrière, et qui vient de publier, dans un livre déjà célèbre (1), le résultat de ses observations. « Pendant que tant de gens font litière de leur conscience, dit-il, on trouve encore dans les ateliers parisiens quelques pauvres filles, fidèles aux leçons d'une mère et aux souvenirs

(1) *L'Ouvrière*, par M. Jules Simon.

de la famille absente, qui travaillent et souffrent tout le jour sans même donner un regret à ces plaisirs faciles, à cette abondance, à ce luxe dont elles ne sont séparées que par le sentiment du devoir. Il faut les avoir vues dans leur isolement, dans leur dénûment et dans leur sainte innocence pour savoir ce que c'est que la véritable grandeur. Ceux qui vous ont visités n'oublieront jamais les leçons que vous leur avez données, chaumières où le pain manque sur la huche, où les rubis et les émeraudes roulent sur la table; ateliers où le satin broché étale sur le métier ses fleurs éblouissantes, tandis que la famille souffre avec résignation le supplice de la faim; tristes, froides, humides mansardes parisiennes, où de belles et languissantes filles poussent l'aiguille du matin au soir et meurent à la peine plutôt que de faillir! »

Mais tant de constance se voit un jour récompensée. Ayant pour dot sa bonne réputation, la jeune fille est devenue la femme d'un habile et honnête ouvrier, exact au travail, et qui rapporte fidèlement à la maison le salaire de la semaine. Certes, sa vie nouvelle n'est pas non plus exempte de difficultés et de luttes. Bientôt les enfants sont nés et sont venus accroître les charges de son ménage; pour satisfaire à tant de besoins, elle a si peu d'argent! elle n'y peut suppléer qu'en se dépensant elle-même : aussi, levée avant le jour, elle se couche la dernière, et souvent ne se couche pas du tout; cette lumière que vous voyez briller là-haut, à travers la croisée de cette mansarde, c'est celle de sa petite lampe encore allumée, bien que déjà le soleil se lève et que les hirondelles commencent à voler dans le ciel rosé du matin; et si vous entriez dans son réduit, vous la surprendriez peut-être ayant encore l'aiguille à la main, vaincue par le sommeil et assoupie sur sa chaise. Mais du moins, au milieu de ses fatigues, elle a de grandes compensations; elle se sent épouse et mère : c'est pour son mari, c'est pour ses enfants qu'elle se dévoue; si elle connaît les larmes, elle sait aussi ce que c'est que les caresses et les sourires; elle soutient, elle console, elle réjouit ceux qui l'entourent, elle est la providence des siens; elle remplit tout entière sa vocation de femme : elle aime, elle est aimée.

Vous qui voyez ses efforts, quelquefois ses inquiétudes, ses abattements, ses détresses, encouragez-la, venez-lui en aide, persuadez-lui de persévérer tant qu'elle pourra dans sa tâche difficile, mais noble et salutaire; détournez-la de la tentation d'aller demander un salaire plus élevé au travail en commun de l'atelier ou de la manufacture, qui détruirait sa vie de famille; elle y gagnerait plus d'aisance, mais elle y perdrait son bonheur et sa dignité. Répétez-lui et faites-lui comprendre ce que dit à ce sujet l'éloquent moraliste que nous avons déjà cité :

« Si tout se réduisait en ce monde à avoir un abri pour sa tête, des vêtements, de la nourriture, il n'y aurait rien à redire à cette vie en commun... Le corps ne souffre pas, mais l'âme souffre. La femme est à chaque instant blessée dans sa pudeur, menacée dans sa chasteté; cette épouse vit loin de son mari, ne prenant pas même ses repas avec lui, et ne le retrouvant que le soir, quand ils arrivent l'un et l'autre de leurs ateliers, épuisés et haletants; cette mère n'embrasse pas son enfant à la clarté du soleil, elle ne le tient pas dans ses bras, elle ne le dévore pas de ses yeux charmés, elle n'assiste pas à ses premiers bégayements, elle n'a pas les prémices de ses premiers sourires... Les femmes sont faites pour cacher leur vie, pour chercher le bonheur dans des affections exclusives, et pour gouverner en paix ce monde restreint de la famille, nécessaire à leur tendresse native. La manufacture, qui a quelque chose du couvent et de la caserne, sépare les membres de la famille contre le vœu de la nature; elle substitue à l'autorité du mari et du père l'autorité du règlement, du patron et du contre-maître, et les froids enseignements du maître d'école à cette morale vivante qu'une mère fait pénétrer avec ses baisers et ses larmes dans le cœur de son enfant. Pour que les mœurs conservent ou retrouvent leur pureté et leur énergie, la première de toutes les conditions c'est que la femme retourne auprès du foyer, la mère auprès du berceau. Il faut que le chef de la famille puisse exercer la puissance tutélaire qu'il tient de Dieu et de la nature; que la femme trouve dans son mari le guide, le protecteur, l'ami fidèle et fort dont elle a besoin; que l'enfant s'habitue, sans y penser, aux soins et à la tendresse de sa mère; il faut même qu'il y ait quelque part un lieu consacré par les joies et les souffrances communes, une humble maison, un grenier, si Dieu n'a pas été plus clément, qui soit pour tous les membres de la famille comme une patrie plus étroite et plus chère, à laquelle on songe pendant le travail et la peine, et qui reste dans les souvenirs de toute la vie associé à la pensée des êtres aimés que l'on a perdus. Comme il n'y a pas de religion sans un temple, il n'y a pas de famille sans l'intimité du foyer domestique. L'enfant qui a dormi dans le berceau banal de la crèche, et qui n'a pas été embrassé à la lumière du jour par les deux seuls êtres dans le monde qui l'aiment d'un amour exclusif, n'est pas armé pour les luttes de la vie; il n'a pas, comme nous, ce fonds de religion tendre et puissante qui nous console à notre insu, qui nous écarte du mal sans que nous ayons la peine de faire un effort, et nous porte vers le bien comme par une secrète analogie de nature. Au jour des cruelles épreuves, quand on croirait que le cœur est desséché à force de dédaigner ou à force de souffrir, tout à coup on se rappelle, comme dans une vision enchantée, ces mille riens qu'on ne pourrait pas raconter et qui font tressaillir, ces pleurs, ces baisers, ce cher sourire, ce grave et doux enseignement murmuré d'une voix si touchante. La source vive de la morale n'est que là... les véritables professeurs de morale, ce sont les femmes; ce sont elles qui conseillent doucement le bien, qui récompensent le dévouement par une caresse, qui donnent, quand il le faut, l'exemple du courage et l'exemple plus difficile de la résignation; qui enseignent à leurs enfants le charme des sentiments tendres et les fières et sévères lois de l'honneur. Oui, jusque sous le chaume, et dans les mansardes de nos villes, et dans ces caves où ne pénètre jamais le soleil, il n'y a pas une mère qui ne souffle à son enfant l'honneur en même temps que la vie. C'est là, près de cet humble foyer, dans cette communauté de misère, de soucis et de tendresse, que se créent les amours durables, que s'enfantent les saintes et énergiques résolutions; c'est là que se trempent les caractères; c'est là aussi que les femmes peuvent être heureuses, en dépit du travail, au milieu des privations. Toutes les améliorations matérielles seront les bienvenues; mais si vous voulez adoucir le sort des ouvrières et en même temps donner des garanties à l'ordre, raviver les bons sentiments, faire comprendre, faire aimer la patrie et la justice, ne séparez pas les enfants de leurs mères! »

HUMBLES DOLÉANCES

D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

Vraiment, c'est ce qu'on appelle manger son pain à la sueur de son front! J'ai aussi chaud que si j'avais travaillé à la moisson par un jour brûlant. L'école est pleine d'enfants. Ne dirait-on pas qu'on a allumé du feu dans cette salle? Eh bien! si incommode qu'il soit d'être obligé d'en

seigner dans le logement que l'on habite, sur la fin de l'automne la chose a ses avantages quand on a pour se chauffer aussi peu de bois que j'en ai : avec ma place, j'ai par-dessus le marché la chaleur de mes écoliers. Mais c'est aussi le travail qui a contribué à m'échauffer; et ma femme, en entrant, ne trouve peut-être pas l'air aussi tiède qu'il me fait l'effet de l'être. Ah! la matinée a été pénible, et, vu mon grand âge, j'en ai beaucoup de semblables depuis que l'on s'est proposé de réorganiser les écoles. Peut-on y trouver à redire? Si l'on veut faire mieux qu'autrefois, c'est avec de bonnes intentions, et n'est-ce pas le devoir de tout le monde? D'ailleurs le nouvel inspecteur est affable et sans fierté; il m'a loué d'être un vieux serviteur plein de zèle et de bon vouloir; ses encouragements ne m'ont pas manqué. Mais à l'avenir, ajouta-t-il, je devais faire mon possible pour que les enfants fussent plus instruits que leurs devanciers, — et que moi-même, aurais-je pu dire. — Les enfants, continua-t-il, ne doivent pas rester étrangers à l'histoire naturelle et aux sciences; ils ont besoin d'avoir quelques notions sur les planètes, et mainte autre chose. — Je veux donc y travailler de mon mieux, et apprendre moi-même afin d'enseigner ensuite, si difficile que ce soit d'apprendre quand on compte soixante-seize ans.

Seulement, ces dignes personnes qui nous donnent ainsi leurs ordres, sans s'être vues elles-mêmes aux prises avec l'enfance espiègle, devraient songer combien il est rare de trouver une vieille tête apte à ces nouveautés. Mes prédécesseurs avaient moins de soucis et de besogne en partage; ils avaient cependant déjà beaucoup à faire avec l'étourderie du jeune âge, avec la lecture, l'écriture, le calcul. Pour moi, j'ai encore à me débattre avec tous les insectes de la création, avec les lions, les éléphants, les tigres, avec toutes les plantes, le règne minéral, sans compter les planètes que je dois faire entrer dans la tête de mes écoliers.

La peine sera rude! Hier au soir ne me suis-je pas engagé au milieu des planètes pour pouvoir en parler aujourd'hui? Les enfants s'étonnent de me voir maintenant leur exposer, chaque matin, quelque chose de nouveau, et à leur air je comprends qu'ils se disent : Qui aurait cru notre maître si savant? Excellents enfants! si vous saviez que je viens d'apprendre tout cela moi-même pour la première fois et à la sueur de mon front. — Qu'on ne s'en aperçoive pas, m'a dit encore l'inspecteur, votre considération y perdrait. — Le malheur est que ma mémoire ne retient pas tout exactement, et que j'ai oublié le lendemain ce que j'avais travaillé la veille; et depuis qu'on a écrit le livre où j'apprends, il est déjà survenu plus d'un changement. L'inspecteur ne m'a-t-il pas averti qu'on avait découvert encore une planète derrière Saturne? Dans quel but? Les planètes étaient déjà assez nombreuses pour ma vieille mémoire.

J'ai parlé, pendant la nuit, de Saturne et de Jupiter, ainsi que me l'a raconté ma femme; et cependant je me suis trompé, ce matin, dans l'ordre des corps célestes. Je le vois maintenant dans mon livre, j'ai eu tort de placer Mars avant Mercure. C'est une idée fausse que j'ai eu le malheur de graver dans l'esprit des enfants. Comment revenir là-dessus? Je pourrais bien leur dire demain matin que les opinions des savants sont partagées, ou bien qu'on avait cru jusqu'à présent que Mercure venait après Mars, mais qu'aujourd'hui j'ai découvert et sais de source certaine que Mars vient immédiatement après la terre. Mais non, ce serait un mensonge, et je ne dois pas, à mon âge, faire de mensonges dans le but de paraître plus que je ne suis. Bref, je déclare que je me suis trompé, et ma nouvelle science, ma nouvelle réputation me serviront à exercer ma modestie. Non, je ne veux pas paraître plus que je ne suis, c'est assez de faire ce que je peux. J'enseigne à lire, et mes enfants lisent couramment; ils écrivent et calculent un peu : quant aux planètes, je les place de mon mieux. Si mes efforts y échouent, n'ai-je pas de quoi me tranquilliser? jusqu'à présent, ne suis-je pas, venu à bout de mon monde sans mauvaise humeur ni violences, tandis que plus d'un maître d'école emploie les coups, comme si la tête des enfants ressemblait aux noix qu'il faut briser pour en tirer parti? Le petit Jean n'a-t-il pas, dans sa matinée, appris à reconnaître huit lettres? Huit lettres d'un coup!

Un autre a peut-être, dans le même temps, fait huit actions plus importantes, mais peut-être aussi en tire-t-il plus de vanité et se fait-il payer plus richement. Moi, je veux remplir sans bruit ma modeste tâche, poursuivre silencieusement ma route, vivre content; et puisque je ne fais rien d'héroïque, je n'exige pas qu'on me traite en héros. A vrai dire, je pourrais recevoir un peu plus, car la gêne attriste un peu trop ma maison et tout ce qui m'entoure. Voyez comme ma veste noire a rougi et est déchirée par endroits; aussi bien je la cache soigneusement sous ma vieille houpelande. Mais il n'y a pas matière à reproche, et, pour dire la vérité, notre planète a des habitants qui se trouvent plus maltraités. Courage donc! Je me résigne à travailler avec ardeur, à être pauvrement logé, pauvrement nourri; je veux faire entrer dans ma vieille tête ce qui peut encore y entrer; et si la chose ne réussit pas à souhait : « Ayez de l'indulgence pour ma tête, dirai-je à l'inspecteur, voyez mon cœur; mon cœur aime le bien, c'est pourquoi j'ai le repos au dedans et la paix avec le dehors. » Le dehors a du bon aussi. Voici-ma Catherine, ma chère femme, avec la soupe et les pommes de terre fumantes! (1)

L'amour nous touche plus que les bienfaits, parce que faire du bien à notre prochain n'est que lui donner quelque chose de ce que nous avons; tandis que l'aimer, c'est nous donner nous-mêmes à lui. JEAN D'AVILA.

POIDS ASSYRIENS.

On a trouvé parmi les ruines qu'on suppose être celles de Ninive une série de poids dont nous offrons, page 204, la reproduction (2). Ces poids sont curieux par les renseignements précieux qu'ils présentent pour une histoire complète des sciences mathématiques; de plus, leur forme ne manque pas d'une sorte d'élégance. Les lions accroupis, les grands oiseaux qui ont la forme d'une oie, prouvent que les Assyriens, jusque dans les détails de la vie ordinaire, aimaient l'art.

Ces poids, soumis récemment à un scrupuleux examen scientifique (3), démontrent un fait d'une haute valeur. Les Assyriens avaient emprunté leurs poids à la civilisation phénicienne, déjà assez avancée pour être en possession d'un système métrique très-simple et très-rationnel. « Chez les Assyriens, comme chez les Chaldéens, les Phéniciens et les Egyptiens, le rapport entre les unités de longueur, de poids et de capacité, était celui de l'unité, c'est-à-dire que la mesure supérieure de capacité était égale au cube de l'unité linéaire, de même que l'unité supérieure du

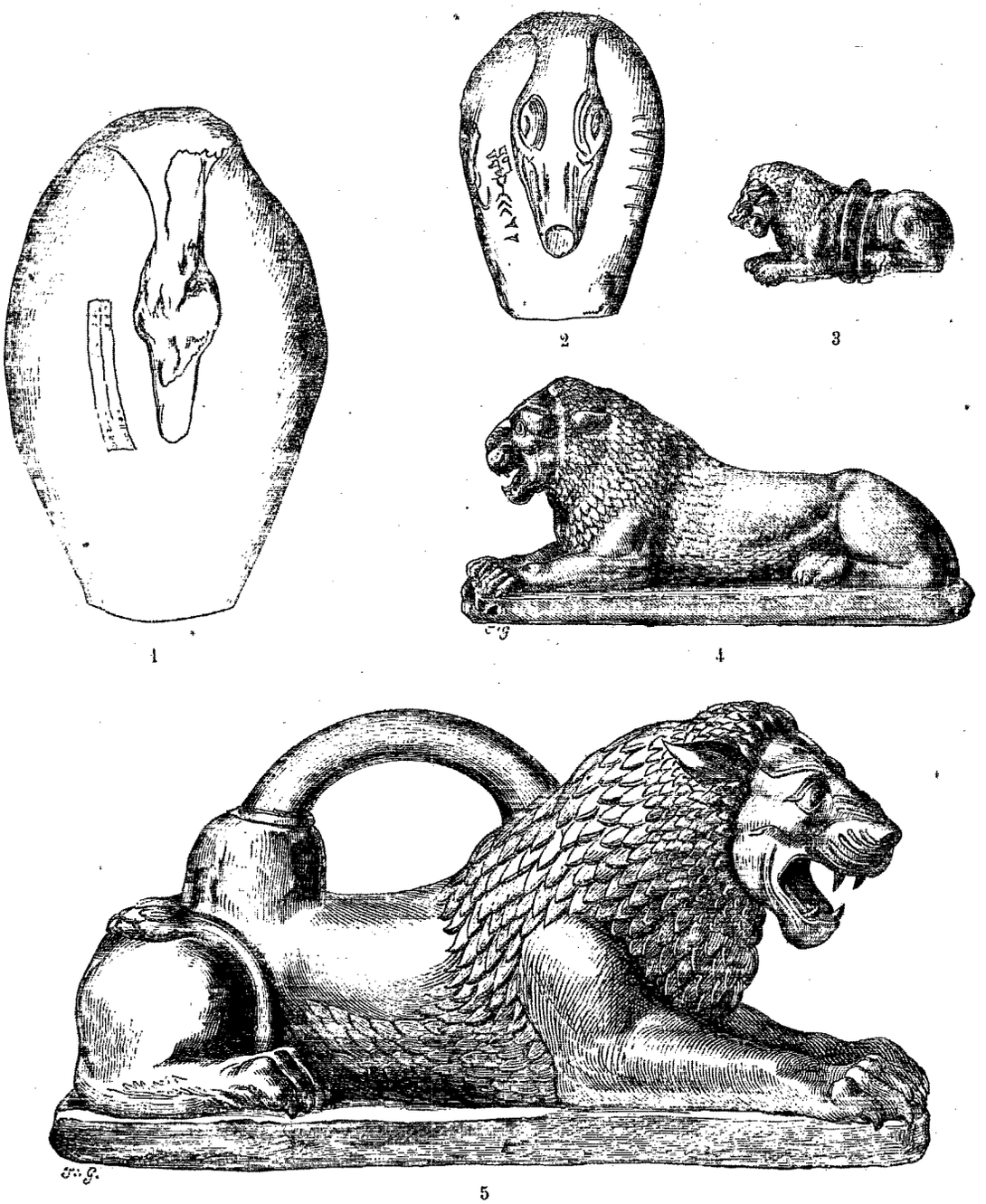
(1) Starke.

(2) Voy. sur la découverte des ruines de Ninive, nos tomes XII, XVI et XX (1844, 1848, 1852).

(3) *Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples*, depuis les anciens temps historiques jusqu'à la fin du khalifat d'Orient, par M. Vasquez Queipo, sénateur d'Espagne. Paris, 1859, 3 vol. grand in-8. Ouvrage couronné par l'Académie.

poids, ou le talent, équivalait au poids de l'eau contenue dans le cube de l'unité linéaire. » Selon M. Vasquez Queipo, c'est à ces peuples que les Grecs, les Romains et même les Hindous auraient emprunté leurs systèmes métriques.

La collection de poids assyriens déposée par M. Layard au *British Museum* se compose de deux séries à peu près complètes. La première, celle qui affecte la forme d'un lion assis sur ses quatre pattes et reposant sur un petit socle, est en bronze et ne présente pas moins de quinze spécimens : plusieurs d'entre eux portent un arc de cercle en forme d'anse, qui a été enlevé chez d'autres; la conservation, altérée chez quelques-uns, est parfaite chez la plupart. « Ces lions, dit M. Vasquez Queipo, portent des inscriptions cunéiformes assyriennes ou peut-être babyloniennes, car on n'est point d'accord sur ce point. A côté se trouvent d'autres inscriptions phéniciennes ou qui leur



1 2 3 4 5

Poids assyriens. — 1, poids en pierre représentant une oie la tête renversée sur le dos. — 2, poids en pierre. — 3, poids en bronze avec deux anneaux en fer. — 4, poids en bronze. — 5, poids en bronze, avec anse enlevée et rajustée avec du plomb.

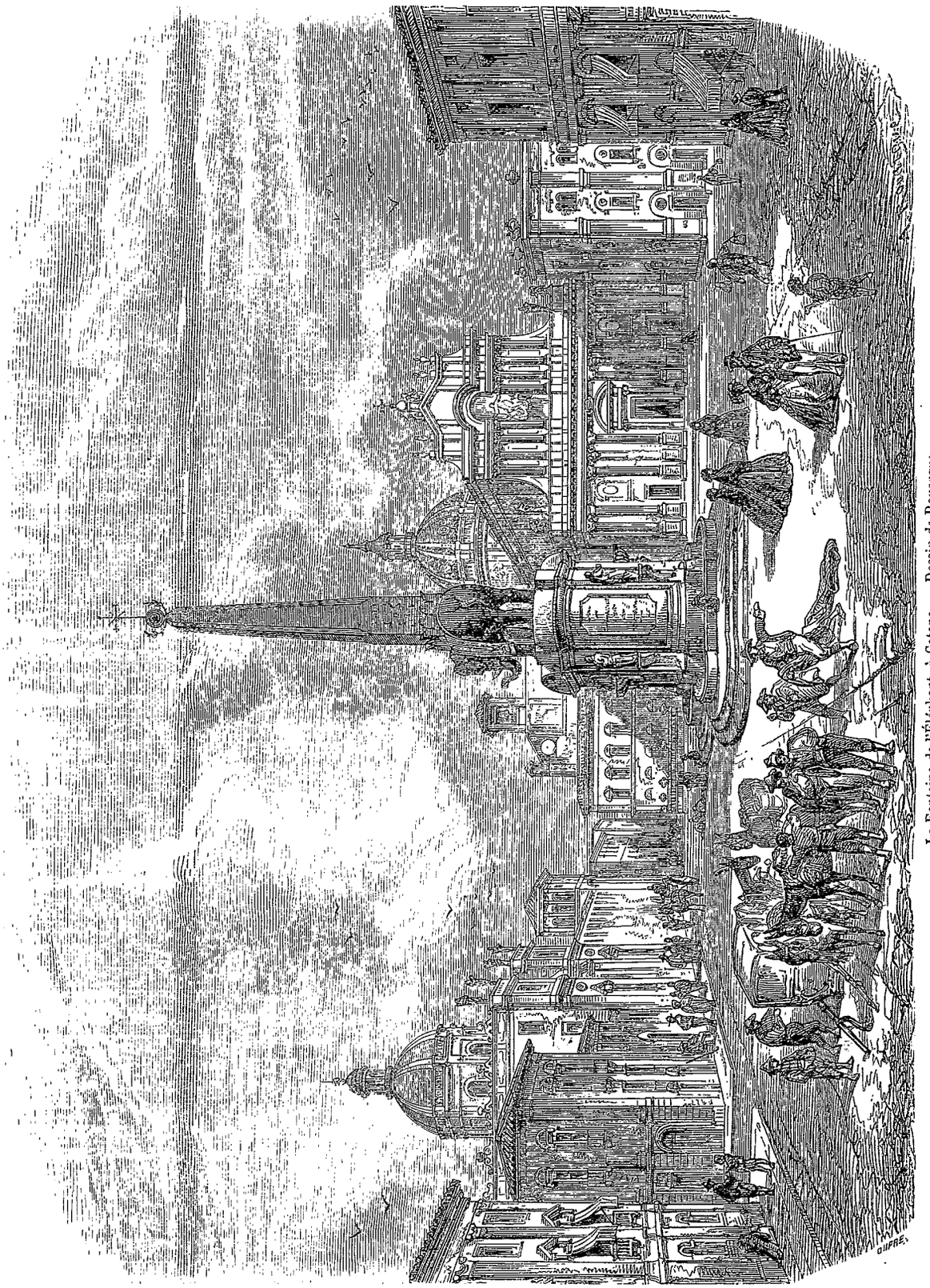
ressemblent beaucoup, mais qui ne sont pas la traduction des premières, comme on a pu le croire. » Les traits qu'on voit sur les côtés du socle représentent les unités de poids. La valeur correspondante de ces poids aux nôtres, est indiquée dans le livre de M. Queipo; le plus considérable, marqué de quinze traits, représente 14 337 kilogrammes.

La seconde série, offrant la représentation assez bizarre d'une oie dont la tête se trouve tournée et posée sur le dos, est d'une matière fort différente; les treize spécimens dont elle se compose sont tous en pierre d'espèces diverses : les deux plus grands ont été taillés, l'un dans une espèce de porphyre d'aspect noirâtre, l'autre dans du marbre blanc; il y en a pour lesquels on a employé l'agate : un seul de ces poids à forme d'oiseau semble être en plomb, mais recouvert d'oxyde. Le poids le plus élevé de cette série représente 15k,060.

LA FONTAINE DE L'ÉLÉPHANT,

A CATANE.

Au moment où l'Anglais Brydone visitait la Sicile, c'est-à-dire au milieu du dix-huitième siècle, la ville de Catane, victime d'une éruption de l'Etna (1669) et d'un tremblement de terre (1693), qui l'avaient dévastée et décimée, se relevait avec éclat de ses ruines. De belles rues s'ouvraient au milieu des décombres, et des édifices magnifiques se dressaient sur les montagnes de lave que



La Fontaine de l'Éléphant, à Catane. — Dessin de Rouargue.

le volcan avait versées dans la ville et poussées jusqu'aux flots de la mer. « On ne croirait pas, dit le voyageur étonné, que les habitants fussent aussi disposés à construire de nouveaux bâtiments, et surtout d'aussi somptueux, sur un sol qui est souvent ébranlé jusqu'à son centre ou inondé par des torrents de laves ardentes. Mais tel est l'attachement de l'homme pour les lieux qui l'ont vu naître. »

En effet, Catane est une des belles villes, non-seule-

ment de la Sicile, mais de l'Europe. Trois grandes voies surtout, la *via Ferdinanda* qui s'étend d'un bout à l'autre de la cité et que termine un arc de triomphe, la *via Stesicorea* ou *Etnea* par laquelle on se rend au mont Etna, et la *via del Corso*, sont remarquables par leur largeur, par la solidité de leur pavage et par la régularité de leurs édifices. Parmi les places publiques, on voit avec intérêt la place du Marché, dont les angles sont coupés d'une manière élégante, et la *piazza del Duomo*, moins régulière, mais plus spacieuse que l'autre, et dont la cathédrale, avec ses colonnes et ses statues, forme un des côtés.

Au milieu de cette place du Dôme s'élève un monument assez singulier dans sa forme, et qui mérite d'attirer l'attention par son âge et par les vicissitudes qu'il a subies. C'est un éléphant de lave, portant sur son dos un obélisque en granit rouge d'Égypte et reposant lui-même sur une base très-ornée qui sert de fontaine. L'obélisque et l'éléphant, dont quelques personnes font remonter l'origine à une haute antiquité, mais que généralement on attribue au temps de la domination byzantine en Sicile, furent, au dix-huitième siècle, tirés des décombres qui les avaient engloutis; on les répara, on disposa un piédestal pour les recevoir, et, en 1736, le monument fut érigé au lieu qu'il occupe aujourd'hui, en l'honneur de Charles de Bourbon, roi des Deux-Siciles.

L'obélisque est de forme octogonale, à la différence des obélisques égyptiens, qui ont tous quatre faces. Sa hauteur est de 3^m,65; son diamètre, à la base, de 0^m,51. Des figures hiéroglyphiques, divisées en plusieurs compartiments, sont gravées sur les huit faces; mais la présence parmi ces figures d'un sphynx ailé, à la manière des Grecs, l'exactitude des proportions, la rondeur générale des formes, la noblesse des attitudes, la belle expression des têtes humaines, accusent, à n'en pouvoir douter, un travail grec. Les médailles de Catane, les poteries trouvées dans cette ville, offrent de nombreuses représentations d'objets égyptiens. L'obélisque a donc pu être fabriqué sur les lieux mêmes. On conserve au musée du prince Biscari un autre fragment d'ancien obélisque, et tous deux, selon la tradition, auraient autrefois été placés dans le cirque de Catane. L'éléphant de lave se trouvait fort endommagé quand il est sorti des ruines; ses jambes et sa trompe avaient été cassées. Les architectes du dix-huitième siècle, en le remettant en état, l'ont affublé d'une sorte de manteau en marbre blanc, sur lequel ont été figurées les armes de la ville.

Le piédestal, arrangé à l'imitation de celui de la fontaine de la Minerve à Rome, qui supporte aussi un éléphant et un obélisque, est d'un goût assez médiocre.

Le peintre Houel, dont le Voyage en Sicile offre une précieuse réunion d'excellents dessins, a consacré une de ses planches à la représentation de la fontaine de l'Éléphant à Catane, dont il a entouré et caché la base par une foule de personnages. Voici l'explication qu'il donne à ce sujet; je la reproduis textuellement, comme faisant connaître un trait des mœurs siciliennes au dernier siècle :

« J'étois un jour de la Pentecôte sur la place de la cathédrale, lorsque des tambours et des trompettes et les cris de la multitude attirèrent mes regards et firent accourir tout le monde. Je vis d'abord tous les polissons de différents quartiers de la ville qui marchaient en tumulte, jetant des cris de joie, chantant et jouant de divers instruments. Ils couroient, ils sautoient, ils dansoient, ils précédoient trois hommes montés sur des ânes : chacun de ces hommes portoit au bout d'un long bâton un *pallio*, c'est-à-dire un morceau d'étoffe de soie broché en or ou en argent, et long de plusieurs aunes; le morceau étoit surmonté d'une petite image de la Vierge et des emblèmes de la confrairie qui faisoit faire cette belle procession. Tous les confrères étoient montés sur des ânes et marchoient à la suite de ce trio de baudets. Chaque confrère portoit une grosse branche d'arbre, symbole du privilége qu'ils avoient de couper du bois dans une forêt voisine, au pied de l'Etna. Cette procession se fait tous les ans au jour anniversaire de celui où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres; je l'ai trouvée si bizarre et si pittoresque, que j'ai cru devoir la représenter dans cette place exactement telle que je l'ai vue. »

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Voy. p. 18, 58, 102, 134, 166.

JUILLET.

Le mois de juillet est le moins propre aux recherches d'astronomie stellaire; en effet, le solstice d'été arrive au moment des plus longs crépuscules. A Paris ils durent, pour ainsi dire, toute la nuit, les régions supérieures de l'atmosphère cessant à peine d'être illuminées par la lumière du soleil, qui ne descend point très-bas au-dessous de l'horizon.

Comme l'obscurité n'est jamais complète, l'éclat des étoiles, au moins sous nos latitudes, est sensiblement diminué. Les plus brillantes pâlissent et les plus faibles deviennent complétement invisibles. Cependant, comme les constellations qui passent au méridien vers minuit sont voisines de la seconde branche de la Voie lactée, on pourra, au commencement du mois, s'adonner à l'étude des nébuleuses.

C'est le 8 juillet que s'ouvre la 1278e année des Turcs. L'année 1277 avait commencé le 20 juillet 1860, ce qui indique une différence de huit jours entre le cycle annuel des Orientaux et le nôtre. Cette différence tient, comme on le sait, à ce que les peuples de l'Orient ont adopté un calendrier lunaire : ils n'ont pas cherché, comme les Européens, à mettre d'accord le cours de la lune avec celui du soleil, ce qui a conduit les astronomes occidentaux à l'invention de périodes propres à deviner les éclipses, à régler l'époque de la fête de Pâques, c'est-à-dire l'origine de toutes les fêtes mobiles que l'Église catholique célèbre encore aujourd'hui.

Dans certains pays musulmans, un observateur placé sur le haut d'un minaret pousse des cris lorsqu'il aperçoit la lune nouvelle, et donne ainsi le signal du commencement du mois. On comprend combien cette méthode grossière est sujette à erreur; mais elle suffit évidemment pour régler la succession des années lunaires, composées chacune de douze périodes pareilles.

En juillet 1861 s'ouvre également une période autrefois fameuse, et maintenant hors d'usage. Nous entrons à cette époque dans la 660e olympiade, si nous adoptons la manière ordinaire de compter, et si nous fixons, comme l'Art de vérifier les dates, l'origine de cette ère à 775 ans et demi avant l'époque que la tradition assigne à la naissance du Christ; mais le retour de cette période ne sera célébré par aucune solennité. Combien sont loin de nous les jeux que le poëte Pindare savait si bien décrire! La civilisation s'est déplacée depuis ces temps reculés où l'art et la poésie brillaient d'un si vif éclat, et son centre de gravité semble animé d'un mouvement lent de rotation vers les régions du couchant; c'est ce qu'on pourrait peut-être appeler la précession du progrès.

Le 7 juillet aura lieu la seconde éclipse de soleil de l'année 1861. Nos lecteurs de Paris n'auront pas le plaisir de contempler ce curieux phénomène, car il commencera

vers 100 degrés de latitude est, à 11 heures un quart du soir, pour finir vers 70 degrés de latitude est, le 8 juillet, à 5 heures du matin. Pendant toute cette période la nuit est venue pour les habitants de l'Europe, qui pourront probablement admirer la pureté du ciel étoilé dans lequel la lune, alors en conjonction avec l'astre du jour, ne viendra pas jeter ses rayons si contraires aux observations faites à la vue simple.

Cette fois la lune couvrira le centre même du disque solaire, car l'éclipse sera annulaire; mais la position relative des astres est telle, qu'une couronne lumineuse débordera de tous les côtés de notre satellite. La quantité de lumière versée par le soleil dans l'atmosphère sera diminuée dans une proportion fort sensible, mais l'obscurité sera loin d'être totale; on ne pourra donc admirer aucune de ces curieuses apparences qui ont si vivement préoccupé l'attention des astronomes lors de la grande éclipse de 1860, et qui ne seront pas observées avec une moindre attention dans celle dont nous aurons à nous occuper pendant le mois de décembre prochain.

La ligne de l'éclipse centrale de juillet prendra naissance dans la mer des Indes, au sud de Ceylan; elle traversera Sumatra, s'élèvera au-dessus de l'équateur en attaquant la presqu'île de Malacca, de là gagnera le Japon et viendra mourir dans l'océan Pacifique du Sud, après avoir traversé l'équateur vers 165 degrés de longitude orientale. La surface de la terre sur laquelle cette éclipse sera visible peut être représentée par une zone à peu près parallèle à cette ligne centrale s'étendant au nord jusqu'à la Corée, et descendant au sud jusqu'à l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Pendant toute la durée de ce mois, le temps moyen est en avance sur le temps vrai. L'écart entre les deux manières de compter les heures va en grandissant jusqu'au 28 juillet, jour où il atteint 6 m. 10 s.; à partir de cet instant, il diminue jusqu'au 31 août, jour pour lequel il est nul.

Les phases de la lune sont les suivantes : nouvelle lune le 8, premier quartier le 15, pleine lune le 22, dernier quartier le 29. Les premières nuits du mois ne seront donc pas troublées par la lumière de la lune, mais la longueur des crépuscules et des aurores rendra les observations difficiles.

Le 4 juillet, le demi-diamètre apparent du soleil sera de 15′ 45″ 51. C'est la plus petite valeur qu'il atteigne dans le cours de l'année; à partir de cette époque il va s'en rapprocher jusqu'au commencement de janvier. La diminution de distance qui, comme on le voit, a lieu pendant que l'arc diurne diminue d'amplitude et que l'obliquité des rayons solaires augmente, tempère jusqu'à un certain point le refroidissement que la terre éprouve chaque année pendant les mois d'hiver.

On sait que les éclipses des satellites de Jupiter ont été indiquées comme un des meilleurs moyens de déterminer les longitudes, ce qui est la partie la plus difficile de la recherche du *point*. On nomme ainsi l'observation à l'aide de laquelle les marins parviennent à déterminer leur situation à la surface de la sphère terrestre.

En effet, ces phénomènes qui se produisent dans le ciel à des instants susceptibles de définition précise, peuvent être aperçus à la fois d'une grande partie de la surface de la terre, et par conséquent ils peuvent très-convenablement servir de signes de reconnaissance dans la grande horloge des cieux. Malheureusement ils ne peuvent pas être observés avec une très-grande exactitude, et il est toujours difficile de distinguer nettement l'entrée des astres dans la pénombre de Jupiter. Les difficultés propres à ce genre d'observations s'accroissent évidemment à mesure que l'astre, dont ces petits corps forment le cortége, s'approche du soleil; à partir d'un certain point elles finissent par rendre l'usage de ces phénomènes tout à fait impraticable.

Aussi, à partir du mois de juillet, la *Connaissance des temps* cessera pendant deux mois, août et septembre, de donner l'aspect offert par Jupiter et par ses satellites, comme elle le fait pour les autres mois de l'année.

UNE NOUVELLE DÉFINITION DE L'HOMME.

Linné a défini les végétaux : « Des corps organisés vivants non sentants. »

Il a défini les animaux : « Des corps organisés vivants, sentant et se mouvant spontanément. »

Si l'on s'en tient au principe que « L'homme *est* par la *pensée* », et à l'axiome tiré de Descartes : « Je pense, donc je suis », la définition de l'homme venant à la suite semble devoir être : « Un corps organisé vivant, sentant, se mouvant spontanément, et pensant. »

Un savant naturaliste, membre de l'Institut, M. de Quatrefages, propose cette nouvelle définition :

« L'homme est un être organisé, vivant, sentant, se mouvant spontanément, doué de moralité et de religiosité. »

C'est matière à réflexion et à débats. Pour apprécier les motifs qui ont conduit M. de Quatrefages à mettre de côté la pensée, la raison ou l'intelligence, et aussi à distinguer la moralité de la religiosité, il est nécessaire de lire son mémoire, qui a paru, pour la première fois, dans la revue littéraire de France la plus accréditée (1).

L'importance des mots et des actions les plus simples augmente avec le nombre de nos années. GŒTHE.

QUELQUES ANNÉES DU RÈGNE DE CHARLES II D'ANGLETERRE.

1660. 29 mai. — Charles II, fils de Charles Ier, fait son entrée royale à Londres. La république, sous les deux Cromwell, avait duré vingt ans. Dix membres du Parlement qui avait condamné Charles Ier sont exécutés. Le 17 octobre, Charles II assiste au supplice de quatre d'entre eux, à Charing-Cross. Dix-neuf sont emprisonnés à perpétuité.

1661. 30 janvier. — Les corps d'Olivier Cromwell, de Bradschaw et d'Ireton sont enlevés de leurs tombeaux et pendus à Tyburn. Charles II est couronné le 23 avril. Le marquis d'Argyle, le ministre presbytérien Guthrie, sont exécutés.

1662. — Lord Monson, sir Henri Mildmay, Robert Wallop, sont traînés, la corde au cou, jusqu'à la tour de Tyburn, et ramenés de la même manière à Londres. Okey, Corbet et Barkstead, arrêtés en Hollande, sont exécutés le 19 avril. Sir Henri Vane est supplicié le 14 juin. Les fêtes se succèdent à la cour. Charles II épouse Catherine de Bragance. Son mariage n'interrompt point ses habitudes de désordre.

1663. — Tentative d'insurrection dans le nord. Acte de persécution contre les non-conformistes. Les puritains sont jetés en prison. Le scandale des mœurs et des dépenses de la cour croît de jour en jour.

1664. — Le Parlement essaye de faire opposition à

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1860.

l'arbitraire royal en matière religieuse : Charles II le réduit dédaigneusement au silence. Il s'engage toutefois à réunir le Parlement tous les trois ans; mais il vivra assez pour violer cette promesse.

1665. — Guerre entre l'Angleterre et la Hollande, à la suite de débats entre les compagnies africaines des deux pays. Le 16 juin, une horrible peste se déclare à Londres; elle fait périr cent mille habitants (1). Le Parlement se réfugie à Oxford.

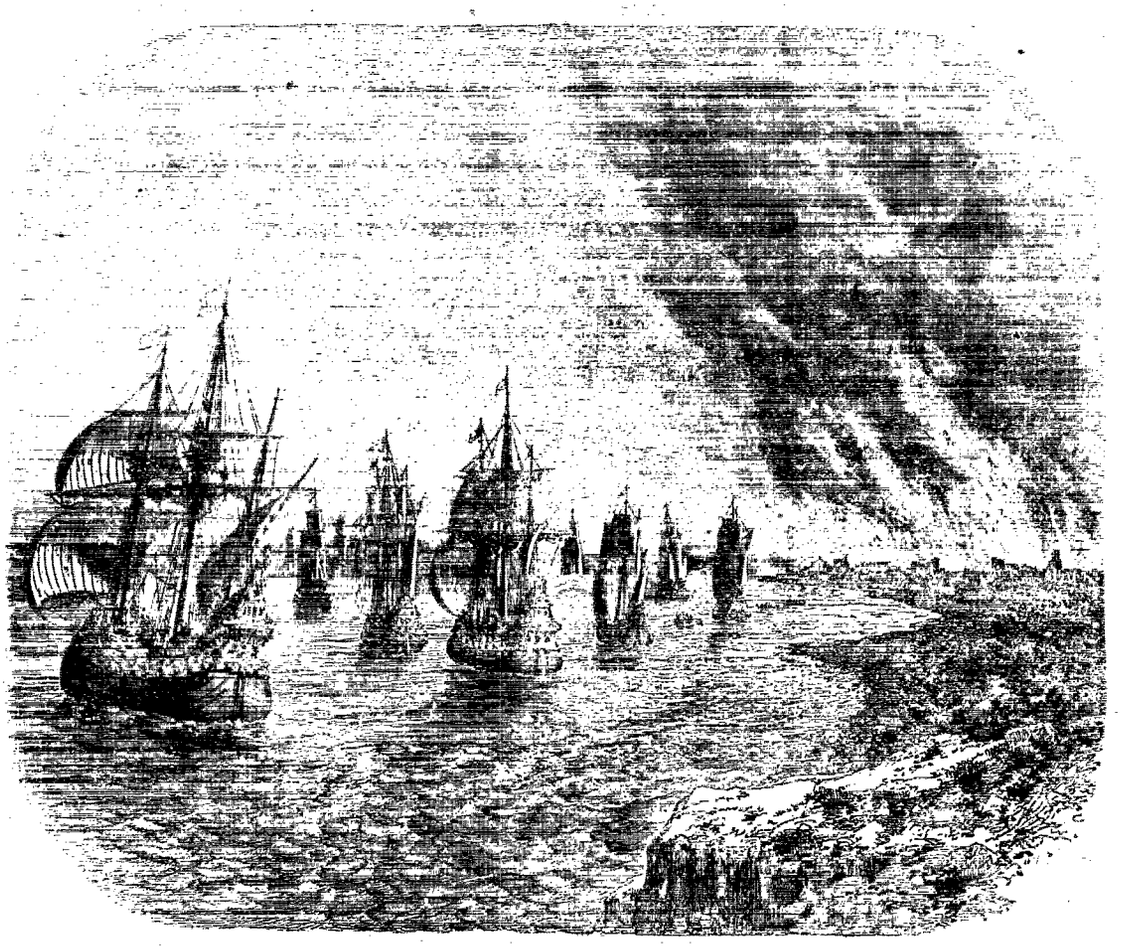
1666. — Un incendie détruit la moitié de Londres : douze mille maisons, les édifices publics; la perte est évaluée à 7 335 000 livres (183 375 000 francs, ce qui aujourd'hui équivaudrait à plus du double). Les courtisans démontrent au roi que « cet incendie d'une ville toujours prête à la révolte n'est pas sans avantage pour la royauté. » (Baxter.) Ils ajoutent que « le roi aura sans doute la sagesse de ne plus relever ni portes et murailles, et de tenir tout ouvert pour que ses troupes soient toujours en mesure de contenir la multitude. » (Clarendon.)

La France s'allie à la Hollande contre l'Angleterre. Les Hollandais approchent des côtes d'Angleterre, aux Dunes; ils sont repoussés. Monk et Ruppert les poursuivent, brûlent deux de leurs vaisseaux, cent cinquante de leurs navires marchands dans le détroit de Schelling, et un millier de maisons de la petite ville sans défense de Brandaris. De Witt jure de venger la Hollande.

Les vices et les prodigalités du roi épuisent le trésor. On ne paye plus ni l'armée de terre ni l'armée de mer. Les fournisseurs de la cour réclament en vain ce qui leur est dû.

1667. — Révolte des marins à Wapping. Le 8 juin, dix-huit bâtiments hollandais paraissent devant le port de Harwick, le 10 à Nore dans la Tamise, le 11 à Sheerness. On n'est point préparé à la défense. Effroi dans Londres. La flotte hollandaise entre dans la Medway, petite rivière qui se jette dans la Tamise à Nore. Monk fait tendre des chaînes : de Witt et Ruyter les brisent, brûlent les navires de la Medway, s'emparent du *Royal-Charles*, qui avait amené Charles II en Angleterre, reviennent à la Tamise, incendient Sheerness, et font le blocus de Londres. « Effroyable spectacle, écrit Evelyn (le 28 juin), le plus honteux qu'aient jamais vu les Anglais! déshonneur que rien ne peut effacer! » Charles II veut se retirer à Windsor. Le peuple s'ameute, demande le Parlement, plante un gibet devant la porte du lord chancelier. — Le 29 juillet, par les soins de Louis XIV, un traité de paix est conclu à Bréda, entre l'Angleterre, la Hollande et la France.

Le premier ministre Clarendon, le seul homme dont le caractère soit un avertissement pour la cour, est disgracié. Le roi se livre plus librement encore à toutes ses passions. Il ne tend qu'à faire revivre l'ancien despotisme royal à l'aide de la force et de la corruption. (Charles Knight.)



Juin 1667. — La flotte hollandaise incendie Sheerness, dans la Tamise. — Dessin de Thérond, d'après une estampe de l'*Histoire populaire d'Angleterre* par Charles Knight.

Dans l'impossibilité d'obtenir du pays tout l'argent nécessaire à ses prodigalités, il accepte une pension de Louis XIV. Le 22 mai 1670, il signe à Douvres un traité secret par lequel le grand roi lui assure une somme annuelle de deux millions de livres et un secours de six mille hommes, notamment pour l'aider au besoin à réprimer toute révolte de ses sujets. Charles II n'est plus, suivant l'expression d'un historien, que le vice-roi de Louis XIV.

(1) Voy. la Table de notre t. XIV, 1846.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LES CÈDRES DU LIBAN.

Voy. t. VII, 1839, p. 325.

Une Prédication maronite sous les cèdres du Liban, par Bida. — Dessin de Pottin.

Si le vieux roi Hiram revenait en ce monde, il serait étrangement surpris à la vue de ce qu'est aujourd'hui son riche royaume. Ses yeux chercheraient vainement les immenses forêts de pins, de sapins et de cèdres d'où il tirait les bois qui servirent à la construction du temple de Jérusalem. Il prêterait inutilement une oreille attentive aux bruits des

fabriques si renommées de Tyr d'où sortaient les magnifiques étoffes teintes en pourpre, en écarlate et en hyacinthe, dont la vente faisait affluer tant d'or en ses palais. Car, il faut bien le dire, ce roi Hiram était un très-habile et très-intelligent spéculateur. Il ne se contentait pas de « céder pour de l'argent » (1) ses marchandises à son illustre voisin Salomon, et il ne lui prêtait pas gratuitement ses sujets, bûcherons, matelots, sculpteurs, architectes et autres. Ainsi Adonhiram, cet artiste d'un génie merveilleux, qui était à la fois ingénieur, statuaire, ciseleur, architecte, apprêteur d'étoffes, et qui construisit le palais et le temple de Salomon, venait de Tyr, envoyé par le roi. Quels bénéfices ne dut pas faire Hiram avec un prodigue comme le fils de David, qui ne marchandait jamais! Quelles sommes prodigieuses ne dut-il pas tirer de l'affaire des mines d'Ophir que le roi de Jérusalem eut un jour l'envie d'exploiter et pour laquelle il emprunta les vaisseaux et les marins de son ami, lequel devint alors son associé? Ce roi marchand fut en définitive l'ancêtre et le parfait modèle de ces illustres Carthaginois qui entendaient si bien le commerce, mais qui ne surent pas assez comprendre que les nations ne vivent pas seulement de l'or qu'il leur rapporte, et que, pour prospérer longtemps et avec gloire, il faut de plus la grandeur des sentiments et des idées. Les Romains le leur firent bien voir.

Tyr n'est plus, et des forêts du Liban il reste seulement quelques cèdres groupés au-dessous de glaciers éternels et au-dessus du village d'Éden (2), site délicieux pour l'abondance et la fraîcheur de ses eaux et de ses ombrages. On monte à ce bois antique, à partir de la plaine de Tripoli, à travers des rochers affreux et la nature la plus aride. Il ne devait pas être facile de conduire à la mer d'énormes troncs d'arbres par de pareils chemins, et l'on conçoit la juste célébrité que s'étaient faite les coupeurs de bois du roi Hiram. A peine si le pied d'un cheval peut passer au bord des précipices qui bordent la route, et parfois elle est si abrupte que la pauvre bête joint ses quatre sabots les uns contre les autres et glisse comme font les enfants sur la glace. Parfois il lui faut gravir des marches de deux ou trois pieds de hauteur, et s'élancer par bonds sur cet escalier incommode et continu. Enfin, après une pénible journée, on arrive aux cèdres. Du plus loin qu'on les aperçoit, on croit s'être trompé et l'on craint d'avoir acheté un peu cher le plaisir de voir ces arbres si renommés. La forêt semble une touffe d'herbe au milieu des hautes cimes qui l'entourent. Mais c'est là un effet d'optique bien connu de tous ceux qui ont voyagé dans les montagnes. L'impression est tout autre dès qu'on pénètre sous ces voûtes de feuillage noir et qu'on mesure du regard les vieux colosses de leur base à leur cime.

Voici quelques notes écrites au crayon par M. Bida, le 24 juin 1855 :

« Passé la journée aux cèdres. J'y suis seul. Ces grands et vénérables arbres inspirent, au milieu de cette nature sauvage, les pensées les plus graves et les plus hautes. Je ne me suis jamais senti aussi profondément recueilli et en si pleine possession de moi-même. J'erre longtemps parmi ces antiques témoins des siècles passés et de la gloire de Salomon. Que de révolutions ils ont vues! que de tempêtes, de ravages, de conquérants, de morts! Eux sont toujours là vivants, calmes et majestueux. On ne saurait se figurer, en effet, comment des arbres peuvent avoir cet aspect de sérénité et de grandeur qu'on ne rêve que chez les êtres humains. Il semble qu'il y ait quelque chose d'animé dans ces vieillards de la montagne, et leur contact paraît sacré. Il se trouve pourtant des voyageurs qui n'ont pas honte d'écrire sur les troncs de ces colosses leurs petits noms inconnus. Mais, quand ils sont partis, le géant rapproche les deux lèvres de sa blessure et referme son écorce sur ces signes ridicules de la vanité humaine. — Ces arbres sont au nombre d'environ quatre cent cinquante, et j'en ai mesuré un qui n'avait pas moins de 12 mètres de circonférence (1). — J'attends avec impatience le coucher du soleil, qui doit être un spectacle magnifique. Il va se plonger en face de moi dans la mer Tyrienne, et envoyer ses derniers rayons sous ces feuillages sombres et en éclairer les profondeurs. Enfin le soleil décline et tombe. Ce spectacle ne se décrit pas; il restera comme un des plus beaux souvenirs de ma vie. J'ai passé là une heure enivrante d'enthousiasme et de rêverie religieuse. »

Dans ce bois sacré vit un religieux maronite. Lorsque la saison est belle, il sort, le soir, de son ermitage, réunit, sous l'ombrage des cèdres, les bergers qui font paître leurs troupeaux aux environs, et leur fait la lecture de la Bible et un enseignement chrétien.

C'est une de ces prédications improvisées, sans pompe, simples, familières, que représente, page 209, le dessin de M. Bida, artiste assez puissant pour faire ressortir de ces réalités poétiques toute leur grandeur sans les altérer. La tradition en consacre une plus solennelle qui a lieu annuellement au solstice d'été.

« Chaque année, dit Lamartine, au mois de juin, les populations de Beschierai, d'Éden, de Kanobin et de tous les villages des vallées voisines, montent aux cèdres et font célébrer une messe à leurs pieds. Que de prières n'ont pas résonné sous ces rameaux! Et quel plus beau temple, quel autel plus voisin du ciel! Quel dais plus majestueux et plus saint que le dernier plateau du Liban, le tronc des cèdres et le dôme de ces rameaux sacrés qui ont ombragé et ombragent encore tant de générations humaines prononçant le nom de Dieu différemment, mais le reconnaissant partout dans ses œuvres, et l'adorant dans des manifestations naturelles! Et moi aussi je priai en présence de ces arbres. Le vent harmonieux qui résonnait dans leurs rameaux sonores jouait dans mes cheveux, et glaçait sur ma paupière des larmes de douleur et d'admiration. »

PENSÉES SUR L'ART.

L'essence de l'art n'est pas de représenter la forme matérielle, les apparences visibles; c'est l'invisible qui est son véritable objet.

L'objet de l'art est la représentation de l'invisible.

La beauté est dans son essence tout invisible, tout immatérielle. Une forme physique, un objet de la nature, ne sont beaux que par la quantité d'invisible, d'idéal qu'ils renferment, si l'on peut s'exprimer ainsi. L'artiste ne peut donc nous montrer le beau qu'en ayant perpétuellement sous le regard de la pensée, lorsqu'il compose, un modèle idéal. Manifester dans ses limites l'idéal, l'absolu, l'infini en tant que beau, tel est le principe de l'art.

Mais l'art ne peut s'exercer qu'à travers des moyens matériels et finis; c'est la forme sensible que l'art emploie pour manifester l'invisible; dans ses créations, il est astreint à la même loi que Dieu s'est imposée dans la sienne. Dieu nous a rendu manifeste son infinie beauté dans une

(1) M. Jourdain (*le Bourgeois gentilhomme*).

(2) C'est à Eden que réside le cheik Joseph Kharam, caïmacan du district, qui a figuré si honorablement dans les derniers et affreux événements de Syrie. Son intelligence et son courage ont sauvé du massacre cette partie de la montagne et arrêté la fureur des Druses et des musulmans.

(1) Les grands cèdres sont toutefois peu nombreux, et l'on n'en compte pas plus de sept que l'on puisse considérer comme contemporains des patriarches.

œuvre extérieure à lui et sensible à nous, qui est l'univers. La nature est l'œuvre d'art par excellence, le type éternel de toute œuvre d'art. La nature, c'est tout ce qui tombe sous nos sens; et tout ce qui tombe sous nos sens apporte à notre âme une représentation de quelque chose qui réside en dehors de ce que nos sens perçoivent, une révélation de l'idée, une image de l'invisible. La nature, l'art divin, est, comme les arts humains, une manifestation de l'idée infinie à l'aide d'une forme finie.

Voilà donc le sens dans lequel l'art doit imiter la nature. Il n'a pas à la reproduire, cela serait à la fois inutile et impossible; ce qu'il peut et doit faire, c'est de s'astreindre dans ses créations aux mêmes lois que la nature suit dans les siennes. Manifester l'idéal, en prenant la nature, l'univers comme type de toute manifestation, tels sont et le but et la règle souveraine de l'art.

La création divine, l'univers, est le type, le modèle général de la création humaine, de l'art.

La vérité dans la représentation poétique d'un objet ne consiste point dans l'exactitude matérielle des détails; c'est la vérité de l'ensemble, la signification générale de l'objet, qui doit nous apparaître dans sa représentation; c'est plus que cela, c'est un côté de la vérité suprême et absolue, c'est l'idéal : à cette condition seulement, le but de l'art est atteint. Toute peinture qui n'a d'autre mérite que la ressemblance triviale et la vérité vulgaire n'est pas une œuvre d'art. L'art est autre chose qu'un procès-verbal exact, qu'un inventaire scrupuleux des réalités.

C'est dans les inépuisables trésors de la nature vivante, et non pas dans le monde abstrait, que l'artiste doit prendre la matière de ses créations; autre chose est l'art, autre chose la philosophie. Si le poëte doit beaucoup penser, beaucoup méditer, il doit aussi beaucoup voir et beaucoup entendre; il est d'une curiosité infinie. Rien n'est pour lui indifférent, les nuances d'un coquillage, la dentelure d'une feuille, pas plus que les grands effets d'un soleil couchant et les bruits majestueux de la mer ou des sapins de la montagne... Le regard scrutateur que l'artiste jette sur la nature pour s'assimiler le monde des images, il le porte également sur le monde intérieur, sur l'intimité de l'âme humaine...

Généralité dans l'idée, individualité dans la forme, telle est la loi de l'art. (1)

LOUIS ROUPERT,

ORFÉVRE A METZ AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

DE L'ORFÉVRERIE MESSINE.

On n'a presque aucun détail sur la vie de Louis Roupert. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. On sait seulement qu'à une époque, qui n'est pas déterminée, il vint de Metz travailler à Paris, où il se fit un certain renom. « Quand on voulait quelque chose de bien, on s'adressait à lui », est-il dit dans le *Künstlerlexicon* de Nagler. Il paraît qu'il eut des ennemis; c'est, du moins, ce qu'on croit pouvoir conclure de trois vers détestables gravés par lui autour d'une de ses planches d'ornements :

Ces langues de vipères, de despit et d'envie,
Veulent envenimer ma salade choisie!
Que les censeurs inventent sans faire quelque faute.

Louis Roupert était bon graveur. « Il a conservé, dit Mariette (dans son *Abecedario*, publié par les *Archives de l'art français*), parmi les metteurs en cuivre, la réputation du graveur qui a le mieux su refendre des feuillages d'ornements et promener son burin sur les métaux avec le plus de netteté. Encore aujourd'hui, le peu qu'il a donné au public sert de modèle aux ouvriers qui travaillent de sa même profession. » On a conservé six de ses planches d'ornements (0m,20 de largeur sur 0m,12 de hauteur) gravées par Louis Cossin; les unes avec un monogramme, les autres avec les lettres L. R. C'est le même Cossin qui a gravé, d'après P. Rabon, en 1668, le beau portrait de Roupert que nous donnons page 213. Cette figure est traitée comme s'il s'agissait d'un des grands artistes du dix-septième siècle; elle rappelle la noble manière de Van-Dyck.

La famille de Roupert continua la même profession. Les registres de la paroisse de Saint-Martin, à Metz, mentionnent, au 22 décembre 1753, la mort de Marie-Vict. Morel, veuve de David Roupert, marchand orfévre.

De tout temps, la profession d'orfévre avait été en honneur à Metz. On croit qu'à l'époque où les orfévres de Paris furent érigés en communauté par Philippe de Valois, en 1330, ceux de Metz formaient déjà une corporation respectable; mais aucun document historique ne le prouve. Le premier *atour* ou ordonnance réglementaire sur les orfévres de la cité messine qui nous a été conservé, date de 1414. En admettant même que leur organisation n'ait pas été antérieure au quinzième siècle, ce serait toujours un titre d'honneur pour eux que de s'être constitués moins de cent ans après leurs confrères de Paris, et trente-huit seulement après ceux d'Amiens (1376). La corporation des orfévres messins jouissait de priviléges importants. Ainsi, tandis que chacun des corps de métiers était chargé de la défense et de l'entretien d'une des tours de la ville, au nombre de trente-sept, les orfévres étaient exempts de ce droit. Dans la révision de leurs réglements par le Parlement, en 1635, on reconnaît que leur état « avait toujours eu quelques prérogatives au-dessus des autres, pour avoir à manier choses plus riches et plus précieuses. » Il faut aussi remarquer que, dans cette profession, la réception des maîtres était entourée de formes bien plus solennelles qu'il n'était d'usage pour les autres corps de métiers. On ne permettait aux maîtres qu'un seul apprenti; mais ils pouvaient prendre autant d'ouvriers et d'aides qu'ils voulaient. L'apprentissage était long; de quatre années, il avait été porté à six, et dans le principe on exigeait même du nouveau venu une indemnité de 200 écus, sur laquelle la ville prélevait un tiers et le maître un autre tiers; cette somme indique l'importance de la profession.

Les orfévres messins ne tardèrent pas à former un corps recommandable par ses priviléges et puissant par ses richesses. Au quinzième siècle, c'étaient plus que des marchands, que des fabricants d'or et d'argent; l'art devait entrer pour une bonne part dans leur métier. Les souverains et les personnages princiers qui passèrent à Metz, à partir de cette époque, reçurent généralement en cadeau, de la part de la ville, une belle pièce d'orfévrerie, ce qui donne à penser que ce genre de fabrication était une des principales branches de l'industrie messine. Les nobles dames du temps, montées sur leur blanche haquenée, ne dédaignaient pas d'aller visiter les ateliers d'orfévrerie; elles firent même un jour une démarche collective pour sauver la vie à un habile orfévre de la cité qui s'était rendu coupable d'un crime. Ce maître artisan avait frappé de sa dague un prévôt, ce qui, pour un simple bourgeois, eût entraîné la peine de mort; il avait été seulement condamné à avoir le poing coupé. Ses amis et l'abbé Jacques de Neuchâtel avaient intercédé vainement pour lui; les dames les plus distinguées de la ville, pour lesquelles cet artiste confectionnait d'élégantes parures et ces jolis coffrets ou *layettes* (les commodes ou chiffonniers de l'époque), eurent plus de succès auprès des magistrats messins et obtinrent

(1) Victor de Laprade, *Questions d'art et de morale.*

la grâce du coupable. Ce ne fut pas, du reste, le seul crime commis en ce siècle par les gens de cette profession. Les chroniques ont pris soin de nous en transmettre le détail, et on voit par là que la corporation des orfévres avait une grande importance, car si les auteurs de ces crimes eussent été des bourgeois vulgaires, l'histoire ne se serait point arrêtée à enregistrer leur pendaison.

La découverte de l'Amérique, en multipliant les matières d'or et d'argent, donna beaucoup d'essor à l'orfévrerie : aussi cette industrie prit un développement notable à Metz au seizième siècle. D'après un document de cette époque, l'état d'orfévre pouvait être exercé par des familles patriciennes de la cité. Les ateliers d'orfévrerie qui se trouvaient dans un quartier spécial (la rue Fournirue), comme c'était d'ailleurs l'usage pour tous les corps de métiers, ne devaient pas chômer, à en juger par toutes les pièces (croix, encensoirs, reliquaires, etc.) qui furent exhibées dans la procession solennelle faite, le 11 juin 1522 (jour de Saint-Barnabé), afin de prier le ciel de délivrer la chrétienté des Turcs qui la menaçaient. C'est aussi de ce siècle que date l'usage légal des poinçons à Metz. Quand Charles V entra dans la ville, en 1540, on lui offrit « une coupe d'argent doré, façon d'Allemagne, pesant 6 marcs et 15 onces, pleine de florins de Metz. » L'influence de Benvenuto Cellini dut aussi se faire sentir dans cette ville qui comptait parmi ses orfévres des hommes sachant encourager les lettres comme les arts : Jean Doumary, par exemple, contribua, en 1546, aux frais d'im-

Motif d'orfévrerie par L. Roupert. — Dessin de Salières.

pression d'un bréviaire de J. Palier, et J. Aubry édita les *Emblèmes* du savant antiquaire Boissard, son gendre.

Jusqu'alors les orfévres messins n'avaient guère travaillé que l'argent. Dans les ordonnances antérieures au dix-septième siècle, il n'est question que du titre de l'argent; le titre de l'or fut enfin fixé par un règlement de 1612. La corporation était alors nombreuse et renfermait dans son sein des membres des familles distinguées de la cité. Quand Henri IV vint à Metz, en 1603, la ville lui offrit un vase ciselé dans le goût de la renaissance, et à la reine un char triomphal; dans la relation imprimée de ce voyage, on trouve la reproduction de ces deux travaux d'orfévrerie.

Sous Louis XIV, l'orfévrerie, comme tous les arts, prit un grand développement à cause du faste de la cour et du goût qui pénétrait dans la nation. Un des premiers artistes en ce genre fut Balin, dont nous avons publié le portrait (t. III, 1835, p. 212).

Metz ne resta pas en arrière d'autres villes, et peut citer à cette époque, outre Louis Roupert, Laurent Leclerc, dessinateur habile, qui était venu s'établir en Lorraine. Il mourut à Metz, en 1695, âgé de cent cinq ans. C'est le père de ce Sébastien Leclerc qui s'est fait un nom célèbre par son talent de graveur. (Voy. t. XXVI, 1858, p. 236.)

La corporation continua à prospérer jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Mais alors plusieurs maîtres orfévres de Metz furent obligés de s'expatrier, par suite de la révocation de l'édit de Nantes; au dix-huitième siècle, la communauté des orfévres messins n'offre plus d'intérêt particulier; son histoire est la même que celle des communautés semblables des autres villes de France.

Malheureusement il est assez difficile d'apprécier sûrement le goût artistique des anciens produits de l'orfévrerie messine. « Nous avons vainement, dit M. Emm. Michel (dans une curieuse notice sur cette orfévrerie peu connue, insérée dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, et qui nous a servi de guide pour ce travail), cherché à connaître les poinçons et contre-poinçons des anciens orfévres et ceux de la ville elle-même. Combien nous avons porté envie à la ville de Rouen, qui a possédé une lame de cuivre sur laquelle étaient gravés en creux les noms et les poinçons de 265 orfévres de cette cité au seizième siècle! Nous avons découvert seulement qu'au dix-septième siècle,

un contre-poinçon portait les lettres *L. M.* ou l'écusson de la ville de Metz, et nous n'avons trouvé qu'une seule pièce d'orfévrerie dont la fabrication ou le rajustage provienne certainement d'un atelier messin. » La pièce dont parle M. Emm. Michel, et qui appartenait à un des membres de l'Académie de Metz, est une petite fontaine en argent de 0m,03 de haut sur 0m,02 en profondeur, composée dans ses quatre faces de morceaux repoussés et habilement ciselés. L'auteur de ce travail paraît être un des Braconnier, orfévres messins qui portaient dans leurs armes un cor de chasse, emblème qui se retrouve sur cette fontaine.

La plupart des produits de l'orfévrerie messine ont péri, dans la suite des temps, comme il est advenu pour tant d'objets d'art façonnés de matières précieuses. Il est assez ordinaire d'accuser la révolution française de ces dévastations d'anciens trésors, surtout de trésors d'églises; mais déjà bien avant cette période, le besoin d'argent, causé par des nécessités politiques ou religieuses, avait maintes et maintes fois provoqué ces actes de destruction.

Louis Roupert. — Dessin de Salières, d'après la peinture de P. Rabon, gravée par L. Cossin.

Aux septième, neuvième, quinzième siècles, en 1527, en 1567, etc., nous trouvons, à Metz, des exemples de ce genre. Mais ce fut surtout à la fin du dix-septième siècle que les pièces d'argenterie des villes du royaume furent fondues par ordre de Louis XIV, pour subvenir aux dépenses de l'État toujours croissantes. Metz en paya sa bonne part « pour les nécessités de la guerre que nostre grand monarque soutient contre les arcs-boutants de la religion prétendue réformée et leurs suppôts », dit la note manuscrite d'un chanoine messin.

LES DEUX RICHESSES.

NOUVELLE.

Paul Dupont et Louis Marchant étaient nés le même jour, porte à porte, dans le même village. Aussitôt que leurs petites jambes surent les porter sans le secours de personne, ils se lièrent d'une étroite amitié. Ils couraient dès le matin s'appeler à travers les fentes de la palissade qui séparait leurs jardins et ne se quittaient pas de tout le jour.

Ils grandirent ainsi à côté l'un de l'autre; ils fréquen-

tèrent la même école, ils lurent les mêmes livres, et cependant on vit bientôt que leurs caractères étaient très-différents. Ce qu'ils entendaient dire à leurs mères et à leurs pères était sans doute pour beaucoup dans cette dissemblance. Paul n'avait que cinq ans lorsqu'un jour sa mère lui fit observer avec un air singulier de satisfaction que son chapeau coûtait plus cher qu'aucun de ceux des autres enfants du village. Cette remarque flatta la vanité de Paul, et, lorsqu'il le mit pour aller à l'école, il ne manqua pas de le faire admirer à ses camarades qui étaient venus le chercher et de leur répéter :

— Voyez mon chapeau ! il coûte un écu et demi. Vous n'en avez jamais eu un comme cela !

Et sa mère de rire et de s'écrier :

— Cher amour ! comme il est fier de son joli chapeau !

La mère de Louis agissait tout autrement. C'était elle-même, autant que possible, qui faisait tous les vêtements de son fils. Un jour qu'elle venait de terminer une petite casquette, elle la montra à une de ses voisines en disant :

— N'est-ce pas tout ce qu'il faut pour un enfant? Je l'ai coupée dans le pan d'un vieil habit de mon mari. Cela m'a donné un peu de peine, car je n'avais d'étoffe que bien juste; mais enfin je l'ai coupée selon le morceau.

Les deux petits amis avaient sept à huit ans lorsque Paul reçut de son père un cheval de bois, joliment peint et fixé sur une planchette munie de quatre roues. A peine l'eut-il fait rouler une fois autour de la chambre qu'il courut chez son petit voisin en criant :

— Louis, Louis, vois mon cheval ! Ton père ne t'en achète pas de pareils ! Il coûte quatre francs.

Louis considéra le jouet avec admiration, mais son ami ne lui permit pas de le traîner à son tour.

— C'est mon cheval, dit-il; tu peux le regarder, mais il ne faut pas y toucher.

Lorsque la mère de Louis, Mme Marchant, vit avec quelle attention son fils examinait chaque partie du cheval, elle ne mit pas en doute qu'il ne lui demandât de l'argent pour en acheter un semblable. Il n'en fit rien cependant; mais, en revenant de l'école, comme il traversait la grange, il aperçut une courge d'une étrange forme; il s'en saisit aussitôt et courut à sa mère en criant :

— Mère, mère, puis-je prendre ceci?

— Oui, mon ami; mais qu'en veux-tu faire, je te prie?

Louis plaça la courge sur la table, et, la contemplant avec une extrême satisfaction :

— Voyez, mère, dit-il, si, avec des jambes, elle n'aurait pas tout à fait l'air d'un cheval.

Puis, emportant son trésor, il disparut jusqu'au moment où on l'appela pour souper.

Le lendemain matin il exhiba la courge, à laquelle il avait réussi à donner, en effet, quelque lointain rapport avec un cheval de bois. Il y avait collé deux oreilles de drap brun, ainsi qu'une crinière et une queue faites avec du crin de vrai cheval; il y avait ajusté quatre baguettes figurant les jambes et avait fort proprement coupé une selle dans une vieille botte. C'était un cheval très-passable, quoique les articulations en fussent un peu roides. Mais comment le mettre en mouvement? Là était la question, et Louis y songea beaucoup; peut-être même cela fut-il la cause de quelques distractions à l'école.

En revenant, il entra dans la boutique d'un tourneur, et, découvrant, parmi des débris poussés dans un coin, plusieurs petits morceaux de bois ronds, il demanda au maître de la boutique la permission d'en prendre quatre, ce que le brave homme lui accorda avec plaisir. Louis néanmoins ne s'en allait pas; il hésitait et rougissait; enfin il s'informa du tourneur si cela lui prendrait bien du temps de percer un trou au milieu de chacune de ces petites pièces de bois. L'artisan désira savoir ce qu'il en voulait faire, et Louis l'ayant mis dans le secret de son entreprise, le bonhomme diverti lui dit qu'il serait bien curieux de voir un cheval fait avec une citrouille, et que si la bête n'avait pas trop mauvaise tournure, il lui donnerait volontiers la planchette et les roulettes. Louis partit comme l'éclair et rapporta son chef-d'œuvre en triomphe. L'ouvrier ne put s'empêcher de rire de tout son cœur de l'accoutrement de l'animal, mais il dit :

— Vous êtes un industrieux petit homme, mon garçon; vous méritez une récompense.

Et il fixa à l'instant les jambes du cheval sur une planche à laquelle il adapta des roulettes.

Louis, au comble de la joie, revint chez lui en traînant victorieusement sa monture derrière ses talons.

— Holà ! cria-t-il à la porte de la maison; holà ! venez tous voir mon cheval !

Son père et sa mère accoururent, et celle-ci lui dit en souriant :

— Mon cher ami, voilà qui n'est pas trop mal; seulement il est dommage que les oreilles soient un peu courtes.

— C'est vrai, mère, repartit Louis vivement; mais j'ai fait comme vous avec ma casquette, je les ai coupées selon le morceau que j'avais.

— Oui, oui, et tu y as pris de la peine, cela se voit.

Le père parut tout charmé de l'œuvre du petit garçon, car il en appréciait les difficultés.

— Je suis content, dit-il en lui donnant une petite tape sur la joue; je suis content que Louis ait *fait quelque chose*.

— Pourquoi mon père est-il content que j'aie *fait quelque chose?* demanda Louis à sa mère en allant se coucher.

— Parce que cela donne l'espoir que plus tard tu seras capable de te tirer d'affaire tout seul.

Dès que Louis fut levé le lendemain, il courut montrer son cheval à Paul; mais celui-ci ne lui accorda qu'une très-légère attention.

— Le mien a coûté quatre francs, dit-il, tandis que celui-là ne t'a rien coûté; il n'est pas la moitié aussi joli que le mien.

— Peut-être, dit Louis; mais cela m'a beaucoup amusé de le fabriquer.

Et il s'en alla en courant faire rouler son cheval tout le long du village.

En effet, Louis prouvait bien qu'il avait du plaisir à faire lui-même tout ce dont il était capable, car on le trouvait toujours occupé.

Un jour, Paul, la joie dans les yeux, vint lui montrer deux canifs et quatre couteaux qu'il avait achetés pour une bagatelle, disait-il.

— Que veux-tu faire de tant de couteaux et de canifs? lui demanda Louis.

— Je compte aller les vendre à la ville, et, en les laissant pour vingt sous pièce, ce qui est très-bon marché, je doublerai mon argent.

— Mais la personne qui t'a vendu ces objets les a sans doute volés, autrement tu ne les aurais pas eus pour si peu.

— Je n'en sais rien, repartit le jeune spéculateur; mais ce que je sais, c'est que je m'en ferai de l'argent.

— Faire de l'argent ! répéta Louis; c'est singulier que de vendre une chose plus qu'elle n'a coûté cela s'appelle *faire quelque chose !*

Son ami partit d'un éclat de rire.

— J'espère te prouver la vérité de ce que j'avance, dit-il.

— Oh ! je n'en doute nullement, reprit Louis; mais c'est le mot qui me paraît drôle. Ce que je voudrais voir, c'est la manière dont on *fait* en réalité l'argent. Ce doit être quelque chose de joli que ces petites pièces toutes neuves et reluisantes lorsqu'elles tombent du balancier.

— Pour moi, j'aimerais tenir mon chapeau dessous à ce moment-là, ajouta son ami.

Lorsque Paul revint, quelques jours après, montrer à son jeune voisin l'argent que lui avait rapporté son trafic de couteaux, il le trouva, comme d'habitude, entouré de ses outils.

— Que vas-tu faire de nouveau? lui demanda-t-il.

— Je voudrais apprendre à Rubis à battre le beurre. Tandis que je le fais moi-même, il dort tranquillement sous un arbre. Je ne sais pas pourquoi on dit : « Travailler comme un chien » ; les chiens ne font rien du tout. Je veux essayer d'atteler Rubis à la manivelle de la baratte et l'amener à tourner jusqu'à ce que la crème devienne beurre.

— Je n'ai jamais vu un garçon comme toi, reprit Paul; toujours on te surprend faisant une chose ou l'autre. Pour moi, ce que j'aime par-dessus tout, c'est de m'amuser et de gagner de l'argent.

— Moi aussi, j'aime cela, dit Louis; mais ce que je fais moi-même m'amuse. C'est un si grand plaisir que de parvenir à faire ce qu'on a dans l'idée!

La semaine suivante, Louis invita son ami à venir voir Rubis à l'ouvrage. En effet, l'invention de l'ingénieux petit garçon avait parfaitement réussi. Le chien, en tournant, donnait à la baratte une impulsion assez vigoureuse pour que la crème se convertît en beurre. Les deux garçons ravis poussaient des hourras; le pauvre Rubis paraissait moins réjoui; il tournait, tournait d'un air triste et grave, sans même oser lever la tête.

— Je sais ce que je ferais si j'étais toi, dit Paul; je conduirais Rubis à la ville avec la baratte, et je demanderais six sous par tête à ceux qui voudraient le voir battre le beurre.

— Ah! s'écria Louis, cela m'ennuierait à mourir de rester tout le jour sans rien faire.

— Mais tu ferais de l'argent.

— Allons donc! est-ce que c'est faire quelque chose? Non, je veux raccommoder le seau dans lequel on transporte l'eau; ma mère dit qu'il est percé et ne vaut plus rien; mais je crois qu'il y a moyen de le réparer. Et puis, je veux aussi faire une brouette pour Sophie Elme. Son petit frère devient lourd, et cela doit la fatiguer de l'avoir toujours aux bras.

Sophie Elme et Rose Price étaient deux des camarades d'école de Paul et de Louis. Elles prenaient un grand plaisir à venir voir Rubis s'acquitter si bien de sa tâche, et, sachant que son maître le récompensait de sa docilité par un repas délicat, elles ne manquaient jamais de lui apporter quelque bon morceau. Mais, malgré cette agréable rétribution et la réputation de chien savant que son talent lui méritait dans le voisinage, Rubis avait le travail en horreur. Aussitôt qu'il voyait apparaître la baratte, il baissait les oreilles, mettait la queue entre les jambes, guettait du coin de l'œil l'occasion de s'échapper, et lorsque le beurre tardait à se prendre, il poussait des hurlements si pitoyables qu'on était forcé de le dételer. Un jour enfin, voyant exhiber son instrument de torture, il prit résolûment sa course, franchit la haie du jardin et passa la journée dans les bois. La famille battait son beurre le vendredi, circonstance, à ce qu'il paraît, qui n'avait pas échappé à l'intelligent Rubis, car depuis lors il prit l'habitude de disparaître le jeudi soir pour ne revenir déjeuner que le samedi matin seulement. M. Marchant prit le parti de l'attacher dès la veille pour être sûr de sa présence en temps utile; mais quand Rubis se vit attelé, il se mit à hurler plus lamentablement que jamais, ce qui dura aussi longtemps que son supplice, et tout le reste du jour il fut d'une tristesse profonde.

— Eh bien! dit Louis, laissons-le tranquille, puisque cela le rend si malheureux. Il faut que la chose lui déplaise bien pour qu'il se sauve et reste tout un jour sans manger. D'ailleurs le pauvre animal ne goûte jamais rien de ce beurre pour lequel il se donne tant de peine. Quand je tourne la manivelle, cela me fatigue bien le bras; mais je pense que j'aide ma mère, et cette pensée m'encourage. Rubis, lui, se fatigue sans aucune satisfaction, car il ne sait pas qu'il soulage quelqu'un.

— Voilà qui est d'un garçon humain et sensé, dit sa mère avec une caresse.

Toutefois, il se passa des semaines avant que le chien se hasardât à rester le vendredi à la maison; lorsqu'il s'y aventura, à la fin, ce ne fut qu'avec une extrême circonspection, et il ne fallut pas moins que la vue de Louis agitant lui-même la baratte pour le rassurer complétement. Paul, à sa grande surprise, trouva son ami tout absorbé dans cette occupation.

— Eh! dit-il, qu'est devenu le chien?

Louis lui expliqua les raisons qu'il avait eues pour le dispenser de cette corvée.

— Quel drôle d'individu tu fais! s'écria son jeune voisin. Après t'être donné la peine de lui apprendre ce métier et avoir construit tout un appareil à cet effet, tu abandonnes la partie parce que M. Rubis préfère vivre de ses rentes.

— J'ai eu du moins la satisfaction de réussir, repartit Louis, cela vaut bien un peu de peine.

Mme Marchant, qui lavait les seaux à lait près de là, entendit cette conversation et dit à son fils :

— Tu as surtout la conscience d'avoir sacrifié ton égoïsme à un bon sentiment. Je suis sûre que si Rubis pouvait raisonner, il t'en saurait un gré infini.

La suite à la prochaine livraison.

LA FÊTE DES FEMMES

DANS LA VALLÉE DE MUNSTER.

Les femmes de Whihr, Walbach et Zimmerbach avaient chaque année une fête, le *Weibertag*. Elle se réunissaient ce jour-là sur la place publique, la plupart masquées, chacune tenant quelque chose à manger dans sa main. L'une, un pot rempli de viande; une autre, un plat de légumes; une autre, un rôti embroché d'un épieu en bois; une autre, un mets quelconque. Elles avaient droit de prendre ensuite dans la cave commune deux tonneaux de vin qu'on chargeait sur un cheval orné de grelots et conduit par une femme masquée. Chaque boulanger et chaque aubergiste était obligé de leur donner une miche de pain.

La commune leur donnait aussi 12 schellings pour acheter un bouc. Elles allaient ensuite en cortége, conduisant le cheval et le bouc ornés, harnachés et chargés de grelots, à la ferme, et le fermier était obligé de leur donner du beurre.

Elles allaient de là sur la grande route boire et manger, et arrêter les passants qu'elles obligeaient à s'amuser avec elles et à danser autour du bouc.

Les hommes n'osaient pas sortir de la maison pendant toute la journée, et il leur était défendu de se montrer même aux fenêtres avant le soir.

Cette coutume bizarre, qui fait penser aux bacchanales du paganisme et qui en était peut-être une vague tradition, a été abolie définitivement, le 25 février 1681, par les efforts persévérants de M. le pasteur Forsten (1).

(1) Extrait d'une nouvelle publication très-remarquable par le choix des sujets, l'érudition, et la beauté typographique, les *Curiosités d'Alsace*, 1re année. (Colmar, 1861.)

LES NOMS MUSULMANS.

Les musulmans n'ont pas de noms patronymiques; on dit : Mohammed, fils d'Ali; puis Ahmed, fils d'Ali; puis Omar, fils d'Ahmed. A la troisième génération, le nom du grand-père a disparu; lorsqu'on veut préciser la filiation, on est forcé de faire des nomenclatures d'autant plus faciles à brouiller que les mêmes noms se reproduisent très-souvent. La tradition religieuse conseille aux musulmans de donner à leurs enfants des noms de prophètes ou des noms composés avec les attributs de Dieu : aussi les noms sont forcément à peu près les mêmes partout. On emploie une douzaine de noms de prophètes : Mohammed et ses dérivés (Ahmed, Hamoud, etc.), Aïssa (Jésus), Yahia (Isaïe), Yacoub (Jacob), Yousef (Joseph), etc. Les attributs de Dieu sont au nombre de cent; ce sont : *el Kader*, le puissant; *el Kerim*, le généreux; *el Rahman*, le clément, etc. Devant ces adjectifs qualificatifs de la divinité, on place le mot *Abd*, qui signifie serviteur ou esclave. Si on ajoute à ces noms ceux composés en l'honneur de la religion : *Noureddin*, lumière de la religion; *Salaheddin*, l'épée de la foi, etc., et quelques autres noms antérieurs à l'islamisme, on ne trouverait peut-être pas mille noms différents dans toute l'Algérie. (1)

LES PILLEURS DE MER.

Cambry, dans son excellent livre sur la Bretagne, conduit le lecteur sur les grèves sauvages du district de Lesneven, et dit :

« Les naufrages sont communs sur ces côtes. Ils entretiennent chez l'habitant un amour du pillage que rien n'a pu détruire; il regarde comme un don du ciel tous les objets que la tempête et que la mer peuvent apporter sur la côte. Il existe pourtant des familles qui ne participent jamais à ces vols; qui se croiraient déshonorées si, quand la multitude court au rivage et va se partager la dépouille des naufragés, elles faisaient un pas pour y participer. »

Notons que Cambry visitait ces plages inhospitalières en 1794. Depuis, les mœurs sauvages qu'il dénonce d'un trait n'ont-elles point disparu? Serait-il vrai qu'il existe encore des pilleurs d'épaves? Nous avons interrogé l'auteur du tableau que reproduit notre gravure; il nous a répondu :

« Autrefois, entre Roscoff et le Conquet, et notamment

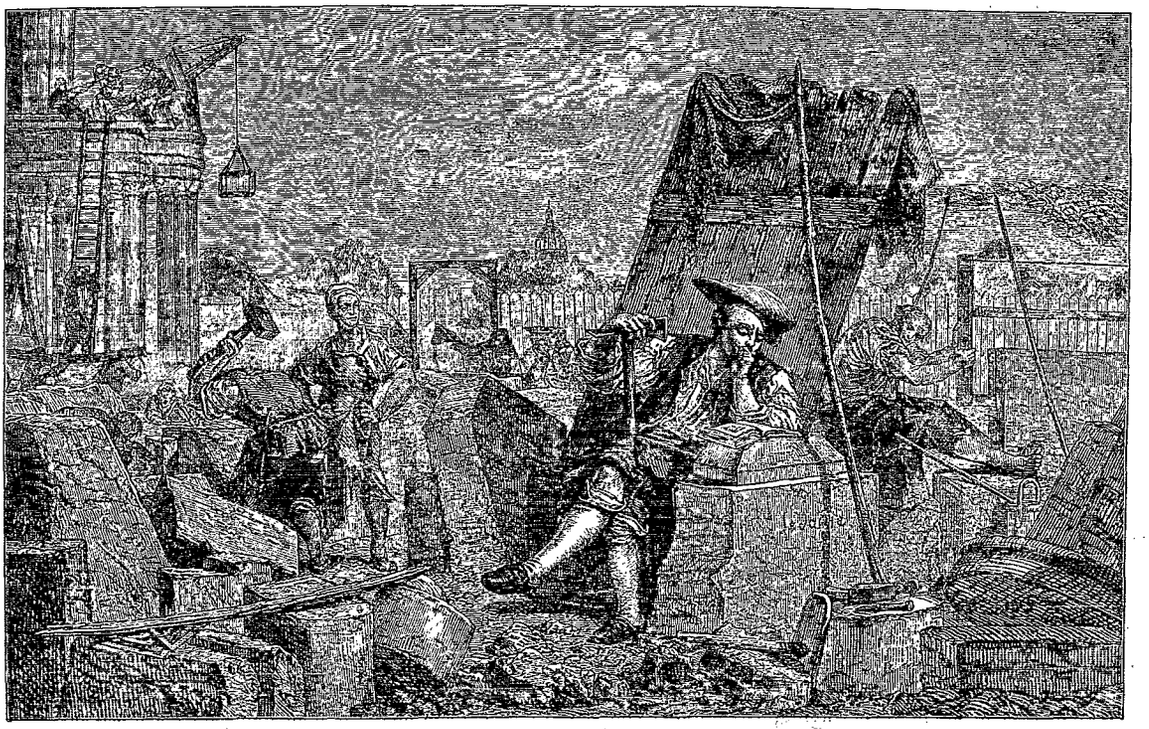
Salon de 1861; Peinture. — Les Pilleurs de mer, à Guisseny (Finistère), par Yan' Dargent. — Dessin de Yan' Dargent.

vers Plouneour, Guisseny et Kerlouan, les pilleurs de mer attachaient une lanterne sur la tête d'une vache, et, après avoir entraîné l'animal vers le rivage, ils le faisaient marcher la nuit sur les rochers battus par la tempête. Les oscillations de la lumière la faisant ressembler à celles d'un fanal de navire balancé par les vagues, les marins, tourmentés au large, se croyaient plus éloignés de la côte, et, attirés par l'espoir, venaient échouer sur les récifs. Cette coutume barbare était très-ancienne en Bretagne et remontait au temps des invasions normandes et anglo-saxonnes sur la péninsule armoricaine. »

Il est donc bien entendu que le tableau de M. Dargent représente une scène de mœurs qui n'existent plus en France. Lesneven est actuellement une commune de l'arrondissement de Brest, et, sur les côtes de Bretagne, les phares et la vigilance administrative suffiraient pour garantir les navires naufragés du retour de ces anciens actes de brigandage, lors même que notre civilisation qui, partant du centre, rayonne peu à peu jusqu'à nos rives les plus lointaines, n'aurait pas enseigné à tous nos compatriotes, si profonde que soit encore leur ignorance, le respect de la grande loi sociale du « tien et du mien. »

(1) *L'Algérie pour les Algériens*, par Georges Voisin; 1861.

LA JEUNESSE DE SEDAINE.



Salon de 1861; Peinture. — Sedaine tailleur de pierre, par Appert. — Dessin de Dargent.

De toutes les comédies du dix-huitième siècle, celle qui inspire pour son auteur le plus d'estime et de sympathie est, à notre gré, *le Philosophe sans le savoir*. Cette pièce, dont le double but est de protester contre le préjugé du duel et de montrer comment on peut allier une honnêteté parfaite et le respect de soi-même au plus haut degré avec les habitudes professionnelles du commerce, n'est entachée ni de déclamation, ni d'aucune passion mauvaise. Pure, simple, touchante, on sent qu'elle est écrite par un homme bon, sincère, aimant, incapable de haine ou d'envie. Il n'est pas naïf jusqu'à nier l'existence du mal. Que l'on rencontre sur le théâtre du monde des vices, des exaltations fiévreuses, des entraînements coupables, il le sait; mais ce n'est point là ce qu'il aime à observer et à peindre; il s'en détourne par goût et applique tout son art à imiter, sans trace d'effort, dans une agréable fiction qui touche d'aussi près que possible à la réalité, le jeu et le contraste naturels des caractères, des sentiments, des pensées, suivant les âges, au sein d'une famille vertueuse, agitée un seul jour par les conséquences d'un moment de généreuse irritation, et bientôt ramenée au calme et au bonheur par la prudence du père et l'accord intime des cœurs soumis à sa sage et tendre influence.

Si cependant Sedaine eût mêlé, dans ses comédies, quelques plaintes à toutes celles qui, pendant la seconde moitié du siècle dernier, firent explosion contre les abus des inégalités, l'égoïsme frivole, les désordres de toute nature où l'on sentait la société glisser rapidement vers un abîme, assurément il n'eût pas été sans excuse et l'on eût compris son amertume; il avait été malheureux. Fils d'un architecte qui, enlevé par une mort prématurée, lui avait laissé le devoir de soutenir toute sa famille, Sedaine adolescent s'était vu réduit à demander le pain de ceux qu'il aimait aux travaux les plus pénibles. Il s'était fait tailleur de pierre. Il ne paraît pas, du reste, que son cœur droit et simple ait beaucoup souffert de cette nécessité. Il n'avait aucun mépris pour les professions manuelles, et prétendait bien, tout en faisant son métier en conscience, ne rien sacrifier des études qui pouvaient importer à l'agrandissement de son esprit. C'est une sagesse qui n'est pas encore très-commune aujourd'hui. Nous nous croyons sans préjugés parce que nous avons vaincu ceux que nous n'aimions pas; mais nous ne nous habituons pas facilement à l'idée qu'on puisse à la fois travailler de ses mains et aimer l'instruction. Un temps viendra, nous l'espérons, où l'on ne croira plus qu'il y ait aucune profession qui condamne fatalement ceux qui l'exercent à l'ignorance. Sedaine ne récriminait donc point contre le sort et n'exhalait pas ce qu'il avait de poésie en élégies ou en satires. Chaque matin il portait au chantier ses livres préférés avec son marteau et sa scie; et, aux rares instants du repos, il lisait tout en mangeant le morceau de pain qu'il avait gagné à la sueur de son front. Cette simplicité de cœur eut sa récompense. Un jour l'architecte de Buroy, le voyant absorbé dans sa lecture, s'approcha de lui, l'interrogea, fut frappé de ce qu'il y avait de raison et d'intelligence dans ses réponses, et le prit sous sa protection. Il l'emmena dans son atelier et lui enseigna son art. Sedaine reconnaissant suivit cette voie nouvelle jusqu'à ce qu'un magistrat, M. Lecomte, jugeant sur quelques-uns de ses essais qu'il était bon d'assurer à ce jeune homme tout le loisir nécessaire pour se livrer à la littérature, l'aida de sa fortune et de son crédit, et le mit en relation avec quelques écrivains en renom. On sait le reste. Sedaine justifia rapidement cette confiance, et ne tarda pas à se faire une place dans les lettres par ses poésies, ses épîtres, ses opéras comiques et ses comédies. Il fut élu membre de l'Académie française le 27 avril 1786. On comprendra sans peine combien Sedaine fut touché de cet honneur que de tout temps affectent de mépriser ceux

qui secrètement le désirent sans espoir. Il y avait loin du chantier où il avait taillé les pierres, sous un soleil brûlant, avec de rudes compagnons, au fauteuil que lui décernait librement l'élection de ces hommes illustres. Arrêtons-nous à ce contraste qui satisfait la pensée : l'occasion se représentera de nous entretenir, avec plus de détails, de la douce et aimable sérénité qui nous fait préférer les œuvres de Sedaine à celles de plusieurs de ses contemporains plus célèbres.

LES DEUX RICHESSES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 213.

Peu de temps après, Louis alla visiter dans la ville de... un de ses oncles qui était capitaine de marine. Il passa là son temps très-agréablement; son oncle lui raconta beaucoup d'histoires intéressantes, et lui montra plusieurs objets curieux qu'il avait rapportés de ses expéditions lointaines, entre autres un petit bâtiment complétement équipé, construit par un matelot américain.

Louis revint chez lui la tête remplie de ce vaisseau, et dès lors son idée fixe fut d'en faire un pareil. Pendant son séjour à la ville, il avait observé avec une grande attention la construction, tant intérieure qu'extérieure, des navires, et s'était informé de la raison de chaque particularité tenant à tel ou tel genre de bâtiments. Il résolut aussitôt de se mettre à l'œuvre, et jamais connaissances nouvellement acquises ne furent appliquées d'une façon si ingénieuse et si intelligente. Quand Paul le rencontra traînant une pièce de bois presque aussi grosse que lui, il s'écria :

— Eh bien ! qu'est-ce encore?

— Je vais *faire quelque chose*, répondit avec un sourire le petit constructeur en espérance.

— Je le vois bien; mais quelle espèce de mauvaise machine?

— Un vaisseau. Ce bois servira pour la carcasse.

Paul tourna les talons, fit sonner ses billes dans sa poche et s'en alla en sifflant *Cadet Roussel*. Cependant il revint souvent, tandis que le navire était sur le chantier, et regardait tout en jouant avec Rubis ou s'enquérait de ce qu'on payait à la ville des scies, des marteaux, des ciseaux, etc.

Un jour, au lieu de trouver Louis à son établi, le rabot en main, il le vit qui se dirigeait du côté du bois, portant un panier dans lequel quelques petites branches étaient arrangées dans de la mousse humide.

— Où vas-tu donc? lui demanda son camarade.

— Je vais greffer des arbres. Quand j'ai été chez mon oncle, j'ai vu un capitaine norvégien qui m'a raconté toute sorte d'histoires sur son pays. Il m'a dit qu'en Norvége, la première chose qu'on donne aux petits garçons est une serpe, et que tout enfants ils apprennent à greffer. S'ils mangent de bonnes poires, par exemple, ils vont à la recherche de l'arbre qui les a produites, et, quand la saison est propice, ils en demandent quelques greffes et vont dans les bois enter les arbres sauvages. C'est très-agréable, tu comprends bien, de trouver à sa portée, en traversant une forêt, une branche chargée de bons fruits qui désaltèrent et rafraîchissent. J'ai pensé que ce serait charmant d'avoir aussi dans notre pays de ces bonnes fortunes. J'ai appris à greffer, et j'espère que dans quelques années les arbres du bois donneront des fruits juteux que les pauvres gens fatigués et altérés seront bien aises de cueillir. Ils ne sauront pas qu'ils en seront redevables à Louis Marchant; mais qu'importe, s'ils les trouvent bons.

— Et qu'est-ce que tu en retireras? demanda Paul.

— Mais le plaisir d'avoir fait quelque chose d'utile, répondit son compagnon.

— Quel original ! dit Paul en haussant les épaules; et il courut à la recherche d'un jeune garçon avec lequel il faisait un commerce d'hameçons. Il trouvait dans son for intérieur que Louis était bien fou de passer son temps à greffer des arbres pour les premiers venus et à construire un vaisseau qui ne lui rapporterait rien. Mais cette opinion se modifia quelque peu, quand ce vaisseau fut achevé, équipé et passé en couleur; il convint que cela valait la peine et le temps qu'on y avait mis. Les proportions en étaient parfaites et les accessoires travaillés avec un soin prodigieux. Si ce navire eût été de taille à être lancé à la mer, il aurait glissé sur les ondes comme les hirondelles dans les airs.

— Bravo ! s'écria Paul, c'est une vraie merveille. Si j'étais toi, je l'exposerais à la ville; les enfants donneraient bien six sous pour le voir.

— Mais je te dis que je trouverais fastidieux de me tenir tout le jour les bras croisés, à côté de mon vaisseau, tandis que j'ai des boutures à mettre en pleine terre et des ruches à tresser.

— Oh ! c'est vrai, reprit Paul en riant, puisque, selon toi, faire de l'argent ce n'est pas *faire quelque chose*.

Lorsque arriva le moment où les deux amis durent choisir une vocation, leurs parents demandèrent à chacun d'eux quelle était celle qu'il préférait. Louis montrait des dispositions pour la mécanique en général; mais sa visite à son oncle le capitaine, les histoires que celui-ci lui avait racontées, les récits de voyages qu'il avait lus, avaient plus particulièrement fixé son choix. Il pria son père de lui permettre de travailler dans un chantier à la construction des vaisseaux.

Quant à Paul, sa plus haute ambition était d'entrer dans le commerce et de devenir un riche négociant. Sa mère en fut ravie.

— Je n'aurais pas voulu, dit-elle, que mon fils devînt un simple ouvrier. Il y a vraiment des enfants qui sont nés avec des penchants vulgaires. Pour moi, j'étais bien tranquille sur Paul : il a toujours eu des goûts comme il faut.

Cette remarque parvint aux oreilles de Louis; mais il était si occupé à fabriquer un jeu de raquettes pour Sophie Elme qu'il n'y prit pas garde. Peu lui importait, d'ailleurs, ce reproche de vulgarité; il avait conscience qu'il n'y en a pas à se servir des facultés et des dons que la Providence nous a départis.

Une fois qu'ils eurent quitté leur village, les deux amis ne se rencontrèrent plus que de loin en loin.

Un jour que Paul Dupont se rendait à bord d'un bâtiment prêt à mettre à la voile, il aperçut son ancien voisin, et, allant à lui, il lui tendit la main avec cordialité. Il ne put toutefois dissimuler la désagréable surprise qu'il éprouva en voyant Louis vêtu comme un artisan.

— Comment un garçon tel que toi, Louis, qui a bonne façon et ce qu'il faut pour réussir, a-t-il pu se résoudre à devenir simple ouvrier constructeur? C'est un état qui paraît à tout le monde si commun !

— Je ne m'inquiète pas de ce qui *paraît*, mais de ce qui *est*, répliqua l'honnête Louis, et je pense que vivre dans ce monde sans faire usage des facultés qu'on a reçues de Dieu est un péché. Si le travail manuel est considéré comme vulgaire, je dois à plus forte raison le relever par mon caractère et ma conduite.

— Mais comment le relèveras-tu en ayant toute la journée la scie et le rabot en main?

— Tout mon temps n'est pas pris par ce travail. J'em-

ploie mes heures de loisir à étudier les mathématiques, à suivre des cours, et je consacre une partie de mon salaire à l'achat de livres qui m'intéressent. Plus tard, si je gagne assez pour me le permettre, j'apprendrai l'allemand, parce que plus on a de connaissances, plus l'intelligence se développe, et une intelligence cultivée nous sert dans n'importe quelle profession. En attendant, ma plus chère occupation sera toujours le maniement de mes outils, parce que c'est le talent que m'a surtout donné la nature. D'ailleurs je pense aujourd'hui, comme lorsque j'étais enfant, que c'est une grande jouissance de « faire quelque chose. »

Un mois après, les deux jeunes gens se retrouvèrent au bal de leur village, à l'occasion d'une fête paroissiale. Paul invita Rose Price pour plusieurs contredanses, tandis que Louis était le partenaire assidu de Sophie Elme. Sophie n'imaginait pas qu'il pût y avoir un homme supérieur à Louis Marchant : un roi lui aurait offert de partager son trône avec elle, qu'elle serait restée fidèle à son ami d'enfance. Quant à Paul, quoiqu'il eût toujours trouvé du plaisir dans la société de Rose, il ne pensait nullement à en faire sa femme; elle n'avait pas de dot.

— J'ai enfin un magasin à moi ! s'écria un jour Paul tout joyeux.

— Et moi, je suis constructeur en chef, dit Louis à son tour.

— Je fais de fameuses affaires, je t'en réponds.

— Pour moi, je m'applique chaque jour davantage au perfectionnement de ma partie.

— Enfin, je viens de me fiancer à une riche héritière, dont la dot, versée dans mon commerce, me mettra à même de faire une brillante fortune.

— Moi, je suis depuis longtemps engagé avec Sophie Elme. Tu te rappelles que lorsque nous étions enfants, tu ne réussis jamais à me persuader que faire de l'argent était *faire quelque chose;* eh bien, je suis encore moins convaincu que l'argent *fasse* l'affection, et je ne conçois pas qu'on se marie sans se connaître et sans s'aimer.

Ce fut seulement douze ans après que les deux amis se rencontrèrent de nouveau, et c'était loin de leur patrie. M. Paul Dupont se rendait en Turquie pour affaire de commerce. En arrivant dans le port de Constantinople, le capitaine du bâtiment sur lequel il se trouvait dit, en lui montrant un beau vaisseau qui reposait sur les cales, prêt à être lancé :

— Voilà un navire qui, sur la demande du sultan, a été construit par un de vos compatriotes, M. Louis Marchant.

Comme ils débarquaient, M. Paul Dupont aperçut un brillant cortége qui se dirigeait du côté de la mer. C'était le sultan lui-même, suivi de sa cour et de tous les grands de l'empire; il venait assister au lancement du vaisseau baptisé *la Reine du Bosphore*. Paul se joignit à la foule qui accompagnait de loin les seigneurs, et remarqua deux chevaux arabes richement caparaçonnés, que l'on conduisait par la bride et qui étaient destinés en présent par le prince à l'habile constructeur. Sur le rivage, la foule le porta près d'un homme qu'il n'eut pas de peine à reconnaître, car les années n'avaient rien changé à la vivacité des manières, à la bonhomie d'expression de son ancien voisin. Néanmoins un signe et un sourire furent tout ce qu'ils eurent le temps d'échanger dans ce moment : Louis était obligé de recevoir le sultan à bord de son vaisseau.

La Reine du Bosphore, dégagée de ses amarres, s'avança majestueusement sur les flots; tous les bâtiments en rade hissèrent leurs pavillons et la saluèrent de mille bordées; des hourras, des applaudissements redoublés partirent du port, et des feux de joie s'élevèrent de toutes parts. Quand le noble bâtiment, proclamé le plus beau de la flotte turque, eut ramené sur le rivage son royal propriétaire et sa suite, M. Dupont s'empressa d'aller féliciter son ami.

— Voilà un glorieux moment dans ta vie, mon cher Louis, lui dit-il; mais je ne puis m'empêcher de sourire en te trouvant même ici *faisant quelque chose,* et je vois avec plaisir que tu *fais* de l'argent par la même occasion; ce que tu avais coutume de mépriser fort au temps jadis.

— Oh ! non, je n'ai jamais méprisé la fortune; seulement, j'aime à la voir arriver comme une conséquence du travail actif et réfléchi.

— Et c'est précisément de cette manière qu'elle t'est venue, à ce que l'on m'a dit. Je viens d'apprendre que le sultan te fait de magnifiques propositions pour t'engager à t'établir en Turquie. Je me réjouis de tes succès, tout en pensant avec regret que ta patrie va te perdre.

— Non, vraiment, répliqua Louis; je resterai tout au plus deux ans dans ce pays; Sophie y regrette sa famille; puis il n'y a aucune ressource pour l'éducation de nos enfants; d'ailleurs, mes vieux parents ont grand besoin de leur fils pour égayer leurs dernières années. Tout l'argent que je pourrais leur envoyer ne les dédommagerait pas de mon absence. Enfin, j'ai des projets pour la prospérité de mon village. Je n'ai jamais trouvé que la richesse fût digne du sacrifice de la moindre joie; au contraire, elle n'est bonne qu'à procurer des satisfactions de cœur.

— Je songe aussi à me retirer des affaires et à me reposer quand j'aurai atteint le chiffre que je me suis fixé, dit M. Dupont.

— Oh ! quant à moi, dit Louis, je ne dis pas que je veuille me reposer, parce que je suis persuadé qu'il est impossible de vivre heureux sans occupation.

Paul Dupont ne comprenait pas mieux son ami maintenant que dans le temps où Rubis battait le beurre; leurs manières de voir avaient, au contraire, de plus en plus divergé. Mais il n'aurait servi à rien de discuter. Paul prit donc congé de Louis, tout en se disant qu'il avait une manière bien bizarre d'entendre le bonheur.

La suite à la prochaine livraison.

L'IZBA.

Le cabarêt russe (lieu de refuge, *prityuni kabatchok*) est une chaumière composée d'abord d'une petite pièce d'entrée sombre, puis d'une grande chambre plus claire, et, à cause de cela, appelée *béelaïa izba*, qui est toujours divisée en deux par une cloison derrière laquelle, à moins d'être de la famille, personne n'a le droit de passer. Dans cette cloison, au-dessus d'une large table de bois de chêne figurant le comptoir, est découpée une ouverture plus large que haute. Sur cette table, disposée quelquefois en double ou triple étagère, on voit des deux côtés les spiritueux en vidange; au fond, des flacons cachetés, de différentes capacités, sont rangés en gradins. Dans la partie antérieure de l'izba, mise à la disposition des visiteurs, on remarque, pour tout mobilier, un banc fixé tout autour de la paroi, deux ou trois futailles vides et une table près de l'angle au-dessous de l'image sainte.

A part les futailles, M. Isidore Patrois a reproduit exactement cet aménagement du cabaret russe, en y introduisant des personnages qui, par leur grâce et leur quasi-distinction, ne sont pas tout à fait les personnages ordinaires de ces sortes d'endroits. A droite, une jeune fille en longue robe bleue, d'une beauté remarquable, et un jeune homme, chantent quelque chanson mélancolique; derrière et à moitié caché par eux, un musicien les ac-

compagne sur la *balalaïca*, sorte de guitare ou guimbarde à longue anche. Au fond, près de la fenêtre, est un homme assis. A gauche, quelques hommes et quelques femmes, debout, écoutent religieusement les deux chanteurs. A travers les derniers groupes passe un enfant tenant un vase sans doute plein de kvass écumeux.

Cette scène est empreinte de gravité : on devine que ce sont des serfs qui oublient leur *bârine*, leur maître, en se berçant dans les songes du passé ou dans les espérances de l'avenir.

Que chantent-ils? Assurément quelque légende bien triste, à en juger par la physionomie de ceux qui chantent aussi bien que par le visage de ceux qui écoutent. « Les chansons populaires russes, dit M. X. Marmier dans ses *Lettres sur la Russie*, sont remarquables par leur plaintive mélancolie, par leur richesse d'images empruntées aux scènes de la nature, par les idées superstitieuses qu'elles retracent et les tendres soupirs qu'elles répètent. Les Russes ont dans leur langue une quantité de diminutifs, de mots caressants et pleins de charme. Ils ont souvent recours aux comparaisons, et ces comparaisons sont pour la plupart autant de symboles gracieux ou énergiques.

Salon de 1861; Peinture. — L'Izba, par M. Isidore Patrois. — Dessin de Mouchot.

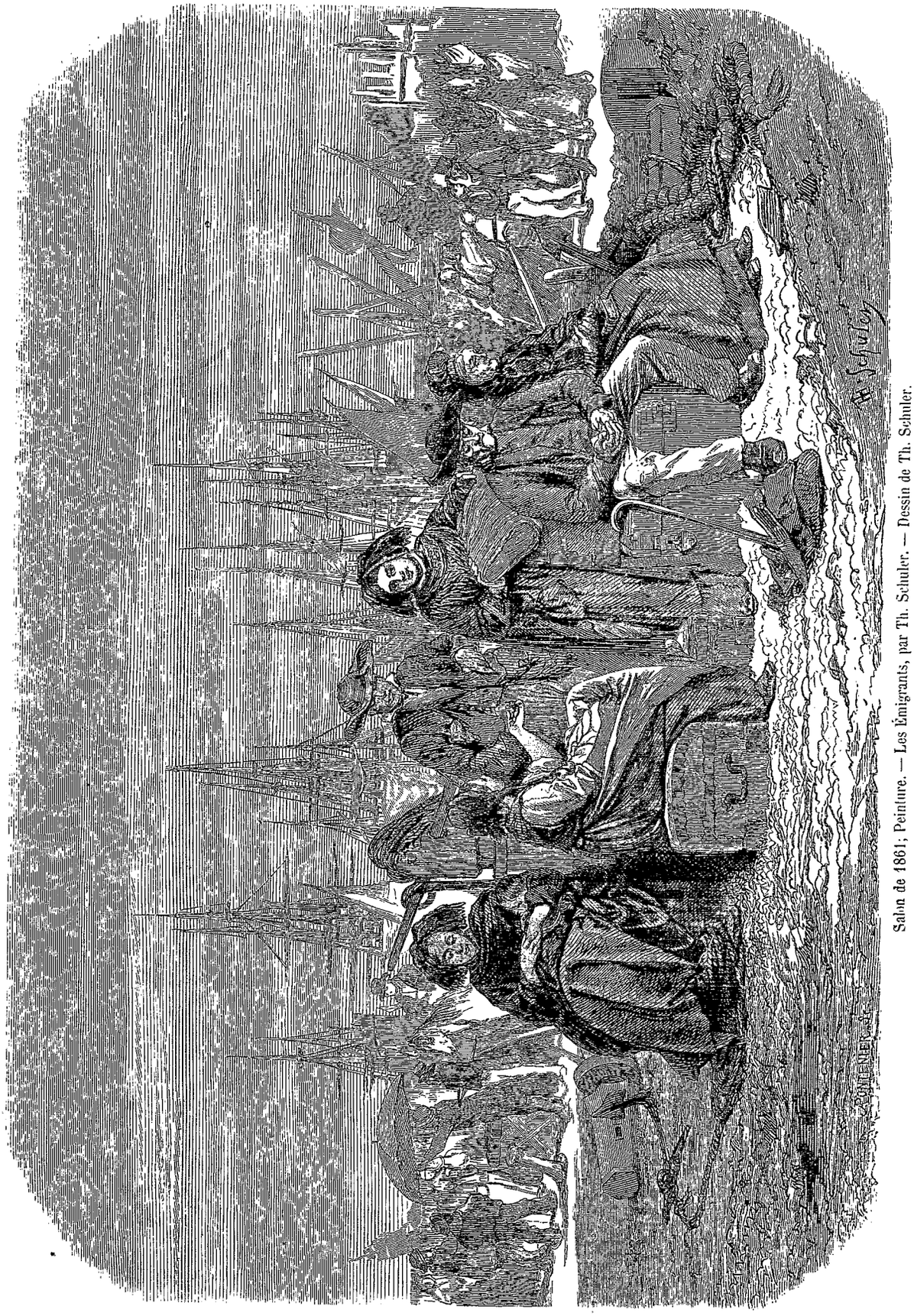
Dans l'émotion qui les saisit, ils s'adressent à tout ce qui les environne, et confient au nuage, au vent, les regrets de leur amour ou l'élan de leur espoir. Le rossignol et le coucou sont les oiseaux compatissants qui répondent à leurs douleurs; l'hirondelle porte leurs messages. L'arc-en-ciel qui se lève sur une maison annonce qu'il s'y trouve une fiancée. La lune se cache avec tristesse après la mort de l'empereur. La plaine où les ennemis ont passé se couvre de plantes amères. Les larmes qui coulent en abondance ressemblent au ruisseau; les larmes qui tombent doucement sont comme la rosée. Le jeune guerrier est semblable au courageux faucon, la jeune fille au cygne blanc. La belle fiancée tremble pour son fiancé en apercevant le noir corbeau, et le criminel tressaille au murmure des arbres. Ainsi, partout ce rapprochement de la nature extérieure et des pensées les plus intimes; partout cette loi mystérieuse de l'attraction morale et physique, cette nécessité de l'homme qui, sentant sa faiblesse dans sa souffrance et dans sa joie, élève ses regards vers le ciel et cherche un accent de sympathie parmi les êtres qui l'environnent. »

Les chants ont cessé. Les femmes ne tarderont pas à sortir. Les hommes resteront jusqu'à la dernière heure de la journée à boire leur kvass, vin de grain, aussi capiteux que le vin de raisin. Ce sera encore l'oubli des misères présentes, comme tout à l'heure cette chanson mélancolique que chantait la belle jeune fille en robe bleue; puis il leur faudra aussi regagner leur demeure, et se préparer aux travaux du lendemain; le bârine ne plaisante pas avec *ses* moujiks : ils sont sa propriété, son capital, et doivent chaque jour produire intérêt.

LES ÉMIGRANTS.

La scène se passe sur le quai d'un port de mer étranger, en Australie ou en Amérique. Des émigrants viennent de débarquer; à leur costume on reconnaît leur patrie. Ils vivaient en Alsace, dans le Bas-Rhin, peut-être dans les arrondissements de Wissembourg ou de Saverne, d'où beaucoup de familles s'exilent ainsi chaque année. A les regarder groupés si près les uns des autres parmi leurs pauvres bagages, on devine leurs regrets, leurs doutes, leurs craintes; le cœur se serre. Une jeune veuve presse contre son sein un petit enfant endormi : la pensée de son isolement a rouvert la source de ses larmes. Son ami, son protecteur, celui qu'elle aimait, qui était toute sa confiance,

qui devait soutenir et diriger sa vie, gît là-bas, bien loin, au village, sous la pierre. Elle s'est laissé emmener : on l'a voulu; mais, indifférente à ce qui l'entoure, son âme revole, à travers la mer immense, jusqu'au pied de l'humble croix noire et s'y attache avec amour. Deux vieillards, assis à côté l'un de l'autre, n'inspirent pas moins de pitié.



Salon de 1861; Peinture. — Les Émigrants, par Th. Schuler. — Dessin de Th. Schuler.

A leur âge, avoir abandonné à jamais leur foyer pour s'en aller chercher un morceau de pain sous un ciel inconnu! Quelle extrême misère les a donc si impitoyablement chassés? Le vieil homme compte le peu qu'il lui reste d'argent :

sa vieille compagne résignée joint ses mains sur la Bible et prie : elle ira où il ira, vivra où il vivra, lui donnera ses soins si la maladie vient à le saisir, lui fermera les yeux si c'est la volonté de Dieu qu'elle lui survive : elle n'a point une destinée à part; elle, c'est lui. Deux autres époux plus jeunes ont du moins pour eux la force, la santé, les chances d'un plus long avenir. Mais il est bien à craindre que ce mari qui n'a pas su soutenir sa famille dans son pays natal ne se montre pas plus prudent dans une autre partie du monde. Ne s'est-il pas déjà trompé dans ses calculs, dans sa dépense? La buvette du navire n'a-t-elle pas trop prélevé sur son modeste capital? Sa main paraît fouiller en vain au fond d'une poche vide : plus prévoyante, sa femme, avec un soupir, lui présente quelques pièces de monnaie qu'elle a su tenir en réserve, et lui recommande sans doute plus d'économie. Une seule figure sourit; c'est celle d'une jeune fille debout au milieu du groupe : la jeunesse espère toujours; un rêve traverse son esprit; elle voit dans un prochain mirage une dot, un époux, une ferme, ses parents, ses sœurs, qui accourent à son appel et lui doivent l'aisance, le bonheur, une nouvelle patrie.

Au fond, on voit d'un côté deux hommes qui paraissent calculer ce que pourra leur rapporter ce nouvel envoi d'émigrants; de l'autre, un charlatan fait briller quelque prestige aux yeux d'une foule ignorante.

« Je n'aime pas l'émigration, nous écrit M. Théophile Schuler dans une lettre aussi touchante que son tableau. Nos campagnes se dépeuplent, et j'ai souvent entendu dire que les bras manquaient aux travaux de nos champs. »

Toute expatriation est triste, sans doute. Celui qui est en mesure de s'assurer dans le pays où il est né un bien-être suffisant n'est pas sage de s'exiler. Mais on conçoit des circonstances graves, douloureuses, exceptionnelles, où l'émigration peut être un moyen de salut, et même un devoir. Lorsqu'on se sent irrésistiblement entraîné sur certaines pentes fatales, il n'est pas digne d'attendre pour prendre ce parti extrême que l'on soit tombé dans la mendicité et la honte. Cependant on ne doit jamais agir au hasard, se confier imprudemment à des promesses vagues, à des descriptions séduisantes, à des lettres d'inconnus, à des articles de journaux dont rien ne prouve la sagesse et la véracité. Il ne faut se confier qu'aux renseignements et aux conseils donnés par des personnes bien connues, d'une honnêteté irréprochable, d'une grande raison, et dont l'expérience est une sûre garantie. Ajoutons, comme règles générales, qu'il ne convient pas aux vieillards d'émigrer, et qu'on ne saurait surtout trop recommander à tout homme qui a un vice d'avoir grand soin de le laisser derrière soi avant de partir. Une santé vigoureuse, un cœur fort, une volonté énergique, et un capital en argent proportionné non-seulement à la longueur du voyage qu'on veut entreprendre, mais encore aux rudes et longues épreuves qu'on doit toujours s'attendre à rencontrer sur une terre étrangère, sont absolument nécessaires. En somme, les qualités indispensables à l'émigrant sont telles que celui qui les possède n'a pas besoin, le plus souvent, de s'exiler pour réussir.

IDÉE D'UNE PRÉEXISTENCE (1).

— Pour moi, lorsque je pense à tout ce que j'ai eu à supporter de peines et de douleurs dès mon enfance, — l'ayant nécessairement mérité par ma conduite dans une existence précédente, car de Dieu ne saurait découler nulle rigueur gratuite, — je ne puis douter que je ne sois arrivé sur la terre déjà chargé de grandes fautes, et je ne me plains pas de n'avoir possibilité de les sentir que sous un voile. Pour savoir par où j'avais alors failli, je n'ai qu'à faire la revue de toutes les inclinations désordonnées qui ont commencé à se témoigner en moi, dès mes premières années, et contre lesquelles j'ai dû lutter pour commettre ici-bas le moins de mal possible. Il ne m'en faut pas davantage pour être en état de régler, par mon expérience en même temps que par ma raison, ma vie actuelle, et de garantir ainsi ma vie future des conséquences que ma vie passée me fait endurer aujourd'hui. (1)

— Voilà un homme qui touche à la fin de sa carrière; dans quelques heures il ne sera plus de ce monde. A ce moment suprême, a-t-il conscience du résultat, du produit net de la vie? En voit-il le résumé comme dans un miroir? Peut-il s'en faire une idée? Non, sans doute. Pourtant ce produit net, ce résumé existe quelque part. Il est dans l'âme d'une manière latente, sans qu'elle puisse le discerner. Elle le discernera au grand jour; alors le résumé de tout le passé prenant vie à la fois, on se connaîtra réellement. Ici-bas, nous ne nous connaissons que par parcelles; la lumière d'un jour est effacée par les ténèbres d'un autre jour; l'âme enserre et garde dans son trésor une foule d'impressions, de perceptions, de désirs que nous oublions.

Notre mémoire est bien loin d'être proportionnée à la capacité de notre âme; et tant de choses qui ont agi sur notre âme, et dont nous avons perdu le souvenir, sont pour nous comme si elles n'avaient jamais été. Cependant elles ont eu leur effet, et leur effet demeure; l'âme en garde l'empreinte, qui se retrouvera dans le résumé final qui sera notre vie future. (2)

— A prendre les choses, non dans le cadre étroit de cette vie, mais dans l'ensemble de notre existence infinie, il faut nécessairement conclure que non-seulement le contenu virtuel de notre mémoire s'accroît indéfiniment avec le temps, mais que la perception que nous en avons s'accroît de même. C'est à peu près comme il arrive lorsque nous marchons vers le sommet d'une montagne : tant que nous ne sommes que sur les premières pentes, les arbres et les moindres replis suffisent pour nous dérober le chemin que nous avons suivi dans la plaine; mais dès que nous atteignons les hauteurs, tout change; ce que nous avions perdu de vue se dévoile de nouveau; nos regards, au lieu de raser le sol, planent sur l'horizon, et nous découvrons en pleine lumière et dans leurs vrais rapports tous les accidents de notre itinéraire. (3)

LA MAISON AUX PLUMES DE POULE.

Il existe à Pékin un lieu de refuge appelé la « Maison aux plumes de poule », où l'on va coucher pour un demi-centime par tête et par nuit. Les visiteurs sont plongés dans une épaisse jonchée de plumes; une couverture en feutre s'étend sur toute l'étendue de l'immense dortoir commun; elle est percée d'un grand nombre de trous ovales, où les dormeurs passent leurs têtes; quand vient l'heure du sommeil, on l'abaisse horizontalement sur la foule déjà couchée dans la plume; au bruyant signal d'un coup de tam-tam, chaque tête cherche à passer dans une ouverture, afin de respirer l'air extérieur. Lorsque vient l'heure du lever, annoncée par un autre signal, chacun rentre sa tête du côté de la plume pour n'être pas étranglé quand

(1) Voy. t. IX, 1841, p. 62.

(1) Jean Reynaud, *De la mémoire dans l'immortalité*; lettre à M. Chauffour-Kesner.

(2) François Roget, *Pensées genevoises*.

(3) Jean Reynaud, *De la mémoire dans l'immortalité*.

on retire horizontalement ce *velarium* avec un appareil de cordes et de poulies.

AGRIPPINE.

Fille d'Agrippa et de la première Julie, Agrippine fut mariée, par son grand-père Auguste, à Germanicus, son cousin, petit-fils d'Octavie. Durant la vie glorieuse de son mari, son rôle fut obscur; c'était une grande dame entourée d'hommages et d'honneurs bien propres à exalter son orgueil naturel. Seule descendante d'Auguste, elle considérait Livie, Tibère et Drusus comme des intrus, et aspirait ouvertement à l'empire; ses espérances étaient d'ailleurs légitimes, et Germanicus, adopté par Tibère du vivant d'Auguste, portait le titre de César. Auguste mort, les deux époux furent évidemment suspects à la nouvelle maison régnante. La hauteur d'Agrippine, femme vertueuse, blessa la vieille Livie comme un reproche; en effet, les mœurs de l'impératrice étaient douteuses, et un soupçon d'empoisonnement planait sur la mort d'Auguste. Quant à Germanicus, il était plus détesté encore à la cour. Son dévouement, ses victoires en Germanie, ses vertus commandaient trop de reconnaissance et d'admiration; Tibère, rongé d'envie, voyait en lui un rival : Auguste, cherchant un fils adoptif, avait hésité entre Germanicus et lui; Auguste l'avait contraint d'adopter Germanicus, quand lui, Tibère, avait un fils, ainsi déshérité d'une part de l'empire : eh ! pouvait-il aussi partager sa paternité? Si l'on eût pu disgracier sans danger ou reléguer dans une île, comme tant de princes idiots, le vainqueur d'Hermann, le vengeur de Varus, Germanicus eût vécu; mais il avait un parti fait de tous les honnêtes gens, et il valait mieux, selon Tibère, supprimer avec adresse et ensevelir avec honneur l'objet de l'amour universel que d'éveiller par une disgrâce des révoltes possibles dans l'armée et les provinces. Rappelé de Germanie, Germanicus fut envoyé en Orient pour pacifier l'Arménie, l'Égypte, le Pont; sa mission était accomplie, lorsqu'il eut, en Syrie, des difficultés avec Pison, gouverneur du pays, ancien confident et ami de Tibère. Germanicus, blessé de la mauvaise volonté de Pison, exhala sans doute son mécontentement, sa colère. Peu de jours après, il était emporté par une maladie aiguë que la voix publique et lui-même attribuèrent au poison. A son lit de mort, il assembla ses amis, accusa devant eux Pison et sa femme Plancine, et leur demanda vengeance : « Vous aurez à vous plaindre au sénat, à invoquer les lois; le premier devoir des amis est non de pleurer lâchement, mais d'écouter les volontés, d'accomplir les ordres du mourant. Assez d'inconnus pleureront Germanicus; à vous de me venger si vous m'aimez plus que ma fortune. Montrez aux Romains la petite-fille du divin Auguste, ma femme; montrez mes six enfants. Vos accusations exciteront la pitié; mais n'allez pas supposer une complicité criminelle, on pourrait ne pas vous croire ou ne pas vous pardonner. » Et les amis, touchant la main du mourant, jurèrent de renoncer à la vie plutôt qu'à la vengeance. Alors, se tournant vers sa femme : « Par ma mémoire, dit-il, par ces enfants qui nous lient, dépouille, je t'en prie, ta fierté; plie sous la rage de la Fortune; de retour à Rome, garde-toi d'irriter de plus puissants que toi par une apparence de rivalité. » Après ces avis publics, il lui parla en secret, lui dévoilant, croit-on, les craintes qu'il avait conçues de Tibère. Ainsi, malgré son hypocrisie, Tibère était deviné. Cet empoisonnement lointain, enveloppé de tant de soins et de précautions, n'avait même pas trompé la victime; la haine se trahit si bien d'elle-même! D'ailleurs, qui sait si cette âme ténébreuse n'éprouva pas quelque joie d'avoir été comprise? Ne voit-on pas, dans certains combats mortels, le vainqueur se pencher vers le vaincu et lui dire tout bas son nom? (19 ap. J.-C.) Germanicus n'avait que trente-quatre ans.

Cependant Agrippine, brisée par la douleur, malade, mais impatiente de tout retard dans la vengeance, s'embarque avec les cendres de Germanicus et ses enfants. Tous disaient, plaignant cette femme deux fois illustre, par sa naissance et son mariage : « Celle qu'on voyait naguère entourée de louanges et de respect porte aujourd'hui dans ses bras des restes funèbres; et, maudissant peut-être sa fécondité qui donne plus de prise au destin, elle poursuit, inquiète d'elle-même, la vengeance incertaine! » Sans être arrêtée par les périls de l'hiver, et malgré les vaisseaux de Pison croisant sur les côtes de Lycée, Agrippine atteint Corcyre. Là, elle consacre quelques jours à calmer l'emportement de son âme incapable de résignation dans la souffrance. Au bruit de son arrivée, Brindes se peuple d'amis ou de curieux qui suivaient le mouvement ou croyaient plaire à Tibère. Le port, les abords de la mer, les murs, les toits sont remplis d'une foule affligée; on se demandait seulement quel serait l'accueil le plus convenable, le silence ou quelque acclamation. Mais, lorsque arriva peu à peu la flotte, et qu'on vit les rames, d'ordinaire actives au retour, manœuvrer avec une lenteur funèbre; quand Agrippine, tenant l'urne et sans doute voilée comme nous la montre le sculpteur, sortit du vaisseau avec deux de ses enfants, alors ce fut un gémissement unanime. On ne distinguait ni vieux amis, ni nouveaux venus; hommes et femmes confondaient leurs plaintes. Seulement la foule, dans sa douleur toute neuve, dépassait le cortége abattu par une longue affliction. En chemin, on rencontra des légions envoyées pour faire honneur à leur général, et Drusus, frère adoptif de Germanicus. A Rome, Agrippine fut l'objet de manifestations enthousiastes. Honneur de la patrie, seul reste du sang d'Auguste, unique modèle des antiques vertus! Ainsi l'appelait le peuple, et les dieux étaient suppliés de lui conserver ses enfants. M.-J. Chénier nous peint son entrée au sénat. César, et vous, consuls, dit-elle,

> Avec Germanicus j'ai quitté mes foyers,
> J'y rentre avec sa gloire. . . . . .
> En quel état, grands dieux! il y rentre lui-même!...
> Approchez, mes enfants. Romains, c'est encor lui;
> Vous voyez le seul bien qui me reste aujourd'hui.

Et Tibère répond avec finesse :

> Non; je puis vous nommer du tendre nom de fille.
> Nous vous restons encor; Rome est votre famille.

Mais que fait-il pour justifier ces paroles doucereuses? Il s'abstient de tout deuil public, et le jour où les cendres de Germanicus sont portées au tombeau d'Auguste, il s'enferme avec sa mère;

> Et l'on se dit tout haut que Tibère et Livie,
> Heureux secrètement dans le commun malheur,
> Cachent leur allégresse et non pas leur douleur.

Le rôle de Tibère, dans le procès de Pison, a été supérieurement tracé, d'après Tacite, par M.-J. Chénier. Tandis qu'il se retranchait dans la dignité qui sied au chef de l'État, il faisait assassiner, par Séjan, au nom d'Agrippine, Pison qui pouvait le compromettre. Mais il ne put, selon le poëte, échapper aux sanglants reproches du fils de son complice; écoutez ces vers dignes de Corneille, et qui terminent la tragédie :

> Tyran profond, mais vil, honte et fléau de Rome,
> Éclipsé dans ta cour par l'ombre d'un grand homme,
> Quand, de tes attentats ministre infortuné,
> Pison par son complice expire assassiné,
> Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père!

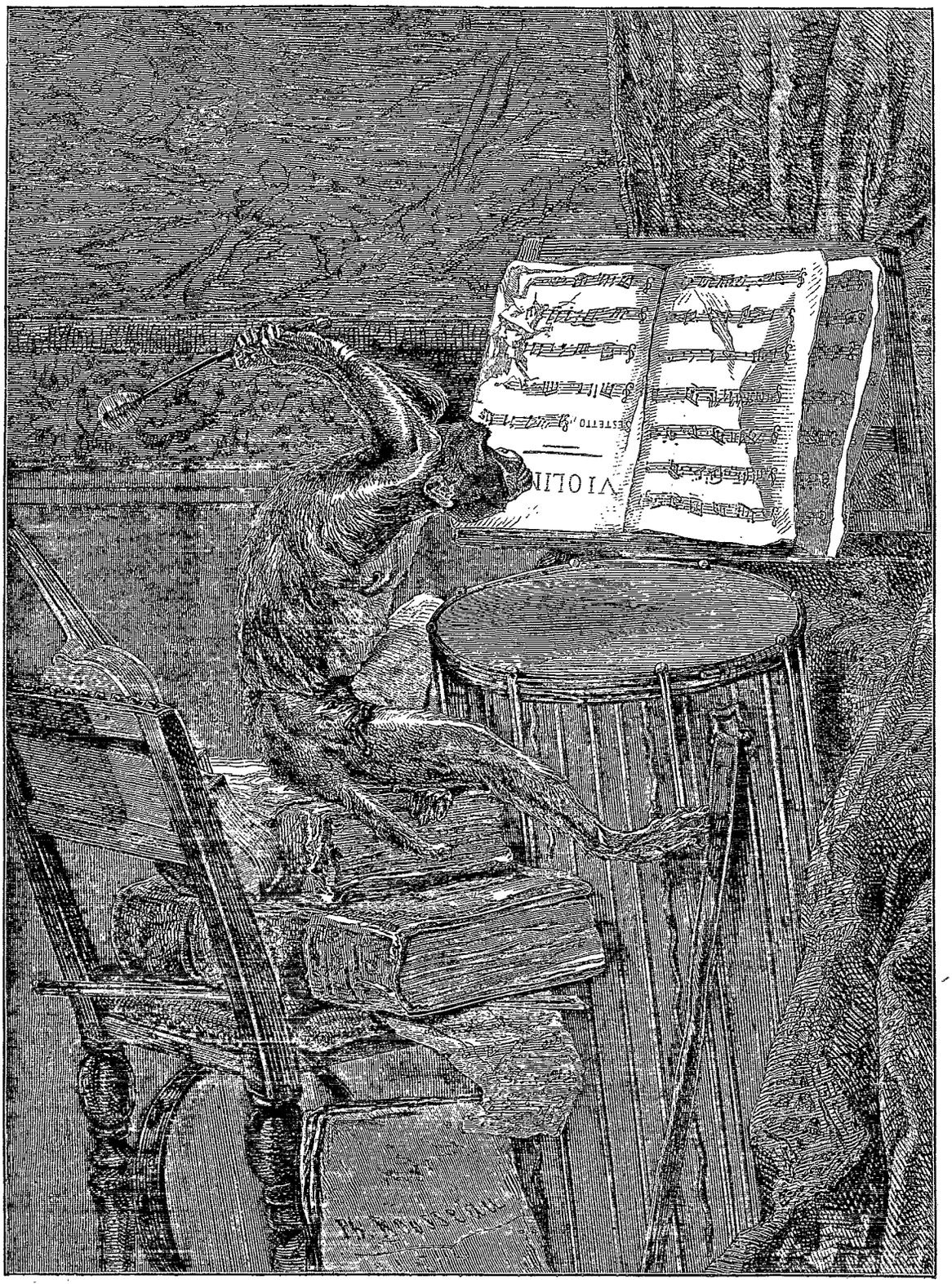
Salon de 1861 ; Sculpture. — Agrippine portant les cendres de Germanicus, par J.-L. Maillet. — Dessin de Chevignard.

Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère...
J'ai vécu, je meurs libre, et voilà mes adieux.
Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

Mais laissons la mort de Germanicus, honorée par Tacite, M.-J. Chénier, et par un beau tableau du Poussin ; suivons la fière Agrippine dans sa lutte malheureuse avec Livie, Tibère et Séjan.

La suite à une autre livraison.

LE SINGE MUSICIEN.



Salon de 1861; Peinture. — Musique de chambre, par M. Ph. Rousseau. — Dessin de Foulquier.

Une exposition de tableaux peut être comparée à une sorte de vaste théâtre où l'on joue tous les genres, l'ancien mystère, la tragédie, la comédie, le drame militaire, la parade et jusqu'aux marionnettes. Les yeux ont fort à faire pour y tout regarder; mais si ces acteurs grands et petits, sérieux ou bouffons, s'avisaient de parler, déclamer, chanter, crier, pleurer ou rire, aussi réellement qu'on veut leur en donner l'air, ce serait à rendre les spectateurs

sourds à jamais. Heureusement il ne s'agit que de simple pantomime. Tous les personnages en scène dans ces labyrinthes de galeries que, par habitude, on continue à appeler modestement un « salon », sont absolument muets, et ce n'est pas leur moindre avantage. Il est permis, en effet, de supposer qu'il y a parmi eux bon nombre de cervelles vides; mais, grâce à leur mutisme, ce n'est du moins qu'un soupçon. Entre un homme d'esprit et un sot qui ne parlent ni l'un ni l'autre, la différence n'est pas très-sensible, et c'est là que peut se justifier le mieux une maxime de haute politique qui a bien fait son chemin de notre temps : « Le silence, c'est l'égalité. »

Ce singe musicien que représente notre gravure serait, sans aucun doute, moins divertissant si l'on ne pouvait le regarder sans entendre en même temps son tapage infernal; j'imagine même qu'on le fuirait à la ronde : au contraire, on se complaît dans la vague fiction qu'il y a quelque part derrière la toile, dans les coulisses du tableau, de malheureux voisins qui trépignent d'impatience et se ferment les oreilles; on se réjouit égoïstement de leur supplice, comme le poëte qui, la nuit, mollement couché, aime à entendre de son alcôve le vent souffler avec fureur, les flots mugir, et la foudre déchirer les nuages.

Mais cette maligne pensée ne saurait être le seul profit que nous ayons à tirer de l'intrépide musicien qui a si bien inspiré la verve comique de M. Ph. Rousseau. Notons que le rôle de singe est un de ceux qu'on voit revenir le plus souvent dans les petits drames de tous les fabulistes. Celui-ci, qui imite son maître à tour de bras, bien persuadé qu'il est meilleur musicien que lui parce qu'il frappe plus fort, ne serait-il pas une allusion aux compositeurs furibonds qui croient être en progrès sur leurs prédécesseurs et faire des prodiges d'harmonie lorsqu'ils nous étourdissent, ou bien aux peintres enivrés de couleur, qui s'imaginent que leur palette nous éblouit quand elle nous aveugle? Qui sait si la leçon n'a pas plus de portée encore! Car l'esprit d'imitation, d'exagération, de grimace et de caricature est de toutes les conditions. Il y a des hommes singes du haut en bas de l'échelle humaine, des singes porte-couronne et des singes philosophes, hélas! aussi des singes religieux et antireligieux, de vieux singes Géronte et de jeunes singes don Juan. Que de peine se donnent la plupart des gens pour faire plus et d'autre manière qu'ils ne peuvent naturellement, quand il est pourtant si doux, si facile de n'être que soi-même et de vivre avec bonne foi et simplicité! Dans quels habits sommes-nous jamais plus à l'aise que dans les nôtres? Les miens sont peu brillants, mais commodes. Je les aime mieux modestes et bien assouplis à mes membres que dorés, brodés et « gênants aux entournures. »

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Toute cette singerie humaine n'est-elle qu'un travers ridicule? C'est bien pire. Elle va souvent jusqu'à faire sortir l'homme de sa conscience. Elle désaccoutume du devoir que chacun de nous a de tirer de son propre fonds sa règle morale, sa foi, ses opinions, et d'y conformer fidèlement sa conduite. On s'habitue à vivre ainsi d'imitation et d'emprunt. La vanité, la faiblesse arrivent même jusqu'à vouloir garder leur masque à l'intérieur du logis; après avoir voulu tromper le monde, on cherche à en imposer à sa propre famille et on parvient à se piper soi-même. C'est donc à bon droit que la satire, montrant du doigt tous ces déguisements divers, a dit souvent avec amertume : « La vie humaine est une comédie. »

DRUSES ET MARONITES.

Les Druses adorent un Dieu unique assez analogue au dieu d'Épicure, dont l'esprit humain ne peut sonder ni l'essence ni le pouvoir, qui est apparu quelquefois sur la terre sous une forme humaine, et dont la dernière incarnation a eu lieu dans la personne du calife Hakem, qui régnait au Caire au onzième siècle de notre ère.

Ils font tout pour tenir leur religion aussi secrète que possible. Parmi les Druses eux-mêmes, tous ne sont pas initiés d'une manière complète aux mystères de leur religion. La nation se divise en deux classes, les *akkals* ou « ceux qui savent », et les *djahels* ou « ceux qui ignorent. » Le chef des *akkals*, souverain pontife des Druses, réside au village d'El-Moutna.

Cette population n'est pas restreinte dans le Liban; il y a aussi des Druses dans les districts de la Célésyrie, particulièrement dans ceux de Hasbeiya et de Rascheiya. Plus loin dans l'intérieur, cette nation habite en grand nombre tout le massif du Djebel-Haouran, l'Auranitide des anciens. Les Druses du Haouran sont redoutés dans tout le pays environnant pour leur férocité et leur ardeur au pillage.

Autrefois les Druses vivaient dans une grande union avec leurs voisins les chrétiens maronites, et combattaient à côté d'eux contre la tyrannie musulmane. Depuis un peu plus de vingt ans, ils sont devenus les alliés des mahométans, qui les comblent de faveurs, bien que, d'après les prescriptions du Coran, ils dussent inspirer, comme idolâtres, aux serviteurs de l'islam une bien plus grande horreur que les chrétiens, lesquels sont rangés par le Prophète au nombre des *peuples du livre*, ou peuples qui ont une révélation partielle et incomplète, classe intermédiaire entre les idolâtres et les vrais fidèles.

Les Métoualis, moins connus en Europe que les Druses, forment le tiers environ de la population du bas Liban. Ce sont, comme les Persans et les Toskhes de l'Albanie, des musulmans *schiites* ou de la secte d'Ali, séparés des *sunnis* ou orthodoxes dès l'an 36 de l'hégire. Ces schiites maudissent Omar comme usurpateur du califat; Housseïn et Ali sont leurs saints.

Un certain nombre de Métoualis habitent Baalbeck et ses environs, sous le gouvernement d'émirs de la famille Harfousch; mais la plus grande partie de la nation est demeurée sur les pentes et dans les vallées du Liban, auprès de Sayda et de Sour. Il y a aussi quelques villages de Métoualis vers la partie haute du district du Kesraouan, auprès du Djebel-Sannin, l'un des sommets les plus élevés de la montagne.

Voilà pour la population non chrétienne.

Les chrétiens de la Syrie se divisent en deux communions et trois rites. Deux de ces rites sont catholiques, les Maronites et les Grecs unis ou melchites; un est dissident, les Grecs dits *orthodoxes*.

Les Maronites sont ceux de tous ces chrétiens dont le nombre est le plus considérable. Ils appartiennent au rite syriaque. Leur nom vient d'un saint solitaire appelé Maron, qui vivait vers l'an 400 de notre ère. Maron habitait le désert; et ses disciples, s'étant répandus dans les diverses régions de la Syrie, y bâtirent plusieurs monastères; le principal était aux environs d'Apamée, sur les bords de l'Oronte. Tous les chrétiens syriaques, qui n'étaient pas alors atteints par l'hérésie des monothélites, se réfugièrent autour de ces monastères, et, par suite de ces circonstances, reçurent le nom de Maronites. Plus tard, persécutés par les mahométans, ils se retirèrent sur les escarpements du Liban pour y exercer en paix leur religion.

Les Maronites occupent les plus hautes vallées du Liban, dans toute la partie septentrionale de cette chaîne, depuis Beyrout jusqu'à Tripoli. Dans toute cette contrée, ils sont seuls; mais en outre on les trouve mêlés aux Druses et aux musulmans dans la portion méridionale de la montagne, et jusqu'aux environs de Saint-Jean-d'Acre.

Bien que d'origine syrienne, les Maronites ne font usage de la langue syriaque que dans les offices de l'Église. Leur idiome habituel est l'arabe; seulement, comme une marque de leur origine, ils l'écrivent souvent avec des lettres syriaques. Dans ce cas, cette langue prend le nom de *karschouni*.

Les usages de l'Église maronite sont ceux de tous les rites orientaux. Le clergé séculier d'ordre inférieur est marié, et l'épiscopat se recrute dans les monastères. Les Maronites ont un patriarche dont la résidence est située dans le district du Kesraouan, et auprès duquel siége constamment un délégat du pape.

Parmi toutes les populations de l'Orient, il n'en est pas une où l'influence française soit aussi puissante que chez les Maronites. Ce sont de véritables Français par le cœur. Ces liens avec notre pays remontent bien haut; ils datent du temps des croisades, du temps où les chrétiens du Liban mirent leurs armes au service de saint Louis, et ils ont été encore resserrés sous les règnes de Henri IV et de Louis XIV. Les beaux établissements que notre clergé possède dans le pays des Maronites contribuent puissamment à entretenir cette action de l'influence française; et grâce aux vastes colléges d'Antoura et de Ghazir, la langue de la France est familière à tous ceux des chrétiens du Liban qui ont reçu quelque éducation.

Il est impossible de donner des chiffres absolument exacts pour la population d'un pays où la statistique est chose inconnue. On ne peut articuler que des sommes approximatives, bonnes seulement pour donner une idée de la proportion numérique des différents peuples que nous avons énumérés, les uns par rapport aux autres.

Les chiffres qui ont la plus grande chance d'exactitude sont les suivants.

Pour les chrétiens :

Maronites	250 000
Grecs orthodoxes	100 000
Grecs catholiques	50 000
Syriens catholiques	5 000
Syriens jacobites	5 000
Total	410 000

Pour les non-chrétiens :

Musulmans orthodoxes	1 200 000
Métoualis	50 000
Druses	75 000
Total	1 325 000

Il faut encore ajouter à ces derniers la population des Ansariés qui habite au nord de Tripoli, population entièrement païenne, qui ne laisse pas pénétrer aux étrangers les mystères de sa religion et dont le nombre est inconnu. (1)

JEAURAT. — Voy. t. XXV, 1857, p. 325.

Jeaurat est né à Vermanton (Yonne). Il a offert à sa ville natale son portrait en pied, peint par lui-même, où il s'est représenté en costume de chancelier de l'Académie de peinture. Ce tableau se trouve encore dans la grande salle de l'hôtel de ville de Vermanton.

(1) Nous empruntons ces détails à l'*Histoire des massacres de Syrie en 1860*, par M. François Lenormant, fils de M. Charles Lenormant, qui nous avait encouragé pendant notre jeunesse et ne cessa jamais de nous témoigner sa bienveillance.

M. François Lenormant est le premier Français qui, après les déplorables événements de la Syrie, ait eu le bonheur de porter des secours aux victimes des Druses et des musulmans.

DAMAS.

Poëtes, peintres, historiens, voyageurs, parlent tous avec enthousiasme de la beauté du paysage qui environne la capitale de la Syrie. M. Porter, après cinq années de séjour dans cette grande cité, ne se lassait point d'admirer la fraîcheur, la fertilité de sa plaine, de ses vergers, de ses jardins, la limpidité de ses sources et de ses courants d'eau vive, l'abondance et le charme de ses ombrages, la variété de ses perspectives, la grandeur de ses horizons. Lorsque Lamartine et sa famille, venant de Baalbeck, aperçurent, pour la première fois, au sortir d'un défilé, la vallée de Damas, ils s'arrêtèrent en jetant un cri : c'était une extase.

« Je m'approche, dit le poëte, et mon regard plonge, à travers l'échancrure de la roche, sur le plus magnifique et le plus étrange horizon qui ait jamais étonné un regard d'homme; c'était Damas et son désert sans bornes, à quelques centaines de pieds sous mes pas; le regard tombait d'abord sur la ville qui, entourée de ses remparts de marbre jaune et noir, flanquée de ses innombrables tours carrées, de distance en distance, couronnée de ses créneaux sculptés, dominée par sa forêt de minarets de toutes formes, sillonnée par les sept branches de son fleuve (1) et ses ruisseaux sans nombre, s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleurs, jetait ses bras immenses, çà et là, dans la vaste plaine, partout ombragée, partout pressée par la forêt de dix lieues de tour de ses abricotiers, de ses sycomores, de ses arbres de toutes formes et de toute verdure; semblait se perdre de temps en temps sous la voûte de ces arbres, puis reparaissait plus loin en larges lacs de maisons, de faubourgs, de villages; labyrinthe de jardins, de vergers, de palais, de ruisseaux, où l'œil se perdait et ne quittait un enchantement que pour en retrouver un autre; nous ne marchions plus; tous pressés à l'étroite ouverture du rocher percé comme une fenêtre, nous contemplions, tantôt avec des exclamations, tantôt en silence, le magnifique spectacle qui se déroulait ainsi subitement et tout entier sous nos yeux. »

Six jours après, en sortant de Damas, l'illustre voyageur était encore sous le charme, et il écrivait : « Je comprends que les traditions arabes placent à Damas le site du paradis perdu : aucun lieu de la terre ne rappelle mieux l'Éden. La vaste et féconde plaine, les sept rameaux du fleuve bleu qui l'arrosent, l'encadrement majestueux des montagnes, les lacs éblouissants qui réfléchissent le ciel sur la terre, la situation géographique entre les deux mers, la perfection du climat, tout indique au moins que Damas a été une des premières villes bâties par les enfants des hommes, une des haltes naturelles de l'humanité errante dans les premiers temps... A l'issue du désert, à l'embouchure des plaines de la Célésyrie et des vallées de Galilée, d'Idumée et du littoral des mers de Syrie, il fallait un repos enchanté aux caravanes de l'Inde : c'est Damas. Le commerce y a appelé l'industrie; Damas est semblable à Lyon, une vaste manufacture... »

Damas, en effet, est célèbre par la supériorité de ses fabriques d'étoffes et de soie; mais il ne faut plus lui demander les fines lames d'acier qui l'avaient rendue si célèbre avant le quinzième siècle : la plupart des sabres et des poignards que vendent aujourd'hui ses armuriers viennent, dit-on, d'Europe et notamment de Belgique.

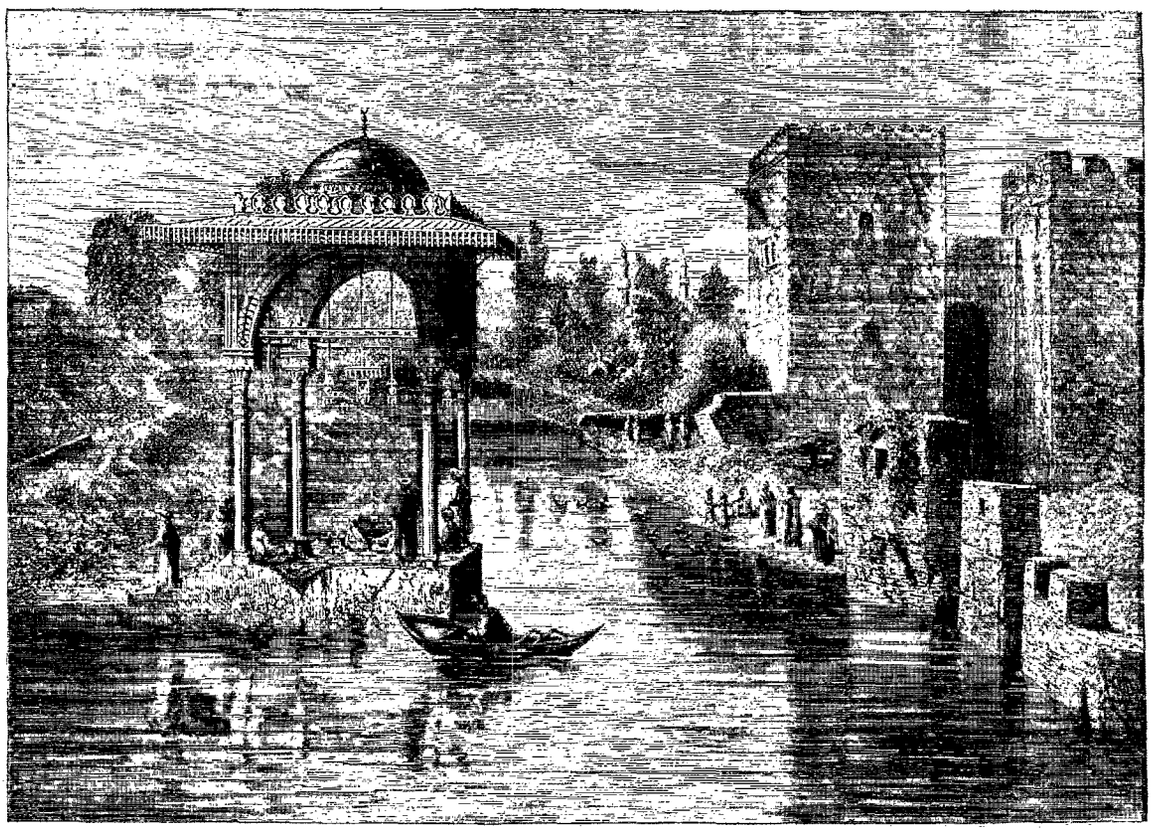
Très-nombreux et abondamment approvisionnés, les

(1) Le Bandara, qui sort d'une gorge de l'Antiliban.

bazars de Damas, entre autres ceux des orfévres, des marchands de narguilhés, des selliers, sont un sujet de récréation et d'étude d'autant plus curieux pour le voyageur que vendeurs et acheteurs n'ont encore rien perdu du caractère oriental; en aucune autre ville de la Turquie d'Asie on ne retrouve autant d'originalité dans les costumes, les physionomies et les mœurs. Le type des Damasquins est fier et beau, farouche; les femmes n'apparaissent que vêtues de longs manteaux blancs et de voiles noirs percés de deux trous à la hauteur des yeux.

Au centre de la ville s'élève la grande mosquée (*Djami'a el Amwi*, mosquée des Ommiades), qui paraît avoir été construite sur les ruines d'un temple romain remplacé pendant quelques siècles par une église chrétienne. Trois minarets la surmontent : le minaret de Jésus (*Medinet'Ysa*), haut de 80 mètres, le minaret de la Fiancée, et le minaret de l'orient. Le sanctuaire, long de 140 mètres, large de 40, est divisé en trois nefs soutenues par une double colonnade d'ordre corinthien. Près du transept, un élégant petit édifice en bois sculpté, couvert d'une coupole, est placé au-dessus d'une cave où, suivant une tradition, la tête de saint Jean-Baptiste serait conservée dans une cassette d'or. Parmi les autres mosquées, au nombre de trois cents, on en remarque plusieurs qui sont richement ornées de marbres et de mosaïques; à presque toutes sont annexées des écoles élémentaires, et quelques-unes renferment des bibliothèques.

Après la mosquée des Ommiades, le plus beau monument de Damas est le kan Assad-Pacha, qui sert tout à la fois de bourse et d'hôtellerie : sa porte en marbre blanc et noir est considérée comme un des chefs-d'œuvre de l'architecture arabe; son dôme, soutenu par quatre piliers de marbre blanc et noir, domine huit autres petits dômes d'un effet gracieux.



Salon de 1861; Peinture. — Environs de Damas, par Dauzats. — Dessin de de Bar.

L'intérieur des maisons riches est d'une rare élégance et d'un luxe exquis : le marbre, les fontaines, les courants d'eau vive, les orangers, les citronniers, les rosiers, les myrtes, y entretiennent une perpétuelle fraîcheur. Les rues au contraire sont tristes, étroites, malsaines. Il n'est pas prudent pour un Européen de les parcourir sans déguisement et sans escorte. L'intolérance et la cruauté des Damasquins n'est que trop connue. Le souvenir des massacres de l'année 1860 jettera longtemps une ombre sinistre sur cette cité fanatique. Pendant les journées des 9, 10, 11, 12 et 13 juillet, le quartier chrétien de Damas a été en proie au pillage, à l'incendie, au carnage (1). Comment un peuple souillé de tels crimes se vanterait-il encore d'habiter l'antique Éden? Qui rappellerait-il désormais de la famille du premier homme, sinon Caïn?

(1) *Histoire des massacres de Syrie en 1860*, par François Lenormant.

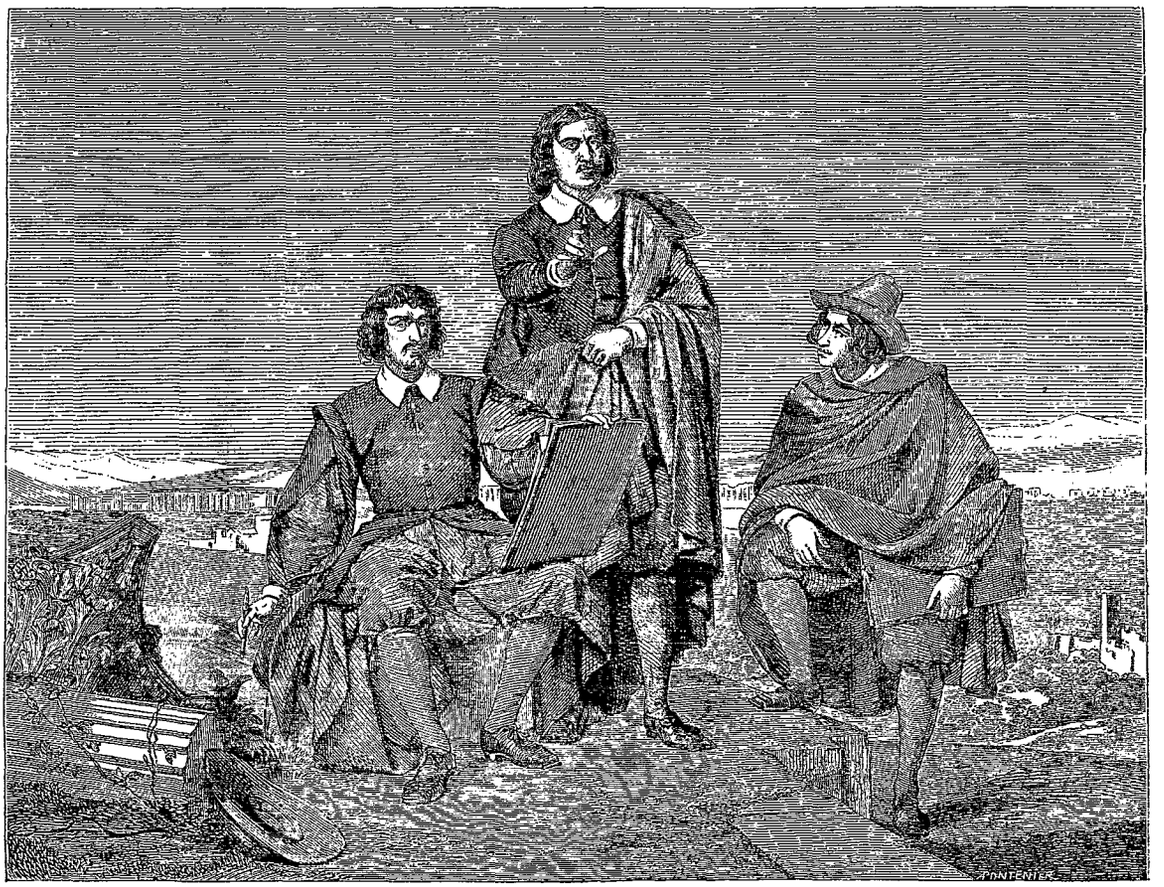
CLAUDE LORRAIN, POUSSIN ET LE GUASPRE

DANS LA CAMPAGNE ROMAINE.

Voy., sur le Poussin et sur Claude Lorrain, la Table des vingt premières années.

Quel lieu de réunion plus vraisemblable pour le Poussin et Claude Lorrain que cette vaste plaine dont ils se sont plu, l'un à idéaliser les lignes grandioses, l'autre à saisir la couleur, une atmosphère d'or fluide! La scène que nous reproduisons est réelle; ces deux contemporains glorieux n'ont pu passer à Rome presque toute leur vie sans se rencontrer au milieu de ces ruines, aqueducs, temples, tombeaux, tronçons de colonnes, cherchant tous deux des points de vue, étudiant quelque effet de lumière, quelque mouvement de terrain pour en parer une de ces composi-

tions où ils fondaient l'histoire avec leur fantaisie. Et pourquoi ne seraient-ils point partis ensemble dès le matin? Un tout jeune homme, beau-frère du Poussin, Guaspre Dughet, les accompagnait, prêt à faire son profit de leur docte entretien. Tout le long de la route, Claude, génie prime-sautier, doué de la couleur comme le printemps est doué du parfum, a écouté avec admiration les théories profondes du maître sur le paysage; il lui est reconnaissant d'avoir dérogé pour lui à ses promenades solitaires; la modestie sied à un ignorant comme lui, qui sait à peine signer son nom et servait hier encore à table, lorsqu'il marche à côté du savant peintre qui a mesuré toutes les statues antiques, étudié l'ordonnance des plans, et s'est élevé par l'art de la composition au rang que d'autres ont conquis par le coloris ou le charme du pinceau. Aussi comme il se prête aux leçons du Poussin! Un site est trouvé; il prend le crayon, et, contre son habitude, dit-on, s'apprête à tracer sur-le-champ quelqu'une de ces belles ondulations qui plaisent à son compagnon. Il paraît que d'ordinaire Claude ne dessinait pas dans la campagne, en face de la nature; sans doute impuissant, ébloui devant elle, il avait besoin de s'isoler pour la reproduire; son heureuse mémoire conservait aux spectacles qu'il avait remarqués toute leur fraîcheur ou leur éclat; ne se sentant plus écrasé par la grandeur des lointains ou aveuglé par le soleil, il fixait le mirage intérieur qu'il avait rapporté



Salon de 1861; Peinture. — Claude Lorrain (1600-1682), Poussin (1594-1663) et le Guaspre (1613-1675) dans la campagne romaine, par M. Leloir. — Dessin de Chevignard.

de ses courses. La nature, en passant par son souvenir, recevait l'empreinte magique de son talent; elle n'était pas copiée par lui, mais imitée; non qu'il ne sût si bien représenter les arbres qu'on en reconnaissait l'essence à première vue; non que, préoccupé de l'ensemble, de la couleur, de la magie, il négligeât la vérité des détails; mais la réalité lui importait peu, à moins qu'il ne pût la rêver plus belle. Sa puissance éclatait surtout dans le jeu de l'ombre et de la lumière; ses dessins, grossiers, d'une touche vigoureuse, d'ordinaire tracés à l'encre et rehaussés de bistre, font autant d'illusion que ses tableaux. Il a rivalisé avec le Poussin pour la beauté des terrains, la perspective des horizons; il lui est bien supérieur par la touche, le charme du pinceau et les qualités spéciales du paysagiste. Mais il a rarement su comme lui donner un intérêt humain à ses œuvres: ses figures sont insignifiantes et ne vivent que par ce qui les entoure; d'ailleurs il en avouait lui-même l'insuffisance, et les confiait le plus souvent à ses élèves, Lauri et Courtois. Qui le forçait donc à placer des figures dans ses soleils et dans ses forêts? C'est que de son temps florissait le paysage composé, dégénéré depuis en paysage de convention ou historique et abandonné par toute l'école nouvelle. Poussin acquérait tant de renommée par des toiles comme son Phocion, son Voyage en Égypte, ses Bergers d'Arcadie, qu'on ne croyait pouvoir mieux faire que de l'imiter. Mais Poussin n'imitait personne; un paysage était pour lui une harmonie, une combinaison qui devait satisfaire les yeux et l'esprit. Les personnages donnaient un sens aux arbres, aux fabriques, aux eaux, et ne permettaient pas au spectateur les conjectures et les rêveries que l'on préfère aujourd'hui. Le paysage, composé par un génie tel que Poussin, n'a souvent pas le charme qui flotte dans une œuvre dont le sujet est indéfini; mais il est plus satisfaisant, plus complet, plus sûr de la durée. Seulement un jour vient où le disciple, exclusivement voué à la spécialité du paysage, ne veut pas cependant abandonner la tradition du maître: alors le personnage prend dans la langue de l'atelier le nom trivial de bonhomme; ce n'est plus qu'un accessoire, moins qu'une branche, et qui permet de

jeter quelque variété dans la couleur du tableau. Passe encore si l'on pouvait se consoler, comme dans les Claude Lorrain, avec la belle lumière, les lignes suaves, l'interprétation de la nature. Mais clair-obscur, contours, verdure, deviennent de convention et tombent au-dessous même du bonhomme. Voilà où en arriva l'école du Poussin, lorsqu'on vit aux expositions des paysages faits d'une cascade, d'un moulin, et d'arbres jaunes ou noirs, avec un héros inconnu sur le devant; il n'y avait plus un atome de vie dans cet art mourant, où le peintre délaissait le modèle toujours jeune et toujours présent pour l'imitation de tableaux qui, malgré leur grande valeur, pouvaient avoir vieilli. Rien de tel ne serait arrivé si l'on avait suivi la méthode, les procédés excellents du Poussin, au lieu de copier ses œuvres ou même celles qui déjà n'étaient qu'inspirées des siennes.

Le premier élève du Poussin, le meilleur et aussi le plus perfide, puisqu'il entraîna le paysage sur la pente de la banalité, fut son beau-frère Guaspre ou Gaspar Dughet, fils d'un Français établi à Rome (1613-1675). Ses commencements étonnèrent le Poussin, qui daigna parfois mêler des figures aux tableaux du jeune peintre; il dessinait bien, inventait de beaux sites, donnait aux arbres des formes élégamment contournées, excellait à peindre les coups de vent, les orages, les mouvements imprévus : remarquez que rien ne prête plus à la fantaisie, et que la fantaisie finit par chasser l'observation; c'est ce qui arriva pour le Guaspre. Après avoir sagement marché dans la voie de son maître, et surpris sa manière au point d'être surnommé Poussin, il se détourna vers Claude Lorrain, dont il enviait les dégradations savantes, les lumineux horizons. Dès lors sa peinture, déjà facile, s'échappa en incohérences, en bizarreries sans raison, et devint un fouillis de palais, de masures, de rochers et d'eaux, d'arbres tordus et de figures mal justifiées; on ne retrouva plus l'artiste merveilleux qui avait couvert de vastes fresques les murs de San-Martino dei Monti. Bons ou mauvais, ses ouvrages rappellent toujours le Poussin par les fabriques et les eaux; on y voit le plus souvent, soit une sorte de village sur un gros rocher, soit une série d'édifices à l'horizon, dominés par une tour ronde écrasée comme le môle d'Adrien; l'eau qui s'élargit en bassin sur le premier plan forme quelquefois, au second, une ou deux petites nappes jointes par une cascade. Ses sujets ne s'expliquent pas d'eux-mêmes; on ne sait pourquoi la toile est encombrée de tant de choses diverses qui semblent des parties rapportées, des difficultés réunies pour faire briller le pinceau. De plus, la touche du Guaspre, légère, facile, quelquefois même grande, quoique un peu heurtée, est trop monotone et trop vague. Sa couleur est de pure convention, et ne rappelle aucunement la nature; et voilà un défaut qui lui est commun avec beaucoup de paysagistes antérieurs à notre époque : chez eux aucun ciel n'est bleu, aucun arbre vert; est-ce que le temps a obscurci leurs toiles? Peut-être. Enfin on ne sait d'ordinaire à quelle heure du jour rapporter cette clarté douteuse, verdâtre, qui n'est ni la lune, ni le soleil, ni les deux crépuscules, sorte de voile étendu entre la vue et l'objet, vêtement uniforme qui répand l'ennui sur des ouvrages parfois excellents. Qui a vu un Guaspre en a vu cent; mais il faut en voir un. C'est ce que pensaient, ou à peu près, ses contemporains; tout prince de l'Église voulait le sien. Et le Guaspre, accablé de commandes, gagna ainsi plus de trente mille écus romains, somme considérable en un temps où Poussin n'acceptait que cent cinquante livres pour un chef-d'œuvre. Malgré sa vogue constante, il mourut pauvre : la chasse, les festins, une maladie de deux ans, laissèrent à peine de quoi l'enterrer. La plus belle épitaphe à mettre sur sa tombe serait cet éloge de Félibien, s'il n'était excessif : « On pourrait dire de quelques-uns de ses tableaux, que c'étaient les restes des festins du Poussin, comme on a dit autrefois des tragédies d'Euripide, que c'étaient les restes des festins d'Homère. »

L'instruction et l'élévation morale du peuple font non-seulement la dignité des individus, mais encore la grandeur des nations. Si Jacquart n'avait pas su lire, le journal qui promettait une haute récompense à l'inventeur d'un métier à tisser aurait été pour lui une lettre morte, et le métier Jacquart n'existerait peut-être pas. Watt commença par se nourrir du travail de ses mains dans sa jeunesse; Stephenson fut longtemps ouvrier mineur avant de créer les chemins de fer; le célèbre docteur Livingstone, enfin, dont les remarquables découvertes seront probablement pour l'Angleterre la source de nouvelles prospérités, fut longtemps ouvrier rattacheur dans une filature, et apprenait le latin dans des livres qu'il plaçait sur son métier pendant les intervalles du travail.

Combien ne doit-on pas se féliciter que ces hommes aient trouvé autour d'eux les ressources nécessaires pour développer, par une instruction sérieuse, le génie qu'ils tenaient de la nature et qui, malgré leur énergie, fût peut-être resté stérile s'ils n'avaient pas trouvé à leur portée les moyens de le faire valoir (1).

Les hommes à principes sont dispensés de réussir : le succès est, au contraire, pour les habiles une condition obligée.

THIERS, *Histoire du consulat et de l'empire.*

LES DEUX RICHESSES.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voyez p. 213, 218.

M. Dupont avait près de soixante ans lorsqu'il jugea sa fortune assez ronde pour lui permettre de se reposer, comme il disait. Il choisit un romantique emplacement dans les environs de son village natal, y fit construire une élégante maison de campagne, et y vint passer les mois d'été.

Sa mère, âgée alors de plus de quatre-vingts ans, tenait le même langage qu'autrefois. Elle répétait sans cesse que son fils avait la plus belle demeure de l'endroit et qu'il était le seul du lieu qui possédât un équipage.

Mme Paul Dupont était trop fashionable pour former des relations avec l'humble Sophie Marchant; mais son mari allait souvent rendre visite à Louis, qui s'était aussi choisi une retraite dans sa tranquille patrie. M. Dupont s'étonnait toujours de l'extrême simplicité et cependant du confort bien entendu qui présidait à chaque détail de la vie journalière de Louis. La maison était pourvue de tout ce qui contribue à l'ordre, à la propreté, au bien-être, sans que rien indiquât le luxe ou les aises de l'oisiveté. Les arbres du verger étaient chargés des plus beaux fruits, le jardin était entretenu avec goût et rempli de fleurs rares. Partout des massifs d'ombrage protégeaient des bancs rustiques, où l'on voyait souvent les maîtres du logis lire ou causer en travaillant.

Un jour M. Dupont entra dans un atelier où Louis était si absorbé par son travail qu'il ne s'aperçut de la

(1) Réflexions sur l'amélioration morale des classes ouvrières. Discours de M. Ch. Thierry-Mieg à la Société industrielle de Mulhouse, le 28 mars 1860.

présence du visiteur que quand il sentit une main se poser sur son épaule.

— Je te trouve charpentant, selon ta vieille habitude, lui dit Paul. Pour moi, qui ne sais que faire de ces longues journées, je suis venu causer un moment avec toi.

— Je suis ravi de te voir, répondit M. Marchant en lui secouant cordialement la main ; mon marteau faisait un tel bruit que je ne t'ai pas entendu venir.

— Cela ne m'étonne pas; c'était déjà ainsi autrefois, t'en souviens-tu? En traversant ton jardin, en voyant tous ces petits conduits artificiels qui y entretiennent une continuelle fraîcheur, ces chaises de jonc si joliment façonnées, je me disais : Voilà pourtant l'ouvrage de Louis; gageons qu'en ce moment encore je le trouverai fabriquant quelque chose.

— C'est vrai, répondit Louis gaiement; je fais la charpente d'un petit pavillon gothique que nous tapisserons de vigne. Ma femme a une prédilection pour ces arrangements de verdure, et mon fils en a dessiné un joli modèle.

— A ta place, j'aurais pris un ouvrier pour faire ce grossier travail.

— Mais ne suis-je pas ouvrier moi-même? dit M. Marchant avec un sourire. Plus je vieillis, plus je vois que le plaisir n'est pas tant de posséder les choses que de les faire soi-même. Mais viens te reposer à la maison; Sophie sera charmée de te voir; tu resteras à dîner avec nous, ma femme a fait un pouding indien, et, si j'ai bonne mémoire, c'était un de tes mets favoris autrefois.

— Ah ! cet heureux temps, où tout ce qu'on mangeait paraissait bon, il est bien loin ! dit M. Dupont tristement. Aujourd'hui, j'ai des maux d'estomac, et il me faut faire grande attention.

Comme les deux amis passaient devant les fenêtres de la laiterie, ils aperçurent Mme Marchant, en tablier de toile blanche, qui montait du beurre frais battu.

— Ah ! voilà mon ancienne camarade d'école, s'écria M. Dupont. Comme elle a l'air jeune encore !

Mme Marchant leva la tête et salua gracieusement; puis, sans ôter son tablier de toile, elle sortit pour serrer la main à l'ami de son mari.

— Je vois que vous êtes dans les mêmes idées que Louis, dit M. Dupont en riant, et que vous faites vous-même le plus que vous pouvez.

— Oui, répondit-elle, nous nous accordons à merveille. Nous rendons chaque jour grâces à Dieu de n'être pas, à notre âge, forcés de travailler pour gagner notre vie; mais nous nous garderions bien de rester oisifs; un travail modéré entretient les forces, la santé et la bonne humeur. Quand j'ai passé une heure dans ma laiterie, quand j'ai semé des graines dans le jardin, transplanté des fleurs, c'est pour moi un vrai plaisir de m'établir tranquillement à copier les modèles d'architecture de mon fils, ou d'esquisser, d'après nature, quelque point de vue. J'ai toujours aimé le dessin, s'il vous en souvient : aussi, quand Armand a montré un penchant décidé pour cet art, j'ai pris des leçons avec lui, pensant que ce serait un bien pour nous deux. En effet, cela l'encourage et le pique d'émulation, quoiqu'il prétende que mes esquisses valent bien mieux que les siennes. Mais vous savez que les enfants croient que leur mère est supérieure en tout aux autres personnes, depuis le dessin jusqu'à l'art de faire des poudings.

—Et, certes, Armand peut bien avoir cette idée-là, car je me rappelle que jeune fille vous réussissiez dans tout ce que vous entrepreniez. Mais, je vous prie, comment pouvez-vous demeurer toute l'année dans ce pays? Ma femme se plaint d'y mourir d'ennui pour trois mois qu'elle y passe. Vous devez vous y endormir.

— Nous y dormons très-bien, mais au bout de la journée seulement, repartit en riant M. Marchant. Il y a tant de choses à faire ici que le temps ne passe que trop vite. Tu connais bien cette vaste plaine inculte appelée la Pointe-du-Vent? eh bien, je l'ai achetée à un prix avantageux et j'y ai fait bâtir cinq fermes que j'ai louées à des hommes pauvres et laborieux. L'intérêt minime qu'ils me payent me défraye peu à peu de mes frais de construction, et, quand je serai tout à fait remboursé, ces braves gens resteront possesseurs d'une petite propriété libre d'hypothèques.

— C'est-à-dire que tu leur as donné la jouissance de ton capital, et que cela ne t'a rien rapporté du tout.

— Si fait; cela m'a procuré le plaisir de mettre dans l'aisance cinq familles honnêtes et d'utiliser un terrain qui ne profitait à personne. Les enfants de ces fermiers apprennent à aimer le travail, et, comme encouragement, je donne aux plus jeunes un instrument aratoire pour chaque toise carrée qu'ils défrichent. Te souviens-tu d'un certain capitaine norvégien dont je te parlais quand nous étions jeunes? Il prétendait que les enfants ne font le mal que parce qu'ils ont un besoin d'activité qu'on ne leur fournit pas le moyen de satisfaire en leur procurant des occupations intéressantes et variées. C'est dans cette conviction que j'essaye d'inspirer l'amour de l'utile aux enfants du village. J'ai créé aussi pour eux une petite bibliothèque à laquelle j'ajoute un volume chaque mois, et celui d'entre eux qui m'apporte un objet confectionné de ses mains pendant le mois a la libre jouissance de tous les livres. L'un fait un panier, l'autre une brouette, un autre une fourche ou un râteau. Un pauvre petit garçon, qui ne peut marcher qu'avec des béquilles, m'a envoyé des bonnets et des mitaines tricotés par lui. Ma femme donne, au bout de l'année, une robe de toile aux petites filles qui entretiennent leur jardin avec soin, et un dessin joliment encadré à chaque petit garçon qui, pendant tout l'été, n'a pas détruit un nid d'oiseau. Comme tu le comprends, mon ami, toutes ces occupations ajoutées à nos affaires particulières nous font trouver la journée courte.

— Mais tu ne deviendras jamais riche, du train dont tu y vas.

— Nous sommes riches en affections, en santé et en bonheur. N'est-ce pas assez? Juges-en par toi-même : la possession d'une grande fortune en terre ou en argent suffit-elle pour être heureux?

— Ah ! cher ami, oui, sans doute, tu es riche en bonheur; en t'écoutant je me sens plus jeune de vingt ans. Je voudrais avoir l'énergie de changer mon genre de vie et de t'imiter.

— C'est bien facile : commence à fabriquer de tes mains la première chose que tu seras tenté d'acheter. Tu verras avec combien plus de plaisir tu t'en serviras.

M. Dupont ne passa que trois étés dans sa maison de campagne. Sa femme ne se plaisait pas dans ce pays et se plaignait d'y être nerveuse et abattue. Le docteur lui conseilla de cultiver elle-même son jardin pour fortifier ses nerfs, et Mme Dupont crut suivre cette prescription en se promenant languissamment dans les allées sablées avec une ombrelle et des gants. Si une fleur avait besoin d'un tuteur, elle envoyait querir le jardinier; si une plante manquait d'eau, elle lui recommandait de l'arroser; quelque temps après, elle dit au docteur que cet exercice ne lui faisait aucun bien; sur quoi celui-ci, en désespoir de cause, lui ordonna de voyager.

Lorsque M. Dupont vint prendre congé de son ami, il le trouva occupé à fixer sur un pied un petit télescope.

— Toujours à l'œuvre ! lui dit-il; tu n'en es donc pas las?

— Non, vraiment; comment le serais-je? Je me propose chaque jour de nouveaux travaux.

— Eh bien, cher ami, te l'avouerai-je? je reconnais de plus en plus la vérité de ton précepte : faire de l'argent n'est pas *faire quelque chose.*

— Alors essaye d'un nouveau système, mon bon Paul; taille tes arbres, plante tes fleurs, embellis ta demeure de tes propres mains et intéresse-toi au résultat. Au lieu de te féliciter d'avoir chez toi les plus beaux fruits de la contrée, donnes-en des greffes à tes voisins afin qu'ils en jouissent aussi. Au lieu de priser une fleur selon ce qu'elle a coûté, apprécie-la surtout à cause de sa beauté et de son parfum, et recueilles-en des graines pour qui désire en avoir de semblables. Rien n'est si doux que de voir chez le prochain une aisance à laquelle on a contribué.

— C'est trop tard, reprit l'homme riche en étouffant un soupir, on ne peut apprendre des tours nouveaux à un vieux chien. Rappelle-toi Rubis; il ne prit jamais goût à battre le beurre. Je suis venu te serrer la main, mon cher camarade; je pars prochainement pour l'Orient avec ma femme, dont la santé nécessite un voyage. Lorsque je reviendrai dans ma patrie, je te trouverai bien sûrement encore l'ouvrage en main.

Mais il ne revit jamais son village natal. Son ami lui survécut de plusieurs années, et conserva jusqu'à la fin son activité et sa bonne humeur. Louis Marchant avait près de quatre-vingts ans, lorsqu'une après-midi d'été on le trouva dans son jardin, assis à l'ombre d'un berceau, en apparence endormi d'un doux sommeil. A côté de lui était un cheval de bois qu'il venait d'achever pour l'enfant sourd-muet d'une pauvre voisine. Il tenait ses lunettes d'une main, de l'autre une bande de cuir dans laquelle il allait couper une bride. Le bon vieillard, fidèle à sa maxime jusqu'à sa dernière heure, était mort comme il avait vécu : en *faisant quelque chose.* (1)

LES CASCAROTTES.

Entre Bayonne et Saint-Jean-de-Luz, on rencontre parfois une troupe de jeunes femmes lancées au pas de course et portant des corbeilles sur leur tête; coiffées d'un madras, elles ont le cou nu ou seulement entouré d'un mouchoir en cravate flottante, la taille serrée, un jupon rouge et relevé de la largeur de deux mains, les jambes nues; leur œil est noir, leur teint bronzé. — Qui sont-elles? Sont-ce les filles de quelque race ancienne ou errante, bohême, sarrasine, moresque? — Que les savants dissertent sur leur origine : pour ce que nous en pouvons connaître, ce sont nos compatriotes, des Fran-

Salon de 1861; Peinture. — Les Cascarottes, par M. Loubon. — Dessin d'Eustache Lorsay.

çaises. — Comment les appelle-t-on? — D'un nom bizarre : Cascarottes. — En quel lieu habitent-elles? — Libourne. — Où courent-elles si rapides? des zouaves auraient peine à les suivre. — A Bayonne, où elles portent dans ces corbeilles des sardines fraîches que les pêcheurs ont surprises cette nuit. De Bayonne à Saint-Jean-de-Luz, elles ont cinq lieues à parcourir; autant pour le retour. Dix lieues par chaque journée! — Et pour tant de fatigues, que gagne chacune d'elles? — Deux francs au plus. A Libourne, elles habitent un quartier spécial : leur nourriture est grossière, leur pain fait de maïs. De bonne heure les mères enseignent le pas gymnastique à leurs filles en chantant des airs traditionnels. Qu'arriverait-il si les bourgeois de Bayonne, pris d'impatience, avançaient leur repas et les trouvaient trop lentes! On organiserait quelque service de poste, un chemin à rails en fer, et Dieu sait ce que deviendraient les pauvres Cascarottes. En attendant, l'on se plaît à voir la vigueur de leur santé, leur gaieté, leur entrain. Le dimanche, elles vont au bord de la mer; et pour s'y reposer des travaux de la semaine, elles dansent en chantant des boléros et des fandangos : le mouvement est devenu un besoin de leur nature. Mais ce qui peut paraître étrange, elles laissent de côté, ce jour-là, leur costume pittoresque; elles s'endimanchent avec des vêtements les plus vulgaires, bottines, grands châles et robes d'indienne. Toutefois leur teint bruni, leur allure svelte et originale, et les chansons qui accompagnent leurs danses, font reconnaître encore ces intrépides courriers de la sardine.

(1) Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, mistress Child.

LA SOURCE.

Salon de 1861; Peinture. — La Source, par M. Schlesinger. — Dessin de Freeman.

Toutes les eaux ont leur beauté, depuis la mer bleue ou verte jusqu'au ruisseau argentin qui abreuve les fleurs et serpente dans les prés. Mais rien ne réunit mieux que la source la transparence et l'éclat, la fraîcheur et la jeunesse. Qui n'a rêvé devant les fontaines isolées? L'eau claire et pure, laissant voir les cailloux roses, le sable doré, les herbes dont son lit est jonché, n'a-t-elle pas toute la grâce de la naïveté qui se laisse pénétrer et n'a pas de secrets? La surface polie reçoit, accueille et garde, sans les troubler et sans les transformer, les images des arbres qui l'entourent; c'est le propre d'une âme jeune, étonnée de ses premières impressions, incapable encore de se les assimiler, mais d'autant plus vive à les retenir en sa mémoire; un jour viendra où les objets entreront plus avant dans l'intelligence : le souvenir sera pareil à ces belles glaces sans tain qui, posées sur les cheminées des châteaux, sont comme traversées par le paysage, et viennent réjouir les yeux d'une femme qui rêve en brodant.

Ainsi, moins jeune et plus pénétrable, la mémoire enverra tout ce qu'elle reçoit au centre inconnu où médite la réflexion humaine, lieu plein de métamorphoses où les réminiscences prennent des ailes pour s'envoler en pensées. Mais pourquoi nous égarer au pays de la psychologie? Demeurons un moment dans le calme au bord de la source immobile, et rêvons-y de paix, d'enfance et de pureté. Je voudrais connaître le magicien, le poëte qui a imaginé la fontaine de Jouvence; celui-là comprenait bien l'éternelle jeunesse de l'eau qui sort tout d'un coup de terre et demeure, après ce premier effort, aux lieux où elle est née. Presque toutes les religions ont vu dans la source un emblème gracieux. Les bains sacrés de l'Inde étaient la mystique image d'une rénovation morale; la Grèce, notre mère, donnait aux fontaines un nom, une vie toujours fraîche, une divinité toujours belle. Les nymphes, dont la poésie des derniers siècles a fait un si frivole usage, ne sont pas les purs caprices d'une imagination dépourvue de sagesse. Comme toutes les divinités de la Grèce, les nymphes avaient une raison d'être et revêtaient de grâce un sens profond. Elles n'ont plus d'autels et n'en méritaient pas; mais elles vivent, elles sont immortelles comme toute idée sortie du cerveau humain. Qui peut tuer l'idée impalpable? une fois émise, elle demeure dans l'air, transforme l'atmosphère intellectuelle, entre pour sa part dans le mouvement des esprits. Ne croirait-on pas que l'idée a une vie propre en dehors de celui qui la crée? Platon l'a dit; les inventeurs des mythes l'ont enseigné dans leurs fictions. Les Grecs, pour exprimer l'idée de la source, se contentent de nous présenter une nymphe tenant son urne, une nymphe muette, et cette nymphe est immortelle! Pour moi, je sais bien qu'il n'est pas d'arbre, de vallée, de source qui ne me rappelle une de ces figures animées, il y a trois mille ans, par Phidias et Praxitèle, et je les suis comme des guides aimables, sans crainte d'être accusé d'hérésie ou de paganisme, car je reste avec les déesses dans le domaine de l'art; que d'esprits sages et pieux n'y pourrais-je d'ailleurs rencontrer? Si de la Grèce nous revenons à notre vieille Gaule, nous y trouverons toujours les sources habitées par des êtres légendaires, fantastiques, moins déterminés, plus flottants, moins beaux que les génies mythologiques, mais tels que les veulent nos cieux pâles, nos vallées brumeuses et nos esprits superstitieux. Dans la vapeur qui s'élève des eaux à l'aurore, quelque berger, effrayé la nuit par la voix et les yeux du loup, a vu s'avancer une forme aérienne suivie d'un animal bizarre : s'il s'était approché, il aurait reconnu Jeannette, son amie d'enfance, une petite bergère aux pieds nus qui mène sa vache à la fontaine; mais une sueur froide, un frisson de peur, l'ont condamné au silence et à l'immobilité. Il ira le soir conter dans les veillées qu'il a vu la dame blanche, la fée suivie d'une grande licorne; et l'on ira exorciser la source; et toutes les bergères se garderont d'y abreuver leurs bêtes avant que le soleil soit haut sur l'horizon; encore Jeannette ne saurait-elle s'approcher du bord qu'avec une vague peur qui dilate ses grands yeux. Ceci se passait au temps jadis, je le veux bien; mais de nos jours encore, dans certains pays druidiques et arriérés de la France, campagnes illustrées par une plume éloquente, les follets errants sur les eaux sont les yeux de génies malins et invisibles. Les fées et les lutins des sources jouent, dans la pastorale française, le rôle des nymphes dans l'idylle antique; mais, plus légers, moins humains, ils laissent une plus large place à l'expression des sentiments, à la vie propre des personnages. Les nymphes, au contraire, et la foule des divinités rustiques, envahissaient l'églogue et la réjouissaient de leur beauté, de leur joie et de leur jeunesse toujours nouvelle. Si quelque personnage purement humain était introduit dans ce monde imaginaire, il y gagnait en grâce, et pouvait, sans trahir la nature, quitter le patois et élever son langage pour parler à des dieux. On voit que l'églogue antique était du ressort de la poésie, du rhythme, de la forme; c'est pourquoi Théocrite, Virgile, dont le style est si savant et si noble, ont abordé le genre pastoral avec bonheur; c'est aussi pourquoi Fontenelle et d'autres, imitateurs d'un autre âge, n'ont réussi qu'à faire des pastiches ridicules. Le caractère de la pastorale a changé; voilà ce qu'on a compris seulement de nos jours. Le regrettable Brizeux a inauguré l'idylle véritable par son doux poëme de Marie, « cette fleur du blé noir. » Toute une école de paysage l'a introduite dans l'art en s'inspirant de la nature, et en saisissant le côté naïf et vrai des mœurs rustiques.

AGE DE LA FLORIDE.

D'après les calculs du savant géologue M. Agassiz, la Floride, grande presqu'île située à l'extrémité sud-est de l'Amérique septentrionale, serait composée (dans une étendue de 2 degrés en latitude) de récifs de corail élevés par le travail des polypes, et soudés les uns aux autres par l'action des siècles. M. Agassiz estime à *deux cent mille années* environ le temps qui a été nécessaire pour la formation de cette presqu'île.

AGRIPPINE.

Suite et fin. — Voy. p. 223.

Quand Agrippine n'eût pas été prévenue par son époux mourant, elle n'eût pas vécu longtemps sans deviner les haines impériales; et d'abord la mémoire de Pison, déclarée néfaste par le sénat, fut bientôt réhabilitée; puis, quelle rapide aigreur dans les paroles de Tibère! Parlait-elle des services du mort : « Vous, répondait-on, ne m'accablez pas sous tant de renommée. Avant Germanicus j'ai commandé l'armée. »

> Mon front ceignit deux fois la palme triomphale.
> Je n'ai pas cependant d'une gloire rivale
> Jusque dans son palais insulté l'empereur.

On lui reprochait son orgueil injuste en tout temps manifesté, son fils Caïus promené dans un char comme un futur prince : « Avez-vous oublié que Drusus est mon fils? » Il mourut, ce Drusus si cher, empoisonné par sa femme à l'instigation de Séjan; et Tibère dut se rapprocher des fils de Germanicus, désormais héritiers de l'empire. Mais ce retour de faveur, et l'espoir mal contenu d'Agrippine, hâtèrent leur perte; car Séjan, enhardi au crime par l'impunité, roulait en lui-même la destruction de tout ce qui le séparait du trône. Trois empoisonnements simultanés, il n'y fallait pas songer; d'ailleurs les gardiens étaient incorruptibles, la vertu d'Agrippine inattaquable. Il entourera son ennemie de faux conseillers dont les suggestions exalteront ce cœur gros de haine; il exploitera la vieille défiance de Livie, les remords récents de sa complice, la veuve de Drusus, et traînera ces puissances dans la fange de la délation; elles rappelleront chaque jour à Tibère les fureurs de leur rivale, sa confiance dans le peuple, sa soif de domination. Cependant les jeunes princes, Néro et Drusus, grandissaient; une fête avait célébré le jour de leur entrée à l'armée; ils étaient recommandés au sénat. Dans une circonstance Néro parla bien; la faveur publique retrouvait en lui la voix et les traits de son père; l'inimitié bien connue de Séjan et l'attente du péril donnaient plus d'intérêt encore à la modestie de l'adolescent, à sa beauté digne d'une noble race. Dans les vœux annuels qui inauguraient un nouveau consulat, le sénat, moins pour ho-

norer les princes que pour flatter leur aïeul, joignit au nom de Tibère ceux de Néro et Drusus. Mais dans un État corrompu l'absence et l'excès d'adulation offrent un égal danger. Tibère ne vit pas sans chagrin cette adolescence associée à sa vieillesse; il voulut savoir des pontifes si les menaces ou les prières d'Agrippine étaient pour quelque chose dans ces vœux inusités, les blâma légèrement, malgré leurs dénégations, et défendit d'enorgueillir désormais, par de précoces honneurs, les âmes légères de ces jeunes gens.

Séjan renchérit sur l'avertissement, parla de factions dans Rome, presque de guerre civile : « Agrippine, disait-il, a ses partisans avoués, le nombre en augmentera si l'on ne s'y oppose. » Il attaque à la fois Silius et Sabinus, anciens amis de Germanicus; Sosia, femme de Silius, désignée par l'amitié d'Agrippine à la mauvaise volonté de l'empereur; fier de leur condamnation, il ose demander la main de sa complice, la veuve de Drusus, et, dans son mémoire à Tibère, il prétexte la nécessité de consolider la famille impériale contre les attaques d'Agrippine, cela dans l'intérêt même de ses enfants. Tibère, dans sa réponse féline et dédaigneuse, prouva, au contraire, qu'un tel mariage, créant des partis dans la famille, soufflerait le feu de la discorde. Séjan se rejette dans l'intrigue, et voici que se déroule la série de malheurs qui doit aboutir à la perte d'Agrippine. Sa cousine, Claudia Pulchra, est accusée de crime; elle, toujours emportée, mais ici exaspérée par le péril de sa parente, court à Tibère et le trouve sacrifiant à Auguste. Son dépit éclate alors : « Te sied-il d'immoler des victimes à celui dont tu persécutes la race? Mais si son esprit divin ne s'est répandu dans ces statues muettes, sa vivante image, née de son sang, comprendra la position qui lui est faite, et prendra le deuil. Est-ce Pulchra qu'on accuse? Non, c'est l'amie d'Agrippine. Sa perte est dans le zèle qu'elle me voue follement, zèle déjà fatal à Sosia! » Ces plaintes ne tirèrent de ce cœur sombre qu'une réponse ambiguë; il la prit par la main et dit un vers grec dont voici le sens : « Enfant, parce que tu ne règnes pas, il ne faut pas crier à l'injustice. » Pulchra fut condamnée, et l'âme d'Agrippine n'en fut que plus ulcérée. Comme elle était retenue par une maladie, Tibère vint la voir. Après avoir longtemps pleuré en silence, elle exhala son dépit dans une prière : « Aie pitié de mon abandon, donne-moi un époux; je suis jeune encore, et il n'y a pour les honnêtes femmes de consolation que dans le mariage; il se trouvera bien dans Rome un cœur pour accueillir la veuve et les enfants de Germanicus! » Tibère sentit quelle part elle réclamait dans l'État, et, pour ne montrer ni crainte ni colère, il sortit sans répondre à ses instances. Tacite a lu cette scène dans les Mémoires de la dernière Agrippine, fille de Germanicus et mère de Néron. Suétone en raconte une autre aussi frappante. Tibère, soupant avec Agrippine, lui présenta un fruit, et comme elle n'osa y goûter, il cessa de la recevoir à sa table. Il feignit de se croire offensé par une muette accusation d'empoisonnement. Il y avait dans cet incident parti pris des deux parts : Tibère essayait d'une épreuve, Agrippine affectait de se garder d'une mort presque certaine.

Vers ce temps, Tibère se retira dans les environs de Naples, à Sperlonga, puis à Caprée, circonvenu plus que jamais par Séjan, qui lui sauva la vie dans un éboulement. Le favori, tout en affectant l'impartialité d'un juge à l'égard des enfants de Germanicus, n'abandonnait par ses haines; il soudoyait les affranchis et les clients de Néro, le plus proche héritier de l'empire. On poussait le jeune prince à la confiance, à l'ambition ouverte : « La volonté du peuple romain, entendait-il dire, le désir de l'armée, effrayeront l'audace de Séjan, qui insulte tout ensemble à la patience du vieux maître et à l'indolence du jeune »; et sans éveiller en lui des pensées mauvaises, ces encouragements l'arrachaient parfois à sa réserve ordinaire; il oubliait les exigences de sa situation et laissait tomber dans des oreilles vendues des paroles hardies, inconsidérées, qui revenaient, non sans exagération, à l'empereur; ignorant ces délations, il ne pouvait s'en défendre. Cependant l'inquiétude se manifestait autour de lui par des signes divers : l'un évitait sa rencontre; l'autre, après l'échange des saluts, se détournait; ceux à qui il parlait rompaient l'entretien. Seuls, des amis de Séjan demeuraient pour narguer son étonnement. Qu'il parlât, qu'il se tût, son silence était incriminé comme ses paroles; la nuit même n'avait pas pour lui de sécurité : veille, sommeil, soupirs, tout était rapporté; sa femme était fille de cette bru de Tibère, âme damnée de Séjan. Une coupable espérance avait même livré son jeune frère à leurs communs ennemis; cœur violent, poussé par le désir du pouvoir à ces terribles haines fraternelles, Drusus trouvait encore un sujet de jalousie dans la préférence de sa mère Agrippine pour Néro; et il songeait que son aîné, à demi discrédité déjà, le séparait seul de l'empire. Vain instrument! Séjan le choyait trop pour oublier de le perdre, habile à manier cet orgueil fougueux qui prêtait le flanc aux provocations insidieuses. La mort de la vieille Livie hâta la catastrophe; certes, elle haïssait Agrippine et le souvenir de Germanicus; mais la femme de Néro était son arrière-petite-fille, sa race n'était pas exclue du pouvoir suprême. Cette pensée la calmait. C'est ainsi que le respect de Tibère pour elle préservait son ennemie d'une violence ouverte. En effet, Livie morte, Tibère et Séjan s'élancent comme des chevaux libres de frein; une lettre contre Agrippine et Néro, dès longtemps envoyée, mais retenue, dit-on, par Livie, est lue au sénat. Les termes en étaient d'une âpreté étudiée : Néro y était accusé, non de tentative armée, mais de mœurs infâmes; Agrippine, d'arrogance et de hauteur; on n'osait encore calomnier sa vie. Le sénat, frappé de stupeur, hésite à se prononcer. Ne fallait-il pas laisser au vieillard le temps de la réflexion? Devait-on braver l'émotion populaire? La foule, portant les images d'Agrippine et de Néro, entourait la curie criant : « Vive Tibère! la lettre est fausse! C'est malgré l'empereur qu'on veut perdre sa maison! » Il faut voir alors la fureur jouée de Séjan : « Le sénat dédaigne les chagrins du prince; le peuple s'égare; déjà l'on entend lire les discours, les décrets d'un nouveau gouvernement : quoi de plus? Va-t-on s'armer et proclamer maîtres de l'État ceux dont on prend les images pour drapeaux? » Tibère blâma le peuple par un édit, se plaignit au sénat de l'affront public fait à la majesté impériale, et demanda que tout fût réservé à sa décision. La délibération fut close, et le sénat déclara qu'il était prêt à sévir, lorsque la clémence du prince lui avait dérobé les coupables. Mais le répit ne fut pas long : Néro et Drusus, déclarés ennemis publics, périrent par la faim, l'un dans l'île Pontia, l'autre dans un coin du palais. On pense que Néro fut poussé au suicide par la vue d'un bourreau qui lui montrait sans cesse des crocs et des nœuds coulants. Agrippine fut reléguée à Pandataria; comme elle accablait l'empereur d'injures, un centurion reçut l'ordre de la battre, et, en la fustigeant, lui creva un œil. La chute de Séjan lui donna quelque espoir, mais le maître l'avait à jamais condamnée; les mauvais traitements redoublèrent; lorsqu'elle essayait de refuser toute nourriture, on lui ouvrait la bouche de force pour y entonner les aliments. Apparemment on aimait mieux la tuer par la douleur que par la faim. Elle persévéra néanmoins et mourut d'inanition (33 après notre ère). Tibère, dans sa joie, s'emporta aux plus noires calomnies; il se plut à outrager

sa vertu; il répandit que la mort d'Asinius Gallus l'avait conduite à l'ennui de la vie. Mais, on le savait, Agrippine était tout entière à l'orgueil, à l'ambition, aux pensées viriles. Elle mourut, jour pour jour, deux ans après le supplice de Séjan; mémorable coïncidence! ajoutait Tibère; et il se fit un mérite de ne l'avoir pas fait étrangler et jeter aux gémonies; le sénat lui rendit grâces de cette clémence, et voua par un décret un présent annuel en or à Jupiter Capitolin pour célébrer le jour de ces deux morts. La perte d'Agrippine entraîna, chose à peine croyable, celle de Plancine, femme de Pison. Empoisonneuse de Germanicus, elle s'était publiquement réjouie de sa mort; longtemps protégée par Livie et par la haine d'Agrippine, elle tomba lorsque la faveur et l'inimitié lui manquèrent. Accusée, convaincue d'avance, elle se tua.

Agrippine avait eu de Germanicus neuf enfants, dont trois morts en bas âge. Les autres survécurent à leur père; nous avons vu mourir Néro et Drusus. Il en restait quatre, les plus mauvais assurément, et assez connus pour leurs vices et leurs crimes : trois filles, Agrippine, mère de Néron, meurtrière de Claude; Drusilla et Livilla; enfin leur digne frère Caïus, plus connu sous le nom de Caligula, celui qui aurait voulu au genre humain une seule tête pour l'abattre d'un seul coup, jeune monstre qu'avait deviné Tibère, et que le vieillard immonde léguait avec bonheur au peuple romain!

VITRAIL DE L'ABBAYE DE BONPORT.

Voy. p. 171.

Ce vitrail peint, que l'on voyait autrefois à l'abbaye de Bonport, représente Gilles Malet, bibliothécaire de

Vitrail de l'abbaye de Bonport représentant Gilles Malet et sa femme. — Dessin de Fichot.

Charles V, et sa femme, revêtus de costumes blasonnés. Nous avons publié récemment (p. 171) un article de M. de Guilhermy, où l'on trouvera réunis divers renseignements sur Gilles de Malet, sur les monuments consacrés à sa mémoire, et sur l'abbaye de Bonport, dont il existe encore quelques bâtiments (près du Pont-de-l'Arche). Le vitrail a disparu : nous le représentons d'après un dessin qui fait partie de la collection de M. Albert Lenoir.

DES HARAS EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 179.

Le Limousin avait la réputation, bien méritée d'ailleurs, d'élever de bons chevaux, moins forts, moins étoffés que ceux de la Normandie, mais plus fins et très-propres à la selle. Le gouvernement fonda aussi dans ce pays un haras. Le château et la terre de Pompadour furent choisis, sous le règne de Louis XV, pour y installer une collection d'éta-

lons et de poulinières. Rien ne fut négligé pour faire réussir l'entretien et l'élevage des animaux de ce bel établissement.

Le système des haras tel que Colbert l'avait compris fonctionna immédiatement. Il offrait certainement des avantages économiques incontestables; mais pour bien répondre aux besoins du pays, la science des haras, la lumière qui doit toujours éclairer toutes les opérations, dans quelque carrière que ce soit, faisaient défaut. La question administrative avait été résolue; la question scientifique ne fut pas même mise à l'étude; un progrès sérieux devait donc être difficile, sinon impossible. La France continua à manquer de chevaux, malgré ses efforts et ses dépenses pour les multiplier et les améliorer. On peut s'assurer de la réalité de ce fait en consultant les arrêts du Conseil du roi de 1683, 1689, 1695, 1705, 1706, notamment le règlement de 1717, publié un demi-siècle après la fondation des haras, et où se trouvent ces lignes : « L'épuisement de chevaux » dans lequel les dernières guerres ont mis la France, et la » nécessité d'y faire renaistre l'abondance, tant pour l'uti- » lité du commerce intérieur que pour le service des troupes » du roy en paix et en guerre, demanderoit peu de dis- » cours pour prouver de quelle importance il est pour le » bien de l'Estat de s'appliquer au restablissement des » haras, si l'exemple du passé et le préjudice extrême que » le royaume a souffert de l'abandon où ils ont esté pour » le défaut de secours nécessaires n'exigeoient de traicter

Le Haras de Pompadour. — Dessin de Thorigny.

» sa matière en détail et d'expliquer les régles que l'on » doit suivre dans une affaire de cette conséquence, la » possibilité dans l'exécution, et les avantages qui en résul- » teront.

» MM. les intendants conviendront sans peine que rien » n'est plus nécessaire au royaume que l'élève de chevaux » de toute espèce pour les besoins, et que dans les Estats » les mieux gouvernez on les y compte au nombre des pro- » mières richesses.

» Que le manque de chevaux a fait connoistre ces vérités

» d'une manière bien sensible dans ces derniers temps, où l'on » s'est vu réduit à traiter l'argent à la main avec les juifs » pour tous les besoins de la cavalerie des dragons, de l'ar- » tillerie, des vivres et mesme de la maison du roy, d'où il s'est » ensuivi la nécessité de recevoir de toute main et de prendre » au hazard des chevaux très-médiocres pour ne pouvoir » trouver mieux, et de voir partir du royaume des sommes » immenses qui non-seulement y seroient demeurées si le » royaume s'estoit trouvé peuplé de chevaux, mais qui, » par une circulation nécessaire, se seroient répandues en » une infinité de mains et auroient maintenu les peuples » dans l'abondance et dans le pouvoir d'acquiter les charges » de l'Estat.

» Les gens de guerre du premier ordre et une infinité » de marchands de chevaux et autres, consultés sur ce » sujet, ont estimé cette évacuation à plus de cent millions » pendant les deux dernières guerres pour les remontes » seulement. Ce seul objet est d'une assez grande considé- » ration pour devoir attirer l'attention de MM. les inten- » dants, sans parler des chevaux de carrosse que l'on tire » de Hollande et des Pays-Bas pour l'usage des particu- » liers. » (1)

Ainsi donc, après un demi-siècle d'efforts et d'expériences, le système des haras de Colbert ne produisit aucun résultat heureux, non parce que son rouage administratif fonctionnait mal, nous le croyons au contraire très-bon, mais parce qu'il n'eut pas à sa disposition la science qui seule pouvait conduire l'expérience à bonne fin. Disons tout d'abord, pour être juste, que la science de la zoologie était loin de ce qu'elle est aujourd'hui. Belon avait vécu, il est vrai, un siècle avant Colbert; mais après ce naturaliste éminent, la science qu'il avait cultivée avec tant de succès fut négligée, et son étude ne fut reprise sérieusement que lorsque Buffon parut au jardin des Plantes de Paris, en 1739.

Toutefois, si ce grand naturaliste, secondé par des collaborateurs qu'il avait choisis, éleva la science de la nature à un degré de splendeur inconnu avant lui; si ses immortels travaux firent comprendre les ressources immenses que la nature offre à l'homme; si, pendant que Linné disait en Suède que « la connaissance des trois règnes de la na- » ture appliquée à notre bien-être était le moyen de rendre » la vie humaine plus douce à passer sur la terre », Buffon avançait en France que « l'homme ignorait tout ce que la » nature peut et ce qu'il peut sur elle, et que nous n'usons » pas à beaucoup près de toutes les richesses qu'elle nous » offre » : l'idée d'appliquer l'étude de la nature au perfectionnement de nos animaux domestiques en général, et notamment du cheval de guerre, n'a jamais été bien comprise. Une seule race a été étudiée par Daubenton, l'ami et le collaborateur de Buffon. Cette race est la race mérine; or, nul pays au monde n'a de plus beaux mérinos que la France, grâce à l'intervention du naturaliste qui fut l'une des gloires les plus pures de la France au dernier siècle. Si le cheval de guerre avait été étudié suivant le même procédé que le mérinos; si, comme le fit l'État il y a un siècle, on s'était adressé à la science de la nature pour améliorer le cheval comme pour améliorer le mérinos, la cavalerie française serait aujourd'hui la mieux montée de l'Europe. La France réunit tous les éléments physiques nécessaires pour faire de très-bons chevaux de guerre; mais on s'est toujours borné à des moyens administratifs en dehors de la science spéciale au sujet qu'on a voulu traiter, et on est resté dans le vague, dans les incertitudes qui se sont perpétuées jusqu'à ce jour. On n'en sortira que par le concours de la science de la nature.

Les prescriptions du règlement de 1717 ne furent pas plus fructueuses que celles qui les avaient précédées. Bourgelat, qui fonda les écoles vétérinaires au milieu du dernier siècle, Delafond-Pouloti en 1739, Préseau de Dompierre à la même époque, écrivaient pour signaler au pays ce qui était déjà bien connu d'ailleurs, que la production de nos chevaux de guerre était dans de mauvaises conditions, et que tout ce qu'on avait fait depuis plus d'un siècle pour l'améliorer avait échoué.

En 1790, la Constituante supprima les haras comme inutiles, puisqu'ils n'avaient jamais pu répondre, après cent vingt-cinq années d'existence, au but que l'État s'était proposé en les fondant.

Cependant le gouvernement de la république française ne tarda pas à s'apercevoir que la production du cheval de guerre ne pouvait pas se passer d'une intervention du gouvernement. Le pays n'était pas éclairé sur la question de son perfectionnement et de sa multiplication; il lui fallait donc une direction et des encouragements. Diverses opinions furent émises à ce sujet. Enfin, un décret de l'empire réorganisa les haras. Mais cette fois, l'idée de faire concourir la science à la prospérité des établissements à créer fut émise. Le décret est du 4 juillet 1806. Dans l'article 1er, on lit : « Il y aura six haras, trente dépôts d'étalons, *deux écoles d'expériences*. » Les haras et les dépôts d'étalons furent fondés; mais les écoles d'expériences ne l'ont jamais été. C'est là ce qui explique pourquoi les haras n'ont pas mieux répondu au but proposé par le gouvernement après qu'avant leur suppression. Le progrès, dans quelque carrière, dans quelque industrie que ce soit, ne peut être provoqué que par le savoir spécial dont il dépend. Les sciences physiques, chimiques, mathématiques, naturelles, etc., etc., appliquées aux arts et manufactures; les écoles créées à la fin du dernier siècle pour les répandre dans le pays, dans les centres industriels, ont eu pour conséquence les progrès immenses que nous avons faits depuis soixante ans dans nos manufactures, dans nos ateliers de tout ordre, dans nos chantiers, dans nos arsenaux de terre et de mer, dans la marine, dans l'armée, dans nos voies de communication, etc., etc. Que les haras soient conservés ou détruits, que ce soit l'industrie privée ou l'État qui s'occupe de la multiplication ou du perfectionnement du cheval de guerre, jamais on ne répondra aux besoins du pays si le savoir spécial du métier d'éleveur ou de l'administrateur ne guide pas les opérations administratives ou d'élevage.

(1) Mémoire du conseil du dedans du royaume, pour servir d'instruction à MM. les intendants et commissaires députés dans les provinces du royaume, touchant le rétablissement des haras. (Règlement des haras, 1717, p. 73.)

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Voy. p. 18, 58, 102, 134, 166, 206.

AOUT.

Des physiciens ont cherché à calculer la puissance calorifique de l'astre central de notre système planétaire. Ils ont essayé des calculs approximatifs qui ont toute l'exactitude qu'on peut donner en pareille matière; ils ont trouvé des nombres effrayants qui dépassent presque la puissance de notre raison. Si la masse de tout notre système était en charbon pur, elle ne produirait, en brûlant jusqu'au dernier gramme, que la trois-millième partie de la chaleur que produit le soleil, sans effort, sans perturbation, avec la majesté d'un dieu qui trône au firmament.

Suivant Pouillet, l'astre du jour donne, par heure, une quantité de chaleur égale à celle qui sortirait de la combustion d'une couche de charbon épaisse de trois mètres

et répartie sur toute son immense surface. Quelque intense que soit ce flux, le soleil peut y suffire en vertu de son énergie propre, en supposant que rien ne vienne la renouveler pendant plus de deux mille ans de rayonnement continu.

Cependant, comme la durée des jours va en diminuant, comme les rayons deviennent de plus en plus obliques, bientôt un refroidissement sensible se manifeste. A partir du 15 août, on entre dans une autre période climatérique bien distincte de l'été qui n'est plus qu'un souvenir.

Les différentes années offrent des différences très-remarquables dans la température moyenne de l'été. Une valeur de 20°,3 correspond pour nous à une année très-chaude. Au contraire, 15°,3 correspond à une année très-froide, désastreuse, exceptionnelle, comme il ne s'en rencontre pas plus de deux ou trois par siècle. C'est donc une variation de 5 degrés de chaleur qui produit ces grandes et terribles oscillations dans les récoltes dont l'agriculture a tant à souffrir

Il ne faut pas toutefois s'imaginer qu'il suffise de quelques jours de mauvais temps pour empêcher la maturation des fruits de la terre. Des agriculteurs éclairés ne prendront pas inconsidérément l'alarme, et ne cesseront pas de lutter avec courage contre la nature, même quand le ciel resterait voilé, comme il l'a été l'an dernier, d'une manière si persistante.

Dans les climats naturellement nébuleux, comme celui de Paris, les céréales mûrissent très-bien sans soleil, à la condition cependant qu'elles reçoivent une quantité de chaleur atmosphérique suffisante pour les dédommager de la chaleur solaire qui leur a fait défaut. C'est grâce à cette circonstance que l'orge peut mûrir jusqu'à 71 degrés de latitude nord, c'est-à-dire jusqu'à la mer Glaciale. Il suffit, en effet, à cette plante robuste et accommodante de rester trois mois en terre et de recevoir une quantité déterminée de chaleur solaire pour donner des grains utilisables. Or, dans les régions boréales, il n'y a presque pas de nuit dans l'été; l'air est constamment pur : de sorte que rien ne trouble l'action des rayons solaires travaillant énergiquement à réparer le temps perdu.

Les savants se préoccupent vivement de l'influence que les taches du soleil peuvent exercer sur les irrégularités des saisons; malheureusement ces observations ne peuvent pas se faire à la vue simple, de sorte qu'il est difficile de contrôler soi-même les annonces des journaux scientifiques sur l'état de la surface solaire; mais les amateurs d'observations pourront, tout en croyant les astronomes sur parole pour ce qui se passe à la surface du soleil, étudier les températures des lieux qu'ils habitent. Rien n'est plus utile qu'un registre tenu avec soin, pourvu que les instruments soient exacts.

C'est dans le cours des mois d'été que le tonnerre se fait le plus souvent entendre; mais c'est à l'époque où il tonne le plus qu'on a le moins à craindre la foudre. On a recueilli une longue nomenclature renfermant les noms de tous les navires frappés par la foudre : presque tous les bâtiments ont été foudroyés pendant la saison froide.

Si les campagnards recueillaient leurs souvenirs, ils arriveraient probablement aux mêmes conclusions que la science.

C'est, en général, vers le 10 août que paraît avoir lieu, avec la plus grande activité, le remarquable phénomène des étoiles filantes, ces poétiques apparitions qu'on a raison de comparer à notre propre existence sur la terre : un éclair, un feu, et puis plus rien; sortie des ténèbres, l'étoile rentre dans l'obscurité.

Que de peines, que de soins, que de veilles ne faut-il pas consacrer à l'observation de ces phénomènes si fugitifs ! Aussi tous les amis des sciences naturelles ont-ils applaudi à la création d'un observatoire spécial qui a été organisé au Luxembourg.

Généralement, un point lumineux plus ou moins distinct commence à se montrer dans l'obscurité; on dirait une étoile qui, détachée de la voûte céleste, vient visiter nos régions inférieures.

Bientôt on reconnaît que ce point brillant est doué d'un mouvement de translation dont la rapidité croît à vue d'œil.

Après qu'il a brillé quelques instants, on le voit disparaître subitement sans laisser de traces apparentes de son passage.

Tout porte à croire, comme l'a fait remarquer Humboldt, que les étoiles filantes, ainsi que les bolides et les pierres météoriques, sont de petits corps qui se meuvent autour du soleil en décrivant des sections coniques et en obéissant, comme les planètes, aux lois générales de la gravitation.

Quand ces corps viennent à rencontrer l'enveloppe gazeuse qui environne la terre, ils s'enflamment par l'énergique frottement qu'ils éprouvent dans leur course rapide. Aussi peut-on supposer qu'ils entrent dans notre atmosphère au moment même où ils commencent à devenir lumineux. Souvent alors, paraît-il, ils se divisent en fragments recouverts d'une couche brillante et noirâtre produite par une sorte de vitrification aérienne.

Mais il ne faut pas accorder à ces théories ingénieuses plus de valeur qu'elles n'en ont réellement; la science est bien loin d'être faite sur ce point. Aussi engageons-nous tous les amateurs d'astronomie à observer les étoiles filantes avec soin. Ils auront à noter l'heure de l'apparition du phénomène et la direction générale du mouvement, ce qui peut se faire avec la plus grande facilité, sans le secours d'instruments, pourvu qu'on connaisse le ciel étoilé. — Le nombre des renseignements qu'on est parvenu à recueillir de la sorte est assez considérable pour encourager les recherches. Ainsi, par des observations faites à la vue simple, l'on s'est assuré que leur hauteur varie de 3 à 26 myriamètres pendant la partie visible de leur course. Quant à leur vitesse absolue, elle varie de 4^{m},50 à 9 mètres par seconde, ce qui les range au nombre des vitesses acquises par les corps célestes, et démontre surabondamment que ces météores sont situés en dehors de notre petit monde.

Le 27 août, Mars arrive dans la situation à laquelle les astronomes ont donné le nom de conjonction, c'est-à-dire passe au méridien en même temps que le soleil. Cette circonstance le rend complétement invisible à l'œil nu dans tous les cas, quelle que soit sa hauteur au-dessus du plan de l'écliptique, car il ne vient jamais se placer entre le soleil et nous, puisqu'il est plus éloigné que la terre de l'astre central autour duquel nous gravitons comme lui. Les nuits d'août seront donc privées de la lumière de cet astre rougeâtre qui symbolisait dans l'antiquité les fléaux de la guerre, et dont l'observation patiente a suggéré à Keppler les théories sublimes qui ont rendu son nom immortel (1).

Nous ouvrons largement nos yeux terrestres, et nous ne comprenons rien à la nature, ne nous servant pas des yeux qui nous la révéleraient, réfléchie dans le miroir de l'âme. Il n'y a pas de contact entre la nature et nous; nous n'avons l'intelligence que des formes extérieures, et point du sens, du langage intime, de la beauté en tant qu'éternelle et participant à Dieu, toutes choses qui se-

(1) Voy. sur Keppler la Table des vingt premières années.

raient limpidement retracées et mirées dans l'âme douée d'une merveilleuse faculté spéculative. Ce contact de la nature et de l'âme engendrerait un amour prodigieux du ciel et de Dieu. » MAURICE DE GUÉRIN, *Reliquiæ*.

Agissez toujours comme si l'action que vous faites devait être la dernière. Savez-vous, en effet, combien doit durer votre vie, et si ce n'est pas sur cette action même qu'elle se clora?

L'HORLOGE.

APOLOGUE.

Le principal d'un collége avait chargé un bon vieillard de la conduite de l'horloge, afin de l'empêcher de s'ennuyer. Mais ce bonhomme, en ayant essayé, trouva qu'il n'avait jamais eu de travail plus fâcheux et plus difficile.

— Quoi! lui dit le principal, de hausser les contre-poids deux fois le jour?

— Oh! non, dit le vieillard; c'est que je suis tourmenté de tous les côtés.

— Comment cela? reprit le principal.

C'est que quand l'horloge tarde un peu, ceux qui travaillent au collége s'en plaignent, et, pour les contenter, je l'avance un peu; mais ceux qui sont en ville me tombent aussitôt sur les bras, disant que l'horloge va trop vite; et si je la retarde pour les satisfaire, voilà les autres qui recommencent leurs plaintes; de sorte que ma tête est comme le timbre sur lequel frappe le marteau de l'horloge, et je suis tout étourdi de ces plaintes.

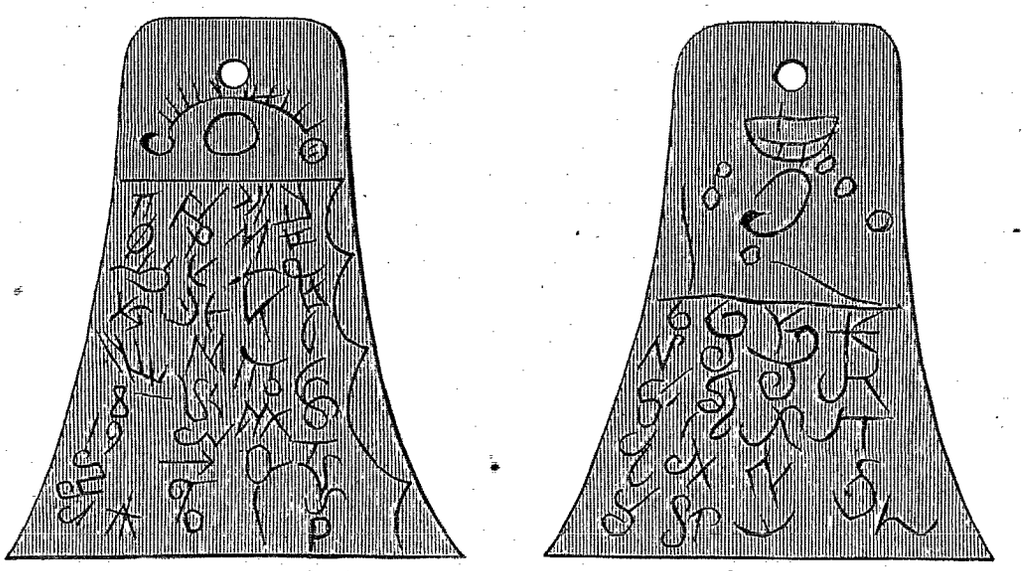
Le principal, pour le consoler, lui dit:

— Je veux vous donner un très-bon avis et qui mettra la paix partout. Laissez aller l'horloge son grand chemin et comme elle pourra, dès que l'horloger l'a réglée: donnez seulement à ceux qui se plaignent de bonnes et douces paroles, et tous seront contents, et vous en paix. (1)

LE LIVRE D'OR DES MORMONS.

Voy., sur les Mormons, t. XXVII, 1859, p. 172, 239; t. XXVIII, 1860, p. 207.

Le fondateur du mormonisme, Joseph Smith, à la suite d'une vision, découvrit, en 1827, sur le flanc d'une colline du comté d'Ontario (État de New-York), un coffre de pierre renfermant des plaques de métal très-minces, larges de sept pouces, longues de huit, et liées avec trois anneaux. Des caractères inconnus étaient gravés sur les deux côtés de chacune des plaques. Joseph, qui prétendait à tort que ces caractères étaient égyptiens, fit croire à ses adeptes qu'il était parvenu à les traduire à l'aide de deux sortes de talismans en diamant ou en verre trouvés dans le même coffre et dont il se servait comme de lunettes magiques. On sait que cette traduction est l'Évangile des Mormons. Par malheur, les plaques, connues par ces étranges sectaires sous le nom de « Livre d'or », ont disparu à une époque qu'il est impossible de déterminer. Vraisemblablement, Smith redoutait que des savants profanes ne vinssent à regarder de trop près ces mystérieuses tablettes. On croit, toutefois, que ces plaques ont réellement existé et ont été vues de quelques personnes à l'origine du mormonisme; mais, suivant toute probabilité, elles étaient toutes semblables à d'autres plaques trouvées, au nombre de six, le 23 avril 1843, par Robert Wiles, dans une butte des environs de Kinderbook (État d'Illinois), et couvertes de glyphes qui rappellent ceux de Mexico.



Les deux côtés d'une plaque d'airain trouvée, en 1843, dans l'Illinois. — D'après M. Jules Remy.

Plusieurs années après la mort de Joseph Smith, le *Prophet*, journal mormon de New-York, publia trois lignes des caractères qui étaient gravés sur les plaques perdues. Ce spécimen démontra que les lignes avaient été tracées au hasard par un ignorant et ne pouvaient avoir aucune signification.

Les six plaques trouvées dans l'Illinois, hautes de quatre pouces, sont larges de vingt et une lignes à une extrémité, et de trente-trois lignes à l'autre. Un anneau et deux agrafes les reliaient ensemble; elles reposaient sur la poitrine d'un squelette enterré à deux mètres de profondeur, dans un tumulus. On les fit présenter à Joseph Smith: il affirma qu'il comprenait le sens des caractères disposés à chacune des faces sur quatre lignes perpendiculaires, et essaya de tirer argument de cette découverte en faveur de la sienne.

(1) Saint François de Sales.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

LES FEMMES

DU TREIZIÈME AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Composition et dessin de Gilbert.

Jusqu'au treizième siècle environ, le rôle des femmes dans la vie intime et privée fut obscur et effacé ; à quelques grandes exceptions près, elles n'eurent sur ce qui les entourait qu'un bien faible pouvoir. Leurs frères, leurs maris, leurs fils, les regardaient à peine, et ne daignaient guère adoucir pour elles leur langage et leurs manières. Elles ne ressemblaient pas aux matrones de l'antiquité, gardiennes honorées du foyer pur et sacré. Il est vrai qu'elles obtenaient le respect par leur vertu ; mais les maîtres sauvages qu'elles n'osaient regarder en face les aimaient comme des propriétés utiles, non comme des égales ou des supérieures. L'ignorance et la terreur sans doute para-

lysaient l'influence des femmes, sans quoi la barbarie n'eût pas résisté sept siècles à l'esprit de douceur qu'elles répandaient autour d'elles. Lorsque la vapeur de sang qui couvrit tout le moyen âge et déroba aux foules, enivrées de meurtre, la conscience du juste et de l'injuste, se fut insensiblement dissipée, quelques cœurs généreux, frappés par le spectacle de l'oppression, se vouèrent à la défense des faibles; au premier rang des faibles étaient les femmes. Dès qu'elles se virent protégées, elles reprirent dans leurs maisons l'ascendant qui leur appartient. Tenues par les coutumes dans une minorité, dans une servitude constante, elles établirent leur empire dans la sphère morale, dans le monde du cœur et de l'intelligence. L'instinct du beau embellit chez elles l'instinct du bien; elles apprirent et firent aimer les arts : non que les nobles seigneurs qui ne savaient pas signer leur nom ne dédaignassent d'abord la musique et l'enluminure, et encore plus la grammaire ou la mathématique; mais lorsqu'ils rentraient tout hérissés de flèches reçues, haletants, épuisés, ils ne pouvaient se révolter contre la main experte et légère qui fermait, pansait, caressait leurs blessures. La châtelaine régnait au chevet du malade. Elle charmait le convalescent par des chansons ou des lectures; elle instruisait vaguement cet enfant grossier, sauvage, dont l'âge n'avait développé que le corps, et lui faisait entrevoir un monde supérieur, mystique, immatériel, où les arts étaient les attributs de la beauté. Alors apparaissait aux yeux du chevalier comme une aube lointaine, et dans la clarté, sous les traits de sa compagne, se détachait l'idéal dont l'absence a répandu tant d'ombre et d'ennui sur le chaos du moyen âge. Le triomphe de la femme était complet; les nations modernes, initiées par elle aux nobles pensées, aux beaux sentiments, ne pouvaient plus la rejeter dans l'esclavage et le néant. Désormais, à toute idée de gloire, à tout noble dessein, devait s'associer une figure de femme. Tout chevalier eut sa dame, la dame de ses pensées, la protectrice parfois inconnue, dont il honorait les couleurs par des exploits toujours nouveaux. Une ombre l'accompagna partout, détournant sa lance des mauvaises causes, menant son palefroi dans le bon chemin, veillant sur sa conduite et sa foi. Ces liens mystérieux, puissants, ces affections pures et inaltérables, furent chantés par la poésie; heureux si la perfection de l'idiome eût été digne du sujet qui inspirait les ménestrels! Les chevaliers s'allièrent étroitement aux poëtes, et les poëtes imitèrent les dévouements chevaleresques.

L'influence de la femme donna donc une vie nouvelle aux esprits. Elle éveilla le génie de Dante, et il est intéressant d'étudier dans la *Vita nuova* la figure éthérée de Béatrice, l'adoration mystique et visionnaire du poëte, enfin l'état des âmes, dans les classes lettrées, vers la fin du treizième siècle. Laissons parler Dante : « Cette admirable dame (elle pouvait avoir dix-huit ans), vêtue d'une robe éblouissante de blancheur, passa devant moi... Je la voyais avec une démarche et un extérieur si pleins de noblesse et si dignes de louange que certes on pouvait dire d'elle cette parole du poëte Homère : elle ne paraissait pas la fille d'un mortel, mais la fille d'un dieu... Elle tourna ses regards du côté où je me trouvais rempli de crainte, et elle me salua avec tant de pudeur que je crus toucher en ce moment au terme de la béatitude... Un soir je sentis dans ma poitrine un tremblement extraordinaire, et je devins pâle comme un mort... Sans faire semblant de rien, je m'appuyai contre une peinture qui couvrait les murs du salon, je levai les yeux, et je vis au milieu des autres dames la très-noble Béatrice... Il y avait en elle une vertu si haute qu'elle ne permit jamais à l'admiration de me gouverner sans le fidèle conseil de la raison, dans toute occasion où le conseil était utile... L'espoir de son merveilleux salut me produisait cet effet, que je ne pouvais plus haïr personne; bien plus, je sentais naître en moi une flamme de charité qui me faisait pardonner à quiconque m'avait offensé... Elle était couronnée et vêtue d'humilité; ceux qui la voyaient sentaient en eux-mêmes une douceur honnête et suave dont ils n'auraient pu se rendre compte... Chacune des personnes qui l'entouraient recevait un reflet de ses perfections; ses compagnes empruntaient sa grâce et sa tendre bonté; en vérité ce n'était pas une femme, c'était un des plus beaux anges du ciel. » Cette comparaison toute séraphique revient sans cesse dans les sonnets, les canzoni que Dante consacre à ses visions. « En ce moment, dit-il, j'eus l'idée de regarder le ciel, et je vis une multitude d'anges qui s'envolaient dans les airs et conduisaient devant eux une petite nuée blanche » (c'était Béatrice). Et après la mort de sa dame, il ne cesse de s'entretenir avec elle (il ne lui avait jamais peut-être adressé la parole durant sa vie), de chanter ses louanges. Plein de son souvenir, il dessinait des anges sur le parchemin. Enfin il prit « la résolution de ne plus rien dire de cette sainte jusqu'à ce qu'il pût en parler plus dignement; et pour arriver là, dit-il, je fais de nobles efforts, comme elle-même le sait; j'espère dire d'elle ce qui n'aura jamais été dit d'aucune dame. » On sait la haute place qu'il lui a réservée, dans son Paradis, parmi les Vertus et les Trônes.

Ce que Béatrice fut pour Dante, Laure le fut pour Pétrarque. Les yeux de Laure sont des soleils de pureté : « L'air frappé de leurs doux rayons s'enflamme d'honneur! Avec une lumière si claire et de tels guides, on ne peut s'égarer en ce court voyage. En quel lieu du ciel, en quel moule idéal la nature garde-t-elle le type de ce beau visage, où elle a voulu montrer tout ce qu'elle peut faire?... Relève-toi vers le ciel, ô mon courage abattu, en suivant ses nobles pas et ses regards célestes! Une plénitude de grâces que le ciel réserve à peu d'élus; une vertu rare, qui dépasse les facultés humaines; sous de blonds cheveux la sagesse des têtes blanches, et dans une humble femme une beauté suprême, divine; la musique émanée de son âme! Voilà les magiciens qui m'ont transformé. » Hélas! la mort prend au poëte son amie; mais elle ne tranche pas des liens indissolubles : « Laure n'est plus que poussière... mais la forme meilleure qui vit encore et vivra toujours dans les hauteurs célestes, m'enthousiasme encore plus pour ses beautés... Je ne la trouve plus; mais je crois voir les traces de ses pas radieux, toutes tournées vers la voie céleste, loin des lacs d'Averne et de Styx... Le jour où elle mourut, les anges élus et les âmes heureuses, habitantes du ciel, l'entourèrent pleines d'étonnement et de tendresse. »

Laure lui apparaît souvent, moins souvent qu'il voudrait; son désir est de vivre avec son souvenir, son ombre adorable : « Au moins, pendant que je la vois, je ne souffre pas... Comme une reine dans son palais, elle entre en maîtresse dans mon cœur plein de ténèbres, et la sérénité de son front chasse les pensées amères... Jamais tendre mère à son fils adoré, jamais épouse dévouée à son époux chéri, n'a donné avec plus de zèle et de scrupule, dans un jour douteux, un si fidèle conseil. Dans ses yeux brille une double affection. Elle me montre ce que, dans ce voyage, il faut éviter ou suivre... Signalant les hasards de notre vie terrestre, priant mon âme de s'élever sans retard, *ir dritto, alto, m'insegna*, elle m'enseigne le droit, le sublime chemin. O dignes effets d'arts aimables! nous avons fait éclore l'un par des chants, l'autre par un regard, moi la gloire pour elle, et elle en moi la vertu! » On a contesté l'existence de Béatrice et de Laure; mais la sin-

cérité de Dante et de Pétrarque éclate à chaque ligne. Oui, ces êtres à demi célestes ont passé sur la terre et ont inspiré deux grands hommes ; et d'ailleurs, est-ce que les belles âmes n'ont pas toujours aimé et cherché ces liaisons extatiques? Est-ce que Michel-Ange n'aime pas avec l'âme seule? « Le cœur, s'écrie-t-il, est le siége des passions ; j'aime avec l'âme ! j'aime sur la terre celle que j'ai déjà rencontrée au ciel avant de naître ; ses yeux me guident vers les routes célestes. » Le Tasse lui-même, malgré sa nature passionnée, eut aussi ses extases ; et il est tel sonnet de notre Ronsard qui semble traduit de la *Vita nuova*. Cependant la renaissance, pleine des souvenirs du paganisme, chassa du ciel tous les nuages mystiques : « Eh ! se disait-on alors, le ciel grec avait-il des nuages? le soleil sans voiles ne dorait-il pas sur le sol de l'Attique les statues des dieux? Le grand jour répudie les brumes flottantes de l'aurore. » Mais tout en admirant la grande explosion de lumière qui fit rayonner le seizième siècle, il est permis de regretter quelque chose du crépuscule matinal annoncé par les voix pures de Dante et de Pétrarque. N'est-il pas désolant de voir dans les siècles suivants leurs sonnets sincères, fervents, servir de modèles à des madrigaux artificiels ! Béatrice et Laure se transformer en Iris, en Chloris, en Aramintes insipides ! Qu'est devenue cette fine fleur de la courtoisie respectueuse, une des parures de la chevalerie? « Mais où sont les neiges d'antan? (1) »

Vers la fin du quinzième siècle, alors que la renaissance prochaine mêlait déjà des sentiments plus humains aux affections idéales, on rencontrait encore de très-jeunes gens qui vouaient leur vie à une dame inconnue, directrice de leur âme, maîtresse de leur conduite. C'est du moins ce qu'a pensé l'artiste dont nous reproduisons le dessin. Il nous peint une jeune fille, une Béatrice vénitienne, qui, pleine de modestie et de dignité, se lève d'un riche fauteuil pour recevoir un étranger que lui présente son frère, adolescent à la moustache naissante. Quel respect dans l'attitude de l'étranger ! Comme sa main posée sur la poignée de sa lourde épée semble dire : Ordonnez, toute ma valeur est à vous ! Et ne croyez pas que la châtelaine et l'étranger se soient jamais vus ; cependant, il faut qu'un événement antérieur ait formé entre eux un lien mystérieux. Sans doute, comme dans les contes de fées, le chevalier a vu le portrait de la châtelaine, et fait vœu de la mériter par ses belles actions. Aujourd'hui même, il vient d'arracher aux périls d'un guet-apens le frère de celle qu'il veut obtenir. Il est amené dans la demeure qu'elle embellit de ses vertus, et demeure interdit devant sa grâce candide.

LE DROMADAIRE (2).

Voy. la Table des vingt premières années.

Le dromadaire est fait pour les solitudes arides et brûlantes. Ce corps sinueux, ce long cou, cette bosse, la couleur terne et le plus souvent grise, fauve ou blanchâtre de ce pelage, ont un rapport naturel avec les ondulations du désert. Comment les hommes, sans le secours de cet étrange animal bossu, se seraient-ils aventurés à travers le Sahara et les longues mers de sable de Syrie et d'Arabie?

Les Arabes ont donné au dromadaire un surnom singulièrement juste et pittoresque ; ils l'appellent « le navire du désert. » Notons que les déserts sablonneux sont en effet d'anciennes mers desséchées, ainsi que l'attestent « les fossiles, les flaques d'eau salée, les bancs ou efflorescences de sel qui blanchissent leur surface, et les sables qui les recouvrent à de si grandes profondeurs (1). » Sans le secours du dromadaire, l'homme aurait vainement tenté de se tracer des routes à travers ces espaces désolés, où son pied ne laisse aucune trace : ses chariots se seraient engloutis dans cette terre mouvante « et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés... où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne lui rappelle la nature vivante... » (Buffon.)

La providence a donné à l'homme le dromadaire, et dès qu'on a su s'en servir, les déserts ont cessé d'être des barrières infranchissables entre les peuples. Le sobre et patient quadrupède parcourt avec rapidité leur aride étendue : « pesamment chargé, il peut y faire plus de dix lieues par jour pendant des mois entiers ; il y broute, en trottant et sans s'arrêter, les buissons épars ; l'odorat attentif, il devine à de grandes distances la source ou le puits secourable, demeure au besoin des semaines sans boire, et tient en réserve pour son conducteur altéré, réduit à lui donner la mort, l'eau qui remplit l'une des poches de son estomac (2). » On prétend que le dromadaire arabique ou égyptien peut faire durant huit à dix jours, presque sans boire ni manger, jusqu'à trente lieues.

On s'est demandé pourquoi ce pauvre animal avait une si vilaine bosse. D'abord on a répondu : « Pour porter l'homme et ses fardeaux. » Mais depuis, la science a trouvé la véritable explication, qui est bien plus singulière. Cette bosse est une provision de nourriture que le dromadaire porte avec lui afin de ne pas mourir de faim dans le désert, de même qu'il porte en lui une provision d'eau pour n'y pas mourir de soif (3). Et à ce sujet, voici quelques lignes extraites d'une excellente petite leçon de physiologie écrite par un de nos amis, professeur de la Faculté de médecine de Paris.

« On a comparé tout animal à une locomotive.

» Comme la machine de l'industrie humaine, l'animal consomme du combustible, fait de la chaleur et déploie de la force.

» Par combustible il faut entendre ici les aliments, et plus particulièrement ceux qui recèlent de fortes proportions d'hydrogène et de carbone, tels que les graisses, les huiles, et généralement tous les corps gras ; l'alcool, le sucre, la fécule et les farineux.

» Ces substances portées dans l'estomac, puis dans les intestins, y subissent des modifications qui facilitent leur absorption si elles ne sont déjà solubles par elles-mêmes. In-

(1) Antan, *ante annum*, l'année dernière.

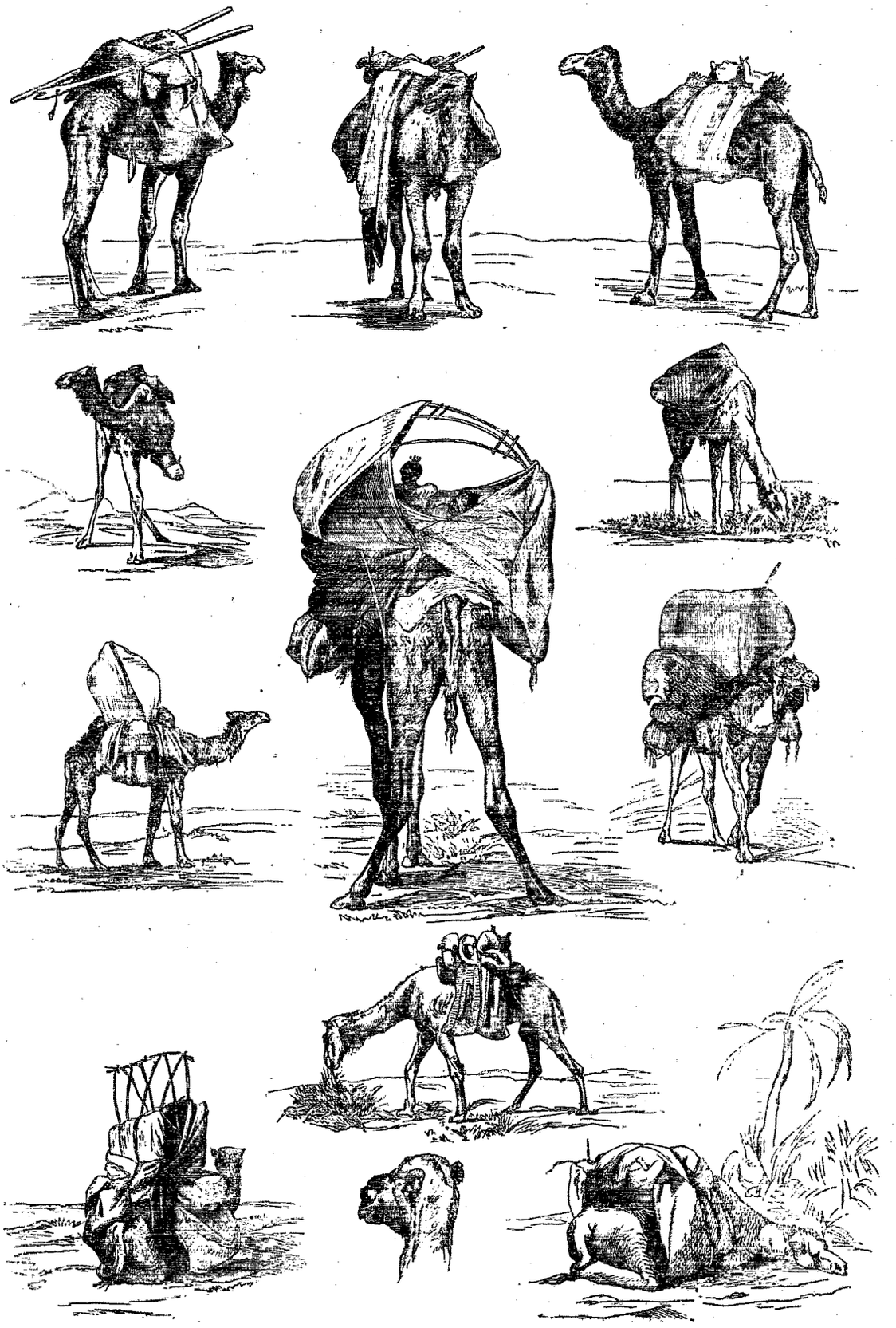
(2) Le dromadaire est le chameau à une seule bosse (*Camelus dromedarius*). Il est commun dans l'Arabie, l'Égypte, la Barbarie, le Sénégal, etc. Le chameau à deux bosses (*Camelus bactrianus*) n'existe que dans les régions froides de la haute Asie. On ne devrait pas donner le nom de chameau au quadrupède à une seule bosse que la science appelle dromadaire, mais la coutume l'emporte. En Afrique et en Asie Mineure, on se sert à peu près indifféremment du nom de chameau ou de celui de dromadaire. « Ce qui distingue le chameau du dromadaire, dit l'auteur du *Journal d'un voyage au Levant*, ce n'est ni l'espèce, ni la bosse, c'est l'allure. Le chameau est le cheval de carrosse, le dromadaire est le cheval de selle. Le chameau porte de lourds fardeaux et marche au pas ; le dromadaire porte l'homme et trotte. »

(1) Dussieux.

(2) Bory de Saint-Vincent.

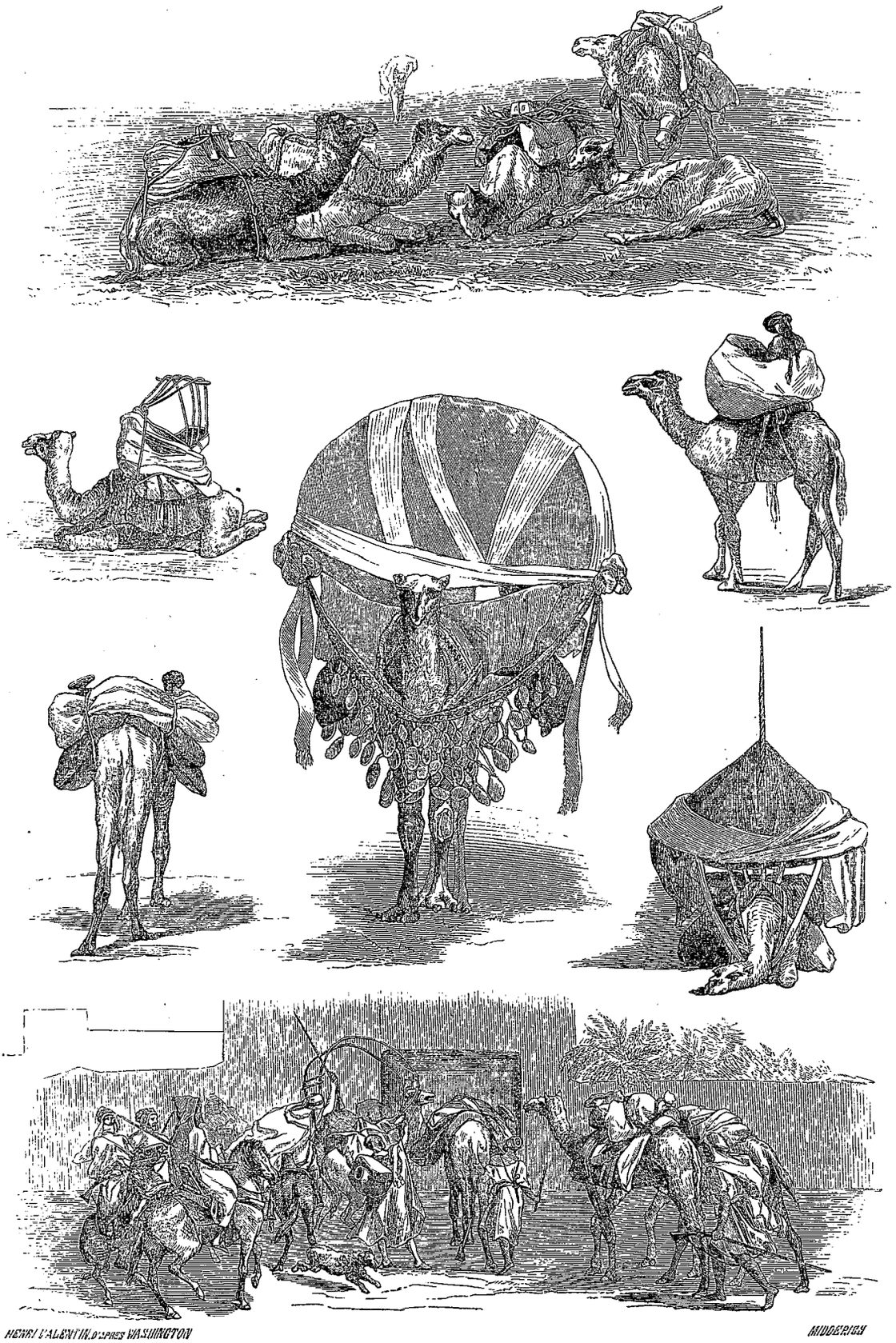
(3) Si les dromadaires peuvent, comme nous l'avons dit, supporter pendant plusieurs jours la privation absolue de boisson, malgré les ardeurs d'un climat brûlant, ils doivent ce privilége à une particularité curieuse de leur organisation. L'une des cavités de leur estomac multiple constitue un véritable réservoir de liquide, contenant jusqu'à 16 litres d'eau ; les hautes cloisons qui subdivisent cette immense poche en plusieurs loges distinctes semblent destinées à amoindrir les effets des chocs résultant des déplacements subits d'une si grande masse fluide. Grâce à cette disposition, la vapeur aqueuse qui s'échappe par la transpiration peut donc être à tout moment remplacée par l'eau que les vaisseaux absorbants puisent dans ce réservoir intérieur et versent dans le torrent circulatoire.

troduites alors dans la circulation, et mises en présence de l'oxygène, incessamment amené par la respiration pulmonaire, ces substances hydrogénées et carbonées subissent une combustion plus ou moins avancée, d'où résulte un dégagement de chaleur auquel les mammifères et les animaux supérieurs doivent leur température propre. La chaleur animale est proportionnelle à l'intensité de cette combustion respiratoire.



Études de dromadaire. —

» Mais les matériaux combustibles qui proviennent des aliments ne sont pas transformés immédiatement en totalité; une partie se trouve emmagasinée sous différentes formes pour être dépensée dans les intervalles des repas



Dessins de Valentin, d'après G. Washington.

et les temps de jeûne proprement dit. Le foie s'emplit du sucre qu'il reçoit ou qu'il forme; certains organes vasculaires retiennent le sang dans leurs réseaux pour le restituer ensuite à la circulation; enfin, de la graisse s'accumule

de toutes parts dans les mailles du tissu qui double la peau et autour des principaux organes intérieurs. Viennent ensuite les moments de privation! alors cette graisse rentre graduellement dans le sang pour y entretenir la chaleur et la force, à défaut des aliments venus du dehors.

» L'animal vit donc aux dépens de sa propre substance : il se mange pour ainsi dire lui-même. C'est ainsi que certaines espèces peuvent rester longtemps privées de nourriture. Tels sont les animaux hibernants. A l'entrée de la mauvaise saison, la marmotte, par exemple, est enveloppée d'une épaisse couche de tissu graisseux : c'est sa provision de combustible pour tout l'hiver, provision insuffisante assurément si l'animal devait employer de la force; mais il ne se dépense plus en activité, il s'engourdit, s'immobilise, et brûle juste assez pour ne pas périr de froid dans sa retraite.

» La bosse du dromadaire, comme les productions analogues chez d'autres espèces animales, est également une réserve de matériaux combustibles que cet utile ruminant emporte avec lui dans ses courses à travers les déserts. Ces protubérances dorsales, volumineuses au départ, sont comme atrophiées après des journées d'abtinence et de fatigues. »

Si la bosse avait eu pour destination principale de servir de selle ou de siége à l'homme, on peut croire qu'elle eût été conformée de manière a être plus commode.

Il n'est pas facile au voyageur novice de se hisser sur ce promontoire rugueux. Malgré toute la complaisance de l'animal, qui se met à la portée de la petite taille humaine en s'agenouillant, on se tire rarement d'affaire, au début, sans quelque contusion. L'auteur célèbre de *Quinze jours au Sinaï* raconte plaisamment les mésaventures de sa première tentative... « Je m'accrochai en fredonnant au pommeau de la selle et aux cordages qui en pendaient, et après les trois élans classiques, j'enjambai le monticule et me trouvai à cheval ; mais à peine étais-je affermi, que ma bête, qui savait sa profession de dromadaire aussi bien que moi mon métier de cavalier, releva brutalement tout le train de derrière, ce qui me mit imédiatement le nez à huit pouces plus bas que les genoux, et me valut dans la poitrine un coup atroce du trusquin de la selle, qui est relevé de près d'un pied et terminé par une boule de bois ornée de cuivre. Au même instant, le train de devant se releva avec la même spontanéité que j'avais remarquée dans son prédécesseur le train de derrière, et je sentis que le dossier de la selle me rendait avec usure dans les reins le coup que le pommeau m'avait donné dans la poitrine. Mon ami Béchara, qui ne m'avait pas perdu un instant de vue pendant mes exercices de voltige, me fit remarquer l'exellente combinaison de ces deux proéminence, sans le secours desquelles je serais inévitablement tombé en avant ou en arrière. *Béchara m'avait fait* cette judicieuse remarque le visage riant, comme s'il eût voulu me prouver que j'étais ingrat envers ma selle ; mais, comprenant son inconvenance, il m'invita, pour se racommoder avec moi, à profiter de ma situation pour regarder le paysage. En effet, du point élevé où j'étais parvenu, j'embrassais un horizon immense... »

Il est juste d'ajouter qu'on peut éviter ces frais désagréables d'expérience en se confiant moins à soi qu'aux guides, et en suivant leurs conseils avec prudence. On peut même, si l'on est ingénieux, améliorer les usages du pays. L'auteur d'*Eothen* en donne un exemple : « Il va sans dire que vous ne pouvez mettre sur le dos d'un dromadaire une selle soit à l'anglaise, soit autre ; mais votre tapis ou votre matelas, ou l'objet, quel qu'il soit, que vous portez avec vous pour vous servir de couche durant la nuit, est plié ou attaché sur le paquet qui sert de selle et qui se place sur le sommet de la bosse; c'est là que vous vous tenez à cheval, ou plutôt que vous perchez. Votre posture est pareille à celle d'un homme qui est assis sur une chaise, jambe de ci, jambe de là, et le visage tourné vers le dos de ladite chaise. J'améliorai ce système ; je fis attacher mes étriers anglais aux barres de bois mises en travers pour maintenir le paquet dont je viens de parler, et je trouvai ainsi le moyen de donner un point d'appui à mes jambes, tout en me mettant beaucoup plus à mon aise, et en me fournisant la possibilité de changer de position avec quelque aisance.

» Le dromadaire avance à la fois les deux jambes du même côté, et il tourne gauchement l'épaule et la cuisse du côté opposé, de façon à répéter cette manœuvre en sens inverse ; son pas est ainsi un mouvement bizarre, brisé et brisant, qui est d'abord assez désagréable ; mais bientôt vous vous réconciliez avec lui ; la hauteur à laquelle vous êtes exhaussé vous est d'un grand avantage pour traverser les sables du désert, car l'air qui circule à cette distance de la terre est bien plus frais et agréable que celui qui rase le sol. »

Le Nil cache sa source : bien des fortunes voudraient pouvoir en faire autant. J. Petit-Senn.

LA TRAVERSÉE DE MAITRE KLAUS.

SIMPLE RÉCIT (1).

Nous étions sur les bords du lac de Trauen (2). La veille, nous avions été surpris dans une légère embarcation par un violent orage, et, encore tout émus du danger, il nous était doux de nous sentir bien assis, sur un banc solide, dans notre bonne auberge, à l'enseigne de *la Pierre*. La vieille cuisine enfumée, que nous avions d'abord dédaignée, nous était devenue tout à fait sympathique. Le soir, quand les cuisinières avaient terminé leur ouvrage, quand la fumée et les exhalaisons des mets avaient disparu, quand les mouches n'étaient plus importunes et bourdonnaient tout doucement au plafond recouvert d'une couche de suie noire et luisante, alors, autour de la grande table vieille et vermoulue, nous nous serrions familièrement les uns contre les autres, et, en remuant les cendres du foyer prêt à s'éteindre, nous aimions à réveiller par des récits nos vieux souvenirs ; tantôt l'un, tantôt l'autre racontait quelque épisode de sa vie ou une vieille légende de la montagne.

Cette fois l'hôtesse prit la parole :

— Allons, maître Klaus, dit-elle, c'est à ton tour ; raconte comment tu as mis une fois deux jours pour venir de Trauenstein jusqu'ici, à Trauenkirchen.

Nos yeux se tournèrent vers un coin où, à moitié dans l'ombre, à moitié éclairé par la faible lueur du foyer, le maître tailleur Klaus était assis sur l'appui de la fenêtre et fumait sa pipe.

Klaus était un habitué de la cuisine. Là, au milieu de braves gens, il pouvait oublier qu'il vivait ordinairement dans la solitude et qu'il n'y avait jamais de feu à son foyer. Et quoi de plus triste pour un pauvre vieillard qu'un foyer vide? Le foyer, c'est l'autel de la maison, la pierre angulaire, l'emblème de la famille. Aussi, pour toutes les bonnes âmes, quel charme dans ces mots : le foyer domestique!

Le malheureux tailleur, qui se trouvait souvent seul le soir dans la salle de l'auberge, se faisait porter son verre

(1) Trad. de l'allemand d'Alfred Meisner par M. Henri Suckau.

(2) Nos lecteurs connaissent ce lac charmant ; nous l'avons représenté et décrit dans nos volumes XXVI (p. 380) et XXVII (p. 149).

de bière à la cuisine et buvait dans son coin, écoutant ce qui s'y disait avec un intérêt modeste et silencieux. Craintif et embarrassé même vis-à-vis de ses anciennes connaissances, il ne se croyait pas permis de prendre part aux entretiens. Seulement, lorsque les enfants entonnaient un psaume, ce qui arrivait de temps à autre, il s'animait et faisait entendre une voix de basse-taille très-accentuée.

En ce moment, invité si brusquement à faire un récit en présence de tant d'étrangers, il se recula encore davantage dans l'ombre, si bien que de toute sa personne on ne vit plus qu'un peu de sa face rubiconde éclairée par la flamme du foyer.

— Avance, maître Klaus, cria l'hôtesse; viens ici, près de la table.

Et les enfants se ruèrent vers leur vieil ami pour le tirer jusqu'au milieu de la pièce.

Alors, tenant avec précaution son verre, de peur d'en répandre le contenu, maître Klaus apparut à la lumière.

— Voilà! dit-il. Parce que j'ai mis deux jours pour venir de Trauenstein à Trauenkirchen, traversée que tout le monde peut faire en deux heures, on trouve cela drôle. Vous ririez aussi, n'est-ce pas, si quelqu'un venait vous dire qu'on a mis deux jours à lui arracher une dent, et personne ne songerait aux douleurs que le malheureux a dû endurer!

Après cet exorde, pour lui déjà long et pénible, le tailleur voulut retourner dans son coin; mais cette fois les jeunes filles le saisirent par son habit et le firent asseoir au milieu d'elles sur un tabouret. Ce voisinage intimida sans doute le bonhomme. Il regarda longtemps, d'abord l'une, puis l'autre, mais il n'osa plus se lever.

Il était de notoriété publique que, depuis sa traversée, le tailleur avait pour l'eau une répulsion insurmontable, et il avait coutume de donner à entendre qu'il se passait sur le lac toutes sortes de choses surnaturelles.

— Je sais bien que vous allez vous moquer de moi, murmura-t-il, et que vous me direz : Si tu étais resté les jambes croisées sur ta planche, cela ne te serait pas arrivé; mais moi, je répondrai que le diable s'en est mêlé; du gouvernail je ne pouvais distinguer la tête de mon canot. On n'a jamais vu un brouillard pareil; et si vous aviez été à ma place, vous ne vous en seriez pas mieux tirés.

On promit d'écouter sans rire, et maître Klaus commença :

— L'hiver prochain, il y aura juste dix ans que je cousais un gilet pour mon voisin. C'était presque la seule commande qu'on m'eût faite alors pour les fêtes de Noël. Ordinairement, pendant tout le mois de décembre, j'avais de l'ouvrage plein les mains; cette fois, nous étions déjà dans la semaine sainte, et pas une pratique ne voulait se montrer. Ma femme grommelait et n'avait à me dire que de mauvaises paroles, car elle prévoyait que de cette manière nous n'aurions pas des jours de fête bien agréables.

Comme j'étais plongé dans mes tristes réflexions, quelqu'un frappe à la porte, et le meunier de Karbach entre. Si je n'avais pas été son débiteur de dix florins pour de la farine et du gruau, sa visite m'eût fait grand plaisir; mais dans les circonstances où nous étions!... Holà! pensai-je, il va se faire faire un magasin de vêtements, et il me faudra coudre toute la semaine pour acquitter mes vieilles dettes.

En effet, le meunier de Karbach me dit :

— Je viens bien tard; tu as sans doute beaucoup à faire?

Et moi de répondre, comme un âne que je suis :

— Ah bien oui! beaucoup à faire? C'est à n'y rien comprendre; on croirait qu'il n'y a pas de fête de Noël cette année.

— Cela se rencontre à merveille, répliqua le meunier; fais ton paquet et viens travailler chez moi cette semaine : je te payerai à raison de vingt kreutzers par jour; seulement il va sans dire que je retiendrai la moitié de la somme pour acquitter ta dette.

Et moi, de plus en plus bête, je dis encore :

— Très-volontiers! très-volontiers! Je termine à l'instant ce gilet; le canot de l'épicier est à ma disposition, ainsi tu n'as qu'à compter sur moi, meunier.

Le meunier s'en alla satisfait; mais à peine était-il dehors que je commençai à regretter terriblement ma promesse, et qu'il me fallut entendre les reproches de ma femme.

Au même instant on frappe de nouveau à la porte, et l'aubergiste de Trauenstein entre.

— Tu vas me rendre un service, dit-il; je suis une vieille pratique; je te payerai bien, je te nourrirai bien: laisse de côté ce que tu fais et viens de suite chez moi, tu auras de l'ouvrage pour toute la semaine.

C'était vrai; l'aubergiste était une admirable pratique; il donnait à boire et à manger qu'on n'en pouvait mais, et... bon Dieu!... je n'étais pas fâché non plus d'avoir quelques kreutzers pour Noël. Je répondis donc :

— Je laisse tout en plan; le canot est en bas, je te suis.

L'aubergiste s'en va, et me voilà content.

Cependant, comme je mettais déjà mon habit, un remords me prend et je dis à ma femme :

— Le meunier va terriblement jurer! J'ai tout de même tort de lui jouer un pareil tour.

— Allons, file! crie ma douce moitié; ta femme et tes enfants doivent passer avant tout.

Je quitte au plus vite la chambre, je détache le canot de l'épicier et me mets à ramer vers Trauenstein par un temps clair, mais glacial.

Le jour de Noël, vers midi, j'avais terminé mon ouvrage. L'aubergiste me paye, et sa femme me glisse, pardessus le marché, un morceau de gâteau dans ma poche.

— Tu auras, me dit l'aubergiste en m'accompagnant jusqu'au rivage, tu auras aujourd'hui une mauvaise traversée. Il n'y a presque pas de vent, et le brouillard s'étend comme un voile épais sur le lac. Je te conseillerais de passer encore la journée chez nous.

— Ce serait bien volontiers, lui dis-je; mais ma femme? Ah bien! si je ne revenais pas le jour de Noël, elle ferait un joli tapage.

— Pars donc, dit l'aubergiste, puisque tu ne peux faire autrement. — Que Dieu te garde! bon voyage! me cria-t-il encore en me voyant démarrer; puis il remonta vers sa maison.

Trauenstein avait ce jour-là un aspect assez triste. La neige s'était amoncelée de plusieurs pieds sur le sol; les pins étaient comme accablés sous son poids, et de leurs branches se détachaient de temps en temps de gros morceaux de givre qui tombaient avec bruit sur le rivage. Le brouillard était vraiment si épais que je n'en avais jamais vu de pareil. Il ne fallait pas songer à apercevoir l'autre rive; je ne distinguais même plus Trauenstein.

— Bah! pensai-je, Trauenkirchen est en face de moi. Voilà ma main droite, voici ma main gauche, et je n'ai qu'à aller tout droit. Le vent souffle du rivage. Ramons; personne n'oserait dire que maître Klaus ne sait pas diriger un canot.

Mais, chose singulière! à peine ai-je donné cinq coups d'aviron, je me retourne par hasard, et je n'aperçois plus même le rivage que je viens de quitter.

— Allons... toujours tout droit! me dis-je sans me troubler.

Cependant, peu à peu je m'inquiète; par devant, par

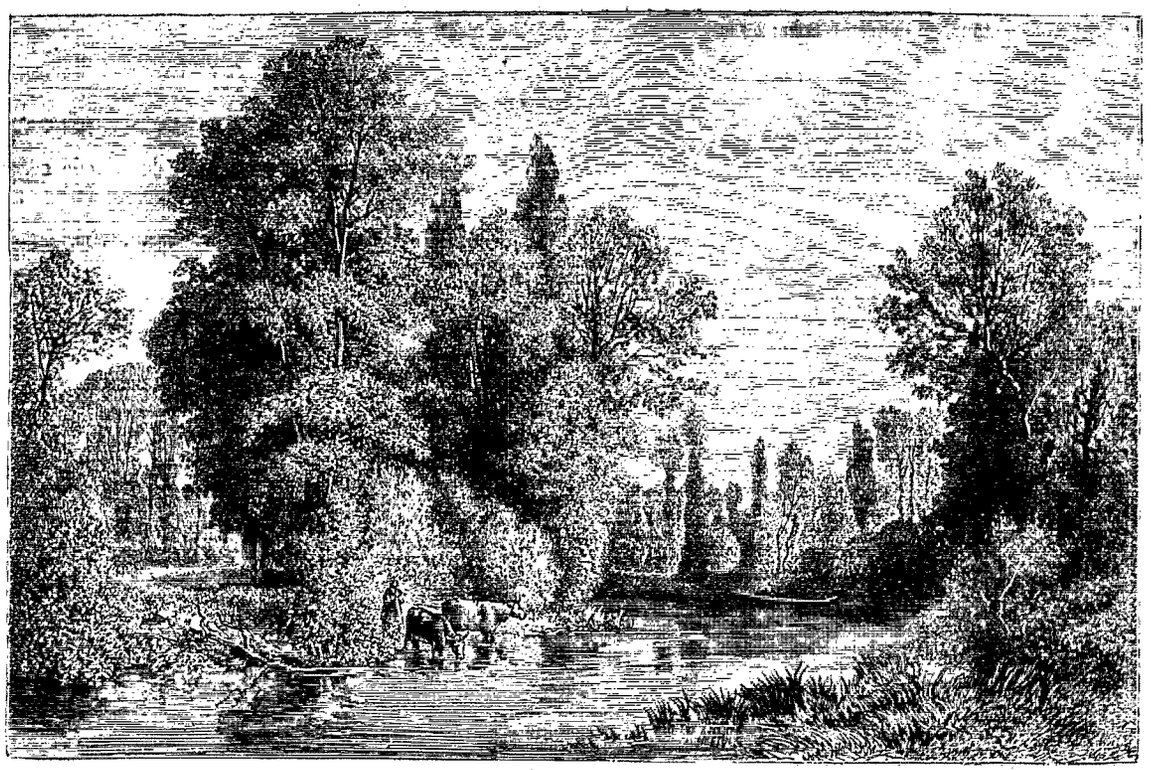
derrière, par-dessus moi, s'étend la blanche et épaisse vapeur. Je suis complétement enfermé; je ne sais si j'avance ni comment j'avance, et il me semble que je suis sur un cheval de bois auquel j'aurais donné sans cesse de l'éperon sans le faire bouger.

La suite à la prochaine livraison.

LES BORDS DE LA SEINE.

Un bouquet de beaux arbres, deux vaches au bord de l'eau, une barque, une éclaircie qui laisse voir dans le lointain de la vallée quelques peupliers et quelques ormes, enfin la pure et simple nature à peine modifiée par le goût du peintre, voilà de nos jours un sujet sans cesse répété, sans cesse varié par nos paysagistes, et toujours agréable au spectateur, flatté de comprendre tout d'un coup ce qu'il voit. Sans doute la jouissance que font éprouver ces perspectives d'une vérité si gracieuse est bien calme. On n'est ni surpris, ni troublé, on ne sent pas le désir irrésistible de s'abandonner aux charmes de la rêverie, on reste à peu près ce qu'on est habituellement devant ces sites que l'on a eu cent fois l'occasion de traverser et que les peintres ont copiés avec une fidélité certainement très-habile, mais sans grande émotion et sans y mettre que très-peu de leur âme. Cependant si le spectateur est poëte, s'il a de l'imagination et de la sensibilité, rien ne l'empêche de se souvenir, d'interpréter librement les tableaux qu'il a sous les yeux selon sa fantaisie, en un mot de se faire artiste à la place de l'artiste lui-même, qui, par excès de modestie ou de condescendance, n'a pas voulu l'être beaucoup plus qu'un miroir. Seulement, alors, les rôles sont changés : le peintre a ouvert une fenêtre sur la nature, et, pour que tout l'effet de l'art se produise, il faut que ce soit un Claude le Lorrain ou un Ruysdaël qui regarde.

Chaque année, un grand nombre de nos paysagistes se répandent dans la vallée de la Seine; il n'est pas à craindre que leurs études en épuisent de longtemps les beautés : plus que toute autre elle abonde en paysages tempérés, en détours harmonieux; les collines qui la ferment se dessinent en rondeurs suaves; les arbres qui la bordent, l'aune ami de l'eau, le noisetier, les peupliers qui se balancent en rideau comme un éventail de plumes, le bouleau élégant au clair feuillage, l'orme plus sombre, et le chêne trapu, marient heureusement leurs nuances; ils n'attirent pas la lumière comme l'yeuse et l'olivier luisants, ils ne tranchent pas sur le jour comme les noirs cyprès d'Italie. L'air, un peu vaporeux, épargne



Salon de 1861. — Rives de la Seine à Saint-Julien, près de Troyes, par Pron. — Dessin de Lancelot.

la sécheresse aux contours, et le ciel d'un bleu tendre s'appuie mollement sur les ondulations de la terre. Ce n'est pas la coupole de saphir qui sied si bien aux ruines dorées de la Grèce, c'est un voile transparent, changeant, balancé par la brise. La Seine, avec ses rives ombragées, ses ondes capricieuses, son doux climat, est bien le fleuve des rêveurs. Joseph Chénier a noblement célébré Auteuil, Meudon, Saint-Cloud,

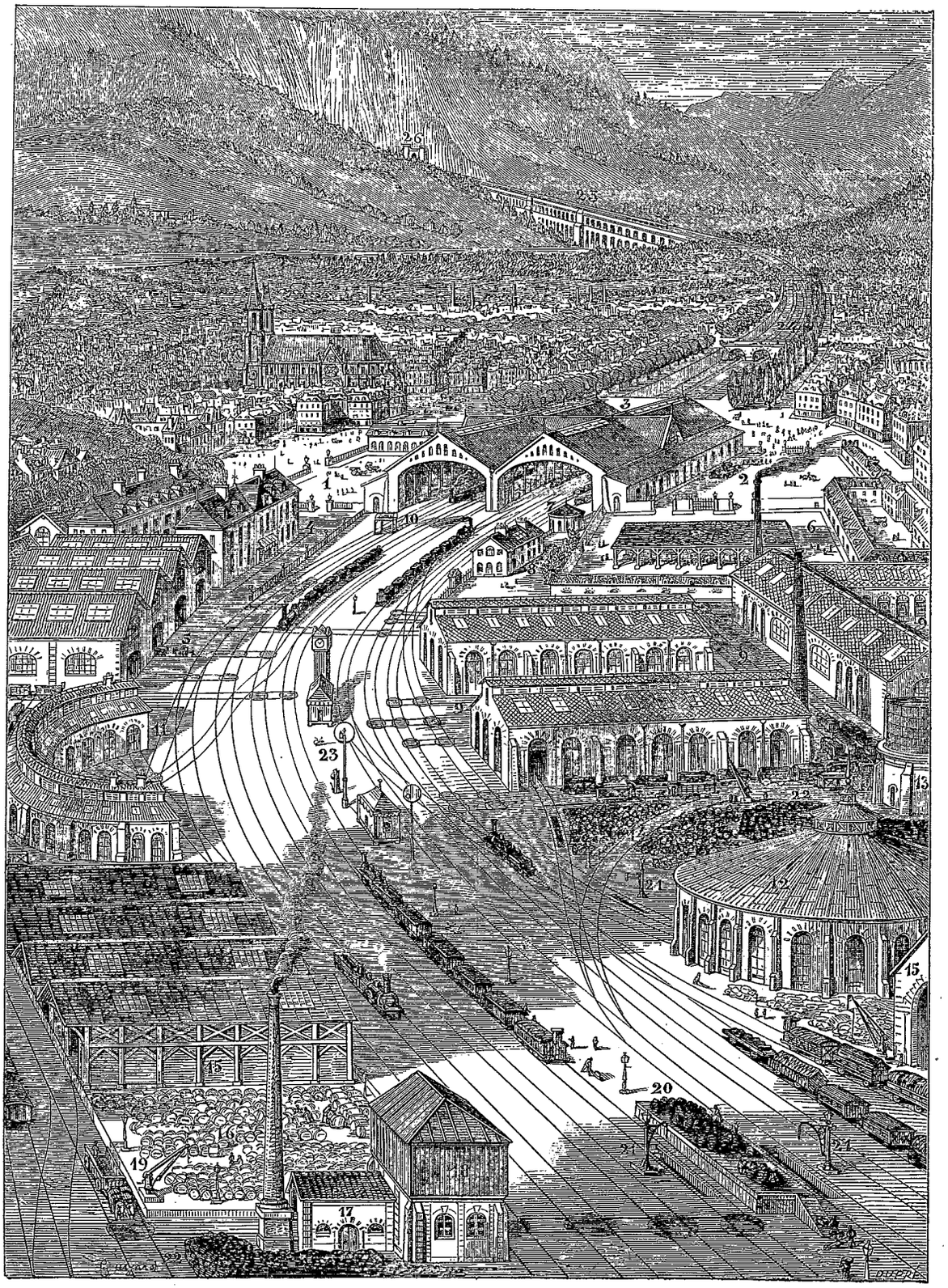
> Les jardins prolongés qui bordent ces coteaux,
> Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux.

Ces pays charmants n'ont qu'un défaut : ils sont bien près de Paris; la poussière y pénètre, et l'on y entend trop souvent les cris de la foule. Le fleuve, encore noir des épaves de la grande ville, est sillonné par trop de bateaux et d'yoles où la grosse joie déborde en chansons. Il faut remonter la Seine au delà de Nogent, plus loin encore, près de Troyes; là, plus jeune, plus fraîche, plus petite, elle est plus hospitalière au promeneur et au peintre. Les vaches qui boivent et le pêcheur qui tire ses filets en silence n'effrayent pas, dans ces vertes solitudes,

> Ce calme inspirateur que le poëte implore,
> Et la mélancolie errante au bord des eaux.
> (J. Chénier.)

CE QU'ON VOIT SUR UN CHEMIN DE FER.

Suite. — Voy. p. 19, 91, 150, 175.



Vue à vol d'oiseau d'une gare de premier ordre et de ses accessoires. — Dessin de Gagniet.

GARES.

Une gare de chemin de fer se compose d'un ensemble de constructions, magasins, remises à locomotives et à wagons, ateliers de réparation et autres, qui occupent quelquefois autant de place que la ville voisine tout entière. Que de mouvement aux abords de la gare! Quel encombrement de voitures amenant marchandises et voyageurs! sans parler des oisifs de la ville qui viennent à certaines heures se presser contre les barrières pour voir arriver

les trains, de même qu'autrefois la diligence. Puis de nouvelles maisons se groupent peu à peu autour de la gare, et la vieille ville semble s'avancer ainsi en habits de fête à la rencontre du chemin de fer, comme pour rendre hommage à l'industrie moderne.

Nous avons essayé de reproduire, dans un dessin d'ensemble, la perspective animée que présente une gare avec tous ses accessoires. Les diverses parties que désignent nos chiffres, sur la gravure, ne sont pas, dans toutes les gares, disposées dans le même ordre; mais il nous importe seulement de n'avoir négligé aucune de celles qu'il est utile de connaître.

A gauche et à droite de la gare des voyageurs (dite *gare de passage*, 3) se trouvent les deux grandes cours du départ et de l'arrivée (1 et 2). Le bâtiment de l'administration (4) est situé tout près de la gare de passage. Il est précédé des remises à wagons de voyageurs (5); en face, on voit un tout petit bâtiment en forme de rotonde (7) : c'est le poste des mécaniciens et chauffeurs de service. Du même côté et par derrière sont relégués les écuries, les remises et le hangar pour le roulage.

Du même côté encore, nous trouvons un bâtiment (8) exposé en pleine lumière : c'est là que se font les études pour les ateliers de construction et de réparation (9). Certaines compagnies font construire dans leurs ateliers tout leur matériel roulant, locomotives et wagons de toute classe; d'autres préfèrent acheter leurs machines et leurs voitures à des constructeurs particuliers, et ne font dans leurs ateliers que des réparations.

Un réservoir d'eau (13) alimente les machines à vapeur fixes employées dans les ateliers; la houille nécessaire au chauffage de ces machines se trouve entassée près du réservoir (22). Les roues de rechange des wagons sont amoncelées sur un chantier spécial (14).

Les locomotives sont placées sous des remises en forme de fer à cheval (11) ou bien sous des rotondes (12); chacune de ces deux formes présente d'ailleurs des avantages et des inconvénients.

Quant aux marchandises, on les charge et on les décharge sur de vastes quais (16) à l'aide de grues tournantes (19). Les marchandises que la pluie pourrait endommager sont remisées immédiatement sous des hangars (15).

La grande cheminée qu'on voit sur le premier plan est celle d'une machine à vapeur fixe (17) servant à faire mouvoir des pompes qui remplissent un réservoir d'eau (18) destiné à l'alimentation des locomotives. Cette distribution d'eau se fait à l'aide de tuyaux et de *grues hydrauliques* (21) placées au-dessus des fosses disposées pour le nettoyage de la partie inférieure des locomotives. A côté de ces mêmes fosses se trouvent les estacades à coke pour le chauffage des machines (20).

Au sortir de la gare, le chemin de fer passe sous un pont (24), puis sur un *viaduc* de maçonnerie (25); enfin il entre dans un *tunnel* (26). Nous décrirons avec détail ces divers ouvrages d'art.

LA TRAVERSÉE DE MAITRE KLAUS.

SIMPLE RÉCIT.

Suite. — Voy. p. 246.

Comme je tiens à me trouver de bonne heure à la maison, afin que ma femme ait encore le temps de préparer quelque chose de bon pour le souper, je me donne tant de peine que, malgré le froid, la sueur ruisselle de tous mes membres.

Dieu sait combien il y a déjà de temps que je rame! Je n'ai pas de montre sur moi; il me semble pourtant qu'il y a au moins deux bonnes heures que je suis en route. Ne devrais-je pas être depuis longtemps sur l'autre rive? Il m'est si difficile de m'orienter que je ne sais même plus où est la tête de mon canot.

— Mais pourtant cela est bien extraordinaire! pensai-je. Comment pourrais-je m'être trompé de direction?... Le vent souffle toujours de gauche, comme à mon départ; j'ai toujours été en aussi droite ligne que possible. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de continuer dans le même sens.

Je continue, mais avec les plus grands efforts; je ne vois aucun rivage; le jour baisse rapidement; il ne passe pas un seul batelier que je puisse interroger; c'est à se désespérer!

Un de mes pieds, que j'avais étendu pour ramer, était attaché par la gelée au bois du bateau; mes doigts étaient si roidis que j'étais presque incapable de tenir mon aviron, et cependant je ne pouvais pas le laisser tomber. Tandis que je m'escrime, pensant toujours : — Oui, oui, c'est là-bas que tu dois arriver, il faut pourtant que le lac ait une fin, — ma vue commence à se troubler, et je me sens tout étourdi.

Peu à peu il me semble qu'il y a au moins dix heures que je rame. Je m'arrête... et me tiens un instant immobile.

Pendant que je glisse mes mains dans mes poches pour les réchauffer, ma barbe et mes cheveux se couvrent de givre. Néanmoins je cherche à me consoler. A présent, bien sûr, le plus mauvais est passé!...

Tout à coup retentit au loin le son d'une cloche.

— Salut et résurrection! m'écriai-je; il est six heures du soir, on sonne l'*Angelus*.

— Eh! mais, pensai-je ensuite, le son du clocher devrait m'apprendre où je suis. Je connais bien toutes les cloches des alentours... Ce ne sont pas celles de Trauenkirchen. Me serais-je à ce point égaré et me trouverais-je devant Gmunden?

Mais cela ne me semblait pas ressembler aux cloches des Capucins ni à celles de l'église paroissiale. Alors ce ne pouvaient être que les cloches d'Ebensée [1]... Pourtant elles n'ont pas un son si fort!... Où suis-je donc?... Voilà déjà une éternité que j'avance, et il fait tout à fait nuit.

Ah! que ma femme va crier!

Me voilà irrésolu comme un enfant; je reste là sans ramer, et je ne puis me décider à me diriger ni d'un côté ni d'un autre.

— Les cloches ne résonnent plus depuis longtemps. Que faire? Je vais toujours avancer droit devant moi, et si je n'arrive pas quelque part, c'est que le diable s'en mêlera!

Je rame, je rame. Pas de rivage, pas un bout de forêt ou de montagne. C'est comme si j'étais cousu dans un sac de cuir. Il me semble que je suis seul dans le monde, et, comme le Juif errant, condamné à errer jusqu'à la fin des jours. Encore ce juif traversait-il des villages, des villes, et moi je ne vois rien!

Peu à peu mes forces m'abandonnent et je commence à trembler de froid, car je n'ai rien de chaud dans le corps; mes mains s'engourdissent et ne soulèvent plus l'aviron.

Que devenir?

Le vent même ne me pousse pas vers la côte; les brises qui soufflent toute l'année sur le lac tombent complétement par les temps de brouillard. On ne sent pas le moindre souffle d'air.

— Oh! malheur! pensai-je. Maintenant c'en est fait de moi! J'ai mon salaire dans ma poche, et je ne pourrai

(1) Voy. t. XXVII (1859), p. 449

peut-être jamais rien m'acheter avec cet argent! Dans une heure au plus tard je serai mort de froid!

Tandis que je reste là, m'abandonnant à mon sort, et que toutes sortes de pensées bizarres et sinistres me passent par la tête, je perçois un bruit, un clapotement dans l'eau comme le mouvement de plusieurs avirons; un instant après, je les entends distinctement se lever et s'abaisser en cadence. Une voix humaine se fait entendre.

— Cela doit être un bateau de sel, me dis-je, ou une autre grosse embarcation qui passe tout près de moi, sans que je puisse la voir.

Alors je prends courage et je crie de toutes mes forces :

— Ohé! du bateau! C'est moi, Klaus! Ne me voyez-vous pas non plus? De quel côté est Trauenkirchen?

Les rameurs sont tout près de moi.

On me répond alors :

— Trauenkirchen est à la même place qu'hier!

Cette plaisanterie me jette dans un nouveau désespoir. Néanmoins j'appelle encore; mais, ou l'on ne m'entend pas, ou l'on ne s'inquiète plus de moi. C'est à peine si mon oreille saisit encore le bruit des rames. Mes genoux chancellent, la tête me tourne; je retombe sur mon banc et je suis prêt à pleurer.

Enfin, je reprends l'aviron et je rame, plutôt pour me réchauffer que dans l'espérance d'atteindre un but quelconque.

Un choc imprévu me fait presque tomber à la renverse, et le grincement du sable sous mon canot m'avertit que j'ai touché le rivage.

Je jette les rames, et saute à terre.

La neige est excessivement haute. Je m'écarquille les yeux pour voir quelque chose. J'entends de l'eau tomber en cascade d'un rocher; des sapins et des bouleaux s'élèvent auprès; dans un coin apparaît une maison entre deux collines.

Où suis-je?

Grande avait été ma joie... mais tout aussi grande est maintenant ma terreur en reconnaissant que je suis au moulin de Karbach.

— O Dieu! m'écriai-je, le meunier va joliment m'arranger. Il eût mieux valu aborder tout autre part qu'ici! Je n'ai pas été travailler chez lui; je ne lui ai pas payé ma dette, et maintenant j'arrive juste pour le souper!

Comme un voleur, je me glisse autour de sa maison. Pas une fenêtre n'est éclairée; la porte est entr'ouverte, et je ne vois pas une étincelle dans le foyer.

— Que veut dire ceci? pensai-je. Dorment-ils déjà? Dois-je entrer? Ah! oui, c'est cela; il ne manquerait plus que de les réveiller!

Effrayé, je vais à tâtons jusqu'à la grange, où je me couche sur des copeaux, après m'être recouvert de quelques sacs à farine dont je me suis emparé dans l'obscurité.

Mais je suis décidé à ne pas dormir; je ne veux que me réchauffer un peu, et sortir ensuite du moulin aussi furtivement que j'y suis entré, avant que personne ne soit debout.

Par bonheur, je me rappelle le gâteau que la femme de l'aubergiste a mis dans ma poche. Je l'en tire, et je le mange bouchée par bouchée, en songeant à ce qui m'était arrivé pendant ma traversée et à la manière dont j'avais failli tomber entre les mains du meunier de Karbach.

Voyez comme la terreur peut faire perdre la tête à un homme!

Pendant que j'étais là, misérablement étendu à terre et pensant à tout moment voir entrer le meunier avec un bâton à la main, il n'y avait pas une âme dans toute la maison.

Quand j'avais entendu les cloches sur le lac, il était quatre heures plus tard que je ne croyais, et ce n'était pas l'*Angelus*, mais bien la messe de minuit qu'on sonnait. L'embarcation aux nombreux rameurs qui avait passé tout près de moi transportait le meunier, sa famille et tous ses domestiques à l'église de Trauenkirchen.

Au lieu de rester dans la grange, j'aurais pu, sans me gêner, entrer dans la maison et me faire chauffer un restant du souper; j'aurais pu regarder l'horloge et me coucher pour deux heures dans le lit du meunier... Mais j'avais la tête perdue et ne savais où j'en étais.

Je demeurai donc blotti dans un coin, l'oreille au guet, m'effrayant chaque fois qu'une masse de neige tombait d'un arbre. Je ne fermai pas l'œil, dans la crainte d'être surpris, jusqu'à ce qu'enfin je crus qu'il était temps de me remettre en route.

Je n'avais pas chaud, mais je n'avais cependant pas si froid que dans le canot, où j'aurais pu geler sur place. Je me lève doucement et avec précaution pour ne pas faire craquer les copeaux; je me glisse sur la pointe des pieds hors de la maison. Il ne faisait plus sombre. Au-dessus des rochers brillait, à travers le brouillard, quelque chose... Ici vous allez rire de moi : je n'aurais pu dire au juste si c'était le soleil ou la lune; je ne savais si c'était aujourd'hui ou hier.

Autour de moi tout avait un aspect terrible. Au milieu de la neige et de l'obscurité, j'aurais pu me croire à la fin du monde, ou bien me figurer en Laponie, et m'attendre à voir arriver un ours blanc prêt à me dévorer.

Cependant j'allume ma pipe pour me réchauffer et ranimer mon courage... Je remonte dans ma barque, et me dirige en ligne droite vers Trauenkirchen.

Après avoir ramé une bonne heure sans apercevoir la terre, je jette tout à coup l'aviron de côté, et il me semble que je ne sortirai jamais de ce brouillard, qui est pour moi comme une prison magique.

— Si cela continue de la sorte toute la journée, m'écriai-je dans un accès de désespoir, c'est fait de moi! Ah! pourquoi ne suis-je pas plutôt entré dans le moulin de Karbach, au risque d'être battu pour n'y être pas allé travailler!

A ce moment, une horloge sonne... un! deux! trois!... et je compte ainsi jusqu'à dix.

Je reconnais parfaitement l'horloge de Johannisberg.

— Oh! pensai-je, qu'il soit dix heures ou midi, je suis déjà tout près de Johannisberg; c'est tout comme si j'étais à Trauenkirchen.

Je me dirige du côté d'où vient le son, enflammé d'une nouvelle ardeur.

— Mais, pour l'amour de Dieu! voilà encore une heure que je rame, et je ne sors pas du brouillard. Je suis au bout de mon tabac et de mon gâteau; ma position ne peut se supporter davantage.

Incapable de ramer plus longtemps, il me vient à l'idée d'appeler de toutes mes forces, dans l'espoir que quelqu'un m'entendra et me portera secours.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je pousse des cris sauvages. Quelqu'un me répond. Je me retourne, et une voix m'appelle de l'autre côté; plusieurs autres voix se font entendre et finissent par retentir toutes à la fois.

Et moi, pauvre diable, me voilà tout aussi avancé qu'auparavant. Bien sûr j'étais près du rivage; mais étais-je à Trauenkirchen ou à Ebensée? C'est ce que je ne savais pas.

— Enfin, pensai-je, c'est de ce côté que sont venues les voix; allons-y.

Je fais tourner mon bateau lentement, avec précaution, et me remets à ramer.

Enfin le canot touche à terre.

— Oh! cette fois, pensai-je, je suis arrivé.

Joyeux, je saute sur le rivage, me proposant d'aller droit au cabaret.

Mais que veut dire cela? Devant moi je vois du bois amoncelé, ici murmure un ruisseau ou plutôt une écluse à moitié entr'ouverte. J'avance, regardant avec attention autour de moi. Grand Dieu! voici qu'à ma vue se dresse de nouveau le moulin de Karbach!

Figurez-vous mon effroi. Tout le chemin que je venais de faire depuis que j'avais quitté le rivage ne m'avait avancé à rien... Et maintenant, par-dessus le marché, je suis exposé encore à tomber entre les mains du meunier!

En effet, deux individus arrivent; ils se parlent tout haut. Je ne les vois pas encore; mais l'un d'eux, que je reconnais à sa voix, est le meunier lui-même. Je ne fais ni une ni deux, et je me cache derrière le chantier. Comme un voleur qui craint d'être surpris, je tremble de tous mes membres. Le meunier dit à son compagnon :

— Il faudra pourtant enlever ce bois-là une fois que les jours saints vont être passés.

Vous pouvez vous imaginer ce que j'éprouve en l'entendant parler de ma cachette.

Et l'autre répond :

— Oui, de toute manière; voilà assez longtemps que ce bois est là. Regardez par derrière, où la pluie peut pénétrer : voyez comme il pourrit!

A peine a-t-il prononcé ces paroles que le meunier est devant moi.

La tête me tourne. Peu s'en faut que de frayeur je ne tombe à la renverse.

— Que fait ici maître Klaus? demande le meunier avec étonnement.

J'essaye de me remettre; je veux parler, mais je balbutie, car je ne sais que dire dans ma surprise.

Cependant je lui réponds d'une manière qui, sur le moment, me semble fort ingénieuse :

— Ne m'en voulez pas, meunier; je vous avais promis de venir travailler chez vous, mais je m'étais déjà engagé vis-à-vis de l'aubergiste de Trauenstein. Je suis bien fâché de n'avoir pas pu encore vous payer ma dette, et je viens travailler.

Le meunier répond :

— Es-tu fou, Klaus? C'est aujourd'hui grande fête! D'ailleurs tu n'aurais pas dû me promettre, sachant que tu ne pourrais me tenir parole. J'avais commencé par te demander si tu n'avais pas d'autre travail à faire. Mais cela ne fait rien, les étoffes sont encore là, et tu pourras t'y mettre aussitôt après la Saint-Étienne.

Charmé d'en être quitte à si bon compte, et de nouveau fâché contre moi-même de m'être inquiété pour rien, j'entre avec le meunier dans la maison.

La fin à une autre livraison.

LE CAMPO-VACCINO.

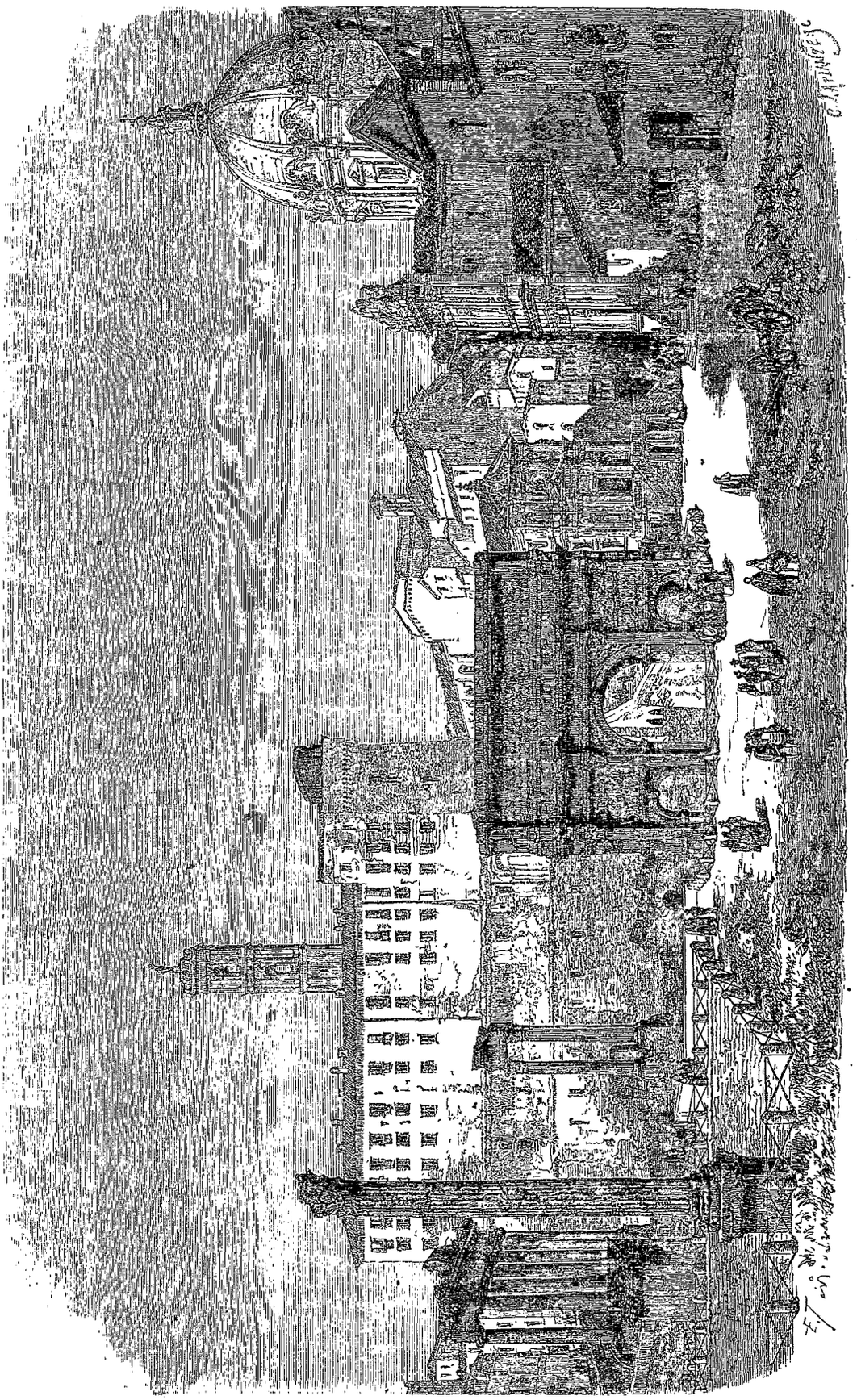
En quinze jours Rome était parcourue, explorée, dévorée; les édifices, les statues, les peintures encombraient ma mémoire; tantôt ils y flottaient confondus dans la riche lumière de l'horizon romain dont ils troublaient les lignes sévères; tantôt, comme une vision qui exclut tout jugement personnel, ils se présentaient avec plus d'ordre, mais sans me laisser le temps de me recueillir. Allais-je partir sans emporter de rien une idée précise et durable? Heureux le peintre qui fixe par un croquis léger l'impression fugitive! Il peut oublier; pour retrouver le jour, l'heure et l'endroit, il n'a qu'un portefeuille à ouvrir. J'aurais dû prendre des notes, mais le loisir m'avait manqué. Ainsi je ne pourrais, dans un nouveau voyage, établir entre le souvenir et le sentiment présent ces comparaisons qui marquent si bien les changements éprouvés par le spectacle ou par le spectateur. Cependant un jour me restait; je résolus de le consacrer tout entier à un lieu célèbre, et, pensant que la physionomie de la ville moderne était trop multiple pour se dégager d'un tableau restreint, je choisis le Campo-Vaccino, le Forum, où se résume et se concentre la ville antique.

Après d'assez longues stations devant chaque débris, je vins m'asseoir au pied de la grœcostase, à l'endroit peut-être où les ambassadeurs étrangers attendaient les ordres du sénat; les pieds au soleil, la tête garantie par l'ombre d'une belle colonne cannelée, je considérai avec attention le Capitole et ce qui reste à ses pieds de la république et de l'empire. Ce que j'avais lu, ce que je voyais se mêlèrent dans mon esprit, et la montagne m'apparut couronnée d'édifices. Là, sur cette muraille qui borne la vue, s'élevait le *Tabularium* ou palais des archives; plus haut apparaissaient la forteresse bâtie par Romulus et le temple de Jupiter Capitolin, commencé par Tarquin, reconstruit par Sylla et réparé par Auguste. A droite, où l'on voit des marches, derrière et sous la grande ouverture de l'arc triomphal, le *clivus* de l'asile montait vers un bois sacré; tout près de là était la maison d'Ovide : le poëte voyait de sa porte les temples de tous ces dieux dont le voisinage ne lui fut guère utile. Ni Jupiter *Prædator*, ni Mars *Bis-Ultor* ne le préservèrent de l'exil; et ce n'étaient pas des dieux de poëte. Jupiter *Brigand*, Mars *deux fois Vengeur!* Rome était née du vol et de la guerre; les origines de la ville éternelle ne pouvaient être que divines. Mais comme un peuple ne peut vivre de rapine et de sang, Jupiter *Pistor* (Boulanger) avait sa demeure auprès de Jupiter Brigand, d'ailleurs peu à peu délaissé par les honnêtes gens; les fils de ceux qui avaient suspendu aux parois de son temple le manteau du voyageur assassiné consacrèrent bientôt à Jupiter Férétrien les dépouilles opimes, l'armure et l'épée des rois abattus de leur main dans la bataille. Junon, Minerve, Mens (l'intelligence), mille divinités aux surnoms sans nombre, se groupèrent alors autour de Jupiter, pour veiller avec lui à la fortune romaine. On sait qu'elles inspirèrent les oies fameuses dont les cris sauvèrent la Capitole; et leur protection ne faiblit qu'à la venue d'une religion nouvelle. Leurs temples tombèrent l'un après l'autre; à peine quelques-unes de leurs statues ont été recueillies dans les musées qui ont pris la place de leurs autels. Le Capitole n'est plus qu'une colline vulgaire garnie de maisons sans grandeur; la hauteur même en a diminué, tant les décombres et les ruines en ont exhaussé les abords; et dans le Forum il a fallu fouiller le sol pour rendre l'élégance de leurs proportions aux édifices enterrés à demi.

Au-dessous de la longue et monotone maison élevée sur le soubassement du Tabularium, on voit à gauche un côté presque entier du temple de la Fortune, et les trois colonnes corinthiennes de Jupiter Tonnant. Jupiter avait dû ce nouveau sanctuaire à la reconnaissance d'Auguste qu'il préserva de la mort, en Espagne, dans un grand orage où périt un porte-flambeau foudroyé devant l'empereur. Du temple en marbre blanc massif, dédié l'an 732 de Rome, il ne reste que ces trois belles colonnes déblayées en 1816; Pline nous apprend que le portique et la façade étaient ornés de statues, parmi lesquelles un Jupiter d'airain, et une Minerve du sculpteur Hégias.

Sur le même plan, mais vers la droite, je cherchais vainement, dans les frontons superposés de l'église Saint-Adrien, quelques vestiges de la basilique Æmilia, construite vers les derniers temps de la république par Paulus

Æmilius Lepidus, et réparée sous le principat de Tibère ; mais je me souvins qu'on m'avait montré à Latran une belle porte d'airain, et à Saint-Paul hors les murs une vingtaine de colonnes en marbre violet qui venaient de la



Le Campo-Vaccino, à Rome. — Dessin de Thérond.

basilique disparue. Toujours à droite, un peu plus près de moi, s'élevait la haute façade du temple d'Antonin et Faustine, appliquée aux bâtiments plus simples d'une église ; et comme pendant, comme contraste à ce sou-

venir d'empereurs cléments, je voyais à ma gauche la colonne de Phocas. Ce monstre qui parvint au trône par le meurtre de Maurice et de toute sa famille est ici recommandé à la postérité par une inscription louangeuse : « Au très-clément et excellent prince Phocas, toujours adoré, toujours auguste. » C'est ainsi que le style lapidaire enseigne souvent l'histoire. Il n'y a vraiment que le Forum pour rassembler Jupiter, Auguste, Antonin et Phocas.

L'édifice le plus important et le mieux conservé, dans cette partie du Campo-Vaccino, est l'arc de Septime Sévère, et je le réservais pour la fin de ma promenade. Il me rappelait trop tôt d'ailleurs Paris que j'allais revoir, et le Carrousel, et le petit arc de triomphe que MM. Percier et Fontaine ont copié sur lui. Mais voici l'heure de rentrer ; venons donc à l'arc de Septime. Il est percé de trois cintres séparés et encadrés par quatre colonnes d'ordre corinthien. Deux Victoires sont couchées au-dessus de la grande porte ; au-dessus des petites, des bas-reliefs représentaient des combats contre les Parthes, les Arabes, et d'autres nations encore : « On sent bien, à l'aspect de ce monument, la profonde raison qui dirigeait l'esprit des anciens ; on peut dire que chez eux le beau était toujours la saillie de l'utile. Ce qui frappe d'abord dans l'arc de Septime Sévère, c'est la longue inscription destinée à faire arriver l'histoire de ses exploits à la postérité la plus reculée ; et cette histoire y arrive en effet. » (Stendhal.) Mais elle y arrive mutilée ; Caracalla eut soin de faire gratter le nom de son frère Géta qui semblait crier contre son assassin. La plate-forme supérieure portait jadis un superbe char en bronze, conduit par Sévère et ses deux fils, entouré de Victoires et de cavaliers.

Déjà les ombres s'allongeaient, le soleil était descendu derrière le Capitole ; et j'allais me retirer à demi content de ma journée, car ces débris de tous les âges ne me laissaient guère l'impression nette que j'étais venu leur demander. Le Forum m'apparaissait, trop divisé pour avoir un caractère unique, comme un lieu stérile, ingrat, triste parce qu'il est dévasté, mais non comme le témoin d'une grande fortune et le gardien d'un grand souvenir. J'avais oublié, dans le soubassement du Tabularium, presque derrière l'arc de Septime, un cintre bas, un soupirail sombre, l'entrée du plus vieux des monuments romains. La prison mamertine est là cachée dans la profondeur, et tout près l'escalier des gémonies. Les deux étages de cachots ont reçu des victimes si pressées, qu'en les nommant on reconstituerait toute l'histoire de Rome, depuis Ancus Martius qui creusa la prison dans le roc jusqu'aux Césars qu'y traîna le croc populaire. C'est là que les victoires et les proscriptions sans nombre jetèrent les rois étrangers et les criminels d'État ; la prison, la force implacable demeurait dans cet antre, sous le Capitole, comme le fondement nécessaire, intime, de la gloire extérieure. La prison est ce témoin perpétuel que je cherchais dans le Campo-Vaccino ; la force est, plus que l'art, le lien commun de tous ces débris qui jonchent la terre, le caractère unique du Forum romain.

CONSEILS AUX ÉPOUX,

PAR PLUTARQUE.

— Une femme qui aime mieux commander à un mari dépourvu de sens et de raison, plutôt que d'accepter les conseils d'un époux sage et raisonnable, ressemble à ceux qui préfèrent conduire des aveugles au lieu de suivre des guides expérimentés et clairvoyants.

— Il est des hommes que la faiblesse ou la poltronnerie empêchent de s'élancer sur leurs chevaux ; ils ne savent que leur apprendre à se baisser et à s'agenouiller devant eux. Il en est aussi qui, mariés à des femmes bien nées et d'une grande noblesse de cœur, les abaissent et les maîtrisent, au lieu de s'étudier à s'élever jusqu'à elles et à leur ressembler. Il faut que devant le cavalier le cheval garde sa hauteur naturelle, et qu'auprès de son mari la femme conserve toute sa dignité.

— A la manière des abeilles, butinez pour votre femme ce que vous jugerez lui pouvoir être utile, et rendez-lui amis et familiers les meilleurs propos et les meilleurs livres en les lui apportant vous-même ; recueillez, amassez de tous côtés, car maintenant vous lui tenez lieu de père, et de frère, et de mère vénérée. Il n'est rien, en effet, de plus honorable pour un mari que d'entendre sa femme lui dire : « Vous êtes mon précepteur et mon maître en toutes bonnes et belles choses. » L'étude a pour premier avantage de détourner les femmes de toutes occupations indignes d'elles.

— Les maris qui n'ont aucun souci de rendre agréable la vie de leurs épouses, et qui se refusent à faire partager à la compagne de leurs peines les divertissements auxquels ils se livrent, leur enseignent par là à chercher ailleurs le plaisir et le bonheur qu'elles ne trouvent pas dans leur maison (1).

URBANITÉ.

Aujourd'hui plus que jamais, l'instruction et l'éducation tendent à établir seules une ligne de démarcation entre les hommes de tous les rangs de la société. Efforcez-vous de la faire disparaître ; cela dépend de vous, et la société vous en offre les moyens. Vous êtes, de nos jours, en contact continuel avec les hommes de toutes les classes ; vous les coudoyez partout, dans les rues, dans les promenades, dans les musées, les galeries, les lieux publics, qui vous sont ouverts comme à tout le monde. Vous vous asseyez partout à côté d'eux, à l'église et au spectacle, dans les omnibus et les voitures publiques ; à l'école même vos enfants prennent place sur les mêmes bancs avec ceux de la bourgeoisie. Imitez donc les hommes des conditions plus élevées ; au lieu d'affecter la rudesse en leur présence, rivalisez avec eux par la politesse et par l'urbanité du langage, et, croyez-m'en, mes amis, vous aurez achevé de renverser la barrière que vous croyez exister entre vous et les hommes des classes aisées, barrière que vous seuls maintenez encore (2).

On agite quelquefois cette question : — Ne vaut-il pas mieux ne pas avoir de principes que d'en avoir de mauvais ? — Question vaine ! car on n'est jamais tout à fait sans principes, et assurément c'en est un fort mauvais que de n'en avoir aucun.

ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE.

ARCHIPEL CHAUSSEY.

Les îles françaises de la Manche connues sous le nom d'*archipel Chaussey* sont un groupe d'îlots placés au nord-ouest de la baie Saint-Michel. Le plus grand de ces îlots a l'étendue du jardin des Plantes. Alentour se dressent une quinzaine d'îlots rocheux à peu près stériles. Tout ce qui apparaît ensuite n'est qu'un amas informe de trois cents gigantesques blocs de beau granit, dont l'ensemble

(1) *Les Préceptes du mariage*, par Plutarque, trad. par le docteur L. Seraine. Paris, 1861.

(2) *Manuel de morale et d'économie politique.*

couvre une circonférence de 28 à 32 kilomètres. Si l'on se place sur le *Gros-Mont*, point culminant de la *Grande-Ile* et de tout l'archipel, on voit du côté de l'ouest l'Océan s'étendre sans limites. Au midi, la vue s'arrête aux côtes de Bretagne, qui dominent à peine le flot. A l'est se dressent les falaises de la Normandie et les tours de Coutances. Au nord, on entrevoit Jersey. Au pied du Gros-Mont, l'archipel disperse ses trois cents rochers, creusés d'anses profondes, ou hérissés de promontoires escarpés, qui se rangent en demi-cercle autour de la Grande-Ile, et lui servent de satellites. Pendant la haute mer, on n'aperçoit du haut du Gros-Mont que ces îlots presque de niveau avec le flot; de loin en loin, quelque écueil isolé se détache sur le vert glauque de la mer et brise ses lames; mais avec le reflux, à mesure que la mer baisse, les masses rocheuses percent le flot, grandissent par degrés, et montrent bientôt leur immense flanc tapissé de mousses et de fucus. On voit surgir ces petites îles, chacune à leur tour : au nord-ouest, la *Houssaye*, la *Genetaie* avec ses hautes pierres dressées vers le ciel, les *Corbières* avec leur ceinture de roches à fleur d'eau, la *Meule* et l'*Ile-aux-Oiseaux*, avec leurs riches productions marines et cynégétiques; au nord et à l'est : l'*Enseigne*, *Plate-Ile*, le *Grand* et le *Petit-Epail*, qui s'avancent dans la mer comme des glaives gigantesques, *Longue-Ile* et les deux *Tomonts*, enveloppés dans des nuages de fumée.

Après ces îles, qui ont une certaine importance, des îlots stériles se dressent de tous côtés, étalant la végétation dont la marée les tapisse. Ils se multiplient à mesure que l'eau baisse, et dénudent bientôt à leur base les larges bancs de sables, et les vastes prairies de zostères verdoyantes qui servent de plaine et de point d'union à ces rochers.

Quand le reflux est terminé, l'archipel tout entier ne forme plus qu'un immense bloc insulaire coupé çà et là de chenals et de courants : on dirait un miroir brisé. C'est alors qu'on peut juger combien les navires courent de dangers sur ce vaste amas de sables profonds et perfides qui s'étendent au loin sous les flots qui entourent Chaussey. En vain le phare et les signaux indiquent les points dangereux et montrent la direction de salut dans ces défilés périlleux, les écueils, dont la place, la dimension et le nombre varient avec l'impétuosité des courants et la violence des marées, rendent sans cesse urgente la recherche de débouchés non encombrés. Le navire qui s'engage dans ces sables s'y avarie et s'y ruine fatalement. Dans les brouillards d'automne et pendant les nuits d'hiver, toute la pratique des plus habiles matelots et la sagacité des pilotes les plus expérimentés échouent devant la mobilité de ces barres rendues plus variables par l'élévation de la marée, qui est très-forte dans toute la Manche et qui, à Chaussey, présente entre la haute et la basse mer une différence de niveau quelquefois de plus de 12 mètres. Dans les marées ordinaires, la plupart des îlots restent toujours environnés d'eau; mais lors des grandes marées qui ont lieu après chaque nouvelle et pleine lune, la mer se retire très-loin, le bloc des grandes îles se joint, et l'on peut traverser des grèves immenses et se rendre à pied sur presque tous les écueils.

La roche de Chaussey ne se rattache qu'indirectement aux formations voisines, et ne ressemble aucunement aux roches des îles et des côtes de la Manche. Le squelette de l'archipel est entièrement granitique. Le grain en est très-fin, et la pierre présente une texture très-dense. Le quartz et le feldspath sont entièrement confondus, et le mica est disséminé en parcelles imperceptibles. Ces roches ont une dureté et une ténacité excessive.

Sur divers points de l'archipel, notamment dans la Grande-Ile et dans l'Ile-aux-Oiseaux, on rencontre des fontaines d'eau douce, ce qui paraît d'autant plus remarquable que la grande distance qui sépare les îles du continent ne permet pas de croire que cette eau puisse venir de ce dernier point en filtrant par des conduits naturels et souterrains. D'autre part, le peu d'élévation et la petite étendue de l'île rendent difficile de supposer que ces fontaines qui coulent sans cesse puissent avoir pour sources la pluie ou l'humidité de l'atmosphère qui suinteraient peu à peu dans les rochers. Quoi qu'il en soit, l'eau de ces fontaines, qui ne tarissent jamais, est excellente, et les cutters de l'État qui y viennent renouveler leur provision la trouvent bien préférable à celle que l'on puise dans les ports voisins.

L'archipel n'a pas toujours été séparé du continent. Il fut un temps où cet amas d'îlots formait une agglomération granitique qui servait de cap à une digue de roches derrière lesquelles s'abritaient des marécages considérables et une immense forêt qui aujourd'hui a disparu, mais dont on peut voir les restes rangés par couches végétales dans les forêts sous-marines dont les géologues ont constaté la présence au fond des eaux de la baie Saint-Michel. Quand la tempête bouleverse le sol et bat le rivage, il arrive souvent que ces antiques dépôts sont tout à coup dénudés du sable blanc et de la vase salée où ils sont habituellement enterrés. Alors, à la place de ces grèves blanches, on n'a sous les yeux qu'un sol noir qui semble avoir été une prairie, et où se conservent tous ces restes végétaux. On y rencontre des joncs, des asperges, des fougères, et même des arbres entiers; le tout bien maintenu en place et non dépouillé même des parties les plus délicates. Les fougères ont encore à leurs racines ce duvet délié qui les recouvre pendant la végétation. La moelle légère est encore dans les roseaux, les arbres sont uniformément couchés les uns au-dessus des autres. On peut très-facilement en distinguer les espèces. Leur tronc semble d'abord passé à l'état de terre d'ombre; mais, par son exposition à l'air libre, il se raffermit et se fonce en couleur; le chêne surtout acquiert la dureté et le noir luisant de l'ébène : on l'emploie aux mêmes usages, et l'on en fait des meubles assez recherchés.

M. Quatrefages est d'avis, ainsi que plusieurs autres géologues, que, vers l'an 709, le cap Chaussey a été séparé de la terre ferme et est devenu l'archipel que nous voyons aujourd'hui, et que l'abbaye, qui déjà était construite dans ces parages, se trouva ainsi tout à coup séparée du continent. Mais cette date n'est pas unanimement admise.

Il est certain que vers le huitième siècle la population de Chaussey était nombreuse. Ce fait est confirmé par la découverte de plusieurs tombeaux et des fondations de divers bâtiments vers le milieu de l'île, en un lieu occupé aujourd'hui par des terres cultivées.

L'abbaye de Chaussey, d'abord indépendante, devint tributaire du monastère du mont Saint-Michel, par suite d'un édit de Richard Ier, duc de Normandie. L'île de Chaussey n'avait guère, à cette époque, une bonne renommée. Les pirates et les pilleurs d'épaves en composaient tous les habitants, et malheureusement à cet exercice de piraterie et de vol à l'épave se rattache d'une manière incontestable le souvenir des moines de Chaussey qui, à peu près maîtres de l'île, y monopolisaient le droit d'épave, et en dirigeaient l'opération dans tout l'archipel.

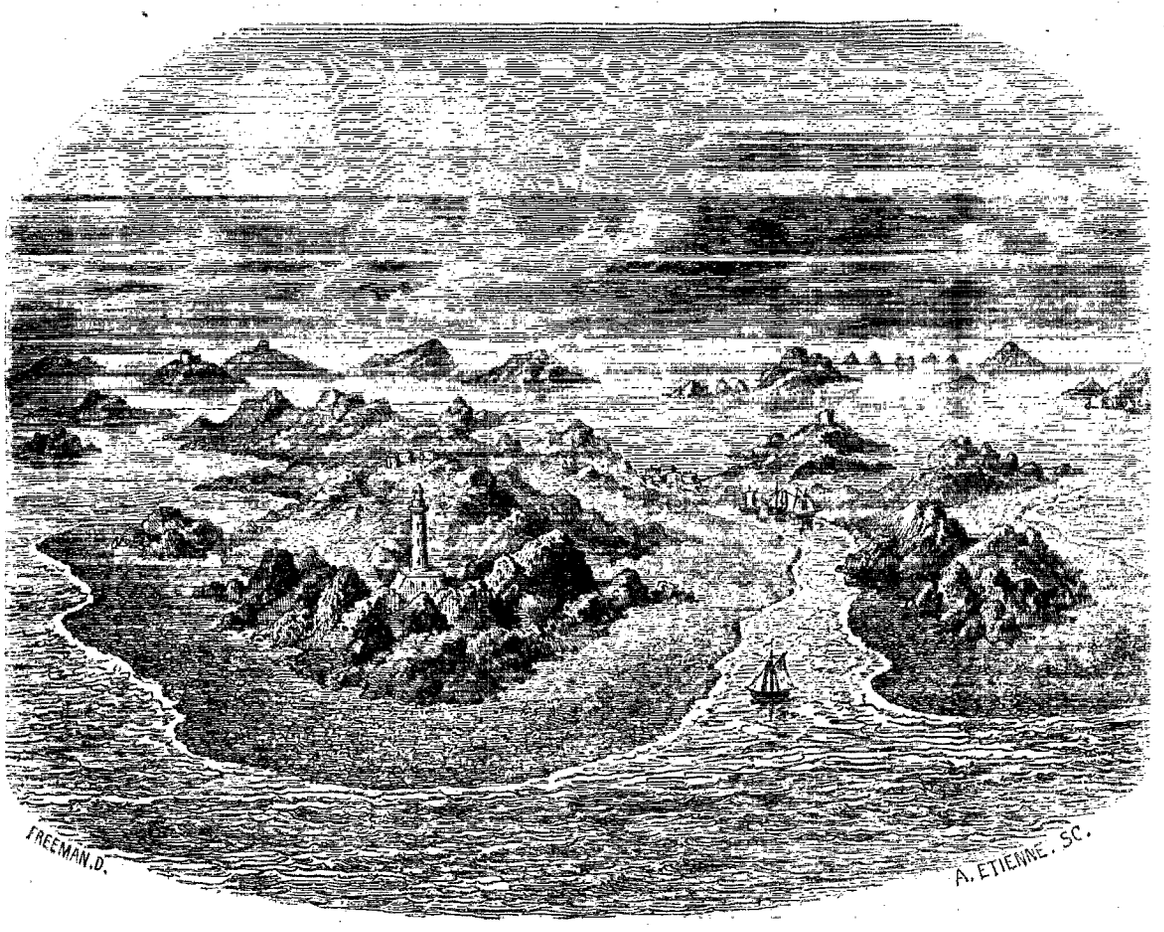
Pendant longtemps ces rochers formèrent un gouvernement dépendant, ainsi que celui de Granville, de la maison de Matignon. En 1803, les îles furent réunies à la commune de Granville par acte enregistré au *Moniteur* du 24 vendémiaire an 11. Pendant la révolution, l'archipel avait été déserté et abandonné aux croisières ennemies, aux

corsaires de Jersey qui l'avaient choisi pour s'y abriter et stationner dans ces courses innombrables qui ont vu s'accomplir tant de terribles exploits sur les vaisseaux marchands de nos voisins d'outre-mer. Pendant nos guerres maritimes, une pauvre femme, veuve d'un marin, resta seule dans les bâtiments de la ferme, et sa présence les protégea sans doute contre les corsaires de Jersey et les contrebandiers, leur intérêt personnel étant de ne pas en chasser une ménagère qui préparait souvent leurs repas. Après la paix, cette femme conserva la gestion de la ferme jusqu'au moment où son âge et ses infirmités lui rendirent cette occupation impossible; elle vécut alors à Granville d'une pension que lui faisait son ancien maître.

Depuis la paix, les îles Chaussey ont été peuplées de nouveau. L'exploitation des carrières granitiques a été reprise avec activité. Les fucus jetés sur les rocs sont ramassés avec soin par des industriels qui en trafiquent avec bénéfice. Les propriétaires de l'île ne négligent rien pour augmenter la valeur de leur archipel. Ils viennent chaque année y passer l'été. Ils ont fait bâtir une autre ferme, et l'on voit même alentour quelques parcelles de terres cultivées et, sur quelques points, des pâturages où paissent des vaches.

Les habitants de Chaussey se composent de carriers, de barilleurs et de pêcheurs, outre le personnel employé à la ferme; tous ensemble atteignent à peine le total de trois cents personnes.

Un phare s'élève sur la grande île de Chaussey. Il est de troisième ordre et présente des éclats rouges de quatre en quatre minutes. Il a été établi comme travail très-urgent, tant dans l'intérêt de la navigation qu'afin de faire acte de possession. Le gouvernement avait été informé que les Anglais se disposaient à réclamer ces îlots comme n'étant que des dépendances de leurs îles de la Manche. Le phare a été allumé pour la première fois le 15 octobre 1847. On se propose de l'entourer de fortifications. L'esquisse que



Rochers de l'archipel Chaussey. — Dessin de Freeman, d'après un croquis communiqué.

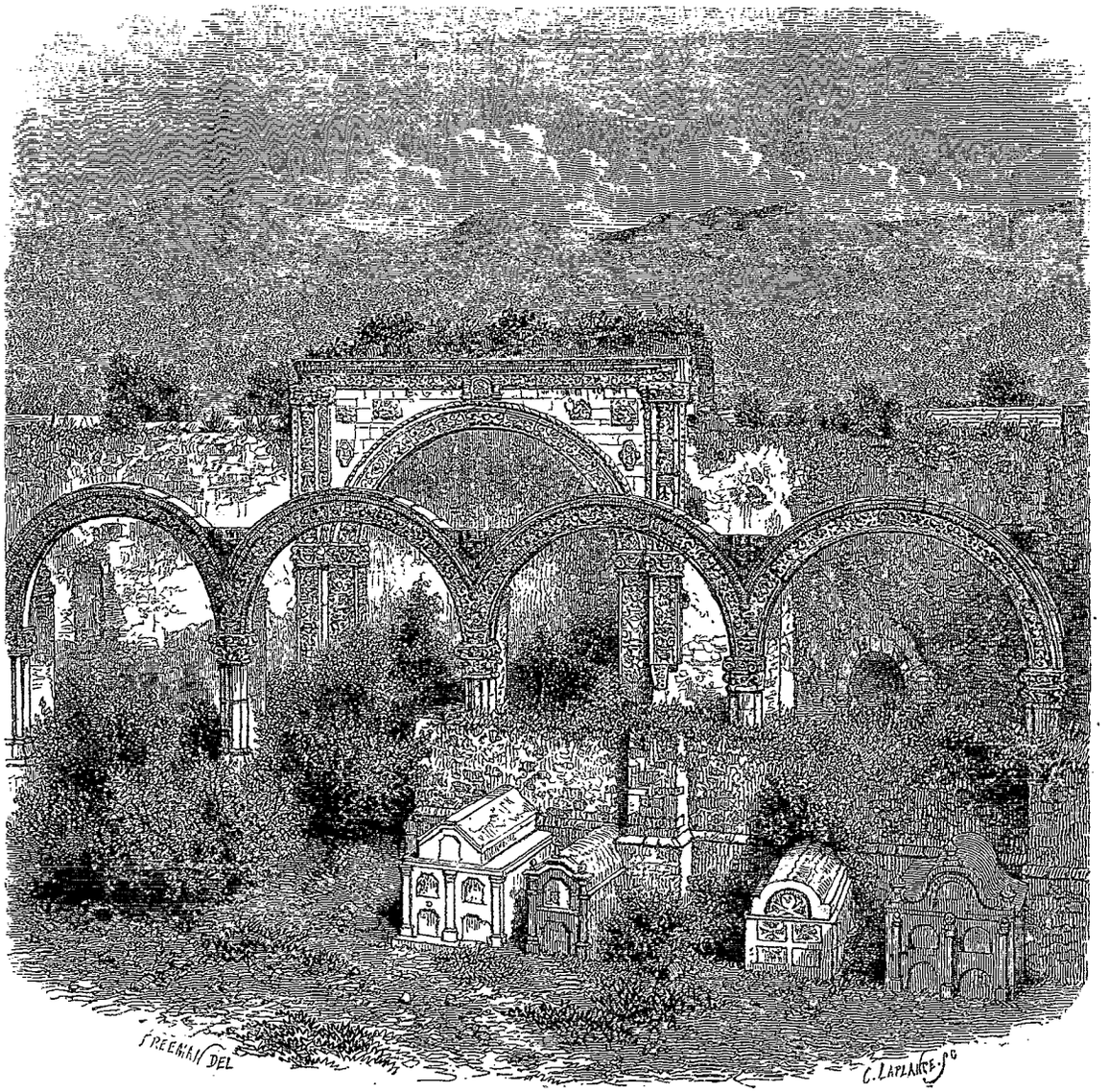
nous publions est très-imparfaite : le phare n'a point en réalité la forme indiquée par le dessinateur; mais ce croquis donne, du moins, quelque idée de l'ensemble des îlots : nous espérons être en mesure de publier plus tard une vue plus exacte et plus complète.

SUR L'AMPHITHÉATRE DE CAPOUE.

Voy. p. 121.

Une correction tardive, empruntée à une lettre de M. Rouargue, n'a pu être fondue dans l'article relatif à l'amphithéâtre de Capoue. Une inscription, aujourd'hui incrustée dans les murs de l'hôtel de ville de Capoue, indique que la colonie Julia envoyée par César construisit l'amphithéâtre, et qu'Adrien le fit réparer. Nous croyons encore que cette construction attribuée à César ne fut qu'une restauration; mais l'inscription doit nous rendre circonspect. Il faut que le lecteur, au lieu de : « antérieur de plusieurs siècles, etc. »; veuille bien lire : « antérieur d'un siècle au moins, etc. » (p. 121, colonne 2, l. 8). Après : « Ce cirque est donc un monument national élevé au temps de la richesse et de la liberté », les mots : « avant Annibal », sont remplacés par ceux-ci : « mais il n'existe plus dans sa forme primitive; on sait qu'il fut reconstruit par César et restauré par Adrien. »

RUINES ET CIMETIÈRE DE TLALMANALCO.



Ruines et Cimetière de Tlalmanalco (Mexique). (Seizième siècle.) — Dessin de Freeman, d'après une photographie de M. de Rosti.

Ces ruines étaient ignorées des touristes mexicains eux-mêmes avant qu'un Français, membre d'une commission scientifique, les eût fait connaître. En explorant la vallée de Mexico, M. Jules la Verrière les rencontra, et les décrivit dans son intéressant mémoire sur le Popocatepetl.

Il y a bien peu de personnes qui aient entendu parler de Tlalmanalco, petite ville de l'empire de Montezuma. Cependant, à l'époque de la conquête, elle était florissante, et Torquemada pense que l'un des plus braves compagnons de Cortez, Sandoval, en avait fait le centre de ses opérations. Le fidèle historien de ces guerres, Bernal Dias, nous apprend que le conquistador la donna en toute souveraineté à un chef mexicain nommé Omacatl, et que cet Indien valeureux se reconnut bientôt feudataire de Charles-Quint. C'est ce qui explique comment les moines de San-Francisco allèrent établir si promptement un couvent de leur ordre dans cette antique cité vouée au culte sanguinaire de Huitzilopuchtli.

Tlalmanalco est située sur le penchant de la sierra Nevada, à dix kilomètres de Chalco, dans le département même de Mexico. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un bourg, chef-lieu d'une municipalité assez étendue. Son climat est des plus salubres, et sa température d'une fraîcheur agréable. On aperçoit les ruines que représente notre gravure sur une côte, non loin d'une filature de coton dirigée aujourd'hui par MM. Martinez del Rio. Tlalmanalco n'a qu'une église d'une architecture insignifiante, mais on y admire encore les vestiges du couvent des franciscains, qui jamais, dit-on, ne fut achevé. Il n'est nullement certain que les arcades élégantes que nos lecteurs ont sous les yeux en aient fait partie jadis. Elles ont huit mètres de hauteur et sont séparées par des massifs couverts d'arabesques d'une exécution merveilleuse (1). La pierre qui a servi à la construction de l'édifice est d'un beau ton, un peu obscur cependant. Le tout a un aspect presque métallique, et semble avoir été jeté au moule pour être ensuite retouché au ciseau.

(1) Voy. la belle collection de photographies mexicaines publiée par M. Charnay, à Mexico même, avec un texte de MM. Orozco y Barra et la Rivière; in-fol. oblong.

Quelques archéologues croient voir dans ces ruines les restes d'un *patio* élégant. On ne rejette pas non plus l'idée qu'elles ont pu faire partie d'un édifice religieux. Les tombes modestes que l'œil discerne parmi ces débris du seizième siècle prouveraient bien plutôt, selon nous, que ce fut un cloître inachevé et se parant, comme cela avait lieu à cette époque, de toutes les élégances de l'architecture moresque. Aujourd'hui c'est un cimetière.

Pour expliquer la rare perfection de ces constructions inachevées, il faut se rappeler une circonstance bien peu connue. Dès les premiers temps de la conquête, un moine célèbre du seizième siècle, Pedro de Gante (le propre frère de Charles-Quint, disait-on), avait su former les Mexicains à la pratique de nos arts industriels; il refusa toutes les dignités ecclésiastiques, et tint à honneur d'être le premier maître d'un art nouveau chez ces pauvres Indiens qu'on asservissait sans leur donner rien en échange de leurs monuments originaux que de toutes parts on détruisait. A la suite d'essais réitérés, le Mexique compta une armée d'ouvriers expérimentés, et eut même une troupe d'habiles musiciens qu'on pouvait opposer à ceux de l'Europe. Grâce aux efforts patients du vieux moine, qui parlait admirablement la langue de ses élèves, les voûtes des nouveaux monastères retentirent d'hymnes mélodieux; et où naguère l'on célébrait dans des chants barbares le culte odieux de Teztlatipuca, on put entendre les chants de Baverini et d'Orlando Lasso. Par la seule pratique des arts, Pedro de Gante avait fait une véritable révolution chez les peuples conquis, et son nom est cependant oublié, tandis que celui du terrible Sandoval ne périra pas!

L'assemblage de tous ces monuments funéraires mérite bien plus le nom de cimetière des conquistadores que celui de cimetière mexicain. C'est un lieu de repos où gisent réunis sans doute les vainqueurs et les vaincus; mais tous ces tombeaux sont décorés par l'art espagnol, et ne conservent nul vestige de l'art tel qu'il était pratiqué chez les Aztèques.

Vers les premiers temps de la conquête, on se faisait enterrer dans l'intérieur des églises, comme en Espagne. Fernand Cortez, qui mourut le 2 décembre 1547, ordonna que ses restes fussent transportés au Mexique pour y recevoir la sépulture dans l'église du grand couvent de San-Francisco. Cette coutume, d'inhumer les personnes riches sous les dalles de certaines chapelles, s'est maintenue jusqu'à la fin du siècle dernier, Une ordonnance royale du 3 avril 1787 prescrivit la construction de cimetières communs; elle excita les vives réclamations de quelques ordres religieux et fut peu observée. Pour détruire à tout jamais cet abus qui menaçait perpétuellement la ville d'une épidémie, il ne fallut rien moins qu'une loi formelle du gouvernement mexicain, rendue le 7 février 1849, et qui a fermé définitivement les lieux désignés sous le nom de *panthéons* dans les paroisses et les couvents. On a seulement laissé subsister six panthéons à Mexico : ceux de San-Fernando, Campo-Florido, San-Diego, San-Antonio de las Huertas, Santa-Paula et los Angeles. Le premier de ces édifices renferme un monument qui, par la beauté de ses sculptures, ne déparerait pas les églises les plus splendides de l'Espagne et de l'Italie. Il a été élevé, en 1848, à une jeune fiancée morte le jour même où l'on s'apprêtait à célébrer ses noces.

IGNORANCE ET CRIME.

A notre époque, l'homme privé de l'instruction élémentaire a un sens de moins; il est indispensable que tous les enfants sachent lire, écrire correctement et calculer. C'est l'émancipation de l'intelligence qui jusque-là était dans les limbes. Sans instruction, l'ouvrier n'est pas complet et ne peut que végéter dans les bas-fonds de la société.

C'est parmi ces malheureux que se recrute la population des prisons. D'après le rapport de 1853, au 31 décembre, il existait dans les prisons 20 643 individus. Sur ce nombre, 568 seulement avaient reçu une instruction supérieure à l'enseignement primaire. Parmi les autres, 10 874 étaient complétement illettrés; 2 389 savaient tout au plus lire; le surplus savait lire et écrire; mais que faut-il entendre par ces mots : savoir lire et écrire? Savoir tracer quelques caractères informes sans être en état de rendre sa pensée, fût-ce sous la forme la plus incorrecte et la plus grossière? Savoir épeler les caractères d'un livre et ne pas en comprendre le sens? Entre ceux qui savent lire et écrire ainsi, et ceux qui sont complétement illettrés, il n'existe pour ainsi dire pas de différence. Ainsi, sur 20 643 criminels, il y avait plus de 20 000 ignorants. (1)

LE BOUDDHA.

A voir (page 228) ces figures immobiles et nimbées, ces lignes naïves et incorrectes, on se croirait presque devant un fragment de retable roman. Mais quelques particularités, le bizarre prolongement des oreilles, la crête ou la boule qui surmonte les têtes, l'absence de barbe, la posture tout orientale des jambes croisées, forcent le spectateur à chercher en dehors du christianisme le sujet sinon l'esprit de ces tableaux divers. On a sous les yeux la représentation de la vie et de l'enseignement du sage qu'ont divinisé l'Inde, Ceylan et la Chine; la naissance, la jeunesse solitaire, la méditation, les leçons et l'éternel repos de Çakia l'Ascète (Mouni), surnommé le Sage par ses contemporains.

Nous prendrons occasion de cette sculpture pour résumeret compléter ce que nous avons déjà dit du bouddhisme.

Six siècles environ avant notre ère naquit dans l'Inde un prince nommé Siddartha, de la race des Çakias, fils du roi de Kapila. Suivant la tradition, il était depuis longtemps attendu par toutes les puissances célestes, et des dieux innombrables vinrent l'adorer avant sa naissance. Il reçut dans son berceau la visite de deux bienheureux qui prédirent à son père ses glorieuses destinées et remarquèrent sur son corps tous les signes du grand homme, les mêmes à peu près qu'avait possédés Rama. Parmi ces signes, énumérés longuement dans le *Lalita Vistâra*, on remarque la crête, les grandes oreilles, les pieds plats, imperfections transfigurées par l'enthousiasme. Comme lui, d'ailleurs, son père, putatif ou réel, avait tout ce qui constitue le *Roi de la roue* (2) ou monarque universel, et sa mère était ornée de tous les dons extérieurs et moraux de la nature féminine. Son enfance fut merveilleuse; conduit à l'école, il enseigna au maître surpris toutes les écritures et toutes les langues divines et terrestres. Des centaines de légendes, aussi vénérées dans l'Inde que le sont en Europe les traditions et les miracles du christianisme, ont été recueillies ou imaginées pour embellir les origines de cette naissante religion; elles supposent assez souvent l'accomplissement de prophéties découvertes après coup, et rattachent le personnage du Bouddha au système du polythéisme brahmanique : c'est ainsi que certains sectateurs de Vichnou, pour justifier leur conversion à une doctrine assez rapprochée de la leur, adorèrent en Bouddha une douzième incarnation de leur premier dieu. Mais rentrons dans la réalité; la figure

(1) Al. Compagnon.
(2) Voy. t. XXII, 1854, p. 96.

de l'homme et du philosophe y est plus belle, plus grande que dans la fable. Dépouillons ce Bouddha de tout prodige, de tout attribut mythologique; lui-même, malgré la sublimité de son but, ne s'est jamais déclaré dieu. Il avait d'ailleurs autant de dédain pour le panthéon indien que Caton ou Brutus pour l'olympe grec. Tous ces dieux n'étaient pour lui que des êtres soumis, comme les hommes, aux nécessités des transmigrations avant d'atteindre au salut, au suprême bonheur.

Dès ses plus jeunes années, Siddartha fut touché des misères et des vices du monde. Les vertus et les prospérités de sa famille faisaient ressortir à ses yeux les maux des simples hommes. Avide de les consoler, de les corriger, il quitte à vingt-neuf ans ses parents, sa jeune femme et le trône. En vain il est retenu par son père, qui a percé son dessein; il refuse les palais et les honneurs, échappe aux gardiens qui l'environnent, échange ses habits royaux contre les haillons d'un voyageur, et va écouter les leçons des plus illustres brahmanes, qui reconnaissent en lui leur maître. Les écoles enseignaient alors la métempsycose et la délivrance finale (mokcha), deux dogmes corrélatifs nés sans doute avec la philosophie raffinée des sectes brahmaniques, car on n'en trouve pas trace dans le naturalisme simple du Rig-Véda. Tout être, enchaîné dans le cercle fatal des naissances successives, passait, selon ses mérites ou ses fautes, dans les formes animales, végétales, minérales même, et parcourait les trois règnes; la nature était un lieu de punition où gémissaient des créatures souffrantes. Cette doctrine s'est étendue hors de l'Inde; Pythagore se souvenait d'avoir été coq, et le Tasse a fait couler le sang sous la hache dans sa forêt enchantée. Y a-t-il loin de l'enfer du Dante à cette expiation vivante du mal par les douleurs sans cesse renouvelées? Mais la transmigration n'est pas toujours un châtiment, puisque l'homme peut obtenir par ses œuvres des formes supérieures et des joies divines graduées dans d'innombrables cieux qui se superposent comme ceux de Platon. Dira-t-on que la métempsycose est une loi fatale et qu'elle fait de l'homme un esclave? Mais la naissance et la mort sont fatales aussi, et l'homme reste libre. La croyance à la transmigration n'implique-t-elle pas l'éternité de la personne, la responsabilité humaine, le châtiment et la récompense? C'est la personne qui est jugée, et non la forme changeante. Enfin, elle renferme une dernière séduction : elle ne réserve ni prix, ni peine irrévocable à la vertu ou au vice d'un jour; c'est une longue échelle qui lie enfers, purgatoires et paradis; échelle où l'être descend et remonte à jamais.

Siddartha accepta le dogme de la transmigration tel qu'il lui était enseigné dès l'enfance; il vit dans la fatigue éternelle de ce voyage indéfini la cause évidente du mal qu'il voulait éteindre, de la douleur, et il consacra toutes les forces de son esprit à trouver une voie large qui pût mener tous les malheureux à la délivrance finale. Il médita sept ans, dans la retraite et les austérités, vêtu d'un linceul déterré dans un cimetière; ce fut vers l'âge de quarante ans qu'il sortit de la solitude pour mettre le salut à la portée de tous. Les peuples accoururent à sa voix et lui donnèrent le nom de Bouddha, le sage par excellence. Des disciples, dont le nom nous a été conservé, le suivirent partout et se pénétrèrent de son enseignement; l'un d'eux, Ananda, lui fut particulièrement cher et sympathique. Le principe de la doctrine bouddhique est la transmigration ou la douleur; son dernier mot est la fin de la transmigration ou l'anéantissement de la douleur. Tout le secret du maître est de connaître « la douleur, la cause de la douleur, l'anéantissement de la douleur et la voie du salut » ; ce sont là les quatre vérités. La douleur réduite à sa plus simple expression, c'est la mort; en effet, les plus heureux, les plus exempts de maux, vieillissent et meurent; ils reçoivent au moins pour leur part cette marque indélébile de la douleur. C'est à la mort (toujours renouvelée par la transmigration) que tend la série des effets et des causes connexes. Si la vie se manifeste par l'instinct, si l'esprit et les sens procurent à l'homme la conscience et la notion des choses extérieures, si la sensation le conduit au désir, à l'union, ni celui qui donne, ni celui qui reçoit l'existence n'échappent à la vieillesse et à la mort. Comment échapper à ce cercle implacable? Et d'abord, au sage qui saura s'en isoler, quel état, quel séjour sont promis? Une ville céleste, « la cité du Nirvâna », but magnifique où la longue épreuve des renaissances et les vertus persévérantes élèvent le sage délivré des éléments impurs qui retenaient son corps glorieux. Ce n'est ni le Walhalla où Odin s'enivre de bière, ni le territoire de chasse que le peau-rouge espère habiter, ni la demeure souterraine d'où Ulysse évoque des mânes attirés par l'odeur du sang, ni même la béatitude plus sereine, plus libre de souvenirs, que Virgile accorde à ses champs Élysées baignés par le Léthé, éclairés d'une lumière de pourpre. Qu'est-ce donc? C'est la délivrance, l'extinction de la forme, l'absorption dans l'indéfini, l'extase. C'est le néant, ont dit de grands indianistes. Colebrooke déclare que le Nirvâna « se confond avec un sommeil éternel. » Un savant philologue, dans un récent ouvrage, constate que le Bouddha n'a jamais fait « la distinction de l'esprit et de la matière »; que le bouddhisme, s'il admet des milliers d'êtres divins, n'adore aucun dieu, même pas son fondateur; et il s'écrie : « Si ce n'est pas le néant, qu'est-ce donc que le Nirvâna? » Mais Siddartha veut-il mettre fin à la transmigration ou seulement en détruire le sentiment? Où le souvenir n'est plus, expire la douleur; qu'importe que la substance continue à passer de forme en forme, si elle est épurée de tout instinct du passé? Un anneau est brisé dans la chaîne, un être est sauvé. N'oublions pas, dans ces subtiles questions, qu'il s'agit d'un but tout pratique, et que « le Nirvâna est, jusqu'à un certain point, compatible avec la vie. » En effet, la voie du Nirvâna, cette route cherchée, trouvée, révélée au monde, c'est la méditation (dhyâna), qui, de la science infuse, monte, par la sérénité et l'extase, jusqu'à l'impassibilité. Ce sont là les degrés naturels de l'oubli, du Nirvâna, comme nous l'entendons.

Le dogme religieux domine la morale comme la métaphysique; croire à la transmigration, c'est croire à la fraternité. Aussi le grand principe est-il la compassion, la charité envers tous les êtres; Çakia-Mouni, suivant la légende, donna ses yeux à un aveugle, son corps à une tigresse mourante de faim; la charité, pour celui qui n'est pas capable de tels sacrifices, c'est l'aumône au religieux, qui ne doit pas la demander : don spontané d'une part, discrétion de l'autre; discrétion des deux parts! « Vivez, a dit le maître, en cachant vos bonnes œuvres » ; quant aux mauvaises, il exhorte les coupables à les laver dans le repentir et la confession publique; lui-même absout des rois qui ont avoué leurs iniquités à la face de tout leur peuple. Si l'on doit son amour à tous les vivants, on doit sa vénération aux parents. La résignation, et au besoin l'héroïsme du martyr, se rencontrent à chaque page dans les livres sacrés; et à côté de la conviction, la douceur du langage et la tolérance parfaite : un fameux roi bouddhiste exalte, dans un édit, la bonne renommée et le développement de toutes les croyances. Voici pour les préceptes; les prohibitions sont simples et sages; elles ont trait au meurtre, au vol, à l'infidélité, au mensonge, à l'ivresse. Les religieux observent des lois plus sévères; un célibat perpétuel, un jeûne absolu à partir de midi; ils vivent exclusivement d'aumônes, méditent dans les cime-

tières sur le néant des choses humaines, et y recueillent les haillons mortuaires dont ils se font eux-mêmes des vêtements.

Tel est le remède qu'appliquait le Bouddha au mal, à la douleur : la pratique austère des vertus ! Il croyait, selon une phrase d'Eugène Burnouf (1), que « si, par impossible, il n'y avait pas de coupables, il n'y aurait pas d'enfers ni de lieux de châtiment. » On a inscrit sur ses statues : « C'est lui qui a expliqué les effets, les causes et leur cessation. » On a dit que l'extrême détachement du monde

Bas-relief du Musée de Calcutta. — Épisodes de la vie de Çakia-Mouni (en remontant de bas en haut) : Naissance; Méditation; Enseignement; Nirvâna. — D'après une esquisse faite à Calcutta par M. Th. Pavie.

extérieur peut faire des saints, mais fait surtout des esclaves : c'est vrai; mais quelle part ne faut-il pas faire à la nature des peuples, dans l'hébétement profond de l'Inde? Ces religions de l'Asie ont le caractère des races au sein desquelles elles sont nées. Le bouddhisme, contemplatif comme ses fidèles, a le vice de tout mysticisme, l'apathie dans le désintéressement.

Le Bouddha mourut, après quarante ans de prédication, à l'âge de quatre-vingts ans; le nombre de ses disciples était immense, et, cent ans avant notre ère, sa doctrine fixée par trois conciles avait envahi toute l'Asie orientale; elle y domine encore. L'histoire doit tenir compte au bouddhisme de la mutuelle tolérance qui a préservé de toute effusion de sang ses divisions reli-

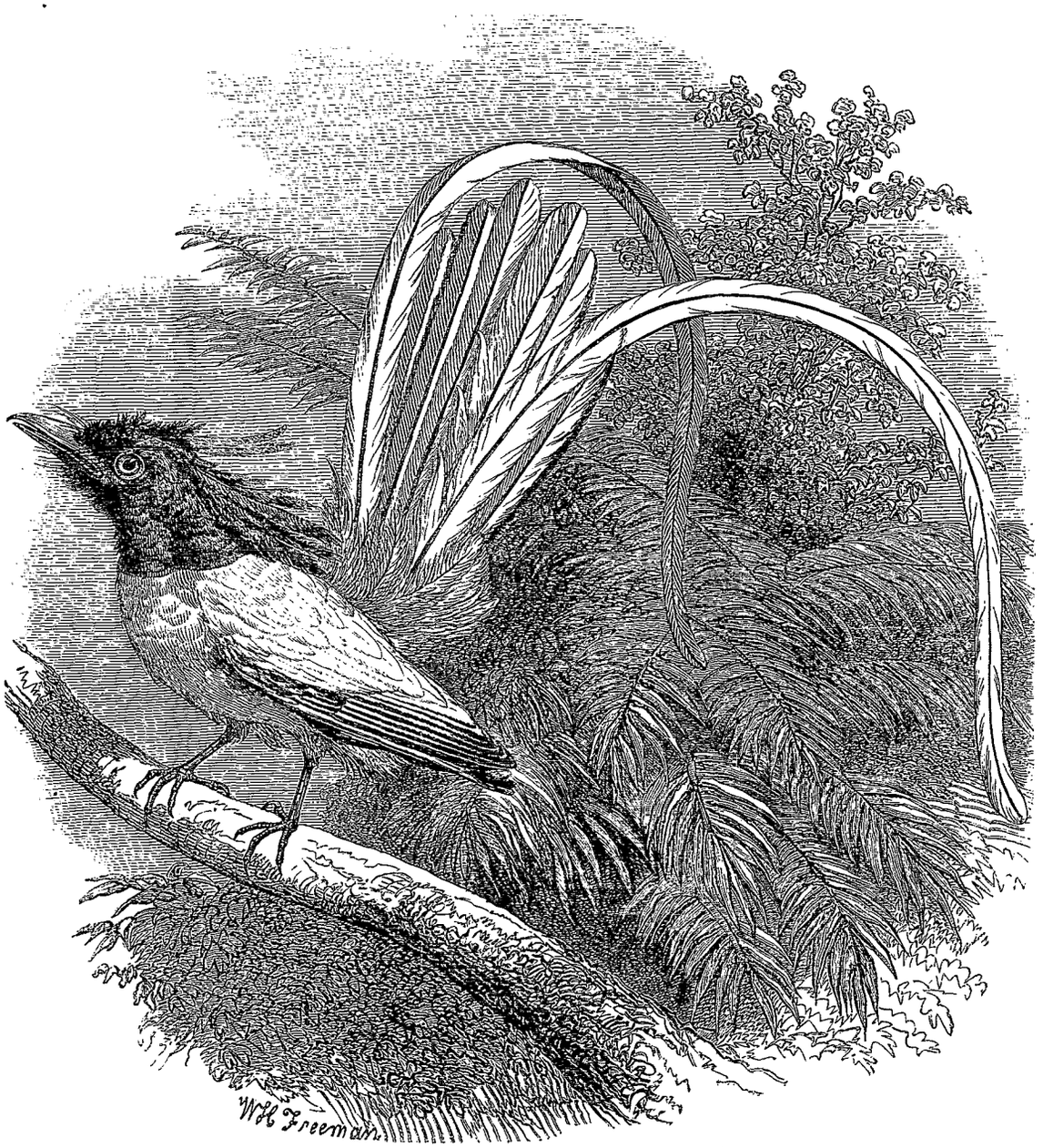
(1) Voy. sur Eugène Burnouf, p. 102.

gieuses, et n'a jamais, pour des luttes pacifiques, armé que l'éloquence.

GOBE-MOUCHE OU MOUCHEROLLE DE PARADIS.

C'est Levaillant qui, le premier, nous a donné une description exacte de ce bel oiseau, sous le nom de *tchitrecbé*. Avant lui, Brisson et Buffon ne l'avaient qu'imparfaitement connu.

Le gobe-mouche de paradis est à peu près de la taille de notre moineau franc, mais sa houppe et surtout sa queue le font, au premier abord, paraître beaucoup plus gros. Cette huppe est composée de plumes longues et roides qui s'étendent jusque sur le dos; ainsi que la tête et le cou, elle est d'un vert sombre, avec des reflets d'un bleu d'acier poli. La queue est fortement étagée; les deux plumes intermédiaires sont très-longues; elles acquièrent souvent jusqu'à quatre et cinq fois la longueur du corps de l'oiseau;



Moucherolle de paradis, *Muscicapa paradisi.* — Dessin de Freeman.

relevées quand la queue se redresse verticalement, elles retombent en formant la courbe la plus gracieuse. Ces deux belles plumes n'existent que chez le mâle, et le distinguent de la femelle, qui d'ailleurs est ou paraît beaucoup plus petite.

Sauf la huppe, la tête et le cou, dont la couleur ne varie pas, le reste du corps du tchitrecbé revêt successivement deux robes différentes. L'une est d'un roux vif sur le dos, les ailes et la queue, et d'un blanc grisâtre sur la poitrine, le ventre et les flancs; l'autre est toute blanche. L'individu que représente notre gravure a revêtu son habit blanc, qui est, dit Levaillant, bien plus flatteur et plus distingué que l'autre. Ce qui ajoute à la beauté de ce plumage et en fait ressortir l'éclatante blancheur, c'est que les grandes plumes des ailes et de la queue ont leurs côtes et le bord de leurs barbes antérieures du plus beau noir. Ces rayures longitudinales produisent le plus agréable effet. Le gobe-mouche de paradis prend-il régulièrement tous les ans, dans certaine saison, cet habit blanc? Le prend-il seulement quand il est parvenu à un certain âge, comme le font tant d'autres oiseaux qui changent complétement de plumage? Est-ce du blanc qu'il passe au roux, ou du

roux qu'il passe au blanc? Levaillant n'a pu résoudre ces questions. Ce qu'il affirme, c'est qu'il n'a jamais rencontré cet oiseau au cap de Bonne-Espérance; il ne croit pas non plus, malgré les assertions de plusieurs auteurs, qu'on le trouve à Madagascar ni au Sénégal. C'est à l'île de Ceylan qu'il appartient; il fait partie de toutes les collections que les voyageurs ont rapportées de cette île.

Il suffit d'examiner le bec du gobe-mouche de paradis pour deviner son genre de nourriture, et par suite ses mœurs. Ce bec, fort, plat et élargi à la base, le destine évidemment à vivre de proie. Les bords des deux mandibules sont armés de longs poils roides qui lui sont d'un grand secours dans la chasse qu'il fait aux mouches. Quand l'oiseau ouvre son bec, ces poils, qui se prolongent obliquement en avant, forment alors un réseau qui clôt de chaque côté l'ouverture de la bouche. Une fois engagée dans ce vaste entonnoir, la mouche n'en peut sortir et est happée presque à coup sûr. Si elle parvient à éviter le gosier de son ennemi et à s'échapper par un des côtés, elle s'embarrasse dans les poils qui le ferment, et on l'entend s'y débattre comme dans une toile d'araignée. L'oiseau rouvre son bec, donne un coup de tête du côté de la mouche et l'avale.

Le naturel des tchitrechés est sauvage, comme celui des autres gobe-mouches. Ils se fixent dans un canton, d'où ils excluent, autant qu'ils le peuvent, tous les autres oiseaux qui vivent d'insectes. Querelleurs et vindicatifs, ils chassent même ceux de leur espèce du domaine qu'ils se sont approprié. Ils se retirent dans les massifs d'arbres isolés et se perchent sur les branches les plus à découvert pour guetter les insectes qui passent à leur portée. Comme tous les oiseaux carnassiers, ils ont l'attitude droite, presque perpendiculaire, ils restent longtemps immobiles à la même place, attendant patiemment leur proie, et poussant de temps en temps quelques cris aigres ou plaintifs.

EMPLOI DU TEMPS.

Qui s'efforce de paraître meilleur qu'il n'est perd souvent son temps; qui travaille à être meilleur qu'il ne paraît ne le perd jamais. ***

PROMENADES ALPESTRES.

Suite. — Voy. p. 14, 38, 150.

IX.

Je quitte Davos à regret. En compagnie d'un ami, j'y resterais volontiers une quinzaine; c'est une île entre des flots de montagnes. Mais, seul, je n'ai d'autre excitant que la curiosité. Départ pour l'Engaddine par le col de Fluela. Sentier facile et pittoresque. Un peu au-dessous de l'endroit où expire la végétation des sapins, au milieu de magnifiques champs de rhododendrons, une belle chute d'eau. Je m'y repose avec plaisir; j'aime à contempler cette vaine agitation, à me faire l'oreille à ces insignifiantes clameurs, à dominer tout ce tumulte : il me semble qu'il y a là une leçon symbolique. On dit que Démosthènes hantait les rivages pour s'accoutumer à lutter avec le bruit; je croirais plus volontiers qu'il s'y habituait à mépriser les colères et les menaces, et à cet égard les torrents des montagnes sont peut-être encore une meilleure école que la mer.

Me voici au sommet du col : assis sur un rocher, les pieds dans la neige, au bord d'un lac sombre. De grands escarpements noirs percent ça et là le manteau de neige qui, malgré l'ardeur de l'été, recouvre encore ici la nature, sauf en quelques points abrités où un peu de verdure se montre. Je n'ai besoin ni du Groënland, ni du Spitzberg, pour connaître le monde polaire; je le trouve ici dans toute son austérité : nulle trace de l'homme; pas une empreinte de pas n'a défloré la neige que je viens de traverser. Je voudrais voir un ours errer sur ces sommets ou le long de ces rives; mais c'est en vain que mes yeux scrutent les anfractuosités de la montagne, et je suis réduit, pour animer mon esquisse, à en dessiner d'imagination sur mon album. Combien je me réjouis d'avoir, malgré les instances de mes hôtes, refusé de prendre un guide ! sa seule présence me détruirait tout cet enchantement. Je compare les touristes que je rencontre quelquefois à la suite d'un guide, les pieds dans ses pieds, à ces enfants qui vont visiter les curiosités de la foire en tenant leur bonne par le bas de sa jupe.

Je viens de faire une partie de chasse. Absorbé dans ma contemplation, un grand coup de sifflet m'a réveillé. J'ai cru à la présence de quelque chasseur de chamois : rien. Je me suis levé, et, sur-le-champ, un autre coup de sifflet plus perçant encore a retenti, et j'ai aperçu une troupe de marmottes se culbutant à qui mieux mieux sur la neige. En faisant le tour du cirque, j'ai presque réussi, pour une autre troupe, à barrer la retraite; et, arrivé au terrier en même temps, j'en ai pincé une avec mon terrible bâton; elle a crié, et je n'ai pas eu l'inhumanité de la retenir. Ces animaux ont l'instinct de poser des sentinelles et d'aller au pâturage au-dessus de leur trou afin de gagner de vitesse, en y rentrant, sur leurs ennemis.

En descendant par la Susasca sur la vallée de l'Inn, j'ai eu le bonheur d'observer un des phénomènes les plus intéressants de ces montagnes : une longue bande de sapins de haute taille morts sur place et la plupart encore debout, tandis qu'entre leurs troncs rampent des sapins rabougris, comme ceux qui caractérisent l'extrême limite de cette espèce. La pleine végétation des sapins ne commence actuellement qu'au-dessous. A l'époque, qui ne saurait remonter au delà d'un siècle, à laquelle les sapins morts étaient encore en pleine vie, le climat des Alpes était donc moins froid qu'aujourd'hui; et d'année en année, par l'effet d'un refroidissement général, l'altitude des forêts s'abaisse de la même manière que leur latitude s'éloigne du pôle. Ainsi les végétaux nous feraient ici la même leçon que les glaciers qui, sur tant de points, semblent descendre de plus en plus dans les vallées; et le haut de la Susasca serait l'analogue de l'Islande, où les forêts, autrefois florissantes, ont maintenant disparu. Vérification du fait si bien exprimé par Linné, que toute montagne à sommet neigeux est la miniature d'un hémisphère.

Notre planète n'étant que l'accouplement de deux montagnes accolées base contre base, je viens donc, depuis Davos, de faire un demi-tour du monde en passant par le pôle, et je m'en aperçois à la chaleur qui règne dans ce fond de vallée; je suis sous le tropique. La vallée est étroite, profonde, étouffée, remplie d'arbres de la plus belle végétation. L'Inn coule avec rapidité, mais sans chutes remarquables; il est déjà de taille à n'être point trop méprisé par le Danube.

J'aurais mieux fait de prendre gîte à Suss, au pied de la descente. Le village m'a semblé disgracieux et triste; il était de bonne heure, et je suis venu chercher meilleure fortune à Zernetz : j'y ai trouvé pour hôtellerie principale un vrai cabaret. Je suis dans un galetas, regardant du coin de l'œil un lit douteux, et dans l'expectative d'un brouet noir. J'ai trouvé une traduction de la Bible en romanche du dix-septième siècle : « Tschantada, Vertida, e Stampada in lingua rumanscha d'Ingaddina bassa. » Je vais en profiter pour m'instruire un peu dans cette langue originale que certains fanatiques voudraient faire contemporaine de Sigovèse et Bellovèse, et qui me paraît tout simplement un

dialecte roman. Voici le commencement de la Genèse : « In il principi creet Deis il tschel e la terra. Mo la terra eira una chiaussa zainza fuorma et vœda. »

La suite à une autre livraison.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET AGRICOLE

DE LA FRANCE.

Suite. —Voy. p. 30, 86, 119, 183.

RÉGION DU SUD.

La région du sud comprend : la Provence, la Crau et la Camargue; le comtat Venaissin; le bas Languedoc (partie méridionale de l'Ardèche, le Gard, l'Hérault, l'Aude), le Roussillon et la Corse. Le midi de la France a un climat, des productions et un aspect qui le distinguent et le séparent complétement des autres régions agricoles de la France. Les prairies et le gros bétail disparaissent presque entièrement; la culture arbustive (vigne, oliviers, mûriers) est prédominante, et les céréales ne viennent qu'en quatrième ligne dans l'ordre d'importance des cultures.

La superficie totale de la région (1) est de 5 404 920 hectares. On y compte :

Terres de labour . . .	1 583 739 hect.,	soit les $^2/_7$	de la région.
Prés.	143 731	soit le $^1/_{36}$	
Bois.	1 059 643	soit le $^1/_5$	
Vignes.	449 019	soit le $^1/_{12}$	
Vergers	20 976	soit le $^1/_{270}$	
Oliviers.	120 000	soit le $^1/_{65}$	
Mûriers	50 000	soit le $^1/_{138}$	
Châtaigneraies.	105 000	soit le $^1/_{52}$	
Landes et terres incultes.	1 800 000	soit le $^1/_3$	

Le nombre des bêtes à cornes est de	154 000,	soit le $^1/_{66}$	du nombre total existant en France.
Le nombre des moutons, de. .	3 835 000,	soit les $^2/_{17}$	
Le nombre des chevaux, de. .	112 000,	soit le $^1/_{26}$	

La région du sud a des aspects très-variés. Montagneuse en Provence, dans la partie du bas Languedoc où elle est adjacente au plateau central, dans le Roussillon et dans la Corse, elle présente de belles et vastes plaines sur le pourtour de la Méditerranée, dans la Provence méridionale, le Comtat, le bas Languedoc et le Roussillon. Les deux cinquièmes de la région sont d'une grande fertilité, mais les trois autres cinquièmes se composent de bois ou de déserts, comme dans la Camargue, la Crau, les montagnes déboisées des Basses-Alpes et du Var, et dans les landes et les maquis de la Corse. Il est impossible, avec les différences si tranchées que présentent entre elles les diverses parties du midi de la France, d'assigner un caractère général à la région; il faut en étudier séparément toutes les contrées.

La Provence et le comtat Venaissin offrent trois aspects fort différents : dans les Alpes, dans la Crau et la Camargue, et dans les parties fertiles et bien cultivées.

Les sommets des Alpes de Provence forment des plateaux calcaires recouverts de belles pelouses d'herbes et de plantes aromatiques, parmi lesquelles dominent la mélisse et la lavande. Ces prairies sont à peu près les seules qui existent en été sous ce climat sec et brûlant; il en est résulté l'usage de *la transhumance*, c'est-à-dire de mener pâturer dans les Alpes tous les moutons de la plaine, pendant l'été, et de les ramener passer l'hiver dans les steppes de la Crau et de la Camargue, où l'herbe est alors moins rare. Le pâturage et le déboisement réunis ont absolument transformé le massif des Alpes françaises (Dauphiné et Provence). La plus grande partie des Alpes provençales (Basses-Alpes, Var), 500 000 hectares environ, n'est déjà plus qu'un désert livré à la dépaissance. C'est surtout dans les vallées de Barcelonette, d'Embrun et du Verdon, que l'on constate toute l'étendue du mal. Les montagnes étant dépouillées de leurs arbres par la main des hommes, et de gazon par la dent des troupeaux, aucun obstacle n'arrête plus les effets des orages et de la fonte des neiges. La terre des montagnes est enlevée et entraînée dans les vallées par les eaux; le roc est mis à nu, et le fond des vallées, livré sans défense à la fureur des torrents et comblé de pierres, de rocs et de gravier apportés par les torrents, devient absolument stérile et inhabitable. Il n'y a plus de terres à labourer, plus de bois pour cuire le pain ou se chauffer l'hiver, dans ces froides et misérables contrées, où la neige reste quelquefois six mois sur le sol. On se chauffe avec de la bouse de vache séchée au soleil; on cuit le pain d'une année en une seule fois! Aussi ces régions se dépeuplent de jour en jour. Il n'y a plus en moyenne que 21 habitants par kilomètre carré dans les Basses-Alpes; au recensement précédent, il y en avait encore 22. La suppression de la transhumance, qui amène chaque été plus d'un million de moutons dans les montagnes, paraît un des moyens d'arrêter les progrès du mal; quand les troupeaux ne détruiront plus les gazons, dévorés jusqu'à la racine, et qui ne peuvent ainsi se reproduire de graine, l'herbe repoussera, consolidera ce qui reste d'humus et l'augmentera; alors le reboisement pourra se faire aussi, quand les jeunes pousses des arbres ne seront pas annuellement dévorées.

L'État doit, en vertu de décisions récentes, prises pour arrêter les progrès de la dévastation, entreprendre à ses frais le reboisement d'environ 1 130 000 hectares de montagnes dénudées, savoir :

171 000 hectares	dans la région de l'est,
175 000	dans la région du sud,
230 000	dans les Pyrénées,
550 000	dans les Cévennes et les montagnes d'Auvergne.

Il y a tout lieu d'espérer que ces mesures produiront les meilleurs résultats, et il est temps de commencer à réagir contre un mal qui remonte au moins au quatorzième siècle. Dès 1343, on se plaignait, en effet, du déboisement des Alpes.

La *Crau*, plaine de cailloux roulés et agglutinés (1), est située à l'est du Rhône, entre Arles, Salon, l'étang de Berre, la mer et le Rhône; elle a 12 000 hectares d'étendue. Ni arbres, ni cultures n'existent dans ce désert. Les pluies de l'automne y font pousser, au milieu des cailloux, le thym, la lavande, la centaurée et l'absinthe. C'est alors que l'on conduit dans ces steppes les moutons transhumants qui ont passé l'été sur les Alpes. La *Camargue* est une steppe basse, malsaine, couverte de marécages et d'étangs, entourée par les bouches du Rhône qui l'a formée de ses alluvions. Quelques pâturages nourrissent des bœufs et des chevaux à demi sauvages et des moutons transhumants pendant l'hiver. Sur quelques points, à Château-d'Avignon entre autres, on a commencé la culture du riz, qui a déjà pris d'assez grands développements.

Le département des Bouches-du-Rhône, en y comprenant la Crau et la Camargue, compte 180 000 hectares de landes; mais il cultive en grand l'olivier, surtout dans l'arrondissement d'Aix, dont les huiles sont si renommées. Les bassins de l'Argens et de la Siagne, dans le département du Var, ainsi que le littoral de ce département, sont au nombre des plus belles parties de la région et de l'Eu-

(1) Sans y comprendre le comté de Nice.

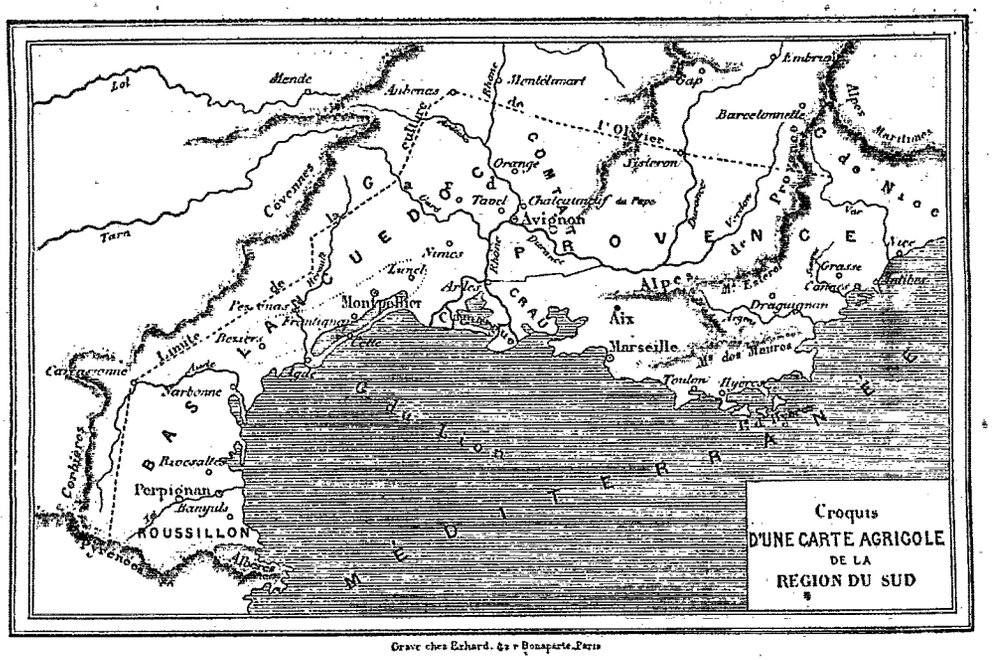
(1) Le poudingue qui forme le sol de la Crau s'appelle *sistre*.

rope. « La verdure y est éclatante et perpétuelle, dit M. L. de Lavergne; les hauteurs couronnées de forêts de pins et de chênes verts, les versants chargés de vignes et d'oliviers, les bas-fonds où se succèdent rapidement les cultures les plus variées, tout est vert et riant sous un ciel de feu; c'est que l'eau y abonde naturellement et se prête à des irrigations faciles. » Grasse et Cannes, dans le bassin de la Siagne, sont les centres d'une grande culture de fleurs destinées à la fabrication des essences. Des champs entiers sont couverts d'héliotropes, de tubéreuses, de violettes, de jasmins, de rosiers, de cassies et d'orangers. A l'olivier, qui est sa principale culture, le Var joint celle de la vigne, des fruits et du châtaignier; on sait quelle est la réputation des marrons du Luc. Les fruits que récolte en abondance la Provence sont : l'amande, le coing pour faire des pâtes dites de Gênes, la figue pour faire sécher, la grenade, la pêche. L'oranger et le palmier poussent en pleine terre à Hyères, à Cannes, au golfe Jouan; enfin le chêne-liége, si précieux par son écorce, abonde dans les forêts des monts Esterel.

Le comtat Venaissin, ou département de Vaucluse, est un pays fertile, bien arrosé par ses rivières et par un système d'irrigation bien entendu. Il cultive un peu le mûrier, mais surtout l'olivier, la vigne et la garance; c'est dans les *paluds*, anciens marais desséchés, que l'on récolte la garance, qui est ici de la meilleure qualité.

En traversant le Rhône, on arrive dans le bas Languedoc, puis dans le Roussillon; toute cette contrée est entourée, comme d'une ceinture, par la chaîne des Cévennes et des Corbières, et s'incline vers la mer sur les pentes de ces montagnes. La partie montueuse du bas Languedoc est souvent composée de *garrigues*, c'est-à-dire de landes calcaires et rocheuses, autrefois boisées et aujourd'hui seulement couvertes çà et là de genêts et d'herbes aromatiques; les chênes verts, qui y abondaient autrefois, ont complétement disparu, et les chèvres ainsi que les moutons empêchent tout reboisement. Le seul produit de ces terrains de dépaissance est le chêne au kermès qui y forme des buissons. En dessous des garrigues, le bas Languedoc cultive : l'olivier; la vigne, surtout dans l'Hérault, dont les vins sont presque tous distillés (1); l'amandier, le figuier, le grenadier, le pêcher; le mûrier, principalement dans le Gard et le midi de l'Ardèche, qui sont les grands centres de la production de la soie. En 1853, la production annuelle des cocons en France était de 26 millions de kilogrammes, valant, à 5 francs le kilogramme, 130 millions de francs; les maladies du ver à soie ont fait descendre à 7 500 000 kilogrammes la production totale des cocons, et ont porté le prix du kilogramme à 8 francs. La culture agricole du bas Languedoc est arriérée; elle donne trop d'importance au maïs, trop peu aux prairies artificielles et au bétail; cependant les belles plaines de Nîmes, Pézenas et Béziers, produisent de bon blé et sont au nombre des plus belles parties de la France.

Les plaines du Roussillon, baignées par la Têt et dotées d'un bon système d'irrigation qui les a transformées en



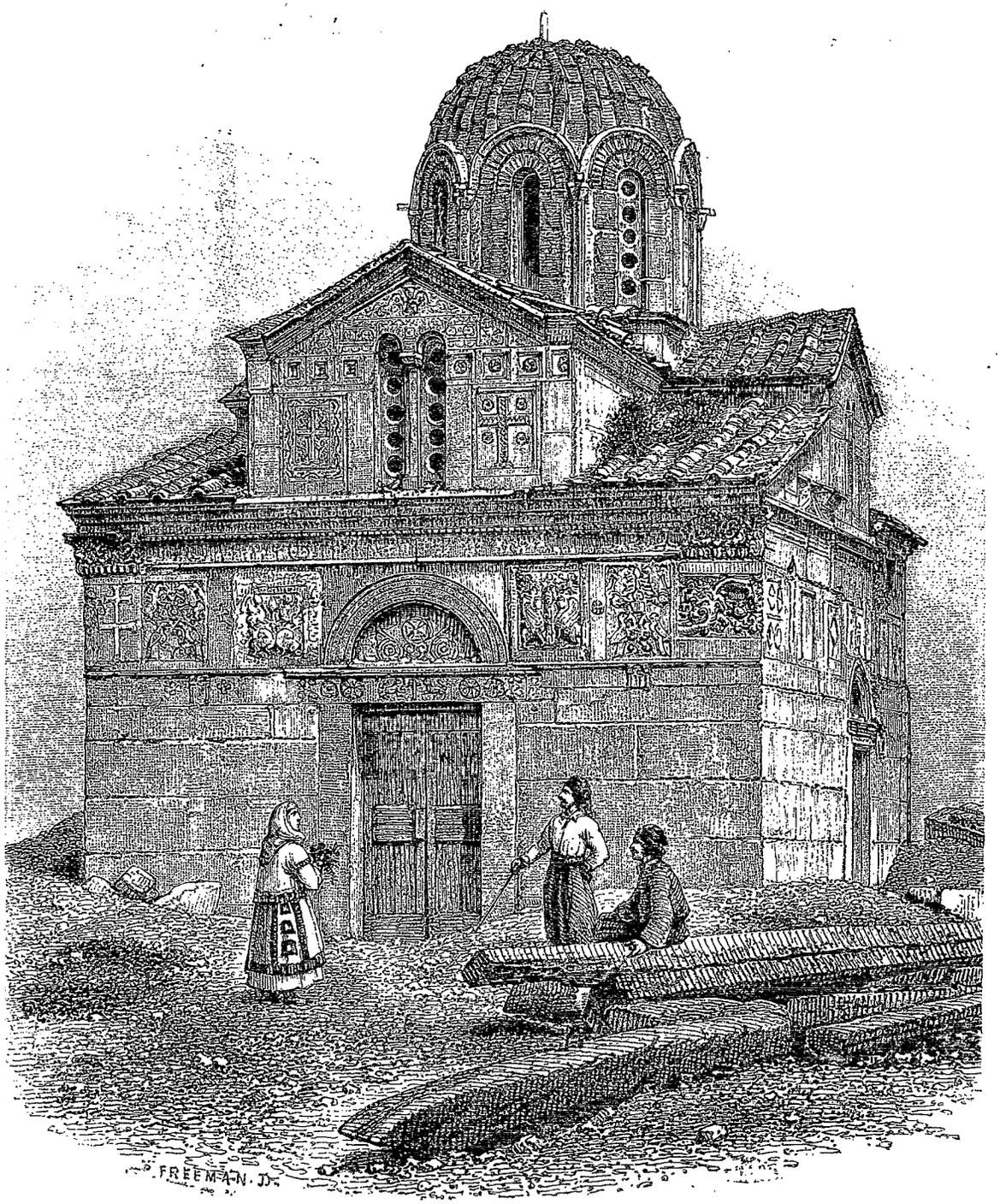
une véritable *huerta*, produisent en abondance de l'huile, des fruits (abricots, amandes, figues, grenades, pêches), des melons, des légumes, des vins de liqueur (Rivesaltes, Grenache, Maccabeo), qui avec ceux de l'Hérault (Frontignan, Lunel, Picardan) sont les meilleurs de France; du miel excellent et que l'on connaît sous le nom fort inexact de miel de Narbonne; du blé, etc. Ailleurs, le sol est montueux, boisé, couvert de pâturages, ou déboisé et en friche.

La Corse est en trop grande partie un désert : 400 000 hectares de terres incultes et de maquis, c'est-à-dire de landes couvertes d'arbousiers, de myrtes, de bruyères arborescentes, de cistes et de lentisques, refuges ordinaires de malfaiteurs, occupent la moitié de l'île. Des collines déboisées, des plaines insalubres, peu de cultures, de magnifiques forêts sur les montagnes, composent l'autre moitié. Déjà on a commencé le desséchement des marais et les travaux nécessaires à l'assainissement de la plaine orientale de la Corse, d'une étendue de 100 000 hectares, et si renommée autrefois pour sa fertilité et sa richesse. L'administration veut poursuivre et terminer le plus promptement possible ces utiles travaux, qui contribueront efficacement à relever l'agriculture de la Corse. Le châtaignier abonde en Corse et dans les montagnes du Gard et de l'Hérault, où il fournit un aliment aux populations pauvres de ces pays.

(1) Le bas Languedoc produit annuellement environ 600 000 hectolitres d'alcool à 86 degrés, désigné dans le commerce sous le nom de trois-six du Languedoc. C'est le plus grand centre de fabrication d'alcool en France.

LE CATHOLICON,

ANCIENNE ÉGLISE MÉTROPOLITAINE D'ATHÈNES.



Le Catholicon, à Athènes. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

Le Catholicon est voisin de la nouvelle cathédrale d'Athènes (église de l'Annonciation). Sa construction est du style qu'on peut appeler byzantin pur (1), style qui prit naissance sous Justinien, et dont Sainte-Sophie de Constantinople est le modèle le plus connu. Bien qu'au Catholicon on ne retrouve ni le narthex qui précède la nef, ni les absides semi-circulaires qui, à Sainte-Sophie, forment le fond du chœur, la coupole centrale appuyée sur pendentifs est une preuve de la similitude de leur origine.

(1) Ce n'est qu'à partir du siècle de Justinien que l'architecture byzantine est complétement débarrassée des réminiscences païennes.

A défaut de documents historiques et s'appuyant sur une opinion accréditée dans le peuple, M. Buchon (1) a vu dans cette église une œuvre des ducs français d'Athènes. Il est incontestable que, pendant la domination des Francs sur l'Attique, le Catholicon a servi de chapelle à leurs chefs; les armes des maisons de la Roche et de Villehardouin, mêlées aux sculptures qui revêtent le mur, en font foi; mais ces mêmes armes, entaillées sur des monogrammes byzantins, viennent contredire l'opinion de M. Buchon, qui attribue l'exécution entière à l'art latin.

(1) Buchon, *Recherches sur la principauté française d'Achaïe.*

Quoi qu'il en soit, ce modeste monument, conservé respectueusement par l'édilité athénienne, est intéressant, sinon pour l'histoire, au moins pour les souvenirs gallo-grecs. Au point de vue de l'art, il n'a de particulièrement curieux que ses sculptures intérieures mélangées de fragments antiques dérobés aux temples voisins.

L'exiguïté de cette église, qui était la principale d'Athènes, est ce qui surprend le plus le voyageur habitué aux larges proportions de nos cathédrales. C'est là chose dont il faut chercher l'explication dans la différence des habitudes chrétiennes.

Chez les Orientaux, la richesse, la puissance du clergé, étaient concentrées dans les monastères, tandis que chez nous, au contraire, la rivalité des évêques et des ordres monastiques enfantait à l'envi des œuvres de géant.

En outre, pour l'évêque, seigneur féodal, l'exécution d'une cathédrale vaste et riche était non-seulement un témoignage de sa puissance spirituelle auprès de la masse, mais aussi une manifestation de son pouvoir temporel. Les chrétiens d'Orient n'ont jamais connu ces immenses forums où le clergé d'Occident comptait ses fidèles. L'église n'est pour eux qu'un lieu consacré où le prêtre rend son culte à Dieu, où le chrétien isole à toute heure ses pensées du monde. Aux jours des grandes manifestations chrétiennes, à Pâques, par exemple, c'est la place publique qui sert d'église.

PROMENADES ALPESTRES.

Suite. — V. p. 14, 38, 150, 262.

X.

Me voici dans un affreux pays, triste, marécageux, presque désert; c'est de ces fonds humides et malsains que sortent les eaux de l'Ertsch, une des principales branches de l'Adige. Quelles promenades variées! Hier, à la même heure, j'étais assis dans des solitudes neigeuses, et les eaux se précipitaient vers la mer du Nord; de là, je suis descendu sous de beaux ombrages, et les eaux s'en allaient à la mer Noire; et maintenant, du sein de ces prairies mélancoliques, suintent les eaux qui se dirigent vers la mer Adriatique.

A partir de Zernetz, chemin facile, gorges profondes, magnifiques forêts de sapins et de mélèzes; répétition des phénomènes observés hier : nombreuses lignes de sapins desséchés au-dessus de la zone actuelle de la végétation. En descendant vers les pentes qui regardent l'Italie, j'espérais l'éclat et la lumière; je ne trouve qu'une terre triste et désolée : montagnes grises, décharnées, arbres rabougris; pas une âme, pas une clochette, pas un chant d'oiseau. Sans les magnifiques glaciers de l'Orteler qui dominent le fond du paysage, on oublierait les Alpes. Il n'y a plus de chalets; grâce aux nombreux fours à chaux établis sur les deux pentes, et qui méritent bien de donner leur nom à ce passage, tout est bâti à chaux et à sable; et j'ose dire : point de chalets, point de Suisse.

Mon culte pour la géologie ne m'empêche pas d'en vouloir aux terrains calcaires qui succèdent, dans ces parages, aux roches granitiques du noyau central des Alpes; ils sont le principe de toute la transformation qui s'opère. Leurs pentes sèches et impropres à la reproduction de la terre végétale causent la dénudation du paysage; leur substance fournit à la construction des matériaux plus économiques, mais moins pittoresques que le bois; enfin, ils sont friables, et leurs débris, entraînés dans la vallée par les courants transversaux, y forment de distance en distance des digues qui la barrent et y déterminent la stagnation des eaux : laideur, pauvreté, fièvre et mort, simple répercussion d'une variation géologique. Conserve donc, col du Four, ton nom populaire et prosaïque : il est plus profond que ce nom de Buffalora que je lui ai vu substituer dans les itinéraires.

Arrivé à Santa-Maria à deux heures. Les rues sont désertes : tout le monde est à l'office. Il n'est resté à l'auberge qu'un bon vieillard, plein de verdeur malgré son grand âge, vêtu de noir, en culotte courte, souliers à boucles, habit à la française, un vrai notaire de comédie. Son enthousiasme, en s'apercevant qu'il a affaire à un Français; plus encore, à un Parisien! Il est venu à Paris en 89, tout enfant, et depuis lors n'ayant pas quitté Santa-Maria, rien n'a troublé ce souvenir. Il verse des larmes en me racontant divers traits de bonté dont il a été alors l'objet de la part du peuple de Paris; de braves gens l'ont fait monter en carrosse pour le conduire à Versailles, et ce voyage, dans son imagination, paraît une féerie. Le Versailles de Marie-Antoinette est devant ses yeux comme d'hier, et l'excellent vieillard, que je prends plaisir à faire causer, me produit l'effet d'un monument historique. Il m'adresse toutes sortes de supplications pour me décider à rester; il me promet de réunir dans le village cinquante personnes parlant français qui ne manqueront pas de me festoyer. Il y a neuf ans, me dit-il, qu'il est passé dans la vallée une dame venant de Paris; elle a bien voulu s'arrêter à Santa-Maria, et elle a ravi tout le monde par sa bonne grâce. Après une demi-heure de repos, et m'être rafraîchi d'un vin de choix dont mon hôte persiste à refuser le prix, les dévotions n'en finissant pas, je me décide à partir.

Arrivé à Glurns pour dîner. Jolie petite ville féodale sur l'Ertsch, germanique, crénelée; telle il y a deux siècles, telle aujourd'hui. Costume, religion, langage, tout est tranché. J'entends chanter de tous côtés la tyrolienne; il y a dans les rues des capucins et des soldats à habits blancs; un grand portrait de l'empereur d'Autriche, à coloris des plus vifs, décore la salle à manger. La jeune fille qui dresse mon couvert est d'une grande beauté, que fait encore valoir son costume du dimanche. Décidément, me voilà en plein Tyrol. C'est même à Glurns, si je ne me trompe, que Musset a mis le commencement de son beau drame. Je regrette de ne pas me rappeler en entier son invocation au Tyrol; j'aurais plaisir à me la réciter ici :

> Salut, terre de glace, amante des nuages!...
> Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni temples, ni richesse!
> Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom,
> La liberté! Qu'importe au fils de la montagne
> Pour quel despote obscur, envoyé d'Allemagne,
> L'homme de la prairie écorche le sillon!
> Ce n'est pas son métier de traîner la charrue :
> Il couche sur la neige, il soupe quand il tue;
> Il vit dans l'air du ciel qui n'appartient qu'à Dieu.

XI.

Belle, large, somptueuse vallée, bien encadrée dans de vastes pentes. Perspective ouverte, légère, éclatante; flots de lumière; cultures de plus en plus méridionales à mesure que l'on s'éloigne de Glurns. On commence à respirer l'Italie; contraste avec mes déserts neigeux d'avant-hier. Éruptions de porphyre rouge d'un beau style, perçant çà et là; châteaux en ruines sur ces éminences pittoresques, curiosité prônée par tous les guides, mais dont on se lasse bien vite : un seul dit beaucoup, beaucoup disent moins. En plusieurs endroits, le fleuve mal administré, marécageux, malsain. Population cordiale; costumes caractéristiques, chevaux nombreux et de belle race; à tout bout de champ la tyrolienne.

Dîner à Meran; jolie petite ville, une des plus hostiles à la France sous l'Empire; aujourd'hui, à ce qu'il me

semble, bien changée à cet égard. On me dit que jadis on parlait ici italien ; mais l'italien s'est laissé refouler, et il faut maintenant descendre jusqu'aux environs de Trente pour l'entendre. Anomalie de deux peuples de langues ennemies enfermés dans la même vallée.

En résumé, magnifique pays, qui me rappelle, avec plus de grandeur encore, le Dauphiné. Je suis bien aise d'en avoir un aperçu, de m'en être pénétré lentement et à pied, d'y avoir causé familièrement, çà et là, chemin faisant ; mais je prends l'engagement envers mes jambes de ne pas leur faire recommencer la promenade : douze heures de marche, à plat, sur une route blanche, brûlante, poudreuse, monotone, avec le soleil en face ; je ne suis pas encore de force à faire pareille étape sans fatigue et sans malaise. Arrivé à Botzen à neuf heures du soir, et trop harassé pour jouir avec délices du repos.

XII.

De Botzen à Trente en voiturin. Le caractère général de la contrée se poursuit. Les montagnes s'abaissent de plus en plus, tandis que la vallée s'élargit. Agriculture de plus en plus opulente. Les vignes cultivées en treilles immenses dans la plaine avec des lignes alternatives de hauts maïs. Villages nombreux ; mais le paysage glisse et ne se fixe pas comme si j'étais à pied. Il ne faut pas moins que la vivacité des souvenirs de ma course d'hier pour me rendre ce mauvais voiturin supportable. Arrivé à Trente de bonne heure.

Satisfait d'être ici. Petite ville, dix à douze mille âmes, mais de la vraie famille des cités italiennes ; une des villes sacrées : le concile de Nicée à l'une des extrémités, le concile de Trente à l'autre. D'origine antique ; arrivée à sa fleur, au treizième siècle, après avoir chassé les Allemands et pris pour chefs ses évêques. Principauté élective et théocratique, comme Trèves et Mayence. Me voici assis sur un pan du palais de ces princes mitrés. Posée sur une éminence, au bord de l'Adige, c'est cette ruine majestueuse qui donne caractère à la ville. Une partie, Castel-Vecchio, est certainement du treizième siècle ; une autre, élégante, du seizième. Les Trentins voudraient faire de celle-ci une œuvre de Palladio : le style permettrait-il de dire oui, les dates disent non. Probabilité que cette charmante architecture soit de Falconetto, de Vérone, qui, chassé de sa patrie, vint précisément chercher refuge à Trente à cette époque. Çà et là lambeaux de fresques, quelques-unes, dit-on, de Jules Romain, scintillant parmi les ruines. Outre les ravages du temps, ceux de l'artillerie. Au sommet d'une tour de construction romaine, maçonnerie d'une batterie autrichienne : représailles de ces mêmes Germains chassés au treizième siècle. Assis sur mon bout de muraille, les yeux sur la ville et les riches campagnes de l'Adige, je songe aux temps où s'étendait jusqu'ici et plus loin encore le vif et libre génie de l'Italie. Tristesses du spectacle de l'histoire. Je vais passer ici ma soirée, me reposant au sein de ces grandes ruines épiscopales, écoutant bruire dans la nuit les eaux du fleuve : les palais et les châteaux qui, de siècle en siècle, s'en vont en poussière ; le fleuve, fils des lois immuables, qui dure toujours. *La suite à une autre livraison.*

LA COLOPHANE.

C'est, comme on sait, une résine fort employée par les musiciens et extraite du *Colophonia* ou *Bursera*. Ce qu'on ne sait pas si généralement, c'est que le végétal qui produit la colophane est un des plus beaux arbres de cette île Maurice, qui s'est appelée si longtemps l'île de France. Il y a deux variétés, le blanc et le rouge. Milbert raconte un petit fait curieux dans l'histoire de l'art : « Le célèbre Tartini, dit-il, préparait lui-même sa colophane, et assurait que l'adresse qu'il y mettait « était la moitié au » moins de la science d'un bon violon. » (*Voyage à l'île de France et à l'île Bourbon.*)

DES CYCLONES,

OU TEMPÊTES TOURNANTES.

A l'époque de l'année où les rayons du soleil viennent frapper d'aplomb les déserts du Sahara et le plateau central de l'Asie, il se produit au-dessus de ces surfaces arides, transformées en fournaises, des courants d'aspiration comparables à ceux qu'on obtient en allumant du feu dans le foyer d'une chambre.

Les masses d'air, échauffées par leur contact avec le sol brûlant, s'élèvent rapidement vers les régions supérieures de l'atmosphère et donnent naissance à un vent local qui modifie la direction de l'alizé régnant entre les tropiques et l'équateur.

Aussitôt que cette puissante dérivation se produit, la mer des Indes et de la Chine, ainsi que l'océan Atlantique, deviennent le théâtre d'ouragans d'une violence extraordinaire et d'un caractère tout particulier, auxquels on a donné le nom de cyclones, ou tempêtes tournantes.

Alors des tourbillons d'une étendue immense se précipitent à la surface des flots, portant de toutes parts sur leur passage la terreur et la dévastation.

On savait depuis plus d'un siècle que des navires ayant fui vent arrière devant un ouragan terrible qui les couchait sur la crête des vagues et menaçait à chaque instant de les engloutir, s'étaient retrouvés au point de départ après plus d'un jour d'une course effrénée. On citait aussi des navires capeyant, c'est-à-dire se tenant en travers du vent sous très-petite voilure, qui avaient vu, à leur grande surprise, le vent sauter brusquement de direction et virer cap pour cap, quelquefois sans transition de calme. Mais malgré les remarques que ces observations avaient suggérées au sagace Franklin, la théorie des terribles et gigantesques phénomènes qui désolent si souvent les mers était restée jusqu'à notre siècle enveloppée de mystère.

Aujourd'hui l'on admet qu'il est possible d'observer une certaine régularité dans ces désordres apparents, et l'on se croit sur la voie de formuler une « loi des tempêtes. »

Ce fut le frère du conventionnel Romme qui posa les premières bases des nouvelles théories. Ce savant démontra que les tourbillonnements observés par les Anglais dans les trombes qui agitent si souvent les flots de la mer des Indes, ne sont point particuliers à ces parages ; car très-souvent des ouragans circulaires désolent également la mer des Antilles, les parties de l'océan Atlantique qui baignent la côte d'Afrique, enfin les eaux dangereuses de la Chine.

Cependant ce fut seulement après le fameux ouragan qui ravagea les États-Unis en 1815, et la terrible tempête qui accompagna l'éruption de l'Hécla en 1821, que l'on commença à concevoir une idée plus nette du mouvement de ces trombes.

Deux savants, Redfield à New-York et Brande en Allemagne, découvrirent presque en même temps qu'elles se déplacent en tournant sur elles-mêmes, comme une gigantesque toupie qui serait animée d'un mouvement progressif de translation l'entraînant irrésistiblement de l'équateur vers les pôles.

Qu'on se figure donc un disque immense, semblable à celui dont nous donnons ici une coupe idéale (fig. 1). Son

diamètre horizontal atteint plusieurs centaines de kilomètres et son diamètre vertical plane au-dessus de la hauteur moyenne des nuages. Tout l'air compris dans cet espace se précipite avec une indomptable force, suivant une route spiroïdale.

La pression barométrique baisse considérablement dans l'intérieur du cyclone. Une masse d'eau dont la hauteur n'est pas moindre d'un mètre s'élève au-dessus du niveau général de l'Océan, précisément par suite de cette diminution de pression, et produit les terribles effets des ras de marée décuplés par l'effort mécanique du vent.

Les marins qui ont traversé le centre de ces tourbillons en parlent comme de quelque chose d'horrible. La mer s'élève en montagnes pyramidales surgissant de tous les points de l'horizon; elle retombe lourdement sur le navire en déferlant comme sur un rocher, avec une force suffisante

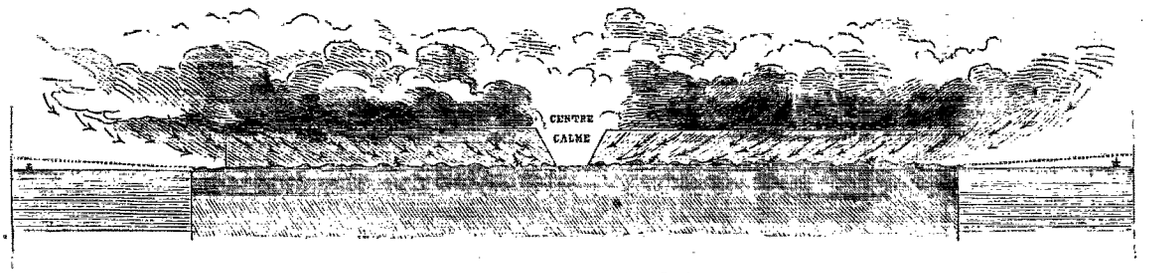


Fig. 1. Coupe supposée d'un Cyclone.

pour défoncer la membrure des vaisseaux les plus solidement construits.

Peu de bâtiments ont franchi ce cercle infernal où les éléments se mêlent, sans y laisser leurs mâts, leur gouvernail, sans éprouver quelque désastre plus considérable encore.

Un marin dont le navire put se soustraire comme par miracle à l'aspiration de la trombe, décrit ainsi sa position désespérée :

« Je me vis comme au fond du cratère d'un énorme volcan bouillonnant autour de nous... Rien que ténèbres... En haut un peu de lumière; l'œil de la tempête. Engrené, il n'y a plus d'espoir, vous appartenez à la trombe; elle vous tient, vous êtes sa chose. » « Rugissements sauvages,

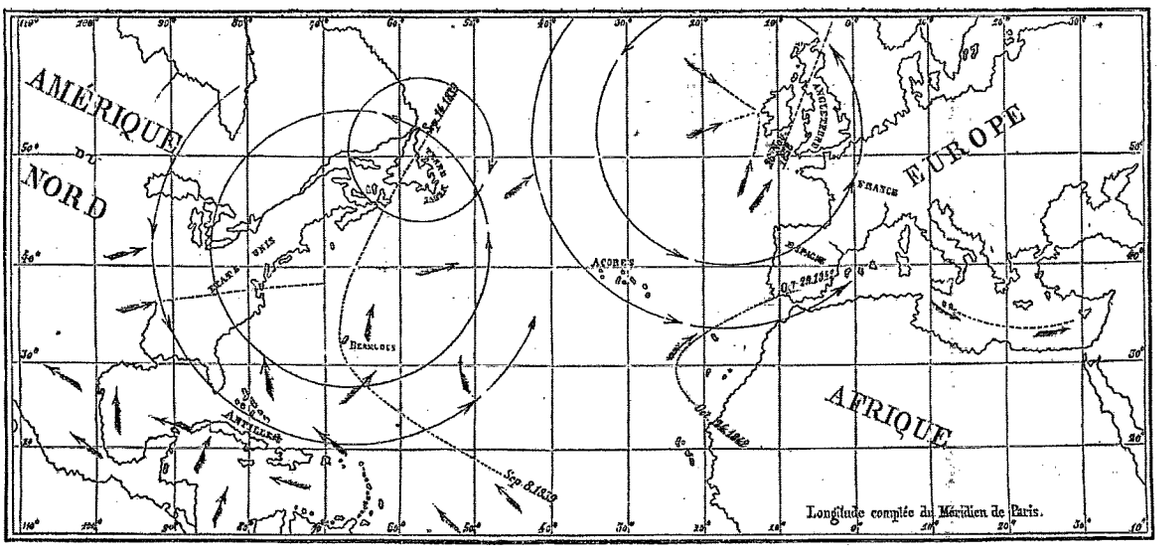


Fig. 2. Carte de la marche de plusieurs Cyclones.

dit Michelet, hurlements plaintifs, râle, cris de noyade; gémissements du malheureux vaisseau qui redevient vivant comme dans sa forêt, se lamente avant de mourir; tout cet affreux concert n'empêche pas d'entendre aux cordages d'aigres sifflements de serpent... Tout à coup le silence... Le noyau de la trombe passe; alors, dans l'horrible foudre qui rend sourd, presque aveugle, vous revenez à vous... La tempête a rompu les mâts sans qu'on ait rien entendu. »

L'anglais Reid a démontré, en 1838, que le sens du tourbillonnement est toujours le même dans chaque hémisphère. Jamais un tourbillon austral ne s'égare dans les régions boréales, *et vice versa*. L'équateur paraît être une barrière infranchissable qui sépare les deux modes de rotation.

Au nord de l'équateur, le mouvement giratoire qui entraîne la masse entière autour du centre mobile est constamment dirigé de droite à gauche, en passant par le nord, c'est-à-dire que le vent se meut en sens inverse des aiguilles d'une montre. Au contraire, dans l'hémisphère austral, la marche de la tempête est constamment dirigée de gauche à droite, en passant par le sud.

La publication récente d'instructions détaillées sur la manière d'éviter les cyclones, dont le télégraphe électrique peut signaler la progression le long des côtes, est un des grands services rendus par la science contemporaine à l'humanité.

Toujours maître de sa manœuvre, un bateau à vapeur bien commandé ne sera jamais enveloppé dans le cercle terrible où l'ouragan développe toutes ses fureurs. S'il n'est

pas toujours permis à un navire à voiles de se soustraire à la violence de la tempête, du moins peut-il gouverner de manière à fuir le centre de ce tourbillon écumant qui, aspirant l'eau de l'Océan, peut aspirer en même temps le navire.

La figure 3 représente des navires manœuvrant de manière à ce que le souffle du vent les écarte du cratère ambulant de cette éruption neptunienne. S'ils avaient disposé leurs amures en ordre inverse, ils courraient infailliblement à leur perte.

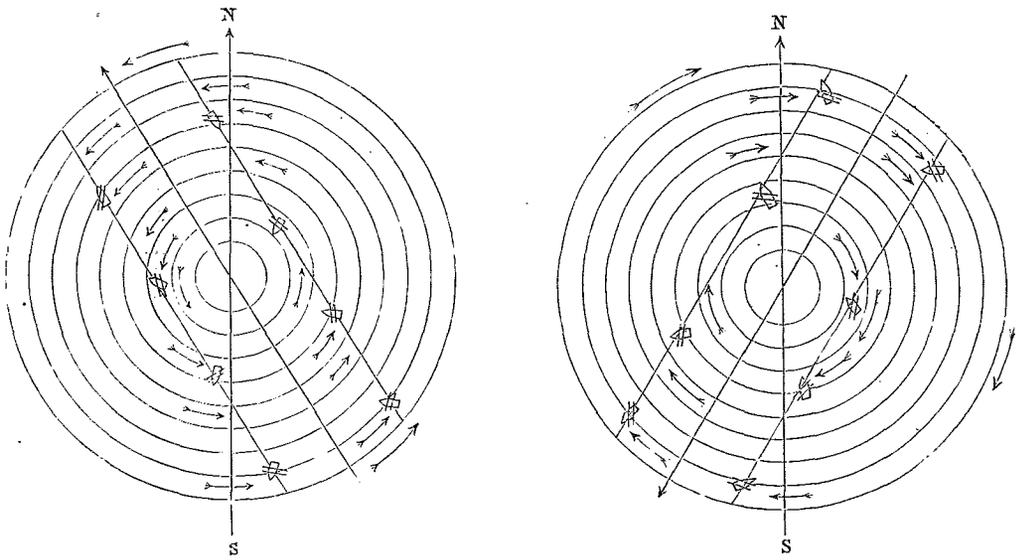


FIG. 3. Navires fuyant le centre du Cyclone.

Comme on le voit par ce qui précède, tout le problème nautique consiste à empêcher le navire de recevoir le vent de telle sorte qu'il soit entraîné au centre du tourbillon. On parvient avec une extrême facilité à éviter cette position désastreuse quand on peut s'orienter par rapport à la direction invariable de la trombe; mais comment savoir si le centre est à l'orient ou à l'occident? Tel est le problème que le *Guide du navigateur* de M. Piddington apprend à résoudre d'une manière très-simple.

M. Piddington a dressé, pour rendre plus facile l'orien-

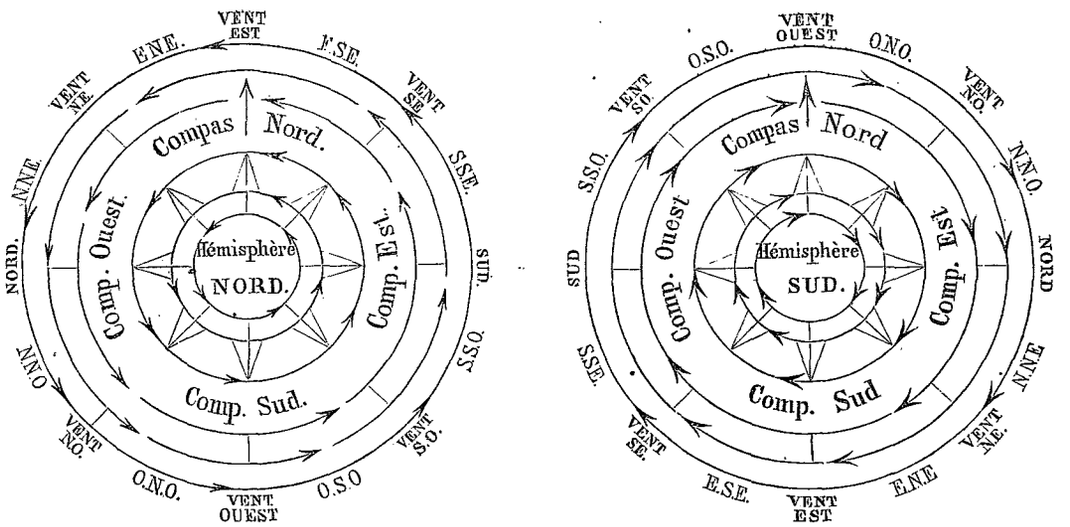


FIG. 4. Roses des tempêtes.

tation, des roses spéciales qu'il appelle *roses des tempêtes*, et qui permettent de reconnaître la direction dans laquelle un navire s'éloigne du tourbillon.

Ces figures, que nous avons reproduites (fig. 4), sont généralement en corne et se placent sur les cartes marines, pour se rendre compte de la variation du vent en comparant son aire lors de plusieurs positions successives du bâtiment. Chacune de ces deux figures porte une flèche indiquant la direction constante de la tempête, de sorte que les erreurs de sens sont impossibles et que quelques tâtonnements suffisent pour placer sur la carte marine le tourbillon dans sa position véritable.

Malheur au navigateur qui, malgré les symptômes du temps, se laisse surprendre par l'orage, et qui manœuvre d'une manière maladroite! Dans le voisinage du centre, le vent souffle par rafales si précipitées que le vaisseau est bientôt réduit à l'impuissance de manœuvrer; masqué par la rafale, il est obligé de culer contre une mer hor-

rible, ce qui l'expose à chaque instant au danger d'être submergé en passant sous la vague.

Heureusement, ces tourmentes ne surprennent jamais à l'improviste le navigateur instruit qui sait profiter des enseignements de la nature. Le baromètre, ordinairement tranquille dans les régions tropicales, éprouve tout à coup des oscillations extraordinaires qui atteignent jusqu'à trois ou quatre millimètres. On dirait qu'elles sont produites par le passage d'ondes atmosphériques alternativement condensées et dilatées, et qui se propagent en avant du météore comme pour donner le temps de se préparer. Le soleil prend une couleur rouge de mauvais augure dont les habitants des côtes de la Chine et des îles du Pacifique connaissent bien la signification. Longtemps avant le passage de la tempête, les oiseaux de mer, comme effrayés à l'avance, se réfugient sur les côtes. Les pêcheurs chinois racontent qu'ils entendent mugir la mer comme si elle écrasait l'un contre l'autre des rochers qu'elle aurait détachés des côtes.

Voici, d'après un savant Anglais, un moyen original de représenter matériellement une tempête dans un peu d'eau.

On trace le dessin de quelques navires sur une feuille de papier : ensuite on place cette feuille sous un verre plein d'eau dans lequel on a jeté de légères poussières de charbon. En agitant le liquide avec une cuiller à café, on le voit se creuser au centre et s'élever le long des bords; les poussières de charbon donnent alors une idée assez exacte des mouvements de l'air tourbillonnant au-dessus des vaisseaux enfermés dans le cercle où le vent se déchaîne avec une fureur qui ne saurait se décrire.

Depuis l'époque de Reid, deux immenses compilations ont résumé, et discutent dans tous leurs détails, avec une science remarquable, tous les faits connus sur cette question des cyclones. D'un côté, M. Piddington, secrétaire du Bureau du commerce de Calcutta, a compulsé toutes les observations relatives aux orages dont la mer des Indes a été le théâtre. De l'autre, le commandant Maury, de la marine des États-Unis, a tracé la marche des cyclones, auxquels il accorde une place importante dans les ouvrages qui ont rendu son nom célèbre.

En recueillant les indications fournies par les livres de bord des différents navires sur lesquels la tempête s'est déchaînée, les météorologistes sont parvenus à tracer une carte de la course des météores qui, sortis de l'Océan tropical, ont désolé nos climats, quelquefois même le bassin de la Méditerranée. C'est généralement l'Angleterre qui reçoit la première visite de ces terribles tempêtes tournantes, quand aucune cause inconnue ne les fait dévier de leur route.

La carte que nous donnons (fig. 2) montre la route suivie par plusieurs tourbillons, dont on a déterminé la course en recueillant les observations des livres de bord. Des flèches indiquent la direction constante du vent, et des cercles marquent l'étendue de la surface terrestre qui, à un même instant, a été soumise à l'action du même tourbillon.

Dans toutes les parties de leur course, les cyclones ne se déplacent pas avec une vitesse uniforme; ainsi on a vu de petites tempêtes tournantes prendre naissance dans les mers de la Chine, commencer par rester presque stationnaires pendant un jour ou deux, balayant à peu près la même surface, et tournant pour ainsi dire sur elles-mêmes.

Pendant cette période de formation, le centre de ces tourbillons fait un ou deux milles par heure, c'est-à-dire se déplace moins vite qu'un homme à pied. Mais à mesure que les cyclones s'écartent de leur point de départ, leur diamètre grandit par une dilatation progressive, leur vitesse de translation s'accroît, comme s'ils trouvaient des forces dans leur fureur même. Des trombes qui, à leur début, étaient comparables à des nuages de poussière, finissent par régner à la fois sur dix ou douze degrés et par s'élancer avec rapidité sur la route qu'elles doivent dévaster, atteignant une vitesse quinze à vingt fois plus considérable qu'au début.

Il ne reste donc plus aujourd'hui qu'à trouver la raison physique de la production de ces météores étranges, dont l'apparition doit être liée à quelque grande loi de l'économie thermologique du globe terrestre. Déjà le marin peut lutter avec avantage contre la nature; si le danger n'a pas encore disparu, la crainte superstitieuse s'est dissipée. On peut espérer que dans un temps peu éloigné un système complet de signaux avertira le navigateur de l'approche des ouragans; grâce au télégraphe électrique, il pourra fuir avant d'être encore menacé! Si, comme le prétend Peltier, l'électricité peut accumuler les trombes, elle sert aussi à les signaler, et doit fournir ainsi elle-même le moyen d'éviter les catastrophes qu'elle contribue à produire.

LA SCIENCE EN 1859 ET 1860.

Suite. — Voy. p. 107.

Photographie appliquée à l'astronomie. — Les découvertes modernes, qui modifient si profondément les conditions du travail industriel, exercent une influence non moins importante sur les conditions du travail scientifique. En même temps que les ateliers se transforment, que les moyens de communication s'accélèrent, que notre vie matérielle s'améliore, on voit les cabinets, où le savant se met en rapport avec la nature, se peupler de machines plus simples, plus précises, plus commodes ou plus puissantes : le laboratoire du chimiste, le cabinet du physicien, celui de l'astronome, par les progrès de l'industrie et de la science, subissent des transformations analogues à celles qui frappent partout les regards. Parmi ces transformations, il en est une qui semble devoir entièrement bouleverser les observatoires : c'est l'application de la photographie à l'astronomie. Jusqu'ici l'astronome qui étudie le ciel tient l'œil au bout d'une lunette, et il lui faut noter à la hâte les phénomènes qu'il observe; le phénomène observé disparaît sans laisser de trace, et si quelques circonstances ont été mal vues, l'astronome doit attendre que le ciel lui présente de nouveau le fait qu'il veut étudier, et souvent bien des années s'écoulent avant de ramener les conditions propices.

L'invention de la photographie a appelé l'attention de l'astronome; la plaque daguerrienne, propre à recevoir et à conserver l'empreinte de la sphère étoilée, permet d'obtenir, aux instants nécessaires, des images permanentes des phénomènes qui s'accomplissent; et dès lors, tranquille, maître de son temps, le savant peut, sur les plaques fidèles, examiner pendant des heures et des mois l'apparence qui n'a duré que quelques secondes; il discutera preuves en main et il n'aura pas cette douleur de tel astronome qui, seul ayant aperçu quelque fait inconnu, est obligé d'attendre de longues années avant que ses observations puissent être vérifiées.

M. Faye, parmi les astronomes, est celui qui insiste le plus ardemment sur l'emploi de cette méthode; il fait appel, depuis près de dix ans, à tous les savants et aux photographes. En 1858, il a rapporté à l'Académie comment la photographie avait été appliquée à l'observation

de l'éclipse de soleil; en l'année 1859, il a insisté pour qu'elle le fût à l'observation de l'éclipse de 1860. Les astronomes ont répondu à son appel.

Principe du travail des forces. — Il est une vérité que les anciens ont soupçonnée et que les modernes ont établie sur des bases inébranlables : c'est le principe de la conservation de la matière. Les corps se transforment; leurs éléments, groupés suivant des modes différents, produisent des substances dont les apparences sont modifiées; toujours il y a transformation et jamais destruction des parties. Le charbon qui brûle dans l'air disparaît à nos yeux; mais s'il a cessé d'être visible, il n'a pas cependant cessé d'exister : uni à l'oxygène de l'air, il a formé avec lui une substance gazeuse d'où le chimiste sait l'extraire et le faire revenir sous son ancien état : de cette substance gazeuse la nature le reprend sans cesse dans l'acte de la végétation. Cette permanence des éléments matériels que démontre toute la chimie moderne a-t-elle un analogue dans les actions qui tantôt agitent le monde physique et tantôt en maintiennent le repos, et que l'on désigne sous le nom de forces? Une force agit; c'est une force chimique ou physique : est-elle anéantie dès qu'elle s'est exercée, ou bien est-elle transformée et dure-t-elle, pendant l'espace des siècles, soit latente, soit active? Est-il possible de la retrouver sous les vêtements divers qu'elle revêt? C'est l'une des grandes questions dont s'occupe la physique moderne, et c'est l'œuvre incomparable de la physique au dix-neuvième siècle. Le physicien est parvenu à démontrer que les forces, en se répandant dans l'univers, ne périssent pas; telle qui existe aujourd'hui a toujours existé depuis l'origine du monde. Comme les éléments matériels, les forces, qui ne sont autres que les modes d'action des corps, se transforment sans périr; et le coup frappé il y a des siècles ébranle encore l'univers : peut-être, disséminé en des milliers de parties, est-il imperceptible pour nous; peut-être est-il comme la goutte d'eau qui, tombant dans la mer, disparaît sans nom dans l'immense abîme et se répand en parties ténues dont les unes vont toucher aux côtes de l'Amérique, tandis que d'autres baignent celles de l'Europe ou encore sont remontées dans les nuages; mais rien ne s'anéantit.

L'intégre conservation des forces, ou mieux *l'intègre conservation du travail des forces*, démontrée en mécanique par des théories abstraites dues aux mathématiciens des deux derniers siècles, n'avait pas été démontrée par l'expérience, et, en réalité, nos prédécesseurs ne possédaient pas les ressources suffisantes pour exécuter de si délicates recherches. Ils avaient à constater les diverses forces; ils avaient à étudier la chaleur, l'électricité, le magnétisme. Avant qu'une génération vint poser les relations entre les agents naturels, il fallait de toute nécessité que d'autres générations fussent venues déterminer les objets qui devaient se comparer entre eux. Le moment favorable est arrivé à notre époque, et l'expérience a été capable de suivre toutes les transformations successives des forces. La chaleur, dont la puissance se manifeste dans le développement d'une foule de phénomènes, a été mesurée, les effets qu'elle produit ont été évalués; on a vu que, sous quelque forme qu'elle se présente, la chaleur capable d'élever d'un degré centigrade la température d'un kilogramme d'eau, peut, si elle est utilisée tout entière dans nos machines, servir à élever un poids d'un kilogramme à la hauteur de 430 mètres. C'est un physicien anglais, M. Joule, qui a découvert cette relation entre la chaleur et les effets mécaniques qu'elle produit; il a fondé ainsi une nouvelle théorie.

Qu'une expérience soit faite en sens inverse, ce poids d'un kilogramme élevé à 430 mètres retombe et atteint le sol, mais il tombe soutenu par un cordon enroulé sur une poulie; l'axe de la poulie frotte énergiquement dans les pièces qui le soutiennent, et ce frottement produit de la chaleur. M. Joule a démontré que si le kilogramme revient à terre sans choc, la chaleur dégagée est égale à celle qui avait été dépensée pour élever le corps à la hauteur précédente.

Ces deux expériences sont deux exemples qui mettent bien dans leur jour les transformations des puissances physiques, transformations dans lesquelles elles se conservent dans toute leur intégrité. Dans un cas, en effet, une quantité de chaleur disparaît, mais un poids monte; un changement s'est opéré dans la nature, mais la chaleur, en apparence perdue, est toujours représentée par ce poids suspendu dans les airs; que le poids retombe, et la chaleur dissimulée reparaît. Ainsi dans l'univers tout élément se retrouve soit invariablement le même, soit représenté par un équivalent exact.

La poursuite de cette vérité a conduit M. Joule à l'étude de la production de l'électricité, et il est arrivé aux mêmes conclusions. Le zinc se dissout dans la pile voltaïque; sa dissolution n'est qu'une combustion qui produit un dégagement de chaleur toujours intégralement représenté dans tous les phénomènes que l'électricité peut produire.

M. Soret de Genève a employé la pile à un travail mécanique; il a disposé un appareil qui aimantait ou désaimantait un morceau de fer situé en dehors de la pile, mais par l'action des fils qui en unissent les pôles, et il a recherché quel trouble cette action, exercée à l'extérieur, entraînait dans l'échauffement des fils que le courant traverse. Ce travail d'aimantation, comparable au travail qu'il faut dépenser pour enlever un poids, ne peut se faire qu'aux dépens de la pile, que par la consommation d'une partie de la chaleur qu'elle produit, et l'expérience montre, en effet, que la chaleur dégagée en tous les points de l'appareil est en partie absorbée par cette action extérieure. M. Soret a cherché si le refroidissement a lieu aux points où les fils sont en présence du fer qui s'aimante et se désaimante, ou bien s'il est disséminé dans toutes les parties de l'appareil voltaïque; il a reconnu que la seconde supposition était seule d'accord avec les phénomènes.

La suite à une autre livraison.

LA MÈRE DE JEANNE DARC.

En 1440, la commune d'Orléans fit à la mère de Jeanne Darc, qui était venue habiter cette ville, une pension de 48 sols parisis ou 60 sols tournois par mois, et la plaça chez un citoyen, où l'on paya en outre le médecin, la garde et les médicaments qui lui furent nécessaires jusqu'à sa mort.

Comme le miel qui est fait des fleurs du thym, herbe petite et amère, est le meilleur de tous, ainsi la vertu qui se forme dans l'amertume des humiliations et des peines est la plus excellente de toutes.

FRANÇOIS DE SALES.

SION

(VALAIS).

Sion (1), ancienne capitale du Valais (Valez ou Vallais), située sur le Rhône et la Sitta ou Sionne, est à 90 kilomètres

(1) *Sedunum, Civitas Sedunorum;* en allemand, *Sitten.*

de Genève. De ses splendeurs du moyen âge, il lui reste un évêché, un séminaire, un collége, une école de droit, une cathédrale. Jusqu'à la fin du siècle dernier, elle était entourée d'un mur d'enceinte flanqué de tours, avec une forteresse à gauche, des monts escarpés en aiguilles et des bois à droite. Sion est un des plus anciens diocèses des Gaules; il dépendait autrefois de la métropole de Tarentaise.

En 1513, le cardinal Matthieu Schiner, Valaisan et évêque de Sion, obtint de Léon X que son évêché ressortirait immédiatement du saint-siége. Dès lors, il s'intitula « prince du saint-empire romain, comte et préfet du Valais. »

La souveraineté temporelle du pays fut donnée par Charlemagne à Théodore, évêque de Sion, l'an 805.

La première alliance du Valais avec les cantons de Lucerne, Uri et Underwalden, eut lieu en l'an 1417. Elle fut renouvelée l'an 1533. L'évêque, le chapitre et la ville de Sion jurèrent société avec ces cantons, ainsi que Zug, Suitz, Fribourg, Soleure et Berne. A cette confédération se joignirent depuis les six communautés du bas Valais.

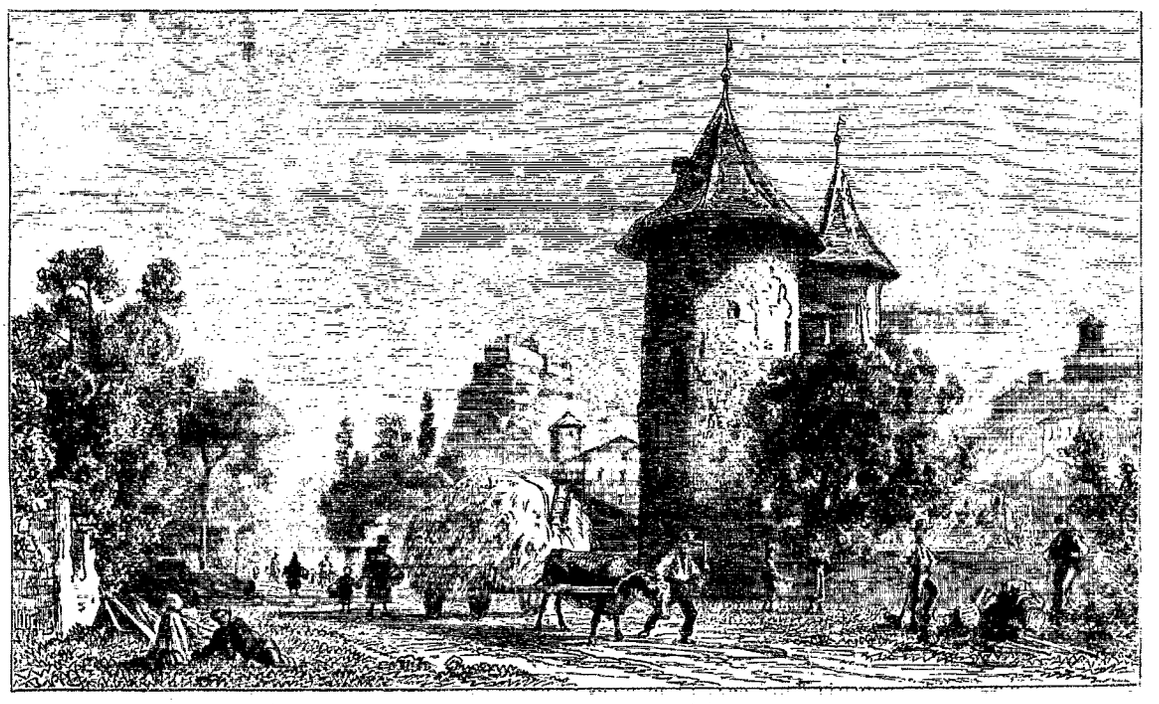
Les armes du Valais étaient : parti de gueules et d'argent à sept étoiles de l'un à l'autre, trois sur le gueules, trois sur l'argent, et une sur le trait parti 2, 1, 2, 2. Celles du chapitre de Sion étaient : de gueules à une église d'argent. Celles de l'évêque variaient selon les candidats élus, les dignitaires de l'Église prenant un blason à leur gré, lorsqu'ils n'étaient pas nobles de naissance.

Il y a des monnaies de Sion : des quarts d'écu, frappés sous Nicolas Schiner, évêque en 1496, et sous son neveu le cardinal Matthieu Schiner; des ducats, des basches, demi-basches, pièces de cinq basches et kreutzers. Les écus d'Adrien de Riedmatten (1542) portaient d'un côté l'image de « saint Théodore, évêque de Sion, armé d'un glaive et ayant à ses pieds le diable tenant une hache, avec cette légende : *S. Theodol. Pater Patrie.* » L'image était enchâssée entre un glaive et une crosse épiscopale. Un sénéchal héréditaire (de la maison de Monthey) précédait l'évêque avec un glaive, dans les grandes cérémonies, et le servait à table. Le jour de l'élection, le capitaine général du Valais mettait dans les mains de monseigneur une épée nue, symbole du droit de préfecture.

En 1375, les habitants de Sion combattirent avec honneur le comte Antoine Baron de la Tour-Châtillon et ses alliés, à Saint-Léonard.

Louis XII, le 20 mai 1500, contracta une alliance avec eux. « Les Valaisans promettent de fournir le roi, en payant, d'hommes armés de leur pays pour être employés à son secours contre qui que ce puisse être, sans charger le roi de leur rendre la pareille. »

François Ier remplaça cette alliance par une paix perpétuelle; les traités se renouvelèrent avec Henri III, Henri IV et Louis XIV.



Salon de 1861; Peinture. — Une Vue de Sion (Valais) : la tour des Sorciers, par Karl Girardet. — Dessin de Karl Girardet.

En 1798, les Français s'emparèrent du Valais; en 1810, il forma le département du Simplon, entre les départements du Léman à l'ouest, de la Doire au sud, d'Agagna à l'est, et la Suisse au nord. Depuis 1815, Sion a repris une partie de ses anciennes institutions; parmi ses 3 600 habitants, un certain nombre sont affligés de crétinisme; les ruines qu'a faites un incendie considérable, il y a cinquante ans, n'ont jamais été relevées. L'incurie laisse tomber pierre à pierre d'anciens monuments; mais l'artiste et le voyageur y trouvent encore de nombreux sujets d'études et d'agréables distractions : dans la ville de Sion, la tour des Sorciers, ruine où l'on fabrique des cartouches; le Tourillon avec ses débris féodaux; l'église Sainte-Valérie, avec ses merveilles d'architecture romane assises sur les fondations d'un temple romain; puis les monts schisteux, avec leurs mûriers, leurs genévriers, leurs châtaigniers et leurs abîmes; enfin le Rhône et la route du Simplon, longue de 60 kilomètres, large de 8 mètres, perçant six galeries sous le roc et jetant cinquante ponts sur les précipices.

LES DANSES ANTIQUES

ET LA DANSE DES ŒUFS.

La Danse des œufs. — Dessin d'Eugène Froment.

Lucien conte ainsi les origines de la danse : « La danse est née avec l'univers. Elle s'est manifestée aux jours de l'antique Amour; les mouvements des astres, l'enchaînement des planètes, cet accord plein de rhythme, cette harmonie du chœur céleste, prouvent la noblesse vénérable de la danse. » Mais voici une autorité tout autre; Molière fait dire à l'un de ses personnages : « Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse; tous les malheurs des

hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser... Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : Un tel a fait un mauvais pas?... Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser? » Il est presque permis de croire que ces arguments, qui commandent aujourd'hui le rire, étaient pris au sérieux par les anciens; en effet, leurs philosophes nous disent sérieusement : « La danse n'est pas de ces sujets faciles et accessibles à tous; elle touche aux régions les plus élevées de toute science, musique, rhythmique, géométrie, philosophie surtout, physique et morale, puisqu'elle traduit les caractères et les passions. Elle est encore moins étrangère à la peinture et à la plastique. Les actes de l'homme intéressent parfois le corps, parfois l'intelligence; la danse occupe l'un et l'autre : elle raffine l'esprit, exerce les membres, instruit et charme les yeux, l'oreille, l'âme. » C'est que la danse des Grecs et des Romains était avant tout symbolique, et liée intimement à la religion. Il fallait que le *pantomime* sur un théâtre, comme autour des autels, représentât par ses gestes toutes les légendes divines, le voyage de Cérès à la recherche de sa fille, les combats des Titans, et les mille aventures des Olympiens; son triomphe était complet lorsqu'on lui criait : « J'entends comme je vois, tes mains mêmes parlent! » La danse doit rappeler les actions et les personnages : aussi est-elle aimée des Muses qui président au souvenir; et le vieil Hésiode a cru voir dans le brouillard du matin,

> Au bord fleuri des eaux, devant l'autel des dieux,
> Leur chœur sacré formant un pas mélodieux.

Jupiter, Apollon, si l'on en croit Pindare et d'autres poëtes, dansaient au milieu de la cour céleste; Protée, Empuse étaient des mimes habiles à revêtir mille formes. C'étaient des traditions apportées de l'Inde, où les cieux sont peuplés de nymphes aériennes. Il n'y avait pas de culte sans danse; Orphée et Musée, « excellents danseurs », avaient attaché aux mystères le rhythme des pas. On dit d'abord que Rhéa, qu'on nomme encore Cybèle, Ops ou Vesta, l'apprit aux curètes, gardiens de Jupiter enfant; leurs cris et le bruit des boucliers qu'ils entre-choquaient en mesure couvrirent les vagissements du petit dieu, et le dérobèrent à la voracité de Saturne condamné à manger ses propres fils. Les dieux guerriers, comme Mars et les Dactyles idéens, étaient honorés par des prêtres danseurs, appelés saliens à Rome; Appius Claudius, ancien triomphateur, salien toute sa vie, se faisait gloire de danser mieux que ses collègues, et, vers le même temps, trois notables citoyens, Gabinius, l'ennemi de Cicéron, M. Cœlius, homme populaire, L. Crassus, fils du vaincu de Carrhes, avaient le goût de la danse, et en portaient l'art à une hauteur dont ils étaient fiers. Les Crétois, les Spartiates, les Thraces, excellaient aux danses armées. Quand Homère appelle danseur un héros de sang royal, Mérion, ce n'est pas pour l'insulter, c'est pour lui faire honneur. Qu'on en juge, voici le passage : « Mérion, lui dit un ennemi, tu es un grand danseur; mon épée pourtant t'abattra peut-être! » Or, Mérion ne fut pas blessé; exercé à la danse, il évitait sans doute plus aisément les traits qui lui étaient destinés. Les adolescents, à Lacédémone, apprennent en même temps la danse et le maniement des armes; dans les moments de repos, entre deux assauts, ils dansent au son de la flûte qui les mène au combat. Xénophon en dit autant des Perses; il décrit les luttes simulées des Thraces, où l'un semble frapper, où l'autre paraît tomber mort, et les exercices des Magnésiens, qui représentent le combat devant le char de guerre. Toutes ces danses avec toutes leurs particularités se sont confondues sous le nom de Pyrrhique; elles étaient destinées à tomber peu à peu devant les danses plus libres rapportées de ses voyages par Dionysos, le Bacchus de la mythologie vulgaire; le théâtre qui naquit aux fêtes de cette divinité indulgente accepta naturellement les jeux des satyres, la mimique expressive des orgies mystiques. Certaines danses furent affectées à la comédie; une seule, l'Emmélie, à l'action tragique. Thespis, Cratinus, dansaient eux-mêmes dans leurs pièces. Télestès, danseur d'Eschyle, mimait à s'y méprendre les Sept chefs devant Thèbes. Sophocle dansait, et c'est lui qui enseigna la danse de la balle à Thamyris, lorsqu'il fit jouer sa *Nausicaa*. Rome ne manqua pas de danseurs illustres, et les noms de Pylade et de Bathylle sont venus jusqu'à nous; on voit que c'étaient des Grecs.

Au milieu de ces danses savantes, religieuses et scéniques, naissait et se développait la danse proprement dite, exercice et amusement de la jeunesse; presque tous les peuples donnaient leur nom à un pas caractéristique, national, qui constituait à lui seul, sans idée d'imitation, sans souvenir symbolique, un délassement pour l'esprit, pour le corps une fatigue salutaire. Comme nous possédons des polonaise, varsovienne et autres, des bourrées, des menuets, l'antiquité avait ses laconienne, ses trézénienne, épizéphirienne, crétoise, ionique, etc., etc. Les Phéaciens adoraient la danse, et Ulysse « admirait la prestesse de leurs pieds agiles. « Homère nous montre Ariadne dansant; il vante, comme le chef-d'œuvre de Vulcain, le groupe de jeunes danseurs qui formaient le cercle sur le bouclier d'Achille. A Sparte florissait l'Hormos ou Collier, ainsi décrit par Lucien : « C'est la danse commune des éphèbes et des vierges; ils s'avancent un à un et figurent assez un collier : le coryphée est un jeune homme qui dessine un pas hardi; une vierge le suit élégamment, et s'instruit aux grâces chastes de son sexe. On dirait que le collier est fait de modestie féminine et de virile audace. » Certaines rondes enfantines nous viennent assurément de l'antiquité; Athénée parle d'une *danse des fleurs* où l'on chantait une sorte de litanie printanière : « Des roses! des violettes!... voilà des roses, voilà des violettes. » La conquête de la grande Grèce, Brindes, Tarente, Sybaris, avait introduit à Rome le goût de la danse. Au temps où régnaient le plus les bonnes mœurs, entre les deux guerres puniques, les hommes bien nés, les fils de sénateurs allaient se divertir dans des salons de danse, et apprendre, le sistre en main, à sauter en mesure. Les grandes dames aussi, sans y chercher la perfection du métier, tenaient l'art de la danse en grande estime et n'en négligeaient pas l'étude. Que dit Salluste? « Sempronia chantait, dansait mieux qu'il ne sied à une honnête femme. » Il reproche à Sempronia, non de savoir danser, mais de le savoir trop bien. Quoi qu'il en soit, les fils et même les filles des patriciens comptaient pour beaucoup, dans leur éducation, l'enseignement de la danse. Cependant quelques voix sévères s'élevaient contre ces distractions qui perdaient de leur caractère symbolique et religieux; témoin Scipion l'Africain, qui venait en trouble-fête se jeter au travers de cette joie. « Nos filles, s'écriait-il, apprennent des grâces déshonnêtes; elles vont avec des maîtres de danse, des harpes et des guitares (?), dans des salles d'histrions; elles s'instruisent à chanter, ce dont nos pères faisaient honte aux hommes libres. On voit, dis-je, en des ateliers de frivolité, des vierges, des enfants dirigés par des baladins! On me le contait, je n'y pouvais croire; mais un jour, conduit dans un salon de danse, j'y ai vu de mes yeux plus de cinq cents filles et garçons. » Malgré l'opinion de Scipion l'Africain,

ces réunions n'étaient pas, en général, considérées comme inconvenantes; la preuve, c'est que lui-même y vit le fils d'un candidat, homme que sa position obligeait à ménager l'esprit public. Peu à peu, toutefois, la danse fut décriée; sous Auguste, elle n'était plus de bon ton; on la laissait aux esclaves, aux joueuses de flûte, aux femmes de naissance inconnue.

Des danseuses introduites au dessert, dans les grandes maisons, ravissaient les yeux par leur légèreté, par leur adresse; le plus souvent leurs membres étaient rompus dès l'enfance, et leurs exercices approchaient beaucoup du tour de force. Elles marchaient sur les mains au milieu de sabres posés la pointe en haut; elles savaient demeurer en l'air, une seule main appuyée sur la tête d'un hercule, les jambes relevées en arrière, se touchant presque le front de leurs pieds chargés de poids divers. Sur la corde, elles ne le cédaient en rien à nos plus fameux acrobates; Herculanum et Pompéi nous fournissent, sur leurs nombreux talents, des renseignements curieux. Certaines peintures représentent mille poses gracieuses sur des cordes roides; sauter, jouer de la lyre, verser l'eau d'une amphore sur une coupe, rien ne coûtait aux habiles sur ce sentier mouvant; la plupart portaient en main un long bâton garni de feuillage. Ce n'était pas là le vulgaire balancier, c'était le thyrse symbolique, auquel il ne serait pas difficile peut-être de trouver un sens élevé, comme à tous les emblèmes antiques : l'orme solide marié à la vigne folle, la force associée à la joie extatique, ou bien le corps qui soutient, enferme et borne l'essor vagabond de l'intelligence. Le monde des interprétations est vaste; arrêtons-nous au seuil. Toutefois, qu'il nous soit permis encore de voir une allégorie dans l'inspiration antique que notre gravure traduit au lecteur : cette jeune et légère danseuse qui, les yeux bandés, saute parmi ces œufs qu'elle ne doit pas même effleurer, est-elle bien de la race de ces ballérines qui charmaient les soupers des riches? N'est-ce pas plutôt une idée philosophique parée de séduisants dehors, et transparente malgré ses longs voiles? l'image d'une jeune âme qui se risque dans l'avenir impénétrable? Elle s'élance les yeux bandés; heureux ses pieds agiles s'ils ne brisent pas les œufs fragiles, symboles de ses nobles rêves et de ses plus chers désirs!

RICHARD TARLTON.

« Tout le monde sait que les premières salles de spectacle, dans la Grande-Bretagne, ont été des cours d'auberge. Passant un jour dans Ludgate-Hill, je remarquai une inscription française : *la Belle Sauvage*. C'était autrefois la devise d'une auberge fameuse qui avait pour enseigne une sauvage debout à côté d'une sonnette. Le sens de cette vieille peinture a beaucoup préoccupé les antiquaires du dernier siècle. S'il faut en croire Addison, l'auberge devait son nom à un ancien roman français qui avait été traduit en Angleterre. L'héroïne de ce roman était une belle femme qui avait vécu dans un désert, et que les Anglais appelaient par corruption la *Bell Savage*. Ainsi s'expliquerait le rébus peint sur l'enseigne, car *bell*, en anglais, veut dire cloche ou sonnette. Quoi qu'il en soit, la cour de *la Belle Sauvage* servit autrefois de théâtre à des représentations dramatiques. Là joua Tarlton, le plus célèbre acteur de son temps (1). »

Ce Tarlton était né vers le milieu du seizième siècle, à Condover, dans le Shropshire.

« Un jour, dit le vieil auteur Fuller (2), comme il gardait dans un champ les pourceaux de son père, un serviteur de Robert, comte de Leicester, passant par là, trouva ses reparties si divertissantes qu'il l'amena à la cour, où il devint le « plaisant » le plus célèbre de la reine Élisabeth. »

Cette anecdote paraît controuvée. La fortune ne prit point par la main Tarlton pour le porter ainsi tout d'un coup au pied du trône de la grande reine Bess. D'abord apprenti dans la Cité, puis porteur d'eau, domestique d'auberge, il se serait élevé plus tard à la profession de tavernier qu'il aurait exercée dans Gracechurch street. On croit aussi qu'il ouvrit avec sa femme une sorte de restaurant ou d'hôtellerie dans Paternoster row.

Quoi qu'il en soit, Tarlton était, en 1583, un des comédiens ordinaires de la reine, et de plus un de ses valets de chambre (*groom of the chamber*), office qu'il conserva jusqu'à sa mort, survenue le 3 septembre 1588, année célèbre dans les fastes de l'Angleterre par la grande défaite de l'*Armada*. On lit dans les Annales de Stow qu'il fut enterré dans Shoreditch church. On présume qu'il mourut de la peste, car son testament, conservé dans les archives de la « prérogative cour » de Cantorbéry, et la mention de son enterrement sur les registres de sa paroisse, portent la date du même jour. Il habitait alors Haliwell street. Sa résidence avait été antérieurement High street, Shoreditch, où demeurait aussi l'illustre tragédien Burbage. On voit dans ce testament que sa femme s'appelait Kate et qu'il avait un fils nommé Philippe.

Tarlton avait un gros nez et une disposition à loucher : il n'en était apparemment que plus comique. Mais, quoiqu'il fût plutôt laid que beau, la vieille gravure que nous reproduisons le représente sans doute à tort comme une espèce de nain, car il était très-habile en l'escrime. En 1587, il avait été admis « maître » dans cet art, titre fort estimé au seizième siècle, et qu'on trouve ordinairement développé en termes assez pompeux : « Maître en la noble science de défense », etc. Un vieux manuscrit fait mention d'un assaut donné à « la Belle Sauvage » et auquel Tarlton prit part. On y lutta avec différentes sortes d'épées, longues ou courtes, avec la rapière, le poignard, etc.

Tarlton jouait sur le « curtain theatre (1) » avec Burbage, et il excellait dans les rôles de « clown », qu'on trouve souvent, en ces premiers temps, parmi les personnages des drames les plus sérieux. Shakspeare ne dédaigna point d'écrire des rôles de clown, mais, ainsi qu'il le fait dire par Hamlet, il ne voulait pas que les acteurs qui en étaient chargés prissent la liberté d'improviser à leur gré, sur la scène, de mauvaises plaisanteries pour faire rire mal à propos les spectateurs. « Que vos clowns ne disent rien de plus que ce que l'on a écrit pour eux. »

Tarlton est auteur d'un drame, « les Sept Péchés capiaux », dont la seconde partie paraît n'avoir été qu'une pantomime mêlée d'improvisations. Il a aussi écrit des pièces de vers, notamment des épigrammes et des *jigs*, espèces de petits poëmes comiques qu'il chantait en dansant et en s'accompagnant du fifre et du tambourin, comme on le voit sur la gravure. On possède une de ces *jigs* de Tarlton (2) : elle se compose de vingt-quatre couplets ou sixtains d'une verve satirique assez divertissante.

Les plaisanteries de Tarlton avaient fait école, et « tarltoniser » était l'ambition de beaucoup de gens qui voulaient se faire une réputation d'esprit. Une des épitaphes écrites à sa louange dit qu'il avait le pouvoir de changer un Héraclite en Démocrite. Quand la reine était triste, on allait le chercher, et il était rare qu'il ne parvînt pas à l'égayer. Elle souffrit qu'il lui adressât quelquefois, tout en

(1) *L'Angleterre et la vie anglaise*, par Alphonse Esquiros.
(2) Fuller's *Worthies*.

(1) Ce théâtre était situé dans la paroisse de Saint-Léonard.
(2) Tarlton's *Jigge of horse-loade of fooles*, en la possession de M. Collier. *Horse-loade* signifie proprement « charge de cheval. »

riant, des vérités sévères : on prétend qu'une fois il osa dire devant elle, pendant un festin, en montrant du doigt le comte de Leicester, qu'il était honteux de voir un serviteur plus puissant et plus arrogant que sa souveraine. Sous ce rapport, il a droit à être inscrit sur la liste des anciens « fous de cour. »

Sa popularité était extraordinaire. On voyait son portrait partout, dans les tavernes, sur les enseignes. Aucun nom de comédien, sans en excepter celui de Burbage, ne s'est conservé plus longtemps dans la mémoire publique jusqu'à Garrick.

M. Haliwell a publié, sous le patronage de la « Société de Shakspeare », deux opuscules facétieux intitulés : les « Plaisanteries de Tarlton » et les « Nouvelles du purgatoire (racontées) par Tarlton » (1). Le mérite de ces recueils, qui n'ont pas été écrits par Tarlton lui-même, n'est guère que dans leur ancienneté. La plupart des bons mots ou des mystifications que l'on prête quelquefois gratuitement à l'auteur n'auraient plus guère aujourd'hui le pouvoir de faire rire personne. Nous en citons toutefois deux comme exemples.

— Tarlton dormait, une nuit, dans une auberge de village. Un fou entre tout à coup dans sa chambre, une chandelle d'une main, un sabre de l'autre, et lui dit : « Drôle, tu vas voir un beau tour d'adresse : je vais trancher d'un seul coup ta vilaine tête? — Monsieur, répond Tarlton avec un grand calme, le tour serait bien plus beau si d'un seul coup vous tranchiez deux têtes. Permettez que j'aille éveiller mon voisin pour qu'il vienne se coucher près de moi. « Et tandis que le fou s'étonne et réfléchit, Tarlton prend la fuite.

Portrait de Richard Tarlton, copié d'après le dessin d'un manuscrit de la Bibliothèque Harléienne, nº 3885 (2). — Dessin de Gagniet.

— On parlait devant un riche marchand d'un seigneur qui donnait une grande partie de son revenu aux pauvres, fondait des écoles, des asiles, des hôpitaux. « Il fait bien, dit avec componction le riche marchand. Les richesses sont périssables. Quand il mourra, il n'emportera pas sa fortune avec lui. — Mais vous, Monsieur, repartit Tarlton, où donc comptez-vous emporter la vôtre? »

LE QUAI DE SAINTE-LUCIE, A NAPLES.

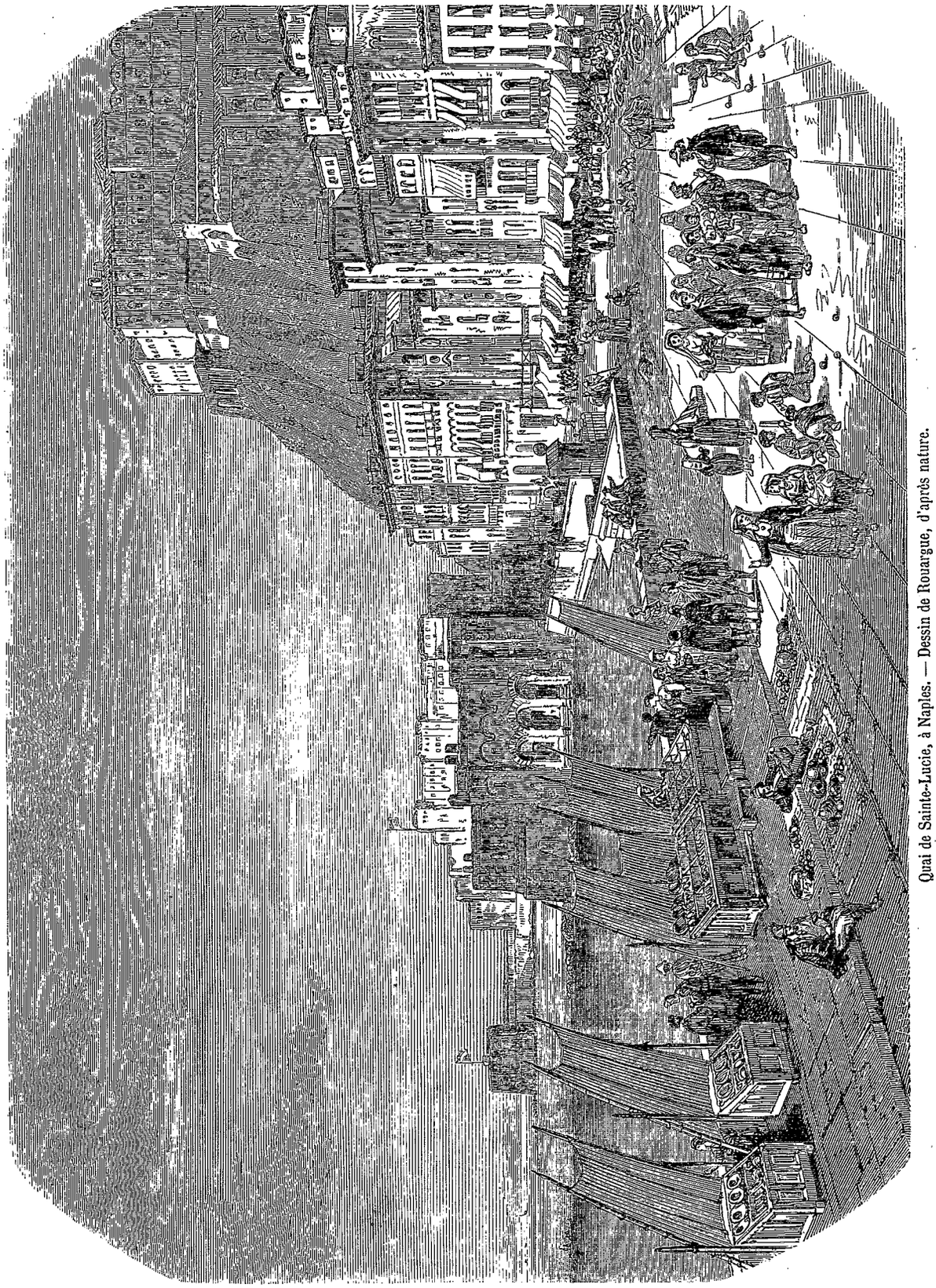
Voy. p. 5.

Un des étonnements de l'étranger qui visite Naples, c'est d'y trouver mêlées, ou du moins se côtoyant à chaque pas, la vie populaire et la vie élégante. Si, lassé du bruit des fringants équipages qui encombrent la Chiaja à partir de quatre heures, vous traversez seulement cette allée d'oliviers, vous vous trouvez sur une vraie grève où des pêcheurs, moins élégants qu'on ne les représente d'ordinaire, mais bien plus pittoresques, tirent tranquillement leurs filets et radoubent leurs barques, et rien ne vous empêche de vous croire à cent lieues de la civilisation.

Si, du *Largo del Palazzo*, vous voulez gagner *Chiaramonte*, au détour de la rampe qui longe l'arsenal, vous vous trouvez tout à coup transporté dans un autre monde. Le théâtre ne manque pas de grandeur : à droite se dressent les étranges escarpements de *Pizzo Falcone*, garnis de hautes maisons à la base et au sommet; en face, les sombres murailles du château de l'Œuf (*castello del Ovo*); enfin à gauche et tout à fait au dernier plan, le cap Pausilippe et les vagues azurées du golfe. Mais, si porté que vous soyez à la contemplation, il vous serait difficile de vous y livrer dans le milieu où vous vous trouvez. Ce quai

(1) *Tarlton's Jest, and News out of Purgatory.* 1844.
(2) Il existe un autre portrait de Tarlton dans la « Pepysian Collection. »

de Santa-Lucia, malgré sa largeur, regorge, en effet, d'une population affairée, remuante, bavarde, encombrante et gesticulatrice à hébéter l'Anglais le plus flegmatique, et contre les opportunités bienveillantes de laquelle il faut littéralement lutter à chaque pas. Voulez-vous du poisson frais, des huîtres, des *frutti di mare* (coquillages)?



Quai de Sainte-Lucie, à Naples. — Dessin de Rouargue, d'après nature.

adressez-vous à ces comptoirs à casiers rangés tout le long du trottoir. Préférez-vous une tranche de pastèque à la chair rose? *pour trois centimes vous pouvez,* selon l'expression séduisante des marchands, *manger, boire et vous laver.* Cette fumée qui s'élève çà et là provient des pommes de pin que l'on expose sur des brasiers pour les forcer à laisser échapper leurs graines noires. Défiez-vous de ce gamin en guenilles; il va, si vous n'y prenez garde, vous cirer

de force. Cette voiture vous écrasera volontiers pour vous engager à la prendre à la course où à l'heure. « Excellence, irons-nous à Nisita ou à Castellamare? ma barque est plus rapide que la dorade », vous criera sous le nez un barcarol. Regardez devant vous, voici un mulet chargé d'ornements de cuivre, non moins que de paniers de fruits, qui va vous heurter. Regardez à vos pieds, de peur d'écraser cet homme qui dort ou cet enfant qui joue au milieu de la voie, ou de glisser sur ces écorces de melons, d'oranges ou de figues de Barbarie. Surtout ne vous fâchez pas, on vous rirait au nez, et ne traitez pas ce *facchino* de faquin, car vous aurez peut-être besoin de lui tout à l'heure pour interprète ou pour guide, et vous le rendrez heureux avec un carlin (42 centimes). Ne cherchez pas surtout parmi cette foule ces fameux *lazzaroni* que les romans vous ont dépeints toujours nus et toujours couchés au soleil. Ici, comme ailleurs, les pauvres travaillent, et travaillent souvent beaucoup pour vivre. Seulement, comme leurs besoins sont réduits à leur plus simple expression, que le soleil les vêt et les chauffe, que quelques fruits apaisent leur faim et leur soif, et que leur bonne humeur remplace tout ce qui pourrait leur manquer par ailleurs, ces gens-là sont heureux et bienveillants, et s'il leur arrive de s'exclamer devant votre beauté, Madame, ou de rire, Monsieur, de votre tournure, ils n'auront jamais, du moins, l'idée de jalouser vos bijoux ou d'insulter vos gants.

Si vous voulez pourtant répéter après comme avant votre voyage : « Voir Naples et mourir! » ce n'est pas à la ville et à son peuple qu'il faut vous en tenir. Allez vous loger à Portici, ou mieux encore à Mergellina. Au retour de vos excursions artistiques dans les musées et les églises, au lieu de rues étroites, obscures, bruyantes et généralement empestées, vous habiterez une villa aux jardins embaumés; vous aurez à vos pieds la mer, devant vous le Vésuve ou les îles enchantées : Nisita, Procida, Capri; sur vos têtes le plus beau ciel du monde; et si vous n'en rapportez ni les *Moissonneurs*, ni les *Méditations*, vous vous souviendrez au moins toujours des heures passées au sein de cette nature radieuse qui rassérène l'âme en même temps qu'elle vivifie le corps.

LA TRAVERSÉE DE MAITRE KLAUS.

SIMPLE RÉCIT.

Fin. — Voy. p. 246, 250.

Si enchanté que je fusse d'être là assis au chaud, croyez-moi, je me trouve toujours troublé vis-à-vis d'un homme auquel je dois quelque chose.

Le meunier me dit :

— Klaus, ne veux-tu pas que je te fasse chauffer une tasse de café?

Sot que je suis, je réponds d'une voix à peine intelligible :

— Merci, merci, meunier; j'ai déjà pris deux fois le café aujourd'hui.

— Eh bien, alors tu n'as pas encore dîné? demande le meunier.

Écoutez, mes amis, je tombai alors dans un grand embarras, et je cherchai des yeux une horloge pour pouvoir dire si j'avais dîné ou non.

A tout hasard, je réponds enfin :

— J'ai dit à ma femme de me garder mon dîner jusqu'à ce que je revienne ce soir.

Alors le meunier reprend :

— Est-ce que par hasard tu te serais donné une indigestion hier, que tu ne veux pas manger aujourd'hui?

— O Dieu! non. Je regrette même de m'être fait garder mon dîner pour ce soir. C'était une sottise, et je serais bien aise de l'avoir maintenant.

— Ah! bon, dit le meunier, voilà pourquoi tu ne voulais pas de café; c'est que tu aimais mieux un morceau de viande.

Je ris; et, pour me restaurer, on m'apporte une assiettée de veau.

A peine rassasié, je vais dehors voir où en est le brouillard.

A mon grand étonnement, il commence à se dissiper. On dirait qu'il n'est resté si longtemps sur le lac que pour me tourmenter.

Je retrouve ma bonne humeur et me bourre une pipe tout en riant, si bien que personne n'aurait pu soupçonner tout ce que je venais de souffrir dans ma terrible traversée. Ah! vous connaissez trop peu les gens d'ici pour savoir comme ils se moquent de vous quand il vous arrive une fois quelque chose de ridicule!

Je deviens de plus en plus gai; je vide déjà mon second verre de bière, quand j'entends dehors remuer la chaîne d'un canot, puis aussitôt je distingue plusieurs voix, parmi elles une voix de femme; et quelle voix! jugez de ma terreur! celle de ma femme!

Je ne sais si je dois courir au-devant d'elle et lui mettre de suite mon salaire dans la main, pour qu'elle ne fasse pas de scandale devant tout le monde, ou si j'ai quelque meilleur parti à prendre.

Mais la voici déjà qui entre avec le meunier.

Elle fait une figure comme si elle voulait m'avaler, et commence ainsi :

— Est-ce que ce n'est pas infâme, un homme comme cela, qui reste hors de chez lui le jour de Noël, et dépense à lui seul tout son argent?

— Quoi donc, quoi donc? Tiens ta langue! m'écriai-je en lui mettant l'argent sous le nez.

Mais elle ne le voit pas, et le meunier prend la parole :

— Tiens! tiens! Mais maître Klaus me disait pourtant tout à l'heure qu'il arrivait de chez lui. Il n'a même pas voulu prendre le café, tant il était rassasié.

— Rassasié? Oui, je le crois bien, s'écrie ma femme; il est assez porté sur sa bouche. Mais attends, coquin!

Dans ce terrible moment, je me décidai à tout avouer, et je me mis à raconter ma lamentable histoire.

Le meunier rit beaucoup; mais ma femme ne voulait pas me croire. Il fallut que le meunier confirmât mes paroles en disant qu'il avait entendu ma voix sur le lac.

Le récit de mes malheurs fini, ma femme ne fut pas apaisée. Je lui donnai tout mon argent, et elle ne me montra pas pour cela un meilleur visage.

Elle m'entraîna hors de la chambre, et me fit au plus vite monter en bateau pour reprendre le chemin de la maison.

Comme le brouillard avait disparu, il ne nous survint en route aucun accident.

Une fois chez nous, dans l'espoir de mettre ma femme de bonne humeur, je lui dis :

— Va de suite en face chez le boucher, et achète un morceau de viande à ton goût.

Naturellement je pensais : Prends-en aussi pour moi.

Elle sortit et revint presque aussitôt, mais rapportant un si petit morceau de viande que je m'écriai :

— La viande est belle; mais il n'y en aura pas assez pour nous deux. Garde-la toute, et tue-moi une vieille poule.

Elle ne répondit pas un mot et se mit à courir dehors. Je regardai dans la cour pour voir si elle allait aller chercher une poule; mais je ne la vis pas, et je commençai à concevoir des craintes sérieuses pour mon dîner.

Quand enfin l'heure du repas fut venue, elle apporta sa viande, qui avait l'air fort appétissant, et la mit sur la table.

— Où est la poule? lui demandai-je de ma voix la plus douce.

Elle me répondit brusquement :

— Elle n'est pas encore bouillie!

Et moi, tout joyeux :

— Mange, mange, ma bonne Lise, dis-je d'un ton amical; je puis attendre.

Enfin elle sort, rapporte la poule et la met sur la table. Mais, pensez un peu! comment l'avait-elle fait bouillir? Avec toutes ses plumes! La voilà sur le plat comme elle était une heure auparavant sur son fumier!

— Qu'est-ce que cela? m'écriai-je tout stupéfait.

Ma femme répondit :

— Elle n'est que moitié aussi laide que toi, et cependant il me faut bien passer toute ma vie dans ta société.

Tel fut mon souper, après ma malheureuse traversée.

Outré de cette conduite, je me levai et quittai la chambre. Mais cette nouvelle contrariété eut au moins cela de bon qu'elle me poussa au cabaret, où je n'aurais pas osé aller sans cela.

Ici le tailleur cessa de parler.

Il faisait encore plus sombre dans la cuisine; la flamme de la chandelle brûlait au fond du chandelier, le vieux coucou faisait toujours entendre son tic tac monotone.

La plupart des assistants s'étaient esquivés sans bruit.

Je me levai à mon tour :

— Maître Klaus, dis-je, vous ne pouvez pas vous figurer combien votre traversée ressemble à celle que fit, il y a des milliers d'années, un certain Ulysse. Comme vous, ce héros erra longtemps dans le brouillard avant de revoir sa terre natale. Seulement il avait une meilleure femme que vous, et il était roi! En hiver, quand je penserai au lac de Trauen; qui s'étend devant nous si bien éclairé par la lune et qu'on traverse maintenant en moins d'une heure sur un beau bateau à vapeur, je me souviendrai certainement de vos aventures. Je regrette seulement qu'en les rapportant je ne puisse vous acquérir, ainsi qu'à moi, une célébrité aussi méritée que celle du héros grec et du poëte qui l'a chanté.

Là-dessus nous nous séparâmes.

Il ne faut avoir rien de remarquable ni de trop brillant dans ses habits, dans ses discours et dans ses manières; l'air modeste sied beaucoup mieux que ce qu'on nomme le bel air. SAINT-ÉVREMOND.

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES.

A Dieulefit, dans le département de la Drôme, on a fondé une bibliothèque populaire sous le titre de « Bibliothèque de l'école du dimanche. » Le but des fondateurs a été, suivant leurs expressions, « d'offrir une lecture instructive et » variée à la jeunesse de Dieulefit, pour la détourner de » cette littérature malsaine, empoisonnée et malheureuse- » ment si répandue parmi nous. » On n'a point pensé qu'il fût bon d'admettre pour le prêt des livres une gratuité absolue. Le prix de l'abonnement pour une année entière est d'un franc. Toutefois, le comité a la faculté de distribuer quelques abonnements gratuits mis à sa disposition pour diverses personnes. Les livres sont nombreux et bien choisis. Plus de deux mille ont été prêtés en dix mois dans l'année 1860.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Voy. p. 18, 58, 102, 134, 166, 206, 238.

SEPTEMBRE.

Dans le mois de septembre, les jours commencent à décroître avec rapidité. La température très-agréable subit cependant un abaissement très-notable, comme pour nous avertir que l'hiver n'est pas loin, et que nous ne devons pas négliger de mettre à profit les beaux jours dont nous pouvons jouir encore.

L'automne astronomique commence cette année le 23 septembre, à 1 h. 57 m. du matin. Le soleil se trouve en ce moment sur l'équateur, dont il s'est rapproché à grands pas pendant les trois mois qui viennent de s'écouler depuis le solstice d'été.

Le jour où a lieu ce phénomène sert de départ à l'ère républicaine. Mais, comme on n'a pas conservé longtemps l'habitude de compter les temps avec ce calendrier, cette tentative de réforme n'a pas laissé de traces. Elle est déjà effacée de l'astronomie et ne figure même plus à la *Connaissance des temps*.

On peut voir, par cet exemple, combien il est difficile de réformer les habitudes prises, même lorsqu'elles ne reposent sur aucun fondement rationnel. Mais il faut avouer que les astronomes ont été loin de donner l'exemple de l'abandon des anciennes mesures, car on les a vus refuser obstinément d'accepter la division du cercle en 400 grades, si commode cependant pour les calculs qu'ils ont à chaque instant besoin de faire.

Le jour de l'équinoxe d'automne ne ramène pas l'égalité des jours et des nuits, à cause de la réfraction qui, comme on le sait, prolonge sensiblement le temps que le soleil reste au-dessus de notre horizon. Le directeur de l'Observatoire de Toulouse, M. Petit, a publié, dans les Comptes rendus de l'an dernier, une table qui permet de juger de l'effet de ce phénomène sur la durée réelle des jours, c'est-à-dire de la période pendant laquelle il est possible de voir clair sans chandelle. Ainsi, d'après ce savant, la durée du crépuscule s'élève jusqu'à près de 200 minutes en été, quand le soleil est dans les environs des tropiques, ce qui fait que le 21 juin il n'y a presque pas de nuit, comme on a déjà dû le remarquer. Quoique l'effet du crépuscule soit bien moins considérable lors des équinoxes, il n'en est pas moins fort appréciable, et le jour empiète heureusement sur le règne de la nuit.

C'est dans le mois de septembre que la lumière zodiacale qu'on a commencé à voir vers le 20 mars et qui a disparu revient à l'horizon; mais cette nouvelle apparition, au lieu d'avoir lieu le soir, ne se montre plus que le matin : aussi les amateurs d'astronomie devront-ils se lever de bonne heure pour la contempler. On peut alors apercevoir une lueur de forme triangulaire, qui s'étend de l'horizon jusqu'à une hauteur qu'on peut évaluer quelquefois jusqu'à 50 degrés. La largeur de la zone de lumière qui précède ainsi l'arrivée du soleil dans l'hémisphère visible est de 20 à 30 degrés seulement; elle est donc, comme on le voit par les chiffres que nous donnons et comme il est facile de s'en assurer au moyen d'une observation directe, sensiblement plus haute que large.

Les personnes qui auront suivi nos conseils et admiré la lumière zodiacale du soir feront très-bien de compléter leur observation en la contemplant le matin avant le lever du soleil.

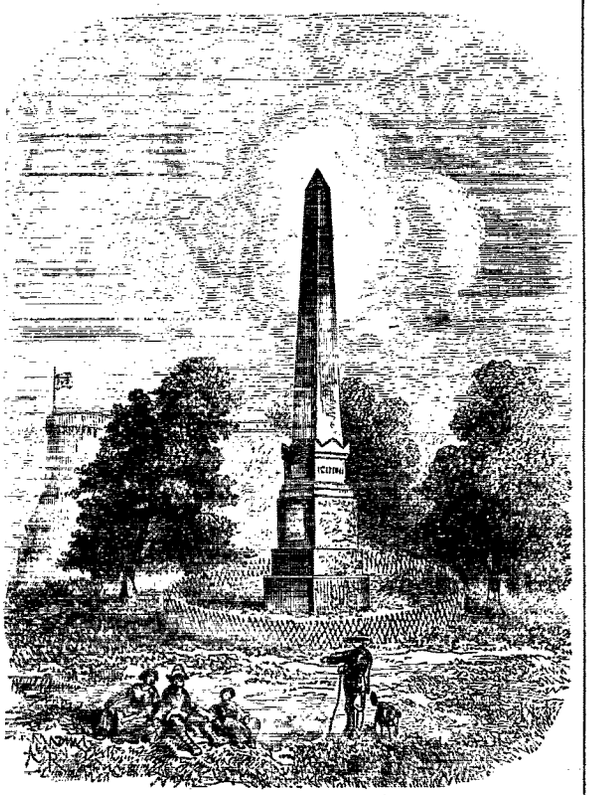
En septembre, la belle constellation de la Grande-Ourse passe à midi au méridien, en même temps que le soleil; mais cela ne l'empêche pas de présider, comme en hiver, au mouvement des étoiles. En effet, elle se trouve telle-

ment rapprochée du pôle immobile autour duquel a lieu la rotation de l'hémisphère visible que nous ne le perdons jamais de vue, quelle que soit la position du soleil sur l'écliptique. La forme remarquable de ce groupe stellaire l'a fait choisir avec raison comme base pour les alignements au moyen desquels les commençants apprennent à reconnaître et à nommer toutes les constellations qui brillent successivement au firmament.

Le 15 septembre, le diamètre apparent du soleil sera de 31′ 54″, à peu près 100 fois celui qu'offrirait la terre aux observateurs situés à la surface de ce corps immense. Il faudrait à peu près 720 soleils tangents les uns aux autres pour occuper un grand cercle de la sphère céleste, et plus de 25 000 pour couvrir tout l'hémisphère visible. Sur un globe dont le rayon serait égal à celui de la terre, le disque du soleil occuperait une superficie comparable à celle du département de la Seine.

WOLFE ET MONTCALM.

Près de la ville de Québec, ce Gibraltar de l'Amérique septentrionale, s'étendent les fameuses plaines d'Abraham (1), plateau à jamais célèbre par la bataille si petite dans ses proportions, et cependant si grande dans ses résultats, qui fit passer des mains de la France à celles de l'Angleterre une contrée presque aussi grande que la moitié de l'Europe.



Monument de Wolfe et de Montcalm (1827).

Le combat eut lieu le 13 septembre 1759, et coûta la vie aux deux généraux. Wolfe périt sur le champ de bataille, enseveli dans son triomphe; Montcalm expira le lendemain, sublime de force et de résignation chrétienne.

Un intérêt spécial devait s'attacher, en 1859, au centième anniversaire de ces mémorables événements. Après un siècle d'attente, un monument qu'on peut dire tout français a été inauguré enfin en l'honneur de Montcalm, sur le sol même conquis par son rival. La circonstance nous a paru favorable pour retracer dans un même cadre tout ce que la postérité a fait pour éterniser la mémoire de ces deux grands hommes.

Wolfe avait eu l'honneur de reposer au lieu de la sépulture des rois, à Westminster, où Georges III lui fit élever un magnifique mausolée. Après ce glorieux hommage rendu à ses cendres dans sa patrie, justement fière de ses lauriers, on serait tenté de se demander pourquoi sa mémoire resta si longtemps sans honneur sur le théâtre de son triomphe, si l'on ne songeait pas aux embarras d'une colonie naissante et aux ménagements que devaient les vainqueurs à une population conquise, dont ils voulaient gagner l'affection.

Les souvenirs cependant ne pouvaient pas s'effacer, et quand le major Holland, arpenteur général du Canada, voulut, en 1785, tracer une méridienne près de Québec, il plaça le premier des quatre jalons en pierre qui la déterminaient à l'angle d'une redoute dont les ruines existaient encore sur les plaines d'Abraham. C'était le lieu même où Wolfe, porté par ses soldats en arrière des rangs, après sa dernière blessure, avait expiré entre leurs bras.

Poussés par un indiscret patriotisme, les voyageurs nombreux qui venaient visiter ces lieux mémorables voulaient en emporter un souvenir, et les habitants voisins en firent un objet de sordide spéculation; de sorte qu'après quelques années, les traces de ce monument modeste et presque improvisé avaient à peu près entièrement disparu (1).

Le comte de Dalhousie, gouverneur du Canada, plus soucieux que ses prédécesseurs des gloires nationales, voulut rendre un solennel hommage à la valeur dans les deux illustres rivaux. Avec une noble impartialité, il réunit ces deux noms qui n'avaient jamais été séparés dans la mémoire des hommes. Il espérait sans doute rétablir par là sa popularité que les luttes politiques avaient grandement compromise.

Le 15 novembre 1827, il posait avec solennité la première pierre de ce monument, qui fut achevé l'année suivante. Tout entier en pierres de taille bien travaillées, il a 22 mètres (66 pieds) d'élévation, et se compose d'un obélisque qui repose sur un cénotaphe. Le style en est sévère, mais noble et imposant.

Sur la face principale du cénotaphe, on lit une inscription latine qu'on peut traduire ainsi :

Ils doivent à leur valeur le même trépas, à l'histoire la même renommée, et à la postérité le même monument.

Les deux autres faces latérales portent simplement ces deux noms en très-gros caractères : WOLFE–MONTCALM. Sur le dé qui sert de base se trouvent le nom des auteurs, et les circonstances et l'époque de l'érection du monument.

Ce monument n'est pas, il est vrai, élevé sur le champ même de bataille, mais dans l'enceinte des murailles, au centre du jardin public, sur le bord à pic de la colline où est assise la ville de Québec. Rendue par là plus vivante, la mémoire des deux héros invite à contempler en même temps les lieux témoins des travaux et des efforts qui avaient précédé cette lutte décisive. Le site est d'ailleurs plein de grandeur.

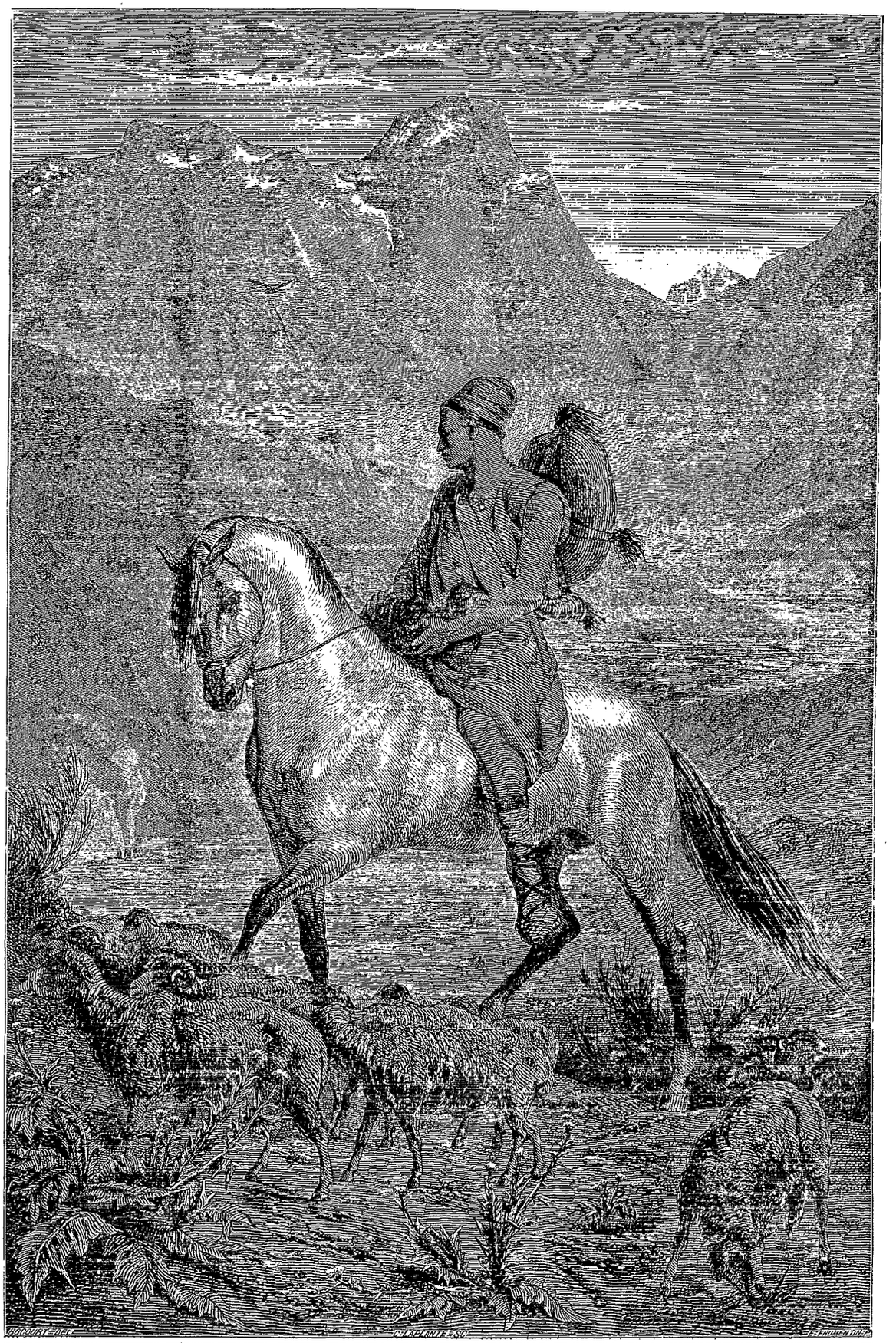
La suite à une autre livraison.

(1) Ce nom, devenu depuis historique, désignait une partie de la propriété d'un nommé Abraham Martin, pilote du roi sur le Saint-Laurent en 1646; on l'a étendu sans raison jusqu'à la plaine voisine.

(1) Nous ne mentionnons qu'à titre de souvenir, mais non de bon goût, une grotesque figure d'officier, en bois peint, placée autrefois contre une maison de Québec, à l'angle de la rue Saint-Jean et de la rue du Palais. Elle servait d'enseigne à un hôtel appelé l'hôtel de Wolfe. (J. Duncan, *Travels;* 1823.)

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LES BERGERS DE KABYLIE.



Salon de 1861; Peinture. — Un Berger en Kabylie, par M. Fromentin. — Dessin de Bocourt.

« Mon tableau (nous écrit M. Fromentin) n'a pas pour but de représenter un détail caractéristique des mœurs de la Kabylie, pas plus qu'il ne reproduit un endroit déterminé. En montrant un berger qui remonte au lever du jour dans les hauts pâturages, suivant les habitudes matinales des gens de la montagne, j'ai voulu rendre une impression d'heure, de solitude et de lieux élevés, exprimer un certain accord de recueillement et de grandeur entre le site et les allures solitaires de l'homme. Rien de plus. »

Mettons à profit toutefois ce tableau, l'un des meilleurs de la dernière exposition, pour noter ici quelques détails sur les mœurs pastorales de la Kabylie.

Remarquons d'abord que la Kabylie n'a point de bergers dans le sens européen du mot. Le Kabyle qui possède des troupeaux mène paître ses bêtes ou les fait mener par un membre de sa famille, à pied ou à cheval. Les bons endroits pour paître sont clair-semés dans l'Atlas; quelquefois, il faut aller loin les trouver dans les monts abrupts, arides, escarpés en précipices. Avant de partir, le Kabyle prépare des provisions : il fait griller à la poêle du blé qu'il réduit en farine entre deux pierres ou bien à la meule de ménage, et met la farine dans un sac en peau de chèvre ou de mouton tannée, teinte en rouge; la couleur du sang est chère aux enfants du Prophète. Quand l'absence doit durer, à cette farine, ou *rouina*, il mêle des dattes pétries, et, contre la soif, du beurre. Un sac de moyenne grandeur, en sautoir sur le dos, contient la nourriture de vingt-quatre journées. Des pains ronds et plats, assez semblables à nos galettes, remplacent quelquefois la rouina. Des dattes et de l'orge grillée, jetées négligemment dans le capuchon du burnous, suffisent au pasteur qui n'a pas à s'éloigner beaucoup. Il n'emporte pas même de *chenna*, de sac en peau non tannée, goudronné à l'intérieur et sur les coutures, avec les poils en dedans, fermé par une ouverture à patte et renfermant de l'eau de source. La plupart du temps il va pieds nus. Dans la saison des chaleurs torrides (juin, juillet, août), il porte une chaussure appelée *torbaga*, qui consiste en une semelle de peau de bœuf ou de chameau fixée au pied par cinq ou six ficelles. Pour l'hiver, il y ajoute des bandelettes de vieux burnous enroulées à mi-jambe jusqu'au genou, et ficelées de la même façon.

Sa houlette est un bâton (*okkas*), arme défensive contre les vipères, les scorpions et les chiens féroces de la montagne. Lorsqu'il amène son cheval aux pâturages, il ajoute aux provisions une part d'orge et de viande pour son compagnon, qu'il aime plus que lui-même. Les Kabyles, race primitive de l'Algérie, ancêtres des Arabes par les Berbères, présentent de singulières analogies avec les anciens Germains et les tribus franques. De même que nos Saliens et nos Ripuaires, ils se divisent en fractions de tribus, réunies entre elles par un lien fédératif. Les dignités et les pouvoirs publics se confèrent en assemblée générale; les élections ont lieu à la fin de l'été, à la mosquée, au marché ou bien au cimetière. Des compensations pécuniaires sont établies pour tous les délits. L'injure verbale se paye un bacita (2 fr. 50); un soufflet, deux bacitas; une blessure, cinq bacitas; l'action de coucher en joue sans tirer, vingt bacitas; coup de feu et blessure, cent bacitas. La seule compensation du meurtre est la vendetta. Quand il n'y a pas d'homme dans la famille, la femme kabyle va chercher un vengeur dans une tribu voisine, à prix d'argent, et elle mendie pour payer sa dette. Quand la guerre sainte est prêchée dans la montagne, le Kabyle quitte son troupeau, et le berger devient l'intrépide combattant que nos soldats ont récemment admiré : il ne croit jamais pouvoir demander quartier sans déshonneur.

PROMENADES ALPESTRES.

Suite. — Voy. p. 14, 38, 150, 262, 266.

XIII.

A Trente, levé tard; bain, déjeuner; je me refais, je secoue la poussière des grandes routes, j'oublie les Alpes à Capoue. Bien reposé, prêt à visiter cette ville d'un si grand souvenir et que je tenais tant à connaître.

Adossé à un pilier, à Sainte-Marie Majeure, salle officielle du concile pendant vingt ans; jolie architecture du seizième siècle, malheureusement gâtée par des badigeonnages modernes : je suis là depuis une heure. Voûtes silencieuses en ce moment, qui serviez d'écho à de si importantes paroles il y a trois siècles, vous semblez me faire revivre cette époque! Que sont les votes les plus solennels de nos assemblées en comparaison de ceux dont vous fûtes témoins? Que de choses scellées ici à jamais! Que d'horizons barrés! que de croyances réglementées, les unes strictement formulées, les autres prohibées! *Sint ut sunt aut non sint!* Frémissements de conscience que durent éprouver ceux qui sentaient le poids de tant d'injonctions intimées à la postérité au nom de l'autorité qui, sauf le droit de se rétracter, se reconnaît tous les autres! Irrévocabilité, mot redoutable!... Mais pourquoi m'amuser à écrire? Pourquoi ne pas me laisser aller plutôt aux impressions indistinctes qui émanent de ces lieux? Nuages qui flottez sur la condition des siècles futurs, que ne puis-je vous entr'ouvrir ici, ne fût-ce que pour un clin d'œil! Mais c'est déjà beaucoup que de pressentir que vous existez.

Au sortir de l'église, entré dans un lieu qui m'a causé un fort saisissement : c'est un cabinet de figures de cire, où l'on a réuni comme en séance, avec leurs costumes officiels, les membres du concile. Assis en cercle sur des banquettes, c'est une véritable assemblée. Assemblée de cadavres! orateurs sans voix! docteurs sans cervelle! prêtres sans Dieu! Il semble que le doigt du Tout-Puissant ait surpris et pétrifié cette foule au milieu d'une discussion. Impression odieuse, insoutenable; au scandale du démonstrateur, un regard me suffit; je fuis ces morts, je vois le soleil, je respire; ma visite au Duomo achèvera, je l'espère, de dissiper mon malaise.

Au Duomo de Trente, comme à celui de Florence, ouvertures restreintes, lumière faible, architecture du treizième siècle, sombre, sévère, majestueuse; le grand génie de l'architecture chrétienne respire ici. Parvis silencieux, solitaire, sonore au moindre bruit; voûtes plus religieuses que celles de Sainte-Marie Majeure : le concile eût été mieux ici. Entraînement naturel vers les hautes régions. Assis en paix depuis une heure, je me suis prosterné en pensée devant le Dieu incompréhensible; j'ai adoré, sous les voiles dont il lui plaît de s'envelopper, celui qui a fait l'homme pour l'aimer et le servir, et qui a mis entre l'homme et lui l'obscurité; celui dont les lueurs brillent partout et dont la personne ne s'aperçoit nulle part; qui est tout entier en dehors de l'univers et tout entier dans chacune de ses parcelles; qui régit les âmes et les laisse libres; qui a fixé dès le principe l'avenir de la terre, et qui l'abandonne au caprice des hommes; qui est immuable, et qui s'affecte de nos moindres variations; qui n'aime que la justice, et qui permet à l'iniquité de régner; dont la bonté est infinie, et dont la volonté laisse carrière au mal; qui anime la raison, et qui la confond; qui est mobile et immobile; souverainement libre et souverainement déterminé; antithèse éternelle, qui n'a de solution qu'en elle-même! J'ai ouvert mon cœur aux effluves qui nous arrivent du fond de son infini, dès que nous lui faisons appel du fond du nôtre; j'ai retrempé ma vitalité dans la pensée que si je suis inca-

pable d'entrer dans le mystère de sa vie, il n'entre pas moins incessamment dans le mystère de la mienne, et qu'il suffit que je le veuille pour qu'il la conduise dans les voies de sa perfection. Qu'il m'accepte donc parmi les siens; qu'il efface mes fautes, répare mes torts, corrige mes infirmités! Son nom seul, sous quelque forme que ce soit, pourvu qu'elle soit digne de lui, m'élève dès que je l'entends. Voûtes sévères, vous faites encore retentir celui que lui donnaient nos pères il y a six cents ans, et ce nom me remplit; mais ma pensée ne vous invoque pas moins, cimes des Alpes, étoiles de la nuit, mers, tempêtes, qui me dites celui qu'il porte dans les profondeurs de l'ineffable nature!

Rentré à l'hôtel, après avoir achevé la visite de la ville. Observé çà et là quelques palais de l'époque de prospérité. On en voit un attribué à Bramante. On me dit qu'en en faisant la demande on obtient la permission d'y entrer, et que dans quelques-uns il y a des peintures de prix. Mais s'agit-il des vrais grands maîtres? Évidemment non. Je m'abstiens.

Trente, comme Florence, est tout entier autour de son Duomo et de son palais vieux. En passant devant l'orphelinat, j'ai été touché de la simplicité de l'inscription : *Orphano tu eris adjutor*. Je me hâte de plier mon bagage, inspiré de celui de Bias, et cours rejoindre la diligence qui va me rendre ce soir à Roveredo.

Arrivé de nuit; petite ville militaire, commandant, par sa citadelle, le défilé de la rive gauche de l'Adige. Les rues pleines de monde. Fête en l'honneur de la Vierge, à l'occasion d'un miracle. Des madones à tous les carrefours et devant les maisons particulières, illuminées et ornées de rubans et de fleurs; en avant, tantôt un, tantôt plusieurs musiciens, cornemuses, violons, clarinettes; groupes d'enfants très-animés et chantant les litanies; hommes et femmes agenouillés. Couleur locale; on se sent bien ici en Italie.

XIV.

Parti avant quatre heures, en vue du bateau à vapeur de Riva. Traversé l'Adige sur une barque; rapidité du courant; trains de sapins issus de la montagne et glissant comme la flèche. Belle vue sur l'ensemble du pays à la montée au-dessus de Mori; au sommet du col, charmant lac vert tendre, avec un îlot et de grands arbres dans le milieu. Éblouissement, cri de surprise au débouché sur le lac de Garda; splendeur de lumière; le lac encadré dans les montagnes tombant à pic dans ses eaux.

Le bateau à vapeur est alternatif et ne part que demain. J'en prends aisément mon parti. L'hôtel n'est pas somptueux, mais frais et spacieux; il est baigné par le lac. Au lieu de m'y tenir, je vais, avant la chaleur, monter au vieux château qui domine la ville.

Monté par des rocs abrupts. Magnifique vue sur le lac et les montagnes; du haut de la tour on sauterait sur la place. Redescendu par des bois d'oliviers. Bain tranquille et bienfaisant, au milieu des rochers, dans ces eaux délicates et charmantes; cinq à six cents pieds de profondeur : plaisir de nager sur l'abîme. Lac très-poissonneux; poisson digne des gourmets, nommé *sarpione;* ne se pêche que dans les grandes profondeurs; noir comme de l'encre: est-ce un reflet des ténèbres où il vit? Singulier cours d'ichthyologie que me propose mon hôtellier; il me donnera chaque jour une nouvelle espèce de poisson si je veux rester un mois chez lui. Le pays m'enchante tellement que, si je le pouvais, j'y resterais, sauf à ne m'instruire qu'à moitié, au moins une quinzaine.

Cette ravissante petite ville est l'entrepôt du commerce entre la montagne et la plaine; elle est riche et l'a été visiblement davantage. On dirait d'un port de la Méditerranée; mais où y a-t-il sur la Méditerranée une rade qui vaille ce beau lac? Les maisons donnent sur les eaux ou directement, ou par des jardins semblables à des corbeilles de fleurs; des gondoles avec des tentes bariolées sont amarrées çà et là; dans le port, de gros bateaux de transport; sur le port, une belle place entourée de portiques; dans le milieu, une colonne rostrale, et par-dessus les ruines pittoresques du château. Sentiment de la vie antique. Mon imagination se reporte vers ces petites cités maritimes de la Grèce, avec leur acropole, leurs portiques, leurs bois sacrés, leurs esquifs, leur ciel bleu : impression si naturelle qu'elle s'est fait sentir aux habitants; je trouve autour de la place la rue de Neptune, celles des Hespérides, des Néréides.

Impression continuée! j'ai vu, cette après-midi, les jeux Olympiques. Un cartel, placardé dans les carrefours, annonçait à la population qu'à quatre heures les signori *** soutiendraient contre les signori ** une partie de ballon, lesdits signori fils de famille et des plus huppés de l'endroit. A quatre heures, toutes les fenêtres de la place se sont couvertes de filets protecteurs derrière lesquels se plaçaient les belles dames dans leurs atours, tandis que les juges vénérables montaient sur l'estrade d'honneur et que la foule commençait à onduler et bruire tout autour de l'arène. A ma tournure on a reconnu un étranger, et l'aréopage, inspiré sans doute par Jupiter Hospitalier, m'a dépêché un héraut pour m'inviter à prendre place à ses côtés sur les siéges sacrés. Malgré l'attrait des libations de limonade glacée, j'ai décliné l'invitation, tout en rendant aux mœurs hospitalières de la cité mes actions de grâces, et je me suis contenté de mêler mes applaudissements à ceux des plébéiens. Aimable journée! Le crépuscule devient de plus en plus sombre, et, mollement assis devant ma fenêtre ouverte sur les eaux du lac, je vais passer ma soirée dans la douce rêverie qu'inspirent à toute âme honnête les scintillations du ciel.

La suite à une autre livraison.

Dois-je me résigner à ce que je suis, si j'ai lieu d'être mécontent de moi? Non, car ce mécontentement prouve une nature libre qui peut réagir sur elle-même; il est une conséquence nécessaire de mon état intérieur qui le provoque; mais cet état n'est point nécessaire, j'aurais pu n'y point tomber, et je puis en sortir.

L'initiative humaine produit des choses qui n'ont pas toujours été; de là nos idées d'avenir et de progrès.

FRANÇOIS ROGET, *Pensées genevoises.*

UN TAILLEUR BÉARNAIS.

Le tableau que nous reproduisons (p. 284) nous montre un intérieur rustique occupé par quatre personnes : le mari ou le père, car il est quinquagénaire au moins, à voir son visage ridé et ses cheveux gris; la femme ou la bru, occupée à dévider du fil et, en même temps, à regarder faire son mari ou son beau-père, qui est tailleur et prend mesure d'un accoutrement à une voisine; la voisine, en jupe et en corsage; et, finalement, assis sur son établi, les jambes ballantes, contrairement aux habitudes des tailleurs parisiens, un jeune homme coiffé, comme son patron ou son grand-père, du traditionnel béret, et cousant une veste à laquelle manquent les manches. Au fond de la chambre est la haute cheminée qui réunit toute la famille dans les longues veillées d'hiver, et sur le rebord que forme le manteau de cette cheminée étincelle un large

plat de cuivre jaune, en compagnie d'une assiette de faïence historiée, d'un pot de terre rouge et d'un pot de terre grise émaillée de bleu.

Voilà le tableau, tranquille et doux, souriant et pittoresque. Rien n'y heurte désagréablement l'esprit : tout, au contraire, l'y rassérène. La Fortune a oublié d'arrêter sa roue capricieuse à la porte de cette humble demeure, on le devine bien ; mais il y a quelque chose qui supplée à ses rigueurs : c'est l'amour du travail, c'est l'amour de la famille ; jamais la phrase proverbiale : « Contentement passe richesse », n'a été d'une application plus vraie. Ces braves gens sont heureux à leur façon, qui est la meilleure ; ils sont modestes en leurs désirs, simples en leurs goûts, comme il convient aux pauvres, et leur vie, exempte d'alarmes parce qu'elle est exempte d'ambition, s'écoule comme l'eau d'une source inconnue, sans bruit mais non sans poésie.

Salon de 1861 ; Peinture. — Le Tailleur béarnais, par M. Guillemin. — Dessin de Thérond.

Quand la voisine à laquelle le vieux tailleur prend mesure sera partie pour aller vaquer à ses propres affaires, soyez sûr que quelqu'un, dans cette rustique habitation, entonnera, d'une voix claire, en bon patois basque, quelque joyeuse chanson du temps jadis, pour mettre plus d'entrain encore dans le travail. Cœur honnête, cœur gai : les méchants, les envieux, les ambitieux, ne chantent jamais, non plus que les hiboux, les aigles et les vautours. La chanson des petites gens, même la plus vulgaire, a toujours quelque chose de religieux : c'est un hymne de reconnaissance involontaire envers l'auteur des êtres et des choses, au dispensateur des biens et des maux de ce monde.

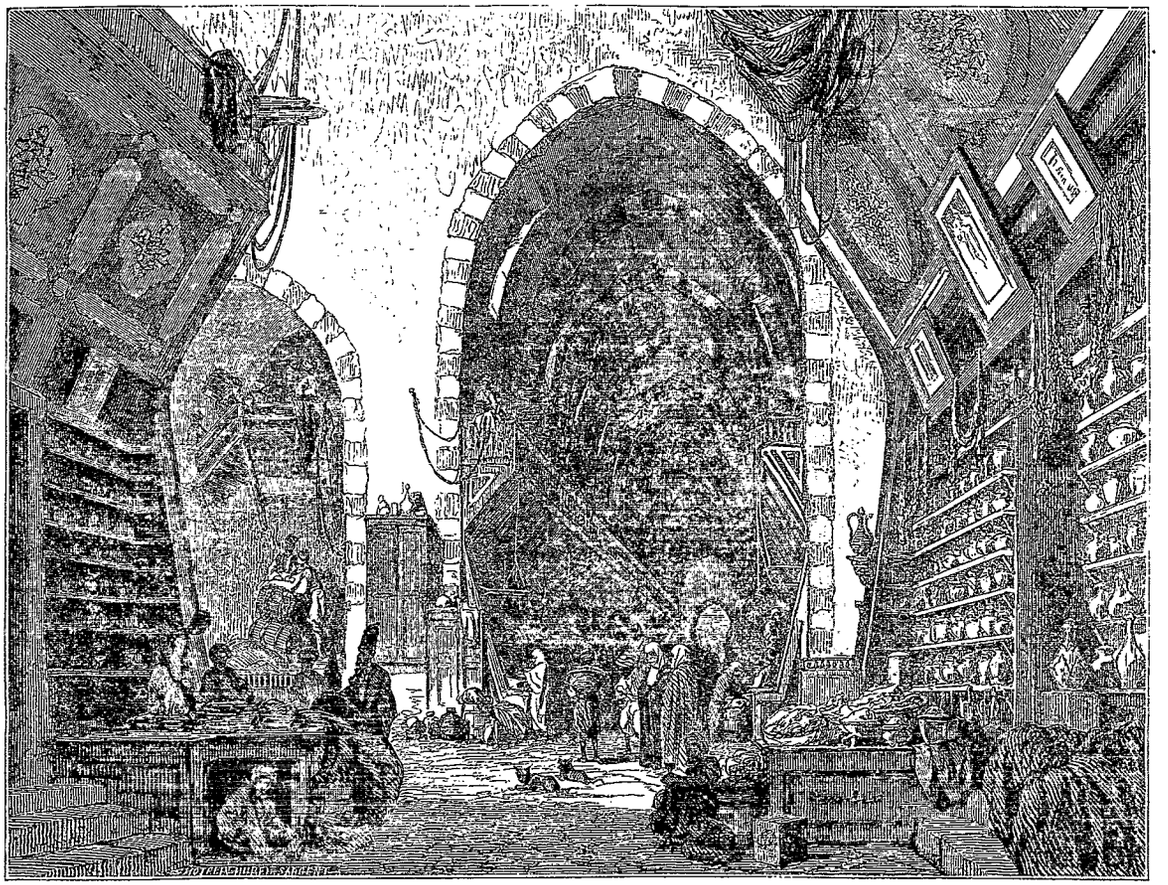
Nous ne voulons pas dire que cette humble famille béarnaise habite le paradis, et qu'elle ignore les soucis inséparables de la condition humaine. Chacun porte son faix ici-bas, et les plus faibles n'ont pas toujours le moins lourd ; seulement, presque toujours aussi, le fardeau est proportionné aux épaules qui le portent : à brebis tondue Dieu ménage le vent. Il arrive quelquefois que la pauvreté, l'inquiétude et la fatigue, écrasent plus qu'il ne faut ; on pâtit en silence, attendant le soleil qui doit succéder à ces brouillards, le calme qui doit suivre cette bourrasque, la joie qui doit remplacer cette tristesse. D'ailleurs, l'homme est né pour la lutte et pour l'âpre labeur ; c'est ainsi que sorti triomphant d'une de ces passes difficiles dont la vie est faite, il chante à pleine voix et à plein cœur : ayant subi les aiguillons de la souffrance, il n'en apprécie que mieux les douces étapes du bonheur.

UN BAZAR A CONSTANTINOPLE.

Nos passages, nos expositions industrielles, nos halles, ne peuvent donner l'idée des splendides bazars qui forment le centre de Constantinople. La monotonie de nos costumes, la pâleur de nôtre ciel, excluent ce joyeux cliquetis de couleurs, ces brusques oppositions de nuit et de jour qui animent le bezestein, « labyrinthe solidement construit en pierre dans le goût bizantin, et où l'on trouve un abri vaste contre la chaleur. » Si nous l'emportons par la propreté des galeries, par la richesse et la grâce des devantures, par la variété des commerces, nous ne pouvons offrir au pinceau les ensembles harmonieux, éclatants que

recherche depuis trente ans, mais plus que jamais aujourd'hui, une école de paysagistes nomades. L'Italie classique et la Grèce sont délaissées pour l'Égypte, la Turquie, et bientôt l'Inde ou la Chine; et nous qui demandons la science sans fatigue et l'instruction aimable, nous suivons volontiers en esprit nos peintres voyageurs. Nous aimerions, devant ces toiles lumineuses, à rêver de parfums inconnus développés par l'ardeur de l'atmosphère; nous nous mêlerions à ces marchands apathiques, à cette foule affairée ou oisive; enfin nous ferions des *Orientales*. Mais ne vaut-il pas mieux laisser la parole à un témoin oculaire? La description, comme le tableau, sera d'après nature, et le lecteur aura la bonne fortune de comparer à une copie fidèle et habile le récit d'un de nos plus spirituels écrivains (1); il n'y trouvera pas moins d'éclat, d'animation, d'originalité.

« Si vous suivez les rues tortueuses qui mènent de l'échelle de Yeni-Djami à la mosquée du sultan Bayezid, vous arrivez au bazar d'Égypte, ou bazar des drogues, grande halle que traverse, d'une porte à l'autre, une ruelle destinée à la circulation des marchandises et des acheteurs. Une odeur pénétrante, composée des aromes de tous ces



Salon de 1861; Peinture. — *Missir-Charsi*, bazar des drogues, à Constantinople, par M. Brest. — Dessin de Karl Girardet.

produits exotiques, vous monte aux narines et vous enivre. Là sont exposés par tas ou dans des sacs ouverts le henné, le santal, l'antimoine, les poudres colorantes, les dattes, la cannelle, le benjoin, les pistaches, l'ambre gris, le mastic, le gingembre, la noix muscade, l'opium, le hachich, sous la garde de marchands aux jambes croisées, à l'attitude nonchalante, et qui semblent comme engourdis par la lourdeur de cette atmosphère saturée de parfums. C'est là que se débitent les essences de bergamote et de jasmin, les flacons d'*atar-gull*, dans des étuis de velours brodé à paillettes, l'eau de rose, les pâtes épilatoires, les pastilles gaufrées de caractères turcs, les sachets de musc, les chapelets de jade, d'ambre, de coco, d'ivoire, de noyaux, de bois de rose et de santal, les miroirs persans encadrés de fines peintures, les peignes carrés aux larges dents, tout l'arsenal de la coquetterie turque; devant ces boutiques stationnent de nombreux groupes de femmes que leurs *féredgés* vert-pomme, rose-mauve ou bleu de ciel, leurs *yachmaks* opaques et soigneusement fermés, leurs bottines de maroquin jaune, chaussées d'une galoche de même couleur, signent musulmanes en toutes lettres; souvent elles tiennent à la main de beaux enfants habillés de vestes rouges ou vertes, passementées d'or, de pantalons à la mameluk en taffetas cerise, jonquille ou de toute autre couleur vive, qui brillent comme des fleurs dans l'ombre fraîche et transparente; des négresses, enveloppées de l'*habbarah* à quadrilles bleus et blancs du Caire, se tiennent derrière elles et complètent l'effet pittoresque. Le marchand, appuyé sur le coude, répond d'un air flegmatique aux mille questions des jeunes femmes qui fourragent les marchandises et mettent son étalage sens dessus dessous, questionnant à tort et à travers, demandant les prix et se récriant avec de petits éclats de rire incrédules. »

N'est-ce pas que l'épicerie fine, la pharmacie et les drogues de toute espèce ont bien leur poésie? Ce que c'est que l'Orient! et que serait-ce si du Missir-Charsi nous nous laissions conduire au grand bazar, immense espace voûté, qui « forme comme une ville dans la ville, avec ses rues, ses ruelles, ses passages, ses carrefours, ses places, ses fontaines, dédale où l'on a de la peine à se retrouver, même après plusieurs visites? » Comme dans

(1) M. Théophile Gautier, *Constantinople*.

notre esprit déjà ébranlé par la véhémence des aromates confondus chatoieraient les tapis, les armes, les bijoux! L'éblouissement achèverait l'ivresse, et nous irions tomber, plutôt que nous asseoir, sur quelque natte où un serviteur élégant viendrait nous verser le café dans une tasse à filigranes d'argent. Nous serions pris à ces paresseuses délices qui engourdissent par degrés, jusqu'à l'anéantissement, les races et les empires d'Asie. Ah! revenons bien vite à nos pays brumeux, où le soleil ne fond pas la volonté, où la personne dilatée ne s'évapore pas dans les flammes qui la baignent, où le mouvement est une jouissance, le travail de l'esprit une volupté. A l'œuvre, à l'œuvre! Dérobons notre intelligence à l'inertie qui nous gagne au milieu du bien-être. Qui s'assied trop longtemps ne peut plus se relever et perd son rang dans la grande caravane du progrès indéfini.

JULIA PELL,

JEUNE NÉGRESSE PRÉDICATRICE.

Comme un de mes amis passait un jour devant le petit temple de la rue Élisabeth, à New-York, une rumeur confuse qui partait de ce lieu attira son attention, et, curieux d'en connaître la cause, il entra dans la chapelle que remplissait une nombreuse assemblée.

Une femme à peau d'ébène occupait la chaire et prêchait à cette multitude avec une éloquence qui la captivait au plus haut degré. La description que me fit mon ami de cette femme et de sa prédication me donna le plus vif désir de la connaître; j'allai aux informations, et j'appris qu'elle n'était autre que Julia Pell, de Philadelphie. Son père était un des nombreux esclaves qui avaient eu si souvent recours à la protection d'Isaac Hopper, l'infatigable champion du parti abolitionniste. Zeek, ainsi qu'il se nommait avant d'être libre; ayant trouvé moyen de s'échapper de chez son maître, avait été *soldrunning*, c'est-à-dire vendu fugitif, au-dessous de sa valeur, à un spéculateur habitué à conclure ces sortes de marchés et à en courir les chances. Il n'était pas encore tombé entre les mains de son nouveau propriétaire, lorsqu'un noir, nommé Samuel Johnson, qui se trouvait depuis quelques jours à Philadelphie, entendit par hasard l'honorable trafiquant s'enquérir de Zeek et de la direction qu'il pouvait avoir prise dans sa fuite. — Je le connais très-bien, dit aussitôt Samuel en s'approchant de celui qui parlait; je le connais aussi bien que moi-même : c'est un vrai fainéant, un mauvais drôle après lequel il ne vaut pas la peine de courir. — En vérité? s'écria l'acheteur d'un air contrarié. — Certainement, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de saisir la première occasion d'abandonner vos droits sur lui. Après quelques propos échangés, Samuel ayant avoué que Zeek était son frère, le possesseur du fugitif lui proposa de lui céder celui-ci à un prix raisonnable; mais Samuel n'en voulut point entendre parler, disant que son frère ne valait pas quatre-vingts dollars; de façon que le spéculateur conçut une si mauvaise opinion de l'affaire qu'il pressa de nouveau Samuel de se mettre en son lieu et place moyennant soixante dollars, ce que celui-ci accepta enfin d'un air de grande indifférence.

L'acte passé, Samuel s'adresse à Isaac Hopper, qui se trouvait présent, et le prie d'examiner si tout est en règle; sur la réponse affirmative qu'il reçoit : — Zeek est donc libre maintenant? dit-il. — Parfaitement libre. — Et supposé que je fusse Zeek, personne n'aurait-il le droit de mettre la main sur moi? — Pas plus que sur moi-même, répond encore Isaac Hopper. — En ce cas, reprend Samuel en s'adressant au spéculateur interdit et le saluant d'un air de plaisante gravité, votre serviteur, Monsieur, vous voyez devant vous Zeek en personne.

Bientôt après le rusé compagnon se mariait et changeait son nom de Zeek contre celui de Pell.

Julia tient de son père par une figure expressive embellie du reflet d'une intelligence poétique et sérieuse. Comme je la questionnais sur les circonstances qui l'avaient amenée à évangéliser, elle me répondit par ce simple récit : « Lorsque j'étais toute petite fille, mes parents, qui se rendaient chaque dimanche au temple, nous laissaient toujours seuls, mes frères et moi, à la maison. Pour passer le temps, qui nous paraissait très-long, j'imaginai d'avoir aussi des assemblées, comme cela se faisait à l'église, et une foule d'enfants ne tardèrent pas à y assister régulièrement. Mais les voisins se plaignirent du bruit que nous faisions en chantant et en parlant, de sorte que mon père nous donnait le fouet chaque lundi. Enfin, il dit à ma mère : « J'ai » regret de punir toujours ces pauvres petits par égard pour » nos voisins; je prierai ma sœur de venir le dimanche les » faire tenir en repos. » Ma tante vint en effet, et lorsque les enfants arrivèrent à l'heure accoutumée pour m'entendre prêcher, ils furent grandement désappointés quand je leur dis d'un air tout triste : « Nous n'aurons plus de réunion, » ma tante est venue pour nous en empêcher. » Mais ma bonne tante, touchée de notre chagrin, nous dit que si nous nous dépêchions de manière à avoir fini quand les voisins rentreraient chez eux, elle nous permettrait de tenir notre assemblée; car elle était secrètement curieuse d'assister à ce qui causait tant de rumeur dans le voisinage.

» Je prêchai donc comme d'habitude, et ma tante fut si attendrie que lorsque nous commençâmes à chanter : « Allons au Sauveur, pauvres pécheurs, allons! » elle se mit à pleurer et moi aussi. De ce jour, je sentis comme si un grand poids eût été enlevé de dessus mon cœur. C'était le commencement de l'œuvre de la grâce. Plusieurs années après, je vis un jour une fumée bleue qui s'élevait devant mes yeux; elle s'élevait, s'élevait... » Et en disant cela, Julia imitait d'un geste lent et gracieux l'ascension de la fumée.

— Et que signifiait cette fumée bleue? lui demandai-je.

— Je ne sais pas, Madame, mais j'ai toujours comparé cela à mes péchés qui montaient devant moi de l'abîme sans fond.

Je demandai aussi à Julia si elle avait jamais appris à lire.

— Je l'ai essayé, me répondit-elle, car j'avais un grand désir de pouvoir lire la Bible moi-même. Je faisais beaucoup de progrès; je savais déjà épeler aussi bien que qui que ce fût; mais cela m'appesantissait tellement l'esprit que lorsque j'essayais de réfléchir, je ne pouvais faire autre chose que d'épeler. Un soir, je me rendis à une assemblée religieuse dans le dessein de faire une petite exhortation; mais quand je voulus dire ces mots : « Voici que les jours viennent », je commençai à épeler : V-o-i. Je fus si honteuse de cette aventure que je renonçai pour toujours à savoir lire.

Ces détails et d'autres encore me furent donnés par Julia chez l'ami Hopper. Au moment de nous quitter, elle dit se sentir en inspiration de prier. Nous fîmes donc silence, et elle prononça une invocation brève, mais touchante, en faveur de son hôte, le vénérable Isaac Hopper, « ce bon vieillard, disait-elle, que tu as choisi, Seigneur, pour faire une œuvre bénie, pour travailler à la délivrance de ma pauvre race opprimée. »

Les manières pleines de dignité de Julia Pell ne me semblèrent pas répondre à ce que j'avais entendu dire de sa tenue en chaire, de sa voix pareille à celle d'un officier de marine commandant son équipage, de ses gestes qui rappelaient, disait-on, Garrick dans *Tom le fou*. Curieuse d'en

juger par moi-même, je me rendis le dimanche suivant à la réunion chrétienne qu'elle devait présider. Je fus témoin là du spectacle le plus étrange et le plus impressif qui se puisse imaginer. Jamais les textes saints ne m'avaient paru éclairés d'un jour si lumineux, illustrés pour ainsi dire d'images si sublimes, si saisissantes, quoique souvent mêlées d'expressions bizarres et grotesques; jamais je n'avais vu une telle animation dans le geste, de si dramatiques attitudes, un regard si inspiré.

Le ton de Julia Pell, lent et bas en commençant, devenait graduellement vif, puissant, passionné. Elle poursuivait tout d'une haleine des périodes rapides, énergiques, que j'écoutais sans presque respirer moi-même. Imaginez-vous le passage suivant improvisé presque sans ponctuation :

« Silence dans les cieux! Le Seigneur dit à Gabriel : Que tous les anges fassent silence! Vole au troisième ciel et commande aux archanges de faire taire leurs harpes d'or! Que la mer cesse de mugir! que la terre reste muette! L'homme a péché, qui le sauvera? Que le silence se fasse, car Dieu cherche un Messie! Descends sur la terre, Gabriel, et vois s'il y a un être digne de sauver l'homme! Gabriel revient et dit : Je n'ai trouvé personne. Cherche parmi les anges, Gabriel, cherche et fais diligence. Je n'ai pas même trouvé parmi les anges... Ne vous désespérez pas, frères pécheurs, car Dieu se lève dans sa majesté et dit en montrant sa droite : Voici le lion de la tribu de Juda; lui seul est digne! Il rachètera mon peuple. »

Le tableau qu'elle nous fit ensuite du jour du jugement ne fut pas moins émouvant. Son attitude était étrange, presque surnaturelle, lorsque, se dressant de toute sa hauteur, elle imita du geste les trépassés se levant du sépulcre. J'étais fascinée par son éloquence à la fois inculte et grandiose.

Enfin, revenant à des scènes plus douces dont avaient besoin les sentiments agités de l'auditoire, elle nous montra le vaisseau de la bonne nouvelle conduisant les saints au céleste rivage, et imitant d'un mouvement plein de grâce et de noblesse la marche majestueuse d'un navire poussé par la brise, glissant sur les flots : « Il touche aux plages éternelles, s'écria-t-elle; oh! quel glorieux matin! Au premier son des cloches du ciel, les anges accourent en foule pour souhaiter la bienvenue aux frères qui leur arrivent. Nous nous y trouverons tous sur ce vaisseau, mes compagnons de voyage. Adieu! adieu! Je le pressens, à New-York nous ne nous rencontrerons plus; adieu sur cette terre, mais au revoir là-haut. Puissions-nous tous nous saluer à bord de ce vaisseau béni! »

« Ainsi soit-il! ainsi soit-il! » répondirent les assistants avec enthousiasme. Et Julia exaltée par cette sympathie reprit avec une véhémence croissante : « Adieu! adieu! nous aborderons ensemble au rivage du ciel! adieu pour ce soir, nous nous reverrons au matin! » Et étendant les bras vers l'assemblée, comme pour l'étreindre ou la bénir, elle prononça encore son adieu passionné et solennel, répété mille fois par ses auditeurs transportés.

On ne saurait donner une idée d'un pareil ravissement. De tous côtés on entendait : « C'est la vérité divine! Gloire soit à Dieu! Amen! Alleluia! » L'émotion était à son comble et se faisait jour par des murmures, des exclamations, des sanglots même. C'était comme le tumulte des flots soulevés par le vent.

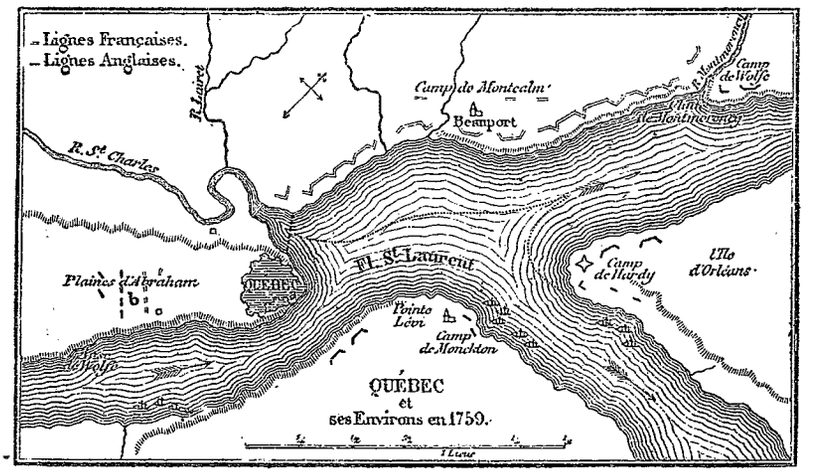
Je me sentais si émue moi-même que je ne pouvais m'étonner de cette agitation dans une assemblée de gens peu instruits et par cela même très-accessibles aux impressions extérieures. Cependant le calme revint peu à peu, et comme si la musique devait dominer et apaiser ces transports, on entonna un hymne mélodieux et grave (1).

WOLFE ET MONTCALM.

Suite. — Voy. p. 180.

Au pied de ce promontoire de 100 mètres d'élévation, on aperçoit une partie de la basse ville. C'est là que Champlain, père de la colonie, vint dresser sa tente et planter le drapeau de la France. L'industrie et le commerce ont envahi depuis lors ce rivage, et l'ont élargi aux dépens du fleuve Saint-Laurent. Les maisons, bientôt trop resserrées dans ces étroites limites, se sont échelonnées peu à peu sur les flancs moins escarpés de la colline, et elles ont enfin couronné son sommet pour former ce qu'on appelle la haute ville.

A droite, dans le prolongement du même coteau, mais sur une élévation qui porte le nom de cap Diamant (2) et qui domine la ville de plus de 30 mètres, la citadelle se



cache derrière ses épais remparts que divers travaux modernes ont rendus si formidables.

En face du monument, sur l'autre rive du fleuve, paraît la pointe Lévi, occupée par les Anglais dès le commencement de la campagne de 1759, et où ils établirent des batteries. Leur feu continu, pendant plus de deux mois, fit d'affreux ravages dans la ville, et finit par en incendier la plus grande partie. Aujourd'hui ce coteau se couvre de nombreuses maisons et de grands établissements qui révè-

(1) Mistress Child, *Lettres sur New-York.*

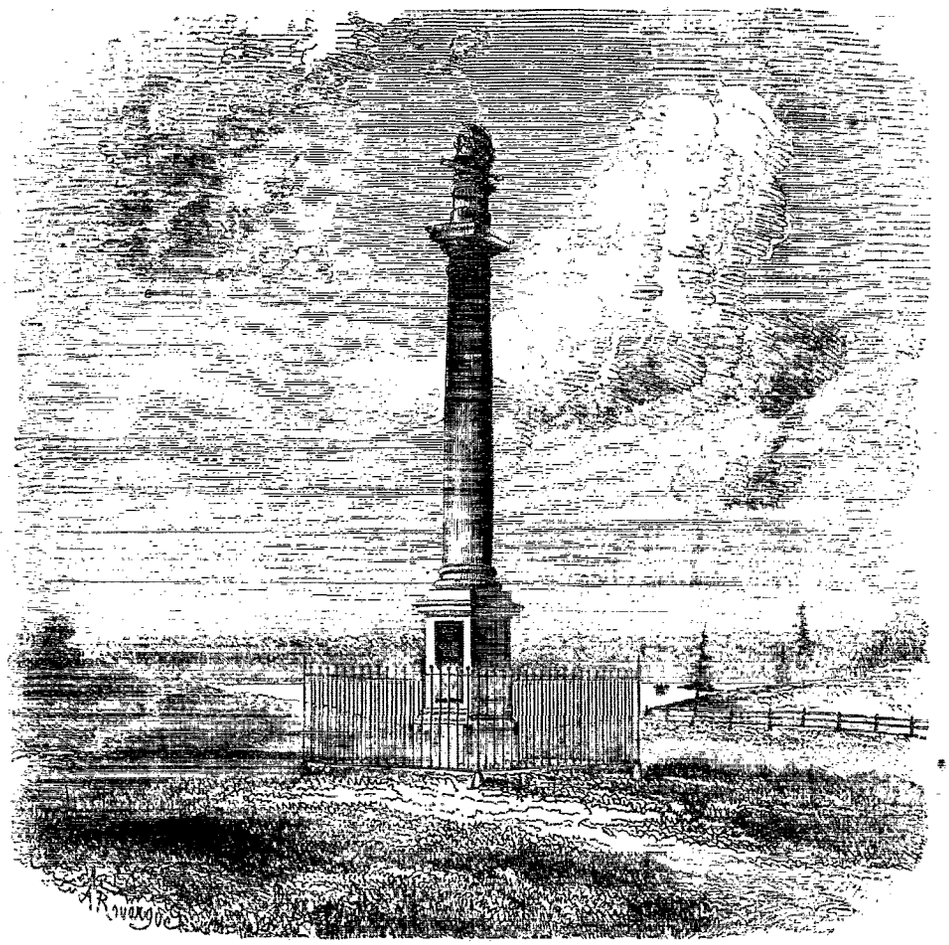
(2) Les premiers Français l'appelèrent ainsi à cause des nombreux cristaux de carbonate de chaux qu'on y trouve.

lent une prospérité croissante. C'est sur son rivage qu'après avoir traversé les deux Canadas et une partie des États-Unis, vient aboutir la grande artère du chemin de fer surnommé le *Grand Tronc*.

Au nord de ce panorama gigantesque se déploie un vaste horizon couronné au loin par les capricieux sommets des Laurentides. Le centre du tableau est occupé par le vaste bassin que forme le fleuve aussitôt après avoir passé devant la ville, et dans lequel les flottes les plus puissantes trouveraient un tranquille et commode abri. La grande île d'Orléans, qui semble fermer ce bassin à plus d'une lieue de distance, servit à Wolfe de première base d'opération. Ses magasins s'y trouvèrent à l'abri et du canon de Québec, et d'un coup de main par terre.

La riche côte de Beauport forme la rive ouest. C'est dans sa partie la plus élevée qu'apparaît, comme un ruban d'argent, la chute de la rivière de Montmorency, dont les eaux écumantes se précipitent dans le fleuve d'une hauteur verticale de 73 mètres environ (220 pieds).

De Montcalm avait placé sur cette côte un camp retranché dont la ligne de défense s'étendait depuis la chute jusqu'à Québec. C'était le point le plus favorable au débarquement. Inutilement Wolfe tenta d'entamer cette ligne en l'attaquant avec l'élite de ses troupes, par terre et par mer, le 31 juillet 1759. L'échec qu'il éprouva coûta la vie à une partie de ses meilleurs soldats.



Monument de Wolfe élevé en 1849 à Québec. — Dessin de Ronargue.

En 1831, lord Aylmer, gouverneur du Canada, voulut payer aussi son tribut d'honneur aux deux illustres victimes de cette grande lutte. Après une visite au couvent des Ursulines de Québec, sa seigneurie annonça son projet de placer dans leur chapelle, où reposent les cendres de Montcalm, un monument qui rappelât le général français. Comme on ignorait alors le lieu précis de sa sépulture, il fit sceller dans le mur latéral, à droite (27 octobre 1831), une plaque de marbre blanc avec une inscription.

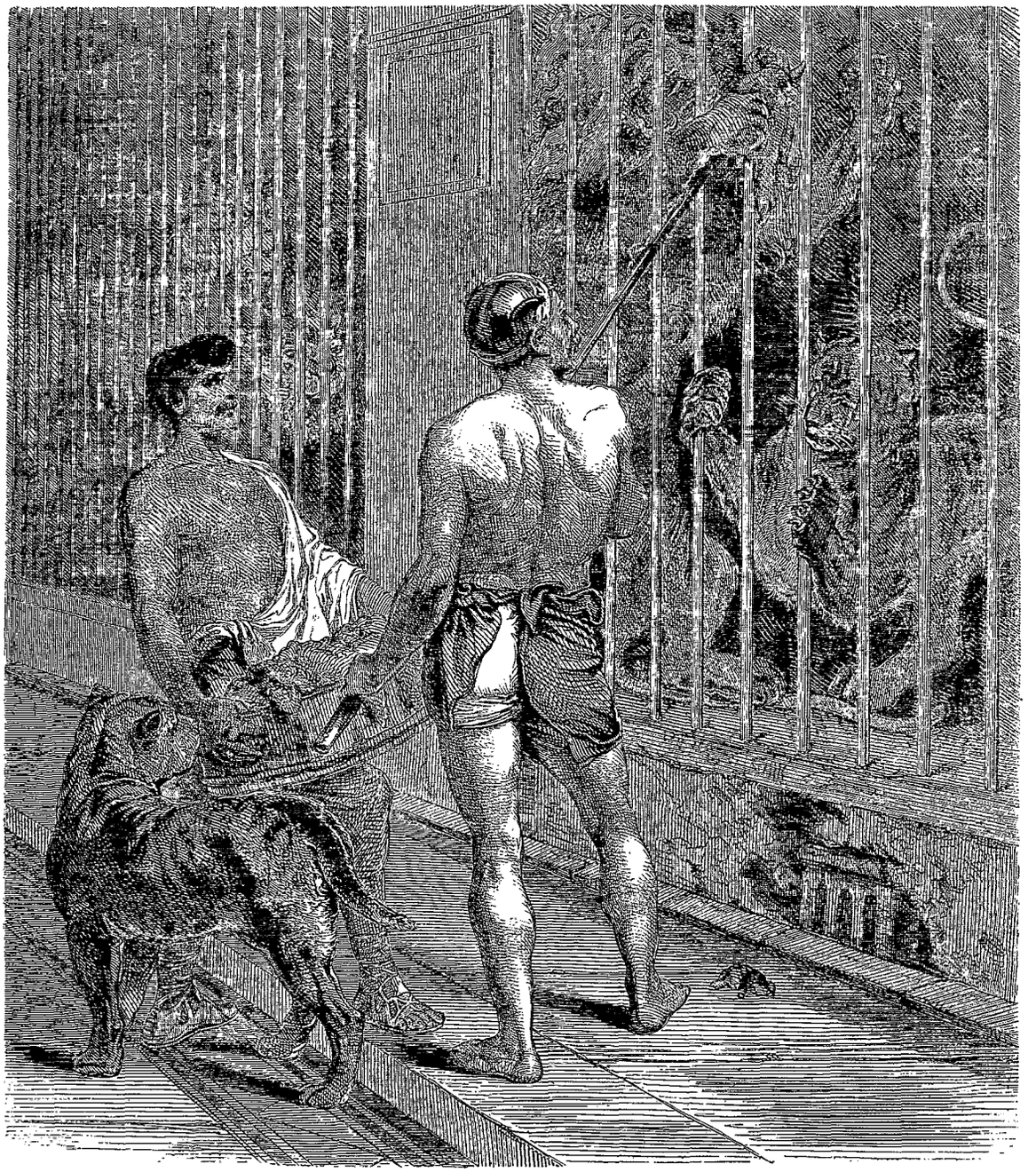
L'année suivante, le même gouverneur consacrait, par un autre monument, le lieu même où Wolfe avait reçu sa dernière blessure. C'était une colonne tronquée, reposant simplement sur un socle peu élevé, et sur laquelle on lisait une inscription en anglais ainsi conçue : « Ici mourut Wolfe » victorieux, le 13 septembre 1759. »

Dès 1844, ce monument, un peu mesquin et mal protégé par une méchante barrière, n'offrait plus que des ruines. L'armée anglaise en station dans la colonie en 1849 voulut le renouveler, et elle le fit dignement. On vit bientôt s'élever au même lieu une gracieuse colonne dorique avec son piédestal d'une hauteur de 12 mètres environ. Le dé du piédestal porte, sur une plaque de bronze, la même inscription que le premier monument, et sur l'autre face, l'époque de la restauration par l'armée.

Cette colonne, toute en pierre, est surmontée d'un appendice ou petit piédestal circulaire, sur lequel reposent un casque de bronze couronné de lauriers et un glaive dont la pointe est tournée vers la ville.

Du pied du monument on aperçoit à l'horizon le fleuve Saint-Laurent et la crête déprimée du coteau qui forme l'*anse au Foulon*, aujourd'hui l'*anse de Wolfe*. C'est le haut du petit ravin que suivit le hardi guerrier dans la nuit du 12 septembre, avec des troupes d'élite, tandis que le capitaine Vergor, infidèle à ses serments, s'endormait dans une coupable sécurité à un poste qui défendait cette gorge presque inaccessible. *La fin à une autre livraison.*

LES BELLUAIRES OU BESTIAIRES.



Salon de 1861 ; Peinture, — Les Belluaires, par M. Bellet du Poisat. — Dessin de Pauquet.

Les combats d'animaux ont tenu, dans la vie des Romains, une si grande place, les bêtes féroces ont été si souvent et si pleinement rapprochées des hommes dans ces luttes où la vestale applaudissait le lion vainqueur et sifflait le bestiaire déchiré, que l'on trouverait sans peine les éléments d'une histoire politique de la zoologie chez les Romains. Tel hippopotame, tel crocodile montré à propos a fait toute la popularité d'un Scaurus; un édile qui exposait à la curiosité publique dix girafes ou un serpent de cinquante coudées, pouvait hardiment briguer le consulat; animés d'une noble émulation, magistrats, triomphateurs, simples citoyens, se faisaient montreurs de bêtes; des patriciens, des chevaliers, descendaient dans l'arène pour combattre des lions et des ours; et tout un peuple de criminels ou de gladiateurs vivaient sous terre, auprès des cages de leurs bourreaux et de leurs adversaires, hébétés par la mort prochaine ou impatients des risques qu'ils allaient courir. Le nombre des acteurs, hommes et bêtes, croissait avec la puissance romaine; à mesure que s'agrandissait le cercle des conquêtes et des alliances tributaires, des impôts de bêtes rares et curieuses fournissaient plus abondamment les amphithéâtres; l'admiration émoussée demandait une pâture toujours nouvelle; et malheur aux empereurs de la décadence qui ne trouvaient pas d'autruches, d'éléphants ou de tigres pour les plaisirs de la populace! leur règne était de courte durée. Ce fut, je crois, Commode qui, n'ayant pas mieux, se donna lui-même en spectacle et combattit quelque monstre, apprivoisé sans doute. Les *Chasses*, nom générique de tout exercice où les animaux jouaient un rôle, ont été en

usage dès le troisième siècle avant notre ère; elles survécurent aux jeux du Cirque, aux combats des gladiateurs, suivirent les Césars à Constantinople, et durèrent jusqu'aux temps de Justinien; données d'abord comme intermèdes entre les luttes et courses de chars, elles eurent bientôt leurs édifices à part; d'ordinaire annexées aux jeux Séculaires, aux triomphes et à d'autres solennités, elles finirent par trouver presque autant d'occasions que de jours. La première qui soit citée date des guerres puniques; Metellus avait eu l'idée d'amener à Rome cent quarante-deux éléphants pris aux Carthaginois; le peuple, habitué peut-être à voir des combats de taureaux, ne sut que faire d'animaux si énormes; on les tua sans en tirer vraisemblablement la somme de plaisir qu'ils eussent promise à des Romains plus civilisés (251 av. notre ère). Fulvius, après la guerre d'Étolie, fit paraître des lions et des panthères; Scipion Nasica et Lentulus réunirent soixante-trois panthères d'Afrique, et quarante ours et éléphants. Ce fut sous l'édilité de Claudius Pulcher et des deux Lucullus que des éléphants combattirent pour la première fois: ils n'avaient su jusque-là que mourir; désormais, dressés à la lutte, ils furent honorés d'applaudissements mérités, au moins lorsqu'ils tombaient avec grâce. Sylla fit tuer cent lions par cent archers numides, présent du roi Bocchus; c'était peu: Pompée, en l'honneur de Vénus Victrix, dont il dédiait le temple, jeta dans l'arène six cents lions; à côté d'eux, vingt éléphants qui luttaient contre des Gétuliens, saisis d'une inspiration soudaine, et tournant toute leur colère contre les véritables auteurs de leurs maux, se ruèrent sur les grilles qui les séparaient des spectateurs: peu s'en fallut qu'un grave sénateur ou une noble dame ne fût, d'un coup de trompe, lancé jusqu'au vélarium de pourpre. Aussitôt César, ingénieux à protéger les assistants, fit creuser au pied des gradins un fossé plein d'eau qui servit de demeure aux crocodiles; l'invention des *euripes* lui fit certes autant d'honneur que la conquête des Gaules. Ce fut lui encore qui présenta au peuple les premières girafes, sous le beau nom de camélopards, comme qui dirait chameaux à la robe de panthère. Sous Auguste, trois mille cinq cents animaux furent tués dans une seule chasse; l'inauguration du Colisée coûta la vie à cinq mille; onze mille enfin tombèrent lorsque Trajan triompha des Daces. Ce chiffre formidable ne fut pas dépassé; toutefois, nommons encore Gordien jeune et Philippe, qui rassemblèrent en foule éléphants, lions, hyènes, hippopotames, rhinocéros, girafes, onagres, tigres, et parmi cette cohue, des bêtes aujourd'hui inconnues qu'un musée payerait au poids de l'or, dix *archoleontes*. Probus avant eux avait donné de belles fêtes: dans l'une, des animaux sauvages, mais inoffensifs, autruches, daims, chevreuils, cerfs, lièvres même, répandus dans une forêt factice, furent livrés aux spectateurs, qui purent descendre dans l'enceinte et choisir à leur gré; d'ailleurs ces largesses n'étaient pas sans précédent.

Mais nous parlons beaucoup des bêtes et peu des bestiaires; ils auront leur tour, lorsque nous aurons donné sur les animaux chassés ou combattants quelques détails précieux fournis par des peintures et des médailles antiques. Les bêtes, en effet, ne sont-elles pas les moins coupables, les plus intéressants des bestiaires, et aussi les plus précieux? Et qu'était, aux yeux des spectateurs, un homme amené dans l'amphithéâtre par ses crimes ou par l'espoir d'un vil salaire, au prix d'un beau lion, d'un sage éléphant, contraints à verser le sang? Les Romains préféraient la moindre hyène à vingt misérables; ils avaient confié aux bêtes l'exécution des assassins, des esclaves fugitifs, des prisonniers barbares, des dissidents qui troublaient l'État, enfin de tous les êtres qu'ils regardaient comme dangereux à la sécurité publique. Les condamnés, d'ordinaire sans armes, attachés à des croix, étaient livrés à un animal furieux; quelques-uns, les plus criminels, étaient placés sur un échafaud dont la base étaient pleine de panthères; à un moment donné, la frêle construction s'écroulait, précipitant le supplicié dans un gouffre de griffes et de dents. Quand les condamnés étaient en grand nombre, on leur laissait la liberté de courir; parfois on leur donnait un javelot. C'est dans une de ces vastes tueries qu'Androclès fut reconnu par un lion dont il avait guéri la blessure au désert: le peuple daigna faire grâce aux deux amis; mais cette générosité due au caprice sera toujours effacée par la reconnaissance du lion.

Les bêtes étaient admises à se chasser, à se combattre entre elles. Quelques-unes étaient dressées au supplice des animaux plus faibles; des molosses, des loups, des léopards couraient le cerf, et le tuaient comme ils eussent fait d'un martyr. On faisait poursuivre des lièvres par des lions, qui les prenaient dans leur gueule et les reposaient à terre sans daigner leur faire aucun mal; ce jeu plaisait par le contraste de l'extrême courage et de l'extrême timidité. Mais ce ne pouvait être qu'un prélude, qu'un avant-goût de plaisirs plus poignants; on passait à des luttes corps à corps entre adversaires de force assez égale pour amener quelques péripéties intéressantes. Des ours et des taureaux, attachés par couples, se criblaient de coups de dents et de cornes, et ne se survivaient guère; achevés par des bouchers, ils étaient entraînés à l'aide de crocs dans des repaires immondes, les spoliaires, où expiraient les malheureux condamnés qui n'étaient pas morts sur l'arène; les mugissements, les plaintes déchirantes qui montaient de ces gémonies infectes, étaient bientôt couverts par les rauquements d'un tigre et d'un lion mis aux prises, ou par les applaudissements d'une foule qui célébrait la victoire d'un rhinocéros d'Afrique sur un urus des Gaules. Le monstre ne jouissait pas longtemps de son triomphe; un éléphant était amené qui, d'un pied, écrasait son ennemi, dont la corne se préparait à lui percer le ventre. L'éléphant ne craignait aucune attaque; vainement on lançait contre lui un taureau dont on chauffait de près les flancs avec des torches; il enveloppait et brisait dans sa trompe, comme un jouet d'enfant, les cornes du nouvel assaillant, et de ses défenses lui perçait le cœur; puis, docile à la voix de son conducteur, il faisait le tour de l'amphithéâtre et rentrait dans ses écuries.

Il y avait presque toujours des hommes dans l'arène, soit pour exciter et piquer les bêtes qui ne voulaient pas s'attaquer, soit pour achever et faire disparaître celles qui s'étaient mises hors de combat. On les nommait maîtres des jeux; ils se rapprochaient, par leurs fonctions, des écuyers à pied qui, dans nos hippodromes, animent les chevaux avec un long fouet; mais leur rôle était plus infime. On peut croire qu'ils étaient chargés de nourrir, de soigner, de lâcher les animaux; ils vivaient dans les galeries souterraines qui s'étendaient sous l'arène, auprès des cages empestées, les yeux toujours fixés sur quelque tigre qui ébranlait ses barreaux, tendant au bout d'une pique des chairs palpitantes aussitôt dévorées, dépouillant enfin, dans cette féroce intimité, les sentiments et la figure de l'homme. Quelques-uns gagnaient sans doute quelque argent à dresser au combat un ours ou un éléphant; mais ceux-là étaient les plus intelligents. Les véritables bestiaires étaient, ou des hommes envoyés avec les bêtes par les rois alliés, ou des athlètes de profession, hommes de toute race, qui s'exerçaient comme les gladiateurs, et vivaient comme eux de leur métier; quelques-uns étaient dressés par des sénateurs dans leur propre maison; ce furent César et Auguste qui portèrent ce goût ignoble dans les

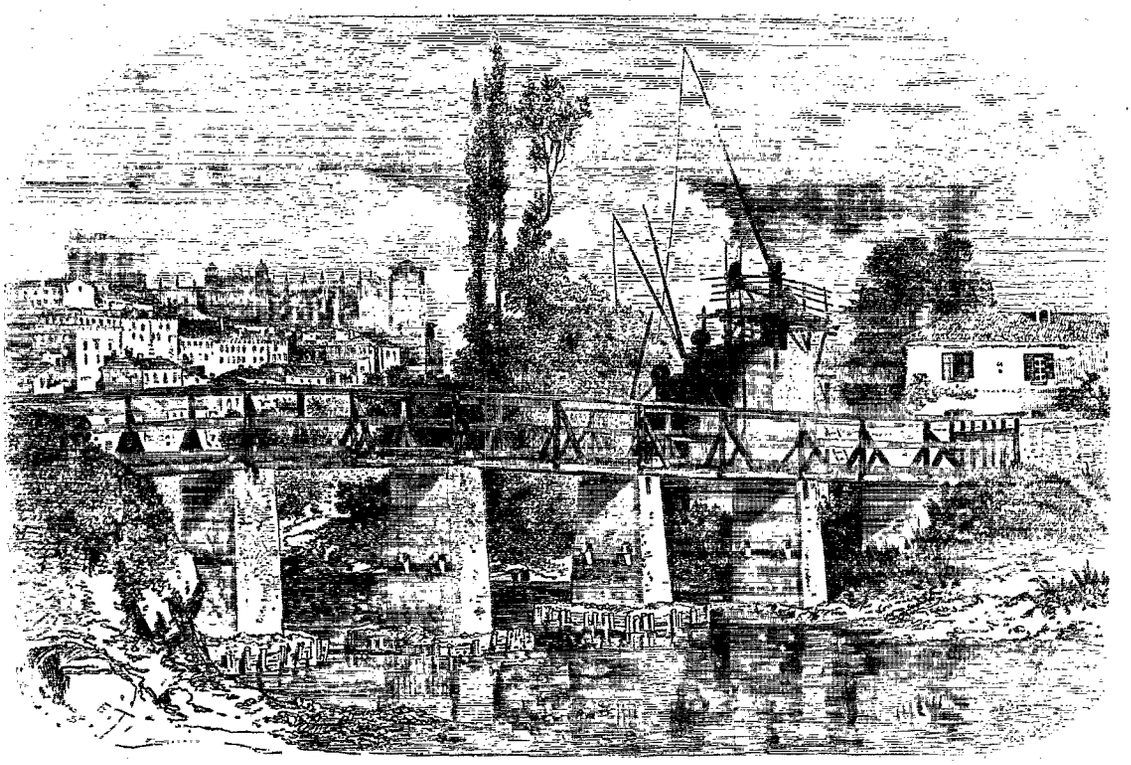
hautes classes. Des sénateurs et des chevaliers descendirent sur l'arène, et persévérèrent malgré toute défense; « ils se soumirent à toutes les rigueurs de la profession; s'engagèrent par serment à souffrir le feu, la chaîne, les coups, la mort par le fer... à combattre le matin dans les *Chasses* et l'après-midi dans les *Présents*... à soutenir jusqu'à six assauts le même jour... et cela pour gagner un misérable salaire de trois à quatre mille deniers par an. » Ils étaient à jamais notés d'infamie, et n'étaient pas même protégés par une loi, comme les bêtes, qui pouvaient demander une amende contre ceux qui les vexaient et les faisaient souffrir. (Loi de Théodose.) Toutes les précautions étaient prises pour qu'ils ne pussent échapper à la mort. « La fuite, même d'un instant, dit M. Dézobry, leur est interdite, et s'ils veulent, saisis par une trop juste terreur, se dérober à la dent homicide d'un pressant adversaire, dans quelque endroit qu'ils se réfugient, ils y rencontrent des gens qui les repoussent à coups de fouet. » Aussi ne choisissait-on guère par goût un pareil métier, et si l'on excepte ces nobles dépravés dont nous parlions, « si l'on retire un petit nombre de malheureux que la misère pousse à se vendre ou à se louer pour ces combats sans honneur, les bestiaires étaient en général des transfuges ou des fuyards des armées romaines, surtout des prisonniers de guerre. » Tous n'étaient pas destinés à des dangers égaux : les uns, simples chasseurs, poursuivaient à coups de flèches des cerfs et des lièvres; d'autres, à cheval avec un glaive, devaient sauter sur le cou d'un taureau, le renverser en lui tordant les cornes, et l'égorger. Ceux qui combattaient les éléphants étaient d'ordinaire en très-grand nombre, et tous n'étaient pas écrasés ou culbutés : ainsi cinq cents Gétuliens exterminaient dix-huit éléphants; on raconte que les malheureux animaux, effrayés par le nombre et par la mort de l'un d'eux, se précipitèrent à genoux devant le peuple et n'obtinrent que des huées. Cent Éthiopiens eurent raison de cent ours de Numidie. De simples épieux, des javelots, tuaient les lions et les rhinocéros qui bravent parfois nos balles coniques; un homme vêtu d'une tunique légère, chaussé de courtes bottines, armé d'un glaive ou d'une faux, de deux javelots, parfois d'un petit bouclier rond, arrêtait les plus féroces. Ici un bestiaire attaque une panthère attachée à un taureau qu'un *maître du jeu* pique de sa javeline; là, un autre, tête nue, agite devant un lion un voile blanc, lui en couvre la tête et l'égorge. « Plus loin, d'autres semblaient jouer à la course avec leurs adversaires : ils fuyaient, et quand les bêtes qui les poursuivaient étaient bien lancées, ils s'arrêtaient brusquement, sautaient en écartant les jambes entre lesquelles passaient leurs poursuivants, et recommençaient à courir du côté opposé; ou bien ils saisissaient leur antagoniste par la queue, et, suivant tous les mouvements qu'il faisait en pirouettant sur lui-même pour les atteindre, ils trouvaient moyen d'éviter les morsures. Plusieurs portaient une gerbée de roseaux, et dès que leur ennemi, incessamment agacé, venait à se jeter sur eux, ils s'enfonçaient dans cette enveloppe, y disparaissaient comme un hérisson au milieu de ses piquants, et se rendaient ainsi invulnérables. Il y en avait aussi qui montaient sur d'étroites traverses de bois, un peu élevées de terre, s'y promenaient en équilibre, provoquaient l'animal qui les avait poursuivis, et l'invitaient à venir auprès d'eux. Quelques-uns, roulant des disques devant les lions, non-seulement se garantissaient de leurs approches, mais encore les faisaient fuir par cette simple manœuvre. » Il faut convenir que nos montreurs de ménageries ambulantes, si souvent victimes de leurs pensionnaires, n'ont jamais atteint l'habileté des bestiaires romains. On voyait sur l'arène, et le peuple acclamait, des vétérans qui avaient combattu dans plus de vingt jeux; un entre autres avait survécu à soixante et onze victoires.

AUCH

(DÉPARTEMENT DU GERS).

Comme presque toutes nos villes méridionales, le chef-lieu du Gers a son quartier neuf et son vieux quartier. L'un est resté fidèle aux antiques moyens de tempérer la chaleur du jour : maisons à fenêtres basses, à volets fermés et donnant sur des rues tournantes, étroites, pavées de galets qui s'échauffent rapidement au soleil et favorisent la rafraîchissante évaporation des arrosements. L'autre quartier, plus moderne, cherche le bien-être dans des conditions d'hygiène moins primitive. Les habitations s'y bâtissent de ces matériaux blancs ou roses qui fatiguent tant les yeux, mais qui repoussent la chaleur en la réfractant; si bien qu'il y a souvent une différence de plusieurs degrés entre la température de la rue et celle de l'intérieur des maisons : la ventilation y est mieux entendue, les pièces plus aérées, les rues moins étroites et l'ombre plus abondante. On semble y avoir compris que les arbres sont les plus sains et les plus agréables des ventilateurs, surtout dans les pays heureux où ils gardent leurs feuilles pendant les trois quarts de l'année. Le vieil Auch, celui qui s'appela jadis *Elimberis*, puis *Civitas Auscius, Augusta Ausciorum*, ou simplement *Ausci*, l'Auch des Vascons, est sur la rive droite du Gers, dans une plaine que les archéologues ont fouillée. Ils en ont retiré des ustensiles, des armes, des médailles, des mosaïques, des fragments de colonnes et de statues, et d'autres morceaux de sculpture du temps des Romains. Ce sont les Sarrasins qui ont détruit cette ville, où Clovis avait élevé une église en l'honneur de saint Martin. On n'y remarque plus aujourd'hui qu'un vaste et bel hôpital. La nouvelle ville a coquettement échelonné ses habitations et ses jardins sur une colline, en amphithéâtre. On y remarque le *Pousterlo* (poterne en patois languedocien), escalier de deux cents marches qui mène de la partie basse de la ville à la partie haute. Une des places publiques est ornée de la statue de cet intendant général qui, par son intelligente activité, s'est fait une renommée dans toute la contrée pyrénéenne : à Bagnères-de-Luchon, à Bordeaux, à Auch, en différentes localités, le souvenir de M. d'Étigny est consacré par des appellations de rues, de places ou de promenades. Son nom consacre le souvenir d'une longue série de travaux accomplis pour faciliter les communications. En effet, aider les hommes à communiquer aisément, ce n'est pas seulement accroître par les relations commerciales et industrielles la richesse publique, c'est aussi favoriser le développement intellectuel et moral du plus grand nombre. Avant les chemins de fer, de bonnes routes étaient un actif instrument de civilisation et de progrès. Près de la statue d'Étigny s'étend une promenade charmante d'où l'on découvre toute une partie des Pyrénées. L'emplacement même choisi pour cette statue indique la délicate reconnaissance des habitants. D'Étigny aimait passionnément les Pyrénées. Près de ces ombrages à pittoresque et lointaine perspective s'élèvent l'ancien archevêché et la cathédrale, à proximité de la grande place. La cathédrale est sous l'invocation de sainte Marie; l'architecture la date des quinzième et seizième siècles. L'archevêque François Ier, cardinal de Savoie, en fit jeter les fondements sous Charles VIII, en 1489; tous les aménagements n'en furent achevés que sous Louis XIV, par l'archevêque Henri de la Mothe-Houdancourt. Cette circon-

stance explique pourquoi les chapelles intérieures sont dans le goût Louis XIII et Louis XIV. Les fonts dans un monolithe de marbre; des sépultures de célébrités locales, entre autres MM. de Pomereu et d'Étigny, intendants de la généralité d'Auch; au-dessus de l'entrée principale, un jubé à colonnes en couple et d'ordre corinthien, en marbre du Languedoc; des stalles en cœur de chêne ciselé; d'admirables sculptures sur bois comme on en voit à Saint-Bertrand de Comminges; de merveilleux vitraux, cinq cryptes souterraines : telles sont les curiosités pittoresques de l'église de Sainte-Marie. Auch eut des archevêques dès 879. Ils portèrent le titre de primats d'Aquitaine jusqu'en 1789; ils avaient pour suffragants les évêques de Dax, Lectoure, Comminges, Couserans, Aire, Bazas, Tarbes, Oléron, Lescar, Bayonne; leurs revenus montaient à deux cent mille livres. Outre la cathédrale, les deux séminaires, le lycée, l'ancien hôtel de l'intendance, l'hôtel de ville, quelques fabriques bien aménagées, font du chef-lieu du Gers une ville assez considérable pour le touriste. Les habitants y sont gais et affables; ils rappellent avec fierté les noms de leurs compatriotes illustres : le chimiste Joseph Duchesne, un des précurseurs de Lavoisier au seizième siècle; le brave maréchal Montesquieu, d'Artagan, le poëte du Bartas, le peintre Dominique



Une Vue d'Auch. — Dessin de Thérond, d'après M. Lenormant fils.

Serres, l'amiral Villaret-Joyeuse, qui mourut gouverneur de Venise.

L'ENFANT VOLÉ.

Au milieu de la bande est assis le chef à la peau brune, à la mine sinistre, grimaçant un sourire à l'enfant volé, blanc et rose, qui pleure sur ses durs genoux. Des femmes basanées, diseuses de bonne aventure, compagnes de ces bandits de profession, accueillent avec joie la petite créature, et s'empressent comme les fées au berceau d'un prince : l'une lui enseignera des chansons ou des danses; l'autre l'exercera au tambourin, à la harpe; celle-ci promet de l'initier aux secrets de la chiromancie, au maniement des cartes infaillibles; celle-là lui fera présent d'une poule noire et d'un précieux crapaud, compère et oracle des horoscopes. Ce sera une baladine ou un voleur, une sorcière ou un jeteur de sorts; et pendant que tout est réjouissance au campement des Bohémiens, que fait la mère dans sa maison vide? Elle devient folle. « Haletante, échevelée, effrayante à voir... flairant aux portes et aux fenêtres comme une bête farouche qui a perdu ses petits... elle va par la ville, elle arrête les passants et crie : « Mon » enfant! Qui a mon enfant? Qui m'a pris mon enfant?... » Je labourerai la terre avec mes ongles, mais rendez-moi » mon enfant! » Plaintes vaines! Déjà les Égyptiens, les Zingaris, les vagabonds ont disparu comme un nuage de sauterelles que le vent dépose un moment sur un jardin et remporte au ciel, couvrant d'ombre et de crainte les champs et les moissons. A peine retrouvera-t-on dans quelque lieu isolé les traces d'un campement, d'un festin misérable, et quelque ruban qui appartenait à l'enfant; et, dans une quinzaine d'années, il se peut que la mère voie en passant sa fille inconnue danser effrontément sur une place publique; il se peut que le père surprenne son fils la main dans sa poche. Oh! pourvu qu'alors cette voix du sang, dont on a trop abusé, ne parle pas! pourvu que ces parents et cet enfant déchu ne se reconnaissent jamais! Cependant, si par bonheur la naissance a déposé dans le cœur du jeune vagabond quelque germe de vertu héréditaire, pourquoi l'enfant, l'image physique et morale de deux époux honorables, n'aurait-il pas traversé le bourbier sans se plaire à la fange? Pourquoi ne se réjouirait-il pas de laver ses souillures involontaires dans une vie nouvelle? Ces espoirs, ces conjectures sont possibles, et ces exceptions se rencontrent sans doute; au moins, les romanciers et les poëtes ont-ils usé largement des enfants

volés et retrouvés. Les classiques mêmes les ont employés; ils ont trouvé dans une reconnaissance imprévue un dénoûment ou une péripétie comique. Est-ce que Figaro ne fut pas « enlevé par des Bohémiens tout près d'un château »? Mais le mauvais garnement, bon au fond, aimerait presque mieux n'avoir pas retrouvé son père et sa mère. Il aurait continué de se croire gentilhomme; les langes à dentelles, tapis brodés et joyaux d'or trouvés sur lui, n'indiquaient-ils pas sa haute naissance? « Et la précaution qu'on avait prise de lui faire des marques distinctives témoignait assez combien il était un fils précieux. » Enfin son désappointement ne tient pas contre le plaisir d'avoir retrouvé une mère. Une aventure analogue termine gaiement les *Fourberies de Scapin*. Lorsque Géronte refuse de marier son fils à Zerbinette, une inconnue sans famille et sans bien, Léandre dit fort à propos : « Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue sans famille et sans bien; ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville et d'honnête famille; que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge quatre ans;

Salon de 1861; Peinture. — L'Enfant volé, par M. Schlesinger. — Dessin de Dargent.

et voici un bracelet qu'ils m'ont donné qui pourra nous aider à retrouver ses parents. » Ce n'est pas long. Argante aussitôt s'écrie : « Hélas! à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites. » Pourquoi hélas? Tout finit par des chansons, et voilà un bracelet qui tire d'embarras les personnages, le public et l'auteur.

Les anciens comiques, Ménandre, Plaute, Térence, avaient recours à des expédients analogues et à des reconnaissances aussi utiles; mais je ne crois pas qu'ils parlent expressément d'enfants volés. La raison en est que le vol d'enfants proprement dit n'existait guère dans les temps antiques; le barbare usage de l'exposition donnait toute facilité à ceux qui auraient voulu voler un petit Athénien ou une petite Corinthienne. Et qui aurait eu le droit de leur reprocher la position précaire de l'être abandonné auquel ils avaient, en définitive, sauvé la vie? Ce n'est pas le père, qui s'était volé lui-même sans pitié. On se demande aujourd'hui et l'on ne comprend plus comment la civilisation grecque sacrifiait si aisément l'enfant qui n'a pas désiré la vie aux caprices de l'homme fait qui la lui donne. Triste privilége, triste impunité! Ainsi, tant de philosophes subtils n'ont pas senti que les droits sacrés de l'enfant, antérieurs, pour ainsi dire, à ceux du père, sont la seule vraie base de l'héritage. Ils n'ont vu dans Acrisius tué par Persée, qu'il avait exposé, qu'une victime de la fatalité. Sophocle même, qui a dû méditer beaucoup sur les aventures d'Œdipe, ce malheureux pendu par les pieds à un arbre, voué à la mort par un père indigne; Sophocle même ne réfléchit pas que Laïus est un coupable puni par le vengeur qu'il s'est suscité; que Laïus, et non la destinée, est l'auteur exécrable de tous les maux, de toutes les horreurs qui attirèrent sur Thèbes la peste et la guerre civile. Les Romains ne furent pas plus sages que les Grecs dans la constitution de la famille, et leur histoire s'ouvre par l'exposition de Romulus et de Rémus, abandonnés sur le Tibre et allaités par une louve. On peut dire que ce sont les deux seuls enfants à qui l'exposition ait profité; les autres semblent avoir été réservés au sort le plus honteux ou le plus cruel, heureux quand ils mouraient de faim avant de tomber entre les mains des atroces sorcières que nous peint Horace, cette Canidie, qui mêlait de petites vipères à sa chevelure inculte; cette Sagana, hérissée comme un

sanglier et qui versait sur le sol une eau puisée dans l'Achéron ; et Veïa et Folia, qui savaient faire descendre du ciel la lune et les astres ! Ces vieilles terribles enterraient à mi-corps l'enfant qu'elles avaient trouvé ou volé, jetaient sur lui des herbes magiques et composaient avec son sang des philtres hideux. De pareilles horreurs se sont-elles accomplies? Faut-il en croire la tradition? Toutes les sectes, toutes les races suspectes de sorcellerie furent accusées de voler des enfants pour les tuer. Les chrétiens des premiers siècles, après eux les Templiers, les juifs, les sorciers du moyen âge, ont passé tour à tour pour des ogres, des mangeurs de chair humaine. Si l'on a fait justice de telles fables, niera-t-on qu'elles doivent leur origine à quelques sacrifices monstrueux? Elles ont fait partie des croyances populaires, et jadis toutes les bonnes âmes étaient prêtes à s'écrier avec le poëte :

On me l'a pris; des juifs, une femme! Pourquoi?
Pour l'égorger, dit-on, dans leur sabbat. . . .

Des voleurs plus réels que les juifs, ce furent les pirates musulmans et sarrasins qui infestaient les côtes, enlevant pour les vendre bestiaux, trésors, hommes et femmes ; puis ces Bohémiens dont on ignore encore la première patrie. Aujourd'hui même, bien que la sécurité s'établisse de jour en jour, il ne manque pas d'Hercules ambulants, de rôdeurs qui cherchent les enfants bien constitués pour leur briser les membres et augmenter leur troupe d'un clown lucratif. Plus d'un danger entoure encore l'enfance, et le vieux burgrave avait raison de dire à Régina :

. . . . . Oh! quand tu seras mère,
Ne laisse pas jouer tes enfants loin de toi.

La souffrance est un des moyens les plus sûrs de remettre dans le vrai. Mme de Staël avait toujours envie de pincer les personnes affectées pour voir si elles crieraient naturellement. SISMONDI.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Voy. les Tables des tomes XXIV, XXV, XXVI et XXVII (1856-1859).

1813. — FRAGMENTS DE LETTRES. — VENDANGES.

La guerre se rapprochait des frontières de la France, et malgré les brillants succès de Napoléon en Allemagne, on prédisait déjà sa chute. Bien des gens s'en réjouissaient autour de moi. En Suisse, on était fatigué de la domination étrangère ; le souvenir de l'antique liberté se réveillait dans les vieilles têtes, et les jeunes gens souriaient au doux nom de république.

Il se passait en moi quelque chose de singulier. Je m'associais à ces sentiments patriotiques, et pourtant je m'affligeais des revers de la France. Depuis qu'elle était sur la défensive, sa cause me paraissait plus juste. Je ne pouvais oublier que ma famille était d'origine française ; et mon père, qui avait passé en France les plus belles années de sa jeunesse, m'avait toujours parlé de ce pays de manière à me le faire aimer ; n'était-ce pas d'ailleurs la patrie de Corneille, de Racine et de la Fontaine?

J'avais donc, avec mes amis de la ville, de fréquents débats (1) ; et je me trouvais plus à l'aise dans notre maison des champs. Là je voyais, au contraire, chez presque tous les voisins, une grande exaltation pour la cause française.

— Et pourtant, me disait ma mère, qui avait ses raisons pour n'aimer pas la conscription et la rigueur avec laquelle les levées d'hommes étaient faites, si cela dure encore quatre ou cinq ans, tu seras appelé, et si nous ne pouvons te racheter, jamais tu ne seras ministre du saint Évangile !

Or, c'était son désir, et, dans ce temps-là, je n'y faisais pas d'opposition. Il me semblait beau de parler, durant une heure, du haut d'une chaire, et d'être l'homme de Dieu parmi les hommes. Je n'avais pas encore compris tout ce que le ministère évangélique exige de celui qui l'exerce.

Cependant je n'aurais pas été fâché de faire une ou deux campagnes contre les kaiserlicks et les Cosaques, et de revenir ensuite à mes études. Je trouvais, dans mes souvenirs classiques, des exemples pareils ; l'auteur de mon ami don Quichotte n'avait-il pas été soldat?

J'écrivais chaque semaine à mes parents une lettre détaillée, où je leur rendais compte de mes études. Cette correspondance me fut, je le crois, aussi utile que mes études mêmes.

L'obligation d'écrire me portait à veiller sur moi plus attentivement et à préparer la matière d'une lettre qui pût satisfaire mes parents. Ce compte rendu était une revue périodique de mon travail ; je m'attachais quelquefois à expliquer ce qui pouvait intéresser mon père et ma mère. Mon style se formait naturellement. Le plus important, c'est que, par cette correspondance, je me tenais continuellement en présence de mes juges naturels ; de ceux à qui je souhaitais de plaire plus qu'à tous autres, et que je ne pouvais satisfaire qu'en obéissant au devoir.

J'ai retrouvé, dans les papiers de mon père, ces lettres, soigneusement recueillies sous bande et classées par dates : je les ai relues avec attendrissement ; quelquefois aussi elles m'ont fait sourire. Il m'était facile de dire à mes parents des paroles affectueuses ; le cœur trouve des choses que l'esprit n'invente pas. Mais quand je parlais de mes études, je le prenais parfois sur un ton solennel ; je ne croyais pas qu'il y eût au monde de maîtres plus habiles ni de travaux plus importants que les miens. J'entrevoyais de glorieuses perspectives ; cependant je sentais la supériorité de plusieurs condisciples et je la célébrais avec admiration ; mais je ne perdais pas l'espérance de m'élever jusqu'à eux. J'éprouvais, dans toute sa force, le sentiment de l'émulation. J'ajoutais beaucoup de détails familiers et paisibles qui contrastent avec l'époque si troublée où ces lettres furent écrites.

« Nous avons été aujourd'hui à la montagne, et, selon ma coutume, j'ai eu le vertige au fameux passage que vous connaissez. Si Mlle Z... ne m'avait pas donné la main, je ne sais si j'aurais pu le franchir. On s'est beaucoup moqué de moi ; mais à la montagne, j'ai été le seul qui ait osé s'approcher des vaches et du taureau, et les caresser. Alors notre ami a triomphé pour moi, et il a dit à mes compagnons et à nos demoiselles que si j'avais la tête plus faible, j'avais le cœur plus fort. Quand nous avons passé devant le troupeau, en redescendant, Mlle Z... est venue se mettre sous ma protection.

» Le soir, en rentrant à la ville, nous avons vu affiché un bulletin qui annonçait une nouvelle victoire de l'empereur à Bautzen. C'est le mois de ma fête, et je suis charmé qu'elle soit ainsi célébrée ; mais je voudrais bien, mes chers parents, la chômer avec vous. »

. . . . . .

« Mon professeur n'a pas trouvé bons mes vers latins sur le clair de lune, et comme je lui répétais ce que je dis souvent : « A quoi sert-il de faire de faire des vers » latins? un moderne n'en fera jamais comme Virgile. —

(1) Valentin achevait alors ses études dans une grande ville peu éloignée de la maison paternelle.

» En ferais-tu comme Racine? » m'a-t-il répondu, et j'ai été assez hardi pour lui répliquer : « Peut-être ! » ce qui m'a attiré cette observation, que je méritais bien : « As- » surément, s'il est vrai que la vanité soit un caractère » des poëtes, tu montres de ce côté-là des inclinations » très-poétiques. » Je recevais cette bonne leçon en présence de mes camarades. Un d'eux, François Puget, s'est levé tout à coup et a dit au maître : « Monsieur, ces » vers que vous avez tant loués l'autre jour, vous savez, » cet endroit d'une scène d'Harpagon que vous m'aviez » donné à mettre en vers : ce n'est pas moi qui les ai faits; » c'est Valentin. Je voulais vous le dire et vous prier de » m'excuser. — Bon ! s'est écrié le maître en riant; mais » quelques jolis vers de comédie, dont l'idée même ne » nous appartient pas, ne sont pas une si grande mer- » veille, et Valentin fera bien de ne pas se croire encore » un Racine. »

. . . . . .

« Nous avons été avec Jules et Henri sur le glacis de la porte ..... voir partir ce qui restait du 8e régiment d'infanterie légère. Il y avait beaucoup de monde. Les soldats criaient : « Vive l'empereur ! » Mais la foule était triste et ne disait rien. Bien des gens avaient les larmes aux yeux. Il y avait une pauvre mère qui voulait s'élancer après son fils, et qu'on a eû beaucoup de peine à retenir. J'ai pensé à toi, chère maman ! Non, je ne voudrais pas te faire jamais un pareil chagrin. »

. . . . . .

« Louis B... est mort. C'était le meilleur écolier de notre classe. Nous l'avons enseveli ce matin. Tout le collége y était. Il nous avait bien effrayés, il y a quelque temps, ayant eu, pendant les leçons, plusieurs attaques de nerfs, d'autres disent d'épilepsie. C'est un affreux mal ! Le pauvre Louis B... s'est trouvé toujours plus faible, et il a fini par succomber dans une de ces attaques. Tous ses camarades le regrettent, car s'il était le plus habile, il était, je crois, aussi le plus doux et le plus complaisant. Il ne refusait jamais un service. Il était pauvre et assez mal vêtu. Qui sait s'il était bien nourri? Et il travaillait tant ! J'ai la consolation de lui avoir fait partager souvent les friandises que maman et Louise m'envoient... Quand j'ai entendu les premières pelletées de terre tomber sur sa bière, j'ai fondu en larmes; et encore à présent j'ai les larmes au yeux. »

. . . . . .

« Mon maître m'a fait venir chez lui pour lire avec moi la traduction de l'ode d'Horace que je lui avais communiquée. J'avais bien peur en montant l'escalier. Il m'a fait asseoir dans un immense fauteuil, où je me perdais. — Quand on fait des vers comme les vôtres, m'a-t-il dit, on a droit au siége académique.

» J'ai bien vu qu'il voulait rire, car il m'a fait sentir que ma traduction ne vaut pas grand'chose. »

. . . . . .

« J'ai été à la pêche avec Jules et Henri. Il s'en faut bien qu'on prenne, à ce bout du lac, d'aussi beaux poissons que chez nous. Nous en avons eu à peine de quoi faire un petit plat, et la cuisinière trouvait que nos poissons n'étaient pas dignes de son beurre. Nous n'aurions pu en faire des cadeaux aux pauvres femmes de la ville, comme ce certain jour... A propos, elle est donc morte, cette vieille Marie Chénit, aussi vieille que Nestor !... »

. . . . . .

« J'ai été chez ton médecin, mon cher papa, et je lui ai porté ta lettre; je lui ai demandé ce qu'il pensait de ton état, et je t'assure qu'il m'a dit d'être sans inquiétude; mais il m'a dit aussi que je devais t'aller voir quelquefois afin de t'égayer; que c'était la chose dont tu avais le plus besoin. Je voudrais bien t'aller voir, mais non par ordonnance du médecin. »

. . . . . .

« Nous ne ferons pas, je crois, d'aussi bon vin que l'année de la comète. Le temps est triste et souvent pluvieux. Tout va mal cette année. On dit que les armées françaises reculent vers le Rhin, et que leurs ennemis sont toujours plus nombreux. Nous avons ici plusieurs personnes en deuil. Quel fléau que la guerre ! Notre ami avait un excellent ouvrier, François R...; vous le connaissez : il vient de passer à la conscription et il a tiré le numéro 1. Notre ami parle de le racheter à ses frais. C'est bien beau; mais cela fait aussi l'éloge de François. »

. . . . . .

« Les congés des vendanges sont fixés ! Ils commencent le lundi 27 septembre, et je pourrai partir samedi 25. Je prendrai les voitures de N... qui partent à midi et arrivent à V... à quatre heures. De là j'irai à pied : je ferai sans peine les deux lieues qui restent. Si cependant vous voulez bien venir à ma rencontre avec le char-à-bancs et Coli, vous me ferez grand plaisir. Je vous verrai plus tôt. Oh ! quelle joie pour moi, chers parents, de vous retrouver après une si longue absence ! Il n'y a pas sur la terre un enfant plus heureux que moi. Je serai près de vous, dans cette chère campagne qui me rappelle tant de choses ! Je saurai peut-être vous témoigner, un peu mieux qu'autrefois, ma reconnaissance et mon amour. Mais il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas dire parce qu'on ne les dit jamais parfaitement. Je suis affamé de campagne. Ce que je vois ici autour de la ville ne me suffit pas, et puis ce n'est pas notre domaine !...

Sit tuæ sedes utinam senectæ.

Mon cher papa ! « Qu'il soit l'asile de ta vieillesse ! » Je te cite Horace, et, cette fois, je traduis fidèlement, je t'assure.

» Je n'ai pas besoin de recommander à maman de préparer un gâteau de fête. »

Mon premier soin, à mon arrivée, fut d'aller voir mon bon maître R... pour lui renouveler mes témoignages d'affection et lui rendre compte de mes études. Il n'était nullement disposé à la jalousie; mais un cœur aimant est si vite blessé par l'apparence de la froideur et de l'oubli ! J'aimais à lui répéter que si j'obtenais quelques succès dans la grande ville, c'est que j'avais été bien commencé. J'aurais dû faire beaucoup plus d'honneur à mon ancien maître.

Mon retour sur le théâtre de mes premières études était un événement. « Valentin est revenu », se disaient entre eux mes petits camarades d'autrefois. Ils en parlaient dans leurs familles. C'était la nouvelle du jour, et s'il y avait eu moyen, j'aurais été, je pense, dans la gazette. Mais la petite ville, qui avait jusqu'à trois épiciers, deux confiseurs et un marchand de drap, n'avait ni imprimeur ni libraire. Elle me semblait bien petite maintenant, et ses maisons à un étage, avec leurs étroites fenêtres, me paraissaient des cabanes; cependant je la trouvais toujours plus jolie et plus aimable : c'était Tibur, c'était Férentine, c'était l'asile du repos et de l'oubli après le fracas de la grande cité.

J'aimais à observer ces rares passants qui cheminaient d'une démarche si lente; on voyait bien qu'ils avaient quitté un loisir pour en chercher un autre. A plusieurs maisons étaient adossés des bancs verts, bien plantés, larges et commodes : deux amis, deux voisins se rencontraient-ils, ils y prenaient place et se livraient une heure ou deux à la douce causerie. J'en prenais ma part; et

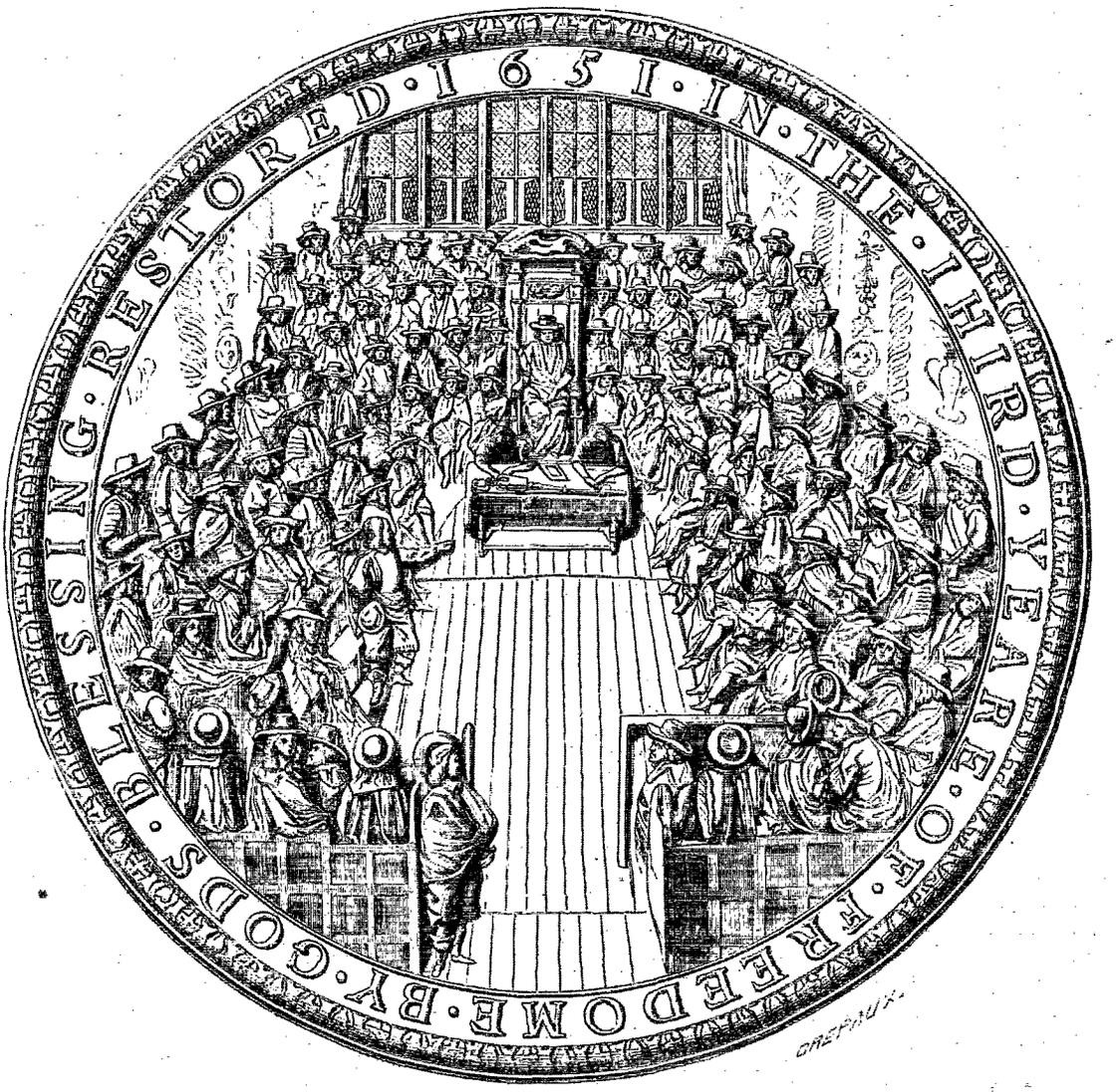
pourquoi pas? N'étais-je pas en vacances? Pour eux, ils semblaient y être toujours!

Ce qui me charmait dans ma délicieuse villette, c'était d'y connaître tout le monde, mais tout le monde sans exception, et réciproquement d'en être connu. D'un bout de la ville à l'autre, je ne sortais pas de chez moi : cela m'obligeait, il est vrai, à recommencer cent fois les mêmes histoires; mais comme on avait du plaisir à les entendre, j'en avais à les répéter.

La suite à une autre livraison.

SCEAU DE LA RÉPUBLIQUE ANGLAISE.

Charles Ier avait été condamné à mort le 25 janvier 1649. Aussitôt le Parlement se déclara dépositaire de la souveraineté. Il n'était point nombreux. A l'origine, en 1640, il se composait de cinq cent six membres : maintenant, il était réduit à un peu plus de cent. Il confia le pouvoir exécutif à un conseil d'État de quarante et un membres, où se trouvaient cinq pairs, cinq magistrats, trois généraux populaires, Fairfax, Cromwell et Skippon. Ce conseil élut pour



Sceau de la république anglaise (1651). — Dessin de Féart.

son président Bradshaw, qui avait présidé l'assemblée pendant le procès du roi. Son secrétaire *latin* fut l'immortel Milton, cousin de Bradshaw. L'Irlande presque tout entière ayant persévéré dans sa révolte, Cromwell fut chargé de soumettre les rebelles : il réussit rapidement dans cette expédition. A son retour, le Parlement, s'associant à la reconnaissance publique, lui assigna pour résidence une partie du palais de Whitehall. Il réprima ensuite la rébellion écossaise et repoussa l'invasion de Charles II. Sa popularité croissait de plus en plus. Le 20 avril 1653, il s'empara définitivement du pouvoir absolu et chassa les membres du Parlement. Le sceau curieux que nous reproduisons date, comme on le voit, de l'intervalle pendant lequel le Parlement gouvernait et où Cromwell n'était encore que son principal agent. On lit sur le sceau : *In the third yeare of freedome, by God's blessing restored* 1651 (Dans la troisième année de la liberté, rétablie par la bénédiction de Dieu, 1651). Les personnages figurés représentent les membres du Parlement. Dans le fond, on voit l'orateur ou président (*speaker*) sur son siége, et devant lui les secrétaires. A gauche, Cromwell, debout, paraît haranguer l'assemblée.

Le contre-sceau représente la carte géographique de l'Angleterre et de l'Irlande. En haut, un écusson porte la croix de Saint-Georges; au bas, un autre écusson porte la harpe de l'Irlande.

LES MINES DE SEL DE WIELICZKA.

Voy. t. XXVIII, 1860, p. 60.

La Chapelle Saint-Antoine, en sel, dans les mines de Wieliczka. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

..... Une des excursions les plus remarquables de mon voyage est celle que j'ai faite dans les mines de Wieliczka; le souvenir qui m'en reste me paraît un rêve, tant ce que j'y ai vu est extraordinaire.

Au fond de la mine, un grand nombre de corridors rayonnent de divers côtés. La longue galerie de l'ouest conduit à une large place nommée la chambre d'Ursule. Cette chambre, d'une grande hauteur, est carrée; ses parois de sel sont étincelantes de magnifiques cristaux; un pont s'appuie à une porte énorme hérissée de créneaux, semblable aux entrées des anciennes villes fortifiées. Après avoir passé sous cette voûte, on descend un escalier de cent vingt degrés, et l'on se trouve dans la chambre de Michalowice. C'est la plus grande salle souterraine du Wieliczka; on y monte, par des marches taillées dans le sel, à un balcon suspendu près du plafond.

A l'étage inférieur, on entre dans la plus belle chambre des mines; on l'appelle Kloski. Sur un abîme de 87 mètres de profondeur est jeté un pont du haut duquel on ne voit en bas que d'épaisses ténèbres, jusqu'à ce qu'un feu de fagots fasse mesurer avec terreur l'immense étendue du précipice. On traverse ensuite la chambre de Szczygrelec, puis on descend au quatrième étage, à la profondeur de 140 mètres. Une courte galerie conduit aux chambres

dites Rosetti et Majer, où semble dormir un étang alimenté par les infiltrations des sources. C'est là que se forme par l'humidité le gaz hydrogène carbone qui causait anciennement de terribles accidents; maintenant, grâce à beaucoup de vigilance, ils sont beaucoup moins fréquents. Toutes les eaux des mines s'écoulent à l'endroit le plus profond, qui s'appelle la Montagne des eaux, à 257 mètres, d'où on les épuise à l'aide de machines.

Pour sortir de la mine, il faut revenir par les galeries situées près des chambres Rosetti et Majer. On les traverse au milieu d'un silence et de ténèbres qui remplissent l'âme d'une émotion sérieuse.

On peut parcourir l'étang sur un bateau qui débarque les visiteurs près d'une statue de saint Jean Népomucène. On passe ensuite dans la chambre de Steinhauser.

Un escalier tournant, taillé dans le sol, conduit enfin à la chapelle Saint-Antoine, taillée vers l'an 1690. Tout y est en sel : les murs, le maître autel, l'image du Christ, la chaire, qui est d'un travail remarquable; les statues de saint Antoine, de sainte Cunégonde, de saint Stanislas et de Casimir, du roi Sigismond, etc. Le ton général de la chapelle est d'un gris verdâtre. On y dit la messe une fois par an, le 3 juillet. J'ai eu l'occasion d'assister à cette cérémonie, et elle a produit sur moi une vive impression; tous les mineurs y assistaient avec un profond recueillement et chantaient des cantiques qui, par leur harmonie, ajoutaient encore à la majesté du lieu.

En sortant de la chapelle, on passe dans la salle de Lentow; puis, en une dernière ascension de 97 mètres, on remonte à la surface par le puits de Daniel.

Une excursion dans ces mines dure environ douze heures; il faut trois heures pour y descendre; en une journée, on ne voit qu'une très-petite partie de cette immense ville souterraine.

Les ouvriers de Wieliczka sont tous Polonais; plusieurs ont avec eux leur famille entière. Ils sont robustes, passionnés pour leur état; leur vie souterraine, leurs durs travaux ont desséché leur corps; ils ne sentent même plus le froid de ces régions glaciales.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

V. p. 18, 58, 102, 134, 166, 206, 238, 279.

OCTOBRE.

Au commencement d'octobre, mois généralement fort beau dans nos latitudes, on éprouve souvent une légère élévation de température. Le décroissement rapide de chaleur qui se fait sentir pendant les derniers jours du mois de septembre s'interrompt heureusement pendant quelque temps. On dirait que la nature veut nous accorder une dernière faveur, avant que de nous livrer sans rémission aux rigueurs de la saison d'hiver qui vont s'emparer de nous pendant toute une longue période de mois.

Moins favorisés que nous, les habitants des régions dont la latitude est plus élevée sont privés de ce retour de l'arrière-saison, phénomène qui ne contribue pas peu au charme des régions tempérées. Dans les climats plus rudes de la Pologne et de la Russie, la température s'abaisse avec une régularité désespérante que rien ne vient interrompre; le thermomètre descend à pas comptés jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la limite des froids extrêmes dont nous sommes heureusement exempts, et dont la crise hibernale du commencement de l'année nous a permis d'entrevoir l'horreur.

C'est dans les mois d'hiver que les observations d'astronomie stellaire offrent le plus vif intérêt. Alors le ciel nous dédommage généralement de l'aridité du spectacle que la terre nous offre.

Deux raisons également puissantes concourent à rendre les observations d'astronomie stellaire plus intéressantes : d'abord le soleil occupe dans le ciel une position qui correspond à des constellations moins riches que celles qui passent à notre méridien vers le milieu de la nuit. D'un autre côté, les périodes d'obscurité sont plus longues, le soleil descendant de bonne heure au-dessous de l'horizon.

Cependant il ne faut pas se faire illusion sur le nombre des étoiles visibles à l'œil nu. Argelander, qui a effectué ce recensement avec toute la rigueur dont une pareille opération est susceptible, a compté de 5000 à 5800 globes dorés répartis dans toute l'étendue du firmament. Quelque faible que paraisse ce nombre, il est bien supérieur à celui qu'indiquent les anciens. Pline n'en comptait que 1 600 visibles sous le beau ciel de l'Italie.

Quant au nombre des étoiles que les instruments d'optique permettent d'apercevoir, il est, pour ainsi dire, sans limite. La multitude des astres croît rapidement à mesure que leur éclat diminue. On en a reconnu 40 000 de huitième grandeur et 142 000 de la neuvième. Au delà, on arrive à des chiffres qui se refusent à toute évaluation numérique; on nage en plein infini.

La lune, dont il y a longtemps que nous ne nous sommes occupés, arrivera le 5 octobre à son périgée, c'est-à-dire au point où elle est le plus près de nous. A partir de ce moment jusque vers le 20 du même mois, notre satellite ira en s'écartant; mais, rappelé par la force supérieure de notre attraction, il se rapprochera pour offrir éternellement les mêmes alternatives.

A l'époque où la lune est périgée dans cette lunaison, elle est en même temps nouvelle. Par conséquent, son attraction sur les eaux de la mer concordera avec celle qui est exercée sur le soleil, dans le moment même où elle est à son maximum d'intensité. Le moment précis où aura lieu cette lune nouvelle, qui peut être funeste aux navigateurs si les vents s'en mêlent, est le 4, à 7 h. 6 m. du matin. Mais les personnes qui prennent plaisir à contempler les scènes de dévastation sont heureusement exposées à des désappointements. Bien des fois le vent contrarie les terribles effets de ces grandes accumulations d'eau, et amortit le choc des vagues précipitées sur les jetées ou sur les digues par l'attraction combinée de la lune et du soleil.

Pendant le mois d'octobre, la lune occultera deux étoiles assez brillantes pour être visibles à l'œil nu, et que les catalogues rangent entre la quatrième et la cinquième grandeur. La première, $\varkappa$ des Poissons, sera occultée le 15 octobre, vers 10 h. 40 m. du soir, et apparaîtra de nouveau à 11 h. 28 m. Elle restera donc près de 48 minutes derrière le disque lunaire, qui sera alors presque entièrement visible, puisque la pleine lune arrive le 18. Deux jours après la pleine lune aura lieu la seconde occultation remarquable du mois; ξ du bélier disparaîtra vers 7 h. 15 m. du soir, et reparaîtra une heure après.

Le 26, lorsque la lune sera dans son dernier quartier, c'est-à-dire dans les régions voisines du soleil, elle arrivera en conjonction avec Saturne, qui va bientôt offrir un phénomène des plus intéressants. Quoique la proximité du soleil en rende l'observation bien difficile, sinon impossible, nous devons cependant en dire quelques mots.

L'anneau qui règne autour de ce bel astre, et qui en fait un des objets les plus curieux de notre système planétaire, offre des particularités si étranges qu'il fallut longtemps l'observer avec une curiosité fébrile avant de parvenir à comprendre le phénomène de perspective sidérale

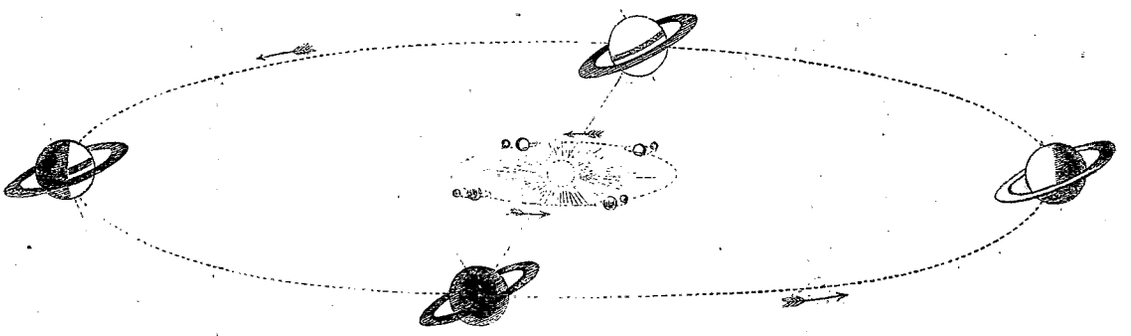
qu'il présente au spectateur armé d'une lunette douée d'un grossissement moyen.

Lorsque Galilée vit, pour la première fois, Saturne à travers l'instrument admirable à l'aide duquel il explorait les cieux, la planète lui parut accompagnée de deux petites étoiles de forme mal définie. Peu à peu la figure de ces satellites se modifia; bientôt ils devinrent semblables à deux anses au moyen desquelles on aurait pu croire que le globe brillant était suspendu dans l'immensité des cieux. Enfin, ces deux appendices disparurent, et le disque demeura seul, isolé comme celui de Jupiter.

L'évanouissement de ces corps lumineux jeta dans une perplexité bien vive l'illustre astronome. Au lieu de comprendre qu'il avait fait une des plus grandes découvertes de l'astronomie moderne, il alla jusqu'à s'imaginer que toutes ses observations antérieures étaient le produit des phénomènes optiques se passant à la surface du verre de ses lunettes!

Dans le courant du mois de novembre, les astronomes vont assister à une période de disparition de l'anneau; mais cette fois le phénomène n'ébranlera pas leur confiance dans la précision et dans l'exactitude de leurs instruments : car ils en connaissent aujourd'hui l'explication d'une manière très-complète.

Grâce aux admirables travaux d'Huygens et de ses successeurs, on sait que Saturne est accompagné d'un anneau de matière opaque, dont le plan se déplace en faisant toujours la même inclinaison avec la courbe à peu près plane que nous décrivons annuellement dans l'espace. Nous représentons Saturne dans les différentes positions qu'il prend



successivement pendant une de ses révolutions sidérales dont la durée moyenne est de trente années, presque la longueur moyenne de la vie des hommes. Le nombre des révolutions de Saturne marque à peu près celui des générations qui se sont succédé depuis que le genre humain a fait son apparition sur la terre.

Comme la matière qui forme l'anneau de Saturne est opaque et qu'elle n'est pas douée de la propriété d'être lumineuse par elle-même, une des faces de l'anneau est généralement éclairée tandis que l'autre est obscure. Quand la terre et le soleil se trouvent du même côté du plan de l'anneau, cet appendice de forme étrange nous renvoie une portion de la lumière qu'il reçoit du soleil.

Il offre successivement les formes les plus variées, suivant la portion de notre orbite que nous parcourons; tantôt ce sont deux protubérances lumineuses, tantôt c'est un demi-cercle, tantôt c'est une ellipse presque complète. Enfin, lorsque le prolongement de son plan vient à passer entre notre modeste globe et l'astre qui nous éclaire, il disparaît entièrement. Comme Galilée dans ses dernières observations, nous perdons pendant quelque temps de vue un des plus beaux ornements de notre système planétaire.

Jusqu'au 23 novembre prochain nous resterons, ainsi que le soleil, sur la face boréale; mais à partir de ce jour nous changerons de côté, tandis que le soleil continuera à verser ses rayons sur la face qui regarde le pôle nord, c'est-à-dire sur celle qui est tournée vers la Grande-Ourse.

Cette situation durera jusqu'au 23 janvier, époque à laquelle le mouvement relatif de Saturne nous ramènera au-dessus du plan de l'anneau. Alors nous verrons reparaître lentement la face que nous aurions vue progressivement disparaître si Saturne n'avait pas été trop voisin du soleil, dans la période de disparition, pour qu'on en puisse suivre commodément les phases. Aussi réserverons-nous de plus amples détails pour le moment où l'astre se trouvera dans des régions célestes plus favorables aux observations, surtout telles qu'on peut les faire sans avoir à sa disposition un établissement astronomique parfaitement organisé (1).

IL FAUT ÊTRE HOMME ET ENFANT A LA FOIS.

Devant les hommes sois un homme, devant Dieu sois un enfant; devant les hommes montre la puissance de ta nature, manifeste ta volonté par des actes de force; devant Dieu reconnais ta faiblesse et ton dénûment : auprès de lui la prière fervente a seule crédit. Tu te sens peut-être isolé sur la vaste terre? Sois un enfant, Dieu te servira de père.

Aie les pensers d'un homme, le cœur d'un enfant. Fraye intrépidement ta voie dans la vie; pour cette fin seulement ton âme a reçu ses élans énergiques; au bien de tes frères doit aboutir toute ton activité. Ainsi préluderas-tu à un amour plus élevé, et dans la pureté de ton cœur tu prépareras la floraison céleste.

Sois un homme en face de la vie, un enfant en face de toi-même. Vers le soir de tes ans, il t'arrivera de soupirer à la pensée de la maison paternelle, au souvenir de ton enfance; cependant tout cela ne sera pas perdu sans retour. Encore un pas, et voici les fleurs et les riants ombrages que te destine, comme jadis, la bénédiction d'un père. Joyeux enfant, cours au-devant de ce père.

REINICK.

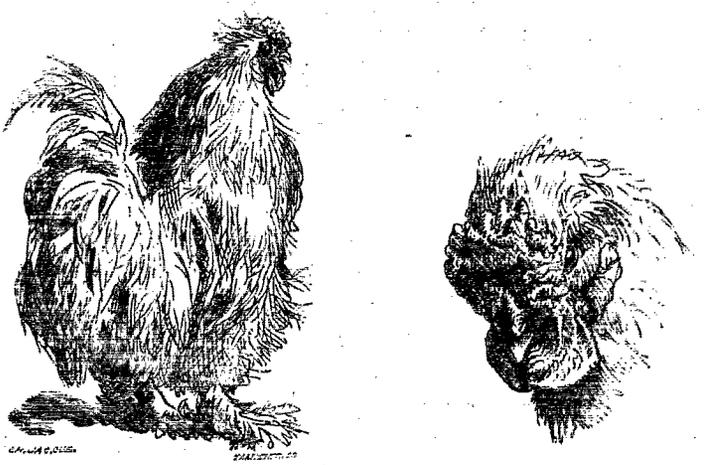
LE COQ ET LA POULE DE RACE NÈGRE.

Presque tous les naturalistes qui se sont occupés des poules ont essayé de débrouiller leur origine. Ils ont cher-

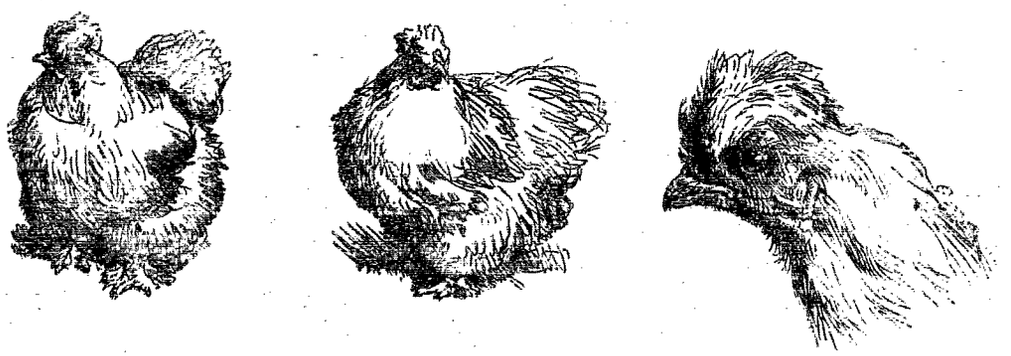
(1) Voy., sur l'établissement des observatoires d'amateurs, t. XXV (1857), p. 139, et t. XXVI (1858), p. 310.

ché s'il y avait une ou plusieurs races primitives, et par quelle filière nos races domestiques en étaient sorties; mais il n'est pas plus facile de retrouver la race primitive des poules que celle des hommes.

Quoi qu'il en soit, on a constaté que deux races de poules vivent encore à l'état sauvage : l'une, les coq et poule de Bankiva, au Bengale, dans l'archipel Indien, à Sumatra et à Java; l'autre, les coq et poule de Sonnerat, à Pondichéry, au Bengale et à Java. Cette dernière race surtout est d'une grande richesse de plumage, et, sans intime analogie, se rapproche pour l'éclat des couleurs, les allures et la taille, du faisan doré de la Chine. Elles ne ressemblent guère plus que ce dernier aux races de poules communes, si ce n'est le bankiva qui rappelle le coq de combat anglais; mais on ne sait par où et comment continuer (avec un peu d'assurance) la filière qui les rattache aux races de poules domestiques répandues sur le globe, ni dire comment celles-ci se sont produites les unes par les autres. Ce qui est certain, c'est que, depuis les plus grosses jusqu'aux plus petites races, il s'en trouve de toutes les dimensions intermédiaires, de toutes les formes et de tous les plumages. On peut distinguer dans cette variété presque inépuisable certains groupes dont les principaux caractères ne manquent pas d'ana-



Coq de race nègre. — Dessin de Ch. Jacque.



Poule de race nègre. — Dessin de Ch. Jacque.

logie. Celui des poules naines, dont nous nous occupons ici, se fait généralement remarquer par une exagération d'importance dans les allures et par une grande dimension de l'œil.

La poule nègre est, de toutes les races naines, celle dont l'œil a le plus de développement; elle est bien autrement remarquable encore par la singulière couleur de sa peau, d'un noir bleuâtre, qui contraste singulièrement avec son plumage d'un blanc éclatant. La finesse et la nature de ses plumes l'ont fait placer parmi les poules dites de soie. Nous la croyons du même pays que la poule de Shangaï, dite de Cochinchine. On a dit ailleurs à son sujet (1) :

« Voici, parmi les espèces naines, la plus nouvelle, la plus curieuse et une des plus jolies qu'on puisse voir.

» Très-petits et légers, coq et poule ont la forme exacte et peut-être exagérée des cochinchines les mieux faits.

» Chaque partie du corps se détache en un lobe distinct, et le plumage de soie, extrêmement fin et blanc, orné d'une sorte de demi-huppe renversée un peu en arrière, forme le plus étrange contraste avec ses joues, ses barbillons, sa crête frisée, d'un rouge sombre presque noir, et son oreillon d'un bleu de ciel verdâtre et nacré.

» La couleur de sa peau, qui est par tout le corps d'un bleu foncé noirâtre, ne s'aperçoit qu'aux pattes, qui sont à cinq doigts, courtes et bardées extérieurement de petites plumes soyeuses très-épaisses et très-abondantes.

» La poule, aussi douce et aussi familière que la cochinchine, est, parmi les poules naines, la plus féconde, la meilleure couveuse et la meilleure mère. Les petits sont très-rustiques et très-faciles à élever.

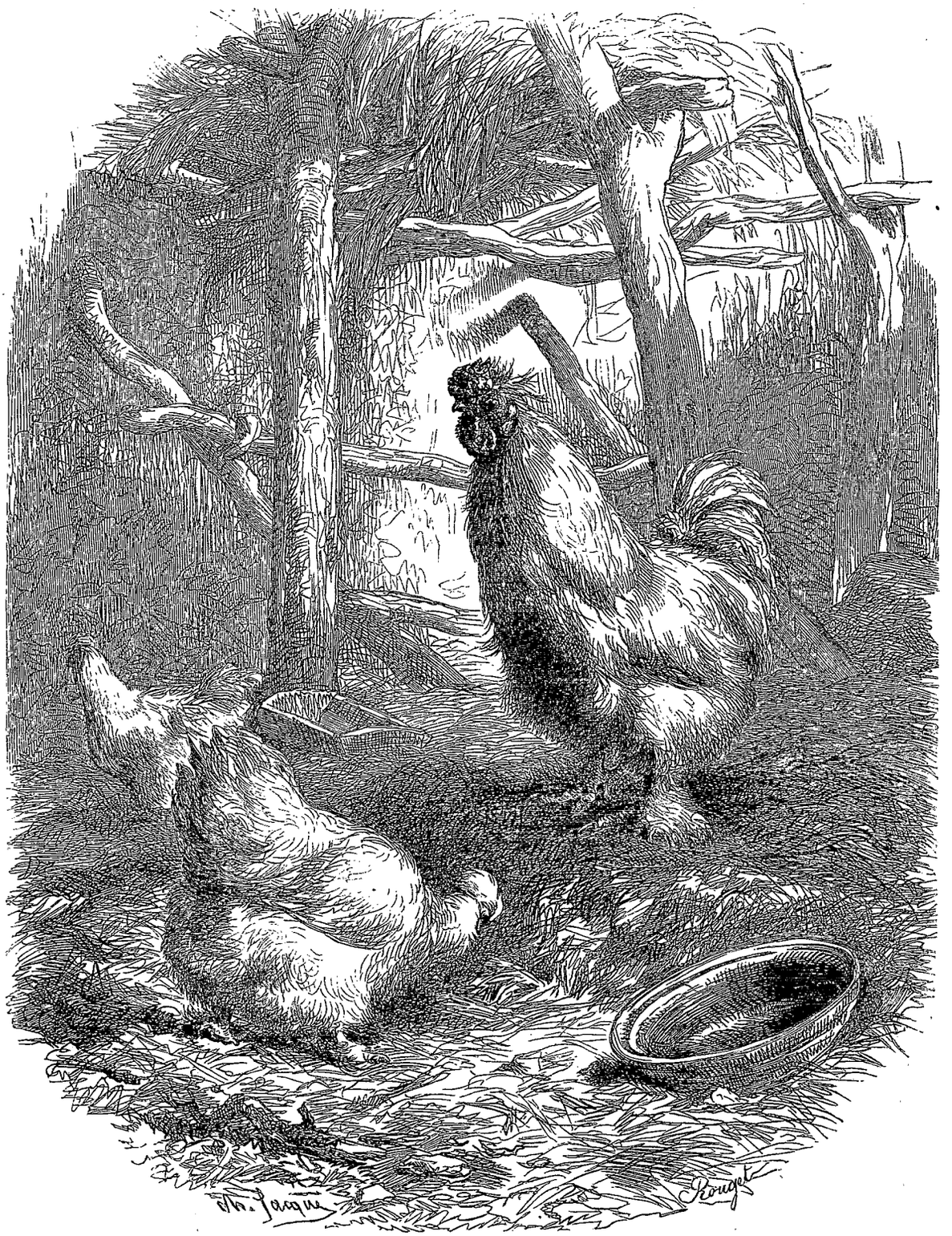
» La couleur noire de la peau se retrouve dans le bec, dans l'anus et jusque dans les intestins, et la chair n'est pas très-bonne à manger. Les sujets sont adultes en trois ou quatre mois. Ces poules pondent et couvent l'hiver, comme les cochinchines, et l'espèce est originaire du même pays. »

M. Charles Jacque a fait, depuis la publication de son livre, des observations assez intéressantes sur cette petite race. Il constate que, chez elle, le sang est rouge comme chez les nègres; que, mêlée à la poule blanche dite naine-pattue anglaise, elle donne les plus jolis métis qu'on

(1) *Le Poulailler*, par Ch. Jacque; 2e édit. Paris, librairie agricole, rue Jacob, 26.

puisse voir et les couveuses les plus précieuses qui existent pour faire éclore et conduire les poussins de faisan, perdrix, caille, colin, et tous gallinacés précieux ou délicats dont la rareté ou la fragilité des œufs font redouter les poids et les heurts des couveuses ordinaires.

Le jardin d'acclimatation possède de fort jolis sujets



Coq et Poules de race nègre. — Dessin de Ch. Jacque.

de cette petite race ainsi que des principales races connues, et l'on sait qu'on peut s'y procurer des œufs en s'adressant directement ou par écrit à l'administration. Il faut espérer que cette source présentera de meilleures garanties que celles d'où, jusqu'à présent, on avait tiré ce genre de produits.

PENSÉE D'HIVER.

— Que faisiez-vous lorsque les pluies radieuses du printemps tombaient sur les feuilles des bois, lorsque les sueurs du laboureur fécondaient le sillon? Que faisiez-vous à l'heure où le rossignol chante sur la rose, où la moisson

gémit sous la faux? dans la saison du vin nouveau et des feuilles mortes?

— J'errais au gré des sentiers semés de lumière et d'ombre, laissant la fatigue au laboureur. J'écoutais ce que l'oiseau dit à la fleur : que m'importait le frisson du blé sous le fer! Je jouissais des derniers beaux jours, sans souci des mauvais. Je chantais...

— Vous chantiez? J'en suis fort aise;
Eh bien! dansez maintenant.

Voilà ce que dit le monde, quand la bise est venue, à ces heureux oisifs qui, se répandant par monts et par vaux, dans les forêts et sur les rivages de la mer, boivent le suc, butinent le miel de tout travail, prennent de la terre et de la vie toutes les jouissances, et qui, avertis par le froid, retournent au foyer comme l'hirondelle à l'Orient.

Et les danses commencent. On dirait que l'hiver est dieu, et que les belles et les riches célèbrent sa venue par les illuminations et les fêtes. Mais n'adore pas le dieu qui veut; le culte en est dispendieux. Aussi tous ceux qui ne se pressent pas aux autels de l'hiver, aux tables splendides, sur les tapis que foulent les pieds de satin, maudissent le spectre sombre à la barbe hérissée de givre, à la figure violette. Pâles comme la statue qui dans un jardin désert chauffe ses mains à un feu de marbre, des femmes en haillons serrent contre leur poitrine leurs enfants demi-nus.

Et cependant l'hiver n'est pas vide d'espérances; et quand le laboureur regarde les sillons humides, ses yeux, perçant l'enveloppe de la glèbe pourprée, voient distinctement la racine du blé et la séve enflant la tige verte. L'hiver n'est pas la saison de mort; c'est l'heure où la nature se recueille pour produire, pleine de mystères et de promesses.

Vérité pour le philosophe assis près d'un bon feu, pour l'homme des champs qui sourit aux moissons futures; ironie amère pour les malheureux transis qui regardent d'un air sinistre la foule qui danse et se réjouit! Ils souffrent, ils se lamentent, ils maudissent.

Encore s'ils n'accusaient que les mouvements mal combinés de la terre et du soleil! mais l'envie, ombre désolante que la richesse projette sur la pauvreté, les aveugle et les pousse à l'injustice; ils s'emportent en injures contre ceux mêmes qui les secourent.

Allons, bienveillance, aumône, fraternité, visitez, sans distinction de croyance et de secte, tous ceux que l'infirmité, la vieillesse ou la chance mauvaise privent de pain et de travail. Dussiez-vous ranimer une couleuvre, ne vous lassez pas de réchauffer la misère engourdie par la bise. Peut-être les premiers rayons du printemps rendront-ils à l'indulgence ces pauvres cœurs aigris, et nous pourrons leur dire alors, sans qu'ils se croient insultés :

« Ne prêtez pas l'oreille à ceux qui vous promettent le bien-être universel et l'égalité des richesses; la communauté des biens est une chimère injuste. Existerait-elle une heure, que les aptitudes variées des hommes, rompant l'équilibre, ramèneraient ces contrastes de misère et de luxe qui, remplissant les villes de haines et de malédictions, exaltent jusqu'à la folie des rêveurs généreux.

» La société dont votre naissance vous fait membres sans votre assentiment vous doit protection, conservation, instruction. Que pouvez-vous lui demander de plus si vous ne faites rien pour vous et pour elle? Et ne lui devez-vous pas en échange la persévérance dans le travail, la résignation dans la douleur? »

Il n'est d'affreux que le commencement du malheur; au comble de l'adversité, on trouve, en s'éloignant de la terre, des régions tranquilles et sereines; ainsi, lorsqu'on remonte les rives d'un torrent furieux, on est épouvanté, au fond de la vallée, du fracas de ses ondes; mais à mesure que l'on s'élève sur la montagne, les eaux diminuent, le bruit s'affaiblit, et la course du voyageur va se terminer aux régions du silence, dans le voisinage du ciel.

CHATEAUBRIAND.

ANTIQUITÉS ANTÉDILUVIENNES.

Les géologues ont donné le nom de terrains diluviens à des terrains de transport de diverses sortes, sables, argiles, cailloux disséminés à la surface du globe, dans diverses positions, mais particulièrement dans les vallées. Ces terrains sont caractérisés par des restes d'animaux appartenant soit à des espèces qui ne vivent plus que sous des latitudes plus méridionales, soit à des espèces qui, bien que très-rapprochées des espèces actuelles, sont maintenant complétement éteintes. Au-dessous de ces terrains se trouvent ceux que les géologues nomment tertiaires, ou supracrétacés, et dans lesquels se sont empreints les témoignages d'une nature beaucoup plus différente de la nôtre; au-dessus, il n'y a que ceux que l'on désigne sous le nom d'alluvions, et qui sont exactement de même ordre que ceux qui continuent à se former encore de nos jours par le mouvement des torrents et des rivières.

Les terrains diluviens, malgré leur haute importance, n'ont point été étudiés jusqu'ici avec toute l'attention qu'ils demandent. Les longues controverses auxquelles a donné lieu leur origine sont à peine épuisées. Les uns voulaient les rapporter à un seul cataclysme, les autres à des cataclysmes locaux et successifs, d'autres enfin à la répétition, durant des siècles, d'actions lentes et continues, comme celles qui se produisent dans les inondations de nos jours; et l'on ne fait que commencer à se réunir au parti moyen, le plus conforme au langage de la nature comme à celui de l'histoire. On ne les a pas non plus fouillés avec la minutieuse attention qui serait nécessaire, et dans tous les pays où l'on est en droit de s'attendre à y faire d'intéressantes découvertes; de sorte qu'il y a probablement à en tirer encore beaucoup de lumières sur l'état de la terre au temps de leur formation.

Jusqu'à ces derniers temps, sous l'influence des théories de M. Cuvier relativement aux périodes alternatives de création et de destruction, les géologues s'étaient assez généralement accordés à considérer cette classe de terrains comme faisant, si l'on peut ainsi dire, bande à part; on les regardait comme constituant une sorte de transition entre les époques de la haute géologie et l'époque actuelle: l'homme n'y paraissait point encore, mais on n'y rencontrait déjà plus que des animaux tout à fait analogues à ceux qui accompagnent l'homme aujourd'hui, des éléphants, des rhinocéros, des ours, des bœufs, des cerfs, etc., mais d'espèces à part et maintenant éteintes. En ce sens, il est manifeste que l'on ne pouvait attribuer que très-*improprement* à ces terrains le nom de diluviens, car bien qu'attestant, comme tant d'autres phénomènes, des mouvements d'eau extraordinaires, ils étaient essentiellement distincts des inondations particulières nommées déluges, lesquelles, mentionnées par l'histoire, ont été contemporaines de l'homme, et doivent par conséquent avoir enseveli dans leurs atterrissements des débris de l'organisation et de l'industrie de notre espèce. Mais le faux principe que le règne animal de chaque âge géologique est nettement tranché de celui qui le précède et de celui qui le suit, et qu'ainsi il n'est pas plus possible que l'homme ait assisté à la disparition de tant d'anciennes espèces qu'il ne l'est qu'il en voie jamais paraître de nouvelles, avait suffi pour donner

crédit à l'idée de sa postériorité relativement aux dépôts diluviens, d'autant mieux qu'en fait il ne s'était encore découvert dans ces dépôts aucun débris donnant témoignage de lui.

Les idées opposées à Cuvier par Geoffroy Saint-Hilaire sur la continuité du règne animal ouvraient naturellement la voie à d'autres conclusions. Si l'histoire des anciens âges montrait d'une manière incontestable des extinctions d'espèces, il ne s'ensuivait cependant pas que ces extinctions se fussent toujours opérées par masses, dans des bouleversements généraux du globe. Il n'en était pas des relations de la terre et de la puissance créatrice comme d'un champ que l'on moissonne périodiquement, en le laissant chaque fois à nu pour l'ensemencer de nouveau à la saison suivante; le règne animal, malgré les coupes périodiques qu'il avait eu à subir, ne se suivait pas moins, comme une même chaîne, depuis son origine. A la vérité, il eût été téméraire d'affirmer que l'existence de l'homme remontât jusqu'à l'époque où les dépôts diluviens s'étaient formés, puisque les observateurs n'avaient encore découvert dans ces dépôts aucune trace de son existence; mais si l'homme n'avait paru sur la terre que postérieurement aux races perdues à cette époque, rien ne prouvait que d'autres races ne se fussent point perdues également depuis son apparition et en sa présence, et qu'il ne dût s'en perdre encore bien d'autres sous son règne, tandis que de nouvelles prendraient naissance à leur place. La palingénésie est continuelle.

Une étude curieuse vint donner corps à ces idées jusque-là plutôt contenues en germe dans la philosophie de l'illustre naturaliste que définies par lui catégoriquement. L'expédition scientifique envoyée en Grèce, lors de la guerre de l'indépendance, en avait rapporté, parmi d'autres monuments de sculpture, quelques fragments du fronton du temple de Jupiter à Olympie. On savait, par la description de Pausanias, que ce fronton, dû au ciseau d'Alcamène, l'un des plus célèbres élèves de Phidias, représentait les travaux d'Hercule, et les débris mis au jour par les fouilles, se rapportant effectivement à ce sujet, ne pouvaient laisser aucun doute sur leur identité. Mais qu'étaient-ce, au fond, que ces travaux héroïques, et particulièrement ces destructions d'animaux, résumés sous forme mythologique par l'imagination populaire? Ne renfermaient-ils pas un sens que le peuple avait pu oublier, mais que ne devaient pas méconnaître les esprits élevés?

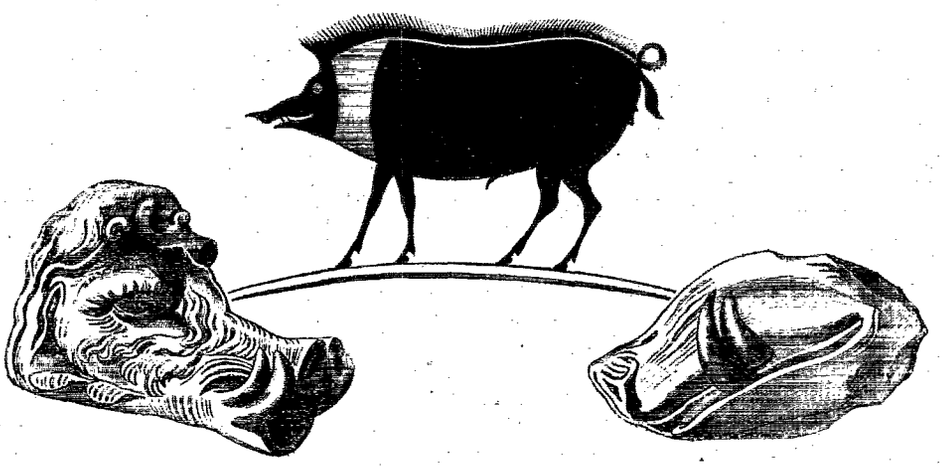
Un des bas-reliefs les mieux conservés représentait Hercule terrassant le taureau de Crète : en l'étudiant d'un œil sagace, Geoffroy Saint-Hilaire n'hésita pas à y reconnaître les traits caractéristiques de l'aurochs, ce bœuf sauvage d'une férocité sur laquelle s'accordent tous les auteurs, et qui, après avoir occupé autrefois toutes les grandes forêts de l'Europe, ne se trouve plus aujourd'hui, et en bien petit nombre, qu'en Pologne et en Lithuanie. Au temps de Pausanias, l'espèce, presque menacée aujourd'hui d'extinction, vivait encore au midi du Balkan. La description du taureau de Péonie, de cet auteur, ne saurait, en effet, s'appliquer qu'à l'aurochs : « De toutes les bêtes féroces, dit-il, le taureau de Péonie est la plus difficile à prendre en vie; c'est un animal qui a de grands poils sur le corps, particulièrement sous la gorge et sur l'estomac. » Au temps d'Hercule, personnification héroïque des Pélages, cette terrible espèce se serait donc trouvée jusque dans la péninsule du Péloponèse, et, grâce au courage des habitants, elle y aurait été alors totalement exterminée.

D'un second bas-relief consacré à la lutte contre le lion de Némée, forêt du Péloponèse, au voisinage d'Argos, il ne reste guère que la tête. Loin de représenter, comme l'ont fait et le font encore la plupart des sculpteurs, un de ces lions d'Afrique à grande crinière et à tête colossale, Alcamène a figuré un lion de petite taille, couché, comme ferait un chien, sous le pied puissant qui l'opprime, et ne portant, au lieu de crinière, que quelques mèches de poil régulièrement disposées à la partie supérieure du cou. Quelle est cette espèce? Ce ne peut être que le lion désigné aujourd'hui sous le nom de lion de Bagdad. Ce lion nous reproduit, en effet, tous les caractères essentiels qui s'observent sur le bas-relief d'Olympie : taille médiocre, tête ramassée, absence de crinière; et il y a à cet égard un rapport frappant entre ce bas-relief et ceux de Ninive, sur lesquels se voient aussi des lions (voy. t. XII, 1844, p. 284). On sait par divers témoignages que, dans l'antiquité, cet animal, relégué aujourd'hui dans les déserts du Tigre et de l'Euphrate, se trouvait en Syrie, en Cilicie, en Arménie; ce devait être aussi le même qui, à l'époque de Xerxès, qui eut à en souffrir, habitait encore les forêts de la Thrace et de la Macédoine; et le travail d'Alcamène nous enseigne ainsi que, dans la haute antiquité, il avait dû vivre jusque dans la péninsule.

Du sanglier d'Érymanthe, on ne possède malheureusement que la partie antérieure de la tête; mais ce fragment, qui nous montre les défenses de l'animal, est significatif. En effet, aucune des espèces de sanglier que nous connaissons aujourd'hui n'a les défenses implantées de cette manière : ici elles sont juxtaposées, parallèles et de même hauteur. Chez notre sanglier, les dents inférieures, toujours plus longues que les supérieures, les recouvrent; chez le phacochère, ce féroce sanglier qui ne se trouve plus qu'en Afrique, les défenses présentent quelque chose de la disposition qu'elles affectent sur le bas-relief d'Olympie, mais elles sont incomparablement plus développées, et donnent à la figure de l'animal des traits si caractéristiques que l'artiste n'aurait pu manquer de nous les retracer s'il les avait eus en vue. Il faut donc croire que le sanglier exterminé par Hercule en Arcadie était un sous-genre intermédiaire entre nos deux sous-genres actuels, sanglier et phacochère, tenant peut-être des mœurs violentes du dernier; et comme cet intermédiaire ne se rencontre plus nulle part, il reste à conclure qu'il a disparu. D'autres monuments, invoqués par Geoffroy Saint-Hilaire, lui permettaient d'étayer encore davantage cette intéressante conclusion, tout en ajoutant quelques traits à la description du sanglier d'Érymanthe. Il existe, en effet, plusieurs vases grecs sur lesquels les travaux d'Hercule, et en particulier la lutte contre le sanglier, sont représentés, et l'espèce figurée dans ces peintures est sensiblement différente de toute espèce vivante aujourd'hui : longueur de la crinière disposée sur toute l'étendue de la région dorsale, tête acuminée, chanfrein arqué, élévation des orbites, légèreté des jambes, forment autant de singularités qui complètent celles des défenses. Le sanglier d'Érymanthe, encore vivant, aux beaux temps de la Grèce qui put en retracer l'image, dans les mêmes forêts que le taureau de Crète et le lion de Némée, aurait donc fini par éprouver, dans tous les lieux qu'il habitait, le même sort que lui avait fait subir en Arcadie le fils de Jupiter; et il est à croire qu'en fouillant le sol de ces contrées on finirait par y découvrir, non pas seulement son image, mais ses ossements mêmes. En attendant qu'on y parvienne, pourquoi, afin d'enrichir de cette espèce les cadres de la zoologie, n'accorderait-on pas aux figures qui nous arrivent du fond de l'antiquité, par la main de ses artistes les plus éminents, la même créance que nous accorderions sans peine à des figures d'histoire naturelle qui nous arriveraient du fond de l'Amérique ou de l'Australie, par la main de nos voyageurs?

A la suite de la leçon de Geoffroy Saint-Hilaire, un savant professeur de Montpellier, M. Marcel de Serres, entrant dans la même voie et s'inspirant des mêmes idées, tira des conclusions analogues d'une étude approfondie de la mosaïque de Palestrina. La date de ce célèbre monument est aussi bien fixée que celle du précédent, et son caractère n'est pas d'un ordre moins sérieux, puisque Pline nous apprend qu'il avait été consacré au culte par Sylla. Quel que soit son sujet, question encore obscure, le fait est qu'il nous représente avec autant d'exactitude que d'habileté un grand nombre d'animaux appartenant à l'Égypte et à l'Éthiopie, et qu'il est par conséquent parfaitement licite, au point de vue zoologique, de le considérer comme un tableau authentique de la faune de ces régions dans les siècles qui précèdent l'ère chrétienne. Or, l'examen des types figurés sur la mosaïque conduisait le savant naturaliste à conclure que cinq espèces de mammifères connues dans l'antiquité avaient disparu : deux pachydermes, l'un nommé par le monument même xitit; un solipède intermédiaire entre le dzigguetai et le couagga; deux ruminants, dont l'un aurait été le cerf à bois gigantesque et l'autre une antilope ou un bœuf à tête de chameau. D'autres débris antiques étudiés de la même manière semblaient conduire à des résultats analogues, et quelles que fussent les critiques dont était passible en particulier chacune de ces déterminations, l'ensemble ne gardait pas moins une certaine force, tout au moins de vraisemblance.

Mais il y avait une autre voie plus régulière et plus féconde, dans laquelle M. Marcel de Serres et d'autres géologues du Midi avaient aussi, dès cette époque, donné l'exemple de marcher; je veux parler de l'investigation minutieuse des ossements et autres débris contenus dans les anciens dépôts. Malheureusement, comme c'est dans l'intérieur des cavernes que ces monuments précieux sont accumulés avec le plus d'abondance, c'est là aussi que l'on s'accordait à diriger les études; et cependant nulle part leurs conclusions ne sont entachées de plus d'incertitude. En effet, il est sensible que, dans l'intérieur des cavernes, le sol a souvent été remanié par l'invasion des eaux, et que par conséquent des débris qui y ont été enfouis à des époques distinctes peuvent se trouver rapprochés les uns des autres par l'effet de mouvements de ce genre, et présenter ainsi de fausses apparences de contemporanéité. Le principe fondamental de la paléontologie, que les êtres dont les débris sont rassemblés dans les mêmes dépôts ont vécu dans les mêmes temps, n'est vrai que pour les dépôts disposés par lits distinctement séparés les uns des autres et dans le sein desquels il est impossible qu'aucun objet se soit introduit postérieurement. Comme les dépôts des cavernes ne satisfont point à cette condition, leur étude ne saurait donc fournir des arguments légitimes, et la rencontre des ossements humains réunis dans une commune sépulture à ceux des espèces perdues n'est point une preuve suffisante de contemporanéité : il n'est pas impossible qu'ils soient réellement de la même époque et qu'ils aient été jetés dans la caverne par la même inondation, mais la certitude n'y est pas; car il se peut aussi que la caverne renfermant déjà les



Le Sanglier d'Érymanthe. — D'après les vases grecs et un bas-relief du temple de Jupiter, à Olympie.

débris des espèces perdues, les débris de l'homme, armes, poteries, ossements, soient venus s'insinuer dans ce pêle-mêle, soit par un enfouissement volontaire, soit dans le désordre occasionné par un torrent sorti de ses limites habituelles et se précipitant en tumulte dans la profondeur de la cavité, comme cela pourrait se faire aujourd'hui même.

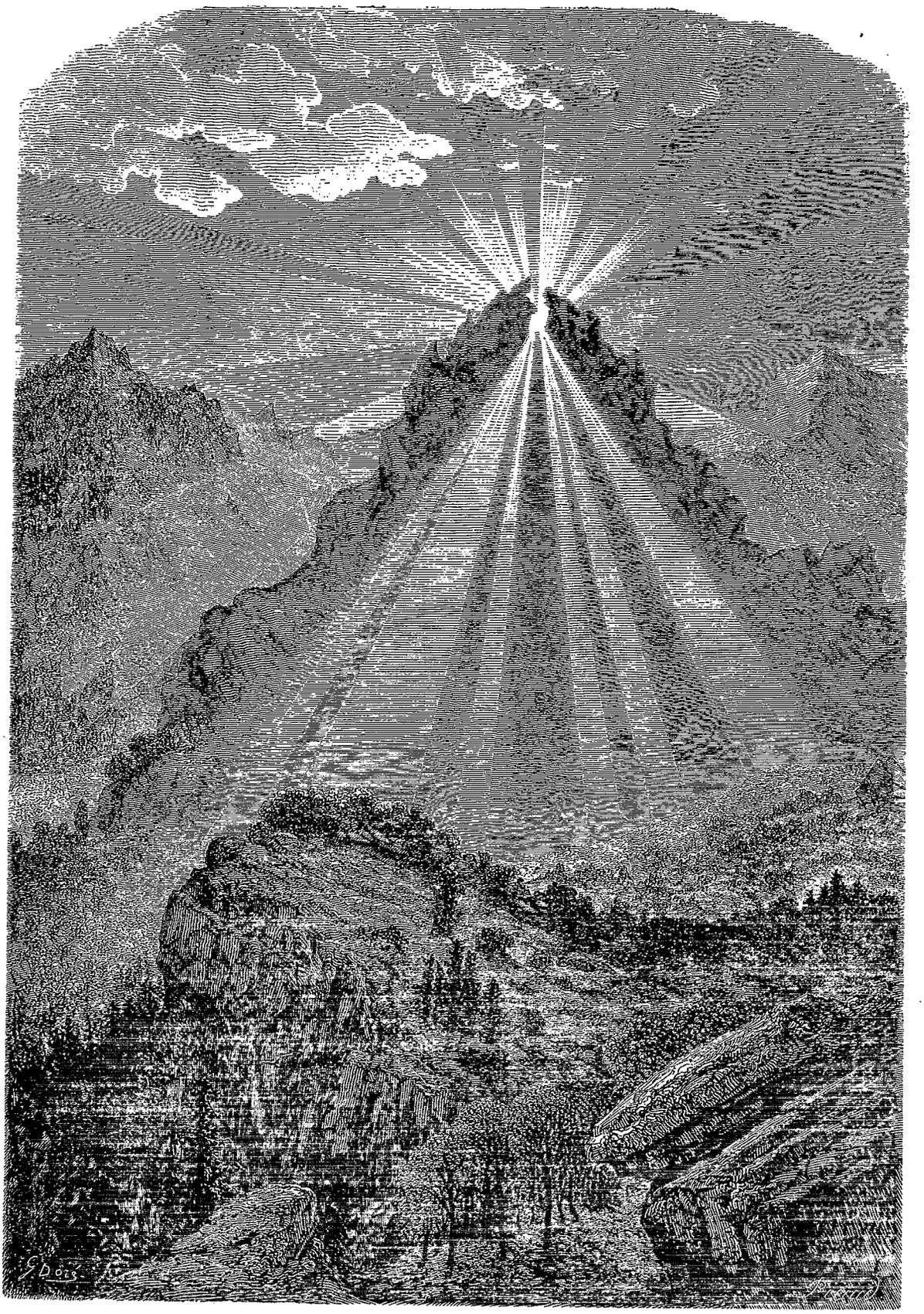
Toutefois, une observation attentive avait dès lors commencé à mettre à jour des indices plus concluants de la présence de l'homme au temps des grandes espèces dont les dépôts diluviens nous conservent les restes. Il y a, en effet, une circonstance qui permettrait d'affirmer rigoureusement la contemporanéité; ce serait la découverte de marques faites de main d'homme sur les ossements en question, à l'époque où ils étaient encore frais et solides, loin d'être devenus, par suite de leur long enfouissement, mous et friables comme ils le sont aujourd'hui. C'est l'argument décisif qu'avaient fourni à la science les fouilles exécutées dans les cavernes de Bize. On y avait, en effet, rencontré une certaine quantité d'instruments en os fabriqués avec les restes des espèces perdues. Ailleurs, sur un ossement de cerf *megaceros*, on avait observé un calus formé à la suite d'une blessure produite par une arme tranchante. Dans la caverne de Mialet, on avait trouvé à plusieurs reprises des têtes appartenant à l'ours *spelæus*, placées visiblement à dessein, comme si on avait voulu leur donner une sorte de sépulture, sous de grandes pierres scellées même quelquefois à l'aide d'une grossière maçonnerie. Tous ces indices réunis composaient un faisceau qui permettait, pour ainsi dire, de se passer jusqu'à nouvel ordre de la preuve générale dont fait usage la géologie : la présence des objets dans les mêmes lits.

La fin à une autre livraison.

SINGULIER EFFET DE LUMIERE

DANS LA VALLÉE DE LUSERNE

(PIÉMONT).



Le Bariound. — Dessin de Doré, d'après M. Muston.

La vallée vaudoise de Luserne, dans le Piémont, est arrosée par un des affluents du Pô, qu'on nomme le Pélis. A l'entrée de cette vallée, dans la plaine du Piémont, se trouvent la roche et la ville de Cavour. La roche de Cavour présente le phénomène géologique assez rare d'un soulèvement très-restreint de gneiss au milieu de terrains tertiaires et récents; elle a l'aspect d'une grande pyramide isolée et à deux pointes visibles de fort loin.

Ce rocher porte encore les ruines de l'ancien château féodal des seigneurs de Cavour, dont le célèbre ministre piémontais qui a exercé tant d'influence sur les destinées de l'Italie a été le plus illustre descendant.

La vallée, d'abord riante et ouverte, se déroule par une très-légère pente, et, comme un golfe de la plaine, jusqu'au village de Bobi, où elle forme un bassin de prairies entrecoupées de grands châtaigniers et dominées par des collines couvertes de vignes; mais, à peu de distance, elle change complétement d'aspect : elle devient étroite, escarpée et sauvage. Ce rétrécissement a pour cause une montagne nue et de forme bizarre qui se dresse en travers de la vallée et ferme le bassin de Bobi. Cette montagne ressemble, comme la roche de Cavour, à une pyramide à deux pointes. Lorsque le soleil se couche entre les deux pointes, sa lumière jaillit par la fente qui les sépare en gerbes de lumière d'une étendue et d'un éclat extraordinaires. Quelquefois même toutes ces gerbes sont réunies en un seul faisceau qui s'épanouit en éventail et dérobe presque entièrement la montagne sous sa nappe étincelante.

C'est quelques semaines avant le solstice d'été, et quelques semaines après, que se produit cet admirable effet de lumière. Il est visible pendant trois jours dans toute l'étendue du bassin de Bobi.

Au pied de la montagne s'ouvre une gorge profonde, où coule un torrent nommé *le Cruel;* la montagne est désignée dans le pays sous le nom de *Barioud*. La vue que nous donnons a été prise des pentes opposées de cette gorge.

LE BUREAU DES SECOURS A DOMICILE
DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE.

Dans le vaste service de l'assistance à Paris, il se trouve un bureau spécial des secours à domicile qui est destiné à compléter l'œuvre des bureaux de bienfaisance. Des employés visiteurs, maintenant au nombre de quarante-cinq, y sont attachés. Leurs fonctions, comme le nom l'indique, consistent à se rendre à la demeure de l'indigent pour connaître la nature et l'étendue de ses besoins. Aucun appel n'est fait à l'assistance sans qu'aussitôt un de ces agents n'accoure vers le malheureux pour entendre la confidence de ses peines et sans qu'un secours ne soit accordé si l'infortune en est digne. C'est avec une tendresse toute maternelle que l'administration veille sans relâche sur le pauvre; elle prête une oreille attentive à sa plainte, dont elle distingue l'accent au milieu de toutes les clameurs de la grande ville, et à l'instant elle vole à son secours.

Mais pour que la bienfaisance atteigne son but, il faut que, réglant les élans du cœur, la raison lui serve de guide. Aussi l'administration a-t-elle décidé qu'il ne serait accordé aucun secours sans une enquête préalable. Au premier rang des secours que l'assistance publique distribue se place celui qui est donné aux convalescents pauvres sortant de l'hôpital, afin de les mettre à même de satisfaire aux besoins les plus impérieux, jusqu'à ce qu'ils puissent se remettre au travail. M. de Montyon, dont le nom reste attaché à tant d'œuvres philanthropiques, a légué pour servir à cette destination une somme qui ne produit pas, annuellement, moins de 250 000 francs d'intérêts. Grâce à lui, les convalescents dont les titres au secours ont été constatés reçoivent de l'argent et des aliments, ou bien ils entrent aux asiles de convalescence soit de Vincennes, soit du Vésinet.

Le corps des visiteurs se compose en grande partie d'hommes préparés par le malheur à l'exercice de leurs nobles fonctions, dans lesquelles ils apportent un cœur plein de sympathie pour la souffrance. Leurs âmes blessées y trouvent elles-mêmes, sinon une guérison complète, au moins un grand soulagement.

LA PLACE ROUGE, A MOSCOU.

Voy., sur Moscou, la Table des vingt premières années.

La place Rouge de Moscou a été le théâtre de luttes mémorables et sanglantes dans lesquelles faillit succomber la nationalité russe.

Joann IV, Iwan, surnommé plus tard « le Terrible » ou « le Cruel », avait essayé d'introduire dans ses États la civilisation de l'Occident où florissait alors la renaissance. Il fit venir à Moscou des artisans de toute sorte, des artistes, des médecins, des imprimeurs. Il fonda, en 1553, la première typographie moscovite, organisa les strélitz (*strelitsii*, fusiliers), noyau de l'infanterie russe, dont on ne fait mention qu'à cette époque, et fit bâtir, en 1554, en commémoration de la prise de Kasan, l'église cathédrale de Wassili-Blagennoï.

Fédor, le troisième des fils qu'il avait eus d'Anastasie, le remplaça. Ce fut un prince indolent, qui abandonna le gouvernement au ministre Boris Godounof. De ce règne datent deux événements très-considérables : la création du patriarcat de Moscou, qui rendit l'Église russe indépendante du joug ottoman, et l'asservissement du paysan à la glèbe, œuvre injuste et malheureuse, que trois décrets suffirent à consommer (ukases de 1592, 1593, 1597). Godounof ambitionna le titre de tzar, fit assassiner Dmitri ou Démétrius, tzarévitch qui mettait obstacle à ses vues, et régna en effet avec assez de bonheur pendant quelques années; mais bientôt les disettes, les guerres intérieures et extérieures, les pestes, désolèrent le pays, et Sigismond III, roi de Pologne, tira parti des embarras qu'elles suscitèrent au gouvernement russe.

La nouvelle se répandit que Dmitri n'était pas mort, et qu'il reparaîtrait bientôt (1). Un jeune homme d'une vingtaine d'années, Grégoire Otrepief, se leva en Lithuanie, déclarant qu'il était Dmitri, le fils du tzar, et fut soutenu immédiatement par Sigismond. Avant de partir pour l'audacieux voyage qu'il méditait, le faux Dmitri eut une entrevue avec le nonce apostolique, abjura la foi moscovite dans une chapelle de Cracovie, et promit d'épouser Marine, la fille d'un palatin.

Boris Godounof avait déjà perdu l'affection du peuple. En vain il signala comme imposteur (*samozvanetz*), hérétique et apostat, le prétendant qui s'avançait. On n'ajouta pas foi à ses protestations, et il mourut subitement, tandis que l'imposteur, à qui les chefs des villes venaient offrir « le pain et le sel » en signe d'hommage, fit son entrée à Moscou. Une scène étrange eut lieu au Kremlin. La tzarine Marie, qu'il disait être sa mère, le reconnut solennellement. Dmitri Ivannovitch fut proclamé tzar. Mais il ne sut pas conserver la faveur populaire. Il s'aliéna bientôt la multitude par sa prédilection pour les étrangers, ainsi que par son mépris pour l'étiquette et les coutumes nationales.

(1) Margeret, capitaine français au service des tzars, parle d'une substitution de personnes, et semble croire que le jeune Dmitri avait été épargné en effet.

Son mariage combla la mesure. Escortée de cinq mille Polonais, Marine entra dans Moscou. Elle fut couronnée sans avoir reçu le baptême orthodoxe. Huit jours après son couronnement, à la suite d'une insurrection, Marine était jetée dans un cachot avec son père; le tzar était assassiné, foulé aux pieds, puis livré, sur la place Rouge que représente notre gravure, aux insultes de la populace. Dix-sept cents Polonais furent égorgés ce jour-là dans la ville.

Le prince Chouiski, qui avait dirigé cette révolte, fut couronné sous le nom de Wassili V.

Peu après, un autre imposteur surgit à Staradoub; c'était encore un Dmitri surnommé le Petit-Tzar (*tzarik*). Marine le reconnut. La Pologne le soutint; mais les moines du couvent de Saint-Serge, Troïtza (1), lui opposèrent une résistance opiniâtre, et l'un de ses auxiliaires, Sapiéha, fut vaincu par l'armée russe.

Dans ces circonstances, Sigismond excita les Polonais à se venger des massacres de Moscou, et mit le siége devant Smolensk; Zolkiewski, son général, défit, à la tête de trois mille hommes seulement et par suite d'une trahison des Suédois, l'armée puissante des Moscovites. Il arriva dans Moscou avant le tzarik, et fit élire Wladislaf V, fils de Sigismond III, lequel ne ratifia pas cette élection; il aimait mieux démembrer la Russie, dont les malheurs semblaient alors à leur comble.

En effet, les Suédois étaient à Novgorod, les Polonais à Moscou; on disait des messes latines au Kremlin. Les patriotes avaient perdu leur chef, le patriarche Ermogène, qui mourut de faim dans une prison.

Dans une rixe entre la population moscovite et les Polonais, Moscou fut incendié (1611); incendie terrible, où dix mille hommes périrent, et qui ne laissa debout que le Kremlin et le quartier Kitaïe (vieille ville, qu'entourent des murailles).

Le prince Dmitri Pajearski, blessé dans la lutte, fut emmené presque mourant à Troïtza.

« Moscou, la ville sainte, Moscou n'est plus », s'écrièrent les Russes. Ce cri réveilla les courages. Avramï Palitsine, vieux moine qui raconte cette époque de périls, appelle le peuple à la défense de l'Église. « Qui de vous, s'il n'a un cœur de pierre, n'épuisera la source des chaudes larmes sur le sort de Moscou, la grande cité? Combien n'était-elle pas majestueuse, belle et chérie de tous ceux qui la voyaient! et voilà que dans sa beauté, en une heure, elle a été consumée par la flamme et détruite par le fer. » Il écrit aux villes russes : « La foi se meurt; la patrie n'est plus; Moscou la grande et glorieuse cité, la cité du Seigneur, gémit sous le pouvoir des Polonais. La ville est brûlée, les hommes ont péri, les églises sont renversées... ayez pitié de nous! »

Il y avait alors à Nijni-Novgorod un vieux boucher, Kozma Minine Soukorouki, connu de tous pour sa sagesse et son dévouement à la patrie. Il partit secrètement pour Landekh, village voisin de Nijni, où le prince Pajearski attendait la guérison de ses blessures. Il supplia le prince de se mettre à la tête de ceux qu'il se chargeait de rassembler, pour les conduire au combat. Puis il revint à Nijni. « Dieu fera un miracle, dit-il aux Nijni-Novgorodiens... Si nous voulons sauver la patrie, il faut tout sacrifier; vendons nos biens, engageons même, s'il le faut, nos femmes et nos enfants, et ensuite courons combattre jusqu'à la mort. » Minine donna tout ce qu'il possédait. Un grand nombre d'hommes accoururent de tous côtés, firent de lui leur chef et le nommèrent « l'élu de toute la Russie. » Dmitri Troubetzkoï, boyard voïvode, se joignit aux troupes de Nijni. Ils marchèrent ensemble sur Moscou. Sous les murs du Kremlin s'engagea une bataille qui dura trois jours, et durant laquelle Pajearski ne descendit pas de cheval. Le clergé priait devant les images des saints sur les bords de la Moskwa. Avrami vint à un certain moment soutenir par ses promesses ceux qui défaillaient. Il fallait enlever toutes les positions dans lesquelles l'ennemi s'était retranché. Enfin Minine décida de la victoire; il se porta sur le flanc des Polonais, et les força à se replier sur le mont Paklonné (1), en abandonnant Moscou (août 1612).

La Russie était sauvée. La garnison du Kremlin, affamée et réduite à se nourrir de chair humaine, capitula. Le roi Sigismond revint en Pologne, « au milieu d'un hiver cruel. »

Le Kremlin, souillé par la présence des étrangers, fut purifié suivant le rite orthodoxe, et on le sanctifia de nouveau. Enfin les trois ordres ayant voix délibérative, clergé, noblesse et bourgeoisie, réunis en conseil national (*zemskii soveth*), élurent pour tzar un jeune homme de seize ans, Michel Fédorovitch Romanof, fils de Philarète, métropolitain de Moscou, alors prisonnier en Pologne. Michel refusa longtemps, et finit par accepter la couronne pour écarter les malheurs que pouvait causer une nouvelle élection. Il fut le chef de la dynastie des Romanof, qui règne encore aujourd'hui.

La reconnaissance des souverains russes envers les deux héros auxquels la nation dut son indépendance fut tardive. Ce n'est que sous Alexandre Ier qu'un monument leur fut consacré. Sur un piédestal élevé, orné de bas-reliefs, se dressent les deux statues de Minine et de Pajearski, coulées en fonte et plus grandes que nature. Elles sont malheureusement un peu défigurées par le costume, plus classique que national, dont l'artiste a cru devoir les revêtir. Pajearski est représenté assis, affaibli par ses blessures et appuyé sur son bouclier, tandis que Minine debout le sollicite à se lever pour combattre et lui promet la victoire. On ne peut qu'applaudir au sentiment qui a fait réunir ainsi en un seul témoignage de gratitude les souvenirs du prince et du vieux boucher de Nijni-Novgorod.

Au pied de la double statue, sur la place Rouge, est une station de voitures où l'on trouve les véhicules nationaux, en général légers, bien construits, et surtout bien conduits.

A peu de distance du monument de Minine et Pajearski, on aperçoit les murailles du Kremlin, terminées par des créneaux bizarres, et flanquées de tours de formes étranges, cent fois déjà réparées et restaurées par suite des alternatives de température qu'elles subissent (70 degrés de différence entre les fortes chaleurs et les grands froids). Tous les ans on les recrépit, comme tout ce qui n'est pas construit en bois, tant à Moscou que dans le reste de l'empire. On les rebadigeonne de blanc de chaux et de jaune d'ocre, que la gelée détruit éternellement. Des lambeaux de murs tombent en écailles de quelques centaines de mètres de longueur sur un peu moins d'un mètre d'épaisseur. Chaque été, avec une infatigable persévérance, on replaque la muraille, et ces restaurations sont une source de richesses pour les *tschinoviks* (fonctionnaires). Il faut monter à l'une de ces tours, si l'on veut jouir d'un des plus beaux panoramas qu'il soit donné à l'homme de contempler; il faut y monter l'hiver surtout, par un froid de 15 à 20 degrés et par un temps calme. La vue se porte, à travers une atmosphère rendue lumineuse par les reflets de la neige et toute chargée de paillettes de glace, sur la Moskwa, qui coule sous sa couche épaisse de glace immobile; sur les toits bigarrés de vert et de rouge un peu vifs, blanchis à moitié par l'hiver; sur les quinze ou seize cents clochers ou clochetons, qui font luire au soleil les

(1) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 83.

(1) Le mont Paklonné est celui du haut duquel l'armée française, en 1812, contempla les dômes de Moscou.

chaînettes par lesquelles les croix dorées sont rattachées à leurs dômes; et enfin sur les tours en bois des surveillants des incendies, qui se mêlent, dans tous les quartiers et sur tous les points de l'horizon, aux dômes des cathédrales.

On voit aux premiers plans, dans le Kremlin seulement: — les dômes et les clochetons de la cathédrale de l'Assomption, dont l'iconostase monte jusqu'à la voûte, chargé au premier étage d'images de saints en vermeil, et aux autres étages de saints en cuivre doré; — ceux de la cathédrale de Saint-Michel, où sont les tombeaux des tzars jusqu'à Pierre le Grand; — les neuf coupoles dorées de l'église du Saint-Sauveur derrière la Grille d'Or; — et le grand clocher d'Iwan-Veliki, qui possède trente-deux cloches, parmi lesquelles le beffroi de Novgorod, cloche sainte, qui la première, chaque année, annonce la fin du long carême (1), et à laquelle répondent aussitôt toutes les cloches de Moscou.

La tour qu'on aperçoit sur notre gravure est celle de la porte Sainte (*Spasskaï*), dont l'architecture découpée rappelle le style gothique. Elle renferme un carillon que Pierre le Grand fit venir de Hollande. Tous les passants qui tra-

La place Rouge (Krasnaïa) et le monument de Minine et Pajearski, à Moscou. — Dessin de d'Henriet.

versent sa porte doivent se découvrir. Les fidèles s'agenouillent; à plusieurs reprises, ils posent sur la terre leur bouche et la frappent de leur front. Cet usage passe pour être un souvenir de la délivrance du Kremlin lors d'une invasion des Tartares. Quelques-uns en font remonter l'origine à la dernière peste qui ravagea Moscou; quelques autres prétendent aussi qu'en 1812 l'explosion d'une poudrière fit sauter toutes les vitres de la ville, sauf celle qui recouvrait l'image sainte devant laquelle brûle toujours un cierge. Malgré le respect religieux qui s'attache à cette tour, on y a malheureusement ajouté, en guise de façade, un portique grec.

Une belle promenade, plantée d'arbres, remplace les anciens fossés bourbeux du Kremlin. Elle est entretenue avec soin, mais les arbres y verdissent tardivement. Cette année, à la suite d'un hiver dont le froid a dépassé 40 degrés (congélation du mercure), ils se couvraient à peine de feuilles à la fin de mai.

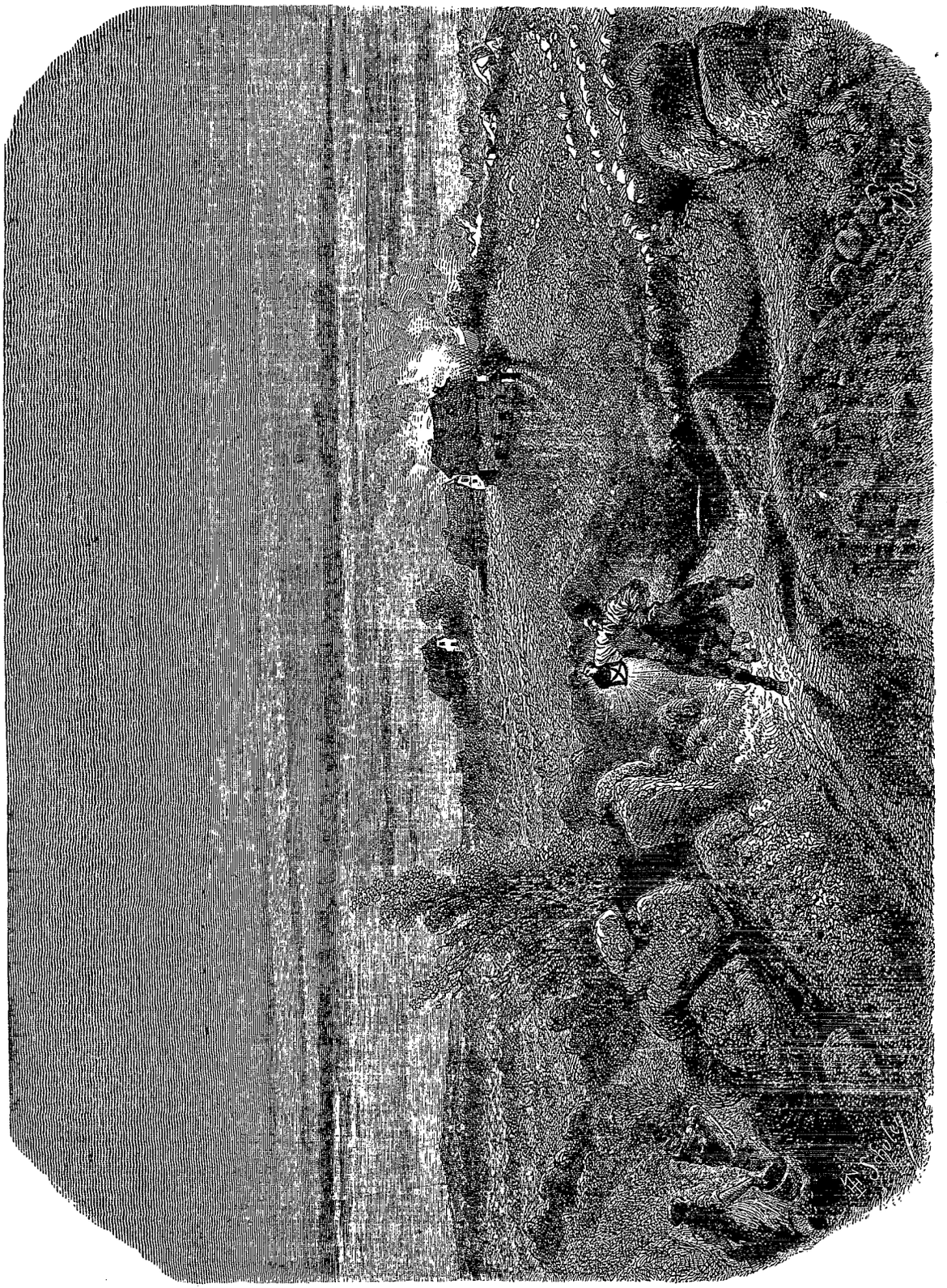
A gauche du monument de Minine est l'église de la Protection de la Vierge, plus souvent nommée Wassili-Blagennoï, œuvre bariolée d'une imagination puissante, que fit construire Iwan le Terrible et que restaura en grande partie Catherine. Toutes ses coupoles, de forme bulbeuse, démesurées de grandeur relativement à l'église ou plutôt aux églises qu'elles surmontent, sont d'un goût qu'on peut contester; mais elles produisent un grand effet, à la condition surtout qu'on ne s'approche point trop près pour en examiner les détails. Le mérite de l'édifice est surtout d'être en parfaite harmonie avec les autres constructions de la place Rouge et du Kremlin.

LE CAVALIER D'ALARME.

Tout à coup, la nuit, en certaines parties lointaines de l'Alsace, dans une ferme isolée ou dans un hameau sans église, un incendie vient-il à éclater, aussitôt un jeune garçon enfourche un cheval sans selle, sans bride, et s'élance à fond de train à travers les sentiers, les champs, les ravins, agitant en l'air une lanterne, et appelant sur son passage,

(1) L'Église grecque a, comme on sait, plusieurs carêmes.

au secours des incendiés, et ceux qui veillent et ceux qui dorment. Nous l'appellerons, avec l'artiste, le cavalier d'alarme; plus communément on l'appelle le cavalier du feu (en allemand, *Feuerniter;* en patois, *Fierritter*). De loin, en entendant ses cris et le galop sinistre de son lourd cheval, en voyant sa lanterne briller et se balancer dans les ténèbres, chacun comprend, se lève, se hâte avec effroi. Ne fût-on pas secourable par humanité, on le serait par intérêt; car, à ces distances des villes, on ne peut compter sur les pompes et les rapides moyens de transport : on n'a



Salon de 1861; Dessins. — Le Cavalier d'alarme. — Composition et dessin de Th. Schuler.

rien à espérer, entre campagnards, que de ces secours mutuels. — Nous aujourd'hui, vous demain. — M. Th. Schuler, qui habite Strasbourg, a rencontré plus d'une fois, dans son enfance, ces cavaliers nocturnes dans les plaines solitaires. Il a très-bien jugé, d'après la vivacité de ses souvenirs, qu'il y avait là un sujet de tableau. Pour paysage, il a choisi un de ceux qui avoisinent le Ban de la Roche, connu de nos lecteurs (1). Cette étendue sauvage,

(1) Voy. t. IX, 1841, p. 96; et t. XXIX, 1861, p. 177.

accidentée, s'harmonise en effet parfaitement avec l'idée sombre que notent simplement, mais avec énergie, là-bas les flammes qui dévorent une chaumière, ici le « Feuerniter. » Ce n'est pas à l'aide de la peinture, toutefois, que M. Schuler a voulu rendre son impression; il a préféré le crayon seul, dont beaucoup de nos artistes auraient plus de motifs que lui de se contenter; du reste, le succès de son œuvre prouve qu'il n'avait pas besoin de plus pour faire partager aux spectateurs toute son émotion.

PROMENADES ALPESTRES.

Suite. — Voy. p. 14, 38, 150, 262, 266, 282.

XV.

Départ à huit heures par le bateau à vapeur; pauvre et chétif bateau, et pour passagers seulement quelques gens du pays. Quelle foule élégante si le lac de Garda était aussi rapproché de Paris que ceux de Brienz et de Genève! Regret de me trouver seul à cette fête de lumière. L'admiration non partagée fatigue et opprime. Le bassin du lac avec toute la vallée de Riva n'est qu'une immense fracture, car les montagnes qui l'encadrent sont des strates brisées et relevées de côté comme des écailles. Effet grandiose des falaises tombant à pic dans les eaux, comme des remparts gigantesques avec des clochers de villages pour guérites. On s'étonne à penser que de vastes plaines, toutes chargées de moissons, sont si haut, et que ce beau lac est à leur égard au fond d'un abîme. A peu de distance de Riva, une petite rivière se jette du haut en bas en faisant cascade sur cascade. Peu à peu, une banquette en talus se dessine au pied des escarpements, avec quelques maisonnettes de distance en distance; le talus augmente et devient colline; villas élégantes, quelques-unes considérables, toujours surmontées par la haute falaise qui les abrite du nord. A Limone, si bien nommé, et dans les environs, il n'y a plus d'autre culture que les citronniers. La pente des collines est disposée en terrasses régulièrement muraillées et couvertes de ces opulents végétaux : je compte jusqu'à trente-quatre étages superposés, et, par-dessus, des bois d'oliviers avec de noirs cyprès qui en surgissent comme des flèches gothiques; avec cela le bleu des eaux, les reflets, les lignes brisées des montagnes. A ma gauche, au milieu de ces trésors de lumière, un enfoncement aboutissant à Rivoli : les hommes sont venus s'égorger jusque dans cet Éden. La lumière devient de plus en plus éblouissante, et la plaine de la Lombardie commence à se dessiner à l'horizon; les eaux se peuplent d'une multitude de barques. Pourquoi écrire et troubler la quiétude de mon extase? Comme Oberon dans la nacelle enchantée, je me laisse glisser, les yeux à demi fermés, au milieu des ravissements qui se succèdent.

XVI.

Desenzano fait pendant à Riva; mais quelle différence! Plus de montagnes, sinon à l'horizon; mauvaise petite ville de plaine et de poussière; mauvais hôtel : il n'y a de louable que la lumière. Irai-je plus loin? Décidément mon cœur revole sur les montagnes. D'ailleurs le fond de ma bourse m'avertit. Avant de partir, de peur de me laisser entraîner, je l'ai chargée comme un sablier, et le sablier marque l'heure du retour. Me voici donc au sommet de ma courbe. Comme la comète vagabonde, je suis venu reconnaître le soleil, et, après en avoir joui un instant, je vais m'en éloigner de nouveau. Adieu à la splendide lumière! Je la salue dans sa majesté matinale. Le lac en paix est éblouissant d'or et d'azur; les montagnes nagent dans une vapeur translucide; l'atmosphère se perd dans des profondeurs infinies; le monde tout entier semble participer au calme divin de l'éther... Le bateau m'interrompt par son premier signal. Adieu donc aussi à l'Italie! Adieu, terre fortunée, terre du soleil, terre du génie, terre des beaux-arts! Sois délivrée de ces parasites qui, sans autre droit que celui de leurs canons, et sans autre mobile que leur orgueil et leur rapacité, étouffent ton cœur et stérilisent ta vie! Puisses-tu, rendue à toi-même, faire de nouveau naître des hommes pour la gloire et la grandeur du monde, et achever, par le contraste de tes enfants, la condamnation de ces paysans du Danube qui n'ont encore rien donné ni à la science, ni aux arts, ni à la civilisation, pas même à la guerre, et qui n'excellent jusqu'ici que dans les combinaisons de la police et des cachots! Les Alpes m'appellent, et l'air qu'on respire sur les hautes cimes qui se dressent à l'horizon me va mieux que l'air poudreux de tes routes, que l'air funèbre de tes églises et de tes ruines. Loin de moi, aigle à deux têtes! honni sois-tu, symbole barbare! A vous, taureau d'Uri, bouquetin d'Engaddine, ours de Berne et d'Appenzel! je vais vous revoir, symboles de liberté!

Même enchantement au retour. La variété des tableaux le long des rives du lac, la magnificence de l'horizon, ont même excité chez moi une admiration plus vive. Il en est des concerts de la lumière comme de ceux de la musique; il faut s'y prendre à deux fois pour les entendre complétement : à la première, la surprise et la curiosité font obstacle à la délectation. De plus, en allant de la plaine à la montagne, le crescendo est continuel, condition essentielle de l'art naturel tout autant que de l'art humain. Parvenu dans le fond du lac, le bateau à vapeur y est tombé sur un orage; les massifs élégamment découpés au pied desquels repose Riva, illuminés par un plein soleil couchant, ne nous apparaissaient qu'à travers un transparent de pluie, tandis qu'autour de nous tout était noir, même les eaux. Jamais effet de montagne ne m'avait semblé plus splendide. Hélas! pourquoi étais-je seul? Par instant, mes transports, auxquels ne répondait nul écho, me suffoquaient, et je retombais découragé. J'aurais salué comme un ami le touriste le plus banal. Il n'y avait encore, cette fois, pour passagers que quelques paysans, et les mariniers ne voyaient que du mauvais temps dans la représentation sublime que leur donnait libéralement la nature.

J'ai repris possession de la chambre que j'occupais avant-hier : même tranquillité, même charme. Mes fenêtres sont ouvertes sur ces belles eaux pures. Que la paix est douce! Si je le pouvais, je passerais ici huit jours heureux. Mille idées s'éveillent, ma pensée bondit, les plans se succèdent; je travaillerais.

XVII.

Parti de Riva pour Tione à cinq heures, par la montagne, à la boussole; charmante promenade. Sur la pente méridionale, oliviers gigantesques, plantes aromatiques de mille espèces, belle lumière, montagnes d'un vert cendré; réminiscence de la Corse. Quelle différence de latitude, cependant! C'est ainsi que, dans les régions polaires, on trouve çà et là quelques cantons privilégiés dans lesquels brille encore la verdure : même phénomène que le Jardin dans les glaciers du Montanvert. Une étude minutieuse des lignes isothermes montrerait, je crois, qu'elles ont non-seulement des points de rebroussement, mais des points singuliers placés en vedette en dehors de la courbe. Riva, mieux encore que les îles Borromées, en est un. Au nord, la descente est d'un tout autre caractère : reliefs accidentés, couverts de prairies, de champs de maïs, de mûriers; dans les hauteurs, forêts de sapins, métairies dissé-

minées, églises souvent isolées, posées sur un tertre; tous les symptômes de l'aisance; population affable.

Arrivé à Tione à dix heures. Jolie petite ville, propre et bien bâtie; les rues désertes; tout le monde à l'église. Singulière réception à l'hôtel de la Couronne : il n'y a au logis qu'un vieillard qui, reconnaissant en moi un Français, est pris d'un véritable saisissement. Il est Français lui-même, et, sous l'empire, il s'est fixé dans ces montagnes au sein desquelles il avait cherché refuge en qualité de réfractaire. Je crois que la faiblesse de caractère dont il a fait preuve dans sa jeunesse n'a fait que se développer avec l'âge. Il s'imagine, à ma vue, que les Français sont descendus de nouveau en Italie; il court à l'église et ramène ses enfants, qui me font un accueil plein de respect et d'empressement. On ne veut pas croire que je sois venu de Riva tout seul par les sentiers de la montagne et si vite. Émoi dans la ville. Tout le monde veut se donner le plaisir de voir un Parisien; les uns entrent franchement, les autres entre-bâillent la porte, d'autres se présentent comme par hasard en causant avec l'hôtesse. Grâce à cette curiosité, j'entrevois quelques dames charmantes et spirituelles. Conversation avec l'inspecteur des forêts, le signor Giuseppe, homme austère et distingué. Il veut absolument me faire les honneurs du haut de la vallée, et une demi-douzaine de chasseurs, gais et hardis compagnons, avec leurs cors de chasse, leurs carabines, leurs pittoresques costumes et leurs terribles jambes, se joignent à lui. Nous partons tous ensemble dans l'après-midi pour Pignolo, et nous y arrivons dans la soirée. Joli village situé dans la partie supérieure de la vallée de la Sarca; pays de culture et surtout de pâturages; beaucoup de bestiaux, comme en Suisse; beaucoup d'arbres, beaucoup d'habitations. Sur toute la route, à partir de Tione, on ne rencontre que gens jouant à la boule ou à la *murra*.

La suite à une autre livraison.

LE TRAVAIL.

Le travail est le plus bienfaisant, le plus admirable dispensateur que puisse concevoir l'ignorance humaine, et que notre incessante plainte puisse supporter. Jamais labeur, quelque ignoré, perdu en apparence que soit son résultat, jamais labeur n'est superflu, n'est inutile. Le travail! eh! c'est toute l'éducation, toute la discipline! C'est le développement de l'énergie, la nourriture des vertus, l'école du progrès! Du faible enfant qui ramasse quelques fagots pour le foyer de sa mère jusqu'à l'Hercule qui abat le chêne, géant des forêts, le travailleur, grand ou petit, robuste ou faible, dans chacun de ses pas fatigués, dans chacune de ses urgentes et rudes tâches, obéit à une sagesse bien au-dessus de sa propre sagesse; il contribue à un plan bien au-dessus de ses plans restreints, de sa prévision bornée, de son utilité particulière, ou de la richesse et des splendeurs du luxe d'autrui. La terre et tout ce qui l'environne sont, dit-on, remplis d'un fluide électrique qui échappe d'ordinaire à l'appréciation de nos sens, mais qui, dégagé par la moindre friction, se révèle aussitôt en rapides étincelles. Il en est ainsi du monde moral : un léger frottement, un seul tour de quelque roue cachée dans la machine sociale, et l'étincelle jaillit, l'éclair s'enflamme; un mot à peine prononcé, une pensée murmurée à demi, résonnent soudain comme le son d'un tonnerre éloigné. Les rouages imperceptibles, l'habituelle routine des soucis quotidiens, des vulgaires occupations de tous les jours, l'humble mécanisme de la plus humble vie, peuvent développer toute l'électrique puissance de grandes et héroïques vertus. ORVILLE DEWEY.

CHATEAU DE TALCY

(DÉPARTEMENT DE LOIR-ET-CHER).

Il y a peu d'années, sur la rive droite de la Loire, non loin de la ville de Beaugency, on comptait trois vieux châteaux : Lorges, Talcy et Fontenailles. Un seul, celui de Talcy, est encore debout.

Bâti au centre d'un petit bourg, ce château se compose d'un pavillon quadrangulaire ou donjon, flanqué au midi, du côté de la rue, par deux tourelles de forme hexagone, et au nord, du côté de la cour, par une tour de même forme, mais beaucoup plus haute, qui contient l'escalier principal, avec une aile unique partant de celle-ci et faisant retour au levant. L'aile opposée a été incendiée à une époque inconnue, ainsi que la tour en pendant à celle de l'escalier.

Quel que soit le siècle où il convienne de placer la fondation du château, il est évident qu'aucune des constructions primitives ne s'est maintenue intacte. Il faut en excepter peut-être le massif donjon; encore celui-ci dut-il bien changer d'aspect à la suite du percement des larges fenêtres à grands carreaux qui, vers 1750, remplacèrent au premier étage les croisées à meneaux et à vitrages plombés, sans compter que les tourelles mêmes dont il est flanqué, et les mâchecoulis qui le couronnent, y furent ajoutés en 1521 par le seigneur d'alors, afin de rendre, dans ces temps de troubles, la défense du château plus facile.

Une autre addition comparativement moderne est celle de la galerie à quatre arcades surbaissées qui règne au rez-de-chaussée, le long de la façade septentrionale intérieure de l'aile en retour; car elle présente à l'œil, par son dessin général, sinon par les détails de son ornementation, une analogie trop frappante avec la « galerie » de Louis XII au château de Blois, pour qu'il soit possible d'y méconnaître le style en usage vers la fin du quinzième siècle, style également reconnaissable dans les deux pignons pyramidaux qui la surmontent, et dont il est aisé d'ailleurs de s'assurer que les toitures ont été reliées après coup à celle du bâtiment d'habitation.

Le château dépendit autrefois du vaste domaine des seigneurs de l'ancienne maison de Chartres, ensevelis dans l'église de l'abbaye de Beaugency, où leurs tombeaux se voyaient encore au dernier siècle. Après avoir passé en différentes mains, il fut vendu en 1517 par Marie Simon, sœur et héritière de Jean Simon, évêque de Paris, à Bernard Salviati, membre d'une famille florentine apparentée aux Médicis, laquelle, venue en France à la suite de l'épouse de Henri II, fournit à cette reine son grand aumônier et à l'Église romaine deux cardinaux. De là les visites plus ou moins fréquentes que François II, Charles IX et Henri III, principalement le second, firent à Talcy, ainsi que leur mère, pendant les séjours de la cour à Blois. Deux chambres, dont l'une, qui a gardé le nom de « chambre de Médicis », renferme le lit où couchait la reine mère (1), et l'autre avait encore, il n'y a pas longtemps, le baldaquin fleurdelisé et les rideaux à bandes alternatives de velours et de tapisserie de celui de Charles IX, suffiraient pour attester ces visites, quand même elles ne seraient pas démontrées historiquement par le choix que fit Catherine du château de son parent afin de s'y aboucher avec les chefs des réformés dans la conférence du 28 juin 1562, dite de Talcy, que nous citions tout à l'heure.

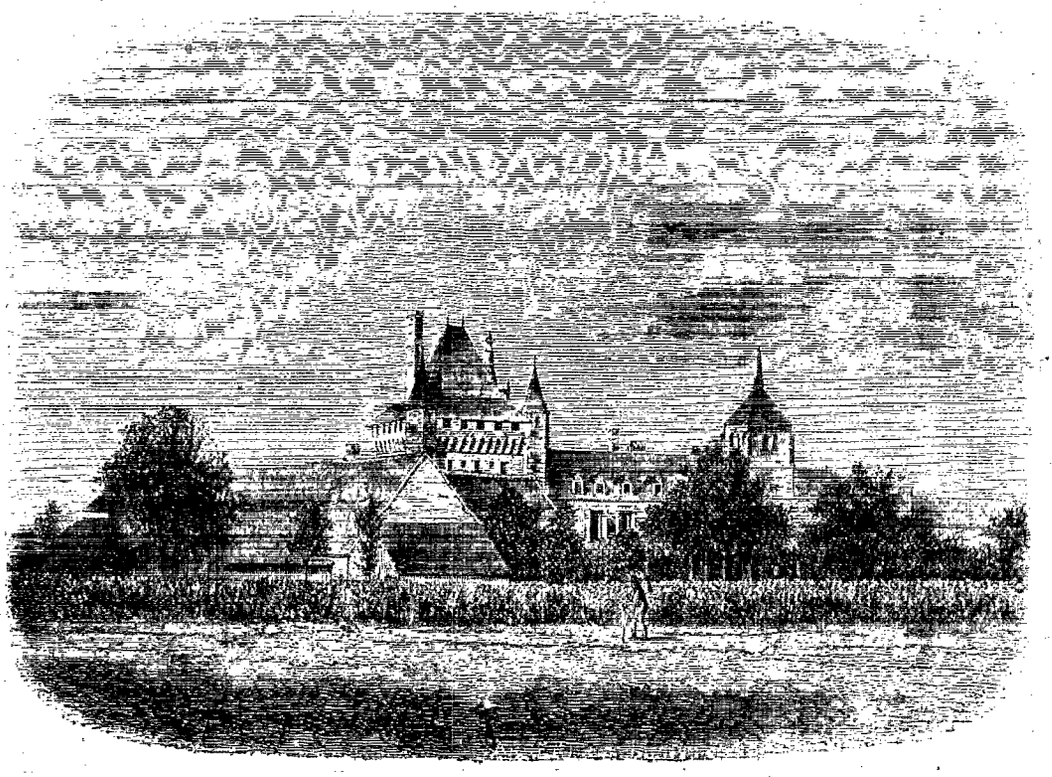
Cette conférence n'eut pas plus de résultat que celle qui s'était déjà tenue à Toury, dans un but de conciliation, entre Catherine de Médicis et le roi de Navarre d'une part, le prince de Condé et l'amiral Coligny de

(1) C'était dans cette chambre, et tout à côté du lit, que s'ouvrait la tribune vitrée d'où « la royne avec ses damoiselles oyoient l'office. »

l'autre. On se sépara moins près de s'entendre que jamais, le prince de Condé s'étant retiré brusquement à cause, selon les uns, de l'avis qui lui fut donné du dessein qu'avait la reine de le faire arrêter à l'issue de la conférence, ou, selon d'autres, par la crainte d'être obligé de déposer les armes si elle lui accordait, comme elle feignit habilement d'y incliner, le libre exercice de la religion réformée, que le prince n'avait demandé que parce qu'il se croyait certain d'essuyer un refus.

Une tradition locale veut, en outre, que le plan de la Saint-Barthélemy ait été délibéré et adopté à Talcy; mais rien ne la justifie. Le seul fait qu'on puisse affirmer, d'après le témoignage de l'auteur de l'*Histoire des Martyrs*, c'est que le principal artisan du complot, Henri de Lorraine, se trouvait à Talcy peu après l'explosion de la conjuration au sein de la capitale, et qu'il y signala sa présence par un assassinat de plus. Voici le passage textuel du naïf historien : « François Chassebœuf, dit de Beaupas, » ministre de Mer, s'étant réfugié à Beaugency pendant les » massacres qui suivirent la Saint-Barthélemy, et y ayant » été découvert et arrêté avec d'autres personnes, fut pillé, » maltraité et conduit à Châteaudun pour y être jugé, puis » ramené pour être exécuté à Mer. Passant à Talcy, lié à » la queue d'un cheval, il fut présenté au duc de Guise, qui, » après l'avoir ouï parler, le fit pendre à un noyer. »

Tandis que, sous les fenêtres du château, ce pauvre ministre de Mer subissait ainsi le dernier supplice, ses murs donnaient asile à un autre protestant plus connu, Théodore-Agrippa d'Aubigné. Poursuivi à raison d'une mauvaise affaire qu'il s'était attirée en maltraitant des archers, il avait été contraint de quitter précipitamment Paris, comme il venait d'y arriver dans l'intention d'assister au mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois. Il en sortit trois jours avant la Saint-Barthélemy,



Le Château de Talcy (Loir-et-Cher). — Dessin de Vergnes, d'après une photographie.

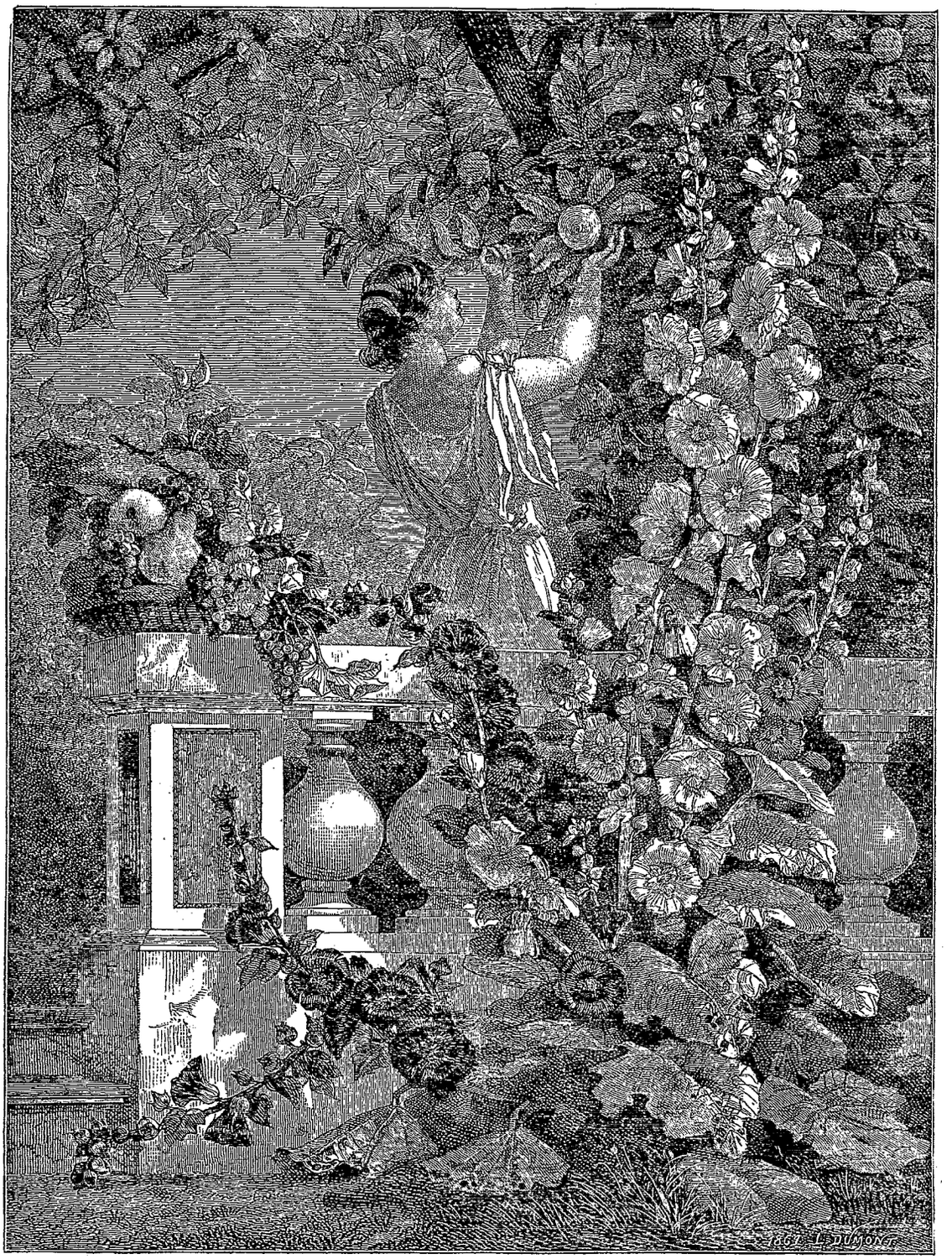
ce qui lui sauva la vie, et se rendit à Talcy, où, étant demeuré caché plusieurs mois, il conçut pour Diane, fille aînée du seigneur de Talcy, une violente passion. Or, un jour qu'il se plaignait de ne pouvoir, faute d'argent, aller rejoindre à la Rochelle ceux de son parti, M. de Talcy, qui savait que d'Aubigné avait en sa possession diverses pièces originales concernant la conspiration d'Amboise, lui conseilla de s'en créer une ressource en les vendant au chancelier de l'Hôpital, retiré alors à Étampes, et qui avait désavoué le parti. Parmi ces pièces, une lettre surtout, écrite et signée de la propre main du chancelier, était d'une telle importance pour lui que, s'il refusait de l'acheter, M. de Talcy se faisait fort d'en obtenir dix mille écus de ses ennemis politiques. Là-dessus d'Aubigné tire d'un sac de velours les papiers en question, et les jette au feu en disant : « Je les brûle pour qu'ils ne me brûlent pas. » Ce trait de grandeur d'âme lui valut l'approbation de M. de Talcy dans la recherche de sa fille, malgré la disproportion des fortunes et la différence des religions; mais le chevalier de Talcy, oncle de Diane, opposa à ce mariage avec un huguenot une résistance qui le rendit impossible. D'Aubigné en tomba malade de chagrin et s'éloigna. Diane, qui était recherchée par les jeunes gens les plus qualifiés du royaume, fut ensuite promise au seigneur de Limeux. Cependant elle mourut, dit-on, de regret, peu de temps après avoir revu d'Aubigné à Paris, à un tournoi où il s'était fort distingué.

Ce romanesque récit est emprunté, il faut l'avouer, aux *Mémoires sur Mme de Maintenon* par la Beaumelle.

Le reste de l'histoire du château de Talcy n'offre plus la moindre particularité susceptible d'intéresser nos lecteurs, si ce n'est que, par un singulier « retour des choses d'ici-bas », ce château, qui avait appartenu pendant près de deux cents ans aux descendants directs ou indirects de l'allié des Valois, Bernard Salviati, et dont on avait pu dire sans trop d'invraisemblance que la Saint-Barthélemy s'y était ourdie, devint dès 1704, et n'a pas cessé d'être depuis lors, la propriété de familles protestantes.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

ARBRES ET FLEURS.



Salon de 1861; Peinture. — Jeune fille cueillant des fruits, panneau peint par M. Émile Faivre. — Dessin de M. Émile Faivre.

Au premier plan, des roses trémières rompent de leurs tiges vigoureuses et fleuries la ligne rigide d'une balustrade de pierre : doubles et simples, droites ou contournées, à peine écloses ou pleinement épanouies, claires ou foncées, elles étalent leurs larges corolles et leurs grandes feuilles que des artisans invisibles, des insectes sans nombre se plaisent à ronger, à broder comme une dentelle. Un de leurs rameaux que le vent a brisé touche de sa tête flétrie des degrés qui relient le jardin au verger. Sur le pilier épais qui termine le balcon à jour, une corbeille de fruits oppose un contraste harmonieux et simple aux fleurs éclatantes; ce sont des poires dorées et des grappes vermeilles. Entre les fleurs et les fruits, enfin, une jeune fille, une jeune femme peut-être, attire une belle poire qui pend à sa portée; elle admire avant de cueillir, et une vague rêverie s'empare d'elle sous cette ombre clair-semée,

tiède, en face de ce fruit savoureux, couronné d'un feuillage poli. Et nous qui la regardons, n'allons-nous pas aussi rêver · Une femme cueillant un fruit, n'est-ce pas assez pour nous reporter aux jours des félicités primitives, aux traditions décevantes de l'Éden? Mais sous l'herbe, sous les branches, nul serpent n'est caché, et la jeune fille peut sans crainte emplir sa corbeille; elle ne perdra pas son paradis. Qui sait pourtant si quelque union désirée ne l'entraînera pas bientôt loin du verdoyant asile qu'ont égayé ses jeunes ans? Avant de quitter ses plantes aimées, ses arbres familiers, elle les fréquente, les caresse du regard, leur fait de longs adieux.

En rattachant sa présence aux objets qui l'entourent et qu'elle anime, en interprétant son geste indécis, nous avons oublié sa coiffure et son vêtement, qui nous arrêtent au moment où nous allions la quitter. C'est une étrangère. Elle n'est ni de ces belles à vastes robes chatoyantes qui foulent aujourd'hui les gazons des villas en balayant le sable des allées, ni de ces filles des champs au corsage blanc, au jupon rouge, qui ont bonne grâce à faner le foin. Elle n'appartient pas aux races enrubannées, mouchetées, mutines, dont Boucher peuplait ses campagnes et ses parcs. Ce n'est pas la Colombine poétique qui se plaît aux bosquets de Watteau et rit sur ces bancs de verdure où se joue l'éclatant satin de sa pelisse. Mais elle s'est déguisée aussi, et, comme ces marquises du siècle dernier qui se firent peindre en Diane, en Cérès ou en nymphe, elle a revêtu la tunique de laine aux plis souples et libres, elle a mêlé sa chevelure de bandelettes antiques. C'est quelque Athénienne égarée dans les jardins d'Académus avant l'heure où Platon y amène ses disciples; elle attend le maître vénérable, et, pour mériter un de ses divins sourires, elle veut lui présenter sa corbeille et sa riante moisson.

Les jardins de la Grèce respiraient la sagesse; des statues rustiques y personnifiaient d'attrayantes allégories. A peine y entendait-on le bruit de la cigale ennemie de l'ombre; l'âme y était bercée par le murmure de l'Ilyssus ou de l'Eurotas, bordés de lauriers roses, habités par des cygnes. Là, dans une méditation paisible, un philosophe recherchait les lois du monde et pénétrait jusqu'à l'essence suprême; un groupe d'auditeurs choisis recueillaient ses doctrines exposées sans emphase, d'une voix enjouée, dans un langage familier sans cesser d'être noble; ils chérissaient, ils répandaient la science ainsi acquise loin de la gêne, loin des salles étouffantes, transmise d'homme à homme et non de pédant à victime. L'amour des jardins fut partagé par les orateurs et les écrivains de Rome; on n'imagine pas Cicéron, Atticus, Virgile, Horace sans parcs et sans villas, et leur souvenir erre encore sous des ombrages nouveaux aux flancs des montagnes sabines. Tout l'empire imitait sa capitale, et l'on peut voir à Nîmes un modèle des bosquets et des bains gracieux qui environnaient les grandes villes de la Gaule. Les jardins furent toujours l'ornement le plus envié des châteaux royaux ou princiers; nous admirons encore ceux que dessina Lenôtre, ces allées majestueuses, ces vastes perspectives dont la grandeur sied à Versailles, les ombrages plus discrets de Saint-Cloud et les ravissants dédales du petit Trianon, où une reine s'habillait en bergère. Aucun vêtement n'est dépaysé parmi les branches et le gazon; la nature, qui est de tous les temps, se prête à tous les costumes; rien de ce qui plaît n'est exclu du domaine de l'art. Entrez, entrez donc, pastourelles poudrées, l'indulgent spectateur ne vous reprochera pas vos grâces affectées; venez aussi, créatures sans pays, filles du caprice, vêtues de la tunique des nymphes. Votre déguisement ajoute un charme au tableau, pique la curiosité, entraîne la pensée et la guide dans une série de réflexions sans fatigue, de regrets sans aigreur, vagues rêveries que nous avons tâché de fixer en ces lignes.

SI LES HABITANTS DES CHAMPS ONT LE TEMPS DE LIRE.

Nous avons adressé cette question à un cultivateur très-éclairé et qui a toujours vécu à la campagne (1). Voici sa réponse :

C'est une erreur de prétendre que les ouvriers de la campagne n'ont pas le temps de lire et qu'il est inutile de donner aux enfants une instruction dont, plus tard, livrés à des travaux incessants, ils ne peuvent profiter. La fenaison, la moisson, la vendange, ne durent pas toute l'année. L'après-midi des dimanches et des fêtes, les jours de pluie, les indispositions, les blessures trop fréquentes qui empêchent de travailler, les longues veillées d'hiver, depuis le 1er novembre jusqu'au printemps, sont des occasions qui permettent aux ouvriers ruraux de lire et de s'éclairer autant que dans toute autre profession.

Si les ouvriers de la campagne ne profitent pas de leurs loisirs pour s'instruire, c'est que peu d'entre eux savent réellement lire. D'après les relevés statistiques, les deux tiers des hommes, la moitié seulement des femmes signent leur contrat de mariage. On en conclut que les deux tiers des hommes et la moitié des femmes savent lire et écrire; c'est voir la situation trop en beau. Écrire, ce n'est pas tracer péniblement quelques caractères au bas d'une feuille de papier; lire, ce n'est pas assembler des lettres pour en faire une syllabe, puis des mots : lire, c'est comprendre la pensée exprimée dans l'écrit que l'on a sous les yeux. Sous ce rapport, le nombre des habitants de nos campagnes pouvant lire, même dans les écrits les plus élémentaires, est beaucoup plus restreint qu'on ne le suppose, et, pour être juste, on doit reconnaître que ce n'est pas leur faute : les livres mis entre les mains des enfants de nos écoles ne sont pas généralement propres à leur inspirer le goût de la lecture.

Non, ce n'est pas le temps de lire qui manque aux habitants de la campagne, et, si cela était ainsi, ce serait une raison de plus de ne rien négliger pour les instruire; car l'instruction, en développant nos facultés, nous apprend à faire plus de choses en moins de temps. Un homme ignorant, n'ayant pas l'habitude ni de se rendre compte des choses, ni de se servir d'outils améliorés, n'a pas assez de ces longues heures d'un travail purement mécanique pour subvenir à ses besoins. Au contraire, l'ouvrier pourvu d'un commencement d'instruction prend mieux ses mesures, emploie des outils plus avantageux. Il fait ainsi facilement et mieux, en un jour, ce que l'autre fait mal et à grand'peine en deux jours. Résultat très-réel aujourd'hui et qui sera bien plus sensible encore lorsque des ouvriers plus intelligents et plus soigneux permettront d'adopter des instruments et des machines

(1) M. V. Guichard, ancien membre du conseil général de l'Yonne. Notre question a engagé M. V. Guichard à développer son opinion sur les moyens de répandre plus activement l'instruction primaire dans nos campagnes, et les lignes qu'il a bien voulu nous écrire entrent comme chapitre dans un nouveau volume de la *Bibliothèque utile*, sur *l'Instruction en France*, composé en deux parties. La première partie, par M. Victor Guichard, est intitulée : *l'Instruction primaire obligatoire rendue gratuite au moyen de la mise en valeur des terrains communaux*. La seconde, par M. H. Leneveux, fondateur de la *Bibliothèque utile*, a pour titre : *la Propagande de l'instruction*. Nous conseillons la lecture de ces études consciencieuses à tous ceux qui ont à cœur les intérêts d'une saine instruction populaire en France.

agricoles ayant un degré supérieur de perfection. Si un jour de travail en vaut deux, c'est que l'intelligence abrége le travail dans la même proportion, c'est qu'elle double le temps de l'homme. Comment donc dire d'un enfant qu'il ne faut pas cultiver son intelligence, parce que plus tard le temps lui manquerait d'en faire usage, puisque intelligence et multiplication du temps sont inséparables? Dire qu'un homme n'a pas le temps d'user de son intelligence, c'est dire qu'il n'a pas le temps de se servir de la charrue et de la machine à battre au lieu de la bêche et du fléau, qu'il n'a pas le temps de prendre le chemin de fer au lieu d'aller à pied.

Si l'instruction est nécessaire au développement des aptitudes de l'ouvrier des villes, combien ne l'est-elle pas davantage pour l'ouvrier des champs, dont la profession exige tant de notions diverses sur la culture des arbres, des fourrages, des céréales, sur le choix, l'entretien, le traitement des différentes sortes de bétail. Remarquez que l'habitant des champs vit dans l'isolement, privé de ces communications orales, de ce travail en commun qui sont pour l'ouvrier de l'industrie une sorte d'enseignement mutuel.

DATES D'INVENTIONS.

On se servait de besicles en verre dès l'an 1300. Le thermomètre a été employé vers 1600. Les lunettes d'approche ont été inventées en 1606. Le baromètre a été inventé en 1643.

CANOVA.

Voy. la Table des vingt premières années.

« Sur la face principale d'un très-grand sarcophage, on voit représentée une scène des plus pathétiques. C'est la réunion de tous les personnages d'une famille éplorée autour du lit funèbre où dort, du sommeil de la mort, une épouse et mère chérie. On y trouve, dans la diversité des personnages et de tous les âges, la réunion de tous les degrés de douleur et de toutes les nuances d'expressions que l'art peut rendre sensibles. La mère de la défunte est assise et occupe le premier plan en avant du lit. Elle forme, avec les deux petits enfants qui l'accompagnent, un groupe aussi touchant qu'intéressant, par la réunion des différentes nuances de douleur, et par l'expression plus marquée, dans son attitude, des regrets maternels. L'époux offre une pantomime moins prononcée; mais la place qu'il occupe dans la composition, et le caractère sensible d'une douleur plus concentrée, le désignent assez comme le personnage principal de la famille. Un jeune garçon, l'aîné, sans doute, des deux qui figurent avec leur aïeule, est placé au chevet du lit funèbre. Sa composition et son ajustement à l'antique le feraient aisément passer pour un emprunt à quelque sculpture grecque. »

C'est ainsi que M. Quatremère de Quincy, dans sa *Vie de Canova*, décrit le bas-relief que reproduit notre gravure (p. 317), et il ajoute :

« Ce touchant ouvrage valut à l'artiste les plus rares témoignages d'estime et d'admiration auxquels l'art puisse prétendre. Exposé pendant un certain temps dans son atelier, Canova fut témoin lui-même, par les larmes de plus d'un spectateur, de l'émotion que son talent pouvait produire. »

Le nombre des monuments funéraires exécutés par Canova est considérable. Il n'est presque aucune ville d'Italie qui n'en possède quelques-uns, et l'on en trouve plusieurs dans les grandes capitales de l'Europe.

Sans parler de ses mausolées de Clément XIII et de Clément XIV qui figurent, à Rome, dans l'église de Saint-Pierre, à côté des autres monuments des souverains pontifes, on peut citer : — à Rome, le mausolée des Stuarts à Saint-Pierre, et sous le vestibule de l'église des Saints-Apôtres, le cippe du célèbre graveur Volpato; — à Venise, le cippe de l'amiral Emo, commandé par le sénat de cette ville et placé dans l'arsenal; celui du sénateur Falier, qui avait été son premier protecteur; — à Padoue, le cippe du prince Frédéric d'Orange, dans la sacristie des Ermites; — à Vicenze, celui du chevalier Trento; — à Florence, le mausolée d'Alfieri, dans l'église Santa-Croce; — près de Milan, dans la villa Mellerio, deux cippes; — à Lisbonne, le cippe du comte de Souza, ambassadeur de Portugal à Rome; — à Vienne, le mausolée de l'archiduchesse Christine.

Ce dernier monument est, à part les mausolées des papes Clément XIII et XIV, le plus important sinon le plus digne d'éloges de toute cette série des œuvres de Canova.

Dans sa première conception, le projet en avait été destiné à la mémoire de Titien. Une souscription nationale avait été ouverte, et le monument devait être placé dans l'église *Santa-Maria de' Frari*, à Venise. Mais, après le traité de Campo-Formio, Venise étant devenue une ville autrichienne, il ne fut pas donné suite à la souscription, et lorsque, dix ans après, Canova fut chargé du grand mausolée de l'archiduchesse Christine, il appliqua son projet à cette nouvelle destination, en changeant, par leurs attributs, le nom des personnages allégoriques.

Sur un fond de mur, l'artiste a représenté en relief la face d'une pyramide élevée de trois degrés. Au milieu de cette pyramide, on voit une porte ouverte vers laquelle se dirige une suite de figures. La première, belle et triste, tient l'urne funéraire et s'incline un peu pour entrer dans la chambre sépulcrale. De l'autre côté est un autre groupe, et, au-dessus de la porte, un médaillon. Nous ne décrirons pas cette œuvre, qui a beaucoup trop de prétention pittoresque : nous voulons seulement en indiquer ou en rappeler à nos lecteurs la disposition générale.

Lorsque Canova mourut, ses concitoyens crurent ne pas pouvoir mieux honorer sa mémoire qu'en reprenant et faisant exécuter à son intention l'esquisse de ce monument telle qu'il l'avait conçue d'abord en pensant à Titien. Ainsi ramenée à sa première destination, la composition n'avait pas besoin d'être modifiée. Les figures faisant cortége à la cérémonie du transport de l'urne conservèrent leurs allégories primitives et représentèrent les Arts. Le monument fut placé dans l'Académie.

La France possède peu d'œuvres de Canova. Celles que l'on voit dans une des salles basses du Louvre ne sont pas, à beaucoup près, les meilleures de cet artiste, et l'on peut dire que les yeux sont comme fatigués des innombrables plâtres qui reproduisent, dans les jardins privés et sur des façades de maisons ou de théâtres, ses figures de danseuses, son Hébé ou ses trois Grâces. Ce qu'on a reproché d'extrême mollesse à certaines de ses sculptures est encore exagéré par cette matière même du plâtre qui s'imbibe trop de lumière et ne saurait donner jamais la netteté et la vigueur des contours du marbre ou du bronze. Il y eut un temps où quelques galeries particulières de Paris offraient les moyens de mieux juger Canova. Nous nous rappelons surtout avoir été admis plusieurs fois à contempler, dans la galerie Sommariva, la « Madeleine pénitente », qui est vraiment un des chefs-d'œuvre de ce grand artiste, et il est permis d'ajouter, sans exagération, de la sculpture moderne. Quoique Canova ait joui, tandis qu'il vivait, d'une trop grande renommée pour qu'elle ait pu grandir ou rester à la même hauteur après sa mort, il

nous semble qu'il n'a pas encore mérité l'oubli de notre siècle, malgré ses imperfections, malgré son parti pris d'imiter trop scrupuleusement l'antique, malgré sa répugnance à tenter des voies nouvelles, et aussi son désir de toujours donner au marbre la souplesse moelleuse des chairs et l'apparence même de la vie.

On doit compter Canova au nombre des génies heureux. Il n'eut à vaincre aucune des difficultés ni aucun des préjugés qui souvent retardent le succès des artistes et restreignent si funestement leur carrière. Il naît, en 1757, dans un village de la province de Trévise, où l'on exploite une pierre de construction excellente et très-recherchée. Sa famille est dans l'aisance et semble deviner sa vocation dès son enfance. A l'âge de cinq ans, on lui met à la main le marteau du sculpteur. Bientôt le sénateur Jean Falier remarque ses essais et l'emmène à Venise, où il apprend avec rapidité la pratique de son art dans les ateliers de deux sculpteurs médiocres qu'il dépasse à ses débuts. Un groupe d'Orphée et d'Eurydice étonne les Vénitiens, et le gouvernement l'envoie achever ses études à Rome.

Musée de Montpellier. — Portrait de Canova. — Dessin de Salières, d'après Fabre, fondateur du Musée de Montpellier.

L'ambassadeur de la république, le comte Zulian, lui donne, dans son palais, un atelier et un bloc de marbre. Il exécute le groupe de Dédale et d'Icare, qui est accueilli par l'applaudissement unanime des riches amateurs alors réunis dans la ville éternelle.

Le temps était aussi favorable que possible à l'essor d'un talent supérieur. L'activité de fouilles heureuses, la création de nouveaux musées, le *Laocoon* de Lessing, l'influence de Winckelman (1), avaient fait renaître à Rome, vers 1780, un goût passionné de l'art : les connaisseurs, les Mécènes, étaient nombreux, et les bons artistes étaient rares. Deux peintres, Mengs et Battoni ; deux graveurs, Volpato et Piranesi, étaient les seuls qui fussent dignes d'être cités : aucun sculpteur n'avait de renom. L'espérance que fit naître tout d'abord Canova prit les proportions de l'enthousiasme. Son caractère même, supérieur à son talent, dut contribuer à cette rapidité de ses succès. Il était à la fois doux et digne, modeste et confiant dans son avenir. Il appelait avec sincérité les conseils, les critiques; et il ne se contentait pas de les écouter sans nulle amertume, il s'empressait de les suivre dès qu'il les trouvait justes. Son ardeur était secondée d'ailleurs par une facilité prodigieuse d'exécution qui lui rendait peu pénible de détruire et de recommencer celles de ses œuvres qu'on lui signalait comme défectueuses ou inférieures à ce qu'on était en droit d'attendre de lui. A vingt-cinq ans il était chargé du mausolée

(1) Voy. t. XIV, 1846, p. 189, 231.

de Ganganelli (Clément XIV). Presque aussitôt après, il exécuta, également pour Saint-Pierre, celui de Rezzonico (Clément XIII). Il menait de front des statues et des groupes mythologiques où l'on admirait autant la grâce de son ciseau que son observation respectueuse des modèles antiques, des bustes d'une ressemblance parfaite, des cénotaphes, et même des essais de peinture qui, comme en témoigne son propre portrait conservé aux *Uffizi* de Florence, n'étaient pas sans quelque mérite. En son honneur, le pape Pie VII, après lui avoir donné la croix de l'ordre de l'Éperon d'or, rétablit expressément l'emploi de surintendant des antiquités, que Léon X avait créé autrefois pour Raphaël. Des pensions viagères, ajoutées au prix élevé de ses ouvrages, lui assuraient en même temps les avantages de la fortune.

Cependant une ère politique nouvelle s'ouvrait pour l'Europe. Un artiste moins en possession déjà de la faveur de l'aristocratie des amateurs influents aurait eu tout à craindre de la tempête européenne que souleva tout à coup la révolution française. Le génie de Canova n'était pas malheureuse-

Bas-relief du cippe funéraire de la comtesse d'Haro, fille du marquis de Santa-Cruz, par Canova. — Dessin de Salières.

ment de nature à imprimer aux arts une direction fortement originale ni assez élevée. Les émotions profondes du temps pouvaient lui susciter des rivaux dangereux. Mais il eut la bonne fortune de rester le seul sculpteur en grand renom, et, d'année en année, il vit s'accroître les commandes en même temps que ses admirateurs. Il arriva même un moment où son atelier fut transformé en une sorte de quartier de la ville, dont l'étendue suffisait à peine à tous les genres de travaux que d'innombrables sollicitations le forcèrent de multiplier. Bonaparte désira l'attirer à Paris. Canova, qui avait vu avec douleur Rome et l'Italie dépouillées de leurs chefs-d'œuvre, n'obéit qu'à contre-cœur aux ordres du premier consul (1802) en faisant son portrait, destiné à surmonter une statue de douze pieds de haut qui est aujourd'hui en Angleterre. Plus tard, en 1810, Napoléon voulut obtenir de lui, mais en vain, qu'il abandonnât Rome pour fixer sa résidence à Paris. Canova consentit à faire le buste de Marie-Louise, mais persista dans sa résolution de rester à Rome.

Pendant les séances que Marie-Louise lui donnait, Canova eut avec Napoléon des entretiens qu'un abbé, frère du sculpteur, a notés par écrit.

Un jour, entre autres, Canova demandait à l'empereur pourquoi il n'en venait pas à faire un accord avec Pie VII.

— Les papes, répondit Napoléon, ont toujours abaissé la nation italienne. Il faut ceci (dit-il en portant la main à son épée), *ci vuole la spada!*... Le pape est tout Allemand.

Et, en disant ces paroles, il regardait Marie-Louise.

— Ah! interrompit-elle, je peux vous assurer que, quand j'étais en Allemagne, on disait que le pape était tout Français.

Bonaparte répliqua :

— Le pape n'a point voulu chasser de ses Etats les Russes et les Anglais, et c'est pour cela que nous l'avons abattu.

Une autre fois, Napoléon, coupant court à une observation de Canova, lui dit :

— J'ai soixante-dix millions de sujets, huit à neuf cent mille soldats, cent mille cavaliers, et des armées comme n'en eurent jamais les Romains. J'ai livré quarante batailles. A celle de Wagram, j'ai tiré cent mille coups de canon; et cette dame que vous voyez (se tournant vers Marie-Louise), alors archiduchesse d'Autriche, souhaitait ma mort.

— C'est bien vrai, répondit-elle.

Président et prince de l'Académie de Saint-Luc, à Rome, il s'y montra vigilant protecteur des arts; et, après la chute définitive de l'empereur, Pie VII le décora du titre de marquis d'Ichia, sous lequel il fut inscrit au Capitole, avec une rente de 3000 écus romains (16 000 francs). Le nouveau noble, auquel le sénat romain s'empressa de délivrer un diplôme, se dessina lui-même pour armoiries une lyre et un serpent, en souvenir de son premier groupe, celui d'Orphée et d'Eurydice.

Ni les honneurs, ni les richesses, ne le détournèrent de ses travaux. Il vivait très-simplement, et dépensait une grande partie de son revenu en libéralités pour l'encouragement des arts et le soulagement de la misère. Il se levait dès que le jour commençait à poindre, et toutes ses heures, sauf celles qu'il était obligé de sacrifier aux convenances sociales les plus rigoureuses, étaient employées au travail.

Sa réputation avait traversé l'Océan. Il exécuta une statue de Washington qui lui avait été demandée pour la salle d'assemblée de la Caroline. Il représenta ce grand modèle d'héroïsme désintéressé avec la cuirasse et le sagum des généraux romains, ce que le goût n'admettrait plus aujourd'hui.

Ses dernières sculptures étaient destinées à la décoration d'un temple qu'il éleva dans son village natal, à Possagno. Il mourut à Venise, le 12 octobre 1822. Les honneurs funèbres que lui rendirent les Vénitiens égalèrent en pompe et surpassèrent en véritable émotion ceux qu'obtiennent les puissants de la terre. « Depuis le catafalque de Michel-Ange, à Florence, dit M. Quatremère de Quincy, rien de semblable à celui de Canova ne s'était renouvelé dans aucun pays, en l'honneur d'aucun artiste. »

LE CONCOURS D'HORTICULTURE.

NOUVELLE.

A l'extrémité d'un faubourg de la ville d'U..., non loin de cette magnifique maison de campagne que son propriétaire, M. Ferva, embellit tous les jours, est un jardin sur la porte duquel on lit en grosses lettres : « Lauly frères, jardiniers fleuristes. »

Certain soir du printemps dernier, il y avait, dans ce jardin, plus d'activité, plus de mouvement encore que d'ordinaire. Bon nombre d'arbustes et de plantes fleuries, arrangés sur des brancards, dans des hottes, attendaient qu'on les emportât hors de l'enclos qui les avait vus naître. Un jeune homme était occupé à planter dans chaque pot à fleurs un petit bâton muni d'une étiquette.

Tout à coup, au moment où il allait enfoncer son écriteau dans la terre d'un gros vase, il s'arrêta, regarda l'arbuste d'un air d'étonnement courroucé, et dit à un ouvrier qui l'aidait :

— Qui donc a coupé les fleurs de la *Napoleona imperialis?*

— C'est mam'selle Louise, tout à l'heure.

Le jeune homme laissa tomber son étiquette et se dirigea en courant vers une porte qu'il ouvrit brusquement.

Dans une cuisine claire et propre, une jeune fille d'environ quinze ans était assise près d'une longue table couverte de fleurs coupées.

— Eh! c'est toi, Philippe? Tu m'as fait une peur!

— Dis-moi, Louise, est-il vrai que... Oui, ce n'est que trop vrai; la voilà, cette fleur qui m'a coûté tant de soins et de peines, la seule fleur rare de ma collection, celle sur laquelle je comptais pour avoir une médaille! Ceci est trop fort, Mademoiselle. Je voudrais bien savoir depuis quand vous pouvez disposer de nos plantes! L'autre jour, déjà, pendant que nous n'y étions pas, vous avez vendu à un inconnu ces quatre beaux rosiers qui auraient valu certainement un prix au pauvre Martin...

— Eh bien! je les ai vendus très-cher, interrompit la jeune fille en pleurant, et Martin ne m'a pas grondée comme tu le fais; il ne m'a que réprimandée un tout petit peu.

— Martin est trop bon pour toi; il t'a gâtée. S'il ne te passait pas tout, aurais-tu jamais eu la hardiesse de toucher à cette fleur? Et pourquoi l'as-tu prise?

— C'est que je fais un bouquet pour l'exposition, et cette fleur, avec sa double couronne et ses jolis filets, fera un si bel effet au milieu! Pardonne-moi pour cette fois, mon bon Philippe. Je ne savais pas que c'était une plante rare; je croyais que c'était une fleur de la Passion tout ordinaire. Je n'y retournerai plus, je te le promets. Et tu me pardonneras de bien meilleur cœur encore si mon bouquet remporte le premier prix.

— Ne t'en flatte pas; tu n'auras pas seulement une mention, ma pauvre Louise. Tu n'es pas assez habile.

— Tu ne te plais qu'à me rabaisser. Voici Martin qui revient; il m'encouragera, lui. N'est-ce pas, Martin, que je peux, tout comme une autre, faire un bouquet pour l'exposition et avoir un prix?

Celui à qui Louise s'adressait était un homme d'environ vingt-huit ans. Sa figure faisait plaisir à voir, quoique ses traits n'eussent rien de remarquable; elle offrait ce mélange de calme et de force, de sérieux et de sérénité qui inspire la confiance et même le respect. Philippe avec son regard vif, sa physionomie animée, Louise avec son petit minois espiègle et mutin, avaient entre eux et avec lui un air de famille qui les faisait, au premier coup d'œil, reconnaître pour frères et sœur.

— Quoi, dit Martin, notre petite Louise veut aussi concourir?

— Oui, s'écria Philippe avec amertume, et pour mettre à exécution cette belle idée, elle a encore fait des siennes. N'a-t-elle pas été tondre ma *Napoleona!*

— Oh! Louise, Louise! dit Martin d'un *ton de doux* reproche, l'autre jour, après l'affaire des rosiers, tu m'avais tant promis de ne plus toucher à rien sans notre permission! C'est en pure perte, d'ailleurs, que tu auras fait ce chagrin à Philippe; pour les bouquets, ce n'est point à la rareté des fleurs que le jury regarde, c'est à leur arrangement. Si tu voyais le beau panier que Marie Miquelon vient de préparer aussi pour l'exposition! Il n'y a pourtant rien de plus simple; elle a tressé elle-même le panier avec des coulants de fraisier, et l'a rempli des fleurs de son jardin. Elle n'a pas une plante rare, tu le sais; mais cela est disposé avec un goût!

— Tout ce que fait Marie Miquelon est superbe, sur-

tout aux yeux de Martin, c'est connu, dit Louise d'un ton piqué et avec un regard malicieux.

Martin rougit un peu, mais il répliqua :

— Tu dis très-vrai, Louise; Mlle Marie fait bien tout ce qu'elle fait, et il n'y a pas que moi qui le pense. Va seulement voir son panier, et tu m'en diras des nouvelles! Quant à toi, ma petite, si tu en as bien envie, fais ton bouquet, envoie-le; mais ne compte pas trop sur une récompense. Tu es très-jeune, tu ne peux pas avoir encore beaucoup de pratique; tu auras une foule de concurrents.....

— Quelles mitaines tu prends, Martin, pour dire à Louise qu'elle n'y entend rien, qu'elle n'a ni goût ni adresse!

Louise se remit à pleurer.

— Ne te décourage pas et fais de ton mieux, dit Martin en passant doucement la main sur les cheveux de sa sœur. Nous, Philippe, allons achever notre besogne; le temps presse; tout doit être prêt ce soir. Le cheval que nous prête le père Miquelon sera ici demain à la pointe du jour.

Louise se mit à l'œuvre, assortissant les fleurs, ôtant celle-ci, remettant celle-là. Quoique la petite personne fût facilement contente d'elle-même, elle ne pouvait se dissimuler que son bouquet ne prenait pas très-bonne tournure.

— Je vais vite faire un tour à la ferme pour jeter un coup d'œil sur ce fameux panier; cela me donnera peut-être une idée.

Elle traversa le jardin en courant, sortit par une petite porte, descendit le chemin pendant quelques pas, et atteignit bientôt la vaste et riche ferme que les Miquelon tenaient à bail de M. Ferva.

Elle frappa à une porte qui ouvrait sur un parterre très-fleuri.

— Entrez, dit une voix douce.

Louise se trouva bientôt dans une chambre étroite, basse, assez sombre, non plafonnée, meublée très-simplement, mais où se faisait sentir néanmoins le charme indéfinissable que donne aux choses les plus communes le goût, ce don mystérieux dispensé à quelques-uns, comme la beauté, sans acception de rang ou de personnes.

Marie Miquelon, brunette de vingt-deux ans, au regard affectueux, intelligent, un peu mélancolique, raccommodait du linge, assise près de sa fenêtre. Devant elle, sur une petite table ronde recouverte d'un tapis au crochet, s'étalait glorieusement le rustique panier, maintenu au frais dans une assiette pleine d'eau.

— Je ne t'aurais pas attendue ce soir, ma petite Louise; je croyais que tu aidais tes frères dans leurs préparatifs.

— Ah bien oui! Philippe, quand je veux l'aider, m'envoie toujours promener et dit que je l'embarrasse. Je suis venue voir ton panier; Martin dit que c'est une merveille. Vraiment, il n'a pas tort; c'est tout ce que l'on peut voir de plus joli. Et avec rien : des roses, des giroflées; puis, mêlés à ces fleurs qui courent les rues, du lierre, de la mousse, même des folles herbes... Pourquoi n'as-tu pas demandé à Martin quelques fleurs de serre? Ah! il t'aurait donné tout ce qu'il a de plus beau, va!

— J'aurais pu, je le sais, avoir des fleurs rares tant que j'en aurais voulu, non-seulement par tes frères, mais encore par le jardinier de M. Ferva. Mais j'aimais mieux n'employer absolument que des fleurs semées, plantées, cultivées de mes propres mains.

— J'ai aussi voulu faire un bouquet pour l'exposition, moi.

— As-tu réussi? Es-tu contente de ton ouvrage?

— Non; je ne l'ai pas fini, je ne sais si j'en viendrai à bout, dit Louise les larmes aux yeux. Philippe prétend que je n'ai point de goût. Je me réjouissais tant de voir mon bouquet dans cette grande salle, avec mon nom dessus, et les belles dames qui se seraient arrêtées devant!

— Veux-tu que j'aille le voir?

— Oh! que tu es bonne, Marie; je n'osais pas te le demander.

Marie prit son chapeau, et les deux jeunes filles sortirent ensemble. Chemin faisant, Louise demandait à sa compagne :

— Comment t'y prends-tu donc pour donner bonne façon à tout ce qui sort de tes mains? Jusqu'à ton chapeau; il est de paille ordinaire, il n'a pour garniture qu'un bout de velours noir, et cependant, quand il est sur ta tête, on jurerait que la première modiste n'en saurait faire un plus gentil, le couvrît-elle de panaches et de blonde.

— En vérité, ma chère enfant, je n'en sais rien. Mme Ferva m'a fait prier d'aller chez elle enseigner à ses jeunes demoiselles comment on arrange les fleurs : je n'ai pas su m'expliquer; mais j'ai garni devant elles des jardinières, des coupes, un surtout de table. La cadette, Mlle Félicie, a tout de suite compris, et s'en tire à merveille, tandis que l'aînée, Mlle Euphémie, fagote les bouquets et fait jurer les couleurs! c'est à faire regret. Nous voici chez toi. Tes fleurs ne seront plus guère fraîches, peut-être. Pendant que je les examinerai, va là-bas vers tes frères leur en demander de nouvelles.

Louise s'approcha de ses frères et formula timidement sa requête. Philippe l'accueillit par un : Tu m'ennuies; laisse-moi la paix! Mais Martin, lui indiquant de la main une plate-bande, un groupe d'arbustes non destinés à l'exposition, lui dit :

— Prends là ce qu'il te faut.

Sa cueillette achevée, elle entra dans la cuisine et versa sur la table l'odorant contenu de son tablier.

La suite à la prochaine livraison.

La gloire est plus facile à acquérir que la vertu; on peut arriver à la première en combattant ses semblables, on n'atteint la seconde qu'en se combattant soi-même.

B...

LE PLUS GRAND DES FLATTEURS.

FABLE.

Un jour une étrange fantaisie vint à un prince.

— Qui peut bien être, se dit-il, le plus effronté de tous mes flatteurs? Noble ou vilain, je le veux connaître. Mais comment?

Adresse valait mieux que force; il prit chacun à part, fit appel aux consciences, employa toutes les séductions, promit en même temps une discrétion scrupuleuse. On devait dire sincèrement ce qu'on pensait.

Pour le contenter, sans faire semblant de mentir, beaucoup répliquaient :

— Comment? mon prince se moque de moi! Lui des flatteurs? Il n'en a pas.

D'autres, suivant leur caprice, leurs préventions ou leurs intérêts, nommaient, qui celui-ci, qui celui-là, le favori, le médecin, le fou, le derviche.

A la fin vint un philosophe, j'entends un vrai philosophe (il y en avait quelques-uns dans ce pays), et celui-ci parla sur un autre ton.

— Le plus grand de tes flatteurs, prince? crois-tu qu'il soit si difficile à nommer? Je me fais fort de te le désigner à l'instant.

— Eh bien, parle! qui est-ce?

— C'est toi,

NICOLAY.

LA FAMILLE DE POLICHINELLE.

Nous avons traité assez amplement de Polichinelle dans notre deuxième volume (1). Sans doute il y aurait beaucoup de bien et de mal encore à dire de ce héros populaire si l'on voulait épuiser le sujet. Mais ce n'est pas notre intention d'aller si loin à sa suite : nous n'en avons ni le temps, ni le goût. La rencontre de la vieille estampe napolitaine que nous reproduisons nous a tenté cependant : elle peut amuser un instant les yeux. A son occasion, nous avons rouvert le livre curieux de M. Maurice Sand sur les « Masques et bouffons de la comédie italienne », et nous y avons vu que le Polichinelle napolitain, *Polliciniella* ou *Pulcinella*, joue rarement le rôle d'homme marié sur le théâtre. Il est aussi égoïste que paresseux et gourmand; toutes bonnes raisons pour ne pas se charger de famille. Madame Pulcinella et ses enfants n'existent guère que sur les théâtres de marionnettes. Les peintres comiques l'ont aussi représentée, mais très-exceptionnellement : cette vue intérieure de ménage a donc du moins quelque valeur par sa rareté.

« Le Polliciniella, disait M. Maurice Sand (en 1860), passionne encore maintenant tout aussi bien le roi et la cour que le dernier des lazzaroni. Il porte une sorte de blouse courte, assez ample, avec ou sans ceinture. Son demi-masque est imberbe, mais sillonné de rides. Il est farceur, taquin, railleur, mais non scélérat. C'est le type du bourgeois napolitain dans sa grossièreté naturelle. Il

La Famille de Polichinelle et Grillo. — Dessin de Gagniet, d'après une estampe napolitaine.

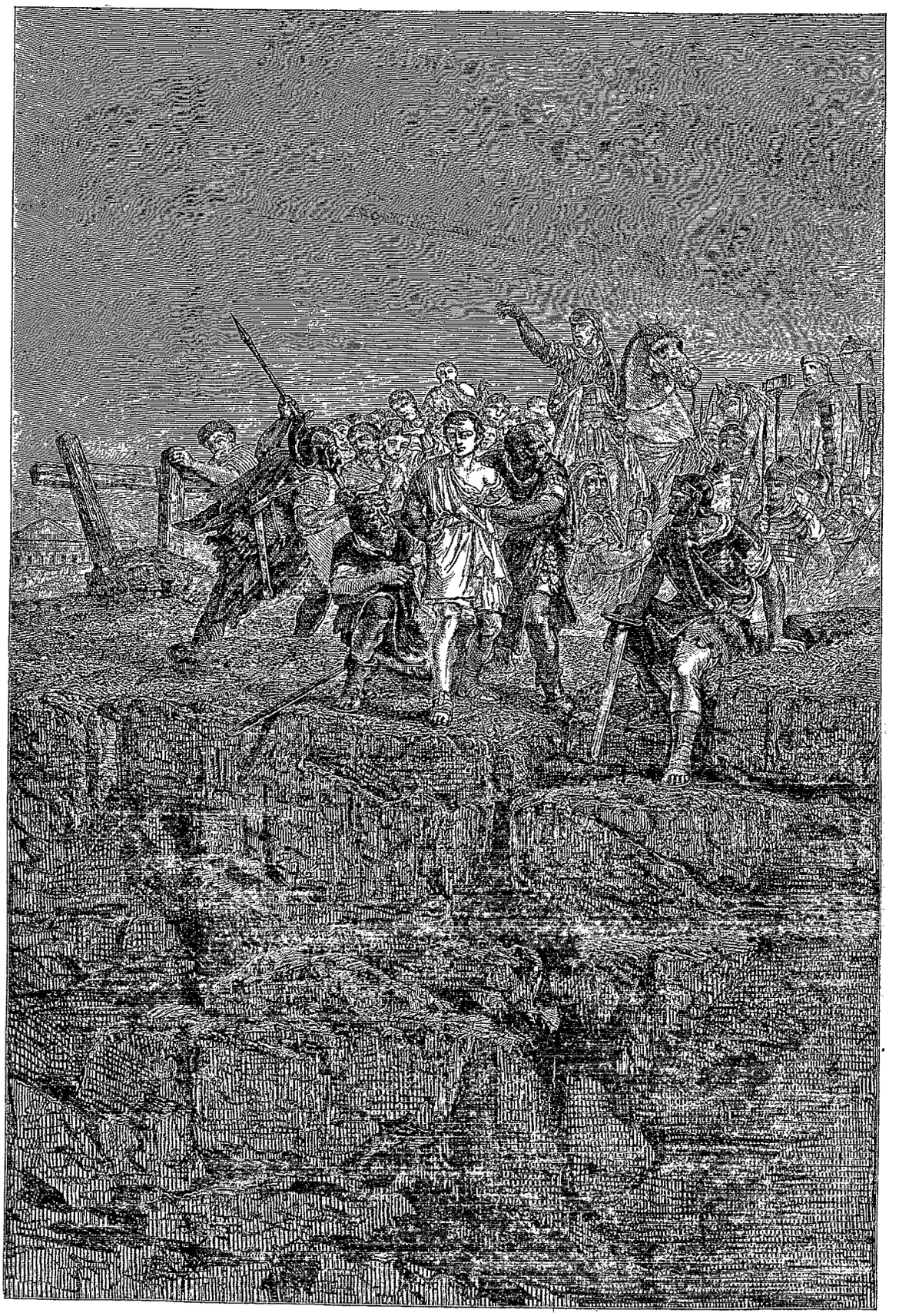
est lent dans ses mouvements; il a l'air niais, mais de l'esprit argent comptant. » Il est toujours très-sensuel. « Il y a trente ans, nous disait un homme d'esprit, il n'y avait pas à Naples un seul individu qui n'eût quelque chose de Polliciniella. Cela se perd un peu aujourd'hui, mais il en reste encore suffisamment. »

On se doute bien que ce n'est pas la haute morale et le spiritualisme que le Polliciniella de notre gravure enseigne à ses enfants. Il leur conseille, au contraire, que la fin de toute l'activité humaine est de se bien nourrir et de se tenir en gaieté. Il veut cependant, comme Épicure, son maître, que l'on observe dans la gloutonnerie même une sorte de modération. La jouissance ne doit pas dégénérer, s'il se peut, en douleur. « Il ne faut pas faire comme cet imbécile de Grillo qui est couché là-haut sur la paille. » Grillo est un personnage de la comédie italienne qui fait partie de la séquelle des valets de la comédie italienne, balourds et ridicules : il est estropié et contrefait. Son nom veut dire extravagant.

(1) Tome II, 1834, p. 115 (Recherches sur l'histoire de Polichinelle dans l'antiquité et dans les temps modernes).

LE SUPPLICE DE LA ROCHE TARPÉIENNE.

MANLIUS.



Salon de 1861; Peinture. — La Roche Tarpéienne, par Bénédict Masson. — Dessin de Dargent.

Les anciens, experts et variés en supplices, ont quelquefois appliqué la peine de la *précipitation;* mais on ne peut guère déterminer les crimes auxquels ils la réservaient. Les Spartiates, dit-on, lançaient dans les gouffres du mont Taygète les enfants contrefaits; le roi de Juda Amasias fit, selon les Paralipomènes, sauter du haut d'un rocher dix mille Iduméens prisonniers de guerre, barbarie imitée sur une moins grande échelle par le Vieux de la montagne. Les Juifs de Nazareth voulurent précipiter le Christ; et saint Jacques le Juste, conduit au faîte du temple, fut jeté dans la vallée. Mais on ne peut voir dans ces exécutions ou ces menaces aucun caractère légal; elles dénotent purement, soit une coutume inique, soit des caprices royaux ou populaires. Les Romains seuls ont adopté la précipitation dans leur système de pénalité; ils en firent le châtiment, si l'on en croit Aulu-Gelle, de quiconque portait un faux témoignage, mais plutôt et surtout du traître ou de l'ambitieux, c'est-à-dire l'arme du gouvernement ou de tout parti assez fort pour s'en servir. Le lieu consacré pour le supplice était une éminence située sur le mont Capitolin et qui, après le meurtre de Tarpeia, fille de Sp. Tarpeius, égorgée par les Sabins au temps de Romulus, prit le nom de roche Tarpéienne. Une hauteur de cent pieds environ, et les aspérités d'une colline coupée à pic, ne laissaient au condamné nul espoir de survivre à la chute; ses os, dépouillés par les oiseaux de proie, blanchissaient dans la vallée, à moins qu'une main furtive les recueillît pour les brûler. Tant que Rome ne se prolongea pas au delà du Capitole sur les bords du Tibre, tant que l'enceinte du Pomœrium ne fut pas dépassée, un endroit aussi solitaire convint à une peine si terrible et si rare; peu à peu l'un et l'autre furent abandonnés : l'escalier et le puits des Gémonies, dans la prison Mamertine, remplacèrent la roche Tarpéienne, et reçurent pêle-mêle dans leurs ténèbres les corps des empereurs et des assassins vulgaires. Cette crête, autrefois si abrupte, s'est abaissée de moitié; des atterrissements, sans doute formés de ruines, ont incliné la pente et comblé la profondeur. Aujourd'hui des légumes de belle mine poussent où quelque sœur, quelque mère, ont versé des larmes il y a deux mille ans; à la place même où des entreprises hasardeuses ont trouvé de tragiques dénoûments, un institut archéologique a établi le siége de ses séances. La roche Tarpéienne n'a vraiment plus qu'une existence littéraire, et lorsqu'un poëte s'écrie qu'elle est près du Capitole, la foule applaudit à la sonorité emphatique sans comprendre la justesse de l'image; tout au plus sait-elle que ce nom classique et vide de sens est synonyme de catastrophe subite, de coup du sort, et résume toute une série de lieux communs sur les vicissitudes de la fortune. Au moins, dans le beau temps de la tragédie, quand florissaient de Belloy, Saurin, Lafosse, le public, familier encore avec l'histoire ancienne, eût évoqué des souvenirs précis, les exploits, la sédition et la mort de Manlius Capitolinus. Manlius est, en effet, inséparable de la roche Tarpéienne; elle fut le théâtre de son plus beau fait d'armes et de sa fin désastreuse, le point de départ et le terme de ses menées orgueilleuses; elle lui doit toute sa renommée.

Marcus Manlius naquit au temps des Cincinnatus et des Camille, à la fin du cinquième siècle avant notre ère. Sa famille donnait depuis longtemps des sénateurs et des généraux à la république; lui-même obtint le consulat en l'an 389 (av. J.-C.). Il combattit vaillamment l'invasion gauloise, et fut contraint, comme ses compagnons d'armes, de se réfugier au Capitole, dans la forteresse étroitement assiégée. Les assaillants ne savaient par où tenter l'escalade, lorsque les pas d'un messager, empreints sur une pente solitaire, leur révélèrent un chemin praticable vers un endroit mal gardé; l'indication ne fut pas négligée. Ils firent choix d'une nuit claire, et une marche silencieuse, trompant l'attention des sentinelles et la vigilance inquiète des chiens, les conduisit au sommet du mont. Mais les oies de Junon, que la faim des soldats avait épargnées (heureuse abstinence!), poussent des cris et battent de l'aile; Manlius, éveillé soudain, jette l'alarme et court le premier. Tandis qu'on se presse en désordre, il frappe de la pointe de son bouclier un Gaulois déjà debout au sommet et qui, en tombant, renverse ceux qui le suivent de près; les autres, surpris, quittent leurs armes pour se cramponner aux rochers; Manlius les égorge; bientôt l'ennemi est accablé de pierres et de traits, et la colonne entière est brisée dans la chute. Le reste de la nuit fut laissé au repos, mais de grand matin les clairons assemblèrent les Romains : les tribuns voulaient récompenser et punir. Manlius d'abord reçut des louanges et des présents, et, grande marque d'amour et d'honneur en ces jours de famine, tous portèrent à sa maison, située dans la citadelle même, des mesures de vin et de blé. Quant aux sentinelles à qui l'ennemi avait dérobé sa marche, le tribun Sulpicius allait sévir contre elles avec toute la rigueur militaire, si le cri public n'avait rejeté sur une seule tête la faute et le châtiment; le coupable fut précipité. Manlius enivré ne songeait guère alors qu'il assistait comme à une répétition de son futur supplice, et nul augure ne l'avertit d'un présage fatal. Que pouvait-il y avoir de commun entre le patricien, l'homme consulaire, le héros, et l'obscur misérable dont on sacrifiait la vie? De ce jour pourtant Manlius marchait vers sa ruine. Il n'eut plus pour les premiers de l'État qu'un orgueilleux mépris; Camille seul excitait son envie par ses talents et ses dignités : « Camille seul, disait-il, occupe les charges et conduit les armées; il est si haut que ses collègues, nommés avec les mêmes auspices, sont pour lui comme des lieutenants. Et pourquoi? Que l'on dise s'il aurait jamais délivré la patrie assiégée sans le courage de Manlius, sauveur du Capitole! S'il attaqua les Gaulois amollis par l'attente de la paix et l'espoir d'une rançon, je les ai refoulés, moi, quand ils montaient en armes, quand ils prenaient la citadelle. Dans sa gloire, tous les soldats qui ont vaincu avec lui ont leur part; mais qui ai-je, moi, pour compagnon de victoire? » (Il oubliait les oies de Junon.) Déjà violent de nature et peu maître de lui-même, encore exalté par l'envie, mécontent de n'être ni apprécié ni employé selon ses mérites, il fut le premier des patriciens à flatter le peuple. Plus avide de bruit que d'estime, il donna tout à la faveur et rien à la prudence, et, plus hardi que les tribuns qui s'en tenaient aux questions agraires, il mit en avant la libération de toutes les dettes, dont les intérêts énormes asservissaient la plèbe insolvable aux créanciers patriciens.

La suite à une autre livraison.

LE CHALUMEAU.

Cet instrument, dont l'invention est très-ancienne, est encore un des plus simples, des plus utiles et des plus ingénieux que la chimie possède. Il ne le cède peut-être pas à la pile voltaïque elle-même pour la multiplicité extraordinaire des effets de toute nature qu'il peut produire entre des mains habiles.

Avec un chalumeau et ses accessoires, une lame de platine et quelques atomes de sel destinés à servir de fondant, un ouvrier est en mesure de répéter un nombre prodigieux de réactions importantes.

Le chalumeau, réduit à sa partie essentielle, se com-

pose d'un tube terminé par un trou très-fin, dans lequel l'opérateur souffle pour produire un courant continu destiné à activer la combustion d'une lampe ou d'une chandelle. C'est, sur une échelle microscopique, ce qui se passe dans nos usines métallurgiques. La bouche remplit le même

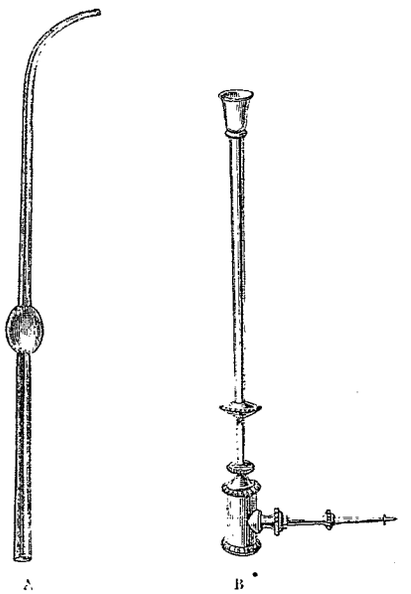


Fig. 1. — A, chalumeau des ateliers; B, chalumeau des laboratoires.

rôle que les immenses machines soufflantes au moyen desquelles on projette de prodigieuses quantités d'air dans l'intérieur de nos hauts fourneaux.

L'appareil a été disposé de manière à concentrer les faibles ressources dont le souffleur dispose sur un très-petit point incandescent, où la température peut alors s'élever très-haut. Les réactions qui, provoquées par cette chaleur extrême, se passent dans l'intérieur d'une perle vitrifiable, suffisent pour donner les indications que réclame la science, et déterminer la composition des roches les plus compliquées.

L'appareil dont nous donnons le dessin (fig. 1) renferme, outre ce tube indispensable, une chambre destinée à recevoir l'humidité provenant de l'air expulsé (B). Sans cette importante adjonction, l'eau accumulée dans le tube boucherait rapidement l'orifice et nuirait considérablement à la rapidité du jet. Le tube très-fin, implanté à angle droit dans la chambre et qui représente la tuyère du chalumeau, est terminé par un ajutage en platine. Rien n'est plus facile que de démonter ce petit appendice qui, destiné à être mis en contact avec la flamme, peut se trouver souillé par des matières charbonneuses. Si l'on veut lui rendre sa teinte naturelle, qui est celle d'un beau blanc d'argent, il suffit de l'enlever, de le placer au-dessus d'une lampe et de souffler pour activer la flamme jusqu'à ce qu'il ait pris une teinte rouge de feu.

Les personnes qui auront occasion d'examiner de près ce petit bout de platine, qui ne coûte pas plus de deux francs, seront frappées du parti qu'on est arrivé à tirer de quelques grammes de métal; elles admireront incontestablement la ténuité extrême que les constructeurs sont parvenus à donner aux parois de l'ajutage, tout en lui conservant une résistance suffisante pour les services qu'il est appelé à rendre.

Il est vrai qu'on voit encore confirmer ici cet adage : « On n'obtient rien sans peine » ; car l'usage du chalumeau offre aux débutants quelques légères difficultés; mais nous les engagerons vivement à ne pas reculer devant un petit apprentissage qui n'a rien d'insurmontable. En effet, à moins d'être affecté d'une conformation vicieuse très-rare, chaque amateur peut acquérir très-rapidement une habileté suffisante pour être amplement récompensé de ses peines. Nul ne regrettera ses efforts quand il saura former, au bout d'un fil imperceptible de platine, ces petites sphères dont la couleur suffit pour lire beaucoup de secrets de la nature. Combien de découvertes de la plus haute importance n'eussent pas enrichi la métallurgie et leurs auteurs, si les explorateurs qui parcourent les pays éloignés eussent été plus familiers avec la manœuvre d'un instrument qui leur eût donné, pour ainsi dire, un nouveau sens!

Les organes respiratoires ne pouvant soutenir le travail d'une insufflation prolongée pendant quelques minutes, comme celle qui est indispensable pour opérer une analyse chimique, l'expérimentateur est obligé d'avoir recours à une espèce d'artifice afin de ne pas s'interrompre à chaque instant.

Quoiqu'il soit difficile de donner des préceptes suffisamment précis pour tenir lieu d'exemple, voici comment on peut résumer la théorie du chalumeau. La première chose est de s'exercer à tenir la bouche pleine d'air pendant qu'on continue à se livrer à des mouvements d'aspiration et d'expiration. Une fois cette manœuvre préliminaire effectuée, on aura accompli une bonne partie de la tâche.

Fig. 2. — Chalumeau d'atelier.

Quand l'opérateur sait faire agir les muscles buccinateurs, qui, comme on le sait, forment le tissu musculaire des joues, il peut aisément remplir sa bouche d'air et le lancer dans le chalumeau par un mouvement de contraction.

En effet, pour remplacer l'air qui s'épuise naturellement dès qu'on souffle d'une manière continue, il suffit de connaître le moyen de renouveler sa petite provision sans interrompre le jet qui sort des lèvres.

On parviendra très-facilement à résoudre ce problème de gymnastique respiratoire si on prend soin d'ouvrir la communication de l'arrière-bouche et des voies aériennes au moment où les muscles de la poitrine chassent l'air des poumons, c'est-à-dire dans la période de l'expiration. Sortant de la poitrine avec une certaine tension, l'air se précipitera par l'orifice qu'on lui ouvre dans l'arrière-bouche, et augmentera la provision de fluide élastique que renferme

la cavité buccale. Si on ouvrait, au contraire, la communication lorsque la poitrine se dilate, il est évident que l'air de la bouche en sortirait et se précipiterait dans les poumons.

Au bout de quelques jours d'exercice, la pratique des préceptes précédents deviendra plus facile; bientôt la manœuvre s'opère d'elle-même, sans que l'opérateur ait besoin d'y faire pour ainsi dire attention.

Les opérations que le chalumeau peut servir à faire se rangent en deux grandes classes bien distinctes, car elles sont pour ainsi dire opposées l'une à l'autre. La première, celle des oxydations, consiste à combiner des métaux avec l'oxygène; au contraire, la seconde a pour but de ramener à l'état métallique des corps qui ont déjà été combinés avec ce gaz.

L'artifice qui permet de produire à volonté l'un ou l'autre de ces effets consiste à diriger le jet sur une partie convenable de la flamme d'une lampe ou d'une bougie, car les différentes régions de ce cône lumineux offrent des propriétés bien différentes (voy. t. V, 1837, p. 134).

L'oxydation aura évidemment lieu sans difficulté si l'on porte le corps au contact de l'air, près de la pointe, à l'endroit où, comme on le sait, se développe une chaleur très-intense.

La réduction ne sera pas moins aisée si l'on chauffe le corps au milieu d'une flamme avide d'oxygène. L'amateur ne doit se considérer comme suffisamment habile qu'au moment où, soufflant pour ainsi dire à volonté le froid et le chaud, il peut produire alternativement l'un et l'autre de ces phénomènes.

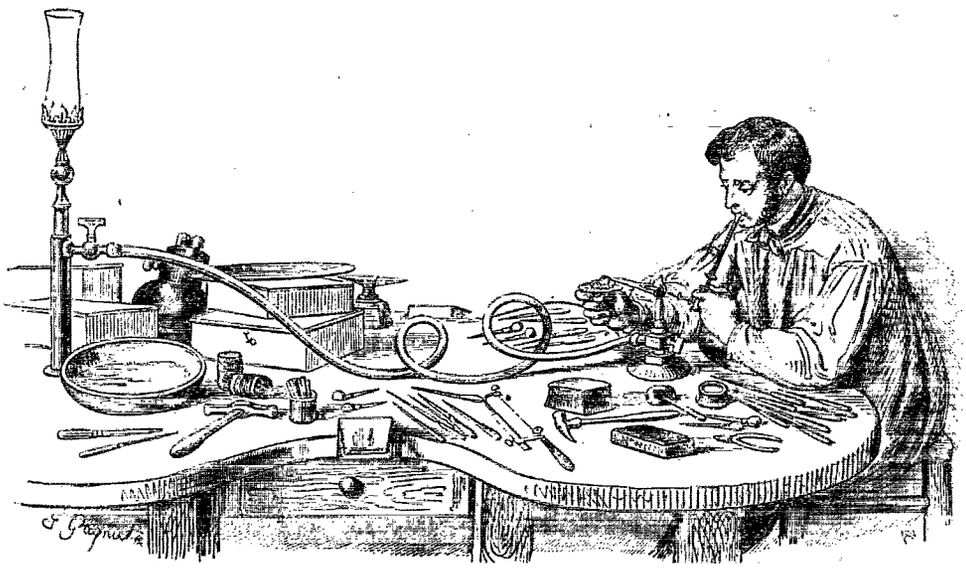


Fig. 3. — Chalumeau et lampe à gaz.

La meilleure manière de reconnaître si on a acquis un degré d'habileté suffisante consiste à prendre un petit grain d'étain, à le fondre sur du charbon et à le tenir au rouge blanc sans qu'il cesse de conserver sa couleur métallique. L'expérimentateur doit manier assez bien sa flamme pour contre-balancer la tendance énorme de l'étain, qui demande à s'oxyder chaque fois qu'il est en contact avec des gaz oxydants possédant une haute température.

Le corps qu'on veut exposer à la flamme du chalumeau doit reposer sur quelque chose ou être fixé d'une manière quelconque, car il est certain qu'on ne peut pas le tenir avec les doigts. Le support qui convient sans contredit le mieux est du charbon de bois parfaitement bien cuit; mais, dans quelques cas, il est facile de comprendre que la faculté réductrice du charbon peut empêcher la réaction qu'on cherche à produire : on se sert donc aussi d'un support en platine ayant la forme tantôt d'une petite cuiller, tantôt d'une feuille mince, tantôt d'un fil d'une ténuité extrême.

Il est intéressant de suivre le détail des opérations que le chimiste doit exécuter sur les atomes qu'il soumet à l'analyse de son chalumeau, et d'observer les métamorphoses qui s'opèrent dans le sein d'une goutte incandescente de borax ou de sel de phosphore.

Ce n'est pas seulement dans les laboratoires qu'on se sert du chalumeau, instrument aussi indispensable à l'industrie qu'à la science elle-même.

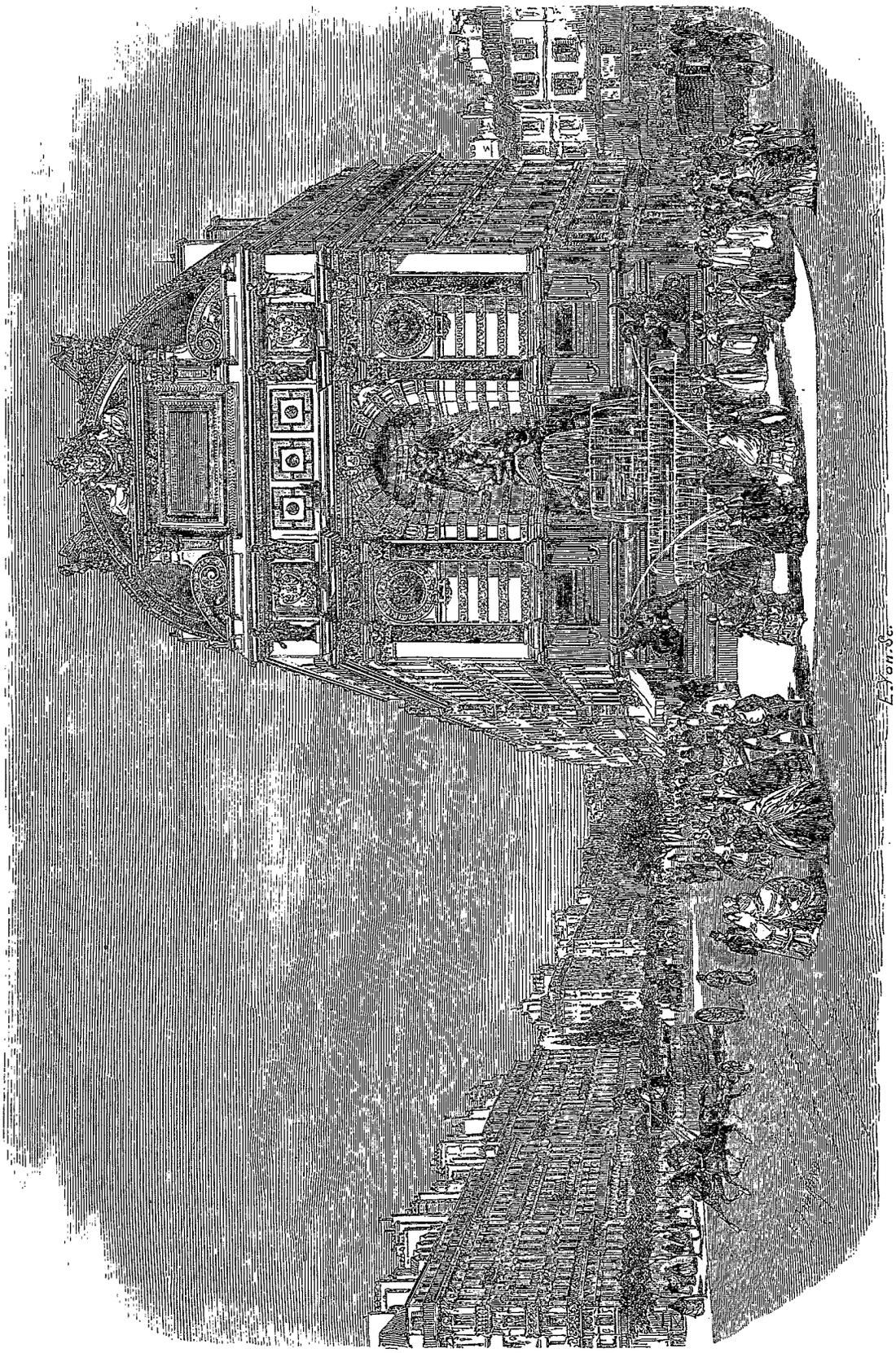
Les bijoutiers, et généralement les ouvriers qui travaillent les métaux, ont adopté une forme plus simple que les chimistes, et se servent presque toujours d'un chalumeau en verre d'un prix insignifiant. Toutefois, comme ils ont généralement besoin de développer une plus grande quantité de chaleur, ils ont remplacé la lampe à alcool ou la modeste chandelle par une lampe à gaz, comme on voit dans la figure 3. Ils placent les objets à souder sur un charbon convenablement taillé; puis avec un chalumeau ils dirigent la flamme dont ils veulent opérer le rapprochement au moyen d'une soudure.

La suite à une autre livraison.

LA FONTAINE SAINT-MICHEL.

A l'extrémité du pont Saint-Michel, au point d'intersection du nouveau boulevard de Sébastopol et de la place Saint-André-des-Arts, s'élève une maison de six étages, dont la face, du côté du nord-est, offre un développement de 15 mètres. C'est cette face que couvre la fontaine Saint-Michel, commencée au mois de juin 1858 et inaugurée le 15 août 1860. Elle se compose d'un soubassement de 6m,40, d'une niche centrale flanquée de colonnes corinthiennes en marbre rouge du Languedoc, d'un attique occupé par quatre statues de bronze, et d'un fronton rattaché au monument par deux grandes volutes ornées de cornes d'abondance, et renfermant, entre deux pilastres sculptés, une table en marbre vert-de-mer sur laquelle

se lit l'inscription dédicatoire. Au-dessus de ce fronton, sur le faîte de la maison contre laquelle la fontaine est appliquée, sont des aigles repoussés au marteau, l'un regardant l'orient et l'autre l'occident. Les eaux, à raison de 23 litres par seconde, s'échappent d'un rocher en pierre bleue de Soignies, et tombent dans quatre vasques su-



La Fontaine Saint-Michel, à Paris. — Dessin de Thérond, d'après le monument.

perposées, en pierre de Saint-Yllie, jaune nuancé de rouge, pour arriver à un large bassin. Le rocher soutient un groupe en bronze représentant « Saint Michel terrassant le Dragon. » Un peu en avant, à droite et à gauche du bassin principal, sont deux chimères en bronze, accompagnées chacune d'un petit génie dans l'attitude du

triomphe, et toutes deux vomissant de l'eau aux coins de la dernière vasque.

L'architecte est M. Davioud; le groupe du Saint Michel, de M. Duret, a été fondu par M. V. Thiébault; les petits génies sont de M. Hubert-Lavigne; les deux chimères sont de M. Jacquemart, et les quatre statues symboliques sont de MM. Barre, Guillaume, Élias Robert et Gumery.

La composition de M. Duret diffère de celle donnée dans le tableau de Raphaël. La jambe droite de l'archange pose mollement sur le démon, qui semble plus à l'aise sous les pieds de son vainqueur. Celui-ci, au lieu de la lance traditionnelle, tient un glaive qu'il ramène horizontalement en signe de rémission; du bras gauche il montre à son adversaire le ciel, où trônent les vertus civiques : la Prudence, la Justice, la Force et la Tempérance.

LISLET-GEOFFROY.

Lislet-Geoffroy, ingénieur à l'île de France, était fils d'une négresse très-bornée et d'un Français. Par la couleur, les traits, la chevelure, il reproduisait tous les caractères extérieurs de la race maternelle, de telle sorte qu'on l'eût pris pour un nègre pur sang; mais son intelligence et ses sentiments étaient tout européens, si bien qu'il avait vaincu le préjugé de la couleur et s'était fait accepter dans la société coloniale.

Lislet-Geoffroy est mort correspondant de l'Institut de France (1).

LE CONCOURS D'HORTICULTURE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 318.

Marie avait déjà fait un choix parmi les fleurs qu'elle avait trouvées là. En ce moment, elle regardait le bouquet commencé d'un air qui n'exprimait point l'admiration.

— Il est bien laid? demanda Louise d'un ton piteux.

— Franchement, pour un bouquet de concours, il n'est pas à mon goût.

— Ni au mien. Mais je vais recommencer. Martin me dit toujours qu'il ne faut pas se rebuter au premier échec. Bonne Marie, s'il te plaît, groupe devant moi deux ou trois fleurs, pour me montrer comment tu t'y prends.

Marie fit ce qu'on lui demandait. C'était un spectacle charmant de voir les fleurs se placer, sous sa main, comme les personnages d'un tableau.

— O Marie! dit Louise en posant ses deux mains sur les épaules de son amie et en la regardant d'un air suppliant, si tu voulais!...

— Te faire ton bouquet, ma petite? Cela me serait facile, et, à moi, cela me serait égal. Mais, dis, quand tu présenteras à tes frères, comme ton ouvrage, un bouquet fait par une autre, quand tu le verras, dans la salle, figurer sous ton nom, ne te sentiras-tu pas un peu mal à ton aise?

— Je ne te demande pas de faire mon bouquet en entier, bien sûr, répliqua vivement Louise, mais de me diriger, de me donner des conseils.

Marie se prêta au compromis; elle dicta l'ouvrage à Louise : — Un géranium à droite, une clématite à gauche. Tiens, mets ici cette grenade; place là quelques brins d'héliotrope. Cette pensée toute brune ira bien dans ce coin...

Quand le bouquet eut atteint une grosseur respectable, Marie le secoua, écarta certaines fleurs, en ôta, en remit... Ah! les plus fermes principes risquent de fléchir quand la tentation est trop forte, et, pour Marie, il y en avait deux, deux irrésistibles : obliger une amie, et disposer à son gré un assortiment de belles fleurs.

— La, tu pourras l'envoyer; il n'est pas mal.

— Mille, mille fois merci, chère Marie. Mais c'est tout de même ton panier qui aura le premier prix.

— Adieu; il est tard, il faut que je me sauve; on serait en peine chez nous.

Marie était partie depuis quelques minutes, quand les deux frères entrèrent pour manger leur soupe. Louise, toute fière, leur montra le bouquet.

— Il est très-beau, dit Martin en souriant d'un air satisfait. Tu n'auras peut-être ni prix, ni mention; mais tu auras eu le plaisir de faire quelque chose dont tu peux être contente. Cela vaut tous les prix du monde.

Philippe regardait le bouquet d'un air moqueur.

— C'est Marie Miquelon, n'est-ce pas, qui était ici tout à l'heure? Te souviens-tu, Louise, d'une fable que l'on te faisait apprendre à l'école :

Un paon muait; un geai prit son plumage.....

— C'est insupportable, aussi, dit Louise prenant un chandelier et se retirant dans sa chambre, dont elle referma la porte bruyamment.

— Tu tourmentes trop cette enfant, Philippe; tu finiras par lui gâter le caractère. Notre sœur a besoin de plus d'indulgence et de douceur qu'une autre. Pense donc qu'elle n'a pas de mère! Une jeune fille élevée sans mère, vois-tu, c'est un arbre exposé, sans appui, à tous les vents.

— Ah! Martin, il s'en faut bien que toutes les mères soient aussi tendres avec leurs filles que tu l'as été avec Louise. Je n'ai pas ta patience, je le sais de reste. Mais quand je pense que, par ses étourderies, elle nous aura peut-être fait perdre deux prix, — à toi le prix pour la plante de la plus belle venue, en vendant tes rosiers, — à moi le prix pour la plante la plus rare...

— Ne pense donc plus à ces misères.

— Tu appelles cela des misères, parce que tu ne te soucies pas des prix. C'est à force de te tourmenter que je t'ai fait, cette fois, consentir à exposer.

— Au fond, c'est vrai, je n'aime pas les concours. Ils allument dans le cœur une espèce de fièvre qui, comme les autres fièvres, ronge et consume. Ils sont cause que l'on se réjouit quand un confrère échoue, que l'on s'afflige quand il réussit; que l'on crie contre les jurés, qui pourtant, j'en suis sûr, font de leur mieux. Envie, orgueil, rancune, mauvaises herbes qui poussent assez d'elles-mêmes, sans qu'on les arrose et qu'on les sarcle.

— Alors, avec ces idées, pourquoi n'as-tu pas défendu à Louise de faire ce bouquet, de l'envoyer?

— Je ne veux pourtant pas obliger tout le monde à ne suivre que mes idées. Louise aurait été trop chagrine si je l'avais contrariée là-dessus. Je me suis dit : elle n'aura pas l'ombre d'une récompense; eh bien, ce sera pour sa petite vanité une bonne leçon. Mais je ne suis pas sûr, à présent, qu'elle ne reçoive pas quelque chose; son *bouquet* est magnifique.

— Je te dis que c'est Marie Miquelon qui le lui a fait. Ah! ah! Martin, je sais un moyen de te faire devenir, quand je veux, rouge comme une *Amaryllis formosissima*. Dis donc, frère, ne trouves-tu pas que Marie semble taillée tout exprès pour être la femme d'un jardinier fleuriste? Elle a « la main bonne » comme pas un; tout ce qu'elle sème ou plante réussit à souhait. Elle aime les fleurs plus que chose au monde. Tu sais que chaque jour de marché elle envoie, avec les légumes de son père, une douzaine de bouquets, et qu'ils sont enlevés en moins de rien. Avec cela, si propre, si vaillante et si douce...

Depuis un moment, Martin avait reculé sa chaise de

(1) Voy. Quatrefages, *Histoire naturelle de l'homme*.

manière à mettre son visage dans l'ombre; il releva tout à coup la tête et dit d'une voix moins ferme que d'habitude :

— Est-ce pour toi, Philippe, que tu penserais à Mlle Marie?

— Allons donc, pour moi! répliqua Philippe en riant. Est-ce que je songe au mariage, moi? J'ai, ma foi, bien autre chose en tête. Mes fleurs, voilà ma femme et mes enfants. D'ailleurs, mon vieux, est-ce que j'irais chasser sur tes terres?

— Philippe, dit Martin fort sérieusement, je ne sais pas pourquoi Louise et toi vous prenez plaisir à me tourmenter au sujet de Mlle Marie. Tu es assez raisonnable pour savoir que je ne suis pas en état de me mettre en ménage. Quand je pourrai y penser, Mlle Marie sera certainement mariée depuis longtemps. Le père Miquelon est riche; il ne donnerait pas sa fille à un garçon qui n'a que ses bras.

— Savoir!

— C'est tout su. Je te prie très-sérieusement de ne m'en plus souffler un mot; tu ne voudrais pas me faire de la peine, n'est-ce pas? Allons-nous coucher, ajouta-t-il en se levant; la journée a été fatigante.

— Mon bon petit Martin, après l'exposition, nous ferons bien faire le devis de la serre à orchidées et de l'aquarium, rien que pour voir!

— Nous ferons faire le devis pour te contenter. Mais tu verras que c'est une dépense au-dessus de nos moyens.

— J'ai une idée. M. Ferva, qui est si riche et si généreux, nous prêterait bien la somme nécessaire. Nous lui payerions fidèlement les intérêts. Je pourrais demander à Frisquet d'insinuer doucement la chose à son maître. Il nous aime, le père Frisquet; tu sais qu'il me donne tout ce que je veux en fait de greffes, de boutures, de graines. M. Ferva l'écoute volontiers.

— Pas une parole de plus là-dessus, Philippe. Rien au monde ne pourra me décider à faire des dettes, à me mettre sur les épaules ce fardeau qui a écrasé notre pauvre père. Quand nous pourrons payer la serre de nos deniers, à la bonne heure. Cela ira plus vite que tu ne crois; te voilà racheté de la conscription, nous ne devons rien à personne... Courage, tout viendra en son temps.

— Ah! qu'ils sont heureux, ceux qui ont des capitaux! Que de choses on peut faire avec l'argent!

— Avec bonne tête, bons bras, bon courage et la bénédiction de Dieu, on en fait bien plus, va!

Les deux frères sont montés dans leur chambre. Martin s'approche de la fenêtre pour la fermer; il reste un instant la tête en dehors, pour regarder quoi? Les étoiles, qui scintillent si belles sur le bleu sombre du firmament? Non; ses yeux, en ce moment, ne s'élèvent pas vers la voûte céleste. Cherche-t-il à entrevoir ses planches, sa serre, ses couches? Pas davantage. Son regard franchit les bornes de l'enclos, théâtre journalier de son travail; il s'arrête, à distance, sur un groupe de bâtiments dont la massive silhouette se détache en noir sur les demi-ténèbres de cette belle soirée de printemps. Vers l'un des angles de ces bâtiments, on voit une fenêtre éclairée.

— C'est là que doit être sa chambre, d'après ce que m'a dit Louise. Elle travaille encore, peut-être, l'active et laborieuse fille. Heureux celui qui l'emmènera de la ferme et la conduira chez lui! Cet homme-là, ce ne peut être moi. Le père Miquelon penserait que j'en veux à son argent. Elle me trouverait bien trop hardi, elle! Et puis, si j'avais une femme, des enfants, je ne pourrais plus amasser pour donner à ce pauvre Philippe la serre à orchidées qui lui tient tant au cœur. Allons, ne songeons pas plus à Mlle Marie qu'à cette étoile bleue qui brille là-bas; je ne puis pas plus avoir l'une que l'autre.

Si, par quelque procédé magique, Martin avait pu savoir ce qui se passait dans cette petite chambre dont la fenêtre éclairée avait attiré son regard, s'il avait pu surtout lire ce qui se passait dans l'âme de la jeune fille qui l'habitait, peut-être, tout timide qu'il était, aurait-il pris un peu d'espoir et de courage.

Que fait-elle, Marie? Vraiment, à voir ce qu'elle fait, on pourrait la croire folle.

Elle met en pièces, de ses propres mains, ce panier, ce chef-d'œuvre que, de ses propres mains, elle a terminé aujourd'hui même. L'anse du panier est arrachée, le fond enlevé, l'harmonieux groupe de fleurs et de feuillage dispersé.

Marie contemple son œuvre de destruction d'un regard où se mêlent le contentement et le regret.

— Certainement, se dit-elle, mon panier était mieux réussi que le bouquet de Louise; mieux vaut ne lui pas faire concurrence. Il aime tant sa sœur! Il serait tout joyeux si elle avait un prix. Je dirai que j'ai changé d'idée. Lui, ni personne au monde, ne se doutera pourquoi mon panier n'est pas exposé. Eh bien, vraiment, cela me rend heureuse d'avoir fait, sans qu'il le sache, quelque chose pour la personne qu'il aime le mieux au monde.

La suite à la prochaine livraison.

LES CHEVAUX ET LES HARAS EN ALGÉRIE.

Les divers services auxquels a été employé le cheval ont fait modifier sa nature chez les peuples civilisés; sa taille, son volume, sa conformation, jusqu'à son tempérament, ont été transformés. D'un volume énorme dans la Flandre française, par exemple, pour servir au gros trait, il est moins lourd dans le Boulonnais et la Franche-Comté, quoique dans ces pays son système musculaire développé le rende très-propre au roulage, au remorquage des bateaux. Dans le Perche, dans la Bretagne, il est propre au trait léger, aux postes, aux messageries; tandis que dans le Limousin, dans l'Auvergne, dans la Navarre, il est cheval de selle. Dans la Normandie, il est carrossier, et il remonte la grosse cavalerie; dans les Landes, en Corse, dans la Camargue, son défaut de taille borne ses usages à de petits services de selle, de bât, ou de trait de petits véhicules, aux lieux où il est élevé ou dans leur voisinage.

Chose remarquable, les peuples seuls de l'Europe septentrionale et centrale sont arrivés au degré de modification que nous venons de signaler dans la nature du cheval. Devons-nous en attribuer la cause à un état plus avancé de civilisation, de perfectionnement d'agriculture, à d'autres agents? Quelques personnes veulent y faire contribuer le climat, l'alimentation, et l'on ne saurait contester l'action de ces agents. Mais le climat de l'Angleterre, par exemple, est à peu près uniforme, et cependant les Anglais ont modifié leur cheval de manière à le rendre propre à tout service : ils en ont fait le lévrier de l'espèce, en créant le cheval de vitesse d'hippodrome; ils en ont fait l'énorme type de brasseur; et ces deux animaux diffèrent l'un de l'autre autant que le lévrier le mieux taillé pour la course diffère du dogue de forte race organisé surtout pour le combat. Les Anglais ont fait aussi le cheval carrossier, le cheval de chasse, le cheval de roulage, le cheval de messageries, le cheval de trait de l'agriculture; ils ont fait, en un mot, dans le même climat, le cheval propre à chaque spécialité de service, soit pour l'utilité publique, soit pour les modes, les jeux, les plaisirs ou les caprices.

En France, si nous avons fort mal réussi à améliorer les

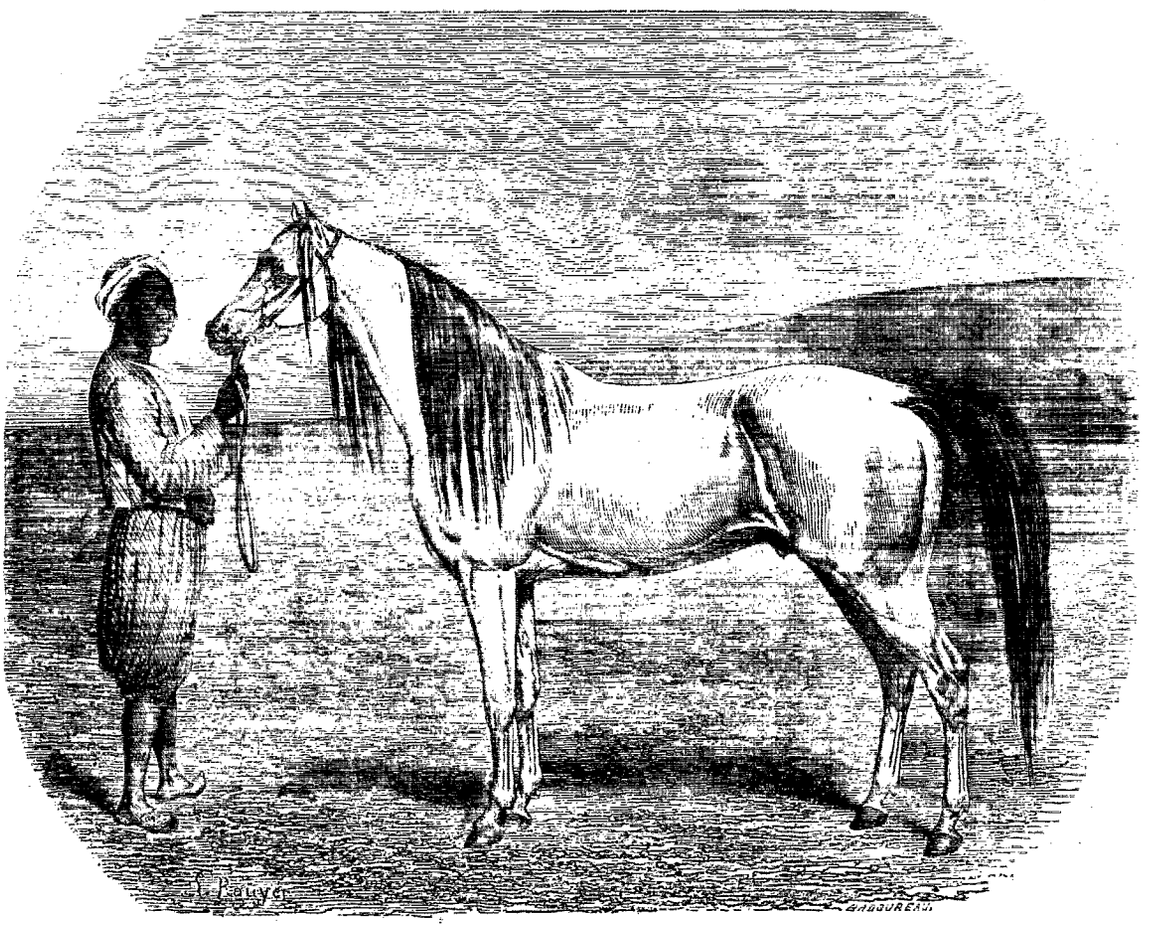
espèces légères pour lesquelles on a tant discuté, tant dépensé inutilement, nous n'en avons pas moins de très-bonnes races de trait, que nous devons à notre agriculture.

Dans l'Europe méridionale, on n'observe que le type léger, le cheval de selle. Ainsi, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, la Turquie, n'élèvent que des races de chevaux légers; l'Asie, l'Afrique, n'élèvent pas de chevaux de trait comme le fait l'Europe centrale et septentrionale. En Asie, les mœurs, le genre d'agriculture, qui est loin d'être perfectionné, l'absence des routes carrossables, toutes ces raisons, isolées ou réunies, seraient-elles la cause de l'absence du cheval et du mulet de trait? Chez les peuples orientaux, le chameau transporte les marchandises, le cheval et le mulet légers portent les hommes. Jusqu'ici l'état de la société n'a rien exigé de mieux.

Mais dans l'Afrique française, où nous avons commencé à faire pénétrer les mœurs et la civilisation de l'Europe, il semble extraordinaire que, depuis bientôt trente ans, l'agriculture soit encore dépourvue de race de chevaux et de mulets de trait, comme elle l'est de vaches laitières. On est obligé de faire venir des animaux d'Europe pour le roulage, le gros trait. L'agriculture ne peut labourer qu'avec le bœuf indigène; elle n'a pas d'autre animal de trait, et les messageries n'ont que le cheval arabe, excellent, il est vrai, dans son espèce, mais infiniment trop léger pour être attelé à des diligences; d'autre part, des troupeaux de chèvres qui fournissent le lait à la consommation parcourent les campagnes et en dévastent la végétation ligneuse, parce que l'absence de la vache laitière ne permet pas de pouvoir se passer de ces animaux, qui devraient être relégués dans les montagnes inaccessibles et dans les déserts.

Examinons rapidement le cheval algérien tel qu'il est; voyons quels sont les moyens employés par l'administration pour le perfectionner et le multiplier dans son genre.

Le cheval algérien est l'un des plus précieux types de guerre du globe. Sa réputation, sous ce rapport, ne date pas des temps modernes. On sait comment les Romains parlaient de la cavalerie numide. Les qualités de cet animal ne sont point absolument une conséquence de l'amélioration de la race par les éleveurs; elles sont l'effet du climat et de la nature du lieu. Le sang oriental a trouvé,



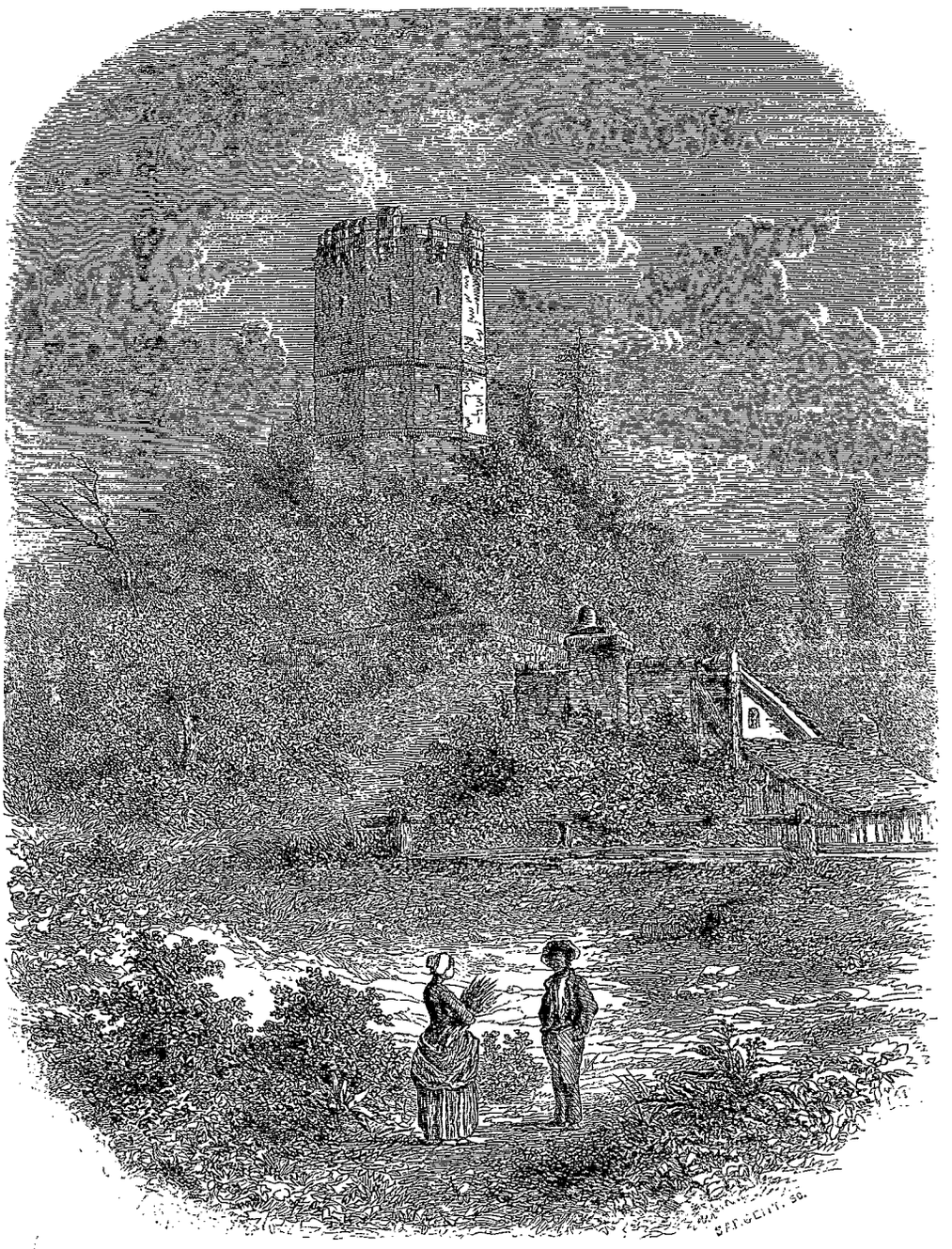
Cheval arabe. — Dessin de Rouyer.

dans les conditions climatériques, dans la constitution du pays et dans sa végétation, les éléments nécessaires à la conservation des qualités primitives de son type. D'autre part, les Arabes ont contribué à l'entretien de ces qualités par la manière dont ils ont gouverné le cheval. Cela s'explique: la population arabe est une population guerrière. Elle a toujours combattu, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Chaque tribu a été presque l'image d'une petite nation à côté d'une autre; de là une guerre en permanence, et le cheval a joué un grand rôle dans le mode de constitution du pays: aussi est-il le seul animal dont l'Arabe ait eu soin, pour lui conserver le mieux possible, soit par un choix de reproducteurs, soit par une nourriture convenable, les qualités inhérentes à la nature de ce précieux type.

La suite à une autre livraison.

CHATEAU DE MONTBARD

(DÉPARTEMENT DE LA COTE-D'OR).



Tour de Buffon, à Montbard. — Dessin de de Bar, d'après Leguay Quinche.

C'est un beau pays à traverser que le centre oriental de la France. La variété des cultures et des productions, les gracieuses alternatives de collines et de vallées, les nombreux cours d'eau bordés de peupliers et de saules, les champs, les prairies, les bois qui se succèdent, les larges horizons bleus aux lignes ondulées que rompent çà et là les flèches des cathédrales de ville, les pignons des églises de village, tout attire et charme vos regards. On se plonge avec volupté dans cette atmosphère de prospérité et de repos. Les tristes pensées, les inquiétudes de la vie, se dissipent peu à peu, et votre âme participe à la quiétude du paysage dont vous êtes environné.

La vieille route de Bourgogne, que suit encore le chemin de fer de Lyon, vous fait jouir pleinement de ces campagnes peu accidentées, mais larges et prospères. Le travail incessant de la nature, celui moins régulier de l'homme, ont effacé toute trace funeste du passé, et vous suivez le val de l'Armançon et les bords tranquilles du canal de Bourgogne, maintenant presque abandonné, sans que le souvenir des scènes sanglantes qui ont souillé jadis ces riantes plaines se représente devant vous. Des bouquets de douze, vingt ou trente peupliers d'Italie, tantôt plantés en couronne, en touffe, en quinconce, parfois en lignes qui se croisent, pour diviser entre d'innombrables propriétaires ces champs plus gracieux qu'abondants, font regretter à quelques-uns la grande propriété. Elle eût prodigué les engrais trop rares, varié les cultures trop uniformes, presque toujours de rapport direct, céréales qui

épuisent le terrain. Des agriculteurs éclairés, d'intelligents et riches fermiers, opérant sur de vastes domaines, disposant de gros capitaux, eussent pratiqué d'heureux assolements, amélioré le terrain, multiplié les bestiaux qui enrichissent le sol qui les nourrit. Alors, au lieu de ces jachères inutilement parées de fleurettes sauvages, qui peuplent le pays de mauvaises herbes, vous verriez s'étendre de vastes champs de plantes fourragères; au lieu des deux maigres chevaux qui promènent incessamment sur l'étroit espace une criarde charrue, des bœufs gras et vigoureux traîneraient, à travers de fertiles sillons, le coutre tranchant, renversant des deux côtés une terre noire, féconde, aisément ameublie. Bref, au lieu des chaumes blanchissants de cette Cérès décrépite, épuisée, vous verriez d'opulents guérets se couronner, suivant la saison, d'une luxuriante verdure, ou d'épis lourds et dorés.

Mais cette indigence a sa grâce et sa raison d'être; ces récoltes infimes, divisées entre tant de mains calleuses, donnent à chaque individu un plaisir qui ennoblit, une responsabilité qui moralise. L'intelligence de celui qui possède un champ quelque petit qu'il soit, et le cultive, s'agrandira. Il apprend à sentir à la fois la nécessité de travaux qui s'allégent en devenant volontaires, et les avantages d'une instruction qui les rendra fructueux; sa moralité s'éveille : respecter le bien d'autrui, c'est protéger le sien propre; ses enfants profiteront de l'amélioration de son bout de terre; dès lors la peine qu'il prend n'est plus aride et personnelle, ce n'est plus le labeur épuisant du journalier. La contemplation d'un avenir même matériel relève et adoucit la condition présente, et répand du charme jusque sur les privations : elles ont un but et une récompense.

Cet état de choses doit amener, avec le temps, des résultats inespérés, et l'on verra la prospérité de ces terres morcelées égaler, sinon dépasser un jour, la fertilité des larges et florissantes campagnes de l'Angleterre, où, d'un bout de l'île à l'autre, on se promène à travers une succession de riches parcs, de luxuriantes prairies, de champs immenses, couverts, dès que la moisson est enlevée, de gras et abondants troupeaux; l'association des bras et des cœurs saura, je le crois, faire un jour autant et plus que l'accumulation des valeurs dans un petit nombre de mains.

Cependant la route se prolonge, et, derrière les peupliers qui bordent le canal, pointent bientôt des roches crayeuses dont les angles rentrants et sortants rappellent les contours réguliers d'antiques fortifications. Ce ne sont pourtant pas des remparts d'enceinte que ces blanches assises, coupées de lignes grisâtres, qui dressent vers le ciel leurs crêtes en forme de créneaux dégradés; mais la disposition de ces chaînes rocailleuses fait songer aux frontières fortifiées, aux longues inimitiés, aux interminables guerres de province à province, et je sens s'émouvoir en moi un vif sentiment de reconnaissance pour tous ceux, monarques, hommes d'État ou gens de la plèbe, auxquels nous devons l'unité de la patrie. Grâce à eux, l'on ne s'égorge plus sur ces tranquilles plaines; et nous ne reviendrons jamais à ces temps de funeste mémoire où « tout le tournoyement du royaume de France estoit plein de places et de forteresses dont les gardes vivoyent de rapine et de proye » ; où « l'on faysoit guerre au premier rencontré » ; où, « par le milieu du royaume et des pays voisins, s'assembloient toutes manières de gens de compaignies (que l'on nommoit escorcheurs)» (1).

Sur un mamelon boisé, poste avancé à gauche de la route, on voit pourtant encore se dresser un souvenir de ces désastreuses époques : c'est la sourcilleuse et massive tour de Montbard. Seul reste de l'ancien château des ducs de Bourgogne, elle domine tout le pays. Les ruines de ce fort avaient été octroyées, au siècle dernier, à l éloquent et paisible Buffon, sous charge d'achever l'œuvre du temps, et de raser de fond en comble ces débris de la féodalité. Aussi ne reste-t-il plus vestige des courtines, des redoutes, des bastions, des vastes corps de logis à meurtrières; leurs décombres, ceux des sept donjons qui s'élevaient au-dessus, ont servi à combler les onze cours qu'ils entouraient; pierres, plâtras, entassés pêle-mêle, remplissent les creux, les vides, les oubliettes, les souterrains, cachots, salles basses, et sur l'amas nivelé de ces ruines entassées, Buffon a fait verser douze mètres de terre végétale. Le plateau, premier jardin d'acclimatation, a été planté d'arbres exotiques, apportés en hommage, des différentes parties du globe, au grand naturaliste qui, chargé de faire l'histoire de tous les animaux connus, recevait des tributs du monde entier, et s'étudiait à pénétrer les secrets de la nature et à expliquer ses lois.

Deux tours, celle de Saint-Louis où naquit, dit-on, au onzième siècle, dame Avette mère de saint Bernard, et la massive tour du Nord, qui, vue de la route de Paris, élève carrément ses meurtrières à cent vingt mètres au-dessus du sol, survécurent seules à cette dévastation, soit que le propriétaire fût las de démolir, soit qu'il tînt à conserver ces restes d'antiquité. C'est, du reste, dans la tour de Saint-Louis que le comte de Buffon avait disposé sa bibliothèque, non loin du cabinet de travail qu'il fit bâtir sur l'esplanade créée au-dessus des ruines. C'est chose bizarre que de voir, à l'intérieur, ces murs puissants, d'une épaisseur de six mètres et plus, desquels se détachent les minces boiseries peintes en gris clair, les trumeaux de glaces, surmontés de guirlandes de roses pâles au milieu desquelles se becquètent des colombes et voltigent des nœuds de ruban bleu céladon.

A chacun des trois étages de la tour du Nord, restée dans sa nudité, une salle voûtée remplit tout l'espace, les escaliers étant pratiqués dans l'épaisseur des murs. Ces salles prennent jour des trois côtés sur la campagne par une étroite et haute fenêtre où l'on ne parvient qu'à l'aide d'un banc de pierre auquel conduisent quelques marches et qui s'enfonce dans la muraille même en façon de tribune. Des quatre angles de la pièce montent quatre fortes nervures en pierre qui se réunissent au centre de la voûte. De chacune des croisées l'on jouit d'une magnifique vue sur l'Armançon, sur le canal, sur les collines boisées, et sur la gorge sauvage qui, tournoyant à l'est, va gagner l'abbaye de Fontenay, fondée par saint Bernard. Après la dispersion des moines, ces immenses bâtiments ont été rachetés et transformés en fabriques de papier. Mais les honorables familles Seguin et Montgolfier, qui apportèrent dans ces contrées, alors sauvages et reculées, l'activité et la prospérité du travail, respectent les souvenirs qui embellissent cette solitude. Chapelles, cloîtres, tout a été conservé, restauré, et le pèlerinage de cette champêtre et pittoresque vallée offre encore autant d'intérêt à l'érudit et à l'antiquaire qu'au poëte et à l'industriel.

De brusques rampes descendent en zigzag de la terrasse et des tours jusqu'au niveau des rues basses de la petite ville de Montbard. C'est là que se trouve le château, maison fort simple, qui n'a été vendue qu'à la mort de la veuve du fils du grand naturaliste, laquelle l'avait habitée depuis la révolution. Le bâtiment, modeste, a été élégamment restauré par le propriétaire actuel, et, fidèle aux vieux et intéressants souvenirs, il a conservé, comme décoration de la salle à manger, et disposé dans plusieurs corridors, l'entière collection des dessins faits pour le grand ouvrage

(1) Mémoires d'Olivier de la Marche.

d'histoire naturelle. Ces oiseaux vivement coloriés, ces animaux divers, tous à peu près de même dimension, encadrés séparément de petites bordures étroites, se touchent presque et forment la plus amusante tapisserie. On dirait d'un revêtement de belles mosaïques. Mais, sans comparaison, ce qu'il y a de plus remarquable dans l'ancienne propriété du comte de Buffon, c'est la grande et magnifique allée qui sillonne tout le parc dans un parcours de plus de cinq cents mètres. De nombreux platanes, épicéas et autres essences d'arbres, plantés là pour la première fois en France où maintenant ils prospèrent partout, s'élancent, des deux côtés, d'un jet vigoureux; d'une part, l'on domine les vallées et la campagne; de l'autre, on côtoie ces hautes murailles, ces remparts gigantesques bâtis de blocs de rochers, de pierres géantes : çà et là des interstices, des soupiraux à demi obstrués de décombres, vous laissent entrevoir les escaliers étroits et sans issue, les souterrains obscurs et murés, les passages interrompus, les galeries qui, jadis, communiquaient avec la rivière et la ville, enfin les mystérieuses et effrayantes entrailles d'une forteresse du moyen âge. Des masses de lierre d'un vert d'émeraude, magnifiques draperies, des vignes vierges, des plantes grimpantes de toutes sortes, abondante parure, revêtent des touffes de leurs feuilles vernissées ou rougissantes, ornent de leurs élégantes guirlandes, de leurs couronnes de fleurs variées, ces ruines enchâssées dans la plus riche végétation. Ce beau lieu conserve aussi l'un des souvenirs glorieux du pays. C'est le long de ces pentes rapides que fut précipité un corps de troupes considérable, Anglais et étrangers, qui attaquait le château. Foudroyés par une poignée de Bourguignons retranchés dans la forteresse, ces nombreux soudards s'enfuirent devant eux en pleine déroute, laissant au chemin qu'ils parcouraient à toutes jambes, et sur lequel roulèrent de nombreux cadavres, le nom d'*Allée des Couards*.

La dernière fois que je m'éloignai, le soir, à regret, de ces sites pittoresques, la belle comète de 1858 illuminait l'horizon d'un arc magnifiquement dessiné sur un ciel pur mais sombre, dont cet astre nouveau éclipsait les pâlissantes étoiles. Soudain, du haut de la tour du Nord, jaillirent des fusées, des bombes, pacifique artillerie qui illumina le parc, et les campagnes environnantes se teignirent, sous les feux de Bengale, de magiques couleurs.

L'héroïsme guerrier, les gloires de la science, ont brillé tour à tour sur ces riantes contrées; maintenant, c'était le bonheur domestique qui rayonnait sur le pays. Le propriétaire du château de Montbard mariait sa charmante fille, et l'entière vallée s'associait à la joie d'une honorable famille qui contribue si puissamment à sa prospérité.

RÉSOLUTIONS

POUR L'ÉPOQUE OU JE DEVIENDRAI VIEUX (1).

Ne point épouser une jeune femme.

Ne point fréquenter les jeunes gens, à moins qu'ils ne le désirent.

N'être point maussade, ni morose, ni soupçonneux. Ne pas mépriser le présent, ses manières de voir, son genre d'esprit, ses modes, ses hommes, ses guerres, etc.

Ne pas rabâcher sans cesse la même histoire aux mêmes gens.

Ne pas être cupide.

Ne pas négliger la propreté, de peur d'être rebutant.

N'être pas trop sévère pour les jeunes gens, mais faire une large part à leurs étourderies et à leurs faiblesses.

Ne pas accorder d'influence aux commérages de domestiques et d'autres personnes qui ont l'esprit vide ou plein de malveillance.

Ne pas être prodigue d'avis, et n'en donner qu'à ceux qui en demandent.

Prier quelque bon ami de me prévenir de celles de ces résolutions que je viole ou néglige, et en quoi, et me réformer en conséquence.

Ne pas trop parler, surtout de moi.

Ne pas me vanter de ma beauté passée, ni de ma force, ni de mes succès, etc.

Ne pas écouter les flatteries, ni me figurer que je puis être aimé comme un jeune homme. Éviter les captateurs d'héritages.

Ne pas être tranchant ni entêté dans mes opinions.

Ne pas me donner pour observer toutes ces règles, de crainte que je n'en observe aucune.

(1) Écrit en 1699 par le docteur Jonathan Swift, qui avait alors trente-deux ans. La plupart des lecteurs français ne connaissent de Swift que ses *Aventures du capitaine Gulliver;* il est l'auteur de beaucoup d'autres écrits remarquables par la force de l'intelligence et l'originalité de l'esprit. Récemment un traducteur d'un rare mérite, M. Léon de Wailly, a mis en français une petite partie des essais et des fragments de cet auteur singulier sous le titre de : *Opuscules humouristiques.*

POPULATION DU DANEMARK.

Le dernier recensement de la population du Danemark a eu lieu en 1860. Le nombre total des habitants, dans les parties principales de la monarchie, est de 2 605 024; si l'on y ajoute le chiffre du dénombrement fait dans les pays secondaires et dans les colonies, le chiffre total est de 2 700 000 âmes. De 1855 à 1860, la population s'est accrue de 5,52 pour 100. On compte, à Copenhague, 155 143 habitants.

Combien de gens nous consultent moins pour s'éclairer de nos lumières que pour s'autoriser de notre approbation!

J. PETIT-SENN.

DE WABAN A BERCK

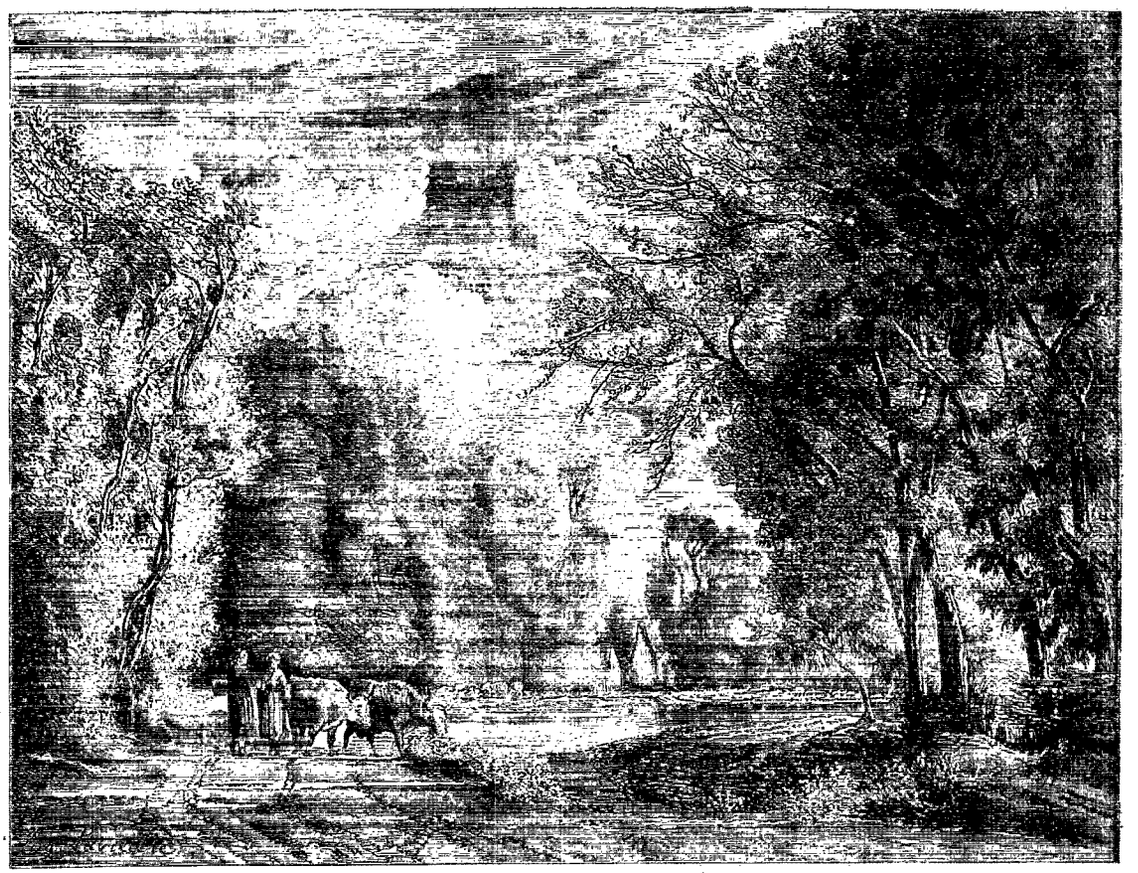
(PAS-DE-CALAIS).

Cette route tournante qu'on voit sur le tableau de M. Lavieille, et au milieu de laquelle deux paysannes sont arrêtées pour échanger quelques paroles en passant, en compagnie de quelques vaches et de quelques moutons, cette route vient du village de Waban et s'en va à Berck, à deux kilomètres de là. A droite, un rideau d'arbres, un petit bois; à gauche, une mare aux eaux verdies, et un bouquet d'ormes du plus pittoresque effet. On est aux derniers jours de l'été et aux premières heures de l'automne; cela se devine à l'imperceptible frissonnement des feuilles les unes contre les autres, qui se rapprochent ainsi comme pour se dire adieu jusqu'au printemps prochain. Tout est vert encore, cependant; les arbres qui bordent la route ont la couleur égayante qu'ils avaient au mois de juin; les haies qu'on aperçoit çà et là ont leurs fruits, si elles n'ont plus leurs fleurs : il semble qu'on soit dans un de ces riants cottages des environs de Londres, qui donnent au voyageur une si douce envie de s'arrêter et de vivre là jusqu'aux confins extrêmes de l'existence.

Il ne faut pas croire pour cela que ce paradis terrestre soit habité par des bienheureux. Le village dont on voit

les premières maisons, au fond du tableau, perdues sous les arbres comme des nids dans la mousse, est un pauvre hameau d'une centaine de feux, qui ne s'alimente que du voisinage de la mer et ne se transformera en riche bourgade que le jour où l'idée viendra d'avoir un établissement de bains en cet endroit, c'est-à-dire sur la plage de Berck, à dix minutes de la baie de l'Authie. En attendant ce moment, qui ne peut tarder, car les baigneurs envahissent peu à peu tout le littoral, les habitants font de leur mieux ; ils vivent de la pêche, qui n'est pas toujours abondante, et encore faut-il qu'ils aillent, pour en tirer profit, à huit ou dix kilomètres en avant dans les terres. L'une de ces paysannes arrêtées au beau milieu de la route est le type des Artésiennes du pays de Berck qui, par tous les temps, par toutes les pluies, par toutes les neiges même, s'en vont ainsi, pieds nus et jambes nues, en simple jupon rouge, en corsage de cotonnade violette, avec leur panier de poisson sur la tête, battre les environs pour tirer parti de leur marchandise, tandis que leurs maris, leurs frères ou leurs fils sont en pleine mer, à la recherche de nouvelles proies.

Pays de pêcheurs, pays de pauvres gens. Il y a deux cents ans que la mer se retire sensiblement de ces parages, comme elle a fait sur d'autres points du littoral ; c'est ce



Salon de 1861; Peinture. — La Route de Waban à Berck (Pas-de-Calais), par E. Lavieille. — Dessin de E. Lavieille.

qui donne aux côtes de Berck un aspect si particulier, et ajoute encore à la sauvagerie de sa position. Il y a vingt-cinq ou trente ans, un navire revenant de la Chine ou du Japon, chargé de galions destinés à l'Angleterre, se perdit en vue de Berck et fut pillé par les habitants. Deux ou trois ans après, la justice intervint; il fallut rendre gorge et restituer les galions accaparés, à la suite d'un procès interminable et scandaleux, qui a fait époque dans les fastes judiciaires du département du Pas-de-Calais.

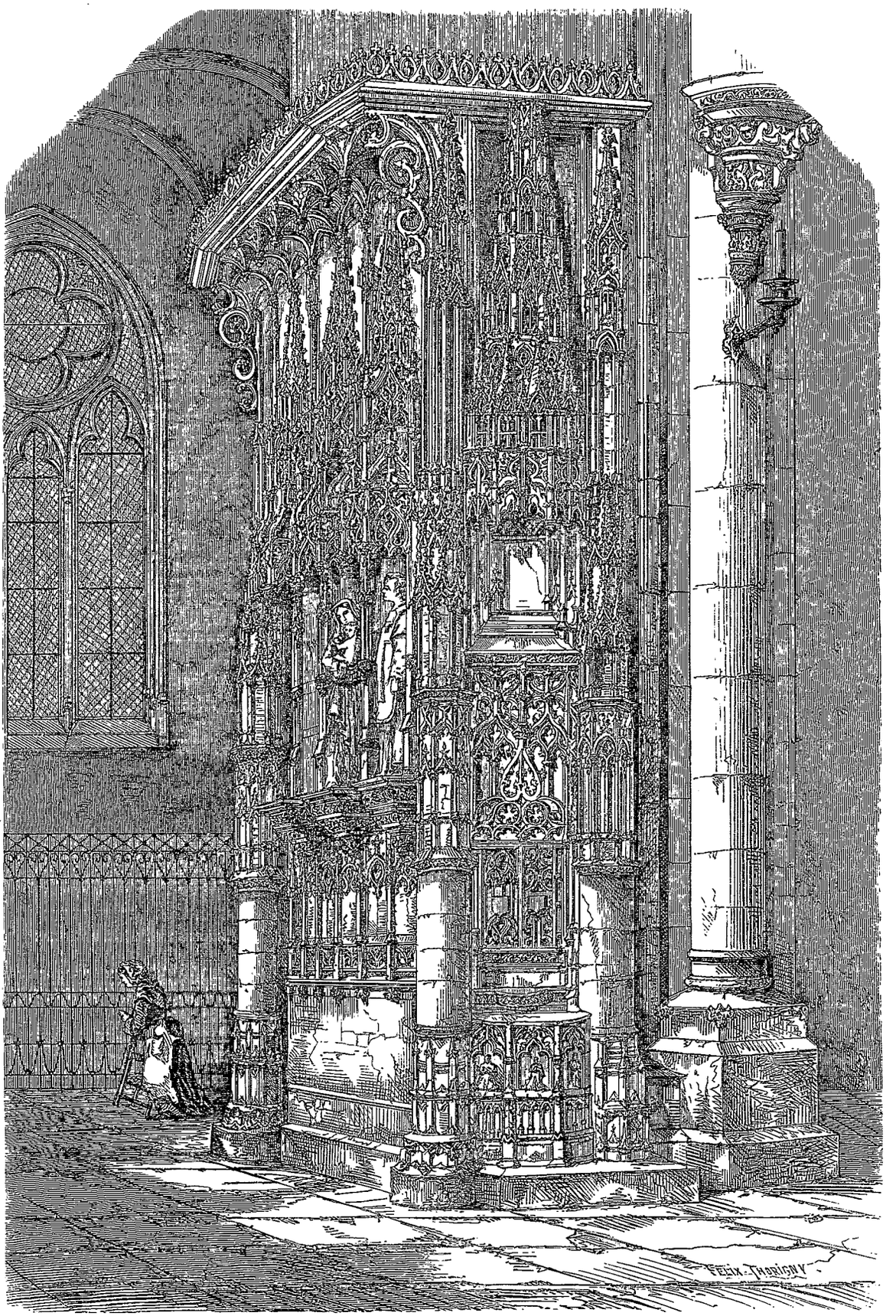
MONUMENT DES SALAZAR,

DANS LA CATHÉDRALE DE SENS.

Tristan de Salazar occupa le siége archiépiscopal de Sens de l'an 1475 à l'an 1520. C'est pendant la durée de ce long épiscopat qu'il fit ériger, à la mémoire de ses parents, l'œuvre d'architecture que la chronique désigne sous le titre de monument des Salazar. Une inscription, aujourd'hui perdue, relatait les noms et dignités du seigneur Jean de Salazar, en l'honneur de qui fut élevé ce tombeau, et de sa femme, appartenant à la noble famille de la Trémouille, dont elle portait le nom.

Tel qu'il existe aujourd'hui, le tombeau de Jean de Salazar n'est plus qu'un fragment de la construction primitive. La quatrième travée des piliers de la grande nef, qu'il occupe dans la cathédrale de Sens, était entièrement consacrée au monument commémoratif et formait une sorte de chapelle intérieure. La partie conservée est le retable qui s'élevait derrière l'autel. On reconnaît, à la première inspection, la place où se trouvait la table du sacrifice; deux crédences, fermées par des ais de chêne sculpté, servaient à renfermer les vases, et l'on aperçoit, dans la reproduction qui accompagne ces lignes, la piscine et la console où se posaient les burettes. Les armes de Salazar et de la Trémouille (1) surmontaient les pinacles.

(1) Ces blasons figurent dans le Bulletin de la Société archéologique de Sens (juillet 1861), qui contient en entier l'Armorial des archevêques de Sens.



Restes du monument des Salazar sur un pilier de la cathédrale de Sens. — Dessin de Thorigny.

Quelques fragments conservés permettent de retrouver l'ancien plan de l'édifice : ce sont des colonnes de marbre noir et blanc; une table de marbre servant de ciel à la composition générale; des écussons armoriés; enfin, les débris d'une statue agenouillée, celle du connétable de la Trémouille, aïeul maternel de l'archevêque Tristan de Salazar

Des trois statues qui accompagnaient et animaient la façade, deux seules restent : la Vierge et saint Étienne, toutes deux d'un beau dessin et d'un fini parfait; la troisième, celle de saint Jean-Baptiste, a été brisée.

Si l'on doit regretter la destruction des autres parties du monument, c'est surtout en examinant ce retable, où la profusion des ornements n'exclut pas l'élégance. Les clochetons découpés à jour, les pendentifs fouillés avec art, les colonnettes enrichies d'un semé alternatif de feuilles de lierre et d'étoiles, les figurines enlacées dans de légères guirlandes de feuillages, offrent encore aux yeux une composition harmonieuse où le regard aime à se reposer après avoir suivi les grandes et sévères lignes de la nef de la cathédrale de Sens, œuvre du treizième siècle. (1)

LE CONCOURS D'HORTICULTURE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 318, 326.

L'aube blanchissante a vu les jardiniers se presser en foule autour du bâtiment destiné à recevoir les fleurs qui viennent s'y disputer le prix de la beauté.

Les membres du jury assignent à chaque exposant sa place, et s'efforcent de contenter tout le monde, tâche aussi difficile pour eux que pour les autres autorités constituées.

Enfin les arrangements sont terminés, les portes s'ouvrent, le public est admis.

Je ne raffole pas des expositions. En général, une fleur, un tableau, vus isolément, me touchent plus que ces immenses collections, où l'ensemble présente une sorte de confusion et où l'on se fatigue en voulant examiner les détails. Pourtant, il faut convenir que cette vaste salle présente un ravissant coup d'œil. Du haut en bas, sur un fond de verdure, brillent dans leurs teintes éblouissantes ou délicates des fleurs de toutes les formes imaginables. Les légers panaches des palmiers, les feuilles gigantesques des bananiers, couronnent l'amphithéâtre; les fantastiques orchidées se balancent sur le fragment de souche qui leur a servi de berceau. Je ne me chargerai pas d'énumérer les glusinias, les azalées, les cactus, les mimulus, les pentstemons, les épidendrons, qui étalent leurs innombrables variétés.

La collection qui attire le plus grand nombre de curieux et provoque le plus de louanges et d'exclamations admiratives, ce sont les serres et les jardins d'un riche propriétaire qui l'ont fournie; les plantes qui la composent portent pour étiquette : *Jean-Marc Frisquet, jardinier chez M. Ferva.*

Un horticulteur a exposé quatre rosiers de superbe venue. Les frères Lauly n'ont pas eu de peine à reconnaître leurs élèves.

— Vois, dit tout bas Philippe, ce rusé Thomas présente tes rosiers comme siens!

— Puisqu'il les a payés, ils sont à lui, répond tranquillement Martin.

L'exposition des frères Lauly ne se distingue ni par le nombre, ni par la rareté des plantes; mais la vigueur des sujets et l'élégant arrangement de l'ensemble lui valent les suffrages des connaisseurs.

— As-tu vu comme mon bouquet fait bien? chuchote Louise à l'oreille de Martin. J'ai entendu plusieurs personnes dire qu'il est magnifique. Mais je n'aperçois nulle part le panier de Marie. Pourquoi donc ne l'a-t-elle pas envoyé? J'irai lui en demander la raison ce soir, car je ne la vois pas ici.

— Retournons donc vers nos plantes, dit vivement Martin; voilà des acheteurs qui nous cherchent.

L'exposition est close; le jury s'assemble et décerne les prix.

D'une voix unanime, la collection de M. Ferva est proclamée la première de toutes. Jean-Marc Frisquet, bon petit vieux tout courbé, laisse éclater un naïf contentement.

Les quatre rosiers vendus par Louise ont valu un prix à celui qui les a exposés.

Les frères Lauly n'ont obtenu que la troisième mention honorable.

Philippe est d'une humeur effroyable. Le prix qu'a remporté le bouquet de Louise n'a pas le pouvoir de le consoler.

Martin essaye de le rasséréner en étalant devant lui l'argent qu'ils ont retiré de leurs plantes. En effet, avant la clôture de l'exposition, elles portaient toutes, écrit au crayon sur leurs étiquettes, le mot *Vendu*, et les deux frères ont reçu en outre une foule de commandes.

— Vois-tu, Philippe, voilà un vrai succès et solide. Nous continuerons à vendre beaucoup, et cela nous donnera les moyens d'étendre notre culture.

— Qu'est-ce que cela, disait Philippe, auprès de ce qu'il nous faudrait! Ah! l'argent, l'argent! tu as beau dire, tout est là!

— Tu as beau dire, tout n'est pas là.

Si nous pouvions savoir à certains moments ce que d'autres pensent de nous, disent de nous, veulent faire pour nous, souvent nous serions bien étonné.

Les caractères ardents se figurent toujours qu'après Dieu (tous même n'admettent pas cette restriction) ils sont seuls les artisans de leur destinée. S'ouvre-t-il devant eux une perspective qui peut changer tout leur avenir, ils ne tiennent pas compte des délibérations dont ils ont été l'objet, des vues que dès longtemps on a eues sur eux, enfin, de tout ce qui, à leur insu, a préparé les voies.

Il peut arriver que, dans l'instant même où nous nous livrons au mécontentement, au dépit, où nous accusons le sort et les hommes, il y ait des hommes qui s'occupent de nous et pensent à nous faire du bien.

Philippe Lauly se répétait avec découragement :

— Le bonheur, le succès, ne sont que pour les riches. Pourquoi la ferme du père Miquelon est-elle si prospère? Parce que, pour vendre ses denrées, il peut attendre le bon moment, et n'a pas besoin de s'en défaire à tout prix pour payer son fermage. Pourquoi l'épicier Boucaut a-t-il toujours de bonnes marchandises et pas chères? Parce qu'il a des fonds, et peut acheter bien et comptant. Frisquet, enfin! il a beau être habile : si, au lieu d'être l'employé d'un particulier qui ne pleure aucune dépense pour ses serres et ses jardins, il n'était qu'un pauvre petit fleuriste à loyer, obligé de retourner chaque franc avant de le lâcher, nous verrions s'il pourrait garnir tout un côté de l'exposition, et avoir à lui seul fleurs rares, collections nombreuses, plantes de belle venue...

Mon ami Philippe, moi, votre bienveillant biographe, moi qui vous aime comme j'aime tous les gens actifs, intelligents, jaloux de s'instruire, de se perfectionner, de faire très-bien tout ce qu'ils font, je ne puis ici que vous blâmer, que m'affliger de cet esprit de sourd mécontentement, d'envie peut-être. Pour apprécier la position où vous êtes maintenant, grâce à votre frère, souvenez-vous un peu que vous étiez, il y a dix ans, un pauvre orphelin et que votre père n'avait rien laissé que des dettes.

(1) Nous devons ces renseignements à l'un de nos jeunes compatriotes, M. Daudin, secrétaire de la Société archéologique de Sens.

Combien vous seriez plus inexcusable encore si vous saviez, ce que vous ne pouvez savoir, qu'en ce moment ce M. Ferva qui vous paraît presque, avec ses fabuleuses richesses, l'habitant d'une autre planète, parle de vous avec sa femme, cette grande dame plus délicate, plus belle que les fleurs de ses serres; que tous deux s'occupent d'un projet où vous figurez au premier plan, vous, Philippe Lauly le jardinier.

La fin à la prochaine livraison.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET AGRICOLE

DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 30, 86, 119, 183, 263.

RÉGION DU SUD-OUEST.

La région du sud-ouest se divise en trois parties :

1° Le massif des Pyrénées, qui comprend : le comté de Foix, le Conserans, le Comminges, le Bigorre, le Béarn, la Navarre;
2° Les Landes;
3° La Chalosse, l'Armagnac, l'Albigeois, le Toulousan, — en Gascogne;
Le Quercy, l'Agénais, le Bazadais, le Bordelais, le Médoc, le Périgord, — en Guyenne;
L'Angoumois;
La Saintonge.

La superficie totale de la région est de 8 985 643 hectares. On y compte :

Terres de labour . . .	3 451 340 hect.,	soit les $^{5}/_{13}$	de la région.
Prés	702 507	soit le $^{1}/_{13}$	
Vignes	812 246	soit le $^{1}/_{11}$	
Bois	1 602 867	soit les $^{5}/_{28}$	
Vergers	52 021	soit le $^{1}/_{180}$	
Châtaigneraies	160 282	soit le $^{1}/_{56}$	
Landes	1 809 782	soit le $^{1}/_{5}$	

Le nombre des bêtes à cornes est de	1 333 000,	soit les $^{2}/_{15}$	du nombre total existant en France.
Le nombre des moutons, de. .	5 544 000,	soit les $^{4}/_{9}$	
Le nombre des chevaux, de. .	224 000,	soit le $^{1}/_{45}$	

La région du sud-ouest est montueuse dans sa partie méridionale, couverte par les Pyrénées; partout ailleurs, elle se compose de plaines et de vallées. A l'exception des Landes, elle est généralement fertile, et, favorisée par le climat, elle se prête à toutes les cultures.

Le massif des Pyrénées a une superficie de 2 000 000 d'hectares, dont plus de 600 000 sont incultes, stériles et rocheux. Les bois n'occupent que 400 000 hectares, mais il est question de reboiser 230 000 hectares de ces montagnes, et de faire disparaître ainsi près de la moitié des terrains incultes. Les vallées de ce massif sont aussi fécondes que pittoresques; leur culture est poussée jusqu'à 1 000 mètres d'altitude; on y récolte du blé et du maïs; les prairies, arrosées par de nombreux cours d'eau, nourrissent des chevaux et des bêtes à cornes. Les vaches laitières des vallées de Lourdes et de Saint-Girons sont excellentes, et l'on sait que les chevaux de race navarrine, fournis par le Béarn, et surtout par le Bigorre, à notre cavalerie légère, sont au nombre des meilleurs que produise la France. Les Pyrénées ont encore, à 1 600 mètres d'altitude, d'excellents pâturages formés par le trèfle des Alpes.

Les *Landes* occupent le triangle compris entre la pointe de Grave, Bayonne et Nérac; elles ont 700 000 hectares d'étendue; leur limite est l'Océan, l'Adour, la Midouze, la Douze, une ligne passant par Casaubon, Nérac et Bazas, enfin le cours de la Garonne et de la Gironde. Les Landes forment une grande plaine dont le sol sablonneux repose sur un poudingue appelé *alios* ou pierre de fer, et composé de cailloux, de gravier, d'argile et d'oxyde de fer. L'alios retient les eaux, rend le sol humide, marécageux, malsain, et s'oppose au développement des racines. Presque partout, il ne croît que des bruyères, des fougères et des ajoncs, qui servent à la pâture des moutons. Mais, lorsque par quelques travaux de dessèchement le sol est assaini, on peut y semer des pins maritimes, et déjà on y rencontre de nombreuses *pignadas* ou forêts de pins. Le département des Landes compte plus de 186 000 hectares de *pignadas*, plantées en vue de la production des résines. Le chêne blanc, dont le bois est recherché pour les constructions navales, vient aussi bien que le pin maritime dans les Landes, et sa croissance est très-rapide. Le sol du fond des vallées, plus argileux, se prête à quelques cultures : celle du seigle, du millet, et surtout du maïs, qui donne au paysan la farine, le combustible, la litière et le fourrage dont il a besoin pour lui et pour son bétail; aussi ne veut-il cultiver que du maïs, et cette plante devient ainsi l'obstacle principal que rencontre l'établissement des cultures alternes et d'un assolement où une plante fourragère [1] jouerait un rôle régulier. Les prairies, en effet, peuvent seules donner aux Landes le bétail et l'engrais nécessaires pour les rendre plus fertiles. Le cultivateur des Landes ne donne à manger à ses animaux que des feuilles de maïs et de l'ajonc des landes : aussi dit-on dans le pays que la lande est nécessaire pour nourrir le bétail. De bonnes prairies artificielles lui fourniraient cependant une meilleure nourriture. Malgré tant d'obstacles, il ne faut pas désespérer de voir les Landes se transformer peu à peu; déjà on a planté de vastes pignadas, et les travaux qui se font à Sabres sont un enseignement pour tout le pays et lui montrent ce qu'il doit faire : dessécher, semer du pin, du chêne, du châtaignier, créer des prairies, multiplier le bétail, ouvrir des chemins et des voies de communication [2]. La meilleure partie des Landes est le Marensin, petit pays sur le bord de la mer, entre les étangs de Saint-Julien et de Lion, dans lequel le chêne-liége [3] réussit parfaitement et atteint des dimensions considérables; le Gabaret a aussi beaucoup de chênes-liéges.

La région du sud-ouest cultive le tiers des vignes que renferme la France; elle fournit environ 15 millions d'hectolitres, sur une récolte totale et moyenne de 40 à 45 millions d'hectolitres. La vigne se trouve partout dans le sud-ouest de la France, mais principalement dans le Bordelais, le Médoc, le Périgord, l'Angoumois, la Saintonge et l'Armagnac. Les quatre derniers pays convertissent presque tous leurs vins en eau-de-vie; le Bordelais et le Médoc les livrent directement à la consommation française et étrangère. Le Périgord (Dordogne) produit environ 32 000 hectolitres d'eau-de-vie; l'Armagnac (Gers), de 120 à 130 000; l'Angoumois et la Saintonge (Charente et Charente-Inférieure), de 300 à 350 000 hectolitres d'eau-de-vie désignée généralement sous le nom de cognac. Les vignobles qui produisent les meilleures eaux-de-vie de Cognac sont situés dans le triangle compris entre Cognac, Saintes et Jonzac; c'est ce pays, appelé la Champagne, qui produit ces excellentes eaux-de-vie désignées sous les noms de : fine champagne, petite champagne, premier et second bois, etc. C'est dans le Médoc, le Bordelais et le Grave que se récoltent les grands vins de Château-Lafitte, Château-Margaux, Château-Latour, Haut-Brion, Sauterne, et une énorme quantité de vins ordinaires et communs, 2 à 3 millions d'hectolitres. La vigne rapporte au

[1] Le sorgho, le moha de Hongrie, le millet, sont cultivés à Sabres comme plantes fourragères, et semblent devoir réussir. La transformation des Landes sera opérée quand on aura trouvé une plante fourragère appropriée au sol.

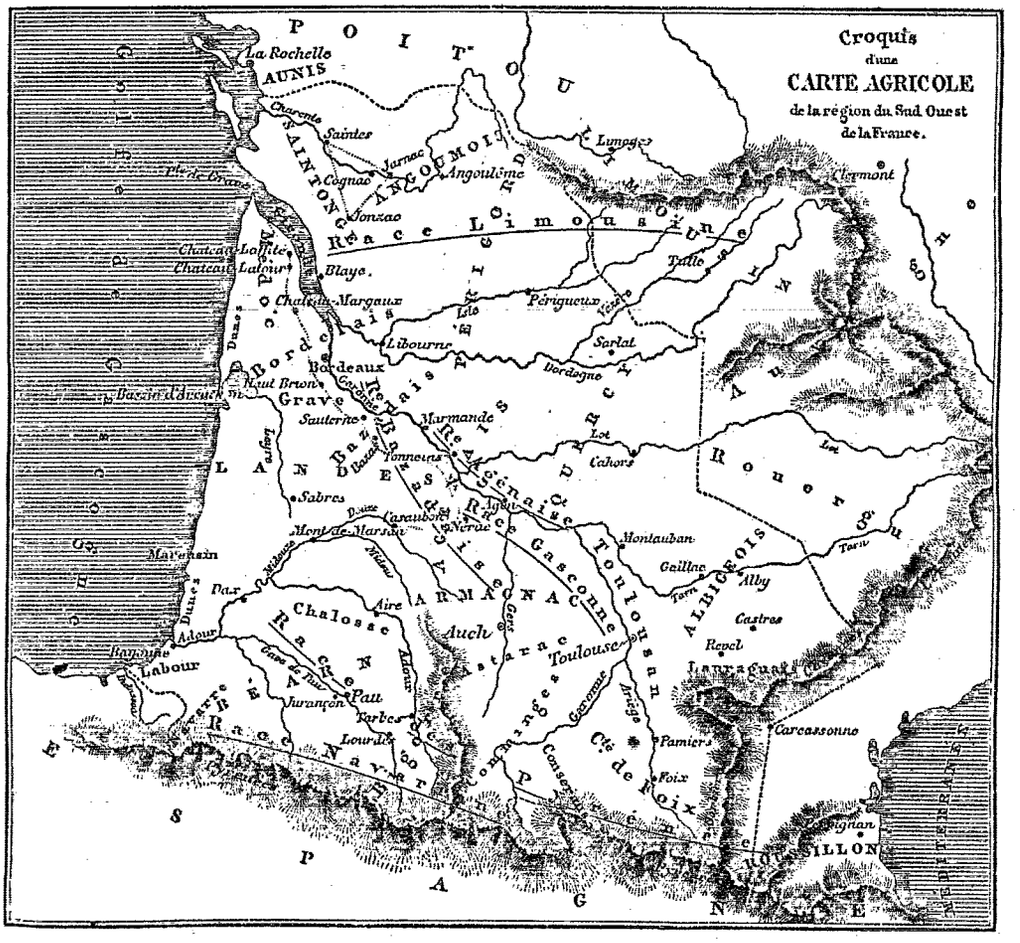
[2] Déjà le chemin de fer de Bordeaux à Bayonne et les nouvelles routes agricoles ont ouvert d'importants débouchés aux forêts de pins des Landes, et permettent de les vendre comme bois de charpente.

[3] On l'appelle le *surier* dans les Landes.

département de la Gironde un revenu de 45 à 50 millions de francs. Grâce à la culture perfectionnée qui est en usage dans les vignobles du Bordelais, l'hectare de vigne y produit souvent un revenu de mille francs. L'Angoumois et la Saintonge tirent de la vigne plus de 25 millions de francs; le Gers, 13 millions; la Dordogne, 10.

Une autre production caractéristique de la région, c'est le maïs. On le cultive à peu près partout, mais principalement dans la vallée de l'Adour et dans le Chalosse, partie méridionale du département des Landes, fort différente des landes proprement dites par sa fertilité et ses pâturages.

Du blé excellent se récolte en abondance dans les alluvions de la vallée de la Garonne, dans le Toulousan et dans ces riches plaines qui s'étendent entre Toulouse, Revel, Castres et Carcassonne. Les fruits, les légumes, le lin, le chanvre et le colza, sont l'objet de cultures très-importantes dans les vallées de la Garonne, du Lot et du Tarn. L'Agénais cultive en grand l'abricotier, l'amandier, et surtout le prunier, et envoie chaque année en Russie pour plus de 6 millions de francs de prunes de reine-claude. Le Bordelais et les rives de la Garonne, entre Bordeaux et Toulouse, sont un grand centre de production d'abricots, d'amandes, de coings (pour faire du cotignac), de figues, de pêches, de prunes, de pommes et de poires, dont la plus grande partie est expédiée à Paris. Les environs de Montauban produisent une énorme quantité de chasselas destiné à Paris, à l'Angleterre et à la Russie. Les environs de Tonneins fournissent le meilleur tabac français et les trois quarts de la quantité récoltée en France. On le cultive aussi dans le Périgord (Dordogne); mais ce département est plus connu par ses truffes si parfumées. Le châtaignier se rencontre fréquemment. La tonnellerie de Bordeaux a exigé la plantation de 10 000 hectares d'oseraies dans les environs de cette ville. Autour d'Alby (Tarn), on cultive encore le pastel; mais c'est une culture en décadence depuis que l'on a si facilement l'indigo de l'Inde. Aux seizième et dix-septième siècles, le



Lauraguais cultivait en grand le pastel, qui était d'un riche produit, et Bordeaux exportait plus de 200 000 balles de pastel; aujourd'hui la culture en est concentrée autour d'Alby. Quelques communes de l'arrondissement de Gaillac, dans le département du Tarn, produisent l'anis dont Bordeaux, Paris et Marseille ont besoin pour leurs distilleries.

Il y a de riches pâturages dans les Pyrénées, la Chalosse, les vallées de la Garonne et du Lot, le Périgord et la Saintonge; ils nourrissent des bœufs de race limousine (Périgord et Saintonge), de race agénaise, gasconne et bazadaise (sur les rives de la Garonne), et de la race des Pyrénées (vallées des Pyrénées et Chalosse). Les moutons des Landes appartiennent à la race des bruyères, petite, à laine grossière, mais donnant une chair excellente. La région élève en grand la volaille, surtout les oies et les canards. Les races porcines sont celles du Périgord, du Quercy, et celle des Pyrénées qui fournit les fameux jambons de Bayonne.

Les prairies artificielles ne sont pas aussi développées qu'elles devraient l'être, la luzerne venant mieux dans cette région que dans toute autre. Le trèfle y mûrit ses graines, de sorte que la production de la graine de trèfle pour le nord de la France et l'Angleterre est devenue une des branches de l'industrie rurale.

La suite à une autre livraison.

ÉLEUSIS.

Salon de 1861 ; Peinture. — Femme d'Éleusis, par Mme Henriette Browne. — Dessin de Chevignard.

Las d'errer par un soleil ardent au milieu des rues escarpées d'Éleusis, je me déterminai à pousser une porte entr'ouverte, espérant trouver un guide ou un hôte complaisant qui m'indiquât le chemin du temple de Cérès. Je pénétrai dans une salle obscure où ma présence étonna fort une belle jeune femme au costume élégant, presque riche, qui se leva pour me recevoir. Sans comprendre un mot aux excuses que je lui adressais en italien, faute de grec, elle me vit hors d'haleine et m'offrit avec grâce de l'eau très-fraîche conservée dans un vase de terre poreuse. Je bus et je m'assis, cherchant les moyens de me faire comprendre, lorsqu'un homme au nez d'aigle entra, qui, mis au fait en quelques mots par mon hôtesse, accueillit poliment le peu d'italien que je persistais à débiter

sans espoir d'être entendu. A tout hasard, je lançai le mot : Français... La jeune femme aussitôt sourit, et me dit avec un accent presque provençal : « Monsieur, que pouvons-nous faire pour vous? » (Elle avait appris le français en pension.) J'exprimai alors tous mes remercîments de la bonne réception qui m'était faite, et je demandai le chemin du temple. « Vous ne pouviez mieux vous adresser, répondit-elle ; une tradition fait remonter ma famille jusqu'à une prêtresse d'Éleusis. » Et elle me fit voir une fort belle tête antique, gardée avec soin depuis plusieurs siècles dans sa maison : « Voilà mon aïeule », dit-elle d'un air convaincu. Cependant elle ne put guère me donner de renseignements sur les cérémonies auxquelles cette aïeule avait pris part dans le temps de Cécrops ou de Codrus. Son mari eut la complaisance de me conduire jusqu'aux ruines, bien méconnaissables, du sanctuaire, et nous nous séparâmes. Depuis, la figure ouverte et agréable de mon hôtesse est restée liée dans mon souvenir au nom mystérieux d'Éleusis; puisse ce portrait d'une de ses voisines et peut-être de ses amies, admiré au dernier Salon, et qui me la rappelle si bien, assurer l'indulgence du lecteur à ce court aperçu des fêtes et de la doctrine de Cérès.

En cherchant sa fille Proserpine, Cérès vint à Éleusis; flattée de l'accueil qu'elle y reçut, elle enseigna aux habitants l'agriculture, et leur révéla des secrets qui firent envie au reste de la Grèce. Bientôt, sur une haute plate-forme, à l'extrémité orientale de la colline, s'élevèrent de nobles constructions : au milieu d'un vaste enclos fut placé un temple, le plus grand du pays, dont l'intérieur était divisé par quatre colonnades; la façade, tournée au sud, avait un portique de douze colonnes. En avant de l'enclos, un petit vestibule communiquait avec des propylées construits par Périclès et qui regardaient les propylées de l'Acropole athénienne. La voie sacrée qui aboutissait à Éleusis, longue de cent stades, partait de la porte occidentale d'Athènes, à l'extrémité du plus beau faubourg, le Céramique. Là s'élevaient les monuments consacrés aux grands hommes; là se prononçaient les discours en l'honneur des guerriers morts pour la patrie. La route se continuait à travers les bosquets de l'Académie, franchissait le Céphise, gravissait la colline d'Égaléos, passait près des temples d'Apollon et d'Aphrodite, et, descendue dans la plaine sacrée, bordée de tombes illustres, elle côtoyait une baie à laquelle une ceinture de montagnes donne l'aspect d'un beau lac. A droite, elle avait laissé Colone, patrie de Sophocle; à gauche, Salamine, patrie d'Euripide, et déjà elle était en vue d'Éleusis où naquit Eschyle. Elle touchait au pied du vaste amphithéâtre que décoraient de spacieux portiques dominés par le temple. Partout, à mi-côte et sur la hauteur, apparaissaient, au milieu des arbres verdoyants, les villas des riches Athéniens; on eût dit que ces demeures étaient construites dans les régions sereines que le poëte a chantées, où ne montent pas les bruits discordants et les pensées ambitieuses; elles n'entendaient que des hymnes et des prières. Un peuple sacré habitait le temple : c'étaient des chantres et des serviteurs; des prêtresses qui pouvaient initier jusqu'à un certain degré et qui faisaient des sacrifices pour des particuliers. Quatre prêtres principaux conservaient la doctrine et veillaient aux grandes cérémonies. Le premier était l'Hiérophante, choisi dans la noble famille des Eumolpides; nommé à vie, astreint au célibat, il devait être d'un âge mûr, qui inspirât le respect et la confiance, et posséder une voix harmonieuse pour charmer ses auditeurs, car il était chargé d'instruire les adeptes dans la science divine; un diadème ornait ses cheveux flottants. Après lui venait le Porte-flambeau, qui purifiait les néophytes avant l'initiation, et qui portait aussi une couronne. Le Héraut sacré devait écarter les profanes et maintenir l'ordre; il appartenait toujours à la famille des Céryces, alliée aux Eumolpides. Enfin l'Assistant à l'autel aidait les trois autres. Ces pontifes, tous d'illustre naissance, entourés de vénération, vivaient presque toujours dans un saint repos, méditant sans doute sur de hautes questions. Aux approches de l'automne, ils préparaient les épreuves, les emblèmes destinés à fortifier et à ravir l'âme des fidèles : c'était l'époque des grands mystères; six mois auparavant avaient eu lieu les petits, dans le temple d'Hercule, situé aux portes d'Athènes. Quel était le sens, l'esprit du secret enseignement qu'aucun livre ne nous a révélé? La crainte du sacrilége ou l'incertitude du dogme a-t-elle préservé de l'indiscrétion les trente mille initiés qui assiégeaient le temple aux beaux temps du polythéisme? On sait qu'il était défendu de divulguer ce qui s'accomplissait dans le sanctuaire : Eschyle, pour en avoir parlé dans un drame, fut cité devant l'Aréopage. Pausanias, qui sait tout, qui dit tout, se tait en approchant d'Éleusis. Nous retrouvons la même réserve chez les auteurs latins; et cependant, à l'époque de Cicéron, d'Horace, le sanctuaire, peu exclusif, accueillait tous les visiteurs, sans distinction de race ou de conduite. Malgré le silence des anciens, on peut croire que, renfermée dans un cercle restreint tant que les Grecs seuls furent admis à l'initiation, la connaissance des mystères devint plus tard commune, vulgaire comme la symbolique des loges ou de la sainte-vehme; mais que les livres qui pouvaient les expliquer se sont perdus, ont péri avec le temple même. Toutefois, les cérémonies extérieures, les circonstances saisies et rapportées par les profanes, nous aideront à deviner les pratiques invisibles, peut-être à effleurer la vérité ineffable.

Le 15 du mois de boédromion (août-septembre), toute affaire civile ou judiciaire était suspendue. Les tribunaux se fermaient. La moindre atteinte à l'ordre entraînait la peine de mort; ainsi la crainte garantissait la tranquillité. Les initiés, en attendant les jours où le jeûne était prescrit, s'abstenaient de volaille, de poisson, de grenades, de fèves, etc., et autres aliments prohibés pour des raisons inconnues. La procession se formait sous les ordres du second archonte de la ville, et s'avançait en bel ordre sur la voie sacrée; les hommes portaient des vêtements particuliers et des instruments emblématiques; sur la tête des jeunes filles et des femmes étaient les livres qui renfermaient des lois données par Cérès elle-même. Un char attelé de quatre chevaux blancs contenait une grande corbeille pleine des grains dont la déesse enseigna la culture. D'autres véhicules pesants conduisaient les matrones, les mères de Miltiade, Cimon, Thémistocle, Périclès; leurs roues ont laissé des sillons dans la pierre de la chaussée qui existe encore au bord de la mer. Aux portes d'Athènes, le défilé solennel était accueilli par les huées d'une populace apostée, en mémoire d'une mésaventure pareille dont Cérès eut à se plaindre en cet endroit; plus loin, il traversait deux ruisseaux salés où les prêtres avaient seuls le droit de pêche, et dont l'eau servait à la purification. Au moment où la tête de la colonne voyait les propylées d'Éleusis, les hymnes s'élançaient soutenus par les accords des lyres. Les navires, les barques pleines de curieux, à l'ancre près de la côte, saluaient au passage ce chœur démesuré qui longeait la rive comme une troupe innombrable d'oiseaux blancs. La foule sainte s'écoulait; bientôt il ne restait plus derrière elle qu'un peu de poussière dorée par le soleil; le cortége avait envahi les portiques et le vestibule du temple. La fête débutait par des jeux dont le prix était une mesure d'orge; ensuite, et tandis que la multitude des spectateurs indifférents se répandait dans les environs, les initiés et

les néophytes, qui avaient subi un noviciat d'une année au moins, se préparaient par le recueillement aux actes religieux; quelquefois des exercices nocturnes interrompaient leur sommeil : c'est ainsi qu'on les voyait sortir de l'enceinte, marchant deux à deux, en silence, chacun une torche à la main, puis rentrer à pas précipités pour figurer les courses de Cérès et de Proserpine; dans leurs évolutions rapides, ils secouaient leurs flambeaux et les échangeaient fréquemment. Les femmes passaient une journée entière dans le temple, assises par terre, imitant, par un jeûne austère, l'abstinence de la déesse, alors qu'elle cherchait sa fille. Le cinquième jour, les initiés, vêtus de pourpre, couronnés de myrte, faisaient une procession; en avant marchaient les pontifes; en arrière, les néophytes, toujours deux à deux, gardaient le silence et portaient des torches. Le lendemain était consacré au mystique Bacchus. On portait d'Éleusis à Athènes, où il avait son temple, le dieu adolescent, fils de Cérès, qui, le premier, planta la vigne et fit le vin : comme ses adorateurs, la statue était couronnée de myrte et portait un flambeau. Jusqu'ici tout s'explique aisément : les cérémonies sont commémoratives ou emblématiques; ce sont des commentaires en action d'une légende antique, d'un mythe bienfaisant. Les robes de pourpre, les couronnes de myrte sont des symboles de félicité : Virgile n'a-t-il pas, dans les champs Élysées, planté des bois de myrte et répandu une lumière de pourpre? Quant aux flambeaux, c'est une image du jour nouveau que l'invention du pain et du vin a jeté dans l'intelligence humaine, jusque-là engourdie dans les ténèbres de la vie sauvage. Nous en savons maintenant autant que les néophytes, et nous pouvons pénétrer dans les arcanes du sanctuaire.

C'est le soir du dixième jour que se consomment les mystères. Purifiés par des aspersions d'eau salée, sanctifiés, exaltés par le jeûne, nous endossons un vêtement fait de peau de daim, et nous sommes introduits dans le vestibule. Le Héraut sacré congédie les profanes, et se retire après avoir prononcé les mots étranges : *Conx, Ompax!* Voici des bruits souterrains, des apparitions lugubres : pourquoi ces éclairs et ces coups de foudre? « Que la déesse ait pitié de nous! que sa demeure soit notre refuge ! » s'écrient des voix tremblantes. Mais, quant à nous, restons fermes et traversons fièrement les épreuves, de peur qu'une crainte vague nous exclue des spectacles souhaités. La porte s'ouvre enfin; les quatre pontifes nous attendent, revêtus d'attributs divins nécessaires au rôle qu'ils vont jouer dans la pantomime sainte. L'Hiérophante représente Zéus, l'éther, souverain des dieux; le Porte-flambeau est Hélios, le soleil, et l'Assistant, Hécate, ou la lueur infernale. Le Héraut sacré porte le caducée et le bonnet ailé; nous reconnaissons Hermès, le messager divin, l'intermédiaire entre les régions hautes et les espaces inférieurs. Cette femme qu'Hermès fait disparaître, c'est Proserpine, et cette autre, Cérès, les cheveux épars, une torche à la main : la sueur tombe de son front. Haletante, elle implore Zéus, et lui redemande sa fille; pour elle plaide Hélios : Hécate la repousse. Le souverain des dieux attendri promet à Cérès qu'elle reverra Proserpine pendant les six mois où Hélios règne au ciel. Hécate gardera sa prisonnière durant la saison obscure. Aussitôt la scène change; le temple s'éclaire, et la déesse féconde apparaît, couverte de pierreries, des épis d'or répandus sur sa robe éblouissante. Cependant les prêtres ont dépouillé leurs déguisements fabuleux, et l'Hiérophante a disparu, tandis que nos oreilles s'enivrent d'une douce musique. Alors tombent de la bouche de Cérès des paroles avidement recueillies : c'est l'histoire de l'humanité primitive errant sous les chênes et disputant les glands aux plus vils animaux; la naissance de l'agriculture; l'essor de la civilisation et l'épanouissement des arts. Nous, étendus, comme a dit Virgile, sur les peaux des victimes, nous jouissons de l'entretien divin que relève une douce mélopée. Cependant la voix harmonieuse expire; l'Assistant lit le rituel et entonne l'hymne à Cérès. L'Hiérophante reparu fait circuler des corbeilles pleines de gâteaux de pur froment, des coupes d'or où le Héraut verse un vin exquis pénétré de subtils aromes. Ce frugal repas transporte de joie les initiés, qui jeûnent depuis de longs jours et ne boivent que le *cicéon*, sorte de bouillie jadis offerte à Cérès. Un sommeil bienfaisant leur fait oublier toutes les privations qu'ils se sont imposées, toutes les épreuves qu'ils ont subies, et ils retournent le lendemain à la vie civile, persuadés qu'ils ont goûté, ne fût-ce qu'une heure, la suprême félicité.

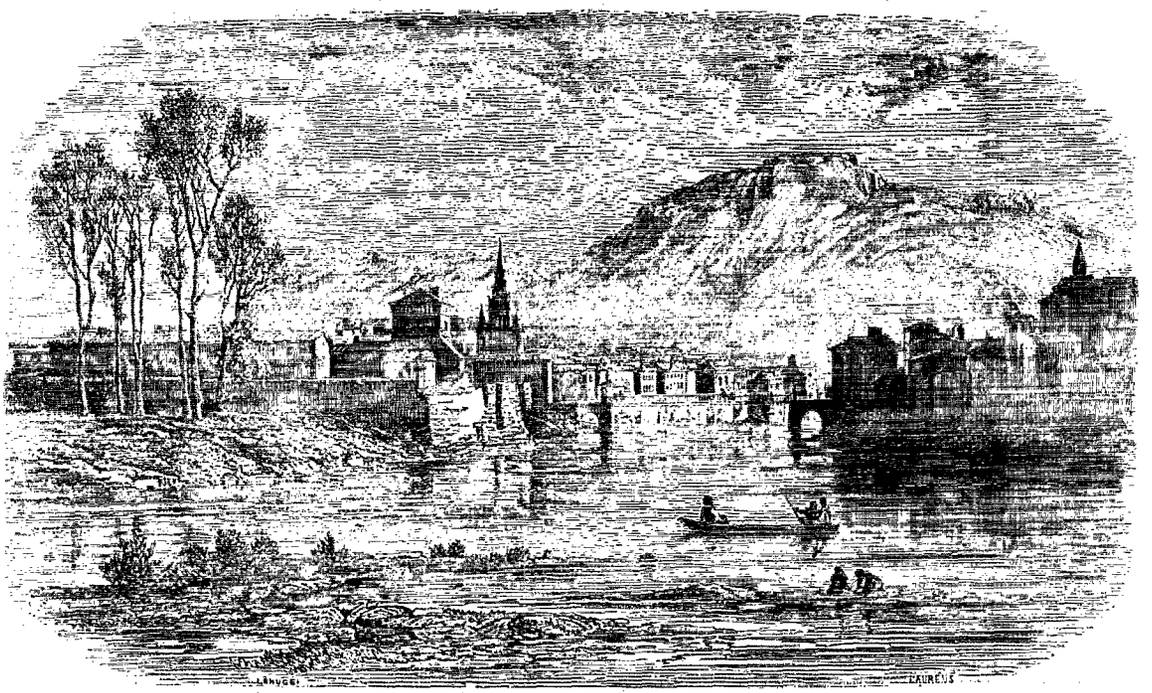
Nous ne croyons pas nous être égaré beaucoup en reconstruisant, avec des fragments rencontrés çà et là, l'ensemble des fameux mystères. Tels ils étaient, ou peu s'en faut, aux époques primitives; leur enseignement ne fut pas inutile dans un pays naturellement aride comme l'Attique. Il était bon de rappeler aux habitants que l'agriculture avait mis fin à la vie sauvage et introduit les lois et la paix; pour donner plus de charme et d'autorité à l'histoire, on la revêtait de mythologie. La sueur du travail s'ennoblissait en coulant sur le front de Cérès; la frêle tige du blé devenait une belle nymphe qui, sollicitée par l'air et le soleil, Hélios et Zéus, sortait au printemps des sombres régions où Hermès et Hécate l'avaient longtemps retenue. Plus tard, lorsque la philosophie, s'élevant, chercha en dehors de la terre les destinées humaines, les mystères se transformèrent pour répondre aux aspirations nouvelles. A la légende de Proserpine se trouvèrent aisément mêlées, par une insensible transition, des peintures, des apparitions surnaturelles qui tournaient l'esprit vers l'idée de son immortalité. Les initiés étaient admis d'avance au spectacle de la vie future : le Tartare avec ses Furies vengeresses; les régions pâles où pleurent les suicidés, où se purifient les ombres qui peuvent aspirer au bonheur; enfin, les champs Élysées, c'est-à-dire le châtiment irrémédiable, l'expiation, la récompense, passaient tour à tour devant les yeux des croyants, et c'est pour eux que Thésée, enchaîné dans l'Érèbe, répétait : « Apprenez la justice et le respect des dieux. » L'Hiérophante, enfin, promettait une immortalité heureuse à ceux qui chaque année visitaient pieusement le temple d'Éleusis. Aussi le nombre des adeptes croissait : à peine les enfants avaient-ils un nom que leur père les portait à la déesse bienveillante; les vieillards qui s'étaient tenus en dehors des pratiques pieuses se hâtaient de prendre la robe de néophyte; nouveau-nés, voisins de la mort, tous recevaient la purification de l'eau consacrée. Mais bientôt Rome conquit la Grèce et força l'enceinte d'Éleusis; toutes les races voulurent participer aux avantages de l'initiation. Alors se perdit promptement la majesté des processions antiques, la pureté, la sincérité de l'antique doctrine et des antiques adorateurs. C'est ce que sentait déjà Socrate, qui ne voulut jamais se mêler à une foule équivoque. Diogène disait : « Pathécion, ce fameux voleur, obtint l'initiation; Épaminondas et Agésilas ne la sollicitèrent jamais. Puis-je croire que le premier sera heureux dans les champs Élysées, tandis que les seconds seront traînés dans les bourbiers des Enfers? » Cependant, malgré quelques illustres exceptions, poëtes, historiens, philosophes, rois, préteurs ou consuls, Auguste, Cicéron, Horace, Virgile, qui a peut-être révélé les mystères au seizième livre de son Énéide, et, après eux, saint Basile et Julien l'Apostat, vinrent chercher aux pieds de Cérès la solution des grands pro-

blèmes. Peut-être y avait-il pour les Romains un contraste séduisant entre leur voie sacrée qui, sous les arcs de triomphe, montait au Capitole, à la Force, et la voie sacrée qui, d'Athènes, se dirigeait vers les hauteurs d'Éleusis, vers la Sagesse et la Sérénité !

GRENOBLE.

Adossée à une montagne qui la préserve des grandes froidures du nord et qui peut la protéger en temps de guerre, la ville de Grenoble voit couler au milieu de ses murs une rivière navigable. Elle est à la tête et au point de jonction de trois fertiles vallées fermées par de hautes montagnes couvertes de neige pendant une grande partie de l'année. L'aspect de ce pays est d'une rare beauté pittoresque et agricole. Sous la domination romaine, la ville portait le nom de *Cularo;* mais plus tard, à cause des embellissements et institutions importantes que lui accorda Gratien, elle prit le nom de cet empereur romain; il paraît du moins certain que c'est de *Gratianopolis* que dérive le nom de Grenoble. L'ancienne ville était située sur la rive droite de la rivière, et elle était nécessairement bâtie en amphithéâtre sur les pentes des rochers qui s'élèvent du bord de l'eau. Aujourd'hui, comme toutes les villes modernes, Grenoble s'étend au large dans la plaine avec de vastes places et des rues alignées. L'enceinte fortifiée actuelle qui la ferme a été bâtie de 1831 à 1836 et a coûté plus de dix-huit millions.

Grenoble occupe un rang élevé parmi les villes de France. Sa population, qui n'atteint peut-être pas le chiffre de trente mille habitants, est notablement industrielle et intelligente. L'esprit ne saurait manquer d'aliments dans une cité qui possède, outre un lycée, une faculté des lettres, une faculté des sciences et une faculté de droit, une riche bibliothèque, un musée d'histoire naturelle, un jardin de botanique, et un musée de peinture des plus remarquables, où sont restés de nombreux tableaux donnés par Napoléon Ier après les conquêtes d'Italie.



Grenoble. — Dessin de J.-B. Laurens, d'après nature.

Quelques-uns des monuments d'architecture de Grenoble ne sont pas indignes d'attention : tels sont l'église romane avec sa crypte dans le faubourg Saint-Laurent, celles de Notre-Dame et de Saint-Pierre, l'hôtel de ville, monument de la renaissance, des fontaines ornées de sculptures et la statue du chevalier Bayard. D'anciennes maisons, qui disparaissent une à une du faubourg *Très-Cloître,* doivent être comptées aussi parmi les constructions de rustique architecture que l'on voit avec intérêt à Grenoble. Il est, par malheur, des constructions d'un autre genre, moins agréables pour les yeux et la pensée : ce sont les remparts, les enceintes bastionnées, les citadelles ou bastilles qui enserrent la ville et hérissent la montagne qui la domine. Il est vrai que la campagne, ou plutôt les environs de Grenoble, offrent tout ce que l'œil peut contempler de plus beau parmi les scènes de la grande et paisible nature. La vigne, le mûrier, le maïs, les noyers, l'orge et l'avoine, le chanvre, remplissent les champs jusqu'à la hauteur de douze ou treize cents mètres. Les hêtres et les sapins parent les régions plus élevées, et au-dessus on trouve de gras pâturages où la Provence envoie ses troupeaux de juin à octobre. Il n'y a plus au delà que les neiges et les glaciers.

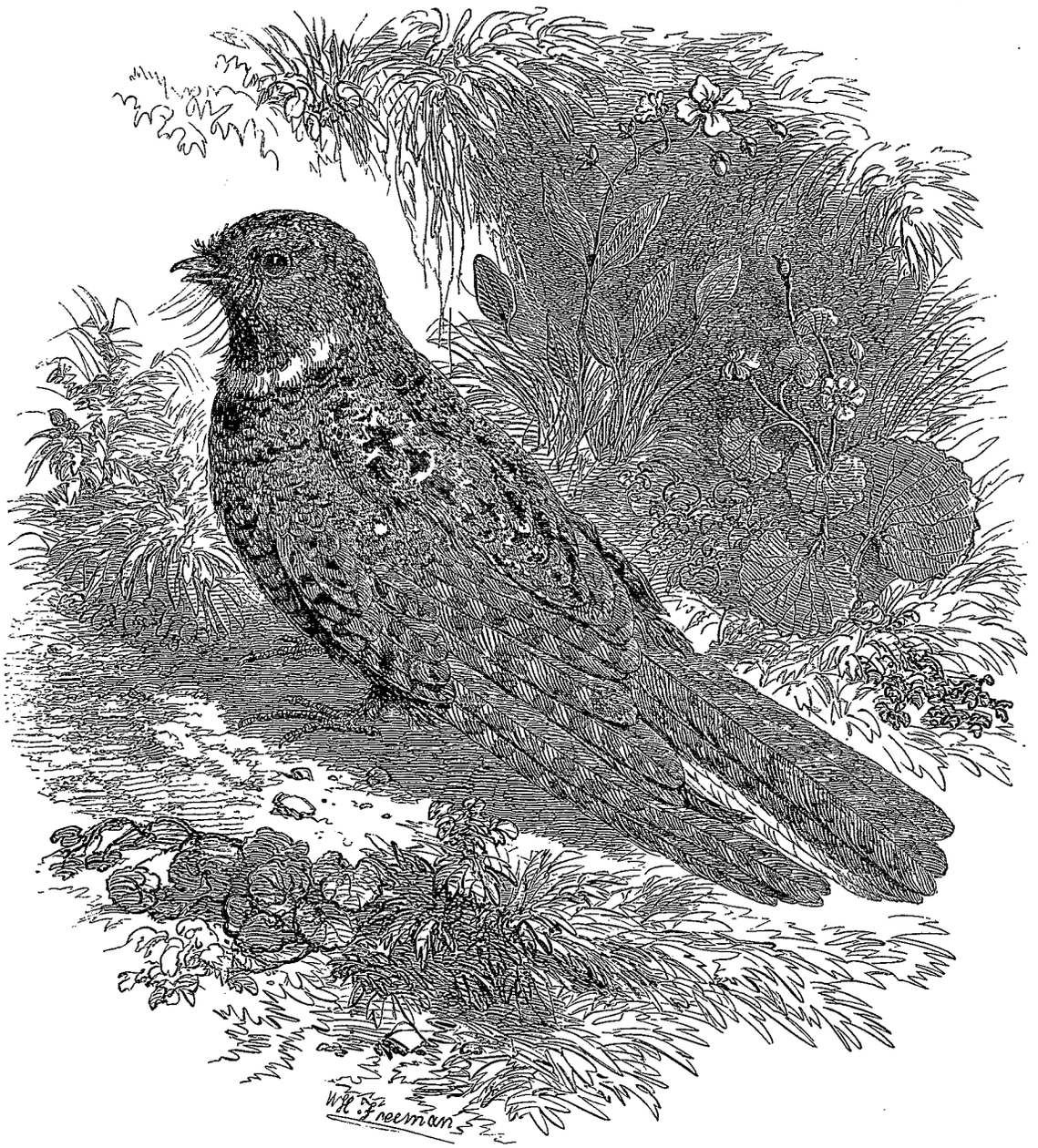
Grenoble est connu dans l'industrie par ses toiles, par ses gants, ses liqueurs et son ciment. C'est la patrie de Bayard, de Lesdiguières, de Vaucanson, de Condillac, de Servan, de Dolomieu, de Barnave, etc. Les noms d'Uriage, de Vizille, d'Allevard rappellent tout ce que cette nature offre de plus gracieux, et le désert de la grande Chartreuse est une merveille pittoresque connue dans le monde entier (1). Aussi est-il peu de paysagistes qui n'aient visité ces paysages, et peu de musées où l'on ne rencontre quelques tableaux qui en reproduisent les beautés.

(1) Voy. la Table des vingt premières années, et t. XXVIII, 1860, p. 201.

LES ENGOULEVENTS.

Il suffit de voir une fois un engoulevent pour ne plus le confondre avec les autres oiseaux. Un petit bec plat si profondément fendu que, lorsque les deux mandibules s'écartent l'une de l'autre, on dirait que toute la tête s'ouvre pour ne plus former qu'un énorme gosier; de gros yeux saillants; des jambes courtes et emplumées; des ailes et une queue très-longues; un plumage d'un gris plus ou moins foncé, strié, tacheté de roux, de brun et de noir, qui, par sa couleur et sa mollesse, rappelle celui des oiseaux de proie nocturnes : tels sont les principaux caractères qui le font aisément reconnaître.

C'est Buffon qui, le premier, a définitivement rejeté les noms impropres de crapaud-volant, de tette-chèvre, de corbeau de nuit, sous lesquels les savants, comme le peuple, désignaient cet oiseau. « Je lui ai conservé, dit-il, le nom d'engoulevent qu'on lui donne en plusieurs provinces, parce que ce nom, quoique un peu vulgaire, peint assez bien l'oiseau, lorsque les ailes déployées, l'œil hagard et



Engoulevent de l'Amérique septentrionale (*Caprimulgus vociferus*). — Dessin de Freeman.

le gosier ouvert de toute sa largeur, il vole avec un bourdonnement sourd à la rencontre des insectes dont il fait sa proie et qu'il semble engouler par aspiration. » Toutefois, la science, par une contradiction singulière, a adopté, pour baptiser cette famille, le mot latin de *Caprimulgus*, dont elle a proscrit la traduction française.

Les engoulevents sont des oiseaux nocturnes ou du moins crépusculaires. On pourrait dire qu'ils sont parmi les oiseaux ce que sont les phalènes parmi les papillons. Si vous vous promenez après le coucher du soleil, quand déjà la nuit tombe, dans quelque pré sur la lisière d'un bois, ou bien dans un terrain aride parsemé de genêts ou de bruyères, vous verrez tout à coup passer devant vous un vol d'oiseau que votre œil perdra bien vite, et qui semblera

s'évanouir dans l'espace. C'est un engoulevent qui commence sa chasse nocturne. Avancez dans la direction qu'a suivie l'oiseau, et peut-être le verrez-vous s'enlever de nouveau du sol pour aller s'abattre plus loin, puis repartir d'un point beaucoup plus éloigné encore, car il sait aussi bien marcher que voler, et ce mode de locomotion, qu'il emploie fréquemment, lui permet le plus souvent d'échapper au fusil du chasseur. S'il ne craint plus vos poursuites, il se mettra à tourner rapidement, d'un vol irrégulier, autour d'un tronc d'arbre isolé, puis interrompra tout à coup ses évolutions pour se poser à terre.

Les hannetons, les grillons, les sphinx, les libellules, sont le gibier que recherche l'oiseau crépusculaire. Il les engloutit dans son large bec qu'il n'a pas besoin de fermer sur chaque proie nouvelle, parce que l'intérieur en est tapissé d'une viscosité épaisse qui les retient comme de la glu. Il visite souvent les troupeaux attardés dans les pâturages, à cause du grand nombre d'insectes dont ils sont toujours entourés; et c'est cette habitude qui lui a valu le nom de tette-chèvre : on a cru qu'il venait tirer le lait des chèvres et des brebis.

Pendant le jour, les engoulevents se tiennent blottis à terre, au pied de quelque buisson; ils y dorment si profondément qu'on peut les approcher à quelques pas, et même quelquefois les prendre avec la main ou du moins les envelopper d'un filet. Les chasseurs réussissent à les étourdir d'un coup de baguette de fusil. Quand on les oblige à s'envoler, déconcertés, éblouis par la lumière, ils partent d'un vol lourd et incertain, pour aller retomber à quelque distance les ailes fermées, comme s'ils étaient morts.

A cause de la mollesse de leurs plumes, les engoulevents voleraient sans bruit s'ils ne produisaient un bourdonnement que l'on a attribué faussement au bruit de l'air s'engouffrant dans leur gosier. Outre ce bourdonnement, ils ont un cri de rappel que l'on a représenté par *heit-heit*. S'ils sont effrayés, ils font entendre un *dack-dack* assez fort. Le soir, le mâle pousse une sorte de râle prolongé, *errrr, errrr, errrr, errrr*, qui dure quelquefois dix minutes. Je me suis souvent arrêté à écouter ce bruit dans les bois, et j'ai été longtemps sans savoir à quel animal l'attribuer.

L'engoulevent ne construit pas de nid. La femelle dépose sur la terre nue, au pied d'une racine, d'une touffe d'herbe, deux œufs plus gros que ceux du merle et plus rembrunis. Le père et la mère couvent alternativement et montrent, dit-on, beaucoup d'attachement pour leurs petits. « On m'assure, dit Buffon, que la mère les couve avec une grande sollicitude et que, lorsqu'elle s'est aperçue qu'ils étaient menacés ou seulement remarqués par quelque ennemi, elle sait fort bien les changer de place en les poussant adroitement avec ses ailes, et les faisant rouler dans un autre trou, qui n'est ni mieux travaillé ni mieux arrangé que le premier, mais où elle les juge apparemment mieux cachés. » M. de la Fresnaye rapporte qu'un observateur, ayant pris de jeunes engoulevents pour les examiner et les ayant replacés à terre, le père et la mère, à leur retour, les poussèrent devant eux avec le bec jusqu'à un lieu plus abrité.

Les engoulevents arrivent dans nos campagnes vers le milieu de mai, et nous quittent à la fin d'octobre. Sauvages, solitaires, ils viennent un à un, ou par couple, mais jamais en société.

Ces oiseaux ne sont pas particuliers à l'Europe. L'Afrique, les deux Amériques, en possèdent aussi d'assez nombreuses espèces. Celui que représente notre gravure est de l'Amérique septentrionale, où on lui a donné le nom de *Whip poor Will* (fouettez le pauvre William), parce que ces mots ont quelque ressemblance avec son cri. Il porte, en ornithologie, le nom de *Caprimulgus vociferus*. Nous aurons encore occasion de parler des engoulevents.

LE CONCOURS D'HORTICULTURE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 318, 326, 331.

La maison de M. Ferva est construite sur la hauteur; une grande route passe devant la grille. Au-dessous de la maison, le terrain descend par de gracieuses ondulations jusque vers une autre route qui fait suite à la rue du faubourg.

Tout récemment, M. Ferva a fait percer le mur qui longe la route du bas, de façon que la campagne a maintenant deux entrées.

— Nécessairement, mon bon ami, puisque vous aurez deux portes, il vous faudra deux portiers.

Ainsi parlait à son mari Mme Ferva, un jour qu'assis en plein air ils prenaient le café sous une tente, devant la porte de leur salon, tandis qu'un peu plus loin, sur la pelouse, leurs filles jouaient avec une biche apprivoisée.

Cette magnifique campagne si soigneusement entretenue, ces eaux jaillissantes, ces statues, ces fleurs rares étagées en gradins ou semées en corbeilles au milieu des gazons veloutés, tout annonce que le possesseur de cette demeure splendide est un homme fort riche.

Mais M. Ferva est un de ceux dont chacun dit : La richesse leur va bien.

Vrai banquier de la Providence, il cherche à faire circuler son argent, non pas uniquement pour se procurer, ainsi qu'aux siens, la plus grande somme possible de bien-être et de plaisirs, mais pour répandre l'aisance, pour encourager le travail. Il rétribue largement les ouvriers, les marchands, sans jamais leur faire attendre ce qui leur est dû. Au lieu de tirer directement de Paris les meubles et les autres objets dont il a besoin, il les commande, il les achète dans la ville, au risque de les payer un peu plus cher. Par un prêt, par un don fait avec délicatesse, il soutient, secourt l'artiste, l'industriel qu'atteignent les revers, la gêne. Quant à sa libéralité envers les indigents, elle est connue dans tous les environs. Aussi, pas de jour qu'il ne reçoive une pluie de lettres où l'on fait appel à sa charité, à sa munificence. Que de fois il est embarrassé, partagé entre la crainte de laisser souffrir un malheureux et celle d'encourager la paresse et le vice! Ces requêtes sont souvent l'objet de longues consultations tenues entre sa femme et lui, ordinairement après le dîner.

Aujourd'hui, il ne s'agit pas d'aumônes.

— Deux portiers, oui, répond M. Ferva. Avez-vous parmi vos protégés quelque honnête couple à me proposer?

— Ce que j'ai à vous proposer, c'est toute une révolution intérieure chez Edmond. Hier, le père Frisquet, en revenant de l'exposition, m'a abordée : nous avons eu ensemble une longue conversation, et comme les gens ont l'extravagance d'imaginer que je vous fais faire ce que je veux.....

— Voyez-vous cela! quelle erreur! dit M. Ferva en caressant doucement la main blanche et rose qui s'appuie sur la table.

M. Ferva, qu'on le lui pardonne, a la faiblesse d'aimer plus ardemment, plus tendrement que le premier jour, après seize ans de mariage, sa bonne, belle et intelligente compagne.

— Frisquet donc m'a chargée de vous dire ce qu'il n'ose pas vous dire lui-même. Il est très-reconnaissant que vous

ayez laissé son nom figurer à l'exposition, plus reconnaissant encore que vous lui ayez abandonné les prix tout entiers, et il aime ses plantes plus que jamais, après ce beau triomphe. Mais, comme nous l'avions remarqué, il s'affaiblit, ses infirmités augmentent; décidément il veut quitter sa place de jardinier.

— Je le prévoyais; néanmoins cela me contrarie. Parmi les ouvriers qui sont sous ses ordres, je n'en vois pas un qui soit assez instruit, assez habile pour le remplacer.

— Lui non plus. Mais il a cependant un remplaçant à vous indiquer, un voisin.

— Ah! et qui donc?

— Un jeune homme qu'il recommande comme fort intéressant et tout à fait capable. C'est toute une histoire. Voulez-vous l'écouter?

— Volontiers.

— Vous avez bien remarqué, un peu avant la ferme, de l'autre côté du chemin, un jardin de fleuriste, celui des frères Lauly. Nous avons mille fois passé là devant sans nous douter que ces murs cachaient un de ces drames domestiques, obscurs et sublimes, où un caractère dévoué, honnête et fort, lutte sans relâche avec les difficultés de la vie. Eh bien! Monsieur, interrompt-elle en donnant à son mari un coup sur les doigts, voulez-vous bien ne pas me regarder de cet air moqueur!

— Moi, me moquer, Madame! Je n'ai garde; je souriais à vos éloquentes périodes.

— Ce que je vais vous conter n'est pas du tout risible. Le père des jeunes gens qui cultivent maintenant ce jardin perdit sa femme il y a quinze ans, une femme de tête, qui menait bien la maison. Le mari, après sa mort, s'adonna au vin, négligea ses affaires, emprunta, courant ainsi à sa ruine par trois chemins. Il mourut cinq ans après sa femme, laissant trois enfants; l'aîné des garçons n'avait que dix-huit ans. Ce jeune homme alla trouver les créanciers, les supplia de ne pas mettre en vente la maison, le terrain, les outils, les plantes, d'avoir confiance en lui, de le garder comme locataire, au moins à l'essai. Touchés de son courage, ils accédèrent à sa demande.

— Comment n'avons-nous rien su de cela? C'eût été bien l'occasion d'aider un si brave garçon, un voisin.

— Vous oubliez qu'il y a dix ans nous faisions notre voyage d'Orient. L'essai réussit. Un des créanciers racheta la propriété, et passa un long bail, à des conditions raisonnables, avec l'aîné des Lauly. Croiriez-vous que pendant ces dix ans le jeune homme a travaillé de manière à payer ce qui restait de dettes, à élever sa sœur, son frère, à racheter celui-ci de la conscription? Maintenant, leur établissement prospère; mais ils ne peuvent pas cultiver les fleurs en grand.

— Votre récit m'intéresse; seulement je ne vois pas trop comment il se lie avec la retraite de Frisquet.

— Voici. Il dit que le cadet des Lauly est un jardinier accompli; qu'il sait la botanique, ayant suivi des cours et lu beaucoup d'ouvrages; qu'il est extrêmement adroit et greffe en perfection.

— Ah! c'est donc lui que Frisquet se choisit pour successeur. N'est-il pas bien jeune?

— Vingt-deux ans. Mais attendez. Frisquet serait chagrin de nous quitter tout à fait, de perdre de vue ses serres, ses plantes. La place de portier à la grille d'en bas lui sourirait beaucoup, et il se flatte que je la lui ferai obtenir. Comme cela, il pourrait mettre au fait le nouveau jardinier et l'aider de son expérience.

— Eh bien, que Frisquet me présente son protégé, et nous verrons.

—

— Oui, monsieur Miquelon, disait Martin au fermier, c'est pour vous remercier que je suis venu chez vous. Les bonnes paroles que vous avez dites en faveur de Philippe ont eu autant de poids, pour le moins, auprès de M. Ferva, que la recommandation du père Frisquet. Il me fait un grand vide, mon frère; quoique ça, je suis content qu'il ait cette belle place. Il la remplira bien, j'en réponds; il est à l'aise, vraiment, au milieu de ces vastes serres et de cette troupe d'ouvriers, comme un poisson en pleine eau. Vrai, pour des talents comme les siens, notre établissement, qui pourtant commence à donner de jolis gains, était trop petit.

— Est-ce que tu vas faire tout de même cette serre à... je ne sais plus quoi, et ces chauffages à la vapeur, et tous ces engins qui trottaient jour et nuit dans la tête de Philippe?

— Je ne le pense pas. Plutôt que de tant courir après les raretés, il me sera plus avantageux, à moi qui n'ai pas la science et l'habileté de mon frère, de continuer à produire beaucoup de ces plantes vigoureuses et bien fleuries dont le débit est prompt et facile.

— M'est avis, observa la mère Miquelon, tout en pelant ses pommes de terre au coin du feu, qu'il n'est pas mal non plus d'avoir un peu séparé Louise et Philippe, qui, à ce que j'ai cru voir, étaient souvent à couteaux tirés. Je t'avais même une fois conseillé de mettre Louise en service; mais il vaut mieux que les choses aient tourné ainsi.

— D'autant plus, répliqua vivement Martin, que je ne me serais jamais décidé à suivre votre conseil. Cette enfant, il me semble que je serais responsable envers nos parents si je la perdais de vue et qu'il lui arrivât malheur. Philippe ne sait pas prendre Louise; elle est beaucoup plus gaie et plus douce depuis ces quelques semaines qu'elle est seule avec moi. Elle a très-bon cœur.

— Cela, c'est aussi l'idée de Marie. Louise a beaucoup intéressé ces messieurs du jury, lorsque, en recevant sa médaille, elle leur a dit, toute tremblante et presque en pleurant : « Mais, Messieurs, c'est qu'on m'a bien un peu aidée, au moins. »

— Pour sûr, c'est à Mlle Marie que Louise doit son prix, et doublement, car si le panier avait paru à l'exposition, nul doute qu'il ne l'eût emporté sur le bouquet. Mais rien coûte à Mlle Marie quand elle aime les gens. Ah! si...

— Si quoi, mon garçon? demanda Miquelon d'un air qui n'avait rien de farouche.

— Un de vos amis... tenez, c'est le père Frisquet, était, me disait-il hier, persuadé...

— De quoi donc? Achève.

— Que vous préféreriez à un gendre riche un homme que vous connaîtriez, en qui vous auriez confiance et qui n'emmènerait pas loin de vous Mlle Marie.

— Il serait dans les possibles que j'eusse dit à Frisquet quelque chose comme cela. Aurais-tu, par hasard, à me proposer un gendre de cette sorte? Comme te voilà rouge et tremblant, mon pauvre Martin!

— Ah! monsieur Miquelon! je n'ose seulement pas vous dire les espérances que je ne peux pas m'empêcher d'avoir quand je vous entends parler ainsi. Je ne vous ai jamais dit tout ce que je sentais pour Mlle Marie.

— Grand sot! dit le père Miquelon avec un bon rire et en secouant de sa large main l'épaule de Martin, crois-tu que nous ne l'ayons pas depuis longtemps deviné? Mais tu ne disais mot, et nous ne pouvions pourtant te jeter notre fille à la tête. Eh bien, eh bien! le voilà qui pleure, à présent!

— Oh! vous ne pouvez pas savoir combien je suis bouleversé de bonheur! C'est comme si vous me disiez que le bon Dieu va m'envoyer un de ses anges pour habiter dans ma maison. Mais, poursuivit-il d'un air inquiet, il faut cependant savoir si je plais à Mlle Marie.

— Va le lui demander. Elle est là-bas, au bout du pré, à cueillir des osiers.

Le soir de ce jour mémorable, Martin, en rentrant chez lui, trouva sa sœur qui faisait des bouquets pour le marché du lendemain. Il l'enleva de sa chaise, et lui fit danser autour de la cuisine une polka complétement en dehors de toutes les règles chorégraphiques.

Lorsque Louise, d'abord effrayée de cette gaieté, si peu habituelle chez le grave Martin, en eut appris la cause, elle sauta, frappa des mains, se répandit en exclamations de joie et proposa à son frère de recommencer la danse.

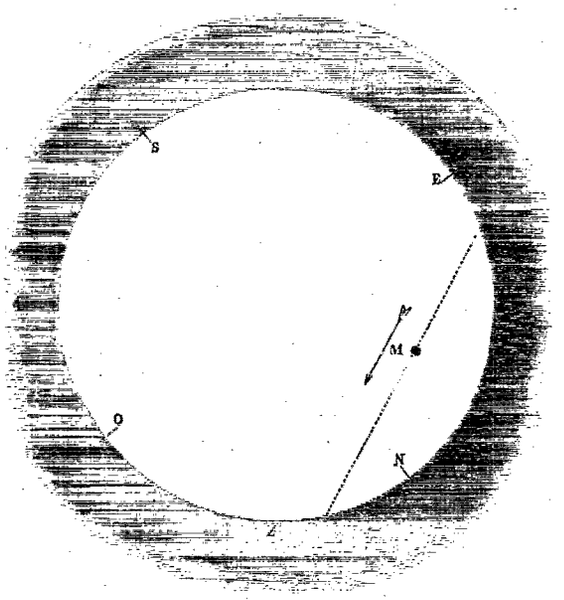
— Assez de folies, ma petite. Plutôt remercions ensemble Dieu des bontés qu'il a répandues en si grande abondance sur les orphelins.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Voy. p. 18, 58, 102, 134, 166, 206, 238, 279, 298.

NOVEMBRE.

Le 12 novembre, nous assisterons à un phénomène très-curieux et assez rare (on ne le verra se reproduire que sept ans plus tard). La planète Mercure, qui, comme on le sait, se meut entre la terre et le soleil, va venir projeter son disque opaque sur le globe lumineux qui nous éclaire. Cette éclipse partielle ne diminue pas l'intensité de la lumière solaire d'une quantité appréciable, car l'astre noirâtre glisse comme un point projeté à la surface de l'océan incandescent dont le rayonnement vivifie notre sphère.



Marche apparente de Mercure sur le disque solaire le 2 novembre 1861.

Tout amateur pourvu d'un télescope de dimensions moyennes pourra observer très-facilement ce phénomène en imitant le procédé inventé par le jésuite Schneider et employé par Gassendi. Ce célèbre astronome, projetant l'image solaire sur une feuille de papier placée derrière l'oculaire de sa lunette, eut la satisfaction de voir une tache noire parcourir le disque lumineux : c'était Mercure qui opérait son passage du 7 novembre 1631, il y a environ deux cent trente ans.

L'heure exacte de l'entrée et de la sortie de Mercure dans le disque solaire est très-importante à noter pour vérifier les tables de cette planète, dont les plus récentes ont été calculées par M. le Verrier. On sait que cet astronome a cru nécessaire d'introduire dans ses calculs la présence d'une planète hypothétique circulant entre Mercure et le soleil, et expliquant certaines irrégularités dans les lois du mouvement de cet astre.

Pour un observateur qui serait situé au centre de la terre, ce qui, nous n'avons pas besoin de le dire, ne se réalise jamais, le premier contact doit avoir lieu à 5 heures 27 minutes 23 secondes, temps moyen de Paris, à l'est du point nord. Le dernier contact aura lieu à 9 heures 59 minutes 26 secondes, à l'ouest du point nord. La durée totale du phénomène serait donc 4 heures 1 minute 57 secondes. L'arc parcouru ira de 71 degrés à l'est jusqu'à 23 degrés 40 minutes à l'ouest.

L'entrée et la sortie de Mercure pour un lieu déterminé de la surface terrestre duquel on observe réellement dépendent principalement de la latitude. La comparaison des instants précis où le phénomène commence pour plusieurs observateurs situés sur différents points d'un même méridien permet donc de déterminer la valeur d'une quantité dont la connaissance offre le plus grand intérêt dans tous les calculs astronomiques et qu'on nomme la parallaxe.

Évidemment le phénomène ne sera pas visible pour les lieux de la terre qui n'auront pas le soleil à l'horizon. Ainsi les habitants de Paris seront privés de la vue de la première partie du phénomène. Mercure sera déjà arrivé en O (voy. la figure) lorsque le soleil se lèvera pour nous, à 7 heures 6 minutes du matin. La parallaxe de Paris retardera de près d'une minute l'époque de la sortie, de manière qu'en tout nous pourrons contempler le phénomène pendant près de deux heures.

La figure que nous donnons indique la ligne que suivra Mercure observé avec une lunette qui renverse les objets. C'est la meilleure manière de représenter le mouvement apparent de l'astre, puisqu'il n'est pas visible à l'œil nu, quoi qu'en puisse dire Averrhoës, qui prétend avoir aperçu la planète dans un moment où elle se projetait sur le disque solaire.

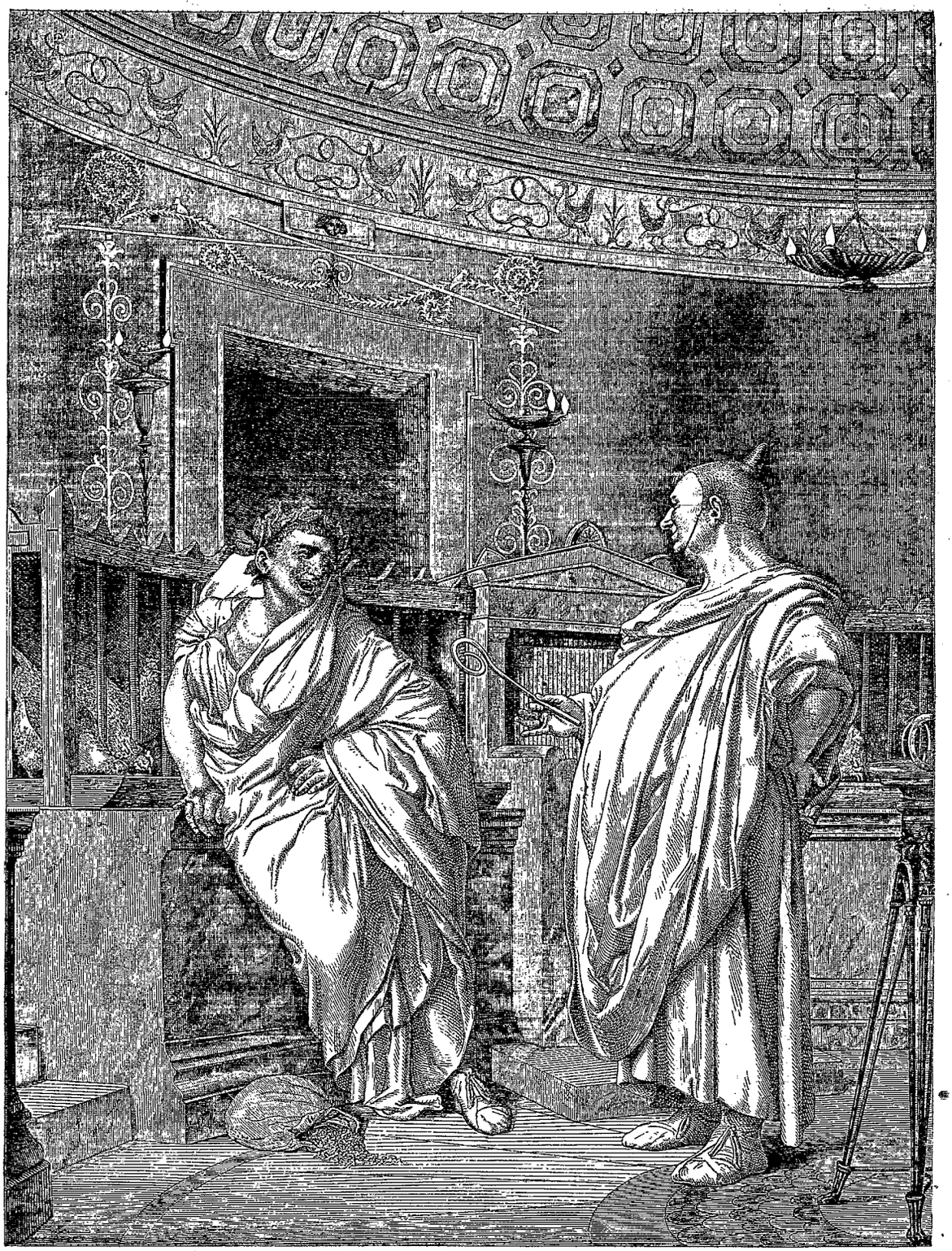
En 1799, trois savants Allemands disent avoir vu un petit point lumineux briller sur Mercure, pendant qu'il effectuait son passage. Ils en ont conclu la présence de volcans en ignition. Méchain et Schrœter prétendent avoir aperçu un anneau faiblement lumineux qui entourait le point noir comme d'une demi-teinte. N'est-ce pas l'indice de la présence d'une atmosphère? Enfin Bessel, profitant du passage de 1832, mesura différents diamètres, et les trouva tous sensiblement égaux, comme si la planète n'offrait pas la forme ellipsoïdale. Voici donc trois questions importantes dont les astronomes auront à s'occuper pendant le rapide espace de temps que dure l'apparition. N'auront-ils pas également à observer l'effet produit par le passage du point noir sur les différentes taches qui couvrent la surface du soleil? Que de choses à voir en quelques instants! Comme les éclipses, les occultations sont toujours trop courtes.

Les observations du passage de 1861 serviront d'utiles prolégomènes à celles de la belle éclipse totale qui va signaler la fin de l'année. Après la petite pièce, nous assisterons à la grande; puis aucun corps céleste ne fera pâlir l'éclat du soleil pendant une longue période.

Espérons que rien ne viendra troubler l'observation du passage de Mercure, et qu'il n'arrivera pas à nos astronomes d'accident pareil à celui qui fit manquer le passage de 1786 à leurs prédécesseurs d'illustre mémoire. En effet, les Tables de Lalande étant en avance de 53 minutes, on négligea d'observer la sortie, qui eût été visible à Paris même si les astronomes de l'époque avaient pris la peine de se lever de meilleure heure.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

LES AUGURES.



Salon de 1861 ; Peinture. — « Deux augures ne peuvent se regarder sans rire », par Gérome. — Dessin d'Eustache Lorsay.

Romulus et Rémus venaient de tracer l'enceinte d'une ville à laquelle chacun d'eux voulait donner son nom : dirait-on *Rome* ou *Rémora?* Comme ils songeaient peut-être à trancher la question par un coup d'épée, deux troupes d'aigles ou de vautours traversèrent le ciel en se rapprochant de la terre. La plus nombreuse, figurant une couronne ailée, s'arrêta au-dessus du front de Romulus, qui s'empara de ce présage heureux. Il tua son frère, et demeura seul maître et fondateur de Rome. Les peuples latins, habitués à interroger les phénomènes extérieurs, ne virent en lui que l'exécuteur des ordres célestes; et qui sait s'il ne se faisait pas à lui-même illusion? Romulus avait les croyances de son temps. On conte que, simple berger, il s'adonnait à des pratiques mystérieuses qui lui

révélaient l'avenir; qu'il reconnut à des indices prophétiques la place où devait s'élever Rome, et qu'il emporta sur le trône les superstitions de sa vie pastorale. Il ne prenait pas une décision sans avoir consulté les oiseaux, les messagers de Jupiter, ceux qui l'avaient fait roi; ses successeurs l'imitèrent, et les magistrats de la république respectèrent une tradition qui donnait un prestige sacré à leur autorité civile et militaire. Rien dans la guerre ou dans la paix ne s'entreprit sans présages favorables; un coup de tonnerre, le chant d'un coq, viciait une élection ou promettait une victoire.

Le droit de prendre les *auspices*, c'est-à-dire d'interpréter les signes visibles de la volonté divine, resta tout entier, longtemps en fait et toujours en principe, aux consuls, aux dictateurs, aux interrois, aux tribuns militaires, aux préteurs et aux censeurs; les questeurs et les édiles mêmes, à un degré moindre, participèrent au pouvoir augural. Tout magistrat, la première nuit de son entrée en charge, se rendait au sommet du mont Capitolin, dans un lieu consacré, pour prendre possession des auspices. Mais peu à peu, sans abandonner des formalités dont l'habitude perpétuait l'empire, les fonctionnaires politiques en confièrent l'accomplissement à une compagnie spéciale qui en connaissait les détails et les règles minutieuses.

Le collége augural fut institué, selon l'opinion commune, par Romulus, le premier et le plus savant des augures; Tite-Live en attribue la création à Numa, qui, à en croire Cicéron, l'accrut seulement de deux membres. Le nombre primitif des augures a donné lieu à des discussions peu importantes : furent-ils dès l'origine quatre pour les deux premières tribus, la troisième exclue? c'est l'opinion de Niebuhr; ou trois seulement, un par tribu, sous Romulus, et cinq sous Numa? c'est l'avis de Cicéron; ou quatre en y comprenant le roi comme chef? c'est le système que nous adopterons pour en finir. La loi Ogulnienne (300 av. notre ère) porta leur nombre à neuf, dont cinq plébéiens; Sylla l'éleva jusqu'à quinze, César à seize; depuis, le caprice impérial en fit varier la limite. Les augures, choisis dans le principe par le roi, s'attribuèrent et surent longtemps conserver le droit de cooptation ou libre élection; aux vacances, les deux plus vieux nommaient leur nouveau collègue. La loi Domitia (103 av. notre ère), retirée par Sylla, restaurée sous Cicéron, abrogée par Antoine, peut-être remise en vigueur par Hirtius et Pansa, confia l'élection à une minorité de dix-sept tribus sur trente-cinq désignées par le sort. Le choix des augures demeura enfin à l'empereur. Élus à vie, une condamnation capitale ne leur enlevait pas le sacré caractère; ils étaient tous égaux et habitués par des banquets magnifiques à une douce familiarité; deux ennemis reconnus ne pouvaient entrer dans cette société paisible, où l'âge constituait la seule distinction. Le plus jeune regardait comme un parent le vieillard qui l'avait choisi ou présenté. Leurs fonctions étaient simples. Vêtu d'une trabée de pourpre, et portant d'une main un vase nommé *capis*, de l'autre le *lituus*, bâton recourbé en forme de houlette ou de clairon, insigne légué par Romulus, l'augure qui prenait les auspices choisissait un lieu élevé ou découvert; avec le *lituus* il déterminait dans le ciel un espace appelé temple ou *tescum*, qu'il divisait en plusieurs régions; puis, au-dessous du temple aérien, il procédait à l'érection d'une tente, tabernacle ou temple inférieur; là se plaçait le particulier qui consultait les dieux, ou le magistrat qui présidait nominalement à la cérémonie. Ces préliminaires étaient indispensables hors de Rome, et, par exemple, au champ de Mars pour les comices; mais dans la ville un *auguracle* avait été, une fois pour toutes, consacré sur le Capitole; dans les camps, dont l'enceinte représentait le Pomœrium romain, un lieu était tout d'abord choisi, suivant des règles fixes. Quand l'augure avait pris toutes les mesures préparatoires, il regardait avec attention le ciel et notait les météores, les cris d'oiseaux, la direction ou la place des phénomènes, et les auspices déterminaient l'exécution ou la remise d'un projet. Les livres auguraux, qui ne nous sont point parvenus, contenaient certainement les observations des augures sur la corrélation des signes et des faits, et les règles qui, d'après une longue expérience, établissaient une interprétation fixe; heureusement des indications recueillies dans un grand nombre d'auteurs anciens nous permettent de tracer ici un résumé de la science augurale.

Augure et auspice sont deux mots qui semblent avoir le même sens et la même racine; l'usage seul appliqua l'un à des hommes, l'autre à des choses; on reconnaît dans leur première syllabe la contraction de *avis*, qui veut dire oiseau. Ils indiquent par leur formation même le genre de présages qui plaisait le plus aux Romains. Les Romains ne repoussèrent aucune superstition; mais ils s'attachèrent de préférence à la divination par les phénomènes extérieurs, et, tout d'abord, par les oiseaux. Quelques-uns étaient consultés pour le vol : c'étaient l'aigle, le vautour, l'orfraie et l'*immuscule*, sorte de vautour; d'autres pour le chant : le hibou, en tout temps et en tout lieu funeste; la poule; le corbeau et la corneille, favorables, celui-là à droite, celle-ci à gauche, au dire de Plaute et de Cicéron. Virgile est d'un avis différent lorsqu'il fait dire à Mélibée : « Souvent la corneille, à gauche, du fond d'un chêne creux, m'a prédit ces maux. » Les pics *martius* et *feronius*, ainsi que la *parra* dont Horace fait mention, présageaient l'avenir par le chant et le vol tout ensemble.

Les poulets sacrés, qui sont représentés dans le tableau que nous reproduisons, étaient peut-être les prophètes, sinon les plus solennels, au moins les plus occupés de la république : on les avait sous la main; et ne valait-il pas mieux leur demander avis que d'attendre le passage d'un aigle ou d'un autre volatile? Ils étaient surtout commodes à l'armée. Aussi faisaient-ils partie de tout matériel de campagne; et les soldats avaient en eux tant de confiance, qu'un général se risquait rarement à combattre sans les avoir consultés. C'était une cérémonie peu compliquée, où le premier venu pouvait assister le chef; et l'on se passait le plus souvent d'augure *pullaire*. La cage était ouverte, et quelque graine choisie leur était présentée : s'ils refusaient de manger, et poussaient un cri, battaient de l'aile ou se détournaient, l'auspice était défavorable; mangeaient-ils au contraire de bon gré, laissant retomber de leur bec du grain qui frappait le sol, il y avait *tripudium* (mot mal expliqué par les anciens eux-mêmes), c'est-à-dire présage heureux. Les poulets ont joué un rôle important dans quelques occasions mémorables. Durant un sacrifice, à Lébadée, tous les coqs du pays se prirent à chanter; aussitôt les augures béotiens prédirent à Épaminondas la victoire de Leuctres : le coq, disaient-ils, se tait dans la défaite, et chante après la victoire. Flaminius, avant Trasimène, ayant vainement consulté les poulets sacrés, ne put retenir ce blasphème : « Beaux auspices! On attend pour agir que ces bêtes aient faim; si elles sont repues ou sans appétit, agit-on davantage? » Malgré les poulets, il marcha à l'ennemi, et fut cruellement battu. P. Claudius, fils d'Appius, et L. Junius son collègue perdirent, sur les côtes de Sicile, une flotte considérable pour avoir dédaigné les auspices contraires; le premier se rendit même coupable d'un sacrilége : « Les poulets, dit-il, ne veulent pas manger? qu'ils boivent! » et il les fit jeter à la mer. C'est le pendant au mot de ce

railleur : « Les coqs ont chanté : prodige ! — Non pas, mais bien si des poissons avaient chanté. »

On attribuait encore à certains animaux d'ordres divers une influence mystérieuse. Virgile, recueillant ou inventant une tradition vraisemblable, nous dit qu'un essaim d'abeilles bourdonnantes, traversant le fluide éther, occupa le sommet d'un laurier sacré; aussitôt le devin s'écria : « Je vois venir un héros étranger; un essaim de guerriers partis d'un même pays, pour s'abattre en un même lieu, va dominer la citadelle ! » Qui ne connaît la légende des abeilles posées sur les lèvres de Platon enfant? Singulier emblème d'éloquence ! Ce furent des fourmis qui passèrent en traînant des grains de blé sur la bouche de Midas endormi; et Midas amassa des monceaux d'or. Les serpents eurent leur rôle et leur importance. Comme Sylla sacrifiait, près de Noles, une couleuvre sortit de la base de l'autel : ce fut assez pour que l'augure Posthumius prédît la défaite des Samnites. Si l'acteur Roscius devint illustre, c'est que dans son berceau il avait été enveloppé d'un serpent. Les reptiles avaient d'ailleurs leurs incrédules, comme les poulets; un niais qui avait trouvé une couleuvre enroulée autour d'un levier vint demander à un savant le sens d'une telle merveille : « Il n'y a pas là de miracle, lui répondit-on; à la bonne heure si le levier eût été enroulé autour du serpent. » Passons aux quadrupèdes. La présence inaccoutumée d'un renard, d'un simple chien, dénotait de graves désordres; on avait tout à craindre quand on s'était laissé regarder par un loup avant de l'avoir dévisagé soi-même. Et les quadrumanes ! La veille d'une bataille fameuse, un singe renversa l'urne des sorts, à Dodone. Ce sont là des faits au moins singuliers et parfaitement livrés au caprice du hasard; on comprend, à la rigueur, qu'un esprit facile aux émotions s'en frappât et voulût y voir la main de la destinée.

Nous n'avons pas épuisé la liste des signes avant-coureurs. Les flammes apparues à la pointe des glaives étonnaient au plus haut point les soldats. C'est une fantasmagorie dont la recette se trouverait aisément; pour peu qu'à midi l'ordre fût donné aux troupes d'élever leurs glaives vers le soleil, les pointes et les lames entières devaient resplendir. Des coqs avaient promis la victoire de Leuctres aux Thébains; combien de symptômes menaçants n'effrayèrent-ils pas les Spartiates? Les étoiles d'or consacrées à Delphes, en mémoire du secours prêté par Castor et Pollux au combat d'Ægos-Potamos, tombèrent de la voûte, et sur le front d'une statue de Lysandre apparut une couronne d'herbes sauvages; un grand fracas d'armes sortit du temple d'Hercule, et la statue du dieu fut couverte de sueur. Que ne vit-on pas avant la mort de César? L'ivoire attristé pleura dans les temples, l'airain sua (par des procédés que décrivaient sans doute les livres auguraux); la terre se fendit; les Alpes tremblèrent de frissons inconnus; dans les puits, le sang remplaça l'eau; des loups parcoururent les cités; on vit de pâles fantômes dans le crépuscule du soir; on entendit des voix étranges : c'étaient les bêtes qui parlaient ! Tous ces prodiges se renouvelaient d'ordinaire à l'approche des malheurs solennels; mais les guerres civiles durent en ébranler l'autorité, puisqu'ils annonçaient à l'un des partis la défaite et la ruine, à l'autre le triomphe. Le ciel était fécond en auspices; mais les conjonctions d'astres, les météores, les étoiles filantes, restèrent du ressort des magiciens qui, par des paroles puissantes, faisaient descendre la lune à leurs pieds pour la montrer aux dupes (dans un seau d'eau peut-être). Les vrais augures comptaient seulement avec le tonnerre; c'était là un bruit assez majestueux pour être la voix, peu articulée, d'un dieu. Qui en doutait? La vengeance céleste n'avait-elle pas atteint ce Grec insensé qui, pour imiter la foudre, faisait galoper ses coursiers sur un pont d'airain? Mais on ne s'entendait guère sur l'endroit où l'orage devait se manifester; fallait-il croire Homère, qui avait dit : « Il tonne à droite, Jupiter nous protége »; ou Ennius, qui s'écriait : « Il a tonné à gauche, heureux présage ! » On était seulement d'accord sur le sens désastreux de la foudre en un ciel serein. Aucun avertissement n'était plus sinistre, si ce n'est peut-être la malédiction d'un personnage inspiré; citons les imprécations d'Ateius, lorsque Crassus partit pour combattre les Parthes.

Les auspices, aux jours mêmes de l'antique ferveur, ne nuisirent guère à la puissance romaine; leur absurdité, leurs erreurs étaient aisément corrigées par le bon sens des sénateurs et des généraux. Dès que les écrivains et les poëtes parurent, les auspices devinrent de pures formalités, mais ils acquirent une puissance politique qu'ils n'avaient jamais eue; c'était le moment où les plébéiens, admis au consulat, étaient encore exclus du collége augural. Enfin au temps du second Caton, de César, de Cicéron, la science divinatoire tomba dans la foule des coutumes surannées, inutiles, bafouées, qui plaisaient encore à la foule. Caton se demandait si deux augures pouvaient se regarder sans rire; et Cicéron composait un traité précieux où il se donnait la peine d'argumenter contre les inepties des présages et des emblèmes fortuits. Aujourd'hui nous sourions, et tout est dit; sur les préjugés, la raison n'a pas de prise. Mais suffit-il de sourire, et sommes-nous si loin déjà des talismans et de la magie? Les Valois n'avaient-ils pas des sorciers en titre? Notre siècle n'a-t-il pas les « esprits frappeurs? »

SILENCE !

Silence, pauvre enfant qui viens de descendre, sur la main de Dieu, dans ce monde plein de pleurs, de plaintes, de menaces, de haines, de révolutions et de guerres ! Ne t'effraye pas, retiens tes cris, chère faible créature ! Ils déchirent le cœur de ta mère, qui se penche vers toi et te regarde avec amour.

Silence, et écoute. Tu grandis. Sous ces tumultes discordants, n'entends-tu pas s'élever aussi vers toi de doux murmures, de tendres voix, qui te révèlent tout bas le secret des vies simples et heureuses : — « Sois bon, aime et espère ! »

Silence, jeune homme ! Écoute. Les conseils des sages et des fous se disputent ton âme. Les paroles les plus caressantes sont aussi parfois les plus perfides. Les riantes promesses des passions se glissent, une à une, sans bruit, autour de toi et en toi. Aie garde de les confondre avec celles de ta raison et de ta conscience. Attends, songe et choisis.

Silence ! l'homme n'est pas seul à parler sur la terre. La nature aussi a des accents que Dieu ne lui a pas donnés en vain. Va dans la vallée, au fond du bois, au bord des fontaines; écoute avec simplicité, et bientôt tu entendras monter, de l'herbe qui croît, de la ramée que le vent agite, de l'eau que fait frissonner le vent, des paroles plus harmonieuses et plus salutaires mille fois à ton âme que toutes les clameurs dont s'enivrent les orgueilleuses cités et les palais du riche.

Silence ! Ces rayons argentés qui descendent le soir du ciel n'ont-ils pas aussi une muette éloquence dont les échos sommeillaient dans ton cœur? Ne sens-tu pas la douce paix que des sœurs invisibles t'envoient d'en haut? Elles t'attendent et semblent aussi te dire : « Silence ! rêve, pense à nous, prépare-toi. »

Silence, homme éprouvé ! heureux et sage celui qui passe attentif et silencieux ici-bas. Un jour cependant peut

venir où il ne te sera pas permis de te taire. Si l'innocence opprimée gémit, si l'ambitieux outrage la dignité humaine, si devant toi le lâche vante la servilité ou l'injuste l'injustice, oh! alors, élève la voix et parle. Si, en ta présence, le sophiste, le pervers ou le désespéré, enseigne aux jeunes âmes le mépris de la foi dans la toute-puissance divine et dans notre immortalité, parle, ouvre ton âme, proteste, et qu'aux yeux de tous ton doigt écrive sur le front de l'incrédule le mot qui est dans sa pensée : néant!

Silence, vieillard! Ne fatigue pas la jeunesse des récits de ta vie passée. Quelques pas conduisent de la naissance à la mort. Tout à l'heure, au moment que chacun de nous croit toujours plus loin, un lien tout à coup se brisera comme la corde d'une lyre. Ton âme, en frémissant, s'élèvera avec la vibration profonde. Écoute alors et réjouis-toi. Voici la révélation du grand mystère, la confidence de la tombe, le sceau qui descend et imprime la majesté de la foi sur le front du mourant. Où sont maintenant les discours des hommes? Ils expirent plus lointains et plus confus que les murmures de la mer. Silence! entends-

Figure sculptée sur le tombeau d'un juif, dans le cimetière du Père-Lachaise, par Préault (1). — Dessin de Pouthier.

tu? O voix ineffable qui de sa puissante douceur remplit tout l'univers! O suprême union de l'harmonie et de la lumière! O vérité et amour! O mon Dieu!

LES COLLECTIONS DU CABINET DES MÉDAILLES DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

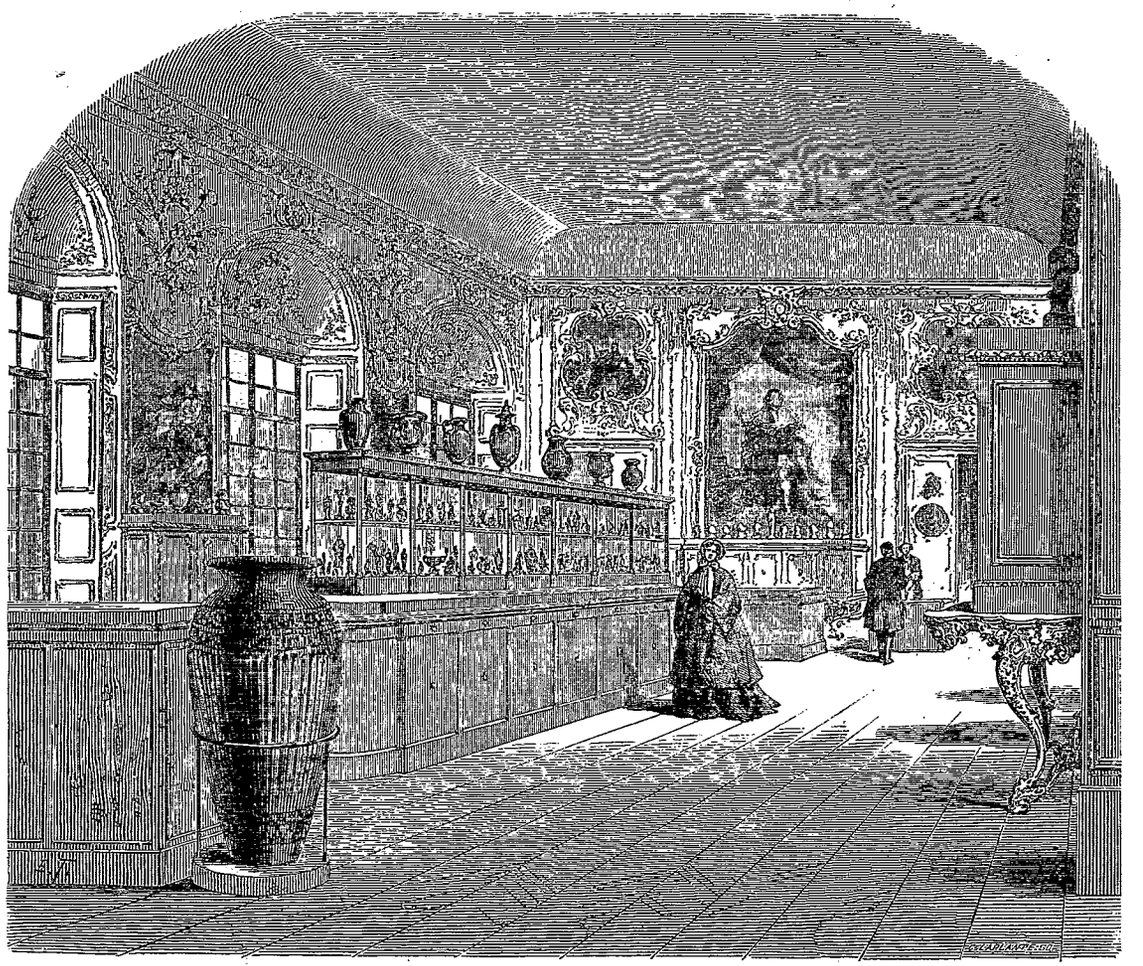
Charles IX peut être considéré comme le premier fondateur du cabinet des médailles. Il réunit, dans une salle du Louvre, les pièces curieuses, médailles et bijoux, qu'avaient acquises Henri II et Catherine de Médicis, et préposa un fonctionnaire spécial à leur conservation. Le père Louis Jacob (*Traité des bibliothèques*) parle de ce cabinet comme d'une merveille, *par ses raretés et antiquités*. Les guerres civiles, et les désordres qui en furent

(1) Voici ce que dit de cette œuvre M. Michelet dans son livre intitulé *le Peuple* (édition de 1846, note de la page 168) :

« L'horreur de la fatale énigme, le sceau qui ferme la bouche au moment où l'on sait le mot, tout cela a été saisi une fois, dans une œuvre sublime, que j'ai découverte dans une partie fermée du Père-Lachaise, au cimetière des juifs. C'est un buste de Préault, ou plutôt une tête, prise et serrée dans son linceul, le doigt pressé sur les lèvres. Œuvre vraiment terrible, dont le cœur soutient à peine l'impression, et qui a l'air d'avoir été taillée du grand ciseau de la mort. »

la conséquence, lui portèrent un grand préjudice. Mais, sous Henri IV, avec le calme dans les affaires publiques reparut le goût des collections. Il existe, dans la montre des camées modernes du département, douze camées, représentant les douze Césars, qui furent portés en boutons et ornèrent, dit-on, le pourpoint du roi vert-galant. Ils entrèrent vraisemblablement dans la collection au commencement du dix-septième siècle. Il en est de même d'un camée sur agate-onyx, où Henri IV est représenté avec la peau de lion, et que l'on attribue à Julien de Fontenay, dit Coldoré, très-habile graveur sur pierres dures, et valet de chambre de Henri IV. On sait que ce titre de valet de chambre n'impliquait pas toujours une dépendance servile : c'était quelquefois une qualification que le roi faisait donner à un homme de mérite qu'il voulait rapprocher de sa personne. Marot fut valet de chambre de François Ier; Molière, de Louis XIV. Ce Coldoré était un artiste supérieur, comme le prouve un superbe portrait d'Élisabeth d'Angleterre, camée en sardonyx, que possède le cabinet des médailles. Le travail est merveilleux de finesse et d'élégance. L'Angleterre doit nous envier cette belle image de sa grande reine nationale, qui n'aimait pas à soumettre ses traits à cette sorte d'analyse que l'artiste est obligé de faire subir à son modèle; mais elle put, par condescendance pour le roi de France, poser devant Coldoré, qui devait rapporter à Henri IV le portrait de sa cousine.

Les collections de pierres, médailles et curiosités de



Le Cabinet des médailles, à la Bibliothèque impériale. — Dessin de Thérond.

Henri IV ne paraissent pas s'être fort enrichies sous le règne de son fils. Cependant le cabinet possède de beaux portraits en camées d'Anne d'Autriche et de Louis XIII, qui sont de cette époque; nous citerons entre autres un Louis XIII en grenat oriental enchâssé dans des émaux. Rien de plus magnifique. La couronne de laurier qui pare le front du roi, l'armure, le manteau royal, sont en émaux de diverses couleurs.

Mais arrivons à Louis XIV, qui voulut que les médailles et les camées fussent une des splendeurs de son palais. En 1660, Gaston lui avait légué son riche cabinet, qui renfermait une suite considérable d'agates, de médailles, de coquilles, de figures de bronze, et nombre de livres intéressants. On acquit, en 1670, du chevalier Lauthier, une collection très-précieuse de pierres gravées provenant, les unes du cabinet du savant Peiresc, les autres du cabinet de Rascas de Bagarris, le *cimeliarque* de Henri IV. Plusieurs des plus belles intailles de la Bibliothèque impériale viennent de Lauthier. Nous citerons une améthyste de travail antique, qui porte une tête où l'on croit voir le portrait de Mécène, l'ami d'Auguste, avec la signature du graveur Dioscoride, et une cornaline de travail moderne, sur laquelle figure une composition de dix-huit personnages, bien que la pierre n'ait que onze millimètres de hauteur sur quinze de largeur. Le travail en est si fin et si achevé que les meilleurs juges l'ont prise pour un ouvrage antique. La tradition lui a conservé la qualification de *cachet de Michel-Ange*, bien qu'il ne soit pas prouvé qu'elle ait appartenu à ce grand artiste. Nous en avons donné le dessin (t. X, 1842, p. 136).

En 1669, on acquit le cabinet du sieur Seguyn, doyen de Saint-Germain l'Auxerrois, qui se composait de 4367 médailles, parmi lesquelles 263 impériales d'or, moyennant la somme de 22000 livres. Le cabinet de M. de Rochechouart, acheté 4000 livres; les médailles laissées par le lieutenant criminel Tardieu, qu'a immortalisé la verve de Boileau, et au nombre desquelles se trouvait un Pescennius Niger qui fut payé 600 livres, vinrent grossir un trésor déjà bien considérable, et qu'accrurent les acquisitions faites par Seguyn et Vaillant, envoyés en Italie au compte du roi pour recueillir les pièces rares. C'est dans une de ces excursions que Vaillant trouva une médaille de Titiana, femme de Pertinax, de la plus grande rareté. Dans une autre, il fut pris par un corsaire de Tunis; pour sauver sa précieuse cargaison, il s'avisa d'avaler une quinzaine de médailles, au grand péril de sa vie. « On ajoute, dit M. du Mersan dans son *Histoire du cabinet des médailles* faite en partie avec celle du père du Molinet, qu'il promit à un amateur de ses amis l'une de ces médailles, et que beaucoup de temps s'écoula avant qu'il pût contenter l'impatience qu'avait cet amateur de posséder la médaille rare dont il était dépositaire. »

Dans les dernières années de la vie de Colbert, le grand ministre arrêta les dépenses qui avaient pour objet le cabinet des médailles et la Bibliothèque, parce que la guerre absorbait toutes les ressources de l'État. Après sa mort, le roi ordonna le transport des collections à Versailles, et les fit entrer dans son cabinet de curiosités (1684). Dès lors, il prit l'habitude d'y venir presque tous les jours, se plaisant à la vue du rangement des pièces et à la conversation de ses bibliothécaires : M. Rainssant, le garde des médailles; M. Vaillant, qui avait été chargé de dresser le catalogue des médailles antiques; M. Bizot et le père du Molinet, qui étaient versés surtout dans la numismatique moderne, jusqu'alors très-négligée. Les villes, les ambassadeurs, les établissements religieux, églises et chapitres, s'efforçaient, par des dons magnifiques, de plaire au monarque arbitre de l'Europe. La cathédrale de Chartres avait offert le superbe camée représentant un personnage debout, couronné de laurier, tenant la foudre et le sceptre, pendant que l'aigle, ministre de ses volontés, attend à ses pieds, personnage qui avait perdu beaucoup de son intérêt aux yeux des fidèles depuis qu'il avait cessé d'être le Père éternel, ou saint Jean, symbolisé par l'aigle, et qu'il était redevenu simplement un Jupiter. La même fortune avait déprécié un des plus beaux camées que nous ait laissés l'antiquité, l'apothéose de Germanicus, conservé pieusement à Saint-Èvre de Toul, comme figurant l'ascension au ciel de l'évangéliste Jean; et le sardonyx, d'un travail admirable, où Adam et Ève, mangeant le fruit défendu, firent place, après la discussion critique des antiquaires, à Minerve et à Neptune se disputant à qui donnerait son nom à la ville de Cécrops. En rappelant ces erreurs, il faut se féliciter qu'elles aient soustrait des monuments fragiles, d'un intérêt artistique incomparable, à la destruction qui les attendait s'ils n'eussent été conservés, comme reliques et monuments sacrés, au fond des trésors des églises.

En 1680, M. Fesch, professeur en droit de Bâle, avait donné au roi une superbe améthyste, une des plus belles intailles du cabinet, l'*Achille jouant de la lyre*, signé du nom de Pamphile (ΠΑΜΦΙΛΟΥ). Quelques années plus tard, on fit l'acquisition d'un plateau d'argent trouvé dans le Rhône, près d'Avignon, par des pêcheurs, en 1656. Il avait été acheté par un amateur d'antiquités nommé Mey : son gendre, le sieur Puylata, l'adressa au père Lachaise, qui le présenta au roi. Ce monument en argent, un des plus remarquables de l'antiquité, connu sous le nom de bouclier de Scipion, et qui n'a de rapport ni avec un bouclier ni avec Scipion, mais qui est un plat d'apparat ou de sacrifice sur lequel on a probablement représenté la dispute si célèbre d'Achille et d'Agamemnon, fut payé 5000 livres, qui étaient la somme remise par Mey à l'orfévre de qui il le tenait. On donna, en outre, au fils aîné du sieur Puylata une charge de porte-manteau de la duchesse de Bourgogne. Ces charges valaient de 20 à 25000 livres.

Quelques années après, 1714, un fermier de la terre du Passage, en Dauphiné, trouvait dans son champ un autre disque d'argent, à peu près de même poids que le bouclier de Scipion (23 marcs au lieu de 24), et, comme le sujet représenté était un lion et un palmier, type des monnaies de Carthage, on ne manqua pas de l'appeler le bouclier d'Annibal, bien qu'il paraisse n'être, comme le précédent, qu'un plat votif. M. de Boze, garde du cabinet, auquel il fut offert par les héritiers de M. Gallien de Chabons, conseiller au Parlement, en proposa 4000 livres, qui furent acceptées sans aucun débat. La matière seule valait 2214 livres. Jamais marché n'eut moins le caractère de spéculation. Cependant le bouclier de Scipion a été l'objet de grandes défiances : sans tenir compte des circonstances de sa découverte et de son acquisition, et faisant honneur aux faussaires du dix-septième siècle d'une habileté et d'un savoir dont ceux de notre temps seuls peuvent faire preuve, on l'a relégué, comme suspect, dans les salles du second étage du corps de bâtiment qu'occupe le cabinet des médailles, au-dessus de l'arcade de la rue Colbert.

C'est dans ce local que les collections de pierres gravées, médailles, monnaies, curiosités de toutes sortes, avaient été transportées par ordre de Louis XV, en 1741. Trois habiles artistes, Vanloo, premier peintre du roi, Natoire et Boucher, furent chargés de décorer la salle principale représentée par notre gravure. Les guerres malheureuses qui signalèrent la dernière partie du règne de Louis XV et le délabrement des finances empêchèrent, sans doute, d'achever cette élégante décoration : le plafond est aujourd'hui crevassé de toutes parts. Dans deux ou trois ans au plus, l'arcade Colbert et le cabinet qu'elle supporte auront disparu. Faisons des vœux pour que l'architecte chargé de reconstruire ce cabinet dans une des parties du nouveau bâtiment de la Bibliothèque impériale en reproduise les belles proportions, de manière à y pouvoir placer les tableaux de Vanloo, de Boucher et de Natoire, les cadres, les trumeaux et les médailliers avec leurs consoles, dans l'ordre où nous les voyons aujourd'hui. Que pourrait-on faire de mieux, en effet, que de reconstituer fidèlement cet ensemble de décoration Louis XV, qui, comme richesse et bon goût, peut passer pour un parfait modèle? L'art et l'histoire n'auraient alors presque rien à regretter; car il leur faut, comme à toutes choses, accepter la loi du temps qui n'épargne rien.

Il nous reste à donner une énumération sommaire des principaux objets qui sont venus enrichir le cabinet des médailles depuis sa translation à la Bibliothèque de la rue Richelieu jusqu'à nos jours. Ce sera le sujet d'un autre article.

LES LARMES D'UN VIEILLARD.

Je ne sais si vous avez vu pleurer un vieillard; il me semble qu'il n'y a rien au monde qui émeuve davantage. On ne peut se défendre d'une profonde émotion en présence d'une telle douleur, qui pourtant ne se produit pas

au dehors par des formes bien saisissables. C'est que nous pensons qu'un homme dont la vie a été longue et traversée par des orages et des malheurs de toute espèce doit avoir la fibre sensible bien émoussée, et qu'il faut une vraie et intime affliction pour rouvrir la source depuis longtemps tarie de ses larmes. Ou bien imbus du préjugé qui nous fait regarder la vieillesse comme l'âge du calme et du repos, peut-être nous affligeons-nous parce que nous la voyons soumise aux peines et aux souffrances morales dont jusqu'alors nous l'avions crue exempte : sensation analogue à celle qu'éprouveraient des marins qui, encore en pleine mer, apercevraient de loin un vaisseau ballotté par les vents, déjà entré cependant dans le port où ils se dirigent eux-mêmes, et tenu jusqu'alors pour un abri sûr et tranquille (1).

Ce monde n'est pas parfait; aucun monde ne l'est; Dieu seul est parfait. Une des plus fortes objections contre le panthéisme, ce sont les imperfections de l'univers. Si l'univers était Dieu, pourquoi ces astres qui ont disparu? pourquoi ces espèces qui ont péri?

Otez Dieu de la nature, ce n'est plus qu'un océan de vie qui roule éternellement ses flots, et qui est lui-même sans intelligence, sans volonté, sans amour, sans vie.

F. Roget, *Pensées genevoises.*

VETTOR PISANI ET CARLO ZENO (2).

SCÈNES HISTORIQUES DE 1379 ET 1380.

Il est nuit : une gondole a glissé sur le grand canal de Venise; elle le traverse; une flèche n'est pas plus rapide. Aucun bruit n'a frémi dans l'air muet; à peine un sillon lumineux a-t-il rayé un instant le miroir liquide où, dans leur sombre majesté, se reflètent par masses noires tant de splendides palais. Il semblerait que, hors des vagues profondes qui rampent à leurs pieds, les édifices naissent et s'élèvent à mesure que la lune à son zénith dessine çà et là, d'un trait d'argent, quelque arête, quelque détail de leur somptueuse architecture.

— Comme ils semblent lugubres à cette clarté douteuse, nos magnifiques palais! Sont-ils donc en deuil aussi? Venise pleure-t-elle sur elle-même, sur sa gloire passée, sur ses malheurs présents? La fin prédite est-elle proche? se demande Boémond Tiepolo, tandis que son esquif frise les rives noircies et disparaît dans l'obscurité du mirage. Bientôt la gondole tourne et s'égare au milieu d'inextricables dédales de canaux croisant des canaux; étroits passages ensevelis sous des ponts jetés d'une maison à l'autre, ombres qui noircissent les ombres. Le sourd clapotement des petites vagues repoussées par la proue de la barque contre des murs verdâtres enfoncés jusque sous les flots réveille enfin l'attention de Boémond absorbé par trop de pénibles pensées; il se lève et chancelle à l'arrêt soudain de la gondole. « Est-ce un présage? » se dit-il. Cependant son pied s'accroche fortement à la marche glissante, et sa main gantée a rencontré une main nue et rude. Deux mots sont échangés; on l'entraîne à travers un noir labyrinthe de corridors. Une odeur de moisi, une atmosphère humide, épaisse, le suffoquent; enfin une porte basse est poussée : Boémond obéit à la main qui l'attire; il descend quelques degrés inégaux, et reste à demi caché derrière son conducteur.

La caverne plutôt que la salle où il vient de pénétrer, et dont il ne voit pas les bornes, semble à Tiepolo lugubre et funeste : quelles figures accentuées! quelles expressions sauvages lui sont révélées à la vive lueur des torches que resserrent les ténèbres environnantes! C'est comme un vertige. Le noble Vénitien ne s'avouerait pas l'effroi; mais il porte la main à son masque, puis tâte son poignard, et s'assure que tous deux sont en place.

A mesure que ses esprits se calment, au milieu des bourdonnements qui assiégent ses oreilles, en même temps que la brusque transition de l'ombre à la lumière éblouit ses yeux, il perçoit, il distingue des paroles, des imprécations : ici on maudit les Génois; là s'élèvent contre le sénat d'amères plaintes, de violentes récriminations, noyées de lamentations douloureuses.

— Eh! que m'importent les Génois et leurs chefs! Carrare ou Doria, que m'importe! s'écrie tout à coup une voix rauque et dure qui domine et fait taire les autres. Que vaut-il mieux, être tué par l'ennemi ou décimé, affamé, opprimé, écrasé par nos patriciens? La corde de ceux-ci, l'acier de ceux-là, que préférez-vous, camarades? Notre sang répandu par les uns fut versé pour les autres; et notre récompense, ce sont les cachots, les puits (comme ils les appellent) creusés pour nous et les nôtres. Eh! les Génois nous opprimeront-ils, nous écraseront-ils davantage que ces tyrans vêtus de soie? Ils nous ploient sur leurs bancs, nous courbent sur leurs rames, vivent par nous, de nous, et, portés sur nos têtes, les aplatissent sous leurs pieds!

— Mort aux sénateurs! — Mort aux patriciens! — Mort aux Dix! — à la Quarantie! — aux tyrans! vocifère la foule.

— Quoi! laisser triompher Gênes au milieu de nos discordes civiles! lui prêter l'aide de nos dissensions! s'écrie la voix stridente d'un vieillard. Les Génois teindraient leur pourpre au sang de nos enfants! Non, non! Ils ont assassiné mon fils; mon frère est mort de leurs mains; mon aïeul expirait dans leur chiourme! Point de paix, point de trêve avec les Génois!

— Ils ont brûlé nos galères. — Ce sont eux qui nous apportèrent la peste. — Ils ont pillé, incendié nos magasins, ruiné notre commerce. Guerre à mort à l'étranger! Vengeance!

— Jamais, moi vivant, jamais galère de Gênes ne franchira la porte du Lido! gronde une voix éraillée. C'est mon père qui, lorsque ces brigands brûlaient le littoral du golfe, forgea, sur l'ordre du grand conseil, la forte chaîne de fer qui protége la passe de Saint-Nicolas; mon cadavre se collera aux anneaux que mon père a rivés.

— Andrea Dandolo se fracassa le crâne de peur d'orner le triomphe des Génois. Ah! les Dandolo aimaient Venise! Nous, qui sommes ses fils, nous mourrons pour elle, et, s'il le faut, avec elle! Compagnons, vive Venise la grande! Venise l'épouse de l'Adriatique, Venise née de la mer et sa reine!...

— Le Génois a dit qu'il musellerait le lion de bronze, crie un matelot; le lion rongera le mors!

— On ne domptera pas les chevaux de Saint-Marc, vocifère un autre, quoi qu'en dise le Carrare. Ils ont senti l'éperon, non le frein.

— En avant! Aux armes! aux armes!

Le cri se propage, éveillant çà et là des bruissements de glaives.

— Et où sont-elles, vos armes? reprend la voix rauque du prolétaire qui ne connaît qu'un ennemi, le sénat. Les Quarante ne les ont-ils pas vendues aux Génois, au général de Gênes François Carrare; Carrare, ce chien couchant du duc d'Autriche, ce crapaud de Padoue, ce vieil ami de vos sénateurs? Croyez-moi, ne soyez pas leurs

(1) J.-P. Faber, *Rosa Mystica;* 1861.

(2) Voy. t. XXV, 1857, p. 41.

dupes : hâtez-vous, s'il en est encore temps, de racheter au rabais l'amitié vénale du Padouan et de sa séquelle. Tournez le vent contre vos oppresseurs. Quoi ! ne voyez-vous pas que vous êtes trahis ? Si les Génois, tant de fois vaincus, sont maintenant à Brondolo, à Chiozza, à Malamocco ; s'ils serrent Venise en ses lagunes d'une mortelle étreinte, c'est que nous leur sommes livrés. Les patriciens ont des palais, des trésors ; ils n'ont point de patrie : ce sont nos vies, c'est notre sang qu'ils jettent pour enjeu dans leurs guerres, et ils signent la paix sur nos cadavres, en conservant leur or. Frères, sachez-le donc une bonne fois, les sénateurs n'ont qu'un ennemi, le peuple ! Demandez-leur ce qu'ils ont fait des doges et des patriciens qui fraternisèrent avec nous, de ceux qui aimèrent la plèbe, les Faliero, les Dandolo, les Tiepolo ? Que sont devenus les héros et les fils de héros qui nous conduisaient à la victoire ? Torturés, exilés, captifs, morts ! Dès qu'un péril commun rapproche le noble du plébéien, que le baptême de sang fait de lui notre frère, ce patricien, rabaissé jusqu'à nous, est désavoué, rejeté par sa caste. S'il est des nôtres, il n'est plus des leurs. Demandez à ces sages du grand conseil ce qu'ils ont fait de vos flottes : englouties ou dispersées ; de vos vaisseaux : incendiés ; de vos galères : submergées ! Et des amiraux, des capitaines qui les commandaient ! Où est Zeno, le fort, le brave, qui chassa Carrare des Marches Trévisanes ? où est Zeno ? Perdu sur les mers où le sénat l'envoya loin de Venise qu'il eût sauvée. Allez demander aux avogadors dans quel recoin des lagunes roule le corps mutilé de Vettor Pisani !

Ce nom soulève un orage, court de groupe en groupe comme un tonnerre menaçant, et se répercute le long des voûtes sonores.

— Pisani, notre amiral ! — Vettor Pisani, vainqueur à Antium, à Arbo, à Sebenico, à Cattaro ! Vettor, père du soldat et du matelot !

Un marin raconte qu'à Pola, sur cette rive pestiférée où les ordres du sénat retenaient la flotte, l'amiral, bravant la contagion, passait entre les cadres des mourants, portant de l'un à l'autre secours et consolation, et soulevant l'agonisant sur sa couche.

Quelques soldats rappellent des traits de sa vaillance, de sa présence d'esprit, de sa vigueur, de son humanité.

— A l'abordage de la galère capitane, le 30 mai, avant que Lucien Doria ne tombât sous les coups de notre amiral, la dague de Pisani avait traversé le cœur d'un Génois qui me tenait sous lui, dit l'un.

D'autres racontent cette furieuse mêlée navale, où les vaisseaux s'entre-choquaient, se brisaient au milieu de la tempête, où l'on ne savait plus connaître ses amis de ses ennemis ; ils disent comment, tombés pêle-mêle et se débattant avec les blessés, les mourants, les amis, les ennemis, ballottés au sein des vagues rugissantes, les Vénitiens entendirent retentir sur leurs têtes une voix de salut ; c'était celle de Pisani :

— A l'aide ! criait-il ; les nôtres à la mer ! des canots, des bouées, des câbles !

Et ils furent sauvés contre tout espoir.

— Eh ! s'écrie un matelot, ne l'ai-je pas vu, lui, notre grand amiral, se lancer par-dessus bord, et exposer sa précieuse vie pour un fretin de mousse qui, en pleine rade, s'était avisé de lâcher la manœuvre et de se laisser choir à l'eau, sous prétexte qu'il était évanoui !

Tous répètent que l'amiral partageait son pain avec le matelot, et, dans la disette, ne voulait que demi-ration comme les autres ; qu'il était le premier debout, le dernier à regagner son hamac. Pisani, toujours Vettor Pisani est le refrain de tous.

La première fois que ce nom avait été prononcé, Boémond Tiepolo, depuis si longtemps immobile dans l'obscurité du porche, s'était porté en avant : son manteau détaché, glissant derrière lui, laissait entrevoir son riche costume qui reluisait dans l'ombre ; soudain, arrachant son masque, il se découvrit. A son aspect, la foule recule ; un moment de silence, de stupéfaction, puis une explosion de cris furieux :

— Trahison ! trahison ! A mort le patricien ! le noble ! le traître !...

La terreur, la colère, agitent ces hommes tour à tour. Ceux-ci éteignent leurs torches et s'écartent ; ceux-là tirent leurs glaives et se rapprochent ; le téméraire étranger serre en vain contre sa poitrine un poignard dont la pointe acérée attend le premier assaillant, sa perte serait infaillible si l'un des contre-maîtres de l'arsenal, entraînant avec lui ses plus vigoureux ouvriers, ne s'était jeté au-devant des agresseurs.

— C'est mon patron, mon hôte ! s'écrie-t-il. C'est moi, c'est Noël Tagliapetra qui vous l'amène, parce qu'il nous appartient, qu'il combattra avec nous et pour nous. N'est-il pas le petit-fils de ce Boémond qui, sur le Rialto, marchait avec le peuple contre les sénateurs ? Regardez celui que vous menacez ! c'est un exilé, c'est l'ennemi de ce sénat jaloux qui élimina les électeurs, détruisit nos élections, resserra le conseil (1), et veut nous repousser à jamais dans la vase des lagunes ; c'est un chef du peuple, un Tiepolo, que nous avons conquis contre sa propre caste. Ce sont les sénateurs, les procurateurs, les avogadors, le conseil des Dix et la Quarantie qui ont banni son grand-père, confisqué les biens de sa famille, rasé leurs palais ; tandis que c'étaient nos pères, à nous, qui portaient jadis, autour de la place Saint-Marc, le trône ducal d'un Laurent Tiepolo (2), au temps où c'était encore le peuple qui nommait et acclamait ses doges ! Fils des proscrits, il vient à nous, notre cause est la sienne : arrière donc vos dagues, rengaînez vos épées, il est neveu de notre amiral ! Sa mère était sœur de Pisani, et il a promis de nous le rendre. C'est lui qui va nous conduire au cachot où notre Vettor meurt s'il n'est secouru ; Boémond Tiepolo, neveu de Pisani, arrivé parmi vous sous ma garantie, ne sortira d'ici qu'à notre tête.

— Vive Tiepolo !

Ceux qui viennent de menacer le patricien l'entourent, l'écoutent, lui obéissent. Boémond affirme que Pisani, l'ange exterminateur de Louis de Fiesque et de sa flotte, respire encore ; il languit enchaîné dans les *Pozzi*, sous les voûtes du palais des doges ; les avogadors l'ont condamné, mais les sénateurs n'ont osé frapper le dernier coup. Il vit encore, celui qui sauvera la patrie, qui brisera le cercle de fer dont François Carrare et Pierre Doria ont entouré Venise. Avec le peuple, Pisani est invincible.

— C'est notre général, notre prince, notre doge, notre roi !

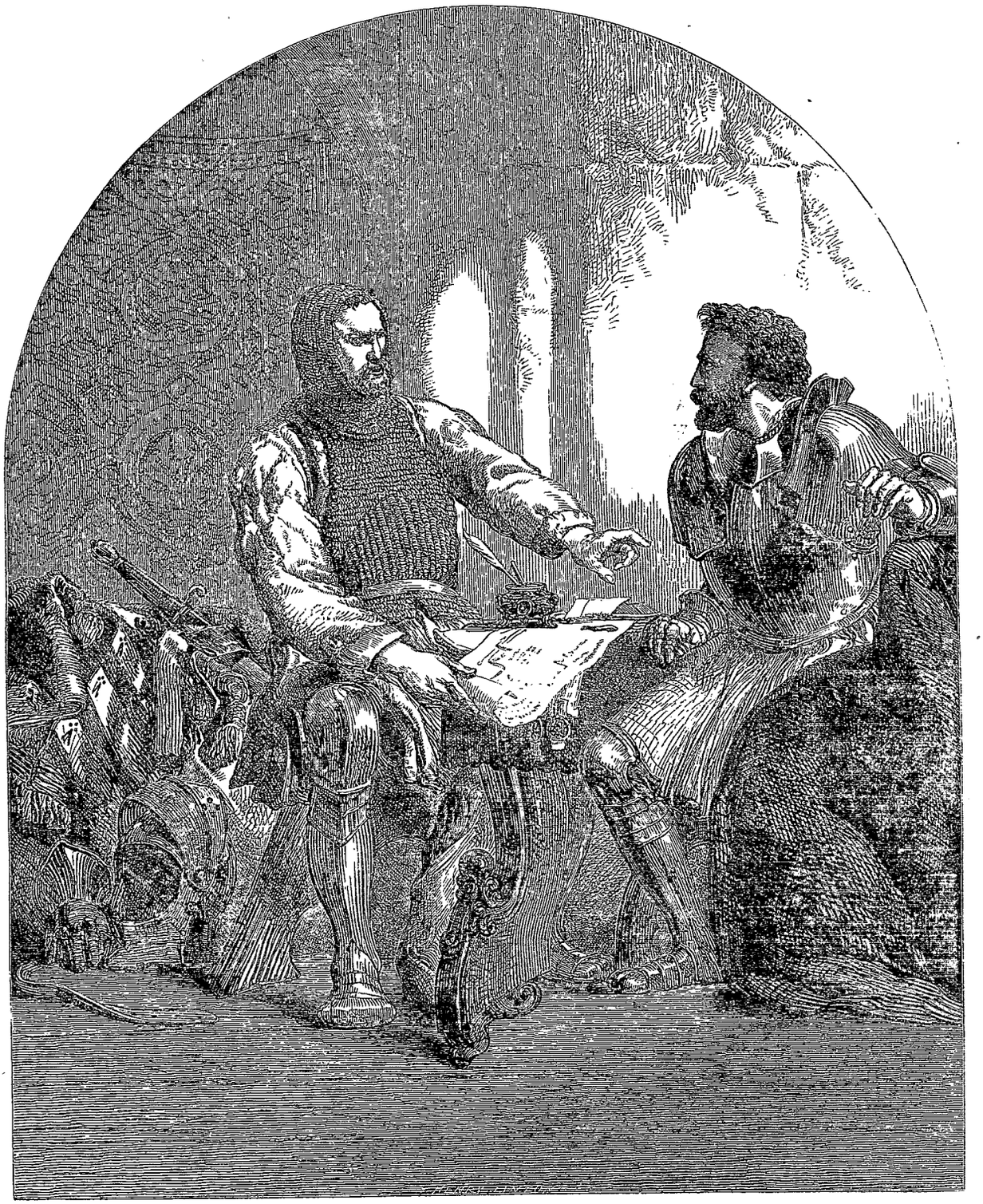
L'immense acclamation confond les voix et les cœurs ; une sorte d'entente sympathique réunit ces esprits divergents : Vettor, sauveur de Venise, est l'espoir de tous, et ces hommes prêts, l'instant d'avant, à s'injurier, à se combattre, marchent sous l'inspiration de celui qu'ils viennent de menacer.

(1) *Il serrar del Consiglio* est le nom de la révolution faite en 1319 par le doge Pierre Gradenigo, qui resserra en effet dans une étroite aristocratie le gouvernement, jusqu'à lui plus large et plus libéral, de Venise. D'une république, où les pouvoirs étaient balancés sous l'autorité d'un doge, il fit une oligarchie soupçonneuse, despotique, ennemie du prince qu'elle tirait cependant de son sein.

(2) Laurent Tiepolo, qui avait remporté, en 1258, une victoire sur les Génois, nommé doge en 1268, fut porté en triomphe par les marins jusqu'au palais.

VETTOR PISANI ET CARLO ZENO.

SCÈNES HISTORIQUES DE 1379 ET 1380.



Dessin de Gilbert.

Le jour commence à peine à blanchir les flèches aiguës, les dômes arrondis qui surmontent la ville, et déjà tout est organisé, tout est convenu. La foule s'est écoulée, non dispersée : elle pullule dans le quartier de la Mercerie; chaque ruelle en porte un flot sur les carrefours étroits et dans les larges artères qui partagent Venise. La place Saint-Marc s'emplit, les portiques regorgent d'hommes dont les cris menaçants assiégent le palais. Les sbires se réfugient au dedans des portes massives qu'ils barricadent derrière eux, et les sénateurs, assemblés en désordre, délibèrent tremblants, et se croient mal protégés par l'épaisseur de leurs murailles.

De l'autre côté de l'îlot s'est glissée la silencieuse gondole de Boémond. Suivie d'une muette flottille, elle a circulé le long des canaux et s'arrête près d'un des soupiraux qui laissent filtrer le peu d'air accordé aux prisonniers

des Pozzi. Les barques sveltes demeurent affalées sous l'ombre de l'édifice massif, auquel les matelots s'accrochent et grimpent aussitôt. L'oiseau oserait à peine poser son pied léger sur les saillies étroites où ils se créent des points d'appui. Soudain les sentinelles surprises, dont toute l'attention se portait vers la face du palais assiégée par la multitude, sont précipitées du haut des parapets; leur dernier cri, le bruit de leur chute au fond des eaux noirâtres, se perdent dans les rugissements qui répondent, effroyables échos, au tumulte de la place. Au nom de Pisani se mêlent d'horribles imprécations : « A bas les tyrans, les sénateurs, les vampires de Venise! Aux colonnes rouges (*) le Conseil et la Quarantie! — Vive Pisani, notre prince, notre victorieux! A bas Morosini! Marino Barbarigo! Écrasons sur les plaies qu'elle a faites cette vermine impure du sénat! A bas les amis du Padouan! les ennemis de notre amiral! »

Comme toutes les multitudes, cette foule ne bâtit les piédestaux qu'avec des décombres : provéditeurs, avogadors, sénateurs, Molino, Pietro Bernardo, soupçonnés à tout hasard d'être stipendiés par Carrare de Padoue, gagnés par les Doria de Gênes, Venniero, Justiniani, généraux rivaux de l'amiral, sont voués à l'exécration et aux poignards. Le cri de : « Vive Pisani! » se mêle aux malédictions et au bruit du travail des ouvriers qui, sous les indications de Boémond et les ordres de Tagliapetra, attaquent les barreaux et les descellent. Soudain, à la baie du soupirail qu'ils s'efforcent d'élargir, apparaît une figure hâve. A son aspect, tous s'arrêtent, tous se taisent. Cette barbe inculte, cette pâleur cadavéreuse, reflets de trois mois de prison dans ce sépulcre, n'ont pu le changer au point de le rendre méconnaissable aux marins qui servirent sous lui. Un frisson court de l'un à l'autre, et tous murmurent le nom de leur amiral.

Sa main nerveuse et décharnée, ses doigts crispés au rebord du grillage, soutiennent cette espèce de spectre, et le cliquetis des chaînes qui chargent ses bras est entendu. Les yeux creux de Pisani sont animés d'un feu que sa pâleur et le sombre encadrement de la lucarne font paraître plus ardent. Le prisonnier promène sur ses partisans émus un regard sévère; deux fois il essaye de parler, et la voix lui manque; enfin, avec un violent effort, il s'écrie :

— Arrêtez! arrêtez! Les Vénitiens n'ont qu'un cri : « Vive saint Marc! (*) Vive Venise! Vive notre patrie! »

D'un geste énergique, il désavoue et repousse l'émeute qui prétendait le délivrer.

— J'obéis aux lois de mon pays, répond-il aux instances de Boémond; et, s'arrachant aux mains qui s'efforcent de le retenir, il retombe au fond de son cachot.

Nul n'oserait s'opposer à cette irrésistible volonté. La petite flottille suit la gondole de Tiepolo qui se retire, et, tournant l'île, les barques vont aborder entre les colonnes, et mêler leurs équipages à la foule ameutée sur la Piazzetta. Mais déjà toute cette furie s'est apaisée : un message du sénat est venu annoncer au peuple que Pisani était libre; aux matelots, que leur amiral leur était rendu. La voix populaire, quand elle éclate, foudroie toute résistance, et ce qui ne peut ployer rompt.

(*) Deux colonnes de granit rouge, trouvées, au douzième siècle, dans une île de l'Archipel, furent débarquées sur le rivage de Venise. Ce ne fut que cinquante ans plus tard qu'un architecte, Barattier, parvint, en mouillant des câbles, à dresser ces deux masses énormes sur la petite place Saint-Marc. Plus tard elles servirent à l'exécution des criminels. Enfermés au sommet dans une cage en fer, exposés à toutes les intempéries des saisons, ils étaient graduellement affamés, et périssaient de faim, de soif, de froid et de misère.

(*) Le mot est historique. « Vive Venise! Vive notre patrie! » est ajouté pour ceux qui ne comprendraient pas que saint Marc, pour un Vénitien, renfermait tout le sentiment de la patrie.

En d'autres temps, les cloches de Saint-Marc eussent retenti par bruyantes volées; les farandoles, les acclamations, les danses, les chants, auraient célébré le triomphe de la multitude et la réconciliation entre le peuple et le sénat. Mais il n'y a plus de joie, plus de fêtes dans la ville bloquée; le beffroi de Saint-Marc n'ose sonner les cérémonies religieuses, ni appeler aux assemblées du peuple, pas même annoncer les nombreuses funérailles. Les Génois, à deux lieues à peine du port qu'ils cernent, sont établis sur les plages des îlots qui entourent les lagunes; leurs galères peuvent circuler dans le golfe, et Venise, traquée, ne saurait pousser un soupir qui ne soit entendu de ses mortels ennemis.

Cependant, averti qu'il est libre, Pisani s'est refusé à quitter sa prison sur l'heure. Il veut donner une nuit à la méditation, à la prière. Seul digne, seul capable de sauver son pays, il demande cette nuit de recueillement pour se préparer à l'insigne honneur, à la terrible responsabilité qui lui sont imposés.

Le lendemain, au sortir de la chapelle, où son ardente foi eût violenté le ciel même pour obtenir de Dieu la grâce de ne point faillir à son héroïque tâche, en attendant l'heure où le sénat doit se rassembler, il s'arrête dans une salle au-dessus de ces souterrains où trois mois il a langui. Là, il se fait apporter ses vêtements, ses armes; il admet devant lui son neveu, et, seul à seul, il l'interroge.

C'est de Boémond qu'il apprend ce qui s'est passé durant sa détention. Récit plus rude, plus douloureux que ne le fut sa longue captivité. La carte des lagunes déployée devant lui, il écoute avec calme et renferme ses pénibles émotions.

— Dès le mois de juillet, dit Tiepolo, on a vu les voiles génoises pointer par delà le rivage du Lido, et dix-sept de leurs galères sont venues en reconnaître le port. Ils ont brûlé un des vaisseaux de Jacques Candomieri, qui s'était attardé en dehors de la passe; puis, trouvant l'entrée trop bien défendue, ils ont longé l'île de Malamocco, dont le profond détroit leur ouvrait les lagunes; ils ont débarqué des troupes sur le rivage de Palestrina, brûlé la ville (du haut de nos murailles nos citadins ont contemplé les flammes); puis, après avoir audacieusement parcouru le canal la sonde en main, ils sont sortis par la passe de Brondolo.

Vettor écoute; il marque de signes divers les lignes qui indiquent sur la carte les cinq petites îles et les détroits qui ouvrent à l'Adriatique six entrées sur cette rade intérieure. Ses doigts, crispés sur sa plume, suivent de capricieux et invisibles méandres à travers l'intervalle marécageux, bas-fonds et canaux, qui sépare Venise et son port des plages sablonneuses, frontières orientales d'un bassin de neuf lieues de long sur à peine deux de large. Tout à coup il s'arrête, et son regard levé sur Boémond lui ordonne de poursuivre.

— Peu de jours après, reprend ce dernier, nos six galères (seul reste de tant de magnifiques escadres) volèrent à la rencontre de six voiles ennemies qu'on signalait au delà du Lido, dans l'Adriatique; mais, au débouché de la passe, force fut de faire volte-face : une flotte génoise tout entière accourait à pleines voiles. Réfugiés au fond de nos ports, il nous fallut de nouveau assister à leurs évolutions, les voir entrer par la passe de Malamocco, s'établir devant la plage de Chiozza, pendant huit jours parcourir les lagunes, étudier les canaux et en relever toutes les sinuosités.

— Quoi! l'on n'avait pas barré les passes, enlevé les bouées, les balises? demande la voix contenue, mais courroucée de Pisani.

— On l'a fait, mais trop tard. Dès que les Génois ont été hors de vue, les passages des trois portes, du Lido, de Malamocco, de Chiozza, de Brondolo, ont été fermés, comme celui de Saint-Nicolas l'avait été tout d'abord; les balises, les points de repère des pilotes pour la navigation des bas-fonds ont été enlevés; des mercenaires, les Italiens de Recanati, ont été postés sur les plages; dans Chiozza seule sont entrés près de trois mille soldats. Nos six galères, sous les ordres de Thadeo Justiniani, défendent l'entrée de Venise, et, à la tête d'une petite flottille de barques légères, Barbarigo croise dans les lagunes pour interrompre les communications entre les Génois et Carrare, dont l'armée occupe le littoral de la terre ferme. Mais, il y a huit jours, quarante-sept vaisseaux, sous le commandement de Pierre Doria, ont inspecté toutes les passes et forcé celle de Chiozza : ils ont pris la ville en six jours!...

Un mouvement de Pisani arrête Tiepolo; tous deux se taisent.

— Eh bien! reprend enfin la voix calme et grave de Vettor.

— Vous savez tout, dit Boémond.

A ce moment, la portière est soulevée; l'un des seigneurs de la nuit paraît et avertit Pisani que le sénat rassemblé l'attend. *La suite à une autre livraison.*

— Il n'est personne qui n'ait eu quelque jour un bonheur inattendu. Songez aux caprices du sort, et vous ne désespérerez jamais.

— La vie n'est un rêve que par la faute de l'homme dont l'âme n'écoute point le signal du réveil.

FEUCHTERSLEBEN.

INGRATITUDES.

On a souvent reproché aux Athéniens et aux Romains leur ingratitude envers quelques-uns de leurs concitoyens les plus illustres et les plus dévoués. Un écrivain, recommandable par son savoir et sa modération, citait récemment un assez grand nombre de faits qui attestent que l'on serait en droit d'infliger le même blâme au moins à l'une des grandes monarchies de l'Europe moderne.

« Montecuculli n'a pas même un tombeau dans l'église de Lintz, où reposent ses restes. Le prince Louis de Bade, illustre par de nombreux combats, mourut le cœur brisé par une défaveur imméritée. Le prince Eugène, son successeur dans le commandement des armées, se vit d'abord bien traité, mais fut écarté ensuite de toutes les affaires par l'empereur Charles VI. La vie de l'archiduc Charles n'a été qu'une longue disgrâce; on lui préférait ses frères, inférieurs en talent; toute demande appuyée par lui était rejetée d'avance, et pourtant dans toutes les circonstances critiques on le retrouvait aussi dévoué, aussi modeste qu'il était grand par le cœur, par le génie. Le roi Sobieski, le sauveur de Vienne, n'y a pas une statue : rien n'y rappelle son souvenir. En ces dernières années, le célèbre Jellachich a dû se démettre de ses fonctions de ban de Croatie. » (1)

LE CHALUMEAU.

Suite. — Voy. p. 322.

Les chimistes ont souvent besoin de produire en dehors de leurs fourneaux une chaleur beaucoup plus considérable que celle qu'ils peuvent concentrer sur un point donné au moyen du chalumeau ordinaire. Il leur serait impossible de courber des tubes d'une certaine dimension s'ils devaient se contenter de renforcer la flamme d'une lampe à alcool avec la faible quantité d'air qui peut passer par leur cavité buccale. Combien leurs analyses scientifiques deviendraient lentes s'ils étaient obligés d'avoir recours à la main des ouvriers verriers toutes les fois qu'ils désirent modifier la forme de leurs instruments en verre! Que de délais mortels pour l'inspiration scientifique s'il fallait appeler un secours étranger pour souffler une boule, souder l'orifice d'une ampoule, courber un tube de verre! Aussi les opérateurs ont-ils inventé depuis longtemps pour les besoins spéciaux des laboratoires un instrument fondé sur les mêmes principes que le chalumeau ordinaire, mais beaucoup plus puissant.

Cet appareil, indispensable pour le chimiste du dix-neuvième siècle, se compose d'un tube métallique monté sur une table garnie d'une lampe de forme particulière, qui porte le nom de lampe d'émailleur.

Comme on le voit par la figure que nous donnons à la page suivante, la flamme peut, à l'aide de cette lampe, atteindre des dimensions considérables et posséder par conséquent un pouvoir échauffant très-intense, parce que le manipulateur, dirigeant en conséquence son soufflet, projette une quantité notable d'air au-dessus de la mèche.

Le souffle, au lieu d'être produit par la respiration, est donné par le jeu d'un soufflet à double courant d'air que l'opérateur agite avec une pédale. Il peut ainsi disposer de toute la force du pied et avoir les mains entièrement libres. Ce soufflet communique, comme on le voit dans notre gravure, avec un tuyau qui vient ressortir au-dessus de la table et qui se termine par un bec effilé. Le bec entre à frottement dans le tuyau et peut être dirigé à volonté dans différents sens. Évidemment son ouverture doit être plus grande que celle du chalumeau ordinaire, puisqu'il doit agir sur une flamme plus considérable; mais, dans les deux cas, c'est de l'oxygène qui vient accélérer la combustion.

Avec une bonne lampe à émailleur, un manipulateur habile peut façonner le verre plus facilement qu'un métal ordinaire. Courber des tubes, souffler des boules, joindre et souder, toutes les opérations du verrier ne sont pour lui qu'un véritable jeu. Il peut pétrir la matière incandescente comme un sculpteur modèle un morceau de terre glaise au gré de son imagination.

Le principe de la lampe d'émailleur est absolument le même que celui du chalumeau ordinaire; seulement, les poumons étant représentés par une machine soufflante, il n'est pas nécessaire d'avoir une chambre pour servir de réceptacle à l'eau provenant de l'air insufflé, et le tube en cuivre ne possède pas ce renflement qu'on remarque dans le chalumeau ordinaire.

Comme la lampe d'émailleur est d'un prix assez élevé, et qu'il est incommode d'avoir à remuer la pédale pendant toute la durée de la manipulation, on a inventé un appareil qui produit, sans qu'on ait besoin d'y toucher, une flamme d'une intensité énorme pendant un temps assez long pour effectuer les opérations courantes du laboratoire et des arts.

Comme on le voit par la figure 5, cet appareil, qui est connu sous le nom d'éolipyle, se compose d'une chaudière pourvue d'une soupape, dans laquelle on a renfermé de l'essence de térébenthine ou mieux de l'alcool. Cette matière volatile, étant chauffée, donne naissance à un torrent de gaz inflammable qui vient se projeter à la hauteur de la flamme et qui en augmente les dimensions dans une proportion fort notable. Quoique, par la nature de l'office

(1) Baude, *Revue des Deux Mondes.*

auquel il est destiné, cet appareil se rapporte au chalumeau ordinaire, il en diffère essentiellement par les principes de la construction. En effet, la flamme y est renforcée parce qu'on lui apporte un surcroît de gaz combustible, tandis

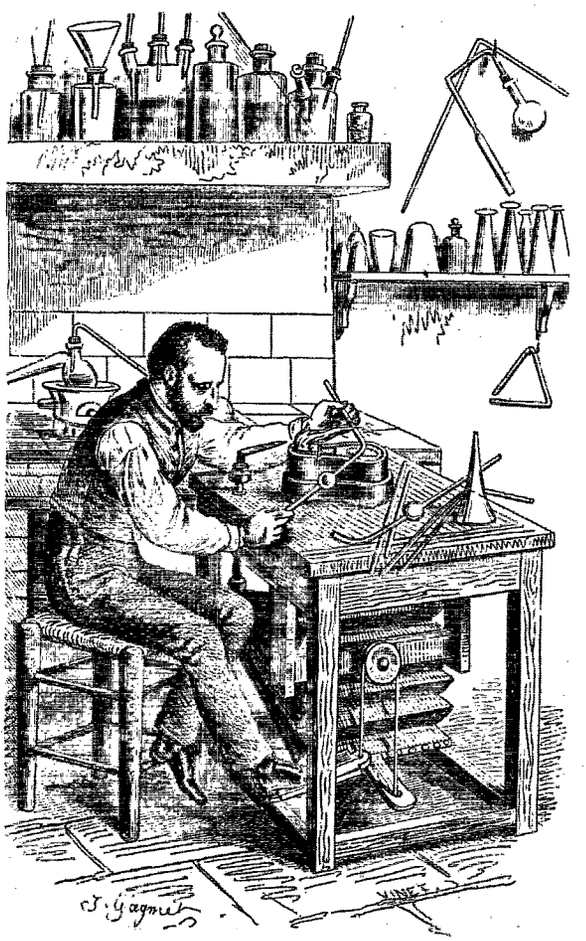


Fig. 4. — Chalumeau et Lampe d'émailleur.

que dans le chalumeau véritable on lui apporte un surcroît de gaz comburant; mais dans les deux cas le résultat est identique.

Au moyen de ce procédé fort simple, la quantité de chaleur qu'on accumule sur un point donné est accrue dans des proportions assez considérables pour produire les effets les plus difficiles à réaliser.

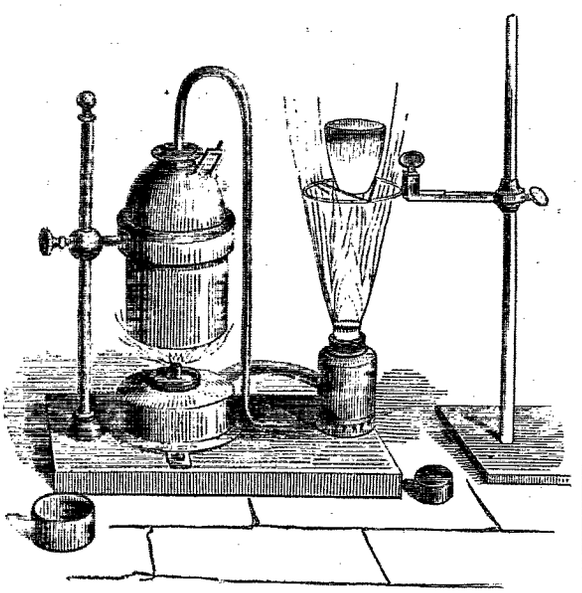


Fig. 5. — Éolipyle.

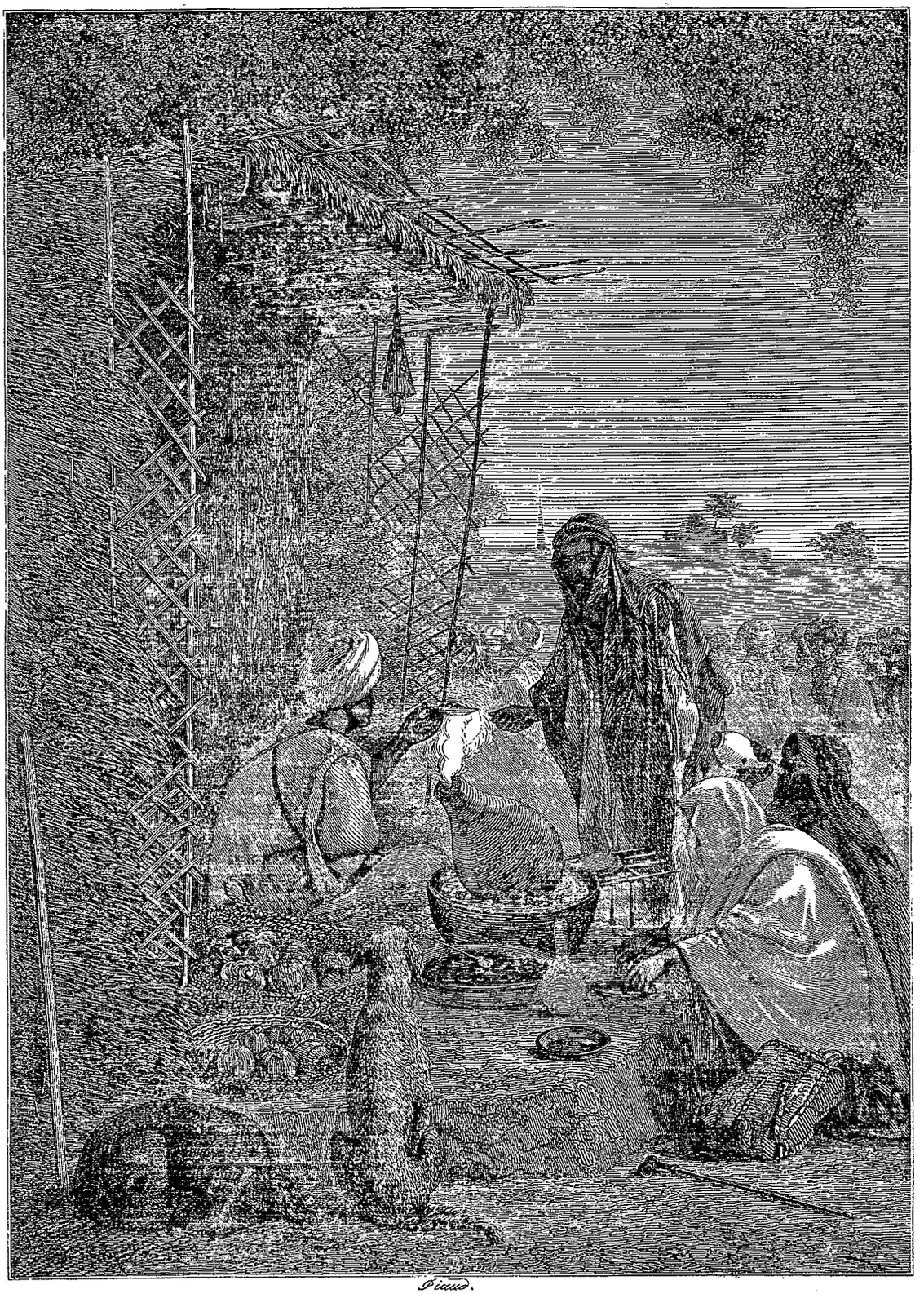
On se sert aussi de cet appareil pour produire commodément des réactions chimiques dans un creuset qu'on enveloppe complétement par les gaz incandescents. La flamme qui échauffe l'enveloppe réfractaire dans laquelle sont contenues les substances qu'on fait réagir les unes sur les autres s'oppose en même temps à son refroidissement par voie de rayonnement extérieur, et sert, pour ainsi dire, d'écran lumineux, en concentrant elle-même la chaleur qu'elle produit.

L'éolipyle est également employé avec succès dans les arts; il se recommande par son bon marché et par la facilité de sa manœuvre : aussi on le voit souvent figurer dans les étalages des quincailliers, parmi les objets les plus accessibles à toutes les bourses; mais il est bien loin de suffire dans tous les cas qui se présentent, car on ne pourrait lui donner des proportions considérables sans le transformer en appareil dangereux à manier, même avec sa soupape de sûreté. *La fin à une autre livraison.*

UN RESTAURANT ARABE.

Ce restaurant arabe est des plus élémentaires; il ressemble beaucoup à ces cuisines en plein vent qu'on voit encore çà et là à Paris, dans les quartiers populeux, et qui

tendent chaque jour à disparaître pour faire place à des établissements plus confortables, mais aussi moins pittoresques. La ressemblance n'est pas complète cependant, et s'il fallait faire un choix, il serait tout en faveur de ce « Restaurant arabe » : d'abord parce qu'il est inondé de soleil, c'est-à-dire de poésie; ensuite parce que chacune des choses qu'on y consomme a une apparence de propreté assez engageante, difficile à rencontrer dans les réfectoires



Salon de 1861; Peinture. — Restaurant arabe à la porte de Choubrah, au Caire, par M. Th. Frère. — Dessin de Karl Girardet.

parisiens en plein vent ou entre quatre murs. Sous un dais formé de treillage natté, élimé sur ses bords, un homme en robe bleue, en turban blanc, se tient assis, à la manière des tailleurs, au milieu de sa cuisine qui n'est autre chose qu'une large pierre dans laquelle sont ménagés quelques trous pour contenir certains vases. Çà et là, devant lui, sont des plats de terre grise pleins, les uns de couscoussou, les autres de gâteaux de fécule de riz arrosés d'eau de

cerise, ceux-ci d'oranges et de grenades, ceux-là de pastèques, d'aubergines et de colocases; un plat d'une forme particulière, plus grand que ses voisins, et dans lequel il y a de la braise et des cendres chaudes, sert à tenir chaud le café qui bout en ce moment dans une cornue à col étroit, d'où s'échappe une fumée bleuâtre bien faite pour chatouiller agréablement les houppes nerveuses des organes olfactifs rangés allentour.

Car c'est le moment du kief, ou à peu près. Avant de rêver en fumant son chibouck ou son narguilhé, il faut songer à prendre un peu de nourriture, il faut contenter le corps avant de contenter l'âme. Le cuisinier de M. Théodore Frère, avec cette gravité que les Orientaux apportent dans chacune de leurs actions, tend une assiette de terre à un Arabe qui est debout; un autre boit, assis; à côté de celui-ci, sur le premier plan, accroupi comme lui, un troisième mange avec ses doigts je ne sais quel ragoût local dont déborde son assiette; d'autres amateurs, debout, attendent leur tour sans se presser, devinant bien qu'ils finiront toujours par avoir ce qu'ils veulent, confiants dans Allah et dans le restaurateur, qui ne peut ainsi oublier ses pratiques habituelles. Il n'oubliera personne, en effet, pas même le chien qui, avec une gravité tout humaine, le regarde servir ses voisins, assuré qu'il est d'être servi, lui aussi, à son tour.

La scène est calme, et j'oserai dire solennelle. Nous apportons plus de turbulence dans les actes ordinaires de notre vie, à ce qu'il me semble. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, le tableau a son intérêt, en ce qu'il dénonce un des côtés des mœurs orientales, si différentes des nôtres. Les gens que nous voyons là, si sérieusement occupés à manger ou à boire, devant cette boutique en plein air qui vaut à peine une piastre et dont les consommations ne s'élèvent pas au-dessus de quelques paras, ces gens ne vont pas tarder à se retirer, la place qu'ils remplissent ne va pas tarder à se faire déserte : midi va sonner, le muetzlin va chanter la prière sur la plus haute galerie du prochain minaret. Où seront-ils? Quelque part, sous quelque porche, couchés ou accroupis sur leurs talons, écoutant en fumant l'histoire des amours et des combats d'Antar, le type de l'Arabe errant, pasteur, guerrier et poëte, dont les vers sont aussi populaires là-bas que ceux de Béranger parmi nous. *Allah hou akbar!* Dieu est grand, décidément!

LES CORDAGES D'UN NAVIRE.

Dans le temps où florissait la marine à voiles, je me rappelle la plaisanterie que le mousse de garde ne manquait que bien rarement de faire aux Parisiens qui venaient visiter son navire. En leur montrant tout l'attirail des manœuvres qui garnissaient les mâts et les vergues, il s'amusait presque toujours à dire : « Eh bien, Monsieur, il n'y a pourtant qu'une corde à bord, c'est celle de la cloche; le reste sont des manœuvres qui ont chacune un nom particulier. » Le mousse disait vrai, et le visiteur s'en allait tout effaré, en se demandant s'il ne fallait pas des années pour comprendre quelque chose à une nomenclature qui devait être si nombreuse et si compliquée. La réalité cependant, si le mousse officieux avait bien voulu la rendre simple, au lieu de chercher à la rendre presque effrayante, lui aurait fait dire que dans tout cet appareil de cordages et dans leur désignation il était au fond beaucoup plus facile de se reconnaître qu'il ne paraissait au premier abord. Il aurait dit, par exemple, que les cordages qui sont attachés d'une manière fixe à un mât pour le soutenir à droite ou à gauche s'appellent des haubans, et qu'il en est ainsi pour le mât de misaine comme pour le grand mât, comme pour le mât d'artimon; que ces cordages viennent se fixer à tribord ou à bâbord du navire. Ceux, au contraire, qui relient les mâts entre eux dans le sens de l'axe du navire s'appellent uniformément des étais. C'eût été déjà une grande simplification que de savoir cela; elle eût été plus grande encore si le malicieux cicerone eût bien voulu expliquer à ses hôtes que chacune des voiles carrées se manœuvre uniformément à l'aide de drisses, de cargues-point, de cargues-fond, de boulines et d'écoutes, dont les désignations vont se répétant dans la nomenclature presque sans autre variante que celle du nom de la voile à laquelle elles sont attachées et qui sert seule à les distinguer : les cargues-fond de grand'voile ou de la misaine, la drisse du petit hunier ou du grand perroquet, etc., etc. De la sorte, le visiteur serait venu facilement à comprendre qu'au lieu d'avoir tout un dictionnaire à retenir dans sa mémoire, il lui suffisait de savoir une vingtaine de mots pour se retrouver au milieu de cet écheveau de cordages qui lui semblait si embrouillé; mais le mousse a toujours passé pour un petit être plein de malice. (1)

LES CHEVAUX ET LES HARAS EN ALGÉRIE.

Suite et fin. — Voy. p. 327.

« Le Prophète a dit :

« Quand quelqu'un ne peut pas remplir tous ses devoirs » religieux, qu'il entretienne un cheval pour la cause de » Dieu, et tous ses péchés lui seront pardonnés.

» Celui qui nourrit un cheval pour le triomphe de la » religion fait un prêt magnifique à Dieu.

» Le cheval élevé sincèrement dans la voie de Dieu, pour » la guerre sainte, préservera son maître du feu au jour de » la résurrection.

» Quiconque fait des sacrifices pour préparer son cheval » à la guerre sainte sera récompensé comme un martyr.

» Celui qui dresse un cheval dans la voie de Dieu est » compté au nombre de ceux qui font l'aumône, le jour ou » la nuit, en secret ou en public; il en sera récompensé. » Jamais la crainte ne viendra déshonorer son cœur.

» L'argent que l'on dépense pour les chevaux passe » aux yeux de Dieu comme une aumône que l'on fait de » sa propre main.

» Celui qui soigne et garde un cheval pour le service de » Dieu sera récompensé comme l'homme qui jeûne pendant » le jour et passe la nuit debout à prier.

» Les chevaux demandent à Dieu de les faire aimer par » leurs maîtres.

» Dieu vient en aide à ceux qui s'occupent des chevaux, » et allége les dépenses qu'ils font pour eux.

» Chaque grain d'orge qu'on donne au cheval est inscrit » par Dieu dans le registre des bonnes œuvres.

» Les martyrs de la guerre sainte trouveront dans le » paradis des chevaux de rubis, munis d'ailes, et qui vole» ront au gré de leurs cavaliers. » (2)

On imagine aisément l'influence de pareils principes posés comme axiomes religieux chez un peuple fanatique. Toutefois, comme les Arabes ne possédaient pas les sciences anatomiques et physiologiques indispensables à de bons procédés de perfectionnement des races, leurs efforts pour améliorer leur cheval se sont naturellement bornés à une pratique qui, à force d'observation et d'étude, est parvenue à des résultats aussi heureux que possible dans leurs limites. Cette pratique est même très-souvent en harmonie

(1) X. Raymond, *Journal des Débats* (nov. 1860).

(2) *Les Chevaux du Sahara*, par M. le général Daumas.

avec les règles prescrites par la science de la nature, tant au point de vue hygiénique qu'à celui de l'appréciation des qualités, des caractères zoologiques, anatomiques et physiologiques qui font distinguer un bon d'un mauvais type, un cheval bon reproducteur d'un sujet de nature commune ou mauvaise.

Mais si à force d'observation et d'étude pratique les Arabes étaient parvenus à connaître les moyens de distinguer les bons types de chevaux, et de leur donner les soins hygiéniques propres à la conservation des qualités de ces animaux, ils manquaient, en Algérie du moins, de moyens administratifs propres à généraliser les procédés de multiplication et de perfectionnement de la race.

Ce moyen administratif qui a manqué aux Arabes a été introduit par l'administration française; appliqué dans toute l'extension que comporte l'Algérie, il ne saurait manquer d'y produire d'heureux résultats, au point de vue de la multiplication du cheval de guerre, du cheval de selle léger.

La guerre énergiquement soutenue par les Arabes, depuis 1830 jusqu'à 1847, a exigé une grande quantité de chevaux, soit pour les remontes des Français, soit pour celles des indigènes, dont la cavalerie a été la principale force. Tant de fatigues supportées pendant plus de vingt ans de combats et de marches forcées ont contribué non-seulement à dégrader le cheval algérien, mais à diminuer son effectif. D'autre part, les Arabes, uniques éleveurs du pays, toujours harcelés, poursuivis par nos troupes, ne pouvaient pas s'occuper de la multiplication de leurs chevaux; et lorsque notre armée victorieuse a pacifié le pays conquis, lorsque la paix a été faite, il a fallu réparer le mal causé à la production du cheval algérien. Le moyen le plus sûr et le plus expéditif pour parvenir au but, c'était de fonder, comme en France, des haras, et l'administration militaire s'est mise à l'œuvre depuis quelques années. Elle a fait en Afrique ce que Colbert a fait en France, il y a deux siècles, pour la multiplication du cheval de guerre. Mais si le même moyen administratif a été mis en œuvre, son application a été bien différente. Sauf Colbert, en effet, la question des haras était une question nouvelle sur laquelle on n'avait ni assez d'expérience, ni assez de savoir spécial pour la résoudre; d'autre part, la science de la nature appliquée à la production du sol, à l'amélioration des races, était loin d'être connue comme aujourd'hui, bien que l'agriculture française ait encore beaucoup à apprendre sous ce rapport.

Ce que nous disons ici de l'état des sciences naturelles appliquées au perfectionnement des races, du temps de Colbert, est si vrai qu'au point de vue de l'amélioration du cheval de guerre, la France n'a fait aucun progrès sérieux, n'est pas plus avancée aujourd'hui, sous ce rapport, qu'à l'époque de la création des haras. Pour fonder les haras en Afrique, l'administration de la guerre a opéré d'une manière rationnelle. Elle a trouvé dans le pays un bon cheval de guerre de sang oriental, et, au lieu de le mélanger avec du sang étranger, au lieu de le croiser, comme on l'a fait en France, avec des types qui n'auraient pas convenu à la race indigène, elle a cherché les bons reproducteurs de cette race pour les mettre à la disposition des éleveurs. C'est M. le maréchal Randon qui a organisé les haras d'Afrique tels qu'ils fonctionnent aujourd'hui; voici quel en est le mécanisme.

L'idée de fonder des haras en Afrique remonte à 1842. Cette idée reçut un commencement d'application à Mostaganem, où furent placés quelques étalons. Une décision ministérielle, en date du 22 avril 1844, régla la formation du dépôt d'étalons à Mostaganem et créa deux nouveaux dépôts, l'un à Boufarik, au milieu de la plaine de la Metidja, l'autre à l'Allélick, près de Bone. Ces trois dépôts d'étalons fonctionnèrent isolément jusqu'au 13 octobre 1851. A cette époque, M. le maréchal Randon, ministre de la guerre, désigna M. le commandant Vallot, aujourd'hui colonel directeur des haras et des remontes de l'Algérie, pour étudier la question relative à ces établissements et en diriger la marche. Le 22 mars 1852, les haras furent annexés aux remontes, et les deux services sont réunis; les dépôts d'étalons sont dans les dépôts des remontes; les mêmes officiers dirigent les uns et les autres, et l'expérience a démontré les avantages de cette mesure administrative.

Le directeur des haras et des remontes de l'Algérie a pour fonction d'étudier les ressources du pays pour les remontes de l'armée, et les moyens de multiplication et de perfectionnement des chevaux de guerre de l'Afrique française. Pour bien remplir le but, il importait de parcourir l'Algérie, de découvrir les lieux les plus aptes à l'élevage du cheval pour y placer des stations d'étalons; il fallait se mettre en rapport avec les éleveurs des tribus, afin de leur bien faire connaître les mesures prises par l'administration pour favoriser leur élevage.

Tous ces moyens ne tardèrent pas à produire de bons résultats; toutefois, on s'aperçut que les dépôts d'étalons créés à Mostaganem, à Boufarik et à l'Allélick étaient insuffisants, et qu'il fallait recourir à un moyen qui permît l'emploi d'un plus grand nombre d'étalons sans grever le budget par leur achat. Il fut décidé, en 1852, que les tribus auraient des étalons achetés par elles; que ces étalons seraient placés isolément chez des chefs arabes pendant la monte, et réunis ensuite en petits dépôts dans les cercles sous la surveillance de l'autorité militaire. La nourriture de ces producteurs est à la charge de l'État, et leur renouvellement à la charge des tribus. Ce moyen a réussi; il a été continué avec succès depuis qu'il est mis en pratique.

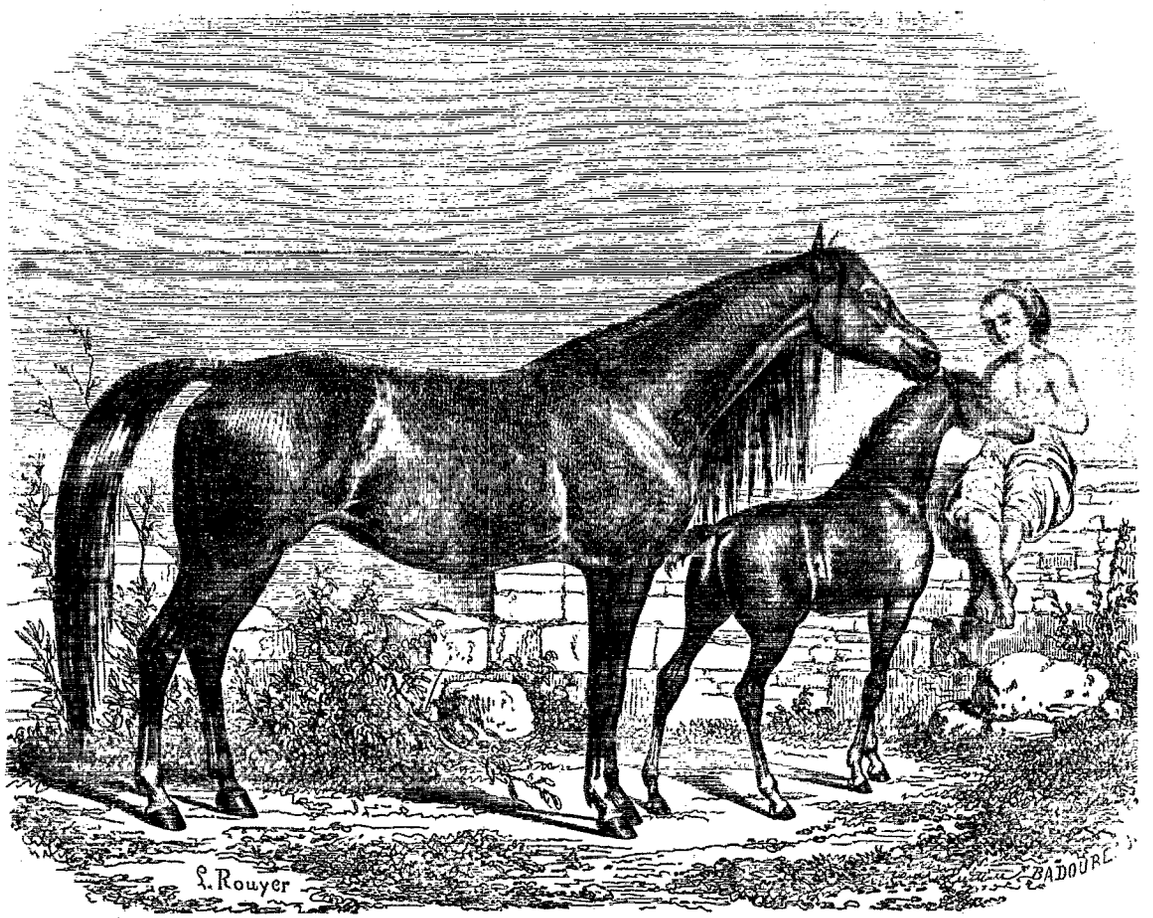
L'administration militaire a voulu se faire éleveur en Afrique; mais, comme l'administration des haras de France, elle a échoué, et elle y a renoncé aujourd'hui. Quelques juments poulinières avaient été réunies au haras de Mostaganem, mais les produits furent loin de répondre à ce qu'on en attendait. Quel en est le motif? Voilà ce qu'on ignore : la question n'a point été étudiée, que nous sachions, et n'a pas été résolue de manière à être élucidée. Toutefois, on s'est borné à renoncer à l'élevage, parce qu'il était plus onéreux qu'utile.

En France, on n'a pas été plus heureux depuis deux siècles que les haras sont organisés : tantôt on a créé des haras de production; tantôt on les a détruits, parce qu'ils ne répondaient pas au but proposé. La question des haras de reproduction est une question d'histoire naturelle appliquée et de physiologie expérimentale; et ces deux sciences essentielles n'ont point été enseignées à ceux qui étaient chargés de les appliquer. Doit-on être surpris de la nature des résultats obtenus? N'est-on pas assuré des mêmes conséquences toutes les fois que les études spéciales n'éclaireront pas ceux qui sont chargés de traiter des questions d'histoire naturelle appliquée au perfectionnement des espèces animales?

Les progrès faits sur les moyens de multiplier et d'améliorer la race chevaline de l'Afrique française par ses dépôts d'étalons ont produit d'heureux résultats; c'est incontestable, les chiffres le démontrent. Ainsi, en 1849, le nombre des juments livrées aux étalons de l'État ne s'est élevé qu'à 1 176. Ce nombre a été croissant d'année en année : il est monté, pendant l'année 1858, à 20 705, en y comprenant le courant des étalons de tribus qui sont aujourd'hui au nombre de 368. Dans les trois provinces d'Alger, de Constantine et d'Oran, les étalons des dépôts

de Blidah, de l'Allélick et de Mostaganem sont au nombre de 145, ce qui élève le chiffre des étalons de l'État et des tribus réunis à 513. Ce nombre d'étalons est insuffisant à notre avis. D'après les statistiques, l'Afrique française compte aujourd'hui 91 699 juments; savoir : 46 830 dans la province de Constantine, 25 906 dans celle d'Alger, et 18 963 dans la province d'Oran.

Avant la conquête de l'Algérie par la France, alors que les tribus se faisaient entre elles une guerre en permanence, l'élevage du cheval était non-seulement dans le goût naturel des Arabes, mais il était une nécessité pour eux, puisque cet animal était l'un des principaux éléments de leur force. Les tribus qui comptaient le plus de cavaliers les mieux montés étaient les plus puissantes, les plus redoutées. D'autre part, les chefs arabes étaient riches; il leur était si facile de s'enrichir par la loi du plus fort! Mais aujourd'hui les temps sont changés dans toute l'Algérie. D'abord, plus de guerre de tribu à tribu; plus de pillage de l'une par l'autre; plus de rapine par la force ou par la ruse : la loi et la justice française interviennent dans les contestations; le droit de la force est remplacé par celui de l'équité. Il est résulté de cet état de choses nouveau que chacun peut se livrer en paix dans sa tribu à ses occupations, sans être obligé d'élever et d'entretenir à grands frais des chevaux de guerre pour défendre sa famille, sa tente et ses troupeaux contre un ennemi irréconciliable par son avidité. On commence à s'apercevoir qu'on n'a plus besoin « d'élever un cheval pour le service de Dieu, pour la guerre sainte et pour gagner le paradis », suivant les paroles du prophète Mahomet. Le chef qui, par les exactions, s'enrichissait aux dépens de ceux qu'il dominait, est devenu relativement pauvre par le règne de l'égalité devant la loi. Il est obligé de se contenter d'un seul cheval, souvent même d'une mule; il voyage dans nos voitures publiques, *dans la carrossa*, suivant son expression, pour se rendre de sa tribu à la ville. Il arrive enfin à l'Afrique française ce qui est arrivé à la France par l'abolition de la féodalité et du privilége. Les grands

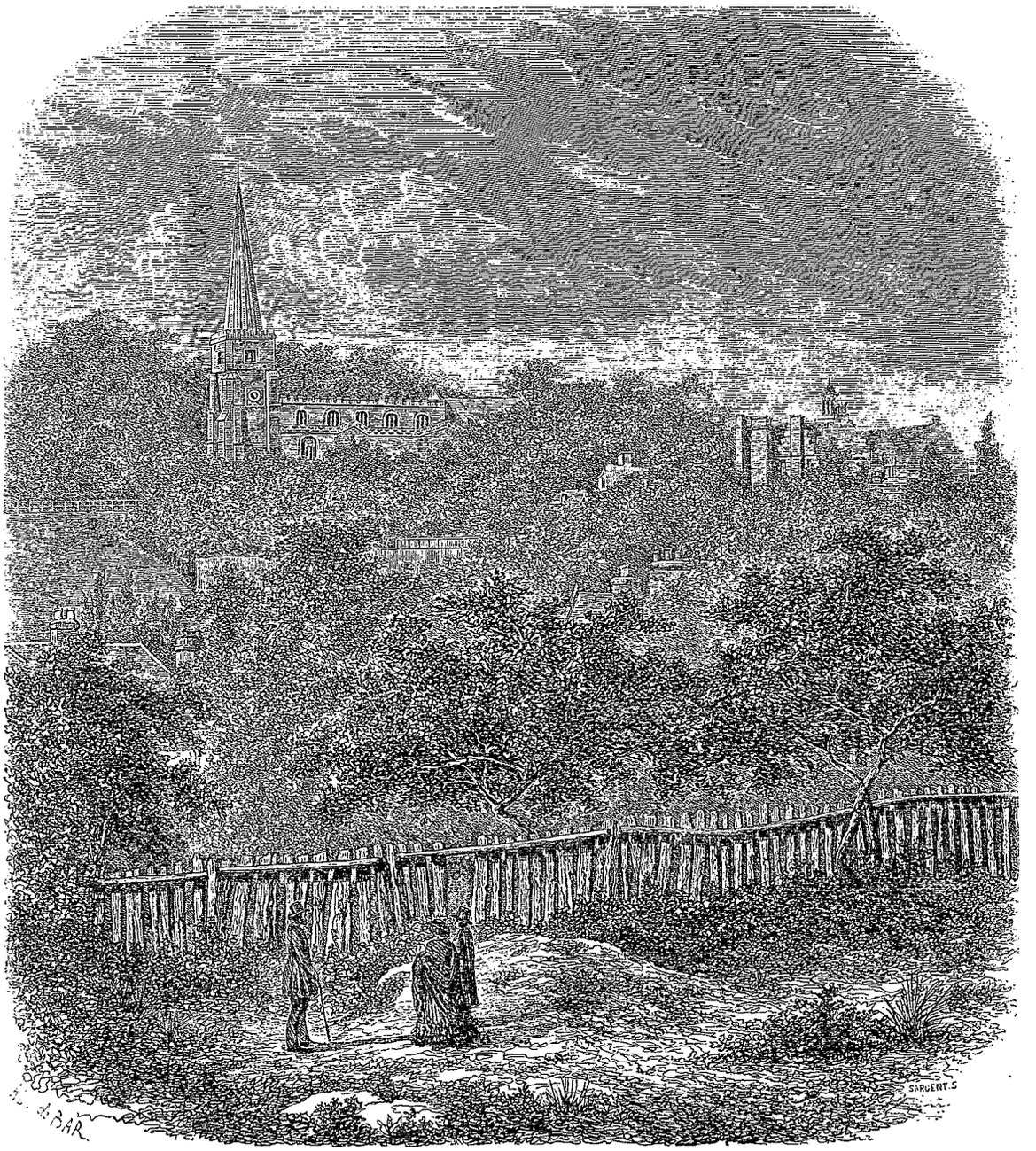


Jument et Poulain arabes. — Dessin de Rouyer.

seigneurs des temps passés avaient des haras dans leurs terres, de nombreux chevaux de selle : les mêmes prérogatives ne sont plus de notre temps, et les habitudes sont changées avec les transformations de la société. A mesure que la population européenne ou indigène augmentera en Afrique, sous la protection des lois françaises, la propriété se divisera, le pays se sillonnera de routes et de chemins de fer, et le cheval de selle fera place au cheval de trait et de voiture.

On le voit donc, le cheval de guerre tend à diminuer en Afrique, comme il l'a nécessairement fait en France. Si l'administration française veut conserver et multiplier ce précieux type de remonte, le meilleur cheval de guerre du monde par ses qualités spéciales, il importe d'étendre le système des haras adopté. Ce système est dans une bonne voie, il n'y a qu'à le continuer sur de plus larges bases. Le nombre des poulinières, on le voit, ne manque pas encore; celui des étalons de choix est insuffisant. Des officiers des remontes nous affirment que le nombre des chevaux qui, depuis la paix, devait augmenter, tend au contraire à diminuer, ce que nous comprenons parfaitement; nous en avons expliqué la cause.

HARROW-SUR-LA-COLLINE.



Collége de Harrow-sur-la-Colline. — Dessin de de Bar, d'après une photographie.

La ville ou le village de Harrow-on-the-Hill (Harrow-sur-la-Colline) est situé à environ 16 kilomètres de Londres, dans le comté de Middlesex. La population de la paroisse, qui comprend plusieurs hameaux, est d'à peu près cinq mille âmes.

Que signifie le mot Harrow? Vient-il du mot saxon *hearge, hergh* ou *herige,* qui veut dire à la fois « troupe de soldats » et « église »? Faut-il chercher son étymologie dans le mot islandais *har,* « élevé », combiné avec le mot belge *ouwe,* « pré »? Enfin, ne ferait-on pas mieux de s'en tenir simplement au souvenir de l'exclamation scandinave *Harrow?* Ces différentes hypothèses ont leurs défenseurs, les savants discutent, et l'incertitude dure toujours.

Le vieux manoir de Harrow appartenait à l'église de Canterbury longtemps avant la conquête normande. L'archevêque Crammer le céda, en 1543, par échange à Henri VIII, qui le donna à sir Edward Dudley, depuis lord North. A ses autres propriétaires Philipps, Pitts, ont succédé les lords Northvick. Thomas Becket a résidé au manoir de Harrow en 1170.

L'église de Harrow, dédiée à sainte Marie, s'élève au sommet de la colline. Son style est du quatorzième siècle; mais une partie de ses constructions remontent au règne de Guillaume le Conquérant. Du haut de la tour, surmontée d'une longue flèche couverte en plomb, et du cimetière, le panorama qui se déroule au loin est immense et d'une grande beauté : à l'ouest est le château de Windsor; à l'est, Londres; la vue s'étend, dit-on, sur treize comtés.

L'école qui rend ce nom de Harrow si célèbre se compose d'un groupe considérable de bâtiments situés immédiatement au-dessous de l'église, d'où la grande ou plutôt la haute rue (*High street*) descend vers le sud.

Cette école a été fondée, en 1571, dans la quatorzième année du règne d'Élisabeth, par John Lyon, ancien industriel de Preston, qui était venu jouir de sa fortune à Harrow. Ce John Lyon était un homme d'une intelligence supérieure et adversaire décidé de l'ignorance. Il avait établi d'abord à ses frais des écoles primaires. Il consacra ensuite des sommes considérables à la création de l'établissement d'enseignement classique qui a sans cesse été s'agrandissant en renommée depuis trois siècles. D'après les lettres patentes de fondation accordées par la reine, l'institution reçut le titre d'« École libre de grammaire de John Lyon. » On enseigne à Harrow le latin et le grec. Dix-neuf ans après la charte d'Élisabeth, le fondateur rédigea lui-même, sous ce titre : « Ordres, statuts et règles », une véritable constitution très-détaillée pour le gouvernement de l'école. Il détermina la qualité et le nombre des professeurs, leurs honoraires, les heures d'étude et de récréation, les études, les livres, les corrections, les vacances. Les volontés de John Lyon ont été aussi scrupuleusement observées jusqu'à ce jour que l'a permis la raison. Parmi les dispositions amendées le plus anciennement, on remarque celle qui prescrivait aux professeurs de garder le célibat; depuis cent quatre-vingts ans on leur permet le mariage.

L'école de Harrow, grâce aux libéralités de John Lyon, est riche. Indépendamment de tous ses autres revenus en rentes, les propriétés immobilières qu'il lui a léguées rapportent seules aujourd'hui plus de cent mille francs.

Les bâtiments principaux, comprenant la maison du « master », l'école proprement dite, le parloir et la chapelle, sont construits en brique rouge, dans le style du temps d'Élisabeth. L'école a été bâtie trois ans après la mort du fondateur; le parloir, beaucoup plus moderne, mais du même style, a été construit aux frais des « anciens Harrowiens. » On y remarque plusieurs tableaux, des portraits d'Élisabeth, de Georges III, des gouverneurs, professeurs et bienfaiteurs de l'école, et un tableau de Gavin Hamilton qui représente « Cicéron apostrophant Catilina. » Au premier étage de l'école, à côté de plusieurs salles d'étude, est une bibliothèque où l'on voit un portrait de lord Byron, son buste en marbre, et un sabre que l'illustre poëte portait en Grèce.

Le 4 juillet dernier, jour de la fête de l'école, lord Palmerston, premier ministre, âgé de près de quatre-vingts ans, est venu à cheval, par une pluie torrentielle, de Londres à l'école de Harrow pour y poser la première pierre d'une nouvelle bibliothèque que l'on va élever en l'honneur du docteur Vaughan, directeur. Le noble lord a rappelé, dans son discours, que l'école de Harrow s'honore de compter parmi ses anciens élèves un grand nombre d'hommes éminents, entre autres le grand poëte Byron, et plusieurs premiers ministres. La liste des personnes illustres sorties de cette institution est, en effet, considérable, et nous y remarquons notamment : William Baxter, philologue et antiquaire (1659-1719); John Dennis, poëte et critique (mort en 1733); James Bruce, célèbre par son voyage en Abyssinie (mort en 1794); Robert Orme, auteur d'une histoire de l'Hindoustan (mort vers 1760); sir William Jones, le grand orientaliste (mort en 1794); le savant docteur Parr; l'amiral lord Rodney; le célèbre auteur dramatique et orateur Richard Brinsley Sheridan; W.-Rich. Hamilton, auteur de l'*Ægyptiaca;* l'amiral Charles Yorke; Taylor Combe, antiquaire; le révérend Gisborne, moraliste; R. Mornington, marquis de Wellesley; le célèbre Malthus; le comte Spencer; Spencer Perceval, chancelier de l'Échiquier, premier lord de la Trésorerie, assassiné dans le vestibule de la Chambre des communes, le 11 mai 1812, par un nommé Bellingham, qui lui tira une balle dans le cœur; Fonblanque, auteur d'un excellent livre sur l'équité et éditeur de l'*Examiner;* lord Althorp, chancelier de l'Échiquier; Fred. Cavendish Possonby, blessé à Waterloo; lord Aberdeen, ministre des affaires étrangères; le comte de Westmoreland; William Elphinston, mort major général à Caboul; sir Henry Ellis, ambassadeur en Chine; lord Elgin; Henry Erskine, doyen de Ripon; le comte de Lonsdale; sir Robert Gordon, ambassadeur à Vienne; sir Robert Cavendish Spencer, mort le 4 novembre 1830, à Alexandrie, à bord de la frégate *Madagascar*, qu'il commandait; Edward Drummond, secrétaire de sir Robert Peel, mort assassiné; le duc de Dorset, mort d'une chute de cheval; le révérend Charles Parry; Beriah Botfield, antiquaire; le comte de Dalhousie, gouverneur de l'Inde; sir Georges-François Seymour, lord de l'Amirauté; sir Charles Fitzroy, gouverneur d'Australie; sir Platt, chef baron de l'Échiquier; lord Cottenham, grand chancelier; sir Henry Lytton Bulwer, sous-secrétaire d'État; le comte Paul Lieven; le révérend Charles Wordsworth; lord Somerville; lord Byron; lord Clare, gouverneur de Bombay; sir Robert Peel; etc.

De tous ces hommes, illustres à divers titres, les noms qui s'élèvent le plus haut sont, sans aucun doute, ceux de Sheridan, de Bruce, de William Jones, de Peel et de Byron. Ce dernier, grâce à la puissance de la poésie, suffirait pour éterniser la mémoire de l'école.

« On montre, dans le cimetière de Harrow, dit Thomas Moore (1), une tombe commandant toute la vue de Windsor, et si bien connue pour son lieu de repos favori, que les élèves ne la nommaient que « la tombe de Byron. » Là, il avait coutume de s'asseoir pendant des heures entières, plongé dans ses pensées, épiant solitaire les premiers soulèvements de passion et de génie qui agitaient son âme; peut-être aussi parfois s'y livrait-il à ces brillants pressentiments de gloire sous l'influence desquels il écrivit, n'ayant guère plus de quinze ans, ces vers remarquables :

Mon nom seul sera mon épitaphe; s'il n'environne d'honneur ma froide poussière, puisse aucune autre gloire ne récompenser mes actions! Ce nom-là seul doit marquer mon tombeau, illustré par lui ou par lui oublié.

LES TROIS NOUVEAUX DÉPARTEMENTS FRANÇAIS.

Les trois nouveaux départements qu'une suite inattendue d'événements a donnés à la France, en 1859, renferment une population de sept cent soixante-dix mille âmes environ.

Le département de la Savoie a une population supérieure à trois cent dix mille habitants, appartenant aujourd'hui à la Savoie, à la Tarentaise, à la Maurienne.

Le département de la Haute-Savoie a une population de deux cent soixante-huit mille habitants, appartenant aujourd'hui au Genevois, au Chablais et au Faucigny. (Sous le premier empire, la population du département du Léman, qui comprenait alors Genève, s'élevait à deux cent quinze mille habitants; celle du Mont-Blanc, à deux cent quatre-vingt-cinq mille habitants.)

L'arrondissement de Nice, réuni à l'arrondissement

(1) *Mémoires de lord Byron*, admirablement traduits par Mme Sw. Belloc.

de Grasse, distrait du département du Var, forme le nouveau département des Alpes-Maritimes. La population ne s'élève pas au-dessus de cent quatre-vingt-douze mille âmes, en y comprenant les soixante mille âmes de l'arrondissement de Grasse. (Sous le premier empire, la population du département des Alpes-Maritimes n'était que de cent vingt-huit mille habitants.)

Les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie forment le ressort d'une cour impériale dont le siége est Chambéry. Le département des Alpes-Maritimes fait partie du ressort de la cour impériale d'Aix.

Savoie, Tarentaise, Maurienne, Genevois, Chablais, Faucigny, arrondissement de Nice, tels sont les territoires qui composent ces trois départements, avec l'adjonction de Grasse et de son arrondissement.

Les traités de 1815 limitent la frontière française du côté de la Suisse. Des arrangements amiables ont déterminé la frontière franco-sarde : du côté de la Savoie, la nouvelle frontière suit la limite actuelle entre le duché de Savoie et le Piémont; mais au petit Saint-Bernard, le tracé va du bec des Rolses ou Lancebranlette à la source du torrent des Lanches, en Thuille (ancienne limite), jusqu'à 110 mètres avant la rencontre avec la route du col, suit le ruisseau qui coule près de l'Hospice, élève une perpendiculaire au chemin de l'Oratoire à l'Hospice, et s'arrête à la rencontre de cette perpendiculaire avec le torrent des Lanches. Au col du grand mont Cenis, il suit la ligne de partage des eaux, donne à la France l'auberge de la Ramasse, et divise, par des bornes, les monts Loulioun et la Ture. Au col du petit mont Cenis, il prend pour limite la ligne de partage des eaux, un petit mamelon du hameau de Coulour, hameau composé de quatre maisons habitées seulement pendant l'été, remonte aux monts Rochers-des-Lacs à l'est et Belle-Combe à l'ouest, y place des bornes de démarcation, et indique comme peu praticables les autres passages entre le duché de Savoie et le Piémont.

Du côté de l'arrondissement de Nice, la frontière se dirige, suivant la ligne de partage des eaux et les cols des Alpes, depuis l'Enchastraya jusqu'à la cime de Colla-Lunga; elle suit la crête méridionale jusqu'au chemin de Saint-Étienne à Colla-Lunga, va en ligne droite à la pointe occidentale de Lous Cloutas, puis à Sierra del Camp, traverse la gorge du Cloutas, le Serre del Terrassier, les rochers du Crest, et aboutit au confluent de la Guercia et du Castiglione, où elle remonte par la crête abrupte de Serre de Vial, par un petit col entre Testa de Ballarout et Cialance, pour redescendre par le torrent du Cusé et le vallon de Buona-Nueuce, non loin du vallon de Molières. On ne saurait décrire la série de paysages que côtoie cette ligne brisée par monts et par vaux, quand elle continue sa course de la pointe de Cairiglios à la cime de Piagu, à travers les crêtes, les vallons, les ruisseaux, les torrents, et du Piagu à la cime del Diavolo, et de del Diavolo à monte Gaurone, aux rochers dei Corvi, aux vallons de Balma-Garbata, à la Roya, rivière qu'elle remonte jusqu'à sa source. De là elle s'élance vers l'Arpetta, la croix de Meiriza, les vallons dell'Amore et du Rio, le mont Grazian, la Bevera, la Serrea, les rochers de Montacier, de Campassi, de Corna, le monte Carpano, la Gardieura et la cime della Girauda : elle s'arrête au pont de Saint-Louis, qui reste italien; de ce pont à la mer, c'est le thalweg du ruisseau de Saint-Louis qui trace la démarcation. Une franchise absolue d'exportation favorise les produits des terres limitrophes dans une étendue d'un demi-myriamètre à partir de la frontière : les denrées, le bois, le lait, le beurre, les fromages, la laine, les grains de semence, es engrais, y sont exemptés des droits de douane.

Le département de la Savoie a pour chef-lieu Chambéry (19 000 habitants), avec les trois sous-préfectures de Saint-Jean-de-Maurienne, d'Albertville et de Moutiers.

Le département de la Haute-Savoie a pour chef-lieu Annecy (10 300 habitants), situé au bord d'un beau lac (voy. t. XXVIII, 1860, p. 315); trois sous-préfectures : à Bonneville-sur-Arve; à Saint-Julien; à Thonon, sur le lac de Genève.

Les Alpes-Maritimes ont aussi trois sous-préfectures : Grasse, Pujet, Théniers; Nice, leur chef-lieu (44 000 habitants), est le rendez-vous des malades et des touristes, et de tous ceux qui vont demander à ses montagnes, à sa plage, à ses sites pittoresques, à son printemps presque éternel, la santé, le repos de l'âme, et les joies pures de l'admiration en face des grandeurs et des grâces de la nature.

Il est naturel que le malheureux se plaigne. Il n'en faut pas conclure que ce soit un droit. Si nous n'avons pas mérité tous les maux qui nous accablent, nous devons modérer notre plainte en pensant que nous en avons mérité beaucoup que nous n'éprouvons pas. A. C.

CIMETIÈRE ROMAIN A ARLES.

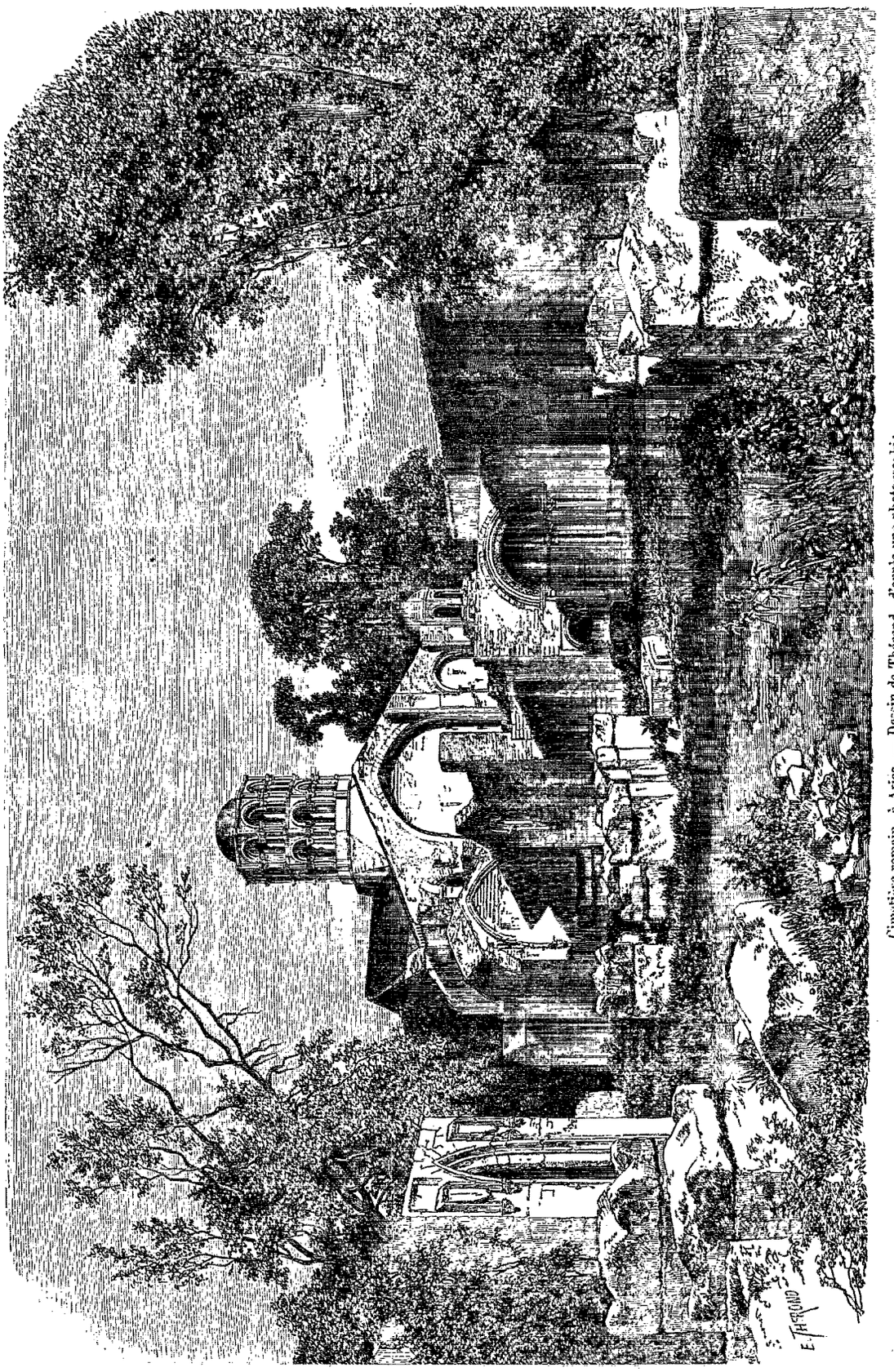
Voy. la Table des vingt premières années; et t. XXVI (1858), p. 397.

Arles est une ville romaine par excellence, et l'on comprend très-bien, en lisant son histoire écrite dans les livres et sur les monuments, qu'elle ait mérité le surnom, qu'on lui donna sous les empereurs, de Rome des Gaules, *Gallula Roma Arelas* (Ausone). Jules César, dans ses Commentaires, raconte qu'il y fit construire douze vaisseaux longs, *naves longæ*. Reconnaissant du secours que cette cité lui avait apporté dans son entreprise contre Marseille, il lui attribua les priviléges d'une colonie avec le prénom de *Julia*, et y établit les vétérans de la sixième légion. L'ascendant de la civilisation romaine ne tarda pas à l'emporter, à Arles, sur les mœurs gauloises. Les légionnaires y appelaient leurs familles; des architectes et des sculpteurs romains y importaient les arts de Rome, et la physionomie matérielle de la ville des Ligures changea complétement, grâce aux temples, aux palais, aux remparts et aux tours. Constantin vint dans cette Rome des Gaules comme dans une ville bien-aimée; il y donna des jeux publics dans l'amphithéâtre, et y bâtit un pont de pierre sur le Rhône. Son fils aîné, Constantin II, y naquit, en l'an 316, dans un palais qui servit plus tard de résidence comtale.

A Arles, comme partout, les monuments du paganisme survécurent quelque temps au paganisme abandonné; monuments vides, mais encore debout, protégés par la vieille gloire de Rome, dernière superstition du monde encore romain. Jusqu'au cinquième siècle, Arles resta la fille adoptive de la ville éternelle, parée, comme sa mère, d'un amphithéâtre, d'un théâtre, d'un cirque, d'un palais impérial, de thermes publics, d'arcs de triomphe, de colonnes, de temples et d'autres édifices groupés autour de son forum. Mais, à partir de cette époque, les dévastations commencèrent pour ne plus s'interrompre : dévastations chrétiennes d'abord, à l'instigation du prêtre Cyrille, qui ne voyait dans ces monuments romains que des œuvres du démon; dévastations barbares, ensuite, de la part des Ostrogoths, des Visigoths, des Francks, des Goths d'Espagne et des Sarrasins.

Toutefois le passage de la civilisation romaine dans la *Rome des Gaules* se témoigne encore d'une manière saisissante non-seulement dans les admirables ruines de l'amphithéâtre et du théâtre, mais aussi dans le cimetière dont

nous offrons le dessin à nos lecteurs. L'histoire d'Arles se retrouve dans les Æliscamps (champs Élysées), traduite en monuments funèbres, depuis les canopes gallo-romains, antérieurs à l'introduction du christianisme, jusqu'à l'urne



Cimetière romain, à Arles. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

dédiée aux consuls martyrs durant la grande peste du dix-huitième siècle. Malgré les spoliations commencées sous Louis XIV, et dont tant de musées ont profité, ce cimetière conserve encore son caractère antique, et l'on com-

prend très-bien que le Dante et l'Arioste aient célébré cet asile où dorment du dernier sommeil les compagnons de Roland, de pieux évêques et des morts moins illustres dont quelques-uns avaient usurpé les sarcophages vides des païens en traduisant les D. M. (*Diis Manibus*) par *Deo Maximo*. Suivant une tradition populaire, Jésus-Christ aurait béni la nécropole païenne pour en faire un cimetière chrétien, à la prière de saint Trophime (premier évêque d'Arles), qui y avait dédié une chapelle à la Vierge « encore vivante. » (*Sacellum dedicatum Dei parœ adhuc viventi.*)

Chateaubriand a écrit : « Je n'ai point rencontré dans mes courses de site qui m'ait plus tenté pour mourir que le cimetière d'Arles. »

(Voy. pour la description de chacune des tombes qui sont éparses çà et là dans le cimetière romain d'Arles, le volume de planches de Millin : *Voyages dans le midi de la France.*)

MENDIANTS JAPONAIS.

L'œuvre de Siebold est toute une encyclopédie. C'est la source où, jusqu'à ce jour, l'on peut puiser le plus d'instruction sur les mœurs japonaises. La vie de ce singulier peuple y est toutefois plutôt figurée que racontée. Le savant Hollandais s'est procuré, non sans difficulté, des dessins et des cartes, et, pour les rapporter en Europe, il a exposé sa liberté et sa vie. Mais il lui a été moins facile encore de faire des études morales ou de recueillir des observations suffisamment approfondies sur la religion, les institutions, le caractère, les habitudes que nous représentent, très-fidèlement d'ailleurs, ses curieuses gravures. Les Européens qui ont pu visiter, depuis quelques années, Nangasaki ou Jeddo, confirment ce que nous avait appris Siebold, sans nous faire pénétrer toutefois plus avant que lui au fond des choses. Un des derniers voyageurs, le général Cousin de Montauban, a vu à Nangasaki, en 1860, des mendiants exactement semblables à ceux que notre gravure reproduit.

Mendiants japonais. — D'après Siebold.

« Il existe, dit-il, une classe de mendiants qui ont, de père en fils, le privilége de mendier et ne peuvent avoir d'autre profession. Leur costume est fort propre et leur tête est couverte d'un très-grand chapeau à larges bords qui retombent au-dessous des yeux. Le costume et le chapeau sont blancs, et la vie de ces mendiants se passe à s'arrêter devant chaque porte et à frapper avec une petite baguette en fer sur un instrument en métal pour indiquer leur présence. Il est rare que le propriétaire ne leur donne pas quelque menue monnaie. »

Ces pauvres gens sont-ils des religieux bouddhistes? On pourrait le présumer d'après certains détails. La vieille religion du Japon, envahie par le bouddhisme qu'importèrent, dit-on, les Coréens, nous est peu connue; mais il est probable qu'elle consacrait aussi la mendicité, que le bouddhisme honore en enseignant le détachement absolu des intérêts terrestres. L'Europe est de plus en plus sévère contre la pauvreté, surtout volontaire; elle considère que tout homme a le devoir d'acquérir par son labeur son indépendance personnelle, et de ne pas obliger les autres à travailler pour le nourrir. La seule excuse admissible est, suivant eux, l'impossibilité absolue de gagner sa vie, et, à tort ou à raison, les économistes prétendent que c'est là une exception assez rare. Quand on n'a pas leurs lumières sur ce point, il ne faut pas trop se fermer le cœur : les causes de la misère sont infinies, et il y en a qui pour être incurables, parce qu'elles dérivent d'une sorte de débilité morale plus encore que physique, n'en sont pas moins dignes d'une grande pitié.

PROMENADES ALPESTRES.

Suite. — Voy. p. 14, 38, 150, 262, 266, 282, 310.

XVIII.

Surprise, à mon réveil, en me voyant un camarade de lit. Couché de bonne heure dans un lit à l'antique de deux mètres de largeur, et profondément endormi, un peu après, sans me réveiller, est venu prendre place à côté de moi mon nouvel ami le signor Giuseppe. Dans le lit voisin se sont placés quatre de nos jeunes compagnons.

A cinq heures du matin, on est en chasse. Tout le monde a des carabines, et nous nous élevons, en battant la forêt, vers le village alpestre de Santa-Maria. En dépit des promesses, peu de gibier : des oiseaux, des écureuils; il y a cependant des chevreuils, mais on n'en débusque pas. Musique enivrante des cors, des chiens et des chants gutturaux du Tyrol, répercutée par les échos de la montagne. Pour trouver les tétras, les gelinottes, les coqs de bruyère, il faut gagner les parties plus hautes et plus reculées. Il s'y rencontre aussi des loups et des ours gris : on tue de ces derniers douze à quinze par an, avec prime de quarante florins. Ici, comme en Suisse, les chamois ne résident en été que près de la neige, mais ils descendent en hiver. A midi, halte générale à Santa-Maria : une vingtaine de chasseurs; nous allons chez un bonhomme occupé à une cuite de fromage dans une immense chaudière; brave et riante figure, culottes courtes brillantes de beurre, tabatière colossale dont il offre à profusion. Je m'étonne qu'on ait préféré cette hospitalité à celle de l'auberge; on me répond que cela tient à ce que cet homme-ci est homme de *spirito*. Sa vue produit, me dit-on, l'effet d'une bouteille de vin. Ce qui me frappe le plus chez ces vaillantes populations, c'est l'emploi de ce grand mot de *spirito*, il représente pour eux la vitalité, l'énergie, la bonne humeur. Il n'est rien qu'ils recherchent et prisent davantage : *spirito*, la vaillance; *spirito*, le patriotisme; *spirito*, la belle chanson; *spirito*, la chasse au chamois.

On voudrait me retenir. Demain, grande partie; de Santa-Maria, on poussera jusqu'à la région des ours et des chamois. Je maintiens ma résolution, et la compagnie décide que l'on m'accompagnera jusqu'au sommet du col en battant le bois, et, pour cette fois, l'on compte bien sur les tétras et les gelinottes.

Je viens de quitter mes braves compagnons; ils redescendent à travers la forêt où le dernier cri d'adieu vient de s'échanger : les fanfares du cor montent encore jusqu'à moi. Le signor Giuseppe m'a touché : « Nous avons passé ensemble vingt-quatre heures, m'a-t-il dit d'une voix émue, et nous ne nous reverrons plus en ce monde; je vous donne rendez-vous dans la vallée de Josaphat! » Antonio m'a touché aussi, mais d'une autre manière. On voulait, en partant, m'indiquer un sentier pour la descente; il a interrompu d'un air superbe : « Il signor ha l'occhio, » ha le gambe, ha l'spirito; non bisogna la stradella. »

Scène sublime! environné de sapins morts de vétusté; un tapis de rhododendrons en fleurs autour de moi; au-dessous de moi, séparées par la zone des forêts, les prairies de Santa-Maria, le petit lac, le clocher; à ma droite, les Alpes terribles de la Brenta à demi enveloppées dans les nuages : cirque magnifique rempli de glace et de neige, bordé, comme un mont Blanc, par des aiguilles et des escarpements à pic, et dans le fond de la courbe, au sommet d'un glacier en cascade, un seul passage. Que n'ai-je les ailes de l'aigle que nous avons fait lever tout à l'heure, j'y serais bientôt! Devant moi, une vaste profondeur lumineuse, où se distinguent des champs, des routes, des villages : c'est la vallée du Soleil, inondée en effet de ses rayons, et portant bien son nom; c'est le haut du pays de Naunia, le plus beau du Tyrol, si la vallée de l'Adige n'existait pas. Dernier adieu, val hospitalier de Rendena! précipitons-nous dans le gouffre qui s'ouvre devant moi.

Descente difficile, véritable forêt vierge, mélèzes et sapins; elle n'a jamais été exploitée : des arbres morts, de plus de deux mètres de diamètre, barrent le passage. Plusieurs fois, les escaladant, je suis comme englouti dans leur pourriture. Arrivé à trois heures dans le val du Soleil. Halte dans une vaste auberge, nue, mal fournie; on cherche à me garder en me disant que je ne trouverai pas à me loger aux bains du Pejo : je n'en crois rien; j'ai encore des jambes pour aller jusque-là.

Affreux taudis, et quelle cohue! Un véritable hôpital. Ems, Luchon, Baden, où êtes-vous? Je suis arrivé à grande fatigue à la nuit. Point de chambre; par grâce, un matelas dans un galetas, côte à côte d'un phthisique souffreteux, quasi indigent. Tout le monde était à souper : grande salle basse, blanchie à la chaux, longs bancs de bois, point de nappe, tournure de cabaret, cuisine à l'avenant; tous les baigneurs, une centaine en tout, à la même table; prêtres et paysans en majorité. Je prends place modestement au bas bout. A la fin, les appétits satisfaits, on commence à me regarder; on tourne autour de moi; on se hasarde; la conversation s'engage. Ici encore, ma qualité de Français me procure un triomphe : on monte sur les bancs et sur les tables pour m'entendre; du milieu de la foule se sont dégagées quelques personnes de Brescia, des avocats, deux ou trois dames : on m'interroge sur Paris, sur la littérature, sur l'avenir, sur la politique; bon gré, mal gré, je suis entraîné, j'oublie ma fatigue, je pérore, j'explique, je professe. Étonnant prestige que celui de cette capitale! ne tend-elle pas à devenir pour les imaginations populaires de l'Europe ce qu'est la Mecque pour les musulmans, ce qu'était pour le moyen âge Rome ou Jérusalem? Au lieu de l'idée de sainteté, c'est l'idée de richesse, d'esprit, de liberté. On ne veut pas croire qu'avant huit jours, de ce vallon perdu, je serai transporté dans ce foyer de lumière et d'opulence; on m'envie, et je crois que plus d'un paralytique jetterait ses béquilles et me suivrait, si l'Autriche ne refusait les passe-ports. J'apprends dans la conversation un fait qui me touche : c'est qu'il existe dans la vallée, en secret, des livres et des journaux français; on se les procure en contrebande par les glaciers. Noble marchandise de l'esprit, il n'est point de barrière contre toi! Je suis animé, et cependant je me sens exténué; mon triste compagnon dort avec une espèce de râle sur son grabat; je vais, je l'espère, tomber jusqu'à demain dans un sommeil meilleur.

La suite à une autre livraison.

LA PÊCHE EN ÉGYPTE.

La pêche a de tous temps été une des richesses de l'Égypte; les listes des nombreux poissons dont on se servait comme aliment ou qu'on offrait aux divinités en font foi; et une curieuse inscription qui nous donne le détail du personnel d'une colonie d'exploitation composée de 8368 hommes, et envoyée par Ramsès IV dans une localité appelée Boukhen, porte à deux cents le nombre des *patrons de l'art de pêcher les poissons* (Lepsius, III, 219, e.). Hérodote et Diodore de Sicile nous apprennent aussi que la pêche du lac Mœris rendait au trésor royal un talent d'argent par jour, et on affirme que maintenant la pêche dans le Nil est imposée des neuf dixièmes par le gouvernement égyptien.

Un ostracon (tesson ou fragment de pierre avec in-

scription), récemment découvert à Thèbes (1), nous apprend de plus aujourd'hui que la pêche était déjà une importante exploitation dans un temps qui n'est pas éloigné de celui où vivait Moïse, et qu'à cette époque reculée, l'État avait taxé le droit de jeter les filets à un prix assez élevé pour qu'il pût produire un important revenu.

Le célèbre Morgagni (2), au milieu d'une dissection, s'écria, en laissant tomber son scalpel :

— Ah ! si je pouvais aimer Dieu comme je le connais !

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET AGRICOLE

DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 30, 86, 119, 183, 263, 335.

RÉGION DU CENTRE.

La région du centre se divise en deux parties : au nord, une région de plaines; au sud, un plateau fort accidenté.

La région des plaines du centre comprend :

La Sologne,
La Brenne,
Le Berry et le Sancerrois.

Le plateau renferme :

La Marche,
Le Limousin,
L'Auvergne et la Limagne,
Le Forez et le Lyonnais,
Le Velay,
Le Vivarais,
Le Gévaudan et l'Aubrac,
Le Rouergue.

La superficie totale de la région est de 7 719 161 hectares.

On y compte :

Terres de labour . . .	3 323 012 hect.,	soit les $^{3}/_{7}$	de la région.
Prés	1 318 990	soit le $^{1}/_{6}$	
Vignes	159 639	soit le $^{1}/_{48}$	
Bois	895 476	soit les $^{5}/_{44}$	
Vergers	39 918	soit le $^{1}/_{192}$	
Châtaigneraies	309 965	soit le $^{1}/_{25}$	
Landes	1 437 545	soit les $^{5}/_{16}$	

Le nombre des bêtes à cornes est de	1 405 935,	soit le $^{1}/_{7}$	du nombre total existant en France.
Le nombre des moutons, de. .	6 698 504,	soit le $^{1}/_{5}$	
Le nombre des chevaux, de. .	159 634,	soit le $^{1}/_{10}$	

La *Sologne* est comprise entre la Loire, depuis Blois jusqu'à Sancerre, et le Cher, depuis Bourges jusqu'à Saint-Aignan. Elle a 440 000 hectares d'étendue; c'est un pays de landes, de marécages et d'étangs, plat, malsain, fiévreux et stérile. Les landes s'appellent ici *Brandes;* il n'y pousse que des bruyères de trois à quatre mètres de hauteur, et des genêts qui servent au pâturage des moutons, de petite race, à la laine grossière, mais d'une chair exquise. Le sol est sablonneux, avec un sous-sol argileux et imperméable. Dans quelques parties de la Sologne, on trouve abondamment la marne qui est destinée à transformer ce pays. Déjà on a entrepris, sur le domaine impérial de la Motte-Beuvron, de grands travaux qui ont pour but de donner à l'agriculture de la Sologne un modèle d'améliorations et de mise en valeur. En même temps, on a commencé le desséchement des parties marécageuses; un canal asséchera le pays et y apportera la marne, qui rend productives ces terres argilo-siliceuses en leur donnant l'élément calcaire dont elles manquent (1). La Sologne, aujourd'hui stérile et insalubre, était autrefois boisée, saine et très-prospère. On lit dans les *Antiquités de la ville et du duché d'Orléans,* par Franç. Lemaire, ouvrage publié en 1645 : « Elle est abondante en prés, pâtis, bois de haute futaie, taillis, buissons, étangs, rivières, terres labourables portant blé, méteil et seigle. » Le déboisement a produit ici ses effets ordinaires sur les sols argileux; le terrain est devenu stérile, marécageux et insalubre. Aujourd'hui la Sologne cultive la vigne et récolte des vins que l'on transforme en eau-de-vie et en vinaigre (vinaigre d'Orléans); elle compte 50 000 hectares de bois, dont l'essence est le chêne. Le pin maritime y réussit très-bien, comme dans les Landes, mais les produits résineux sont moindres qu'en Gascogne, parce que le climat n'est pas assez chaud; on le cultive surtout comme bois de chauffage et pour faire du charbon de bois. Les petites branches, les brindilles et les aiguilles du pin entrent dans la fabrication du charbon de Paris, nouvelle et précieuse invention. Un peu de seigle, beaucoup de sarrasin sont récoltés en Sologne; mais dans les parties desséchées et marnées, le sol devient sain et productif. Le seigle de la Sologne est souvent ergoté. L'ergot du seigle est un champignon très-dangereux qu'il faut avoir le plus grand soin d'enlever. Mal préparé, mal nettoyé, le seigle engendre souvent, en Sologne, des gangrènes sèches. C'est une analogie de plus avec les Landes. Depuis quelques années, les cas de gangrène sèche ont diminué, parce que l'on a donné plus de soin au nettoyage du seigle.

La *Brenne* (*Briona sylva*) est une ancienne forêt que l'on a essartée, dit la Martinière. Ce petit pays, situé à la limite du Berry, de la Touraine et du Poitou, est compris dans le département de l'Indre; il s'étend au nord du Blanc, entre la Creuse et l'Indre, jusqu'à Châtillon-sur-Indre, qui en est le principal lieu. C'est une terre humide, marécageuse, pleine d'étangs, malsaine, et dont les maigres pâturages nourrissent de petits chevaux. Un décret récent ordonne l'établissement de 225 kilomètres de routes agricoles dans la Brenne, et affecte un million à la construction desdites routes, qui devront aider efficacement à la transformation de ce pays.

Le *Berry* est plat, excepté dans le *Sancerrois,* qui est accidenté. On y cultive des céréales, des fruits, la vigne et le chanvre. On y élève de la volaille; les pâturages nourrissent des bœufs dans la partie méridionale, et ailleurs des moutons. Les forêts du Berry oriental (Cher) alimentent de nombreuses usines à fer.

Le plateau, que l'on appelle le plateau central de la France, est un pays montagneux, haut en moyenne de 750 mètres, granitique et peu fertile, à l'exception de la Limagne, vallée d'une admirable fécondité. Les parties élevées du plateau (2) ne produisent que de l'orge et des rutabagas, et sont couvertes de bois, bien que la hache en ait déjà fait disparaître beaucoup, principalement dans la Lozère; enfin, les hautes cimes des monts Dore, du Cantal, du Puy-de-Dôme, de la Lozère, des montagnes de la Margeride et du Forez, sont tapissées de pelouses qui fournissent une abondante nourriture aux troupeaux. Ces hautes prairies, qui commencent à 1 200 mètres d'altitude, sont presque entièrement composées de la graminée

(1) Lettre sur un *ostracon* égyptien, par M. Théodule Devéria; 1861.

(2) L'un des plus grands médecins du dix-huitième siècle, né à Forli en 1682, mort en 1771, à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans.

(1) Des dépôts de marne sont établis aux stations du chemin de fer entre Orléans et Vierzon. Une subvention de l'État est accordée au chemin de fer pour le transport de la Marne; par ce moyen, elle ne coûte que 2 fr. 50 c. le mètre cube, prise aux dépôts.

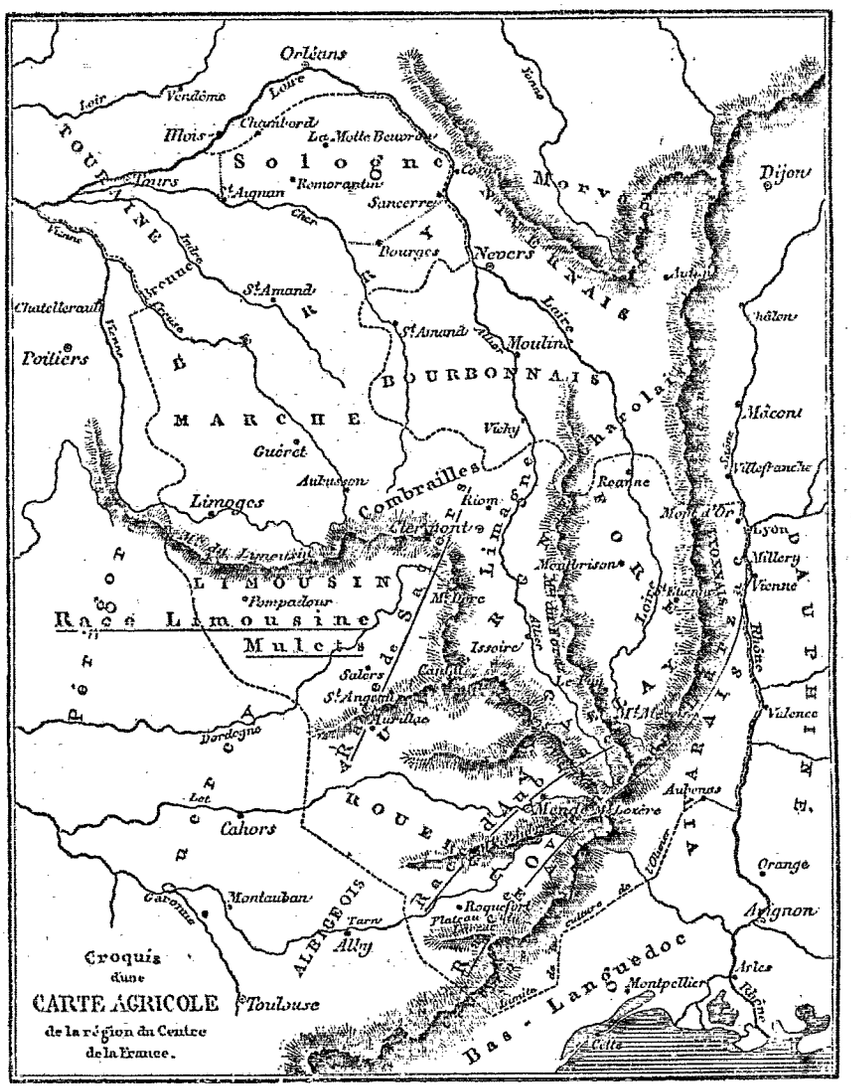
(2) On remarque que 200 mètres d'altitude agissent sur la température et la végétation à peu près comme un degré de latitude.

appelée *Nardus stricta*. Les parties les moins élevées produisent du seigle, de la pomme de terre et du chanvre; c'est dans cette zone que se trouvent les prairies dans lesquelles on élève des bœufs de la belle race de Salers ou auvergnate, au centre; de race limousine, à l'ouest, et de la race d'Aubrac, à l'est. Une culture spéciale, au centre de la France, est celle du châtaignier, qui donne à ses habitants un aliment de première nécessité. Le noyer est aussi très-abondant; ses fruits produisent une huile très-estimée dans le pays. Le Vivarais et le Lyonnais cultivent le mûrier.

La *Limagne* ou vallée de l'Allier doit sa fertilité au loam riche et profond qui compose le sol; ce loam est formé d'alluvions calcaires auxquelles des débris de roches volcaniques et granitiques ont apporté les éléments siliceux et argileux nécessaires. Les flancs des montagnes qui bordent la Limagne sont plantés de vignes; la plaine est couverte de vignes, de noyers, d'abricotiers, de cerisiers, de pommiers et de poiriers, de prairies et de champs de blé, d'avoine, de seigle, de chanvre, de fèves, de navets, de betteraves et de potirons, qui jouent un rôle important dans la fabrication des pâtes d'*abricots* de Clermont.

Une autre grande vallée du plateau central, celle du *Forez*, baignée par la Loire, a des caractères tout différents; sa nature argileuse l'a rendue marécageuse et très-insalubre; on y a établi des étangs, comme dans les Dombes, et le poisson est devenu un de ses principaux produits. On y élève beaucoup d'oies.

Le *Rouergue*, avec ses plateaux calcaires appelés *causses*, a aussi une physionomie différente de celle du reste de la région centrale, qui est granitique. Quelques parties des *causses* sont cultivées et couvertes de prairies; d'autres sont sans eau et stériles. Les parties boisées sont peuplées de chênes et d'yeuses, qui donnent au paysage la teinte grise qui le caractérise. Les plateaux du Rouergue nourrissent une race ovine supérieure, celle du Larzac, dont les brebis sont très-bonnes laitières; c'est avec leur lait que l'on fabrique les fromages de Roquefort et de Mende. La race du Larzac s'étend dans le Gévaudan, le Velay et le Lyonnais. Les moutons de l'Auvergne, du Limousin,



de la Marche et la race du Rouergue appartiennent, comme ceux du Berry et de la Sologne, à la petite variété dite des bruyères. Les chèvres sont en grand nombre dans le Vivarais et au mont d'Or dans le Lyonnais. Il a été fabriqué à Annonay, en 1859, environ six millions de peaux de chèvre destinées à la ganterie, et de qualité supérieure. Au mont d'Or, on fait avec le lait des chèvres, qu'on y nourrit à l'étable, des fromages renommés. Enfin, l'Auvergne et le Limousin élèvent des chevaux de cavalerie légère et surtout des mulets.

La suite à une autre livraison.

VETTOR PISANI ET CARLO ZENO.

SCÈNES HISTORIQUES DE 1379 ET 1380.

Suite. — Voy. p. 351, 353.

Dessin de Gilbert.

La Seigneurie eût voulu s'éviter la honte de recevoir au milieu d'une ovation un prisonnier à peine délivré des fers dont elle l'avait chargé, mais les portes du palais ayant été forcées, les cours, les portiques regorgeaient d'une foule avide de voir le *sauveur;* c'était ainsi que par avance on désignait Vettor. Il fut porté malgré lui, dans les bras des marins, au milieu de soldats, d'officiers, de marchands, d'ouvriers, d'artisans, de citadins, jusque devant les sénateurs venus à sa rencontre. Investi de la confiance publique, il personnifiait le salut. Dans Venise passionnée, ardente, il n'y avait plus que lui.

Le doge l'accueillit avec une dignité affable : « Si le

sénat avait, en la personne de son amiral, puni trop sévèrement le malheur d'une défaite venue après tant de victoires, la république, se confiant à lui tout entière, lui prendait plus qu'elle ne lui avait ôté. »

La réponse de Pisani fut contenue, modeste; cet homme pâle, si calme, si simple, avait l'air d'assister en témoin désintéressé aux transports enthousiastes, au triomphe éclatant dont il était l'objet.

« J'ai subi sans murmure, dit-il au sérénissime prince et aux magnifiques seigneurs, l'arrêt, conséquence naturelle de vos sages maximes, et que dans nos revers votre juste douleur avait provoqué. Maintenant, tout ce que je suis, tout ce que je puis est à vous. Ma vie appartient à Venise : puissé-je la délivrer! Je supplie le Dieu miséricordieux et tout-puissant de m'accorder la capacité de remplir cette noble tâche. Qu'il daigne ne me retirer de cette terre qu'à l'heure où elle sera accomplie! »

Le doge, les sénateurs l'entouraient et l'embrassaient en versant des larmes d'attendrissement, bien que, suivant les principes de ce gouvernement ombrageux, ils ne lui eussent d'abord accordé que le commandement partiel (divisé avec un Véronais, le capitaine Cavalli) des troupes campées sur la plage. Mais l'émotion générale gagnait, les citoyens accouraient mettre à la disposition du *sauveur* leur fortune et leur vie. Venise ne voyait que lui, n'espérait qu'en lui. La Seigneurie ne pouvait s'isoler du peuple ainsi emporté, et, nommé presque aussitôt généralissime de mer, Pisani fut libre de tendre toutes les forces de son âme, tout ce qu'il y avait en lui d'énergie physique et morale, vers son unique but.

L'ennemi occupait non-seulement Brondolo, Chiozza, Palestrina, trois îles qui, au midi, cernent le golfe, il était encore établi à l'extrémité de Malamocco, ce boulevard de la ville. Maîtres de trois passes, libres de parcourir les lagunes avec une escadre sans cesse augmentée et ravitaillée, tandis que Venise bloquée n'avait à leur opposer que quelques galères, les Génois pouvaient se présenter à toute heure devant le port, donner l'assaut, incendier la ville. Ouverte au commerce et à la mer, elle n'avait point été et ne pouvait être fortifiée. Jamais aucun de ses citoyens aurait-il prévu l'extrémité où elle se trouvait réduite! Mais tous, éclairés sur les forces, sur la position de la république (fondée par leurs pères, soutenue, défendue par chacun d'eux), tous appréciaient l'imminence du danger, et dans le désespoir même se retrempaient les courages.

Pisani fait sur-le-champ couper d'un fossé large et profond la plage de Malamocco; un mur fortifié s'élève comme par magie; les approches du couvent de San-Niccolo del Lido sont défendues; deux tours en charpente montent dans l'air, et protégent l'entrée de la passe; une chaîne de petits vaisseaux, reliés entre eux, blindés de planches et de câbles tordus (doublage qui garantit leurs flancs), appuyés, aux deux extrémités et au milieu, par trois gros navires, fortifie l'estacade. Des inventions inattendues surgissent dans toutes les têtes surexcitées : des ruches d'abeilles alignées sur les remparts répondent aux bombardes génoises en versant des nuées vivantes de dards et d'aiguillons sur les assaillants. Le génie de l'amiral a pénétré, vivifié, échauffé toutes les imaginations. Pisani voit, prévoit, devine, juge, choisit, adopte et fait exécuter; il ne connaît ni sommeil ni repos; son œil, sa main, sa pensée sont partout, et dans ces journées suprêmes il a concentré tout son avenir de vie. Des pilotis enfoncés sous les eaux, des coques de vaisseaux hors de service, des engins divers coulés dans la vase, rendent inaccessibles à qui n'a pas le secret de ces redoutes sous-marines les approches de la ville. Chaque heure, chaque moment apporte un nouvel obstacle à l'attaque, une aide nouvelle à la défense. Doria cependant croit pouvoir choisir son temps; il se prépare à loisir pour écraser Venise sans compromettre son escadre, sans laisser à ses alliés, le prince de Padoue et le roi de Hongrie, une trop large part au butin; il se flatte d'assurer tous les avantages à Gênes; il résiste à l'impatient Carrare, âpre à la curée, et qui s'irrite du délai, tandis que le Génois prudent, semblable au chat en sa chasse cruelle, se joue d'efforts qu'il suppose impuissants, et contemple la proie qui ne saurait, croit-il, lui échapper.

Les habiles marins de Venise ont disparu : ils sont morts, ils sont prisonniers, ou bien ils errent au loin avec Zeno et sa flotte perdue. Mais, dans cette extrémité, tout citoyen est soldat et matelot. Les équipages novices s'exercent sans relâche; le canal intérieur de la Giudeca sert à leurs évolutions, et les détours capricieux des voies nombreuses qui circulent à travers la ville aquatique, les courants qui se croisent aux angles des édifices, les brises qui s'engouffrent dans les intervalles et soulèvent la vague emprisonnée, instruisent des vieillards et des enfants aux manœuvres rapides et imprévues.

Huit jours s'étaient écoulés, lorsque quatorze vaisseaux génois parurent, observant de la haute mer les alentours de Venise; ils annonçaient des attaques successives. Le 1er septembre, vingt galères envahirent l'île Saint-Érasme; le lendemain, des volées d'artillerie s'échangent entre les forts qui ferment l'entrée du Lido et la flotte génoise déployée devant la passe; mais quarante chaloupes armées tentent en vain la descente. Dans chaque poitrine bat le cœur d'un Pisani, et les Génois sont partout repoussés.

Si l'amiral et les citoyens ne se confient qu'à leur courage, la Seigneurie et les Sages qui la gouvernent croient devoir recourir aux négociations. Zacharie Contarini, parent du doge, un Gradenigo, un Morosini des premières maisons ducales de Venise, vont implorer la pitié tudesque. Le prince Charles commande pour son oncle le roi de Hongrie l'armée nombreuse qui, alliée de Gênes et du Padouan, combat dans la Marche Trévisane. Carrare s'est assuré ce puissant auxiliaire en s'engageant à lui livrer Venise déjà aux abois. Quelles conditions pouvaient faire renoncer le Hongrois à une proie si riche, si longtemps convoitée? Le roi Louis demande que l'étendard de Hongrie soit arboré sur la place Saint-Marc, au-dessus de celui de la république devenue vassale. Il faut qu'elle lui soumette la nomination de ses doges, paye 500 000 ducats de frais de guerre outre un tribut annuel de 50 000; il faut que les pierreries du trésor et la couronne ducale soient livrées en gage de l'accomplissement de ces honteuses conditions.

Il y eut des sénateurs pour les accepter; il y en eut qui marchandèrent; quelques-uns songèrent à transporter à Candie le siége du gouvernement. Abandonner les richesses, les foyers! quitter le refuge conquis jadis sur la mer par leurs ancêtres, la ville fondée, agrandie, embellie par plus de trente générations! renoncer, après mille ans de gloire, de souvenirs, à la patrie enfin! — Non. Ses défenseurs ne se lassèrent point. Les outils devenaient des armes : toute main qui pouvait manier un sabre le saisit, l'argent venait de toutes parts; le clergé livrait ses biens; les religieux s'étaient armés; le doge envoyait sa vaisselle, engageait ses revenus; les artisans, les citadins, ne ménageaient pas plus leur or que leur sang : un marchand pelletier, Barthélemy Paruta, se charge de payer et d'habiller mille soldats ou matelots; Marc Cicogna le pharmacien offre un navire tout équipé. Des ouvriers, Tagliapetra, François de Mezzo, Nicolas Rinieri, Pierre Penzino et d'autres entretiendront cent, deux cents hom-

mes; Donat di Porto et Marc Orso donnent une galère dont ils soldent la chiourme. Les créances sont abandonnées, les marchandises livrées gratuitement; il n'y a plus qu'un intérêt, qu'un mobile, Venise!

L'arsenal s'était trouvé bien approvisionné et l'esprit de ressources de Pisani était à l'œuvre. Des carcasses hors de service, des vaisseaux de rebut, radoubés, réparés, au sortir du chantier semblaient neufs. Les petits esquifs, canots de pêche ou de plaisir, réunis, formèrent une flottille que, non sans surprise, les Génois virent circuler dans les eaux de Venise autour d'une flotte de trente-quatre navires. S'ils parvinrent à les compter, ils n'allaient pas jusqu'à les supposer en état de combattre, lorsque Barbarigo, à la tête de quelques-unes des plus légères embarcations, profitant de la marée basse, surprit une des galères génoises et deux bâtiments de transport chargés des soldats de Carrare; il les prit à l'abordage, et revint au port à tire-d'aile, ramenant cent cinquante prisonniers et remorquant ses prises, sauf la galère, dont l'incendie illumina son triomphe, et l'annonça à Venise ivre de joie et d'espoir.

Vettor Pisani eut alors la difficile tâche de contenir l'ardeur des siens. Il fallait arrêter la fureur vengeresse des Vénitiens, retenir l'outrecuidance audacieuse des chefs des mercenaires, auxquels Venise importait peu, et qui ne marchaient qu'en vertu de la solde et en vue du pillage. L'armée navale de Pierre Doria, forte d'environ cinquante galères puissamment armées, pourvues d'équipages aguerris, se tenait cantonnée dans le port et le long des plages de Chiozza, une heureuse sortie du général Cavalli ayant rejeté les Génois hors des postes qu'ils conservaient au sud de Malamocco.

Sans exposer la flotte de Pisani, les nombreuses escarmouches tentées par la flottille aguerrissaient les nouveaux marins, et tout se préparait pour le plan audacieux qu'il avait conçu. André Contarini, le doge, bien que plus de soixante-dix hivers eussent en lui refroidi l'espérance, voulut s'y associer. Le 21 décembre 1379, après une messe solennelle célébrée dans l'église de Saint-Marc, entouré d'une population émue, précédé par le gonfalonier portant l'étendard de la république, suivi des principaux sénateurs, il s'achemina vers la grève. Avant de monter sur sa galère ducale, André saisit le gonfalon, l'éleva dans l'air, et l'agita au-dessus de sa tête blanchie. Le lion de Saint-Marc, soulevé par une brise de l'ouest, se déploya, flottant vers les lagunes. Était-ce un adieu? était-ce un heureux présage? Le lion ailé allait-il reprendre son vol glorieux? Venise, dominatrice des mers, serait-elle encore, serait-elle toujours le lien de la civilisation entre l'Orient et l'Occident? Sa noble mission de ramener en Europe, avec les richesses du monde entier, les lettres, les beaux-arts nés aux sources de la lumière, durait-elle toujours? Mille souvenirs, mouvements d'espoir et de crainte, agitaient les milliers de spectateurs. Ils se turent : le doge et les sénateurs avaient juré de ne revoir leurs palais que lorsque Venise serait libre; ils montèrent sur les vaisseaux; à leur suite s'embarquèrent marins et soldats, et la flotte s'éloigna sans bruit. Sur la plage, la foule s'écoulait muette et grave; quelques femmes seulement rentrèrent dans l'église pour y verser devant Dieu les larmes jusque-là retenues. *La fin à la prochaine livraison.*

PARCS PUBLICS

DESTINÉS AUX CLASSES POPULAIRES.

Le *Peel-Park* de Manchester, ainsi appelé en l'honneur du grand ministre qui se distingua par sa sollicitude pour les intérêts des ouvriers, occupe une pente douce qui descend du faubourg de Salford à la rivière d'Irwell. C'est un vaste jardin anglais, couvert de vertes pelouses bordées de parterres de fleurs, et coupé en tous sens par de larges chemins servant de promenades. Le parc est ouvert au public tous les jours et à toute heure, et est confié à sa garde. Du côté de la rivière on a réservé un large terrain aux exercices musculaires des ouvriers, et on y a installé tous les appareils de gymnastique désirables. Plus loin, un terrain semblable est consacré aux jeunes filles : il s'y trouve des balançoires, escarpolettes, etc.

A l'entrée du parc, une statue en marbre de la reine Victoria rappelle la visite qu'elle fit en 1851 à Manchester, où elle fut reçue par plusieurs milliers d'enfants des écoles du dimanche. Un peu plus loin, on voit une statue en bronze de Robert Peel avec l'inscription suivante tirée d'un discours du célèbre ministre au Parlement : « Peut-être laisserai-je un nom qui sera quelquefois rappelé avec des expressions de gratitude dans les habitations de ceux qui sont destinés à gagner à la sueur de leur front leur pain de chaque jour, lorsqu'ils pourront réparer leurs forces abattues par une nourriture abondante et non taxée, d'autant plus douce qu'elle ne sera plus aigrie par un ferment d'injustice. » Cette inscription, qui se trouve reproduite dans d'autres villes encore sur les piédestaux des statues de Robert Peel, a pour but de rappeler le service qu'il rendit aux ouvriers anglais en faisant proclamer la libre entrée des céréales en Angleterre.

Enfin, à la partie supérieure du parc s'élève un bel édifice en briques rouges avec encadrements blancs, d'une architecture simple et gracieuse, et qui est destiné à l'instruction du peuple, comme le parc a pour but de lui procurer un lieu de délassement. Là se trouvent un musée d'histoire naturelle, un musée d'art renfermant quelques bas-reliefs, quelques tableaux de mérite; enfin, un musée industriel contenant des spécimens de tous les articles fabriqués à Manchester, des modèles de machines, en un mot, quelque chose qui se rapproche, quoique dans des proportions plus modestes, du Conservatoire des arts et métiers de Paris. Au rez-de-chaussée, on a installé une bibliothèque populaire où chaque personne peut emprunter, pour les emporter chez elle, sous certaines garanties, des livres utiles et instructifs; à côté, il y a un grand cabinet de lecture, également public et gratuit, et où l'on voit de nombreux lecteurs que leurs habits de travail font immédiatement reconnaître pour des ouvriers. L'entretien du *Peel-Park* a coûté, en 1856, 785 livres sterling, ou environ 20 000 francs.

Il existe à Manchester deux autres parcs analogues, quoique moins beaux, et ayant pour but de procurer à la population ouvrière de leurs quartiers respectifs les avantages que le *Peel-Park* offre à celle de Salford. Ils ont été tous trois fondés par souscription.

A Halifax, ville de 30 000 habitants, un grand et riche manufacturier, John Crossley, a établi à ses propres frais un parc semblable sous le nom de parc du Peuple (*People's Park*). Quoique moins grand, il est plus artistement arrangé, plus pittoresque; de jolis étangs peuplés de cygnes et de poissons variés, des statues mythologiques, des vases, des fontaines élégantes, forment une gracieuse décoration propre à donner au peuple le sentiment et le goût des arts.

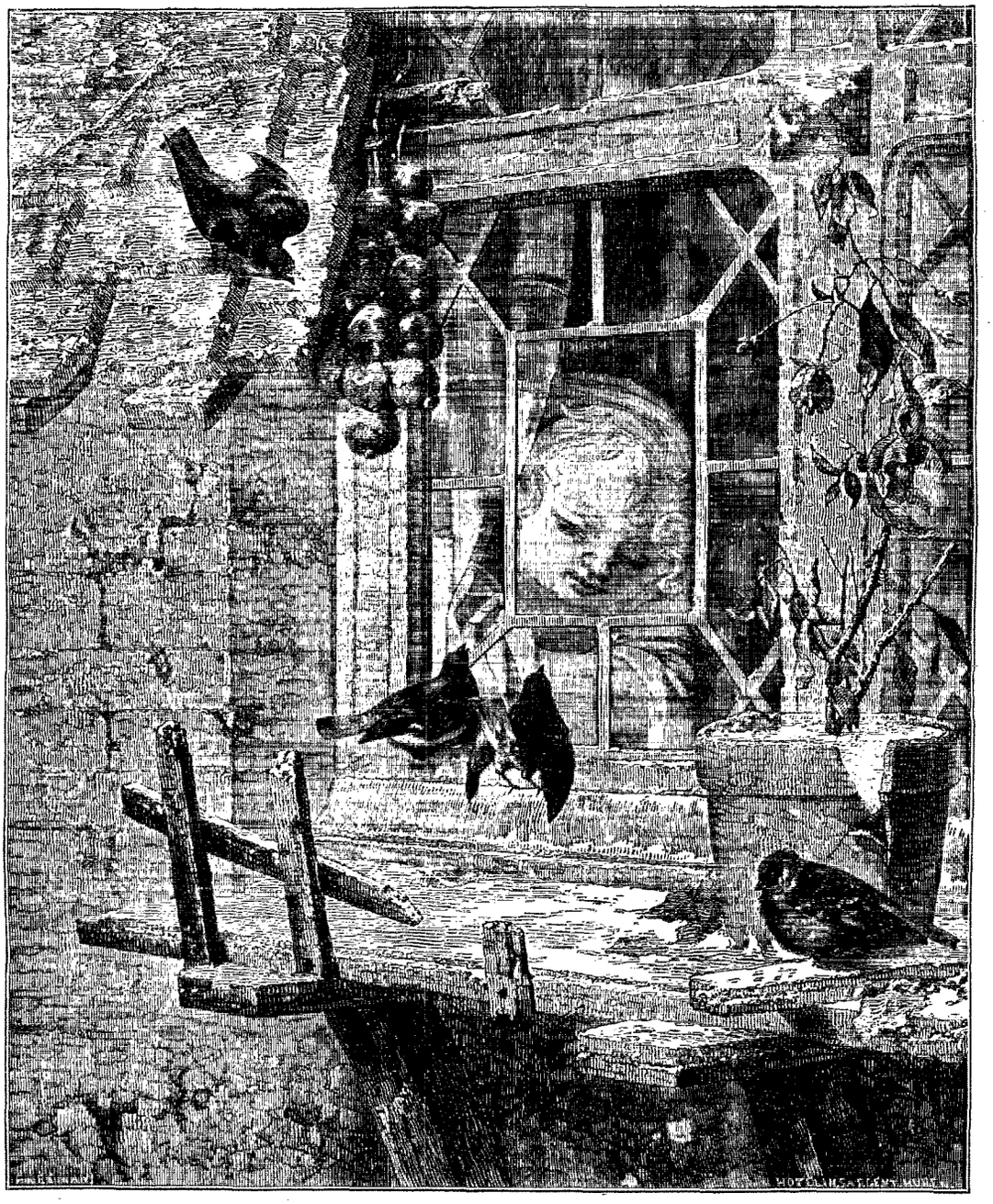
Toutes les villes manufacturières d'Angleterre ont pris à honneur depuis d'imiter Manchester, et partout il se forme des institutions analogues (1).

(1) *Réflexions sur l'amélioration des classes ouvrières*, discours de M. Ch. Thierry-Mieg à la Société industrielle de Mulhouse (1860).

DEUX TABLEAUX DE GENRE.

« Que de choses dans un menuet! » s'écriait Vestris, et l'on a ri. Pourtant, bien qu'il fût question d'un art d'ordre inférieur, le *diou* de la danse avait encore raison. Le travail, exécuté avec attention, persévérance, ardeur, pour tout dire en un mot, avec conscience, renferme toujours quelques précieuses parcelles d'étude, de pensée ou de sentiment.

Que de fois, dans la nature, votre œil s'est détourné d'un ciel gris et attristé qui sur ce tableau l'attire et le fixe. Vous avez vu plus d'une fois une étroite croisée qu'envahissaient les frimas, mais celle-ci et l'habile imitation du moelleux tapis qui ensevelit toutes choses vous plaisent tout d'abord. Ce gros raisin, décomposé par la gelée et pendu en dehors de la fenêtre, privé de sa transparence et de ses fraîches couleurs, fait ressortir, par ses vigoureux tons roux, la blanche couverture de la terre, et raconte la triste histoire de l'hiver. Plus de fruits, plus de graines, plus d'insectes, pas le plus petit vermisseau; les oiseaux



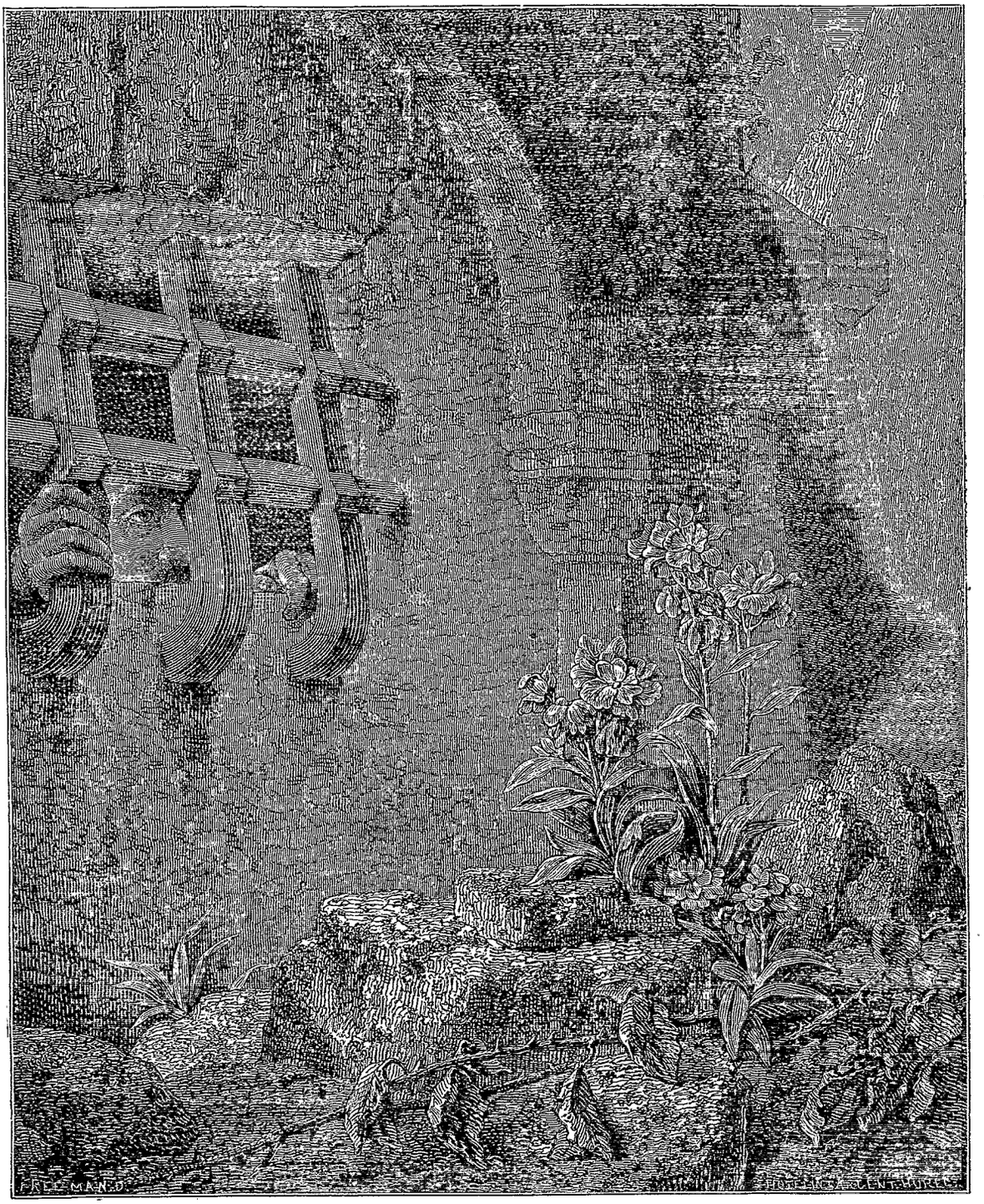
Salon de 1861; Peinture. — Par un temps de neige, tableau de M. Legendre. — Dessin de Freeman, d'après une photographie de M. Richebourg.

affamés assiégent la demeure de l'homme et implorent sa pitié. Votre œil plonge avec plaisir dans le duvet soyeux qui frissonne sous les ailes brunes étendues, agitées, des pauvres petits solliciteurs. Ils frappent de leurs becs la vitre bien des fois attaquée; mais leurs plumes frémissent; cette barrière transparente ne tardera pas à s'ouvrir, ils le savent; une gracieuse blondine au visage rosé, entrevue derrière le carreau, entend les petits cris aigus : elle a si souvent fait son aumône de miettes au gentil essaim de petits suppliants! Elle accourt; la fenêtre va s'ouvrir. Cette scène est, si vous voulez, une fable, une idylle.

Quiconque a lu le récit touchant de M. Saintine y a trouvé

un attrait de plus en s'arrêtant devant cet autre tableau que nous reproduisons. C'est bien la Picciola, la Picciolina, la fleur aimée du prisonnier. Née entre d'humides pavés moussus, elle attire un rayon de soleil dans la sombre cour de la forteresse. Ses minces pétales sont touchés avec finesse et fermeté; ses vives couleurs d'or bruni, velouté de pourpre, attachent et égayent le regard. Bien que ce soit la fleur des ruines et des murailles, elle est charmante en son port gracieux. Elle envoie un reflet de joie au captif qui la contemple à travers ses barreaux.

Une jeune fille qui considérait la peinture, à l'Exposition, répétait à demi-voix quelques paroles du livre d'où le sujet



Salon de 1861; Peinture. — Picciola, par M. Legendre. — Dessin de Freeman.

est tiré, et elle me donnait l'envie de comparer la description de l'écrivain et l'interprétation du peintre : leur accord me charma.

« La plante était grandie, et les rayons du soleil l'avaient débarrassée à moitié de cette pâleur maladive apportée par elle en naissant... Les nouvelles feuilles d'abord, trouvant un asile sûr, protégées par le bourgeon, n'en sont sorties que pressées les unes contre les autres, se prêtant un fraternel appui et couvertes de chaudes fourrures, de duvets cotonneux, pour les défendre des dernières gelées ou des caprices atmosphériques... Picciola se montrait dans tout le prestige de sa beauté, elle étalait aux yeux du prison-

nier sa corolle nuancée et brillante. L'or, le pourpre, le rose, se confondaient sur ses larges pétales bordés de petits cils argentés, entre lesquels se brisait un rayon de soleil qui faisait scintiller autour de la fleur comme une lumineuse auréole... Il la contemple avec transport... Il a détaillé, analysé l'enveloppe externe de sa fleur; il a cru deviner que la forme des pétales, leurs brillantes couleurs, leurs taches de pourpre, ces bandes de velours ou de satin moiré qui garnissent leur base en festonnant leurs contours, n'étaient pas là seulement pour récréer la vue par le spectacle de leur beauté, mais aussi pour diviser ou réfléchir les rayons du soleil, atténuer leur force ou l'augmenter selon le besoin qu'en avait la fleur, accomplissant le grand acte de la fructification... Sans lumière, pas de couleur; sans air et sans chaleur, pas de vie! Humidité, chaleur, lumière, voilà donc de quoi se composent les végétaux, ces merveilles de la terre. »

L'idée qui a donné tant de charme à l'ouvrage de M. de Saintine est, à mon gré, fondamentale et, si en choses légères on se hasardait à le dire, toute divine. Moins nous possédons, plus nous tirons de jouissances du peu qui nous est accordé. Celui qui cultive une seule plante l'aime; celui qui a des moissons de fleurs trop souvent ne les regarde même pas : il compte le rapport de ses champs avec un front soucieux et craint d'en perdre une part. Leur beauté, leurs parfums, il y songe à peine. L'horticulteur de croisée, qui soigne sur sa fenêtre *sa* giroflée ou *son* basilic, qui entoure sa vitre de guirlandes de capucines ou de pois de senteur, épie chaque bouton qui s'ouvre, jouit de chaque nuance des pétales, savoure chaque parfum; il sait qu'ils varient aux différentes heures du jour. Pauvres infimes créatures que nous sommes, notre ambition est de tout voir, de tout conquérir; nous effleurons, et peu d'entre nous comprennent tout ce que dans le moindre point étudié, senti, apprécié, il est possible de découvrir de science, de plaisir et de profonds secrets de la vie.

LA SCIENCE EN 1859 ET 1860.

Suite. — Voy. p. 107, 270.

PHYSIQUE.

Nouvelle démonstration de la rotation de la terre. — Tout le monde se souvient de cette expérience du pendule qui, installé au Panthéon par M. Foucault, faisait voir à tous les yeux le mouvement de la terre. Le pendule, isolé, allait, venait, oscillait, en restant toujours dans le même plan, et la terre se mouvait au-dessous de ce plan fixe du pendule, qui démontrait ainsi le mouvement de rotation. Un jeune physicien, M. Perrot, a imaginé une autre expérience que chacun pourra se donner le plaisir de faire; elle ne demande aucune peine.

Un baquet circulaire de grandes dimensions est rempli d'eau et laissé au repos dans un lieu très-calme; au bout d'un jour, quand l'eau est bien immobile, on débouche une ouverture percée au fond et au centre du baquet : tous les préparatifs sont finis; il suffit maintenant de regarder la surface du liquide. L'eau se creuse au milieu; celle des bords s'avance pour remplir le vide, mais elle ne s'avance pas dans une direction rectiligne : à mesure qu'elle approche du centre, elle s'infléchit de plus en plus, et les parties qui ont quitté le point du bord voisin du spectateur se dirigent vers sa droite. L'écoulement devient-il rapide, un tourbillon se forme au centre et tourne en continuant le mouvement observé.

Pour bien voir le fait, il est bon de semer, du bord où l'on se tient jusqu'au centre, le long d'un rayon, quelques poussières qui flottent et qui dessinent, avant l'écoulement, une ligne droite. L'ouverture étant débouchée, la ligne des poussières s'infléchit, comme l'exige le mouvement de rotation de la terre.

La théorie du phénomène est simple si l'on suppose l'observateur au pôle, comme nous le ferons. Le baquet tourne alors comme une toupie que l'enfant a lancée, et le sens du mouvement est tel qu'un observateur verrait les points du bord les plus voisins aller de sa droite à sa gauche; mais pour qu'il le vît, il faudrait qu'il fût lui-même immobile, ce qui n'est pas; et tout lui semble en repos. L'eau du bord, éloignée du centre de rotation, se meut vite pour faire son tour entier en vingt-quatre heures, comme le fait l'eau voisine du centre. Une différence de vitesse a lieu aux points inégalement distants du centre, et c'est elle qui produit le phénomène dès que l'écoulement a lieu. En effet, le liquide du bord est entraîné vers le centre par l'écoulement; mais il s'en approche avec son impulsion rapide vers la droite, et, s'avançant à la fois vers le centre et vers la droite, son mouvement participe à la fois des deux mouvements; il s'éloigne en déviant du bord.

Mouvement de translation de la terre. — Le physicien, dans son cabinet, sans regarder la sphère céleste, est arrivé à résoudre bien des questions que l'astronomie seule abordait dans les siècles précédents. Nous venons de rappeler l'expérience du pendule de M. Foucault; nous avons indiqué comment M. Perrot s'assurait de la rotation de la terre en regardant l'eau qui s'écoule. Un membre de l'Académie des sciences, M. Fizeau, a tenté de mesurer la vitesse de la terre lancée dans les espaces planétaires, à l'aide d'un phénomène d'optique produit au sein de l'obscurité de la chambre noire.

M. Fizeau a déjà démontré que la lumière qui traverse un corps en mouvement avance plus vite si elle chemine dans le sens même du mouvement du corps, tandis que sa vitesse est ralentie si elle va en sens contraire. Les changements de vitesse sont bien petits, mais avec les ressources de la physique moderne ils sont mesurables. C'est ce changement de vitesse que le savant physicien a voulu employer pour reconnaître le mouvement de translation de la terre.

A cet effet, il observe la lumière qui traverse une lame de verre orientée successivement dans différentes directions; la lame transparente, emportée avec notre globe, nous trahira son mouvement en ralentissant la lumière qui traversera dans un sens, et en accélérant la lumière qui traversera en sens contraire. L'expérience a été faite, et a réussi. Il faut dire, toutefois, qu'au lieu de mesurer directement les vitesses, M. Fizeau mesure des déviations qui en dépendent et qui sont plus faciles à reconnaître.

En second lieu, le résultat a présenté une particularité étonnante : la vitesse de la terre qu'on en peut déduire est celle que notre globe possède dans notre système planétaire, si l'on suppose le soleil immobile, ce qui n'est pas. A quoi cette particularité doit-elle être attribuée? On l'ignore.

Vitesse de l'électricité. — On sait que l'action de l'électricité ne se manifeste pas au voisinage seul des appareils qui la produisent, et qu'on peut l'observer jusqu'à des distances de plusieurs centaines de kilomètres. Un fil métallique a la propriété de transmettre cette action au loin, et le fait avec une rapidité qui tient du prodige : le signal qui part de Paris arrive presque au même moment à Marseille.

Mais quelque rapide que soit la transmission, elle n'est évidemment pas instantanée; il n'est pas possible d'ad-

mettre qu'à l'instant précis où Paris envoie l'électricité Marseille la reçoive; et si d'habitude on se fait illusion à cet égard, c'est que les communications s'établissent dans un espace de temps plus court que tout ce que nous avons coutume de mesurer. Telle a été toujours la manière de voir des physiciens; et dès que les télégraphes électriques ont été établis, on n'a pas manqué de chercher la mesure de la vitesse avec laquelle l'électricité se propage : tantôt, dans ce but, on s'est servi des fils télégraphiques mêmes, tantôt on a eu recours à de longs fils isolés.

Le premier qui expérimenta fut M. Wheatstone, il y a quelque vingt ans : il crut tenir la solution du problème posé, et trouva une vitesse d'environ 450 000 kilomètres par seconde, c'est-à-dire de plus de cent mille lieues; puis vinrent des physiciens français, MM. Fizeau et Gounelle, qui conclurent de leurs expériences une vitesse moitié moindre; enfin, les astronomes de Greenwich la firent descendre à mille lieues seulement.

La discordance des résultats donnés par des observateurs d'ailleurs exercés prouvait que la vitesse de l'électricité dépend des circonstances où la transmission se produit.

Faraday, le premier, expliqua quelques-unes des divergences, et il contrôla par des expériences l'exactitude de son explication. Une partie des difficultés de la question furent levées.

Mais des travaux bien antérieurs, dus à Ohm, physicien allemand, dont le nom est illustre, avaient déjà indiqué combien c'était s'égarer que de rechercher un nombre absolu qui indiquât une vitesse impossible à déterminer. Seulement Ohm n'avait pas vérifié ses idées par l'expérience; il s'était contenté de construire une théorie. M. Guillemin a repris la question : il a interrogé les phénomènes qu'il observait après les avoir provoqués. Il a communiqué à l'Académie ses résultats, qui sont conformes à la théorie de Ohm.

Ohm enseigne que le mouvement du fluide électrique n'est pas assimilable à celui d'un projectile qui suivrait le fil métallique bon conducteur; il enseigne aussi que ce mouvement n'est pas celui des ondes qui cheminent dans l'éther et produisent la lumière. Pour lui, la propagation de l'électricité est un phénomène tout à fait comparable à la propagation de la chaleur. Que l'on tienne à la main le bout d'une barre métallique, et que l'on mette l'autre bout dans le feu, l'on sentira peu à peu la chaleur, qui arrive faible d'abord, devient ensuite plus intense, et enfin peut devenir si forte que l'expérimentateur ne pourra plus résister : il lui faudra lâcher la barre qu'il avait saisie. Selon Ohm, à la promptitude près des phénomènes, la propagation de l'électricité suit les mêmes lois. Un fil métallique est-il mis, par une de ses extrémités, en rapport avec une source constante d'électricité, l'autre extrémité est parcourue par l'électricité, qui d'abord arrive en très-petite quantité; puis la quantité d'électricité croît peu à peu, si bien que, au premier instant insensible quoique réelle, elle arrive enfin, en grandissant, à produire des actions manifestes. S'il en est ainsi, qu'est-ce que la vitesse de l'électricité? Celui qui affirme que l'électricité est parvenue au bout du fil en le parcourant tout entier, quand il reconnaît qu'elle produit des effets bien appréciables, celui-là ne se trompe pas. Mais avant que les effets ne fussent assez énergiques pour être sensibles, l'électricité était venue en petite quantité, et si l'appareil de l'observateur avait été plus délicat, il aurait annoncé plus tôt l'arrivée de l'agent déjà transmis : cet appareil plus délicat fût-il construit, on pourrait en imaginer un plus délicat encore, jusqu'à ce que l'on pût en obtenir un qui indiquât des traces infiniment petites du fluide en mouvement. En pratique, les infiniment petits ne se déterminent pas; c'est impossible. Tout ce qu'on peut demander à un physicien, c'est de rechercher à quel instant, avec les appareils actuels, les premiers signes du phénomène se manifestent : c'est peu de chose au point de vue théorique, mais on ne peut obtenir mieux. Une autre question est possible : Le flux électrique va-t-il en s'accroissant avec le temps, comme s'accroît le flux de chaleur? Enfin, l'expérience dit-elle qu'après cet accroissement l'électricité arrive à un mouvement qui se maintient régulièrement le même? En est-il de même que pour la barre qui s'échauffe peu à peu et finit par prendre une température constante? Ou, comme on le dit, *à l'état variable* succède-t-il un *état permanent?*

M. Guillemin a montré que ces idées théoriques de Ohm s'accordaient avec l'expérience. Il a construit un appareil qui lui permettait de partager le temps en intervalles si petits que la durée de la seconde était divisée en deux mille parties égales, et il appréciait avec exactitude chacune de ces parties. Avec cet appareil, il expérimenta sur diverses lignes télégraphiques que l'administration mit à sa disposition. Dans une série d'expériences, il faisait réunir les fils, de façon à constituer comme un fil unique partant de Paris, gagnant le Mans, puis Lisieux, et enfin revenant droit à Paris. L'expérimentateur avait ainsi à sa disposition un fil long de 570 kilomètres, dont les deux bouts étaient à sa portée. Voici les résultats obtenus : la pile fut mise en rapport avec l'un des bouts du fil, et, après $^1/_{1000}$ de seconde, rien de sensible n'était manifesté à l'autre bout. Un contact maintenu pendant $^2/_{1000}$ de seconde donna une faible action, et l'action augmenta jusqu'à ce que le contact eût duré $^{20}/_{1000}$ de seconde. Après quoi l'action du flux électrique se maintint constante. Ainsi, $^{20}/_{1000}$ de seconde ou $^1/_{50}$ de seconde, tel est le temps nécessaire pour que le mouvement électrique acquière toute sa puissance à la station d'arrivée pour une ligne télégraphique de 570 kilomètres. Après ce temps, l'intensité du courant électrique n'augmente que dans des proportions inappréciables aux appareils les plus délicats. On ne peut rien dire de plus précis, car en ce point l'expérience de M. Guillemin n'a pas de signification absolue : le commencement et la fin dépendent de la sensibilité de l'instrument qu'il employait.

Ces expériences justifient bien cependant cette idée de Ohm, que l'expression *vitesse de l'électricité* n'a pas réellement de sens, et elles ont été suivies d'autres qui sont des conséquences de la théorie du physicien allemand. Ohm avait conclu de ses calculs que le courant était complétement établi dans des fils après des temps qui variaient comme les carrés des longueurs. Ainsi il faut quatre fois plus de temps pour transmettre une dépêche quand le fil est deux fois plus long. Les résultats de M. Guillemin ne concordent pas tout à fait avec ceux du calcul, mais ils n'en sont pas très-éloignés, et la divergence tient à ce que l'expérience n'était pas dans les conditions rigoureuses que le calcul exige : les fils télégraphiques, imparfaitement isolés dans leur parcours, laissent écouler dans le sol, avant la station d'arrivée, des proportions d'électricité qu'il n'est pas possible d'apprécier, ce qui trouble la simplicité du phénomène.

M. Guillemin rechercha aussi quel temps le fil télégraphique exigeait pour perdre l'électricité dont il était chargé. Dans les circonstances de l'expérience précédente, il vit qu'il fallait de 3 à 4 cinquantièmes de seconde. Entre deux courants que l'on veut envoyer par le fil du télégraphe, il faut donc laisser passer un intervalle de temps assez considérable, cause de lenteur dans les communications.

Des expériences sur le même sujet, entreprises par un autre physicien, M. Gaugain, non plus avec les fils télégraphiques, mais avec des fils qui conduisent mal l'électricité et qui permettent d'observer sous une longueur de quelques décimètres, ont été établies dans des conditions mieux déterminées, et les lois de Ohm ont été complétement vérifiées.

M. Guillemin et M. Gaugain ont aussi étudié, chacun de son côté, les phénomènes que présentent les fils recouverts de gutta-percha et employés pour les lignes sous-marines.

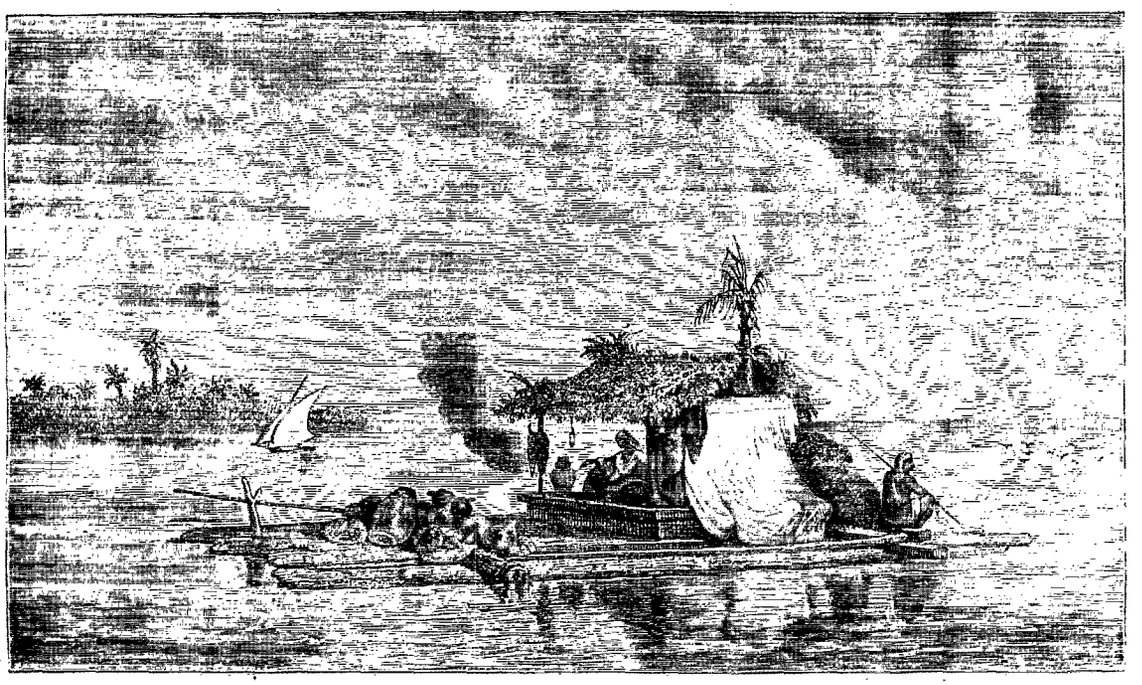
Quels avantages la pratique pourra-t-elle tirer de ces recherches? Des avantages de toute sorte, car, grâce à ces travaux, le praticien, connaissant mieux la théorie de l'appareil qu'il emploie, deviendra plus apte à le perfectionner et saura où porter les améliorations. Ainsi chaque jour des inventeurs imaginent des machines ingénieuses destinées à remplacer la main de l'employé qui envoie les dépêches, et c'est par milliers, selon eux, que les signaux doivent parcourir la ligne à chaque minute ; mais les expériences de M. Guillemin disent très-nettement que l'électricité met un cinquantième de seconde à se transmettre le long d'un fil de 570 kilomètres, qu'il faut ensuite 3 ou 4 cinquièmes de seconde pour que le fil perde l'électricité reçue. Chaque signal exige ainsi de 4 à 5 cinquantièmes, ou environ $^1/_{10}$ de seconde; il n'est donc possible d'en envoyer que 10 par seconde, au plus 15; ce qui fait au total de 600 à 900 par minute, admettons 800. En fait, aujourd'hui, un bon employé ne peut pas transmettre plus de 225 signaux par minute; s'il veut faire plus, les signaux se mêlent : une machine substituée à l'employé n'en envoie pas plus de 300. Il y a donc une espérance possible, c'est que l'on parviendra un jour, en perfectionnant certains détails des appareils, à doubler ou tripler le nombre des signaux envoyés.

Mais avec les télégraphes actuels, 225 signaux correspondent à 75 lettres : c'est beaucoup trop, et là il faut faire des économies. Le système de M. Marqfoy le permettrait sans doute; et le télégraphe de M. Hughes, qui donne une lettre pour chaque signal, triplerait de suite la rapidité de transmission des dépêches. L'administration l'a mis à l'essai. *La suite à une autre livraison.*

UN RADEAU SUR LE GUAYAQUIL.

Le radeau est composé d'arbres à peine équarris, liés fortement ensemble; à l'une des extrémités se tient un homme à la peau de cuivre rouge, teinte de rocou : c'est le maître de cette maison flottante. Sa femme travaille sous une sorte d'abri ménagé au milieu du radeau et construit le plus élémentairement du monde, avec quatre perches qui supportent un toit fait de feuilles de palmier ou de cocotier assez larges pour préserver des rayons du soleil; quelques haillons de couleurs éclatantes remplissent les vides laissés entre les quatre perches. Cela ressemble assez, comme on voit, aux habitations flottantes des *orang-lauts*, ces Malais de l'archipel Indien qui vivent continuellement sur l'eau avec leur famille, et dont les seuls meubles sont une ou deux écuelles où ils préparent leurs aliments, une cruche de terre et une natte en feuilles de pandanus pour se défendre de la pluie et du soleil.

C'est ainsi que ces pauvres nomades descendent l'Orénoque, le Magdalena, l'Atrato, le San-Juan, le Patia et



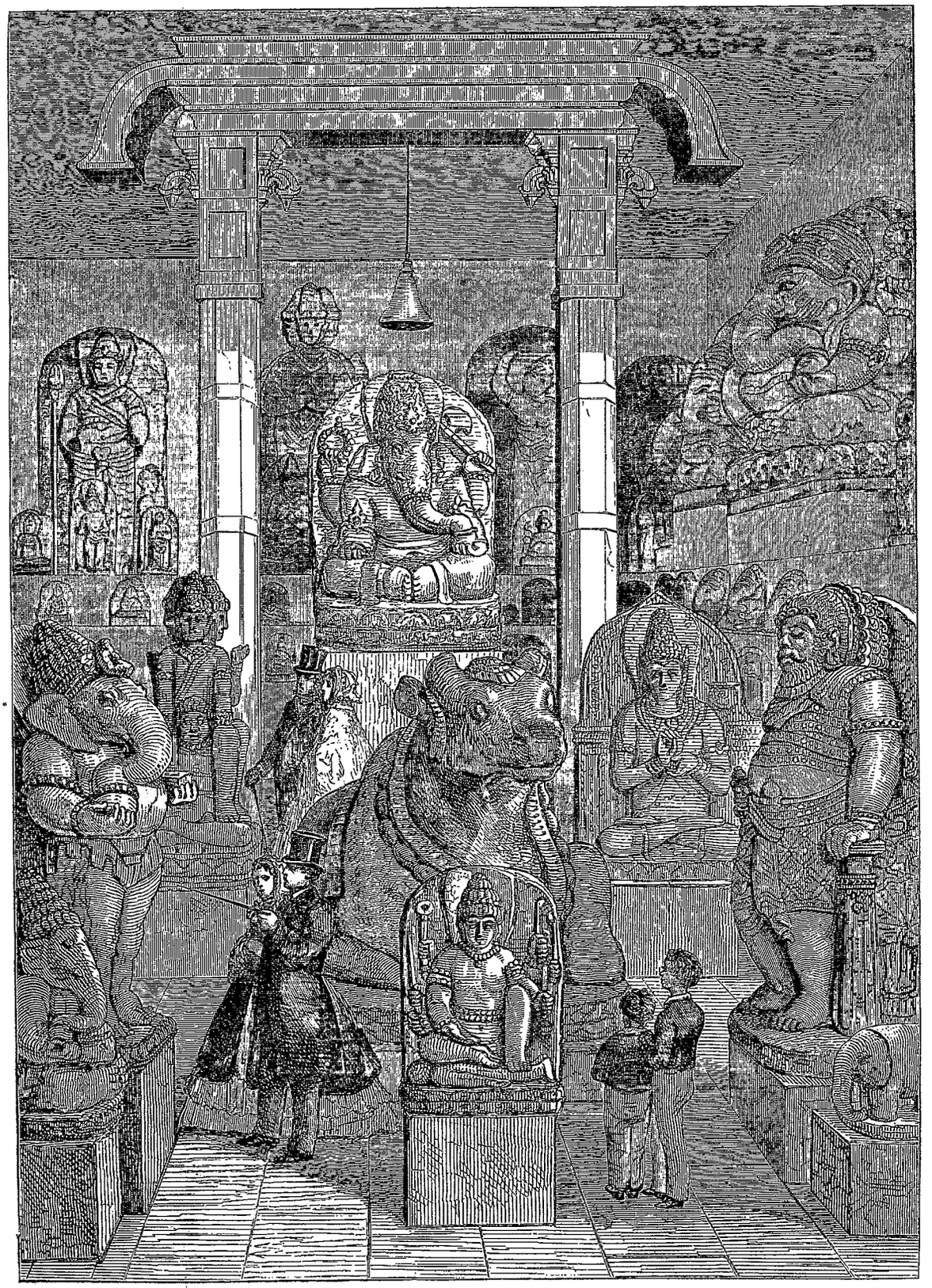
Salon de 1861; Peinture. — Un Radeau sur la rivière de Guayaquil, par M. Léon Gauthier. — Dessin de Freeman.

le Guayaquil, qui tous viennent de la haute chaîne des Andes et vont se jeter dans le grand Océan. La navigation n'en est pas toujours facile; souvent le fleuve est encaissé entre des rochers qui en défendent le passage; mais qu'importe à l'humble navigateur! il sait que le naufrage attend l'homme, et qu'il n'y a qu'un port de salut, qu'un havre de grâce, qui est la mort : il va, tranquille, insoucieux des obstacles et indifférent aux dangers, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à destination. Les deux voyageurs, homme et femme, que l'artiste nous montre sur ce radeau du Guayaquil transportent peut-être d'une ville à une autre des marchandises du pays; ils n'ont pas une forte cargaison, en apparence du moins : si quelque chose les fait sombrer, ce ne sera pas le poids de leurs richesses.

MUSÉE ROYAL NÉERLANDAIS D'ANTIQUITÉS,

A LEYDE.

SALLE DES MONUMENTS ASIATIQUES.



Musée de Leyde ; salle des monuments asiatiques. — Dessin de Bocourt.

La première salle de ce Musée, au rez-de-chaussée, à droite, contient :

1° Des monuments phéniciens ou puniques, carthaginois, numides;

2° Quelques monuments assyriens;

3° Un petit nombre d'inscriptions arabes, celtiques et hébraïques;

4° Une série de monuments indiens de tout genre, trouvés dans l'île de Java.

Les ornements de la salle ont été empruntés à l'architecture indienne. Les deux supports du plafond, chargé du poids énorme de la salle des monuments sépulcraux grecs, étrusques et romains, ont la forme d'une porte indienne de l'ordre consacré à Vichnou.

Dans la division indienne, on compte plus de quatre cent cinquante objets, distribués, d'après les matières dont ils sont faits, en deux grandes classes : les monuments en pierre et les monuments en métaux; à cette dernière classe sont joints un petit nombre d'objets en terre cuite, ivoire, etc. Les dessins et plans de monuments hindous de l'île de Java forment une section à part.

Les monuments en pierre, dont le nombre monte déjà à cent trente, représentent des divinités, des animaux sacrés, des fragments d'architecture, et une grande inscription en kawi, l'ancienne langue de Java et de Sumatra, qui offre beaucoup plus de rapport avec les anciennes langues de l'Inde du continent qu'avec les idiomes javanais actuels. Parmi les statues, quelques-unes ont une hauteur de 2m,50. Presque toutes les divinités, debout ou assises à la manière orientale, sont adossées à une espèce de stèle. Celles de la section des monuments en pierre (trachyte brunâtre ou bleuâtre, produit des volcans de Java) sont : cinq Brahma à quatre têtes; l'une, à cause de ses dimensions, peut être considérée comme un objet unique; une autre également très-rare représente le dieu porté par son serviteur ou Vahan, nommé Hansa; — Vichnou et quelques-uns de ses avatares ou incarnations, mais surtout celle du Bouddha, dont on voit une vingtaine de statues de différentes dimensions; — sept statues de Lakchmi, la Sakti ou compagne de Vichnou : une de ces statues peut être considérée comme ce que la sculpture indienne a produit de plus beau; elle peut rivaliser avec la statue de Souria (le dieu Soleil), qui était autrefois le plus beau et le plus rare de tous les objets dont se composait la riche collection de monuments indiens dans le Musée de l'East-India-Company, à Londres; — Siva (onze statues), représenté soit sous le caractère pacifique et doux qui lui est attribué dans l'île de Java, soit violent et destructif, dans son avatare de Bheireva, à demi assis ou adossé contre le chacal, et armé de tous les attributs qui symbolisent sa nature sanguinaire; — le même dieu représenté sous la forme d'un dieu indigène, Frinawindou; — la compagne de Siva, Prithivi ou Prakriti (quatre statues), et Maha-Kali, sa compagne dans son avatare de Bheireva; — Trimourti, ou la réunion de Brahma, Vichnou et Siva dans une seule personne, ou dans un groupe (trois statues); — Loro, la bonne déesse combattant le génie du mal, le Maïchasoura, sous la forme d'un nain, Asoura, qui sort d'une blessure du buffle Maïcha, terrassé sous les pieds de la déesse (douze statues, dont une haute de 1m,75); — Gane'ça, à tête d'éléphant, le dieu des sciences (treize statues, dont quelques-unes de dimensions colossales) : une de ces statues représente ce dieu assis sur des crânes humains, qui forment aussi un ornement spécial du piédestal de Bheireva; une autre statue, également de grandeur plus qu'humaine, figure Gane'ça debout; — six têtes du Bouddha, provenant probablement du célèbre monument connu sous le nom de temple de Boro-Boudour, dans la régence de Radou; — des gardiens de temple (seize statues) : une d'elles a une hauteur de 1m,75; — quelques représentations de princes ou autres personnages; — des fragments de statues et des ornements d'architecture, ruines de temples antiques; des statues d'animaux sacrés : par exemple, le *Nandi* ou taureau de Siva, de dimensions colossales et d'un travail superbe; l'éléphant d'Indra, une grenouille colossale et deux chiens accroupis. Une grande statue en albâtre de Gautama, admise provisoirement dans la salle indienne, sert comme moyen de comparaison entre les représentations du Bouddha de l'île de Java et celles du même dieu tel qu'il est encore figuré et honoré sur le continent.

La section des objets en bronze et autres métaux est également très-riche. Elle contient plus de cent cinquante images de divinités et d'hommes, parmi lesquelles : — treize statues de Vichnou et vingt et une du même dieu, mais dans son incarnation de Bouddha; — neuf de Lakchmi; — onze de Siva, dont une représente le dieu avec cinq têtes, une autre avec huit et une troisième avec dix bras : ces trois dernières statues sont d'un travail admirable en bronze avec incrustations en argent; — un grand bronze de Kastikiya, fils ou incarnation de Siva et dieu de la guerre, assis sur son *Vahan*, le paon, et armé d'une longue lance; — une statue de Loro combattant le génie du mal; — une statue en fer de Dourga, la compagne de Siva dans son caractère violent et destructif; — six statues de Gane'ça de différentes dimensions, et quelques-unes d'un beau travail et d'une conservation parfaite; — vingt-deux statues du Bouddha, dont une en argent, cette dernière fort bien travaillée, et une des figurines en bronze représentent le dieu debout, ce qui est assez rare; — quarante-cinq statues ou groupes de princes, guerriers, hommes, femmes, etc.; — vingt-trois figurines d'animaux, parmi lesquels un crocodile et un groupe de trois tortues, véritables joyaux à orner des étagères de salon.

Les ustensiles du culte, domestiques, instruments, armes, etc., sont au nombre d'environ une centaine. Parmi les armes, on remarque : — la partie supérieure du *trisoula* ou trident, arme de Siva, objet de la plus grande rareté; — la partie supérieure d'un sceptre de prêtre, et une espèce de poignard ou *kris* javanais, en fer, trouvé, avec un des grands plats et une figurine en bronze, sous le sol de la grande coupole du milieu, c'est-à-dire dans la partie la plus sainte du grand monument de Boro-Boudour; — huit modèles antiques d'instruments de musique; — trois feuilles ou grandes lames de bronze, couvertes des deux côtés d'un texte en kawi; — quatre grandes bagues en or massif, ornées de figures humaines ou inscriptions en kawi, et ayant servi de sceaux; — une pierre gravée provenant d'une bague, avec caractères kawis, et trouvée dans l'île de Sumatra.

Il faut signaler encore huit figurines en terre glaise peinte, rapportées d'un temple hindou des Indes anglaises; quelques figurines de Gautama, en terre glaise couverte d'une lame d'argent ou de bronze; une belle statue de Djaina en bronze, avec une longue inscription en sanscrit; un mortier avec son pilon en ivoire; le mortier couvert, sur la surface extérieure, de sculptures en haut relief représentant Krichna (un avatare ou incarnation de Vichnou) assis sur un éléphant, à cheval, ou porté dans un palanquin par ses servantes, ou placé dans un carrosse; Saraswati, l'épouse de Brahma, sous la forme d'un paon à tête et buste de femme; des haches et coins, ciseaux et autres instruments en pierre, que les Javanais appellent des *dents de l'éclair*, comme, dans le nord de l'Europe, la tradition désigne les objets analogues sous le nom de *pierres du tonnerre*.

Ajoutons enfin que les visiteurs du Musée ont à leur disposition un portefeuille renfermant à peu près cent cinquante plans et dessins de temples et de monuments hindous de Java, la plupart inédits (1).

LA GRAND'MÈRE.

Bien jeune, j'ai eu à penser, et j'ai pensé sérieusement; l'âge de raison vint vite pour moi.

Mon premier maître dans cette discipline des choses graves fut ma grand'mère, la mère de mon père, femme pieuse, d'un grand sens, de beaucoup de fermeté, de plus de douceur encore, d'une sollicitude pleine de patience et de paix, et d'une tendresse que rien ne troublait ni ne fatiguait. Si quelque chose a pu me donner l'idée du sage sans la science, c'est cette âme, qui savait si peu, si peu du moins par les livres, et qui savait tant par le cœur; qui n'avait guère d'autres lumières que celles de la conscience, mais les avait si calmes et si pures et les communiquait si simplement. C'était là son autorité, et elle en avait beaucoup.

Après avoir élevé treize enfants, deux fois veuve, et ayant bien gagné, au terme d'une vie si laborieuse et si méritante, le repos de ses derniers jours, elle s'était retirée auprès de mon père, le plus jeune de ses fils, et là elle recommençait, avec ses petits-enfants, ce qu'elle avait déjà fait avec ses enfants, toujours la mère de famille, mais maintenant consacrée par le temps, de longs services d'amour, une tranquille et sereine expérience de la vie.

Je la vois encore avec son modeste costume du pays, qu'elle n'avait jamais voulu quitter, sa taille légèrement courbée, sa démarche mesurée, son geste tempéré; mais je la vois surtout avec son sérieux et doux regard, son sourire sérieux et grave, son air de bonté, mais de volonté dans la bonté, grand attrait en elle et grand moyen pour porter au bien ceux qu'elle aimait.

L'aîné de mes frères, elle m'avait en particulière affection et je le lui rendais; elle avait fait de moi son petit compagnon, et je ne la quittais guère. Le soir, par exemple, aux longues veillées de l'hiver, près du foyer, ou, quand il faisait grand froid, dans la tiède atmosphère de l'étable à bœufs, en un lieu disposé pour cet usage, parmi tout ce monde de serviteurs et de servantes qu'elle présidait (nous étions à la campagne, dans le Beaujolais) elle-même, sa quenouille en main, elle m'avait à côté d'elle, sous son impression, en quelque sorte, me parlant peu, mais ne me disant rien qui ne me restât dans l'esprit, m'avertissant, me conduisant d'un mot, d'un signe de tête, d'un sourire. Le printemps venu, et par les beaux jours qu'il amenait, elle m'associait aux visites qu'elle faisait à mes oncles, à mes tantes et à quelques amis, et alors, tout en cheminant dans ces sentiers fleuris ou ces fraîches grandes routes que nous parcourions ensemble, le plus souvent à pied, elle me continuait cette éducation de peu de mots, mais de beaucoup d'action, qui est la plus profonde et la plus durable de toutes, parce que c'est alors l'âme même qui parle à l'âme, qui y gouverne et y règne du droit divin de la bonté. Ainsi m'élevait ma grand'mère, ainsi ai-je beaucoup reçu et beaucoup retenu d'elle.

Mais nos courses hors de la maison n'étaient pas seulement pour le monde, si l'on peut sans sourire appeler ainsi les lieux et les personnes si peu mondaines et souvent si humbles que nous visitions; elles étaient aussi pour Dieu, dont les temples venaient de se rouvrir, et où elle me menait méditer et prier parmi les pompes et les symboles du culte restauré. Il ne s'agissait pas entre nous, comme on le pense bien, de philosophie; mais je la voyais grave et recueillie en sa foi, tout naïvement je me faisais grave et recueilli à son exemple; je la regardais, et je l'imitais, je devenais son disciple par sympathie. Ce qu'elle m'enseignait, du reste, était très-simple : ne pas offenser Dieu; c'était son mot; elle ne le prodiguait pas, mais elle savait le faire écouter et respecter, et elle en tirait, à l'occasion, toute une morale et toute une religion à l'usage de l'enfant qu'elle avait sous sa garde et comme sous son aile; et aujourd'hui que j'ai un peu plus appris et recueilli de toute main, je trouve que c'est encore à elle que je dois mon premier fonds de sagesse, et peut-être le plus pur et le plus persistant de mes croyances. Je l'aurais bien attendrie, la digne et sainte femme, je l'aurais bien touchée de la joie de la bonne œuvre, si, de son vivant, j'avais pu lui rendre ce témoignage. Elle n'aurait pas craint, je crois, en l'acceptant, de manquer de modestie, et d'offenser Dieu par orgueil, selon sa maxime.

(Ces lignes charmantes mériteraient d'être toujours conservées dans la mémoire, même si elles étaient empruntées à une œuvre d'imagination où l'on pourrait les soupçonner de ne pas être entièrement la peinture d'un caractère réel; il nous semble qu'on les trouvera de plus de prix encore en apprenant qu'elles sont empruntées à un livre très-sérieux, très-sincère, écrit par un des plus éminents professeurs de philosophie de notre temps. Celui qui rend cet hommage si simple et si honorable à sa grand'mère, c'est M. Damiron, dans l'Introduction de ses *Souvenirs de vingt ans d'enseignement*. Nous n'avons pas l'honneur de le connaître personnellement; ses leçons nous l'avaient fait estimer, cette page le fait aimer.) (1)

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Voy. p. 18, 58, 102, 134, 166, 206, 238, 279, 298, 344.

DÉCEMBRE.

Notons pour le dernier jour de cette année une éclipse de soleil. Le 31 décembre, la nature nous donnera une répétition du magnifique spectacle qu'elle nous a offert l'an dernier.

C'est une remarquable coïncidence que la rencontre toute fortuite d'un phénomène aussi rare qu'une éclipse totale avec l'époque où se renouvelle le cycle de trois cent soixante-cinq jours qui sert à régler l'activité des hommes. Il s'écoulera probablement des milliers d'années avant qu'une autre rencontre pareille ait lieu.

Cette éclipse, dont nous donnons la carte (p. 380), n'aura pas lieu dans des circonstances à beaucoup près aussi favorables que celles de 1860. La durée de l'obscurité totale sera bien moindre; toutefois, l'aire sur laquelle le phénomène sera visible, soit partielle, soit totale,

(1) Une description de la salle asiatique du Musée a été publiée par le savant directeur et docteur C. Leemans, sous ce titre :

Description raisonnée des monuments asiatiques et américains du Musée néerlandais d'antiquités à Leyde, chez H.-W. Hazenberg et Cie, à Leyde, 1842.

La division des monuments indiens ne comptait alors que cent treize monuments en pierre et en métal, et cent quinze dessins. Sur les accroissements qui ont eu lieu depuis 1842, on peut consulter les Rapports annuels publiés par le directeur dans la « Gazette d'État. »

(1) On peut désirer savoir quelle est la philosophie d'un homme qui exprime avec autant de candeur des sentiments si purs et si élevés. M. Damiron a pris soin de la résumer très-brièvement : — « Dieu ou » le bien absolu; l'âme ou le bien aussi, mais relatif; ces deux biens » unis entre eux, l'un pour se donner et se communiquer, l'autre pour » recevoir et s'augmenter, d'abord dans le temps et puis dans l'éter- » nité. »

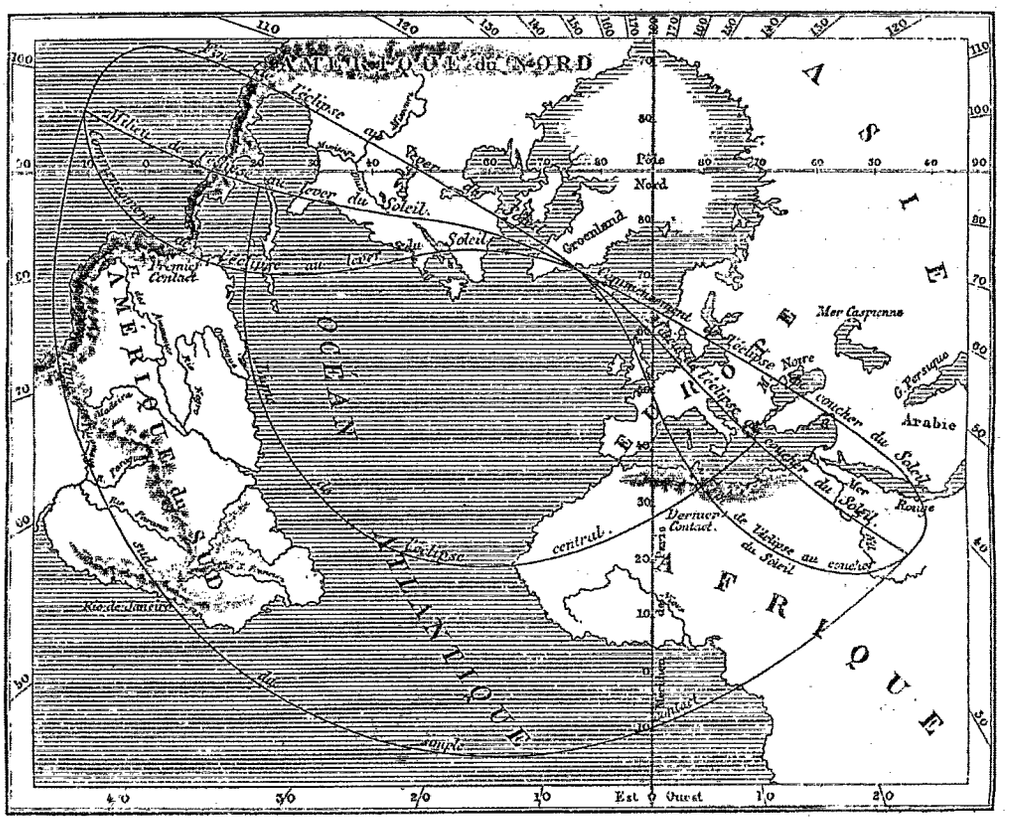
aura des dimensions immenses. Elle s'étendra depuis l'océan Pacifique jusqu'à la mer Rouge.

A Paris et à Londres, l'importance de l'éclipse sera moindre encore que celle de l'année précédente, de sorte que le jour ne sera pas intercepté d'une manière très-notable.

L'éclipse générale commencera, le 31 décembre, à environ onze heures pour un lieu dont la latitude est 9 degrés nord et 74 degrés longitude ouest. A Paris, elle sera visible vers deux heures. Elle finira à quatre heures vingt minutes du soir pour un point de la surface terrestre dont la latitude est 27 degrés nord et 12 degrés est. Elle aura donc duré en tout cinq heures vingt minutes, depuis le premier contact jusqu'au dernier. Avec un télégraphe électrique traversant l'Atlantique et la Méditerranée, on pourrait suivre les différentes phases pendant ce long espace de temps.

A chaque retour de cet obscurcissement temporaire, de nouveaux instruments sont mis en œuvre. L'année dernière l'éclipse a été observée à l'aide du photo-héliographe de Kew. La précieuse invention de Niepce et Daguerre a permis de conserver des témoins irrécusables de toutes les circonstances du splendide phénomène qui a laissé une si vive impression dans la mémoire de tous les spectateurs. Probablement le *spectroscope* de MM. Breugen et Kirchoff viendra ajouter d'autres indications à celles qu'on a recueillies dans l'éclipse précédente, et donnera, pour ainsi dire, le moyen d'analyser chimiquement les propriétés de la matière lumineuse.

L'héliographe, que M. de la Rue a manœuvré avec une dextérité remarquable, consiste en un télescope dont le tube a la forme d'un prisme rectangulaire à base carrée, et qui suit exactement les mouvements du soleil à l'aide d'un mécanisme d'horlogerie, appareil fort usuel en astronomie.



Carte de l'éclipse de soleil du 31 décembre 1861.

L'image vient avec une extrême rapidité se peindre sur une plaque de collodion sensibilisé qui a été disposée dans l'appareil, et qui est immédiatement remplacée aussitôt qu'elle a servi. La lumière n'agit que pendant le temps très-court nécessaire au passage rapide d'une fente très-étroite pratiquée dans une plaque de cuivre qui glisse rapidement dans une rainure située au-devant des lentilles.

Il suffit d'une très-faible fraction de seconde pour obtenir des épreuves très-nettes et très-distinctes, qui sont conservées avec le plus grand soin, et qui peuvent être multipliées par la photographie elle-même ou par la gravure.

Les astronomes, placés à diverses distances sur le parcours de la ligne centrale dont nous avons tracé la figure, examineront sans doute, avec une attention particulière, les protubérances rougeâtres qui ont donné déjà naissance à de si vives discussions, et que l'astronome égyptien Mahmoud-Bey compare très-justement aux rayons dorés accompagnant constamment les ostensoirs des églises catholiques.

Quand les théories différentes émises à ce sujet auront été soumises à cette nouvelle épreuve, on pourra résumer l'ensemble des faits connus et des idées acquises.

Avant Arago, on ne connaissait pas l'existence des protubérances, qui avaient pourtant dû être visibles dans toutes les éclipses antérieures, ce qui semble établir que nous parvenons à mieux observer que nos devanciers.

HORLOGE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On lit sur cette belle horloge l'anagramme G. G., qui autorise à supposer qu'elle a appartenu à Gaston d'Orléans, fils de Henri IV. La coupole est très-riche, ainsi

Horloge du seizième siècle. (Collection Soltykoff.) — Dessin de Féart.

que les autres compartiments également découpés à jour. Les figures gravées en champ-levé, empruntées de même à la mythologie, selon le goût du temps, ne sont pas d'un goût et d'un art moins remarquables. « Le mouvement d'horlogerie, dit M. Pierre Dubois (1), est fort bien fait;

(1) *Collection archéologique du prince Pierre Soltykoff*: Horlogerie, par Pierre Dubois, auteur de l'*Histoire et traité de l'horlogerie*; 1858.

il marque et sonne les heures; il est aussi à réveille-matin. La gaine, que nous ne reproduisons pas, est parsemée de fleurs de lis. »

VETTOR PISANI ET CARLO ZENO.

SCÈNES HISTORIQUES DE 1379 ET 1380.

Fin. — Voy. p. 351, 353, 369.

Trois passages ouvraient l'accès de la haute mer à la flotte génoise, embossée dans le port et alentour de Chiozza. Le projet de Pisani était de les fermer tous trois, et d'emprisonner la puissante armée de Pierre Doria dans l'étroit espace où elle se trouvait resserrée. Ainsi les abeilles murent et maçonnent, à la place même où il s'est introduit, l'imprudent colimaçon qui s'est glissé dans leur ruche et que leurs aiguillons ne sauraient atteindre.

Les trente-quatre galères vénitiennes, suivies de soixante barques armées et de plusieurs centaines de bateaux chargés de pierres, s'avancèrent en silence, à la faveur de la nuit, du côté de Chiozza. Pisani en tête faisait remorquer deux gros navires destinés à obstruer les passes. Sept galères génoises, appareillant en toute hâte, accoururent à la première alerte pour incendier la vaste coque qui s'engageait entre l'île de Palestrina et celle de Brondolo. Mais les nombreuses petites barques de Pisani avaient déjà rempli leur office et déchargé des masses de pierres dans la lourde carcasse. Elle s'enfonça, encombrant la passe de Chiozza bientôt complétement bloquée; d'autres bâtiments coulés des deux côtés, ayant été promptement reliés les uns aux autres par une forte estacade, et une batterie s'établissant en même temps sur la pointe méridionale de Palestrina, protégent cette forte barrière.

En dépit de la plus furieuse résistance, de conflits sanglants, de terribles chocs (cette fois les Génois étaient avertis), la passe, dite de Brondolo, entre l'île occupée par eux et le continent couvert des soldats de Carrare, fut de la même manière condamnée; et tout ceci, prodige d'activité et d'intelligence, s'accomplit en quarante-huit heures! Au troisième jour, remontant le canal de Lombardie, Pisani le comblait de carènes ruinées, de pieux à demi enfoncés dans la vase, chevaux de frise marins; pour garder cette dernière barricade, il laissait la flottille dans les lagunes, en sortait par le passage du Lido, et, tournant les îles, allait avec ses galères, sentinelles vigilantes, se poster en haute mer devant les deux passes qu'il venait de clore.

Dans cette dangereuse station, l'amiral s'interposait entre la flotte captive et les secours qu'elle attendait de Gênes. Mais les galères vénitiennes, toujours sur le point d'être coulées bas, en butte aux feux croisés des batteries de Brondolo et de la terre ferme, gardant, deux par deux, à tour de rôle, l'entrée des défilés, perdaient, à chaque fois, une partie de leurs équipages. L'exemple du généralissime que rien ne lassait, que rien n'ébranlait; celui du vieux doge qui répétait, au milieu des privations multipliées dont se plaignaient les sénateurs, qu'il ne reverrait Venise qu'après avoir reconquis Chiozza, devenaient insuffisants. Les matelots murmuraient qu'on exigeait d'eux l'impossible.

Exposée à moins de fatigues et de périls, l'armée de terre se montrait plus récalcitrante encore. Elle se composait de mercenaires de toutes nations, hommes à charge même à leur patrie, qui faisaient de la guerre leur unique existence, se vendaient à l'enchère aux diverses factions, et dont l'Europe entière était alors infestée. Un certain Roberto Recanati, chef de la plus forte bande à la solde de Venise, fomentait les mécontentements. Ce condottiere était un Italien au teint bronzé, aux cheveux plats et noirs, petit, trapu, dont les membres semblaient avoir gagné en force ce qui leur manquait en développement, et dont la physionomie basse et sombre s'illuminait parfois d'un fauve regard. L'amiral, qui, à juste titre, s'en défiait, n'avait pu saisir de preuves des relations qu'il soupçonnait entre lui et les Génois. Les demandes d'argent de la soldatesque commandée par cet homme, sans cesse renouvelées, avaient dépassé les trésors épuisés de la Seigneurie, et lorsque les matelots découragés déclarèrent ne pouvoir continuer un service au-dessus des forces humaines, le malheureux Pisani vit cette patrie, à laquelle il se voulait sacrifier tout entier, perdue sans qu'il pût même y rentrer pour mourir. La flotte génoise, une fois débloquée, était trop nombreuse, trop aguerrie, pour qu'un moment il songeât à tenir devant elle.

Ces pensées eussent abattu tout autre que l'amiral; mais son âme n'était pas de celles qui faiblissent. Durant ces quatre mois d'anxiétés, son espoir s'était fréquemment reporté vers Zeno. A l'époque des triomphes de Pisani sur les côtes de la Dalmatie, avant l'échec de Pola, dont sa prison avait été la suite, il confiait à Carlo Zeno huit galères pour tenter une diversion dans la Méditerranée et y ruiner le commerce génois. Depuis lors, cette petite escadre avait dû s'accroître de quelques-uns des vaisseaux qui, sur tant de directions diverses, escortaient les convois vénitiens; mais l'on n'en avait rien appris, et plusieurs avisos, envoyés à la recherche, ne reparaissaient pas. Boémond et Tagliapetra, successivement expédiés avec des ordres précis et la triste nouvelle des malheurs de Venise, ne revenaient point. N'importe! à l'armée presque en révolte ouverte, à ses marins découragés, Pisani annonce solennellement le retour de Carlo Zeno et de sa puissante flotte. Il promet comme promettent les prophètes, car aux grandes extrémités viennent les révélations suprêmes, Vettor Pisani annonce l'arrivée de Zeno pour le 1er janvier 1380. On était à l'avant-veille, au 30 décembre.

Au jour dit, des voiles nombreuses apparurent au large. Ce pouvaient être les Génois. L'amiral savait que la flotte partie de Gênes pour secourir Doria avait déjà tourné l'Italie. Tous les regards étaient fixés sur l'horizon : deux légers bâtiments, se détachant de la ligne sombre, découpèrent sur le ciel bleu leur fine mâture. Pisani avant tous les a reconnus : c'est Boémond, c'est Tagliapetra, et c'est Zeno qu'ils ramènent.

Les explications qu'il donna aux provéditeurs et au généralissime, à bord de la galère ducale, furent rapides; Zeno était homme d'exécution. Les vaisseaux, les marins habiles revenus avec lui, d'heureuses négociations nouées avec l'empereur grec, Callojean, des galères de Gênes prises ou submergées, le commerce de l'ennemi ruiné sur divers points, qu'était-ce que tous ces avantages à côté du secours personnel qu'il apportait? Blessé à l'œil, le pied traversé par un fer de lance, peu de jours auparavant, dans un combat à la hauteur de Rhodes, Zeno n'en persiste pas moins à s'emparer du poste le plus dangereux. Accueilli à la passe de Brondolo par une tempête furieuse qui rompt les ancres de ses vaisseaux et les disperse, il revient à la charge, ramenant trois galères, et chasse les Génois qui attaquaient déjà les estacades. Un terrible coup de mer affale son navire à la côte, proche d'une tour fortifiée d'où l'ennemi le foudroie; il est battu à la fois par l'artillerie et par les vagues; quelques-uns des siens parlent de se rendre. Se rendre! lui, Zeno! La nuit vient; il dit un mot : Tagliapetra s'est lancé à la mer, et porte un câble aux chaloupes qu'envoie la prévoyance du généra-

lissime. Zeno a fait jeter ses canons à la mer; sa galère allégée est remorquée et s'éloigne lentement sous le terrible feu génois. Tandis qu'il ordonne la manœuvre, sa gorge est percée d'une flèche : il arrache le bois, laisse le fer boucher la plaie, continue de parcourir son bord en donnant ses ordres, et, dans l'obscurité, tombe à fond de cale à travers une écoutille ouverte. On le remonte évanoui, et Zeno ne reprend connaissance qu'au moment où un matelot arrache le fer de sa blessure, d'où le sang jaillit à flots : il se retourne alors sur le ventre pour ne pas être suffoqué, et c'est ainsi qu'il arrive à la station. Les chirurgiens le déclarent perdu; mais, malgré leur insistance, il refuse d'être mis à terre; s'il doit mourir, il mourra sur son bord : il y reste, et guérit.

Durant le repos forcé qu'entraînait une aussi grave blessure, ce fut à Pisani seul de continuer la noble tâche que depuis si peu de temps il partageait avec Zeno. Toujours de perpétuels combats : l'ennemi semblait averti d'avance de tous ses mouvements, et cependant, le 22 janvier, une muraille renversée par l'une des bombardes qu'il était parvenu à établir à Brondolo écrasait l'amiral génois, et, malgré les efforts nombreux que l'adroit Carrare, à l'aide d'intelligences secrètes, faisait parvenir dans Chiozza, la place était de plus en plus resserrée.

S'il ne pouvait combattre encore, le blessé ne demeurait point inactif. L'habile Vénitien, dans ses rapports avec les Grecs, avait appris à pénétrer et à déjouer les ruses. Sans que Roberto Recanati pût en concevoir le moindre soupçon, il était surveillé de près. Une nouvelle révolte venait d'éclater; en payant de ses propres deniers l'arriéré qui en était le prétexte, Zeno l'apaise, et, à l'heure même, au nom du généralissime, il convoque un grand conseil, où sont appelés tous les principaux chefs. Recanati s'y montre, et se trouve en présence de ses juges.

C'est Pisani lui-même qui déroule la preuve de la trahison du bandit. Une lettre écrite de la main de Carrare accorde à Roberto Recanati le prix qu'il a demandé pour la vie de Zeno et celle de Pisani. Le prince de Padoue accepte le jour désigné pour l'assassinat (c'est le lendemain même), et promet au scélérat et à sa bande une part dans le pillage de Venise, dont la chute, après la mort de ses deux plus grands défenseurs, ne sera plus douteuse.

Écrite sur une bande de soie, la missive était roulée dans une flèche creuse. Zeno, après en avoir découvert le secret, avait laissé se prolonger la correspondance jusqu'au moment décisif. En présence des preuves de son crime, Recanati, condamné par les condottieri mêmes, fut enlevé sur-le-champ et pendu à la grande vergue de la capitane.

Le 18 février, enfin, en état de se joindre à Pisani, Zeno signale son retour à l'armée par une victoire. La garnison de Chiozza est culbutée sur le pont qui unit cette ville à l'île de Brondolo. Sous la masse des fuyards les madriers fléchissent, une arche est rompue, tous sont précipités dans la mer. Cette journée coûta près de quatre mille hommes aux Génois, et Chiozza leur resta seule de tous leurs établissements sur les lagunes.

Pisani respirait enfin; il n'avait plus qu'à laisser Zeno achever seul une défaite que l'ennemi s'efforçait de retarder par de vaines négociations. La flotte arrivée de Gênes depuis quelque temps ne pouvait pénétrer jusqu'à ceux qu'elle venait secourir, et s'était éloignée. Le généralissime, affaibli de corps, non d'âme, consentit alors à prendre quelque repos en allant à Parenzo rallier le convoi chargé de grains que Zeno y avait laissé lorsqu'il accourait au secours de la patrie.

Peu de jours après, en août, comme la galère de Pisani et le convoi de vivres qu'il amenait approchaient du golfe, un des rapides esquifs qui, six mois auparavant, apportaient à Zeno la nouvelle des malheurs de sa patrie, apparut faisant force de voiles : c'était Noël Tagliapetra qui précédait encore l'amiral et apportait au généralissime la grande nouvelle, Chiozza rendue à discrétion, cinq mille Génois prisonniers.

Tagliapetra grimpa à la galère de l'amiral, comme jadis il avait grimpé au soupirail de la prison de Pisani, et trouva le même silence.

A l'avant du navire, le généralissime est couché, le visage tourné du côté où Venise commence à paraître dans les gloires du couchant. Boémond soutient sa tête, et le mourant murmure les paroles de saint Paul :

« Nous sommes persécutés, mais non abandonnés; renversés, mais non perdus ! »

Le Vénitien se jette à genoux et s'écrie : « Chiozza est rendue ! les Génois sont prisonniers ! Venise est sauvée ! Nous triomphons partout ! Zeno me suit, envoyé par le doge... »

« A lui le reste ! » dit Pisani d'une voix indistincte; puis, se soulevant tout à coup, il étendit ses bras vers le soleil couchant : « EXAUCÉ ! » cria-t-il par un dernier effort, et ses yeux se fermèrent sur sa patrie resplendissante.

Les derniers rayons de l'astre dorant les dômes de Venise entourèrent cette noble tête d'une divine auréole.

Plus heureux que Manin, il avait vu sa patrie affranchie. Son œuvre, si elle n'était accomplie, était assurée.

Heureux les héros qui meurent à temps !

LA TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE EN FRANCE.

L'ordonnance du 29 novembre 1844 a ouvert le premier crédit qui permit de construire la ligne télégraphique de Paris à Rouen. En 1846 fut opérée la jonction de Paris avec Lille et la frontière de Belgique; en 1850, Paris put correspondre télégraphiquement avec Angers, Tonnerre, Châtillon-sur-Marne. Le réseau prit ensuite un développement rapide; il atteignit en peu de temps les quatre-vingt-six chefs-lieux de nos anciens départements.

En 1859, le prix moyen des dépêches télégraphiques a été de 4 fr. 56 c. Le nombre des dépêches intérieures a été de 453 998, classées de la manière suivante : — commerce général et industrie, 44,27 pour 100; — affaires de famille et d'intérêt privé, 35,88; — affaires de bourse, 10,85; — commerce des céréales, 5,50; — publicité et journaux, 2,77; — affaires diverses, 0,73.

La ville de New-York seule envoie ou reçoit 800 000 dépêches télégraphiques par an.

La simple pensée que les maux dont nous souffrons viennent en grande partie des fautes et des vices de nos prédécesseurs ne devrait-elle pas suffire pour nous imposer le devoir de travailler, par le précepte et par l'exemple, au progrès moral de l'avenir ? A. C.

SCEAU DE MARIE TUDOR
ET DE PHILIPPE II.

La légende de ce contre-sceau fait suite à celle du sceau et signifie : — « (Philippe et Marie, par la grâce de Dieu roi et reine d'Angleterre, des Espagnes, de France, des

Deux-Siciles, de Jérusalem et d'Irlande, défenseurs de la foi) archiducs d'Autriche, ducs de Bourgogne, de Milan et de Brabant, comtes d'Apsbourg, de Flandres et du Tyrol. »

Le roi, revêtu de son armure et coiffé d'une toque, tient de la main droite une épée. La reine tient un sceptre de la main gauche. Dans le champ, à droite, un écusson parti aux armes d'Angleterre et d'Espagne, couronné, avec l'ordre de la Jarretière en sautoir.

Sur le sceau, le roi et la reine assis, couronnés, revêtus du manteau royal, posent la main sur un globe surmonté d'une croix et au-dessus duquel est un écusson parti aux armes d'Angleterre et d'Espagne.

Marie, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, née le 18 février 1516, avait été proclamée reine le 19 juillet 1553, et couronnée le 4 octobre suivant. Le 12 janvier 1554 avaient été signés les articles de son mariage avec Philippe, fils de Charles-Quint, et depuis roi d'Espagne, né en 1527. Philippe, à qui son père avait résigné le royaume de Naples et le duché de Milan à l'occasion de son mariage, arriva en Angleterre le 19 juillet de cette même année. Plus âgée de onze ans que son époux, Marie avait, en 1554, trente-huit ans, et elle était laide. Au contraire, Philippe était jeune et bien fait. Le mariage fut célébré dans la cathédrale de Winchester avec une grande magnificence. Personne ne fut admis à la table du roi et de la reine. D'un côté était placé un buffet où l'on voyait quatre-vingt-seize grands vases d'or et d'argent. De Winchester, les deux époux se rendirent à petites journées, au milieu d'ovations, à Windsor, puis à Londres. Le mariage de Marie avec Philippe fut considéré comme une calamité par les protestants. Presque aussitôt après, la reine rétablit l'autorité papale en Angleterre. Il y eut, à la suite de cette révolution religieuse, des plaintes et des soulèvements. Plus de deux cents personnes furent condamnées à périr par le feu pour leurs opinions religieuses. Marie perdit sa popularité. Philippe, qu'elle aimait passionnément, avait dû la quitter dès le mois de septembre 1555; il était retenu par de grandes difficultés politiques. Devenu roi d'Espagne et des Pays-Bas, après l'abdication de son père, il revint voir sa femme, mais peu

Contre-sceau de Marie Tudor et de Philippe II. — Dessin de Féart.

de temps (1557). En août 1558, Marie tomba gravement malade et mourut le 17 novembre, à quarante-deux ans. La persécution des réformateurs fit tort à sa mémoire. Toutefois, les historiens s'accordent à reconnaître la parfaite honnêteté de ses mœurs, sa piété, la sincérité de ses convictions et sa charité. Elle était très-instruite, parlait fort bien le latin, le français, l'italien, l'espagnol, et avait du goût pour la musique. Élisabeth, qui lui succéda, n'était pas moins instruite qu'elle, et régna avec plus d'habileté et d'éclat, mais fut loin de rappeler ses vertus.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

LE RETOUR DES CHAMPS.

Salon de 1861; Peinture. — Le Retour des champs, par M. Bouguereau. — Dessin de Dargent.

La journée a été belle pour ceux qui peuvent errer librement dans les bois, ou qui, à l'ombre de l'un de ces chênes trapus aux rameaux épais et surbaissés, au tronc large et court, s'étendent sur une petite herbe drue incessamment broutée par les moutons, et, du penchant de la colline, regardent la plaine au loin avec ses champs jaunes, grisâtres, verdoyants, ses lignes de pommiers grêles, de noyers vigoureux, de peupliers semblables à des plumes transparentes où se joue une faible brise. La journée a été belle, mais que le soleil a été brûlant! Voyez de place en place tous ces hommes courbés vers la terre : ils coupent, ils ramassent, ils travaillent; leur sang descend à leur front penché; la sueur coule abondamment de leur visage hâlé, de leur tête entière; pas un cheveu qui n'ait sa goutte d'eau; ils arrosent la terre qu'ils maudissent et qu'ils implorent. Et celui-ci qui est plus près de vous, sur la pente

abrupte : il chantait ce matin en venant à l'ouvrage; mais depuis quelques heures sa figure énergique n'exprime plus qu'une résignation amère. Son travail est rude : il défriche une terre inculte, rocheuse, où n'ont jamais poussé que des genévriers rabougris, des mousses tenaces, émaillées de fleurettes jaunes ou blanches presque sans tige; ce matin il songeait qu'il avait fait un bon marché, qu'un peu de peine lui créerait un champ favorable à la pomme de terre, qui sait? à la vigne, que les pierres déterrées serviraient à la construction d'un mur solide, peut-être d'une cabane : assurément les pierres ne manquent pas dans sa terre, et c'est maintenant ce qui le désole. Enfin il pioche à coups réguliers, et l'on entend son souffle saccadé, brusque, sonore comme celui du boulanger qui soulève le bloc de pâte. A quoi songe-t-il sous le soleil qui fait bouillir sa cervelle? A rien, peut-être, si ce n'est à la fatigue toujours nouvelle, à la nécessité toujours impérieuse qui d'une main présente le pain de chaque jour, de l'autre la charrue, la fourche ou la faux.

La journée a été dure; mais les ombres s'allongent sur les chemins, les sillons et les prairies; le soleil descend; le vent, jusqu'alors pareil aux courants chauds qui montent du fond de la mer, s'attiédit, s'allége et murmure; on dirait qu'il s'est baigné dans une source froide, abritée, et qu'il secoue déjà dans l'air des gouttes de rosée. Notre travailleur respire, et, s'appuyant sur sa pioche, il tourne son front vers la fraîcheur bienfaisante qui voltige autour de lui comme un oiseau en agitant ses ailes; puis il regarde le couchant pur, un horizon fait d'or comme les fonds des peintures primitives, et l'espoir d'un beau lendemain le réjouit. Il oublie le soleil irrité, l'air pesant, les mouches insatiables, et la sueur et les pierres sans nombre; il demande au ciel bien des jours pareils à celui qui s'est écoulé. Cet homme aux traits assombris, le voilà déridé, jeune encore; est-ce qu'il n'a pas souri? Un souffle plus frais, un zéphyr a donc suffi pour emporter ces vagues pensées qui, sans aller jusqu'au découragement, se formulaient déjà en regrets, en murmures contre un sol ingrat! Eh! souvent en faut-il davantage? Le vent qui s'élève annonce au laboureur le repos du soir, les joies de la famille, les douces paroles des êtres que ses mains font vivre. Seul tout le jour, ou au moins depuis le goûter, le mari, le père se redresse malgré la fatigue, et marche d'un pas rapide, portant sur l'épaule les instruments dont il ne sent plus le poids; ses regards se portent en avant sur le chemin, et percent le crépuscule brillant qui s'élève déjà du vallon. Il se hâte, il voit avant nous, qui pourtant, assis sur la colline, dominons le pays, il voit une jeune femme avec un enfant dans les bras venir à sa rencontre. Bientôt on est réuni, on s'embrasse, on est joyeux, et l'on rentre ensemble au logis dont la cheminée fume; c'est le repas qui attend. Que se disent-ils? Ils parlent haut et sans crainte, mais le vent se joue du sens des mots et nous dérobe leur entretien. Qu'importe! on peut le deviner. La femme a encore la grâce et la démarche de l'adolescence; il faut que ce soit un jeune ménage; l'enfant n'a pas six mois, et c'est l'aîné de la famille encore à venir. Le mari pense aux danses sur le gazon, à la fête du village, à la noce, à toutes ces douces choses, prélude et accompagnement de son bonheur. Où sont maintenant les velléités de paresse, les imprécations contre le sol nourricier? Ne faut-il pas tirer de la terre quelque argent pour épargner les privations à ta compagne, pour conserver à ses joues roses la joie et la santé, enfin pour rehausser sa gentillesse par quelque beau pendant d'oreille, par une fine chaîne d'or? Et l'enfant! Il ne demande rien encore que le lait de sa mère; mais il faudra aussi le vêtir, l'envoyer à l'école, en faire un citoyen utile aux autres et à lui-même, de peur que son ignorance ne le livre aux intrigues du premier venu. Oui, brave laboureur, tu as une mission à remplir, tu es le centre d'une sphère d'intérêts physiques et moraux. C'est cette mission, ce sont ces intérêts qui doivent t'occuper durant la chaleur du jour, tandis que tu sues à défricher ton champ de pierres; alors tes heures passeront comme des minutes, et, toute peine oubliée, tu ne te souviendras que des instants heureux; tu oublieras le jour pour ne penser qu'au soir, au foyer domestique, à tes affections et à tes devoirs. Mais un détour du chemin nous dérobe le groupe rustique; l'idylle est terminée. Le jour tombe et nous rappelle nous-même au logis; ne nous attardons pas.

PROMENADES ALPESTRES.

Suite. — Voy. p. 14, 38, 150, 262, 266, 282, 310, 366.

XIX.

En compagnie de charbonniers! Ces gens appartiennent au val Camonica, et ne peuvent me donner aucun renseignement sur le passage du Corno. Ils viennent ici de l'autre vallée faire du charbon pour une usine, et le transportent eux-mêmes à dos. Ils ne sont jamais montés plus haut; mais ils m'assurent, comme on me l'a déjà dit au Pejo, qu'au-dessus des forêts il y a en ce moment des bergers. Ce matin, au départ, plus de cinquante personnes m'ont fait la conduite sur les prairies jusqu'au point où le sentier commence à tournoyer. On voulait me détourner : on me vantait le passage par le val Camonica; et de fait, si j'en croyais, sur le compte du glacier, la clameur publique, j'aurais de quoi m'effrayer : on le déclare inabordable, à moins de haches, de cordes, d'échelles. En définitive, il ne s'est pas trouvé au Pejo un seul individu qui y eût jamais été; pas un guide. J'ai souvent remarqué que, du côté de l'Italie, les cimes glacées soulèvent sur toute la ligne le même effroi : effroi de l'inconnu, effroi de l'autre monde!

Me voici sur la crête, crête de neige, aiguë comme le faîte d'un toit; on n'y peut marcher que les pieds en dehors. Du côté de l'Italie, la neige est dévorée par le soleil, et demeure à pic, en falaise de deux à trois mètres; du côté du nord, elle se prolonge en un long glacier criblé de crevasses. Si j'apercevais un endroit par où le passage me parût praticable, je m'y risquerais peut-être en sondant les pas..... Tout considéré, je ne le ferai pas. Je viens, comme la sentinelle sur le talus de son rempart, de faire un long va-et-vient sur cette cime tranchante; mes yeux n'ont rien distingué. En vain ai-je poussé de tous mes poumons le cri d'appel; pas même un écho. Le désert glacé et menaçant se montre seul sous mes pas avec ses rictus ouverts comme des tombes. Plus d'un infortuné y a peut-être subi, dans ce même silence, son agonie. Quel abîme de tristesse ce doit être! quel froid supplice! Décidément, ce serait folie de se lancer : silence aux murmures de l'esprit d'aventure! Il n'y a pas d'autre parti que de redescendre, et sans tarder. J'ai heureusement une retraite : rejoindre mes charbonniers, coucher au besoin près de leurs feux, et passer par leur sentier dans le val Camonica, sans reparaître au Pejo. Hélas! redescendre ce que je viens d'avoir tant de peine à gravir!

Être silencieux! je n'ai jamais vu son pareil. Je redescendais bravement, lorsqu'un peu au-dessus de la zone des forêts je l'ai aperçu de loin, suivi d'un enfant, et remontant avec une bûche sur le dos. J'ai traversé l'eau pour le rejoindre, et nous nous sommes étendus alors tous trois sans rien dire. A ma question s'il connaissait le passage, il a élevé l'index avec un sifflement; à ma demande d'avoir

à manger, il s'est levé, et nous nous sommes mis à remonter le torrent. Nous voici dans sa case en pierres sèches, enfouie si bien dans une anfractuosité que je ne l'avais pas aperçue; et tandis que le feu s'allume, sans doute pour me faire cuire de la polenta, je viens de le stupéfier à l'aide de ma boussole. L'ayant requis de me servir de guide, il m'a demandé l'heure, première parole que j'aie entendue de sa bouche; ma montre est brisée, et j'ai pris l'heure à la boussole à l'aide de mon bâton. L'instrument, plus heureux que ma personne, a excité toute sa curiosité; et quand je lui ai fait voir que l'aiguille pointait toujours sur la cime du Corno, même dans les endroits où elle est masquée, son admiration n'a plus eu de borne. Il est deux heures, et, à condition de ne pas perdre de temps, une seconde escalade est encore possible.

Bien arrivé aux bains de Santa-Catarina à sept heures et demie. Restauré par une tranche de polenta et quelque peu de petit lait, je me suis mis en route avec mon berger. Nous avons pris le petit glacier qui longe la base du Corno; l'escalade lui était dure, surtout sur la moraine, et il s'étendait de temps en temps, en gémissant sur la fatigue et le danger; je lui avais dit que j'étais déjà monté et redescendu; mais, sans répliquer, il ne m'avait guère cru. Au sommet, en apercevant sur l'arête de neige l'empreinte de mes pas, il a fait son petit sifflement, et m'a alors indiqué le passage, qui est en zigzag d'un rocher à l'autre et assez complexe. Je lui ai donné une pièce de cinq francs; il l'a reçue avec un étonnement indicible, l'a baisée et l'a mise dans une boursette de cuir si plate que ma pièce n'y a trouvé que la solitude. Pauvre et excellent homme! il a partagé avec moi sa nourriture de misère, il m'a guidé avec fatigue et péril, et il m'est évident qu'il m'a pris pour un pauvre diable à secourir par charité. J'ai bien regretté ma pénurie : avec quel plaisir j'aurais ajouté à la pièce blanche une pièce d'or! Cher homme! sa taciturnité même me semble respectable, suite de sa vie austère et isolée au milieu des grandes scènes de la nature, les glaciers, les pics, l'orage, les torrents, les avalanches; tout est petit là devant : un voyageur, si rare qu'il soit, ne compte pas chez un tel anachorète.

Fatigué; mais je ne donnerais pas pour beaucoup ma promenade d'aujourd'hui. Mon berger parti, quand je me suis vu seul au milieu de ces solitudes glacées, d'épais et noirs nuages s'amassant autour des cimes, la gorge sombre et nue sous mes pieds, seul, en tête-à-tête avec cette nature grandiose et terrible, maître de ma route, et n'ayant plus rien à craindre du glacier, j'aurais voulu demeurer longtemps dans mon émotion; et lorsque, assis sur mon manteau plié en quatre, j'ai commencé à glisser sur la neige qui recouvre la glace, il me semblait être sur un traîneau du Groenland, entraîné à travers l'espace par un attelage invisible. Jamais, je crois, je ne m'étais mieux senti en possession de moi-même.

Depuis le glacier jusqu'ici, la gorge la plus sauvage que je connaisse : des roches de schiste rudement fendues et déchirées, une rivière mugissant dans la profondeur, des restes d'avalanches comblant çà et là les ravins. Force du contraste proportionnée à la grandeur de l'impression; plaisir causé par le son de la première clochette de chèvre; plaisir, à un détour de l'âpre gorge, d'apercevoir tout à coup Santa-Catarina sur son tapis vert, à une heure au-dessous de moi; plaisir d'être mollement étendu sur un canapé et d'écrire le résumé de sa journée, en attendant un souper aussi bien gagné que bien désiré.

Comparativement aux bains du Pejo, ceux de Santa-Catarina sont un lieu de délices, presque abandonnés cependant. Je n'ai aperçu en tout que sept à huit personnes, tristes, peu avenantes.

XX.

La vallée est voilée par une pluie fine et serrée. Je ne suis pas fâché de cette occasion de me reposer. Matinée agréable, consacrée à écrire aux parents et aux amis.

A midi, parti pour Bormio malgré la pluie. Caractère mélancolique du val Furva. Quantité énorme de quartiers de roes tombés des escarpements supérieurs. Habitants enlevés de temps à autre par ces projectiles. Croix funéraires disposées le long de la route en forme d'avis aux passants. En approchant de Bormio, belle et lumineuse ouverture sur la plaine de l'Adda. Bourgade sans intérêt. Débouché sur l'Italie de la fameuse route du Stelvio, la plus hardie et la plus élevée des Alpes : dix-huit cents pieds au-dessus de celle du Simplon, deux tiers de la hauteur totale du mont Blanc; elle rampe sur le flanc de l'Orteler, et me ramènerait à Glurns. Du haut de la vallée de l'Ertsch, on peut gagner la Valteline sans avoir besoin de monter aussi haut, et l'Autriche avait proposé aux Grisons de faire elle-même la route sur leur terrain en en payant tous les frais; les braves Helvètes, se rappelant sans doute la fable de la Lice et de sa compagne, ont sagement refusé : la voie qui lie la Valteline à l'Autriche, en passant si près d'eux, aurait fini par les lier aussi. J'aurais voulu pouvoir monter jusqu'au col du Stelvio, *Stivelsjoch* dans le langage des maîtres, et voir postillons et calèches couronnant les glaciers dans cette sévère région où la nature ne connaît plus ni fleurs ni gazon; mais le temps me presse, et je me contente d'avoir gravi les premières pentes pour y jouir en paix d'un beau coucher de soleil et d'une belle perspective sur la Valteline. Coulez, coulez sans trouble, cascatelles légères qui murmurez à mes pieds; tout à l'heure vous serez l'Adda, et demain, brillant miroir des villas, vous vous nommerez lac de Côme!

La suite à une autre livraison.

DECAMPS.

Alexandre-Gabriel Decamps, l'un des meilleurs peintres français de notre siècle, était né le 3 mars 1803, à Paris. Le 22 août 1860, emporté par un cheval effrayé dans la forêt de Fontainebleau, et lancé violemment contre une forte branche d'arbre, il fut jeté à terre, la poitrine fracassée, et ce jour même il expira, âgé de cinquante-sept ans. Les regrets sur cette tombe trop tôt ouverte furent unanimes, comme l'avaient toujours été les applaudissements devant ses œuvres. Nos lecteurs connaissent quelques-unes de ses peintures les plus célèbres (1); nous rappellerons dans un autre article ses titres divers à une célébrité qui sera durable. Aujourd'hui nous nous bornerons à insérer quelques lignes qu'il a lui-même écrites sur sa vie.

Après avoir raconté comment son père l'avait envoyé, tout enfant encore, au fond d'une vallée presque déserte de la Picardie, il parle avec enjouement de ses premiers essais :

« ...J'errais à l'aventure, parcourant les bois, barbotant dans les mares. C'est là, sans doute, que j'aurai contracté ce grain de sauvagerie qu'on m'a tant reproché depuis. . . . . .

» Ayant vu faire à de petits paysans d'informes figures en craie, j'en taillais moi-même volontiers; mais, dans ces

(1) Voy. — T. II, 1834 : Corps de garde turc, p. 105. — T. VII, 1839 : les Experts, p. 145; Jeune fille donnant à boire à un voyageur, p. 185. — T. X, 1842 : l'École turque, p. 317; la Défaite des Cimbres, p. 257. — T. XIV, 1846 : une Salle d'asile en Turquie, p. 241.

ouvrages, le croirait-on? je me soumis aux règles reçues. Le génie ne se révéla pas. . . . . .

» Après trois années environ de cet apprentissage rustique, roussi par le soleil, suffisamment aguerri à aller nu-tête, et parlant un patois inintelligible, je fus ramené à Paris, dont je n'avais nulle idée. J'y fis longtemps la figure que fait un petit renard attaché par le cou au pied d'un meuble.

» Ma pauvre mère, à qui ce mode d'éducation déplaisait horriblement, parvint enfin à m'apprivoiser et décrasser un peu, et je fus livré à l'inexorable latin. — Durant des années, les bois, les *larrils*, les *courtils* (1), me revinrent en mémoire avec un charme inexprimable; parfois les larmes m'en venaient aux yeux.

» Peu à peu le goût du barbouillage s'empara de moi et ne m'a plus quitté depuis.

» A la pension, je me liai d'amitié avec un camarade gentil d'esprit et doué d'heureuses dispositions, Philibert Bouchot, mort tout jeune, et, dès que je pus le faire, j'entrai comme élève chez son père, qui était peintre. M. Bouchot me donna quelques bons avis; je lui dois des observations utiles; j'appris chez lui un peu de géométrie,

Un Porcher, par Decamps. — D'après un croquis inédit communiqué par Mme Decamps.

d'architecture et de perspective. Je le quittai néanmoins, et fus reçu dans l'atelier de M. Abel de Pujol, que son bon tableau du Martyre de saint Étienne venait de placer au rang de nos meilleurs peintres.

» Je travaillai volontiers dans les commencements. Malheureusement, le maître, bon et indulgent, absorbé d'ailleurs par ses travaux, était peu propre à me faire comprendre l'utilité, l'importance même des études dont je n'apercevais guère que la monotonie. Le dégoût me vint, et je quittai l'atelier.

» J'essayai chez moi quelques petits tableaux : on me les acheta, et dès lors mon éducation de peintre fut manquée. Toutefois je dus beaucoup à un amateur né avec une imagination et une ardeur d'artiste : M. le baron d'Ivry, par ses bons avis et sa verve chaleureuse, me tira plus d'une fois de l'apathie et du dégoût, ou plutôt du découragement où je tombais de temps en temps; depuis mon début jusqu'à sa mort, cet homme aimable et distingué m'honora de sa bienveillante amitié.

» J'ai fait successivement plusieurs voyages : en Suisse d'abord, puis dans le midi de la France; plus tard dans le Levant, et, en dernier lieu, en Italie; mais le midi de la France conserva toujours sa bonne part dans ma prédilection.

(1) *Larrils, courtils*, mots patois : friches, herbages.

» J'essayai de divers genres, marchant à tâtons, chancelant, trébuchant aux ornières et aspérités du chemin, et m'accrochant aux ronces et buissons qui le bordent, sans direction, sans théorie, semblable enfin à un navigateur sans boussole, et m'épuisant quelquefois à poursuivre l'impossible.

» Sorti par ricochet de l'école de David, je me trouvai nu et désarmé; car, malgré les puissantes et incontestables

A.-G. Decamps, d'après une photographie. — Dessin de H. Rousseau.

facultés de ce peintre, l'absence de toute observation sérieuse, le mépris et l'oubli de toute tradition, fermaient l'avenir à ses errements : — « Voyez la nature, voyez l'an- » tique! » Formule de l'enseignement d'alors, que le moindre examen réduit presque aux proportions d'une niaiserie. S'il ne s'agit que d'ouvrir les yeux, le premier rustre le peut faire; les chiens aussi voient. L'œil, sans doute, est l'alambic dont le cerveau est le récipient; mais

il faut savoir s'en servir : nul n'est chimiste pour posséder des cornues; il faut apprendre à voir!

» Dans l'enseignement, toute théorie a une valeur si elle émane d'un esprit juste; c'est le bâton de l'aveugle. L'absence de tout principe est seule un mal. Chaque maître part d'un point théorique, et Rembrandt fut peut-être le seul artiste qui sut formuler du premier coup sa théorie et sa pratique sans aucun appris : aussi, pour n'en être pas le plus grand, doit-il être considéré comme le plus extraordinaire des peintres.

» En voilà bien long. — Toutes ces choses sont dans la tête de tout véritable artiste, et je me demande quelle nécessité d'écrire tout cela. Mais il faut bien remplir mon papier. Et que font les autres hommes, sinon dire et redire ce que d'autres hommes ont dit avant eux? Ces digressions m'ont éloigné de mon sujet : j'y reviens donc.

» Lorsque j'exposai cette grande esquisse de la Défaite des Cimbres (que je donnai conjointement avec un Corps de garde turc) (1), je pensai fournir là un aperçu de ce que je pouvais concevoir ou faire. Quelques-uns, le petit nombre, la parcelle, approuvèrent fort; mais la multitude, l'immense majorité qui fait la loi, n'y put voir qu'un gâchis, un hachis, suivant l'expression d'un peintre alors célèbre.

» Quant à la critique imprimée (je parle de celle qui se lit), celle-là m'a toujours traité en enfant gâté, et, sur ma vie! je suis encore à deviner pourquoi j'ai été plus ménagé que tel qui me vaut bien. C'est au point que, dans l'opinion de beaucoup, je passe pour vivre avec elle (la critique) illicitement peut-être. Je me souviens même d'une gravure ou lithographie, dont l'auteur me représente serrant avec effusion les mains d'un écrivain, critique célèbre, que je n'ai malheureusement vu et connu pour la première fois que l'an passé. A dire vrai, je suis peu sensible aux comptes rendus, abstraction faite (bien entendu) des éloges, desquels, comme tous mes confrères, naturellement, je demeure insatiablement affamé.

» Je vous ai parlé des Cimbres parce que ce sujet est caractéristique de la voie que je comptais suivre; mais le peu d'encouragement que je trouvai d'abord, le caprice, le désir de plaire à tous, que sais-je encore? m'en ont plus ou moins détourné. — Je demeurai claquemuré dans mon atelier, puisque nul ne prenait l'initiative de m'en ouvrir les portes; et, malgré ma répugnance primitive, je fus condamné au tableau de chevalet à perpétuité. Je vis avec chagrin tous mes confrères chargés successivement de quelque travail sur place. Là était mon lot, là était mon aptitude : pour moi, un tableau à l'effet était un tableau fait; un tableau de chevalet ne l'est jamais. Et, partant, je forçai ma nature. Sans doute, les chétives productions qu'enfantait mon génie étaient peu propres à donner de mon imagination une idée bien relevée. Je le sentais, et je donnai le jour, en diverses fois, à de grands dessins et compositions; mais ce fut en vain. — On me demanda un tableau de chevalet, alors que j'en avais par-dessus la tête.

» J'exposai, il y a une dizaine d'années, une série de dessins vivement exécutés, et par des procédés divers (Histoire de Samson). — J'espérais démontrer que j'étais susceptible de développements. Ces compositions, très-diversifiées de contexture et d'effets, présentaient cependant un ensemble homogène dans sa variété; difficulté vaincue qui passa parfaitement inaperçue.

» Les dessins furent fort loués, sans doute, au delà même de leur mérite, certainement; un amateur distingué me les acheta généreusement; mais ni l'État, ni aucun de nos Mécènes opulents n'eurent l'idée de me demander un travail de ce genre. Et pourtant l'esprit d'invention ne me manquait pas. . . . . .

» J'ai la conviction que la nécessité où je me suis trouvé de ne produire que des tableaux de chevalet m'a totalement détourné de ma voie naturelle. — « Nous n'avons rien » fait pour vous, me disait naïvement, en 1839, un direc» teur alors fort influent, parce que, le public aimant, ap» préciant vos ouvrages, vous n'aviez nul besoin de nous. »

» La seule particularité que je puisse citer qui me soit personnelle, c'est de n'avoir jamais (dans l'acception la plus rigoureuse de ce mot) copié un pouce carré de peinture quelconque, non de parti pris, mais par suite d'un vague instinct de répulsion tout à fait incompréhensible; car j'aimais la peinture par-dessus toute chose, et je me reprochais souvent cette lacune de mes études.

» J'ai toujours pris le plus grand plaisir à considérer toute peinture, et celle-là devait être bien mauvaise où je ne trouvais pas quelque chose qui me plût. — Cette passion des tableaux me donna le goût du travail. . . . . »

La suite à une autre livraison.

(1) Voy. t. X, 1842, p. 257.

CE QUE COUTE UN VOYAGE EN ORIENT.

— Jeune homme, vous avez du loisir, de l'aisance, et vous vous ennuyez? Voyagez. Vous renouvellerez vos impressions, vous vous instruirez, vous laisserez en route beaucoup d'idées fausses, de préjugés, et vous ferez provision de beaux souvenirs pour l'hiver de votre vie.

— Si je voyageais, je ne me soucierais pas de voir ce que tout le monde a vu : je voudrais aller très-loin.

— Soit. Chacun son goût. Allez en Orient.

— L'Orient me sourirait assez. Je visiterais en passant Naples, Malte, l'Égypte avec ses pyramides et ses nécropoles; je traverserais la Syrie, et je séjournerais à Jérusalem. De là, j'irais à Constantinople, puis à Athènes.

— Beau projet!

— Très-beau, sans doute. Il est fâcheux que ce ne soit là qu'un rêve.

— Pourquoi?

— Parce que je suis loin d'être assez riche pour me donner une pareille distraction, et que d'ailleurs je n'aurais jamais le courage de me séparer pendant un temps si long de ma famille, de mes amis, de tout ce que je suis habitué à voir chaque jour.

— Combien croyez-vous donc qu'il faudrait d'argent pour suivre l'itinéraire que vous venez de tracer?

— Une dizaine de mille francs, j'imagine.

— Et de temps?

— Trois ou quatre ans.

— Erreur! double erreur! D'après des calculs très-positifs de l'*Itinéraire de l'Orient* (1), ce grand voyage, en prenant les secondes classes dans les paquebots, ne coûte pas trois mille francs, et n'oblige pas à une absence de plus de trois ou quatre mois. Et si ce chiffre de trois mille francs vous effraye, songez que vous avez une ambition de prince ou de poëte. Voulez-vous moins dépenser, contentez-vous de visiter seulement ou l'Égypte, ou la Palestine, ou la Grèce. Un voyage simple à Athènes et à Constantinople, avec une semaine de séjour en Grèce et une autre semaine à Constantinople, coûte quinze cents francs si l'on prend les premières classes dans les paquebots, douze cents francs si l'on prend les secondes, et neuf cents francs les troisièmes. Enfin, dit l'Itinéraire, les jeunes gens, les artistes, qui ne s'effrayeraient pas de passer, dans la saison chaude, quelques nuits en mer, à la belle étoile,

(1) Par MM. Adolphe Joanne et Émile Isambert; 1861.

drapés dans une couverture de laine, et de vivre quelques jours de provisions emportées par eux, dépenseront beaucoup moins, et feront l'expérience qu'en définitive l'Orient est aujourd'hui ouvert à toutes les bourses. Exemples :

De Marseille au Pirée, le prix des paquebots est de 95 francs dans les quatrièmes places, de 185 dans les troisièmes, de 300 dans les secondes (ici nourriture comprise).

De Marseille à Beyrouth, d'où l'on se rend en huit jours à Jérusalem, 130 francs dans les quatrièmes, 250 dans les troisièmes, 409 dans les secondes (ici, de même, nourriture comprise).

En quinze jours, on peut avoir visité la Palestine et et avoir séjourné trois jours à Jérusalem. La dépense de chaque jour, pour un voyageur vivant aussi confortablement que le pays le permet, est de 20 francs.

Vous pouvez donc aller à Jérusalem, et en revenir, bourgeoisement, sans avoir dépensé plus de six semaines ou deux mois de votre temps, et plus de 1 500 francs de votre argent. Comme, d'après vos habitudes, vous dépensez, dans le même temps, en été, lorsque vous allez aux bains de mer ou ailleurs, tout compris, cinq ou six cents francs, j'en conclus que vous n'aurez surchargé que de mille francs environ votre budget ordinaire. Et vous aurez vu Marseille, les côtes d'Italie, Naples, Alexandrie, la Syrie, Jérusalem! Ne voulez-vous même excéder en rien votre passif annuel, regardez-y bien de près, retranchez pendant deux ou trois ans certains frais de luxe, certaines excursions de plaisir ou visites à Paris, et ces économies faciles payeront largement votre lointaine pérégrination.

Ce qui vient d'être dit de la Palestine s'applique, comme calcul général, à l'Égypte et à toutes les autres régions que baigne la Méditerranée. Choisissez. Ne vous laissez pas gagner par l'habitude d'une oisiveté stérile. La vie est courte, et ces grands voyages, bien préparés par de bonnes lectures (condition essentielle!), remplissent l'âme de lumière. Un temps viendra où il ne sera presque plus permis à aucun homme que la misère n'attache point par un anneau de fer à son seuil, de ne pas connaître la plus grande partie de notre globe. Un de nos savants géographes de l'Institut n'a-t-il pas démontré qu'une fois l'isthme de Suez et celui du centre de l'Amérique percés, il sera possible de faire, sur un bateau à vapeur, le tour entier du monde en trente-huit jours?

D'après Argelander, le soleil a un mouvement de translation et se dirige actuellement vers un point situé dans la constellation d'Hercule. Bessel calcule la vitesse de ce mouvement progressif et l'évalue à plus de six cent mille myriamètres par jour.

WOLFE ET MONTCALM.

Fin. — Voy. p. 280, 287.

Forcés après la capitulation définitive de rentrer dans leur patrie, les compagnons d'armes de Montcalm ne pouvaient oublier ni le Canada, ni surtout un général qui avait été leur idole. Ils songèrent immédiatement à élever un monument à sa mémoire. L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont le marquis de Montcalm se proposait de briguer les suffrages après ses campagnes, fut chargée d'interpréter les sentiments de la France et de ses guerriers, et elle fit en latin, pour le héros, l'inscription historique dont voici la traduction :

Ici repose,
pour survivre éternellement dans la mémoire des deux mondes,
Louis-Joseph de Montcalm Gozon,
marquis de Saint-Véran, baron de Gabriac,
commandeur de l'ordre de Saint-Louis,
lieutenant général dans les armées françaises;
citoyen éminent, militaire distingué,
qui jamais n'aspira qu'à la seule vraie gloire;
doué d'un génie également heureux et cultivé;
promu successivement à tous les grades par son mérite,
consommé dans toutes les connaissances de l'art militaire;
grand capitaine
en Italie, en Bohême, en Allemagne;
s'acquittant toujours de ses fonctions comme un homme capable
d'en remplir de plus hautes.
Illustre déjà par les dangers qu'il avait affrontés,
et envoyé à la défense du Canada
avec une poignée de soldats, il repoussa plus d'une fois
des ennemis nombreux,
il s'empara de places garnies de soldats et d'un matériel puissant.
Endurci au froid, à la faim, aux veilles, aux fatigues;
plein de sollicitude pour ses soldats, jusqu'à l'oubli de lui-même;
ennemi redoutable, vainqueur magnanime,
il suppléa
à la fortune par le courage, et au nombre d'hommes par l'habileté
et l'activité.
Pendant quatre ans il a retardé, par ses conseils et sa valeur,
la chute imminente de la colonie.
Enfin, après avoir longtemps déjoué, par toutes les ressources
de sa prudence,
une armée nombreuse, commandée par un général intrépide et hardi,
et une flotte chargée de munitions,
mis dans la nécessité de combattre,
il tomba blessé au premier rang et au premier choc (1).
Fortifié par la religion, qu'il avait toujours pratiquée,
il mourut,
au grand regret des siens et au regret même de ses ennemis,
le 14 de septembre de l'an du Seigneur 1759,
à l'âge de quarante-huit ans.
Les Français, en pleurant,
déposèrent dans la fosse, qu'une bombe en éclatant avait creusée,
les restes de leur brave capitaine,
et les confièrent à la loyauté d'un ennemi généreux.

Pour élever un monument de cette nature sur un sol qui de fait n'appartenait plus à la France, il fallait l'assentiment du gouvernement anglais. Jean-Pierre de Bougainville, frère de l'aide de camp de Montcalm et secrétaire de l'Académie, fut chargé d'en faire la demande. Voici sa lettre à lord Chatam, traduite de l'anglais :

« Sir,

» Les honneurs rendus sous votre ministère à M. Wolfe m'assurent que vous ne désapprouverez pas que les troupes françaises, dans leur reconnaissance, fassent leurs efforts pour perpétuer la mémoire du marquis de Montcalm. Le corps de ce général, que votre nation même a regretté, est enterré à Québec. J'ai l'honneur de vous envoyer une épitaphe faite par l'Académie des inscriptions. J'ose, Monsieur, vous demander la faveur de l'examiner, et si vous n'avez pas d'objection, vous voudrez bien m'obtenir la permission de l'envoyer à Québec, gravée sur un marbre qui sera placé sur la tombe du marquis de Montcalm. Si l'on m'accorde cette permission, j'ose me flatter que vous voudrez bien m'en informer, et m'envoyer en même temps un passe-port, afin que le marbre avec l'épitaphe puisse être reçu sur un vaisseau anglais, et placé par les soins de M. Murray dans l'église des Ursulines.

» Veuillez me pardonner, Sir, si je me suis permis de vous interrompre dans vos occupations si importantes; mais en travaillant à immortaliser les hommes illustres et les patriotes éminents, vous vous ferez honneur à vous-même.

» Je suis, etc. » DE BOUGAINVILLE.

(1) La vérité historique réclame avec raison contre cette circonstance, de même que contre le fait de la bombe qui aurait creusé le tombeau de Montcalm. L'armée française était déjà en retraite vers la ville, et même à une certaine distance du champ de bataille, quand le marquis de Montcalm, toujours à cheval et s'efforçant de rallier ses bataillons, fut atteint par une balle.

Le ministre anglais répondit à cette demande :

« Monsieur,

» C'est avec une très-grande satisfaction que je vous envoie le consentement du roi sur un sujet aussi intéressant que l'épitaphe du marquis de Montcalm, composée par l'Académie des sciences, et qui, selon vos intentions, doit être envoyée à Québec, gravée sur un marbre, et placée sur la tombe de cet illustre guerrier. Elle est parfaitement belle, et le désir des troupes françaises qui ont servi en Canada, de payer un pareil tribut à la mémoire de leur général qu'ils ont vu expirer à leur tête d'une manière si glorieuse et pour eux et pour lui, est vraiment honorable et digne d'éloges.

» J'aurai le plaisir, Monsieur, de vous seconder de toutes manières dans vos louables projets, et dès que j'aurai reçu avis des mesures que vous aurez prises pour faire embarquer le marbre, je ne manquerai pas de vous envoyer le passe-port demandé, et en même temps je donnerai des instructions au gouverneur de Québec pour le recevoir.

» Soyez persuadé, Monsieur, de ma juste sensibilité pour la partie obligeante de votre lettre à mon égard, et de croire que je me trouverai heureux de pouvoir, dans l'occasion, vous prouver l'estime et la considération particulière avec laquelle j'ai l'honneur, etc. »

W. Pitt.

Le marbre dont il est ici question fut, à ce que l'on croit, expédié en Canada ; mais on ne sait par quel incident il n'est jamais parvenu à sa destination.

Cependant, malgré ce fâcheux contre-temps, la mémoire de Montcalm était loin de s'effacer dans l'esprit et le cœur des Canadiens français. En 1833, une heureuse découverte vint ajouter au souvenir du généreux guerrier un nouvel élément d'intérêt. Le lieu précis où il avait été enterré, dans l'église des Ursulines, avait enfin été constaté. On avait exhumé et recueilli avec un religieux respect ce qui restait de sa dépouille mortelle.

Quelques années plus tard, le colonel Beatson occupait noblement ses loisirs, sur le rocher de Gibraltar, à coordonner les notes qu'il avait recueillies en Canada sur l'histoire et les hauts faits de Montcalm, et en 1858 il publia une brochure très-intéressante à la gloire du général français, « dont la mort, dit-il, fut regardée par ses compatriotes comme une calamité nationale. »

L'année séculaire offrait une occasion favorable de rajeunir tous ces souvenirs et de payer enfin à la mémoire de Montcalm un hommage tardif, mais si justement mérité.

Un ami laborieux et ardent de l'histoire et des traditions canadiennes (1), secondé par des citoyens intelligents et animés du même esprit, organisa une souscription pour exécuter l'ancien projet de l'armée française. Sa réalisation prit bientôt les proportions d'un hommage national.

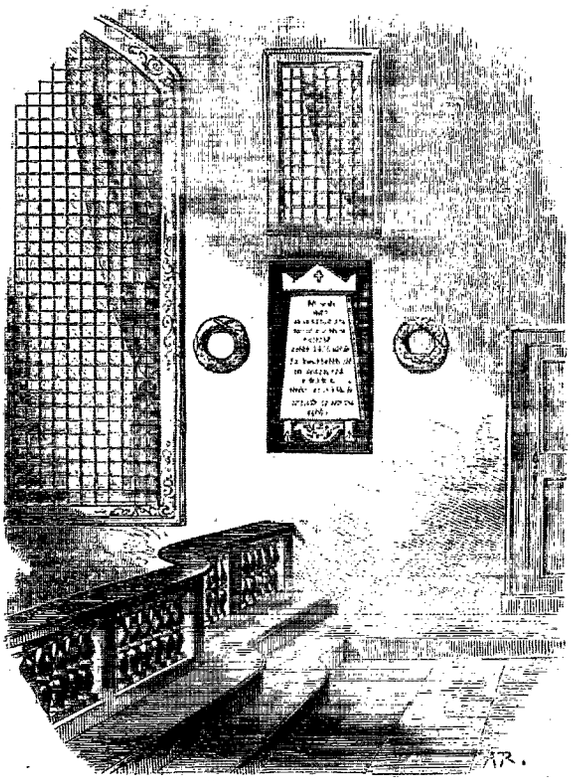
Le marbre tumulaire, préparé dans un atelier de Québec, a 2 mètres de haut sur 1 mètre de large. Sur un fond de marbre noir se détache en relief la partie centrale en marbre blanc et de forme tumulaire. Elle porte la belle inscription de l'Académie. La croix, douce espérance du chrétien jusque dans le tombeau, domine tous ces éloges et semble inviter à des gloires plus durables. Les armoiries des Montcalm, sculptées avec goût au-dessous de l'inscription, complètent la décoration. On aime à y retrouver cette devise de la famille : « Mon innocence est ma forteresse », ainsi que le fameux *Draconis extinctor* (*le destructeur du Dragon*) du chevalier Dieudonné de Gozon.

Le 14 septembre 1859, un mouvement inaccoutumé avait lieu dans la gracieuse chapelle des dames Ursulines. Elle était tendue de draperies noires aux larmes blanches, et au milieu de la nef s'élevait un modeste catafalque, recouvert du drap mortuaire parsemé de fleurs de lis d'argent. Sur le sommet, la tête du héros, sous un globe de cristal, était exposée à tous les regards.

A deux heures de l'après-midi, l'élite de la société franco-canadienne, à laquelle s'étaient joints tous les Français de la ville et plusieurs officiers de la garnison, remplissait l'étroite enceinte. Tous, en habit de deuil, venaient assister à l'absoute solennelle qu'allait chanter Mgr Baillargeon, évêque de Tloa, administrateur de l'archidiocèse, entouré de tout le clergé séculier et régulier de la ville.

Un jésuite français, le père Martin, fit l'éloge funèbre du général. Il rappela la suite des événements de cette existence si pleine de services rendus à la religion et à la patrie, et mit surtout en relief dans la vie de son héros le double caractère du *soldat* et du *chrétien*.

Aussitôt après ce discours, on fit tomber le voile qui couvrait le monument. Il parut alors dans tout son éclat, près de la grille du chœur des religieuses, précisément



Monument élevé à Montcalm, dans la ville de Québec, en 1859.

au-dessus de la tombe qui avait reçu les dépouilles du général.

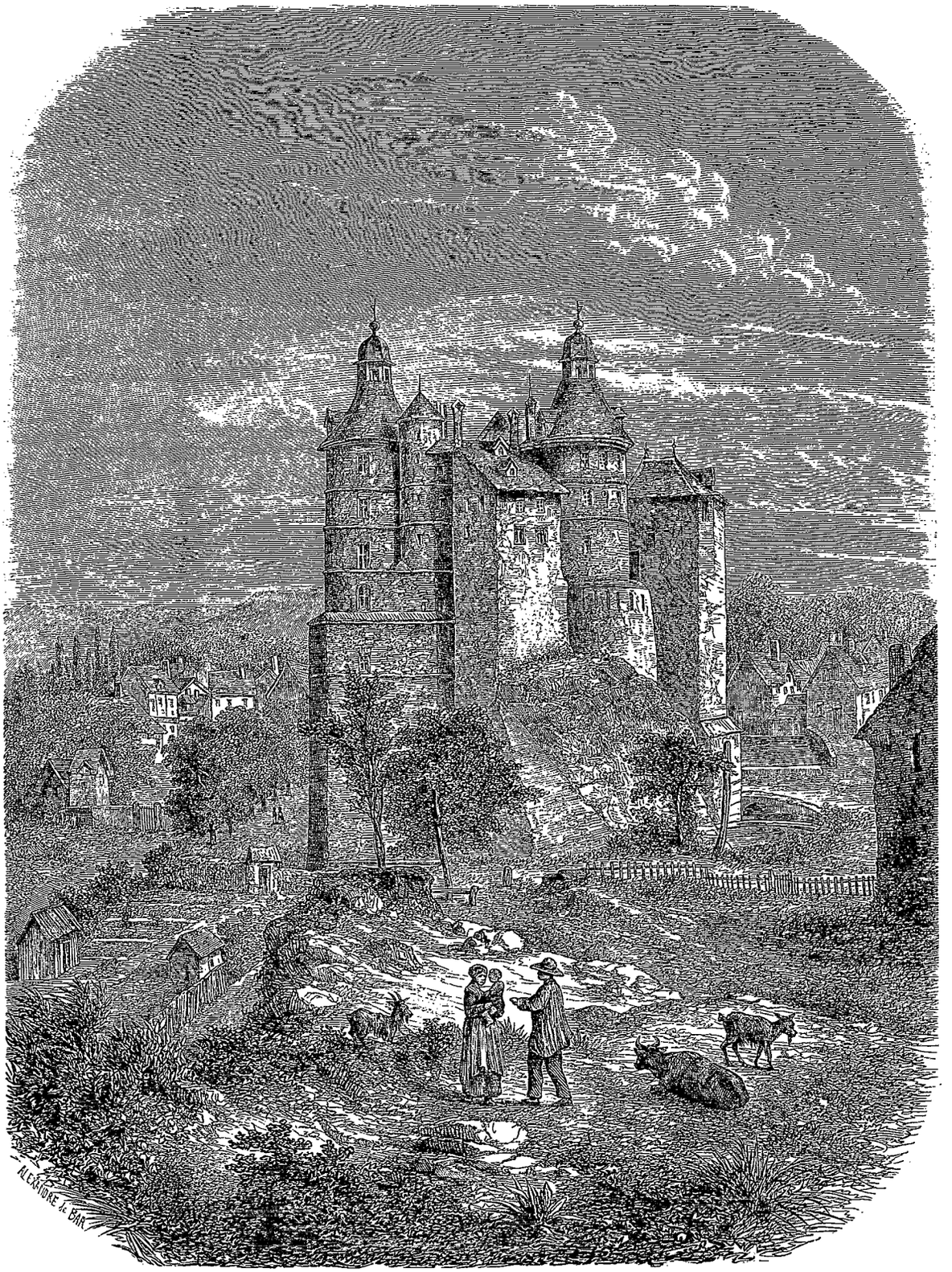
Un chœur d'artistes distingués prêtait son généreux concours à cette démonstration patriotique et religieuse.

Après les prières, la foule silencieuse et recueillie s'écoula lentement, en jetant sur le monument et sur les restes du guerrier des regards attendris. Elle avait devant les yeux de grandes leçons, et elle emportait dans le cœur le témoignage d'une bonne action et la consolation d'avoir enfin payé un tribut solennel à la gloire d'un beau nom, dont le souvenir, plus durable encore que le marbre, vivra jusqu'aux générations les plus reculées.

(1) M. G.-B. Faribault.

LE CHATEAU DE MONTBÉLIARD

(DÉPARTEMENT DU DOUBS).



Le château de Montbéliard. — Dessin de de Bar, d'après M. Leguay Quinche.

La ville de Montbéliard est bâtie sur un rocher à pic, au confluent de l'Allan et de la Luzine. On suppose que son nom est d'origine celtique : *mon*, colline; *bily*, roc; *hardd*, rude. Cette étymologie seule indiquerait une fondation ancienne. En effet, des fortifications existaient sur ce rocher dès le temps d'Arioviste et de César; dans le pays des Séquanais on vantait la forteresse de Montbéliard (*Mons Piligardæ, Montis Beligardi, Mümpelgard* en al-

lemand), et les monuments druidiques qu'on trouve encore aux environs, entre autres le Rouler ou Pierre branlante, donnaient à la contrée un caractère sacré. Au midi du temple de Saint-Marbœuf, on voit des vestiges de constructions romaines; des colonnes cannelées et sculptées ont fourni des matériaux à la façade orientale du Châtel-Devant (*Castrum anterius*). Au seizième siècle, le château avait dix portes, des murs d'enceinte avec des tours et des fossés profonds, entourés d'eau; des deux tours existant encore, l'une est du quinzième siècle, l'autre de 1594. Les bâtiments furent reconstruits en 1751. L'histoire de la ville et de la comté de Montbéliard offre une série de vicissitudes étranges. Au sixième siècle, le pays se trouve sous l'autorité de Théodebert, roi d'Austrasie (avec Genève, Besançon, Langres); plus tard, sous celle de Lothaire, en vertu du traité de Verdun. Au neuvième siècle, les miracles opérés par les reliques de saint Marbœuf et de saint Valbert attiraient les pélerins et les paralytiques. Au dixième siècle, les comtes Louis et Frédéric de Montbéliard allaient guerroyer contre les Huns, sous l'étendard de Henri l'Oiseleur, empereur d'Allemagne; au treizième (en 1201), le prince Richard convoquait le ban et l'arrière-ban de ses vassaux pour aller en Palestine délivrer le tombeau de Jésus. Thierry III, en 1249, fonde un hôpital « sur son propre alleu dessous Montbéliard, au pré qu'on dit Aguillon. » Il donne à cet établissement tous les fours, avec droit de banalité, « sauf celui de son donjon, qu'il a réservé pour son pain cuire. » Cet hôpital subsiste encore en partie. Vers 1397, Henriette de Montfaucon, petite-fille de Henri, sire de Montfaucon, porte en dot au comte Éberard le Jeune, son époux, la comté de Montbéliard, qui passe ainsi dans la maison de Wirtemberg. François Ier en sera maître un moment, en 1534; mais il la rendra bientôt au duc Ulric, qui la lui a vendue. Pourquoi cette terre ne reste-t-elle point dès lors française? Peut-être eût-elle échappé aux horreurs que nous allons rappeler.

En 1589, disent les Mémoires de la Ligue, « après que la maladie, la disette et l'incommodité des temps eurent contraint l'armée étrangère du roi de Navarre de se débander et de se retirer en sûreté au mieux qu'il étoit possible, et que les sieurs de Guise et marquis de Pont eurent poursuivi avec leur armée les reistres jusqu'aux montagnes de Sainte-Claude en Bourgogne, iceux reistres étant échappés du danger d'être défaits pour s'être retirés à Genève par la Savoie, et par conséquent l'occasion de les plus attraper en quelqu'autre endroit étant ôtée aux susdits sieurs de Guise et marquis de Pont, ils délibérèrent de se retirer en Lorraine et en France. Mais afin de contenter en quelque façon leurs troupes qui n'avoient été païées, résolurent en un château distant trois journées de Montbéliard, près de Salins en Bourgogne, et appelé Montsalin, de leur bailler en pillage la comté de Montbéliard. Laquelle délibération étant prise fut aussitôt mise en exécution. Ils envoïèrent donc quelques gens à cheval pour se saisir du pont de Roide, qui traverse la rivière de Dou, afin que personne ne passât pour signifier leur venue. Le marquis de Pont s'avança en même temps devers la Lorraine avec ses troupes. Puis tout à coup, sur la fin de l'année 1589, tous ces désespérés, altérés de sang humain, et ne cherchant que la proie exposée à leur violence, entrèrent ès villages de la comté de Montbéliard. » Et alors commence une série d'atrocités qui font frémir. Ces gens d'armes ne rencontrent de résistance nulle part, prennent hommes, femmes et filles au-dessus de neuf ans, pillent, rançonnent les hommes ou les torturent. « Tout ce qui put marcher en Lorraine, ou qu'ils ne pouvoient vendre, à quelque prix que ce fût, aux Bourguignons circonvoisins, fut ravi et emmené; tellement qu'ils ne laissèrent chevaux quelconques, ni bœufs, vaches, veaux, chèvres, moutons, ou pourceaux. En somme, tout leur étoit bon. Les paysans gelés, affamés, erroient dans les bois, vivoient d'herbe, de faînes et glands. Près de trois semaines durant, les chemins et campagnes entre Héricourt et Belfort étoient couverts de chariots et bétails pillés, qu'ils conduisoient en Lorraine à grands troupeaux; et les conduisant, ils chantoient par moquerie : « Voici les bergers du » prince de Montbéliard; nous lui ramènerons ses vaches » au midi et ses moutons la matinée. Où est-il, où est-il le » chasseur? O que voici belle proie!... » Ils ouvrirent plusieurs sépulcres, tant dedans les églises qu'ès cimetières. Ils pensoient trouver quelques grands trésors; mais se voïant frustrés, ils laissoient les corps demi pourris à découvert. Ils lièrent à d'autres (habitants), qu'ils avoient dépouillés tout nus, les pieds et les mains tout ensemble, comme on lieroit une brebis, et à force de coups de pied, d'épées ou de bâtons, les firent rouler par dedans la fange qui n'étoit qu'à demi gelée. Aucuns furent liés à des pièces de bois, les pieds et les mains étendus de çà et de là, prêts à être démembrés. Ils usoient aussi de vans dont on vanne les graines et contraignoient les pauvres captifs de mettre les mains par les manilles d'iceux, puis leur joignoient les pieds et les mains ensemble, et, pour les tourmenter davantage, ils leur mettoient sous les jarrets certains bois, qui à peu près leur rompoient les cuisses et les jambes. Le froid augmentoit fort les douleurs des pauvres prisonniers, qui étoient en telle et semblable façon détenus en prisons cruelles par long espace de temps, sans manger ni avoir crédit de s'approcher du feu. » Passons sous silence les barbes brûlées avec des tisons ardents, les hommes cloués à des planches, pendus par les pieds au-dessus des rivières ou jetés, des pierres au cou, sous les roues des moulins. « Les pillards ayant ravagé et brûlé tout ce qu'ils purent, rançonné à plaisir la comté de Montbéliard, se retirèrent sans destourbier en Lorraine et environs, ne faisant autre chose par les chemins que chanter et danser. »

La comté de Montbéliard, qui comprenait les seigneuries de Héricourt, Clermont, Chastelot, l'Isle et Blamont, eut pour dernier prince Frédéric-Eugène de Wurtemberg, 1785. Elle en avait compté trente-neuf, à partir de Louis de Dasborch, 966; leur juridiction s'étendait sur quarante-quatre communes, et leurs revenus étaient d'environ trois cent mille livres. Le château fut pris, au quinzième siècle, par Louis, dauphin de France (Louis XI); au dix-septième, par Louis XIV; au dix-huitième, par les armées de la république. Les traités de Lunéville et de Paris, la loi du 11 ventôse an 5, réglèrent l'annexion de cette principauté à la France.

Aujourd'hui, Montbéliard est une sous-préfecture du département du Doubs; on y remarque les ruines de ce château, témoin de tant d'événements, l'église luthérienne, l'église de Saint-Martin (dont le plafond, de 27 mètres de long sur 16m,50 de large, se soutient sans colonnes d'appui), l'église de Saint-Georges, l'hôpital, l'hôtel de la sous-préfecture avec ses ruines d'un couvent du quinzième siècle, le collége, l'hôtel de ville, les halles qui datent de 1536, le jardin botanique créé par Jean Bauhin, la bibliothèque formée de celle des anciens comtes et par des dons volontaires, et qui possède le riche herbier de M. Bernard. La ville renferme environ six mille habitants : le vieux château est devenu une prison et un dépôt d'archives. N'oublions pas un des principaux ornements de Montbéliard, la statue en bronze, par David d'Angers, représentant Léopold-Chrétien-Frédéric, dit Georges Cuvier, le créateur de l'anatomie comparée.

Comme beaucoup de grands esprits, Georges Cuvier, né en 1769, à Montbéliard, dut à sa mère l'éducation de son enfance et de sa première adolescence, éducation qui influe merveilleusement sur la destinée des hommes.

Nos passions sont mauvaises parce que nous les prenons à rebours, comme un sabre que nous voudrions saisir par la lame au lieu de le prendre par la poignée.

A. C.

VIRGILE.

« On n'a pas la certitude de posséder le véritable portrait de Virgile : le buste de marbre que nos conquêtes avaient placé au Musée Napoléon porte assez l'expression simple et mélancolique que la tradition donne à l'auteur de l'*Énéide ;* mais aucune preuve historique n'a démontré que ce buste soit une copie d'après nature et faite sur l'original vivant. » (Tissot.) La physionomie du poëte est tout entière dans ses œuvres, dans les sentiments qu'il a revêtus d'une forme exquise, enfin dans l'admiration du lecteur et de l'artiste. Une taille élancée, noble; des draperies harmonieuses; une tête pure, pensive, presque triste, entourée de cheveux élégamment ondulés : tels sont les principaux détails indiqués par le caractère et le génie de Virgile, et qui, tout en laissant une certaine latitude à l'interprétation personnelle, conviennent parfaitement à la sérénité de la statuaire. Le peu qu'on sait de sa vie, de ses mœurs, de sa santé, doit aussi être mis à profit par le sculpteur consciencieux. *Virgilius Maro* naquit à Andes, aujourd'hui Pietola, dans un pays marécageux, monotone, sous un ciel lourd et rarement pur, non loin des eaux lentes du Mincio. La mélancolie, l'ennui de la terre, semblent l'avoir reçu à son entrée dans la vie. Son père, simple et ignorant fermier, lui transmit sans doute l'amour des champs et de la vie cachée; mais sa mère, Maïa, d'une condition plus relevée et de qui venaient les biens régis par son père, le doua d'une âme tendre et d'un esprit élégant. Les premières études le retinrent à Crémone jusqu'à l'âge de seize ans; la langue grecque à laquelle il fit tant d'heureux emprunts, la philosophie dont il traduisit avec charme les tendances et les théories diverses, la médecine qu'il pratiqua, dit-on, lui furent enseignées à Milan. Il eut Varus pour condisciple, et lui dut d'être présenté à Pollion, lieutenant d'Antoine en Cisalpine, qui le recommanda lui-même à Mécène, son ami intime et lieutenant d'Auguste : il avait alors environ vingt-huit ans et ne s'était pas encore révélé. Après la victoire de Philippes, lorsque les vétérans de César vinrent occuper dans la haute Italie les terres que leur distribuait Auguste, une spoliation militaire amena Virgile à Rome. On pense que, grâce à des recommandations puissantes, son bien lui fut rendu, et que sa première églogue est un hommage rendu à la bienveillance d'Auguste. Avait-il déjà écrit des vers que nous possédions? C'est ce qu'on ignore absolument, malgré les recherches des savants, ou plutôt à cause de leurs opinions contradictoires. Il consacra trois ans à écrire ses *Bucoliques*, allégories qui séduisent par le contraste de leur fraîcheur et de leur pureté avec les troubles d'une époque sanguinaire et débauchée. Avec le talent croissait en lui le désir du ciel éclatant, des horizons sereins, et le rétablissement de la paix lui permit d'aller se fixer à Naples; il y resta longtemps, retenu par la beauté de la mer et des montagnes, par les exigences d'une santé chancelante, et surtout par l'amour de la Grèce, dont le souvenir respirait encore dans le midi de l'Italie. C'est à Naples qu'il composa les *Géorgiques*, où les préceptes de l'agriculture peu avancée des anciens servent de cadre et d'accessoires aux aspirations les plus sublimes vers la nature idéale, aux plus délicieux tableaux d'une poésie pleine de richesse dans la mesure. La gloire que lui donna ce grand ouvrage n'enfla pas son esprit modeste; les ovations qu'il ne pouvait éviter dans les rues et les théâtres de Rome, le cercle nombreux d'amis illustres, Horace, Varus, Gallus, Mécène, Auguste, lui rendirent plus cher que jamais le séjour de Naples. Là encore, dans un recueillement profond, il médita son œuvre nationale, l'apothéose des origines du peuple romain, une épopée où il voulait fondre les deux manières distinctes dont Homère a donné les modèles dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les voyages d'Énée sont le pendant des pérégrinations d'Ulysse. La guerre des Troïens et des Rutules sous les murailles du roi Latinus rappelle de loin le siége d'Ilion. Après un travail de onze ans, emportant avec lui l'*Énéide* inachevée, ou plutôt imparfaite à son gré, il partait pour la Grèce, pour les frais vallons de Tempé dont il avait d'instinct chanté les ombres majestueuses. Il allait visiter la terre de son maître Homère, le pays rêvé, lorsque la maladie le ramena mourant aux bords qu'il abandonnait; il expira dans toute la maturité de son talent, et fut, selon ses désirs, enseveli près de Naples. On sait qu'il avait exigé qu'on brûlât l'*Énéide;* mais Auguste qui en connaissait trois chants, et qui avait pleuré à l'éloge célèbre de son neveu Marcellus, n'exécuta pas cette volonté funeste. Ainsi vécut, ainsi mourut le poëte ardent par le cœur, et pourtant si chaste qu'on l'appelait *Parthenias* (la vierge). Et depuis qu'il a quitté la terre, son nom n'a été insulté que par Caligula. Tous les écrivains, tous les poëtes, l'ont regardé comme le prince de l'art, comme le maître inimitable; et Dante, pour descendre aux régions terribles, n'a pas trouvé de guide plus consolant et plus suave.

Théocrite, Hésiode, Homère, ont tour à tour été imités par Virgile; il n'a pas toujours embelli ce qu'il a pris d'eux, et il leur a pris beaucoup; mais ce qui lui reste en propre suffit à l'élever aussi haut que ses maîtres; il vit dans une sphère plus sereine, où le rhythme est dans l'air, où le type idéal se communique à ses adorateurs. Théocrite est sans rival dans les peintures naïves, dans la copie ingénieuse de la nature et des bergers; il pare ce qu'il voit : Virgile voit l'invisible. Aussi la sixième églogue où sont déroulées les origines du monde, et la quatrième qui prédit une ère nouvelle, sont-elles au-dessus de tout ce que Théocrite eût pu écrire. Virgile l'espérait bien lorsqu'il s'écriait :

> Que notre ton s'élève, ô muses de Sicile!
> Tous n'aiment pas nos bois et nos humbles gazons;
> Qu'un consul puisse entrer aux bois que nous chantons!
> Voici la fin des jours qu'a prédits la Sibylle
> Et le commencement d'un cycle solennel.
> Un sauveur inconnu descend du haut du ciel.

Ce n'est pas non plus dans la Théogonie d'Hésiode que l'on trouvera ces intuitions célestes. Quant au poëme des Travaux et des Jours, il ne peut, à aucun point de vue, entrer en comparaison avec les *Géorgiques*. La lutte est plus égale entre Homère et Virgile, et le jugement dépend des caractères. A ceux qui aiment à oublier l'auteur en lisant le livre conviennent les héros vivants d'Homère; mais Didon, mais Nisus et Euryale, et ce sublime Élysée où les âmes fatiguées de la vie boivent dans le Léthé l'oubli et la force de tenter une épreuve nouvelle, plairont à ceux qui aiment à deviner partout, sous le masque des personnages et sous le voile des fictions, l'âme et les idées du poëte. L'*Odyssée* et l'*Iliade* sont l'une et l'autre, comme ensemble, supérieures à l'*Énéide*, parce qu'elles ont été

Salon de 1861 ; Sculpture. — Virgile, statue par M. Thomas. — Dessin de Chevignard.

recueillies toutes faites dans la tradition ; l'*Énéide*, composée de faits imaginaires, atteste un plus grand effort d'esprit. Les épopées grecques charment ceux mêmes qui ne les lisent pas dans le texte. Virgile ne peut être traduit : son génie est aussi pur, aussi délicat que le duvet d'un beau fruit.

CAVALIERS MOSCOVITES

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Cavaliers moscovites au seizième siècle. — Dessin de Pauquet, d'après une gravure du temps.

Ces cavaliers ont un bonnet pointu, dont le bord, fendu par devant, est relevé contre la tête. Un vêtement qui sert de cuirasse, en étoffe rembourrée de laine ou de coton, renforcée quelquefois en dessus par une sorte de treillage en fer, descend jusqu'au coude, et lorsque l'homme est à cheval, jusqu'à la cheville. Le large collet remonte à la hauteur des oreilles, et protége le cou, qui reste nu.

Ils sont montés sur de petits chevaux hongres, à tous crins, très-rarement ferrés et de pauvre mine, mais infatigables, et vivant de rien, comme ceux des Cosaques de nos jours. La bride se termine en une longue courroie, percée d'un trou, où le cavalier, lorsqu'il tire l'arc, passe un doigt de la main gauche pour maintenir son cheval. La selle est large, et permet de prendre toutes les positions pour lancer des flèches de côté, et même en arrière, comme le font les Tartares qu'on poursuit. L'étrier est trop haut. Le cavalier assis, les jambes relevées à la manière orientale, manque d'assiette; un coup de lance, un coup de hache bien appliqué le portera à terre infailliblement. Il a rarement des éperons, mais toujours un fouet, qui pend d'ordinaire au petit doigt de sa main droite.

Ils ont pour armes, d'abord un sabre-poignard, à lame large et un peu recourbée, dont la poignée n'a pas de garde, et qui est trop court pour combattre à cheval; puis l'arc et les flèches du Tartare; enfin, une masse d'armes, tantôt arrondie, tantôt anguleuse, ou à pointes, mobile comme un fléau autour de son manche, auquel elle est jointe par une courroie en cuir tressé, et qui, dans

son jeu, doit briser tout ce qu'elle touche. On la porte passée à la ceinture. D'autres se servent de massues, ou de haches, ou de lances. Il faut toute la souplesse, toute l'adresse innée chez les hommes de race slave pour que le cavalier se reconnaisse au milieu de tant d'armes. Son cheval tenu en bride d'un doigt de la main gauche, le fouet pendant au petit doigt et le sabre au poignet de la main droite, il sait encore, sans se gêner, atteindre le but avec ses flèches, et manier la hache ou la masse d'armes.

Aucun de ces cavaliers n'est esclave ou serf. On ne voit dans leurs rangs que des propriétaires de terres, des nobles ou *serviteurs de l'État*, feudataires du grand prince, et des hommes libres de condition inférieure. Les premiers à cause de leur patrimoine, les seconds à cause des terres qui leur ont été concédées à vie, doivent à l'État un service personnel, et celui d'un nombre d'hommes et de chevaux proportionné à l'étendue de leurs terres. En temps ordinaire, ils sont convoqués à tour de rôle, suivant des registres qu'on revise tous les deux ou trois ans; mais, au besoin, il se fait une levée en masse. Ils servaient sans solde au quinzième siècle, et se nourrissaient à leurs frais. Dès le commencement du seizième, des guerres continuelles et le besoin qu'éprouvèrent les czars d'avoir toujours auprès d'eux une garde nombreuse leur firent accorder une solde. Des *enfants-boyards* (la huitième et dernière classe de la noblesse), qui souvent n'avaient pas de terres pour vivre, se firent inscrire comme étant toujours, moyennant un salaire, à la disposition du grand prince. Peu à peu l'armée féodale se transforma en armée permanente et salariée; et en 1584, à la mort du czar Ivan le Terrible, il existait déjà une garde de quinze mille cavaliers, qui coûtait chaque année 55 000 roubles. En outre, cent dix nobles, choisis par le czar, étaient chargés de lui fournir, à première réquisition, soixante-cinq mille cavaliers armés et équipés. Ils recevaient pour cela 40 000 roubles par an.

En cas de guerre, le czar adresse un ukase aux *voiévodes* de chaque district. Le messager est tenu, de par la loi, de demander au voiévode des nouvelles de sa santé. Le voiévode assigne le jour et le lieu. On se réunit, il fait l'appel nominal; quiconque ne paraît pas, son patrimoine ou son fief est confisqué, sans préjudice des châtiments personnels. Aucune excuse ne sera admise. Un homme qui est à la mort doit se faire porter au lieu du rassemblement, et suivre l'armée. On divise les hommes en dizaines, en cinquantaines, en centaines, en milliers. Plusieurs milliers réunis forment un régiment (*polk*), dont le chef s'appelle *golova* (tête). Les régiments sont divisés en six corps d'armée : le corps de bataille et les deux ailes, l'avant-garde, la réserve et les éclaireurs. Chaque corps d'armée est commandé par un voiévode, qui obéit au lieutenant du tsar, le voiévode en chef.

Nul n'est plus frugal que le cavalier moscovite. C'est lui qui se nourrit, et qui porte en campagne son petit magasin aux vivres. D'abord un sac de millet écrasé, long comme deux ou trois fois la main; puis huit ou dix livres de porc salé; enfin, un peu de sel, et si l'homme est riche, quelques grains de poivre mêlés avec. Trouve-t-il en route des fruits, de l'ail, des champignons ou du gibier, il ne touchera pas à ses vivres. S'il n'a rien pu ramasser, il ira puiser de l'eau et cueillir du cresson à la source, et fera cuire le tout avec du millet, dans le vase de cuivre qu'il porte avec lui. Les jours de bombance, il ajoutera un peu de lard. Même ordinaire pour le maître que pour les esclaves. Seulement, si le maître est par malheur trop affamé, il mange tout à lui seul. Ses esclaves ne s'en inquiètent pas autrement; ils savent au besoin jeûner à fond deux ou trois jours. « Le Moscovite, dit un Anglais du seizième siècle, supporte le froid et la faim d'une manière incroyable. Il allume un petit feu sur la neige, délaye un peu de farine dans de la glace fondue, et quand il est repu, il se couche auprès du feu, tournant le dos au vent, un caillou ou un morceau de bois lui servant d'oreiller, et il s'endort, moitié rôti, moitié gelé. » « La nourriture habituelle et le logement des Moscovites, ajoute un ambassadeur du même pays et de la même époque, les préparent admirablement à la vie du soldat en campagne. S'ils étaient aussi intrépides qu'ils sont durs au travail et à la fatigue, s'ils étaient aussi bien instruits et disciplinés qu'ils sont indifférents aux privations et à la souffrance, ils surpasseraient de beaucoup les soldats de nos contrées. Mais leur condition servile ne leur permet guère d'avoir un grand courage, et ils savent qu'ils ont bien peu de chances de récompenses ou d'honneurs s'ils faisaient quelque action d'éclat. »

Leur manière de combattre est le contraire de celle des Russes d'aujourd'hui. Ils chargent avec furie; mais si l'ennemi tient bon, ils se découragent facilement. Dès qu'ils ont tourné le dos, ils ne s'arrêtent plus et ne reviennent pas à la charge. Poursuivis et atteints, ils ne se défendent pas et ne demandent pas grâce; bien différents en cela du Turc, qui jette ses armes et tend ses mains aux liens du vainqueur, et plus encore du Tartare, qui, démonté, désarmé, couvert de blessures, se défend encore avec ses mains, avec ses pieds, avec ses dents, et jusqu'à la mort.

Leur tactique est celle des Tartares. Tantôt des irruptions soudaines, tantôt une fuite effrénée. Aussi n'ont-ils guère que de la cavalerie; l'infanterie et l'artillerie ne pourraient pas suivre. Ce n'est qu'au commencement du seizième siècle que le grand prince Vassili IV emploie pour la première fois de l'infanterie et de l'artillerie contre les Tartares de Kasan. Plus tard, il mène contre les Lithuaniens 1 500 fantassins de toute nation. Des Allemands et des Italiens viennent à Moscou fondre des canons, mais on ne sait guère s'en servir. Il est impossible de faire distinguer aux Moscovites l'usage différent qu'il faut faire des pièces de campagne et des pièces de position. Au siége de Moscou par les Tartares, le commandant moscovite voulut à toute force amener sous une des portes une pièce de position. Un bombardier allemand, chargé d'exécuter cet ordre, se mit à rire, de son gros rire germanique, et il obéit. Il fallut trois jours pour installer la pièce, et dès le premier coup qui fut tiré, porte et muraille, tout s'écroula.

Avec peu ou point d'infanterie, et une artillerie qui est mauvaise, un siége n'est pas chose facile. Aussi les Moscovites échouent-ils généralement. Smolensk résiste avec succès à Vassili IV. Les Tartares de Kasan, dont la citadelle a été détruite par le feu, la reconstruisent sans que l'ennemi ait osé monter à l'assaut d'une colline sans défense. Les places ne sont prises que par famine ou par trahison. En rase campagne, ils comptent plus sur le nombre que sur le courage du soldat; ils combattent sans ordre, et n'attaquent guère de front; ils tendent des embuscades, et cherchent à entourer l'ennemi, à le prendre à dos.

La tactique des Moscovites fut complétement changée au seizième siècle par l'introduction des armes à feu portatives, et par la création d'une infanterie. Ivan III, le Grand, créa deux régiments de *tireurs* (strélitz), dont un à cheval. Ivan IV, le Terrible, pour enlever Kasan aux Tartares, augmenta le nombre des tireurs et en fit une armée permanente. Ils formèrent le noyau de l'infanterie et aussi d'une sorte de dragons. Il y en avait déjà 12 000 en 1588, et à côté d'eux 8 500 fantassins étrangers. Les strélitz, se construisant de grands villages autour de Moscou et des villes frontières, y vécurent de leur solde annuelle de sept roubles, et de leurs métiers de marchands et d'artisans,

qu'ils avaient le privilége d'exercer, eux et les leurs, sans payer ni droit, ni patente. Ce furent les janissaires de la Russie. On sait que pour assurer le succès de sa réforme, Pierre le Grand se crut forcé de les dissoudre et de les massacrer. Leur condition était héréditaire. Ils avaient un grand esprit de corps, mais ils étaient méprisés par les autres soldats, comme ouvriers, comme paysans. Un noble, au seizième siècle, n'aurait pas daigné les commander. En rase campagne, ils ne pouvaient résister aux Polonais ou aux Suédois. Cependant, assiégés à Pskof par les 100 000 Polonais du roi Étienne Battori, ils étaient déjà de force à les obliger à lever le siége. Protégés devant et derrière par cette muraille en bois, quelquefois d'une longueur de deux lieues, que l'armée emportait avec elle, sur des chars dont les chevaux étaient cachés par les quartiers du mur, ils faisaient reculer par leur feu la cavalerie tartare. C'était encore le guerrier brave, mais sans discipline, qui ne se bat bien que derrière un abri. C'était déjà le soldat russe, meilleur pour la défense que pour l'attaque.

PENSÉES DE POPE.

Voy., sur Pope, la Table des vingt premières années.

— Il y a plusieurs solitaires qui ont quitté le monde, seulement comme *Ève* quitta *Adam*, pour aller converser en particulier avec le diable.

— Il est impossible qu'un homme de mauvais naturel aime le bien public. Comment pourrait-il aimer un million d'hommes, lui qui n'a jamais aimé personne?

— Celui qui dit un mensonge ne sent point le travail qu'il entreprend; car il faut qu'il en invente mille autres pour soutenir le premier.

— Il arrive quelquefois que les plus honnêtes gens sont ceux dont la réputation est le plus en butte aux traits de la calomnie : comme nous voyons communément que les meilleurs fruits sont ceux qui ont été becquetés par les oiseaux et rongés par les vers.

— Nous sommes souvent étonnés de voir des gens qui ont fait les actions les plus basses pleins d'orgueil et de vanité. Nous ne faisons pas attention que le remords d'avoir fait des bassesses et la honte d'en entendre parler entrent dans la composition de ce que nous appelons orgueil.

— Il en est de certains babillards ignorants comme des petites bouteilles qui ont le goulot étroit. Moins elles renferment de liqueur, plus elles font de bruit en la répandant.

— Quelques gens se font une réputation d'esprit, à cause d'une certaine gaieté étourdie qui ne mérite pas plus le nom d'esprit que l'ivresse.

— Une heureuse médiocrité (*aurea mediocritas*) est le plus sûr asile de la générosité et de l'honneur.

— Les vieillards qui vantent continuellement le passé voudraient presque nous persuader qu'il n'y avait point de sots de leur temps; malheureusement ils sont restés pour prouver le contraire.

— C'est une vérité certaine qu'on n'est jamais plus tranquille ni moins trompé qu'en vivant avec des gens de bon esprit. Il en coûte beaucoup plus de peine pour être admis et pour se conserver dans une société de sots que dans celle de gens éclairés. Comme la première a plus de vanité que d'esprit et de raison, il faut bien des soins pour lui plaire, et ce n'est pas une petite affaire que d'entretenir un sot en bonne humeur avec lui-même et avec les autres.

— Toutes les fois que je trouve beaucoup de reconnaissance dans un homme dénué des biens de la fortune, je tiens pour certain que s'il était riche il serait généreux.

— L'honnête homme a cette consolation, quand il est opprimé, qu'il se sent au-dessus de ceux qui l'outragent; le plus puissant monarque qu'il y ait sur la terre voudrait en vain l'abaisser : il s'élève encore au-dessus de son oppresseur en lui pardonnant.

LE CHALUMEAU.

Fin. — V. p. 322, 355.

Les ouvriers ont souvent besoin d'opérer sur une masse notable de matière fondue. La rapidité des opérations techniques serait notablement accélérée si on n'était pas obligé de placer les creusets dans les fours à réverbère, moufles, etc., appareils dont la manœuvre entraîne une perte de temps fort dispendieuse, mais les seuls dont on puisse se servir quand les appareils précédemment décrits deviennent insuffisants. Dans ce cas, les ouvriers se servent d'un véritable chalumeau à gaz, comme celui qui est représenté dans la figure 6, et qui est bien plus énergique que tous les appareils précédents; car un double tube projette à la fois sur la flamme le gaz combustible et l'oxygène destiné à rendre la combustion possible. On prend comme gaz combustible le gaz d'éclairage, et on demande l'oxygène à l'air atmosphérique qu'on projette avec un soufflet. Deux causes différentes contribuent ainsi à rendre la température de la flamme très-élevée : d'un côté, la grande quantité de gaz combustible, et de l'autre, l'afflux énorme d'oxygène. Cet appareil à double effet réunit donc à la fois les avantages de la lampe d'émailleur et de l'éolypile. Mais quelque considérable que soit la quantité de chaleur produite au moyen de cet appareil, elle ne suffit pas encore pour certaines opérations métallurgiques du genre de celles que MM. Sainte-Claire Deville et Debray ont exécutées sur le platine.

La figure 7 nous représente un appareil construit d'après les principes de ces deux chimistes pour ces travaux exceptionnels. Le four qui est figuré dans notre gravure a été construit en chaux cerclée avec des fils de fer. La voûte a été prise dans un morceau de chaux cylindrique légèrement cintré à sa partie inférieure et percé d'un trou conique par où pénètre le chalumeau. Le combustible, qui peut être du gaz ordinaire d'éclairage ou de l'hydrogène, arrive dans le fourneau par le tuyau. Quant à l'oxygène, il est admis par le tuyau supérieur.

Pour manœuvrer l'appareil de la manière la plus avantageuse, on donne un faible courant d'hydrogène ou de gaz combustible, et on fournit de l'oxygène en ouvrant progressivement le robinet jusqu'à ce que la combustion soit complète. Le gaz oxygène doit être recueilli dans un gazomètre où la pression soit de 4 à 10 centimètres de mercure, de manière qu'on ne soit pas exposé à voir faiblir le courant de ce gaz.

Grâce à ce puissant appareil, MM. Sainte-Claire Deville et Debray sont parvenus à fondre jusqu'à 12 ou 15 kilogrammes de platine. Le bout du robinet de l'oxygène avait alors 2 millimètres de diamètre; le robinet du gaz d'éclairage avait au moins un centimètre carré de section.

Les perfectionnements remarquables dont la préparation du gaz oxygène a été l'objet rendront incontestablement plus fréquent l'usage de cet ingénieux appareil, dont la première application a été si brillante, et au moyen duquel les deux chimistes sont parvenus à produire commodément une chaleur qu'on peut hardiment comparer à celle de l'arc voltaïque lui-même.

Nous avons vu le chalumeau débuter modestement par fondre quelques atomes; il finit par produire une tempé-

FIG. 6. — Chalumeau à gaz en usage dans les grands ateliers.

rature à laquelle rien ne résiste, sans que les principes essentiels de sa construction aient été altérés. Le chalumeau donne aussi un nouvel exemple de la fécondité des inventions réellement ingénieuses qui s'adaptent sans aucune difficulté aux besoins les plus variés de la civilisation moderne, et dont les applications grandissent avec les besoins des arts. Un jour viendra bientôt où l'appareil de M. Deville, le dernier terme auquel est parvenu le chalumeau, sortira du laboratoire des savants et passera entre les mains des artisans. Peut-être sera-t-il même surpassé par le feu électrique, qu'on saura produire plus tard d'une manière beaucoup plus économique et beaucoup plus simple que de nos jours.

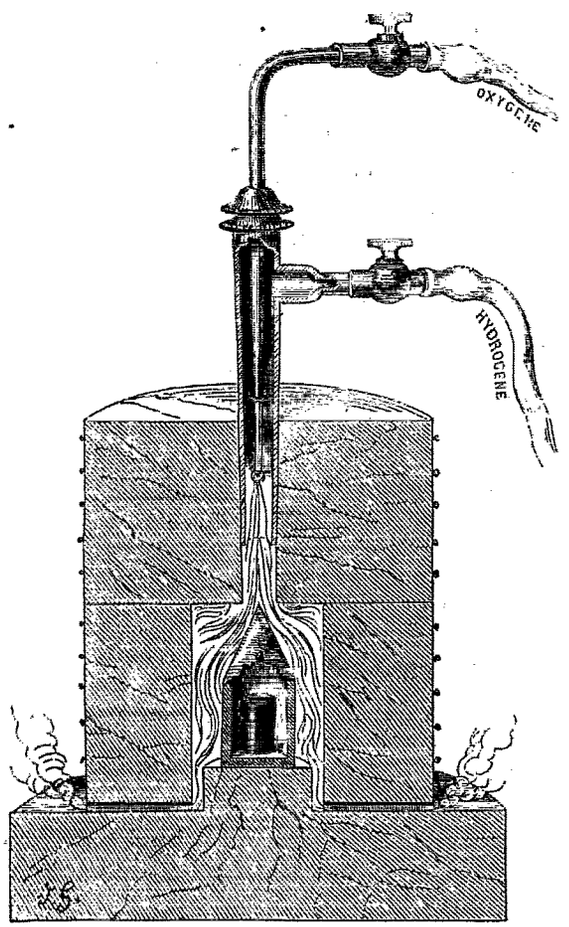


FIG. 7. — Chalumeau à gaz hydrogène et oxygène.

L'HIRONDELLE SALANGANE.

Il y a plusieurs siècles que la salangane et son nid sont l'objet de l'attention des naturalistes, et cependant on n'est pas encore fixé sur la nature du nid, non plus que sur l'histoire de l'oiseau.

Les anciens connaissaient la salangane : Hiérax de Cappadoce, Andromachus, le médecin de Néron, Asclépiade, contemporain de Pompée, en font mention. Il paraîtrait que les nids n'étaient alors employés que comme médicaments. Parmi les modernes, Bontius, médecin danois qui résida à Java, est le premier auteur qui les décrive ; il les regarde comme formés de cette écume qui flotte sur les vagues et s'attache aux rochers, et qui n'est autre chose que du frai de poisson. En 1741, M. Poivre, intendant des îles de France et de Bourbon, raconte qu'étant débarqué sur la côte d'une petite île appelée la Petite-Tocque, et située dans le détroit de la Sonde, près de Java, il pénétra dans une caverne creusée dans les rochers qui bordent la mer : au moment d'en franchir l'entrée, il en vit sortir une nuée de petits oiseaux si nombreux, si serrés, que l'air en était obscurci ; avec sa canne, il en abattit plusieurs. L'intérieur de la caverne était tout tapissé, dans le haut, de petits nids en forme de bénitiers et très-adhé-

rents au rocher : rapportés à bord du vaisseau, ces nids furent reconnus par des personnes qui avaient fait plusieurs voyages en Chine pour être de ces nids d'hirondelle si recherchés des Chinois. M. Poivre, renseigné dans d'autres voyages par des Malais, des Cochinchinois, des Indiens des Philippines et des Moluquois, prétend aussi que la salangane fait son nid avec du frai de poisson. Il a lui-même, assure-t-il, pêché avec un seau de ce frai de poisson dont la mer était couverte, et, après l'avoir fait sécher, il l'a trouvé parfaitement semblable à la matière des nids. Il ajoute qu'on a vu quelquefois des filaments de cette substance visqueuse pendant au bec de l'oiseau.

L'Hirondelle salangane Nid; comestible. — Dessin de Freeman.

M. Staunton, qui a fait aussi un voyage en Chine, est d'un avis tout différent. Dans une petite île près de Sumatra, il a trouvé deux cavernes remplies de nids de salangane. « Ces nids, dit-il, semblent composés de longues fibres cimentées ensemble par une matière visqueuse et transparente, assez semblable à l'écume que la mer dépose sur les rochers. Ils adhèrent les uns aux autres ainsi qu'à la paroi de la caverne, et se trouvent à une profondeur qui varie de 50 à 500 pieds. Les oiseaux qui bâtissent ces nids sont de petites hirondelles grises, avec le ventre d'un blanc sale; leur vol est si rapide qu'elles échappèrent aux coups de fusil que nous leur tirâmes. On dit que ces mêmes nids se rencontrent aussi sur les plus hautes montagnes de Java, très-loin de la mer; il faudrait donc en conclure que la mer ne fournit pas les matériaux dont ils sont composés. Les salanganes se nourrissent d'insectes qu'elles trouvent dans les marais; leur large bec est particulièrement propre à cette capture. C'est avec ces insectes qu'elles construisent leurs nids : la couleur et la valeur de ceux-ci dépendent de la quantité et de la qualité des insectes qui entrent dans leur composition. »

Deux autres opinions ont encore été émises sur ce sujet,

et sont venues compliquer la discussion. D'après la première, la substance des nids serait le produit d'une sécrétion provenant de tubes membraneux particuliers à cette espèce d'hirondelle. La seconde, soutenue par Lamouroux, prétend établir que la véritable salangane comestible (*Hirundo esculenta*) emprunte les éléments de son nid à un *fucus* du genre *Gelidium* : cette plante mucilagineuse, mêlée à la salive de l'oiseau, est déposée par couches, et il en résulte sur la surface du nid des rides concentriques et imbriquées, semblables à celles d'une coquille d'huître.

La taille de la salangane n'a pas donné lieu à des assertions moins contradictoires que son nid : les uns la représentent comme une fois plus grande que notre hirondelle de fenêtre ; selon d'autres, elle est beaucoup plus petite. Poivre, Montbeillard, Linné, ne lui donnent guère que trois pouces de long.

Parmi tant d'opinions diverses, à laquelle faut-il se rattacher? La solution de toutes ces difficultés nous semble être dans la thèse de Lamouroux, et nous reconnaîtrons avec lui plusieurs espèces d'hirondelles salanganes : l'une, plus grande, qui habite l'intérieur des terres, et qui n'emploie pour construire son nid que des matières opaques, jamais de plantes marines ; l'autre, beaucoup plus petite, qui n'habite que les côtes et dont les nids, composés de fucus, sont les plus estimés.

S'il reste encore de l'obscurité dans l'histoire naturelle de la salangane, son histoire commerciale est aujourd'hui bien connue. Selon M. Crawfurd, les meilleurs nids sont ceux que l'on trouve dans les cavernes humides et profondes, et que l'on prend avant que les œufs y aient été déposés ; ils sont blancs, tandis que les plus communs sont noirs, mêlés de plumes, salis par des restes de nourriture et par des excréments, ayant servi d'habitation aux petits. Les premiers sont regardés par les naturels comme les nids des mâles, et c'est même ainsi qu'on les désigne dans le commerce. Bien que les nids exigent deux mois de travail de la part de leurs petits architectes, on les récolte deux fois par an, et à moins que les cavernes ne subissent quelque accident extraordinaire, le produit ne baisse pas ; on a remarqué qu'il n'augmentait pas non plus pour n'être pas exploité pendant un an ou deux. Plusieurs de ces cavernes sont d'un accès extrêmement difficile, entre autres celles de Java, situées au sud de l'île, qui passent pour les plus remarquables et les plus productives. On ne peut en approcher que par une descente perpendiculaire de plusieurs centaines de pieds, au-dessus d'une mer qui vient se briser violemment contre le roc. Quand, à l'aide d'échelles de bambous et d'échelles de cordes, on a atteint l'entrée de la caverne, il faut, pour accomplir ce dangereux travail, se munir de torches de résine qui ne s'éteignent pas, mais ne jettent qu'une lumière douteuse dans l'atmosphère épaisse de ces régions souterraines. Le moindre faux pas serait fatal au malheureux ouvrier, qui ne voit au-dessous de lui qu'un gouffre béant.

Les Javanais qui se livrent à ce métier y sont habitués dès leur jeunesse. On dit qu'avant de descendre dans les cavernes, ils commencent par sacrifier un buffle, comme à la veille de toute entreprise extraordinaire ; ils prononcent des prières, se frottent le corps d'huiles parfumées, brûlent du benjoin à l'entrée de la caverne. Souvent l'image d'un dieu tutélaire est dressée non loin de là ; le prêtre de ce dieu allume l'encens et pose ses mains protectrices sur tous ceux qui se préparent à descendre.

M. Crawfurd nous apprend qu'on ne fait subir aux nids aucune préparation ; on se contente de les faire sécher sans les exposer directement aux rayons du soleil, puis on les enferme dans des boîtes qui, remplies, pèsent environ 135 livres. On les divise en trois catégories, selon leur qualité. Sur cent nids récoltés, il s'en trouve généralement 53 de la première qualité, 35 de la seconde, et 12 de la troisième. Le prix ordinaire, à Canton, est, pour la première qualité, d'environ 145 francs de notre monnaie par livre, de 116 francs pour la seconde, et de 66 pour la troisième. Sur les marchés chinois, il se fait un nouveau triage, et chacune des catégories est encore subdivisée en trois groupes ; les qualités supérieures se revendent à des prix beaucoup plus élevés que ceux que nous avons indiqués.

D'après les données du même auteur, les îles qui produisent des nids de salangane (les îles de la Sonde, Macassar) n'en exporteraient pas moins de 245 000 livres par an, ce qui ferait une valeur d'une trentaine de millions. Telles cavernes (celles de Karang-Bolang, à Java) donneraient à elles seules un revenu de 778 400 francs, desquels il ne faudrait défalquer, pour les frais d'exploitation, que 11 pour 100.

HISTOIRE D'UNE SERVANTE ANGLAISE

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE (1).

Je suis une pauvre fille. J'ai appris à lire et à écrire dans une école de village, soutenue par les riches propriétaires des environs. Les dames nos protectrices venaient de temps en temps surveiller nos progrès et s'assurer de la propreté de nos vêtements. Nous nous trouvions assez heureuses, et il n'était pas nécessaire de nous recommander d'être reconnaissantes pour les personnes qui avaient la générosité de nous faire instruire. J'étais la favorite de la maîtresse ; c'était moi qu'elle appelait le plus souvent pour lire à haute voix et montrer mes cahiers quand l'école recevait quelque visite d'étrangers, qui s'éloignaient rarement sans me donner des éloges ou même me glisser une petite pièce de monnaie dans la main.

Pour notre malheur, une de nos protectrices, la plus riche de toutes, alla passer un hiver à Londres. Elle en revint avec une opinion aussi nouvelle qu'étrange pour tout le pays. Elle déclara qu'apprendre à lire et à écrire aux filles pauvres c'était presque commettre une action criminelle. Ceux qui naissent dans la pauvreté, disait-elle, sont destinés à vivre dans l'ignorance et travaillent d'autant plus qu'ils savent moins de choses. Comme exemple, elle disait à ses amies que Londres était toute révolutionnée par l'insolence des servantes. A peine pouvait-on maintenant trouver une fille pour faire le service ordinaire d'une maison. Depuis que l'instruction s'était répandue dans les campagnes, il n'était plus de petite villageoise qui ne voulût être tout au moins femme de chambre. Elles méprisaient les conditions qui ne permettaient pas de porter des chaussures lacées, des manchettes longues, et de s'asseoir tout le jour avec quelque travail d'aiguille à la fenêtre du parloir. Quant à elle, ajoutait cette dame, elle était bien résolue à ne plus contribuer à entretenir la cause réelle de toutes ces sottes prétentions. Les filles qui devaient vivre du travail de leurs mains n'apprendraient plus désormais à lire ni à écrire avec son argent. Le monde n'était déjà que trop mauvais : elle ne voulait pas s'exposer au reproche de le rendre pire.

Au commencement elle rencontra une certaine opposition ; mais elle persévéra dans son sentiment et retira sa souscription. Il est rare que les personnes auxquelles on donne le conseil de garder leur argent n'aient pas le désir qu'on arrive à les convaincre. L'exemple et les arguments de la dame firent chaque jour un peu de progrès, si bien

(1) Extrait de l'ancienne revue anglaise *the Idler*, écrite par le célèbre docteur Samuel Johnson.

qu'avant la fin de l'année il n'y avait plus un seul habitant de la paroisse qui ne fût intimement persuadé que la société serait perdue si les enfants des pauvres continuaient à apprendre à lire et à écrire.

On ferma notre école. Ma maîtresse ne pouvait plus me garder. Elle m'embrassa et me dit qu'étant vieille et sans appui, elle n'avait plus aucun moyen de m'être utile. Elle me conseilla de chercher à entrer le plus tôt possible en service dans une bonne maison, et, malgré tout ce qu'on avait pu dire, me recommanda de ne pas oublier ce que j'avais appris.

Ma réputation de bonne écolière, qui m'avait valu pendant longtemps la bienveillance de tout le monde, n'était plus considérée dans tout notre pays, par les partisans de la nouvelle opinion, que comme une cause de défiance légitime. Dans toutes les maisons de la campagne et de la ville voisine où je me présentai pour demander à servir, je ne reçus que cette réponse : « Vous n'y songez pas, mon enfant; vous ne voudriez pas faire le travail d'une domestique, vous êtes trop instruite pour cela. Les ouvrages grossiers ne sont pas faits pour une jeune fille qui sait tant de choses. Le balai et la brosse, ma chère, vous meurtriraient les mains. »

Cependant ma famille était trop pauvre pour continuer à me nourrir. Tandis que je cherchais par quel moyen je pourrais me suffire, une fille qui avait quitté notre école revint de Londres en robe de soie, et raconta à tout le monde qu'elle était très-heureuse, qu'elle voyait beaucoup de belles choses et qu'elle avait de gros gages. En l'écoutant, je résolus de tenter fortune comme elle, et d'aller à Londres. Je profitai donc de la première voiture qui vint à passer. Je n'avais point de parents dans la capitale; à mon arrivée, j'allai chez une sœur de ma maîtresse d'école, qui fut très-bonne pour moi et s'occupa aussitôt de me chercher une place. Elle ne connaissait que de petits commerçants; mais, heureusement, je n'avais pas une trop haute opinion de mon mérite, et j'acceptai tout d'abord ce qu'on me proposa.

J'entrai au service d'un ouvrier horloger qui gagnait assez pour faire vivre sa famille convenablement et même dans l'aisance. Son seul défaut était de dépenser dans la journée du dimanche la moitié de la paye de sa semaine : il louait une voiture et conduisait sa famille à Richmond-Hill, où l'on faisait de bons dîners. Le lundi, il restait presque toujours au lit la moitié de la journée et passait l'autre moitié dans des réunions d'amis. Le mardi et le mercredi, il était fatigué et ne se sentait guère, disait-il, « en train de travailler » : aussi achevait-il de dépenser son argent. Les trois derniers jours de la semaine se passaient en privations au logis, tandis que mon maître vivait à crédit dans une taverne. On imagine aisément que la servante n'était pas celle qui avait à souffrir le moins de cette conduite. J'étais en grand danger de mourir de faim. Aussi me fut-il impossible de rester dans cette maison plus de trois mois.

Je devins ensuite la servante de la femme d'un chapelier. Là, je n'avais pas à craindre d'être mal nourrie. On vivait dans l'abondance. Ma maîtresse était une femme active; elle se levait de bonne heure pour surveiller ses ouvriers. Mon maître, très-aimé de ses voisins, allait chaque soir au club. J'attendais mon maître la nuit, et je servais ma maîtresse le matin. Il rentrait à deux heures après minuit; elle se levait à cinq heures. A la fin, cette nécessité de veiller si tard et de prendre si peu de repos me causa une fatigue extrême. Je ne pouvais pas plus me passer de sommeil que de nourriture; il me fallut donc demander mon congé.

Mon troisième maître était un marchand de toile, qui avait six enfants. En entrant dans la maison, sa femme me dit que je ne devais jamais, sous aucun prétexte, contredire les enfants, ni les laisser pleurer. Je désirais sincèrement lui plaire, et je lui promis de faire de mon mieux pour lui obéir. Mais je vis bientôt que ma tâche serait très-difficile; lorsque je faisais déjeuner les enfants, je ne pouvais les servir tous à la fois. De même pour les jeux. Quand j'en tenais un sur mes genoux, j'étais forcée de prier les autres d'attendre leur tour. Mais celui dont je cessais de m'occuper se mettait aussitôt à pousser les hauts cris, ce qui faisait accourir ma maîtresse. Elle se mettait en fureur contre moi et donnait des dragées à l'enfant qui pleurait. Comment faire vivre en paix et sages six enfants que je n'avais pas le droit de réprimander et qui étaient intéressés à crier et à se plaindre? On me renvoya en rendant justice à mon honnêteté, mais en me reprochant d'être d'un mauvais caractère.

La fin à la prochaine livraison.

LA CHASSE AU HUACKARI

(BRACHYURUS CALVUS St.-Hil.).

Ce joli singe, rapporté pour la première fois en France par M. de Castelnau, habite les solitudes charmantes du Solimoens et du Putumayo; il se nourrit d'insectes et de fruits. Il serait fort difficile de s'emparer de ce gentil quadrumane si sa friandise, on pourrait dire sa gloutonnerie, ne lui devenait fatale. Au temps de la pondaison des tortues, il quitte les ombrages épais de ses bois et vient dérober prestement les œufs du *jurara-assu*. Les chasseurs se mettent alors en embuscade sur la rive et lui lancent des flèches empoisonnées, au moment même où il se croit sûr d'un abondant festin. Si dans les cinq ou six minutes qui suivent le moment où l'animal a été blessé il peut prendre du sel en certaine quantité, ou bien être lavé avec de l'eau salée, il est sauvé, puis mis en cage, et il conserve la vie sans recouvrer jamais sa liberté, car on en fait grand cas dans tous les lieux baignés par l'Amazone. La face de ce joli animal est d'un rouge vif, son pelage tire sur le rose, sa tête est blanchâtre et toute rase.

On croit impossible d'être soupçonné de ce que l'on se sent incapable de faire. J. PETIT-SENN.

LES DESSINS D'HOFFMANN.

Dans un livre sur Hoffmann publié en ces derniers temps (1), il est beaucoup question du goût de ce célèbre romancier allemand pour le dessin et la caricature. On s'y plaint de ce que les fac-simile des dessins d'Hoffmann publiés en France n'ont pas toujours été d'une scrupuleuse exactitude. Nous avons reproduit, en 1833, quelques dessins du fantastique conteur, et, prenant notre part de cette observation critique, nous nous proposons de donner une idée plus fidèle de la manière d'Hoffmann comme artiste.

L'auteur de *Maître Martin* et de *Mademoiselle de Scudéry* eut toute sa vie la passion de la caricature. Lorsqu'il était assesseur à Posen (1800), il causa beaucoup d'émoi par une suite de dessins satiriques où il passait en

(1) Hoffmann, *Contes posthumes*, traduction de M. Chanfpfleury (dans la collection Michel Lévy); Paris, 1 vol. in-12. Ce livre a été composé d'après les *Hoffmann's Erzœhlungen aus seinen letzten Lebensjahren, sein Leben und Nachlass.* Stuttgardt, 5 vol. in-12.

revue la chronique scandaleuse de la ville. En 1814, à Leipsick, il lança force caricatures contre *ces maudits Français*. On montra, pendant longtemps, dans une taverne de Berlin, un album couvert de malicieux dessins d'Hoffmann.

Les *Œuvres posthumes d'Hoffmann*, publiées en Allemagne, contiennent aussi des dessins de lui qui pourraient expliquer son caractère original à ceux qui ne le connaîtraient pas déjà par la lecture de ses contes ou par les récits des biographes. Quand on voit ces formes étranges, ces êtres fantastiques, — produits d'un cerveau en délire, — qu'il jette une fois sur le papier, et que l'édition des Œuvres posthumes reproduit, on devine ce que devait être Hoffmann, qui, dans la vie réelle, au dire de son libraire et fidèle ami Funk, croyait voir, partout et toujours, des fantômes, des monstres, des visions épouvantables. Au milieu d'une conversation bien tranquille, il interrompait tout à coup la personne qui parlait pour s'écrier : « Pardon, mon cher; n'apercevez-vous pas, là-bas, dans le coin à droite, ce satané petit monstre? Comme il passe sa tête branlante entre les poutres! Regardez le diablotin, comme il fait des cabrioles! Voyez, mais voyez donc! — Eh bien, maintenant, le voilà parti... Ah! ah! vous voilà de nouveau. Donnez-vous la peine d'avancer... Vous offrirait-on quelque chose?... »

Hoffmann s'amusait quelquefois à tracer des portraits d'imagination. C'est ainsi qu'on trouve, dans la collection dont nous parlons, un portrait de Julius von Voss, auteur dramatique. Avait-il vu cet écrivain? Jamais. Seulement, un soir, il était avec l'ami Funk; celui-ci fit la lecture, selon l'habitude; il avait choisi une des plus amusantes farces de Voss : la *Retraite pour les dames*. Hoffmann riait aux éclats; le lecteur, gagné par le rire de son compagnon, ajoutait les gestes aux paroles. La lecture terminée, on s'entretint de l'auteur. Hoffmann, qui connaissait toutes les productions de Voss, affirma que celle-ci était la plus originale. « Quel homme est-ce? » demanda négligemment Funk. Hoffmann prit un crayon, esquissa quelques traits et tendit à son ami un papier portant ces mots : *Portrait probable de J. Voss.*

Parmi quelques portraits plus réels, on doit surtout remarquer ceux qu'Hoffmann fit de lui-même. L'un d'eux est assez plaisant, et c'est aussi le meilleur; ce paraît être une satire contre la physionomie, car chaque trait est marqué d'une lettre correspondant en bas à une légende, la plupart du temps ironique. Ainsi, à la partie du visage occupée par les *joues*, Hoffmann a marqué : *Beefsteack et vin de Porto*, qui ont pu donner, en effet, à sa face de la rondeur et du coloris.

Un soir, ou plutôt une nuit, à Bamberg, Hoffmann assistait à un bal de noce. L'un des invités s'était retiré de bonne heure, malgré les observations du célèbre conteur. « A six heures du matin, dit cet invité, j'entendis frapper à ma porte. Hoffmann entra, tenant d'une main un verre de cognac, et de l'autre une feuille de papier.

» — Eh bien, drôle de corps, comment ça va-t-il?

» — Pas mal, répondis-je, et vous?

» — Tu es là, bien tranquille; mais nous devons tous mourir.

Fac-simile d'une eau-forte d'Hoffmann.

» Et il se mit à rire aux éclats.

» — Que s'est-il donc passé? demandai-je.

» — Une petite aventure dont tu semblais avoir le pressentiment. J'arrive de la potence... non, je veux dire de la *Rose* (auberge où se célébrait la noce). Cet homme-ci (et il montrait le papier) est devenu un bel ange; car les morts vivent aussi!

» Là-dessus, il boit.

» — Mais expliquez-moi donc... m'écriai-je tout inquiet.

» — Voici le fait, mon très-cher. A peine avais-tu franchi le seuil de la porte qu'un des convives invite la mariée à la danse, fait quelques tours avec elle, puis s'affaisse et tombe roide mort... Tiens (et il me présenta de nouveau la feuille, où il avait esquissé cette scène au crayon), le voilà encore là, debout, les lunettes sur le nez.

» Et Hoffmann racontait, avec la gaieté la plus vive, une aventure qui avait causé l'effroi de tous les assistants. »

L'HOSPITALITÉ.

L'Hospitalité. — Composition et dessin de Staal.

Comme habitude, l'hospitalité a disparu de nos mœurs; mais elle y peut rentrer comme vertu.

Nous n'appelons pas hospitalité cette gracieuse facilité des personnes riches à se recevoir entre elles dans un but de plaisir commun ou pour satisfaire à des obligations de politesse qu'imposent les devoirs de société. L'hospitalité digne de ce nom accueille pour rendre service, pour venir en aide; elle accueille celui que la fortune lui adresse, l'étranger comme l'ami, le pauvre comme le riche, le premier venu qui passe et qui frappe à sa porte. Comme dans la scène touchante que nous avons sous les yeux, elle ne calcule pas ses ressources, elle offre simplement et généreusement ce qu'elle a : « Venez, entrez, dit-elle d'une voix engageante et le sourire sur les lèvres; il pleut, mon toit vous abritera; vous avez froid, voici la meilleure place à mon feu; vous avez faim, sans doute, mon souper sera le vôtre et justement il était prêt. Quand le ciel sera redevenu serein, quand les chemins auront séché, vous continuerez votre route; mais non, bientôt il sera nuit, ne vous en allez pas : de mon lit il est si facile d'en faire deux. »

Sans doute, nous n'avons pas tellement oublié nos souvenirs classiques que nous ne sachions plus de quelle façon était considéré l'hôte dans l'antiquité. Ce n'était pas le hasard, c'étaient les dieux eux-mêmes qui l'avaient envoyé; il était non-seulement secouru, mais honoré par tous les membres de la famille, par tous les serviteurs; en retour,

il racontait l'histoire de sa vie, les pays qu'il avait visités, les événements dont il avait été témoin ; il y mêlait les réflexions de son expérience, les maximes de sa sagesse, et ses hôtes, fussent-ils des rois, se trouvaient récompensés par delà leurs mérites. Chez nos ancêtres, moins épique, mais chevaleresque et généreuse encore, l'hospitalité a longtemps maintenu ses lois et ses usages. S'il n'en est plus ainsi de nos jours dans notre société démocratique, n'en accusons pas trop le cœur de l'homme : les circonstances ont plus changé que lui. On peut dire qu'il n'y a plus aujourd'hui de proscrits, ni presque de pauvres réduits à errer sans abri sur la terre; le vagabondage peut, sans trop de rigueur, être taxé de délit; les voyages, les moindres déplacements se font commodément, sûrement et à peu de frais; la vie est plus facile, plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été, et c'est le bienfait, c'est l'honneur de la civilisation moderne. Mais cependant si bien pourvue, si bien réglée que soit notre société, nous ne sommes pas sans rencontrer encore quelques occasions d'exercer l'hospitalité, et, parce qu'elles sont rares, nous sommes enclins à les repousser. Quand une pauvre mère de famille, entourée d'enfants, s'arrête à notre porte, le plus souvent nous nous contentons de lui remettre notre obole, sans regarder, sans rien dire, comme un impôt que nous payons à la charité. Avons-nous fait assez? Nous avons donné de notre argent, plus ou moins, mais de notre cœur nous n'avons rien donné. Cette malheureuse femme, cet enfant à demi nu, ce vieillard infirme, si nous les avions invités à entrer et à s'asseoir, si nous avions ajouté un morceau de bois à notre feu pour les réchauffer, si nous leur avions coupé nous-mêmes un morceau de notre pain, n'aurions-nous pas été plus réellement bienfaisants? N'aurions-nous pas pu les consoler un peu s'ils avaient besoin de consolation en même temps que de nourriture; n'aurions-nous pas éveillé quelque doux sentiment dans leurs cœurs trop souvent desséchés? Et nous-mêmes, n'aurions-nous pas gagné à échanger notre indifférence contre de généreuses émotions, contre la plus pure, la plus douce des joies? Dans tous les cas, n'aurions-nous pas mieux fait notre devoir?

HISTOIRE D'UNE SERVANTE ANGLAISE

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 402.

Quelques jours après, j'entrai au service d'un petit ménage, dans une petite boutique où l'on vendait de vieux habits et du linge à bon marché. On m'avait acceptée surtout parce que j'étais capable d'écrire des notes de vente et de tenir un livre de comptes. Lorsque les acheteurs étaient nombreux, on m'appelait pour les servir. J'avais enfin l'espérance d'être utile suivant mes moyens, et, en somme, j'étais assez heureuse. Mais je m'aperçus bientôt que ma maîtresse prenait de l'argent dans la caisse pour son usage particulier. Les sommes qu'elle prélevait ainsi devinrent peu à peu assez fortes pour qu'un jour mon maître fût enfin surpris de vendre autant et de gagner si peu. Sa femme feignit de partager sa surprise, et dit très-gravement qu'« il fallait espérer que Betty (c'est mon nom) était honnête; mais que souvent ces filles intéressées étaient capables de tout. » On pense bien que je quittai la maison sur-le-champ.

Dans mon indignation contre ce soupçon odieux, j'avais quitté ma place sans avoir pris le temps d'en chercher une autre. Il me fallut loger dans un pauvre « garni. » J'avais, par bonheur, d'assez bons vêtements. La femme qui habitait le même palier que moi m'offrit de ranger et de garder mon grenier pendant que je chercherais à me placer. J'admirais combien cette femme était complaisante, et je me demandais comment je pourrais lui témoigner ma reconnaissance. Mais je m'aperçus bientôt qu'une partie du peu que je possédais avait changé de logement...

Six semaines après, j'étais seconde demoiselle de magasin chez un mercier, à Cornhill. Il avait son fils pour apprenti. Ce jeune homme, à l'insu de son père, restait très-tard chaque soir à la taverne. Ma maîtresse m'ordonna de l'attendre et, à son retour, s'il chancelait, de le conduire en silence à son lit, placé sous le comptoir, et d'éteindre sa lumière.

Me croyant libre d'employer à mon gré les heures que je passais à veiller pendant que mon maître et sa femme dormaient, je me défendais de mon mieux contre le sommeil en lisant. Mais, un jour, la première demoiselle ayant trouvé un de mes livres qui était, du reste, plus instructif qu'amusant, s'empressa de me dénoncer. Ma maîtresse me dit que « des filles comme moi pouvaient toujours trouver à mieux employer leur temps qu'à mettre leur nez dans des livres, qu'elle n'avait jamais rencontré de personnes aimant à lire qui eussent de bons desseins en tête, et qu'elle concevait d'ailleurs qu'une jeune dame aussi instruite que moi n'était pas faite pour attendre son jeune maître. » Après cet avis ironique elle me renvoya, mais sans aucune colère; elle m'accorda même une petite gratification.

Je servis ensuite une dame noble de fortune médiocre. Ce fut la seule époque heureuse de ma vie. Ma maîtresse, trouvant les plaisirs du monde trop dispendieux, passait son temps à lire, et il lui était agréable d'avoir une femme de chambre pour l'aider dans ses paisibles distractions. Je travaillais de bonne heure afin d'avoir le loisir, quand venait l'après-midi, de lire, d'écouter, et de profiter de l'indulgente permission qu'on m'accordait de donner mon opinion sur les auteurs et d'exprimer mes préférences. Les quinze mois qui s'écoulèrent ainsi me firent presque oublier que j'étais née dans la servitude. Mais une fièvre cérébrale emporta subitement ma maîtresse, dont je ne puis rien dire de plus, si ce n'est que sa servante pleura sur sa tombe.

Cette condition où j'avais été si heureuse me rendit peut-être un peu trop délicate pour qu'il me fût possible de supporter désormais les mœurs et les conversations d'antichambre. Aussi, lorsque bientôt après j'entrai dans la famille d'un directeur des Indes, mes manières parurent si différentes de la plupart de celles des autres domestiques, que l'on me soupçonna d'être une jeune dame déguisée. Pendant trois semaines on m'observa avec curiosité, en persistant à me supposer quelque motif romanesque. Il me fut impossible d'endurer plus longtemps cet espionnage singulier. Je cherchai un refuge à l'extrémité de la ville, où je servis sous les ordres de la femme de charge d'une famille riche, qui me fit faire les principaux achats de la maison; mais une fois elle trouva une feuille où j'avais très-fidèlement inscrit les dépenses du jour. Il est probable que ces notes ne s'accordaient point parfaitement avec celles de son livre, car elle déclara fièrement sa résolution de ne jamais permettre qu'une plume autre que la sienne entrât dans la cuisine. Toutefois, elle eut la justice, ou la prudence, de ne pas élever de doute sur ma réputation. Je sortis, et je fus immédiatement acceptée dans une maison du voisinage, où l'on me chargea de faire les lits et de balayer les chambres. Là, je fus pendant quelque temps la favorite de Mme Simper, femme de chambre de ma maîtresse. Elle ne pouvait, disait-elle, supporter les domestiques vulgaires et se trouvait heureuse d'être servie par une jeune femme qui avait de l'éducation. Mme Simper aimait les romans; seulement elle était obligée d'épeler les

mots difficiles : aussi me priait-elle de lui lire les livres de notre maîtresse dès qu'elle était dehors. Bientôt, par malheur, l'intendant désira m'employer à tenir ses comptes. Mme Simper trouva dès lors que mes prétentions devenaient excessives, et elle en vint à dire à ma maîtresse que jamais une chambre n'avait été bien balayée depuis que Betty Broom avait mis le pied dans la maison. Il fallut m'en aller.

J'entrai enfin chez une dame malade de la poitrine, et qui désirait avoir près d'elle une personne sachant lire et écrire. Je la soignai pendant quatre ans. Quoiqu'il me fût impossible de réussir à jamais lui plaire, elle fondait en larmes toutes les fois que je voulais la quitter, en me disant que je devais avoir de l'indulgence pour les caprices d'une malade, et qu'elle me réservait une preuve de sa reconnaissance dans son testament. Je restai donc, et elle me montra en effet qu'elle avait ajouté à ses dernières volontés un codicille en ma faveur; mais, avant la fin de la semaine, un matin où je lui apportais une tasse de gruau, elle jeta son testament dans le feu parce que j'avais placé, par mégarde, sa cuiller à gauche. Deux jours après, elle refit une autre addition, qu'elle détruisit de la même manière le lendemain, parce qu'elle ne pouvait manger son poulet. Un troisième acte de sa libéralité fut encore écrit, et brûlé parce qu'elle avait entendu des souris dans la boiserie, et que j'avais certainement la perfide intention de la laisser dévorer par ces petites bêtes. Je restai quelque temps en disgrâce; toutefois, vers la fin de sa vie, ses vivacités et ses caprices firent place à de plus doux sentiments. Elle mourut avec résignation, et me légua cinq cents livres.

Grâce à cette petite fortune, je vivrai désormais dans mon village, où je me promets d'employer chaque jour quelques heures à enseigner aux petites filles pauvres à lire et à écrire.

L'ACACIA SANS ÉPINES.

En 1803 ou 1805, un pépiniériste de Saint-Denis, M. Descemet, découvrit au milieu d'un semis d'acacias (*Robinia pseudo-acacia*) un individu sans épines qu'il désigna par l'épithète de *spectabilis*. C'est de cet individu, multiplié par marcottes, boutures ou greffes, que proviennent tous les acacias sans épines qu'on rencontre aujourd'hui dans le monde entier. L'acacia *spectabilis* produit des graines, mais ces graines, mises en terre, n'engendrent que des acacias épineux.

LE CHAPEAU DE JEANNE DARC.

En 1789, il restait à Orléans, comme souvenir matériel de la présence de Jeanne Darc dans ses murs, un chapeau laissé par elle chez son hôte, et un cabinet construit de 1586 à 1589 avec luxe, sur l'emplacement de la chambre qu'avait habitée l'héroïne, par la famille Colas qui avait contribué à lui faire élever un monument. Ce pavillon remarquable existe toujours dans une maison appelée l'Annonciade, rue du Tabour.

Quant au chapeau, Paul Metezeau, prêtre de l'*Oratoire de Jésus*, qui en avait hérité, ainsi qu'il l'établit dans un acte du 22 avril 1631, en avait fait don par le même acte, minutieusement détaillé, à la maison de l'Oratoire d'Orléans. En 1792, les Oratoriens, croyant le sauver de la destruction, l'avaient confié à Mme de Saint-Hilaire, mère du botaniste de ce nom; mais des forcenés, l'ayant appris, la forcèrent bientôt à le leur livrer, et ils le brûlèrent avec sa boîte. Lenglet-Dufresnoy en a donné une description qui n'est pas tout à fait conforme à celle que M. Vergnaud-Romagnési a recueillie des notes de M. Defoyne. Ce dernier l'avait vu : suivant lui, le chapeau était conservé dans une boîte de sapin; il était en feutre gris à grands rebords, mais retroussé par devant, et le rebord attaché par une fleur de lis en cuivre doré et fort allongée; le feutre était fort endommagé par les insectes; au sommet était une fleur de lis en cuivre doré, de laquelle descendaient des filigranes en cuivre doré, assez nombreux et terminés par des fleurs de lis pendant sur les bords du chapeau; la coiffe était en toile bleue.

LES MARCHANDS ITALIENS

AUX FOIRES DE CHAMPAGNE.

TREIZIÈME ET QUATORZIÈME SIÈCLE.

Les grandes familles commerciales et les plus importantes compagnies marchandes de l'Italie entretenaient, aux treizième et quatorzième siècles, des relations suivies avec les foires de Champagne, auprès desquelles elles étaient constamment représentées par un ou plusieurs de leurs membres. Les anciens actes nous offrent les noms des Medici, des Ricardi, des Guadagnabene, des Capponi, des Baldi, des Rustigazzi, des Anguissoli, des Magalozzi, des Perrucci, des Scozzi, des Ricciardi, des Mozzi, etc. Les marchands de l'Italie, Lombards, Toscans, Romains et autres, qui fréquentaient les foires, s'y livraient à des opérations de diverses sortes. Ils y vendaient des produits du sol italien, des objets fabriqués dans leurs villes, des marchandises apportées d'Orient par leurs navires; ils y achetaient, pour les revendre en Italie, les objets du Nord, ceux que les Flamands fabriquaient ou dont ils étaient les intermédiaires, les productions particulières de la France et de la Champagne, les draps surtout, auxquels, ils savaient donner, au moyen de certains apprêts, une qualité nouvelle qui en augmentait la valeur vénale; enfin, ils s'y livraient avec habileté, et avec un succès que leur disputaient seuls les juifs et les Caourcins, au commerce de l'argent, au change, au courtage des marchandises. C'est des foires de Champagne, comme d'un grand centre d'activité commerciale, qu'ils rayonnèrent dans les autres villes de France où on les voit former des établissements, à Chartres, par exemple. Les Lombards avaient des tables de change à Troyes, à Provins, à Bar et à Lagny. On trouve dans un grand nombre de documents des mentions de marchands italiens prêtant des sommes plus ou moins élevées à des seigneurs, à des particuliers, à des membres du clergé, à des communes, et faisant pour les uns ou pour les autres des payements à leurs débiteurs. (1)

LA SŒUR AINÉE.

La grande sœur est debout auprès du petit frère et lui montre ses lettres. Elle essaye de lui enseigner ce qu'elle a appris, et il faut voir la gravité que l'importance de ses fonctions donne à sa jeune figure. L'enfant dira-t-il le nom du signe sur lequel il a mis le doigt? Pas encore; mais il s'habitue à le voir pour le reconnaître demain. Et comme la sœur est fière! comme elle brûle de dire à son élève : « Tu ne sais pas; c'est un A, c'est un Z! » Maîtresse sans système, elle enseigne peu de chose; mais elle supplée d'autant la mère active occupée aux soins de la maison, et elle fait un effort d'intelligence qui lui profite à elle-même. Ne vaut-il pas mieux jouer à l'institutrice qu'à

(1) Extrait d'un mémoire intitulé : *l'Italie aux foires de Champagne et de Brie*, par M. Félix Bourquelot, professeur adjoint à l'École des chartes.

la visite ou à la poupée? Le petit orgueil que peut lui donner le sentiment de son utilité précoce est moins nuisible à son esprit que la vanité de l'ajustement et la coquetterie; elle va grandir, pénétrée de cette vérité trop méconnue que la femme peut servir à des œuvres plus relevées que les raffinements de la parure. Bientôt la grâce innée chez les jeunes filles lui enlèvera la pédanterie qui messiérait à l'adolescence, et elle abordera la vie avec cette fierté dont s'accommode la modestie. Elle aura cette conscience de sa valeur dont l'absence condamne tant d'âmes délicates à la nullité frivole. Quant au bambin, il se laisse mener ou instruire volontiers par la compagne de ses jeux; ses progrès ne sont pas rapides, et cependant qui sait si la jeunesse n'est pas plus habile que l'âge mûr à conduire l'enfance qu'elle touche de si près? La sœur aînée reste à la portée du jeune frère: comme elle montre sans ennui, elle est écoutée de même; elle a plaisir à se perfectionner dans une connaissance encore nouvelle, à élever son intelligence; d'une sœur l'enfant n'attend pas de réprimandes: il ne lui reconnaît pas cette autorité contre laquelle, avec quelque soin qu'on la déguise, pour la plupart nous nous révoltons à tout âge. L'esprit de contradiction se développe

La Leçon de la sœur aînée. — Dessin d'Hadamard, d'après Chardin.

moins en lui, et son caractère s'empreint d'une douceur féminine. Il évite ou il perd cet esprit de brutalité qui rend parfois insupportables les garçons de huit à quinze ans. Il se civilise. Vous voyez que la sœur aînée et le jeune frère se procurent une utilité et un plaisir mutuels. Le peintre a-t-il fait ces réflexions lorsqu'il a composé son tableau? Qu'importe? Il faut lui savoir gré de les inspirer au spectateur; c'est le propre de l'art de cacher, souvent sans le vouloir même, sous une forme vivante, des leçons morales que doit en dégager la réflexion.

ERRATA.

Tome XXVIII (1860).

L'auteur de l'*Histoire de Mardyck et de la Flandre maritime*, M. Raymond de Bertrand, veut bien nous adresser quelques observations à propos de l'article que nous avons publié sur le sujet qui a spécialement traité:

Page 223, colonne 2, lignes 19 et 20. — *Au lieu de:* Roger; *lisez:* Royer.

Même page, même colonne, lignes 58 et 59. — *Au lieu de:* Grégoire; *lisez:* Grégorie.

On dit dans cette colonne que les Dunkerquois se retournèrent alors (1717) vers leur ancien port, etc. La vérité est qu'une tempête seule changea la position dans la nuit du 31 décembre 1720, et rompit le batardeau; puis les marées et les habitants firent le reste, sans que les Anglais s'y opposassent.

Les archives de la chambre de commerce de Dunkerque constatent que M. Grégorie eut peu de chance en Angleterre.

Page 224, sur la planche. — *Au lieu de:* Criez de Mardick; *lisez:* Cricks de Mardyck.

Page 232, colonne 1, ligne 17 en remontant. — *Au lieu de:* bataille d'Actium; *lisez:* bataille de Philippes.

Tome XXIX (1861).

Page 77, sous la gravure. — *Au lieu de:* Le Sucuruhyu ou *Boa ginas; lisez:* Le Giboya ou *Boa constrictor.*

Page 28., colonne 1, lignes 6 et 13 en remontant. — *Au lieu de:* Libourne, *lisez:* Cibourre.

Page 311, colonne 2, ligne 8 en remontant. — *Supprimez:* que nous avons tout à l'heure.

Page 312, colonne 2. — *Rectifiez ainsi l'avant-dernier alinéa:* Ce romanesque amour est raconté par d'Aubigné lui-même dans ses Mémoires.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye de Lorsch (Restes de l'), 101.
Acacia (l') sans épines, 407.
Age de quelques arbres, 191.
Age de la Floride, 234.
Agrippine, 223, 234.
Ajournements (les), 134.
A la nature, 49.
Amphithéâtre de Capoue, 121, 256.
Amsterdam, 65, 145.
Angon (l') des Francs, 75.
Antiquités antédiluviennes, 302.
A propos d'une rue de Naples, 5.
Aqueduc de l'Anio Novus, dans la campagne de Rome, 89.
Arbres (Age de quelques), 191.
Archipel (l') des Açores, 185.
Archipel Chaussey, dans la Manche, 254.
Ariccia (l'), Etats Romains, 73.
Arméniennes, 192.
Armure (l') de Cimon, 163.
Attraction morale, 30.
Auch (Gers), 291.
Augures (les), 345.
Aumône (l') morale, 86.
Aventures (les) d'un colon algérien, nouvelle, 34, 54, 59, 70, 82, 90, 98.

Baie de Villafranca, 16.
Baltimore (le), oiseau d'Amérique, 53.
Baptême (un) dans le culte naturel des théophilanthropes, 197.
Bas-relief (un), par Canova, 317.
Bas-relief du Musée de Calcutta, 260.
Bas-reliefs attribués à un artiste gaulois trouvés à Entremont, près d'Aix, 84.
Baume de Fierabras, 148.
Barioud (le), 305.
Bazar (un) à Constantinople, 284.
Belluaires (les) ou Bestiaires, 289.
Berger de Kabylie, 281.
Bibliothèques populaires, 279.
Blé d'Egypte, 172.
Bords (les) de la Seine, 248.
Bouddha (le), 258.
Bureau des secours à domicile de l'assistance publique, 306.
Burnouf (Eugène), 102.

Cabinet des médailles à la Bibliothèque impériale, 349.
Campo-Vaccino (le), à Rome, 252.
Canova, 315.
Capoue, 17, 121.
Carte de l'éclipse de soleil du 31 décembre 1861, 380.
Carte de la marche de plusieurs cyclones ou tempêtes tournantes, 268.
Cartes des régions agricoles de la France, 32, 88, 120, 184, 264, 336.
Cascarottes (les), 232, 408.
Catacombes (les), à Rome, 193.
Cathédrale de Mexico et son Sagrario, 116.
Catholicon (le), ancienne église métropolitaine d'Athènes, 265.
Cavalier (le) d'alarme, 308.
Cavaliers moscovites au seizième siècle, 397.
Cèdres (les) du Liban, 209.
Ce que coûte un voyage en Orient, 390.
Ce qu'on voit sur un chemin de fer (voy. t. XXVIII); suite, 19, 91, 150, 175, 249.
Cercueils (Anciens) en bois, 60.
Chalumeau (le), 322, 355, 399.
Channing, 79.
Chapeau (le) de Jeanne Darc, 407.
Chapelle expiatoire, de la rue de l'Arcade, à Paris, 72.
— Saint-Antoine, en sel, dans les mines de Wieliczka, 297.
Chambre claire (De la (voy. t. XXVIII); suite, 42.
Charles II d'Angleterre (Quelques années du règne de), 207.
Chasse (la) au huackari, 403.
Château de Montbard (Côte-d'Or), 329.
— de Montbéliard, 393.
— de Talcy (Loir-et-Cher), 311, 408.
Cheval arabe, 328, 360.
Chevaux et haras en Algérie, 327, 358.
Chômage (le) du lundi, 187.
Ciel (le), 26.
Cimetière romain, à Arles, 363.
— et ruines de Tlalmanalco (Mexique), 257.
Cités ouvrières de Mulhouse, 28, 29, 60.
Claude, empereur romain, 113.
Coins et poinçons (Collection des) du Musée monétaire à l'hôtel des Monnaies de Paris, 142.
Collections (les) du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, 348.
Collége d'Harrow-sur-la-Colline, 361.
Colophane (la), 267.
Complaisance (la) maternelle, 81.
Communauté des frères Moraves, à Zeist, près d'Utrecht, 96.
Concours (le) d'horticulture, nouvelle, 318, 326, 334, 342.
Conseils aux époux, par Plutarque, 254.
Coq et poule de race nègre, 299.
Cordages (les) d'un navire, 358.
Costume d'un prêtre théophilanthrope, 196.
Costumes de l'île de Ré, 23.
Cour de la Bourse, à Caen, 9.
— de l'Université de Krakovie, 169.
Cours de l'Alphée, rivière d'Élide (Grèce), 63.
Crypte de la cathédrale de Krakovie, 105.
Cyclones (Des) ou tempêtes tournantes, 267.
Cygne (le) à col noir, 125.

Damas, 227.
Danses (les) antiques, 273.
Dates d'inventions, 315.
David et son école, 1.
Decamps, 387.
Départements (les Trois nouveaux) français, 362.
Dépiquage (le) du blé en Égypte, 173.
Désert (le) de Jean-Jacques Rousseau, 187.
Dessins (les) d'Hoffmann, 403.
Deux (les) richesses, nouvelle, 213, 218, 230.
Dîner (un) exotique, 167.
Doléances (Humbles) d'un vieux maître d'école, 202.
Dromadaire (le), 243.
Druses et Maronites, 226.

Eberhard (le Comte), par Uhland, 78.
Église de Saint-Érasme, à Gaëte, 36.
Éleusis, 337.
Émigrants (les), 220.
Emploi du temps, 262.
Enfant (l') volé, 292.
Engoulevents (les) 341.
Environs de Damas, 228.
Errata, 408
Éruptions volcaniques (Sur les lois générales des), 63.
Esa; 112.
Étude du dessin élémentaire Observations et conseils pour l', 163.
Evasion du comte Lavallette (1815), 154.

Famille (une) à Bethléem, 33.
— (la) de Polichinelle, 320.
Fantasus, fragment par Ludwig Tieck, 62.
Félicitations à un mourant, 158.
Femme d'Éleusis, 337.
Femmes (les) du treizième au seizième siècle, 241.
Fête (la) des femmes dans la vallée de Munster, 215.
— (la) de Saint-Nicholas, tableau, 65.
Figure sculptée sur le tombeau d'un juif, dans le cimetière du Père-Lachaise, 348.
Fillette (la) espiègle, 129.
Floride (Age de la), 234.
Flumet (Savoie), 56.
Fontaine (une) à Capoue, 17.
— (la) de l'Éléphant, à Catane, 205.
— (la) Saint-Michel, à Paris, 324.

Gare d'un chemin de fer de premier ordre et ses accessoires, 249.
Géographie physique et agricole de la France, 30, 86, 119, 183, 263, 335, 367.
Giboya (le), ou Boa constrictor, 77, 408.
Gilles Malet, 171, 236.
Gluck (Christophe), 40.
Gobe-mouche, ou Moucherolle de paradis, 261.
Grand'mère (la), 379.
Grec (le) et le gothique, 48.
Grenoble, 340.
Greuze, 157.
Grotte (la) d'Égérie, près de Rome, 57.
Grue (la) blessée, parabole, 86.
Guever, architecte arabe, 159.

Hammal (portefaix turc), 168.
Haras (Des) en France, 179, 236.
— (le) du Pin, près Argentan, 180.
— (le) de Pompadour, 237.
— (les) et les chevaux en Algérie, 327, 358.
Harrow-sur-la-Colline, 361.
Hirondelle (l') salangane, 400.
Hirondelles (les) et les Écoliers, 115.
Histoire de la sculpture en France (voy. t. XXVIII); suite, 84.
Hoffmann, 403.
Hollande (la) (voy. t. XXVI, XXVII, XXVIII); suite, 65, 129, 145.
Homme (Une nouvelle définition de l'), 207.
Horloge (l'), apologue, 240.
— du seizième siècle, 380.
Hospitalité (l'), 405.
Humbles naissances, 142.
Huyghens (la Famille), 181.

Idée d'une préexistence, 222.
Ignorance et crime, 258.
Il faut être homme et enfant à la fois, 299.
Iles françaises de la Manche, 254.
Incendie de Sheerness, dans la Tamise, par la flotte hollandaise (1667), 208.
Influence du tabac, 154.
Ingratitudes, 355.
Instruction obligatoire aux États-Unis, 166.
Izba (l'), cabaret russe, 219.

Jardin d'acclimatation dans le bois de Boulogne, à Paris, 69, 123.
Jardins du palais de Caserte, 149.
Jean Sans-Terre, 99.
Jeaurat, 227.
Jeune fille cueillant des fruits, peinture, 313.
Jeunesse (la) de Sedaine, 217.
Jouets brisés, 74.
Journal d'un père (Fragments du), 110, 117, 125, 138, 147.
Julia Pell, jeune négresse prédicatrice, 286.
Jument et poulain arabes, 360.

Kiosque de Catherine II, à Tzarskoé-Selo, 153.

Larmes (les) d'un vieillard, 350.
Lavallette (Comte), 154.
Lavoir (un), à l'Ariccia, 73.
Leçon (la) de la sœur aînée, 408.
Leeghwater (le), 107.
Le plus grand des flatteurs, fable, 319.
Lislet-Geoffroy, ingénieur, 326.
Livre (le) d'or des Mormons, 240.
Locomotives à diverses époques, 19, 92.
Lumière (Singulier effet de) dans la vallée de Luserne (Piémont), 305.

Mafra (Portugal), 132.
Maison (la) aux plumes de poule, 222.
— d'orphelins, à Amsterdam, 145.
Malurus (le) cyaneus, 140.
Manlius, 321.
Marchands (les) italiens aux foires de Champagne, treizième et quatorzième siècles, 407.
Maronites et Druses, 226.
Maxime orientale, 148.
Mendiants japonais, 365.
Mère (la) de Jeanne Darc, 271.
Meubles (les Vieux), 174.
Mines de sel de Wieliczka, 297.
Modèles progressifs de dessin, 165.
Monnaie de crédit en cuivre (1791), 116.
Monnaies (Anciennes), 100.
Monstrelet et son histoire, 159.
Montcalm et Wolfe, 280, 287, 391.
Monument (le) choragique de Lysicrate, à Athènes, 109.
— élevé à Montcalm, à Québec, en 1859, 392.
— des Salazar, dans la cathédrale de Sens, 332.
— de Wolfe, élevé, en 1849, à Québec, 288.
— de Wolfe et de Montcalm, à Québec (1827), 280, 288.
Musée royal néerlandais d'antiquités, à Leyde, 377.

Ne pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille, 110.
Nid comestible de l'hirondelle salangane, 401.
— du Baltimore sur un tulipier, 53.
Noms (les) musulmans, 216.

Obélisque (l') de Port-Vendres, 200.

Oberlin et le rustre, 177.
Observations astronomiques en 1861, 18, 58, 102, 134, 166, 206, 238, 279, 298, 344, 379.
— et conseils pour l'étude du dessin élémentaire, 163.
Olas (les), 101.
Ombres (les) des mains, 11.
Orfévrerie (De l') messine au dix-septième siècle, 211.
Origines du soulèvement des colonies américaines contre l'Angleterre, 161.
Orphelins et orphelines à Amsterdam, 145.
Ouvrière (l'), 201.

Palais de Caserte, 148.
— ducal de Venise, 137.
— de la Légion d'honneur, à Paris, 48.
— de Mafra, près de Cintra (Portugal), 133.
Parallèle entre les États libres et les États à esclaves de l'Amérique du Nord, 182.
Parcs publics destinés aux classes populaires, 371.
Patience d'Oberlin, 177.
Pêche (la) en Égypte, 366.
Pensée d'hiver, 301.
Pensées sur l'art, 210.
Pensées. — Anonymes, 240, 254, 262, 319, 363, 395. Arago, 48. Baudrillard, 86. Beecher Stow (Mme), 91. Chateaubriand, 18, 302. Cicéron, 11, 187. D'Avila (Jean), 203. Descartes, 63. Fénelon, 18. Feuchtersleben, 355. François de Sales, 271. Gœthe, 11, 18, 207. Guérin (Maurice de), 239. Jean Reynaud, 222. Laprade, 210. Macaulay (Lord), 63, 107. Marc Aurèle, 23. Marivaux, 56. Montesquieu, 79. Maxime orientale, 148. Morgagni, 367. Orville Dewey, 311. Petit-Senn, 98, 191, 246, 339, 403. Plutarque, 254. Pope, 399. Reinick, 299. Roget (Franç.), 199, 222, 283, 351. Sainte-Beuve, 115. Saint-Évremond, 279. Saisset (Émile), 74. Selden, 102. Sismondi, 294. Swift, 38, 59, 150. Thiers, 230. Thierry-Mieg, 230. Travers (Julien), 167.
Père (le) Gerard et sa famille, peinture de Louis David, 1.
Peuple (un) étrange, fable, 72.
Pharmacie domestique, 167.
Photographie appliquée à l'astronomie, 270.
Pierre gravée en creux et coloriée, trouvée récemment dans l'église de Soisy-sous-Étiolles, 172.
Pilleurs (les) de mer, 216.
Pisani (Vettor) et Carlo Zeno, scènes historiques de 1379 à 1380, 351, 353, 369, 382.
Place (la) Rouge, à Moscou, 306.
Plaque tournante en fonte sur la voie d'un chemin de fer, 175.
Plongeur (le), poésie d'Hebel, 55.
Pocahontas, 135.
Poids assyriens, 203.
Population du Danemark, 331.
Porche de l'atrium de l'église de Lorsch, 101.
Porcher (un), 388.
Porte du palais ducal de Venise, 137.
Portefaix (les) turcs, 168.
Poule et coq de race nègre, 299.
Poussin, le Guaspre et Claude Lorrain dans la campagne romaine, tableau, 228.
Prédication (une) maronite sous les cèdres du Liban, 209.
Préexistence (Idée d'une), 222.
Promenades alpestres, 11, 38, 150, 262, 266, 282, 310, 366, 388.
Promenade (une) au jardin zoologique d'acclimatation, 68, 123.
Proverbes finnois, 18.

Quai de Sainte-Lucie, à Naples, 276.
Québec et ses environs, en 1759, 287.
Qu'il faut instruire l'ouvrier, 86.

Radeau (un) sur le Guayaquil, 376.
Rails (Diverses formes de), 151.
Rotation de la terre (Nouvelle démonstration de la), 374.
Rhigas, 188.
Rives de la Seine à Saint-Julien, près de Troyes, 248.
Recette (une) pour faire apparaître des esprits, 78.
Résidence impériale de Tzarskoé-Selo, 153.
Résolutions pour l'époque où je deviendrai vieux, 331.
Restaurant (un) arabe, 357.
Retour (le) des champs, 385.
Rochers de l'archipel Chaussey, 256.
Roses des tempêtes, 269.
Roupert (Louis), orfévre à Metz, au dix-septième siècle, 211.
Route de Waban à Berck (Pas-de-Calais), 332.
Rue Pallomette da San-Lucia, à Naples, 5.
Ruines de l'amphithéâtre de Capoue, 121, 256.
Ruines et cimetière de Tlalmanalco (Mexique), 257.

Sagrario (le), près la cathédrale de Mexico, 117.
Salaire des femmes, 102.
Salamandre (la Grande) du Japon, 41.
Salle des monuments asiatiques, au Musée de Leyde, 377.
Salon de 1861; Peinture, 173, 216, 217, 220, 221, 225, 228, 229, 232, 233, 248, 272, 281, 284, 285, 289, 293, 309, 313, 321, 332, 337, 345, 357, 372, 373, 376, 385.
— Sculpture, 224.
Sanglier (le) d'Erymanthe, 304.
Sauvages (les) légumistes, 163.
Sceau de la commune de Meulan, 8.
Sceau de Marie Tudor et de Philippe II, 383.
Sceau de la république anglaise, 296.
Science (la) en 1859 et 1860 (voy. t. XXVIII), 107, 270, 374.
Sculpture (Histoire de la) en France (voy. t. XXVIII); suite, 84.
Sedaine (Jeunesse de), 217.
Sel (le) gemme de Lorraine, 139.
Sept (le Mot) dans la langue des Zaparos, 110.
Servante anglaise (Histoire d'une) au dix-huitième siècle, 402, 406.
Singe (le) musicien, 225.
Silence, 347.
Si les habitants des champs ont le temps de lire, 314.
Sion (Valais), 271.
Sobieski, 106.
Sœur (la) aînée, 407.
Source (la), 233.
Souvenirs de Leslie, anecdote, 71.
Souvenirs de Valentin (voy. tomes XXIV, XXV, XXVI et XXVII); suite, 294.
Statistique (Curieuse) de mortalité, 55.
Statue de Claude trouvée à Herculanum, 113.
Statue de Jean Sans-Terre sur son tombeau, à Worcester, 100.
Statue de Franklin, à Boston, 128.
Supplice (le) de la roche Tarpéienne; Manlius, 321.
Sur un phénomène psychologique singulier, 7.

Tabac (Influence du), 154.
Tableaux (deux) de genre: Par un temps de neige; Picciola, 372, 373.
Tailleur (un) béarnais, 283.
Tapisserie (Sur une ancienne); Le mariage de Louis XII, 51.
Tarlton (Richard), 275.
Taureau des Açores, 185.
Télégraphie (la) électrique en France, 383.
Télémaque (le) de Fénelon jugé par l'abbé Barthélemy, 71.
Têtes d'enfants, par Greuze, 157.
Thénard, 143.
Théophilanthropes (les), 195.
Thorstein Coup-de-Fouet, 178, 198.
Tombeau du comte Lavallette, 156.
Tombeau dit de Jovin, maître de la cavalerie des Gaules, conservé dans la cathédrale de Reims, 85.
Tombeau de Sobieski, 105.
Tour de Buffon, à Montbard, 329.
Tour (la) des Sorciers, à Sion, 272.
Travail (le), 311.
Traversée (la) de maître Klaus, simple récit, 246, 250, 278.
Troost (Cornelis), 129.

Université (l') de Krakovie, 169.
Urbanité, 254.

Vallée de l'Alphée (Grèce), 61.
— de la Gietaz (Savoie), 25.
Viaduc du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée, entre Tarascon et Beaucaire, 97.
Victoire (la) antique de Brescia, 130.
Vieille (la) servante, 56.
Villafranca (Alpes-Maritimes), 16.
Virgile, 395.
Visite à la communauté des frères Moraves, à Zeist, près d'Utrecht, 94.
— aux cités ouvrières de Mulhouse, 27, 29, 60.
Vitrail de l'abbaye de Bonport, 236.
Voie (la) et les accessoires sur les chemins de fer, 150.
Voile (le) noir, nouvelle, 7, 10, 22.

Waban (De) à Berck (Pas-de-Calais), 331.
Wolfe et Montcalm, 280, 287, 391.

Zaouia (la) de Chellata, dans la haute Kabylie, 199.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Aiguilles et croisements de voie sur les chemins de fer, 152. Blé d'Égypte, 172. Chalumeau (le), 322, 355, 399. Chevaux (les) et les haras en Algérie, 327, 358. Coins et poinçons du Musée monétaire à l'hôtel des Monnaies de Paris, 142. Colophane (la), 267. Dépiquage (le) du blé en Égypte, 173. Gare d'un chemin de fer de premier ordre et ses accessoires, 249. Haras (des) en France, 179, 236. Leeghwater (le), 107. Locomotives à diverses époques, 19, 92. Orfévrerie (de l') messine au dix-septième siècle, 211. Plaque tournante en fonte sur la voie d'un chemin de fer, 175. Porcher (un), 388. Rails (Diverses formes de), 151. Tailleur (un) béarnais, 283. Tapisserie (Fragment d'une) du seizième siècle, 52. Visite aux cités ouvrières de Mulhouse, 28, 29, 60.

ARCHITECTURE.

Amphithéâtre de Capoue, 121, 256. Aqueduc de l'Anio Novus, dans la campagne de Rome, 89. Cathédrale (la) de Mexico, 116. Catholicon (le), ancienne église métropolitaine d'Athènes, 265. Chapelle expiatoire de la rue de l'Arcade, à Paris, 72. Château de Montbard, 329. Château de Montbéliard, 393. Château de Talcy, 311, 408. Crypte de la cathédrale de Krakovie, 105. Église de Saint-Érasme, à Gaëte, 36. Fontaine (une) à Capoue, 17. Fontaine (la) de l'Éléphant, à Catane, 205. Fontaine (la) Saint-Michel, à Paris, 325. Grec (le) et le gothique, 48. Kiosque de Catherine II à Tzarskoé-Selo, 153. Monument choragique de Lysicrate, 108. Monument des Salazar dans la cathédrale de Sens, 333. Monument élevé à Montcalm, à Québec, en 1859, 392. Monument de Wolfe, élevé en 1849, à Québec, 288. Monument de Wolfe et de Montcalm, à Québec (1827), 280, 288. Obélisque de Port-Vendres, 200. Palais de Caserte, 148. Palais de la Légion d'honneur, à Paris, 48. Palais de Mafra, près de Cintra, 133. Porche de l'atrium de l'église de Lorsch, 101. Porte du palais ducal de Venise, 137. Sagrario (le), près la cathédrale de Mexico, 117. Tombeau du comte Lavallette, 156. Tombeau de Sobieski, 105. Tour de Buffon, à Montbard, 329. Tour (la) des Sorciers, à Sion, 272. Viaduc sur le Rhône, entre Tarascon et Beaucaire, 97. Zaouia (la) de Chellata, dans la haute Kabylie, 199.

BIOGRAPHIE.

Agrippine, 223, 234. Burnouf (Eugène), 102. Canova, 315. Channing, 79. Charles II, roi d'Angleterre, 207. Claude, empereur romain, 113. David et son école, 1. Decamps, 387. Gilles Malet, conseiller et bibliothécaire de Charles V, 171, 236. Gluck (Christophe), 40. Greuze, 157. Guever, architecte arabe, 159. Hoffmann, 403. Huyghens (la Famille), 181. Jean Sans-Terre, 99. Jeanne Darc, 407. Jeaurat, 227. Julia Pell, jeune négresse prédicatrice, 286. Lavallette (Comte), 154. Lisle-Geoffroy, ingénieur, 326. Manlius, 321. Mère (la) de Jeanne Darc, 271. Monstrelet et son histoire, 159. Montcalm, 280, 287, 391. Oberlin, 177. Pocahontas, 135. Pisani (Vettor), 351, 353, 369, 382. Rhigas, 188. Roupert (Louis), orfévre à Metz au dix-septième siècle, 211. Sedaine, 217. Sobieski, 105. Tarlton (Richard), 275. Thénard, 143. Troost (Cornelis), peintre, 129. Valentin : Souvenirs (voy. t. XXIV à XXVII) ; suite, 294. Virgile, 395. Wolfe, 280, 287, 391. Zeno (Carlo), 351, 353, 369, 382.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Age de la Floride, 234. Amsterdam, 65, 145. Archipel des Açores, 185. Ariccia (l'), États Romains, 73. Auch (Gers), 291. Aventures (les) d'un colon algérien, 34, 54, 59, 70, 82, 90, 98. Barioud (le), 305. Bords (les) de la Seine, 248. Campo-Vaccino (le), à Rome, 252. Capoue, 17. Catacombes (les) de Rome, 193. Catane, 205. Ce qu'on voit sur un chemin de fer (voy. t. XXVIII); suite, 19, 91, 150, 175, 249. Cours de l'Alphée, rivière d'Élide (Grèce), 63. Damas, 227. Départements (les Trois nouveaux) français, 362. Désert (le) de Jean-Jacques Rousseau, 187. Éleusis, 337. Esa, 112. Flumet (Savoie), 56. Géographie physique et agricole de la France, 30, 86, 119, 183, 263, 335, 367. Grenoble, 340. Grotte (la) d'Égérie, près de Rome, 57. Harrow-sur-la-Colline, 361. Hollande (la) (voy. t. XXVI, XXVII, XXVIII); suite, 65, 129, 145. Iles françaises de la Manche, archipel Chaussey, 254. Mafra (Portugal), 132. Mines de sel de Wieliczka, 297. Place (la) Rouge, à Moscou, 306. Population du Danemark, 331. Promenades alpestres, 14, 38, 150, 262, 266, 282, 310, 366, 388. Quai de Sainte-Lucie, à Naples, 276. Québec et ses environs en 1759, 287. Ruines et cimetière de Tlalmanalco (Mexique), 257. Sion (Valais), 271. Vallée de la Gietaz, 25. Villafranca (Alpes-Maritimes), 16. Visite aux cités ouvrières de Mulhouse, 27, 29, 60. Visite à la communauté des frères Moraves, à Zeist, près d'Utrecht, 94. Waban (De) à Berck (Pas-de-Calais), 331.

HISTOIRE.

Chapeau (le) de Jeanne Darc, 407. Chronique de Monstrelet; époque qu'elle embrasse, 159. Druses et Maronites, 226. Évasion du comte Lavallette (1815), 151. Flotte (la) hollandaise incendie Sheerness, dans la Tamise (1667), 208. Guerre du Canada; Montcalm et Wolfe, 280, 287, 391. Origines du soulèvement des colonies américaines contre l'Angleterre, 161. Parallèle entre les États libres et les États à esclaves de l'Amérique du Nord, 182. Pisani (Vettor) et Carlo Zeno; scènes historiques de 1379 et 1380, 351, 353, 369, 382. Quelques années du règne de Charles II d'Angleterre, 207. Règne de Claude, empereur romain, 113. Supplice (le) de la roche Tarpéienne; Manlius, 321.

INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Bazar (un) à Constantinople, 284. Bibliothèques populaires, 279. Bureau des secours à domicile de l'assistance publique, 306. Cabinet des médailles à la Bibliothèque impériale, 349. Cimetière romain à Arles, 363. Cités ouvrières de Mulhouse, 28, 29, 60. Communauté des frères Moraves, à Zeist, près d'Utrecht, 96. Collége d'Harrow-sur-la-Colline, 361. Cour de la Bourse à Caen, 9. Fête (la) des femmes dans la vallée de Munster, 215. Haras (les) en Algérie, 327, 358. Haras (le) du Pin, près Argentan, 180. Haras (le) de Pompadour, 237. Izba (l'), cabaret russe, 219. Jardin d'acclimatation dans le bois de Boulogne, à Paris, 69, 123. Maison d'orphelins à Amsterdam, 145. Parcs publics destinés aux classes populaires, 371. Résidence impériale de Tzarskoé-Selo, 153. Télégraphie (la) électrique en France, 383. Université (l') de Krakovie, 169.

LITTÉRATURE ET MORALE.

Ajournements (les), 134. Attraction morale, 30. Ce que coûte un voyage en Orient, 390. Chômage (le) du lundi, 187. Ciel (le), 26. Dates d'inventions, 315. Définition (une Nouvelle) de l'homme, 207. Emploi du temps, 262. Félicitations à un mourant, 158. Humbles doléances d'un vieux maître d'école, 202. Humbles naissances, 142. Idée d'une préexistence, 222. Ignorance et crime, 258. Il faut être homme et enfant à la fois, 299. Influence du tabac, 154. Ingratitudes, 355. Instruction obligatoire aux États-Unis, 166. Ne pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille, 110. Noms (les) musulmans, 216. Pensée d'hiver, 301. Pensées sur l'art, 210. Proverbes finnois, 18. Recette (une) pour faire apparaître des esprits, 78. Salaire des femmes, 102. Sept (le Mot) dans la langue des Zaparos, 110. Si les habitants des champs ont le temps de lire, 314. Statistique de mortalité, 55. Télémaque (le) de Fénelon jugé par l'abbé Barthélemy, 71. Urbanité, 254. Vieille (la) servante, 56.

Anecdotes, Apologues, Fables, Nouvelles, Poésies. — A la nature, 49. Armure (l') de Cimon, 163. Aumône (l') morale, 86. Aventures (les) d'un colon algérien, 34, 54, 59, 70, 82, 90, 98. Concours (le) d'horticulture, 318, 326, 334, 342. Deux (les) richesses, 213, 218, 230. Eberhard (le Comte), par Uhland, 78. Enfant (l') volé, 293. Famille (la) de Polichinelle, 320. Fantasus, fragment par Ludwig Tieck, 62. Grand'mère (la), 379. Grue (la) blessée, parabole, 86. Hirondelles (les) et les Écoliers, 115. Horloge (l'), 240. Hospitalité (l'), 405. Jouets brisés, 74. Journal d'un père, fragments, 110, 117, 125, 138, 147. Larmes (les) d'un vieillard, 350. Le plus grand des flatteurs, fable, 319. Livre (le) d'or des Mormons, 240. Pensées de Pope, 399. Peuple (un) étrange, fable, 72. Plongeur (le), poésie d'Hebel, 55. Résolutions pour l'époque où je deviendrai vieux, 331. Servante anglaise (Histoire d'une) au dix-huitième siècle, 402. Silence, 347. Sœur (la) aînée, 407. Source (la), 233. Souvenirs de Leslie, anecdote, 71. Souvenirs de Valentin (voy. t. XXIV, XXV, XXVI, XXVII); suite, 294. Thorstein Coup-de-Fouet, saga traduite de l'islandais, 178, 198. Travail (le), 311. Traversée (la) de maître Klaus, simple récit, 246, 250, 278. Vieux (les) meubles, 174. Voile (le) noir, 7, 10, 22.

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

Angon (l') des Francs, 75. A propos d'une rue de Naples, 5. Arméniennes, 192. Augures (les), 345. Baptême (un) dans le culte naturel des théophilanthropes, 197. Baume de Fierabras, 148. Belluaires (les) ou Bestiaires, 289. Bergers de Kabylie, 281. Bouddha (le), 258. Cascarottes (les), 232, 408. Cavaliers moscovites au seizième siècle, 397. Cercueils (Anciens) en bois, 60. Chasse (la) au huackari, 403. Conseils aux époux, par Plutarque, 254. Costumes de l'île de Ré, 23. Danses (les) antiques, 273. Diner (un) exotique, 167. Émigrants (les), 220. Femmes (les) du treizième au seizième siècle, 241. Maison (la) aux plumes de poule, 222. Marchands (les) italiens aux foires de Champagne, treizième et quatorzième siècles, 407. Mendiants japonais, 365. Musée royal néerlandais d'antiquités, à Leyde, 377. Nid comestible de l'hirondelle salangane, 401. Olas (les), 191. Orphelins et orphelines à

Amsterdam, 145. Ouvrière (l'), 201. Pêche (la) en Égypte, 366. Pharmacie domestique, 167. Pilleurs (les) de mer, 216. Poids assyriens, 203. Porcher (un), 388. Portefaix (les) turcs, 168. Restaurant (un) arabe, 356. Sauvages (les) légumistes, 163. Tailleur (un) béarnais, 283. Tapisserie (Sur une ancienne): le Mariage de Louis XII, 51. Théophilanthropes (les), 195. Vieille (la) servante, 56.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

Peinture. — A la nature, tableau de J. de Sève, 49. Arménienne (une), 192. Canova (Portrait de), d'après Fabre, 316. Complaisance (la) maternelle, tableau de Freudeberg, 81. David (Portrait de Louis), 4. Fête (la) de Saint-Nicholas, tableau de Jan Steen, 65. Fillette (la) espiègle, tableau par Cornelis Troost, 129. Gluck (Portrait de), d'après Houdon, 40. Huyghens (Portraits de Constantin) et de ses enfants, par Van-Dyck, 181. Mendiants japonais, d'après Siebold, 365. Monstrelet, miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque de Colbert, 160. Père (le) Gérard et sa famille, peinture de Louis David, 1. Porcher (un), par Decamps, d'après un croquis inédit communiqué par Mme Decamps, 388. Roupert (Portrait de Louis), par P. Rabon, 213. Tarlton (Portrait de Richard), d'après le dessin d'un manuscrit de la Bibliothèque Harléienne, 276. Têtes d'enfants, peintures de Greuze, 157. Vitrail de l'abbaye de Bonport, 236.

Salon de 1861. — Augures (Deux) ne peuvent se regarder sans rire, tableau de Gérôme, 345. Belluaires (les), tableau par M. Bellet du Poisat, 289. Berger (un) en Kabylie, par M. Fromentin, 281. Cascarottes (les), tableau par M. Loubon, 232. Claude Lorrain, Poussin et le Guaspre dans la campagne romaine, tableau de Leloir, 229. Dépiquage (le) du blé en Égypte, tableau de Gérôme, 173. Émigrants (les), tableau de Th. Schuler, 221. Enfant (l') volé, tableau par M. Schlesinger, 293. Environs de Damas, tableau par Dauzats, 228. Femme d'Éleusis, peinture par Mme Henriette Browne, 337. Izba (l'), tableau de M. Isidore Patrois, 220. Missir-Charsi, bazar des drogues, à Constantinople, tableau de M. Brest, 285. Musique de chambre, tableau par M. Ph. Rousseau, 225. Panneau (un) peint par M. Émile Faivre: Jeune fille cueillant des fruits, 313. Par un temps de neige, tableau de M. Legendre, 372. Picciola, tableau de M. Legendre, 373. Pilleurs (les) de mer, à Guisseny (Finistère), tableau de Yan'Dargent, 216. Radeau (un) sur la rivière de Guayaquil, tableau de M. Léon Gauthier, 376. Restaurant arabe à la porte de Choubrah, au Caire, tableau par M. Th. Frère, 357. Retour (le) des champs, tableau de M. Bouguereau, 385. Rives de la Seine à Saint-Julien, près de Troyes, paysage par Pron, 248. Route de Waban à Berck, tableau de E. Lavieille, 332. Sedaine tailleur de pierre, tableau d'Appert, 217. Source (la), tableau par M. Schlesinger, 233. Supplice (le) de la roche Tarpéienne, tableau par Bénédict Masson, 321. Tailleur (le) béarnais, tableau de M. Guillemin, 281. Tour (la) des Sorciers, à Sion, tableau de Karl Girardet, 272.

Dessins. — Paie de Villafranca, dessin d'après M. du Moncel, 16. Campo-Vaccino (le), à Rome, dessin de Thérond, 253. Catacombes (les) de Rome, dessin de Rouargue, 193. Cavalier (le) d'alarme, composition et dessin de Th. Schuler, 309. Cavaliers moscovites au seizième siècle, d'après une gravure du temps, 397. Channing (Portrait de), dessin de Chevignard, 80. Chapelle Saint-Antoine en sel, dans les mines de Wieliczka, dessin de Stroobant, d'après nature, 297. Cimetière romain, à Arles, dessin de Thérond, d'après une photographie, 364. Cités ouvrières de Mulhouse, dessins de Lancelot, 28, 29, 60. Costume d'un prêtre théophilanthrope, 196. Costumes de femmes de l'île de Ré, dessin de A. Varin, 24. Cour de l'Université de Krakovie, 169. Culte (le) naturel, par Mallet; un Baptême, 197. Coq et poules de race nègre, dessin de Ch. Jacque, 301. Danse (la) des œufs, dessin d'Eugène Froment, 273. Decamps (Portrait de A.-G.), dessin de H. Rousseau, d'après une photographie, 389. Désert (le) de Jean-Jacques Rousseau, dessin de J.-B. Laurens, 188. Études de dromadaire, dessins de Valentin, d'après G. Washington, 244. Fac-simile d'une eau-forte d'Hoffmann, 404, 406. Famille (une) à Bethléem, dessin de Bida, 33. Famille (la) de Polichinelle et Grillo, estampe napolitaine, 320. Femmes (les) du treizième au seizième siècle, composition et dessin de Gilbert, 241. Grotte (la) d'Égérie, près de Rome, dessin de Rouargue, 57. Hammal (portefaix turc), dessin de Foulquier, 168. Hospitalité (l'), composition et dessin de Staal, 405. Incendie de Sheerness, dans la Tamise, par la flotte hollandaise (1667), estampe de Charles Knight, 208. Kiosque (le) de Catherine II, à Tzarskoé-Selo, dessin de Ph. Blanchard, 153. Lavoir (un) à l'Ariccia, dessin de Français, 73. Leçon (la) de la sœur aînée, dessin d'après Chardin, 408. Modèles progressifs de dessin, dessins de J.-B. Laurens, 165. Oberlin et le rustre, composition et dessin de Th. Schuler, 177. Ombres (les) des mains, dessins, 12. Orphelins et orphelines à Amsterdam, 145. Ouvrière (l'), composition et dessin de Staal, 201. Pisani (Vettor) et Carlo Zeno, scènes historiques de 1379 et 1380, dessins de Gilbert, 353, 369. Pocahontas (Portrait de), d'après une estampe américaine, 136. Prédication (une) maronite sous les cèdres du Liban, dessin de Bida, 209. Quai de Sainte-Lucie, à Naples, dessin de Rouargue d'après nature, 277. Rhigas (Portrait de) d'après un dessin de Damon, 189. Rochers de l'archipel Chaussey, dessin de Freeman, d'après un croquis communiqué, 256. Rue Pallomette da San-Lucia, à Naples, dessin d'après nature par Rouargue, 5. Ruines de l'amphithéâtre de Capoue, dessin de Rouargue, 121. Ruines de l'aqueduc de l'Anio Novus, dessin de Thérond, 89. Soulèvement des colonies américaines contre l'Angleterre, estampe du dix-huitième siècle, 161. Vallée de la Gietaz, entre Flumet et le col des Aravis, dessin de A. Varin, 25. Virgile, dessin de Chevignard, 396. Vue à vol d'oiseau d'une gare de premier ordre et de ses accessoires, dessin de Gagniet, 249. Vue (une) dans les jardins de Caserte, dessin de Grandsire, 149.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Cordages (les) d'un navire, 358. Science (la) en 1859 et 1860 (voy. t. XXVIII), 107, 270, 374. Sur un phénomène psychologique singulier, 7. Sel (le) gemme de Lorraine, 139.

Archéologie, Numismatique. — Antiquités antédiluviennes, 302. Amphithéâtre de Capoue, 121, 256. Aqueduc de l'Anio Novus, dans la campagne de Rome, 89. Monnaie d'argent d'Antigone, 100. Monnaie d'or byzantine de l'empereur Manuel Comnène, 101. Monnaie de crédit en cuivre (1791), 116. Monument choragique de Lysicrate, 108. Porche de l'atrium de l'église de Lorsch, 101.

Astronomie, Physique. — Carte de l'éclipse de soleil du 31 décembre 1861, 380. Chalumeau (le), 322, 355, 399. Chambre claire (De la) (voy. t. XXVIII); suite, 42. Cyclones (des) ou tempêtes tournantes, 267. Éruptions volcaniques (Sur les lois générales des), 63. Observations astronomiques en 1861, 18, 58, 102, 134, 166, 206, 238, 279, 298, 344, 379. Photographie appliquée à l'astronomie, 270. Roses des tempêtes, 269. Rotation de la terre, nouvelle démonstration, 374. Télégraphie électrique, 383.

Botanique. — Acacia (l') sans épines, 407. Age de quelques arbres, 191. Cèdres (les) du Liban, 209. Colophane (la), 267.

Zoologie. — Cheval arabe, 328, 360. Baltimore (le), 53. Coq et poules de race nègre, 301. Cygne (le) à col noir, 125. Dromadaire (le), 243. Engoulevent de l'Amérique septentrionale, 341. Giboya (le), ou Boa constrictor, 77, 408. Gobe-mouche, ou Moucherolle de paradis, 261. Hirondelle (l') salangane, 401. Jument et poulain arabes, 360. Malurus (le) cyaneus, 140. Salamandre (la Grande) du Japon, 41. Taureau des Açores, 185.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Bas-relief du cippe funéraire de la comtesse d'Haro, par Canova, 317. Bas-relief du Musée de Calcutta; Épisodes de la vie de Çakia-Mouni, 260. Bas-relief de l'obélisque de Port-Vendres, 200. Bas-reliefs attribués à un artiste gaulois, trouvés à Entremont, près d'Aix, 84. Burnouf (Médaillon d'Eugène), par David d'Angers, 104. Coins et poinçons du Musée monétaire à l'hôtel des Monnaies, à Paris, 142. Contre-sceau de Marie Tudor et de Philippe II, 384. Figure sculptée sur le tombeau d'un juif, dans le cimetière du Père-Lachaise, par Préault, 348. Horloge du seizième siècle (collection Soltykoff), 381. Motif d'orfévrerie par Roupert, orfévre messin, au dix-septième siècle, 211. Pierre gravée en creux et coloriée trouvée récemment dans l'église de Soisy-sous-Étiolles, 172. Sanglier (le) d'Érymanthe, d'après les vases grecs et un bas-relief du temple de Jupiter à Olympie, 304. Sceau de la commune de Meulan, 8. Sceau de la république anglaise, 296. Statue de Claude trouvée à Herculanum, 113. Statue de Franklin, à Boston, par R. S. Greenough, 128. Statue de Jean Sans-Terre sur son tombeau, à Worcester, 100. Thénard (Médaillon de), par David d'Angers, 144. Tombeau dit de Jovin, maître de la cavalerie des Gaules, conservé dans la cathédrale de Reims, 85. Victoire (la) antique de Brescia, 132.

Salon de 1861. — Agrippine portant les cendres de Germanicus, statue par J.-L. Mail[illegible] 224.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain.